REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXVe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME LVI. — 1er MARS 1865.

1 Avril

IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

Albert Lemoine

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXVe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME CINQUANTE-SIXIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,

RUE SAINT-BENOIT, 20

1865

THE GETTY CENTER
LIBRARY

LE MAGNE

ET

LES MAÏNOTES

RÉCITS ET SCÈNES DE MŒURS DE LA GRÈCE.

La Grèce est tourmentée aujourd'hui d'une grande ambition, et donne en même temps à ses amis un inquiétant spectacle. Cette *grande idée* dont elle parle tant, et qui signifie l'affranchissement complet de la race hellénique, elle rêve de la propager par les armes, par les aventures révolutionnaires, et ne s'aperçoit pas qu'il est un moyen bien plus simple et bien plus sûr de la faire triompher : c'est de travailler sérieusement à l'œuvre de sa régénération intérieure, à peine ébauchée pendant le cours des trente dernières années. Ce n'est plus en effet par l'héroïsme ni par la force des armes, mais bien plutôt par la force du progrès moral et de la civilisation, que la Grèce pourra s'emparer du rôle qu'elle ambitionne en Orient. Avant d'élargir ses étroites limites, que de conquêtes n'a-t-elle pas à faire sur elle-même! Surtout à cette heure où elle commence à s'interroger non plus seulement sur ses forces morales, mais sur ses ressources matérielles, ce n'est pas remplir une tâche inutile que de lui montrer, par quelques exemples significatifs, combien de travaux pacifiques lui sont encore imposés par l'état de plusieurs parties de son territoire. Il est une contrée entre autres que nous visitions il y a quelques années, et qui aujourd'hui encore n'a rien perdu de la physionomie sauvage qui nous frappait alors. C'est le Magne, région inculte, sauvage, inexplorée des voyageurs, redoutée des Grecs eux-mêmes. Nulle part cepen-

dant les Grecs n'auraient à employer plus utilement leur énergie renaissante, et les souvenirs que nous recueillons ici serviront peut-être à le prouver.

Le Magne forme l'extrémité la plus méridionale de l'ancienne Éleuthéro-Laconie. Il s'étend au pied de l'imposant et sombre massif du mont Taygète ou *Pentedactylon* (1), dénomination sous laquelle les Grecs désignent cette grandiose montagne à cause de ses cinq sommets, escarpemens gigantesques dont le plus élevé, le mont Hélias, inaccessible et presque toujours couvert de neiges, est l'objet d'une terreur superstitieuse et de mille croyances légendaires. Borné à l'ouest par le golfe de Coron ou de Messénie, à l'est par celui de Kolokythia ou de Laconie, au nord par la Messénie, le Taygète et la splendide vallée de Lacédémone, le Magne a une étendue de quinze à vingt lieues du nord au sud, sur une largeur de six à huit lieues à sa base. A mesure qu'il s'avance vers la mer, il se rétrécit sensiblement et finit par se plonger dans les flots sous la forme d'une flèche acérée, dont la pointe extrême s'appelle le cap Matapan (ancien Ténare). Les pilotes ont surnommé ce cap « le tueur d'hommes » à cause des fréquens naufrages que causent les tempêtes sur les écueils de cette côte. Du haut du cap Matapan, l'on aperçoit, de l'autre côté du golfe de Laconie, son rival le cap Malée ou Saint-Ange. Ces deux promontoires aigus, environnés de récifs, battus par une mer toujours furieuse, semblent se porter un continuel défi et se disputer, suivant l'expression d'une poésie populaire, « la sinistre gloire de dévorer le plus de navires et de matelots. » Les côtes du Magne, rongées, découpées, fouillées profondément par les flots, trop fameuses dans les annales de la piraterie, offrent un aspect terrible et désolé. Des rochers à pic, complétement arides, torréfiés par un soleil brûlant, semblent interdire aux navigateurs l'abord de ce dangereux pays; les anfractuosités du roc recèlent çà et là de petits villages, nids d'aigles suspendus sur les précipices, hérissés de forteresses anciennes, les unes démantelées, les autres encore entièrement debout. D'innombrables anses, souvent inabordables ou accessibles seulement à des navires d'un faible tonnage, assuraient un refuge aux écumeurs de mer, qui, du temps de Capodistrias, infestaient encore l'Archipel.

La physionomie de cette contrée n'est pas moins sévère à l'intérieur. Le district qui termine le Magne vers la mer offre une véritable image du chaos. On dirait que la main des cyclopes a bouleversé, ravagé ce coin du monde. De toutes parts, la roche brûlante et nue se dresse sous les formes les plus inattendues et les plus

(1) Cinq doigts.

bizarres, revêtue ici des plus vives couleurs, et là des teintes les plus sombres, suivant que sa surface est exposée aux ardeurs torrides du soleil, ou qu'elle plonge dans les ravins obscurs et profonds. Nulle trace de végétation; quelques maigres troupeaux broutent seulement çà et là, au bord de précipices vertigineux, une mousse rougeâtre pénétrée de saveurs salines. Ce district est désigné sous le nom de *Kakovouni* (la mauvaise montagne) ou *Kakovouli* (la terre du mauvais conseil), sinistres appellations que justifient la nature des lieux et les mœurs féroces, les instincts de brigandage des redoutables tribus disséminées sur ces roches incultes. Si l'on remonte vers le nord, la contrée s'élargit et la nature s'adoucit un peu. Le caroubier, le myrte, le laurier-rose commencent à se montrer au fond des ravins, dans le lit desséché des torrens; plus loin, des bois d'oliviers et de chênes verts reposent le regard fatigué de l'aspect tourmenté du paysage; enfin, sur les confins de la Messénie, au pied des contre-forts du Taygète, croît une végétation plus abondante et plus variée. Le mûrier apparaît dans les plaines, sur le penchant pierreux des coteaux, quelques alpes verdoyantes naissent au-dessous des cimes accidentées; mais l'âpreté générale du paysage persiste toujours, et d'étroits défilés, des murailles perpendiculaires, de profonds précipices isolent le sévère pays de Maïna du reste du Péloponèse.

Les Maïnotes occupent une place importante dans les annales de la Grèce moderne. Cette importance tient à l'incontestable antiquité de leur race, aux caractères particuliers qui les distinguent des autres Grecs, à leur indépendance de tout temps reconnue, aux combats sans trêve qu'ils ont livrés pour la conserver jusqu'au jour où ils prirent une part glorieuse à la lutte nationale sous des chefs restés célèbres. Les Maïnotes se regardent comme les descendans directs des Spartiates. Il n'en est pas un, du plus fier au plus humble, qui ne prétende remonter par une filiation directe aux enfans de Lycurgue et de Léonidas. Leur contester cette origine équivaudrait à une mortelle injure qu'il ne serait peut-être pas prudent de leur adresser en face. Une tradition constante dans le pays, avouée de tous les Grecs, confirmée par mille indices, un idiome composé de mots et de tournures antiques, le témoignage enfin des voyageurs qui ont tenté de résoudre les difficiles problèmes de l'ethnographie, justifient en grande partie ces hautes prétentions. Il est certain que, fuyant le déluge de barbares, Slaves, Bulgares, Albanais, qui envahirent la Morée pendant la dernière période de l'empire grec, les habitans de Sparte abandonnèrent leurs foyers et se retirèrent au sein des cavernes et des rochers du Magne. Ils y rencontrèrent, établis là depuis longtemps, d'autres transfuges, les

Messéniens, qui avaient, eux aussi, émigré dans ces impénétrables montagnes pour fuir le joug de Lacédémone. Ainsi les Lacédémoniens trouvaient l'asile de leur indépendance dans le pays même qui avait servi de refuge à leurs vaincus; Spartiates et Messéniens étaient à la fin réunis sous l'empire d'une commune adversité. Bien que le souvenir instinctif de l'ancienne rivalité ne soit pas éteint parmi eux et engendre encore aujourd'hui des haines terribles de famille et d'implacables vengeances, ces deux races néanmoins, fusionnées désormais en un seul peuple, ont repoussé avec fureur et succès l'envahissement des barbares. Tandis que les populations du reste du Péloponèse, bientôt forcées de pactiser et de contracter des alliances avec les colons étrangers, subirent peu à peu ce mélange qui empêche de constater d'une façon précise la filiation du peuple moderne avec le peuple primitif, les guerriers du Maïna, puissamment aidés dans leur lutte par la nature même du pays, se conservèrent purs de tout élément étranger. Ils ont donc le droit de se dire les représentans les plus directs et les plus authentiques de l'antique race hellénique; leur langage, leur caractère, leurs coutumes, leurs traits même, tout en eux témoigne de l'origine dont ils se vantent. Aussi, depuis les temps les plus reculés jusqu'aux guerres de l'indépendance, les assemblées de leurs vieillards et de leurs chefs ne cessèrent-elles de s'intituler, dans leurs actes politiques et administratifs, « le sénat de Lacédémone. »

Les rochers de Souli, illustrés plus tard par l'héroïsme et les infortunes des Tsavellas et des Botzaris, n'étaient encore qu'un désert, que déjà le Magne, par son indépendance et son existence politique reconnues, protestait contre l'apparent anéantissement de la nationalité grecque. Souli, Sfakia, le Magne, tels sont les trois foyers où, pendant quatre siècles à peu près, couva sous les cendres de la barbarie l'étincelle de vie qui devait plus tard ressusciter un peuple. L'histoire des guerriers de Souli et Sfakia (1) est aujourd'hui connue; mais que sait-on du Magne? Des légendes, des traditions populaires, des récits de vieillards, voilà tout ce que l'on possède sur le pays où la cause de l'indépendance hellénique a trouvé ses plus anciens, ses plus énergiques défenseurs (2). N'importe, il faut se hâter de recueillir ces rares épaves. Si l'on manquait à cette

(1) Voyez sur les Sfakiotes les souvenirs de voyage de M. George Perrot, — *Revue* du 15 février et du 15 mars 1864.

(2) A la fin du siècle dernier, un savant anglais, William Leake, explora une partie du Magne; plus tard Bory de Saint-Vincent y conduisit la mission scientifique chargée alors d'explorer la Morée. Les notes qu'ils ont recueillies méritent encore d'être consultées, mais ne peuvent remplacer les renseignemens qu'on obtient sur les lieux mêmes et en interrogeant, comme nous l'avons fait, les populations.

tâche, le passé du Magne s'envelopperait bientôt d'un mystère qu'il ne serait plus possible de sonder.

I.

Lorsque, vers la fin de l'année 1856, je partis d'Athènes pour Sparte, le Péloponèse venait d'être mis en émoi par la soudaine apparition d'un moine illuminé, qui était, comme on le sut plus tard, à la solde des téméraires propagateurs de la *grande idée*. Par l'étrangeté de ses discours et l'allure apocalyptique de son éloquence, ce moine, qui s'appelait Christophore, avait rapidement acquis un énorme ascendant sur la vive imagination des Moréotes ignorans, mais avides de bruit et de nouveauté. Le brigandage, qui accompagne toujours en Grèce les grandes émotions populaires, sévissait dans toutes les provinces. Des troupes furent expédiées pour rétablir l'ordre et s'emparer du fauteur de cette agitation. Par le fait du hasard ou de secrètes connivences, Christophore échappa longtemps à toutes les poursuites, et put continuer impunément pendant plusieurs mois son apostolat incendiaire. Il se vantait d'avoir le don de se rendre invisible et insaisissable, et annonçait que, s'il tombait jamais entre les mains de ses ennemis, l'ange du Seigneur viendrait le délivrer. Il fallut enfin envoyer contre ce dangereux personnage le général Tsavellas, petit-fils du célèbre Photos, et l'un des officiers les plus intègres et les plus énergiques qu'ait possédés la Grèce. Comme Tsavellas ne tolérait pas de compères parmi ses soldats, il n'eut qu'à se montrer pour se saisir du faux prophète; il le conduisit à Athènes pieds et poings liés, au grand ébahissement du peuple, qui attendait un miracle, et qui, voyant que nul prodige ne venait opérer la délivrance du captif, rentra momentanément dans le calme habituel.

Au moment où j'arrivai dans le Péloponèse, Christophore était à l'apogée de sa célébrité éphémère; tout le pays que je parcourus était en proie à une sorte de fièvre. Après avoir visité Nauplie et Palamide, sa forteresse, Tyrinthe, la ville des cyclopes, Mycènes, la ville des Atrides, Argos, et les marais de Lerne, je me dirigeai vers Tripolitza en passant par Mantinée et le champ de bataille témoin de la dernière victoire et du trépas d'Épaminondas. Une rude journée de marche me conduisit de là sur les collines pittoresques et verdoyantes qui bordent à l'est la vallée de Lacédémone, et lui servirent maintes fois de remparts contre l'ennemi. Les chemins, habituellement déserts, étaient cette fois couverts d'allans et de venans, d'hommes armés et de mauvaise mine; les caravansérails étaient remplis de gens qui répétaient des lambeaux des grossières

déclamations de Christophore, et se répandaient en invectives contre le gouvernement et la cour. Plus d'une fois ce jour-là, on eût pu se croire à la veille de quelque sanglante révolution.

J'arrivai sans encombre à Vourlia, et je comptais faire pendant quelques jours le centre de mes excursions de ce délicieux village perdu dans un bouquet de bois, d'où l'on domine tout ensemble la vallée de Sparte et le splendide panorama du Taygète, quand mon guide m'ayant demandé si j'étais curieux de connaître le héros du moment, je résolus de partir avec lui pour Vitulo de Maïna, où Christophore se trouvait alors, disait-on. Il n'y avait pas de temps à perdre, car cet étrange apôtre ne s'arrêtait guère au même endroit, et l'autorité militaire pouvait d'un instant à l'autre le faire disparaître de la scène. Je m'acheminai donc dès le lendemain vers le Taygète, et de là vers le pays des Maïnotes, en passant par Mistra, la Sparte des croisés, la capitale aujourd'hui déserte de l'éphémère principauté d'Achaïe, joyau gothique oublié sur les flancs abrupts du Taygète par les chevaliers qui remplirent un instant la Morée du bruit de leurs combats et de leurs fêtes. Bâtie par Guillaume de Villehardouin, séjour des Paléologues après le départ des Francs, Mistra a été maintes fois prise et reprise par les Vénitiens, les Turcs et les Grecs. Elle tomba définitivement aux mains de ceux-ci vers la fin du siècle dernier. La ville s'échelonne en étages multipliés sur un rocher à pic; cinq cents pieds plus haut, les créneaux de la citadelle ornent de leur élégante couronne le sommet accidenté d'un piton conique autour duquel serpente un sentier taillé dans le roc. L'art gothique s'est livré, dans la construction de cette petite cité, à tout l'essor de ses inventions les plus capricieuses; les tourelles des châteaux forts encore debout se dressent hardiment et partout au-dessus des habitations à la façade sculptée à jour, aux fenêtres ogivales, aux murailles revêtues de cette belle couche d'or que les rayons du soleil de Grèce déposent sur tous les monumens comme une indestructible parure. Tout cela se détache admirablement sur le fond sombre que présentent au second plan les forêts et les anfractuosités du Taygète. Mistra, vue de la vallée, semble intacte et offre un coup d'œil féerique. Cette ruine, par le souffle de vie qui circule encore autour d'elle, par les souvenirs chevaleresques qu'elle évoque en foule, par le charme à la fois fantastique et gracieux dont elle est empreinte, forme un saisissant contraste avec la sévère et solennelle beauté des ruines de l'antiquité grecque.

Le chemin qu'il faut suivre pour aller de Mistra à Armyros, le premier port du Magne sur les confins de la Messénie, est sans contredit l'un des plus impraticables de la Grèce. Pendant deux pé-

nibles journées, un étroit sentier vous tient sans cesse sur le bord de sombres abîmes dont la profondeur donne le vertige. Vers le milieu du second jour, du haut des cimes de Kalythia, l'on aperçoit enfin la mer, dont on n'est plus séparé que par une courte distance, que l'on peut franchir, grâce à la nature du pays, avec moins de difficulté.

Le personnage que poursuivait ma curiosité s'offrit à moi plus tôt que je ne m'y attendais. Aux environs mêmes d'Armyros, je le rencontrai prêchant, selon son habitude, du haut d'un rocher qui lui servait de tribune. Un millier d'hommes, de femmes et d'enfans l'écoutaient et lui répondaient par de frénétiques acclamations. Ses traits n'étaient pas sans une sorte de beauté rude et sauvage; sa physionomie étrange respirait l'exaltation poussée jusqu'à la démence; son style fortement imagé, ses appels incessans au sentiment national, l'incohérence avec laquelle il faisait intervenir tout ensemble et les Turcs et le roi Othon, tout cela captivait singulièrement l'imagination de ses barbares auditeurs, et je ne trouvai rien d'étonnant à ce que ceux-ci prissent ce fou pour un prophète. Armyros retentissait encore à mon arrivée d'un épisode qui avait marqué le passage de ce moine illuminé. Deux habitans de cette petite bourgade s'étaient voué une haine mortelle à la suite de je ne sais quelles dissensions. Chacun d'eux avait ses partisans, qui, moins animés que leurs chefs, avaient en vain essayé d'opérer entre eux un rapprochement. Afin d'éviter une collision sanglante, et dans l'espoir que le temps amènerait une conciliation, les amis des deux adversaires avaient fini par les emprisonner chacun dans sa maison, et montaient la garde nuit et jour à leur porte, décidés à les empêcher de sortir et de s'entre-tuer. Ainsi parqués dans leurs demeures, situées en face l'une de l'autre, ces deux furieux s'apostrophaient par la fenêtre et s'accablaient d'injures et de menaces. Sur ces entrefaites, Christophore arrive; on le supplie d'essayer l'effet de son éloquence sur le cœur des deux ennemis. Il accepte la proposition, descend dans la rue, et les sermonne d'une façon si touchante, qu'à la fin de son discours ceux-ci jurent d'oublier leur haine et consentent à boire dans le même verre, à manger le même pain, solennel témoignage de réconciliation consacré par les coutumes maïnotes. Telle fut sans doute la seule bonne action accomplie par Christophore pendant le cours de sa turbulente campagne. Malheureusement cette réconciliation dura peu. Ces intraitables ennemis, s'étant rencontrés par hasard sur un chemin désert du Taygète, s'attaquèrent à coups de carabine. L'un d'eux fut tué, et son corps retrouvé au fond du ravin; l'autre, criblé lui-même de blessures, ne revint à Armyros que pour se jeter dans une barque

et s'expatrier, afin de se soustraire au ressentiment de ses propres partisans, qui ne lui auraient point pardonné d'avoir failli à la foi publiquement jurée.

Armyros n'a rien qui mérite de fixer l'attention du voyageur; mais si l'on continue à descendre le golfe de Messénie en suivant la haute cime scabreuse des récifs accumulés sur cette côte, on pénètre avec émotion dans une contrée de plus en plus curieuse. Le premier village qu'on rencontre au sortir d'Armyros est celui de Palæokhori (1), dénomination appliquée en Grèce à un grand nombre de lieux où la tradition place une ville de l'ancienne Hellade. Palæokhori s'élève sur les ruines de l'antique Abia ou Iré, l'une des sept villes messéniennes que, suivant Homère, Agamemnon promettait à Achille. Nul vestige de ces beaux temples dédiés, l'un à Hercule, l'autre à Esculape, que l'historien Pausanias y vit encore. En s'éloignant un peu de la mer, on entre dans le canton de Zarnate ou Stavropighi; quelques blocs cyclopéens indiquent, sur une colline près du village de Varousa, l'emplacement d'Énopé ou Gérénie, d'où Nestor tira son surnom de Gérénien. Ce district est l'un des plus curieux du Magne; l'olivier, le mûrier et le figuier y croissent plus abondamment que dans les contrées environnantes, et produisent d'assez belles récoltes qu'achète le commerce de Calamata (2). Cette fertilité, relative d'ailleurs, est le résultat des gigantesques travaux accomplis et continués depuis des siècles pour combattre l'aridité naturelle du sol. L'aspect de la contrée est des plus sauvages, des ravins multipliés se croisent en tous sens au milieu de rochers ingrats et de montagnes d'un périlleux accès; mais sur toute l'étendue de ce pays si rudement accidenté la terre végétale a été recherchée, amassée précieusement, transportée avec d'incalculables efforts du pied à la cime des monts, déposée comme des oasis aériennes sur chaque pente et sur chaque plate-forme, garantie enfin contre l'action des pluies par une innombrable quantité de murs, dont les plus hauts ne s'élèvent pas au-dessus de 3 mètres, et sans l'appui desquels la première tempête emporterait tout dans le torrent. Cette œuvre de géans est due à la seule main des femmes, car le Maïnote professe pour l'agriculture et les travaux des champs un insurmontable dédain. Ce sont les femmes seules qui ont de temps immémorial, pierre à pierre, de génération en génération, accumulé ces terres et construit cette multitude de degrés protecteurs qu'elles entretiennent et réparent encore tous les jours. Ce genre de culture a reçu dans le canton de Zarnate son

(1) De παλαιόν, ancien, et χωρίον, village.
(2) Chef-lieu de la Messénie.

plus remarquable développement; mais on le retrouve çà et là dans quelques autres parties du Magne en proportions moins considérables.

A côté de ces travaux pacifiques des femmes, il en est d'autres qui, accomplis par les hommes et répandus à profusion dans tout le Magne, contribuent pour leur part à donner à cette province une physionomie spéciale. Je veux parler des immenses travaux défensifs derrière lesquels les Maïnotes ont su maintenir leur indépendance, constamment menacée. Les rochers les plus élevés, les escarpemens les plus inaccessibles, les collines et les montagnes, les récifs qui bordent la mer, l'entrée des défilés, tout est couvert de fortifications : les unes, simples pyrgos à deux étages; les autres, véritables châteaux forts crénelés, garnis de meurtrières; celles-ci à peu près en ruine, abandonnées aux oiseaux de proie; celles-là intactes et solides, habitées par quelques descendans rares et appauvris des anciennes familles de la contrée, ou par des chefs de bandes qui se sont installés dans les manoirs restés sans possesseurs depuis les dernières guerres nationales. Des cavernes même ont été de toutes parts creusées dans le roc, pour servir d'observatoires et de postes avancés invisibles à l'ennemi. Aussi les Maïnotes ont-ils donné à leur pays le surnom de *Polypyrgos* (aux nombreuses tours), épithète expressive, telle que la langue grecque peut seule en fournir et telle qu'Homère savait en trouver. Le peuple de Maïna, qui a vécu pendant des siècles sur ce formidable pied de guerre, ne peut s'en désaccoutumer. Il erre dans ses retranchemens, autour de ses vieilles forteresses, comme un soldat à qui l'inaction pèse, et qui se croit toujours à la veille d'une nouvelle bataille. Il professe pour ses armes un culte religieux, et met son orgueil à les parer des plus riches ornemens. J'ai vu sur l'épaule de plus d'un paysan des crosses de carabines ornées d'incrustations et de ciselures qui auraient excité l'envie d'un amateur de curiosités. Sous son accoutrement guerrier, mélange de richesse et de misère, le Maïnote ne rit jamais et parle peu : c'est là un des traits qui le distinguent de l'habitant loquace et bruyant de l'Attique et même du Péloponèse. Sa mâle physionomie est pleine de fierté et de vague tristesse; on lit sur son front l'orgueil légitime que lui inspirent l'antiquité de sa race et la durée ininterrompue de son indépendance, en même temps que le sentiment des souffrances qu'il a supportées pour rester libre. Le district de Zarnate, frontière septentrionale du Magne, a toujours opposé aux Turcs une infranchissable barrière. Chacun de ses châteaux forts et de ses pyrgos a sa légende héroïque. Les Mourzinos, les Troupianos, les Dourakis, les Capètanakis, étaient autrefois les principaux seigneurs du pays de Zarnate. Il n'y a pas

longtemps que le dernier des Capètanakis, Anastasouli, vivait encore, près du village de Kambos, dans un castel perché sur l'une des plus hautes cimes de la contrée. Ce personnage, si je m'en rapporte aux détails que me donna un vieux pope de Kambos, était le type exact de ces châtelains indomptables dont les goûts anarchiques et les mœurs barbares ont retardé singulièrement jusqu'à ce jour le progrès de la civilisation dans le Magne. Après s'être distingué par son intrépidité sur les champs de bataille de l'indépendance, Anastasouli rentra dans son manoir pour s'y livrer à tous les excès de sa farouche humeur. Il commença par tuer sa femme, qui ne lui avait pas donné d'enfans. Pour justifier ce meurtre, il prétexta de vagues soupçons sur la fidélité de sa victime. Peu de temps après, à la suite d'une futile querelle, il se débarrassa de la même façon d'un malheureux étranger qui avait eu l'imprudence de s'attacher à sa fortune. Dès lors il vécut absolument seul, sans autre compagnie que celle d'un énorme dogue qui faisait la terreur des environs, et dont le féroce appétit ne pouvait s'assouvir, dit-on, à moins d'un mouton entier à chaque repas. On ne pénétrait dans le pyrgos que par la fenêtre du premier étage, au moyen d'une échelle que le maître du logis ne tendait pas indifféremment à tous ceux qui se présentaient à sa porte. Profitant de l'anarchie qui troubla les premières années de la présidence de Capodistrias, Anastasouli se mit à rançonner tous ceux qui traversaient les défilés enclavés dans sa capitainerie. Lorsqu'il méditait un coup de main hors de ses domaines, il arborait un drapeau sur sa tour. A ce signal, tous les gens sans aveu accouraient autour de lui et le suivaient dans son expédition. Au retour, on partageait le butin, et le pyrgos retentissait d'un bruit inaccoutumé; puis ces farouches commensaux se séparaient, et tout retombait dans la solitude et le silence habituels. Lorsque l'ordre fut rétabli en Grèce, Anastasouli fut contraint de mettre un terme à ses déprédations. Il avait accumulé tant de haines contre lui qu'il osait à peine sortir de son donjon, et qu'il n'en franchissait jamais le seuil sans être armé jusqu'aux dents. « La promenade m'est insupportable, disait-il aux rares visiteurs qui s'aventuraient chez lui, depuis que je suis exposé à rencontrer à chaque pas des ingrats qui ne se souviennent plus des sacrifices que j'ai faits pour la liberté. » Un jour, on le trouva mort dans son pyrgos, sans qu'on ait jamais bien su comment s'était terminée sa vie. Les uns disent qu'il succomba tout simplement à la fièvre; les autres affirment qu'une *vendetta* mystérieuse ne fut pas étrangère à sa fin.

Au sortir du canton de Zarnate, je me rapprochai de la mer, à quelques lieues au sud d'Armyros, mon point de départ, et je ga-

gnai Scardamoula, petit port d'un difficile accès. Les deux ou trois cents chaumières dont il se compose sont étagées sur le flanc d'un rocher et protégées par quatre ou cinq grosses tours fortifiées, qui indiquent assez que les pêcheurs d'aujourd'hui ont succédé dans cet imprenable asile à de hardis pirates, souvent forcés, pour échapper à l'ennemi, de quitter leurs frêles embarcations et de se réfugier sous le canon de leurs forteresses. A 1,000 mètres environ, au nord-est, on trouve les vestiges épars de l'ancienne ville, Kardamyle. Une légende populaire raconte que, les Turcs ayant autrefois tenté de s'emparer de ce port par surprise, la Panagia, dont les rustiques oratoires couvrent le sommet des escarpemens accumulés sur ce rivage, les repoussa dans les flots de sa propre main, tandis que les femmes, en l'absence de leurs maris occupés à une expédition lointaine, les écrasaient sous une grêle de pierres. A quelques lieues de Scardamoula, sur un sentier scabreux que nous suivions péniblement entre les récifs, tantôt à une hauteur vertigineuse, tantôt les pieds dans la mer, nous fûmes surpris par un orage épouvantable. Heureusement l'un de ces *pyrgos* semés à chaque pas dans le pays nous offrit un abri précieux, bien que ces murailles lézardées, branlantes, ne fussent pas de mine à nous rassurer contre les efforts croissans de la tempête. A l'étage supérieur, un vieux matelot était en train d'observer la mer, afin de signaler les sinistres au bourg voisin. Cet homme nous reçut avec empressement dans ce misérable gîte. Il nous apprit que le pyrgos prélevait jadis un droit d'ancrage sur les navires qui venaient mouiller dans l'anse étroite qu'il domine. Deux villages, à égale distance desquels il s'élève, s'en disputaient autrefois la possession. Un seul homme, relevé tous les deux jours de sa garde, était chargé de défendre la tour contre ses agresseurs. Il avait, il est vrai, à sa disposition vingt ou trente carabines toujours chargées. Quand il était attaqué, il faisait feu successivement de toutes les armes rangées à portée de sa main. Les guerriers de l'un ou l'autre village, attirés par le bruit de la fusillade, avaient le temps d'accourir pour lui prêter main-forte et faire lever le siége. Il faut aller dans le Magne pour rencontrer une forteresse défendue par un seul homme.

En descendant toujours le long du golfe de Messénie, on entre, à deux journées de marche de Scardamoula, sur le territoire qui formait la riche capitainerie des Koutoupharis, famille éteinte aujourd'hui, mais qui jouit pendant longtemps d'une grande influence. Le pope de Kambos m'avait muni d'une lettre de recommandation pour le seigneur Spiros, vieux capitaine fixé à Prastia, l'un des sites les plus pittoresques du district de Koutoupharis.

Spiros habitait une sorte de château flanqué de deux tourelles, dont l'une était fort bien conservée, et l'autre à peu près en ruine. C'était là un des nombreux manoirs élevés dans ce pays par les Koutoupharis. Comment et de quel droit Spiros s'y était-il installé? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après avoir vaillamment combattu pendant les guerres de l'indépendance, il était rentré dans son obscure patrie avec une grande réputation de bravoure et la bonne conscience d'avoir immolé autant de Turcs qu'il avait été en son pouvoir de le faire. A ce moment, la tribu qui se groupait autrefois autour des Koutoupharis reconnut avec empressement pour son chef le guerrier qui revenait du combat avec beaucoup de blessures et une belle gloire, car il est à remarquer que le Magne, divisé comme le reste de la Grèce en éparchies, nomarchies et dèmes, a conservé au fond de ses habitudes et de ses mœurs, à côté de cette organisation nouvelle, son ancienne organisation guerrière et féodale. Le peuple est resté réparti en tribus ou capitaineries que séparent non-seulement les divisions du territoire, mais encore les anciennes haines et les traditions populaires. Chacune de ces capitaineries se rallie, comme un véritable clan, autour d'une famille ou d'un chef. Le Maïnote est singulièrement attaché à cet état de choses, qui favorise son culte pour le passé, pour ses vieilles coutumes, pour ses annales militaires, en même temps que son peu de goût pour la civilisation. La régence qui inaugura le règne du roi Othon, voulant mettre un terme à cette situation, envoya des troupes dans le Magne avec ordre de raser sur toute la surface du pays les tours et les châteaux forts. Les Maïnotes exaspérés coururent aux armes, se retranchèrent dans leurs vieux postes de guerre, et accueillirent les soldats bavarois à coups de fusil. Il fallut rappeler les troupes et retirer le décret, pour éviter une guerre qui aurait pu durer longtemps et coûter beaucoup de sang.

Tout en lisant la lettre de son ami de Kambos, Spiros m'offrit la pipe, le glyko et le café, suivant l'usage oriental. Il était gravement assis sur des coussins, et portait avec une mâle coquetterie la veste brodée, la fustanelle blanche, le large bonnet de feutre rouge rejeté en arrière. Ses jambes étaient enveloppées d'une ample fourrure. Ses armes, d'une extrême richesse, étaient accrochées au-dessus de sa tête à la muraille blanchie à la chaux. A droite de ce trophée, je remarquai une image grossière représentant Bonaparte, premier consul, à cheval; à gauche, une autre image plus grossière encore figurait une nymphe fantastique à moitié hors de l'eau et portant je ne sais trop pourquoi un énorme vaisseau dans sa main. Pendant toute la soirée, l'échelle qui servait de moyen de communication entre le rez-de-chaussée et le premier étage fut assiégée

par les visiteurs qui venaient, armés de pied en cap, rendre leurs devoirs au seigneur Spiros. Le repas du soir nous fut servi à la klephte; nous mangeâmes, accroupis autour d'une table basse couverte d'une nappe où chacun s'essuyait la bouche et les doigts tour à tour, et nous bûmes dans le même verre, qui circulait à la ronde et sans relâche. Spiros était intelligent, et j'obtins de lui de précieux renseignemens sur l'histoire et les mœurs de son pays, ainsi que sur quelques-unes des anciennes et nobles familles maïnotes, dont un petit nombre seulement a survécu aux dernières guerres contre les Turcs.

Les environs de Prastia étaient, au moment de mon passage, ravagés par la fièvre, fléau qui parcourt incessamment la Grèce des bords de la mer à la cime des montagnes, et qui sévit dans les lieux même les plus salubres et les moins accessibles en apparence aux exhalaisons méphitiques des plaines. Contre ce fléau, le paysan de l'intérieur est désarmé. William Leake assure avoir rencontré dans le Magne un aventurier français qui s'était fait la réputation d'un éminent docteur; toute sa science consistait à administrer à ses malades de petites doses de tabac à priser qu'il puisait dans une superbe tabatière d'or. Cette tabatière d'or lui devint funeste; des Kakovouniotes tuèrent un jour le pauvre docteur pour s'emparer, non de la précieuse panacée, mais du riche bijou qui la contenait. Les Maïnotes n'en sont plus à croire à l'efficacité médicale d'une prise de tabac; mais ils ne connaissent guère d'autres remèdes que les simples cueillis sur les montagnes, ou les formules magiques destinées à conjurer le mal. Lorsque ces deux moyens sont impuissans, ils ont recours au prêtre. Celui-ci s'assied au chevet du malade, impose les mains sur son front, quelquefois pendant une nuit entière, et récite à haute voix certains versets des livres sacrés auxquels les croyances populaires attribuent la vertu précieuse d'exorciser la fièvre. Il arrive parfois que le fluide magnétique qui, par le fait de l'imposition des mains, se dégage à l'insu même de l'ignorant opérateur procure quelque soulagement ou termine une crise; mais le plus souvent le malade expire entre les mains du prêtre, qui peut ainsi passer sans transition de ses exorcismes aux prières des trépassés. Pour dernier acte de son ministère, il bénit le clou que le superstitieux paysan enfonce à la porte de la chambre du mort, afin d'empêcher que celui-ci ne sorte la nuit de sa tombe et ne revienne effrayer les vivans par de redoutables apparitions.

De Prastia, une demi-journée de marche conduit à Vitulo, l'ancienne OEtylos. Vitulo, l'une des plus anciennes villes du Magne, possède une population d'environ deux mille âmes, plusieurs monastères et un évêché dont l'établissement remonte aux premiers

temps du christianisme. Elle est construite, à une lieue de la mer, sur un rocher menaçant que dominent cinq grosses tours, et dont l'abord est en outre protégé par l'acropole fortifiée de Kélapha, située à deux ou trois cents mètres en avant. Vitulo fut longtemps un repaire de pirates. Un dicton populaire, qui trouvait encore son application il y a quelque vingt ans, prétend que, lorsque les hommes de Vitulo sont restés huit jours sans faire en mer quelque capture, toute la population prend le deuil, se croit abandonnée de Dieu, et adresse au ciel des prières comme pour une calamité publique. A Vitulo commence le pays nommé Kakovouni, sombre domaine de la puissante famille Mavromichalis. Cette contrée est restée en proie aux discordes intestines, aux éternelles guerres de village à village et de tribu à tribu. Le poignard, le mousquet, le poison, la *vendetta*, sous ses formes les plus terribles et dans toute son implacable rigueur, remplissent l'histoire locale de cette province.

Un fait peut donner une idée de l'anarchie qui la trouble encore. Peu de jours avant mon arrivée, des klephtes s'étaient jetés sur le petit hameau de Vraza, et avaient enlevé, non sans coup férir, une dizaine de femmes et d'enfans, pour la rançon desquels ils demandaient une somme exorbitante. Un détachement de troupes fut envoyé de Vitulo à leur poursuite. Cette circonstance décida mon guide, qui s'y était jusqu'alors refusé, à franchir les limites trop justement redoutées du Kakovouni. Je me joignis donc, avec mes deux hommes et mes trois chevaux, à cette petite troupe, composée de cinq ou six gendarmes réguliers et d'une dizaine d'*orophylakes* (1) qui ne valaient guère mieux, je crois, que ceux qu'ils étaient chargés de poursuivre. Orophylakes et gendarmes ne cessèrent en effet de s'accabler de défis et de menaces, et je ne sais trop à quel hasard je dus de ne pas les voir s'entre-tuer en route. Après deux jours d'une marche pleine de fatigues à travers des rochers abrupts brûlés par le soleil et par le vent de la mer, j'achevai de traverser l'étroit espace qui sépare au midi les golfes de Messénie et de Laconie. A l'extrémité de ce dernier, accueilli dans un monastère situé sur une haute cime qui domine le petit port de Portoquaglio (Port-aux-Cailles), je me séparai sans regrets de ma turbulente escorte, qui poursuivit son expédition vers le cap Ténare, où elle supposait que les klephtes s'étaient réfugiés avec leur proie. J'appris bientôt que ces derniers, cernés par la troupe, s'étaient défendus pendant toute une semaine, et qu'ayant épuisé leurs vivres et leurs munitions, ils avaient enfin capitulé, rendu leurs otages et livré deux de leurs chefs. Les femmes et les enfans

(1) Gardes-montagnes, troupe irrégulière aujourd'hui licenciée.

furent réintégrés dans leurs foyers, mais les deux chefs réussirent à s'échapper et à regagner leurs repaires. Le monastère où je fus reçu était resté longtemps inhabité. L'évêque d'OEtylos venait d'y installer récemment quelques moines et un hégoumène, pour tenter d'instruire et de moraliser les barbares peuplades disséminées sur ce promontoire. L'hégoumène, jeune encore, intelligent, énergique, me manifesta cependant peu d'espoir de réussir dans la difficile mission qui lui était confiée; il me parut plus préoccupé de se garantir contre les attaques de ses féroces ouailles que de porter dans leurs villages les lumières de l'enseignement religieux. Les Kakovouniotes, autrefois les pirates les plus acharnés de l'Archipel, aujourd'hui encore en permanente insurrection contre les lois du pays et les principes de la civilisation, sont un objet de terreur, même pour les habitans des autres parties du Magne. Ils n'ont fait aucun pas hors de la barbarie et de l'ignorance profondes où ils sont plongés depuis plusieurs siècles, et qui cependant n'ont pas effacé de leurs traditions le nom de Lacédémone; ils se disent Spartiates et prétendent même que Lycurgue, ou *Kyr Lykourgo*, le seigneur Lycurgue, vint terminer sa vie sur les sauvages rochers du Ténare, où ils montrent encore son *pyrgos*. Cette légende, qui donne au sombre législateur de Sparte une tombe si bien appropriée à son âpre génie, mérite d'être ajoutée à celles qui le font mourir, les unes aux environs de Delphes, les autres en Élide ou dans l'île de Crète. La passion des habitans du Ténare, autrement dit de la *Mauvaise-Montagne*, pour le vol et le meurtre était telle qu'ils affrontaient avec une inconcevable audace les plus affreuses tempêtes pour se jeter sur les navires en détresse et les piller au milieu même du naufrage. Aujourd'hui qu'ils ne peuvent plus se livrer à la piraterie, ils exercent le brigandage en Messénie, dans les gorges du Taygète, jusque sur les plateaux de l'Arcadie, chaque fois que l'ordre est troublé dans le royaume par quelque révolution ou quelque agitation populaire. Le reste du temps, ils se battent entre eux avec fureur, soit pour se venger d'une injure récente, soit pour reprendre des hostilités qui n'ont jamais pu s'éteindre entre certaines familles, et dont la première cause se perd quelquefois dans la nuit des temps. L'hégoumène du monastère de Portoquaglio me disait que l'écho de ces batailles arrivait souvent à ses oreilles; il ajoutait que ces gens intraitables observaient scrupuleusement chaque semaine, même dans leurs plus sanglantes querelles, une sorte de trêve du Seigneur qui les oblige du moins à déposer les armes depuis le samedi soir, après le coucher du soleil, jusqu'au lundi matin. Ces hommes font le dénombrement de leur population non par âmes, mais par fusils; Lagia, par exemple, leur

village le plus considérable, est de quatre cents fusils, et ce calcul comprend non-seulement les individus mâles, mais les femmes et les enfans, car les femmes se battent et possèdent leur carabine comme les hommes, et les enfans sont, dès l'âge de six à sept ans, armés de longs pistolets. Les Kakovouniotes ont cependant exercé de tout temps une industrie qui constitue encore aujourd'hui leur principale ressource : la préparation des cailles desséchées et marinées. L'extrémité du Magne est en effet un lieu de halte pour ce gibier, qui s'abat, vers la fin de l'automne, sur les rochers du Ténare, épuisé de fatigue et par volées innombrables. Le sol en est alors tellement couvert, disent les habitans, qu'on y distingue à peine la moindre pierre. Les chefs de famille ont soin de marquer d'avance, les armes à la main, les emplacemens qu'ils se réservent pour y ramasser les cailles dans d'immenses filets. Tandis que les hommes traitent de ces démarcations, grosse affaire qui se termine rarement sans entraîner quelque rixe sanglante, et qui est toujours le prétexte d'interminables guerres entre les tribus, les femmes emploient le mois d'août à puiser l'eau de mer, dont elles remplissent les moindres trous de la côte; la chaleur extrême du soleil opère promptement l'évaporation, qui laisse après elle un dépôt de sel gris très amer et très parfumé. Les cailles une fois recueillies par les hommes dans les filets, les femmes leur coupent la tête et les pattes, les plument avec soin, et les saupoudrent abondamment de ce sel; puis elles les aplatissent entre deux planches chargées de grosses pierres. Ainsi préparées, les cailles sont un mets fort goûté des Kakovouniotes, qui, après en avoir conservé la quantité nécessaire à leur consommation, peuvent encore en vendre dans tout le reste du Magne.

A Portoquaglio, je louai une barque pour remonter le golfe de Laconie jusqu'à Marathonisi, car les renseignemens que je reçus me démontrèrent l'impossibilité de pénétrer plus avant dans le Kakovouni, désolé alors par une sorte de guerre civile. Favorisé par un calme inaccoutumé dans ces parages, après une navigation de deux jours à travers un dédale de récifs terribles, de roches menaçantes, de petits ports cachés derrière de sombres écueils, je débarquai à Marathonisi, chef-lieu du Magne oriental et dernière étape de mon excursion dans cette partie de la Grèce. Marathonisi ou plutôt Gythium, que les Grecs appellent ainsi du nom de la ville antique dont les vestiges épars s'étalent à quelques centaines de mètres de la ville moderne, Gythium est construite au fond d'une baie sur un rocher imprenable. Comme dans toutes les villes du Magne, une forteresse domine et protége les habitations groupées autour d'elle; de plus, l'entrée de la baie est défendue par un îlot

fortifié (1), où Leake et plus tard Bory de Saint-Vincent furent accueillis avec une hospitalité tout homérique par la noble et puissante famille Djanetakis (2). Leake trouva le capitaine Antonio Djanetakis en guerre avec tous ses voisins et sur un bon pied de défense, entouré qu'il était de ses cinq neveux et lieutenans, Démétrius, Katzanos, Ghiorghio, Lampro et Tzingurio. Ce dernier surtout était célèbre par ses faits d'armes et réputé pour le plus redoutable guerrier du pays. D'une beauté farouche, que rehaussaient encore une longue cicatrice qui lui sillonnait le visage et une paire d'énormes moustaches qui tombaient jusque sur ses épaules, Tzingurio offrait l'image la plus terrible et la plus accomplie du héros maïnote.

La province de Gythium est celle de tout le Magne où l'on constate aujourd'hui le plus de progrès. C'est assurément par ce chemin que la civilisation s'introduira dans le pays, trop négligé jusqu'à ce jour par les divers gouvernemens qui se sont succédé en Grèce. Ce progrès, il est vrai, ne dépasse guère l'enceinte des villes ni la limite des campagnes les plus rapprochées. Dès que l'on pénètre dans l'intérieur du Maïna et que l'on séjourne dans les villages semés sur les flancs abrupts du rocher, on y retrouve les mœurs, les usages et les préjugés d'autrefois. En allant de Gythium à Sparte, je m'arrêtai un soir dans le village de Levitzova, au milieu de l'une des plus sauvages solitudes du Taygète. Vers le milieu de la nuit, je fus éveillé par une détonation, bientôt suivie d'une fusillade, qui partait à la fois de tous les côtés du hameau. Je me crus en pleine bataille : c'était une réjouissance publique. Un enfant mâle venait de naître au village. Or, lorsqu'un enfant vient au monde, si c'est un garçon, le père descend dans la rue et décharge sa carabine pour annoncer l'événement à ses proches et à ses amis; ceux-ci répondent à ce signal de la même façon, et ce feu roulant dure quelquefois des journées entières, tant ces hommes aiment à s'enivrer de l'odeur de la poudre. Le nouveau-né est lavé avec une décoction de plantes aromatiques et saupoudré de la tête aux pieds de sel, de poivre et de myrte broyés ensemble. Au baptême, le prêtre détache un morceau de cire des cierges de l'autel, coupe quelques cheveux sur la tête de l'enfant, les fixe à cette cire et les jette dans l'eau baptismale; il passe ensuite au cou de l'enfant cette amulette destinée à le protéger contre les maléfices, dont la crainte invincible hante à tout propos la superstitieuse imagination des Grecs. Le berceau où repose l'enfant maïnote est fait d'une peau de mouton;

(1) L'île de Cranaé, où Pâris passa la première nuit de sa fuite avec celle qu'il venait de ravir au roi de Lacédémone.

(2) Le dernier représentant de cette ancienne famille est aujourd'hui général et aide de camp du roi.

deux cordes fixées à ses deux extrémités servent à le pendre à la muraille, à côté des armes du chef de famille; quand la mère sort, elle passe ce berceau sur son dos en bandoulière. J'ai vu plus d'une jeune femme du Magne revenir des champs portant tout ensemble sur ses épaules et ce précieux fardeau et un fagot de bois ou de bruyères, le tout si bien et si solidement arrangé qu'elle conserve les bras complétement libres pour filer en cheminant en temps de paix, pour faire le coup de feu en temps de guerre. Que de klephtes portés de la sorte d'étape en étape à travers les montagnes ont été défendus et sauvés par le mousquet maternel! Comme à Souli, comme à Sfakia, l'enfant est bercé par le récit des aventures et des exploits de ses aïeux. Plus tard, il aide à fabriquer la poudre grossière que chaque famille maïnote prépare pour son usage. A l'âge de douze ou quinze ans, il prenait autrefois la carabine et se mêlait aux défenseurs du pays. Tirer d'une main sûre en appuyant le canon de son fusil sur une pierre ou sur une branche d'arbre, ne jamais compter l'ennemi, se défendre jusqu'à la mort dans les *pyrgos*, derrière les retranchemens, au sein des excavations pratiquées dans le roc, telle était la tactique très simple que l'on apprenait au jeune guerrier. Un usage immémorial et conforme à certaines lois militaires des anciens Spartiates interdisait aux Maïnotes de poursuivre l'ennemi après l'avoir vaincu : sage prescription qui convenait à une peuplade trop peu nombreuse pour prendre jamais l'offensive, et qui a toujours préservé les défenseurs du Magne des embuscades où les Turcs cherchèrent maintes fois à les faire tomber en les provoquant à sortir de leurs impénétrables retraites. La morale du Maïnote se réduit à quelques formules toutes primitives. Un Grec, Stephanopoli, dont les pères ont joué un grand rôle dans l'histoire de ce pays, en a donné, sous forme de dialogue, un curieux échantillon. « Qu'es-tu? demande-t-on au jeune Maïnote. — Un homme libre. — Sur quoi se fonde ta liberté? — Sur le souvenir de mes ancêtres. — Quels étaient-ils? — Les Spartiates. — Quels sont les devoirs d'un Maïnote? — Respecter les vieillards et les femmes, secourir ses père et mère, être lent à promettre et fidèle à tenir, venger son injure, aimer jusqu'à la mort la liberté, le premier des biens. » Tels sont encore les seuls principes sur lesquels le Maïnote règle sa conduite. Tout acte de lâcheté est puni d'une réprobation universelle. L'héroïsme des mères spartiates revit dans une des coutumes locales. En temps de guerre, après une bataille, les vêtemens de ceux qui sont morts dans le combat sont apportés sur la place publique et présentés à leurs mères; si celles-ci reconnaissent qu'ils ont été blessés glorieusement à la poitrine, elles pleurent, prennent le deuil, recueillent les armes du défunt, et

s'abandonnent à toute leur douleur; si elles reconnaissent au contraire qu'ils ont été blessés par derrière, tournant le dos à l'ennemi, elles brûlent aussitôt les habits et les armes du lâche, et ne versent pas une larme. Le vol, lorsqu'il est opéré avec adresse, courage et succès, tourne à la gloire plutôt qu'à la honte de celui qui l'a commis; la plus forte peine qui lui soit appliquée est l'excommunication lancée pendant l'office divin par le prêtre contre le voleur à la requête du volé. Il arrive souvent, m'a-t-on assuré, que le coupable, effrayé de cette excommunication, restitue de lui-même le fruit de son larcin. Le meurtre était autrefois puni d'un exil perpétuel, lorsqu'il n'était pas le dénoûment d'une *vendetta* publiquement déclarée. Il arrivait aussi que, par une générosité étrange, les parens consentaient à rappeler l'assassin, lorsque le père de famille, devenu vieux, avait besoin d'un bras jeune et vigoureux pour défendre son domaine, soutenir l'honneur militaire de son nom et conduire ses hommes d'armes au combat. En ce cas, le père cherchait à découvrir la retraite du meurtrier de son fils, le faisait venir, l'invitait à un banquet où les membres des deux familles étaient conviés, et lui disait : « Tu m'as privé de mon fils, je t'appelle à le remplacer; dès ce moment, je t'adopte. » Adoption qui nous semble révolter la nature, mais qui est après tout conforme au caractère farouche et dur de ce peuple, qui tient peu de compte de la vie humaine, et dont le sentiment est avant tout guerrier et patriotique.

La *vendetta* est la passion dominante du Maïnote; elle absout chez lui tous les crimes, et a fait couler dans le Magne autant de sang que la guerre contre les Turcs. Celui qui épouse une femme *qui a du sang*, c'est-à-dire dont la famille a un devoir de vengeance à accomplir, épouse en même temps ce devoir, et la *vendetta* se transmet ainsi de génération en génération. Outrager l'honneur des femmes, les maltraiter, les séduire, ce sont des crimes que le code maïnote ne pardonne pas, et qu'il poursuit encore aujourd'hui de sa plus implacable rigueur. Tout séducteur est considéré comme un ennemi public; la fuite peut seule le soustraire à une mort certaine. Quant à la femme séduite, son mari la met à mort; si le mari est absent, le père ou le frère use impitoyablement de ce droit. Si la coupable est une jeune fille, un axiome populaire dit que le séducteur ne peut racheter sa faute qu'en donnant au père un taureau assez grand pour boire dans la mer du haut de la cime du mont Saint-Hélie. En réalité, les coutumes maïnotes admettent un moyen bien plus simple de réparer le mal, un prompt mariage. Si le jeune homme est trop pauvre pour se marier, il n'a plus qu'une ressource pour désarmer la main prête à le frapper, lui et sa vic-

time : il va trouver le père, lui déclare qu'il s'expatrie pour faire fortune au loin, et indique en même temps l'époque précise de son retour. A partir de ce moment, la jeune fille n'entend plus un seul reproche sortir de la bouche des siens. Si son amant tient parole et revient à l'époque fixée par lui, il est reçu avec joie, et les noces ont lieu. S'il ne revient pas, les parens de la malheureuse s'assemblent pour prier et pleurer sur elle pendant trois jours; à l'expiration de ce dernier délai, le père ou le frère aîné lui brûle la cervelle pour éteindre le déshonneur attiré sur la maison. L'infortunée laisse-t-elle un enfant, celui-ci est considéré comme non responsable du crime de sa mère et admis comme membre légitime de la famille. Ces lois draconiennes subsistent toujours; il suffit d'avoir vu ces hommes de près pour ne point douter que, le cas échéant, elles ne soient encore inexorablement appliquées en dépit du code qui régit la Grèce civilisée, mais dont l'action se fait à peine sentir sur les mœurs à la fois austères et barbares de cette sauvage province. La femme maïnote, d'une beauté correcte et classique, mais trop mâle, sait d'ailleurs se faire respecter elle-même. Je me souviens que, bivouaquant un matin près d'un village où j'avais envoyé mon agoïate pour faire provision de vivres, je vis celui-ci revenir tout à coup éploré, essoufflé et se plaignant au guide de ce que, faute d'entente, une femme l'avait fortement battu. « Que ne le lui as-tu rendu? lui dis-je en riant de sa piteuse mine. — Je m'en serais bien gardé! s'écria-t-il; c'est une Maïnote : elle m'aurait tué. » Tandis que la femme est, dans le reste de la Grèce, réduite à la condition la plus servile, parmi les Maïnotes elle tient le rang qui convient à la mère de famille. Condamnée, il est vrai, par de barbares préjugés aux plus pénibles corvées du ménage et aux rudes labeurs des champs, elle retrouve du moins à son foyer les égards qui lui sont dus, le respect du mari, des enfans et des hôtes. Les annales militaires du Magne ont, comme celles de Souli, leurs héroïnes, dont les exploits remplissent les récits populaires. L'une d'elles, Théocharis, dans un combat livré à Prastia, voit son fils tomber mortellement frappé; elle saisit les armes du moribond, et se penchant à son oreille : « Dors, dit-elle, enfant, je suis à ton poste. » Elle se fit tuer sur le corps de son fils. — Irène, blessée par une balle turque, apostrophe l'ennemi en ces termes : « Ne te réjouis pas trop, car si je ne puis plus combattre ni travailler, je suis jeune et capable de faire des enfans qui me vengeront. »

C'est un vétéran des guerres de l'indépendance qui me racontait l'histoire de ces héroïnes populaires. Un hasard de voyage m'avait fait connaître, pendant mon séjour à Gythium, ce vieux soldat, devenu

démarque ou maire de son village, aux environs de Sparte, et j'avais pris en sa compagnie la route qui conduit de Gythium à Lacédémone. Le dernier jour de notre course, nous nous arrêtâmes sur un plateau qui dominait une immense étendue de pays. A ma gauche, j'avais la spacieuse vallée de Sparte, à mes pieds le Magne, qui se déroulait jusqu'aux plus lointaines limites de l'horizon. Je contemplais avec admiration tout cet ensemble merveilleusement pittoresque de montagnes, de rochers, de vieux châteaux, dont les silhouettes, brusquement accidentées, se dessinaient à mes yeux avec cette magie de couleurs et cette netteté de contours que la limpidité et la transparence extrêmes du ciel de Grèce prêtent au paysage. Mon compagnon continuait à m'entretenir des traits les plus saillans de l'histoire moderne du pays que je venais de parcourir. Il me faisait pour ainsi dire toucher du doigt chaque épisode de cette histoire, en me montrant, du site élevé où nous nous trouvions ici le pyrgos incendié, là le village détruit, plus loin la forteresse éventrée par les bombes turques, ailleurs l'étroit défilé héroïquement défendu à plusieurs reprises par quelques centaines d'hommes contre les nombreux soldats d'Ibrahim. Comme je déplorais devant lui les ravages causés par tant de guerres sur la population ainsi que sur les anciennes et nobles familles du Magne : « Qu'importe? me répondit-il avec une fierté vraiment spartiate; ceux qui restent sont libres. »

II.

Un petit nombre de traditions confuses, quelques passages d'un chroniqueur franc où sont mentionnés les efforts des croisés pour subjuguer les indomptables tribus du Magne, tels sont les seuls documens que l'on possède sur la première époque de l'histoire des Maïnotes. Séparées du monde d'un côté par la mer, de l'autre par les rochers et les abîmes qui leur servaient de remparts, ces tribus ne conservèrent des Spartiates que les coutumes barbares et les aptitudes guerrières. Ce n'est même que fort tard, sous l'empereur Basile Ier (867), qu'elles renoncèrent définitivement au culte des idoles et qu'elles reçurent le baptême (1). S'il faut en croire les Maïnotes, le nom que porte leur pays (2) vient de la fureur avec laquelle ils ont constamment défendu leur liberté et leur autonomie contre toute invasion étrangère. C'est parmi eux que les croisés

(1) Constantin Porphyrogénète, *de Adm. Imperii*, part. IV, p. 135.

(2) Maïna, du mot grec μανία, fureur, démence. Rulhière, lui, pense que le nom de *Magne* ou *Maïna*, inconnu dans l'antiquité, dérive du nom de l'ancienne Messénie ou Messania, défiguré par les syncopes barbares qui ont altéré la plupart des anciennes dénominations (*Histoire de l'Anarchie de Pologne*, t. III, p. 329).

rencontrèrent leurs plus redoutables adversaires, lorsqu'ils se répandirent en Grèce et qu'ils la partagèrent en deux grandes souverainetés, le duché d'Athènes et la principauté d'Achaïe. Guillaume de Villehardouin, la grande figure de cette époque, le héros de cette passagère conquête, construisit deux imposantes forteresses, l'une à Maïna, l'autre à Passava (1), afin de tenir en respect les Maïnotes indomptés. En outre diverses baronnies furent érigées dans l'intérieur du Magne, que les compagnons de Villehardouin couvrirent de châteaux fortifiés. De son côté, en face de chaque manoir, le Maïnote éleva son pyrgos lourd, massif, informe, mais capable de soutenir de longs siéges. Pyrgos et donjons se livrèrent ainsi d'incessans combats. Il est à remarquer que les efforts des croisés pour soumettre au joug les belliqueuses peuplades du Magne tournèrent au plus grand avantage de celles-ci. En effet, les capitaines maïnotes, après le départ des Francs, héritèrent des citadelles, donjons et forteresses, dont l'occupation étrangère avait hérissé leur pays, qui se trouva ainsi doté à peu de frais d'un formidable système de défense, et en état de se soustraire à toutes les conquêtes par lesquelles passa successivement la Morée. Un autre trait particulier au Magne, c'est que les institutions féodales importées par les croisés s'y implantèrent profondément, tandis qu'elles ne laissèrent de traces nulle part ailleurs sur le sol de la Grèce. Les seigneurs indigènes qui succédèrent aux barons francs dans les demeures élevées par ceux-ci s'assimilèrent leurs institutions et devinrent à leur tour de vrais barons levant la dîme, portant écussons et bannières, entourés de feudataires et de vassaux. Le régime féodal convenait tout à fait à la nature de leur génie. Ainsi dans la province la plus reculée de la Grèce, pays si éminemment démocratique, s'éleva, dès la fin du XIIIe siècle, une aristocratie barbare, mais fortement constituée, qui s'est maintenue jusqu'à nos jours dans toute sa sauvage vigueur.

Cette aristocratie farouche, turbulente, avide de rapines, mais douée d'une valeur et d'un patriotisme à toute épreuve, eut pour chefs, pendant deux siècles à peu près, de 1472 à 1675, les descendans de la famille impériale des Comnènes. Nicéphore Comnène, dernier fils de l'empereur David II, ayant, après la chute de Trébizonde (1443), erré longtemps en Perse, chercha un refuge dans le Magne, qui était réputé déjà comme un inviolable asile de la liberté, et où l'attirait en outre le souvenir des Cantacuzènes et des Paléologues, qui avaient été à plusieurs reprises despotes de Mistra. Nicéphore aborda au port de Vitulo, où le prestige de son nom

(1) Trois lieues sud-ouest de Gythium.

et de ses infortunes lui valut un accueil enthousiaste. Cette assemblée de chefs qui continuait, on l'a dit, à s'intituler fièrement le *sénat de Lacédémone*, lui décerna le titre de *protogéros* ou premier sénateur, titre qui entraînait avec lui une sorte de pouvoir suprême, et qui se transmit héréditairement à partir de ce jour dans la famille de Comnène. De nombreuses traditions locales ont perpétué la mémoire de cette période parmi les habitans du Magne. Le troisième protogéros, Étienne Ier, est celui dont les chroniques populaires ont gardé le plus de souvenirs. Ces chroniques le représentent comme doué d'une bravoure surprenante, d'une remarquable beauté, d'une force exceptionnelle, passionné pour la guerre, avide de gloire. Sous son règne (1537), les Turcs parvinrent jusqu'aux portes de Vitulo; une mêlée terrible s'engagea et dura, dit-on, deux jours et deux nuits. Malgré des prodiges de valeur, la bataille restait indécise. Étienne, voyant les siens faiblir et commençant à craindre une défaite, fit vœu d'élever à ses frais un monastère dédié à la Vierge, s'il triomphait de l'ennemi. A ce moment même, un secours inopiné lui survint. Gerakari, fille d'un archonte, qui ouvre la série des héroïnes populaires dans le Magne, se précipite à grands cris sur le champ de bataille, à la tête des femmes de Vitulo; elle ranime par ses paroles et son exemple le courage chancelant de ses compatriotes, et contribue vaillamment à rejeter les Turcs à la mer. Étienne Ier ne manqua pas d'accomplir son vœu, et fit construire à une petite distance au nord de Vitulo un monastère dont la majeure partie est aujourd'hui en ruine. Un membre de sa famille, du nom d'Alexis, entra dans les ordres et se retira dans ce cloître. Il se fit remarquer par sa piété et acquit une grande réputation de sainteté. On raconte qu'après sa mort des miracles eurent lieu sur sa tombe, et c'est en invoquant son nom que le superstitieux paysan vient encore, pour se guérir de quelque maladie ou se soustraire à quelque sortilége, boire l'eau glaciale de l'*agiasma*, ou source sacrée qui coule au pied du monastère. Lorsqu'une contagion sévit dans cette partie du Magne, les habitans prétendent que le bon moine, comme ils l'appellent, apparaît dans le ciel une torche à la main et dissipe le fléau.

A la suite de nouvelles victoires, Étienne Ier acquit une renommée qui lui suscita d'implacables jalousies. Il périt sous le poignard d'un assassin payé par ses rivaux (1545). Les annales populaires du Magne, qui se plaisent, pour grandir ce héros, à rapporter à lui tous les souvenirs qu'elles ont conservés de l'ère des Comnènes, donnent une autre version au sujet de sa mort. Un village des environs du Ténare s'étant révolté, Étienne partit avec un petit nombre de ses partisans pour faire rentrer les rebelles dans le devoir. Trahi

par son guide, il fut attiré dans une embuscade; ses compagnons furent tous tués après une lutte acharnée. Lui seul, grâce à son audace et à sa vigueur, parvint à s'échapper, et reprit à la course le chemin de Vitulo. Vers le soir, épuisé de fatigue, affaibli par ses blessures, il tomba demi-mort au bord d'une fontaine vers laquelle il avait dirigé ses pas. Une femme y puisait de l'eau; sans le connaître, elle s'empresse auprès du guerrier mourant et le rappelle à la vie. Étienne lui apprend son nom et lui raconte son aventure. Par malheur, cette femme était du village même contre lequel Étienne venait de porter les armes. Celui-ci lui demande à boire; elle lui fait signe qu'elle ne peut atteindre jusqu'à la source, et au moment où l'infortuné se penche pour remplir d'eau l'amphore qu'elle avait remise entre ses mains, elle le tue par derrière d'un coup de poignard. Je me souviens qu'un paysan me montrait auprès de Vitulo l'emplacement de ce mémorable combat. « Les Turcs, me disait-il, étaient sur le point de pénétrer dans la ville, lorsqu'au milieu de la nuit un géant d'une force surhumaine apparut à la tête des Grecs, rétablit le combat et repoussa les Turcs, à la fois écrasés de ses coups et confondus du prodige. » Ne doit-on pas reconnaître dans cette fiction légendaire le chef même qui, par sa force et sa beauté proverbiales comme par ses nombreuses victoires, est resté la figure héroïque et prédominante de la dynastie des Comnènes du Magne (1)?

Contraints de lutter à la fois contre les Turcs à la frontière et contre leurs rivaux à l'intérieur, les Comnènes, à travers de perpétuelles guerres, maintinrent leur suprématie jusqu'en 1675, époque à laquelle une insurrection formidable, dirigée par le primat Liberaki, força le dernier des protogéros, George, à s'expatrier. Suivi de l'évêque Parthénios, de quelques moines de l'ordre de Saint-Basile et de sept cents hommes, ses proches ou ses partisans, George sortit de Vitulo et mit à la voile pour Gênes, où il fut chaleureusement accueilli. La république génoise concéda aux Stephanopoli Comnène le territoire de Paomia, en Corse.

Le génie colonisateur de l'ancienne Grèce se réveilla comme par enchantement chez les transfuges maïnotes. A peine débarqués en Corse, ces hommes, qui, chez eux, professaient un insurmontable dédain pour la culture du sol, s'y adonnèrent avec tant de zèle et d'intelligence que le territoire de Paomia devint rapidement entre leurs mains un des plus fertiles de cette île. Pendant cinquante

(1) Constantin, son fils, lui succéda et prit le surnom de *Stephanopoli*, fils d'Étienne. Le surnom ne tarda pas à prendre la place du nom patronymique, suivant un usage fort répandu en Grèce. C'est sous le nom de Stephanopoli que les Comnène sont le plus souvent désignés dans les traditions locales.

ans, la colonie, gouvernée souverainement par les Stephanopoli, jouit d'une remarquable prospérité, et excita bientôt la jalousie des insulaires. Ceux-ci, lorsqu'ils s'insurgèrent contre la république de Gênes (1729), se jetèrent en masse sur les domaines des Grecs et les ravagèrent. Les Grecs cherchèrent un refuge à Ajaccio, où leur chef, Jean VI Stephanopoli, organisa un bataillon de trois cents hommes avec lesquels il accomplit en faveur de la république de Gênes des faits d'armes qui ont fait de lui le héros des traditions historiques de la colonie. Un jour entre autres, le gouverneur d'Ajaccio confia aux Maïnotes la périlleuse mission de dégager un poste de Génois cerné par les rebelles dans le fort de Corte, près de Bastia. Aussitôt Jean Stephanopoli réunit toute la colonie sur la place publique, annonce l'expédition, en explique les terribles dangers, et ordonne aux prêtres de dire les prières des morts pour ceux qui vont combattre. Un autel tendu de noir est dressé en plein air, et les trois cents guerriers, rangés en bataille et en armes, assistent avec une mâle et religieuse émotion à la cérémonie de leurs funérailles anticipées. Ils partent ensuite, pénètrent jusqu'à Corte après des prodiges de valeur, et reviennent décimés, mais couverts de gloire. Lorsque la Corse fut cédée à la France, sous le règne de Louis XV, les Grecs contribuèrent puissamment à la soumission de l'île. Après la pacification du pays, ils obtinrent de nouvelles concessions de terre à Cargèse, déposèrent les armes, et s'adonnèrent de nouveau à l'agriculture et au commerce avec le même succès qu'à Paomia (1). Cette colonie subsiste et prospère encore avec ses traditions, dont elle est justement fière, sa langue, ses coutumes, ses prêtres et les cérémonies religieuses particulières au rite oriental, enfin avec tous les caractères de son antique nationalité.

Tandis que les Comnènes s'éloignaient du Magne, l'anarchie la plus complète s'emparait du pays. Le Bas-Magne, qui s'étend de Vitulo à l'extrémité du cap Ténare, était alors, comme aujourd'hui, en proie à une sorte de barbarie, et formait le domaine des redoutables Mavromichalis. Le Haut-Magne était divisé entre sept sei-

(1) Les Stephanopoli continuèrent à gouverner la colonie avec le titre de *chefs privilégiés des Grecs* et à jouir de toutes les prérogatives de la souveraineté. Ils avaient seuls le droit de porter sur leurs vêtemens certaines couleurs telles que l'écarlate et le violet; le clergé les recevait à la porte de l'église avec la croix et l'encens, et le jour de Pâques la colonie leur offrait le gâteau appelé *vlogia*. La haute noblesse et les droits des Stephanopoli Comnène, comme descendans directs et authentiques des empereurs de Byzance et de Trébizonde, furent officiellement reconnus par lettres patentes du roi Louis XVI, en date du mois de juin 1778. Il existe encore aujourd'hui plusieurs membres de l'antique famille des Comnènes. Il est à remarquer que tous les Grecs de Cargèse ajoutent à leur nom de famille le nom de Stephanopoli, pour témoigner qu'ils descendent des anciens partisans des Comnènes.

gneurs principaux (1), au-dessous desquels s'agitaient une foule de petits hobereaux de pyrgos, turbulens, intrépides, avides de rapines et d'aventures, klephtes ou corsaires déterminés, capables de tout entreprendre pour satisfaire leurs passions et pour soutenir l'ambition et les querelles de leurs suzerains. A la tête de cette sauvage aristocratie, il faut placer les Mourzinos de Zarnate. Pendant plus d'un siècle, les Mourzinos et les Mavromichalis se disputèrent avec acharnement la suprématie. La lutte qui s'établit entre ces deux puissantes familles jette sur cette période à moitié légendaire un sanglant éclat; elle a fourni de nombreux épisodes aux chroniques du peuple, qui la représentent comme un sombre mélange d'embûches, de meurtres, d'empoisonnemens, de romanesques incidens, à travers lesquels les Maïnotes n'en continuèrent pas moins, par de brillans faits d'armes chaque jour renouvelés, à maintenir leur indépendance et à répandre la terreur parmi les oppresseurs de la Grèce. Il est à regretter que la poésie populaire ne se soit pas emparée d'un sujet qui eût été pour elle si fécond en inspirations. Malheureusement la poésie n'existe pas dans le Magne; elle n'a pu éclore sur ces rochers où la guerre nationale et la guerre civile apparaissent simultanément et sans trêve dans toute leur âpreté. Ce silence à peu près complet de la poésie forme l'un des traits les plus caractéristiques parmi ceux qui distinguent les Maïnotes des autres Grecs, en même temps qu'il crée un lien de plus entre ces modernes Spartiates et leurs aïeux. Les traditions répandues par tout le Magne témoignent du reste suffisamment de l'impression profonde qu'y a laissée cette époque singulière, à laquelle il faut faire remonter l'origine des implacables rivalités qui divisent encore aujourd'hui les principales familles du pays. Ainsi l'on m'a raconté à Scardamoula qu'un jour Mavromichalis et Mourzinos se rencontrèrent sur la haute plate-forme d'un rocher qui domine la mer, et où s'élève à présent une petite chapelle dédiée à la Vierge. Les deux ennemis se défient et s'attaquent avec fureur. Le combat dure deux jours, les coups qu'ils se portent ébranlent la terre, le sang qui coule de leurs blessures rougit la mer; mais ni l'un ni l'autre n'est atteint mortellement. Le soleil va se coucher pour la seconde fois depuis le commencement de ce duel gigantesque, lorsqu'une femme apparaît aux yeux des deux antagonistes, et leur dit : « Mes enfans, cessez votre combat; sus aux Turcs : ils brûlent vos villages! » A ces mots, elle disparaît. C'était la Panagia elle-même. De lointains incendies s'allument à l'horizon et confirment le divin

(1) Les Mourzinos de Zarnate, les Glygorakis de Gythium et de Mavrouni, les Iatrakis de Scardamoula, les Troupianos d'Androuvitza, les Christéos de Leftro, les Kyvélakis de Miléa, et les Nikolakis de Kastania.

avertissement. Mavromichalis et Mourzinos font le signe de la croix, appellent à grands cris leurs partisans, et se précipitent ensemble contre l'ennemi de la nation. Cette légende, reproduite par une fresque naïve et grossière à l'intérieur de l'oratoire dédié à la Vierge sur ce rocher, repose sans doute sur quelque épisode réel, transformé ainsi par la superstitieuse imagination des habitans de la contrée. Elle peint du reste fidèlement le double caractère qui se révèle à toutes les périodes de l'histoire du Magne, ensanglanté à l'intérieur par les rivalités des familles, sauvé en même temps par le patriotisme qui, à la première apparition des Turcs, fait taire toutes les querelles et réunit pour un moment en un seul faisceau les ennemis les plus acharnés.

Dans cette lutte, dont on ne peut guère suivre les péripéties qu'à l'aide de quelques chroniques populaires, les Mavromichalis l'emportèrent définitivement sur leurs rivaux, et lors du funeste soulèvement excité par les Russes en 1770 c'est un membre de cette famille, Giovanni, qui reçoit ceux-ci à Vitulo, qui traite avec eux en chef de la nation, les détourne par de sages avis d'une entreprise jugée par lui prématurée, et enfin appelle aux armes les Maïnotes après avoir reconnu l'impossibilité de reculer devant les promesses d'Orlof et l'agitation du pays (1). Une romanesque aventure signale, au dire des Maïnotes, la jeunesse de Giovanni. Les Mavromichalis étant allés fêter la pâque dans un de leurs manoirs dont on ne rencontre plus que de méconnaissables vestiges à quelques lieues au nord de Vitulo, les Mourzinos profitèrent de l'heure du jeûne et de la prière pour escalader les murailles du château et surprendre leurs ennemis désarmés. Ils enlevèrent Giovanni, alors âgé de douze ans, et le livrèrent aux Turcs. Ceux-ci jetèrent l'enfant dans les cachots des Sept-Tours, comptant qu'un jour ou l'autre l'espoir de racheter ce précieux otage rendrait les Mavromichalis plus traitables. Quelques années après cet événement, Iatrakis, capitaine de Bardounia, se rendait à Zanthe avec sa fille, qui était d'une remarquable beauté. Pris en mer par un corsaire maltais, le père fut tué et la jeune fille vendue au sérail. Les *Iatrakis* possédaient de temps immémorial certaines recettes médicales dont ils se transmettaient le secret de génération en génération (2). Au moment où la fille des Iatrakis fut

(1) Rulhière, *Anarchie de Pologne*, t. III, p. 341.

(2) Iatrakis est un diminutif du mot ἰατρός, médecin. Il existe aussi dans le Magne une famille *Iatros*, qui prétend descendre des Médicis, dont le nom d'Iatros est la traduction littérale. Une tradition répandue dans le Magne assure que ce sont les Médicis qui descendent des Iatros, dont ils ont italianisé le nom. Les renseignemens que nous avons reçus de la famille Iatros elle-même fournissent une version plus vraie. Les Iatros de Vitulo possèdent un manuscrit et des titres généalogiques dont nous avons

introduite au sérail, le sultan était en proie à une fièvre que la science d'aucun de ses médecins n'avait pu vaincre. La jeune fille s'offrit à le guérir à la condition qu'on lui accorderait, en cas de succès, la grâce qu'elle demanderait. Sa proposition est acceptée; elle compose un breuvage suivant les formules médicales qu'elle avait apprises dans sa famille, et réussit à sauver l'auguste malade. Comme prix de ce bienfait, elle demande la liberté pour elle-même et pour celui des captifs grecs qu'elle choisira pour époux. On la conduit dans les prisons où gémissaient bon nombre de ses compatriotes; elle reconnaît tout de suite à sa haute stature, à la noblesse et à la fierté de ses traits, le fils des Mavromichalis, dont elle fait tomber les chaînes, et tous deux, sur l'ordre du sultan, sont reconduits avec honneur dans leur patrie.

Giovanni tient une place considérable non-seulement dans la légende, mais aussi dans l'histoire de son pays. Lorsque les Russes débarquèrent à Vitulo, il était âgé de plus de soixante ans, et portait sur la figure les traces de trois coups de feu reçus dans ses combats contre les Turcs. C'est lui qui conduisit les Maïnotes au siége de Coron conjointement avec Dolgorouki et quatre cents Russes. L'entreprise, mal secondée par la flotte moscovite, entravée par la mésintelligence qui se glissa bien vite entre les Maïnotes et les étrangers, échoua malgré la molle défense des Turcs. Irrité de cet échec, Dolgorouki reprocha aux Grecs de n'avoir pas emporté la ville d'assaut. « Eh quoi! lui répondit Mavromichalis avec hauteur, tu oses parler ici en maître, et tu n'es que l'esclave d'une femme. Tu nous fais massacrer, et tu t'abrites derrière nos rangs. Moi, je suis le chef d'un peuple libre, et fussé-je le dernier des citoyens du Magne, ma tête aurait encore plus de prix que la tienne. » Lorsque les Russes reprirent le chemin du Magne pour regagner leurs vaisseaux, Mavromichalis eut la générosité de sacrifier sa troupe pour protéger leur retraite. Pendant trois jours, il eut à faire face à un ennemi dix fois supérieur en nombre. Chaque combat éclaircissait

obtenu un extrait suivant lequel, à une époque fort reculée, un Médicis, voyageant en Grèce, aurait été jeté par la tempête dans le port de Vitulo. Il y devint amoureux d'une jeune fille qu'il épousa, et dont il eut un fils. A la suite d'une circonstance ignorée, il fut tué par les Vituliotes; sa veuve s'enfuit à Florence, emportant son enfant. Au bout de quelques années, elle revint dans le Magne avec son fils. Celui-ci se maria et eut quatre enfans mâles. Trois d'entre eux restèrent à Vitulo, où leurs descendans subsistent encore et jouissent d'une grande considération. Le quatrième, Jean, alla s'établir près de Sparte, dans le village de Lagonika, où l'on voit une vieille église construite par lui, comme l'indique une inscription qui se lit encore à la base d'une colonne du sanctuaire : Ἰωάννης Μέδικος ἀνήγειρε, *élevée par Jean de Médicis*. Les Iatros ou Médicis de Lagonika sont aujourd'hui établis dans la ville de Nauplie, où ils exercent une influence considérable, qu'ils doivent à l'estime publique encore plus qu'à leur grande fortune.

ses rangs; enfin, sur les frontières du Magne, à l'entrée d'une gorge étroite, talonné par deux mille Turcs, il s'enferma dans le pyrgos de Mili avec vingt-deux hommes, les seuls valides qui lui restassent. Il s'y défendit pendant dix jours. Les Turcs renoncèrent à s'emparer de cette masure, et n'osèrent pas s'aventurer dans le redoutable pays de Maïna. Avant de rebrousser chemin, ils lancèrent contre le pyrgos une dernière bombe si bien dirigée par le hasard qu'elle en éventra la façade. De ces ruines fumantes, on ne vit sortir que deux êtres vivans, méconnaissables, noircis de poudre, couverts de sang et de blessures; c'étaient un vieillard, Giovanni Mavromichalis, et un tout jeune enfant. Cet enfant fut plus tard le célèbre Pétro-bey, que le peuple du Péloponèse appelait et qu'il appelle encore dans ses récits le « roi du Magne. »

III.

Après le départ des Russes, qui ne rougirent pas d'abandonner à la vindicte musulmane la Grèce qu'ils avaient soulevée, cent cinquante mille Albanais se ruèrent sur le Péloponèse qu'ils mirent à feu et à sang. Le Magne fut respecté parce qu'il était inexpugnable. Renonçant à vaincre les Maïnotes, le gouvernement de la Sublime-Porte essaya de les réduire au silence en entrant en arrangement avec eux. Par un firman solennel (1777), le sultan reconnut la vieille autonomie du Magne, et détacha cette province du sandgiac de Morée. Il fut arrêté par ce même firman que les Maïnotes nommeraient, pour les gouverner selon leurs lois et leurs coutumes, un chef indépendant qui porterait le titre de bey, à la condition qu'ils ne commettraient aucune déprédation sur le territoire turc, et qu'ils paieraient au trésor impérial un tribut annuel de 17,000 piastres. On ne se souvient pas qu'aucun bey se soit jamais acquitté de ce tribut, qui, suivant l'expression des Maïnotes, valut au sultan plus de balles que de piastres. Jean Koutoupharis ouvre la liste de ces princes qui semblèrent tous marqués du sceau de la fatalité, et ne purent, à l'exception de deux seulement, échapper à une tragique fin. Si les Mavromichalis, puissans, redoutés, populaires, ne profitèrent pas de la nouvelle organisation du Magne pour s'emparer du pouvoir qu'ils rêvaient depuis si longtemps, c'est que la dignité de bey, de création nouvelle, convoitée par de nombreux rivaux, n'offrait pas encore à leur ambition de suffisantes garanties. Retranchés dans leurs sauvages domaines de Vitulo, de Tzimovo et du Kakovouni, ils prirent vis-à-vis des beys une attitude silencieuse, pleine de menaces, épiant leur conduite, minant le terrain sous leurs pas, entretenant à Constantinople des agens dévoués à leur sombre et

machiavélique politique, enfin n'apparaissant ouvertement sur la scène que lorsque la présence des Turcs les appelait à la remplir du bruit de quelque glorieux fait d'armes.

Koutoupharis gouverna le pays pendant sept ans. Il n'a laissé d'autre souvenir que celui de quelques tentatives infructueuses pour s'emparer de la plaine d'Hélos, « sur laquelle, disait-il, les Maïnotes, en leur qualité de Spartiates, tenaient de leurs ancêtres d'incontestables droits. » Appelé à Constantinople sous le prétexte d'y exposer ses prétentions, il eut, sans doute sur de perfides conseils, l'imprudence de se rendre à cette invitation, et fut étranglé peu d'heures après son arrivée. A défaut d'héritier mâle et suivant la loi maïnote, sa veuve hérita, non de son titre de bey, mais de sa capitainerie. Elle s'est rendue célèbre par la façon terrible dont elle vengea la mort de son mari, les armes à la main. Afin de guerroyer plus librement à la tête de ses partisans, elle quitta les vêtemens de son sexe. Quelques vieillards se souviennent encore de l'avoir vue traverser le Magne à cheval, sous le brillant costume des nobles maïnotes d'alors, suivie de sa troupe, à laquelle des femmes intrépides comme elle s'étaient réunies. Un turban vert lui servait de coiffure; ses cheveux tombaient en deux longues tresses, garnies de sequins, sur un dolman noir brodé d'or, doublé de fourrures, qui recouvrait une veste écarlate à manches ouvertes. Une ceinture formée d'un châle rouge portait son poignard et ses pistolets. Ses larges culottes noires étaient serrées au-dessus du genou; des guêtres bleues, rehaussées de plaques d'or, complétaient ce riche et martial accoutrement. Elle portait en outre en bandoulière une carabine dont elle se servait avec une merveilleuse adresse. Pendant deux ans, elle fit, dit-on, plus de mal aux Turcs que les klephtes les plus fameux. Poussée par son insatiable ardeur de vengeance, elle osa même tourner ses armes contre ceux qu'elle soupçonnait d'avoir pris une part active à la mort tragique de son mari, et résolut de porter le ravage sur les domaines des seigneurs de Vitulo; mais elle sortait à peine avec sa troupe du canton de Zarnate qu'une balle dirigée par une main invisible, sans doute amie des Mavromichalis, l'atteignit mortellement et mit fin à son aventureuse carrière.

Michaïl Troupianos, allié des Mourzinos, succéda à Koutoupharis. Traîtreusement attiré à Constantinople par la promesse d'un cafetan d'honneur, il fut étranglé comme son prédécesseur. Djanetakis Glygorakis, vulgairement connu en Grèce sous le nom de Djanim-Bey, parvint alors au commandement (1789) (1). Ce fut

(1) Aux renseignemens pris sur les lieux s'ajoutent ici ceux que nous tirons d'un

pour les Mavromichalis un rude adversaire à combattre. En effet, Djanetakis, seigneur de Gythium et de Mavrouni, était assez riche pour entretenir, lui aussi, auprès du divan, des agens destinés à déjouer les intrigues de ses adversaires. Il était généreux, populaire, doué d'une haute intelligence, d'une sagesse consommée. Il fallut aux Mavromichalis quinze années de constans efforts pour faire tomber Djanim-Bey, dont la mémoire est encore bénie dans le Magne. Son règne fut une sorte d'âge d'or pour cette province, et son nom appartiendrait depuis longtemps à l'histoire, s'il eût été appelé à révéler ses grandes qualités sur un théâtre plus vaste.

Après s'être signalé par quelques expéditions heureuses contre les Turcs, Djanim essaya de donner au Magne une impulsion civilisatrice que cette province n'avait jamais reçue, et qui malheureusement ne survécut pas à son règne. Il traça des routes qui, très imparfaites, privées depuis de tout entretien, sont cependant encore les seules à peu près praticables de la contrée; il répara les pyrgos et les châteaux démantelés dans les précédentes guerres; il fonda des écoles, et fit renaître dans le district de Gythium la culture du coton, qui avait disparu, et qui, abandonnée de nouveau à l'époque des guerres de l'indépendance, n'a pas encore été activement reprise. Son règne offre l'exemple de ce que pourrait et devrait faire un gouvernement éclairé pour relever ce pays et le lancer dans la voie de la civilisation. Les muses elles-mêmes, qui jusqu'alors n'avaient osé s'aventurer dans ce farouche asile de la liberté, y tentèrent en ce temps-là une timide apparition. La cour de Djanim eut son poète, Nicolas Niphakis, qui consacra huit cents vers à la louange du prince et à la description du pays. Ce poème a été écrit sous l'impression profonde produite dans tout le Magne par deux grandes victoires que Djanim remporta presque simultanément, l'une sur les Turcs, qui, ayant tenté une descente près de Scardamoula, furent rejetés à la mer après avoir subi de grandes pertes, l'autre sur Koumoundourakis, capitaine de Zarnate, qui, secrètement animé par les Mavromichalis, prit les armes, fut atteint près d'Androuvitza et taillé en pièces. Bien que ce poème ne se fasse pas remarquer par les qualités originales qui distinguent la poésie populaire de la Grèce moderne, nous en citerons quelques passages qui sont la peinture très énergique du genre de vie que mènent encore aujourd'hui les Maïnotes. Après un coup d'œil rapidement jeté sur le Taygète, « où les infortunés Spartiates, maintenant appelés Maïnotes, cherchèrent un refuge pour sauver leur vie et leur

opuscule intitulé *Quelques Faits historiques concernant le Magne*, par Carabini et Vafa; Athènes 1859.

liberté, » le poète passe à l'éloge du prince auquel son œuvre est dédiée :

« Djanim, la ferme colonne de la contrée, le père des orphelins, magnifique, hospitalier, grand patriote, a fait pour le Magne ce que nul avant lui n'avait fait. Dans son palais, une cloche sonne l'heure des repas. Tous ceux qui passent et entendent ce signal entrent hardiment, s'assoient à la table du bey, et s'en vont contens et rassasiés. Il aime le pauvre et l'étranger; il persécute les méchans, qu'il broie comme du sel. Aussi tous, jeunes gens et vieillards, le chérissent, tous, excepté le seul Dourakis, qui vit comme un sanglier, opprimant et volant le faible, ne songeant qu'à festoyer avec sa maîtresse, tandis que le peuple murmure. Dourakis voulut s'emparer de Milia et de Marathonisi et soumettre tout le pays à sa loi. Il appelle les Turcs, lève une armée sur terre, une escadre sur mer, puis il s'avance vers Androuvitza; mais les valeureux jeunes gens et les terribles capitaines s'opposent à sa marche, un seul en chasse cent devant lui, cent en chassent mille.»

Niphakis poursuit par la nomenclature des quarante-sept villes ou villages disséminés sur la surface du Magne; il réserve au Kakovouni cette mention toute spéciale :

« Là, pas une goutte d'eau, point de moissons, si ce n'est un peu d'orge que les femmes sèment, cultivent et récoltent. Ce sont elles qui assemblent les maigres tiges et en forment des gerbes. Avec leurs mains, elles les étendent au soleil; avec leurs pieds, elles les foulent sur l'aire. Aussi leurs mains et leurs pieds sont-ils couverts d'une peau sèche, dure, épaisse comme l'écaille des tortues. Pas un arbre, pas un buisson, pas une branche qui permette aux malheureuses de se reposer à l'ombre ou de rafraîchir leur vue. Le soir, elles tournent la meule à bras en se lamentant et en chantant de tristes myriologues. Pendant ce temps, les hommes rôdent au dehors, pillent, volent et méditent des trahisons les uns contre les autres. Celui-ci défend sa tour ou attaque celle de son voisin; celui-là exerce le droit du sang sur un frère, un père, un neveu, et roule dans sa tête des projets de vengeance. S'il arrive qu'un navire, pour ses péchés, échoue sur la côte, tous se jettent sur lui et se disputent les moindres planches du naufrage. Quand un étranger s'aventure dans leur pays, ils l'invitent à manger avec eux, et lorsqu'il va partir, ils lui disent : « Compère (1), réfléchis à ce que nous allons te dire, c'est pour ton bien. Quitte cette tunique, ce manteau, cette ceinture, de peur qu'un de nos ennemis ne te les enlève pour te punir de l'hospitalité que nous t'avons donnée. Ah! si les ennemis de notre village venaient à te dépouiller, ce serait pour nous une grande honte et un grand dommage. Et puis, mon petit compère, nous te

(1) Κουμπάρη, compère, terme familier qu'emploient les Grecs pour désigner ceux qui ont tenu soit un enfant sur les fonts baptismaux, soit les couronnes qui, dans la cérémonie du mariage grec, sont posées sur la tête des deux époux. Par extension, ce terme est aussi appliqué aux hôtes.

le demandons, laisse-nous aussi ton chapeau, ta chemise, tes souliers; à quoi tout cela peut-il te servir? C'est bien; maintenant tu peux être tranquille, tu n'as plus à craindre personne. » Tels sont les hommes qui ont fait au Magne un mauvais renom. Méprisez-les et fuyez-les comme des serpens. Quant aux Tzimovites (1), voilà de braves gens! Leurs coutumes en font foi : marchands en apparence, au fond ce sont de vrais pirates. Que la faim et la soif, que le vent et la tempête les emportent tous ensemble! »

Après cette malédiction lancée contre les Kakovouniotes, le poème finit par de légitimes louanges accordées aux efforts accomplis par le bey pour moraliser, instruire et discipliner le peuple (2).

Djanim (et ce fut l'honneur de son règne en même temps que la cause de sa chute) avait songé à l'émancipation générale de la Grèce. Le bruit des victoires de Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, retentit dans le Magne, jusqu'alors étranger aux événemens qui se passaient en Europe. Djanim envoya en 1796 son fils aîné auprès du général pour lui soumettre un plan d'insurrection et lui demander des secours. Le jeune Maïnote fut bien accueilli, mais congédié sans promesses positives. Un an plus tard, peu de temps avant l'expédition d'Égypte, Bonaparte se souvint de son entrevue avec le fils du bey du Magne. Il confia à deux Grecs de Cargèse, à deux Stephanopoli, la mission de se rendre auprès du bey, d'étudier la disposition des esprits, la topographie et les ressources militaires du pays, puis de parcourir la Grèce pour y faire revivre l'espoir de la délivrance. Sans entrer dans le détail des péripéties nombreuses de leur voyage, il suffira de dire qu'après avoir couru de graves dangers, ils sortirent de Zante cachés au fond d'une barque, afin d'échapper à la surveillance de l'escadre ottomane. Ils prirent terre aux environs de Marathonisi à la faveur d'une nuit obscure et d'une bourrasque terrible qui faillit les submerger. Le fils du bey, averti de leur prochaine arrivée, les attendait nuit et jour, depuis une semaine, avec des troupes échelonnées sur divers points de la côte. Djanim les reçut à Gythium, et ouvrit avec un légitime orgueil la lettre que Bonaparte lui adressait, et qui portait cette suscription : *le général en chef de l'armée d'Italie*

(1) Habitans de Tzimovo.

(2) C'est le seul monument littéraire qui reste de ce pays et de cette époque. Il n'a pas été publié; mais il en existe plusieurs exemplaires manuscrits en divers lieux de la Grèce. Il fut communiqué par l'évêque de Mistra à Leake, qui en cite quelques fragmens (*Travels in the Morea*, t. Ier, p. 333). Quant à nous, nous l'avons trouvé bien loin de là, dans la cellule d'un moine de Mégaspileon, grand monastère situé près du golfe de Lépante, à une journée de Vostitza (ancienne Ægium). Ce moine, originaire du Magne, avait combattu pour l'indépendance, et portait au front une large cicatrice. Il était venu se reposer des agitations de sa carrière dans la nonchalante et paisible existence des religieux de l'ordre de Saint-Basile.

au chef du peuple libre de Maïna. — Accompagné de la fleur des guerriers du Magne, le bey se fit le guide des émissaires français à travers toute la contrée; il les introduisit dans les forteresses, leur indiqua l'importance de chaque défilé, les questionna sur la tactique et la discipline européennes, fêta enfin leur présence tantôt par les jeux héroïques familiers à la jeunesse grecque, tantôt par des simulacres de combats. Le projet des Stephanopoli était de continuer leur mission dans le reste du Péloponèse; mais Djanim leur fit comprendre qu'ils n'en sortiraient pas vivans, leur signalement ayant été donné à toutes les autorités turques. D'ailleurs il avait secrètement invité les principaux primats de la Morée à se rendre à Gythium pour y conférer des intérêts de la nation. La Livadie, l'Attique, l'Épire, la Crète même furent représentées à cette assemblée. « Que Bonaparte apparaisse à Corfou avec six mille Français seulement, s'écria l'un de ces primats, et nous répondons de la Grèce. » Mais l'heure de l'indépendance hellénique n'avait pas encore sonné; Bonaparte avait ajourné ce projet lorsque ses envoyés lui adressèrent leurs rapports, dont on trouve un abrégé à la suite de la relation qu'ils ont publiée de leur voyage.

Cet épisode termine dignement le long règne de Djanim. La mission des Stephanopoli auprès de lui, ses aspirations bien connues à la complète indépendance de la nation, le congrès patriotique tenu à sa cour, fournirent de puissantes armes à ses ennemis. Il fut dénoncé au divan comme partisan des Français et fauteur des troubles qui commençaient à se manifester en Grèce. Heureusement les agens qu'il entretenait à Constantinople purent l'avertir à temps; il parvint à se retirer à Zante, où il vécut longtemps encore entouré de la vénération publique.

Koumoundourakis, son adversaire, lui succéda en 1805. Pris en mer par les Turcs, il fut pendu comme pirate. Antonio Glygorakis, plus connu sous le nom d'Anton-Bey, vint ensuite, et fut presque aussitôt dépossédé de sa dignité à la suite d'intrigues dont il est difficile de pénétrer le mystère. Zervakis et Théodoros apparaissent sur la scène et ne font que la traverser pour tomber, l'un dans les prisons des Sept-Tours, l'autre sous la balle d'un assassin. Désormais les seigneurs de Vitulo et Tzimovo n'avaient plus de rivaux sérieux; le pouvoir passa naturellement entre leurs mains, et rien ne semblait devoir désormais le faire sortir de leur famille.

Pierre Mavromichalis, autrement dit Pétro-Bey, fut enfin proclamé en 1811. C'était alors un homme de cinquante ans, actif, orgueilleux, ambitieux, aimant le luxe, avide d'argent parce qu'il en était prodigue, particulièrement fier de la petitesse et de la beauté de sa main, signe de vieille race. Il aimait à rappeler en

toute occasion la noblesse antique de sa famille. On nous a cité de lui cette hautaine réponse, faite à un capitaine qui, dans un conseil de guerre, se permettait d'émettre un avis contraire au sien : « Oses-tu bien, lui dit-il, homme né d'hier, te mesurer avec moi, dont le nom est aussi vieux que les cinq sommets du Taygète! » L'influence de Pierre Mavromichalis, soutenue par une famille aussi nombreuse qu'intrépide, était telle dans tout le Péloponèse que son avénement fut regardé par les Turcs comme un défi, par les Grecs comme un présage d'indépendance. Aussi le capitan-pacha, étant venu à Vitulo sous prétexte de complimenter le nouveau bey, l'exhorta à livrer un de ses fils au sultan pour gage de sa fidélité. On nous a raconté qu'à ce moment Pétro-Bey fit venir ses six fils et leur dit : « Je dois obéir, car il faut pendant quelque temps encore endormir les craintes et la malveillance de l'ennemi. L'un de vous doit se sacrifier. » Tous s'offrirent en otages. Il y avait dans la maison de Mavromichalis un vieux prêtre aveugle. « Qu'on fasse venir le vieillard, » dit Pétro-Bey, et il donna l'ordre à ses enfans de faire silence, afin qu'aucun d'eux ne pût être reconnu au son de sa voix. « Je laisserai partir, ajouta-t-il, celui d'entre vous que sa main désignera. » La main de l'aveugle se porta sur Constantin. « Va sans crainte, mon enfant, lui dit Pétro-Bey; Dieu me prive aujourd'hui de toi, mais il te rendra demain à la patrie. » En effet Constantin, après quelques années de captivité, réussit à s'échapper de Constantinople, et reparut dans le Magne au moment même où éclatait la guerre de l'indépendance.

La main de fer que Pétro-Bey appesantit sur le Magne et les actes de sévérité par lesquels il voulut dès le début consolider son autorité démentent le caractère de douceur que quelques philhellènes (1) lui ont attribué. En sortant de Portoquaglio, nous avons rencontré un haut récif témoin d'une de ses exécutions. Ayant appris qu'un prêtre de cette ville avait séduit une jeune fille, Pétro-Bey prétendit que l'antique austérité des mœurs se relâchait et résolut de faire un exemple. Il arrive, saisit le coupable, le livre aux deux frères de sa complice, et leur ordonne de le jeter pieds et poings liés sur ce rocher, qu'on appelle Karavopétra. Le malheureux y mourut de faim. Aussi les matelots n'aiment pas à doubler cet écueil, qu'ils croient hanté par de sinistres apparitions. En sa qualité de bey, Pierre Mavromichalis prélevait certains droits sur les navires et les marchandises qui entraient dans les ports du Magne, ou qui en sortaient, ainsi que sur les transactions commer-

(1) Gordon's *History of the greek revolution*, 3 vol.; *Mémoires sur la Grèce en 1825*, par le colonel Raybaud.

ciales peu nombreuses des Maïnotes. Un capitaine du nom de Tsouklas, possesseur du château de Vathya, étant informé qu'un convoi d'argent allait traverser sa capitainerie pour se rendre de Gythium à Vitulo, se crut en droit de prélever, lui aussi, une dîme sur le trésor qu'on faisait passer par ses domaines. Il s'embusque dans un défilé, arrête le convoi et s'empare d'une partie de la somme. Pétro-Bey n'était pas homme à laisser cette injure impunie; il accourut avec une nombreuse troupe et une pièce de canon, et mit le siége devant le château de Vathya. Tsouklas se défendit en désespéré pendant douze jours. Au bout de ce temps, le canon fit une brèche par laquelle les assaillans pénétrèrent dans la place; mais ils furent arrêtés par une seconde muraille que Tsouklas avait construite pour prolonger sa défense. Il fallut faire sauter encore cet obstacle, derrière lequel les vainqueurs ne trouvèrent que des cadavres. Tous les assiégés qu'avaient épargnés les balles ennemies s'étaient laissés mourir de faim et de soif plutôt que de se rendre. Tsouklas seul, encore vivant, s'échappa au dernier moment, en descendant au moyen d'une corde au fond d'un précipice béant derrière son pyrgos. Pétro-Bey fit raser le château de fond en comble. Tsouklas put se soustraire à toutes les poursuites, grâce à sa parfaite connaissance des moindres sentiers du Taygète. Quelques années plus tard, il rentra dans le Magne, errant et demandant l'hospitalité d'un monastère à l'autre, vivant d'aumônes, psalmodiant une complainte qu'il avait composée sur sa propre infortune, et dont nous n'avons pu apprendre que le refrain :

« Les vautours se sont abattus sur le nid du corbeau; qu'est devenu le pyrgos de Vathya? Les noirs Mavromichalis l'ont détruit. »

L'infortuné vécut fort longtemps encore, et revint tristement mourir sur les ruines mêmes de son ancienne demeure. Pétro-Bey, débarrassé de tous ses rivaux, très populaire dans tout le Magne, put à bon droit se regarder comme le fondateur de sa dynastie, et décora son fils aîné du titre de *beyzadé*, c'est-à-dire fils du bey, héritier présomptif; mais l'affranchissement de la Grèce allait renverser cette espérance. Pétro-Bey n'en fut pas moins le premier à lever l'étendard de l'insurrection (1821), conjointement avec le célèbre Colocotronis. A ce moment, le Magne cesse d'avoir des annales et une existence particulières; son histoire entre à partir de cette époque dans le domaine de l'histoire générale de la Grèce. Pendant tout le temps de la lutte nationale, les Mavromichalis montrèrent un courage héroïque; quarante-neuf d'entre eux, fils, frères, neveux ou cousins de Pétro-Bey, tombèrent glorieusement les armes

à la main, dans cette attitude tragique qui fut de tout temps particulière aux héros grecs. Il est à remarquer en effet que, depuis Marathon et les Thermopyles, tout Grec, capitaine, archonte ou simple klephte, qu'une balle vient frapper derrière quelque rocher, meurt d'une façon fière et superbe, avec un mot à l'adresse de la postérité, et convaincu que le monde a les yeux sur lui et va retentir du bruit de son trépas. Le *beyzadé*, par exemple, le plus beau des Grecs au dire de tous ceux qui l'ont connu, ayant été surpris dans un moulin à vent à Karystos en Eubée, et restant seul survivant de sa troupe après une magnifique défense, monte sur le toit de cette masure, fait signe aux assaillans de cesser le feu, et se passe son sabre au travers du corps en s'écriant : « Chiens de Turcs, vous n'aurez pas en vie le fils de Pétro-Bey! » Un autre fils du bey, Kyriakoulis, que les conteurs populaires ne nomment jamais sans rappeler ses étonnantes moustaches, qu'il se nouait derrière la tête, Kyriakoulis fréta un navire et conduisit plusieurs centaines de Maïnotes au secours de Souli. Après la fatale bataille de Péta, il fut refoulé jusque sur les bords du golfe d'Ambracie à Phanari, près de Parga. Il se défendit plusieurs jours, retranché dans les maisons du village. A la fin, criblé de blessures et se sentant mourir, il distribua ses armes à ses compagnons, et confia sa ceinture à son protopallikare ou écuyer, en lui recommandant de la rapporter dans le Magne pour la suspendre dans la demeure de ses pères. Avant de rendre le dernier soupir, il donna l'ordre à ses soldats de lui trancher la tête pour ne pas la laisser tomber entre les mains des Turcs; mais on n'eut pas à exaucer ce vœu, digne d'un Spartiate : les Turcs furent détournés de Phanari par l'approche de Marc Botzaris; trente Maïnotes, derniers débris de cette valeureuse troupe, rapportèrent à Vitulo la dépouille mortelle de leur chef. A la suite de cent autres traits de ce genre, les Mavromichalis acquirent, pendant les guerres de l'indépendance, une célébrité que ne leur aurait sans doute pas value l'exercice du pouvoir dans leur obscure et sauvage principauté du Magne. Pétro-Bey fut tour à tour généralissime, président du congrès d'Astros, chef du pouvoir exécutif. Son nom apparaît au premier rang sur tous les champs de bataille et dans toutes les assemblées; mais, une fois la Grèce pacifiée, les rêves ambitieux que les Mavromichalis avaient caressés dans l'ombre pendant deux siècles, et qu'ils avaient enfin réalisés après tant d'années de patience et d'efforts, furent détruits par l'émancipation même de la patrie. Le Magne devenait une simple province du nouvel état, et Pétro-Bey n'était plus le *roi du Magne* que dans les récits héroïques et les chants populaires. On sait quel rôle jouèrent les Mavromichalis sous la présidence du comte Capo-

distrias, qui tomba victime des rancunes de leur ambition irritée.

Pendant tout le reste de sa vie, Pétro-Bey ne cessa de se regarder comme un souverain dépossédé et d'attendre une occasion de manifester hautement ses prétentions. Il fut néanmoins créé sénateur, ainsi que son fils le général Anastase. Son dernier fils, le colonel Démétrius, figura parmi les aides de camp du roi Othon jusqu'au jour où un ministre de l'instruction publique, Korphiotakis, originaire du Magne, fut assassiné dans les rues d'Athènes. Le meurtrier, qui parvint à s'échapper, était un Dourakis, famille de tout temps inféodée à celle des Mavromichalis, qui avaient toujours compté les Korphiotakis parmi leurs adversaires. Ce meurtre était-il un nouvel exemple de la *vendetta* maïnote? Rien ne l'a prouvé; mais la cour se refroidit tellement à l'égard des Mavromichalis que ceux-ci durent se démettre de leurs charges. L'influence de cette antique et puissante maison, dont les annales offrent un sombre mélange d'héroïsme et de barbarie, de vertus patriotiques et de crimes, a survécu dans le Magne à tous les événemens, et c'est encore un de ses membres qui représente aujourd'hui cette province à l'assemblée nationale d'Athènes.

Trois foyers, nous l'avons dit, ont conservé, pendant la longue durée de l'oppression musulmane, une sorte d'indépendance parmi les populations grecques. De ces trois foyers, il n'en reste plus qu'un, et c'est le Magne. Souli, dont le nom est demeuré en Grèce comme un symbole d'héroïsme, Souli, la patrie des Tsavellas et de Marc Botzaris, est retombé sous le joug ottoman et n'est plus qu'un désert habité par les aigles; Sfakia, dont les montagnes ont été l'asile de la liberté dans l'île de Crète, est aussi rentré dans le domaine des Turcs, et sa vaillante population a presque entièrement disparu. Le Magne, qui a survécu, se trouve incorporé à la Grèce libre; mais il semble frappé lui-même d'une sorte de fatalité commune aux trois sanctuaires de l'indépendance hellénique, et destiné à rappeler, au sein de la nation affranchie, le triste souvenir de la servitude contre laquelle il a si énergiquement combattu. Ainsi qu'on a pu le voir, le Magne n'a rien perdu de sa farouche et barbare physionomie; les passions, l'ignorance, les préjugés, les sauvages coutumes d'autrefois, y dominent encore; les inimitiés de famille et de tribu, les guerres intestines continuent à désoler le pays; le brigandage y recrute ses plus audacieuses bandes. Le peuple, regrettant son autonomie séculaire, ne peut se résoudre à la perte des institutions féodales et militaires qui ont, il est vrai, puissamment contribué à la conservation de son indépendance, qui ont fait sans doute sa gloire et sa force en face d'un implacable ennemi, mais qui n'ont plus de raison d'être depuis qu'il n'a plus

d'ennemis à combattre. Le Maïnote, toujours en armes, retranché dans ses inabordables solitudes, derrière ses pyrgos fortifiés, préférerait de nouvelles guerres à la paix, où il se consume, et dont la Grèce civilisée n'a pas encore tenté sérieusement de lui faire apprécier les bienfaits. Peu s'en fallut que la dernière révolution ne procurât aux Maïnotes l'occasion d'entrer en campagne. Trois cents hommes, sous les ordres du colonel Pétropoulakos, se dirigèrent vers la Messénie pour y opérer une réaction en faveur de l'autorité royale; mais la fuite précipitée du roi Othon ne leur permit pas de pousser plus loin l'aventure. Si le Magne faillit être la Vendée de la Grèce, il fut assurément inspiré plutôt par sa passion pour la guerre que par son attachement à la dynastie déchue. Il est temps que la Grèce accorde à cette province l'intérêt tout spécial dont elle est digne par les glorieux services qu'elle a rendus à la nationalité hellénique; c'est en quelque sorte une dette anciennement contractée que la nation doit acquitter sans retard.

Fonder des écoles, favoriser l'agriculture, sillonner le pays de routes et de faciles voies de communication, pour l'arracher à son isolement par la circulation des individus, qui entraînera vite celle des idées; le doter d'une administration et d'une magistrature autant que possible indigènes, en recrutant ce personnel parmi les seigneurs ou capitaines autour desquels le peuple se groupe encore, et qui, partisans aujourd'hui de l'anarchie, favorable à leur influence, seraient, une fois investis de la confiance du gouvernement, les défenseurs les plus intéressés et les plus actifs de l'ordre et du progrès : voilà les moyens par lesquels la Grèce doit s'attacher à civiliser cette province, dont elle peut tirer de nombreux élémens de prospérité. Et d'abord, la population du Magne, douée d'une vigueur et d'une énergie exceptionnelles, est appelée à devenir une pépinière de soldats et de marins incomparables le jour où elle saura comprendre la liberté sous d'autres formes que celles du brigandage et de la piraterie. Les écumeurs de mer qui sortent des côtes inabordables du Magne fourniront alors à la Grèce les plus hardis et les plus habiles navigateurs de sa marine marchande, et formeront le noyau d'une redoutable marine militaire; l'armée recrutera à l'intérieur des hommes sobres, déterminés, habitués à toutes les privations et à toutes les fatigues. Ce pays d'ailleurs, malgré son âpre physionomie, est loin d'être une terre misérable et infertile : le figuier, l'olivier, le cotonnier même, abondent dans le Haut-Magne, et ne réclament qu'une culture plus intelligente. La production de la soie surtout doit intéresser le gouvernement. Le sol du Magne, où les céréales ne viennent pas, nourrit en revanche des mûriers d'une fécondité merveilleuse. Tempéré par les brises

qui soufflent des deux golfes de Messénie et de Laconie, préservé des brusques variations de la température par le voisinage du Taygète, qui accumule et retient les orages sur ses hauts sommets, le climat y est éminemment propice à l'éducation des vers à soie, pratiquée d'ailleurs à toutes les époques dans le pays, mais avec des moyens grossiers et primitifs, et par la seule main des femmes. Cette source de richesse, d'autant plus certaine et précieuse que la consommation de la soie augmente chaque jour davantage sur tous les marchés de l'Europe, se développerait vite dans le Magne, si le gouvernement grec y introduisait les procédés et les instrumens perfectionnés de l'industrie moderne. Enfin le Kakovouni, rebelle à toute espèce de culture, forme à lui seul une immense carrière de marbres divers, et principalement de porphyre. L'exploitation de ces carrières conviendrait plus particulièrement au génie farouche des habitans de ce district, qui, tout déshérité qu'il est de la nature, apporterait ainsi lui-même son contingent à la richesse nationale.

On voit, par l'exemple du Magne, quel est le caractère des transformations intérieures auxquelles la Grèce doit consacrer jusqu'à nouvel ordre son activité. Outre ce pays trop négligé, d'autres provinces encore réclament la prompte intervention d'une sollicitude administrative éclairée. Au-delà du golfe de Lépante, dans l'Étolie et l'Acarnanie, des populations entières sont encore à l'état demi-barbare où les a laissées la domination musulmane. Il y a là aussi toute une métamorphose à opérer, toute une conquête matérielle et morale à poursuivre. Une pareille œuvre n'est certes pas de celles qui s'accomplissent en un jour, entre deux révolutions, par un subit accès de passagère sagesse; la Grèce a besoin de s'armer de patience, de s'imposer la ténacité, de s'arracher au charme décevant et aventureux de la *grande idée*, pour embrasser le système plus pratique des améliorations et des travaux de l'ordre social et pacifique. C'est à ce prix seulement qu'elle obtiendra les sympathies et le secours de l'Europe, qui n'aurait nul intérêt à seconder le triomphe définitif de la nationalité grecque en Orient, si ce triomphe ne devait aboutir qu'à remplacer la barbarie des Turcs par celle des klephtes. Que la Grèce se hâte donc d'effacer les derniers vestiges de cette barbarie; elle n'a pas de meilleur usage à faire de son indépendance et de sa nouvelle constitution, elle n'a pas de plus sûre garantie de force à donner à l'Occident.

E. Yemeniz.

CICÉRON

DANS LA VIE PUBLIQUE ET DANS LA VIE PRIVÉE

II.

LA VIE PRIVÉE.

Drumann. *Geschichte Roms nach Geschlechtern*, t. V. et VI. — Abeken. *Cicero in seinen Briefen.* — Mommsen. *Römische Geschichte*, t. III. — Forsyth. *Life of Cicero.*

I.

Ceux qui ont lu la correspondance de Cicéron avec Atticus, et qui savent quelle place les questions d'argent tiennent dans ces confidences intimes, ne seront pas surpris que je commence l'étude de sa vie privée en cherchant à me rendre compte de l'état de sa fortune (1). La richesse était une des plus grandes préoccupations des gens d'alors, comme de ceux d'aujourd'hui, et c'est par là peut-être que ces deux époques, qu'on a pris tant de fois plaisir à comparer, se ressemblent le plus.

Il faudrait avoir conservé les registres d'Éros, l'intendant de Cicéron, pour pouvoir dresser d'une manière exacte le budget de son ménage. Tout ce que nous savons avec certitude à ce sujet, c'est que son père ne lui avait laissé qu'une fortune très médiocre, et qu'il l'augmenta beaucoup, sans pouvoir dire précisément à quelle somme elle s'élevait. Ses ennemis avaient coutume de l'exagérer, pour faire naître quelques soupçons sur la façon dont il l'avait ac-

(1) Voyez sur *la vie publique* de Cicéron la *Revue* du 15 janvier.

quise, et il est probable en effet que, si nous en savions le chiffre, il nous paraîtrait considérable; mais il faut bien se garder de l'apprécier avec les idées de notre temps. La richesse n'est pas quelque chose d'absolu; on est riche ou l'on est pauvre suivant le milieu dans lequel on vit, et il est possible que ce qui serait de l'opulence quelque part soit à peine de l'aisance ailleurs. Or on sait qu'à Rome la fortune était loin d'être aussi également répartie que chez nous. Quarante ans avant le consulat de Cicéron, le tribun Philippe disait que, dans cette immense ville, il n'y avait pas deux mille personnes qui eussent un patrimoine (1); mais aussi celles-là possédaient toute la fortune publique. Crassus prétendait que, pour se dire riche, il fallait qu'on pût nourrir une armée de ses revenus, et nous savons qu'il était en état de le faire sans se gêner. Milon trouvait moyen de s'endetter en quelques années de plus de 70 millions de sesterces (14 millions de francs). César, encore simple particulier, dépensait d'un seul coup 120 millions de sesterces (24 millions de francs) pour faire cadeau d'un nouveau forum au peuple romain. Ces profusions insensées supposent des fortunes énormes. A côté d'elles, on comprend que celle de Cicéron, qui suffisait à peine à l'achat d'une maison sur le Palatin, et qu'épuisaient presque les embellissemens de sa villa de Tusculum, quelque considérable qu'elle nous semble aujourd'hui, devait alors paraître assez ordinaire.

De quelle façon l'avait-il gagnée? Il n'est pas sans intérêt de le savoir pour répondre aux méchans bruits que ses ennemis faisaient courir. Il dit quelque part que les moyens par lesquels on faisait ordinairement fortune à Rome étaient le commerce, les entreprises de travaux publics et la ferme des impôts; mais ces moyens, fort commodes pour les gens pressés de s'enrichir, ne pouvaient être pratiqués que de ceux qui n'avaient pas d'ambition politique : ils éloignaient des honneurs publics, et par conséquent ils ne convenaient pas à un homme qui aspirait à gouverner son pays. On ne voit pas non plus qu'il ait fait comme Pompée, qui engageait ses fonds dans une société de banque importante, et qui prenait part à ses bénéfices; au moins ne reste-t-il aucune trace, dans ses lettres, d'entreprises de cette nature. Il ne pouvait pas songer davantage à tirer parti pour sa fortune des beaux ouvrages qu'il composait. Ce n'était pas l'habitude alors que l'auteur les vendît à un libraire, ou plutôt l'industrie des libraires, comme nous l'entendons aujour-

(1) Les choses n'étaient pas changées au temps où Cicéron fut consul. Nous voyons que son frère, dans la lettre qu'il lui adresse alors, dit qu'il y a dans Rome peu de chevaliers, *pauci equites*, c'est-à-dire peu de gens possédant plus de 80,000 francs.

d'hui, existait à peine. Ordinairement ceux qui voulaient lire ou posséder un livre l'empruntaient à l'auteur ou à ses amis, et le faisaient copier par leurs esclaves. Quand ils avaient plus de copistes qu'il ne leur en fallait pour leur usage, ils les faisaient travailler pour le public et vendaient les exemplaires dont ils n'avaient pas besoin; mais l'auteur n'avait rien à voir aux profits qu'ils en tiraient. Enfin ce n'étaient pas les fonctions publiques qui pouvaient l'enrichir; on sait qu'elles étaient moins un moyen de fortune qu'une occasion de dépenses et de ruine, soit par le prix dont il fallait quelquefois les payer, soit par les jeux et les fêtes qu'on exigeait de ceux qui les avaient obtenues. Seule, l'administration des provinces donnait d'immenses bénéfices. C'est sur ces bénéfices que les grands ambitieux comptaient d'ordinaire pour réparer les dommages que le luxe de leur vie privée et les profusions de leur vie publique avaient faits à leur fortune. Or Cicéron s'en priva lui-même en cédant à son collègue Antoine la province que, selon l'usage, il devait gouverner après son consulat. A la vérité, on soupçonne qu'il fit alors avec lui quelque marché d'après lequel il se réservait une part des beaux profits qu'il lui abandonnait; cependant, si ce marché exista, ce qui est douteux, il est certain qu'il ne fut pas tenu. Antoine pilla sa province, mais il la pilla pour lui seul, et Cicéron n'en tira jamais rien. Douze ans plus tard, sans l'avoir souhaité, il fut nommé proconsul de Cilicie. Nous savons qu'il n'y resta qu'un an, et que, sans commettre aucun acte illégal et en faisant le bonheur de ses administrés, il trouva moyen d'en rapporter 2 millions 200,000 sesterces (440,000 francs), ce qui nous donne une idée de ce qu'on pouvait gagner dans les provinces quand on ne se faisait pas scrupule de les piller. Du reste, cet argent ne profita pas à Cicéron: il en prêta une partie à Pompée, qui ne la lui rendit pas, et il est probable que la guerre civile lui fit perdre le reste, puisqu'il se trouvait tout à fait sans ressources quand elle fut terminée.

C'est donc ailleurs qu'il faut chercher l'origine de sa fortune. S'il avait vécu de nos jours, nous ne serions pas en peine pour savoir d'où elle lui est venue. Elle serait suffisamment expliquée par son beau talent d'avocat. Avec une éloquence comme la sienne, il ne manquerait pas aujourd'hui de s'enrichir vite au barreau; mais il y avait alors une loi qui interdisait aux orateurs d'accepter aucun salaire, aucun présent de ceux pour lesquels ils avaient plaidé (*lex Cincia, de donis et muneribus*). Quoiqu'elle fût l'œuvre d'un tribun, qui l'avait faite, dit Tite Live, dans l'intérêt du peuple, c'était au fond une loi aristocratique. En ne permettant pas à l'avocat de tirer un profit légitime de son talent, elle écartait du barreau ceux qui n'avaient rien, et réservait l'exercice de cette profession aux

riches comme un privilége, ou plutôt elle empêchait que ce ne fût véritablement une profession. Je crois seulement que cette loi fut toujours très imparfaitement observée. Comme elle n'avait pas pu tout prévoir, il ne lui était guère possible d'empêcher la reconnaissance des cliens de trouver quelque forme ingénieuse qui échappât à sa sévérité. S'ils étaient bien déterminés à payer de quelque manière les services qu'on leur avait rendus, il me semble difficile que la loi pût toujours les en empêcher. Au temps de Cicéron, on ne se faisait pas faute de la violer ouvertement. Verrès disait à ses amis qu'il avait fait trois parts de l'argent qu'il rapportait de Sicile; la plus considérable était pour corrompre ses juges, l'autre pour payer ses avocats, et il se contentait de la troisième. Cicéron, qui à cette occasion se moquait de l'avocat de Verrès, Hortensius, et du sphynx qu'il avait reçu en à-compte, se gardait bien de l'imiter. Son frère affirme qu'au moment où il briguait le consulat, il n'avait jamais rien exigé de personne. Cependant, quelques scrupules qu'on lui suppose, il est bien difficile d'admettre qu'il n'ait jamais profité de la bonne volonté de ses cliens. Sans doute il refusa les présens que les Siciliens voulaient lui faire quand il les eut vengés de Verrès : peut-être n'eût-il pas été prudent de les accepter après une cause si éclatante, qui avait attiré sur lui tous les regards, et lui avait fait de puissans ennemis; mais quelques années après je vois qu'il se laisse tenter par le cadeau que lui fait son ami Papirius Pœtus, pour lequel il vient de plaider. C'étaient de beaux livres grecs et latins, et Cicéron n'aimait rien tant que ces livres. Je vois aussi que, lorsqu'il avait besoin d'argent, ce qui lui arrivait bien quelquefois, il s'adressait de préférence aux gens riches qu'il avait défendus. C'étaient pour lui des créanciers moins rigoureux et plus patiens que les autres, et il était naturel qu'il profitât de leur crédit après les avoir aidés de sa parole. Il nous dit lui-même qu'il acheta la maison de Crassus avec l'argent de ses amis. Parmi eux, P. Sylla, pour lequel il venait de plaider, lui prêta à lui seul 2 millions de sesterces (400,000 francs). Attaqué pour ce fait dans le sénat, il s'en tira avec une plaisanterie, ce qui prouve que la loi *Cincia* n'était plus très respectée, et que ceux qui la violaient n'avaient pas grand'peur d'être poursuivis. Il est donc bien possible que ces grands seigneurs dont il avait sauvé l'honneur ou la fortune, que ces villes ou ces provinces qu'il avait protégées contre des gouverneurs avides, que ces princes étrangers dont il défendait les intérêts dans le sénat, surtout que ces riches compagnies de publicains par lesquelles passait tout l'argent que l'univers envoyait à Rome, et qu'il servait avec tant de dévouement de son crédit ou de sa parole, aient souvent cherché et quelquefois trouvé l'occasion de lui témoigner leur reconnaissance. Cette

générosité nous paraît aujourd'hui si naturelle que nous aurions quelque peine à défendre Cicéron de ne l'avoir pas toujours repoussée; mais soyons sûrs que, s'il a cru quelquefois pouvoir l'accepter, il l'a toujours fait avec plus de modération et de retenue que la plupart de ses contemporains.

Nous connaissons une des formes les plus ordinaires et, à ce qu'il semble, les plus légales par lesquelles cette générosité s'exprimait. Il était d'usage à Rome qu'on payât après sa mort et par son testament toutes les dettes de reconnaissance et d'affection qu'on avait contractées pendant sa vie. C'était un moyen qui s'offrait au client de se libérer envers l'avocat qui l'avait défendu, et il ne paraît pas que la loi *Cincia* y mît aucun obstacle. Nous n'avons rien de semblable chez nous. A cette époque, un père de famille qui avait des héritiers naturels pouvait distraire la somme qu'il voulait de sa fortune et donner à ses parens, à ses amis, à tous ceux qui lui avaient été utiles ou agréables, une bonne part de son héritage. Cet usage était devenu un abus. La mode et la vanité s'en étaient mêlées. On voulait paraître avoir beaucoup d'amis en inscrivant beaucoup de monde sur son testament, et naturellement on inscrivait de préférence les plus illustres. Quelquefois on y réunissait des gens qui ne se rencontraient guère ensemble que là, et qui devaient être surpris de s'y trouver. Cluvius, un riche banquier de Pouzzolles, laissa son bien à Cicéron et à César après Pharsale. L'architecte Cyrus plaça en même temps parmi ses héritiers Clodius et Cicéron, c'est-à-dire les deux personnes qui se détestaient le plus cordialement à Rome. Cet architecte regardait sans doute comme une gloire d'avoir des amis dans tous les camps. Il arrivait même qu'on écrivait sur son testament des personnes qu'on n'avait jamais vues. Lucullus augmenta son immense fortune par les legs que lui firent des inconnus pendant qu'il gouvernait l'Asie. Atticus recueillit un bon nombre d'héritages de gens dont il n'avait jamais entendu parler, et qui ne connaissaient de lui que sa réputation. A plus forte raison un grand orateur comme Cicéron, qui avait tant d'obligés, et dont tous les Romains étaient fiers, devait-il être souvent l'objet de ces libéralités posthumes. On voit dans ses lettres qu'il fut l'héritier de beaucoup de personnes qui ne semblent pas tenir une grande place dans sa vie. En général les sommes qu'on lui lègue ne sont pas très importantes. Une des plus fortes est celle dont il hérita de son ancien maître, le stoïcien Diodote, qu'il avait gardé chez lui jusqu'à sa mort. Pour reconnaître cette longue affection, Diodote lui laissa toutes ses économies de philosophe et de professeur. Elles s'élevaient à 100,000 sesterces (20,000 francs). La réunion de tous ces petits legs ne laissa pas de former une somme importante. Cicéron lui-

même l'évalue à plus de 20 millions de sesterces (4 millions de francs). Il ne me semble donc pas douteux que ces héritages, avec les présens qu'il a pu recevoir de la reconnaissance de ses cliens, n'aient été les sources principales de sa fortune.

Cette fortune se composait de biens de diverses sortes. Il possédait d'abord des maisons à Rome. Outre celle qu'il habitait sur le Palatin, et celle qu'il tenait de son père aux Carènes, il en avait d'autres dans l'Argilète et sur l'Aventin qui lui rapportaient 80,000 sesterces (16,000 fr.) de revenu. Il possédait de nombreuses villas dans l'Italie. Nous lui en connaissons huit très importantes (1), sans compter ces petites maisons (*diversoria*) que les grands seigneurs achetaient sur les principales routes pour avoir où se reposer quand ils allaient d'un domaine à l'autre. Il avait aussi des sommes d'argent dont on voit dans sa correspondance qu'il disposait de diverses manières. Nous ne pouvons guère évaluer avec exactitude cette partie de sa fortune; mais d'après les habitudes des riches Romains de ce temps on peut affirmer qu'elle n'était pas moins considérable que ses maisons ou ses terres. Un jour qu'il presse Atticus de lui acheter des jardins dont il a envie, il lui dit d'un air de négligence qu'il peut bien avoir 600,000 sesterces (120,000 fr.) chez lui. Nous touchons là peut-être à une des plus curieuses différences qui séparent cet état social du nôtre. Il n'y a guère aujourd'hui que les banquiers de profession chez qui aient lieu des maniemens de fonds aussi considérables. Notre aristocratie a toujours affecté de dédaigner les questions de finance. Celle de Rome au contraire les connaissait bien et s'en préoccupait beaucoup. Ces grandes fortunes étaient mises au service de l'ambition politique. On n'hésitait pas à en hasarder une partie pour se faire des créatures. La bourse d'un candidat aux honneurs publics était ouverte à tous ceux qui pouvaient le servir. Il donnait aux moins riches, il prêtait aux autres, et cherchait à nouer avec eux des liens d'intérêt qui les asservissaient à sa cause. Le succès appartenait d'ordinaire à ceux qui avaient su obliger le plus de monde. Cicéron, quoique moins riche que la plupart d'entre eux, les imitait. Dans les lettres qu'il écrit à Atticus, il est presque partout question de billets et d'échéances, et l'on y voit que son argent circule de tous les côtés. Il est en relations suivies d'affaires, et, comme on dirait aujourd'hui, en compte courant avec les plus grands personnages. Tantôt il prête, et tantôt il emprunte à César.

(1) Sa villa de Tusculum notamment lui avait coûté très cher. Ce qui prouve qu'elle devait avoir une très grande valeur, c'est qu'à son retour de l'exil le sénat lui alloua 500,000 sesterces (100,000 francs) pour réparer les dommages qu'elle avait soufferts pendant son absence, et qu'il trouva qu'on était loin de lui avoir donné assez.

On trouve, parmi ses nombreux débiteurs, des gens de toute condition et de toute fortune, depuis Pompée jusqu'à Hermogène, qui a bien l'air d'être un simple affranchi. Malheureusement, tout compte fait, ses créanciers sont bien plus nombreux encore; malgré l'exemple et les conseils d'Atticus, il s'entendait mal à gouverner sa fortune. Il avait sans cesse des caprices coûteux. Il lui fallait à tout prix des statues et des tableaux pour orner ses galeries et leur donner l'air des gymnases de la Grèce. Il se ruinait dans ses maisons de campagne pour les embellir. Généreux à contre-temps, on le voit prêter aux autres au moment où il est contraint d'emprunter pour lui-même. C'est toujours lorsqu'il est le plus endetté qu'il a le plus envie d'acheter quelque villa nouvelle. Il n'hésite pas alors à s'adresser à tous les banquiers de Rome; il va trouver Considius, Axius, Vectenus, Vestorius; il essaierait même d'attendrir Cæcilius, l'oncle de son ami Atticus, s'il ne savait que ses plus proches parens n'en peuvent rien tirer à moins de lui donner 1 pour 100 par mois d'intérêt. Du reste il supporte gaîment sa détresse. Le sage Atticus a beau lui dire qu'il est honteux d'avoir des dettes; comme il partage cette honte avec bien des gens, elle lui semble légère, et il est le premier à en plaisanter. « Sachez, dit-il à un de ses amis, que je suis tellement endetté que j'entrerais volontiers dans quelque conjuration, si l'on voulait m'y recevoir; mais, depuis que j'ai puni celle de Catilina, je n'inspire plus de confiance aux autres. » Et quand arrive le 1er du mois, jour des échéances, il se contente de s'enfermer à Tusculum et laisse Éros ou Tiron disputer avec les créanciers.

Ces embarras et ces misères, dont sa correspondance est pleine, nous font songer presque malgré nous à certains passages de ses œuvres philosophiques qui paraissent assez surprenans, lorsqu'on les compare à la façon dont il vivait, et qu'on pourrait facilement tourner contre lui. Est-ce bien cet insouciant et ce prodigue, toujours prêt à dépenser sans compter, qui s'écriait un jour avec un accent de conviction dont nous sommes émus : « Dieux immortels, quand donc les hommes comprendront-ils quels trésors on trouve dans l'économie! » Comment cet ardent amateur d'objets d'art, cet ami passionné de la magnificence et du luxe, a-t-il osé traiter de fous les gens qui aiment trop les statues et les tableaux, ou qui se construisent des maisons magnifiques? Le voilà condamné par lui-même, et je n'ai pas envie de l'absoudre tout à fait; mais, au moment de porter sur lui un jugement sévère, rappelons-nous en quel temps il vivait, et songeons à ses contemporains. Je ne veux pas le comparer aux plus méchans, son triomphe serait trop facile; mais entre ceux qu'on regarde comme les plus honnêtes il tient encore

une des meilleures places. Il ne doit pas sa fortune à l'usure, comme Brutus et ses amis; il ne l'a point augmentée par cette avarice sordide qu'on reprochait à Caton; il n'a pas pillé les provinces, comme Appius ou Cassius; il n'a pas consenti, comme Hortensius, à prendre sa part de ces pillages. Il faut donc bien reconnaître que, malgré les reproches qu'on peut lui faire, il était dans ces questions d'argent plus délicat et plus désintéressé que les autres. En somme, ses désordres n'ont fait de tort qu'à lui-même (1), et s'il avait trop le goût des prodigalités ruineuses, au moins n'a-t-il pas eu recours, pour y suffire, à des profits scandaleux. Ces scrupules l'honorent d'autant plus qu'ils étaient alors plus rares, et que peu de gens ont traversé sans quelque souillure la société cupide et corrompue parmi laquelle il vivait.

II.

Il ne mérite pas moins d'éloges pour avoir été honnête et rangé dans sa vie de famille. C'étaient encore là des vertus dont ses contemporains ne lui donnaient pas l'exemple.

Il est probable que sa jeunesse fut sévère. Il voulait résolûment devenir un grand orateur, et on n'y arrivait pas sans peine. Nous savons par lui combien était dur alors l'apprentissage de l'éloquence. « Pour y réussir, nous dit-il, il faut renoncer à tous les plaisirs, fuir tous les amusemens, dire adieu aux distractions, aux jeux, aux festins, et presque au commerce de ses amis. » C'est de ce prix qu'il paya ses succès. L'ambition dont il était dévoré le préserva des autres passions, et lui suffit. L'étude occupa et remplit sa jeunesse. Une fois ces premières années passées, le péril était moindre; l'habitude du travail qu'il avait prise et les grandes affaires dont il fut chargé pouvaient suffire à le préserver de tout entraînement dangereux. Les écrivains qui ne l'aiment pas ont vainement essayé de trouver dans sa vie la trace de quelqu'un de ces désordres qui étaint si communs autour de lui. Les plus mal intentionnés, comme Dion, le plaisantent au sujet d'une femme d'esprit, nommée Cœrellia, qu'il appelle quelque part son intime amie. Elle l'était en effet, et il paraît bien qu'elle ne manquait pas d'influence sur lui. On avait conservé et publié sa correspondance avec elle. Cette correspon-

(1) Il n'est pas probable que Cicéron ait fait tort à ses créanciers comme Milon, qui ne leur donna que 4 pour 100. Au moment de quitter Rome, après la mort de César, Cicéron écrivait à Atticus que l'argent qu'on lui devait suffirait à payer les dettes qu'il avait faites; mais comme en ce moment l'argent était rare et comme les débiteurs se faisaient prier, il lui donnait l'ordre de vendre ses biens, s'il en était besoin, et il ajoutait : « Ne consultez là-dessus que ma réputation. »

dance était, à ce qu'on dit, d'un ton assez libre, et semblait d'abord donner raison aux malins; mais il faut remarquer que Cœrellia était beaucoup plus âgée que lui, que, loin d'être une cause de trouble dans son ménage, on ne la voit y intervenir que pour le raccommoder avec sa femme, enfin que leur liaison semble avoir pris naissance dans une affection commune pour la philosophie : c'est une origine calme et qui ne fait pas prévoir des suites bien fâcheuses. Cœrellia était une personne instruite, dont la conversation devait plaire beaucoup à Cicéron. Son âge, son éducation, qui n'était pas celle des femmes ordinaires, le mettaient à l'aise avec elle, et, comme il avait naturellement la répartie vive, qu'une fois excité par la verve de l'entretien il ne savait pas toujours gouverner et retenir son esprit, et que d'ailleurs, par patriotisme comme par goût, il ne mettait rien au-dessus de cette gaîté libre et hardie dont Plaute lui semblait le modèle, il a pu se faire qu'il lui ait écrit sans se gêner de ces plaisanteries « plus salées que celles des Attiques et vraiment romaines. » Plus tard, quand cette urbanité rustique et républicaine ne fut plus à la mode, quand, sous l'influence d'une cour qui se formait, la politesse se raffina et les manières devinrent plus cérémonieuses, la liberté de ces propos choqua sans doute quelques délicats et put donner lieu à de méchans bruits. Quant à nous, de toutes les parties aujourd'hui perdues de la correspondance de Cicéron, les lettres qu'il avait écrites à Cœrellia sont peut-être celles que nous regrettons le plus. Elles nous auraient mieux fait connaître que tout le reste les relations de la société et la vie du monde à ce moment.

On pense qu'il avait près de trente ans quand il se maria. C'était vers la fin de la domination de Sylla, à l'époque de ses premiers succès oratoires. Sa femme Térentia appartenait à une famille distinguée et riche. Elle lui apportait en dot, selon Plutarque, 120,000 drachmes (111,000 francs), et nous voyons que de plus elle possédait des maisons à Rome et une forêt près de Tusculum. C'était un mariage avantageux pour un jeune homme qui débutait dans la vie politique avec plus de talent que de fortune. La correspondance de Cicéron ne donne pas une très bonne idée de Térentia. Nous nous la figurons comme une femme de ménage économe et rangée, mais aigre et désagréable. La vie était difficile avec elle. Elle s'entendait peu avec son beau-frère Quintus et encore moins avec Pomponia, sa belle-sœur, qui, du reste, ne s'entendait avec personne. Elle avait sur son mari cette influence que prend toujours une femme volontaire et obstinée sur un esprit irrésolu et indifférent. Cicéron la laissa longtemps maîtresse absolue dans son ménage; il était bien aise de se décharger sur quelqu'un de ces occu-

pations qui ne lui convenaient pas. Elle ne fut pas sans avoir quelque action sur sa vie politique. Elle lui conseilla des mesures énergiques à l'époque du grand consulat, et plus tard elle le brouilla avec Clodius en haine de Clodia, qu'elle soupçonnait de vouloir lui plaire. Comme tous les profits lui étaient bons, elle parvint à l'engager dans quelques affaires de finance qu'Atticus lui-même, qui n'était pourtant pas scrupuleux, ne trouvait pas très honnêtes; mais là s'arrêtait son pouvoir. Il semble qu'elle demeura étrangère et peut-être indifférente à la gloire littéraire de son mari. Dans aucun des beaux ouvrages de Cicéron, où le nom de sa fille, de son frère et de son fils reviennent si fréquemment, il n'est question de sa femme. Térentia n'eut point d'influence sur son esprit. Il ne lui confia jamais sa pensée intime sur les choses les plus sérieuses de la vie; il ne l'associa point à ses convictions et à ses croyances. Nous en avons dans sa correspondance une preuve curieuse. Térentia était dévote, et dévote à l'excès. Elle consultait les devins, elle croyait aux prodiges. Cicéron ne se donna pas la peine de la guérir de ce travers. Il semble même quelque part faire un singulier partage d'attributions entre elle et lui; il la montre servant respectueusement les dieux, tandis que lui s'occupe à cultiver les hommes. Non-seulement il ne gênait pas sa dévotion, mais il avait pour elle des complaisances qui nous surprennent. Voici ce qu'il lui écrivait au moment où il allait partir pour le camp de Pompée : « Je suis enfin délivré de ce malaise et de ces souffrances que j'éprouvais et qui vous causaient beaucoup de chagrin. Le lendemain de mon départ, j'en ai reconnu la cause. J'ai rejeté, pendant la nuit, de la bile toute pure, et je me suis senti soulagé, comme si quelque dieu m'avait servi de médecin. C'est évidemment Apollon et Esculape. Je vous prie de leur en rendre grâces avec votre piété et votre zèle ordinaires. » Ce langage est étrange dans la bouche de ce sceptique qui a écrit le traité *sur la Nature des dieux;* mais Cicéron était sans doute de ces gens comme Varron et beaucoup d'autres qui, tout en faisant eux-mêmes peu d'usage des pratiques religieuses, trouvaient qu'elles ne sont pas mauvaises pour le peuple et pour les femmes.

Il nous reste tout un livre de lettres de Cicéron à Térentia; ce livre contient l'histoire de son ménage. Ce qui frappe, dès qu'on l'ouvre, c'est qu'à mesure qu'on avance, les lettres se raccourcissent. Les dernières ne sont plus que de très courts billets, et non-seulement la longueur des lettres diminue, mais le ton n'en est plus le même, et les marques de tendresse y deviennent de plus en plus rares. On en peut tout d'abord conclure que cette affection ne fut pas de celles que le temps augmente : l'habitude de vivre ensemble,

qui entre pour une si grande part dans les liaisons, affaiblit celle-là. Au lieu de se fortifier, elle s'usa en durant. Les premières lettres sont d'une passion incroyable. Il y avait pourtant plus de quinze ans que Cicéron était marié; mais il était alors bien malheureux, et il semble que le malheur rende les gens plus tendres, et que les familles éprouvent le besoin de se rapprocher davantage quand de grands coups les frappent. Cicéron venait d'être condamné à l'exil. Il s'éloignait bien tristement de Rome, où il savait qu'on brûlait sa maison, qu'on poursuivait ses amis, qu'on outrageait sa famille. Térentia s'était très énergiquement conduite; elle avait souffert pour son mari, et souffert avec courage. En apprenant la façon dont on l'avait traitée, Cicéron lui écrivait avec désespoir : « Que je suis malheureux! Et faut-il qu'une femme si vertueuse, si honnête, si douce, si dévouée, soit ainsi tourmentée à cause de moi! » « Persuadez-vous, lui disait-il ailleurs, que je n'ai jamais rien de plus cher que vous. En ce moment, je crois vous voir, et je ne puis retenir mes pleurs! » Il ajoutait avec plus d'effusion encore : « O ma vie, je voudrais vous revoir et mourir dans vos bras! » La correspondance s'arrête ensuite pendant six ans. Elle reprend à l'époque où Cicéron quitta Rome pour aller gouverner la Cilicie, mais le ton en est fort changé. Dans la seule lettre qui nous reste de ce moment, les tendresses sont remplacées par les affaires. Il y est fort question d'un héritage qui était survenu très à propos pour la fortune de Cicéron, et des moyens d'en tirer le meilleur parti possible. A la vérité il appelle encore Térentia sa femme très chérie et très souhaitée, *suavissima atque optatissima*, mais ces mots n'ont plus l'air que de formules de politesse. Cependant il témoigne un grand désir de la revoir, et il lui demande de venir l'attendre le plus loin qu'elle le pourra. Elle alla jusqu'à Brindes, et, par un hasard favorable, elle entrait dans la ville au moment même où son mari arrivait au port; ils se réunirent et s'embrassèrent sur le forum. C'était un moment heureux pour Cicéron. Il revenait avec le titre d'*imperator* et l'espoir du triomphe; il retrouvait sa famille unie et joyeuse. Malheureusement la guerre civile était près d'éclater. Les partis avaient achevé de rompre pendant son absence; ils allaient en venir aux mains, et le lendemain de son arrivée Cicéron était contraint de faire un choix entre eux et de se déclarer.

Cette guerre ne nuisit pas seulement à sa situation politique, elle fut fatale à son bonheur privé. Quand la correspondance reprend, après Pharsale, elle devient d'une extrême sécheresse. Cicéron retourne en Italie et débarque encore à Brindes, non plus triomphant et heureux, mais vaincu et désespéré. Cette fois il ne souhaite plus de revoir sa femme, quoiqu'il n'ait jamais eu plus besoin d'être

consolé. Il l'éloigne de lui, et sans y mettre beaucoup de façons. « Je ne vois pas, si vous venez, lui dit-il, à quoi vous pouvez m'être utile. » Ce qui rendait cette réponse plus cruelle, c'est qu'au même moment il faisait venir sa fille et se consolait dans son entretien. Quant à sa femme, elle n'obtient plus de lui que des billets de quelques lignes, et il a le courage de lui avouer qu'il ne les fait pas plus longs parce qu'il n'a rien à lui dire. En même temps il la renvoie, pour savoir les décisions qu'il a prises, à Lepta, à Trebatius, à Atticus, à Sicca. C'est montrer assez clairement qu'elle n'a plus sa confiance. La seule marque d'intérêt qu'il lui donne encore, c'est de lui demander de temps en temps de soigner sa santé, recommandation assez superflue, puisqu'elle vécut plus de cent ans! La dernière lettre qu'il lui adresse est tout à fait celle qu'on écrirait à un intendant pour lui intimer un ordre. « Je compte être à Tusculum le 7 ou le 8 du mois, lui dit-il; ayez soin de tout préparer. J'aurai peut-être avec moi plusieurs personnes, et vraisemblablement nous y serons quelque temps. Que le bain soit prêt et qu'il ne manque rien des choses qui sont nécessaires à la vie et à la santé. » A quelques mois de là, une séparation que ce ton fait prévoir eut lieu entre les deux époux. Cicéron répudia Térentia après plus de trente ans de mariage, et quand ils avaient des enfans et des petits-enfans.

Quels furent les motifs qui le poussèrent à cette fâcheuse extrémité? Il est probable que nous ne les savons pas tous. L'humeur désagréable de Térentia a dû amener souvent dans le ménage de ces petites querelles qui, en revenant sans cesse, finissent par user les affections les plus solides. Vers l'époque où Cicéron fut rappelé de l'exil, quelques mois à peine après qu'il avait écrit ces lettres passionnées dont j'ai parlé, il disait à Atticus : « J'ai quelques chagrins domestiques que je ne puis pas vous écrire. » Et il ajoutait, pour être compris : « Ma fille et mon frère m'aiment toujours. » Il faut croire qu'il avait bien lieu de se plaindre de sa femme pour l'omettre ainsi de la liste des personnes dont il se croyait aimé. On soupçonne aussi que Térentia a pu être jalouse de l'affection que Cicéron témoignait à sa fille. Cette affection avait des excès et des préférences qui pouvaient la blesser, et elle n'était pas femme à en souffrir sans se plaindre. Il est à croire que ces discussions ont préparé et amené de loin le divorce, mais elles ne le décidèrent pas. Le motif en fut plus prosaïque et plus vulgaire. Cicéron le justifie par les gaspillages et les détournemens de sa femme, et il l'accuse plusieurs fois de l'avoir ruiné à son profit. Un des caractères les plus curieux de cette époque, c'est que les femmes y paraissent aussi occupées d'affaires, aussi avides de spéculations que les

hommes. L'argent est leur premier souci. Elles font valoir leurs biens, elles placent leurs fonds, elles prêtent et elles empruntent. Nous en trouvons une parmi les créanciers de Cicéron, et deux parmi ses débiteurs. Seulement, comme elles ne pouvaient pas toujours paraître elles-mêmes dans ces entreprises de finance, elles avaient recours à quelque affranchi complaisant ou à quelque homme d'affaires suspect qui surveillait leurs intérêts et profitait de leurs bénéfices. Dans son discours pour Cæcina, Cicéron, rencontrant sur son chemin un personnage de cette espèce, dont c'était le métier de s'attacher à la fortune des femmes et souvent de faire la sienne à leurs dépens, le dépeint en ces termes : « Il n'y a pas d'homme que l'on trouve davantage dans la vie ordinaire. Il est le flatteur des dames, l'avocat des veuves, un chicaneur de profession, amoureux de querelles, grand coureur de procès, ignorant et sot parmi les hommes, habile et savant jurisconsulte avec les femmes, intrigant vulgaire, adroit à séduire par les apparences d'un faux zèle et d'une amitié hypocrite, empressé à rendre des services quelquefois utiles, rarement fidèles. » C'était un guide merveilleux à l'usage des femmes tourmentées du désir de faire fortune; aussi Térentia en avait-elle un auprès d'elle, son affranchi Philotimus, homme d'affaires habile, mais peu scrupuleux, à qui ce métier avait réussi, puisqu'il était riche et qu'il avait lui-même des esclaves et des affranchis. Dans les premiers temps, Cicéron se servait souvent de lui, sans doute à la prière de Térentia. C'est lui qui lui fit acheter à bas prix une partie des biens de Milon, quand Milon fut exilé. L'affaire était bonne, mais peu délicate, et Cicéron, qui le sentait bien, n'en parle qu'en rougissant. A son départ pour la Cilicie, il laissa à Philotimus l'administration d'une partie de sa fortune, mais il ne tarda pas à s'en repentir. Philotimus, en intendant de grande maison, s'occupa moins des intérêts de son maître que des siens. Il garda pour lui les profits qu'il avait faits sur les biens de Milon, et au retour de Cicéron il lui présenta un mémoire par lequel il était son créancier d'une somme importante. « C'est un merveilleux voleur ! » disait Cicéron furieux. A ce moment, ses soupçons n'allaient pas plus loin que Philotimus; lorsqu'il revint de Pharsale, il s'aperçut bien que Térentia était sa complice. « J'ai trouvé les affaires de ma maison, disait-il à un ami, dans un état aussi mauvais que celles de la république. » La détresse dans laquelle il se voyait à Brindes le rendit méfiant. Il regarda ses comptes de plus près, ce qui ne lui était pas ordinaire, et il ne lui fut pas difficile de reconnaître que Térentia l'avait souvent trompé. En une seule fois, elle avait retenu 60,000 sesterces (12,000 francs) sur la dot de sa fille. C'était un beau bénéfice;

mais elle ne négligeait pas non plus les petits profits. Son mari la surprit un jour détournant 2,000 sesterces (400 francs) sur une somme qu'il lui demandait. Cette rapacité acheva d'irriter Cicéron, que d'autres motifs sans doute avaient aigri et blessé depuis longtemps. Il se résigna au divorce, mais il ne s'y résigna pas sans douleur. On ne brise pas impunément des liens que l'habitude, à défaut de l'affection, aurait dû resserrer. Il semble qu'au moment de se séparer, après tant de jours heureux passés ensemble, tant de maux supportés en commun, il doit toujours y avoir quelque souvenir qui se réveille et qui réclame. Ce qui ajoute à la tristesse de ces pénibles momens, c'est que lorsqu'on voudrait se recueillir et s'isoler dans sa douleur, les gens d'affaires arrivent; il faut défendre ses intérêts, compter et discuter avec eux. Ces débats, qui n'avaient jamais convenu à Cicéron, le faisaient alors souffrir plus qu'à l'ordinaire. Il disait à l'obligeant Atticus, en le priant de s'en charger pour lui : « Ce sont des blessures trop fraîches; je n'y saurais toucher sans les faire saigner. » Et comme Térentia chicanait toujours, il voulut qu'on mît fin à la discussion en lui accordant tout ce qu'elle demandait. « J'aime mieux, écrivait-il, avoir à me plaindre d'elle que si je devais être mécontent de moi-même. »

On comprend que les malins ne manquèrent pas de se divertir à propos de ce divorce. C'étaient après tout de justes représailles, et Cicéron s'était trop souvent moqué des autres pour exiger qu'on l'épargnât lui-même. Malheureusement il leur donna peu de temps après une occasion nouvelle de s'égayer à ses dépens. Malgré ses soixante-trois ans il songea à se remarier, et il alla choisir une très jeune fille, Publilia, que son père en mourant avait confiée à sa tutelle. Un mariage de tuteur avec sa pupille est un vrai mariage de comédie, et il est assez ordinaire que le tuteur s'en trouve mal. Comment se fait-il que Cicéron, avec son expérience de la vie et du monde, se soit laissé entraîner à cette imprudence? Térentia, qui avait à se venger, répétait partout qu'il s'était épris pour cette jeune fille d'un amour extravagant; mais Tiron, son secrétaire, prétend qu'il ne l'avait épousée que pour payer ses dettes avec sa fortune, et je pense qu'il faut croire Tiron, quoique ce ne soit pas l'habitude que, dans ces sortes de mariages, le plus âgé soit aussi le plus pauvre. Comme on pouvait le prévoir, le trouble ne tarda pas à se mettre dans le ménage. Publilia, qui se trouvait plus jeune que sa belle-fille, ne s'entendit pas avec elle, et il paraît qu'elle ne sut pas cacher sa joie quand elle mourut. C'était un crime impardonnable pour Cicéron; il ne voulut plus la revoir. Ce qui est étrange, c'est que cette jeune femme, loin d'accepter avec plaisir la liberté qu'on voulait lui rendre, fit de grands efforts pour rentrer

dans la maison de ce vieillard qui la répudiait; mais il fut inflexible. Cette fois il avait assez du mariage, et l'on raconte que, comme son ami Hirtius venait lui offrir la main de sa sœur, il la refusa sous prétexte qu'il est malaisé de s'occuper à la fois d'une femme et de la philosophie. La réponse était sage, mais il aurait bien dû s'en aviser un peu plus tôt.

III.

Cicéron eut deux enfans de Térentia. Sa fille Tullia était l'aînée. Il l'avait élevée à sa façon, l'initiant à ses études et lui communiquant le goût des choses de l'esprit qu'il aimait tant lui-même, et dont il semble que sa femme ne se souciait pas. « Je retrouve en elle, disait-il, mes traits, ma parole, mon âme; » aussi l'aimait-il tendrement. Elle était bien jeune encore que déjà son père ne pouvait s'empêcher, dans un de ses plaidoyers, de faire une allusion à l'affection qu'il avait pour elle. Cette affection, la plus profonde assurément qu'il ait éprouvée, a fait le tourment de sa vie. Il est impossible d'imaginer une destinée plus triste que celle de cette pauvre femme. Mariée à treize ans à Pison, puis à Crassipès, elle se remaria pour la troisième fois pendant que son père était absent et gouvernait la Cilicie. Les prétendans étaient nombreux, même parmi les jeunes gens d'illustre maison, et ce n'était pas seulement, comme on pourrait le croire, la gloire du beau-père qui les attirait. Il nous dit qu'on supposait qu'il reviendrait très riche de son gouvernement. En épousant sa fille, ces jeunes gens pensaient faire un mariage avantageux qui leur permettrait de payer leurs dettes. Parmi eux se trouvaient le fils du consul Sulpitius et Tibérius Néron, qui fut le père de Tibère et de Drusus. Cicéron penchait pour ce dernier, qui était allé chercher son aveu jusqu'en Cilicie, quand sa femme et sa fille, à qui il avait laissé en partant le droit de choisir, se décidèrent sans lui pour Cornélius Dolabella. C'était un jeune homme de grande famille, un ami de Curion, de Cælius et d'Antoine, qui avait jusque-là vécu comme eux, c'est-à-dire en jouant sa réputation et en dépensant sa fortune, du reste homme d'esprit et personnage à la mode. Ce mari n'était guère du goût d'Atticus; mais Térentia, à ce qu'il semble, s'était laissé gagner par son grand nom, et peut-être Tullia n'était-elle pas restée insensible à ses belles manières. Les débuts de ce mariage semblèrent heureux. Dolabella charmait sa belle-mère et sa femme par son obligeance et sa bonté. Cicéron lui-même, qui avait été d'abord surpris de la façon rapide dont on avait mené l'affaire, trouvait que son gendre avait beaucoup d'esprit et de politesse.

« Pour le reste, ajoutait-il, il faut s'y résigner. » Il voulait parler des habitudes légères et dissipées auxquelles Dolabella, malgré son mariage, ne renonçait pas. Il avait promis de se ranger, mais il tenait peu sa promesse, et quelque bonne volonté qu'eût Cicéron de fermer les yeux sur ses désordres, il finit par lui rendre la résignation bien difficile. Il continuait à vivre comme la jeunesse d'alors, faisant du bruit, la nuit, dans les rues, sous les fenêtres des femmes à la mode, et ses débauches semblaient scandaleuses dans une ville habituée au scandale. Il s'attacha à une femme du monde célèbre par ses aventures galantes, Cæcilia Metella, l'épouse du consulaire Lentulus Spinther. C'est la même qui ruina plus tard le fils du grand acteur tragique Æsopus, ce fou qui, ne sachant qu'inventer pour arriver plus vite à sa perte, eut la singulière vanité, dans un dîner qu'il donnait à sa maîtresse, de faire dissoudre une perle de 2 millions et de l'avaler. Avec une personne comme Metella, Dolabella eut bientôt achevé de dévorer sa fortune. Il dissipa ensuite celle de sa femme, et, non content de la trahir et de la ruiner, il la menaçait de la renvoyer quand elle osait se plaindre. Il semble que Tullia l'aimait beaucoup et qu'elle résista longtemps à ceux qui lui conseillaient le divorce. Cicéron accuse quelque part ce qu'il appelle la folie de sa fille; mais il lui fallut enfin se décider après de nouveaux outrages, et quitter la maison de son mari pour retourner chez son père. Elle était enceinte. Une couche qui survint dans ces circonstances pénibles l'emporta à Tusculum à l'âge de trente et un ans.

Cicéron fut inconsolable de sa mort, et le chagrin de l'avoir perdue a été certainement la plus grande douleur de sa vie. Comme on connaissait son affection pour sa fille, il lui arriva de tous côtés de ces lettres qui ne consolent ordinairement que ceux qui n'ont pas besoin d'être consolés. Les philosophes, dont il était l'honneur, essayèrent par leurs exhortations de lui faire supporter plus courageusement cette perte. César lui écrivit d'Espagne, où il achevait de vaincre les fils de Pompée. Les plus grands personnages de tous les partis, Brutus, Lucceius, Dolabella lui-même, s'associèrent à sa douleur; mais aucune de ces lettres ne dut le toucher plus vivement que celle qu'il reçut d'un de ses vieux amis, de Sulpitius, le grand jurisconsulte, qui gouvernait alors la Grèce. Nous l'avons heureusement conservée. Elle est tout à fait digne du grand esprit qui l'écrivait et de celui à qui elle était adressée. On en a souvent cité le passage suivant : « Il faut que je vous dise une réflexion qui m'a consolé, peut-être parviendra-t-elle à diminuer votre affliction. A mon retour d'Asie, comme je faisais voile d'Égine vers Mégare, je me mis à regarder le pays qui m'entourait. Mégare était devant

moi, Égine derrière, le Pirée sur la droite, à gauche Corinthe. C'étaient autrefois des villes très florissantes, ce ne sont plus que des ruines éparses sur le sol. A cette vue, je me suis dit à moi-même : Comment osons-nous, chétifs mortels que nous sommes, nous plaindre à la mort d'un des nôtres, nous dont la nature a fait la vie si courte, quand nous voyons d'un seul coup d'œil les cadavres gisans de tant de grandes cités! » La pensée est grande et nouvelle. Cette leçon tirée des ruines, cette manière d'interpréter la nature au profit des idées morales, cette mélancolie sérieuse mêlée à la contemplation d'un beau paysage, ce sont là des sentimens que l'antiquité païenne a peu connus. Ce passage semble vraiment animé d'un souffle chrétien. On dirait qu'il a été écrit par un homme à qui les livres saints étaient familiers et « qui déjà s'était assis, avec le prophète, sur les ruines des villes désolées. » Cela est si vrai que saint Ambroise, voulant écrire une lettre de consolation, a imité celle-ci, et qu'elle s'est trouvée tout naturellement chrétienne. La réponse de Cicéron n'est guère moins belle. On y trouve la peinture la plus touchante de sa tristesse et de son isolement. Après avoir décrit la douleur qu'il a ressentie à la chute de la république, il ajoute : « Ma fille au moins me restait. J'avais où me retirer et me reposer. Le charme de son entretien me faisait oublier tous mes soucis et tous mes chagrins; mais l'affreuse blessure que j'ai reçue en la perdant a rouvert dans mon cœur toutes celles que j'y croyais fermées. Autrefois je me réfugiais dans ma famille pour oublier les malheurs de l'état, mais aujourd'hui l'état a-t-il quelque remède à m'offrir pour me faire oublier les malheurs de ma famille? Je suis obligé de fuir à la fois ma maison et le forum, car ma maison ne me console plus des peines que me cause la république, et la république ne peut pas remplir le vide que je trouve dans ma maison. »

Cette triste destinée de Tullia et la douleur que sa mort causa à Cicéron nous attirent vers elle. En la voyant tant regrettée, nous souhaiterions la mieux connaître. Malheureusement il ne reste plus une seule lettre d'elle dans la correspondance de Cicéron; quand il lui prodigue des complimens sur son esprit, nous sommes réduits à le croire sur parole, et les complimens d'un père sont toujours un peu suspects. D'après ce qu'on en sait, on n'a pas trop de peine à admettre que ce fut une femme distinguée, *lectissima fœmina*, c'est l'éloge que lui accordait Antoine, qui n'aimait pas sa famille. On voudrait pourtant savoir comment elle avait supporté l'éducation que son père lui avait donnée. Cette éducation nous tient malgré nous en défiance, et nous ne pouvons nous empêcher de craindre que Tullia n'en ait un peu souffert. La façon même dont son père l'a pleurée nuit pour nous à son souvenir. Peut-être ne lui

a-t-il pas rendu service en composant à sa mort ce traité *de la Consolation* qui était rempli de son éloge. Une jeune femme si malheureuse méritait une élégie; un traité philosophique semble lourd à sa mémoire. N'est-il pas possible que son père l'ait un peu gâtée en voulant la rendre trop savante? C'était assez l'habitude à ce moment. Hortensius avait fait de sa fille un orateur, et l'on prétend qu'elle plaida un jour une cause importante mieux qu'un bon avocat. Je soupçonne que Cicéron avait voulu faire de la sienne un philosophe, et je crains qu'il n'y ait trop bien réussi. La philosophie présente bien des dangers pour une femme, et Mme de Sévigné n'eut pas beaucoup à se louer d'avoir mis sa fille au régime de Descartes. Cette figure pédante et sèche n'est pas propre à nous faire aimer les femmes philosophes. Il y a des connaissances et des études qui me semblent mieux appropriées à leur tour d'esprit. Quoique La Bruyère prétende qu'on ne peut rien mettre au-dessus d'une belle personne qui aurait les qualités d'un honnête homme, j'avoue qu'il m'est aussi difficile de souhaiter à une femme les qualités et les talens d'un homme que de lui en souhaiter le visage et les traits.

La philosophie réussit moins bien encore au fils de Cicéron, Marcus, qu'à sa fille. Son père se trompa complétement sur ses goûts et ses aptitudes, ce qui n'est pas très extraordinaire, car la tendresse paternelle est souvent plus vive qu'éclairée. Marcus n'avait en lui que les instincts d'un soldat, Cicéron voulut en faire un philosophe et un orateur; il y perdit sa peine. Ces instincts, un moment comprimés, reparaissaient toujours avec plus de violence. A dix-huit ans, Marcus vivait comme tous les jeunes gens de cette époque, et l'on était forcé de lui faire des représentations sur ses dépenses. Il s'ennuyait des leçons de son maître Dionysius et de la rhétorique que son père essayait de lui apprendre. Il voulait partir pour faire la guerre d'Espagne avec César. Au lieu de l'écouter, Cicéron l'envoya à Athènes pour y achever son éducation. On lui fit une maison, comme au fils d'un grand seigneur. On lui donna des affranchis et des esclaves, afin qu'il pût paraître avec autant d'éclat que les jeunes Bibulus, Acidinus et Messala, qui étudiaient avec lui. On lui attribua pour sa dépense annuelle 100,000 sesterces (20,000 francs), ce qui semble une pension raisonnable pour un étudiant en philosophie; mais Marcus était parti de mauvaise grâce, et le séjour d'Athènes n'eut pas pour lui les résultats que se promettait Cicéron. Loin des yeux de son père, il se livra à ses goûts sans retenue. Au lieu de suivre les cours des rhéteurs et des philosophes, il s'occupa de bons dîners et de fêtes bruyantes. Sa vie fut d'autant plus dissipée qu'à ce qu'il paraît il était encouragé dans ses désor-

dres par son maître lui-même, le rhéteur Gorgias. Ce rhéteur était un Grec accompli, c'est-à-dire un homme prêt à tout faire pour sa fortune. En étudiant son élève, il vit qu'il gagnerait plus à flatter ses vices qu'à cultiver ses qualités, et il flatta ses vices. A cette école, Marcus, au lieu de s'attacher à Platon et à Aristote, comme son père le lui avait recommandé, prit le goût du Falerne et du vin de Chio, et ce goût lui resta. La seule renommée dont il se montra fier dans la suite fut d'être le plus grand buveur de son temps : il rechercha et il obtint la gloire de vaincre le triumvir Antoine, qui jouissait en ce genre d'une grande réputation et qui en était très fier. C'était sa manière de venger son père, qu'Antoine avait fait tuer. Plus tard Auguste, qui voulait payer au fils la dette qu'il avait contractée envers le père, en fit un consul, mais il ne parvint pas à l'arracher à ses habitudes de débauche, car le seul exploit qu'on cite de lui, c'est d'avoir jeté son verre à la tête d'Agrippa un jour qu'il était ivre.

On comprend quelle douleur dut ressentir Cicéron quand il apprit les premiers désordres de son fils. Je suppose qu'il hésita longtemps à y ajouter foi, car il aimait à s'abuser sur ses enfans. Aussi, lorsque Marcus, sermonné par toute la famille, eut congédié Gorgias et promis d'être plus sage, son père, qui ne demandait pas mieux que d'être trompé, s'empressa-t-il de le croire. On ne le voit plus occupé, à partir de ce moment, qu'à supplier Atticus de ne laisser manquer son fils de rien, et à étudier les lettres qu'il lui envoie pour essayer d'y découvrir quelques progrès. Il nous reste justement une de ces lettres de Marcus du temps où il semblait revenir à de meilleures habitudes. Elle est adressée à Tiron et pleine de protestations et de repentir. Il se déclare si humilié, si tourmenté de toutes ses erreurs, « que non-seulement son âme les déteste, mais que ses oreilles n'en peuvent plus entendre parler. » Pour achever de le convaincre de sa sincérité, il lui fait le tableau de sa vie; il est impossible d'en voir une mieux occupée. Il passe les jours et presque les nuits avec le philosophe Cratippe, qui le traite comme un fils. Il le garde à dîner pour s'en priver le moins possible. Il est si ravi des doctes entretiens de Bruttius qu'il a voulu l'avoir tout près de lui, et qu'il lui paie le logement et un peu aussi le couvert. Il déclame en latin, il déclame en grec avec les plus savans rhéteurs. Il ne fréquente plus que des hommes instruits; il ne voit que de doctes vieillards, le sage Épicrate, le vénérable Léonidas, tout l'aréopage enfin, et ce récit édifiant se termine par ces mots : « surtout ayez grand soin de vous bien porter pour que nous puissions ensemble causer science et philosophie. » La lettre est fort agréable, mais en la lisant il vient à l'esprit quelques défiances.

Ces protestations sont tellement exagérées qu'on soupçonne que Marcus avait quelque intérêt secret à les faire, surtout quand on se souvient que Tiron possédait la confiance de son maître, et qu'il disposait de toutes ses libéralités. Qui sait si ces regrets et ces promesses bruyantes n'ont pas précédé et excusé quelque appel de fonds?

Il faut dire à la décharge de Marcus qu'après avoir attristé son père par ses désordres, il a au moins consolé ses derniers momens. Quand Brutus traversa Athènes, appelant aux armes les jeunes Romains qui s'y trouvaient, Marcus sentit se ranimer en lui ses instincts de soldat. Il se souvint qu'à dix-sept ans il avait commandé avec succès un corps de cavalerie à Pharsale, et il répondit un des premiers à l'appel de Brutus. Il fut un de ses lieutenans les plus habiles, les plus dévoués, les plus courageux, et mérita souvent ses éloges. « Je suis si content, écrivait Brutus à Cicéron, de la valeur, de l'activité et de l'énergie de Marcus, qu'il me semble se rappeler toujours de quel père il a l'honneur d'être fils. » On comprend combien Cicéron devait être heureux de ce témoignage. C'est dans la joie que lui causait ce réveil de son fils qu'il écrivit et lui dédia son traité *des Devoirs*, qui est peut-être son plus bel ouvrage, et qui fut son dernier adieu à sa famille et à sa patrie.

IV.

Cette étude sur la vie intérieure de Cicéron n'est pas complète encore, et il reste quelques détails à y ajouter. On sait que le mot *familia* ne désigne pas seulement chez les Romains des personnes libres unies par la parenté, mais qu'il comprend aussi les esclaves qui leur appartenaient. Le serviteur et le maître avaient alors entre eux des rapports plus étroits qu'aujourd'hui, et leur vie se mêlait davantage. Aussi, pour achever de connaître Cicéron dans sa famille, convient-il de dire quelques mots de ses relations avec ses esclaves.

En théorie, il n'avait pas sur l'esclavage des opinions différentes de celles de son temps. Comme Aristote, il en acceptait l'institution et la trouvait légitime. Tout en proclamant qu'on a des devoirs à remplir envers ses esclaves, il n'hésitait pas à admettre qu'il faut les contenir par la cruauté, lorsqu'on n'a pas d'autre moyen d'en être les maîtres; mais dans la pratique il les traitait avec beaucoup de douceur. Il s'attachait à eux jusqu'à les pleurer, quand il avait le malheur de les perdre. Ce n'était probablement pas l'usage, car nous voyons qu'il en demandait presque pardon à son ami Atti-

cus. « J'ai l'âme toute troublée, lui écrivait-il; j'ai perdu un jeune homme, nommé Sosithée, qui me servait de lecteur, et j'en suis plus affligé qu'on ne devrait l'être, ce semble, de la mort d'un esclave. » Je n'en vois qu'un, dans toute sa correspondance, contre lequel il ait l'air d'être très irrité : c'est un certain Dionysius, qu'il fait chercher jusqu'au fond de l'Illyrie et qu'il veut ravoir à tout prix; mais Dionysius lui avait volé des livres, et c'était un crime que Cicéron ne pardonnait pas. Ses esclaves aussi l'aimaient beaucoup. Il se loue de la fidélité qu'ils lui ont témoignée dans ses malheurs, et nous savons qu'au dernier moment ils voulaient se faire tuer pour lui, s'il ne les en avait empêchés.

Parmi eux, il en est un que nous connaissons mieux que les autres et qui a eu plus de part à son affection : c'est Tiron. Le nom qu'il porte a fait soupçonner qu'il était un de ces esclaves nés dans la maison du maître (*vernæ*), qu'on regardait encore plus que les autres comme de la famille, parce qu'ils ne l'avaient jamais quittée. Cicéron s'attacha de bonne heure à lui et le fit instruire avec soin. Peut-être prit-il la peine d'achever lui-même son éducation. Il s'appelle quelque part son professeur, et il aime à le chicaner sur sa façon d'écrire. Il avait pour lui une très vive affection, et finit par ne plus pouvoir s'en passer. Son rôle était grand dans la maison de Cicéron, et ses attributions très variées. Il y représentait l'ordre et l'économie, qui n'étaient pas des qualités ordinaires à son maître; c'était l'homme de confiance par les mains duquel passaient toutes les affaires de finance. Il se chargeait le 1er du mois de gronder les débiteurs en retard ou de faire prendre patience aux créanciers trop pressés. Il revisait les comptes de l'intendant Éros, qui n'étaient pas toujours en règle; il allait voir les banquiers obligeans dont le crédit soutenait Cicéron dans les momens difficiles. Toutes les fois qu'il y avait quelque commission délicate à faire, on s'adressait à lui, comme par exemple quand il s'agissait de réclamer quelque argent de Dolabella sans trop le désobliger. Le soin qu'il donnait aux affaires les plus importantes ne l'empêchait pas d'être employé aussi aux plus petites. On l'envoie surveiller les jardins, exciter les ouvriers, visiter les bâtisses : la salle à manger même est dans ses attributions, et je vois qu'on le charge de faire les invitations d'un dîner, ce qui n'est pas toujours sans difficultés, car il ne faut réunir ensemble que des convives qui se conviennent, « et Tertia ne veut pas venir, si Publius est invité; » mais c'est surtout comme secrétaire qu'il rendait à Cicéron les plus grands services. Il écrivait presque aussi vite que la parole, et lui seul pouvait lire l'écriture de son maître, que les copistes ordinaires ne déchiffraient pas. C'était plus qu'un secrétaire pour lui, c'était un

confident et même un collaborateur. Aulu-Gelle prétend qu'il l'a aidé dans la composition de ses ouvrages, et la correspondance ne dément pas cette opinion. Un jour que Tiron était resté malade dans quelque maison de campagne, Cicéron lui écrivait que Pompée, qui était alors en visite chez lui, lui avait demandé de lui lire quelque chose, et qu'il lui avait répondu que tout était muet dans sa maison quand Tiron n'y était pas. « Ma littérature, ajoutait-il, ou plutôt la nôtre languit de votre absence. Revenez au plus tôt ranimer nos muses. » En ce moment, Tiron était encore esclave. Ce n'est qu'assez tard, vers l'an 700, qu'il fut affranchi. Tout le monde, dans l'entourage de Cicéron, applaudit à cette juste récompense de tant de fidèles services. Quintus, qui était alors en Gaule, écrivit tout exprès à son frère pour le remercier de lui avoir fait un nouvel ami. Dans la suite, Tiron acheta un petit champ, sans doute avec les libéralités de son maître, et Marcus, dans la lettre qu'il lui écrit d'Athènes, le raille agréablement des goûts nouveaux que cette acquisition va développer en lui. « Vous voilà donc propriétaire, lui dit-il; il vous faut quitter les élégances de la ville et devenir tout à fait un paysan romain. Quel plaisir j'ai à vous contempler d'ici sous votre nouvel aspect! Il me semble que je vous vois acheter des instrumens rustiques, causer avec le fermier, ou garder, au dessert, dans un pan de votre robe, des semences pour votre jardin! » Mais, propriétaire et affranchi, Tiron n'était pas moins au service de son maître que lorsqu'il était son esclave.

Sa santé était mauvaise, et on ne la ménageait guère. Tout le monde l'aimait, mais, sous ce prétexte, tout le monde aussi le faisait travailler. On s'entendait pour abuser de sa complaisance, qu'on savait inépuisable. Quintus, Atticus, Marcus, exigeaient qu'il leur donnât sans cesse des nouvelles de Rome et de Cicéron. A chaque surcroît d'occupation qui survenait à son maître, Tiron en prenait si bien sa part qu'il finissait par tomber malade. Il se fatigua tant pendant le gouvernement de Cilicie que Cicéron fut contraint de le laisser à Patras. C'était bien à regret qu'il se séparait de lui, et, pour lui témoigner la douleur qu'il avait de le quitter, il lui écrivait jusqu'à trois fois dans le même jour. Les soins qu'en toute occasion Cicéron prenait de cette santé délicate et précieuse étaient infinis : il se faisait médecin pour le guérir. Un jour qu'il l'avait laissé mal disposé à Tusculum, il lui écrivait : « Occupez-vous donc de votre santé, que vous avez négligée jusqu'ici pour me servir. Vous savez ce qu'elle demande : une bonne digestion, point de fatigue, un exercice modéré, de l'amusement, et le ventre libre. Revenez joli garçon; je vous en aimerai mieux, vous et Tusculum. » Quand le mal était plus grave, les recommandations étaient plus longues aussi. Toute la fa-

mille se réunissait pour écrire, et Cicéron, qui tenait la plume, lui disait, au nom de sa femme et de ses enfans : « Si vous nous aimez tous, et moi particulièrement, qui vous ai élevé, vous ne songerez qu'à vous rétablir... Je vous demande en grâce de ne pas regarder à la dépense. J'ai écrit à Curius de vous donner tout ce que vous demanderiez, de traiter généreusement le médecin pour le rendre plus soigneux. Vous m'avez rendu des services innombrables chez moi, au forum, à la ville, dans ma province, dans mes affaires publiques et privées, dans mes études et pour mes lettres; mais vous y mettrez le comble, si, comme je l'espère, je vous revois en bonne santé. » Tiron paya cette affection par un dévouement qui ne se fatigua jamais. Avec sa santé chancelante, il vécut plus de cent ans, et l'on peut dire que toute cette longue vie fut employée au service de son maître. Son zèle ne se ralentit pas lorsqu'il l'eut perdu, et il s'occupa de lui jusqu'à son dernier moment. Il écrivit son histoire, il publia ses ouvrages inédits; pour ne laisser rien perdre, il recueillit jusqu'à ses moindres notes et à ses bons mots, dont il avait fait, dit-on, une collection un peu trop longue, car son admiration ne choisissait pas. Enfin il donna de ses discours d'excellentes éditions qui étaient encore consultées du temps d'Aulu-Gelle. C'étaient assurément les services dont Cicéron, qui tenait tant à sa gloire littéraire, aurait su le plus de gré à son fidèle affranchi.

Il y a une réflexion qu'on ne peut s'empêcher de faire quand on étudie les rapports de Tiron avec son maître, c'est que l'esclavage antique, vu de ce côté et dans la maison d'un homme comme Cicéron, paraît moins rebutant. Évidemment il s'était fort adouci à cette époque, et les lettres sont pour beaucoup dans ce progrès. Elles avaient répandu parmi ceux qui les aimaient une vertu nouvelle, dont le nom revient souvent dans les ouvrages philosophiques de Cicéron, l'humanité, c'est-à-dire cette culture de l'esprit qui rend les âmes plus douces. C'est par son influence que l'esclavage, sans être attaqué dans son principe, fut profondément modifié dans ses conséquences. Ce changement se fit sans bruit. On ne chercha pas à heurter de front les préjugés dominans : jusqu'à Sénèque, on n'insista pas pour établir les droits de l'esclave à être compté parmi les hommes, et on continua à l'exclure des grandes théories qu'on faisait sur la fraternité humaine; mais en réalité personne ne profita plus que lui de l'adoucissement des mœurs. On vient de voir comment Cicéron traitait les siens, et il n'était pas une exception. Atticus se conduisait comme lui, et cette humanité était devenue une sorte de point d'honneur dont on se piquait dans ce monde de gens polis et lettrés. Quelques années plus tard, Pline le Jeune, qui en était

aussi, parle avec une tristesse qui nous touche des maladies et de la mort de ses esclaves. « Je n'ignore pas, dit-il, que beaucoup d'autres ne regardent ces sortes de malheurs que comme une simple perte de bien, et qu'en pensant ainsi ils se croient de grands hommes et des hommes sages. Pour moi, je ne sais s'ils sont aussi grands et aussi sages qu'ils se l'imaginent, mais je sais bien qu'ils ne sont pas des hommes. » Ces sentimens étaient ceux de toute la société distinguée de cette époque. L'esclavage avait donc beaucoup perdu de ses rigueurs vers la fin de la république romaine et dans les premiers temps de l'empire. Ce progrès, qu'on rapporte ordinairement au christianisme, était plus ancien que lui, et il faut bien en accorder la gloire à la philosophie et aux lettres.

En dehors des affranchis et des esclaves, qui faisaient partie de la famille d'un riche Romain, d'autres personnes s'y rattachaient encore, quoique d'une façon moins étroite : c'étaient les cliens. Sans doute l'antique institution de la clientèle avait beaucoup perdu de son caractère grave et sacré. Le temps n'était plus où Caton disait que les cliens doivent passer dans la maison avant les parens et les proches, et que le titre de patron vient immédiatement après celui de père. Ces liens s'étaient fort relâchés (1), et les obligations qu'ils imposaient étaient devenues bien moins sévères. La seule à peu près qu'on respectât encore était la nécessité pour les cliens de venir saluer leur patron de grand matin. Quintus, dans la lettre si curieuse qu'il adresse à son frère à propos de sa candidature au consulat, les divise en trois classes : d'abord ceux qui se contentent de la visite du matin; ce sont en général des amis tièdes ou des observateurs curieux qui viennent savoir des nouvelles, ou qui même visitent quelquefois tous les candidats pour se donner le plaisir de voir sur leurs figures où ils en sont de leurs espérances; — puis ceux qui accompagnent leur patron au forum et lui font cortége, pendant qu'il fait deux ou trois tours dans la basilique, afin que tout le monde s'aperçoive que c'est un homme d'importance qui arrive; — enfin ceux qui ne le quittent pas pendant tout le temps qu'il est hors de chez lui, et qui le ramènent à sa maison, comme ils sont allés l'y prendre. Ceux-là sont les fidèles et les dévoués, qui ne marchandent pas le temps qu'ils vous donnent, et dont le zèle à toute épreuve fait obtenir à un candidat les dignités qu'il souhaite.

Quand on avait le bonheur d'appartenir à une grande maison, on possédait par héritage une clientèle toute formée. Un Claudius

(1) Cependant Virgile, toujours fidèle aux anciennes traditions, place dans le Tartare le patron qui a trompé son client à côté du fils qui a frappé son père.

ou un Cornélius, avant même de s'être donné la peine d'obliger personne, était sûr de trouver toujours le matin son vestibule rempli de gens que la reconnaissance attachait à sa famille, et il faisait sensation au forum par le nombre de ceux qui l'accompagnaient le jour où il venait y plaider sa première cause. Cicéron n'eut pas cet avantage; mais, quoiqu'il ne dût ses cliens qu'à lui-même, ils n'en étaient pas moins très nombreux. Dans ce temps de luttes passionnées, où les citoyens les plus calmes étaient tous les jours exposés aux accusations les plus déraisonnables, beaucoup de gens étaient forcés de recourir à son talent pour les défendre. Il le faisait volontiers, car il n'avait pas d'autre moyen pour se faire une clientèle que de rendre service à beaucoup de monde. C'est peut-être ce qui lui fit accepter tant de mauvaises causes. Comme il était arrivé presque seul au forum, sans ce cortége d'obligés qui donnait la considération publique, il lui avait fallu ne pas se montrer trop difficile pour le former et pour l'accroître. Quelque répugnance que son esprit honnête éprouvât à se charger d'un procès douteux, sa vanité ne résistait pas au plaisir d'ajouter une personne de plus à la foule de ceux qui l'accompagnaient. Dans cette foule, il y avait, au dire de son frère, des citoyens de tout âge, de toute condition et de toute fortune. D'importans personnages s'y mêlaient sans doute à ces petites gens dont se composaient d'ordinaire ces sortes de cortéges. En parlant d'un tribun du peuple, Memmius Gemellus, celui qui fut le protecteur de Lucrèce, il l'appelle son client.

Ce n'est pas seulement à Rome qu'il avait des cliens et des obligés; l'on voit par sa correspondance que sa protection s'étendait beaucoup plus loin, et qu'on lui écrivait de tous les côtés pour lui demander quelques services. Les Romains étaient alors répandus dans le monde entier; après l'avoir conquis, ils s'occupaient à l'exploiter. A la suite des légions, et presque sur leurs pas, une foule d'hommes habiles et entreprenans s'était abattue sur les provinces qu'on venait de soumettre pour y chercher fortune; ils savaient accommoder leur industrie aux ressources et aux besoins de chaque pays. En Sicile et en Gaule, ils cultivaient de vastes domaines et spéculaient sur les vins et sur les blés; en Asie, où se trouvaient tant de villes opulentes et obérées, ils se faisaient banquiers, c'est-à-dire qu'ils leur fournissaient par leurs usures un moyen prompt et sûr de se ruiner. En général, ils songeaient à rentrer à Rome dès que leur fortune serait faite, et pour y revenir plus tôt ils cherchaient à s'enrichir plus vite. Comme ils étaient campés et non vraiment établis dans les pays vaincus, qu'ils s'y trouvaient sans affection et sans racines, ils les traitaient sans miséricorde et s'y faisaient détester. Souvent on les poursuivait devant les tribunaux,

et ils avaient grand besoin d'être bien défendus. Aussi cherchaient-ils à se procurer l'appui des meilleurs avocats, surtout celui de Cicéron, le plus grand orateur de son temps. Ce n'était pas trop de son talent et de son crédit pour les tirer des méchantes affaires où ils s'engageaient.

Si l'on voulait bien connaître l'un de ces grands négocians de Rome, qui, par leur caractère et leur destinée, ressemblaient quelquefois aux spéculateurs d'aujourd'hui, il faudrait lire le discours que Cicéron prononça pour défendre Rabirius Posthumus. Il y raconte toute l'histoire de son client. Cette histoire est piquante, et il n'est pas sans intérêt de la résumer pour savoir ce qu'étaient ces gens d'affaires de Rome qui avaient si souvent recours à son obligeante parole. Rabirius, fils d'un publicain riche et habile, était né avec l'esprit d'entreprise. Il ne s'était pas borné à un seul genre de commerce, car il était de ceux dont Cicéron dit qu'ils connaissaient tous les chemins par où l'argent peut arriver, *omnes vias pecuniæ norunt*. Il faisait toute sorte d'affaires et avec un égal bonheur; il entreprenait beaucoup lui-même et s'associait souvent aux entreprises des autres. Il prenait à ferme les impôts publics; il prêtait aux particuliers, aux provinces et aux rois. Généreux autant que riche, il faisait profiter ses amis de sa fortune. Il créait des emplois pour eux, les intéressait dans ses affaires et leur donnait une part de ses bénéfices. Aussi sa popularité était-elle très grande à Rome; mais, comme il arrive, sa prospérité le perdit. Il avait prêté beaucoup d'argent au roi d'Égypte Ptolémée Aulète, qui probablement lui payait de bons intérêts. Ce roi s'étant fait chasser par ses sujets, Rabirius fut entraîné à lui faire des avances nouvelles pour rattraper son argent compromis. Il engagea sa fortune et même celle de ses amis pour fournir à ses dépenses; il défraya les magnificences du cortége royal quand Ptolémée vint à Rome demander l'appui du sénat, et, ce qui dut lui coûter plus cher encore, il lui donna les moyens de gagner les sénateurs les plus influens. L'affaire de Ptolémée paraissait sûre. Comme on espérait beaucoup de la reconnaissance du roi, les personnages les plus importans se disputaient l'honneur ou plutôt le profit de le rétablir. Lentulus, alors proconsul de Cilicie, prétendait qu'on ne pouvait pas le lui refuser; mais en même temps Pompée, qui recevait le jeune prince dans sa maison d'Albe, le réclamait pour lui. Ces rivalités firent tout manquer. Les intérêts opposés se contrarièrent, et, pour ne pas faire de jaloux en laissant quelqu'un profiter de cette heureuse occasion, le sénat ne voulut l'accorder à personne. On dit qu'alors Rabirius, qui connaissait bien les Romains, donna au roi le conseil hardi de s'adresser à l'un de ces aventuriers dont

Rome était pleine, et qui ne reculaient devant rien pour de l'argent. L'ancien tribun Gabinius gouvernait la Syrie. On lui promit 10,000 talens (55 millions), s'il voulait désobéir ouvertement au décret du sénat. La somme était forte, Gabinius accepta le marché, et ses troupes ramenèrent Ptolémée dans Alexandrie.

Dès que Rabirius le sut rétabli, il s'empressa de venir le retrouver. Pour être plus sûr de rentrer dans ses fonds, il consentit à se faire son intendant-général (*diœcetes*), ou, comme on dirait aujourd'hui, son ministre des finances. Il prit le manteau grec, au grand scandale des Romains sévères; il revêtit les insignes de sa charge dans la pensée qu'il ne serait jamais mieux payé que s'il se payait de ses mains. C'est ce qu'il essaya de faire, et il paraît qu'en levant l'argent promis à Gabinius il prenait aussi discrètement de quoi se rembourser lui-même; mais les peuples qu'on ruinait se plaignirent, et le roi, à qui Rabirius était insupportable depuis qu'il n'avait plus besoin de lui, qui trouvait peut-être le moyen commode pour se débarrasser d'un créancier, le fit jeter en prison, et menaça même sa vie. Rabirius se sauva d'Égypte dès qu'il le put, heureux de n'y laisser que sa fortune. Il ne lui restait plus qu'une ressource. En même temps qu'il administrait les finances du roi, il avait acheté pour son compte des marchandises égyptiennes, du papier, du lin, du verre, et il en avait chargé plusieurs vaisseaux qui débarquèrent avec un certain éclat à Pouzzoles. Le bruit en vint jusqu'à Rome, et, comme on était habitué aux aventures heureuses de Rabirius, la renommée prit plaisir à exagérer le nombre des vaisseaux et la valeur du chargement. On disait même tout bas que parmi ces navires il y en avait un plus petit qu'on ne montrait pas, sans doute parce qu'il était plein d'or et d'objets précieux. Malheureusement pour Rabirius il n'y avait rien de vrai dans tous ces récits. Le petit navire n'existait que dans l'imagination des nouvellistes, et, les marchandises que portaient les autres s'étant mal vendues, il fut tout à fait ruiné. Sa catastrophe fit sensation à Rome, et l'on s'en occupa toute une saison. Les amis qu'il avait si généreusement obligés l'abandonnèrent; l'opinion publique, qui lui avait été jusque-là si favorable, se déchaîna contre lui. Les plus indulgens l'appelaient un sot, les plus emportés l'accusaient de feindre la misère et de soustraire à ses créanciers une partie de sa fortune. Il est certain cependant qu'il n'avait plus rien et qu'il ne vivait que des libéralités de César, un de ceux en petit nombre qui lui restèrent fidèles dans son malheur. Cicéron non plus ne l'oublia pas. Il se souvint qu'à l'époque de son exil Rabirius avait mis sa fortune à sa disposition et payé des hommes pour l'accompagner. Aussi s'empressa-t-il de plaider pour lui quand on voulut l'envelopper

dans le procès de Gabinius, et il parvint au moins à lui conserver l'honneur et la liberté.

Il manque un trait à cette peinture. Cicéron nous dit, dans son discours, que Rabirius était médiocrement savant. Il avait tant fait de choses en sa vie qu'il n'avait pas eu le temps de songer à s'instruire; mais ce n'était pas l'ordinaire : on sait que beaucoup de ses collègues, malgré leurs occupations peu littéraires, n'en étaient pas moins des gens spirituels et lettrés. Cicéron, en recommandant à Sulpitius un négociant de Thespies, ajoutait : « Il a du goût pour nos études. » Il regardait Curius de Patras comme un de ceux qui avaient le mieux conservé le tour de l'ancienne plaisanterie romaine. « Hâtez-vous de revenir à Rome, lui écrivait-il, de peur que la graine de l'urbanité ne se perde. » C'étaient des gens d'esprit aussi, des hommes du meilleur monde que ces chevaliers qui se réunissaient en compagnies puissantes et prenaient à ferme les impôts publics. Cicéron, qui était sorti de leurs rangs, avait des relations presque avec tous; mais il semble qu'il était particulièrement lié avec la compagnie qui avait la ferme des pâturages de l'Asie, et il dit qu'elle s'était mise sous sa protection.

Cette protection s'étendait aussi sur des gens qui n'étaient pas Romains de naissance. Les étrangers, on le comprend, regardaient comme un grand honneur et une grande sûreté pour eux d'être en rapport de quelque manière avec un personnage illustre de Rome. Ils ne pouvaient pas être ses cliens, ils souhaitaient de devenir ses hôtes. En un temps où il y avait si peu d'hôtelleries convenables dans les pays qu'on traversait, il fallait bien, quand on voulait voyager, se pourvoir d'amis complaisans qui consentissent à vous recevoir. En Italie, les gens riches achetaient de petites maisons où ils passaient la nuit sur toutes les routes qu'ils avaient coutume de parcourir; mais ailleurs on voyageait d'un hôte à l'autre. C'était souvent une lourde charge que d'héberger ainsi un riche Romain. Il avait toujours avec lui un grand équipage. Cicéron nous dit qu'il avait rencontré dans le fond de l'Asie P. Vedius « avec deux chariots, une voiture, une litière, des chevaux, de nombreux esclaves, et de plus un singe sur un petit char et une quantité d'ânes sauvages. » Vedius n'était qu'un Romain assez obscur. Qu'on juge de la suite que traînaient après eux un proconsul, un préteur, quand ils allaient prendre possession de leur province! Cependant, quoique leur passage épuisât la maison qui les recevait, on briguait cet honneur ruineux, parce qu'on trouvait mille avantages à s'assurer leur appui. Cicéron avait des hôtes dans toutes les grandes villes de la Grèce et de l'Asie, et c'étaient presque toujours les premiers citoyens. Des rois eux-mêmes, comme Dejotarus et Ariobarzane,

s'honoraient de ce titre. Des villes importantes, Volaterra, Atella, Sparte, Paphos, réclamaient à chaque instant sa protection et la payaient par des honneurs publics. Il comptait des provinces entières, presque des nations, dans sa clientèle, et depuis l'affaire de Verrès, par exemple, il était le défenseur et le patron de la Sicile. Cet usage survécut à la république, et au temps de Tacite les orateurs en renom avaient encore parmi leurs cliens des provinces et des royaumes. C'était la seule grandeur qui restât à l'éloquence.

Il me semble que ces détails achèvent de nous faire connaître ce qu'était la vie d'un personnage important de cette époque. Tant qu'on se contente d'étudier les quelques personnes qui composent ce qu'on appelle aujourd'hui sa famille, et qu'on ne le voit qu'entre sa femme et ses enfans, son existence ressemble assez à la nôtre. Les sentimens qui sont le fond de la nature humaine n'ont pas changé, et ils amènent toujours à peu près les mêmes conséquences. Les soucis qui troublaient le foyer de Cicéron, ses joies et ses malheurs ne nous sont pas inconnus; mais dès qu'on sort de ce cercle borné, quand on replace le Romain parmi la foule de ses serviteurs et de ses familiers, les différences entre cette société et la nôtre se montrent. Aujourd'hui la vie est devenue plus unie et plus simple. Nous n'avons plus ces richesses immenses, ni ces vastes relations, ni cette multitude de gens attachés à notre fortune. Ce que nous appelons un grand train de maison aurait à peine suffi à l'un de ces commis de traitans qui allaient recueillir l'impôt public dans quelque ville de province. Un grand seigneur ou même un riche chevalier romain ne se contentait point de si peu. Quand on songe à ces nations d'esclaves qu'ils entassaient dans leurs maisons et dans leurs terres, à ces affranchis qui formaient une sorte de cour autour d'eux, à cette multitude de cliens qui encombraient les rues de Rome par lesquelles ils passaient, à ces hôtes qu'ils avaient dans le monde entier, à ces villes et à ces royaumes qui imploraient leur protection, on s'explique mieux l'autorité de leur parole, la fierté de leur attitude, l'ampleur de leur éloquence, la gravité de leur maintien, le sentiment de leur importance personnelle qu'ils mettaient dans toutes leurs actions et tous leurs discours. C'est en cela surtout que la lecture des lettres de Cicéron nous rend un grand service. En nous donnant quelque idée de ces grandes existences que nous ne connaissons plus, elles nous font mieux comprendre la société de ce temps.

GASTON BOISSIER.

UNE

MISSION BRITANNIQUE

AUPRÈS D'UN ROI NÈGRE

A Mission to Gelele, King of Dahome, by Ri. F. Burton. 2 vol. London, Tinsley brothers, 1864.

L'honneur de représenter la reine Victoria et les communes d'Angleterre en quelque lieu que ce soit et n'importe à quel titre est évidemment un privilége des plus enviés; il est permis de douter néanmoins qu'un voyageur comme le capitaine Burton, connu par l'importance et la témérité de ses entreprises (1), se soit cru récompensé selon ses mérites quand le gouvernement britannique, l'appelant aux fonctions de consul, lui assigna l'île de Fernando-Po comme siége de son action diplomatique. Placée un peu au nord de l'équateur, dans le golfe de Biafra, cette île, tantôt inondée de pluies diluviennes, tantôt désolée par d'interminables sécheresses, est généralement funeste à la constitution des Européens. Les soldats à qui l'Espagne confie la garde de cette insignifiante possession en reviennent, après trois ans de service, réduits au tiers de leur nombre primitif. Les « pénitentiaires » ou détenus politiques, exposés aux ravages de la fièvre jaune, peuvent se regarder comme condamnés à mort dès qu'ils mettent le pied sur ce sol fatal. Rien d'étonnant à ce qu'une certaine mélancolie vous gagne dans un pa-

(1) Déjà signalé à l'attention par un voyage à La Mecque, où il pénétra, déguisé en pèlerin (*hadji*), jusque dans le sanctuaire interdit aux infidèles, le capitaine Burton a été le compagnon de Speke dans sa première excursion aux grands lacs de l'Afrique centrale.

reil séjour, surtout pendant la saison pluvieuse. On se figure aisément le capitaine Burton dans ce consulat, situé en face de l'hôpital militaire, voyant presque chaque jour, à l'heure de ses repas, l'entrée ou la sortie d'un « objet » soigneusement caché que portaient sur une civière quatre spectres fiévreux, et qui tantôt venait de la caserne, tantôt partait pour le cimetière. L'ennui le prit bien vite sur cette « terre de lotophages, » et il sentit l'impérieux besoin d'y échapper en donnant à son insatiable activité quelque nouveau but, en ajoutant un chant de plus à l'épopée humoristique de ses campagnes africaines. On ne s'explique pas autrement la démarche qu'il fit en 1861 auprès du gouvernement anglais pour obtenir la permission de se rendre officiellement dans la capitale du roi de Dahomey. La réponse à sa demande fut provisoirement ajournée; mais à la fin de 1862 et au commencement de 1863 deux officiers de la marine anglaise, le commodore Wilmot et le capitaine Luce, se donnant à eux-mêmes la mission par lui sollicitée, prouvèrent ainsi que le projet du capitaine Burton n'avait rien d'impraticable, et que les scrupules, les craintes du *foreign-office* étaient pour le moins exagérés. Lord John Russell dès lors n'hésita plus, et par une dépêche du 23 juin 1863 autorisa le départ du capitaine Burton, à qui une lettre subséquente (20 août) expliqua le double but à poursuivre dans les négociations qu'il allait essayer. Le roi de Dahomey avait dit lui-même au commodore Wilmot que « si l'Angleterre voulait en finir avec la traite des noirs, il fallait qu'elle empêchât les blancs de venir les acheter. » On le préviendrait donc tout d'abord que des mesures effectives allaient être prises contre l'exportation de la « marchandise prohibée, » et ceci de concert avec les États-Unis, aux termes d'un traité récemment conclu. Le ministre entamait ensuite une question plus délicate. « Quant aux sacrifices humains, ajoutait-il, je lis avec plaisir dans le rapport du commodore Wilmot que le nombre des victimes immolées pendant les « coutumes royales » a été notablement surfait. Il est à craindre cependant qu'on n'obtienne pas aisément du roi un renoncement absolu à cette pratique barbare, plus ou moins ouvertement adoptée sur la plus grande partie de la côte occidentale africaine. Nous ne devons pas moins nous employer, dans la mesure de notre influence actuelle ou de celle que nous pourrons acquérir, à mitiger, s'il est impossible de les abolir, ces exécrables pratiques, et je compte pour cela sur vos efforts les plus zélés. » M. Burton devait en outre remercier le monarque africain d'avoir manifesté spontanément le désir que le commerce anglais s'établît à Whydah (Ouaïda), d'avoir offert son concours pour remettre en état l'ancien fort d'Angleterre, où serait autorisé l'entretien d'une gar-

nison suffisante. La dépêche contenait enfin, par manière de *post-scriptum*, la liste des présens que le capitaine Burton serait chargé de remettre, — présens choisis d'après les indications du commodore Wilmot, à qui le roi n'avait pas manqué de faire connaître par avance les objets dont la possession lui serait le plus agréable. La seule omission importante était celle d'un équipage attelé, le *summum desideratum* du roi nègre, à qui l'envoyé britannique devait faire observer premièrement qu'il serait malaisé d'expédier des chevaux anglais à l'intérieur du pays des Ffons (1), en second lieu que, les supposât-on même arrivés à destination, la nature de ce pays et ses conditions climatériques ne permettaient pas d'espérer que les pauvres bêtes survécussent longtemps à un pareil changement de résidence.

Une fois nanti de ces pleins pouvoirs, le capitaine se trouva beaucoup moins pressé d'en user. Deux années de séjour à Fernando-Po lui faisaient envisager cette île sous un aspect tout différent. Fuyant les influences fiévreuses, il était allé s'établir, à huit cents pieds du niveau de la mer, dans un chalet bâti pour un des fonctionnaires espagnols momentanément absent. L'air y était pur, la température supportable, bien que le thermomètre Fahrenheit montât parfois dans la matinée à 68°. On avait du balcon une vue charmante : — « à droite les restes d'un jardin planté de palmiers, à gauche une avenue de bananiers aboutissant à une forêt tropicale, des deux côtés une cascade aux eaux glacées et limpides qui se précipitaient en écumant sur des rochers de basalte, bain délicieux, au-dessus duquel planait à tout instant du jour un concert d'oiseaux chanteurs; en face, des massifs de rosiers, âgés de deux ans et hauts de quatre mètres, plus deux buissons de caféiers pliant sous le poids de leurs baies écarlates... » On voit d'ici le tableau, peint de main de maître avec une sorte de verve amoureuse. Pendant le mois de septembre d'ailleurs, et dans le pays en question, la saison n'est pas propice aux voyages, car les pluies n'ont pas encore cessé sous l'équateur. En 1863 notamment, elles durèrent par exception du mois de mai au mois de novembre. Le capitaine envisageait avec effroi la traversée des grands marais d'Agrimé, situés entre la côte et la capitale du Dahomey. Bref, pour ces raisons et d'autres, il différa son départ jusqu'au 29 novembre 1863, sans trop se préoccuper, semble-t-il, de ce qu'un pareil retard pouvait avoir de funeste pour un certain nombre de victimes déjà condamnées à figurer dans les « coutumes » du mois suivant. Cette indifférence, surprenante

(1) Nom primitif et encore usité des habitans du Dahomey.

en elle-même, nous est d'autant plus suspecte, qu'aux yeux de l'humoristique et paradoxal voyageur le nègre est évidemment une créature infime, une espèce de machine douée de vie et destinée par la Providence au défrichement des régions où le travailleur blanc ne saurait s'acclimater avant qu'elles aient été convenablement assainies. Cette œuvre accomplie et le globe entier mis en valeur, le capitaine Burton signerait sans sourciller un décret qui, par des procédés plus ou moins sommaires, supprimerait ici-bas la postérité de Cham; il verrait disparaître sans lui donner un seul regret cette race incapable, imprévoyante, paresseuse, adonnée au mensonge et aux brutalités sensuelles, qui n'a ni l'instinct de l'obéissance raisonnée, ni celui de la résistance indomptable, — faite dès lors pour le despotisme et condamnée par ses qualités comme par ses vices à perpétuer les honteuses traditions de l'esclavage.

Pour un homme placé à ce point de vue spécial, peu importait, on en conviendra, que le roi de Dahomey ajoutât une centaine de meurtres à ceux dont il était déjà responsable. Il faut d'ailleurs reconnaître qu'en partant quelques semaines plus tôt, l'agent de lord John Russell ne les aurait pas empêchés. Il aima donc mieux se ménager une traversée moins difficile et passer quelques jours encore à Buena-Vista, dans cette espèce d'Eden où il avait fini par s'acclimater à merveille, jardinant une heure avant le lever et une heure après le coucher du soleil, consacrant le milieu du jour à des lectures acharnées et rédigeant le soir, entre une pipe et une tasse de thé, ses observations sur les mœurs des Bubé, — les natifs de Fernando-Po.

I.

L'*Antelope*, frégate à vapeur sur laquelle l'envoyé britannique avait pris passage, arriva le 2 décembre en face de Lagos, ville pestilentielle, aux marigots infects et fiévreux. Trois incendies qui s'étaient succédé à un mois de distance (octobre et novembre 1862, janvier 1863) ayant ouvert un champ libre aux améliorations, la colonie européenne, — soixante-dix âmes tout compris, — travaillait à s'y créer une existence moins menacée; mais malgré l'élargissement des rues, le drainage des habitations, l'établissement d'un corps de police, la mort continuait ses ravages. En treize jours, on n'avait pas eu moins de neuf décès à constater parmi la population blanche, et la terreur planait sur cette malheureuse cité, où les discordes civiles menaçaient d'ajouter leurs fléaux à ceux de la *malaria*. Chacun y était en alerte, la main sur ses armes.

Le capitaine se hâta d'y recueillir les présens adressés au roi de Dahomey et continua sa route vers Whydah, où l'*Antelope* jeta ses ancres le 5 décembre, et attendit jusqu'au 8 la réponse de sa majesté africaine aux notifications du nouveau chargé d'affaires. Cette réponse ayant été favorable, la frégate repartit, laissant M. Burton sous la protection d'une simple canonnière, la *Pandora*, qui stationnait à poste fixe devant le « Liverpool du Dahomey. » Cette désignation appliquée à Whydah n'a rien qui doive surprendre, puisque tout le commerce du royaume avec l'étranger s'y était effectivement concentré, — malgré la fièvre, la dyssenterie, le mauvais air des lagunes peuplées de requins, — entre les mains d'un certain nombre d'Espagnols, de Portugais et de Brésiliens. Cependant, depuis que la traite des noirs rencontre de plus sérieux obstacles, ces trafiquans émigrent ou liquident leurs affaires, et M. Burton a pu consigner dans une note de son livre les noms de ceux que le malheur des temps n'a pas tout à fait découragés. On prévoit d'ailleurs que d'ici à une dizaine d'années le commerce du coton et de l'huile de palme les aura tous enlevés à celui du « bois d'ébène. » En attendant, malgré les croisières des marines européennes, il se fait encore çà et là quelque opération de contrebande, et ce retour aux bons vieux usages devient inévitablement le signal d'une véritable fête à laquelle on ne saurait s'abstenir de prendre part sous peine d'être mal vu. Le vin, la *caxaça*, le rhum, coulent à flots; on s'enivre, on danse, on fait ripaille, et tout cela pour saluer le départ d'un navire où plus de six cents malheureux, entassés à fond de cale, inaugurent par des souffrances atroces l'existence maudite à laquelle ils sont désormais voués!

Un voyageur comme le capitaine Burton ne s'étonne pas pour si peu. Ces choses lui paraissent naturelles, simples et logiques. Il a même pour les agens de la traite une sorte de sympathie placide et sans étalage qui exclut toute idée d'ironie systématique ou de fanfaronnade paradoxale. Sans trop modifier le ton qu'il a pris pour rendre hommage aux lumières et à la piété des missionnaires catholiques français établis à Whydah, avec le même sang-froid impartial qui l'empêchait tout à l'heure de céder à ses préjugés protestans, le capitaine Burton esquisse en quelques lignes la carrière du négrier le plus riche et le plus *considéré*.

« Lorsque je me présentai chez M. J. Domingo Martinez, chef de la meilleure maison de Whydah, il était souffrant depuis quelques semaines, mais on ne le croyait pas en danger. Il mourut néanmoins le 25 janvier 1864, pendant que nous étions dans la capitale du royaume, et sa mort fut occasionnée par un accès de fureur, ce qui n'est pas très rare dans ces pays à haute température. Depuis longues années, il avait la souveraineté *vir-*

tuelle, sinon nominale, d'un village appelé Kutunun, petit poste de l'intérieur très convoité en dernier lieu par les nouveaux protecteurs de Porto-Novo. Ceux-ci employèrent si bien leurs dollars que le roi, dépêchant sa canne (1) à M. Martinez, avisa « son ami » de la prochaine arrivée d'un autre blanc désormais admis aux mêmes droits et investi des mêmes pouvoirs. En écoutant ce décret fatal, qui, sous prétexte de lui donner un collègue, lui enlevait en réalité la couronne, le roitelet dépossédé roulait des yeux hagards et perdit tout d'abord contenance; puis, lorsqu'il eut pu apprécier la portée de cette combinaison machiavélique, il se prit à trembler de la tête aux pieds. Un évanouissement fut la suite de cette forte émotion, et le soir même il succomba, probablement à une attaque d'apoplexie.

« M. Martinez, étant un des *caboceers* (2) du Dahomey, avait droit au parasol, au fauteuil et autres insignes de ce rang. Il a souvent répété dans ses dernières années, — ce qu'ont pu dire avant lui bien des gens, sans compter ceux qui le diront après nous, — « qu'il avait connu trop tard le naturel africain. » En vertu du *droit d'aubaine* que le roi revendique sur tous les biens de ses sujets décédés, les clés de la maison Martinez furent saisies aussitôt après la mort du propriétaire par le vice-roi de Whydah, nonobstant l'existence d'une nombreuse famille, issue tout entière des rapports du défunt avec les femmes indigènes. Son fils aîné, Domingo-Raphaël Martinez, n'a guère plus de vingt ans. L'anglais et le français lui étant familiers, on ne peut pas le regarder comme absolument dépourvu d'éducation, bien que son père ait dû le tenir aux fers plusieurs années de suite pour le corriger de son penchant à jouer du couteau. Il serait à souhaiter pour cet héritier du sang que son auteur ait laissé quelques fonds à Bahia dans les mains de ses consignataires habituels.

« Le commerce des esclaves (*slaving interest*) a fait une perte sensible dans la personne de M. Martinez, qui avait d'ailleurs ses bons côtés. Les Anglais par exemple, dont l'hostilité persistante aurait pu l'irriter, n'eurent jamais qu'à se louer de sa courtoisie hospitalière. De plus, comme da Souza, le premier *chacha* ou contrôleur du commerce (3), il était opposé

(1) Ce symbole d'autorité donne au messager qui en est porteur un caractère tout à fait officiel.

(2) *Caboceer,* du mot portugais *caboceïro,* équivaut à celui de capitaine. C'est le titre donné aux chefs de village et plus généralement aux fonctionnaires investis d'une certaine autorité.

(3) Ce personnage, dont parlent le commandant Forbes (*Dahomey and the Dahomans,* etc., t. Ier, p. 196) et l'auteur plus ou moins apocryphe du *Capitaine Canot,* était parti de Rio-Janeiro en 1810, non pas, comme disent les uns, par suite d'une condamnation politique ou, comme d'autres l'ont affirmé, pour se soustraire au châtiment qu'une désertion militaire lui aurait valu; ce n'était qu'un simple paysan, curieux de voir le monde. Il devint on ne sait comment gouverneur du fort portugais à Whydah, et fut ensuite promu vers 1843 aux fonctions de *chacha,* qui impliquent la direction des affaires commerciales traitées entre le roi du Dahomey et les négocians étrangers. Son autorité supérieure à toute autre, sauf à celle du vice-roi, le droit de préemption qu'il avait sur les marchandises importées, le règlement des tarifs d'*alcavala* ou de douane, lui donnèrent de merveilleuses facilités pour s'enrichir. Il paraît

aux cruautés traditionnelles et aux sacrifices humains. En 1846, quand la mission protestante se trouvait à Badagry dans la situation la plus critique, il lui vint amicalement en aide, et cela sans avoir, en sa qualité de négrier, à compter sur la moindre reconnaissance. Que la paix soit avec ses mânes, et puisse-t-il ne pas descendre dans la « terre des morts » hantée par les âmes du Dahomey, car je doute fort qu'il y fût reçu à bras ouverts! »

Whydah est une agglomération de bourgades divisée, comme autrefois l'île de Malte, par nations distinctes : ainsi au nord-ouest et à l'ouest il y a la ville française (*Ahwanjigo* ou *Salam*), placée directement sous le contrôle du vice-roi; puis viennent la ville brésilienne (*Ajudo, Ajido* ou *Chacha*), la ville anglaise (*Cogbagi*), provisoirement sans gouverneur, et que le roi voulut confier à la direction du capitaine Burton, réduit faute d'instructions suffisantes à décliner cet honneur; enfin la ville portugaise (*Dukomen*), et la ville du marché (*Zobeme*), la seule entièrement peuplée d'indigènes. A chacune des quatre premières appartient un « fort » spécial, plus ou moins digne d'une pareille dénomination, et dont les annales se rattachent à l'histoire de ce pays fréquemment bouleversé. La forteresse portugaise jouit encore du droit d'asile, et les criminels ne peuvent y être arrêtés qu'avec le consentement des missionnaires qui l'occupent. Le fort anglais, — distinction passablement déshonorante, — est placé sous la protection de deux fétiches, Dohen et Ajaruma, désignés comme « défenseurs des hommes blancs. » Le fort français abrite le vicariat apostolique de Dahomey, dont la direction spirituelle est confiée à la récente congrégation des missions africaines (1). Quelque intérêt néanmoins qui se puisse attacher à ces avant-postes de la civilisation européenne, les traces de paganisme ou pour mieux dire de fétichisme qui frappent le regard du voyageur descendu sur cette terre lointaine parlent bien plus haut à notre curiosité. Dans le bazar même, mainte boutique est entourée du *zo vodun*, longue corde fabriquée dans le pays et à laquelle, de six en six mètres, sont attachées de larges feuilles sèches. C'est un préservatif contre l'incendie. Ne le confondons pas avec l'*azan*, guirlande fabriquée avec les feuilles mortes du palmier; ce talisman met à l'abri de toute sorcellerie l'homme qui le porte en collier. Devant les habitations, sentinelle protectrice, on trouve le *vo-sisa*, espèce d'épouvantail que forme un bâton surmonté d'une vieille calebasse vide, et revêtu d'herbes sèches, de feuilles de pal-

en avoir profité largement, et pratiquait du reste sur une grande échelle les vertus hospitalières que le capitaine Burton semble priser avant tout.

(1) La maison mère est à Lyon, où réside le supérieur général, M. l'abbé Planque, de Lille. Le vicariat de Whydah comptait en 1864 quatre prêtres français et un espagnol, plus un frère mineur sur le point de repasser en France pour y solliciter l'ordination.

mier, de plumes de volailles et de coquillages marins. Ce débris de vase, placé au seuil des portes et que les femmes viennent remplir soir et matin de maïs cuit et d'huile de palme, c'est le « plat du diable » (*legba'gban*), qu'on garnit ainsi au profit des vautours noirs (1), spécialement et uniquement chargés du nettoyage des rues. Sous un temple nain recouvert de chaume, le *legba* lui-même offre sa hideuse image. Accroupi sur ses pieds énormes, il a les bras plus longs que ceux d'un gorille; sa tête, modelée dans une argile rougeâtre ou grossièrement taillée dans quelque bloc de bois, affecte une forme conique; son nez est un paquet de terre glaise, sa bouche une large baie pratiquée de l'une à l'autre oreille; ses yeux et ses dents sont des coquillages incrustés ou des plaques de peinture blanche. Il arrive fréquemment que l'idole tombe en poussière, mais nul n'ose y porter une main sacrilége, et devant ce qui reste de cette image vaine la superstition trouve encore moyen de trembler. « Différent à cet égard du Pan classique et du dieu de Lampsaque, le *legba* prend quelquefois, exagérés de la façon la plus grotesque, les attributs féminins; mais l'idée fondamentale du culte rendu à ces trois divinités est évidemment la même. Quant aux rites habituels, ils consistent principalement en fomentations d'huile de palme pratiquées sur ce qui caractérise particulièrement le sexe du dieu ou de la déesse. »

Au nord de la forteresse anglaise, et par-delà une place carrée où le monarque a fait construire un vaste hangar destiné aux exercices et aux réunions de sa « garde bleue, » un bosquet circulaire composé d'arbres géans dresse ses sombres massifs. C'est vers l'extrémité orientale de ce bosquet qu'il faut, avec quelque soin, chercher le temple des *danghbwe* ou des serpens boas. M. Burton décrit ainsi ce curieux monument de l'ophiolâtrie dahomienne :

« Ce n'est qu'une petite hutte ronde en argile dont les murs épais soutiennent une toiture de chaume en forme d'éteignoir. Deux entrées sans portes, qui se font face l'une à l'autre, mènent à une aire de sol battu sur laquelle on n'aperçoit qu'un panier et un balai. A l'intérieur et à l'extérieur, l'édifice est très sommairement blanchi, et quand je le vis pour la dernière fois, une main peu exercée avait peint à fresque, sur la gauche de l'entrée principale, un vaisseau voguant à toutes voiles. Trois grandes perches, fixées en terre à peu de distance, supportaient autant de petites flammes, rouge, blanche et bleue.

« Le danhgbwe est adoré ici comme le singe aux environs d'Accara et de Wuru, le léopard près d'Agbomé, l'iguane à Benin, le crocodile à Savi, Badagry et Porto-Seguro. Ce reptile est un python de dimensions ordinaires, à peau brune rayée de blanc et de jaune; pas un de ceux que j'ai vus ne

(1) *Percnopter niger;* — le nom local est *akrasu.*

me paraissait avoir plus de cinq pieds. L'étroitesse du cou, la tête qui s'effile comme celle de l'anvoie (1), le distinguent des espèces dangereuses; les nègres vont jusqu'à dire que sa morsure est un préservatif contre le venin des autres serpens, et on l'apprivoise en le maniant sans cesse. M. Vallon (2) en a vu jusqu'à cent, dont quelques-uns longs de dix pieds, et affirme qu'ils ne mordent jamais, tandis que bien au contraire ils ne cessent de grignoter à l'instar des rats. Je comptai jusqu'à sept de ces agréables divinités, y compris une d'elles qui faisait peau neuve; toutes reposaient sur l'épaisseur du mur de terre, à l'endroit où il rejoint le chaume intérieur. Il leur arrive souvent de vagabonder la nuit, et pendant que je prenais une esquisse du temple, je vis rapporter dans les bras d'un nègre un de ces coureurs nocturnes qui s'était égaré. L'horrible bête, enroulée autour de son cou, avait l'air d'un de ces cobras apprivoisés par les jongleurs de l'Inde ou de l'Algérie. Avant de le remettre en place, le nègre frotta sa main droite sur le sol et saupoudra sa tête de sable, ainsi que font les courtisans agenouillés devant le monarque. Tout autre serpent peut être mis à mort et promené ensuite par la ville sans provoquer le moindre émoi; mais un étranger qui toucherait au danhgbwe doit s'attendre à maints *palavers* (3), qui toutefois, à l'heure présente, se résoudront en quelque amende. Jadis on punissait du dernier supplice l'assassinat d'un de ces reptiles, et maintenant encore, si on se permet d'en médire ou de les railler, il est des gens sérieux qui prennent la fuite en se bouchant les oreilles.

« Le châtiment encouru aujourd'hui par celui des indigènes qui, même accidentellement, priverait de la vie un de ces animaux vénérés n'est que le simulacre de l'horrible mort qu'on lui infligeait autrefois. Comme les salamandres qu'on montrait à l'ancien Vauxhall, on le place dans un trou sur lequel on bâtit une espèce de hutte avec des fagots secs mêlés de foin, et sur lesquels on verse de l'huile de palme. On y met le feu, et c'est au condamné de gagner alors, aussi vite qu'il peut, le cours d'eau le plus voisin; en attendant, et sur toute la route, il est impitoyablement relancé par les *danhgbweno* (ou prêtres-fétiches) qui lui envoient à l'envi des coups de bâton et des mottes de terre. Il arrive souvent que le malheureux reste sur place, complétement assommé. Il faut donc, pour effacer le crime commis en tuant le dieu, un double baptême de feu et d'eau, sans parler de la troisième épreuve que je viens de décrire. Le chef de la famille Souza, par un adroit stratagème, a dérobé mainte victime à la férocité des prêtres. Ses nombreux esclaves avaient ordre d'entourer le déicide, et, tout en feignant de le pousser ou de le battre, ils le protégeaient en réalité contre des mauvais traitemens plus sérieux : pieuse fraude où l'implacable négrier se montre à nous sous l'aspect du « bon Samaritain! »

« Ce n'est pas seulement à Whydah, mais sur plusieurs autres points des côtes africaines, que le serpent reçoit ainsi les honneurs divins. Les Popos, les Nimbi de la baie de Biafra, sont à cet égard tout aussi superstitieux que

(1) Sorte de reptile aveugle que les savans désignent sous le nom de *cæcilia*.

(2) C'est le nom d'un lieutenant de la marine française qui, à deux reprises différentes, en 1856 et 1858, a visité Agbomé.

(3) Conférences, enquêtes administratives, débats judiciaires.

les habitans de Whydah. L'origine de cette étrange religion doit remonter à une époque lointaine : Bosman, au commencement du siècle dernier, en parle, à peu de chose près, comme pourrait le faire un voyageur contemporain; elle s'adapte d'ailleurs à merveille à l'épais matérialisme de ces races pour qui l'invisible ne saurait exister, et chez lesquelles, plus particulièrement qu'ailleurs, c'est « la crainte qui fait les dieux ».

Nous ne suivrons pas l'érudit voyageur dans ses considérations sur l'ophiolâtrie des anciens, les psylles de Rome, la secte chrétienne des ophites, Moïse et son serpent de bronze, le dragon de Babylone et le Thermutis égyptien. D'autres soins nous réclament, car l'heure est venue pour lui de quitter Whydah, où il avait dû attendre l'arrivée des eunuques (*akho'si*) (1) dépêchés par le roi pour servir de guides au représentant de sa « bonne sœur » Victoria. Huit autres grands officiers de la couronne faisaient partie de l'escorte. Leur lettre de créance consistait en un casse-tête de fer, tant bien que mal façonné, dont l'extrémité figurait à peu près une gueule de requin. Prétextant qu'ils avaient besoin de repos, ils firent perdre encore une semaine à M. Burton, qui, se lassant à la fin de leurs ajournemens continuels, fixa lui-même le jour du départ, et les décida ainsi à se mettre en route. Vingt-deux porteurs, devançant la caravane, s'étaient déjà rendus à la première station avec les bagages les plus pesans, et allaient être suivis de trente-sept autres. Le service des hamacs de voyage, au nombre de six, exigeait trente hommes de plus : total quatre-vingt-dix-neuf bouches à nourrir, y compris les messagers et les guides, mais sans compter les interprètes et les domestiques attachés à la personne du voyageur.

Le convoi, précédé de l'étendard de Saint-George, que portait un métis de la côte d'Or, à la fois tailleur et barbier, s'ébranla définitivement le 13 décembre. Le révérend Bernasko, chef de la mission protestante de Whydah, et un chirurgien de marine, le docteur Cruikshank, s'étaient volontairement adjoints au capitaine Burton; le premier traînait après lui quelques-uns de ses catéchumènes, affreux négrillons esclaves que le roi lui avait donnés à convertir. A travers sables et marécages, prairies désertes et terres cultivées, on allait d'étape en étape, recevant partout le même accueil. A Savi, ancienne capitale du petit royaume de Whydah (lorsque celui-ci n'avait pas encore été conquis par les maîtres du Dahomey), à Savi, disons-nous, comme dans la ville frontière d'Allada, comme dans la bourgade la plus insignifiante, la population était sur pied tout entière, moins ceux que le désir d'assister aux « coutumes » avait attirés du côté de la capitale. Les *caboceers* en habits de fête,

(1) *Akho'si*, mot à mot « femmes du roi. »

installés dans leur fauteuil officiel et sous le parasol symbolique qui les signale au respect de la foule, avaient préparé les rafraîchissemens et présens requis pour la circonstance. Sur une table boiteuse, revêtue de calicot rouge ou blanc, s'étalaient, à côté d'une jarre d'eau pure (boisson qu'on doit avaler la première), une calebasse d'huile de palme, un bol de rhum, d'eau-de-vie ou de vin muscat, des paniers d'oranges et de papeaux (1), des fèves, des ignames, à côté de l'*akansan*, ou « blanc de maïs, » qu'on sert entouré de feuilles, et qui remplace le pain. Lorsqu'après force complimens ces présens étaient échangés de part et d'autre, — c'est-à-dire quand « l'homme blanc » avait remboursé en liqueurs spiritueuses quatre ou cinq fois la valeur des bagatelles qu'on lui offrait avec une munificence dérisoire, — les danses guerrières commençaient au bruit d'une musique enragée. Nul doute que ces pyrrhiques sauvages ne missent à une rude épreuve les yeux et les oreilles de l'infortuné diplomate. Il les décrit cependant avec la plus minutieuse et la plus méritoire exactitude, entre autres celle qu'il appelle la *decapitation-dance* (autant vaut dire le ballet du coupe-tête), chef-d'œuvre de la chorégraphie dahomienne. Il consiste, — son nom l'indique assez, — à représenter aussi fidèlement que possible le triomphe du guerrier qui décolle tout à loisir son ennemi hors de combat. Quant aux souffrances que durent lui faire endurer les chœurs succédant aux chœurs, les cymbales, les cloches, les tamtams alternant avec l'éclat des voix stridentes et le roulement assourdissant des tambours, c'est à peine si M. Burton ose y faire de temps à autre quelques lointaines allusions, où il trouve moyen, — épigramme sanglante, — de glisser le nom du *maestro* Verdi.

Après quatre journées de marche, le voyageur rencontra ces marais d'Agrimé qui, de loin, lui semblaient si terribles, et qui, placés à la frontière nord du royaume d'Allada comme un infranchissable rempart, servirent longtemps à le préserver des invasions dahomiennes. Ici le hamac devenait inutile. Ce véhicule, presque toujours incommode, exige chez les nègres qui vous portent sur leurs têtes, non sur leurs épaules, un équilibre, une sûreté de marche qu'ils ne sauraient garder quand, au lieu de la terre ferme, ils ont sous les pieds une boue molle et glissante. Il fallut donc, un bâton à la main, suivre l'étroite et sinueuse chaussée que fit construire jadis (de 1774 à 1789) le sixième roi de la dynastie actuelle (2). En somme néanmoins, la traversée eut lieu sans des difficultés excessives, et le plus fâcheux souvenir de ce passage à travers les fanges

(1) Fruits du papayer.

(2) Sin-Menken, que les historiens du Dahomey ont appelé jusqu'ici Adhonzou II.

de la « Forêt terrible (1) » est encore l'odeur de la grosse fourmi noire « qui éveille l'idée d'un cadavre caché derrière chaque arbre. » C'est à l'issue de ces marais maudits que se trouve, à proprement parler, la limite de la côte africaine; les terres s'élèvent dans la direction du nord et vont aboutir à ces montagnes Kong où, sur quelques indices recueillis à la légère, on a signalé l'existence d'une Californie encore inconnue. Ce serait même, dit-on, pour interdire ces *placers* à l'industrie européenne que les deux derniers rois du Dahomey ont si strictement barré le passage aux voyageurs qui voulaient pénétrer dans l'intérieur du pays; mais une telle hypothèse ne résiste pas à l'examen, car il serait difficile de s'expliquer pourquoi les indigènes, qui connaissent fort bien la valeur de l'or, négligeraient d'exploiter eux-mêmes ces richesses qu'ils auraient voulu soustraire à l'avidité de leurs hôtes (2).

Parvenu dans le village d'Agrimé, le convoi y trouva l'ordre de faire halte jusqu'au lendemain dans une espèce de « palais » où le monarque avait récemment fait construire un pavillon à l'usage des voyageurs blancs. C'est là qu'après une nuit donnée au repos, le capitaine Burton vit arriver à grand bruit, dans la soirée du 18 décembre, un détachement de la « garde bleue » qui venait le chercher pour le conduire à Kana, où le roi se trouvait momentanément en villégiature. Lorsque les Ffons s'étendirent au-delà de leurs frontières primitives, Kana fut leur première conquête. Ils l'enlevèrent à la tribu guerrière des Oyos, et Gezo, fier de sa victoire, voulut en perpétuer le souvenir par des sacrifices humains qui s'y renouvellent encore chaque année. Ce Versailles, ce Compiègne des rois de Dahomey, fort déchu de son ancienne importance, ne compte plus guère que quatre mille habitans à demeure fixe; mais la vallée profonde dont il occupe une des extrémités contraste heureusement par ses rians aspects avec les forêts ténébreuses, les marécages infects, les herbages abandonnés que le voyageur vient de traverser. Aussi des Français ont-ils assimilé Kana aux plus charmans villages de la Provence, et il s'est trouvé des enthousiastes à qui ses plantations de maïs et de cassave, ses bosquets de calebassiers et de cotonniers, l'herbe drue de ses grands plateaux couronnés de forêts gigantesques, ont rappelé les cultures les plus perfectionnées

(1) *Dismal Forest,* nom donné par les anciens voyageurs anglais aux bois marécageux d'Agrimé.

(2) D'après une assertion du lieutenant Vallon, révoquée en doute par le capitaine Burton, le roi Gezo, prédécesseur du souverain actuel, se déclarait possesseur de mines d'or, ajoutant qu'il préférait la monnaie *caurie,* « qui ne se prête pas à la falsification et ne permet à personne de cacher sa richesse. » Nonobstant cette façon de voir, le roi de Dahomey accapare de son mieux les doublons apportés dans le pays pour les besoins de la traite.

de l'empire chinois. Tout cela pouvait être vrai jadis et ne l'est plus aujourd'hui. Une tyrannie stupide, qui voit la sécurité du monarque dans l'appauvrissement des sujets et sa grandeur dans les vexations gratuites qu'il leur impose, efface peu à peu tout vestige de la prospérité agricole qui florissait dans cette heureuse vallée. Restent les inconvéniens du site, qui tiennent à l'humidité des bas-fonds, à la chaleur malsaine de l'atmosphère, aux influences fiévreuses qui prédominent durant la saison des pluies.

Le capitaine Burton, installé dans la maison de l'hôte assigné aux voyageurs anglais, reçut le lendemain matin la visite de cet important personnage, à la fois médecin en chef et archi-sorcier du souverain. L'audience de réception était fixée pour le jour même, et l'obligeant Buko-No-Uro se hâtait d'en prévenir le capitaine; mais cet empressement cachait le désir de savoir d'avance sur quels présens le prince pouvait compter, et de s'assurer si le fameux attelage arrivait ou non; il s'agissait aussi de tout combiner pour que l'hôte du monarque fût rendu de bonne heure devant le palais, afin de lui faire faire antichambre le plus longtemps possible, car c'est là une tactique familière à ces roitelets africains, qui prétendent ainsi rehausser le prestige de leur puissance et montrer à quel point ils sont redoutés de tous. Trop délié, trop expert en finesses diplomatiques pour ne pas comprendre le but d'une pareille exigence, l'agent de lord John Russell ne crut pas cependant devoir s'y soustraire, et se laissa conduire une bonne heure trop tôt sur l'espèce de place où il devait assister au défilé des *caboceers*, préliminaire indispensable de la cérémonie qui allait suivre. Avant que la fête ne commençât, et pour faire prendre patience au diplomate, le roi lui avait envoyé d'abord une ample provision de liqueurs fortes, puis une demi-douzaine de *klans* (bouffons-sorciers ou griottes) chargés de le distraire par leurs monotones facéties et leurs grimaces hideuses. Enfin le signal est donné; un bruit de voix s'élève, les tambours et les crécelles résonnent à l'envi; les chefs paraissent à l'ombre de leurs parasols blancs ou armoriés, leurs tabourets sur le dos, le front orné de cornes en fer étamé retenues par une étroite lanière. Devant eux marche un frère utérin du roi qui a débuté par trois toasts à la santé de son souverain : les uns arrivent à califourchon sur de misérables rosses, et soutenus à droite et à gauche par deux subalternes; les autres, en tête de leurs soldats, leur donnent le branle et se déhanchent en cadence. Celui-ci décharge sa carabine, celui-là brandit son chapeau de feutre. A des drapeaux de fantaisie, généralement décorés des plus sinistres emblèmes, — couteaux sanglans, têtes coupées, — se mêlent l'*union-jack* et le drapeau de la France. Les *achi* (porte-baïon-

nettes) se reconnaissent à leurs bonnets pointus en drap bleu, sur lesquels un œil est figuré; les carabiniers se distinguent par leurs têtes demi-rasées qui les désignent comme esclaves du palais; les *ahanjito* (bardes ou poètes) agitent leurs chasse-mouches, faits d'une queue de cheval emmanchée dans un os de mort. L'artillerie ferme la marche avec les *agbàryà* (soldats du train), robustes gaillards sur les épaules desquels un pierrier de bord, une lourde espingole, ne sont pas de trop. N'oublions pas, en guise d'étendard, huit crânes humains placés dans des corbeilles de bois à l'extrémité de longues perches.

Les manœuvres et les évolutions se succèdent jusqu'au moment où le cortége se forme pour se rendre au palais. La canne du roi, confiée à trois eunuques, précède les trois voyageurs et leur suite. Le reste marche en ordre rigoureux, les plus jeunes prenant le pas sur les anciens. Un consistoire de prêtres-fétiches, une congrégation de saintes femmes décemment vêtues, couronnées de fleurs et portant des colliers de *cauries*, attendent la procession sur l'*Akohera* (marché de l'est) pour se diriger vers la demeure royale. Cette demeure, — elles sont toutes construites sur un plan à peu près identique, — se compose d'un vaste enclos aux murailles duquel s'appuient des hangars longs de cent pieds, soutenus par une charpente à claire-voie. Chaque porte (il y en a huit ou dix) est gardée par un capitaine assis dans son fauteuil et par des soldats accroupis sur le sol. Pas une amazone encore ne s'est montrée, pas une de ces guerrières que le Dahomey seul met en ligne à l'heure présente. Une consigne rigoureuse retient ces royales épouses dans les cours intérieures. Pendant que le roi se fait attendre, le capitaine passe en revue l'un après l'autre les grands fonctionnaires de l'état. Les offices civils et les grades militaires se confondent ici par la raison très simple que la nation entière est une armée. Ainsi l'aile droite, la première des deux divisions (mâles), est commandée par le *mingan*, qui dispose, après le monarque, de l'autorité civile ou politique, et se trouve, comme chef de la police, l'organe du peuple vis-à-vis du souverain. Il cumule avec ces belles attributions le rôle de *menwu-to* (tueur d'hommes), c'est-à-dire d'exécuteur des hautes-œuvres; mais les condamnés d'élite ont seuls le privilége de périr par ses mains. Une autre particularité curieuse de cette hiérarchie sauvage est le dédoublement de tous les emplois. Chaque titulaire, ordinairement chargé d'années, a pour suppléant au besoin, dans tous les cas pour espion, un acolyte plus jeune et plus actif entre les mains de qui se concentre souvent le pouvoir réel, bien que son collègue à cheveux blancs paraisse investi d'une influence plus haute et d'une responsabilité plus directe. Le *min-*

gan par exemple est doublé d'un *adonejan;* le *meu,* premier ministre, commandant de l'aile gauche, et qui est l'organe officiel du roi parlant à son peuple, peut être remplacé par un lieutenant appelé *bi-wan-ton.* L'armée féminine est organisée d'après les mêmes principes. Répartie comme l'autre en deux divisions, elle est commandée aussi par une double série d'officiers.

Mais le moment approche où le roi va faire son apparition. Au milieu de la cour, dans laquelle l'envoyé anglais a reçu l'autorisation de pénétrer, et sur une couche circulaire de silex pilé, disposée tout exprès pour eux, les ministres dahomiens se sont prosternés en poussant des soupirs contenus qui doivent révéler la présence d'un étranger parmi les hôtes du palais. Le capitaine Burton, chapeau bas, s'incline à quatre reprises différentes vers un personnage vaguement entrevu dans l'ombre projetée par un toit de chaume. Ce personnage, c'est Gelele (fils de Gezo), que ses sujets désignent aussi sous le nom de *Dahomey-dadda,* le grand-père du Dahomey.

« Dans la pleine vigueur de l'âge, à ce moment de la vie où la taille n'a pas encore épaissi au détriment des jambes, qui diminuent, cet homme a bien toute la mine d'un roi nègre, dont le cœur ne s'attendrit guère et dont la tête faiblit rarement. C'est le κάλλιστος ἀνήρ de cette iliade noire, un athlète de six pieds au moins, svelte, agile, buste large et flancs évidés. Le crâne est rond, bien assis. Une légère calvitie se manifeste au sommet de la tête, et, sur la place que les phrénologues assignent aux organes de la prudence, deux touffes de cheveux disposées en cocardes sont prêtes à recevoir les grains de corail, les petits cônes de bronze ou d'argent qui servent ici de parure. Les sourcils sont rares, la barbe est clair-semée; la mâchoire un peu forte nuit à la régularité de l'ovale. La physionomie est dure, quoique franche, mais n'a rien de trop désagréable quand un sourire vient l'éclairer. Le roi laisse croître ses ongles, qui deviennent aussi longs que ceux d'un mandarin; comme tous ses pareils, il tient à prouver qu'il se nourrit de viande et non pas de légumes ou de fruits « à l'instar des singes. » Les dents sont saines, bien qu'un peu noircies par le tabac; les paupières sont enflammées, les yeux fatigués; on y remarque un épaississement de la cornée qui pourrait bien aboutir à une cécité complète. Le rhum n'est pas responsable de ce fâcheux symptôme, car le roi n'abuse pas des boissons fortes; la bière et le vin sont ses liqueurs favorites. L'éclat du soleil natal, les vents secs qu'on appelle *harmattans,* les réceptions interminables, l'usage excessif de la pipe, voilà les causes réelles de ce germe d'infirmité qu'a pu favoriser aussi le culte trop assidu de la déesse Vénus. Le nez est décidément retroussé, quasi-nègre, anti-aquilin, pas trop écrasé cependant, ni totalement dénué de parois intérieures... La petite vérole, fléau du pays, n'a pas épargné le souverain; mais il n'a d'autres tatouages que trois petits coups de lancette parallèles et perpendiculaires, plus voisins du cuir

chevelu que des sourcils, et dont la trace subsiste au-dessus de l'endroit où ces derniers rencontrent les muscles zygomatiques. »

Après le signalement, voici le costume : un chapeau de paille très bas entouré d'un ruban de velours rouge; sur la poitrine royale, retenues par un fil solide, une incisive humaine, fétiche qui préserve de tout mal, et une graine bleue de peu de valeur; point de ces bracelets d'argent (*bonugan-ton*) comme en portent les *caboceers* par-dessus les manches de leurs paletots râpés, mais au bras droit un étroit anneau de fer (*abagan*) et cinq au bras gauche, celui qu'on oppose au tranchant d'une épée menaçante; une espèce de tunique flottante en étoffe blanche à bordure de moire verte; enfin des caleçons de soie rouge à fleurs descendant à mi-jambes, et des sandales mauresques brodées en fil d'or, magnificence exceptionnelle, mais facile à s'expliquer si l'on songe que la chaussure est un des emblèmes de la royauté dans les pays où tout le monde va pieds nus.

Un groupe d'épouses royales (sans armes celles-ci) sont rangées en demi-cercle sur l'estrade où elles trônent. Pas une d'elles n'ose quitter des yeux son maître et seigneur. Quelques amazones sont au dehors assises sur des tabourets ou simplement accroupies à terre. Par les interstices de la charpente, on aperçoit de jeunes curieuses qui, se croyant invisibles, lorgnent et chuchotent; mais, hélas! entre toutes ces faces bronzées on chercherait en vain quelque minois passable, et personne ne tourne les yeux de ce côté. En revanche, si sa majesté dahomienne vient à éternuer, l'assistance, par un mouvement unanime, se précipite à genoux et du front touche le sol; si elle demande à boire, une bénédiction part de toutes les lèvres. Pour peu qu'il soit requis, un crachoir de plaqué, — jadis il était d'or, — se présente à distance convenable. Tout à coup le roi, tournant le dos à ses hôtes, parut vouloir se soustraire pour un motif quelconque à une curiosité gênante. « Aussitôt, dit M. Burton, un rideau de calicot blanc fut étendu entre lui et l'assistance; là-dessus amazones de sonner la cloche, crécelles (*kra-kra*) de retentir; les fusils partent d'eux-mêmes, les ministres applaudissent en frappant des mains; les simples spectateurs lancent au ciel des *po-o-o* (1) tumultueux; les gens assis se détournent et se jettent à plat ventre, les gens debout font volte-face, et, se dandinant comme des ours, agitent leurs mains avec des mouvemens de chien qui nage... »

Une simple palissade, — infranchissable de par la loi, — sépare

(1) *Po-o-o,* pour *bleo,* ce qui, selon M. Burton, veut dire « à votre aise! » Nous aimons à penser que la traduction est exacte.

les deux cours où manœuvrent l'armée des hommes et celle des femmes. A l'entrée de la seconde cour, on rencontre la *khatungan* (1), capitaine des gardes du roi Gezo, gardes-femmes qui passent encore aujourd'hui pour les « enfans perdus » de la seconde armée dahomienne. Le casque de cette guerrière émérite « rappelle par sa forme le bonnet d'une cuisinière française; » il faut seulement y ajouter un dessous rose et de chaque côté un crocodile en application de drap bleu, le tout fixé par une paire de cornes en fer-blanc et une mince courroie. Mille amazones tout au plus étaient réunies sous ses ordres, le reste ayant eu mission d'aller surprendre et saccager un village rebelle. Leur costume, parfaitement convenable d'ailleurs, ne manque pas d'élégance : un filet blanc ou bleu maintient la chevelure; le buste est serré dans un gilet sans manches qui laisse aux bras liberté complète; un jupon d'étoffe teinte, généralement bleue, rose ou jaune, descend de la hanche au coude-pied; une large ceinture blanche, dont les bouts pendent sur le côté gauche, entoure la taille; une bandoulière de cuir noir, rehaussée de *cauries*, tient lieu d'écharpe. Le fusil, lourd et d'ancien modèle, porte la marque de la Tour de Londres; le sabre, quoiqu'un peu moins long, ressemble au *briquet* français tel qu'il était autrefois. Mention particulière est due au rasoir dont on arme celles qui portent le nom de « faucheuses : » il est énorme, et, vu sa destination spéciale, doit donner le frisson à l'homme le plus courageux.

Les amazones ont le pas sur leurs frères d'armes, à qui elles s'assimilent d'ailleurs volontiers. « Nous ne sommes plus des femmes, » disent-elles; mais après tout il leur arrive fréquemment de se donner à elles-mêmes, sous ce rapport, le plus éclatant démenti. Ceci devint évident quelques jours après la réception solennelle faite au capitaine Burton. Gelele préparait alors la désastreuse expédition qu'il dirigea quelques semaines plus tard contre la ville ennemie d'Abbeokuta. Or, au moment de mettre l'armée en jupons sur le pied de guerre, on ne trouva pas moins de cent cinquante amazones dans un état qui les rendait éminemment incapables de faire campagne : énorme scandale, bien qu'il soit assez fréquent, et contre lequel on dut sévir, autant pour affirmer les droits conjugaux du monarque sur toutes les amazones que pour maintenir la discipline militaire fort compromise, il faut bien le reconnaître, par de tels exemples. Les coupables subirent avec leurs complices le jugement solennel du roi-mari qu'elles avaient doublement outragé. Huit d'entre elles furent condamnées à mort et réservées pour les

(1) C'est le grade de l'armée féminine correspondant à celui de *meu* dans l'armée de l'autre sexe.

prochains « sacrifices. » Le plus grand nombre en demeura quitte pour une captivité temporaire ou pour un bannissement à perpétuité qui leur interdisait l'accès de la capitale et de la cour. Quelques-unes enfin reçurent un pardon absolu.

Dès le 20 décembre 1863, l'actif diplomate était reparti de Kana pour aller s'installer dans la capitale voisine, Agbomé (la « ville sans enceinte »). Vingt-quatre heures après y être arrivé, il assistait à la rentrée du monarque, et, pénétrant avec Gelele dans l'intérieur du palais, il y étudiait le théâtre ordinaire des horribles exécutions auxquelles il devait essayer de mettre fin. Le jour suivant, 22 décembre, eut lieu la présentation solennelle des cadeaux adressés au roi par le gouvernement anglais et de ceux que M. Bernasko y avait joints au nom de la mission qu'il dirige. La parcimonie dont le *foreign-office* avait cru devoir user dans cette circonstance témoigne assez qu'il comptait beaucoup sur l'influence personnelle de M. Burton, ou n'attachait qu'une médiocre importance aux résultats de la négociation entamée (1). Le refus de l'attelage tant désiré par l'autocrate dahomien était particulièrement humiliant pour lui, l'envoyé anglais l'ayant vu rentrer dans Agbomé avec le plus misérable équipage du monde, moitié *brougham*, moitié cabriolet, traîné d'abord par les gens de la suite, puis soulevé de terre et placé sur leurs épaules. Une chaise à porteurs, offrande propitiatoire d'une des sociétés évangéliques de Londres, ne pouvait être regardée comme suppléant à l'insuffisance de ce véhicule gothique, déjà fort endommagé par les mains brutales des soldats qui en faisaient volontiers leur jouet. Bref les espérances du prince étaient déçues, et un pareil désappointement, quel qu'en fût l'objet, pouvait avoir des suites fort graves. La tente parut trop petite. La pipe d'argent ne servit pas une seule fois, Gelele préférant son « brûle-gueule » en terre rouge. La substitution de deux ceintures aux bracelets dont il avait été question avec le commodore Wilmot n'eut aucune espèce de succès. La cotte de mailles était trop pesante, les gantelets étaient trop étroits, et les menus articles ajoutés par M. Burton lui-même aux présens du gouvernement anglais ne suffisaient pas pour atténuer l'effet d'une déception si cruelle (2). Les explications relatives au carrosse absent furent accueillies avec une ironie gla-

(1) Voici la liste des cadeaux officiels, non compris ceux que M. Burton voulut y joindre personnellement : une tente ronde (quarante pieds de circonférence) en damas de soie rouge, une pipe d'argent relevée en bosse, deux ceintures d'argent avec figures d'animaux (lion et grue), plus leurs écrins en maroquin, deux *bouts de table* dorés dans leurs boîtes de chêne, une cotte de mailles et des gantelets.

(2) Un tableau, une boîte de parfumerie française, deux pièces de mérinos, une de soie cramoisie, un foulard, une caisse de curaçao et une douzaine de verres à pied en cristal de couleur.

ciale, et Gelele ajourna lestement à des temps meilleurs la prise en considération des griefs que l'agent de lord John Russell voulait formuler sur place. En se ménageant ce répit, le rusé monarque espérait peut-être obtenir certaines concessions étranges qui devaient rendre son hôte beaucoup moins imposant, et dès lors beaucoup moins persuasif. On va voir que le calcul était juste.

II.

Un mot d'abord sur les « coutumes » du Dahomey. Ces rites sanglans reposent, selon M. Burton, sur un principe exclusivement religieux qui tend à les fortifier et à en prolonger la durée. Ils ne sont à ses yeux qu'une aberration de la piété filiale. Le souverain du Dahomey venant à mourir, son successeur croirait faillir à un devoir sacré, s'il ne donnait à l'ombre adorée un cortége solennel qui descend avec elle dans la « terre des morts. » Femmes, eunuques, soldats, bardes, tambours, rien n'y doit manquer. De là un véritable massacre qu'on a vu durer trois mois de suite et coûter la vie à cinq ou six cents créatures de Dieu. On appelle ceci les « grandes coutumes. » Celles que le roi Gelele consacrait en 1860 à la mémoire de son père Gezo se prolongèrent pendant trois semaines, et M. Bernasko, témoin oculaire, porte à deux mille le nombre des victimes, en y comprenant toutefois — pour un chiffre absolument hypothétique — les femmes exécutées à l'intérieur du palais. Les « petites coutumes, » renouvelées une fois par an, dérivent du même principe et répondent à cette idée que les premiers captifs faits au début d'une campagne, ainsi que tous les criminels dignes du dernier supplice, doivent aller grossir la suite du roi défunt. Comme le nom l'indique, elles n'impliquent pas à beaucoup près des immolations aussi nombreuses. Vers la fin de son règne, Gezo ne faisait plus tomber qu'une trentaine de têtes chaque année. Son fils, porté au pouvoir par ce qu'on pourrait appeler « le parti réactionnaire, » auquel les prêtres-fétiches appartiennent naturellement, se montre un peu moins avare de sang. Il se rappelle que son grand-père Agongoro fut empoisonné, — à ce qu'on prétend du moins, — pour avoir manifesté quelque propension au christianisme, et que les plus puissans despotes africains, venant à choquer les préjugés des peuples qu'ils gouvernent, sont exposés à ce qu'on les « prie d'aller dormir » et à ce qu'on leur offre des « œufs de perruche, » — façons de parler quelque peu obscures, euphémismes sinistres dont le vrai sens pourtant ne peut guère embarrasser personne. Soixante-dix ou quatre-vingts victimes périssent durant les fêtes annuelles; mais comme l'étiquette exige que toute démarche royale, tout incident de

quelque importance, — l'invention d'un nouveau tambour, la visite d'un blanc, la translation d'un palais à un autre, — soit annoncé à l'esprit du prince défunt par quelque messager mâle ou femelle, on ne peut guère évaluer à moins de cinq cents, année moyenne, à moins de mille quand reviennent les « grandes coutumes, » ces exécutions périodiques. Elles ne sont point particulières au Dahomey. Abbeokuta, le Grand-Benin, Ashanti, obéissent aux mêmes traditions. A Komasi, on immole chaque jour un homme (sauf le mercredi, anniversaire de la naissance du roi); de plus la mort de tout *caboceer* entraîne celle de plusieurs subalternes, tandis que dans le Dahomey, depuis les premiers temps du règne de Gezo, pareil honneur est exclusivement réservé au *min-gan* et au *meu*, les deux plus grands personnages de l'état; encore chacun d'eux n'est-il « escorté » que d'un seul esclave.

Moyennant ces explications préliminaires, on comprendra mieux ce qui allait se passer dans les derniers jours de 1863 et les premiers de 1864 à la cour du roi Gelele. Le 28 décembre au matin, une décharge de mousqueterie annonça l'ouverture des rites, et les hôtes du monarque reçurent l'invitation formelle de se rendre au palais. En traversant la place du marché, ils purent voir, sous une espèce de halle flanquée d'une tourelle à double étage, une vingtaine de malheureux, solidement garrottés à des poteaux, et portant le costume des criminels d'état, un bonnet de nuit blanc autour duquel des rubans bleus s'enroulent en spirale, une chemise de calicot bordée de rouge et décorée, à l'endroit du cœur, d'une marque sanglante. Ils étaient l'objet de soins attentifs. Un esclave accroupi derrière chacun d'eux écartait les mouches importunes. Abondamment nourris, traités avec douceur, se berçant peut-être de quelque vague espérance, aucun ne semblait songer à une évasion que les circonstances rendaient assez facile. La musique du cortége avait captivé leurs oreilles; ils battaient du pied la mesure et saluèrent de commentaires bavards le passage des étrangers. Arrivés au palais, ceux-ci accompagnèrent le roi vers la demeure de son fétiche; ils défilèrent entre deux rangs d'amazones devant un second hangar où dix-neuf autres victimes, de tout point semblables à celles du marché, attendaient leur sort avec la même insouciance. Pas un des assistans ne s'avisait de prendre garde à elles. Les danses, les chants allaient leur train, et la foule tumultueuse n'avait ni la moindre pitié, ni la moindre curiosité au service de ces pauvres êtres.

Plus de deux mille cinq cents personnes étaient réunies devant le palais lorsque Gelele, entouré de ses *caboceers* et de ses amazones, prononça ce qu'on pourrait appeler le discours d'inauguration. Il parlait avec timidité, la tête penchée, revenant à satiété

sur quelques idées en bien petit nombre, sur quelques formules invariables. « Ses ancêtres, disait-il, avaient construit des temples grossiers et simplement ornés. Son père Gezo, en payant tribut à l'esprit d'Agongoro, s'était cru obligé de déployer plus de magnificence. On est heureux d'avoir des enfans qui accomplissent pour vous les rites sacrés. Aussi Gelele comptait-il recevoir un jour de son fils les mêmes honneurs qu'il rendait aujourd'hui à Gezo. » Sur cette harangue fort approuvée et suivie de plusieurs salves de mousqueterie, le roi consacra deux tambours, nouvellement inventés, en les frappant de baguettes humectées de sa salive; puis, réfugié derrière un rideau que ses femmes venaient d'étendre entre lui et la foule, il se prépara par de fréquentes rasades aux exercices qui allaient suivre. Il s'agissait de chanter et de danser devant le peuple. Des chœurs de guerrières répondaient à sa voix, et dans l'intervalle d'une hymne à l'autre les « oiseaux du roi, » choisis parmi les musiciens des deux sexes, roucoulaient et gazouillaient à l'envi. Deux de ses *femmes-léopards* (favorites) l'assistaient dans ses exercices chorégraphiques, assez violens pour le mettre en nage. Passant alors le bout du doigt sur son front trempé de sueur, il l'agitait par manière d'aspersion au-dessus de la foule reconnaissante. Suivirent d'autres faveurs plus effectives : le roi distribua des esclaves, des colliers de verroteries, des tabourets, des parasols aux grands dignitaires de la cour; il y eut des promotions d'officiers, des discours sans fin, des flatteries sans mesure, le tout couronné par un don gracieux des alimens étalés au pied du trône, dans des calebasses que les *dakros* (femmes-interprètes) répartirent entre les principaux assistans. Les « hommes blancs » avaient été servis les premiers, et le roi, certain de les avoir éblouis, vint quêter en personne les remercîmens qu'ils lui devaient.

« Après qu'il nous eut montré notre lot de provisions et le rhum assigné à nos porteurs, il nous déclara, dit M. Burton, que nous devions tous les trois chanter, danser, battre du tambour comme il l'avait fait lui-même, — requête qui me fit déplorer de n'avoir pas consacré de plus longues études au maniement des baguettes et cultivé comme il le mérite l'instrument sur lequel je devais me faire entendre. Je consentis sans peine (*willingly consented*), ainsi que le docteur Cruikshank, à danser avec le roi, sachant que tel est l'usage et qu'il y prenait grand plaisir; mais nous lui fîmes accepter les excuses de M. Bernasko, lequel, étant d'église, n'avait que des chants à lui offrir. Gelele montra une certaine délicatesse à ne pas insister sur l'accomplissement immédiat de nos promesses, qu'il se bornait à nous rappeler de temps en temps. Il redoutait évidemment pour nous un excès d'émotion, et finit par nous dire « qu'il remettrait la chose à quelque soirée, attendu que les exercices en plein soleil ne conviennent pas aux gens de notre race..... »

« ..... Je crus devoir, aussitôt rentré chez moi, expédier à Chyudaton (le

vice-roi de Whydah, venu pour assister aux « coutumes ») un message par lequel je manifestais l'intention de n'assister à aucun sacrifice humain; je proposais d'y substituer celui de quelques animaux inférieurs (1), et je déclarais que, si un seul meurtre était commis devant moi, je repartirais à l'instant même pour la côte. Il me fit répondre que je n'aurais point à prendre une mesure si violente, que parmi les victimes un certain nombre seraient amnistiées, et qu'on exécuterait seulement les criminels les plus endurcis, les prisonniers de guerre les plus dangereux. Il fallut bien se contenter de ces atténuations. Jusqu'alors on avait infligé aux visiteurs européens la vue des condamnés, qu'on promenait par les rues, et qui dans ces derniers temps étaient parfois bâillonnés de la manière la plus cruelle. Les exécutions avaient lieu sans qu'on prît le moindre souci d'épargner à nos oreilles les derniers cris de l'agonie, à nos yeux les dernières convulsions de la mort. Il n'était donc pas indifférent de constater et de faire admettre la répugnance que nous inspirent ces odieuses scènes... »

La seconde journée des « coutumes » fut remise au 30 décembre par une faveur expresse du monarque, ses hôtes se trouvant indisposés. Gelele fut encore le héros de la fête. Perché sur un énorme divan dans la construction duquel entraient plusieurs centaines de pièces d'étoffe, il ne fit guère que changer de toilette et danser tour à tour, la pipe toujours aux lèvres, devant le peuple émerveillé de sa magnificence et de sa vigueur. Après trente-deux pas différens, il revêtit son armure-fétiche, toute constellée de charmes et d'amulettes, et couverte de sang desséché. Ce fut comme le bouquet de la représentation, et M. Burton crut devoir saisir ce moment pour prier sa majesté de ne pas oublier une autre fois la cotte de mailles venue d'Angleterre. Peut-être eût-il été plus digne de ne pas répondre, par une démarche empreinte de quelque servilité, à ce qui pouvait être un témoignage de dédain.

Une distribution de *cauries* fut l'épisode le plus caractéristique de la journée suivante. Le roi, vêtu d'une toge vert clair, puisait à pleines mains, dans des corbeilles disposées à ses pieds, les chapelets de coquillages, — autant vaut dire les poignées de monnaie, — qu'il lançait ensuite au plus épais de la foule. En pareille occasion, grands et petits, mettant bas toute parure et toute pudeur, se ruent à l'envi sur le *bakshish* royal. Tués ou blessés dans l'immonde mêlée, on les estime heureux d'avoir pu risquer leur vie ou leurs membres pour la gloire du souverain. Celui-ci, vers la fin du tournoi, proposa aux étrangers d'y prendre part, et l'envoyé britannique, « n'étant pas en uniforme, » accéda sans hésiter, — c'est lui qui l'atteste, — à cette obligeante invitation. Il paraît même qu'il

(1) Si l'agent de lord John Russell eût insisté, on aurait peut-être déféré à ce vœu. M. Vallon en pareille circonstance obtint qu'on immolât une hyène à la place des captifs que le roi Gezo voulait faire décapiter en l'honneur de sa visite.

mérita les éloges du roi nègre en faisant trébucher, au moyen d'un habile croc-en-jambes, le révérend Bernasko. Lorsqu'il eut assez joui d'un spectacle qui devait avoir pour lui l'attrait de la nouveauté, Gelele, se dirigeant vers la prison des condamnés, la parcourut dans toute sa longueur, et sans se préoccuper de ce qu'une pareille libéralité pouvait avoir de dérisoire, il jeta par poignées aux pieds de ces misérables, complétement garrottés, les *cauries* qui lui restaient encore. Il poussa même la condescendance jusqu'à converser avec plusieurs de ses futures victimes. Celles dont on aurait pu craindre les réclamations indiscrètes ou les propos messéans étaient soigneusement bâillonnées, sans qu'il y parût le moins du monde. « Le roi, remontant vers moi, dit M. Burton, vint faire claquer ses doigts à mon intention (1). Ceci voulait dire, — formule toute locale, — qu'il ne refuserait pas à mon intercession la grâce de quelques victimes. J'invoquai tout aussitôt en leur faveur les droits de la clémence, cette prérogative éminemment royale. Environ la moitié de ces pauvres gens fut amenée devant Gelele; on les débarrassa de leurs liens, et les gardiens de la prison les placèrent eux-mêmes à quatre pattes, pour qu'ils entendissent, dans une position convenable, l'arrêt qui les rendait à la vie. »

Chaleur excessive, poussière étouffante, grand abus de chansons guerrières et de discours belliqueux, marquèrent la quatrième journée (1er janvier 1864). Il n'était question que d'anéantir l'insolente Abbeokuta, de raser ses murailles, d'égorger jusqu'au dernier de ses habitans. Ces fanfaronnades, dont le roi renouvelait à chaque instant le signal, se psalmodiaient sur tous les tons, se récitaient sous toutes les formes. Elles accompagnaient l'interminable défilé des présens que le roi devait offrir, la nuit d'après, à ses grands vassaux. Cette « nuit fatale », la *zan nyanyana*, devait voir s'accomplir enfin les rites essentiels dont tous ces cortéges, tous ces chants, toutes ces largesses sont en quelque sorte les préliminaires. Ce qui se passe sur le lieu même du sacrifice, il est assez malaisé de le savoir, puisqu'il est enjoint à tous autres qu'aux perpétrateurs du massacre, — et cela sous peine d'avoir la tête coupée, — de rester enfermés chez eux. M. Burton croit pouvoir affirmer que le roi donne le signal des meurtres en faisant lui-même office de bourreau. Le *min-gan*, le *meu* frappent à leur tour, et le reste de l'assistance achève l'horrible besogne. Quant aux étrangers, ils entendent, l'oreille au guet, un roulement de tambours, une détonation d'armes à feu, et apprennent ainsi qu'une immolation vient d'être consommée.

Le lendemain est le « jour de joie, » le jour où le roi fait montre

(1) C'est là, pour les Africains, l'équivalent du *shake-hands* anglais.

de ses richesses devant la nation éblouie. M. Burton hésitait pourtant à se rendre au palais; mais le vice-roi de Whydah, Chyudaton, par une exquise prévenance, leva tous ses scrupules en venant lui annoncer dès le matin que les gens exécutés dans le cours de la « nuit fatale » étaient tous des misérables de sac et de corde, choisis parmi la pire espèce des criminels et des prisonniers de guerre. Sur cette assurance, l'envoyé britannique, — dont le rigorisme après tout n'était pas absolument inflexible, — se laissa conduire au palais.

« Les abords de la demeure royale n'étaient pas positivement agréables, dit-il à cette occasion. Le hangar du marché ne renfermait plus un seul prisonnier. Sur un échafaud à double étage, formé de deux poutres perpendiculaires réunies par deux poutres horizontales, quatre cadavres étaient assis, à quarante pieds du sol, ayant encore leurs chemises blanches et leurs bonnets de coton. A peu de distance, une construction pareille, mais de moitié moins large, supportait deux victimes, placées l'une au-dessus de l'autre. Une potence, établie entre les deux échafauds et faite de bois très mince, maintenait en l'air, suspendu par les talons, un septième corps. Deux autres, côte à côte, garnissaient un *patibulum* planté au bord du sentier que nous suivions. La souplesse des membres, qu'on voyait s'infléchir sur les cordelettes enroulées autour des rotules et des genoux, prouvait assez que la mort ne les avait pas frappés longtemps auparavant. Aucune trace de violence ne se remarquait sur ces derniers corps, absolument nus. Par égard pour les femmes du roi, on ne les avait mutilés qu'après décès, et sur le sol, au-dessous d'eux, se voyaient à peine quelques vestiges de sang.

« Arrivés à la porte sud-est du palais, nous trouvâmes également désert l'appentis qui en dépend. En face de quelques petites poupées noires, fichées dans le sol des deux côtés de l'entrée, gisaient une douzaine de têtes, en deux tas de six chacun, la face contre terre et attirant le regard par la netteté, la précision évidente avec laquelle on les avait détachées du tronc. Selon toutes probabilités, l'exécution avait eu lieu devant la porte même, et l'on avait emporté les corps, afin d'épargner au monarque les désagrémens inséparables d'un pareil voisinage. Deux autres têtes, exposées en dedans du seuil, portaient le nombre à quatorze. Ainsi, dans le cours de la « nuit fatale, » Gelele avait dû faire immoler au moins vingt-trois victimes. »

Le roi parut, plus richement vêtu qu'en aucune autre occasion, portant une calotte de satin puce et une toge de soie violette. Une rapière, présent du capitaine Wilmot, lui pendait à l'épaule, fixée par un ceinturon de soie rouge, et un collier de pierres fausses s'étalait sur sa poitrine nue. Gelele s'arrêta pour attendre le salut qui lui était dû, et les processions militaires, les bouffonneries des griottes, des nains et des bossus, les génuflexions, complimens,

adorations, recommencèrent de plus belle, au son des cloches, des crécelles, des « os de serpent, » des gongs, des cornets à bouquin, et de tout ce qui constitue un orchestre nègre. Une seule page sur vingt de celles que M. Burton consacre à l'exhibition des misérables oripeaux dont se compose en Dahomey le garde-meuble de la couronne, donnerait le vertige à nos lecteurs : vases de bronze ou de cuivre, voire de faïence, sculptures argentées (jouant le rôle de vaisselle plate), jarres pleines de *pitto* (1), parasols bariolés, bannières aux couleurs criardes surmontées de crânes humains, boucliers, équipages royaux (y compris le fameux brougham-cabriolet et l'antique berline verte du roi Gezo), bref une friperie fantastique, un bric-à-brac insensé dont il est impossible de bien rendre le caractère hybride, la splendeur déguenillée, le tapage discordant, la pompe grotesque!

M. Burton y prêtait naturellement moins d'attention qu'aux détails purement militaires de chaque cérémonie. Ces détails lui servaient à se faire une idée de la double armée du Dahomey, sur laquelle tant de bruits fabuleux circulaient encore tout récemment. D'après ses calculs, basés sur les observations personnelles les plus minutieuses, il faudrait rabattre considérablement des évaluations fournies par les derniers voyageurs français. Le malheureux Jules Gérard, dans sa lettre au duc de Wellington (18 août 1864), faisait figurer douze mille amazones parmi les troupes réunies pour soumettre Abbeokuta. M. Vallon (1855-58) portait leur nombre à cinq mille. L'agent de lord John Russell, tous comptes faits, ne croit pas qu'on en puisse mettre sur pied plus de deux mille cinq cents. Il évalue à quinze mille hommes ou femmes le corps d'armée qu'il vit défiler hors des murs de Kana au début de la campagne qui devait porter un coup mortel au prestige de la puissance dahomienne, « ceci, ajoute-t-il, en comptant les pillards mal armés qui se joignent spontanément à des expéditions de ce genre, et n'emportent guère qu'une corde pour charger leur butin. Au bout d'une semaine de marche, un corps pareil est réduit à huit mille hommes, à neuf tout au plus, ce qui concorde avec les estimations des officiers anglais qui ont visité, après la sortie des troupes, les camps dahomiens formés pour l'expédition d'Ishagga en 1862, pour celle d'Igbarra (1863), enfin pour celle d'Abbeokuta (1864). » Notre compatriote M. Vallon juge au contraire l'armée du Dahomey « assez forte pour lutter avec avantage, sur son terrain même, avec des troupes disciplinées, exténuées par de longues marches, affaiblies par le climat et dépourvues d'artillerie. » Nous ne pouvons que

(1) Bière du pays extraite du riz et du millet.

mettre en présence ces deux appréciations si contradictoires, et revenir aux « coutumes, » dont M. Burton put se croire quitte après les fatigues et l'ennui de la cinquième journée, mais qui lui réservaient une corvée tout à fait inattendue. Le 4 janvier, il fut appelé chez Addo-Kpon, le second souverain du Dahomey, le « roi des buissons » ou de la campagne, tandis que Gelele règne sur la ville. Cette dualité, qui rappelle le *mikado* et le *taïkoun* japonais, est une des curiosités d'une organisation déjà si compliquée et si peu en rapport avec celle des gouvernemens civilisés. Elle s'expliquerait, suivant une hypothèse plus ou moins hasardeuse de l'envoyé anglais, par un sentiment de dignité royale que froisserait le rôle de fermier et de marchand inhérent à l'administration directe des domaines de la couronne. Quoi qu'il en soit, l'hôte de Gelele ne crut pas pouvoir décliner l'honneur que lui faisait le roi des buissons. Il prit seulement occasion d'un léger accident (un doigt foulé parmi la bagarre des jours précédens) pour déclarer d'avance « qu'il n'entendait plus se mêler à la lutte engagée autour des *cauries.* » On convint donc qu'il recevrait directement et sans combat, de la main à la main, sa part dans la distribution royale; mais Gelele paraissait regretter beaucoup, — ce qui se comprend, — de ne plus le voir aux prises avec le révérend Bernasko, et se promettait un léger dédommagement que M. Burton n'osa point lui refuser : de là une scène qui perdrait véritablement à n'être pas racontée par le principal personnage.

« Nous fûmes appelés devant le trône. Le premier ministre me remit un bâton de chanteur (*kpo-ga*) et M. Cruikshank en reçut un autre, quelque peu moins argenté que le mien, après quoi nous battîmes en retraite, nos épaules pliant littéralement sous le poids de ces nouveaux honneurs. Le *meu* prit alors la parole pour m'informer que le roi m'avait désigné comme devant remplir auprès de lui, à titre provisoire, les fonctions de *min-gan* ou premier bourreau, tandis que mon compagnon officierait en qualité de maître des cérémonies. On me passa au cou un double collier de graines verdâtres, interrompues çà et là par huit cylindres de corail. Ce corail était faux, et les graines imitaient grossièrement celles du *popo.* M. Cruikshank et le révérend ministre furent gratifiés de décorations analogues, admirables symboles de la bouffissure et de la parcimonie africaines.

« On sait que plusieurs fois déjà Gelele avait fixé le jour où je danserais devant lui; mais il s'était cru obligé, par un sentiment de délicatesse, à me laisser le temps de me préparer. Pour le coup, l'heure était venue. Je rassemblai ma suite devant le demi-cercle formé par les *caboceers,* j'indiquai le rhythme à l'orchestre, et je régalai l'assistance d'un *pas seul,* importé de l'Hindoustan, qui me valut des applaudissemens frénétiques, plus spécialement ceux du souverain. Mon compagnon exécuta une danse dahomienne avec une *désinvolture* tout à fait charmante. Vint alors le tour du révérend. Il s'assit bien en face du trône, plaça sur un second tabouret une

sorte de *concertina* ou d'orgue portatif, et après avoir au préalable expliqué l'objet du *palaver* sacré, entonna bravement ses cantiques favoris... L'assistance le contemplait avec surprise et ricanait en dessous, ce qui n'intimida nullement le digne ecclésiastique. Il « édifia » son prochain pendant une bonne demi-heure.

« Quand la musique eut cessé, le roi proposa une légère modification : le révérend Bernasko chanterait en s'accompagnant, tandis que M. Cruikshank et moi nous danserions à sa droite et à sa gauche. Ceci frisait le ridicule, mais il ne nous parut pas convenable de refuser. Mon second *pas seul,* qui termina l'affaire, fut salué par une décharge d'armes à feu et un salut militaire de toute mon escorte, hommes et femmes. Il n'aurait tenu qu'à moi de me croire un prodige, car aux yeux de ce peuple naïf un homme capable à la fois de danser, de manier l'épée, de comprendre en un mois leur langage, d'écrire ce qui se passait chaque jour et d'en conserver ainsi le souvenir toujours présent, de dessiner enfin tel ou tel objet assez distinctement pour le leur rendre reconnaissable, était évidemment une incarnation de l'intelligence divine, un *avatar* de l'esprit suprême.

« Au sortir de là, nous retrouvâmes sur les grands arbres, en face des portes du palais, une nuée de vautours. Ces animaux ont un pressentiment certain des repas qu'on leur destine, car c'est ce soir que commence la seconde *zan-nyanyana,* la « nuit de colère » où les deux rois immoleront ce qui leur reste de victimes. Notre danse avait tellement surexcité la multitude, qu'avant même la fin de notre dîner nous fûmes entourés par une vingtaine d'amis fort empressés à solliciter les leçons de l'homme blanc. »

« L'homme blanc » dont la vanité se trouvait si pleinement satisfaite s'aperçut le lendemain, en se rendant au palais, que les neuf cadavres exhibés depuis quatre jours, et que les vautours déchiquetaient la veille encore à grands coups de bec, avaient été remplacés par huit autres que le froid de la mort n'avait pas encore tout à fait envahis. Quatre étaient pendus à des potences isolées; deux, l'un au-dessus de l'autre, dans leurs *san-benitos* grossiers, étaient assis sur les traverses de l'échafaud; des deux derniers enfin, étendus en travers sur des planches horizontales soutenues par de longues perches, on ne voyait que la tête, passant à l'orifice d'un de ces sacs de nattes où les indigènes conservent leur sel. M. Burton voulut avoir le mot de cet accoutrement grotesque, et apprit ainsi que ces malheureux avaient été mis à mort pour avoir volé le sel du roi, « ce qui était fort probable, » ajoute-t-il par manière de consolation.

Les rites, dont le dernier fut une purification, une aspersion solennelle, prirent fin le 19 janvier 1864, et il s'écoula trois semaines avant que le représentant de l'Angleterre pût délivrer le message dont il était porteur. Il est permis de croire qu'on le retenait ainsi pour mettre à profit ses conseils, ses indications relativement à la campagne qui devait s'ouvrir et s'ouvrit en effet, huit jours après, par le départ de l'expédition dirigée contre Abbeokuta.

Le 13 février seulement, le capitaine obtint d'être entendu en présence d'un très petit nombre de hauts fonctionnaires. Gelele, qui le voyait mécontent, se montra aussi courtois que possible. — Comment se pouvait-il que M. Burton lui gardât rancune après qu'ils avaient bu, qu'ils avaient dansé de compagnie? — Bref, à la suite d'explications plus ou moins satisfaisantes, il fut donné lecture, phrase par phrase, des objections du gouvernement britannique d'abord contre la traite, puis contre les sacrifices humains. Quant à la permission de relever le fort anglais de Whydah et d'y mettre une garnison, le message la déclinait poliment, sous prétexte que la protection du roi suffirait à la sûreté des nationaux qui viendraient s'établir chez lui quand ils y seraient attirés par l'espoir d'un gain légitime. Le présent d'un carrosse attelé dépendrait des relations plus ou moins intimes qui s'établiraient ultérieurement entre les deux peuples. Enfin si le roi, comme il le donnait à espérer, remettait aux Anglais les prisonniers chrétiens faits dans l'Ishagga, on lui tiendrait compte de l'accomplissement de sa promesse.

Tant que dura la lecture du message, interrompue par les commentaires de M. Burton, Gelele resta bouche close, selon l'usage des Africains, qui redoutent essentiellement la discussion régulière et point par point. Le roi répondit ensuite à bâtons rompus « que les Anglais étaient ses amis, que la vente des esclaves était en Afrique un usage traditionnel établi par les blancs eux-mêmes, auxquels il ne refuserait jamais de vendre ce dont ils auraient besoin, — à savoir de l'huile de palmier et de la *laine d'arbre* (du coton) aux Anglais, jadis grands partisans de la traite qu'ils proscrivent aujourd'hui, tout comme aux Portugais des esclaves. Un seul objet de commerce ne suffirait pas à défrayer des magnificences pareilles à celles dont l'envoyé de la reine avait été le témoin. Les coutumes de son pays l'obligeaient à faire la guerre tous les ans, et s'il ne vendait pas les captifs, il serait réduit à les tuer, ce que les blancs trouveraient sans doute encore plus répréhensible. Enfin il se plaignit ouvertement des croiseurs anglais qui se permettaient depuis quelque temps de venir attaquer les bâtimens négriers jusque dans les eaux du Dahomey, ce qui devenait tout à fait intolérable. »

Cet argument, suggéré par les négriers eux-mêmes aux *caboceers* de Whydah, et par ceux-ci à leur prince, n'embarrassa guère le diplomate anglais, qui expliqua au roi nègre les principes admis généralement sur le fameux « droit de recherche » et sur le rayon de trois milles auquel est borné, chez les peuples civilisés, la protection du rivage neutre. Appelé à s'expliquer ensuite sur les argumens que son royal interlocuteur avait fait valoir en faveur des sacrifices humains, M. Burton tâcha de lui démontrer que la des-

truction de tout être vivant était pour le Dahomey une perte sèche, un acte contraire aux doctrines utilitaires de l'économie politique. « Il était donc essentiel que le roi s'efforçât de réduire le nombre des sacrifices, d'épargner à ses hôtes le spectacle révoltant de ces cadavres mutilés qui se putréfient en plein soleil. Et si pareilles barbaries ne devaient pas avoir un terme, on exhorterait tous les Anglais qui craignent « la démangeaison du foie (1) » à ne plus visiter sa cour durant les « coutumes. »

Ce franc parler, dont il n'avait pas l'habitude, parut « remuer l'esprit » du roi, c'est-à-dire le mettre en colère. M. Burton s'y attendait, mais il avait également prévu qu'il perdrait son temps à vouloir obtenir d'emblée une réforme aussi difficile que celle pour laquelle il plaidait en désespoir de cause. A toutes ses plaintes, à tous ses griefs, Gelele répondait par de vaines défaites ou par des objections puériles. Nous n'en citerons qu'une, parce qu'elle est caractéristique. Sommé de permettre (selon une demi-promesse à laquelle il s'était laissé aller) que les négrillons de la « ville anglaise » à Whydah fussent libres de venir se faire instruire à l'école des missionnaires wesleyens : — Non, répondit-il avec un mouvement d'impatience; une fois que les noirs sauraient lire, écrire et « connaîtraient la raison (2), » il deviendrait impossible de les réduire en captivité... Que de fois, hélas! on a pu entendre des craintes analogues, exprimées avec la même naïveté par des hommes qui se croiraient gravement offensés, si on les comparait au fils de Gezo!

La conférence n'ayant définitivement abouti à rien, l'envoyé anglais dénonça son départ immédiat, que le roi remit au lendemain, en lui proposant de boire ensemble ce qu'on pourrait appeler le « rhum de l'étrier. » Pendant le toast qui suivit, les ministres, à plat ventre, baisaient la terre. Le roi se leva pour reconduire son hôte, et fut surpris de le voir lui livrer passage au seuil d'une porte qu'ils ne pouvaient aborder de front. — L'interprète me demanda raison de cet acte, dit M. Burton. Ma réponse fut que chez nous les têtes couronnées prennent le pas en toute occasion. Le roi, là-dessus, m'offrit une cordiale poignée de main, disant « que j'étais un brave homme, mais, ajouta-t-il en hochant la tête, un peu trop colère. »

Les libéralités d'usage au moment des adieux se ressentirent probablement de la mésintelligence qui subsistait encore, malgré tout, entre le roi et l'agent étranger. M. Burton reçut, à l'adresse de la reine Victoria, une couverture verte et blanche tissée par

(1) Expression locale qui doit se traduire par le mot *nausée*.

(2) Encore un mot du pays; il implique à la fois les notions religieuses, l'habitude de porter du linge, les arts de la civilisation, les procédés industriels, etc.

l'*adanejan*, cousin de sa majesté, lieutenant du bourreau en chef, et l'un des courtisans le plus en faveur; — une grande poche de cuir pour le tabac de sa majesté britannique; — un autre sac de même espèce destiné à son linge de corps, si la reine venait à voyager; — deux pauvres négrillons à moitié morts de faim, appelés à grossir la domesticité de Saint-James. L'ambassadeur eut pour sa part une courte-pointe, un sac de cuir et un petit moricaud dont la mine futée faisait prévoir quelque prochaine évasion. En ajoutant à ceci trois autres pièces d'étoffe pour le commodore Wilmot, M. Cruikshank et le révérend Bernasko, plus une très petite quantité de *cauries* et quelques bouteilles de mauvais rhum, nous aurons la liste complète de ces largesses, plus en rapport avec la misère et l'avarice du prince qu'avec ses semblans de faste et de générosité.

Parti le 15 février pour Whydah, le voyageur anglais y arriva le 18, au lendemain d'un incendie qui avait dévoré pour trois cent mille dollars de marchandises diverses, et il y resta paisiblement jusqu'au 26 du même mois. Trois jours avant de se rembarquer à bord du *Jaseur*, il avait appris l'ouverture définitive des hostilités entre le Dahomey et la ville d'Abbeokuta. Cent vingt milles en ligne directe séparent Agbomé de la capitale des Egbas. Les troupes de Gelele mirent vingt-deux jours à franchir cette distance relativement insignifiante. Aussi arrivèrent-elles à peu près affamées et n'ayant plus d'autre nourriture que des fèves sèches, du riz grillé, des oignons et des noix de palme rôties. Leur effectif, considérablement diminué, n'allait pas à plus de huit mille têtes, hommes ou femmes, y compris le personnel des transports, si nombreux en pareille circonstance. Elles avaient emmené trois pièces de campagne. On n'a pas encore pu vérifier si le roi marchait ou non à la tête de son armée. Quoi qu'il en soit, la surprise, l'attaque de nuit tout à fait imprévue sur laquelle comptaient les Dahomiens, fut déjouée par une circonstance fortuite, et les Egbas, avertis à temps, se préparèrent à une défense énergique. La population tout entière prit les armes; parmi les femmes elles-mêmes, bon nombre, munies d'épées, chantaient et dansaient derrière les remparts, pendant que leurs maris s'amusaient à jongler avec leurs fusils. Mal préparés à cette réception belliqueuse, les Dahomiens se décident pourtant à livrer l'assaut; mais de prime abord un de leurs canons éclate. Au lieu d'attendre que les deux autres aient pu faire brèche, les plus braves se jettent sur les portes et sont accueillis par une fusillade terrible. A la suite de plusieurs assauts avortés, les assaillans sont forcés de battre en retraite devant un vainqueur qui massacre sans pitié les fugitifs et s'empare d'un immense butin. Avant le soir, les pertes de l'armée dahomienne l'avaient pour ainsi dire

anéantie (1), ce qui n'empêcha pas Gelele de se dire vainqueur et de rentrer en triomphe dans sa capitale, où il ramenait bon nombre d'esclaves achetés ou volés sur la route.

« Bien des années s'écouleront avant que le Dahomey se puisse remettre d'un pareil coup, et j'espère d'ici là le voir aussi bas que terre, » s'écrie le capitaine Burton en terminant son récit, dont certaines parties, essentiellement apologétiques, ne préparent guère à cette conclusion. On peut s'associer à un pareil anathème sans avoir des raisons aussi particulières pour en vouloir à ce pays de malédiction où un représentant de la Grande-Bretagne s'est vu réduit à danser, à chanter entre deux massacres, et au pied même des échafauds où ils s'étaient accomplis, pour divertir l'abominable sauvage qui les avait prescrits et inaugurés de sa main. Tout au plus, avec la certitude d'obtenir ainsi l'abolition des sanglantes « coutumes, » se résoudrait-on à recevoir les *cauries* et à boire le rhum de ce roitelet nègre. Plier son orgueil d'homme civilisé à des nécessités si outrageusement humiliantes et ne rapporter en échange qu'un refus pur et simple, un échec complet, il y a là de quoi expliquer une amertume, un ressentiment exceptionnels. Cependant il nous paraît abusif de les étendre à toute une moitié de la race humaine, et le rancuneux diplomate aurait pu éviter de se montrer aussi *négrophobe* que peuvent être *négromanes* les hommes, d'ailleurs fort respectables, qu'il dénonce à la risée publique (2). De tels excès de plume n'ajoutent rien aux tristes renseignemens que le livre du capitaine Burton donne sur l'état de la race noire, et ses récits, d'un intérêt plus actuel que ses dissertations, ne prouveront jamais que cette situation est définitive et irrémédiable. Il ressort en revanche des premiers, avec une évidence frappante, que les ménagemens excessifs de la diplomatie, ses complaisances et ses manœuvres obliques servent assez mal les intérêts du progrès humain; l'homme civilisé, s'il abdique le juste sentiment de sa valeur personnelle, se dégrade et se diminue dans l'esprit du barbare le moins fait pour la comprendre. Une fermeté prudente, mais inflexible, convient seule à son rôle, et peut seule légitimer l'influence qu'il revendique. Certain proverbe familier dit qu' « on perd son temps à blanchir la tête d'un nègre. » Croit-on par hasard l'employer mieux quand on s'essaie à noircir la tête d'un blanc?

(1) Elle aurait perdu, selon les Egbas, 6,821. On remarquera comme nous que les évaluations du capitaine Burton, qui porte les forces du Dahomey à 8,000 hommes environ avant le combat, ne concordent point avec un tel résultat, bien évidemment exagéré.

(2) *A Mission to Gelele*, ch. XIX, t. II, p. 177 et suivantes. — *On the Negro's place in nature.*

On pourrait se demander également jusqu'à quel point les patrons officiels de l'aventureux consul doivent être tenus pour responsables des excentricités qu'il a pu se permettre. Cette question est relativement facile à résoudre. L'Angleterre en général prend un assez grand souci de sa dignité pour qu'on ne l'accuse pas d'en faire aisément le sacrifice : quand elle s'y résigne, elle obéit à des motifs exceptionnels qui supposent un intérêt puissant et grave. Cet intérêt n'existait pas pour elle au commencement de l'année 1864 sur la côte du Dahomey, tout le prouve surabondamment. Les hésitations du *foreign-office*, le temps qu'il laissa écouler avant de répondre par une mission en bonne forme aux instances du capitaine Burton, les termes dans lesquels cette mission lui fut confiée, la modicité des présens destinés à en assurer le succès, témoignent assez du peu d'importance qu'on y attachait. En ajoutant cette démarche à toutes les tentatives déjà faites pour saper et détruire la traite des noirs, en y joignant une démonstration plus ou moins solennelle de l'horreur que lui inspirent les sacrifices humains, lord John Russell ne songeait probablement qu'à remplir un devoir d'honnête homme, tout en saisissant l'occasion d'encourager un explorateur intrépide. Il n'ignorait pas d'ailleurs combien il fallait peu compter sur les résultats immédiats d'une pareille mission. Dans tous les pays d'Afrique où le commerce des noirs n'a pu être complétement anéanti, — où par conséquent des guerres annuelles existent à l'état d'institution politique, — l'agriculture souffre, et l'insécurité des communications, empêchant les produits de l'intérieur d'arriver jusqu'à la côte, paralyse toute autre exportation que celle de la « marchandise humaine. » Ces phénomènes, parfaitement logiques et bien connus du gouvernement des trois royaumes, expliquent l'indifférence avec laquelle il accueillait les propositions du roi de Dahomey, lorsque ce dernier offrait de favoriser autant qu'il était en lui le développement du commerce anglais à Whydah. Le refus à peine déguisé qu'on opposait à ces avances tout à fait spontanées démontre jusqu'à l'évidence que l'envoi du capitaine Burton était bien en réalité une mesure de simple philanthropie, sans aucune arrière-pensée d'intérêt positif, et dès lors il demeure inadmissible pour tout homme sensé que cette mission pût comporter, dans l'esprit de ceux qui la donnèrent, les complaisances extrêmes, les étranges sacrifices d'amour-propre auxquels voulut bien condescendre celui qui l'avait reçue. Bien qu'elle n'ait pas cru devoir un désaveu formel au zèle excessif de son représentant, la diplomatie britannique en cette occasion ne saurait être solidaire des innovations qu'il a risquées et de l'échec qu'elles lui ont valu.

E.-D. Forgues.

UNE

STATION NAVALE

AU JAPON EN 1863-64

Le vaste pays formé par le groupe d'îles qui s'étend au nord des mers de Chine attire sur lui, depuis quelques années, l'attention des principales nations de l'Europe. C'est en 1858 surtout que le Japon commençait à sortir de l'isolement où il s'était renfermé jusque-là; il ouvrait aux commerçans étrangers les trois ports de Kanagava, Nagasaki et Hakodadé (1). Cette mesure libérale était malheureusement suivie presque aussitôt d'actes nombreux qui en modifiaient gravement la portée. Le plus considérable des trois ports ouverts par les traités, Kanagava, offrait aux navires un mouillage sûr, dans une large baie, à quelques lieues au sud de Yédo. C'est à Kanagava que se portèrent, comme on devait le prévoir, les premiers arrivans; mais le gouvernement japonais ne tarda point à s'alarmer des relations intimes et journalières qui se formaient, dans un port si voisin de Yédo, entre la population indigène et les Européens. Il jugea prudent d'assigner à ceux-ci un lieu de résidence moins fréquenté que Kanagava. On combla un marais qui s'étendait à deux milles plus au sud, et quelques baraques en bois furent construites sur cet emplacement. Les Européens s'y établirent d'abord provisoirement; puis ils reconnurent que le mouillage de Yokohama (c'était le nom de la nouvelle ville) valait mieux que celui de Kanagava, et que cette position leur offrait, par son isole-

(1) Voyez sur l'histoire et la constitution intérieure du Japon les études de M. Lindau dans la *Revue* des 1er mai, 1er juillet, 1er août, 1er septembre et 15 octobre 1863.

ment même, des avantages très réels. Ils y restèrent donc. Peu à peu les marchands indigènes vinrent à leur tour, la douane japonaise s'y installa, si bien qu'au bout d'un certain temps Yokohama renfermait toute une colonie d'étrangers que les Japonais accueillirent avec une apparente urbanité.

Aujourd'hui Yokohama se compose de deux quartiers d'une physionomie très distincte : au nord, c'est la ville indigène aux rues populeuses, bordées de ces légères constructions en bois que les Japonais élèvent en quelques jours; — au sud, la ville européenne avec ses spacieuses habitations entourées de jardins, où l'architecture occidentale se marie au style pittoresque des demeures du pays : un soubassement en pierres de taille, une *verandah* en bois sculpté faisant le tour de l'édifice, et de grands toits en briques noires entremêlées de chaux. Un large quai s'étend le long de la mer. De distance en distance se dressent des mâts de pavillon où les consuls arborent les couleurs nationales. Autour de nombreux magasins construits en pierre de taille et à l'épreuve du feu circulent les *coulies* traînant des charrettes à bras, ou portant des ballots sur leurs épaules. Les rues sont étroites et peu régulières, les passans y sont rares; mais cette population restreinte se compose de gens venus de tous les coins du monde. A la limite des deux quartiers, près de la mer, sont les bâtimens de la douane indigène. C'est là que les marchandises arrivent, débarquées des jonques qui les apportent des provinces voisines, et qu'on les recharge sur les chalands qui vont les transborder sur des navires de commerce. La ville, entourée de canaux et de marais, communique avec le pied des coteaux, où sont les faubourgs, au moyen de ponts défendus par des palissades en bois et par des postes bien armés. Les environs de Yokahama présentent, comme tout le sud du Japon, le plus riant aspect. Qu'on se figure une suite de collines boisées, séparées par des vallons couverts de cultures. De vertes rizières en occupent le fond, tandis que les champs de blé s'étagent sur les pentes. L'arbre dominant est une espèce de pin analogue à notre pin maritime; il couronne les hauteurs, et autour de lui croissent les arbres verts, les lauriers, les chênes et d'autres essences au feuillage varié. De coquettes habitations de paysans s'y rencontrent à chaque pas, cachées à demi sous la verdure, parmi les haies vives de camélias et les bouquets de bambous et de palmiers. Si, gravissant les marches de quelqu'une de ces pagodes en bois, ornées de capricieuses sculptures, et où la statue dorée de la divinité sommeille dans un demi-jour mystérieux, on vient s'asseoir sur la *verandah* du temple, on jouit du spectacle le plus admirable. Par-delà les bois et les collines, on aperçoit d'un côté les eaux bleues de la baie de Yédo couvertes de centaines de barques pêchant sous voiles, de l'autre

la chaîne des hautes montagnes de l'île Nipon où se trouvent les deux capitales du pays, et qui ondoie à l'horizon comme un nuage. Plus loin encore, le pic neigeux du *Fousi-yama* (montagne sans pareille) élève à 3,000 mètres son cratère éteint depuis des années. Toute cette nature, moins vigoureuse que celle des tropiques, présente pour le voyageur un charme indicible : c'est la fraîche verdure des plus belles campagnes de la France avec le ciel bleu de la Sicile et la transparence de ses horizons.

En sortant de Yokohama par le quartier indigène, on trouve au nord la route de Kanagava, qui conduit à la colline habitée par les gouverneurs japonais. Ces derniers, ayant à la fois les deux villes, Yokohama et Kanagava, sous leur juridiction, sont en quelque sorte postés sur le chemin qui les relie. Autour de l'habitation en bois qu'ils occupent campent en permanence, à l'abri de retranchemens défendus par de hautes palissades, de nombreux corps d'infanterie et d'artillerie indigènes. Malgré cet appareil imposant, la colline des gouverneurs peut être facilement balayée par le canon des navires en rade, tandis que le mouillage de ces derniers n'a rien à craindre des batteries de la côte.

Les ministres de France, d'Angleterre et de Hollande, d'abord installés à Yédo, ne tardèrent pas à abandonner cette capitale, où ils étaient, jusque dans les couloirs et au seuil de leurs appartemens, l'objet d'une surveillance vraiment inquisitoriale, pour venir s'installer à Yokohama au milieu de leurs compatriotes. Le ministre américain, dont la politique, ainsi que celle du représentant de la Russie, établi à Hakodadé (1), a toujours été de se faire accepter comme protecteur et conseiller du gouvernement japonais, persista seul à demeurer à Yédo. Bientôt la prospérité croissante de la colonie européenne de Yokohama inspira des inquiétudes aux Japonais, qui essayèrent à plusieurs reprises de faire envahir le quartier étranger par leurs officiers. Le mariage du *taïkoun* régnant, le souverain temporel du Japon, avec la sœur du *mikado*, souverain spirituel, était en même temps annoncé officiellement comme le signe d'une alliance conclue par les divers partis qui divisaient l'empire dans une pensée commune d'hostilité contre les Européens. Les vexations de toute sorte se multipliaient, et en juin 1862 la légation anglaise fut même l'objet d'une attaque qui causa le meurtre de deux sentinelles. Cet attentat fut suivi d'un acte de violence beaucoup plus audacieux. Sur la route du Tokaïdo, qui relie Yokohama à la capitale, passent presque journellement les cortéges imposans des princes japonais, des *daïmios*, appelés à Yédo ou rentrant dans leurs

(1) Les Russes sont aussi établis à Nagasaki ; mais le commerce ne semble pas être leur principale préoccupation au Japon.

provinces. La colonie de Yokohama, où domine l'élément anglais, compte de nombreux amateurs de *sport* qui poussent souvent de ce côté leurs promenades. Plusieurs fois ils avaient rencontré les fastueuses escortes des princes indigènes sans se soumettre à l'étiquette nationale et aux ordres des coureurs qui précèdent les cortéges pour inviter le peuple à se prosterner; mais jusqu'alors les officiers japonais s'étaient bornés à les menacer du regard ou de la voix. Le 14 septembre 1862, un négociant anglais, M. Richardson, était sorti de la ville avec trois autres personnes pour faire une promenade à cheval du côté de Yédo. A onze heures du matin, ils rencontrèrent un cortége venant de la capitale : c'était celui du prince Shimadzo-Sabouro, père du daïmio de Satzouma. Ils se rangèrent sur les bas-côtés de la route, et continuèrent d'aller au pas sans être inquiétés jusqu'au moment où apparut le *norimon* (palanquin) du prince. A cet instant, les gardes, armés de sabres et de lances, se mirent devant eux, leur intimèrent l'ordre de rebrousser chemin, et, avant qu'ils eussent tourné bride, se jetèrent sur eux en dégaînant. M. Richardson tomba mutilé, et ses trois compagnons, dont deux furent gravement blessés, n'eurent que le temps de s'échapper au galop de leurs chevaux du côté de Kanagava. Le cortége jeta le cadavre de M. Richardson dans un champ voisin, et continua sa route pour aller coucher trois lieues plus loin.

A la nouvelle de cet odieux attentat (1), toute la population étrangère de Yokohama fut en émoi. Les résidens, assemblés aussitôt en un *meeting* auquel assistaient des consuls et même des chefs de légation, proposèrent de réunir les troupes présentes dans la ville et à bord des navires de guerre et de les envoyer attaquer, à la tombée de la nuit, le cortége du prince dispersé dans les auberges du Tokaïdo. Le ministre d'Angleterre arrêta cet élan de juste indignation, alléguant des considérations de prudence, le peu de forces dont on disposait et les graves conséquences que ce coup de main pourrait entraîner. Le daïmio, prévenu vers huit heures du soir par le gouverneur de Yokohama des intentions hostiles des

(1) Quelque temps après se produisit un autre symptôme de la malveillance du gouvernement japonais. Après l'abandon de Yédo par les ministres étrangers, il avait été convenu avec le *taïkoun* que de nouvelles résidences leur seraient préparées sur le Gotten-yama, hauteur située dans la partie sud de la ville, et qui en commande les abords par le Tokaïdo. Déjà l'une de ces résidences, celle de la légation anglaise, était prête quand des avances furent faites aux représentans étrangers pour les décider à choisir un autre emplacement dans Yédo; les ministres tinrent bon. Les derniers pourparlers avaient eu lieu à la fin de janvier 1863; le 1er février, la légation britannique était la proie des flammes; l'incendie avait été allumé sur un grand nombre de points, et des détonations de poudre avaient retenti à plusieurs reprises. Le gouvernement de Yédo mit l'événement sur le compte des agens du parti hostile; mais les circonstances dans lesquelles le sinistre avait eu lieu accusaient au moins sa complicité : par cet incendie opportun, il était arrivé une fois de plus à son but, la non-exécution des traités.

Européens, quitta ses logemens et repartit en toute hâte. Quant au gouvernement du taïkoun, mis en demeure de poursuivre et de punir les assassins, il répondit d'une façon évasive. Shimadzo était déjà loin, et il était impossible de savoir quels étaient, parmi ses gens, les véritables meurtriers. Le prince de Satzouma était d'ailleurs puissant, et résisterait par la force à toute demande de satisfaction. Les Européens, ainsi éconduits, se résignèrent à temporiser. La situation intérieure du Japon paraissait du reste à la veille de subir une crise décisive. On avait appris que les grands daïmios, hostiles aux étrangers et groupés autour du trône du mikado, travaillaient activement à perdre le taïkoun dans l'esprit du souverain spirituel et légitime, et que le second chef du Japon avait reçu l'ordre de venir à Miako ou plutôt à Kioto (1) justifier sa conduite.

Le taïkoun se mit en route au commencement de 1863, et il annonça en partant aux ministres des puissances qu'il n'épargnerait aucun effort pour arranger pacifiquement les affaires des Européens; il avait, disait-il, reçu du mikado l'ordre de les expulser, et comme le refus d'obéir à cette injonction entraînerait pour lui-même la perte de son pouvoir, il allait tout d'abord feindre de céder, de façon à gagner du temps et à ramener le mikado à une politique meilleure et plus juste. A plusieurs reprises le taïkoun avait, devant les représentans étrangers, rejeté tout le mal sur les daïmios, et chaque fois on lui avait offert, dans le cas où il serait forcé d'engager la lutte avec le parti des grands feudataires hostiles, l'appui matériel et armé des puissances signataires des traités de 1858; mais le taïkoun avait toujours répondu que c'était là un moyen extrême auquel il n'aurait sans doute pas besoin de recourir, et que, si la guerre éclatait jamais entre lui et les daïmios, le succès de sa cause était assuré. Quelle que fût la pensée véritable du taïkoun, il est certain qu'un peu avant son départ, le gouvernement de Yédo redoublait d'activité dans l'organisation de ses moyens d'attaque et de défense. Il avait formé des corps d'officiers et d'ingénieurs à l'européenne, il avait envoyé de jeunes Japonais en Hollande pour y recevoir une éducation militaire et scientifique, car il faut remarquer que, de tous les pays orientaux, le Japon est le seul qui n'accepte pas les services d'officiers étrangers; il avait établi des fabriques de canons et de fusils, et ses efforts se tournaient même vers la création d'une marine militaire. La forme élémentaire des jonques japonaises, fidèlement conservée depuis des siècles, ne se prêtait guère à un service de ce genre; on construisit quelques navires à voiles sur des modèles européens, et, l'industrie

(1) La première capitale du Japon s'appelle, on le sait, Kioto; le mot *Miako*, par lequel on la désigne sur nos cartes, signifie simplement *capitale*.

indigène ne pouvant encore aborder la fabrication délicate des machines, le taïkoun s'adressa au commerce étranger pour l'acquisition de plusieurs bâtimens à vapeur. Enfin de nouvelles fortifications s'élevèrent en plusieurs points des côtes, et les anciennes furent remises en état. Les grands daïmios suivirent cet exemple : ils construisirent des forts, achetèrent ou fabriquèrent des armes et des navires, si bien qu'au commencement de 1863 il y avait, tant chez eux que dans les ports du taïkoun, de vingt-cinq à trente bâtimens de provenance étrangère appropriés autant que possible pour la lutte.

C'est à ce moment d'incertitude et de tension générale que survinrent les événemens à la suite desquels furent entamées contre le Japon, par les puissances contractantes des traités de 1858, les opérations militaires auxquelles nous avons pu prendre part et que nous allons raconter.

I.

Depuis plus de six mois, le meurtre de M. Richardson et les autres violences commises contre les résidens étrangers étaient restés sans réparation, quand le 6 avril 1863, sur un ordre exprès venu d'Angleterre, un ultimatum fut adressé au gouvernement de Yédo par le colonel Neal, ministre de la Grande-Bretagne au Japon. Le 26 avril, le jour même de l'expiration du délai fixé par l'ultimatum, la frégate la *Sémiramis*, portant le pavillon du contre-amiral Jaurès, jetait l'ancre en rade de Yokohama. Elle arrivait des côtes de la Basse-Cochinchine, où l'avait appelée deux mois auparavant une insurrection, qui fut promptement réprimée par les forces franco-espagnoles. Depuis l'automne de 1862, un seul navire français, la corvette à vapeur le *Dupleix*, était, avec le transport la *Dordogne*, momentanément hors d'état de prendre la mer, demeuré dans les eaux de Yokohama. La baie maintenant était animée. Une corvette néerlandaise, la *Méduse*, commandée par M. de Casembroot, aide-de-camp du roi de Hollande, et l'escadre anglaise, arrivée un mois avant nous avec le contre-amiral Kuper (1), portaient à près d'une vingtaine le nombre des navires de guerre mouillés dans le golfe de Yédo. Ce déploiement de forces navales ne paraissait pas une vaine précaution. L'alarme était vive dans la colonie européenne de Yokohama : on disait qu'en cas de rupture de la paix l'amiral Kuper ne pourrait répondre de la sécurité de la ville, et qu'il se bor-

(1) Peu de temps après, le contre-amiral Kuper reçut de l'amirauté anglaise une commission de vice-amiral par laquelle son gouvernement, selon sa coutume en pareilles circonstances, lui assurait la suprématie de grade en cas d'opérations militaires combinées avec les forces navales des autres nations.

nerait à offrir aux habitans un refuge à bord de ses navires; on s'attendait, d'un autre côté, à voir à chaque instant des bandes fanatiques de ces *lonines* (1) si souvent annoncés envahir la ville et la mettre à feu et à sang. Chacun ne sortait plus que bien armé, et, la nuit venue, se barricadait dans sa maison.

L'ultimatum du colonel Neal, précis et catégorique, demandait une double réparation : le taïkoun, d'une part, devait exprimer ses regrets formels de n'avoir pu prévenir le meurtre d'un sujet anglais sur une route ouverte par les traités, et payer une indemnité de 100,000 livres; d'autre part, le prince de Satzouma était tenu d'abord de faire juger et exécuter les principaux coupables de l'attentat en présence d'un ou de plusieurs officiers de la marine royale, puis de verser 25,000 livres, qui seraient distribuées entre les parens de la victime et les personnes échappées aux coups des assassins. En cas de refus, les forces de sa majesté britannique aviseraient à prendre des mesures coercitives de nature à satisfaire l'honneur et les intérêts de la Grande-Bretagne.

Le taïkoun était, on le sait, parti pour Kioto. Le *gorodjo*, conseil composé des ministres et des fonctionnaires les plus élevés du pays, ne manqua pas tout d'abord d'alléguer son absence, prétextant que lui seul pouvait régler de si graves questions, et qu'il y avait nécessité absolue d'attendre son retour. Les autorités anglaises n'eurent pas alors la fermeté qu'on en devait attendre; elles avaient cru que tout céderait à la seule vue de leurs canons : ces premiers symptômes de résistance les déconcertèrent. Au lieu de s'en tenir aux termes catégoriques de l'ultimatum, le colonel Neal répondit aux communications du *gorodjo* en demandant vers quelle époque le taïkoun pourrait prendre une mesure définitive : c'était se mettre à la merci d'un gouvernement pour qui tout effort de conciliation équivaut à un aveu de faiblesse, et qui se prévalait d'ailleurs de l'isolement où se maintenaient les représentans de la Grande-Bretagne dans une question qui intéressait également les autres puissances. Toutefois les deux parties, désireuses d'éviter une rupture immédiate, résolurent de recourir à la médiation de la France : le *gorodjo* réclama les bons offices de notre ministre, M. du Chesne de

(1) La menace des *lonines* revient constamment dans la bouche des autorités japonaises quand elles veulent effrayer les résidens étrangers. On ne saurait définir exactement ce terme, qui semble avoir plusieurs acceptions. Tout officier qui a perdu sa position, soit à la suite d'une faute grave, soit par la destitution ou la dégradation de son seigneur, se fait *lonine*. Réduit à ses propres ressources et ne pouvant vivre des travaux dévolus au peuple, il devient une espèce de brigand, se cachant dans les campagnes et mettant son bras au service de qui veut le payer. D'autres fois des officiers se font volontairement *lonines* pour venger la mort d'un proche ou exécuter l'ordre d'un maître : dès ce moment, ne relevant plus que d'eux-mêmes, ils sont tout entiers à leur mission, et pour l'accomplir passent à travers tous les obstacles.

Bellecourt, pour se faire accorder un nouveau délai, et le colonel Neal, à la requête de ce dernier, consentit à suspendre toute opération jusqu'au 11 mai.

Par malheur les événemens intérieurs du Japon n'étaient pas de nature à hâter une solution pacifique. Des documens adressés d'Hakodadé par les agens consulaires informaient les Européens que le parti hostile aux étrangers avait, sous la pression du nombre et des influences, arraché au mikado un décret d'expulsion de tous les résidens. En vain le taïkoun, disait-on, avait essayé de modifier les idées du souverain spirituel; il avait dû s'engager à l'exécution immédiate de la mesure prise par le mikado, et plusieurs daïmios puissans étaient en outre chargés de commencer la lutte sur divers points. Comme pour donner plus de poids à ces graves nouvelles, un fait inattendu se produisit à Yokohama dans les premiers jours de mai. Un beau matin, on apprit le départ des Japonais, qui se trouvaient au nombre de quelques milliers d'âmes, soit dans le quartier indigène comme marchands, soit en qualité de domestiques dans les maisons des étrangers. Sur l'ordre des *yacounines* (agens du taïkoun et des principaux princes), tous s'étaient enfuis. « Nous craignons bien plus, disaient-ils, le sabre de nos officiers que les dangers qui doivent résulter de l'ouverture des hostilités dans la ville. » La route de Kanagava était couverte d'une file interminable de piétons, de chevaux et de charrettes à bras portant les plus jeunes enfans et les bagages des fugitifs; en trois jours, l'évacuation devait être complète, et la colonie européenne allait dès lors être privée de tout approvisionnement. Dans des circonstances aussi graves, l'entente des puissances devenait urgente. Les autorités étrangères, après s'être concertées, déclarèrent au gouverneur de Yokohama que l'évacuation, si elle continuait, serait regardée comme un acte d'hostilité déclarée de la part du gouvernement japonais et suivie sans délai de l'occupation militaire de Yokohama. Cette démarche comminatoire eut un plein succès : le gouverneur fit cesser le mouvement d'émigration, et sur l'ordre qu'ils en reçurent ceux des Japonais qui s'étaient déjà réfugiés dans les terres reprirent le chemin de la ville du même pas docile et insouciant qu'ils l'avaient quittée.

Les progrès incessans du parti féodal avaient bien changé la nature et les proportions du différend primitif : l'indemnité due aux Anglais n'était plus la seule question en jeu; il s'agissait de l'observation des traités signés et de l'existence même de la colonie étrangère. Aussi les représentans de la France et de l'Angleterre, laissant de côté d'un commun accord l'ultimatum précédent, informèrent l'envoyé du *gorodjo* qu'ils s'étaient entendus avec les ami-

raux Jaurès et Kuper pour offrir leur appui au taïkoun et l'aider à triompher d'un parti dont les tyranniques exigences l'obligeaient à la violation des traités. Un nouveau délai, durant lequel le *statu quo* serait maintenu, fut accordé au gouvernement de Yédo. Le 25 mai avait lieu à la légation britannique de Yokohama une conférence entre l'envoyé du *gorodjo*, revenu de la capitale, où il était allé chercher la réponse du taïkoun, et les ministres d'Angleterre et de France; les deux amiraux y assistèrent.

La diplomatie japonaise est toute de temporisation et de duplicité. Éludant les questions catégoriques, elle profite de la différence des langues, des lenteurs de la traduction, du moindre mot conciliant, pour se ménager par des biais des occasions de retraite facile. Aussi les conférences avec les représentans de ce pays sont-elles longues, pénibles et généralement peu concluantes. Cette fois, au bout de quelques heures, les nombreuses et diffuses allégations de l'envoyé pouvaient se résumer ainsi : d'abord, en ce qui concernait la proposition d'un appui matériel prêté par la France et l'Angleterre contre les daïmios révoltés, il répondait que le taïkoun n'était point encore décidé à réprimer par la force une rébellion sur laquelle il n'était pas pleinement édifié. Quant au paiement de l'indemnité réclamée par les deux puissances européennes, il ne pouvait être réglé qu'après le retour du taïkoun à Yédo; d'ici là, l'exécution d'une pareille mesure offrirait de graves inconvéniens; elle pourrait exciter des troubles, et les agens du parti hostile aux étrangers, les *lonines* qui entouraient le mikado, profitant de l'absence du taïkoun, chercheraient à renverser son gouvernement au profit d'un prince résolu à expulser les Européens.

L'envoyé du *gorodjo*, pour atténuer l'effet de réponses qui équivalaient à un ajournement indéfini, proposait, comme satisfaction immédiate, un paiement indirect et clandestin : les Japonais cesseraient par exemple de percevoir pendant quelque temps les droits de douane. Ce moyen terme fut repoussé par le ministre de France et par l'amiral Jaurès, qui se retirèrent d'un débat désormais sans objet pour eux; mais le colonel Neal eut la faiblesse d'agréer la proposition au nom de l'Angleterre, et il promit de garder le secret sur cette étrange opération. C'était tout ce que demandait le gouvernement de Yédo, qui pouvait dès lors se vanter par tout le pays d'avoir rejeté les demandes de la Grande-Bretagne sans que celle-ci eût osé recourir à la force; aux yeux des Japonais, les derniers attentats contre les étrangers restaient impunis. Qu'importait dès lors le paiement de quelques mille livres? La conférence fut close sur cet arrangement, et l'envoyé repartit pour Yédo.

Cependant le gouvernement japonais poursuivait son œuvre avec

une patience infatigable. Le général Pruyn, ministre des États-Unis, était, on l'a vu, demeuré seul à Yédo, cherchant à prouver par cette attitude le maintien de son influence. Dans les derniers jours de mai, sa légation fut détruite par un incendie. Lui-même, s'étant réfugié dans un petit temple voisin, essayait en vain de se maintenir sur le territoire de Yédo malgré les craintes hypocrites que manifestaient pour sa sûreté les autorités japonaises. Dans la nuit du 1er juin, il fut entouré, presque enlevé, et, sous prétexte d'un péril immédiat qui le menaçait, mis à bord d'un navire japonais qui vint le déposer en rade de Yokohama. Il ne restait plus dès lors un seul étranger dans l'enceinte de Yédo, et les efforts du gouvernement japonais pouvaient se concentrer avec d'autant plus d'énergie sur Yokohama. A plusieurs reprises, les gouverneurs, alléguant l'intérêt même des étrangers, dont il fallait garantir la sécurité, avaient manifesté l'intention de faire occuper la concession européenne par leurs propres troupes. Ces offres ayant été formellement déclinées par les amiraux, les gouverneurs durent se borner à garder plus étroitement les issues de la ville.

Sur ces entrefaites, le colonel Neal fut informé par une note officielle qu'un premier paiement des indemnités allait avoir lieu le 18 juin. Chacun s'applaudit alors d'une solution qui calmait toutes les craintes et semblait éloigner tout péril de guerre; le secret de l'opération clandestine consentie par le colonel Neal n'était même plus gardé. Deux jours se passèrent pourtant sans que la promesse du gouvernement japonais eût reçu le moindre commencement d'exécution. Le 20 juin, le chargé d'affaires d'Angleterre informa ses collègues qu'après cette dernière et flagrante violation d'engagemens solennels, il rompait toutes relations diplomatiques, et remettait la solution du différend entre les mains du commandant en chef des forces britanniques. Le lendemain, l'amiral Kuper déclara qu'il n'entamerait les hostilités que sous huit jours, sauf le cas d'un mouvement agressif des Japonais. Prévoyant qu'il allait être amené à quitter la rade, il avertissait les résidens de l'impossibilité où il se trouvait de défendre la ville contre une attaque venant de l'intérieur. Toute la population étrangère de Yokohama se tint donc prête au départ, et fit embarquer à bord des navires en rade ses objets les plus précieux.

Devant cette panique, l'amiral Jaurès comprit que l'attitude la plus décidée serait aussi la plus efficace: il déclara sa ferme intention de rester à Yokohama et d'y protéger les résidens de toutes nations par tous les moyens en son pouvoir. Tout en priant le ministre de France de porter sa décision à la connaissance de ses collègues, il en informa les gouverneurs de Yokohama. La suite des événemens prouva qu'il n'avait pas engagé par cette énergique déclaration le

drapeau de la France dans une entreprise téméraire. Les Japonais n'avaient eu d'autre but, par leurs attermoiemens, que d'amener l'évacuation volontaire de la ville par toutes les puissances, sauf à engager sur un autre point le conflit avec les forces britanniques isolées. La résistance de l'amiral Jaurès les déconcerta, et, ne pouvant renouer de relations avec le colonel Neal, ils résolurent de venir trouver les autorités françaises. Dans une première entrevue, qui eut lieu à la légation de France entre M. de Bellecourt, l'amiral Jaurès et les gouverneurs japonais, ceux-ci reprirent leur thème habituel : ils attribuèrent le non-paiement de l'indemnité au désaccord des membres du *gorodjo*, et dans leur conviction ce paiement serait loin de garantir la sécurité des étrangers. Ils reconnaissaient du reste pour la première fois qu'ils devaient protection à la ville et aux résidens des nations en paix avec le Japon, et ils promirent de s'entendre sur ce point avec l'amiral Jaurès, dont ils demanderaient au besoin le concours contre les *lonines* et les daïmios. Ils espéraient d'ailleurs que les hostilités avec l'Angleterre n'éclateraient ni à Yokohama ni même à Yédo. L'amiral Jaurès répondit aux gouverneurs que, lors même que les hostilités n'éclateraient pas dans la baie de Yokohama, le gouvernement japonais, en manquant à sa promesse récente et formelle, avait en réalité déclaré la guerre à la Grande-Bretagne, et que de plus, en cessant de protéger les sujets des autres puissances, il pouvait amener celles-ci à prendre les armes contre lui. Le soin de l'intérêt commun obligeait donc l'amiral d'aviser immédiatement à la défense de la ville, et il était bien décidé à ne la laisser, sous aucun prétexte, envahir par les troupes japonaises. La conférence fut reprise le lendemain à bord de la *Sémiramis*. Après quelques pourparlers, il fut stipulé que les milices indigènes resteraient constamment en dehors de Yokohama, et que la garde exclusive de ce port serait confiée à des troupes européennes. L'un des gouverneurs promit d'aller à Yédo informer le *gorodjo* de ces mutuelles dispositions; il se faisait fort aussi d'obtenir que la protection de la ville fût remise désormais, par une notification officielle, au commandant en chef des forces françaises.

L'amiral Kuper préparait cependant ses mesures coercitives. La première qui s'offrît à la pensée était la saisie des navires du taïkoun mouillés dans le golfe de Yédo. Le 23 juin 1863, la corvette anglaise la *Pearl* et une canonnière étaient venues en conséquence croiser devant les forts de la ville, et s'étaient postées en observation dans le chenal qui conduit au fond de la baie, quand on apprit que les Japonais consentaient enfin au paiement immédiat de l'indemnité, dont le montant était déposé depuis plusieurs jours aux bureaux de la douane. En effet, dans le milieu de la nuit du 23 au

24 juin, les gouverneurs de Yokohama se rendaient à la légation de France et demandaient une audience au ministre. « Le *gorodjo*, lui disaient-ils, appréciant vos conseils et ceux de l'amiral français, s'est décidé à payer les Anglais. Nous avons à la douane les fonds nécessaires; mais, comme nous ne pouvons ni ne désirons avoir de relations avec les autorités britanniques, nous vous proposons de remettre la somme entre vos mains. De cette façon, tout sera fini, s'il n'est pas trop tard pour que le ministre d'Angleterre puisse encore accepter le paiement. » M. de Bellecourt fit comprendre aux gouverneurs qu'il ne pouvait remplir cet office d'intermédiaire, mais qu'il consentait à intercéder auprès du colonel Neal pour amener l'heureuse solution des difficultés. Grâce à son entremise, tout fut réglé. Une heure après, le chargé d'affaires d'Angleterre informa les gouverneurs qu'il renouerait des relations pacifiques, si le paiement immédiat et intégral de l'indemnité était accompli le 24, avant sept heures du matin. Dès l'aube, un convoi de charrettes à bras, escorté d'officiers japonais, sortit donc de la douane, et se dirigea vers la légation britannique. Les Japonais cette fois s'exécutaient sans restriction et apportaient les 110,000 livres en bonnes piastres mexicaines.

Ainsi se termina pacifiquement, après deux mois de pourparlers et d'alternatives, ce premier incident de l'affaire Richardson. Au bout de quelques jours, la confiance paraissait revenue à Yokohama, et le commerce commençait à reprendre. L'amiral Jaurès sentait néanmoins qu'il ne devait pas s'endormir. A sa requête, le *gorodjo* lui adressa dans les premiers jours de juillet, ainsi qu'à l'amiral Kuper, une lettre qui déclarait les commandans en chef des forces anglaises et françaises chargés officiellement et au même titre de la protection de Yokohama, et les autorisait à se concerter au besoin, pour assurer cette défense, avec les commandans des navires d'autre pavillon mouillés sur rade. La communauté de vues et d'action de toutes les puissances ayant des traités avec le Japon était garantie par cet arrangement. L'amiral ne s'en était pas tenu là. Au moment le plus critique du différend, il avait appelé de Shang-haï la corvette le *Monge* et 250 hommes du 3e bataillon d'Afrique (1). L'arrivée de ce renfort lui permit d'établir un système

(1) A la même époque, le vice-amiral Kuper, prévoyant qu'il pourrait avoir besoin de troupes de débarquement, avait demandé au gouvernement de Hong-kong et au commandant de la garnison anglaise de Shang-haï de mettre à sa disposition un ou deux régimens d'infanterie. Cette demande était une simple prière, motivée par la gravité imprévue des événemens, car à moins d'ordre précis de la métropole, les forces anglaises de terre n'ont aucune communauté d'action avec les forces de mer dans les mêmes parages. Les autorités militaires de Hong-kong et de Shang-haï ne crurent pas les circonstances assez impérieuses pour qu'il y eût lieu de déroger à la règle, et la demande de l'amiral fut rejetée.

régulier de surveillance autour du quartier des étrangers et des rondes de nuit auxquelles concoururent des contingens des autres nations; de plus, un bon poste de fusiliers marins fut installé sur une des collines qui serrent de près la ville européenne et d'où l'on domine à la fois la rade et le pays. En cas d'attaque nocturne, les troupes à terre devaient, sur des signaux déterminés, se masser en de certains points, et les navires envoyer en toute hâte leurs embarcations et des renforts. De la sorte, on pouvait repousser les assaillans, ou bien, la défense de la ville devenant impossible, donner au personnel des légations et consulats et aux résidens le temps de se réfugier à bord des bâtimens de guerre.

Tandis qu'on prenait ces sages précautions, et le lendemain même du paiement de l'indemnité Richardson, il se produisit un incident qui parut tout d'abord un audacieux défi. Un vice-ministre du ta koun, celui qui avait apporté de Yédo aux gouverneurs l'ordre définitif de satisfaire aux réclamations des Européens, adressait à tous les représentans étrangers la lettre suivante :

« J'ai l'honneur de communiquer à votre excellence, par la présente, que j'ai été nommé avec pleins pouvoirs pour traiter au sujet de ce qui suit :

« J'ai reçu l'ordre de sa majesté le taïkoun, lequel a reçu l'ordre lui-même du mikado, de fermer les ports ouverts, et d'éloigner les étrangers sujets des puissances ayant conclu des traités, attendu que notre peuple ne veut avoir aucune relation avec eux; ainsi on traitera plus tard avec votre excellence à ce sujet.

« Présenté avec respect et considération le neuvième jour du cinquième mois de la troisième année de Bonkiou (24 juin 1863).

« ONGASAWARA-DZOUZIOU-NO-KAMI. »

Les gouverneurs venaient en même temps déclarer aux ministres anglais et français que si le taïkoun avait donné cet ordre, c'était pour obéir au mikado, le souverain suprême, qu'il n'avait pas encore pu rallier à sa politique; ce décret d'expulsion ne serait pas exécuté. Les représentans étrangers, ne sachant encore s'ils devaient prendre ou non au sérieux une notification aussi insensée, y firent la réponse qu'elle méritait, déclarant remettre le soin de l'exécution des traités aux mains des commandans en chef des forces européennes. A quelques jours de là, un membre du second conseil de Yédo, le prince Sakaï-Hida-no-Kami, vint aussi demander à entretenir l'amiral français de matières importantes. Le 1er juillet, il monta avec sa suite à bord de la *Sémiramis*, où s'était rendu de son côté M. de Bellecourt. Poussé tout d'abord à s'expliquer au sujet de l'ordre d'expulsion, il répéta la déclaration des gouverneurs. « C'est la première fois, ajouta-t-il, que le mikado, trompé sur le compte des étrangers, a donné un ordre injuste; le taïkoun l'a

transmis, et le gouvernement de Yédo a dû le notifier à son tour, tout en sachant que cet ordre n'est pas exécutable. Aujourd'hui notre but est d'aller en grand nombre à Kioto, où se trouve notre taïkoun, entouré d'ennemis qui cherchent à le détrôner pour se faire nommer à sa place. Nous voulons lui rendre la liberté, ce qui lui permettra de justifier ses actes et de faire revenir le mikado sur sa détermination. » Le daïmio concluait par une bizarre requête. Il demandait à l'amiral un ou plusieurs de ses navires de guerre pour l'aider à transporter *sous pavillon japonais* les troupes qu'il était nécessaire d'envoyer le plus tôt possible à Osaka. Les vapeurs du taïkoun étaient tous, à l'exception d'un seul, employés à diverses missions ou hors d'état de prendre la mer. Cette proposition fut repoussée, un pavillon étranger ne pouvant jamais, sur un navire de guerre, se substituer aux couleurs nationales. Les amiraux offrirent seulement de prêter appui au taïkoun en paraissant devant le port d'Osaka, où ils déposeraient par la même occasion des troupes japonaises. Un concours aussi manifeste ne parut point du goût du vice-ministre Sakaï. Pour rétablir l'ordre dans le pays, le gouvernement de Yédo n'avait pas, selon lui, besoin d'employer la force; s'il échouait toutefois dans son entreprise, il se déciderait enfin à accepter l'aide qui lui était si franchement offerte. Dans une nouvelle conférence qui eut lieu le lendemain à bord de la *Sémiramis*, et où assistèrent les autorités anglaises, le vice-ministre fut autorisé à noliser pour Osaka des vapeurs de commerce anglais qui se trouvaient alors sur rade. Un dernier incident se produisit à la fin de cette conférence. La population étrangère de Nagasaki était tenue en alarme par de nombreuses troupes japonaises qui campaient sur les hauteurs voisines de la ville. On insista auprès du vice-ministre pour qu'on affranchît les étrangers de cette surveillance désormais sans objet. Sakaï consentit à écrire immédiatement au gouverneur de Nagasaki, et sa lettre fut remise au capitaine du *Kienchan*, petit aviso à roues de notre division en partance pour la Chine, qui appareilla aussitôt. Ce navire avait ordre de passer par la Mer-Intérieure et de faire escale dans le port de Nagasaki, afin d'y remplir sa mission.

Le 9 juillet et les jours suivans, un grand mouvement de troupes japonaises se fit aux environs de Yokohama. Les vapeurs de commerce prêtés au vice-ministre arborèrent le pavillon du taïkoun (1), et prirent à bord de nombreux officiers et des détachemens d'infanterie. On vit défiler ces derniers dans les embarcations avec leurs tuniques blanches, leurs chapeaux de laque noire en forme de toit,

(1) Pavillon blanc portant au milieu une sphère rouge : c'est l'emblème du soleil levant.

portant le sac et la giberne en bandoulière. Les transports appareillèrent successivement et prirent la route du large. Était-ce une simple démonstration du gouvernement de Yédo, désireux de raffermir la suprématie un moment compromise du taïkoun, ou bien la guerre civile était-elle réellement engagée au Japon? Ce qui est certain, c'est que les événemens dont la Mer-Intérieure fut le théâtre quelques jours plus tard ne laissèrent place à aucun doute sur les véritables dispositions des daïmios à l'égard des étrangers.

II.

Au sud de l'île Nipon, qui est regardée comme la principale terre de l'empire japonais, les deux îles de Kiousiou et de Sikok comprennent entre elles et les deux pointes méridionales de Nipon une véritable *mer intérieure* où l'on pénètre par trois ouvertures. Un navire parti de la baie de Yédo arrive, après avoir longé la côte sud de Nipon, au canal de Kiwo, entrée orientale de cette mer; continuant sa route vers l'ouest, il parcourt une centaine de lieues dans ces eaux abritées des tempêtes; puis, franchissant la sortie occidentale, il débouche dans la mer de Chine, vis-à-vis la Corée, par le détroit de Simonoseki. Au lieu de s'engager dans ce détroit, il peut tourner au sud, et sortir de la Mer-Intérieure en passant entre les deux îles de Sikok et de Kiousiou par le canal de Boungo. La première route est bien connue des vapeurs de commerce qui se rendent de Shang-haï à Yokohama, ou de cette ville au port chinois. Pour ceux qui font escale à Nagasaki, elle est de beaucoup la plus courte, et le calme habituel des eaux de ce vaste bassin, la hauteur des montagnes qui l'entourent, assurent une navigation paisible aux bâtimens. Un grand nombre de daïmios ont leurs résidences sur les bords de la Mer-Intérieure et dans les nombreuses îles moins importantes qu'elle renferme; ces côtes et ces îles sont les parties les plus riches et les plus peuplées de l'empire. Au fond d'une baie, non loin de l'entrée orientale ou de Kiwo, s'élève la ville d'Osaka, le grand centre commercial du Japon, que les traités doivent ouvrir aux étrangers le 1er janvier 1867. A la sortie occidentale, étroite et dominée par des terres élevées, sur la rive de l'île Nipon, est l'ancienne ville de Simonoseki, d'où le détroit tire son nom.

En tout temps, les navires de guerre ou de commerce qui parcourent journellement cette route avaient remarqué de nombreux ouvrages de fortification construits sur différens points, notamment dans les passes et à l'approche des villes, et l'on pouvait croire que les Japonais, comme toutes les nations maritimes, avaient voulu mettre ainsi leurs côtes en état de défense. Quand à la nuit tom-

bante les navires mouillaient dans la passe, les équipages européens qui allaient chercher des vivres à terre étaient d'ailleurs généralement bien reçus par les habitans. Au mois de juin 1863, la corvette française le *Dupleix*, qui naviguait dans ces parages, trouva partout, sauf en un seul point, le même accueil bienveillant. Un soir qu'elle mouillait devant Simonoseki, le commandant vit des embarcations montées par des officiers japonais se diriger vers son bord; elles formèrent autour du navire comme un cordon sanitaire, éloignant avec brutalité les jonques de marchands qui se proposaient d'approvisionner la corvette, et paraissant vouloir s'opposer à toute espèce de débarquement. Le *Dupleix* appareilla le lendemain au petit jour, sans s'inquiéter de cette attitude des autorités de Simonoseki. On savait que la ville appartenait au prince de Nagato, le daïmio Matsedaïra-Daïdsen-no-Daïbou, déjà connu pour diriger conjointement avec le prince de Satzouma la croisade de la noblesse contre les étrangers; mais quelques jours après un autre incident plus grave éveilla enfin l'attention.

Le 25 juin 1863, l'aviso à vapeur le *Pembroke*, de la marine marchande américaine, se rendant de Yokohama en Chine par la Mer-Intérieure, arrivait vers trois heures du soir vis-à-vis de l'entrée intérieure du détroit de Simonoseki. Il mouilla devant la petite ville de Tanaoura, sur la côte sud du détroit, et hissa ses couleurs. Deux heures plus tard, un navire de construction européenne avec pavillon japonais vint jeter l'ancre à deux encâblures plus loin. A ce moment, un coup de canon fut tiré du haut des collines, à 4 milles au nord, et répété sur d'autres points de la côte. La nuit survint; tout paraissait parfaitement tranquille. A une heure du matin, le navire japonais, qui s'était un peu rapproché en virant sur sa chaîne, ouvrit subitement le feu de son artillerie sur le *Pembroke*. L'obscurité, qui était très grande, dissimulait par bonheur la position de l'aviso. Le capitaine fit immédiatement lever l'ancre. Un instant après, un brick reconnu pour appartenir au prince de Nagato, le *Lanrick*, passa à 40 mètres du *Pembroke*, vint mouiller près du bâtiment japonais, et ouvrit le feu à son tour. A ce moment, le *Pembroke*, qui avait terminé son appareillage, rétrograda en toute hâte et prit la route du canal de Boungo, poursuivi par les derniers boulets des deux navires. Un projectile avait coupé une de ses manœuvres.

Cette nouvelle parvint à Yokohama dès le 10 juillet. La corvette américaine le *Wyoming* quitta le lendemain la rade pour aller châtier les auteurs de cet inqualifiable attentat. L'aviso français le *Kienchan*, parti, comme on l'a vu, dans les premiers jours de juillet, avait dû prendre la même voie que le *Pembroke* et se présenter dans le détroit peu de temps après. On pensait que les navires ja-

ponais croisant dans ces parages n'auraient pas osé s'attaquer à un bâtiment de guerre. Cet espoir fut trompé. Le paquebot l'*Hellespont*, arrivant le 15 à Yokohama, apporta de Nagasaki une fâcheuse nouvelle. Le *Kienchan* avait paru le 8 au matin dans le détroit de Simonoseki, et avait été assailli par le feu des batteries de la rive nord, appartenant au prince de Nagato, et par celui de deux de ses navires. Il avait échappé à grand'peine à cette furieuse attaque, et, sorti du détroit, avait continué sa route sur Nagasaki. M. Lafon, le capitaine du *Kienchan*, ayant rencontré dans les passes de cette rade la corvette hollandaise la *Méduse*, en marche pour Yokohama, lui avait confié son rapport détaillé sur l'événement; puis il avait remis la lettre du prince Sakaï au gouverneur de Nagasaki et s'était hâté de cingler vers la Chine.

Il était donc bien établi qu'un de ces grands daïmios à demi indépendans avait, au mépris de la paix, assailli par surprise un navire portant le pavillon français, et, ce qui rendait encore l'attentat plus grave, un bâtiment de guerre, représentation tout à fait directe de la nation dont les mâts arborent les couleurs. Aussi l'amiral Jaurès résolut-il immédiatement d'aller infliger sur les lieux mêmes une punition exemplaire au seigneur de Simonoseki. Avis en fut donné au *gorodjo*, et quelques heures après l'arrivée de la nouvelle l'aviso le *Tancrède* reçut l'ordre d'appareiller et prit la route du large. Il devait servir d'avant-garde et sonder les passes peu profondes de la Mer-Intérieure. Le même jour, la *Sémiramis*, avec laquelle il avait rendez-vous dans le canal de Boungo, se mit en route, ayant à son bord une compagnie du 3e bataillon d'Afrique. Les deux corvettes le *Monge* et le *Dupleix* restaient sur la rade de Yokohama pour veiller à la sécurité de la ville. Quant à l'amiral Kuper, qui se disposait à cingler avec son escadre sur Kagosima, il promit d'attendre, pour partir, le retour de la *Sémiramis*, et offrit même à l'amiral le concours d'une canonnière. Cette offre ne fut pas acceptée, car il s'agissait uniquement, jusqu'à nouvel ordre, de venger une insulte faite au pavillon, et non de prévenir par une opération collective, telle que l'occupation du détroit, le retour d'agressions semblables.

Le 16 juillet 1863 au matin, nous appareillons par une pluie battante, nous passons le détroit d'Ouraga et gagnons le large. Une mer très houleuse et le vent contraire ralentissaient notre marche. Dans l'après-midi, l'on signale la corvette la *Méduse* et l'on tourne aussitôt le cap sur ce bâtiment. Vers cinq heures, les deux navires sont en panne; une baleinière est mise à la mer, et malgré la houle l'on accoste un moment la *Méduse* sous le vent. Le commandant de la corvette nous confie deux rapports, l'un du capitaine du *Kienchan*, l'autre de M. de Graeff van Polsbroeck, consul-général des

Pays-Bas, passager à bord de la corvette hollandaise; ce dernier rapport était relatif à un violent combat que la *Méduse*, elle aussi, avait dû livrer en passant le détroit de Simonoseki.

Il faut tout de suite dire un mot des dangers auxquels avait échappé notre petit aviso le *Kienchan*. Le 8 juillet, à cinq heures du matin, ce bâtiment, mouillé à l'entrée intérieure du détroit, se disposait à lever l'ancre, lorsqu'un canot, monté par huit hommes et deux officiers japonais, se présenta le long du bord et adressa plusieurs questions au pilote indigène qui se tenait sur la passerelle : « quel était le navire? d'où venait-il? » Les officiers japonais ne se faisant pas reconnaître, il leur fut intimé l'ordre de s'éloigner, et le canot repartit du côté de Simonoseki. Un quart d'heure après, le *Kienchan* appareilla et s'engagea dans le détroit, pavillon et flamme (1) déployés. A ce moment, deux coups de canon furent entendus à une très grande distance. Un petit fort construit sur la rive nord était à peine dépassé que les pièces qui l'armaient se mirent à tirer; les boulets ricochèrent assez loin derrière le navire, et le capitaine, ne pouvant soupçonner les moindres intentions hostiles, crut à un exercice de tir interrompu pour laisser passer le *Kienchan;* mais quelques minutes après un boulet rasait presque la mâture du *Kienchan*, et deux autres batteries, placées en avant de la première sur la côte, ouvraient à leur tour un feu très vif et bien dirigé. Stupéfait de cette agression et l'attribuant à quelque défense de franchir les passes, le capitaine, tout en faisant armer ses deux pièces, mit une baleinière à flot. Un officier et un interprète de la légation de France, qui se trouvaient à bord, étaient sur le point de s'y embarquer pour aller demander les motifs de ces actes étranges d'hostilité, quand un boulet vint fracasser l'embarcation. En même temps deux navires japonais, mouillés sur l'avant dans le détroit, joignaient leur feu à celui des autres batteries. Le bâtiment paraissait perdu. Revenir en arrière était impossible; cette opération, dans un chenal étroit et battu d'un rapide courant, eût exigé trop de temps. Le capitaine adopta immédiatement la seule chance de salut qui s'offrît à lui : il fit démaillonner la chaîne, et, laissant son ancre au fond, il reprit sa route à toute vitesse, sous le feu toujours nourri des batteries, qui faisait voler en éclats les parois du navire et coupait toutes les manœuvres. Il envoya seulement en passant quelques coups de canon aux deux navires qui se disposaient à appareiller, et ne tarda pas à atteindre la sortie extérieure du détroit. En ce point, deux passes se présentaient pour gagner le large : l'une, suivie par tous les navires d'un certain tonnage, longeait la ville de

(1) La flamme est, pour toutes les nations maritimes, le signe distinctif du bâtiment de guerre.

Simonoseki et la côte nord d'où partait le feu; l'autre, peu profonde, circulant au milieu des bas-fonds et fréquentée généralement par les jonques, contournait au sud la côte de Kiousiou : on y voyait bien des batteries, mais jusqu'alors elles étaient restées silencieuses. Le pilote japonais, effrayé par les projectiles, était incapable de rendre le moindre service; toutefois le capitaine n'hésita pas à s'aventurer, après des sondages faits avec soin, dans la dernière des deux passes. Les deux navires japonais avaient déployé leurs voiles et gagnaient le *Kienchan* de vitesse. Par bonheur, ils n'osèrent s'engager sur les bas-fonds. Vingt minutes après ce second appareillage, le *Kienchan*, poursuivi par les derniers boulets de Nagato, se trouvait hors d'atteinte. Sa coque, au-dessus de la flottaison, était criblée par les projectiles; mais personne à bord n'avait été atteint autrement que par de légers éclats de bois.

Le lendemain, le *Kienchan* rencontrait à l'entrée du port de Nagasaki la corvette la *Méduse*, qui se dirigeait vers le détroit de Simonoseki, et lui racontait l'agression brutale dont il avait failli être victime. Le commandant de la *Méduse*, M. de Casembroot, ne crut pas néanmoins devoir modifier sa route. Les Hollandais, ces vieux et paisibles alliés des Japonais, à qui ils avaient enseigné l'art moderne de la guerre, ne devaient-ils pas pouvoir passer impunément devant leurs canons? Toutefois, lorsque la *Méduse* se présenta, le 11 juillet au matin, à l'entrée extérieure du détroit, on n'avait négligé à bord aucun des préparatifs nécessaires pour le combat. La ville de Simonoseki s'étalait dans le fond du détroit, au pied des collines. Lorsque la *Méduse* n'en fut plus qu'à une faible distance, et que les couleurs hollandaises eurent été déployées, quelques coups de canon, probablement des signaux, partirent d'une batterie et d'un brick à l'ancre. Chacun se tenait à son poste, et le navire continua sa marche en avant. Deux bâtimens mouillés devant la ville de Simonoseki portaient au grand mât le pavillon bleu et blanc du prince de Nagato. La *Méduse* en était à trois encâblures (600 mètres) environ, quand ils firent, en même temps qu'une batterie de huit pièces, une décharge générale sur la corvette. Une pluie de fer, heureusement dirigée trop haut, passa par-dessus les bastingages. Les batteries de la côte de Kiousiou restant silencieuses, le commandant de la *Méduse* fit armer aussitôt ses huit pièces de bâbord et tirer sur l'ennemi; les projectiles portèrent dans la batterie japonaise et sur l'un des navires, où ils parurent faire de grands ravages. L'étroitesse de la passe obligeait la *Méduse* à poursuivre sa route; tout en filant à petite vitesse, elle soutint ce combat d'artillerie. Une nouvelle batterie sur la côte venait d'ouvrir son feu; les boulets du calibre de 24 et les obus pleuvaient sur la corvette; plusieurs de ces derniers éclatèrent à bord. Quelques hommes

tombèrent mortellement atteints; le feu prit un instant en deux endroits du navire. Le combat devenait de plus en plus inégal; la *Méduse* accéléra sa marche, tout en continuant un feu nourri de ses pièces de bâbord. A mesure qu'elle s'éloignait d'une batterie, de nouvelles décharges partaient d'autres ouvrages échelonnés le long de la côte. Enfin, une heure et demie après s'être engagée dans le détroit et sous le feu de deux navires et de sept batteries, la *Méduse* atteignit la Mer-Intérieure. Elle comptait quatre morts et cinq hommes grièvement blessés; trente et un projectiles avaient frappé la coque du bâtiment, dont la machine était cependant restée saine et sauve.

Tels sont les faits que nous recueillîmes à bord de la corvette hollandaise, et il résultait de ces rapports que le nombre des batteries de la côte nord, l'étroitesse de la passe et la rapidité des courans rendaient le détroit très périlleux à franchir devant Simonoseki; un seul boulet atteignant la machine ou le gouvernail aurait pu amener l'échouage sous le feu ennemi, et si le prince de Bouzen, sur la côte sud, celle de Kiousiou, n'était pas resté spectateur indifférent de la lutte, nul doute que le *Kienchan* et la *Méduse* n'eussent succombé.

Le jour suivant, la houle ayant augmenté et les grains ne permettant pas de voir la terre, notre navigation devint plus lente et plus difficile; il fallut s'éloigner de la côte. Le 18 au soir, nous reconnûmes enfin l'entrée du canal de Boungo; dans la journée, le *Tancrède* nous avait ralliés au large. Le 19, au jour, nous donnions dans le canal, précédés du *Tancrède*. Les grains continuaient et permettaient à peine d'apercevoir par instans les deux rives. La passe est large, mais semée d'écueils, et l'hydrographie en est encore incomplète. Après avoir rangé de près quelques dangereux récifs, nous entrâmes enfin vent arrière dans la Mer-Intérieure. Ici la passe s'élargit. Tandis que nous mettions le cap au nord-ouest, les terres disparaissaient presque entièrement à l'horizon; mais, au calme des eaux, malgré la continuation de la brise, nous devinions qu'une barrière arrêtait la houle derrière nous. Les jonques se montraient de tous les côtés de l'horizon en assez grand nombre. Le soir, après avoir doublé l'un des promontoires de Kiousiou, nous vînmes jeter l'ancre en avant de l'entrée du détroit de Simonoseki. Des terres élevées, courant au nord et à l'ouest, formaient comme un vaste entonnoir qui s'ouvrait vis-à-vis de notre mouillage. La journée avait été employée à faire les derniers apprêts pour les opérations du lendemain. L'amiral avait rédigé une proclamation qui annonçait aux habitans du pays les circonstances dans lesquelles il se présentait. Il ne venait pas avec l'intention de nuire aux populations paisibles, mais pour venger sur leur prince l'insulte que

ce dernier avait faite, quelques jours auparavant, au pavillon de son pays.

Le 20 au matin, par un très beau temps, on appareillait avant six heures. Le *Tancrède* nous suivait. L'amiral, sur les rapports du *Kienchan* et de la *Méduse*, avait renoncé à faire éclairer la route par le *Tancrède;* ce petit navire, faible de coque et ayant une machine très vulnérable, eût été trop exposé, si un feu inopiné l'avait surpris. A mesure que nous avancions vers le centre de l'entonnoir formé par les terres, les détails de la côte apparaissaient peu à peu. Le branle-bas est sonné enfin; chacun est à son poste, et le plus grand silence règne à bord. Un paysage splendide se déploie devant nous : sur les deux rives, des collines couvertes de bois, des ravins verdoyans descendent jusqu'à la mer. Quelques jonques à la voile s'engagent dans le détroit, et disparaissent successivement derrière la pointe de Kiousiou. C'est un peu plus loin, cachée par cette pointe, que se trouve, à 6 kilomètres environ, la ville de Simonoseki.

Deux coups de canon, tirés au nord dans les montagnes, et que nous avions faiblement entendus, venaient, suivant l'usage des défenseurs du détroit, de signaler notre approche. De ce côté, nous apercevons un château au milieu des bois; c'est la résidence de Chofoo, l'un des princes de la famille de Nagato; toutefois ce château, par sa position, ne commande pas l'approche du détroit, et l'amiral, le laissant à droite, donne l'ordre de s'engager lentement dans la passe, en rangeant d'aussi près que possible la côte opposée. Vers six heures et demie, une batterie se démasque tout à coup sur la rive nord; il est facile de compter cinq pièces, qui se présentent sous un angle de 45 degrés, à six ou sept encâblures de distance. A ce moment, la frégate, que la rapidité du courant nous empêche de maîtriser, s'échoue légèrement; elle ne reprend sa marche qu'au bout de vingt minutes, et nous mouillons un peu plus en avant.

La côte ennemie reste silencieuse, mais un grand mouvement s'opère dans la batterie japonaise. Une rizière s'étend à gauche et la sépare des collines plus éloignées; au pied de ces collines s'élèvent deux petits villages, et un peu plus haut un grand édifice construit sur terrasse en maçonnerie. Les pilotes du pays qui sont à bord nous le désignent comme une habitation seigneuriale; l'on aperçoit des soldats japonais qui courent entre l'un des villages et la batterie et garnissent en grand nombre les parapets. Des cavaliers partent au galop dans la direction de Simonoseki. De ce côté, une route qui mène à la ville suit les sinuosités de la côte; on croit y distinguer de nouveaux ouvrages; à une assez grande distance, près de la pointe de Kiousiou, qui nous cache les premières maisons de Simonoseki,

on remarque, à la lunette, une troupe d'hommes réparant une batterie; des officiers, reconnaissables à leurs brillantes armures, dirigent les travailleurs.

Aussitôt que l'on eut mouillé, les dispositions furent prises pour l'embossage; l'ennemi, qui eût pu gravement contrarier cette opération, ne changeait pas cependant le pointage de ses pièces, qui demeuraient silencieuses (1). A sept heures, la *Sémiramis* commence le feu, dirigé avec régularité et une grande justesse sur la batterie, dont les parapets volaient en poussière, sur le village où les soldats avaient été aperçus, et sur l'édifice à terrasse blanche. Les Japonais s'étaient réfugiés dans les bois. D'autres boulets, lancés sur la route de Simonoseki, où l'on remarquait du mouvement, produisirent un effet semblable. L'ennemi ne répondant pas, le tir ne fut continué que très lentement sur la batterie et les points environnans.

Vers neuf heures, la côte paraissant abandonnée, le *Tancrède*, qui prenait la batterie d'enfilade, reçut l'ordre de se porter en avant dans la passe, afin de reconnaître les ouvrages plus éloignés. Il appareilla et passa le long de notre bord. Un moment après, comme il se présentait dans la ligne de tir de la batterie, celle-ci se couronna tout à coup de servans et ouvrit sur l'aviso un feu à ricochet fort bien dirigé. Le *Tancrède* stoppa sa machine et riposta de ses quatre pièces, tandis que la frégate couvrait de projectiles les parapets de l'ennemi. Nos boulets à percussion éclataient sur les pièces et renversaient les servans. La batterie n'avait pas tiré une douzaine de coups qu'elle était évacuée par ses défenseurs. Le *Tancrède* en même temps opérait son évolution un peu plus loin. Il mouilla près de nous sans avoir été inquiété, et le lieutenant de vaisseau Julhiet, capitaine de cet aviso, vint à bord de la *Sémiramis*. Il avait, disait-il, reconnu sur l'avant, du côté de Simonoseki, d'autres ouvrages qui s'apprêtaient à faire feu à leur tour. Quant au *Tancrède*, trois boulets l'avaient sérieusement atteint, l'un traversant la coque à la flottaison, les deux autres coupant son mât d'artimon et son petit mât de flèche. L'expérience que l'on venait de faire prouvait clairement que notre tir, quelque bien dirigé qu'il fût, n'empêcherait pas les Japonais de reprendre leur feu tant qu'ils auraient encore une pièce en état de servir. L'amiral décida en conséquence que les troupes de débarquement iraient s'emparer de la batterie, la détruire, occuper le village et le château, faire en un mot dans ce rayon tout le mal possible à l'ennemi. Pendant que les hommes

(1) Il est difficile de s'expliquer le silence de l'ennemi, qui était à ses pièces. Il est probable que, ne pouvant tirer sur la frégate sans envoyer des boulets dans un des grands villages près desquels nous nous trouvions, il eut ordre de ne pas faire usage de ses pièces dans de telles conditions.

dînaient et se reposaient, un feu très lent était continué sur les alentours de l'ouvrage.

Un curieux incident se produisait alors sur la rive opposée. Nous étions embossés devant la petite ville de Tanaoura, appartenant, comme toute la côte sud du détroit, au prince de Bouzen. Dès le commencement de l'action, une foule considérable avait garni la grève, les nombreuses jonques mouillées en avant et les escaliers conduisant à des pagodes qui s'élevaient sur la montagne. Une heure après notre mouillage, M. l'abbé Girard, missionnaire très versé dans la langue japonaise, et l'interprète de la légation de France, accompagnés d'une escorte, étaient chargés d'aller trouver les autorités de la ville de Tanaoura et de leur remettre la proclamation de l'amiral. Ils débarquèrent au milieu d'une population dont l'attitude n'indiquait aucune malveillance; cette foule, sans manifester d'autre sentiment que celui de la curiosité, assistait au combat comme à un spectacle, discutant et jugeant la justesse de chaque coup. Nos deux envoyés, conduits aussitôt chez l'*obounio* ou maire de la ville, furent gracieusement accueillis par ce fonctionnaire : il les fit asseoir à la place d'honneur et écouta leurs explications; enfin, recevant de leurs mains la proclamation, il l'expédia, séance tenante, au prince de Bouzen par un messager extraordinaire.

A midi, les embarcations sont armées en guerre et reçoivent la compagnie de marins-fusiliers de la frégate (lieutenant de vaisseau Miet) et celle des chasseurs du bataillon d'Afrique (capitaine Côte), en tout deux cent cinquante hommes, placés sous le commandement du capitaine de vaisseau Le Couriault du Quilio. Le chef d'état-major Layrle accompagne la colonne. La petite flottille aborde au pied de mamelons qui s'étendent sur la droite et dominent la batterie en arrière. Les chaloupes lancent quelques obus pour éclairer le bois; les hommes sautent à terre et se rangent sur le rivage sans que l'ennemi accuse sa présence. La partie la plus délicate de l'opération est ainsi terminée sans encombre. Les chasseurs gravissent aussitôt le mamelon qu'ils doivent occuper, tandis que, longeant la mer, les fusiliers se portent en deux sections sur la gauche pour s'emparer de la batterie par la gorge. Quelques instans après, les trois petites colonnes disparaissent dans les bois en engageant la fusillade. C'est un moment critique, car nous ignorons où sont les forces de l'ennemi; mais bientôt un mouvement s'opère dans la batterie. Ce sont nos marins qui l'ont emportée et qui agitent leurs chapeaux en couronnant les parapets. Les chasseurs ont balayé les bois du mamelon en arrière et disparaissent sur le versant opposé, pendant que les marins enclouent les pièces et entassent sous les affûts des matières inflammables. Tandis que ce travail de destruction s'accomplit, quelques détachemens traversent la rizière à gauche

et se portent sur le village et l'édifice à terrasse; les Japonais s'enfuient devant l'élan de nos hommes et se réfugient sous les bois au fond du vallon, n'osant pas se montrer à découvert et continuant un léger feu de tirailleurs. Une épaisse fumée, signe précurseur de l'incendie, s'élève sur différens points du village.

Le *Tancrède*, qui vient de mouiller plus loin dans le détroit, nous avertit vers une heure que des colonnes de troupes arrivant de Simonoseki se portent rapidement, par la route latérale à la mer, sur le vallon où se passe l'action. Nous les apercevons bientôt : on voit briller leurs armes, lances ou fusils; on distingue des cavaliers. Le tout forme un long ruban qui serpente sur plusieurs kilomètres, caché à certains momens derrière la verdure, puis reparaissant un peu plus loin. La route, là où elle est bordée de maisons, forme une large chaussée à découvert le long de la mer. Le *Tancrède* et la *Sémiramis* la balaient aussitôt de leurs boulets. On voit les Japonais, rapidement désorganisés, se retirer en arrière ou se jeter de côté sous les bois. La tête de leur colonne est parvenue au mamelon qui se dresse en avant de la rizière où sont engagés nos hommes. A ce moment, arrêtés par le feu de nos vaisseaux, les Japonais cessent d'avancer, forment précipitamment une barricade en travers de la route, et, cachés derrière cet abri, envoient quelques décharges de mousqueterie aux chaloupes de débarquement. Celles-ci ripostent avec leurs obus et reviennent ensuite sous la batterie.

A deux heures de l'après-midi, on tirait encore quelques coups de fusil au fond du vallon. Tandis que nos hommes ralliaient la batterie, les affûts des pièces étaient en pleine combustion; les deux villages brûlaient au milieu d'une épaisse fumée. Une demi-heure plus tard, pendant que les troupes se rembarquaient dans les canots, le grand édifice à terrasse blanche faisait subitement explosion, lançant dans les airs une immense colonne de feu et de débris. A trois heures, les combattans rentraient à bord. Le commandant du Quilio fit son rapport, chaque officier racontait ses impressions et les incidens de l'affaire. Ces impressions, ces incidens pouvaient se résumer en quelques mots. Une fois débarquées, les trois colonnes avaient rencontré dans les bois de petits groupes de fantassins japonais qui fuyaient en déchargeant leurs armes; les balles et les baïonnettes en avaient atteint un certain nombre. Tandis que les chasseurs balayaient le mamelon et redescendaient le versant opposé, les marins arrivaient sur la batterie; celle-ci était déserte. Les cinq pièces qui l'armaient, toutes en bronze, du calibre de 24, étaient parfaitement installées sur affûts de côte avec plates-formes à pivot. L'une d'elles avait été précipitée de sa plate-forme par l'un

de nos projectiles. Nos boulets, traversant un parapet insuffisant, avaient labouré la batterie, où des débris humains et des vêtemens ensanglantés gisaient à terre. Aussitôt l'occupation faite, le commandant ordonna de détruire les affûts, d'enclouer les pièces et de jeter à la mer les munitions découvertes dans une poudrière. Un détachement, traversant la rizière, s'était porté sur le village et à la lisière des bois; les Japonais avaient fui partout sans résister, se bornant à riposter en tirailleurs, au fond du vallon, à l'abri des arbres. Le feu avait été mis successivement aux différens points du village qui servaient de logemens aux soldats japonais. Dans quelques-unes des cases étaient rangées des armures; dans une habitation d'officiers, l'on avait trouvé des ouvrages de tactique militaire, traduits des langues européennes en japonais; l'un de ces ouvrages, imprimé en caractères hollandais, était encore ouvert à la page où sans doute le lecteur l'avait quitté précipitamment : à cette page, on traitait *des navires attaqués par une batterie au moment où ils ont à lutter contre un courant violent*. Le détachement de marins, conduit par le chef d'état-major Layrle, s'était porté jusque sur le château à terrasse blanche; une partie de l'édifice était un logement de chefs, le reste un grand magasin de poudre et de projectiles; le feu avait été mis à l'un des angles, et bientôt après le tout avait disparu dans une immense explosion. A ce moment, le signal de retraite était donné, et nos hommes, après s'être repliés lentement sans être suivis de l'ennemi, se rembarquaient en bon ordre.

Ce brillant succès ne nous avait coûté que trois hommes légèrement atteints et un chasseur mortellement blessé. L'ennemi n'avait laissé qu'un petit nombre de morts sur le terrain; mais l'artillerie des navires, lançant ses feux avec la plus grande précision sur la batterie et ses colonnes, avait dû lui faire subir des pertes considérables (1). En récapitulant les incidens du combat, l'on est amené à conclure que les Japonais avaient été surpris par notre descente inopinée, car les détachemens affectés à la garde du terrain avaient lâché pied au premier feu. Quant aux milices de renfort accourues de Simonoseki, nos boulets les avaient refoulées sans peine dans les bois. Nos hommes rapportaient de curieux trophées : des sabres, des lances, des fusils, des mousquets à mèche d'ancienne date et d'origine hollandaise, des armures. Celles-ci principalement excitèrent notre intérêt; elles rappelaient d'une manière frappante celles de nos anciens chevaliers : casque, cuirasse, brassards, cuissards, tout s'y retrouvait. Ces armures étaient d'une composition assez

(1) A quelques jours de là, on apprenait à Nagasaki par un navire japonais qui arrivait de Simonoseki que Nagato avouait une perte de cent cinquante officiers et soldats.

dure, quelquefois doublée de métal, recouverte de laque, mais qui résisterait difficilement aux balles; les attaches étaient en soie. Quelques-unes de ces armures, sans doute celles des chefs, étaient tout étincelantes de lames d'or et ornées des plus vives couleurs. Cette tenue guerrière des Japonais était déjà il y a plusieurs siècles, au temps des siogouns (1) et de leurs luttes intestines, celle qu'ils avaient adoptée pour aller à l'ennemi. L'introduction toute récente de l'art de la guerre moderne leur en a démontré l'inefficacité; sans renoncer entièrement à ce brillant costume de combat, ils ont adopté, pour leurs troupes armées à l'européenne, une tenue plus légère et plus propre à l'exécution des manœuvres. Les soldats du prince de Nagato tombés sous nos coups étaient, à peu de chose près, vêtus comme les fantassins du taïkoun.

Cependant d'épaisses colonnes de fumée, continuant à sortir du vallon, avaient porté à Simonoseki la nouvelle de notre succès, et apprenaient au prince de Nagato que l'insulte faite à notre pavillon n'était pas restée impunie. L'opération accomplie permettait aux navires de s'avancer en vue de Simonoseki et de réduire cette ville en cendres sans avoir sérieusement à craindre le feu de batteries éloignées; il y avait encore derrière nous, à notre portée, le château de Chofoo, d'où était parti le signal des hostilités, et il suffisait de quelques boulets pour le détruire; mais à quoi bon, sans nécessité et contre les termes de la proclamation lancée le matin, dévaster la campagne et faire ainsi retomber sur de paisibles paysans la punition du crime de leur maître? Le retour fut donc décidé, et nous appareillâmes un peu avant la nuit pour aller mouiller en dehors des passes.

Nous revînmes à Yokohama par la Mer-Intérieure. Le 21, dans l'après-midi, après avoir traversé la partie occidentale de cette mer, nous nous engagions dans les détroits qui la font communiquer, entre Nipon, Sikok et les îles voisines, avec la mer d'Osaka. Rien ne saurait donner une idée du splendide tableau qui, jusqu'à la nuit, nous tint sur le pont, attentifs et charmés. Tantôt resserrée entre deux promontoires, tantôt s'élargissant en baies profondes, la passe que nous suivions, emportés par un courant rapide, présentait à chaque instant à nos yeux un spectacle nouveau et imprévu : des collines couvertes de verdure jusqu'au bord de la mer, de nombreux villages, des pagodes et des châteaux pittoresquement assis sur les hauteurs, des centaines de barques pêchant ou naviguant au milieu de ces eaux, à l'horizon de hautes montagnes aux sommets escarpés, tel est l'ensemble qui s'offrait à nous et que le soleil

(1) Lieutenans du mikado qui ont peu à peu usurpé le pouvoir exécutif au Japon sous le nom de taïkouns.

couchant colorait de reflets violacés. La nuit était venue que nos yeux cherchaient encore, à travers les ténèbres, à saisir les aspects de cette belle nature. Nous jetâmes l'ancre un peu au-delà d'une baie au fond de laquelle se dessinaient vaguement les murs et les hautes tours du château de Mihara. Le lendemain, nous entrions dans la mer d'Osaka par le détroit qui sépare l'île Nipon d'Awasisima, et deux jours après, le 24 au matin, nous étions mouillés à Yokohama, où le *Tancrède* nous rejoignit bientôt.

La France n'avait pas seule tiré vengeance des actes perfides d'hostilité dont le détroit de Simonoseki avait été le théâtre. La corvette américaine le *Wyoming*, partie également, on le sait, pour la Mer-Intérieure, avait, peu de jours avant notre arrivée sur les lieux, pris la plus audacieuse revanche de l'acte d'agression commis sur le *Pembroke*. Le *Wyoming*, bâtiment à marche rapide et calant peu d'eau, ne portait qu'un petit nombre de pièces et deux énormes canons de 110 livres. Arrivé en vue de l'entrée intérieure du détroit, il s'y engagea à toute vitesse, sans répondre au feu des deux ou trois batteries qui le saluèrent successivement. L'équipage était couché sur le pont; les boulets passèrent, faisant peu ou point de dégâts. Le navire, ainsi arrivé près des bâtimens de Nagato, mouillés devant Simonoseki, lâcha subitement sur cette flottille sa bordée de tribord. Un projectile de la pièce de 110, lancé presque à bout portant sur le vapeur le *Lancefield*, en ce moment chargé de monde et se disposant à l'attaque, traversa sa coque et sans nul doute la chaudière, car on vit les Japonais se précipiter à la mer devant des flots de vapeur. Une minute après, comme les autres batteries se démasquaient dans la seconde partie du détroit, le commandant du *Wyoming* fit évoluer le bâtiment pour revenir sur ses pas. Malheureusement la corvette s'échoua dans cette opération, rendue difficile par l'étroitesse de la passe, et devint un but immobile au feu croisé de plusieurs batteries; en quelques minutes, le côté faisant face à l'ennemi fut criblé de projectiles; douze hommes, dont six mortellement frappés, venaient de tomber sur le pont du navire. Ayant enfin réussi à se dégager, le *Wyoming* reprit sa marche en sens contraire, envoya en passant une seconde bordée aux navires, dont l'un coulait bas, et, défilant une seconde fois sans répondre devant les batteries de l'entrée du détroit, se retrouva bientôt dans la Mer-Intérieure. Quelques jours après, la corvette rentrait à Yokohama pour réparer ses avaries.

Du 8 au 20 juillet, quatre engagemens s'étaient donc succédé dans ces parages. Le détroit restait fermé, car le prince de Nagato, malgré la destruction d'une partie de ses navires et de ses batteries, pouvait, en peu de temps, créer de nouveaux obstacles; mais la France et l'Amérique avaient maintenu sauf l'honneur de leur

pavillon, et si la question n'était pas encore résolue, du moins cet acte de vigueur était propre à faire réfléchir les daïmios les plus orgueilleux et les plus puissans. Ce qu'il y avait de particulièrement curieux, c'était l'attitude des Japonais et la façon dont ils appréciaient ces divers événemens. Pour les gens du peuple, tout cela n'était qu'une sorte de spectacle auquel ils assistaient en curieux et sans s'y mêler; la crainte des *yacounines* eût suffi d'ailleurs pour leur imposer la discrétion la plus absolue. Quant aux gouverneurs de Yokohama, ils vinrent à bord de la *Sémiramis* demander des détails sur l'engagement, et félicitèrent l'amiral d'un succès qui, disaient-ils, était favorable au taïkoun. Les autorités de Nagasaki tinrent le même langage à notre consul; mais, malgré l'issue des combats de Simonoseki, le *gorodjo* ne paraissait pas vouloir s'arrêter dans son essai de mise à néant des traités conclus. Le 24 juillet, répondant aux plaintes adressées par M. de Bellecourt à Yédo à la suite de l'agression du *Kienchan*, il exprimait son étonnement qu'un des princes eût osé attaquer un navire français, et il s'engageait à examiner sérieusement l'affaire. Il ajoutait cependant : « Nos envoyés, dites-vous dans votre lettre, vous ont déclaré que notre gouvernement n'est pas en mesure de forcer quelques-uns des princes à l'obéissance. Un tel état de choses n'existe pas en réalité, et cette assertion ne peut avoir d'autre base qu'un malentendu survenu dans les conférences. »

Devant ces réponses évasives et dilatoires à de justes récriminations, les représentans des puissances durent se concerter immédiatement pour l'adoption d'une ligne de conduite commune. Le 25 juillet, les ministres et chargés d'affaires de France, d'Angleterre, des États-Unis et des Pays-Bas, réunis en conférence, déclarèrent qu'il était indispensable, sous peine de voir les Japonais méconnaître peu à peu les clauses encore observées des traités, de procéder, avec le concours des forces navales actuellement au Japon, à la réouverture de la Mer-Intérieure, passe nécessaire à la navigation commerciale; le gouvernement de Yédo serait informé de cette décision et verrait dans un délai déterminé à satisfaire les puissances avant que celles-ci engageassent les opérations militaires. Appelés à donner leur avis, les commandans en chef opinèrent pour qu'on se pressât moins d'agir. La liberté de la Mer-Intérieure ne ressortant pas catégoriquement des termes des traités, il était selon eux plus naturel d'exiger tout d'abord l'exécution des clauses dûment stipulées. Seulement, comme la Grande-Bretagne en particulier avait des réparations formelles à exiger du prince de Satzouma, l'amiral Kuper résolut de se porter chez ce prince avec une partie de sa division navale, tandis que l'amiral Jaurès resterait à Yokohama pour veiller à la sûreté de la ville. Le gouverne-

ment de Yédo reçut aussitôt avis du résultat de ces conférences des ministres; on verra le compte qu'il en tint.

III.

Le 6 août 1863, le vice-amiral Kuper appareilla de la baie de Yokohama avec la frégate à hélice l'*Euryalus*, les corvettes le *Perseus*, la *Pearl* et l'*Argus*, les canonnières *Coquette*, *Race-Horse* et *Havoc*, en tout sept bâtimens portant quatre-vingt-neuf canons. A bord de l'*Euryalus* se trouvait le chargé d'affaires britannique, le colonel Neal, avec sa suite. La division se dirigea à la voile, à sa sortie du golfe de Yédo, sur le détroit de Van-Diémen, au nord duquel s'élève Kagosima (1), cité populeuse et manufacturière, qui appartient au prince de Satzouma. Chacun pensait à bord de l'escadre que l'expédition se bornerait à une simple promenade, et que l'aspect seul des canons anglais aurait raison de l'arrogant daïmio. L'amiral arriva le 11 août dans l'après-midi à l'entrée de la baie de Kagosima, et mouilla le soir près des rochers des *Sept-Iles*. Le 12, à sept heures du matin, il s'engageait plus avant, précédé de petits bâtimens sondeurs.

Kagosima est située au fond d'une baie, sur la rive occidentale, en face de la grande île montagneuse de Sakoura-sima, qui laisse entre elle et la terre ferme un canal long de 5 à 6 kilomètres et de largeur variable; des îlots et des récifs surgissent de la mer à l'entrée du canal, et deux passes s'ouvrent aux navires qui viennent du large. Les Anglais prirent celle qui longeait la ville. Les deux rives et les îlots leur apparurent armés de batteries. Le plus grand nombre défendait la ville même, devant le front de laquelle on les avait disposées presque sans intervalle; les palissades d'un camp étaient dressées sur les hauteurs. Autour des pièces, des soldats se tenaient en grand nombre, agitant leurs éventails et suivant de l'œil les navires; à leur nombre, à leurs mouvemens, ils semblaient prêts à ouvrir le feu de toutes parts au premier signal. A sept ou huit milles au fond du golfe, près d'un point du rivage dépourvu de toutes défenses, se tenaient trois vapeurs du prince de Satzouma. Malgré cette attitude menaçante, l'amiral Kuper vint mouiller devant la ville avec sa division, à environ cinq encâblures (1,000 mètres) des batteries les plus proches. L'énorme profondeur de l'eau dans toute la baie rendait fort difficile le choix d'un bon mouillage; peut-être aussi les Anglais voulaient-ils, par cette preuve de confiance, témoigner de leur désir d'arriver à une solution pacifique.

(1) C'est à Kagosima que se fabriquent les porcelaines les plus estimées du Japon. On évalue la population de cette ville à cent quatre-vingt mille âmes.

Pendant que les officiers *masters* des bâtimens étaient envoyés de tous côtés dans la baie pour faire des sondages, plusieurs chefs japonais arrivèrent à bord de l'*Euryalus* et s'enquirent du but de l'expédition. Leur extérieur était empreint d'une certaine dignité dédaigneuse, bien différente de la courtoisie qui distingue généralement les fonctionnaires du taïkoun. Informés sommairement de la mission que venait remplir le représentant de l'Angleterre, ces officiers déclarèrent que le daïmio habitait son château de Kirisimi, à vingt ris (18 kilomètres) de Kagosima, et reçurent la sommation du colonel Neal en promettant une réponse dans les vingt-quatre heures. La lettre du ministre anglais rappelait au prince de Satzouma les circonstances de l'attentat commis par les gens de la suite de Shimadzo-Sabouro sur le Tokaïdo et la mansuétude dont avaient fait preuve les autorités anglaises en cette occasion. C'était sur l'ordre précis du gouvernement de la Grande-Bretagne que la présente demande de réparations était adressée au daïmio. La lettre ajoutait que le gouvernement du taïkoun avait accordé les satisfactions exigées; mais comme il s'était déclaré impuissant à se faire obéir par le seigneur de Satzouma, le ministre de l'Angleterre avait pris le parti de réclamer directement de ce prince le jugement des meurtriers de M. Richardson et l'indemnité de 25,000 livres pour la famille de la victime. Le colonel Neal déclarait en terminant que le commandant des forces militaires avait ordre, en cas de refus, d'employer les dernières mesures de rigueur.

Le 13 au matin, l'on put remarquer dans la ville une recrudescence de préparatifs belliqueux : de nombreux corps de troupes se massaient dans les batteries; les canons, formant un total de soixante à quatre-vingts bouches à feu, étaient pointés sur la division; cinq grandes jonques des îles Loutcheou (1), qui se trouvaient dans la ligne de tir, étaient remorquées jusqu'au-delà des forts. Des officiers japonais abordèrent à plusieurs reprises le bâtiment amiral, annonçant le prochain envoi d'une réponse de leur maître et insistant pour que les autorités anglaises voulussent bien se rendre à terre, où un local serait disposé pour les conférences. Cette offre fut formellement déclinée; de plus, en présence des dispositions prises par les Japonais, l'amiral Kuper, considérant qu'il lui serait presque impossible, en cas d'attaque, de s'embosser au mouillage qu'il occupait et de répondre efficacement au feu des batteries, donna l'ordre à ses bâtimens de se mettre sous vapeur et de se préparer à l'appareillage. Le terme assigné pour la réponse était expiré depuis plusieurs heures quand un officier de

(1) Les îles Loutcheou, situées entre le Japon et l'île Formose, appartiennent au prince de Satzouma; par leurs richesses, elles forment une des principales sources des revenus de ce prince.

haut rang, porteur de la lettre du prince, se présenta devant l'*Euryalus;* il demanda que sa suite, d'environ quarante hommes armés, fût admise avec lui sur le pont du navire; on accueillit cette demande après qu'un corps de marins anglais eut été rangé sur les gaillards. L'officier venait d'être introduit auprès du colonel Neal, quand on vit une seconde embarcation faire du rivage force signaux à la première. Les envoyés japonais expliquèrent alors qu'il y avait une erreur dans les termes de la réponse, et qu'une rectification était nécessaire; puis le chef reprit la lettre et s'en retourna sans autres commentaires.

Cette démarche assez étrange pouvait être une ruse destinée à retenir les navires anglais dans la position désavantageuse qu'ils occupaient; par prudence, le vice-amiral Kuper ordonna sur-le-champ l'appareillage. La division se porta vers le fond de la baie, mais sans pouvoir trouver, en raison de la profondeur extrême de l'eau, un mouillage convenable. L'*Euryalus* et le *Perseus* durent revenir jeter l'ancre devant la ville, à une distance double toutefois de la première, tandis que les autres navires s'arrêtaient dans la baie de Sakoura-sima, hors de la portée des batteries.

A neuf heures du soir, l'envoyé du prince de Satzouma se présenta de nouveau avec sa réponse définitive. Il la remit au colonel Neal en cherchant à rejeter l'incident de la matinée sur le compte d'un malentendu. La lettre, signée du premier ministre du daïmio, commençait ainsi : « Celui qui a tué doit être tué; telle est la justice, car il n'y a rien de plus sacré que la vie humaine;... » puis elle affirmait qu'en vertu de cette loi, observée au Japon comme ailleurs, le prince avait toujours eu l'intention de juger et de punir les assassins; seulement il avait été impossible jusqu'alors de s'emparer d'eux; les recherches demandaient du temps, et dès qu'elles seraient finies, on aurait soin d'aviser le ministre anglais de l'heure et du lieu de l'exécution. D'autres paragraphes, rédigés en termes passablement sarcastiques, justifiaient, en quelque sorte, la conduite des assassins du Tokaïdo :

« Les gouvernemens provinciaux du Japon sont subordonnés à celui de Yédo, dont vous n'ignorez pas qu'ils reçoivent les ordres; nous savons qu'on a négocié un traité qui fixe les limites où les étrangers peuvent circuler, mais nous ne savons pas qu'il y ait une stipulation par laquelle ces mêmes étrangers puissent empêcher la circulation. Supposez qu'un pareil fait se produise dans votre pays, qu'il y soit dans vos habitudes comme dans les nôtres de ne voyager qu'accompagné d'un grand nombre de partisans, ne seriez-vous pas les premiers à châtier (c'est-à-dire à rejeter hors de votre chemin et à frapper) celui qui violerait les lois du pays? Si l'on passait sur de pareils faits, bientôt les princes ne pourraient plus voyager.

« Nous convenons avec vous que la mort d'un homme est chose grave;

mais la négligence du gouvernement de Yédo, qui n'a inséré dans le traité aucune clause relative à des lois si anciennes en notre pays, ne montre-t-elle pas son incapacité?

« Jugez vous-même qui mérite le blâme! Est-ce celui qui néglige les lois ou celui qui cherche à les maintenir? Décidez cette question importante; qu'un grand officier du gouvernement de Yédo vienne la discuter avec un de nos grands officiers devant vous; vous nous direz qui a raison, après quoi la question de l'indemnité sera réglée..... Notre gouvernement, en toutes choses, agit d'après les ordres de celui de Yédo. Telle est la réponse franche et cordiale que nous faisons à la dépêche que vous nous avez adressée. »

La teneur de cette lettre enlevait les dernières espérances d'une solution prompte et pacifique. Toutefois le colonel Neal, dont la patience avait été mise à l'épreuve bien des fois depuis la veille, attendit encore. Le lendemain matin, vers neuf heures, deux officiers japonais parurent, demandant un accusé de réception de la lettre de leur prince. Ils insistèrent verbalement en faveur de la solution qu'il recommandait aux Anglais. Le taïkoun, disaient-ils, a signifié à Shimadzo-Sabouro que le daïmio de Satzouma ne devait avoir aucun pourparler direct avec les étrangers. Le prince n'avait donc le droit, en réalité, ni d'agréer, ni de repousser les exigences des Anglais.

La diplomatie, ne pouvant plus désormais se faire d'illusion, laissa aussitôt et officiellement le champ libre à l'action militaire. Bien que le temps fût devenu très mauvais, l'amiral fit faire les préparatifs, et les cinq bâtimens anglais mouillés contre Sakoura-sima se portèrent sur les trois vapeurs de Satzouma. Ces navires (1), gardés par un petit nombre d'hommes, furent occupés sans résistance et leurs équipages déposés sur l'île; puis on les remorqua jusqu'au mouillage que la division vint reprendre dans la baie. Des grains violens se succédaient, et le vent soufflait avec une force croissante. Les navires durent conserver les feux au fond des fourneaux. Au moment même où la tempête redoublait de fureur, un coup de canon retentit à terre, suivi bientôt de plusieurs décharges. C'étaient les batteries les plus voisines qui ouvraient le feu sur la frégate l'*Euryalus* et la corvette le *Perseus*, seules en ce moment à leur portée. Cette fois le prince de Satzouma relevait décidément le gant, et c'était lui qui donnait le signal de la lutte.

L'embossage étant impossible, l'amiral Kuper résolut d'engager sous vapeur l'action contre les batteries. Le *Perseus* reçut l'ordre d'appareiller et de réduire au silence une des batteries de Sakoura-

(1) Ces vapeurs, achetés au commerce étranger par le prince de Satzouma, étaient connus précédemment dans les mers de Chine sous les noms de *Contest, England* et *Sir George Grey*; ils lui avaient coûté 305,000 piastres (environ 1,830,000 francs).

sima qui le canonnait vigoureusement. Pendant que le navire anglais, faisant démaillonner la chaîne et laissant son ancre au fond, commençait le feu à son tour, le reste de la division se rangeait en ligne pour arriver de son mouillage sur la ville; puis, comme le petit nombre des bâtimens dont elle se composait ne permettait pas de garder les prises amarinées le matin, la canonnière le *Havoc* fut chargée d'y mettre le feu. Bientôt après les trois vapeurs de Satzouma étaient en flammes, et les navires de l'escadre, s'avançant en file vers les batteries japonaises, engagèrent, au milieu des sifflemens de la tempête, une canonnade d'autant plus dangereuse pour les bâtimens anglais qu'ils attaquaient de front les ouvrages de la côte. Le feu, quoique contrarié par une pluie incessante, était néanmoins très vif, et à cette courte distance bien dirigé des deux parts. Au plus fort de l'action, l'*Euryalus*, séparé des autres bâtimens que la violence du vent avait sans doute balayés, se trouva seul en butte aux coups simultanés de plusieurs batteries qui, voyant filer lentement la frégate à 5 ou 600 mètres, firent pleuvoir sur elle une grêle de projectiles. Un obus qui éclata dans la batterie de la frégate tua ou blessa une vingtaine de servans. Quelques momens après, un boulet, passant près de l'amiral Kuper, qui dirigeait l'action du haut de la passerelle, renversait morts à côté de lui le capitaine et le second, deux des plus brillans officiers de la flotte. Les canons anglais dirigés contre les réserves massées dans les batteries et sur la ville, qui s'étendait en arrière, devaient causer bien plus de mal encore à l'ennemi. Le mauvais temps empêchait de bien apprécier la justesse et l'effet du tir. Cependant, lorsque l'*Euryalus* arriva vis-à-vis d'une huitième batterie placée sur une pointe de terre, et qui terminait au sud les défenses de la ville, on aperçut des flammes sur plusieurs points de Kagosima. Les obus, passant par-dessus les batteries, y avaient allumé des incendies dont le vent favorisait la violence. Comme la tempête continuait à sévir avec une grande intensité, ce qui mit un instant le *Perseus* en danger, et que l'escadre avait fait d'ailleurs une prompte et vigoureuse réponse à l'attaque des batteries ennemies, la division regagna son ancien mouillage de Sakoura-sima, non sans avoir d'abord incendié les grandes jonques de Loutcheou et de grands édifices qui couronnèrent bientôt de flammes une partie de la ville : c'étaient l'arsenal militaire du prince de Satzouma, d'immenses magasins et une fonderie de canons. Soixante-trois hommes à bord de l'escadre avaient été mis hors de combat. Sur ce chiffre, la frégate amirale, qui avait le plus souffert, figurait pour la moitié environ.

L'intention de l'amiral Kuper était tout d'abord de ne pas quitter son mouillage; mais, bien qu'au premier coup d'œil les alentours

de la baie parussent désarmés et déserts, des mouvemens nombreux avaient lieu en réalité sur les hauteurs de l'île. Derrière les buissons et les arbres qui entourent ses pentes d'un épais tapis de verdure, les Japonais travaillaient à des ouvrages en terre et semblaient disposer plusieurs batteries dont le feu eût plongé impunément sur la petite flotte. Ces préparatifs et l'intensité toujours croissante de la tempête décidèrent les Anglais à se rapprocher de l'entrée de la baie. Pour sortir du canal renfermé entre Sakoura-sima et la ville, il fallait passer à portée des batteries de l'un ou de l'autre bord. L'amiral prit le parti de longer les premières, qui s'étaient tues la veille, et les bâtimens défilèrent devant ces nouveaux ouvrages en leur envoyant successivement leurs bordées. L'ennemi répondit assez faiblement, et sans faire de mal aux navires. Le soir, la division était mouillée à l'extrémité méridionale de l'île, en dehors des défenses, et quelques jours après, le combustible venant à manquer, le besoin des renforts et ravitaillemens devenant de plus en plus sensible, l'amiral évacua la baie et rallia la rade de Yokohama.

IV.

Dans les premiers jours du mois d'août, au moment où la flotte anglaise se disposait à appareiller pour Kagosima, on avait vu de nombreux bâtimens à vapeur passer au large de la baie de Yokohama et se diriger vers Yédo. C'était le taïkoun qui revenait de Kioto et rentrait dans sa capitale. Que s'était-il passé dans l'entrevue du souverain spirituel du Japon et de l'empereur séculier? Le premier avait-il compris les dangers de la politique agressive où les daïmios s'engageaient en son nom? Si quelque résolution avait été prise dans cet auguste conseil, le secret en était gardé avec le soin le plus ombrageux. Quelques bruits circulaient seulement sur une assemblée tenue à Yédo après le retour du taïkoun, et où les daïmios se seraient entendus au sujet des récentes mesures de l'autorité suprême du Japon. Dans ce conseil, le prince Owari, le chef d'une des trois familles Gosanké (1), avait, disait-on, proclamé l'appel aux armes, et engagé les hauts feudataires à cesser l'existence oisive qu'ils menaient depuis de longues années, pour se préparer à la guerre, acheter des armes, équiper des soldats et se tenir prêts, *dans cinq ans*, à engager la lutte. Quelques jours après, les deux circulaires suivantes avaient été remises aux gouverneurs et chefs

(1) Les Gosanké sont les princes du sang, fils et descendans du siogoun Hiéas, qui a posé au commencement du XVIIe siècle les bases du pouvoir des taïkouns. C'est aux trois familles Gosanké (Kousiou, Mito et Owari) qu'appartient exclusivement l'honneur de donner au Japon ses souverains temporels, élus par les deux conseils de l'empire et confirmés par le mikado.

de la police pour être portées à la connaissance des habitans de l'empire :

« A tous les habitans de Yédo et de chaque partie du Japon, à ceux qui connaissent l'exercice du fusil et le maniement de la lance et de l'épée, aux *lonines* et aux habitans des montagnes :

« S'il y a parmi vous des gens capables de se servir de toute espèce d'armes, faites-vous connaître aux gouverneurs de la police, et ils vous engageront aux conditions suivantes :

Pour les hommes de choix.....	400 itzibous (1) et 200 sacs de riz par an;
Pour les hommes de second ordre...	200 itzibous et 100 sacs de riz par an;
Pour tous les autres.....	120 itzibous et 70 sacs de riz par an.

« A tous ceux qui sont versés dans l'art de faire des armes, fusils et canons, sabres, lances et tous engins employés dans la guerre :

« Si vous voulez venir à nous, vous serez engagés à des conditions très avantageuses. »

A en juger par ces documens, le caractère des décisions arrêtées à Kioto n'était rien moins que pacifique, et le premier coup de canon tiré par le prince de Nagato à l'époque même où se terminaient ces conseils ne justifiait que trop cette conjecture. L'un des daïmios les plus puissans du Japon n'avait pas craint de devancer à lui seul le terme fixé pour l'appel aux armes, et d'interdire d'une façon brutale l'approche de ses côtes à nos vaisseaux. Les rumeurs publiques ajoutaient, il est vrai, d'autres détails. Le prince de Nagato, en faisant feu de ses batteries de Simonoseki, n'avait pas eu simplement pour but la fermeture des détroits de la Mer-Intérieure. Tout en se mettant ainsi à la tête du parti réactionnaire, il accusait ouvertement le taïkoun de trahison ou d'impuissance à exécuter les ordres du mikado; par ses discours, en un mot, comme par ses actes, il cherchait à faire proclamer la déchéance du second chef de l'empire, pour prendre lui-même l'épée de généralissime et restaurer l'immense pouvoir de ses ancêtres. Ceux-ci avaient autrefois possédé une grande partie du Japon; mais, à la suite de guerres malheureuses contre les taïkouns et leurs alliés, ils avaient perdu successivement presque tout leur territoire, réduit par l'usurpateur Hiéas aux deux provinces de Nagato et de Soowoo, d'un revenu annuel d'environ 7 millions de francs, et qui sont restées depuis deux cents ans le seul apanage de la famille. L'antagonisme que révèlent les griefs séculaires du prince de Nagato, comme de tant d'autres daïmios puissans, contre le taïkoun, éclaire toute l'histoire des ré-

(1) Monnaie d'argent allié à du cuivre, qui est d'un emploi fréquent au Japon. L'itzibou représente en valeur intrinsèque le tiers à très peu près du dollar mexicain.

cens traités et des événemens qui les ont suivis. Le gouvernement de Yédo, en ouvrant inopinément le pays aux nations étrangères, avait violé un article fondamental des lois de l'empire; il l'avait fait sans l'assentiment des grands feudataires, et l'on comprend que ceux-ci, dont l'intérêt est très opposé à celui du taïkoun, cherchent sans cesse, par dépit, par conviction, aussi peut-être par point d'honneur, à réduire ou à rompre des traités qui n'ont pas eu leur sanction.

Une nouvelle venue de l'intérieur dans le courant d'octobre 1863 ne tarda pas à confirmer ce qu'on savait déjà des ambitieux projets du prince de Nagato. Un corps assez nombreux d'officiers de ce daïmio avait, disait-on, attaqué près d'Osaka le palais où se trouvait le mikado dans l'intention de s'emparer de sa personne. Après un sanglant combat avec les gardes de l'empereur, les assaillans avaient été définitivement repoussés. Il est inutile de dire qu'interrogés par les ministres étrangers sur la réalité de ces bruits, les gouverneurs de Yokohama les déclarèrent controuvés; d'après eux, une simple attaque tentée près de Kioto contre un bureau de collecteur d'impôts par une bande de *lonines* avait donné lieu à cette fable. Un peu plus tard toutefois, les membres du *gorodjo* avouèrent aux mêmes ministres la réalité des faits qu'ils avaient eu tout d'abord l'intention de dissimuler (1).

Tous ces incidens révélaient clairement la prédominance dans les conseils de l'empire japonais du parti hostile aux étrangers. Le gouvernement du taïkoun, complice ou non, cédait devant cette

(1) Le prince de Nagato avait résolu de s'emparer de la personne du mikado, espérant ensuite, en le gardant auprès de lui sous prétexte de dangers courus par ce souverain, se faire conférer le titre qu'il ambitionnait. Il avait écrit au mikado une lettre où, lui parlant des périls qui menaçaient l'empire et de la nécessité d'appeler à son secours l'intervention divine, il le conjurait d'aller, au temple d'Hatchiman-sama, prier les mânes de ses ancêtres. Aucun empereur n'avait, disait-il, manqué d'accomplir ce devoir au moins une fois pendant son règne. Le mikado, cédant à cette prière, avait quitté son palais de Kioto pour se rendre au temple d'Hatchiman, distant de la ville de quelques jours. C'est alors que le prince de Nagato avait tenté son coup de main, qui fut déjoué par la résistance de la garde du mikado. A la suite de cette agression, le daïmio fut, paraît-il, mis hors la loi, ainsi que sa famille et ses serviteurs. Les officiers du taïkoun se portèrent sur le palais que ce prince possédait à Yédo. Ses serviteurs furent massacrés, l'habitation fut détruite, le terrain bouleversé, et les débris en furent transportés au loin pour qu'il n'en restât aucune trace. On doit rappeler à ce propos l'obligation imposée à tout daïmio d'avoir dans la capitale du taïkoun un palais où sa femme et ses enfans demeurent constamment comme otages, où lui-même est forcé de venir résider à des époques périodiques pour renouveler son serment de fidélité. Cette obligation s'est maintenue jusqu'à nos jours. Cependant en 1862 le bruit se répandit (sans avoir été confirmé depuis lors) qu'à la faveur des troubles du pays et de l'ébranlement du pouvoir du taïkoun, un certain nombre de princes venaient de s'y soustraire. On avait remarqué de longs convois, ceux des familles de daïmios, qui abandonnaient les palais de Yédo pour se retirer dans les provinces.

prépondérance sans pouvoir toutefois secouer les embarras de sa situation, car l'on disait que la guerre civile avait éclaté sur divers points, et que des rebelles étaient en armes dans la province de Mito. Une batterie située sur l'île d'Awasi avait même tiré, ajoutait-on, sur un vapeur portant le pavillon du taïkoun. A Yokohama cependant, les justes craintes suscitées en septembre 1862 par le tragique événement du Tokaïdo s'étaient peu à peu calmées à la suite des vigoureuses opérations que les marines occidentales avaient su accomplir en moins d'un an. Dès l'automne de 1863, on voyait chaque jour, à l'heure où cessent les affaires, un flot de promeneurs se répandre comme auparavant dans la délicieuse campagne qui entoure Yokohama d'un berceau de verdure. On rencontrait bien parfois, au détour d'un vallon, quelque *samouraï* (noble japonais) à physionomie peu rassurante et armé de ses deux sabres; mais en dehors de la route du Tokaïdo, le grand chemin du Japon, la police du taïkoun ne s'étendait-elle pas comme un réseau sur le pays voisin de cette route, interdisant l'approche de la ville à ceux qui n'y étaient pas appelés pour leur service? On voyait les gardes et soldats de police, dont l'uniforme était bien connu, occuper de nombreux postes d'observation sur les collines, au bord des routes, à la tête des ponts, tout autour de la ville.

Le 14 octobre 1863, vers quatre heures du soir, le bruit se répandit tout à coup dans Yokohama que le cadavre d'un Européen venait d'être aperçu couché en travers d'un chemin dans la campagne. Le lieu avoisinait des pagodes situées à 2 kilomètres environ de la ville. Des résidens, des officiers, auxquels s'adjoignirent des gardes japonais, s'y portèrent en toute hâte, et trouvèrent à l'endroit indiqué le cadavre mutilé et encore presque chaud d'un officier de notre bataillon d'infanterie légère d'Afrique. Malgré de terribles coups de sabre, dont l'un avait presque entièrement divisé le crâne, l'on reconnaissait le sous-lieutenant Camus, sorti une heure auparavant, à cheval, pour faire sa promenade accoutumée. M. Camus s'était mis en route ce jour-là sans le *revolver* de poche qu'il portait ordinairement. Il est probable toutefois que le malheureux officier avait été surpris par l'attaque imprévue d'assassins plus ou moins nombreux et que son arme n'eût pu le défendre. Les blessures dont son corps était couvert provenaient de ces terribles sabres que les Japonais manient si bien. Sa main droite, abattue d'un seul coup, fut retrouvée quelques pas plus loin, tenant encore des fragmens de rênes. Le cheval, légèrement blessé et couvert de sang, errait à l'aventure à quelque distance. La nature du pays, boisé et entrecoupé de haies vives, avait permis aux assassins de se dérober rapidement. Personne ne paraissait avoir été témoin de l'événement; mais une seule pensée surgissait dans tous les esprits : le crime

avait été commis sans provocation; la politique ou le fanatisme japonais avait fait cette fois encore une nouvelle victime.

Le lendemain soir, le corps du malheureux officier était conduit à sa dernière demeure, accompagné de détachemens de soldats de toutes nations, des résidens, des légations, de tous les officiers des forces de terre et de mer réunies à Yokohama. Ce nombreux et imposant cortége défila lentement dans les rues de la ville, et, pénétrant dans le cimetière européen, put saluer en passant les tombes qui rappelaient d'autres massacres non moins odieux, celles des deux officiers russes assassinés en 1859, des deux capitaines hollandais mis en pièces dans les rues mêmes de Yokohama en 1860, celle de M. Richardson, tombé treize mois auparavant, jour pour jour, plus loin celles des deux militaires morts bravement à leur poste, en juin 1862, lors de la seconde attaque de la légation anglaise. Ils reposaient désormais côte à côte, sous les grands arbres de la colline d'Omoura, à l'exception d'un seul, M. Heusken, le jeune interprète frappé à Yédo en 1861. Celui-là avait été enseveli dans la capitale, au milieu des jardins de la légation américaine. Désormais il n'était pas une des nations admises chez le peuple japonais qui n'eût à revendiquer une victime du sauvage orgueil de ses daïmios!

Dès la veille, les autorités françaises avaient mis le gouvernement japonais en demeure de rechercher et de livrer les coupables. Cette fois le meurtre n'avait pas été commis au grand jour, ainsi que celui de l'année précédente; les circonstances et les causes de l'attentat étaient entourées du plus profond mystère. S'agissait-il d'une vengeance personnelle? D'après les allures ordinaires et les derniers incidens de la vie de M. Camus, cette supposition était inadmissible. Était-ce un nouveau défi de quelqu'un de ces fiers daïmios qui prêchaient la croisade contre les étrangers, ou bien le gouvernement de Yédo lui-même, n'ayant pas réussi par ses manœuvres astucieuses à provoquer l'évacuation de Yokohama, avait-il voulu appuyer d'un exemple tragique ses obscures menaces? Le lendemain de l'assassinat de M. Camus, les autorités locales vinrent elles-mêmes remettre au ministre de France les premiers rapports de leurs agens de police. Ces documens nous apprenaient qu'un ou deux paysans avaient assisté de loin à la scène du meurtre; trois *samouraï* armés de sabres avaient frappé l'officier; on les avait vus s'éloigner ensuite rapidement du côté du Tokaïdo. Rien de plus précis ne put être obtenu par la suite; de volumineux dossiers, signés d'une armée d'espions, avaient permis de suivre la trace de ces trois hommes jusqu'à une assez grande distance de la ville, puis les indications avaient manqué subitement. Le voisinage du Tokaïdo avait pu favoriser la retraite et assurer l'impunité des assassins dans le cas où ils auraient appartenu à quelque grand personnage sta-

tionné à peu de distance; mais d'un autre côté la police du taïkoun, active et nombreuse, qui a ses ramifications en tous lieux, jusqu'au sein des familles, ne laisse rien échapper de ce qu'elle veut sérieusement connaître. En présence d'une telle mauvaise volonté, les commandans en chef se réunirent en conférence, et décidèrent qu'indépendamment du service de place, déjà organisé depuis le mois de juin, il y aurait lieu d'envoyer journellement, dans un rayon de deux ou trois milles autour de Yokohama, des patrouilles destinées à explorer la campagne. Ce service fut réparti entre les détachemens des différentes nations casernés dans la ville. Les marins fusiliers de la frégate prussienne la *Gazelle*, arrivée depuis peu sur rade, y prirent également part.

Quelques jours après le triste événement du 14 octobre se produisit un autre incident non moins mystérieux et non moins inattendu. Les représentans des États-Unis et de la Hollande reçurent du *gorodjo* l'invitation de se rendre à Yédo pour y écouter une communication de la plus haute importance. Le général Pruyn et M. de Polsbroeck, s'étant présentés le jour même, 26 octobre, furent admis devant le conseil, réuni dans un grand temple du faubourg de Sinagava. Le lendemain, les représentans de France et d'Angleterre apprenaient du général Pruyn et de M. de Polsbroeck que le gouvernement de Yédo leur avait signifié la nécessité de l'évacuation immédiate de Yokohama par les étrangers, mais que la lettre du mikado qui avait notifié au taïkoun le 24 juin précédent l'ordre d'expulser les étrangers de tous les ports sans exception était retirée. « Lorsque des traités furent conclus, avait-on dit à MM. Pruyn et de Polsbroeck, le premier objet du gouvernement japonais avait été d'éviter des complications extérieures et de faire pacte d'amitié avec différentes puissances; mais il avait été *sous-entendu* que ces traités ne seraient que des essais destinés à établir s'il y aurait égal avantage, pour le Japon et les autres parties contractantes, à entretenir des relations commerciales. Le Japon avait reconnu que cette réciprocité n'existerait pas tant que les étrangers resteraient à Yokohama. Leur présence dans cette ville amènerait *infailliblement une révolution dont le gouvernement du taïkoun ne pourrait pas contenir les effets*. Si les étrangers voulaient se contenter des deux ports d'Hakodadé et de Nagasaki, cette révolution n'aurait pas lieu; le commerce et les bonnes relations pourraient continuer. »

Le taïkoun s'expliquait donc clairement sur le but qu'il s'était assigné depuis trois ans, et qu'il avait poursuivi sans succès au moyen de ruses et de menées de toute sorte. Sans doute on ne pouvait nier que l'introduction de l'élément étranger au Japon ne fût de nature à porter quelque trouble dans l'économie commerciale et l'état politique du pays; mais cette secousse était le résultat inévitable d'une

séquestration de trois siècles, que les Japonais avaient rompue de leur plein gré, et qu'il était désormais impossible de rétablir.

Le gouvernement de Yédo promettait, il est vrai, après l'évacuation de Yokohama, sécurité, bons rapports et commerce; mais Hakodadé, situé au nord du Japon, se trouve trop éloigné des principaux centres de production. Quant à Nagasaki, la présence des étrangers dans cette ville y aurait les mêmes effets qu'à Yokohama, à moins qu'on ne les soumît au régime d'isolement et de vexations qui a rendu l'îlot de Decima (1) tristement célèbre. C'était assurément le but que le gouvernement du taïkoun se flattait d'atteindre, employant tour à tour avec une persévérance tout orientale la persuasion, les menaces et le secret concours des assassins. Osaka, Yédo, marquaient déjà quelques étapes de ses progrès dans cette voie; Yokohama ne serait certes pas la dernière.

Les représentans des États-Unis et de la Hollande, quoique surpris par ces étranges communications, surent en comprendre immédiatement la portée et y répondirent avec dignité. « Il ne leur appartenait pas, dirent-ils, d'écouter de pareilles propositions, que leurs gouvernemens seuls étaient aptes à recevoir. Jusque-là il était de leur devoir de les considérer comme non avenues. Ils allaient en faire part à leurs collègues de Yokohama, mais ils pouvaient répondre dès ce moment qu'elles auraient auprès d'eux aussi peu de résultat. » Ils se refusèrent formellement à garder auprès des ministres de France et d'Angleterre le secret que réclamaient les membres du *gorodjo*. Faisant allusion aux troubles qui agitaient le pays, à la guerre civile imminente, le général Pruyn montra même en quelques vives paroles au taïkoun les dangers de sa politique, et comment, au lieu de servir les factieux, il devrait plutôt, par d'énergiques déclarations, les rappeler à l'ordre et au respect des traités. Évitant de répondre à ces insinuations embarrassantes, les ministres japonais insistèrent à maintes reprises sur la nécessité de l'abandon de Yokohama. Ils parlaient même déjà de débattre le chiffre des indemnités à allouer aux résidens étrangers. Leur dernier mot fut que le refus d'évacuer la ville amènerait une rupture complète.

Le lendemain même de l'entrevue, 27 octobre, MM. de Bellecourt et Neal reçurent à leur tour une lettre de convocation; le *gorodjo* les priait de vouloir bien venir à Yédo prendre part à un débat auquel étaient conviés également leurs collègues des États-Unis et de la Hollande. Instruits par les incidens de la veille de ce qui les at-

(1) Cet îlot, construit artificiellement en avant de Nagasaki, avait été, on le sait, assigné comme résidence aux Hollandais, seuls épargnés par le décret de proscription qui, vers le milieu du XVIIe siècle, chassa les étrangers du Japon.

tendait dans cette séance, les ministres de France et d'Angleterre se concertèrent pour répondre par un refus formel. Ils ne pouvaient, écrivirent-ils, recevoir verbalement ni discuter une communication concernant l'abandon de Yokohama. Tout ce qu'ils consentaient à faire était de transmettre, sans commentaires, à leurs gouvernemens les propositions écrites qui leur seraient adressées sur ce sujet ou sur toute autre modification aux traités. Quelques jours après, le *gorodjo* écrivit aux ministres étrangers pour leur notifier la déclaration déjà faite dans la conférence de Yédo. Il affirmait de nouveau retirer, comme non avenue, la lettre relative à la fermeture générale des ports du Japon. Cette concession tardive fut portée aussitôt par les ministres à la connaissance de leurs gouvernemens respectifs. Quant à la question particulière de l'évacuation de Yokohama, elle en resta là pour le moment; mais le génie inventif des Japonais était loin de se tenir pour battu.

Dans les premiers jours de novembre, les gouverneurs de Yokohama écrivirent aux amiraux français et anglais chargés de la défense de la ville que, « *vu l'extension journalière des relations amicales entre l'Europe et le Japon*, la construction d'un fort et d'une batterie à Benten (quartier indigène de Yokohama) venait d'être décidée dans une pensée de protection mutuelle. » Quoique la lettre fût une simple notification, il était du devoir des commandans en chef de s'enquérir, en raison du titre même qu'ils tenaient du gouvernement japonais, de l'emplacement de l'ouvrage projeté et de l'opportunité de la construction, car la lettre d'avis des gouverneurs était énigmatique sur ces deux points. Les amiraux se rendirent donc sur les lieux, accompagnés des officiers chargés du service de la place, après y avoir appelé les autorités japonaises. Yokohama s'appuie, on le sait, au nord et au sud, contre une double rangée de collines. Celles du nord, contiguës au quartier japonais, dont le canal de circumvallation seul les sépare, sont occupées par les gouverneurs et une partie des troupes japonaises. Le reste de ces troupes habite des casernes à l'extrémité du quartier indigène, au bord de la mer. C'est devant ces casernes qu'on avait tracé l'emplacement de la future batterie. Or on ne pouvait admettre que cet ouvrage eût pour but la protection de la ville ou du mouillage. A part les châteaux forts qui servent depuis des siècles de résidence à leurs daïmios, les Japonais n'ont jamais fortifié leurs villes; les batteries qu'ils ont construites depuis peu d'années défendent toutes, soit un mouillage, soit un détroit, pour s'opposer, en cas de guerre, à l'approche des vaisseaux étrangers. Telle n'était pas sans doute la destination de la batterie de Benten. Posée en face du mouillage des bâtimens de guerre et de commerce, elle ne pouvait, en cas d'une attaque par mer, que faire feu sur les

navires à l'ancre, et n'était nullement placée de manière à défendre les abords de la rade contre un autre ennemi.

Si l'on consulte le droit des gens, il est clair que toute nation peut ériger sur ses propres côtes les fortifications qu'elle juge convenable d'y établir; mais ici le projet du gouvernement japonais s'entourait de circonstances alarmantes. La veille, il avait menacé des plus grands dangers ceux qui se refuseraient à évacuer Yokohama dans un court délai. La batterie de Benten ne deviendrait-elle pas quelque jour un argument plus sérieux, et ne verrait-on pas, à la moindre alerte, la flotte des bâtimens de commerce réduite à quitter la baie, pour se mettre hors de la portée de ces canons protecteurs? Après s'être concertés, les amiraux français et anglais écrivirent donc officiellement, le 6 novembre, aux autorités locales, qu'en vertu du mandat qu'ils avaient reçu du *gorodjo* relativement à la protection de la ville, ils s'opposaient à la construction de la batterie : si ces travaux étaient continués, ils feraient occuper le terrain par leurs troupes. Le gouverneur de Yokohama répondit qu'il n'avait pas le pouvoir de modifier les ordres reçus sans une décision supérieure; toutefois la construction de la batterie ne fut pas entreprise, et six semaines plus tard le *gorodjo* adressa au ministre de France une lettre qui, sans donner les raisons du projet primitif, assurait qu'il était définitivement abandonné.

Telle fut l'heureuse issue de cette affaire, qui servit à prouver une fois de plus aux Japonais avec quelle ferme décision les puissances prétendaient couvrir la colonie de Yokohama. C'est à la suite de cet incident, après avoir vu échouer successivement la persuasion et la menace, que les Japonais parurent décidés à envoyer de nouveaux ambassadeurs en Europe. Déjà en 1862 cette mesure leur avait réussi. Accueillis avec bienveillance par les cours étrangères, ces ambassadeurs avaient obtenu sans difficulté l'ajournement de l'ouverture d'Osaka, Hiogo et Neegata. Ils espérèrent le même succès en chargeant une seconde ambassade d'aller demander à tous les gouvernemens représentés au Japon les concessions qu'ils convoitaient encore et régler les difficultés pendantes.

Les recherches faites, sur l'injonction des autorités françaises, pour découvrir les assassins de M. Camus n'avaient produit aucun résultat, et la question de la réouverture du détroit de Simonoseki n'avait non plus fait un pas. Ces deux points devaient être les premiers sur lesquels les envoyés du taïkoun donneraient des explications à la France. Il fut donc résolu que les ambassadeurs japonais iraient tout d'abord à Paris, et, pour conférer préalablement de cette démarche solennelle avec M. de Bellecourt, deux vice-ministres daïmios et membres du second conseil se rendirent le 6 décembre à bord de la *Sémiramis*. Les gouverneurs de Yokohama, qui les

avaient devancés sur la frégate, reçurent à l'échelle, en même temps que les officiers de service, et avec de grandes marques de respect, ces deux personnages, qui, pour la première fois sans doute, mettaient le pied sur un navire de guerre européen. Rien dans leur extérieur n'indiquait leur rang élevé, si ce n'est la simplicité apparente de vêtemens qu'il est de bon goût, dans les hautes classes, de porter d'une couleur très peu éclatante, quoique l'étoffe en soit d'un grand prix, si ce n'est encore cette aisance de manières et cette politesse pleine de dignité que les Japonais possèdent plus que tout autre peuple oriental. L'amiral Jaurès les introduisit dans ses appartemens, où se trouvait depuis un moment le ministre de France; puis, après l'échange de quelques complimens, le vice-ministre Inaba Iobouzeno aborda le sujet de l'entrevue, sans paraître compter pour rien la présence de son collègue Tachibana Idzoumo-no-kami, jeune homme à figure distinguée, qui sans doute remplissait en cette circonstance l'emploi inévitable de contrôleur ou *ometske*.

Le vice-ministre reprit tout d'abord les considérations développées par les membres du *gorodjo* dans la séance où ils avaient reçu les représentans des États-Unis et de la Hollande. « Les traités n'étaient qu'un essai; l'application en avait suscité de graves embarras au Japon... » Arrêté par le ministre de France sur le terrain d'une discussion pour laquelle celui-ci avait déjà formulé son incompétence, le vice-ministre arriva immédiatement au sujet de l'entrevue. « Le gouvernement japonais désirait envoyer une ambassade en France. Son premier objet serait de présenter les excuses du taïkoun à l'empereur au sujet de deux événemens qu'il n'avait pu malheureusement prévenir, l'attaque d'un de ses bâtimens et le meurtre d'un officier français, puis elle s'occuperait du règlement des difficultés occasionnées par l'exécution des traités. » Les autorités françaises s'engagèrent à appuyer une mission qui se présentait sous ces auspices et à faciliter son départ; elles mirent toutefois à ce concours quelques conditions indispensables : le chef de l'ambassade devrait être porteur d'une lettre autographe adressée par le taïkoun à l'empereur; il serait choisi parmi les Japonais de haut rang et devrait être muni de pleins pouvoirs, contrairement à ce qui avait eu lieu en 1862. Le premier point surtout importait, car la fâcheuse impression causée en France par le meurtre du sous-lieutenant Camus ne pouvait, à défaut de la saisie des coupables, s'effacer que devant la manifestation officielle des plus vifs regrets du gouvernement de Yédo. Les vice-ministres déclarèrent qu'ils communiqueraient aux chefs des deux gouvernemens ces considérations, qui leur paraissaient équitables; puis ils terminèrent l'entrevue par une visite minutieuse de la frégate. Les Japonais ne

possèdent pas de bâtimens de guerre proprement dits (1); les divers aménagemens du navire, principalement la structure et la manœuvre des pièces rayées de gros calibre et des canons de 4, parurent les intéresser vivement. Après avoir promis de revenir dans un court délai, ils reprirent dans leur convoi de bateaux la route de Kanagava.

Pendant que se préparait de la sorte une solution des difficultés pendantes entre le Japon et la France, la situation avait pris également, du côté des Anglais, un nouvel aspect. Depuis l'affaire de Kagosima, on ne savait rien des intentions du prince de Satzouma ni de celles du taïkoun en cas de conflit nouveau. Or, à l'heure où le gouvernement anglais écrivait à son agent à Yokohama de ne pas donner suite à l'ultimatum signifié une première fois avec si peu de succès, de maintenir le *statu quo* et d'indemniser les victimes de l'attentat Richardson avec 25,000 livres prélevées sur les 100,000 payées par le taïkoun, à ce même moment le bruit se répandait à Yokohama que des officiers du prince de Satzouma, porteurs de propositions de leur maître, venaient d'arriver. Le jour même, quelques heures après, ces officiers avaient paru à la porte de la légation britannique, conduits par un délégué du gouverneur, et le colonel Neal avait consenti à leur accorder pour le lendemain 9 novembre une conférence officielle. Deux entrevues eurent lieu en effet. Dans la première réunion, les officiers avaient expliqué les motifs de l'agression subie par la flotte anglaise : le prince, prenant la confiscation de ses navires pour les débuts d'une attaque en règle et non pour une mesure provisoire destinée à hâter ses résolutions, avait fait ouvrir le feu. Sa ville et ses bâtimens avaient été détruits, et il pouvait, à ce titre, réclamer de son côté une indemnité du gouvernement anglais. Ce début peu encourageant n'était toutefois que l'application du système habituel aux diplomates japonais : exiger l'impossible, pour paraître ensuite faire des concessions. A la seconde séance, pressés par M. Neal, les envoyés, déclarant reconnaître la justesse des demandes de l'Angleterre, avaient promis la recherche active des coupables du meurtre de Richardson et le paiement immédiat des 25,000 livres. Près d'un mois s'était écoulé sur cet engagement formel, sans que rien en eût pu faire entrevoir l'exécution et que les envoyés du prince eussent donné le moindre signe de vie, lorsqu'enfin le 11 décembre ces derniers reparurent à Yokohama, apportant en dollars mexicains le montant total de l'indemnité. Le paiement se fit sur-le-champ,

(1) A l'heure qu'il est, le gouvernement de Yédo fait construire en Europe plusieurs corvettes de guerre, dont une à batterie blindée.

et les officiers de Satzouma, les affaires une fois terminées, montrèrent, dans leurs manières et dans leur conversation avec les autorités anglaises, la plus grande affabilité. Ils donnèrent des détails sur le combat de Kagosima : la ville avait beaucoup souffert; les pertes d'hommes, du côté des Japonais, avaient été bien supérieures à celles de l'amiral. En faisant la visite d'une des corvettes mouillées sur rade, les envoyés exprimèrent le regret de ne pas posséder un bâtiment de cette sorte; mais le taïkoun, disaient-ils, ne permettrait pas au daïmio leur maître d'acquérir une aussi puissante machine de guerre. — Cette curieuse observation, jointe à d'autres que l'on avait pu faire en mainte circonstance analogue auprès de quelques officiers des daïmios, trahissait le vrai caractère de la politique des taïkouns. Fidèles au mot d'ordre des anciens souverains de Yédo, ils poursuivent avec persévérance l'abaissement de la vieille noblesse japonaise, et ils s'efforcent de la maintenir dans un état de division qui rend de plus en plus chimériques ses dernières aspirations d'indépendance. Sans avoir appelé les étrangers, le gouvernement japonais cherche à mettre à profit ses rapports avec eux; il apprend des Européens l'art de la guerre, et il accapare avec soin les bénéfices énormes d'un commerce qu'il administre à son gré. L'imminence d'une nouvelle collision entre les Anglais et le prince de Satzouma lui avait sans doute inspiré la crainte de voir ce dernier leur ouvrir ses ports; aussi le gouvernement avait-il poussé ou contraint le prince à entrer en accommodement avec les autorités britanniques; beaucoup d'Européens pensaient même à Yokohama que, non content d'agir en conciliateur, il avait été, dans son inquiétude, jusqu'à faire au daimïo l'avance du montant de l'indemnité.

Au commencement de l'année 1864, l'ambassade chargée de visiter les différentes cours de l'Europe se trouva prête à partir. Deux fonctionnaires supérieurs des affaires étrangères étaient désignés comme chefs de la mission, composée d'une suite nombreuse d'officiers et d'interprètes. Une somme d'environ cinq millions de francs fut échangée chez un banquier de Yokohama contre des traites sur Londres, destinées à subvenir aux frais de voyage et de séjour. Comme preuve de ses pacifiques intentions, et sans doute pour ouvrir des voies plus faciles à la mission qui s'inaugurait, le gouvernement japonais fit coïncider le départ des ambassadeurs avec une mesure favorable à notre commerce : les droits considérables d'entrée qui pesaient sur nos principaux articles d'exportation furent abaissés jusqu'à 5 et 6 pour 100. Ce dégrèvement promis en 1862 par la première ambassade était en vain réclamé depuis lors par notre ministre.

Le 5 février 1864, les ambassadeurs s'embarquèrent sur la corvette de notre division navale le *Monge*, en partance pour Shanghaï ; là, leur passage avait été retenu sur le paquebot des Messageries impériales. Le pavillon japonais, arboré au grand mât du bâtiment, fut salué de dix-sept coups de canon, que le fort de Kanagava rendit immédiatement en hissant nos couleurs, puis la corvette prit la route du large. Au même moment, le taïkoun quittait de nouveau sa capitale pour aller discuter à Kioto, devant l'assemblée des daïmios de l'empire, la grave question des étrangers. On pouvait dès lors espérer que la situation des Européens au Japon, jusqu'à ce jour si précaire et si grosse d'orages, prendrait bientôt des assises plus fermes. En attendant les résultats de la nouvelle ambassade, qui paraissait bien devoir mettre un an à remplir sa mission, une sorte de convention tacite semblait garantir le maintien pur et simple de l'état de choses. Le commerce d'ailleurs ne souffrait pas, et l'envoyé plénipotentiaire du roi de Prusse venait enfin, après de longs pourparlers, d'obtenir la ratification d'un traité semblable à ceux de 1858. En présence de cette situation pacifique, le commandant en chef de notre division navale n'hésita plus à quitter momentanément le Japon pour se rendre en Chine, où diverses circonstances rendaient sa présence utile, et nous appareillâmes, le 11 mars au matin, de Yokohama, pour une traversée sur les côtes du Tchekiang et dans le Petcheli.

Le récit de ces faits militaires et diplomatiques a, selon nous, une grande signification, et on peut en déduire, sans trop de témérité, la ligne de conduite que l'état actuel du Japon trace aux puissances. Cet empire traverse en ce moment une crise des plus graves. Le jour où le gouvernement de Yédo a ouvert par des traités l'accès de son territoire aux Européens, deux élémens antipathiques l'un à l'autre se sont heurtés brusquement : d'un côté, un empire immobile, gouverné par un mécanisme féodal et ancien ; de l'autre, l'avant-garde de cette émigration européenne, animée d'une sorte de fièvre mercantile et répandue désormais sur toutes les mers. L'organisation de la société japonaise est restée, depuis son origine, tout aristocratique et militaire. Les princes, les nobles, les prêtres, les fonctionnaires, et au-dessous d'eux le peuple, divisé en pêcheurs, agriculteurs, marchands et mendians, forment autant de classes distinctes dans lesquelles chacun naît et vit sans aucun moyen d'en sortir, à de bien rares exceptions près. Les classes supérieures, seules admises à porter les armes et instruites à s'en servir, se chargent du soin d'assurer l'honneur et la sécurité du pays. Or l'arrivée des étrangers menace de modifier insensiblement cet état social. Les castes supérieures ne voient qu'avec peine la

classe infime des marchands amasser maintenant des richesses et éluder ainsi les lois somptuaires qui règlent à chacun, suivant son rang, jusqu'aux moindres détails de la vie. L'égalité sociale qui règne entre les Européens, qui rapproche les gouvernans des administrés, assure la considération et l'influence à la fortune honnêtement acquise, doit choquer plus que toute autre chose cette société essentiellement aristocratique; la caste des privilégiés a peur de voir lui échapper ces classes inférieures qu'elle a de tout temps maintenues dans une étroite soumission, elle craint qu'une révolution sociale ne vienne un jour la dépouiller de son autorité et de ses avantages. Elle a donc résolu de repousser de toutes ses forces ou du moins d'isoler l'élément dangereux que le taïkoun a laissé s'introduire dans le pays. Pendant que le gouvernement de Yédo, avec lequel les étrangers avaient traité, se renfermait dans une politique de temporisation et d'atermoiement, le parti féodal, hostile aux Européens, ne restait pas inactif. Les émissaires des daïmios prêchaient dans tout le pays la haine contre l'étranger, invoquaient les lois de *Gongensama* (nom sous lequel Hiéas est adoré), qui leur ferment l'accès de l'empire, et dépeignaient en traits éloquens les malheurs près de fondre sur le Japon : l'écroulement de la vieille société, la guerre civile, et finalement la conquête!

Que ces discours fussent plus ou moins sincères, peu importe. Ce qui est certain, c'est qu'ils servaient la cause des princes, qui croyaient le moment venu d'ébranler et de compromettre vis-à-vis du pays et des étrangers ce pouvoir du taïkoun, devant lequel, depuis deux cents ans, ils étaient réduits à s'incliner. De là sont venues les difficultés qui ont entravé jusqu'ici les rapports des Européens et des Japonais. Les premiers étrangers avaient d'abord été accueillis avec assez de cordialité, puis peu à peu une certaine froideur, une réserve de plus en plus accusée se manifesta chez les Japonais appartenant aux classes supérieures. Elle se traduisit d'abord par un refus d'engager aucunes relations intimes, et l'on vit alors s'inaugurer, dans les rapports des chancelleries, le système de réticences, de petites vexations, dont le gouvernement de Yédo ne s'est pas départi jusqu'à ce jour. Les classes inférieures seules, là où elles se trouvaient dans un contact immédiat avec les étrangers, parurent satisfaites d'un état de choses qui leur apportait le bien-être et la richesse.

On a souvent accusé la rapacité, la conduite hautaine et peu conciliante des premiers négocians étrangers établis au Japon. Cette accusation est mal fondée, et quiconque a vu les choses de près ne saurait se ranger à cette opinion. Les premiers arrivans, qui se sont présentés avec confiance et sans protection armée dans les ports

ouverts par les traités, étaient les agens des grandes maisons commerciales, des comptoirs de la Chine et des Indes. Si la nature de leurs opérations put parfois paraître singulière, cela s'explique par les entraves sans nombre que l'autorité indigène introduisit dès l'origine dans les transactions. En cherchant à réduire à des proportions ridicules le véritable commerce, celui qui devait porter sur les productions principales du pays, la soie, le thé, le coton (1), elle amena par exemple les négocians japonais à vendre la monnaie d'or aux étrangers. Cette transaction, qu'autorisent d'ailleurs les lois du commerce international, prit un grand développement jusqu'au jour où le gouvernement japonais la prohiba sous les peines les plus sévères. C'était là une première infraction aux traités conclus. Pourquoi, en les signant, le taïkoun n'avait-il pas formulé sa réserve relativement à une opération qui menaçait de troubler l'état financier du pays (2)?

(1) Quelques chiffres groupés en tableau donneront une idée exacte du commerce d'exportation du Japon depuis l'ouverture de ce pays. La *saison* représente dans ce tableau le temps écoulé du 1er juillet d'une année au 30 juin de l'année suivante, et correspond aux produits d'une même récolte :

SAISONS.	QUANTITÉS EXPORTÉES DU PORT DE YOKOHAMA EN		
	THÉ.	COTON.	SOIE.
	livres anglaises.	balles.	balles.
1861-62	5,847,133	»	11,915
1862-63	5,796,388	9,645	25,891
1863-64	5,318,123	72,893	15,931

Le thé est un article d'importance secondaire; de qualité très inférieure à celle du thé chinois, il ne se consomme qu'en Amérique. Le coton a dû sa faveur à la réduction des autres affaires et aux conséquences de la guerre d'Amérique. Quant à la soie, chaque balle revenant, achetée sur les lieux, à près de 3,000 francs, on arrive, pour la saison 1862-63, au chiffre de 75 millions pour ce seul article. Une grande partie de la soie exportée est destinée à notre industrie lyonnaise, qui la reçoit directement par les paquebots de Marseille ou par l'intermédiaire des marchés anglais. La balle de soie, qui se payait au début de 250 à 280 piastres, coûte aujourd'hui de 650 à 680 piastres. Il faut attribuer ce fait, non pas aux droits imposés par le gouvernement local, mais à l'excessive demande du commerce étranger, qui devait bien vite équilibrer les tarifs des marchés japonais avec ceux des marchés d'Europe. L'énorme bénéfice réalisé par les indigènes est en grande partie absorbé par le gouvernement japonais, qui a prohibé la circulation de la monnaie étrangère dans l'intérieur du pays, et qui achète à ses marchands leurs piastres pour les deux tiers environ de la valeur intrinsèque, suivant un taux qu'il fixe chaque jour arbitrairement.

(2) L'or existe en assez grande quantité au Japon, et la valeur de ce métal, comparée à celle de l'argent, est notablement inférieure à ce qu'elle est chez les autres peuples. La monnaie d'or y est peu employée dans les transactions ordinaires; c'est une espèce

Malheureusement, dès les premiers temps, la cour de Yédo s'était trouvée dans une situation des plus difficiles vis-à-vis de ses hôtes nouveaux. Après s'être fait passer auprès d'eux pour le principal pouvoir du Japon, le taïkoun n'avait pas tardé à donner des preuves, sinon de sa faiblesse, au moins de son isolement au milieu d'une faction dont il ne réussit point toujours à réprimer les menées. Les ministres des puissances comprirent alors qu'ils n'avaient pas traité avec tous les représentans de la nation japonaise, et qu'ils n'étaient pas installés dans les ports avec l'assentiment des véritables maîtres du pays. Le taïkoun, en signant les conventions avec les Européens, avait peut-être outrepassé ses prérogatives, et l'on avait sans doute exigé de lui tout d'abord de trop larges concessions; plus restreintes et plus prudentes, les clauses des traités eussent été peut-être d'une exécution plus facile. La politique des ministres étrangers en présence de l'hostilité croissante des hautes classes japonaises fut dès lors de céder en protestant et d'attendre, non sans réserver les droits de leurs gouvernemens respectifs, des circonstances plus favorables à la stricte observation des engagemens internationaux.

Une profonde obscurité n'a cessé du reste d'envelopper les événemens intérieurs du Japon et les variations de son état politique. Le gouvernement de Yédo, préoccupé sans doute de cacher aux puissances étrangères ses moyens d'action et aussi ses faiblesses, a de tout temps prohibé les moindres révélations à cet égard. Toute infraction à cette règle est punie de mort, et telle est la discrétion absolue des gouvernans aussi bien que des gouvernés, que l'étranger admis au Japon, vivant chaque jour au milieu de la population indigène, continue d'ignorer ce qui se passe autour de lui ou à quelques lieues plus loin. De rares communications officielles d'une exactitude très douteuse, l'aspect vague et extérieur des événemens ou quelques rumeurs populaires, tels sont les seuls élémens qu'il peut recueillir. L'espionnage contribue pour beaucoup à cette discrétion et à cette muette obéissance du peuple japonais. Cette force qui, dans nos sociétés, se dissimule et se voile honteusement, là où elle passe pour être indispensable au maintien de l'ordre, s'emploie dans ce pays au grand jour. L'espionnage y forme une profession publique avec sa hiérarchie et ses grades, qui sont la récompense du mérite et des services rendus. Chaque fonctionnaire se voit surveillé par son collègue, tandis que lui-même en surveille un autre. C'est ainsi que les taïkouns, dans leurs jours de puissance, ont institué la charge d'un grand-juge qui habite à Kioto

de monnaie de luxe qui reste empilée dans les caisses du trésor ou dans les châteaux des daïmios.

un palais situé en face de celui du mikado, avec la mission apparente de veiller à la sûreté de ce souverain, mais pour épier en réalité ses moindres actions. Les princes, eux aussi, ont des espions attachés par le taïkoun à leur personne, et qui rendent un compte détaillé de leur conduite à Yédo; les daïmios en revanche entretiennent des agens à la cour du taïkoun. On peut donc dire qu'une moitié du Japon espionne l'autre, et le caractère draconien des lois pénales garantit au gouvernement central l'obéissance empressée des fonctionnaires et l'absolue soumission des classes inférieures.

Bien que les hauts feudataires poussent aujourd'hui le mikado à revendiquer son pouvoir légitime, les nations occidentales n'ont qu'une puissance à reconnaître et à soutenir au Japon : c'est celle du taïkoun, la plus compatible, par sa forme et son caractère, avec nos mœurs et nos idées, la seule qui puisse, avec notre assistance, sauver le pays d'une anarchie qui serait la ruine de nos comptoirs. Les étrangers doivent déployer toute leur énergie et toute leur patience pour fixer les vues mobiles et ondoyantes du gouvernement de Yédo. Il importe avant tout de ne jamais faire de menaces qui ne soient pas suivies de l'action, et de ne pas craindre de frapper au besoin un coup décisif (1). Une guerre générale du gouvernement japonais avec les étrangers n'est pas à redouter : il connaît trop, pour s'y engager, la supériorité militaire des nations occidentales. Ce qui est à craindre, c'est que ce riche pays, divisé par des ambitions toujours en éveil, ne devienne facilement la proie exclusive d'une nation résolue à faire quelques sacrifices pour le conquérir. Il faut que la France s'attache à prévenir cette prise de possession, qui serait funeste à l'Europe entière; il faut qu'elle ne néglige aucune occasion de prendre part aux démêlés internationaux soulevés à Yokohama. Aussi notre représentant au Japon garde-t-il toujours une grande liberté d'allures; un commandant de division ou de subdivision navale se tient sans cesse dans la baie, prêt à appuyer les menaces de notre ministre et à s'associer à toute entreprise sérieuse et légitime d'une autre nation sur un des points du pays. On sait aujourd'hui que le Japon est très vulnérable militairement; les châteaux forts des daïmios et les grandes villes sont généralement

(1) Au mois d'août 1864, au moment même où les ambassadeurs japonais, de retour à Yédo, rapportaient au taïkoun un traité conclu en juin avec la France, et qui étendait, en les sanctionnant de nouveau, les premières stipulations, les escadres européennes se voyaient obligées de faire une nouvelle expédition contre Simonoseki. Au mépris de toutes les conventions, le prince de Nagato s'obstinait à fermer aux bâtimens étrangers l'accès du détroit, dont ses possessions dominent une des passes. Dans les premiers jours de septembre, les forces navales des puissances attaquaient ce puissant daïmio, à qui une première leçon n'avait pas suffi, et le 8 du même mois ses côtes étaient complétement désarmées; lui-même était contraint cette fois d'avouer sa défaite.

situés sur les bords de la mer, à la merci des navires armés de canons à longue portée. Les routes étant à peine praticables, les approvisionnemens des grands centres de population, tirés des provinces qui produisent le riz, sont entretenus au moyen de milliers de barques qui font le cabotage sur les côtes; il en résulte que le simple blocus des ports japonais triomphe de toute résistance.

Les événemens des années 1863 et 1864 n'ont pas fait seulement ressortir cette faiblesse du grand « empire du soleil naissant; » ils ont eu pour l'Europe d'autres avantages. Depuis notre dernière expédition militaire contre Simonoseki (septembre 1864), le détroit reste ouvert au commerce européen, et les affaires à Yokohama ont pris une nouvelle extension. Pendant les derniers troubles, la soie, qui est au Japon l'objet de transaction le plus important pour les étrangers, n'arrivait de Yédo, où elle passe avant d'être portée sur le marché de Yokohama, que par quantités restreintes. Lorsqu'un ministre ou un consul se faisait vivement l'interprète des réclamations de la colonie étrangère, un nouvel arrivage apparaissait aux entrepôts de la douane indigène, puis le chiffre des affaires reprenait après ce temps d'arrêt sa marche décroissante. Au mois d'octobre 1864, grâce aux énergiques démonstrations des représentans européens, la soie affluait avec abondance à Yokohama. Les Japonais, il ne faut pas se le dissimuler, sont doués d'une intelligence très vive et possèdent avant tout le sens des affaires. La classe des marchands est donc complice de nos efforts, et quelles que soient l'hostilité des daïmios et l'indécision du taïkoun, si l'intérêt commercial des indigènes nous vient en aide au Japon, il est douteux que l'élément étranger puisse jamais en être banni; tout porte au contraire à espérer qu'il réussira tôt ou tard à provoquer une révolution heureuse et décisive dans la vie intime et civile des différentes classes de l'empire.

ALFRED ROUSSIN.

Yokohama, novembre 1864.

LE PRIEURÉ

DERNIÈRE PARTIE (1).

XIX.

Connaissez-vous le pas d'une dévote qui se rend aux offices? C'est le pas redoublé. Au départ, il est sec et serré, mais il suit une mesure croissante, marquée par la sonnerie des cloches. Les dévotes à cette heure aiment la ligne droite et ne perdent point de temps. Vous ne les verrez pas traverser la rue pour chercher l'ombre, s'il fait du soleil, ni, s'il pleut, prendre le milieu du pavé pour éviter les gouttières; elles ne se garent que du vent qui s'engouffre dans leurs jupes et les retient par les ailes. — Justement il faisait ce jour-là tout à la fois un soleil de la canicule et un vent d'équinoxe, et la Providence sans doute n'avait déchaîné l'un que pour tempérer l'autre; mais ceux-là seulement profitaient de sa bonté qui marchaient avec une sage lenteur. Or il fallait voir sur la montée de Fourières trottiner Mme Fleuriel flanquée de sa fille Colombe.

Elles ne se parlaient point, d'abord parce que la première était hors d'haleine, la seconde tout entière à ses pensées, ensuite parce que les dévotes ne conversent pas volontiers sur le chemin de l'église; la loquacité, mère de la médisance, leur revient après la messe. Mme Fleuriel avait tenu parole à Colombe en la forçant le matin même à dépouiller l'habit du couvent; la pensionnaire sortait tout éblouissante de cette chrysalide noire, elle portait une robe blanche. Ce vaporeux ajustement ne pouvait lui donner la

(1) Voyez les livraisons du 1er et du 15 janvier, du 1er et du 15 février 1865.

sveltesse et la légèreté de sa sœur; ses grâces étaient d'un autre genre. En passant au pied du grand presbytère, Colombe se garda bien de lever les yeux; elle vit pourtant que la terrasse était déserte, que la grande porte de la maison était close. Eh quoi! Philippe aurait-il bien osé se renfermer pour se défendre d'elle et de lui-même? Le cœur de Mlle Colombe ne laissa pas de battre un peu à l'idée qu'elle ne verrait point Philippe à la messe, qu'elle ne serait pas obéie!... Émotion d'un instant, crainte passagère! Elle eut alors ce petit mouvement d'épaules qui lui était familier. Sa mère lui demanda ce qui la faisait sourire. La vérité, c'est qu'elle pensait que Philippe n'était point le maître de ne lui pas obéir, que sans doute il était déjà dans l'église, et l'y attendait.

Hyacinthe et M. Fleuriel, de leur côté, s'acheminaient vers le temple. Hyacinthe avait mis une robe de couleur foncée. Son père, lui montrant de loin la grande parure de Colombe, lui disait : — Est-ce là le spectacle que vous m'avez promis? Ne l'aurais-je pas bien vu en restant à la maison?

Hyacinthe secouait la tête. — Non, murmurait-elle, ce n'est pas cela. — Le spectacle qu'elle avait promis à son père, ah! dans la droiture de son cœur, dans la naïveté de sa conscience épouvantée, elle espérait encore ne pas le voir. Elle se prenait par momens à douter de la puissance de sa sœur et de la lâche folie de Philippe; mais toute cette blanche mousseline de Colombe, flottant sur la montagne de Fourières, lui apparaissait comme l'étendard du triomphe; ces plis sombres dont elle avait voulu s'envelopper elle-même ce jour-là, c'était la livrée amère de la défaite, de l'abandon, le deuil pris à l'avance de tout ce qu'on peut croire, aimer, révérer au monde. La veille, elle s'était juré de ne point aller à la grand'messe du bourg le lendemain. Le matin venu, un aimant fatal l'entraînait vers l'église; elle pressait son père, il n'avançait point. — Hyacinthe, disait-il, qui vous rend si impatiente? La grand'messe est longue; nous entendrons bien l'épître. — M. Fleuriel le voltairien ne faisait que céder aux instances de sa fille en l'accompagnant à la messe, où il n'avait point paru depuis dix ans; il avait trouvé un compromis : c'était de n'arriver que pour l'épître, et il souriait de sa malice... — Venez, disait Hyacinthe, vous ne vous repentirez point d'être venu.

O rêves, visions, espoirs, illusions, généreuse confiance, crédulités saintes, heureuses et vivantes chimères, trame mobile et délicate dont est composé ce tissu brillant qu'on nomme la jeunesse, un coup du destin, un éclair qui luit sur la vérité des choses vous déchire, vous disperse, vous dévore! Vous étiez le nuage magique, la vapeur d'or dont ces jeunes âmes étaient revêtues; l'éclair a

passé, les âmes sont nues devant l'orage, et de tout cet enchantement il ne reste rien... Eh bien! qu'il n'en reste pas même l'ombre la plus vaine, pas même la trace d'un regret! que tout soit effacé, mort, anéanti! Hyacinthe, à mesure qu'elle approchait de l'église, formait ardemment le vœu d'y apercevoir Philippe en entrant, Philippe agenouillé sur les dalles et cherchant d'un regard humble et tremblant, dans le dur regard de Colombe, la récompense de ce qu'il appelait son sacrifice. Voilà le spectacle qu'elle ménageait à son père. Toute sa crainte maintenant était de le manquer, ce spectacle qui allait la changer, la guérir, ne lui laisser plus dans le fond du cœur que les joies du mépris... Colombe et sa mère avaient pris bien de l'avance; de loin, elle les voyait déjà sur la place de l'église, elles montèrent les deux degrés qui menaient au portail, elles franchirent le seuil. — Venez, venez, disait encore Hyacinthe à son père... Elle se représentait la fière entrée que Colombe venait de faire, et vraiment elle ne se trompait pas. Mlle Colombe, en entrant, portait la tête haute, bien sûre que quelqu'un l'attendait... On l'attendait en effet, mais ce n'était point celui qu'elle croyait voir; ce n'était pas Philippe, c'était Jacqueline.

Elle se tenait à genoux sous le porche. Son bâton reposait à ses côtés, son aspect n'était pas moins sombre qu'autrefois; son attitude était si rigide, qu'on aurait dit une mendiante de pierre sculptée sur les dalles. Avant d'entrer à l'église, tout le monde l'avait vue se rendre chez le curé; il lui avait donné un livre d'heures, elle y lisait avec ferveur l'office du jour : cette âme indocile avait encore besoin d'un guide pour se forcer à la prière. De longs frémissemens couraient, puis s'apaisaient, puis s'élevaient de nouveau dans l'assistance agitée par cette vision étrange de Jacqueline dans le sanctuaire; mais la place était demeurée libre autour de la farouche repentie. Seulement, placée comme elle était, il fallait passer tout près d'elle pour pénétrer dans l'intérieur de l'église... Colombe recula.

Eh quoi! c'était là la moribonde, la morte de la veille, à genoux sous le porche, sans souci du vent, de la chaleur, de l'aspérité de la pierre? Si hardie qu'elle fût, Colombe avait pâli et tremblait. Quelle comédie avait donc jouée cette misérable vieille pour arracher un peu d'or à Philippe et surprendre leur secret? Jacqueline, ne s'étant point détournée, n'avait pu la reconnaître ni la voir même. Tout au plus le frôlement d'une robe de mousseline derrière elle lui avait-elle signalé la présence de l'une des demoiselles du Prieuré; mais laquelle? Colombe s'imagina pourtant l'entendre qui riait sourdement, et elle se souvint de ce ricanement diabolique qui l'avait poursuivie la veille sur le sentier du coteau. Elle s'arma

d'un grand effort de courage. Mme Fleuriel d'ailleurs, surprise un moment, émue d'un peu de frayeur superstitieuse, comme tout le monde, à la vue de la vagabonde agenouillée, s'était remise et marchait devant ; il fallait la suivre, effleurer Jacqueline en passant... Colombe était si troublée qu'elle heurta le bâton du pied. Jacqueline ne fit pas un mouvement, on n'aurait pu voir même remuer ses lèvres, et pourtant il en sortit une terrible parole : « Il est là ! »

M. Fleuriel et Hyacinthe s'engageaient au même instant sous le porche. Hyacinthe entendit le mot de Jacqueline; elle retint son père par le bras. Elle lui fit signe qu'elle voulait demeurer là, dans le bas de l'église ; elle n'aurait pu aller plus loin. Colombe et sa mère se rendirent seules au banc de la famille Fleuriel, disposé sous la chaire, et d'où l'on découvrait tout le chœur, où se plaçaient les hommes. L'abbé Joye à ce moment montait à l'autel, et les chantres entonnaient le *Kyrie*.

L'église de Fourières, qui n'était, pour parler vrai, qu'un tronçon d'église, datait du XIIIe siècle environ, ainsi que le montraient les piliers fuselés de la nef et la grande rosace à nervures simples qui éclairait l'un des bas-côtés. L'autre bas-côté n'existait point, ce n'était qu'un couloir sombre; le mur extérieur n'avait pas même été percé de fenêtres, et, sans prendre la peine de fouiller les archives de la paroisse, on devinait tout de suite que la munificence d'un riche seigneur avait dû commencer la construction de l'édifice, et que l'avarice de ses héritiers s'était bien gardée de l'achever. Il n'est point rare que la maison de Dieu soit étroite; mais à Fourières elle le paraissait bien davantage, si on la comparait à la maison de l'ancien curé, qui maintenant était le bien de son neveu. Jamais il n'avait manqué de gens malins dans le canton pour dire tout bas que feu M. le doyen Verdelot aurait aussi bien employé ses beaux deniers comptans à embellir son église qu'à parer son propre logis, et le doyen se le disait quelquefois à lui-même. Ce bas-côté, qui n'était rien, qui ne prenait ni ne voyait le jour, lui avait de tout temps semblé une tache à sa gloire, et avait fait le tourment de sa vie. Dès son début dans la paroisse, il avait commandé qu'on retirât de ce couloir les bancs et les chaises, et défendu sous les peines les plus effrayantes que jamais on s'y plaçât pour entendre messe ou sermon; il se défiait de ces ténèbres : c'était le repaire des dormeurs.

C'est là que Philippe se cachait. Il avait été nourri dans le temple et le connaissait; sa mémoire lui servait du moins à s'épargner encore un moment d'humiliation et de honte. Il était là, retranché dans l'ombre; ses regards plongeaient dans la nef; il voyait, il pou-

vait n'être point vu tout le temps qu'il demeurerait immobile; mais il savait que chacun de ses pas allait retentir dans cet espace vide, sous cette voûte sonore, comme un signal qui attirerait tous les yeux. Et tous les visages alors allaient s'éclairer du même sourire! Il se doutait bien que le spectacle de ce qu'il nommait son apostasie n'éveillerait point autour de lui d'autres signes d'indignation. Autant eût valu lui imprimer la marque infamante au front. O juste retour des lâchetés d'une passion si sotte! ô dure revanche de la conscience! Comme il se souvenait maintenant du mot que Colombe lui avait dit un jour, sur le pont, dans leur premier entretien secret : « Si l'un de nous deux était converti, sachez que ce ne serait pas moi! »

Ah! la railleuse prophétie! Au moins pouvait-il se justifier à ses propres yeux et se dire : J'ai résisté, j'ai lutté!... Mais non, il ne le pouvait, il n'avait pas le droit, dans cette entière déroute, d'invoquer ses forces trahies, son courage brisé. Non, il n'avait pas résisté, il n'avait pas lutté. Tout cela n'était que mensonge. Il s'était livré comme un esclave, comme un enfant. Et maintenant encore, depuis que celle qui le forçait à venir en ce lieu traînant sa chaîne, depuis que l'altière, l'impitoyable Colombe était entrée dans l'église, il ne se possédait plus. Il savait que M. Fleuriel était là, il avait vu Hyacinthe, rien ne pouvait plus l'arrêter, ni crainte ni honte. D'abord il avança doucement : inutile précaution; au bruit de ses pas, cent têtes se levèrent dans l'assemblée. Hyacinthe tressaillit; elle sentait que l'heure approchait; en une seconde, tous les fidèles assis à droite de la nef surent qu'il y avait quelqu'un dans le bas-côté, et l'on reconnut le neveu du doyen Verdelot. Comment se trouvait-il là, lui qui passait partout pour un impie? Philippe continuait sa marche téméraire, se glissant derrière les piliers; il arrivait à celui contre lequel la chaire était adossée. L'angle du banc de la famille Fleuriel était là devant lui... Mme Fleuriel le vit la première, et tira furtivement par sa robe Colombe, debout auprès d'elle. Colombe ne bougea point. Seulement sa main droite, qui tenait son livre, s'ouvrit lentement, et le doigt indicateur s'allongea. Elle montrait le chœur à Philippe par ce geste invisible pour tous, excepté pour lui. N'était-ce pas la place des hommes?

— *Laus tibi, Domine!* chantait l'abbé Joye, qui finissait de lire l'Évangile.

— Mon père, dit Hyacinthe, voilà ce que je vous avais promis de vous faire voir.

— Hyacinthe! fit-il, qu'est-ce cela? M. Montgivrault à la messe!...

— Cela, reprit-elle, c'est un miracle opéré par votre fille Colombe.

Philippe Montgivrault, le nouveau converti, l'ancien philosophe, entrait dans le chœur justement après l'Évangile, à l'instant où jadis, dans les temps de la primitive église, on faisait sortir les catéchumènes. L'abbé Joye le vit, il savait qu'il le verrait : Jacqueline l'en avait averti; mais le coup fut encore si rude qu'il chancela sur les marches de l'autel. — Seigneur! murmura-t-il, vous voyez bien que cet enfant ne sait pas ce qu'il fait. — C'était l'heure de la tristesse, non celle de la colère.

Hyacinthe, sous le porche, ne perdait rien de cette scène piquante. Ses émotions n'étaient point celles de l'abbé. Non, non, plus de tristesse! de la colère, à quoi bon? Le mépris même que lui causait la vue de Philippe là-bas, près de l'autel, n'était point mélangé de trop d'amertume. Elle ne se reconnaissait plus, elle n'était plus Hyacinthe, il lui semblait que son âme se renouvelait. Lorsque la cloche tinta pour annoncer l'*Agnus Dei*, quelques voix dans l'église se mêlèrent au plain-chant; celle d'Hyacinthe s'éleva ferme et claire. Elle chantait sa délivrance. Son père se prit à la regarder avec stupeur; Mme Fleuriel et Colombe reconnurent cette voix au timbre d'argent; une ombre alors passa dans la joie de Colombe. Nul ne pouvait ignorer pourtant que Philippe n'était venu dans le temple que pour lui plaire! Hyacinthe le savait bien mieux que personne. Qui jamais eût pensé qu'elle accepterait si gaîment et d'un cœur si libre la preuve éclatante de sa défaite? Sans cette ombre malencontreuse, rien n'eût égalé l'enchantement de Colombe. — Je vous disais bien que vous le changeriez, murmurait Mme Fleuriel à l'oreille de sa fille. Oh! la flatteuse parole!

Et Colombe oubliait les craintes qui l'avaient assaillie, malgré son audace naturelle, à son entrée dans l'église; elle oubliait l'étonnante guérison de Jacqueline et la présence de ce sauvage témoin de toute son intrigue. Oui, Philippe était changé, soumis, dompté pour jamais. Elle épiait chacun de ses mouvemens depuis qu'il était là sous ses yeux; il savait bien qu'elle le regardait de loin, et ces regards du maître réglaient les attitudes de l'esclave. On lui commandait les apparences du recueillement, il les avait. Quand la sonnette de l'enfant de chœur retentit, ordonnant aux fidèles de courber la tête, il fit comme tous les fidèles, il s'inclina. A cette heure pourtant où il lui était prescrit de regarder les dalles, où il ne sentait plus les yeux de Colombe fixés sur les siens, il fut pris d'un étrange dégoût de vivre. Il considéra ces pierres d'un œil d'envie, car il s'était aperçu que c'étaient des pierres tombales. Le chœur entier en était pavé. Toutes portaient des inscriptions, presque toutes des armoiries; ce n'étaient point les vilains qu'on ensevelissait dans le sanctuaire.

La tombe placée devant la stalle occupée par Philippe était plus chargée que toutes les autres de signes héraldiques, et une inscription plus longue y était gravée. Philippe machinalement se mit en devoir de la déchiffrer; ce ne fut pas sans peine. Il commençait de lire : « Cy est couché Bernard de Fourières, noble homme, bon chrestien;... » mais l'enfant de chœur agita de nouveau la sonnette, avertissant les fidèles qu'ils pouvaient relever la tête. Philippe tressaillit; cette sonnette importune l'arrachait au monde du rêve, où il entrait comme dans un port de refuge, et le rejetait dans la réalité, qu'il voulait fuir. Il se dit qu'il ne regarderait point Colombe; mais ses sens avaient peu de souci de sa volonté, et une minute ne s'était pas écoulée qu'il avait tourné de nouveau les yeux vers son tyran. Colombe lui fit un signe imperceptible qui lui disait qu'elle était contente de lui, et que son supplice allait finir. L'abbé, en effet, psalmodiait à demi-voix l'*Oremus*. Philippe eut une pensée de révolte; il médita de sortir à l'instant, de courir s'enfermer chez lui, d'éviter du même coup la curiosité de la foule et les félicitations ironiques de Colombe;... il n'osa. Elle ne lui aurait point pardonné ce défaut de patience; il le savait bien. Trois fois encore il courba le front, résigné jusqu'au bout. L'idée lui vint qu'il faisait là, devant l'assistance, une belle figure de bon chrétien. Ce Bernard de Fourières couché à ses pieds dans la tombe était aussi un bon chrétien, bien plus heureux que lui pourtant, car il était mort... Et les yeux de Philippe retournèrent à l'inscription gravée sur la pierre; cette fois il la déchiffra presque couramment.

« Cy est couché Bernard de Fourières,
Noble homme, bon chrestien et orthodoxe,
Que les gens de M. de Guise ont occis par mesgarde
A Vassy le 1er du mois de mars 1562.
En quoy ceulx-ci ont faict l'œuvre du Seigneur ou cru la faire.
Dieu les absolve! »

Ah! l'amère leçon pour un philosophe! et pour un jeune sectaire quel sujet de méditation tiré d'un temps où les sectes, au lieu de subtiliser, s'armaient de la dague et s'entr'égorgeaient au lieu de se disputer! Soudain Bernard de Fourières, tué par *mesgarde* au fameux massacre de Vassy, où furent *occis* deux cents huguenots, et gratifié par les siens d'une si curieuse oraison funèbre, Bernard l'orthodoxe se leva tout sanglant de son sépulcre devant Philippe Montgivrault, le renégat de la grande cause humaine. Oh! c'en était assez de ce terrible ressouvenir, c'en était assez de cette inscription dans sa férocité naïve, pour rendre à elle-même une conscience égarée. Et Philippe releva le front, et les enseignemens de sa jeu-

nesse, et cette foi généreuse et sincère où sa raison l'*avait élevé par degrés*, se rallumaient au fond de son cœur, comme une flamme vivante dans un foyer mal éteint dont on vient de souffler la cendre. Colombe n'avait point vaincu.

— Allez, chanta l'abbé Joye, la messe est dite!

En prononçant ces mots, il regarda Philippe. C'est vers lui qu'il étendit les mains; il chassait doucement le faux croyant du temple. Philippe se détourna brusquement; ses yeux troublés se jetèrent vers la nef. — Venez! lui dit le regard de Colombe.

XX.

Jacqueline la païenne n'avait pas reçu la bénédiction du curé. La messe n'était point terminée quand elle sortit de l'église, et sur la place encore muette on ne voyait alors que deux personnes : Jacqueline, plantée toute droite devant la porte du temple, et plus loin, sous le dernier des quatre tilleuls jadis si chers au doyen Verdelot, un grand homme qui semblait attendre, comme elle, la fin de l'office. Ce n'était pas un campagnard, il s'en fallait bien; tout en lui annonçait la civilisation, mais sous sa face la plus austère. Il était habillé tout de noir, sauf un ample gilet blanc à revers croisés. Les puritains d'autrefois portaient par la faute des temps un costume plus pittoresque, mais non plus sévère. Ce personnage était toute une doctrine : la rigidité des plis de sa redingote accusait bien celle de son âme, et l'amour de la perfection morale se trahissait jusque dans les larges bords de son chapeau.

La foule tout à coup fit irruption hors de l'église. Jacqueline ne se rangea point. Sa conversion ne l'avait pas rendue plus douce à son prochain, qui n'avait jamais eu que de la dureté pour elle. Inébranlable comme un vieux chêne, dont elle représentait si bien l'image, elle eût défendu là son poste contre une armée. Elle croyait qu'Hyacinthe, étant demeurée sous le porche, sortirait des premières, et c'était à Hyacinthe qu'elle en voulait; mais, bien loin de se hâter, celle-ci, appuyée au bras de son père, attendait sa mère et sa sœur. Le retour au Prieuré allait donc être une promenade en famille. Ils parurent tous quatre en même temps sur le parvis. Jacqueline fit un geste avec son bâton et du regard appela Hyacinthe, qui marcha tout droit vers elle. Mme Fleuriel poussa une exclamation de surprise. Eh quoi! Hyacinthe connaissait la vieille vagabonde? — Telle fut aussi la réflexion qu'osa bien faire tout haut Mlle Colombe, pâle, frémissante.

— Et vous, ma sœur, lui dit tranquillement Hyacinthe, ne la connaissez-vous point?

Philippe arrivait. Il n'était pas sorti par la porte du chœur; il avait suivi la nef, et le petit homme, au milieu de la foule, avait toujours quelque peine à se démêler du courant; mais cette fois il s'était empressé si fort! En voyant Hyacinthe auprès de Jacqueline, il pâlit comme avait fait Colombe. Ce ne fut pas tout : ses regards, qui s'étaient portés par hasard jusqu'à l'extrémité de la place, jusqu'au quatrième tilleul, aperçurent l'étranger, et sa pâleur redoubla. M. Fleuriel lui ayant tourné le dos pour éviter son salut, il ne le remarqua point; Mme Fleuriel s'étant avancée vers lui et lui parlant, il ne l'entendit pas. Hyacinthe, il l'avait oubliée; Jacqueline, il ne la voyait plus. — Monsieur Montgivrault, lui dit Colombe, avez-vous perdu l'esprit?

Il n'eut pas la force de lui répondre.

Alors Colombe suivit la direction de son regard comme on suit une flèche qui vole, et la ligne tracée dans l'air aboutit à ce grand homme vêtu de noir arrêté sous les arbres. L'intelligence de Mlle Colombe était si vive et si nette qu'elle n'eut pas besoin de demander qui était ce personnage; elle le devina. Pourtant elle ne s'attendait nullement à la venue de ce trouble-fête; oh! non certes, elle ne s'y attendait point, et Philippe encore bien moins qu'elle. — C'est votre tuteur, fit-elle d'une voix étouffée.

Et Philippe balbutia : C'est lui.

— Ah! s'écria Mme Fleuriel, je l'aurais reconnu. Rien qu'à son gilet blanc, on voit que c'est un impie.

M. Fleuriel pressa le bras d'Hyacinthe, mais ils se turent tous les deux.

Ah! si l'avocat Montgivrault, de si loin, avait pu voir le froncement de sourcils dont Mlle Colombe venait d'accompagner ces trois mots : c'est votre tuteur, peut-être bien aurait-il pensé qu'il n'y a point d'ennemis si petits et si faibles qui ne soient à craindre, et il aurait regretté son voyage. En ces momens de crise, la bouche de Colombe était tout un poème de guerre; le trait de vermillon dont cette lèvre mince était faite devenait un trait de flamme. Déjà la pensionnaire avait pris un parti en face de ce péril inattendu, et c'était le plus téméraire. — Maman, dit-elle à sa mère, priez donc M. Philippe de venir au Prieuré quand il en aura fini avec son tuteur.

Puis, avant que Mme Fleuriel eût parlé, considérant cette prière comme faite et se retournant vers Philippe : — Allez, dit-elle, allez donc vers lui; il vous attend.

A la vérité, le tuteur Montgivrault était un tuteur bien appris, car il ne s'était point avisé de venir au-devant de son pupille, ni de faire la moindre tentative pour l'arracher à la bonne compagnie où

il le voyait; il se contenta de l'attendre. — Allez donc! répéta Colombe.

Mais Philippe, malgré cet ordre, ne bougeait point.

— Voulez-vous que nous vous conduisions? reprit-elle en éclatant de rire, et, tout en riant, elle fit mine de passer son bras sous le sien, à la grande joie de Mme Fleuriel, qui riait aussi. Leurs deux tailles étaient les mêmes, et la bouche de Colombe se trouvait aisément au plus près de l'oreille de Philippe. — Pas au Prieuré! lui dit-elle rapidement tout bas; au bois des Mées, dans une heure.

Et tout haut : — Maman, s'écria-t-elle, il n'ira jamais si nous ne lui montrons pas le chemin. Passons devant.

Là-dessus, elle entraîna sa mère, qui ne songea point à lui résister. Elle se garda bien de tourner les yeux en arrière vers Hyacinthe, son père et Jacqueline. Tout en traversant la place, elle pensait que cette aventure avait du bon. Un coup imprévu lui servait à en parer un autre qui ne l'était pas moins, et l'apparition de l'avocat Montgivrault à détourner l'attention de Mme Fleuriel de l'étrange rencontre du parvis. Hyacinthe savait donc ce qui s'était passé entre elle et Philippe dans la maison du coteau! Comment avait-elle vu Jacqueline? comment avait-elle gagné ce vieux démon? C'est ce que Colombe se réservait de discuter et d'éclaircir avec Philippe dans une heure, au bois des Mées. Et d'ailleurs que lui importait maintenant tout cela? Le succès n'était-il point sûr? Quant à ce tuteur Montgivrault, il fallait que ce fût un grand fou d'être ainsi venu, sans nécessité ni raison, se jeter à la traverse d'un si beau plan! Il ne savait point sans doute que, pour le mener à la fin qu'elle avait rêvée, elle eût sans hésiter bouleversé le monde, combattu la terre entière, et que, si quelque frayeur était capable de l'arrêter, ce n'était pas celle d'un philosophe de plus entrant en lice au dernier moment. Aussi, comme Mme Fleuriel et sa fille passaient devant ce tuteur malavisé, qui venait d'ôter son large chapeau, étant le plus courtois des hommes, Mlle Colombe lui rendit un fort beau salut. L'avocat Montgivrault n'en put croire ses yeux : il lui semblait que cette petite dévote lui riait au nez; mais il n'eut point le temps de réfléchir sur cette vision déplaisante, car Philippe, qui marchait sur les pas de Colombe comme Tobie sur les pas de l'archange, l'abordait au même instant, et il ne riait point, lui!

Ils se saluèrent le plus cérémonieusement du monde : c'était leur usage alors même qu'ils vivaient ensemble et se voyaient dix fois le jour. C'est le moins que se doivent deux sages que d'apporter dans leurs mutuelles relations du poids et de la mesure, et ceux-ci se complimentaient jadis volontiers soir et matin. A ces complimens, l'avocat Montgivrault ne manquait point d'ajouter une

ou deux sentences qui coulaient chez lui comme de source, et Philippe en ce temps-là buvait avidement le flot d'or.

— Monsieur, lui dit le tuteur, je vivais là-bas fort en peine de vous.

— Monsieur, murmura le pupille, vous avez beaucoup de bonté.

— C'est ce qui m'a déterminé à entreprendre le voyage de Fourières, reprit M. Montgivrault; mais je vois bien que j'ai perdu mon temps, qui est précieux. Il me semble au contraire que vous avez on ne peut mieux employé le vôtre.

— Monsieur, répliqua sèchement Philippe, vous plairait-il d'entrer chez moi?...

— Volontiers, fit l'avocat: nous pourrons nous y expliquer plus librement.

Et ils se dirigèrent tous deux vers le grand presbytère. L'ombre du doyen Verdelot n'allait-elle point se dresser devant la porte et défendre à ce Montgivrault, son meurtrier, l'accès de la maison?... Ils marchaient côte à côte, le grand tuteur amassant tout bas les foudres qu'il allait lancer, le petit pupille fier, raide, empesé, s'excitant mentalement à une belle défense. Ah! comme son courage s'enflammait à la pensée de ce rendez-vous avec Colombe dans une heure, au bois des Mées! Il n'oubliait point que, pour en finir avec ce tuteur importun, elle ne lui avait donné qu'une heure.

— Tout d'abord, reprit l'avocat, je désire m'assurer, monsieur, si je ne rêve point. Est-ce bien vous que je viens de voir à l'instant sortir de l'église?

Philippe ne répondit pas.

— C'était donc vous? reprit M. Montgivrault. Je vous ai toujours enseigné, monsieur, que le bonheur ou le malheur d'un être raisonnable et social dépend uniquement de l'usage qu'il fait de sa conscience et de sa raison. Si je vous demandais maintenant où en est votre conscience?...

— Monsieur, interrompit Philippe, nous sommes arrivés. Voulez-vous bien passer devant moi?

M. Fleuriel, sur la place, n'avait pu tenir contre la curiosité qui le pressait trop fort, et, laissant là Hyacinthe avec Jacqueline, il avait gagné les tilleuls et suivi des yeux le tuteur et le pupille qui descendaient la rue du bourg. Voilà donc comment il était fait ce terrible Montgivrault, qui depuis six ans et plus occupait à Fourières les esprits et les langues! M. Fleuriel, le considérant, se disait qu'un philosophe peut tout aussi bien qu'un bourgeois de campagne prêter à rire, et que le large chapeau de ce personnage valait pour le ridicule sa propre casquette de chasse, cette casquette fameuse en forme de melon qui réjouissait tout le pays; mais

il ne s'agissait pas de s'abandonner au maigre plaisir d'une remarque si puérile, et M. Fleuriel trouvait bien d'autres jouissances dans le trouble que causait au petit Philippe l'arrivée de cet hôte inattendu, dans la pensée du dépit qu'allait éprouver Mlle Colombe si l'avocat Montgivrault, demeurant à Fourières, ne se présentait pas au Prieuré, ce qui retiendrait Philippe à la maison, et, s'il s'y présentait, de la bonne figure que ferait Mme Fleuriel, contrainte à recevoir un homme qui sentait si fort le fagot. Vraiment il entrevoyait tout cela, l'excellent homme; il croyait même entrevoir vaguement comme l'espérance d'un secours que la présence de ce tuteur pouvait apporter à Hyacinthe.

Tout à coup M. Fleuriel vint à penser que l'abbé, renfermé dans son église, ne savait rien de cet événement. Ce pauvre abbé ignorait la nouvelle. Or M. Fleuriel était aussi grand nouvelliste que grand curieux, et s'il n'avait tenu qu'à lui de courir de ce pas trouver le curé!... Cependant il ne pouvait quitter Hyacinthe ni souffrir qu'elle demeurât seule plus longtemps avec cette déplaisante Jacqueline, dont elle semblait goûter si fort l'étrange compagnie. Il l'appela. Hyacinthe, à sa grande surprise, lui cria de loin qu'elle se rendait auprès de lui; mais elle dit encore un mot auparavant à Jacqueline. La vieille fée s'inclina et se mit en marche. En passant devant le maître du Prieuré, elle lui fit un signe de son bâton et lui lança un regard qui le fit frissonner de la tête aux pieds. C'était le regard humble, flatteur, mais toujours sinistre et sanglant, de la bête fauve qui rampe et s'avoue domptée. Hyacinthe au même instant rejoignait son père. On eût dit que de loin elle avait lu dans sa pensée, car elle fut la première à lui proposer de visiter l'abbé Joye. Il avait dû retourner à son presbytère par la petite porte du chœur qui s'ouvrait dans son jardin. Hyacinthe seulement avertit son père qu'elle désirait rentrer dans l'église un moment et le pria de la précéder chez l'abbé.

L'église était déserte. Hyacinthe en entrant ne s'agenouilla point, elle ne sentait pas le besoin de prier. Son âme était assez bien armée pour ne point chercher de secours. Ce qu'elle avait espéré trouver dans ces lieux, c'était l'esprit de recueillement qui souffle sous la fraîcheur de ces voûtes. Peut-être bien voulait-elle aussi se contempler dans l'œuvre qu'elle venait de concevoir comme dans le miroir uni d'un beau lac aux flots bleus. La générosité même la plus pure a de ces faiblesses secrètes. Cette œuvre était déjà presque accomplie. Déjà Hyacinthe avait adouci et persuadé Jacqueline, elle avait vaincu le sauvage ressentiment de la vieille fée contre ces deux enfans pervers qui étaient venus à son chevet se faire un masque de leur charité menteuse, une risée de son mal, un jeu de

sa mort prochaine, et, bien plus puissante que l'abbé lui-même sur l'esprit de la pécheresse, elle lui avait fait jurer le silence et le pardon, surtout le silence. C'était un premier péril écarté de la tête des deux coupables. Voilà comment Hyacinthe se vengeait!

Oui, vraiment, il lui venait parfois l'idée qu'elle allait tirer de ceux qui l'avaient trahie la plus amère, la plus raffinée de toutes les vengeances, en leur permettant de recueillir le fruit de leur trahison. Ah! le beau spectacle que donnerait l'union de ces deux cœurs, l'un sans chaleur et sans force, l'autre sans mesure ni pitié! Et Hyacinthe frissonnait à la pensée de ce froid amour qu'elle allait couronner elle-même de sa main blessée, car c'était là son projet, c'était son œuvre. Elle allait tout à l'heure, d'une voix ferme, sans regret ni peur, dire à son père, en présence de l'abbé Joye : Mon père, il faut marier votre fille Colombe.

Elle traversa donc la nef d'un pas tranquille, car rien ne l'invitait à se hâter. Cette grande résolution qu'elle avait prise n'était point une fille aveugle de l'exaltation ou de la fièvre : elle n'était née que de sa raison. Cette raison toute neuve, et pourtant déjà si mûre, lui avait démontré qu'il s'agissait de préserver le nom de son père, et que les folies de Colombe avaient un côté dangereux. M. Fleuriel comprendrait cela, car il avait toujours été d'avis que le nom de Fleuriel de La Pervenchère était un beau nom. Et si Hyacinthe ajoutait qu'elle avait cessé d'aimer Philippe, parce qu'il ne lui inspirait plus qu'une pitié voisine du mépris, parce qu'elle ne le trouvait point digne d'elle, M. Fleuriel était bien capable de le trouver digne de Colombe. Outre ces argumens, Hyacinthe d'ailleurs en tenait bien d'autres en réserve. Les moyens ne lui manquaient point pour arriver à la réalisation de son désir, qui était de complaire à sa sœur et de rendre Philippe heureux. Elle pensait qu'il l'avait bien mérité, et cette pensée la faisait sourire.

Lorsqu'elle fut arrivée au banc de sa famille, elle y entra et y demeura quelque temps, considérant avec une attention singulière l'endroit du chœur où Philippe était placé durant la messe, puis elle marcha plus rapidement vers le chœur, et là encore s'arrêta, les yeux fixés sur le banc où avait été Colombe. Mille choses s'éclaircissaient maintenant pour elle qui lui étaient demeurées obscures pendant le saint sacrifice, tandis que de loin elle les observait tous les deux. A la vérité, c'était pour cela surtout, pour s'expliquer ce qu'alors elle n'avait pas compris, qu'elle avait voulu rentrer dans l'église. Guérie de son amour, elle l'était peut-être bien mal encore de la curiosité de l'amour, qu'elle n'espérait plus jamais inspirer ni ressentir. Machinalement elle s'assit dans la stalle où

s'était assis Philippe, et se prit à rêver un moment,... puis elle se leva en sursaut : elle avait senti l'ennemi qui se glissait dans l'ombre, et elle se remettait en armes. Elle s'inclina devant l'autel et ouvrit la petite porte du chœur, qui, par les dépendances du sanctuaire, menait au jardin de l'abbé Joye.

C'était bien un jardin de curé, un seul carré de fleurs entre quatre murs, sans autre vue que les clochetons de l'église et le ciel. Au milieu du carré s'élevait un grand rosier. Dieu l'avait béni dans son isolement; il portait chaque année des fleurs plus nombreuses, ce qui permettait à l'abbé Joye de dire, comme le doyen son devancier : « Mes roses. » Il y avait encore dans un coin une fort belle *planche* d'oignons blancs, disgracieux et vulgaire objet des plus tendres soins de la servante. Lorsque l'abbé se promenait dans son jardin, comme un prisonnier sur son préau, tout en lisant son bréviaire, la vieille femme s'embusquait près d'une fenêtre, et s'il faisait un pas de trop au bout de l'allée : — Monsieur le curé, lui criait-elle, prenez garde aux pauvres oignons!

Hélas! l'heure des pauvres oignons avait sonné! L'abbé, qui causait avec M. Fleuriel au seuil de sa maison, ne songea guère aux prescriptions de sa servante en apercevant Hyacinthe : il courut à elle et donna des deux pieds dans la *planche*. M. Fleuriel, lui aussi, s'avança vers sa fille; mais elle l'arrêta du geste et de la voix. — Mon père, lui dit-elle, j'ai besoin de demeurer seule un moment avec M. le curé.

Et M. Fleuriel regagna la maison. Il soupirait, mais il était toujours docile : c'est qu'aussi il avait affaire à un si doux maître. Alors Hyacinthe et l'abbé se regardèrent. Ils étaient agités l'un et l'autre de la même émotion redoutable; ils avaient tant de choses à se dire, et de si cruelles, et ils savaient bien qu'ils ne pouvaient se les dire qu'à demi-mot.

— Monsieur le curé, commença Hyacinthe...

— Ma fille, dit l'abbé...

Et ils restèrent muets tous les deux.

— Cet avocat Montgivrault est donc à Fourières? dit enfin l'abbé. Un événement si imprévu peut changer...

— Vous me faites songer à l'arrivée de M. Montgivrault, dit Hyacinthe en levant doucement les épaules, je l'avais oubliée. Cet événement, pour parler comme vous, monsieur le curé, ne nous importe guère, et à d'autres pas plus qu'à nous. Ce tuteur n'est pas le bienvenu. Sa présence est trop importune pour qu'on ne sache pas s'en délivrer au plus tôt.

— Quoi! s'écria l'abbé, vous pensez, ma fille...

— Et ne pensez-vous pas à ce sujet les mêmes choses que moi?

répliqua-t-elle avec feu. Pouvez-vous bien douter encore de l'ingratitude et de la folie de celui que je ne veux pas nommer après l'expérience du passé, après ce que vous venez de voir? Supposez-vous qu'il hésite une seconde à rompre ce lien du sang, le seul qui lui reste, après en avoir rompu tant d'autres? Croyez-vous que lorsqu'on n'a pas su rester le maître de sa conscience?...

— Ma fille, interrompit l'abbé, vous n'êtes pas ordinairement si sévère.

— Oh! reprit-elle, le temps de la sévérité est passé. Toute illusion a passé de même. J'ai lu ces lettres, monsieur le curé.

— Hélas! soupira-t-il, je ne le sais que trop. Que n'ai-je pas fait pour que vous ne les lisiez point!

Et il songeait à l'enfer dont il avait vainement fait peur à Jacqueline.

— Monsieur le curé, reprit Hyacinthe, votre raison est bien supérieure à la mienne, et vous avez l'âme des saints...

— Je n'ai pas leur force, dit-il.

— Il ne m'appartient donc pas de juger vos actions. Je dois toujours les croire justes. C'est votre charité qui vous a commandé de me cacher ce qui devait me guérir...

— Je ne pouvais parler, murmura l'abbé.

— Vous allez avoir la preuve que je suis bien guérie, dit Hyacinthe. Regardez-moi; voyez si la paix n'est point sur mon visage.

Et l'abbé la regarda; il secoua la tête. Cette paix dont elle se vantait, il la voyait, mais n'y croyait point.

— Et maintenant, continua-t-elle, je vous supplie de ne pas opposer à ce que je vais vous dire des raisons que vous suggérerait votre bonté toute seule. Gardez-moi cette bonté précieuse pour une autre épreuve; celle-ci est finie. Monsieur le curé, c'est ma sœur qu'*on* aime, et sans doute *on* est aimé. Eh bien! il faut marier ma sœur.

L'abbé recula et se couvrit le visage de ses deux mains.

— Vous voyez bien, lui dit Hyacinthe, que vous en sentez la nécessité comme moi.

— Oui, s'écria-t-il en se découvrant le visage, mais je n'en sens pas la même impatience que vous...

Et il s'arrêta et baissa la tête; il ne voulait pas sonder plus avant ce cœur déchiré.

— Vous avez raison, reprit-il, j'y pensais après la messe, et je ne vois point que nous ayons d'autre ressource pour éviter tout ce qui est à craindre. Il faudrait marier votre sœur; mais sans parler de vous, Hyacinthe, votre père ne saurait consentir... Ah! ma fille, cette coupe est trop amère...!

— Monsieur le curé! s'écria Hyacinthe, elle ne le sera pas que pour nous. Allons persuader mon père... qui nous attend.

Colombe et Mme Fleuriel rentraient alors au Prieuré. Elles avaient beaucoup devisé tout le long de la route. La messe, Philippe et l'arrivée de ce tuteur Montgivrault leur fournissaient assez de sujets d'entretien.

— Colombe, dit Mme Fleuriel, pensez-vous que cet homme-là demeure longtemps à Fourières?

— Une heure, dit Colombe.

— Une heure! s'écria Mme Fleuriel; mais alors le neveu chasserait l'oncle de chez lui!

— A Dieu ne plaise, maman! répliqua Mlle Colombe. M. Philippe ne doit point chasser de sa maison celui qui l'a élevé avec une sollicitude si pieuse, dans de si beaux et bons principes, celui qui a pris également soin d'une partie de son bien et de son âme. Il lui doit tout.

— Colombe, dit la mère, je crois que vous vous moquez...

— Ah! dit Colombe en riant, ce n'est pas ma faute si je ne peux m'empêcher de penser à la bonne figure que faisait ce tuteur en voyant M. Philippe qui sortait de la messe...

— Où vous l'aviez envoyé, reprit Mme Fleuriel. Savez-vous bien, Colombe, que vous avez fait là quelque chose de vraiment beau?

Mais Colombe avait trop de modestie pour ne point se taire devant l'éloge.

— Voyez-vous, continua Mme Fleuriel, c'est encore une preuve que, s'il y a dans le monde beaucoup d'incrédules, d'esprits forts et même d'impies, nous ne devons point nous en inquiéter outre mesure.

— Oh! mon Dieu non! dit Colombe.

— Feu M. le doyen Verdelot, que je n'aimais pas, disait en chaire que ces gens-là ne sont bons qu'à faire des taches au soleil; il ne nous en éclaire pas moins. La religion sera toujours la plus forte, ayant les femmes pour elle... M. le doyen disait encore que les femmes trouvent aisément pour convaincre les plus endurcis des argumens que les plus grands docteurs n'imagineraient point. Il ne se doutait guère en ce temps-là que son neveu Philippe serait un jour ramené à Dieu par cette petite Colombe qui n'était pas plus haute alors que cela, et qui bégayait à peine. Ah! je voudrais bien savoir comment vous vous y êtes prise pour convertir le petit Philippe. Je le crois bien converti.

— Je l'espère, repartit Colombe.

— Oh! s'écria Mme Fleuriel, vous l'espérez! Quelle fausseté, Colombe! Vous savez bien à quoi vous en tenir, allez! Mais moi, je

le confesse, je suis moins tranquille. Je songe enfin à ce tuteur qui est arrivé.

— Pourquoi, je vous prie, maman, dit Colombe, vous embarrasser de ce tuteur?

— Mais, fit observer Mme Fleuriel, s'il nous enlevait son neveu! Ne craignez-vous pas qu'il n'ait encore bien du pouvoir sur son esprit? On dit qu'ils s'aimaient beaucoup.

— Ils s'aimaient en l'humanité, dit Colombe de sa voix brève et dure, comme d'autres s'aiment en Dieu.

— Ce qui me rassure, reprit Mme Fleuriel, c'est la pensée qu'il y a maintenant quelqu'un au monde pour qui Philippe a bien plus d'affection que pour son tuteur.

La pensionnaire ne répondit pas.

— M'entendez-vous, Colombe?

— Oui, maman.

— Et savez-vous de qui je veux parler?

— Je pense que c'est de moi, maman.

— Ma fille, dit Mme Fleuriel, vous me faites beaucoup de peine, car je vois bien que vous manquez de franchise avec votre mère.

— Oh! non, répliqua vivement Colombe, je ne manque point de franchise; mais vous savez bien, ma chère maman, qu'il y a des choses qu'on ne peut dire...

— Et moi, reprit Mme Fleuriel, je veux que vous me répondiez enfin sans détours. Philippe vous plaît-il, Colombe, et voudriez-vous l'épouser?

— Maman, dit Colombe, laissez-moi, je ne puis... Et d'ailleurs à quoi cela nous sert-il de disputer? C'est bien pour le plaisir de parler ensemble. Si M. Philippe me plaisait, je serais bien malheureuse, et vous, maman, vous verriez alors ce que pèse votre volonté dans la maison.

— Que voulez-vous dire, Colombe?

— Je veux dire, reprit la pensionnaire en la regardant, que mon père déteste M. Philippe, et qu'il ne souffrira jamais, jamais, entendez-vous bien, maman? que ma sœur ne soit point mariée avant moi...

— Il ne le souffrira pas? répéta Mme Fleuriel hors d'elle-même.

— Écoutez-moi, maman, dit Colombe. Vous auriez refusé votre consentement, s'il s'était agi de marier Hyacinthe; s'il s'agit de me marier, moi, mon père refusera le sien : ce n'est que juste.

— Juste! s'écria Mme Fleuriel. Est-ce que vous m'avez bravée, offensée, poussée à bout comme votre sœur?

— Non, fit Colombe, mais j'ai bravé mon père pour vous contenter.

— Et c'est pourquoi je suis là pour vous défendre; mais vous me croyez sans pouvoir ici, voilà qui est bien. Il est vrai que vous êtes une enfant qui ne connaissez point la valeur des choses; aussi je vous excuse. Avouez-moi donc seulement que Philippe vous plaît, que vous lui plaisez, et fiez-vous à moi pour le reste. Nous verrons alors, comme vous dites, Colombe, nous verrons... Allons, vous ne me répondez point!

— Maman,... balbutia Colombe.

— Je pense pourtant, s'écria Mme Fleuriel, que ce petit Philippe ne s'est point avisé de vous dire qu'il vous aimait!

— Ah! je vois, maman, dit Colombe, qu'on ne peut rien vous cacher. N'avez-vous point remarqué tout à l'heure, à la sortie de la messe, cette vieille Jacqueline que ma sœur Hyacinthe connaît bien? Je ne sais, par exemple, où cette connaissance s'est faite. Pour moi, c'est bien différent : Jacqueline était malade il y a quelques jours, je l'ai su, et je suis allée près d'elle sans rien dire, parce que je crois qu'il est toujours mieux de pratiquer la charité en secret. Eh bien! maman, c'est là que j'ai rencontré M. Philippe. Il vaut mieux que ses principes, allez! Il avait appris, lui aussi, que Jacqueline souffrait, et il venait lui apporter son aumône.

— J'espère que vous n'avez pas trop donné à cette mendiante, reprit Mme Fleuriel... Et après que s'est-il passé?

— Il s'est passé, maman, répliqua Colombe en relevant fièrement la tête, que, me trouvant la maîtresse d'imposer ma volonté à Philippe, je la lui ai imposée. Voilà pourquoi vous l'avez vu ce matin à la messe.

— Je comprends, s'écria Mme Fleuriel. C'est la condition que vous avez mise à l'entendre. Que Dieu vous bénisse, Colombe, car vous êtes une fille prudente et sage! Du même coup vous vous êtes assuré un bon mari et vous avez fait un chrétien.

— Oh! fit Colombe, pour l'extérieur seulement; il me restera beaucoup à faire.

— L'extérieur est tout, répliqua Mme Fleuriel. Ah! je voudrais le voir, ce cher petit Philippe, à présent. Ne va-t-il point venir, Colombe?

— Oh! dit Colombe, il viendra.

XXI.

Le grand vent du matin s'étant apaisé, la chaleur devenait accablante; l'air flamboyait, la terre se consumait en silence, les arbres même étaient muets; pas un souffle, pas une haleine. Hyacinthe, de retour au Prieuré, cherchait de l'ombre autour de la maison. Elle

en aurait bien trouvé sous le hêtre du préau, mais cet abri ne lui convenait point, car elle ne voulait pas se rencontrer avec Philippe, qui ne manquerait pas d'accourir auprès de Colombe dès qu'il pourrait échapper à son tuteur. Il y avait encore les frênes de la prairie, mais leurs feuilles déliées étaient impuissantes contre les glaives perçans du soleil, et Hyacinthe d'ailleurs se méfiait de ces ombrages où s'agitaient encore, comme autant de formes vivantes et éplorées, ses anciens désirs et ses anciens rêves. De guerre lasse, elle allait rentrer, lorsque, ses yeux s'étant levés par hasard vers la cime du coteau boisé qui dominait l'habitation, l'idée lui vint d'aller au bois. Elle croyait éviter sa destinée par sa prudence et travaillait elle-même à l'accomplir. Elle se rendit au bois des Mées.

Il y avait trois chemins pour y arriver : le premier n'était que le prolongement de l'avenue des noyers; il partait de la muraille septentrionale du Prieuré, au ras de la chapelle et des cloîtres, et montait entre une double haie fort épaisse de troënes et de prunelliers qui pouvaient cacher à tous les yeux la course d'une amoureuse ou d'un larron. Le second passait par la rue du hameau; le troisième tournait à l'entour, derrière les jardinets attenant aux maisons des paysans. Tous trois aboutissaient d'un côté à la grande route, l'un à l'extrémité de l'avenue, l'autre au bouquet des grands aulnes et au pont, le dernier un peu plus loin, en face des vignes de Fourières : pour le suivre, il fallait franchir un fossé et doubler la maison de Jacqueline. C'était le chemin de Philippe... Hyacinthe prit par le hameau.

Or c'était le premier dimanche de la saison des noisettes, une amoureuse saison. Le chercheur de sources qui va couper sur les coudriers sa baguette divinatoire à l'imitation de Moïse, son devancier et son patron, avertit la jeunesse du pays que le fruit commence à se former dans sa coque verte. La bonne nouvelle se répand, et comme la jeunesse est impatiente, on dit partout que la noisette est mûre. Arrivée dans le hameau, Hyacinthe entendit de grands cris et vit une troupe bruyante qui débouchait par la traverse. C'étaient les jeunes garçons et les jeunes filles de Fourières qui, comme elle, allaient au bois. Ils la saluèrent; elle les connaissait tous par leur nom, et fit la réflexion que ce n'étaient point les mêmes que l'an passé. Ceux-là, depuis, s'étaient mariés; c'est un dicton au village qu'on ne mange pas impunément la noisette ensemble. Toute cette jeunesse s'en allait confusément dans un désordre où ceux qui se cherchaient savaient bien se joindre, et Hyacinthe d'abord la suivit d'assez près; mais ces pas pressés qui battaient le chemin, ces voix sonores qui remplissaient l'air, ces

visages allumés par la chaleur et le plaisir, loin de l'égayer, lui causèrent bientôt une sensation presque pénible, et, sans l'irriter, la troublèrent. A l'orée du bois, tous les amoureux se mirent à chanter en chœur; Hyacinthe s'arrêta. Cette joyeuse compagnie décidément ne lui plaisait point...

A Fourières, l'abbé Joye venait de commander qu'on sonnât les vêpres. Il avait calculé que cette sonnerie pouvait se prolonger une demi-heure environ, le sonneur ayant le bras robuste. Ce temps était justement celui dont il avait besoin pour remplir auprès de Philippe la mission dont il était chargé.

Il sortit de sa maison sans forces, sans courage, abandonnant son corps et son âme, dans l'accablement d'un homme qu'on traîne au supplice. La main qui le poussait était implacable. A peine avait-il marché l'espace de trois pas, qu'il fut obligé de faire halte, recherchant dans son esprit égaré les instructions qu'il avait reçues et promis de suivre à la lettre; son cœur pourtant lui conseillait encore de n'en point tenir compte et d'attendre; à mesure qu'il retrouvait éparses dans sa mémoire les choses qu'on lui avait prescrit de dire, il frémissait, et les larmes lui venaient aux yeux. Le pauvre abbé repassait là une cruelle leçon, et quand il songeait que c'était Hyacinthe qui la lui avait apprise, il était tenté de croire que la raison lui manquait. O sublime abnégation! ô générosité folle! Eh quoi! le dénoûment de tout ceci n'était-il pas assez proche? Fallait-il aller au-devant? Quelle hâte de couronner la lâcheté, la ruse, l'hypocrisie un jour plus tôt qu'elles n'auraient osé l'espérer? Quel besoin de presser le triomphe du mal quand ce triomphe était inévitable?

Et cependant il l'avait acceptée, cette mission amère, ou plutôt il se l'était laissé imposer. Et il allait maintenant, ainsi qu'il lui était enjoint de le faire, il allait au grand presbytère trouver Philippe et lui dire que M. Fleuriel, connaissant toute sa conduite, sachant ce qui s'était passé chez la vieille Jacqueline, le priait de ne plus se représenter au Prieuré, à moins qu'il n'y vînt pour lui offrir la juste réparation qu'il lui devait, pour lui demander la main de sa fille cadette. N'était-ce donc point courir au-devant de ses vœux et jeter cette indigne Colombe dans ses bras? Et c'était Hyacinthe qui voulait cela; elle voulait autre chose encore! L'abbé devait faire savoir expressément à Philippe que cette réparation même, sans l'intervention de sa fille aînée, sans ses prières instantes, M. Fleuriel l'aurait refusée.

Tout le temps que le grand débat dont l'étrange démarche de l'abbé allait être la suite avait duré entre lui, son père et Hyacinthe, celle-ci était demeurée souriante et forte. Elle se croyait im-

pénétrable; mais le regard de l'abbé avait fini par percer le voile de cette sérénité menteuse. Quand Hyacinthe s'applaudissait de marier de sa main Philippe et Colombe, quand elle ajoutait avec son indéfinissable sourire : « C'est moi qui vais les rendre heureux! » il savait bien ce qu'elle voulait surtout : elle voulait les accabler de sa supériorité. Ah! si on la comparait à l'offense, cette vengeance était petite; si l'on songeait aux douleurs souffertes, elle était juste. Ce qui faisait trembler l'abbé, c'était qu'elle ne fût imprudente, et ne retombât un jour d'un redoutable poids sur le cœur de celui qui se complaisait à l'exercer. C'est pourquoi il avait conjuré Hyacinthe de laisser agir le temps et la volonté d'en haut. Hyacinthe lui répondait que l'action du temps était déjà consommée, et que la volonté de Dieu n'aurait garde de se mêler à cette affaire. Son père aussi l'avait priée à deux genoux, et, voyant le peu de succès de ses prières, il s'était indigné du rôle qu'elle voulait lui faire jouer auprès de Philippe, qu'il haïssait de toute son âme. Et Hyacinthe de lui répondre qu'il ne savait pas ce que c'était que la haine. Le vieux gentilhomme, s'emportant, avait voulu parler de son honneur; mais Hyacinthe lui avait représenté que c'était pour son honneur même qu'il était urgent d'en finir. Elle lui faisait voir que sa mère était tout entière à la dévotion de Colombe, que toutes les mesures de celle-ci étaient prises, et qu'offrir son consentement à ce mariage, c'était le seul moyen d'éviter qu'on lui fît l'outrage de ne pas le lui demander. M. Fleuriel et l'abbé avaient supplié encore; Hyacinthe s'était montrée inflexible, et tous deux avaient cédé.

Maintenant il ne restait plus à l'abbé d'autre espoir que dans cet avocat Montgivrault que naguère il eût maudit avec tant de délices, si jamais il eût pu se croire en droit de maudire personne. Malgré tout, l'arrivée de ce tuteur lui paraissait un coup si singulier qu'il avait bien de la peine à n'y pas voir la main de la Providence en courroux. Hyacinthe s'opiniâtrait follement sans doute à ne point tenir compte de sa présence. Vainement l'abbé l'avait invoquée pour gagner du temps, disant qu'il ne pouvait pourtant parler devant lui; mais Hyacinthe hardiment répondit qu'il allait partir. — Eh quoi! repartir au bout d'une heure! — Et l'abbé, sur cette réponse, s'était écrié, tout comme Mme Fleuriel s'entretenant avec sa fille Colombe dans le jardin du Prieuré, et peut-être en même temps qu'elle : Il faudrait donc que Philippe le chassât! — Non, non! l'amour même n'est point si fort! Philippe était ingrat, mais non jusqu'au point de chasser de sa maison celui qui lui était uni par le sang et qui avait pris soin des dernières années de son enfance, celui qui avait exercé tant d'empire sur son esprit nais-

sant et sa jeunesse, qui avait si exactement modelé son âme sur la sienne qu'elle en avait été longtemps comme l'image.

L'avocat Montgivrault était arrivé dans le bourg tout justement pour voir son neveu sortir de la messe avec Colombe; il n'avait donc pas eu besoin de s'informer plus au long de la manière dont le jeune homme passait son temps à Fourières. Cette messe et cette compagnie en disaient assez : il était aisé de deviner le reste, et la guerre entre le pupille et le tuteur s'était allumée sur le seuil même de la maison. A qui allait rester la victoire? A la religion ou à la philosophie? à l'avocat ou à Colombe? Ah! qui eût dit à l'abbé qu'un jour il désirerait de voir la religion battue? Il est vrai que pour s'excuser de ce désir étonnant il se disait naïvement qu'elle n'y perdrait guère. Et si la philosophie (c'est-à-dire le tuteur) était la plus forte, ce qu'il ne se lassait point d'espérer un peu!... Mais comme il était arrivé devant la porte du grand presbytère, il entendit dans la cour le bruit d'un pas précipité : la porte s'ouvrit.

Le tuteur Montgivrault sortait, et avec une furie si grande qu'il faillit renverser l'abbé Joye. Celui-ci pourtant s'était rangé le plus vite et le plus doucement qu'il avait pu. Le bouillant philosophe demeura court devant le prêtre. — Ah! monsieur, dit-il, c'est moi qui suis vaincu...

— Monsieur, répondit l'abbé, nous le sommes tous les deux, sachez-le bien.

— Fi! s'écria l'avocat ami des hommes, que la jeunesse est lâche et perverse, et que l'humanité est une laide chose!

Et l'abbé vit deux grosses larmes qui roulaient sur son visage. Elles allèrent se perdre dans les plis de son gilet blanc. — Monsieur, lui dit-il, vous auriez bien dû savoir que cet enfant n'était qu'un ingrat.

L'avocat tressaillit : ce peu de mots et cette allusion au passé lui faisaient reconnaître l'abbé Joye, l'ami du doyen Verdelot et son successeur. Deux hommes entre lesquels un mort se lève n'aiment guère à converser ensemble. Oui, M. Montgivrault aurait dû savoir que son neveu était un ingrat; jadis il lui avait enseigné à l'être. Il s'élança dans la rue : l'abbé le vit aborder un paysan et l'entendit qui lui demandait une voiture pour retourner à la ville; mais avant de disparaître à l'angle de la place il lança un dernier regard sur cette maison d'où il venait d'être chassé comme un intrus et un ennemi, lui le tuteur et l'oncle! Quel regard et quel geste! L'abbé ne put s'empêcher de penser à ces apôtres qui portaient la *bonne nouvelle* dans les villes païennes, et se retiraient, si on ne les écoutait point, en secouant la poussière de leurs souliers. La ville s'abîmait, un gouffre s'ouvrait à sa place. La maison de Philippe resta debout

malgré la malédiction du tuteur, sans doute parce que celui-ci n'était pas un saint.

Ainsi les prévisions d'Hyacinthe s'étaient réalisées, la confiance de Colombe était justifiée : Philippe *en avait fini* avec le dernier parent qui lui restait au monde, et la religion l'emportait. Toutes ces pensées qui se croisaient dans l'esprit de l'abbé lui soulevèrent si fortement le cœur qu'il ne songea, lui aussi, qu'à s'éloigner. Se fût-il même agi de sauver la vie d'Hyacinthe, il n'aurait pu, en ce moment, entrer au grand presbytère; il n'aurait voulu, pour rien dans ce monde ni dans l'autre, se trouver face à face avec Philippe après ce qu'il venait de voir. Il remit à la fin de l'après-dînée sa visite à ce malheureux enfant, et s'en alla dire ses vêpres.

. . . . . .

Le bois des Mées était posé comme une couronne sur la cime du coteau du Prieuré. C'était une superbe hêtrée, dernier vestige d'une grande forêt qui couvrait naguère tout le pays. La futaie n'allait pas plus loin; mais un beau taillis courait sur l'autre versant de la colline et descendait en mille détours jusqu'à la plaine. Hyacinthe était entrée dans le bois; elle errait sous la futaie. Le soleil implacable de cette journée brûlante perçant jusqu'à ce dôme sombre ruisselait en flots ardens sur le tronc grisâtre des hêtres, l'air se remplissait de longues traînées brillantes où tournoyaient les insectes invisibles, et chaque grain de cette poussière vivante était une étincelle; la terre même semblait exhaler une vapeur lumineuse, et Hyacinthe s'avançait au milieu de ce brouillard d'or. Cette insupportable chaleur ne lui gâtait point une si belle promenade, faite d'un pas si libre et d'un cœur si léger. La pensée de sa grande action du matin marchait auprès d'elle comme une amie, comme une gardienne, comme un guide.

De temps en temps elle faisait une halte, et le front levé, le sourire aux lèvres, avec un large soupir d'aise, elle se disait : Tout est consommé maintenant. L'abbé avait dû voir Philippe. Philippe déjà peut-être était au Prieuré. Un instant elle avait pensé à revenir elle-même, et une avide tentation l'avait pressée d'être là, les yeux fixés sur lui, tandis qu'il parlerait, tandis qu'il dirait à M. Fleuriel qu'il aimait Colombe et qu'il demanderait sa main. Il lui semblait que, si elle ne jouissait point de l'expression du visage de Colombe en ce périlleux moment, elle allait manquer la plus belle et la dernière scène de cette comédie, et se refuser un spectacle que jamais il ne lui serait donné de revoir. Elle eut pourtant cette sagesse qui lui paraissait aussi de la grandeur : elle eut pitié des deux coupables, elle ne voulait point les écraser du poids de sa présence. Il lui suffisait qu'ils connussent bien tout ce qu'ils allaient lui devoir, que

le sentiment de cette lourde et cruelle obligation les poursuivît sans relâche, sans trêve, dans le présent comme dans l'avenir, jusqu'au pied de l'autel où elle les verrait unis à jamais dans leur froid bonheur.

Ah! la belle et fière revanche! Ah! quelle volupté de penser que jamais ils ne pourraient tous deux la regarder sans contrainte, jamais lui parler sans une émotion dans le cœur et dans la voix! Colombe encore saurait déguiser les mouvemens de son âme, car elle était habile aux déguisemens de toute sorte; mais lui... Tout à coup Hyacinthe s'arrêta au milieu de ces beaux rêves, au plus fort de son ivresse. Elle avait cru voir glisser une forme blanche derrière les hêtres, au bord de la futaie; mais non, un jeu de soleil, un mirage sans doute... Elle ne voyait plus rien, et sa solitude était bien entière. Un seul bruit la troublait; encore depuis longtemps elle en avait pris son parti : c'étaient les chants des chercheurs de noisettes dans le taillis et le rire importun des amoureux au fond du bois.

L'abbé Joye, les vêpres dites, était retourné au grand presbytère; mais Philippe n'était pas chez lui. La servante Bernardine, ne l'ayant point vu passer par la cour, en concluait qu'il avait dû sortir par-dessus le mur de son jardin et descendre par les vignes; elle fit remarquer à M. le curé que c'était là un étrange chemin.

Ce que l'absence de Philippe fit éprouver à l'abbé ne peut se comparer qu'aux sensations d'un jeune soldat que ses chefs ont envoyé au feu pour la première fois et qui revient au camp sans avoir trouvé l'occasion de brûler une amorce. Il faisait le brave en partant, au retour c'est un héros. Ah! si l'ennemi avait été là! Ah! si l'abbé avait rencontré celui qu'il cherchait! Mille choses qu'il lui aurait dites, et à quoi il n'avait point du tout pensé auparavant, se pressaient maintenant sur ses lèvres. Il réfléchit que la leçon composée par Hyacinthe lui aurait été bien inutile, car il aurait trouvé mieux : il aurait assez tiré de son propre fonds pour faire rentrer Philippe sous terre; mais le jeune homme enfin n'était pas chez lui, et l'abbé n'y pouvait rien. Ce n'était pas sa faute assurément si sa mission n'était pas remplie. Il ne lui restait plus qu'à se rendre au Prieuré de ce pas pour apprendre à Hyacinthe ce qu'il avait fait.

Comme il montait par la traverse et qu'il venait de passer le pont, qu'il marchait, suivant sa coutume, en regardant la terre, il entendit à quelque distance un cri rauque et prolongé. Il crut d'abord que c'était celui d'un oiseau de proie, et il leva la tête; mais ce n'était point dans l'air qu'il fallait regarder : ce cri était un ap-

pel, et c'était Jacqueline qui l'avait poussé. Il l'aperçut debout sur le sentier qui menait à sa cabane; elle vint vers lui. Bien que ce lieu fût parfaitement désert, elle se mit à lui parler tout bas. Les sauvages se méfient de tout, même des feuilles, qui sont bavardes. Jacqueline montrait avec son fidèle bâton, à l'autre bout du sentier, le chemin parallèle à la traverse, et qui tournait autour des jardinets du hameau rasant d'abord sa maison, l'un des trois chemins qui menaient au bois. L'abbé la remercia et passa.

Mais qui l'eût vu continuer sa route aurait remarqué combien son pas était tout à coup devenu plus lourd; ce pas-là sonnait la charge. Il traversa le hameau : une troupe d'enfans qui jouaient à cligne-musette lui barraient le passage, et celui qui tenait les yeux fermés vint se heurter contre lui : il le repoussa rudement. Aussitôt il se reprocha ce mouvement injuste, rappela l'enfant, l'embrassa; le pauvre petit, effrayé du coup qu'il avait reçu, ne l'était guère moins de l'embrassade. L'abbé, pour le rassurer, prit encore le temps de chercher une image dans les feuillets de son bréviaire et la lui donna, puis il gagna la porte du Prieuré. En entrant, il alla droit au parloir. Mme Fleuriel faisait une lecture édifiante, assise dans l'embrasure de l'une des croisées; M. Fleuriel se tenait dans l'autre; ils ne pouvaient se voir et ils en étaient charmés tous les deux. L'abbé s'arrêta sur le seuil, et leva les yeux au ciel. — Le prêtre, se disait-il, a reçu en dépôt la verge du Seigneur. Elle est faite pour frapper. — M. Fleuriel s'était levé et lui faisait de grands signes qui lui demandaient s'il avait vu celui qu'il devait voir... L'abbé n'en tint point de compte. Il s'avança vers Mme Fleuriel, et, trouvant une chaise devant la sienne, il s'y assit.

— Madame, lui dit-il, la volonté de votre fille Hyacinthe et celle de M. Fleuriel, votre mari, m'avaient imposé aujourd'hui une pénible mission. Je n'ai pu la remplir auprès de la personne à laquelle ils m'envoyaient tous les deux, je la remplirai donc auprès de vous...

M. Fleuriel fit un bond à sa croisée.

— J'ai lieu de croire, continua l'abbé, que le résultat sera le même...

— Monsieur le curé, interrompit aigrement Mme Fleuriel, vous me parlez, je crois, en latin; je ne vous comprends guère. Et d'abord quelle est, je vous prie, la personne à qui M. Fleuriel et sa fille Hyacinthe vous avaient envoyé?

— Cette personne est Philippe Montgivrault, dit l'abbé.

Mme Fleuriel ne comprenait pas davantage.

— Si c'est à lui que vous voulez parler, répliqua-t-elle plus gracieusement, vous pouvez l'attendre ici, monsieur le curé. Il y va

venir. Vraiment il n'y manquera point dès qu'il aura fini de s'entretenir avec son tuteur.

— M. Montgivrault, le tuteur de Philippe, n'est plus à Fourières, reprit l'abbé.

— Quoi! s'écria-t-elle. Que dites-vous?

M. Fleuriel se rapprocha.

— Comment ce que vous m'annoncez est-il possible? reprit Mme Fleuriel.

— Madame, dit l'abbé, parlons de la mission qui m'amène. Il convient que je vous dise tout de suite de quoi il s'agit. C'est de l'avenir de votre fille Colombe.

— De ma fille Colombe, répéta-t-elle au comble de l'étonnement.

— Auparavant, continua l'abbé, souffrez, je vous prie, que je me reporte un moment au passé. Vous souvient-il que votre fille Hyacinthe et Philippe Mongivrault ont le même âge, étant nés justement le même jour, il y a vingt-deux ans. Leur enfance fut celle d'une sœur et d'un frère, et cependant ils ne l'étaient point. Tout leur commandait de s'aimer... Mais ne poussons pas plus loin ces réminiscences cruelles. Quand après une absence de cinq ans Philippe Montgivrault est revenu à Fourières, Hyacinthe a pu croire sans aveuglement qu'il y revenait surtout à cause d'elle...

— Elle n'y a point manqué, interrompit encore Mme Fleuriel. Voilà le plaisant!

— Je vous conseille de laisser parler monsieur le curé, s'écria M. Fleuriel.

— Et cependant, reprit l'abbé avec une force croissante, c'est à votre fille Colombe qu'on a vu Philippe s'attacher. Je veux passer sous silence ce que Colombe a fait pour s'assurer le cœur de ce jeune homme. Vous-même, qui de cette intrigue ne connaissez que la surface, vous l'avez favorisée. Applaudissez à votre ouvrage... Les choses en sont venues au point que vous souhaitiez; mais votre prudence doit vous avertir qu'il faut les mener plus loin encore. Il est temps de marier ces jeunes gens, et pourtant vous n'êtes point libre de le faire.

— Je ne suis pas libre! s'écria Mme Fleuriel.

— Non, dit l'abbé, vous ne l'êtes pas, car pour conclure ce mariage il ne suffit pas de votre volonté; toutes les lois religieuses et civiles vous obligent à rechercher encore celle de votre mari, et votre conscience vous oblige à demander l'aveu d'Hyacinthe.

— D'Hyacinthe! murmura Mme Fleuriel, qui étouffait de colère; assurément vous rêvez.

— Oui, reprit M. Fleuriel d'une voix ferme, l'aveu d'Hyacinthe, entendez-vous? sans lequel je vous refuserais le mien.

— Hyacinthe, dit l'abbé, vous donne donc cet aveu par ma bouche. Et maintenant que Dieu pardonne à votre fille cadette et à vous comme votre fille aînée vous pardonne le mal que vous lui avez fait!

— Ah! s'écria Mme Fleuriel, recouvrant la voix qui lui manquait, Hyacinthe nous pardonne! Monsieur le curé, si ce n'était par respect pour votre robe, je vous dirais que vous êtes... Quant à M. Fleuriel, tout le monde sait qu'il est fou. Quoi! Mlle Hyacinthe fait la généreuse! Elle veut bien consentir à ce que je marie sa sœur!... Mais où donc est Colombe? Il faut que je la voie, il faut que je lui apprenne cette bonne nouvelle... Sa sœur ne s'oppose point...

Et Mme Fleuriel se mit à la croisée, appelant : — Colombe! Colombe!

— Ne l'appelez point, dit l'abbé; elle n'est pas à la maison.

— Eh bien! fit Mme Fleuriel en se retournant, vous savez donc où elle est?

— Elle est au bois des Mées, répliqua-t-il.

Et comme Mme Fleuriel interdite demeurait d'abord sans réponse : — Elle s'y est rendue par le chemin des troënes, reprit-il. Philippe Montgivrault y allait de son côté par celui qui passe derrière le hameau...

Mme Fleuriel fut héroïque. Elle interrompit l'abbé, et, le regardant en face : — Je le savais, dit-elle.

Puis elle sortit.

— Qu'allons-nous faire? s'écria M. Fleuriel; Hyacinthe aussi est au bois des Mées.

XXII.

C'était bien la robe blanche de Colombe que Hyacinthe avait aperçue derrière les arbres. La victorieuse pensionnaire, n'ayant garde d'entrer dans le taillis d'où partaient ces chants qui l'alarmaient, n'osant non plus s'engager trop avant dans le bois, de peur que Philippe ne s'égarât à sa poursuite, s'était glissée tout le long de la rampe du coteau, sur la lisière de la futaie. Elle s'était arrêtée à quelque distance du chemin que Philippe devait prendre, dans une sorte d'étroite clairière formée sur l'escarpement même entre de jeunes cépées de bouleaux et des buissons de genévriers, un maigre rideau pour abriter un rendez-vous, car le genévrier n'est qu'un arbre nain, et le feuillage du bouleau est clair. Colombe s'agitait avec une fiévreuse impatience dans sa cachette si peu sûre, où l'on ne pouvait que trop aisément plonger d'en haut; mais le moyen d'en trouver une autre? Et Mlle Colombe s'en prenait à ces arbres

de la futaie qui étaient grands, à sa robe, qui était blanche, mais qu'elle n'avait osé changer, de crainte d'éveiller les soupçons de sa mère. Elle s'en prenait surtout à la lenteur de Philippe. Enfin elle entendit un pas précipité sur le sentier. Elle avança la tête avec mille précautions entre les branches.

— C'est vous! dit-elle; je commençais à croire que votre tuteur vous avait mis au cachot.

— J'ai fait ce que vous souhaitiez, s'écria Philippe d'un air égaré. J'ai renié ce que j'adorais, et je me suis prosterné devant vos autels. J'ai rompu pour jamais avec le guide de ma jeunesse. Je n'ai plus de foi, je n'ai plus de parens, je n'ai plus d'amis, et me voilà seul au monde...

— Il me semble, dit Colombe, que vous n'avez rien à regretter, si je vous reste.

— Aussi, reprit-il, je ne regrette rien. Je ne veux plus que désirer et qu'espérer. L'épreuve de ce matin doit vous suffire. N'êtes-vous point contente de moi? Et qu'attendez-vous encore pour récompenser tant de sacrifices?

— Ce que j'attends? repartit Colombe. Répondez d'abord à la question que je vais vous poser. Qu'avez-vous fait de votre tuteur?

— Ah! vous allez le savoir, dit Philippe. Il est entré chez moi le reproche, la menace à la bouche. Il m'avait vu sortir de la messe, il m'a jeté au visage mes croyances trahies, et j'ai gardé le silence; mais il vous avait vue près de moi, il a deviné facilement que je vous aimais, et que c'était vous qui m'aviez conduit par la force dans cette église. Il m'a adjuré de quitter Fourières et de vous fuir. J'ai refusé. Alors il m'a sommé de choisir entre ce qu'il appelait l'opprobre de mon amour et son amitié...

— Je ne doute guère du choix que vous avez fait, dit Colombe; mais au moins est-il parti?

— En me maudissant...

— En vous maudissant, reprit-elle; à la bonne heure! Et maintenant en effet je n'attends plus rien. Ma mère est avertie. Oh! je n'ai pas perdu mon temps, moi non plus, vous le voyez. Elle sait que vous allez lui demander ma main. Retournons donc au Prieuré.

— Quoi! s'écria-t-il, pour la première fois qu'il m'est permis de vous voir sans témoin, nous séparer si vite! J'arrive, et sur combien de choses sacrées n'ai-je point marché pour venir à vous! mais la pensée de cette solitude où vous m'attendiez m'aurait fait fouler aux pieds, sans hésiter, toute la terre...

— N'importe, dit Colombe, je ne veux pas rester. Est-ce que vous n'entendez pas ces chants dans le fond du bois? Ce sont les gens du village. Il n'y a point de sûreté ici. Et là-haut, sous ces grands arbres qui montent tout droit, il n'y en a pas davantage.

J'aimerais autant les avenues d'un parc. Allez, je serai toujours plus prudente que vous. Il faut partir.

— Non, fit-il, je ne vous obéirai pas. Partir au bout d'un moment, avant que j'aie pu rien vous dire de ce que vous me faites éprouver, quand je n'ai pas touché votre main! Mais vous ne savez donc pas quelle insupportable contrainte je subis auprès de vous depuis quelques jours, et quels rêves m'ont conduit sur le chemin du bois des Mées? Vous ne savez donc pas que je vous aime, que je n'ai jamais aimé avant vous?...

— Ce n'est pas ma faute, dit la pensionnaire à demi-voix, s'il y a du monde dans ce taillis...

Hyacinthe revenait de l'autre bout de la futaie. Elle croyait avoir assez prolongé cette promenade; il était temps de regagner la maison. Elle allait y rentrer comme une reine que sa propre volonté avait bannie, et qui consent à revoir son peuple ingrat et méchant. Elle n'est armée que de clémence et d'ironie, deux armes terribles. Hyacinthe se promettait bien de saluer cordialement sa sœur et de sourire à Philippe. Quelle joie que de sentir son âme droite, limpide, sereine, en face de ces deux âmes troublées et rompues à la feinte! Comme son isolement lui semblait beau, quand elle le comparait à cette union qui allait s'accomplir! Quel prix lui paraissait avoir sa liberté reconquise, quand elle songeait à ces chaînes menteuses qu'elle allait voir forger et traîner sous ses yeux! Ah! comme le spectacle de cet amour eût été fait pour achever de la guérir, si déjà elle n'avait été si bien guérie! — Elle arrivait en ce moment au chemin du hameau; mais l'autre en était si proche: Hyacinthe se trompa de chemin...

—Écoutez donc ces chants! disait Colombe. Il me semble qu'ils se rapprochent.

— Ils s'éloignent, répondit Philippe. Ceux qui chantent sont des amoureux comme moi.

— Oh! fit Colombe. Je suis sûre qu'ils sont bien plus sages.

— C'est qu'ils sont plus heureux, reprit-il; c'est qu'on leur permet ce que vous me défendez, c'est qu'ils sont aimés comme ils aiment. Ils ne sentent donc pas l'impatience qui me dévore, ni la peur de ne jamais retrouver de si beaux momens perdus.

— Voyons! dit Colombe, je vais vous faire une promesse. Nous reviendrons au bois demain, si vous le voulez; mais tout m'effraie aujourd'hui...

— Demain! s'écria-t-il; songez à tout ce qui nous sépare de demain. On ne possède bien que le moment présent. Vous êtes ici, maintenant, près de moi. Je tiens votre main. Vos yeux qui me semblent si beaux...

— Ils le sont moins que d'autres yeux que je connais, interrom-

pit-elle en riant, et ils me feraient une bonne réputation, s'ils s'avisaient de briller aussi fort.

— Mes yeux brillent parce que mon cœur est en feu. Il fut longtemps aussi froid que le vôtre. Vous l'avez changé!...

— Vraiment oui? dit-elle. Il me semble que vous êtes bien changé, et je n'aurais jamais cru..... Philippe, laissez-moi...

Mais il l'avait entourée de ses bras... Soudain une pierre roula sur l'escarpement de la futaie. Colombe se dégagea brusquement, tous deux levèrent la tête; puis Colombe s'enfuit, laissant des lambeaux de sa robe blanche à tous les buissons, et Philippe la suivit.

Hyacinthe était là, appuyée contre l'un des géans de la hêtrée, les yeux dans la clairière. Son pied avait glissé sur le bord de la rampe, et la pierre accusatrice avait roulé. Après le départ des deux fugitifs, elle ne quitta point cette place funeste. Ses yeux ne pouvaient se détacher du miroir ardent qui conservait leurs images, et toujours elle les voyait enlacés.

Le crépuscule tombait. Les chercheurs de noisettes remontèrent du fond du bois. Ils ne revenaient point comme ils étaient partis, par troupes et en chantant, mais par couples et se parlant tout bas. Plusieurs se donnèrent un baiser d'adieu avant de rentrer dans le hameau, et Hyacinthe entendit l'écho de ces baisers sonores. Les derniers passèrent, le taillis redevint muet; les ténèbres envahissaient la futaie par grandes ondes; la nuit venait.

— Hyacinthe! Hyacinthe! où êtes-vous?—Ces cris, qui retentissaient sous la feuillée, la tirèrent de son rêve cruel. — Hyacinthe! disait une autre voix. C'était son père, c'était l'abbé. Elle ne voulait pas leur répondre; mais ils savaient quel chemin elle avait pris. Ils virent une ombre à demi renversée sur la mousse, et ils accoururent. M. Fleuriel se mit à genoux devant sa fille. L'abbé demeurait debout auprès d'elle, cherchant des yeux autour de lui. Il aperçut quelque chose qui brillait, au-dessous de l'escarpement, dans les genévriers, et il descendit. C'était un morceau d'étoffe blanche. Il le tenait à la main quand il revint près d'Hyacinthe.

— Jetez cela! s'écria-t-elle. Il obéit.

Tout à coup Hyacinthe se leva, et tendant une main à son père, l'autre à l'abbé : — Pardonnez-moi, leur dit-elle, voilà le dernier chagrin que je vous cause. C'est bien ma dernière faiblesse. Oh! je peux tout voir à présent.

Et elle se mit à marcher devant eux sur la route du Prieuré. Ils la suivaient en silence. Comme ils arrivaient au préau, elle se retourna. — Mon père, dit-elle, nous allons fixer, en rentrant, le jour du mariage.

— Hyacinthe, s'écria M. Fleuriel, je ne parlerai point devant vous. Je ne ferai pas ce plaisir à votre mère.

— Ma fille, dit l'abbé, quand de telles choses vont se débattre, vous ne commettrez point la folie d'être présente...

— Allez! interrompit Hyacinthe avec un sourire qui lui déchirait les lèvres, je suis maintenant plus forte que vous.

XXIII.

Deux années se sont écoulées. Quelques mois après le mariage de Colombe, Mme Fleuriel a rendu à Dieu son âme sensible et douce; mais elle se survit dans sa fille cadette. Colombe et Philippe habitent le grand presbytère. Mme Montgivrault est la plus grande dame de la paroisse, et M. Montgivrault en est l'homme le plus pieux. Il faut voir la belle figure qu'il fait chaque dimanche à l'église dans le banc d'œuvre, car le voilà marguillier! C'est un bon chrétien et un bon mari, suivant la prophétie de Mme Fleuriel. Il sait bien toute l'étendue de ce qu'il doit aux yeux noirs de sa chère femme, son bonheur dans ce monde et l'espérance du salut dans l'autre. Quant à la philosophie,... où sont les neiges d'antan? Philippe un jour pourtant a reçu une lettre de son tuteur, car l'avocat Montgivrault ne peut se décider à se tenir pour battu; il a caché cette lettre à sa femme, et durant quelques jours on l'a vu soucieux, mais le nuage s'est dissipé. Le temps des regrets n'est pas encore venu. Colombe rend peu de visites au Prieuré et n'y conduit jamais son mari.

Sa mère, en la mariant, lui avait dit: « C'est pour vous que vous prenez un mari, Colombe. » Ces mots contenaient un bon conseil. Colombe, toujours prudente, a mis le cœur de son mari en cage et sa conscience en prison. La cage est dorée, mais étroite; la prison n'est pas trop sombre, mais on voit au fond les instrumens de torture tout prêts pour le cas où le prisonnier s'aviserait de faire le rebelle. La solitude des deux jeunes époux n'est guère troublée dans leur grande maison, et les soirs d'hiver, au coin du foyer, dans la chambre neuve et richement parée de Mme Montgivrault, ils sont tentés de se croire au ciel. Ces soirées sont longues, mais Colombe est habile à les animer et à les remplir. Tour à tour elle fait le lutin et le docteur, et l'heure passe, et le sommeil ensuite sera doux. Cependant Philippe, enfermé dans ce paradis de l'amour, sent parfois que ce n'est pas lui qui en tient les clés. Ses regards se fatiguent à la longue de contempler son maître, d'errer sur les meubles de cette chambre témoins de sa félicité si parfaite, et il ne peut s'empêcher de penser que le monde s'est singulièrement rétréci autour de lui depuis qu'il est heureux. Colombe aperçoit encore une ombre sur le front de son mari; elle l'interroge. Il n'a garde de répondre; il sait trop bien ce qu'il lui en coûterait.

Hyacinthe vit depuis deux ans dans la vieille maison noire, entre son père et l'abbé, qui s'est accoutumé peu à peu à venir dîner au Prieuré tous les jours. Les soirs d'été, assis tous trois sur la terrasse, les yeux sur le riant paysage animé par la rivière, ils se disent à demi-mot des choses qui feraient sourire ceux qui n'ont point la pureté du cœur. Hyacinthe a tenu parole : elle s'est montrée forte au jour de l'épreuve, et l'est demeurée. Elle ne paraît point différente de ce qu'elle était autrefois, si ce n'est qu'on lui voit un peu plus de sérieux sur le visage. Ce qui s'agite dans le fond de son âme, ce qui passe devant ses yeux dans le secret des nuits, nul ne le sait. Elle a mis un sceau sur ses lèvres : c'est un sourire égal et doux, qui ne trahit ni regrets ni désirs. Seulement il arrive souvent à Hyacinthe de dire qu'elle aura bientôt vingt-cinq ans, ce qui rappelle fort amèrement à M. Fleuriel qu'il en a soixante, et que sa fille un jour restera seule au monde. Alors il regarde l'abbé, qui détourne les yeux. L'abbé est plus jeune, et il a plus de temps à vivre; mais il n'est pas le père d'Hyacinthe, et il est prêtre. Il revient bien tristement à Fourières, et, en passant devant le grand presbytère, il ne peut s'empêcher de soupirer et de se dire : « Dieu a voulu cela! » Il n'a pas perdu l'espérance de trouver à Hyacinthe un soutien et un guide; mais où le chercher? De l'est à l'ouest, du septentrion au midi, le pays est vide. A dix lieues à la ronde, il n'y a pas un homme à marier.

Au bout de la deuxième année, on le vit pourtant arriver au Prieuré dans un trouble extraordinaire. Le matin même, il avait appris que le maître octogénaire d'un grand domaine situé à Saint-Pern était mort à la ville, et que son neveu et son héritier, étant venu visiter cette terre qui lui avait plu, allait en faire sa résidence. Hyacinthe s'étonna de le voir si ému d'une chose qui lui importait si peu; mais M. Fleuriel, qui comprenait les espérances de son ami, se garda bien de les contredire. Le mois suivant, l'abbé fit connaissance avec celui qu'il nommait déjà le nouveau seigneur; cette fois encore, il revint ivre de plaisir au Prieuré. — C'est un homme de trente ans, disait-il. Sa figure est belle. On dit qu'il est poète, et que pour cette raison son oncle l'aurait déshérité, s'il en avait eu le temps... Il est grand chasseur.

Et se tournant vers M. Fleuriel : — Il viendra chasser chez vous, lui dit-il, au bois des Mées.

Hyacinthe ravivait le feu, car on était en hiver. M. Fleuriel s'approcha, saisit une bûche énorme et la jeta dans le foyer. — Mon père, dit Hyacinthe en riant, voulez-vous donc faire un feu de joie?

Ce jour-là, l'abbé ne dîna point : il avait besoin de rentrer chez lui pour prier Dieu.

PAUL PERRET.

LA

GUERRE D'AMÉRIQUE

ET

LE MARCHÉ DU COTON

De temps en temps il nous arrive, de l'autre côté de l'Atlantique, des bruits de trêve et de conciliation qui tiennent en suspens l'attention de l'Europe. Tantôt il s'agit de commissions mixtes qui auraient été nommées par les deux congrès américains pour débattre les préliminaires d'un arrangement entre les parties belligérantes; tantôt ce sont des messagers de paix, des porteurs de paroles qui franchissent les lignes des camps et qu'on dit investis de pouvoirs secrets. Plus récemment, c'est le président de l'Union qui a fait et reçu en personne des ouvertures promptement jugées inadmissibles. En s'emparant de ces nouvelles, le public européen en grossit l'effet et y ajoute ses commentaires. Chacun les juge suivant ses intérêts ou le sentiment qu'il y apporte. Pour ceux qui sont engagés dans des opérations industrielles ou commerciales, c'est l'objet d'une sollicitude directe; pour les autres, c'est un soulagement au milieu de ces scènes douloureuses qui, en se prolongeant, ont tendu les esprits jusqu'à la lassitude. Les poitrines se dilatent à la pensée que l'effusion du sang va cesser. Point de limites aux conjectures; la paix paraît faite jusqu'au moment où de nouveaux avis renversent l'échafaudage des illusions. Ces surprises et ces retours d'opinion, qui ne sont pas toujours exempts de calcul, feraient moins de dupes parmi nous, si l'on se rendait bien compte de ce que sont les faits en Amérique et de ce qu'y valent les hommes. On

s'est trop accoutumé à regarder ces événemens lointains comme un spectacle dont on supporte mal les longueurs; le désir qui domine est l'impatience du dénoûment, et peu de gens cherchent à s'éclairer sur ce qu'il doit être pour avoir des effets sérieux. Aucune notion ne serait pourtant plus utile pour se prémunir contre les bruits hasardés qui se traduisent, dans le maniement des intérêts, par des mouvemens aléatoires. Les élémens d'une appréciation exacte ne manquent pas, pourvu qu'on les prenne dans la nature des choses et non dans des données de convention, livrées en pâture, au jour le jour, à la crédulité publique. Ce sont ces élémens intrinsèques que nous allons essayer d'analyser, en glissant sur les faits de guerre et en ne nous attachant qu'aux grands traits de la situation.

I.

Au point où les événemens sont arrivés, il ne reste plus l'ombre d'un doute sur la conduite que jusqu'à épuisement de leurs forces tiendront les deux partis en présence. Ni l'un ni l'autre n'effaceront de leurs drapeaux les fières devises qui y ont été inscrites dès l'origine : du côté du nord, rétablissement de l'Union; du côté du sud, démembrement de l'Union. Dans les premières années de la rupture, l'esclavage pouvait être un cas réservé; il ne l'est plus aujourd'hui. Des engagemens formels ont été pris; la cause du nord est liée à l'abolition de l'esclavage, comme celle du sud au maintien de l'institution servile. Il n'y a d'équivoque ni dans les intentions, ni dans les volontés, ni dans les actes.

Entre des situations si tranchées, un accommodement est-il possible? peut-il aboutir? Voilà ce qu'il faut se demander lorsqu'on apprend que des négociations sont ouvertes. Quel moyen terme introduire dans des prétentions absolues et qui s'excluent à ce point? L'imagination la plus inventive y échouerait sans doute. C'est, il est vrai, des deux côtés la même race, parlant la même langue, longtemps liée par les mêmes intérêts, par une tradition commune; elle se compose d'hommes également braves et éclairés. Que de motifs pour s'entendre, si un abîme ne s'était creusé entre eux! Tel est l'empire de la passion que ces qualités mêmes n'ont servi qu'à entretenir un plus grand acharnement. Dans ces chocs à outrance, les cœurs se sont aigris, le langage s'est envenimé, le vertige de l'orgueil a obscurci la raison, et en réalité tous les griefs se résument désormais en un seul grief, le désir et l'espoir des revanches, tous les débats en un seul débat, c'est de savoir lequel cédera des deux partis en armes. Un esprit nouveau, dont ce pays industrieux s'était jusque-là préservé, est né de la circonstance, l'esprit mi-

litaire. Timide et circonspect au début, il a aujourd'hui la voix haute, sent de quel poids il pèse dans ce qui s'agite, et survivra aux événemens. Si ce n'est pas un maître, c'est du moins un surveillant. Pour le conseil comme pour l'action, il faudra, quoi qu'il arrive, compter avec lui.

S'il ne s'agissait, dans une négociation, que de souscrire à quelques ménagemens de forme, le concert serait bientôt rétabli entre les contendans. Ils ont, dans le plus vif de leur différend, conservé les uns pour les autres une estime qui rend les égards faciles. Aucun des partis ne veut abuser de la victoire, ni en pousser le bénéfice au-delà des points litigieux. Il paraît entendu que, si l'Union parvient à se reconstituer, l'oubli complet du passé sera la première clause du pacte à intervenir, qu'aucune recherche ne pourra être exercée ni contre les personnes ni contre les biens, et que les états un instant détachés rentreront dans leurs anciens droits sous la seule exception des droits particuliers qui ont motivé la prise d'armes. Il en serait de même, assure-t-on, des dettes respectives, qui seraient confondues dans la dette publique sans distinction d'origine. Rien de plus sensé ni de plus politique. Ce long duel laissera dans les cœurs des blessures qu'il ne serait pas prudent d'envenimer, et le grand souci des pouvoirs constitués, si l'intégrité des états se reforme, devra être d'effacer jusqu'aux traces de la querelle. Voilà des détails sur lesquels la disposition des esprits rend une entente possible; mais ce ne sont que des points secondaires. Il en est d'autres plus essentiels et si irritans qu'à peine ose-t-on en parler quand on s'abouche. C'est d'un côté le partage de la prépondérance politique, de l'autre les termes dans lesquels sera réglée l'émancipation des esclaves.

Avant la scission, les hommes du sud avaient su arranger les choses de telle façon que le gouvernement de l'Union leur était échu pour la plus grande part. On a calculé que dans le cours de soixante-douze années et sur dix-huit élections les suffrages populaires avaient porté à la présidence douze hommes du sud contre six hommes du nord. Ce fait était même devenu une théorie. Il paraissait admis que les hommes du sud, par la nature de leurs occupations et à raison des loisirs que leur laissait l'administration de leurs domaines, étaient plus que les hommes du nord préparés aux habitudes du commandement. L'activité du nord, plus directe et plus personnelle, absorbait l'individu; celle du sud, presque toujours indirecte et s'exerçant par délégation, dégageait mieux la personne et la désignait d'une manière plus naturelle pour diriger les services du gouvernement. Aussi était-ce dans le sud que les fonctions publiques, par voie d'affinité, recrutaient le plus ordinai-

rement leurs agens. Il était dans la force des choses que le président, maître de l'investiture, préférât des hommes à sa main, unis à lui par une communauté d'origine et de sentimens. De là cette singulière distribution des rôles qu'avec une entière liberté de suffrages la puissance publique appartenait de fait et presque irrésistiblement à la minorité. Dans la cour suprême, cinq juges sur neuf provenaient des états à esclaves. Les mêmes proportions, avec quelques alternatives, se retrouvaient dans les postes de secrétaire d'état, de ministres plénipotentiaires, dans les présidences des chambres, dans les offices supérieurs de la magistrature, dans les grades militaires. Le sud était partout présent, comme une sorte de chevalerie qui, par l'effet d'un plein consentement, s'imposait au nord, moins soucieux des honneurs que des affaires, et qui trouvait dans les cultures, l'industrie et le négoce un emploi plus fructueux de son temps. Qu'est-il résulté de cette confiance imprévoyante? Les événemens l'ont montré : c'est une faute que le nord ne commettra plus. Voilà ce que sentent les hommes du sud et ce qui les rend si peu maniables. S'ils rentrent dans l'Union, ce ne sera ni au même titre, ni dans les mêmes conditions qu'autrefois. Ils ont perdu un empire que le nombre ne leur rendra jamais, et qu'aucune habileté de conduite ne pourra leur faire recouvrer. On oubliera qu'ils sont des vaincus; malgré tout, ils resteront suspects. Ce sera pour longtemps une déchéance politique; du moins l'envisagent-ils ainsi, et l'idée en répugne à des hommes qui ont si souvent commandé.

Admettons que cet orgueil cède et qu'ils se résignent à la perte de leurs prérogatives, ce n'est que la moitié des sacrifices à prévoir. Leur fortune est également menacée : elle avait l'esclavage pour fondement, et avec l'émancipation l'économie du travail agricole est à reconstruire. Comment un peuple calculateur a-t-il pu se tromper à ce point dans une question d'intérêts? Voici une guerre civile qui a déjà coûté au nord 6 milliards et au sud 4 milliards probablement, en tout 10 milliards. Qu'on y ajoute l'abandon d'une partie des plantations, le désarmement de la marine marchande, les pertes infligées par la course, la dépréciation des valeurs, la rupture des relations régulières, ce sera 15 milliards au moins de prélevés sur la richesse commune. 15 milliards pour aboutir à des hécatombes et à des ruines! Avec la cinquième partie de cette somme, on eût amplement payé la rançon des trois millions de nègres qui, au fond et quoi qu'on ait pu dire, ont été la cause et l'objet de cette dilapidation. L'argent est englouti aujourd'hui sans que la rançon ait été payée; elle reste à débattre. C'est dans cette liquidation de la servitude que se rencontreront

les plus grandes difficultés d'un arrangement. Tout détail sera un obstacle : le chiffre de l'indemnité, si le principe en est admis; le mode d'exécution, soit que les états en demeurent chargés, soit que la puissance fédérale se l'attribue; les garanties pénales contre les résistances individuelles ou collectives, les délais de l'affranchissement. Que d'occasions de dissentimens! quel aliment pour l'esprit d'animosité! A la guerre ouverte succédera une guerre d'embûches où le nord aura affaire à forte partie. Il est de toute évidence et ses actes en font foi que, dans ce débat d'où le salut du pays dépend, M. Lincoln ne reproduira plus la combinaison platonique qui ajournait à la fin du siècle la délivrance des noirs. Point de repos à attendre, après ce long déchirement, si ce n'est dans une exécution simultanée et immédiate. Rien ne sera terminé avec le sud tant que les dernières chaînes de l'esclavage n'y seront pas brisées. Tout délai serait pour les uns une issue ouverte à de nouvelles trahisons, pour les autres la nécessité de rester en armes afin de les conjurer. L'affranchissement immédiat répond seul à ces piéges d'une paix captieuse. C'est le gage que le sud doit fournir, le seul qui soit solide et sur lequel il n'y ait plus à revenir, le seul aussi qui puisse délivrer l'Union des charges militaires qui l'obèrent depuis cinq ans. La fatalité le veut ainsi, et tant qu'il lui restera un homme et un fusil, le sud se débattra sous son étreinte. Dans la partie où il s'est témérairement engagé, il a joué non-seulement ses prérogatives, mais ses destinées. L'esclavage lui avait ménagé une existence commode que l'émancipation devait renverser de fond en comble. Le jour où ce travail des cultures qu'il imposait le fouet en main ne s'exécuterait plus qu'à des conditions débattues, il n'en tirerait plus ni les mêmes jouissances ni le même profit; il serait alors obligé de fléchir, lui devant qui tout fléchissait.

En se pénétrant de ces faits, on comprend à quel point un arrangement librement consenti offre de difficultés et d'incertitudes. Jusqu'ici les émancipations qui se sont succédé ont eu lieu contre le gré des possesseurs d'esclaves; l'autorité de la métropole les imposait à des colonies dépendantes. Pour la première fois il s'agit d'en régler les conditions avec des maîtres qui y résistent et qui ont pris les armes pour défendre le régime du travail auquel leur fortune est attachée. C'est un grand spectacle et une noble entreprise, mais ce n'est pas l'œuvre d'un jour ni d'une conférence. Les intérêts et les passions ne transigent pas aisément, et tant qu'il leur reste une lueur d'espoir, ils rejettent le masque et font de nouveau appel à la force.

La force, cet argument décisif, où est-elle aujourd'hui? Long-

temps elle s'est balancée entre les deux camps de manière à laisser les opinions indécises. Jamais guerre ne se fit d'une manière plus décousue, plus au rebours des procédés que nos grands capitaines ont mis en crédit. Depuis bientôt un siècle, nous sommes accoutumés en Europe à des campagnes expéditives qui, en quelques mois, décident du sort des états. Un siége qui dure un an, comme celui de Sébastopol, ne nous semble pas exempt de longueurs. L'Amérique, qui ne fait rien comme nous, n'a pas de ces impatiences. Elle ne nous a emprunté ni nos marches rapides, ni nos actions décisives. Ses victoires n'ont pas de lendemain, et l'effet en est souvent détruit par des échecs inattendus. Tout cela de loin s'explique mal et déroute les conjectures. On ne comprend guère non plus pourquoi, à tout propos, les armées se retranchent, même quand le terrain est libre pour le combat, et restent pendant des mois entiers en face l'une de l'autre dans une expectative dont la signification échappe. Pour se rendre compte de cette tactique, il faut remonter aux Romains et à ces camps fortifiés que César multipliait dans les Gaules. Est-ce un retour vers l'enfance de l'art ou un système de temporisation commandé par l'étendue du théâtre des hostilités? A la distance où nous sommes et dans la disette de renseignemens, il est malaisé d'en juger. Il y a pourtant un fait qui, sans être nouveau dans l'histoire des guerres, est plus particulier à l'Amérique qu'au continent européen : c'est l'habitude de prendre la mer ou les grands fleuves pour base d'opérations, et d'entretenir une force navale à l'appui des armées de terre, soit pour l'action, soit pour le transport des hommes et des approvisionnemens. Sur le James comme sur le Mississipi, on retrouve des flottilles aidant aux siéges, poussant des reconnaissances hardies, balayant les rives, jetant des bataillons sur les points où l'offensive commence, leur servant de refuge au besoin, et couvrant leur retraite quand ils plient sous le nombre. Cette action combinée a peut-être là des modèles bons à étudier; mais il n'en reste pas moins évident que cette façon de mener une guerre n'est pas la bonne, et que, sans en chercher d'autres causes, elle est condamnée par ses seules lenteurs et par une impuissance avérée d'aboutir à rien de définitif.

Cependant, depuis quelques mois et à la suite de la prolongation des pouvoirs de M. Lincoln, on dirait qu'une sorte de méthode s'est introduite dans des opérations qui jusqu'alors avaient été mal liées. La campagne actuelle se distingue des précédentes par une plus grande unité dans les plans et plus de concert dans les mouvemens des armées. Le corps de Grant, qui est le plus considérable, sert comme de pivot aux corps expéditionnaires, distribués dans un rayon

étendu pour préserver les territoires fidèles ou pour réduire les territoires insoumis. Cette immobilité de Grant assure la disponibilité des troupes de ses lieutenans. D'un côté il tient en échec les forces de Lee, de l'autre il menace Richmond et l'investit par les mêmes travaux hydrauliques qui lui ont livré Wicksburg. Appuyé sur le James, il en commande le cours inférieur par ses canonnières et ses batteries de berge. De jour en jour, il pousse plus loin ses approches au moyen de mouvemens de terres familiers aux Américains, creuse un canal pour ouvrir à sa flottille le James supérieur et serrer dans de plus étroites limites le champ de la défense. Sa présence obstinée a pour l'ennemi le sens d'un risque toujours prochain; elle l'empêche de se dégarnir pour aller chercher au loin des diversions et des aventures; elle couvre Sheridan, qui garde les défilés de la Shenandoah, et permet à Sherman de pénétrer au cœur des provinces qui ont été le premier foyer de l'insurrection. C'est cette marche de Sherman qui est surtout décisive; elle a été conduite avec une hardiesse et une habileté consommées. Peu de détails en ont transpiré; à peine de loin en loin apprend-on que de grands coups ont été portés, qu'Atlanta s'est rendu, que Savanah a été enlevé de vive force, que Charleston, longtemps invulnérable, va être pris entre deux feux. Il n'y a pas là seulement de beaux faits de guerre, il y a l'instinct de la seule combinaison qui puisse faire tomber les armes des mains des révoltés. Cette combinaison est des plus simples; elle consiste à s'emparer de leurs ports de mer pour les isoler de l'Europe.

On s'étonne quelquefois du peu de mesure que garde la presse américaine quand elle parle de l'esprit européen. Par la neutralité qui a prévalu, ces colères semblent mal justifiées. C'est qu'au fond cette neutralité n'est qu'apparente et a couvert des interventions déguisées. Il est constant que la longue résistance du sud n'aura tenu qu'à la connivence de certains états de l'Europe. Ce serait déjà beaucoup que le pervertissement des opinions poussé jusqu'au scandale et les promesses de reconnaissance souvent insinuées, toujours éludées; mais il y a des griefs plus sérieux et en réalité un concours effectif. En face et à peu de distance des deux Carolines, les Anglais possèdent un petit groupe d'îles, les Bermudes, qui, en temps ordinaire, ne sont qu'un point de relâche et une station navale. Depuis que la guerre sévit, cette station est devenue le siége d'un commerce interlope que l'Union reconstituée ne pardonnera jamais à l'Angleterre. Longtemps les Bermudes ont été le principal arsenal du sud. Il y puisait ses armes, ses munitions, souvent ses recrues; ses corsaires s'y ravitaillaient impunément. Les fournitures militaires, importées par gros chargemens et mises

en dépôt, s'y distribuaient sur des navires légers, à marche rapide, qui forçaient les blocus, et en rasant les côtes échappaient aux croisières par leur faible tirant d'eau. Les canons, les boulets, les poudres arrivaient ainsi à leur destination, et tels étaient les bénéfices de ce trafic qu'ils couvraient amplement tous les risques de capture. Les retours s'opéraient en cargaisons de coton qui y ajoutaient de nouveaux profits. D'énormes fortunes ont été faites dans ce cabotage, et on comprend le goût qu'y apportaient les spéculateurs favorisés. Ce que l'on comprend moins, c'est la tolérance des autorités locales pour des actes qui engageaient la responsabilité de leur gouvernement. Çà et là et pour la forme, quelques interdictions étaient bien lancées et obligeaient les bâtimens chargés de contrebande de guerre à chercher dans le port mexicain de Matamoras une police plus accommodante; mais la plupart du temps le gouverneur des Bermudes fermait les yeux pour ne pas priver sa petite colonie de la fortune inattendue que les événemens lui procuraient.

Cette insuffisance des blocus n'avait pas échappé à la vigilance du gouvernement fédéral. Il voyait ce que l'armée ennemie empruntait de ressources à la connivence des neutres. Les réclamations diplomatiques n'aboutissant pas, il a fallu employer dès lors des moyens plus directs. De là une suite d'expéditions navales qui avaient pour objet la réduction du littoral et ne sont pas les moins glorieux épisodes de cette guerre. Parmi ces expéditions, une seule a eu un succès immédiat et complet, la prise de la Nouvelle-Orléans. Celle de Beaufort n'avait abouti qu'à l'occupation des îles qui lui font face, celle de Charleston au démantèlement du fort Sumter, celle de Mobile à la destruction des ouvrages extérieurs et à la libre possession des rades. Tout récemment encore les forts qui défendent les approches de Wilmington ont été enlevés ou détruits sans que la ville se soit rendue. La marine, après avoir poussé les choses aussi loin que le permettaient ses moyens d'action et la nature des lieux, retombait dans l'impuissance, faute de troupes de terre chargées d'achever son œuvre en prenant les ports à revers. Ce complément d'investiture et d'action, la pointe audacieuse de Sherman l'a rendu désormais possible. Il tient à sa portée et sous le coup d'une menace cette suite de foyers de contrebande de guerre qui se succèdent sur la côte orientale depuis le cap Hatteras jusqu'à l'extrémité des Florides. Savanah n'est qu'une étape qui doit le conduire à Charleston et à Georgetown, tandis que les lieutenans de Grant achèveront à Wilmington la tâche commencée. Ces positions une fois prises, la Virginie et les Carolines seront gardées du côté de la mer; l'Union en aura les clés, et le séquestre contre l'assistance et

l'influence de l'Europe prendra un caractère rigoureux. Là où les fournisseurs militaires trouvaient des marchés ouverts, ils ne rencontreront plus que des canons pour les tenir au large. Si ce plan réussit, la confédération, privée de ses communications maritimes, se consumera d'elle-même dans un prompt dépérissement.

Cet isolement a commencé dans son propre sein et sous la forme de défections successives. Tous les états engagés dans les débuts de la lutte n'y figuraient pas au même titre. Les uns y avaient un intérêt direct, les autres n'y avaient qu'un intérêt indirect. Les premiers occupent les vastes plaines qui, baignées à l'est par l'Atlantique et appuyées à l'ouest sur les chaînes secondaires des Alleghanys, s'élargissent à leur rencontre avec la vallée du Mississipi et vont aboutir au golfe du Mexique. C'est la zone du coton vouée exclusivement au travail servile et où domine l'influence des grands planteurs. La Virginie orientale, les deux Carolines, la Georgie, l'Alabama, la Floride, sont dans ce cas. Les seconds de ces états se partagent la région qui des plateaux des Alleghanys descend vers l'Ohio et le Mississipi et renferme une population plus mêlée. Ceux-ci ont également leurs grands domaines et leurs marchés d'esclaves; mais l'immigration y a versé de rudes pionniers qui exploitent le sol de leurs mains, et dont le nombre, constamment accru, tient en échec l'esprit de caste des anciens tenanciers dont ils n'ont épousé qu'à demi les rancunes et les colères. Ces états sont le Tennessee et le Kentucky. Les cultures libres y balancent, si elles ne les excèdent pas, les cultures serviles, surtout dans les parties montueuses et tempérées. C'est de cette région laborieuse que sont sortis, à une date récente, des signes menaçans pour le sud et sous la forme la plus significative, l'abolition. Le Tennessee s'est déclaré le premier; on assure que le Kentucky va le suivre. Un cordon d'états libres se formerait ainsi autour du berceau de l'esclavage de manière à lui enlever toutes ses issues. Les mêmes symptômes de défection se sont montrés dans le Missouri, où l'affranchissement des noirs suit les voies légales. Pour la Louisiane, c'est un fait accompli depuis son occupation; pour le Maryland, c'est une réforme volontaire, en pleine vigueur, qui a traversé l'épreuve des formalités. Le vide se fait ainsi autour du sud; de plus en plus on l'enferme dans un cercle d'institutions réfractaires. Des quinze états à esclaves qu'il croyait liés à sa cause par une communauté d'intérêts, en voici déjà cinq qui la désertent par des démonstrations auxquelles il ne peut se méprendre. Trois autres, le Texas, l'Arkansas et le Delaware, ne lui apportent qu'un appoint insignifiant, et sont empêchés par les distances de lui porter secours. Ses forces se réduisent dès lors à sept états peuplés de trois millions de blancs et de deux millions

d'esclaves. Il en est même deux sur ce nombre dont le zèle est attiédi et la fidélité douteuse. La Caroline du nord a protesté à diverses reprises, la Virginie s'est scindée en deux parts, dont l'une s'est ralliée au drapeau de l'Union. Dans toute l'étendue du territoire règne un profond sentiment de lassitude. Les régions de l'ouest, livrées sans défense à des corps de partisans, implorent la paix comme leur seule garantie contre des ravages impunis. Il n'y a plus de passions que dans les armées, et encore sentent-elles à de certains momens leurs animosités se calmer et leur persévérance fléchir.

On le voit, toutes les chances sont aujourd'hui en faveur du nord; il peut dicter ses conditions et n'a plus à redouter que ses propres faiblesses. Il a pour lui la force morale et la force matérielle; il combat pour un principe, tandis que dans le camp opposé on ne combat que pour un intérêt. Le triomphe de ce principe sera une grande date dans l'histoire de l'humanité; il n'y aura lieu de regretter ni l'argent sacrifié, ni le sang versé, s'il sort intact de cette lutte. Ce qui serait à jamais déplorable, ce serait d'avoir molli quand il fallait se montrer le plus ferme, de n'avoir obtenu en échange de tant de vies sacrifiées que des satisfactions stériles. Le vrai danger du moment est dans cette impatience d'en finir qui tend à précipiter les choses au risque d'une déception. L'humeur des Américains est prompte à mettre l'Europe en cause, à l'accuser des embarras qui leur ont été suscités, et jusqu'à un certain point leur plainte est fondée; ils ne parlent pas de ceux que leur ont valus leurs dissentimens intérieurs. Ils se taisent sur ces complicités mal déguisées qui entretenaient le sud dans ses illusions et l'encourageaient dans sa résistance; ils ne disent pas combien d'hommes du nord ont fait, dans le cours de cette guerre, des vœux contre leur propre parti et trahi sa cause jusqu'à employer la violence. Le tort qu'a fait au nord la malveillance extérieure est loin d'être l'équivalent du tort qu'il s'est fait à lui-même. C'est ce mauvais esprit, toujours agissant, qui, dans ces conjonctures, est ce qu'il y a le plus à redouter. Les factions, par leurs menées souterraines, peuvent troubler la conscience du président, tromper sa bonne foi, ébranler sa fermeté, l'amener à traiter avant l'heure. Peut-être faut-il voir leur main dans cette dernière conférence si légèrement acceptée, si brusquement rompue. Quel bien pouvait-on s'en promettre tant que le sud ne se désistait pas de sa prétention à l'indépendance? Le seul préliminaire sérieux, c'est que la prétention et le mot soient retirés. L'indépendance du sud serait non-seulement la consécration indéfinie de l'esclavage, mais la guerre civile en permanence, par le seul effet d'institutions incompatibles et juxtaposées. Le jour où, sous un déguisement quel-

conque, cette condition serait admise, l'Union se déclarerait vaincue et aurait signé sa déchéance. Elle n'en est pas là, Dieu merci!

Cependant toutes les surprises sont possibles. Une fantaisie nouvelle semble s'être emparée de l'esprit des Américains : c'est de s'arranger entre eux tant bien que mal, pour prendre des revanches ailleurs. Cette fantaisie passera, si elle n'est que superficielle; si elle était profonde et qu'elle persistât, il faudrait s'attendre à une paix mal faite. Dans un cas comme dans l'autre, il est bon de se tenir préparés aux événemens. Notre politique comme nos intérêts ne manqueraient pas de s'en ressentir. Je ne m'occuperai que des derniers. Ils sont fortement engagés dans le dénoûment de ces querelles intestines. Pour les spéculations commerciales, ce serait l'occasion et le signal d'une crise, pour nos manufactures de coton le brusque retour de l'avilissement des prix, pour nos ouvriers la garantie d'un travail plus suivi et plus régulier. Ce qui touche tant d'existences et tant d'affaires ne saurait nous être indifférent.

II.

Pour se rendre compte du coup que porterait à notre marché du coton le rétablissement dans des conditions régulières de l'approvisionnement américain, il importe de jeter un coup d'œil en arrière et de voir où en étaient les choses lorsque cet approvisionnement a été supprimé. En réalité, il avait éteint presque toutes les concurrences, et à lui seul suffisait à l'activité de nos manufactures. Les produits dont il se composait avaient une supériorité avérée: ils arrivaient à jour fixe, et en quantités telles que la faculté du choix était toujours assurée. L'Europe en employait 3 millions 1/2 de balles. A ces motifs de préférence venait s'ajouter la modicité de plus en plus grande des prix. Dans les années d'abondance, la dépréciation avait été poussée si loin qu'un moment on avait pu obtenir des cotons de qualité courante à 40 centimes le demi-kilogramme. Ce n'était là qu'un cours d'exception et à peine rémunérateur; mais la valeur moyenne, dans une période décennale, avait oscillé entre 50 et 55 centimes le demi-kilo, qui semblaient suffire aux planteurs pour couvrir leurs frais et recueillir un légitime bénéfice. Les habitudes étaient prises dans ce sens, affermies de jour en jour par un avantage réciproque, et rien ne laissait prévoir d'autre altération dans le cours des choses que les variations presque insensibles qu'apportaient sur les marchés les vicissitudes des récoltes.

C'est au milieu de cette confiance qu'éclata la rupture des états à

esclaves, bientôt suivie de leur blocus. La mer se fermait à l'approvisionnement; un vide profond allait se faire, sans qu'il s'offrît aucun moyen de le combler. La hausse des prix répondit à cet événement, et il s'y mêla, il faut le dire, un élément un peu artificiel. Dans les périodes régulières, la spéculation commerciale s'exerce sur le coton comme sur les autres denrées, mais dans des proportions assez réduites. Cette spéculation ne consiste guère qu'en petits accaparemens conduits avec prudence et suivis d'une prompte liquidation. Les contrats sont sérieux, et presque toujours les livraisons s'opèrent. Comme les différences sont minimes, tout se passe de commissionnaires à manufacturiers dans l'intervalle qui s'écoule entre la mise en entrepôt et l'expédition aux fabriques. C'est un jeu modeste, qui donne du ton au marché sans l'échauffer à l'excès. Ce jeu, sous l'influence de la disette, allait prendre de tout autres proportions. A peine le premier mouvement de hausse se fut-il établi qu'une nuée de spéculateurs nouveaux, venus on ne sait d'où, entra en campagne pour avoir sa part du butin. C'était à qui achèterait ou vendrait suivant l'impression ou le moment. Dans la même bourse, le même traité passait en trente mains différentes. Moins il arrivait de coton réel, plus il s'échangeait de coton imaginaire. Tout se terminait par des primes, des reports et des règlemens. Naturellement les prix s'élevaient à vue d'œil au feu de ces enchères vertigineuses. Peu importait que ces prix d'aventure fussent ou non en rapport avec les besoins et la situation des fabriques; ils semblaient justifiés dès qu'ils trouvaient des preneurs. On eût dit que le coton sur lequel on jouait n'était pas de la même nature que celui qui devait passer sur les métiers. Quel moyen de défense restait-il aux manufactures? Leurs produits, restés à l'écart de cette fièvre, ne suivaient pas l'impulsion et les laissaient en perte. Sous peine de ruine, les manufactures étaient condamnées à suspendre ou à diminuer leur travail, de telle sorte que les fortunes échues dans les ports à quelques hommes favorisés par les chances du jeu se traduisaient dans les villes industrielles par la misère des ouvriers déclassés.

Cette façon de surmener le marché a eu pourtant, en compensation de ces préjudices, quelques effets heureux. Les prix arbitraires de la spéculation ont servi d'encouragement aux cultures dans les pays où elles étaient à créer ou à tirer de leur torpeur. Sous ce rapport, tout était à faire. Il s'agissait de suppléer l'Amérique, qui non-seulement fournissait les meilleurs cotons, mais les traitait, les conditionnait elle-même, sans donner aux destinataires d'autre souci que de les recevoir et de les payer à leur valeur. Dans les autres contrées, rien de pareil; le délaissement des produits y

avait frappé les exploitations d'impuissance. Les anciens procédés y étaient tombés en désuétude, les nouveaux n'y avaient pas été introduits. C'étaient autant d'éducations à faire, d'établissemens à fonder, de spéculations territoriales à entreprendre. Il fallait distribuer des semences, des machines perfectionnées, envoyer des moniteurs agricoles ou à leur défaut des documens en diverses langues pour mettre les natifs à même de diriger les cultures et les préparations subsidiaires du produit. Dans le cours de quatre années, cet effort a été fait et cette révolution s'est accomplie. Les Indes orientales, l'Égypte et la Turquie, réveillées de leur sommeil, ont succédé à l'Amérique dans le contingent principal de l'approvisionnement du coton; elles ont pris goût à leur tâche et se sont efforcées de la bien remplir. Pour les quantités, la question est, sinon résolue, du moins très avancée. Des calculs précis portent à près de 2 millions de balles les dernières récoltes de ces trois pays, et des terres ont été préparées pour accroître d'un tiers dans l'année qui s'ouvre le chiffre des ensemencemens. Les quantités en perspective seraient dès lors de 2,500,000 balles, dont 1,600,000 pour les Indes, 300,000 pour l'Égypte, 200,000 pour la Turquie; la Chine et le Japon fourniraient le complément de 400,000 balles, en y ajoutant comme appoints le Brésil, les Antilles et l'Afrique. Cette récapitulation est significative. Sous l'aiguillon de l'urgence, le fonds de l'approvisionnement se serait reconstitué en quatre ans, en dehors et à l'exclusion de la provenance américaine. Les 2,500,000 balles qui sont à prochaine échéance et ne sauraient être le dernier mot des cultures régénérées représentent en effet très amplement les 3,500,000 balles que le monopole des États-Unis avait atteintes avant de s'éclipser. D'un côté, par l'effet de la hausse des prix, la consommation des tissus de coton s'est considérablement ralentie; de l'autre, les tissus de laine et de lin ont de plus en plus envahi une place devenue vacante. Moins de demande du produit a dû nécessairement amener moins de besoin de la matière brute. Au fond et de toutes les manières, c'est cause gagnée. L'Europe, à la rude école de la nécessité, a vite appris à se passer de l'Amérique. Celle-ci aura fort à faire pour se remettre en ligne et rétablir ses avantages, si la paix se conclut.

Qu'arriverait-il dans ce cas? Le champ est ouvert aux conjectures; mais le sentiment qui domine est une inquiétude vague sur les conséquences de l'événement. A première vue et la période de transition étant mise à l'écart, le retour de la paix devrait être salué par une acclamation universelle. La paix, dans son influence définitive, est la rentrée des territoires les plus favorisés qu'il y ait au monde dans la fonction de l'approvisionnement, c'est la livraison

régulière et abondante des meilleurs cotons que la manufacture ait jamais employés, c'est du travail assuré pour les ouvriers, longtemps éprouvés par le régime de l'intermittence, c'est la force et la sécurité rendues à une industrie qui, dans la disette de bonnes matières et le renchérissement des plus mauvaises, marchait à sa décadence. Comment ne pas s'applaudir d'un acte qui amènerait à sa suite de tels bienfaits? On y applaudirait en effet, et par un élan unanime, s'il n'y avait là un incident à vider. Cet incident est la liquidation des prix de guerre et des folies que l'esprit de spéculation y est venu ajouter. Il faut maintenant dresser l'inventaire des dommages que ce vertige nous coûtera, et devant la balance des chiffres on s'explique comment un dénoûment survenu à l'improviste rencontrerait peu d'enthousiasme. Les prix de départ, comme on l'a vu, étaient de 50 à 55 centimes le demi-kilo pour les qualités courantes du coton américain. Successivement, et par les poussées du jeu plus encore que par la rareté, ces prix ont été portés à 2 fr., 3 fr. et 3 fr. 50 cent., à peu près le septuple. En même temps des cotons inférieurs, comme ceux de la Turquie et des Indes orientales, sont arrivés à 2 francs 20 cent., 2 francs, 1 franc 80 cent. On payait sur ce pied des matières qu'en d'autres temps on eût mises au rebut, chargées d'impuretés et de corps étrangers, d'un brin rude et court, qu'il fallait soumettre à un traitement particulier. Ces prix, à quelques fluctuations près, se sont maintenus et font encore loi sur le marché; le même jeu qui les a créés les anime et les soutient. C'est cet artifice savant que la paix menace et peut anéantir en un jour. Supposons-la signée, comme tôt ou tard elle le sera; supposons encore que les cours d'autrefois soient remis en vigueur. La dépréciation, calculée au plus bas, serait des quatre cinquièmes. Ce n'est pas outrer les choses que de la faire porter sur 1 milliard au moins, en y comprenant, comme il est exact de le faire, les existences en mer et dans les entrepôts, les dépôts dans les fabriques, les produits répartis dans le commerce intermédiaire et les magasins de détail. Dans ces termes, la perte à dégager n'est plus qu'un calcul élémentaire. Sur le milliard, ce serait 800 millions d'emportés, triste liquidation qui causerait bien des sinistres.

Il est vrai que dans ce calcul les choses sont mises au pire, et qu'il y a des motifs de croire que la dépréciation s'opérera par degrés et n'éclatera pas comme un coup de foudre. La marche pourra en être modifiée par deux circonstances qui, suivant le cours qu'elles prendront, agiront dans un sens ou dans l'autre sur l'état du marché et les mouvemens des mercuriales. La première est l'importance des dépôts qui, dans le cours de la guerre et depuis

que les ports du sud ont été fermés, se sont accumulés dans les mains des planteurs américains. La seconde est la différence qui se produira dans les prix de culture par la substitution du travail libre au travail servile, quand l'esclavage aura été aboli.

Sur l'importance des dépôts, les renseignemens sont confus et contradictoires; on n'a que des approximations. Le sud, depuis qu'il est en révolte, a cherché à s'entourer de fables et de mystères. Ainsi il n'est nullement à croire qu'il ait, par des incendies volontaires, travaillé à sa propre ruine. C'est au moyen de son coton, si peu qu'il en ait écoulé, qu'il a soutenu ses finances, armé ses soldats, équipé ses corsaires. Malgré tout, il doit lui en rester des quantités considérables. Dans l'année qui a précédé la rupture, il en avait récolté 4,700,000 balles, dont une partie a été retenue par la rigueur des blocus. La disette des denrées alimentaires l'a obligé, il est vrai, de modifier ses exploitations, et une partie de ses ressources a passé dans les charges de la défense. Tout cela doit entrer en ligne de compte, sans infirmer pourtant ce fait, qu'une forte réserve existe encore sur les lieux. Quelques circulaires commerciales estiment cette réserve à 1,500,000 balles; c'est un chiffre trop réduit. Fût-il exact, ce serait encore pour nos marchés d'Europe une rude épreuve, si ces 1,500,000 balles y étaient versées sans ménagement. Des deux parts il faudra y apporter de la prudence, mesurer les expéditions sur les besoins, se garder de tout ce qui pourrait amener des débâcles. Le sud y serait directement intéressé; il n'avilirait les prix qu'à son propre préjudice.

Une incertitude tout aussi grande plane sur les conséquences qu'aurait sur les cultures la substitution du travail libre au travail servile. Comme moyen d'appréciation, on n'a guère que les expériences accomplies ailleurs et qui n'ont pas toujours été heureuses, ni concluantes pour l'économie de la production. Il n'est pas sans intérêt de voir ce que deviendra une émancipation dans les mains des Américains du Nord. La conduite des esclaves dans un pays en armes et au milieu de l'agitation qui y règne témoigne que les maîtres ont là-bas des procédés particuliers pour s'emparer des volontés et maintenir l'obéissance. Nul doute qu'ils n'en trouvent d'aussi efficaces sous un régime d'affranchissement. Les deux races, dans cette région, se balancent par le nombre, et l'activité de l'une aura facilement raison de l'indolence de l'autre. C'est une combinaison à imaginer, et là-dessus le génie américain n'est jamais à court. Par les formes du salaire et l'appât du gain, on trouvera des garanties contre l'abandon des cultures. Là où les bras seraient insuffisans, les machines y suppléeraient; en aucun cas, le planteur ne laisserait se convertir en lande le domaine que ses soins ont rendu

fécond. Quant aux conditions de l'exploitation, rien n'établit qu'elles dussent être sensiblement aggravées par l'affranchissement. Le travail servile était devenu naguère de plus en plus onéreux par le renchérissement des agens humains. Un nègre payé à raison de 5,000 francs coûtait à son maître, en tant que propriété viagère, 8 pour 100 sur ce prix pour les intérêts et l'amortissement, plus 50 ou 55 centimes par jour pour la nourriture et l'entretien, en tout 600 francs ou 2 francs par jour pour trois cents jours ouvrables. C'est dans les pays civilisés la moyenne du salaire de l'homme libre. Les prétentions du noir affranchi resteraient probablement en-deçà; mais en même temps la tâche serait réduite et la main-d'œuvre plus précaire. On ne tirerait pas de l'engagement volontaire la somme d'efforts que fournissait le travail enrégimenté avec ses odieux moyens de discipline. Il faut également compter, parmi les empêchemens passagers, le trouble que la guerre civile aura jeté dans les fortunes privées et la détresse longtemps persistante des finances publiques. Le commerce a vu ses comptoirs se fermer, la marine marchande son matériel dépérir, l'agriculture ses rentrées ordinaires disparaître de sa comptabilité. Autant d'élémens à régénérer, et ce sera une œuvre de patience difficile à suivre, lente à aboutir : d'où l'on peut conclure qu'avant que la production soit remise sur l'ancien pied, bien des années s'écouleront, et que l'Amérique, dans son passage du travail libre au travail servile, ne reparaîtra sur nos marchés qu'avec des quantités moindres et des prix forcément accrus.

Cette période de transition facilitera beaucoup la liquidation de l'Europe. Elle adoucira les préjudices d'une dépréciation trop brusque, tempérera les paniques et permettra à l'industrie et au commerce d'écouler les bas produits dont ils sont encombrés. Ce sera en même temps le salut des cultures que l'abdication de l'Amérique a suscitées sur divers points du globe. Ces cultures n'avaient pu naître et se développer que sous le bénéfice des prix nouveaux; elles ne pourraient tenir devant le retour inopiné des anciens prix. Cette bonne fortune née de la circonstance s'évanouirait avec elle, ce service venu si à propos serait une occasion de ruine pour ceux qui l'auraient rendu. A la liquidation de l'Europe il faudrait ajouter des liquidations non moins onéreuses dans les Indes orientales, en Égypte, en Turquie, au Brésil, partout où, sur la foi du renchérissement, on s'est ingénié pour venir en aide à nos manufactures en multipliant les plantations et en se munissant de machines perfectionnées pour en tirer un meilleur parti. Tout n'était pas irréprochable dans ces services improvisés; ils se ressentaient de l'emploi de mains novices et de l'influence

de civilisations mal dégrossies : dans la pénurie, on n'en voulait voir que les bons côtés; si l'abondance revient, on ne verra que ce qu'ils ont de défectueux. Il n'y a pas à demander à l'industrie de se déterminer par d'autres calculs que sa convenance. Pour les Indes orientales, le discrédit viendrait de la charge des distances et de l'infériorité du produit, des mélanges et des fraudes que les natifs ont poussés à des proportions abusives. Pour l'Égypte, où le traitement est plus loyal, où la qualité est supérieure, la mévente naîtrait d'un débat plus rigoureux des prix qui excèdent ceux des sortes ordinaires. Pour la Turquie, on regarderait de plus près au lainage court et grossier qu'elle fournit, et qui n'est propre qu'à certains emplois. Tous ces auxiliaires auxquels en temps de disette on faisait si bon accueil seraient désormais discutés, traités en intrus, pour peu qu'il y eût avantage à le faire.

On devine quelle commotion profonde cette modification des rôles imprimerait aux pays qui sont récemment entrés dans la production du coton ou qui en ont développé la culture dans des proportions jusque-là inconnues : ce serait une révolution qui littéralement ferait le tour du globe et qui irait frapper au loin et dans toutes les directions des intérêts déconcertés. Les ruines privées s'y aggraveraient d'une ruine publique. Les Indes et l'Égypte n'avaient pu rétablir leurs finances qu'au moyen du hasard heureux qui leur livrait le plus beau marché du monde; s'il se ferme pour elles, la gêne recommence, et la déconfiture est au bout. Empêcher ces faits de s'accomplir n'est au pouvoir de personne; à peine sera-t-il donné à l'esprit de conduite de l'amortir. Le seul remède est dans la tenue relative des prix, et heureusement cette tenue des prix est dans la nature des choses; la volonté des hommes, si bien portée qu'elle fût, n'y suffirait pas et ne donnerait qu'une garantie précaire. Avec la tenue des prix, cette liquidation presque universelle peut devenir moins sensible et emprunter au temps les moyens de se mieux répartir. Le fardeau n'en retomberait plus sur un nombre réduit de détenteurs, il se distribuerait par couches successives, et passerait de mains en mains en s'allégeant par degrés. Le consommateur en prendrait sa part comme le producteur, comme l'intermédiaire. Cette combinaison n'aurait rien d'arbitraire, on a pu le voir; elle est prise dans le cœur de la situation, et se présente comme la solution la plus naturelle. Dans tous les cas, elle est la seule qui puisse maintenir les cultures récentes, non sur le pied où elles sont, mais sur un pied raisonnable. Elle donnerait aux nouveaux pays de production la faculté de s'affermir dans les exploitations où ils se sont lancés un peu à l'aventure. Les retours de fortune ne sont pas toujours sans profit pour ceux qui en sont atteints;

ils s'instruisent et se forment à cette rude école. L'approvisionnement du coton, tombé dans des mains inexpérimentées, laissait beaucoup à désirer; l'industrie payait chèrement des matières très imparfaites. Si on leur laisse le temps de se reconnaître, les Indes apprendront à mieux produire, l'Égypte à produire à meilleur marché. Elles prendront pour modèle ce redoutable concurrent que les événemens auront ramené dans l'arène. Elles profiteront de la période de sa convalescence pour se préparer à la lutte, et il n'est pas interdit d'espérer que, quand il aura repris ses forces, elles seront en mesure de lui résister.

Voilà, en traits rapides, la perspective sous laquelle se présente l'acte décisif qui est en voie d'accomplissement, et dont la grandeur morale ne doit pas faire oublier les intérêts positifs qui en seront affectés. Il est dans la nature de cet acte de donner de vastes proportions à tout ce qu'il touchera dans l'ordre économique comme dans l'ordre social. Tout récemment un témoignage considérable est venu en fixer devant la conscience publique la véritable signification. La chambre des représentans, réunie à Washington, a voté à la majorité des deux tiers de ses voix l'abolition de l'esclavage. Elle a déclaré et inscrit dans une loi comme amendement à la constitution que la servitude volontaire ou involontaire cessera d'exister aux États-Unis et dans les lieux soumis au gouvernement fédéral. La mesure sera mise en vigueur dès que les trois quarts des législatures des états particuliers l'auront confirmée. A cette nouvelle, la ville s'est spontanément illuminée, et une sérénade a été donnée au président Lincoln, qui a paru sur son balcon pour répondre à l'appel de la foule. Son langage a été des plus simples, mais que de grandeur dans cette simplicité! Après avoir invité les états particuliers à remplir leur devoir comme la chambre des représentans avait rempli le sien, il a ajouté que la patrie américaine venait de donner un beau spectacle au monde. Le président a raison : aucun spectacle en effet ne pourrait être plus beau; il porte plus loin et vise plus haut que les bruyantes inutilités dont se repaissent nos sociétés maladives, et qui se succèdent sans cause comme sans effet. Le doigt de la Providence y est empreint; les hommes n'y figurent que comme des instrumens. Aux yeux des générations à venir, ce sera le principal événement du siècle et un motif de rédemption pour les faiblesses multipliées qui en auront marqué le cours. On y verra ce qu'a pu faire sortir du sein de ses dissensions un peuple résolu et animé d'une pensée généreuse, malgré les piéges de ses amis et la résistance de ses adversaires, en dépit d'une malveillance de l'opinion savamment entretenue au dedans et au dehors.

Une dernière question se pose ici d'elle-même, c'est de savoir si, après avoir recouvré l'entière disposition de ses forces, ce peuple ne se sentira pas emporté vers le goût des représailles. De toutes les conjectures, c'est la plus difficile à tirer. Il est à présumer qu'après avoir vidé leur querelle, les belligérans seront tentés de sceller leur accord en agissant en commun et en portant leurs défis ailleurs : l'esprit militaire, une fois éveillé, n'abandonne point aisément la partie, et il est dans sa nature d'être toujours en quête d'alimens; mais ici, qu'on le remarque, on a affaire à un gouvernement sensé, qui, en ayant recours à la justice des armes, s'est arrangé de manière à demeurer l'arbitre de ses destinées et à ne pas se donner un maître. La paix conclue, il gardera ce qu'il a soigneusement maintenu, la liberté de ses déterminations. Tout lui conseille d'en user dans l'intérêt de son repos et du rétablissement de ses finances. De ses armées dissoutes peut-être sortira-t-il des corps de partisans qui s'engageront dans des aventures sur lesquelles le pouvoir fédéral, comme de coutume, fermera les yeux. Les représailles n'iront pas plus loin et ne prendront d'abord que cette forme. L'Union n'engagera de son plein mouvement ni sa politique ni son drapeau; elle pansera ses blessures, réparera ses ruines, rendra à sa marine et à son commerce l'activité que la guerre avait suspendue. L'influence morale attachée à sa reconstitution suffirait pour changer ses rapports de voisinage et y amener des retours imprévus. L'Union n'agira ouvertement que si on la provoque, et dans la plénitude de ses moyens d'action il serait imprudent et dangereux de la provoquer.

Ces probabilités sont du domaine de l'avenir, qui seul en vérifiera ou en infirmera la justesse. Le présent est moins incertain, et on peut en parler à coup sûr. Il est démontré que la paix ne peut désormais sortir que d'un nouveau choc des armes. L'Union n'est pas encore assez forte pour l'imposer, la confédération ne se sent pas assez faible pour la subir. La condescendance de M. Lincoln à se prêter à une entrevue aura eu du moins ce bon résultat de dissiper les équivoques. Aucune des subtilités des envoyés de Richmond n'a pu tenir devant la netteté et la fermeté de son langage. Ils demandaient une suspension d'hostilités : il a répondu, en Romain, que le différend devait se vider en quelques heures, et sans quitter le pont du paquebot. Ils lui proposaient une alliance morale pour rétablir contre les puissances conjurées l'autorité et l'influence du nom américain : il a répondu qu'il n'y avait pas d'alliance à discuter hors de la rentrée dans l'Union des états qui bravaient ses lois. Il a ajouté que, pour les conditions de cette rentrée, la république se montrerait aussi généreuse qu'elle s'était montrée résolue dans la reconstitution de son unité. A toutes les instances,

à toutes les considérations tirées de l'avantage d'un concert indépendant, il n'a opposé que sa formule invariable : « rentrez dans l'Union, tout s'arrangera. » Il y avait dans la démarche des envoyés deux embûches préparées avec art : l'une était de se faire accepter comme plénipotentiaires, ce qui aurait pris le caractère d'une reconnaissance implicite; l'autre était d'obtenir une trêve dans laquelle l'esprit d'intrigue se serait donné carrière, et qui, laissant les armées fédérales en l'air et en pays ennemi, aurait pu amener leur dissolution ou du moins leur énervement. Le président a déjoué ces manœuvres en renfermant le débat dans le cercle qu'il avait tracé. Caractère singulier où la droiture se combine avec une certaine habileté, et dans lequel se réfléchissent fidèlement les sentimens et les intérêts de la partie la plus saine de la communauté! C'est bien l'Américain de pure race, déterminé, persévérant, marchant à son but sans se laisser décourager par le revers ni enivrer par le succès, ne reculant pas dès qu'il s'est une fois engagé, et, quel que soit l'obstacle, le surmontant par une obstination poussée jusqu'au génie.

Le sort en est jeté; c'est l'épée qui tranchera les derniers problèmes : cette fois du moins ils seront bien posés; des deux parts on sait ce qu'on veut. Il est douloureux sans doute de penser que le compte des victimes et des ruines va se rouvrir; mais, quelle que soit la rançon, elle sera amplement compensée par les bénéfices de la délivrance. La conscience humaine, si la querelle est vidée à son profit, sera soulagée d'un grand poids, et cela d'autant plus à propos qu'elle commençait à s'engourdir. Les justifications les plus étranges de l'esclavage étaient livrées à la circulation sans y soulever ni scandale ni murmure. Ce pervertissement, ces complaisances de l'esprit public cesseront avec les causes qui les ont engendrés. Par l'effet de l'affranchissement des noirs disparaîtra dans l'Amérique du Nord la légion des professeurs d'une morale relâchée mise au service d'intérêts particuliers. Ces intérêts auront changé de nature; ils s'accommoderont mal d'une inégalité dans les conditions du travail, et il se peut qu'ils entraînent un jour les États-Unis à imposer ailleurs, à Cuba et au Brésil par exemple, la loi qu'ils subiront eux-mêmes, l'abandon définitif de la main-d'œuvre servile.

LOUIS REYBAUD.

UN

SCEPTIQUE SOUS LOUIS XIV

SAINT-ÉVREMOND ET SA VIE D'EXIL.

On sait avec quelle faveur le public accueillait à la fin du XVIIe siècle les moindres pages qui sortaient de la plume de Saint-Évremond. Les libraires se disputaient ses œuvres, et, quand ils n'obtenaient rien de lui, allaient s'adresser à des écrivains obscurs en leur demandant de « faire du Saint-Évremond. » Assez indifférent à sa renommée, plus désireux de vivre pour lui-même que pour les autres, le spirituel exilé regardait avec une insouciance singulière les hasards de sa fortune littéraire, refusait de revoir ses écrits et se plaignait à peine des imitations maladroites. « Une heure de repos, disait-il à Ninon, m'est plus considérable que l'intérêt d'une réputation médiocre. Qu'on se défait de l'amour-propre difficilement! Je le quitte comme auteur, je le reprends comme philosophe, sentant une volupté secrète à négliger ce qui fait le soin des autres. » Cette célébrité qui le poursuivait en quelque sorte s'éteignit depuis dans la bruyante animation du XVIIIe siècle. Voltaire fait peu de cas d'un écrivain dont la pensée n'a aucune action sur ses contemporains; La Harpe aussi le juge avec une sévérité dédaigneuse. C'est de notre époque, où la critique se plaît à revenir aux œuvres du passé, à ressusciter des réputations négligées, qu'on peut attendre un jugement plus impartial; Saint-Évremond n'a rien à perdre à cette nouvelle épreuve (1). Il ne peut plus espérer sans

(1) L'Académie française vient de proposer l'éloge de Saint-Évremond pour sujet

doute l'accueil qu'il reçut de son vivant; ses plaisanteries que l'on répétait, ses ouvrages que l'on savait par cœur avant qu'ils ne fussent imprimés, nés au milieu du monde, de l'occasion, du moment, avaient pris de l'animation d'où ils étaient sortis un feu qui n'est plus et qu'on ne saurait ranimer. Toute cette grâce première appartient au passé. Cette part de réputation, la plus aimable quelquefois et la plus séduisante, que l'écrivain tire de ses amis, des salons où il vit, ne soutient pas l'air du dehors, et la juste indifférence de la foule et du temps. Elle passe avec ces salons qui l'ont vu naître : c'est cette collaboration vivante qui faisait le charme des vers de Saint-Évremond. Ninon ou la duchesse Mazarin, plus que la muse elle-même, était la magicienne. Elles seules rendraient aux vers qui les nomment la grâce et l'éclat qu'elles leur prêtèrent un moment. C'est à Pétrarque, c'est à Dante que Laure et Béatrix doivent de vivre encore parmi nous; mais c'est à Ninon et à Hortense que Saint-Évremond fut redevable un moment de sa réputation de poète. Bien des pages autrefois aimées, qu'ont recouvertes et comme glacées ces neiges d'antan dont parle Villon, sont pour toujours retombées dans l'oubli. Le poète est mort, mais le moraliste, mais le philosophe mérite encore d'être connu. Il peut, à une certaine distance des écrivains supérieurs, loin de la foule des écrivains médiocres, tenir un rang encore élevé. Cette place même aurait été meilleure et plus haute, s'il l'avait voulu, si la paresse, si le scepticisme, qui furent la règle de sa vie, ne l'avaient trop fortement attaché à l'heure présente, si lui-même n'avait point rétréci son horizon et retenu plutôt qu'excité de rares facultés.

On pourrait soutenir, en prenant Saint-Évremond pour exemple, que ce n'est point par le talent seulement, mais aussi par les qualités morales que l'on arrive à la gloire littéraire, qu'entre les écrivains distingués et les écrivains de génie il n'y a peut-être d'autres différences que celles qui tiennent à une sorte de moralité. Sans doute il ne faut plus donner à ce mot sa signification rigoureuse et précise, mais l'entendre dans un sens plus général et plus vague, comme indiquant surtout les mouvemens de l'âme, les dispositions de la sensibilité, une certaine vivacité de cœur, et cette ambition que l'on a quelquefois appelée le culte de la postérité. Si l'on cherchait, comme on l'a fait pour le temple du goût, quels sont les au-

de concours. C'est un signe de cette curiosité qui se reporte sur certains côtés du XVIIe siècle, et qu'attestent tant de travaux où l'histoire des mœurs sert à renouveler, en l'éclairant, l'histoire des lettres. Saint-Évremond est un de ceux qui se prêtent le mieux à ces retours de la critique. Par quelques côtés de son libre esprit, par le caractère particulier de son scepticisme, il soulève des questions qui gardent encore aujourd'hui leur à-propos, même après les diverses études publiées sur lui.

teurs qui peuvent être admis dans le temple de la gloire, on verrait que tous ont été animés par cet enthousiasme qui nous élève au-dessus de nous-mêmes. C'est par lui que les pensées s'échauffent, se vivifient, prennent quelque chose de l'immortalité des dieux, et forment cette chaîne inspiratrice dont Platon nous parle dans son dialogue du *Poète*. Ceux qui se défieraient des poètes et de la Grèce peuvent trouver ces mêmes idées en prose, et au XVIIIe siècle. Voltaire veut qu'un auteur ait le diable au corps. Comme Platon, mais d'une autre manière, il ajoute quelque chose aux pensées de l'homme pour qu'elles durent et franchissent le long intervalle. L'autre race d'écrivains, celle qui s'est volontairement abstenue de l'inspiration et qui semble avoir pris pour devise cette pensée de Fontenelle, qu'on ne doit donner dans le sublime qu'à son corps défendant, parce qu'il est peu naturel, — race spirituelle quelquefois et merveilleusement douée de sagesse humaine, — peut approcher du temple, mais n'en franchit pas le seuil. Ses œuvres se trouvent dans les bibliothèques et dans le cabinet des lettrés; elles ne sont point dans les mains de tous, et manquent de popularité.

C'est le sort de Saint-Évremond : il appartient à cette seconde race; il est de ceux qui méritent d'être goûtés, et qui ne le sont que du petit nombre. Ses écrits sont en quelques parties égaux aux meilleurs, ils restent sans influence. Philosophe par goût, qui n'a point souhaité d'avoir d'autre disciple que lui-même, écrivain habile, qui semble n'avoir fixé sa pensée que pour s'en rendre compte, il n'inspire point un attrait passionné. Il semble avoir gardé, même après sa mort, l'horreur des disputes et du bruit; il semble qu'il s'éloigne de vous, et qu'il ne veuille point sortir de son repos pour le stérile plaisir de vous convaincre et de vous plaire. Cette sympathie que l'on regrette en lisant ses œuvres, on la regrette aussi quand on interroge sa vie. Il n'a point été donné à tout le monde d'être enfermé à la Bastille, ni d'être injustement exilé pendant quarante ans. De telles persécutions deviennent facilement de la gloire, et s'il est d'un ambitieux vulgaire et d'un charlatan de poursuivre une telle fortune et de chercher à l'obtenir de propos délibéré, il est d'un homme habile de ne s'en affliger qu'à demi et d'utiliser ces injustices. Cette habileté manqua à Saint-Évremond. Son infortune n'a point ces lointaines compensations. C'est un courtisan qui n'a point réussi dans son temps, un exilé que l'on ne saurait vanter aujourd'hui, et l'on est obligé de convenir, pour rester juste à son égard, que si l'esprit et le talent nous font désirer, partout où ils se rencontrent, des vertus plus élevées et plus libérales, d'eux-mêmes ils ont droit à notre intérêt, et ne sont point assez communs pour qu'on puisse les négliger sans appauvrir l'humanité.

Né en 1613, d'une des bonnes familles de Normandie, il fit ses études au collége de Clermont, puis au collége d'Harcourt, et eut pour professeur de rhétorique le père Canaye, auquel il prêta plus tard cette conversation si plaisante avec le maréchal d'Hocquincourt; mais ce n'est point là que s'acheva son éducation. Un esprit fait pour le monde ne devait prendre que dans le monde ses habitudes, son éclat et son tour particulier. Il était de ceux pour lesquels cette seconde éducation est la meilleure, et qui ont besoin de l'excitation du dehors. Le monde n'éteint pas leurs facultés, il les découvre; il ne triomphe en eux que de leur paresse, en leur fournissant des occasions de voir, de penser et de juger qu'ils n'auraient peut-être pas cherchées. Une supériorité naturelle, le goût de la louange et du succès, font le reste. Des conversations faciles et variées leur donnent cette science qui ne sent pas l'école, qui n'est pas la science véritable, mais sans laquelle la science risquerait de déplaire. Des amitiés puissantes et diverses leur assurent une position qui ne tient à rien et qui touche à tout. C'est de cette éducation que naît l'honnête homme du XVIIe siècle, un homme qui, sans diriger les affaires, a de l'influence, qui, sans parcourir une carrière, a fait son chemin, qui ne se croit ni un historien, ni un poète, ni un philosophe, pour avoir écrit des considérations sur le génie du peuple romain, composé quelques comédies et disserté sur la religion, qui est un peu tout cela cependant, avec légèreté souvent, avec un mérite sérieux quelquefois, mais toujours avec mesure. C'est vers cette éducation, dont les résultats sont d'abord insensibles, mais qui sait étendre et mûrir des esprits assez forts pour ne s'y perdre pas, que Saint-Évremond se vit aussitôt entraîné par le tour de son génie. Célèbre, pendant qu'il faisait ses premières études de droit, par son assiduité dans les salles d'escrime, il abandonna la jurisprudence pour le métier des armes, fit à seize ans ses premières campagnes, et ne se distingua pas moins au milieu des camps par le goût des choses de l'esprit qu'il ne l'avait fait à l'école par cette botte que ses camarades appelaient la *botte de Saint-Évremond*. C'est ainsi que, dans les milieux les plus divers, il gardait son originalité, et par une certaine partie de lui-même restait en dehors de l'heure et du métier. Son habileté aux armes l'avait sans doute fait admirer par ses camarades de l'école; son goût pour l'étude, les livres sérieux qu'il emportait au milieu des camps, le distinguèrent de même à l'armée. Les généraux les plus illustres, Turenne, d'Estrées, de Grammont, le comte de Miossens, qui fut depuis le maréchal d'Albret, se prirent d'amitié pour le jeune enseigne, qui joignait au courage commun à nos soldats un esprit plein de saillies et d'entrain. La guerre n'était point alors ce

qu'elle est devenue, une entreprise que l'on mène vite, qu'il s'agit de finir sans délassement, sans repos, un accident de la vie des peuples : c'était une partie même de la vie de la noblesse, où l'on gardait ses habitudes et ses goûts. Les princes et les grands seigneurs qui commandaient les armées ne devenaient soldats qu'au moment de la bataille, et conservaient dans l'intervalle le train de vie de la cour. Il faut, pour se faire une idée des camps d'autrefois, oublier les armées de la république et de l'empire, leur marche rapide, précipitée, au milieu des capitales de l'Europe, et relire les mémoires du chevalier de Grammont. La gaîté, l'esprit, la frivolité qui respirent dans ces pages charmantes nous remettent vite dans ce temps où le danger et la mort étaient à peine des choses sérieuses. Sur cette scène de nos anciennes gloires, ainsi dégagée de la poussière et de la fumée du combat, dans ces lentes campagnes où la noblesse occupait ses loisirs, Mme Favart peut paraître et dire aux officiers du maréchal de Saxe : « Il y a demain relâche pour la bataille, nous jouerons après la victoire. » Le salut que fit à l'ennemi une armée de gentilshommes avant d'en venir aux mains dans les champs de Fontenoy ne marque pas moins vivement ces habitudes militaires de l'ancien régime, et l'on comprend qu'alors l'esprit, comme le courage, pût contribuer aux succès. Saint-Évremond, qui se battait et qui soupait avec verve, lieutenant en 1632, reçut une compagnie en 1637, après le siége de Landrecy, et le prince que l'Académie française avait songé à se donner pour protecteur, le duc d'Enghien, se prit d'une amitié littéraire pour un lieutenant lettré; il lui confia tout à la fois le commandement de ses gardes et le choix de ses lectures. C'est le moment heureux de la vie de Saint-Évremond, celui où sa fortune et ses goûts furent en harmonie, où ses qualités, mises en lumière, semblent par leur diversité même se prêter un charme nouveau. Quels devaient être ces entretiens sur les problèmes les plus élevés de la philosophie et les plus gracieux sujets de la poésie, qu'interrompaient des blessures et d'héroïques fatigues? C'est dans le trouble des camps, dans l'attente et dans l'enivrement des victoires, que Saint-Évremond expliquait au jeune prince le génie d'Alexandre et celui des Romains. Il ne faudrait pas cependant, sous peine de forcer la vérité, faire de Saint-Évremond un philosophe, ne demandant à la littérature que ses plus nobles délassemens. Son biographe Desmaiseaux ne nous permet point d'ignorer que Rabelais était alors un de ses livres préférés, et que, n'ayant pu communiquer au duc d'Enghien le plaisir qu'il y trouvait, il se rabattit sur Pétrone. Les ouvrages de ces deux auteurs ne se corrigent guère l'un par l'autre, et voilà qui empêcherait de confondre, si l'on était tenté de le faire, Saint-Évremond et Vauvenargues.

L'intimité du prince et du lieutenant fut brusquement interrompue. Condé, Saint-Évremond, Miossens et leurs amis ne s'occupaient pas des anciens seulement, et cherchaient les plaisirs de la satire après ceux de l'admiration. Soutenu par la présence du prince, Saint-Évremond s'abandonnait à sa verve, faisait des remarques moqueuses, et, doué d'un rare talent pour saisir le côté ridicule des gens et le mettre en scène, il provoquait facilement une gaîté dont les absens faisaient tous les frais. Un jour, Condé n'étant plus là, il se permit de prendre à son égard les mêmes libertés. « On convint que cette passion qu'avait le prince de rechercher le ridicule des autres lui donnait un ridicule d'une espèce toute nouvelle. » Il est probable que les remarques furent plus piquantes que celle-là, et que Saint-Évremond ne fut pas moins bien inspiré qu'il ne l'était d'ordinaire. Cette conversation fut répétée, on l'exagéra sans doute autant que l'atténue l'auteur que nous citons, et ceux qui jusque-là s'étaient crus impunément sacrifiés trouvèrent un vengeur aussi puissant qu'inattendu. La colère du prince fut extrême. Il rompit avec Saint-Évremond, et eut le mauvais goût de lui retirer en même temps les deux charges qu'il lui avait confiées. « Il est certain, dit Saint-Évremond dans un discours qu'il adressa plus tard à la duchesse Mazarin, qu'on ne doit pas regarder un prince comme son ami. L'éloignement qu'il y a de l'empire à la sujétion ne laisse point former cette union de volonté qui est nécessaire pour bien aimer. Le pouvoir du prince et le devoir du sujet ont quelque chose d'opposé aux tendresses que demandent les amitiés. » Il pensait sans doute à sa rupture avec Condé quand il écrivait de la sorte; mais il faut dire aussi qu'il était plus propre à parler de l'amitié avec subtilité qu'à la sentir vivement. En tête d'un autre discours où il disserte sur le même sujet, on voit ce titre assez singulier : *L'Amitié sans amitié.* Ce titre est de l'invention de la duchesse Mazarin, qui, après avoir lu ce traité, ne put résister au plaisir d'en faire la critique par cette épigramme.

Cette rupture ne fut pas aussi défavorable à Saint-Évremond qu'elle aurait pu l'être en d'autres temps. On était à la veille de la fronde. Condé allait commander les troupes de l'Espagne. De tous côtés, comme il arrive aux époques de minorité, les ambitions particulières se mettaient en mouvement, et chacun cherchait un rôle dans le désordre général. Les gouverneurs de province, dont Richelieu avait si singulièrement diminué l'importance en créant l'unité du pouvoir royal, espéraient, sous un ministre habile, mais que les menaces intimidaient, retrouver l'indépendance qu'ils avaient perdue, et affaiblir à leur profit ce royaume de France qui s'établissait si laborieusement. Pour un esprit aussi clairvoyant que celui de Saint-Évremond, la fronde ne pouvait être qu'un mouvement

sans intérêt et sans lendemain. Trop d'ambitions rivales et contradictoires s'y réunissaient pour s'accorder plus d'un moment dans une feinte amitié. C'était une de ces révoltes qui ne sont dangereuses que jusqu'à l'heure où elles s'organisent, parce qu'il se présente alors dix chefs au lieu d'un, qui ne sont point entrés dans le parti pour y servir, mais pour y commander, que les soldats sur lesquels on compte pour former une armée, n'y étant accourus que pour en être les généraux, se dispersent quand ils ont vu distribuer les premiers emplois. Saint-Évremond comprit que cette agitation se calmerait d'elle-même, et qu'elle venait de trop de causes pour en avoir une véritable. Il résista sans peine aux offres qui lui furent faites, il refusa le commandement de l'artillerie dans une armée qui n'existait qu'en imagination, « et, à dire vrai, dans l'inclination qu'il avait pour Saint-Germain, il eût bien souhaité de servir la cour en prenant une charge considérable où il n'entendait rien; mais comme il avait promis au comte d'Harcourt de ne point prendre d'emploi, il tint sa promesse, tant par honneur que pour ne pas ressembler aux Normands, qui avaient presque tous manqué de parole. » Il fit mieux, il prit le parti de la cour, et tourna contre les frondeurs l'arme du ridicule. Le récit burlesque de la retraite de M. le duc de Longueville dans son gouvernement de Normandie est une des rares mazarinades qui partirent de Saint-Germain. Il est impossible de mieux découvrir la vanité des chefs de parti et la pauvreté des motifs qui peuvent amener dans les états de grands déchiremens. Chacun des frondeurs se présente dans cette relation de la manière la plus naturelle et la plus aisée, et fait lui-même sa critique et celle du parti. Quand Saint-Ibald demande « l'honneur de faire entrer les ennemis en France, » réclame un plein pouvoir de traiter avec les Polonais, les Moscovites, et l'entière disposition des affaires chimériques, il a prononcé sur cette révolte, odieuse puisqu'elle appelle l'étranger, ridicule puisqu'elle ne dispose que de moyens en l'air, la même condamnation que l'histoire. C'est ce double accent, où l'indignation et la plaisanterie sont si heureusement opposées, qui fait le charme animé et le mérite de cette satire; les bruits de la guerre, les discours des généraux, la présence de l'étranger, toutes ces choses graves ou terribles s'évanouissent pour le lecteur dans un continuel éclat de rire. On arrive ainsi naturellement, sans effort, à cette conclusion pleine de bon sens, où la pensée de Saint-Évremond s'élève, où la note sérieuse se dégage et domine cette brillante gaîté : « Je me tiens heureux d'avoir acquis la haine de ces mouvemens-là, plus par observation que par ma propre expérience. C'est un métier pour les sots et pour les malheureux, dont les honnêtes gens et ceux qui se trouvent bien ne se doivent point mêler. Les dupes y viennent là tous les jours

en foule. Les proscrits, les misérables s'y rendent des deux bouts du monde. Jamais tant d'entretiens de générosité sans honneur,... tant de desseins sans action, tant d'entreprises sans effets; toutes imaginations, toutes chimères : rien de véritable, rien d'essentiel que la nécessité et la misère. »

La fidélité de Saint-Évremond ne demeura point sans récompense. Une pension de mille écus, le brevet de maréchal-de-camp des armées du roi, un emploi militaire en Guienne en furent le prix; mais cette fortune fut brusquement interrompue, et pour s'être permis de donner au duc de Candale, son ami, des conseils contraires à ceux du cardinal, le nouveau maréchal-de-camp se vit tout à coup enfermé à la Bastille. L'emprisonnement, du reste, ne dura pas longtemps. Ce ne fut qu'une sorte de halte dans le goût que Mazarin avait conçu pour lui depuis la fameuse relation des troubles de Normandie. On le retrouve quelques mois plus tard parmi les courtisans qui suivirent le cardinal dans le voyage qu'il fit pour conclure le traité des Pyrénées. Témoin d'une paix qui désolait les gens de guerre, et dont les stipulations semblaient moins avantageuses que ne pouvait le faire espérer le succès de nos armes, Saint-Évremond partagea l'étonnement et l'indignation que ressentirent ses amis. La conduite du ministre lui parut inexplicable. Il n'y vit que la timidité d'un vieillard qui voulait imposer à la France un repos dont il avait besoin, l'avarice d'un particulier qui rendait des provinces et se réservait des bénéfices. Plein de ces pensées, il leur donna dans une lettre confidentielle au marquis de Créquy cette forme d'une ironie soutenue et sérieuse dont il possédait le secret : « ..... Le plus grand mérite du chrétien est de pardonner à ses ennemis... Le châtiment de ceux qu'on aime est l'effet de l'amitié la plus tendre. M. le cardinal a pardonné aux Espagnols pour châtier les Français. En effet, les Espagnols, humiliés par tant de pertes, devaient attirer sa compassion et sa charité, et les Français, devenus insolens par les avantages de la guerre, méritaient d'éprouver les rigueurs salutaires de la paix... Son éminence peut se flatter de n'avoir pas fait des pas inutiles. L'Alsace, les biens d'Italie, l'abbaye de Saint-Waast peuvent le consoler de la peine qu'il a prise, au lieu que le chimérique don Louis, qui s'est amusé à l'intérêt général, a tiré toutes les dépenses qu'il a faites de son propre fonds. » Cette dernière accusation est sans doute spécieuse; mais ne pourrait-on trouver quelque vérité dans plusieurs des pensées que Saint-Évremond prête ironiquement au cardinal : « Les Français portent toujours leur vue au dehors sans regarder jamais au dedans; dissipés sur les affaires d'autrui, ils ne font point de réflexion sur les leurs? » Mazarin avait-il si grand tort de penser, au lendemain des troubles de la fronde, que les ennemis de la France

n'étaient pas tous au dehors, et que ceux du dedans ne pouvaient être vaincus que par la paix? « Il a jugé que la France se conservait mieux comme elle est, et ramassée pour ainsi dire en elle-même, que dans une vaste étendue, et ce fut une prudence dont peu de ministres sont capables, de songer à couvrir notre frontière quand la conquête des Pays-Bas était pleinement entre ses mains. »

Quelque opinion du reste que l'on se forme de ce traité et du ministre qui le signa, Saint-Évremond n'avait pas commis un grand crime en écrivant une lettre qui devait rester entre le marquis de Créquy et lui. Un malheureux concours de circonstances la rendit publique. Mme Duplessis Bellière, amie commune du marquis de Créquy et de Fouquet, en avait une copie renfermée, avec d'autres papiers, dans une cassette qui fut saisie lors des recherches qu'amena la disgrâce du surintendant. Mazarin venait de mourir. Sa mort ne sauva point le coupable. Le cardinal ne s'était jamais souvenu des injures, et n'aurait point sans doute exigé la longue réparation que ses successeurs firent rendre à son ombre. Saint-Évremond sentit qu'un orage le menaçait, et, bien qu'il fût loin d'en prévoir la violence, il se retira dans ses terres de Normandie. Il apprit là qu'on le poursuivait, et, plein des souvenirs de la Bastille, il résolut d'attendre à l'étranger le moment où son retour serait sans péril. Il quittait la France pour toujours. Ce ne fut que vingt-huit années après sa fuite qu'il reçut la permission d'y rentrer; mais l'Angleterre était devenue sa nouvelle patrie, et ses infirmités l'y retinrent comme ses habitudes. On a supposé quelquefois, pour justifier une si longue sévérité, qu'elle avait été provoquée par une faute restée inconnue. Voltaire prétend avoir entendu dire au marquis de Miramont que Saint-Évremond n'avait jamais voulu s'expliquer sur la cause véritable de sa disgrâce. Quel secret résiste au temps, aux tristesses de l'exil, et ne se trahit point dans un jour de confiance ou d'abandon? Ne peut-on trouver des raisons moins mystérieuses aux malheurs dont cette lettre fut l'occasion, si elle n'en fut pas la cause unique?

Le pouvoir absolu s'accommode mal des esprits railleurs, de ceux qui portent dans la discussion des affaires publiques une curiosité pénétrante. Colbert et Le Tellier, qui succédaient à Mazarin, et dont les sévérités à l'égard de l'infortuné Fouquet provoquaient de toutes parts des accusations et des plaintes, craignirent que ces murmures ne devinssent dans la bouche de Saint-Évremond une satire nouvelle, qu'il ne prît cette habitude de devenir le juge de la politique, le critique du pouvoir, et de prêter sa voix comme il l'avait déjà fait aux mécontentemens. « Ils montèrent le roi, toujours jaloux de faire respecter les actes de l'autorité, » contre l'écrivain hardi qui parlait irrévérencieusement de l'olympe et de ses minis-

tres. Nous savons trop aujourd'hui que cette persécution était inutile : une certaine faiblesse de caractère aurait détourné Saint-Évremond d'un rôle aussi dangereux. Son exil fit de lui un de ces martyrs involontaires qui passent la seconde moitié de leur vie à courir après les bons mots échappés à leur jeunesse, et ont tous les inconvéniens de leurs qualités sans en avoir ni les avantages ni la bonne grâce; mais Colbert et Le Tellier, qui punirent si longuement un homme facile à réduire, ne se trompaient pas tout à fait en sentant chez Saint-Évremond un fonds de révolte et d'indépendance naturelle. Il était déjà l'un de ces esprits si répandus à l'âge suivant, chez lesquels disparaissait le respect, et qui inspiraient au pouvoir cette vague répulsion que lui causent toujours les hommes nouveaux. C'est par ces raisons qu'il faut expliquer le sort de Saint-Évremond. Des plaisanteries, un pamphlet en furent le prétexte et l'occasion; l'indépendance involontaire de sa pensée, la tournure de son esprit en furent la cause véritable. Il était moins coupable encore qu'il n'était désagréable, et l'on poursuivait en lui des fautes que l'on ne devinait qu'à demi, et dont, pas plus que ses ennemis peut-être, il n'avait la pleine intelligence. Il ne s'est découvert tout à fait, ni à ses contemporains, ni à lui-même. Il faut achever chez lui des pensées qui ne sont qu'indiquées, donner la voix à des murmures, suivre des tendances plus loin qu'il ne le faisait lui-même, retenu par la crainte et les habitudes de son siècle. Il n'a pas encore l'audace et l'allure militante de l'âge suivant. C'est dans son cabinet, à voix basse, pour quelques amis, qu'il s'entretient de littérature, de morale, de religion; mais il est animé déjà par le souffle des jours qui approchent. Comme ces ombres de Virgile qui errent cent ans entre les vivans et les morts avant de franchir le fleuve, il semble hésiter sur les limites indécises de deux âges, et ne rentre tout à fait ni dans l'un ni dans l'autre. C'était le moment où, sous la régularité apparente d'une société bien ordonnée, s'agitaient des espérances jusqu'alors inconnues, où ceux qui ne pouvaient prendre leur part des affaires publiques s'affranchissaient dans leur pensée et construisaient des Salente qu'ils administraient suivant les lois d'une politique nouvelle. Ce monde entrevu vaguement, flottant en quelque sorte entre ciel et terre, inspirait à quelques-uns, comme Fénelon, comme l'abbé de Saint-Pierre, un ardent amour, et les enlevait de leur temps par la vivacité de l'imagination et du désir. Saint-Évremond ne partageait pas leurs chimériques espérances; mais, comme eux, la fatigue du passé l'avait pris, il s'en détachait par indifférence.

On est frappé, quand on considère le XVIIe siècle, de l'ordre qui règne alors dans les esprits et se traduit dans une littérature régulière où chaque genre, nettement séparé des autres, ne concourt à

l'ensemble que dans la mesure qui lui appartient. Il y a de la discipline jusque dans la république des lettres. Les uns font de la théologie, les autres du théâtre, ceux-ci des romans; mais chaque auteur reste à son rang, et nul n'empiète sur les terres du voisin. Au siècle suivant, tout s'ébranle et se mêle. On traite en même temps et du même air les questions graves et les futilités galantes. Le théâtre devient philosophique, et la philosophie théâtrale. Cette confusion piquante de tous les genres est un des caractères les plus frappans de cette époque féconde et troublée qui déjà s'accuse chez Saint-Évremond. Avec lui, ces questions que les théologiens et les docteurs abordaient seuls autrefois, dans un langage convenu, accessible aux seuls initiés, se sécularisent singulièrement. Ses idées sur la religion ne manquent pas de profondeur, mais la forme dont il les revêt est bien nouvelle pour son temps. « J'ai une opinion, dit-il, qui n'est pas commune, c'est que la religion réformée est aussi favorable aux maris que la catholique est favorable aux amans... L'une va seulement à s'abstenir de ce qui est défendu; l'autre, qui admet le mérite des bonnes œuvres, se permet de faire un peu de mal qu'on lui défend sur ce qu'elle fait beaucoup de bien qu'on ne lui commande pas. » Cette opinion sans doute n'est pas commune, une telle théologie n'a rien de rebutant pour les gens du monde, et l'on pourrait tirer des œuvres de Saint-Évremond un traité dans lequel toutes les questions théologiques seraient exposées du même ton. Le discours où il cherche à prouver que la dévotion est le dernier de nos amours en formerait la métaphysique, et la morale s'en trouverait dans quelques dissertations et dans la jolie lettre à Mlle de Kerhouent. « Quelle figure ferez-vous dans un couvent si vous n'avez pas le caractère d'une pénitente? La vraie pénitente est celle qui se mortifie au souvenir de ses fautes. De quoi fera pénitence une bonne fille qui n'aura rien fait? Vous paraîtrez ridicule aux autres sœurs, qui se repentent avec un juste sujet, de vous repentir par pure grimace. Triste vie, ma sœur, que d'être obligée à pleurer par coutume le péché que l'on n'a point fait dans le temps que vient l'envie de le faire! Voilà le misérable état des bonnes filles qui portent au couvent leur innocence. Elles y sont malheureuses pour n'avoir pas fait un bon fonds de repentir; tellement nécessaire aux maisons religieuses qu'il faudra vous envoyer aux eaux par pitié pour vous faire, s'il est possible, quelque petit sujet de pénitence. »

En littérature comme ailleurs, Saint-Évremond rencontrait l'autorité, la tradition, des dogmes si l'on peut ainsi parler, et devant cette adoration qu'inspirait l'antiquité, comme en toutes choses, il resta critique, et n'admira qu'après avoir jugé. Le siècle qui vit naître tant de chefs-d'œuvre, monumens éternels de savoir et de goût,

ne connut point cette critique intelligente et libre qui cherche moins dans le passé des modèles à copier que des secrets à découvrir. Il y a dans la littérature à cette époque un effort pour reconstruire et continuer l'antiquité, qu'il fallait se contenter de comprendre. Homère, Horace et Virgile ont observé la nature et le cœur de l'homme, ce furent leur modèle et leur inspiration; si l'on n'étudie que leurs ouvrages, ceux que l'on produira par la suite ne seront que des copies de plus en plus affaiblies. La fraîcheur, l'originalité, cette éternelle nouveauté du monde et des sentimens lorsqu'ils nous arrivent sans intermédiaire, ont un charme si puissant que l'on ne peut s'empêcher d'en vouloir aux élèves les plus habiles, lorsqu'ils répètent leurs maîtres au lieu de sentir par eux-mêmes. Aussi doit-on savoir gré à Saint-Évremond de la disposition d'esprit qui l'affranchit de cette idolâtrie. Il se rattache en littérature au groupe des Fontenelle, des Lamotte et des Perrault, à l'exagération près; ses défauts l'y rattachent également. Les fanatiques des anciens sont au XVIIe siècle les vrais poètes malgré la faiblesse des théories; les critiques indépendans, Saint-Évremond en particulier, écrivent des poésies détestables et compromettent leur système par leurs vers. Ainsi la comédie des *Académistes*, que Saint-Évremond publia en 1640, est un manifeste de la nouvelle école, où le charme de l'exécution fait défaut à une idée juste. L'auteur a voulu railler la réglementation excessive de l'hôtel de Rambouillet, cet esprit méticuleux qui, repoussant certains mots comme bas et malsonnans, en réclamait d'autres, et finissait par étouffer la pensée sous le puéril souci des syllabes et des sons.

C'est avec la même indépendance qu'il aborde l'histoire. Dans les essais de ce genre qu'il nous a laissés, il la débarrasse de ces curiosités inutiles où se complaisent ceux qu'il considère comme des grammairiens. « Je n'aime point ces gens doctes qui emploient toute leur étude à restituer un passage dont la restitution ne nous plaît en rien. Ils se font un mystère de savoir ce que l'on pourrait bien ignorer, et n'entendent pas ce qui mérite véritablement d'être entendu. Dans les histoires, ils ne connaissent ni les hommes ni les affaires, ils rapportent tout à la chronologie, et pour nous pouvoir dire en quelle année est mort un consul, ils négligeront de connaître son génie. » Le livre sur *la Grandeur et la Décadence des Romains* a fait rentrer dans l'ombre les réflexions de Saint-Évremond sur les divers génies de ce peuple. Montesquieu a marché avec plus d'assurance dans la voie nouvelle. L'histoire est devenue avec lui de la philosophie. Les faits n'ont plus été recherchés que pour donner des lois et rejetés ensuite comme une écorce vide dans ce passé auquel ils appartiennent. L'histoire est devenue vivante, parce qu'elle s'est dégagée de cette enveloppe périssable, après

avoir mis en lumière des principes éternellement applicables. C'est ainsi que le XVIIIe siècle aimera l'histoire, s'y cherchant lui-même et ne l'interrogeant que pour se comprendre. Saint-Évremond ne prévoyait pas sans doute les successeurs qu'il pourrait avoir, et que la liberté qu'il prenait deviendrait plus tard un système et une méthode; mais en s'affranchissant des scrupules et des minuties où s'attardaient les historiens de son temps, il fit les premiers pas dans un chemin que l'on devait poursuivre plus loin. Les rois, les empereurs, les consuls, tous ces personnages plus apparens qu'ils ne sont en réalité importans, disparaissent et s'effacent de son récit. Ils ne sont plus les seuls du moins à occuper la scène, où on les rangeait autrefois avec une sorte d'étiquette convenue et comme par ordre de dignité. Dans cette histoire découronnée, une sorte de révolution se fait. On voit les peuples, les institutions, qui se forment, grandissent, prennent la première place; l'intérêt du drame ne se trouve plus dans la famille des Atrides, mais dans le développement de la civilisation.

Si l'on a essayé de se rendre compte du talent de Saint-Évremond avant de le suivre dans son exil et dans les derniers temps de sa vie, c'est que son talent était déjà formé quand il quitta la France, et que les quarante années passées en Angleterre n'y apportèrent aucune modification sensible. Il ne trouva pas dans un pays étranger ce renouvellement que Montesquieu et Voltaire iront y chercher. Comme beaucoup de gens distingués, il n'a point cette faculté de s'approprier insensiblement ce que pensent les autres. Ses idées viennent toutes de son propre fonds, et si elles sont peu nombreuses, elles sont étudiées, creusées, présentées sous toutes leurs faces. Veut-on chercher une cause morale à cette monotonie, qui semble d'abord un défaut littéraire, c'est à l'égoïsme de Saint-Évremond qu'il faut s'en prendre. Il sort peu de lui-même. Ce n'est qu'avec un certain effort qu'on se détache de ce que l'on aime. Il y a du désintéressement dans la curiosité d'esprit qui se porte aux choses éloignées. Il vivra donc avec des pensées familières et prochaines; mais comme cet égoïste a du goût, il se plaît à orner le petit monde qu'il habite. Il repasse, il polit chacune des pensées qu'il s'est faites sans se fatiguer à parcourir l'horizon long et poudreux.

C'est à l'âge de quarante-huit ans, à ce moment de la vie où l'homme s'établit déjà dans ses habitudes, qu'il lui fallut quitter un monde où sa place était marquée, des liaisons d'esprit et de plaisir, la société des ducs d'Épernon et de La Rochefoucauld et les soupers du commandeur de Souvré. N'oublions pas Ninon dans la liste de ses amis : ses lettres le suivirent dans son exil, et le consolèrent dans l'isolement des derniers jours. Saint-Évremond n'arrivait pas en Angleterre comme un exilé obscur ou comme les réfugiés

protestans qui devaient vingt ans après remplir Londres de leurs plaintes et du spectacle de leur misère. Il avait fait partie de l'ambassade extraordinaire envoyée par Louis XIV au roi d'Angleterre lors du rétablissement de la monarchie. Les représentans les plus brillans de la noblesse figuraient dans cette ambassade. L'esprit de Saint-Évremond, la réputation qui le précédait, l'avaient fait distinguer par les courtisans de la nouvelle cour, spirituels, légers, tournés au scepticisme et à l'incrédulité par la haine qu'ils portaient encore aux puritains du protectorat. Le comte d'Arlington, qui devint plus tard secrétaire d'état aux affaires étrangères, le duc de Buckingham, un des favoris du roi à White-Hall, l'ennemi le plus redouté des ministres qu'il poursuivait de ses épigrammes, d'Aubigny, depuis duc de Richmond, étaient restés en relations avec lui. C'était le moment où la grandeur de Louis XIV excitait l'admiration universelle, où tous les souverains édifiaient à l'envi de petits Versailles, quand ils n'imitaient pas le grand roi dans des goûts plus ruineux encore que celui des bâtimens et des jardins. L'Angleterre, malgré l'originalité qui lui est propre, n'échappait pas à cet exemple contagieux. Nos usages, nos modes, notre langue, s'imposaient à l'Europe soumise par nos armes et volontairement asservie à notre influence. Un des écrivains anglais dont le patriotisme supporte avec le plus d'irritation cet affaiblissement passager du caractère national le constate lui-même en des termes dont l'accent un peu moqueur n'affaiblit point l'autorité. « La puissance de la France était souveraine en matière de bon goût et de modes, depuis le duel jusqu'au menuet. Elle décidait de la coupe de l'habit d'un gentilhomme, de la longueur de sa perruque, de la hauteur de ses talons... Chez nous comme ailleurs, on rendait hommage à la suprématie de nos voisins. La langue française devenait rapidement la langue universelle, la langue de la société élégante et de la diplomatie. On ne citait plus ni italien ni latin, mais on lardait ses discours de phrases françaises... A ce commerce, notre langue perdit quelque chose de sa majesté primitive, mais elle acquit plus de facilité et de netteté pour se prêter aux besoins de la conversation et de la narration (1). »

Secondé par ces circonstances, Saint-Évremond devint vite un des hommes les plus recherchés de la nouvelle cour. Depuis la révolution, tout avait changé de face. La sauvagerie, le rigorisme, souvent l'hypocrisie des puritains du régime tombé, étaient remplacés par les maximes d'une philosophie relâchée et les habitudes d'une galanterie qui allait jusqu'à la licence. La modération de Saint-Évremond le tint, comme toujours, en dehors de l'entraînement : on voit en vingt endroits de sa correspondance qu'entre Buckingham

(1) Macaulay, *Histoire d'Angleterre*, chapitre III.

et d'Arlington c'est lui qui prend parti pour le côté le plus sérieux et le plus sévère des questions qu'ils agitent. Il ne faut pas sans doute y chercher un code de morale bien austère, mais s'arrêter n'importe à quel point sur la pente qui entraîne les contemporains, c'est déjà quelque chose.

Il retrouvait aussi à Londres un autre personnage qu'il avait rencontré dans ses voyages, et dont le caractère, malgré la différence des positions, offre avec le sien certaines ressemblances, le chevalier William Temple, si justement célèbre pour avoir le premier arrêté, par le traité de la triple alliance, les envahissemens de Louis XIV, mais à qui une modération d'esprit incompatible avec le grand jeu de l'ambition et du pouvoir ne permit d'accomplir que la moindre partie des destinées qui semblaient réservées à ses talens. « Du vieux bois pour se chauffer, de vieux amis pour causer, du vin vieux pour boire, » voilà, disait Temple, les trois choses qui passent avant tout, et comme il les trouvait dans sa studieuse retraite, il n'en sortait qu'à peine et y rentrait avec plaisir. N'ayant ni les qualités ni les défauts d'un chef de parti, il refusa plus d'une fois cette responsabilité éclatante qui s'attache, dans les gouvernemens libres, à la direction des pouvoirs publics. Il regardait la politique comme un délassement où il voulait bien risquer sa mise; mais comme un joueur prudent il n'y engageait ni sa fortune ni sa vie, pas même son bien-être. « Il est deux heures, disait-il à un ministre étranger qui lui exposait longuement une machine de son invention; à cette heure, je préfère mon tourne-broche et ses produits à toutes les machines du monde. » Et il le quitta brusquement.

Rien ne pouvait mieux convenir à Saint-Évremond que ses relations intimes avec ce personnage. La conformité des goûts et des opinions l'en rapprochait. Toutes les fois que sir William Temple revenait en Anglerre, et sa politique d'amateur l'y ramenait souvent, ils se rencontraient à White-Hall, où le roi recevait tous les jours, avec une grâce à laquelle les vieilles têtes rondes elles-mêmes étaient obligées de rendre hommage, tous les gentilshommes de son royaume et les étrangers de distinction. Le soir, ils se retrouvaient à ces soupers dont la mode était encore empruntée à la France, et dans lesquels une génération avide de plaisirs oubliait dans la galanterie, le jeu et la bonne chère les privations et les misères de l'exil. Ce n'était pas seulement dans ces cercles brillans que les deux amis aimaient à se réunir. Le jour, ils se donnaient rendez-vous dans un des cafés les plus célèbres de Londres, le café Will, près de Covent-Garden. C'était le lieu de réunion des écrivains et de tous les seigneurs et courtisans qui tenaient à honneur de cultiver les lettres ou même de s'y intéresser. Ces établissemens, d'une importation toute récente, s'étaient multipliés avec une pro-

digieuse rapidité. Ils étaient alors ce que sont aujourd'hui les clubs à Londres. Il y en avait pour toutes les classes et presque toutes les professions de la société. Dans les uns, on ne servait, outre le café, que des vins de France et d'Espagne, on n'y souffrait d'autre odeur que celle des tabatières remplies de tabac ambré; dans les autres, la bière et le gin mêlaient leur forte saveur à la fumée et à l'odeur des pipes des artisans et des matelots. Le café Will, café aristocratique et littéraire, était présidé par le poète Dryden, alors dans toute sa gloire. Il n'échappait pas plus que ses contemporains à l'invasion du goût et de la littérature française. Nos tragédies y étaient jugées sous sa présidence et d'après les règles de la *Poétique* de l'abbé Lebossu. C'est là enfin que la querelle des anciens et des modernes, qui divisait alors tout Paris, fut traitée, commentée et continuée avec une ardeur qui ne le cédait en rien à celle de nos beaux esprits. On y lisait à haute voix les pamphlets de Perrault et les réponses de Boileau. Saint-Évremond était curieusement consulté, interrogé sur des matières qui lui étaient familières et des auteurs qu'il connaissait personnellement. On sait quelle sage mesure il garda dans le débat. Son ami Temple se montrait là plus résolu et plus décidé que dans sa conduite politique. Il soutenait avec chaleur et même un certain emportement la supériorité des anciens. Plus tard, dans sa délicieuse retraite de Sheen, il composa un essai sur la *science des anciens et des modernes*. Tous les argumens de ce livre un moment célèbre, oublié aujourd'hui, n'étaient que la reproduction de doctrines déjà exposées et de thèses déjà soutenues au café Will; comme nos orateurs d'aujourd'hui, Temple faisait des livres avec ses discours.

Saint-Évremond trouvait dans cette vie l'excitation qu'il aimait, et son esprit y abordait des sujets divers qu'il traitait tour à tour avec animation et liberté. Il écrivit des comédies, les *Réflexions sur le peuple romain*, et des jugemens sur les écrivains de l'antiquité. La comédie du *Faux politique*, qu'il fit de concert avec d'Aubigny et le duc de Buckingham, composée, au dire des auteurs, dans le genre anglais, l'est plus sûrement encore dans le genre ennuyeux. Cette inhabileté à donner à des personnages la vie de la scène étonne chez Saint-Évremond. Il excellait à saisir le ridicule de ceux qui l'entouraient, à leur donner un langage plaisamment naturel. La fameuse conversation du père Canaye et du maréchal d'Hocquincourt vaut à elle seule toutes ses comédies, et n'a pas moins de grâce et de force que les meilleures pièces de Molière. Ce qui lui manque, ce n'est point la pénétration et la verve, mais le développement et le souffle. Ses plaisanteries ne peuvent s'étendre. Elles concentrent dans une phrase, dans un mot, un grand nombre d'observations et d'idées. Il a, si l'on peut le dire, le don des réticences, un silence

éloquent, des qualités qui suffisent pour animer un récit où rien n'est inutile, où chaque mot porte coup, mais qui ne peuvent remplir la durée d'une action. Ses réflexions sur le peuple romain sont au nombre de ses meilleurs ouvrages. M. Sainte-Beuve a remarqué toutefois qu'« au milieu de son bon sens et de son jugement, Saint-Évremond manquait de cet amour de la louange et des grandes choses qui inspirait en tout le peuple-roi, et que, faute de ce ressort généreux, il n'a laissé qu'une ébauche supérieure là où Montesquieu a fait un ouvrage admirable, un monument. » Cette observation peut s'étendre aux jugemens littéraires de Saint-Évremond. Là aussi il n'a point ce goût supérieur, cette élévation naturelle, qui font préférer à l'esprit et à la finesse le touchant langage du cœur. Il observera par exemple que « Virgile manque de galanterie,... que Didon devait avoir l'âme bien pitoyable pour s'intéresser au récit d'Énée,... qu'Horace, à quelques odes près, ne sait point faire parler la tendresse. » Son parallèle entre Sénèque et Pétrone montre ce qui lui manquait pour arriver en littérature à cette grandeur et à cette simplicité qui sont comme la force et la santé des œuvres d'art. Il reproche spirituellement à Sénèque « des pointes, des imaginations qui sentent plus la chaleur d'Afrique et d'Espagne que la lumière de Grèce et d'Italie, » puis, quand ce philosophe disserte sur la vertu, « des expressions excessives, comme si c'était pour lui une chose étrangère où il a besoin de se surmonter lui-même. » Sénèque était mieux qu'un rhéteur, il aimait la vertu, et la manière exagérée dont il en parle dès qu'il se trouve dans son cabinet marque les remords de la veille et ceux du lendemain. Il traite un peu la philosophie comme Manon Lescaut son chevalier, plus tendre quand elle se souvenait de ses infidélités ou qu'elle en préparait de nouvelles. Mais pourquoi la sévérité de Saint-Évremond devient-elle tout à coup de l'indulgence et de l'admiration quand il s'agit de Pétrone, de cet écrivain d'un style châtié et d'une pensée si corrompue? pourquoi cette comparaison établie entre les morts fameuses de l'antiquité et cette préférence accordée à la sienne? « Pour sa mort, dit-il, après l'avoir bien examinée, ou je me trompe, ou c'est la plus belle... Il n'a pas seulement continué ses fonctions ordinaires, à donner la liberté à ses esclaves, à en faire châtier d'autres; il s'est laissé aller aux choses qui le flattaient, et son âme, au point d'une séparation si fâcheuse, était plus touchée de la douceur et de la facilité des vers que de tous les sentimens des philosophes;... nulle parole, nulle circonstance qui marque l'embarras d'un mourant, c'est pour lui que mourir c'est cesser de vivre. » Ce miracle d'insensibilité n'est pourtant ni dans la nature ni dans la vertu, et Voltaire nous semble avoir mieux compris les sentimens

qui conviennent à l'homme en face de la mort quand la religion ne lui en inspire pas d'autres, et qu'il est abandonné à ses propres forces. « Que d'autres, dit-il, cherchent à louer les morts fastueuses de ceux qui entrent dans la destruction avec insensibilité, c'est le sort de tous les animaux. Nous ne mourons comme eux avec indifférence que quand l'âge ou la maladie nous rendent semblables à eux par la stupidité de nos organes. Quiconque fait une grande perte a de grands regrets; s'il les étouffe, c'est qu'il porte la vanité jusque dans les bras de la mort. »

Cependant la santé de Saint-Évremond s'était affaiblie. Les médecins lui conseillèrent de quitter l'Angleterre. Il partit pour la Hollande et s'établit à La Haye. Il se loue, dans une lettre au marquis de Créquy, d'échapper à la contrainte des cours, et d'achever sa vie dans la liberté d'une république où, « s'il n'y a rien à espérer, il n'y a du moins rien à craindre. » Ce sont là de fières paroles, elles ne se soutiennent pas longtemps. Il a plus besoin que personne de ces sortes de conversations qu'on ne trouvait alors que dans les cours. Partout ailleurs il lui manque quelque chose. Aussi n'a-t-il vécu qu'à demi pendant ces quatre années de séjour à La Haye. C'est en vain qu'il envoie au savant Vossius des observations sur Salluste et sur Tacite, c'est en vain qu'il compose un portrait idéal de *la femme qui ne se trouve point :* la tristesse le gagne, il a peur de s'appesantir, et la gravité des bourgmestres l'engourdit. C'est à peine si l'on se sent la force de blâmer ce découragement. Saint-Évremond était si bien fait pour aimer la société spirituelle et joyeuse où s'étaient écoulées les plus belles années de sa vie, qu'il éprouve une sorte de malaise au milieu d'un peuple froid et méthodique, dont toutes les vertus manquent de vivacité, et qui fit de grandes choses sans éclat. « Il faut, dit-il, se repaître de police, d'ordre et d'économie, et se faire un amusement languissant à considérer des vertus hollandaises peu animées... Je crois que La Haye est le vrai pays de l'indolence. Je ne sais comme j'ai ranimé mes sentimens; mais enfin il m'a pris envie de sentir quelque chose de plus vif, et quelque imagination de retourner en France m'avait fait rechercher Londres comme un milieu entre les courtisans français et les bourgmestres de Hollande. » Mais, avant de quitter un pays qui lui convenait si peu, il fit un effort pour revoir Paris, où le plaisir et les études sont si habilement ménagés que l'esprit y trouve à la fois l'activité et le repos, également nécessaires aux épicuriens de la littérature. Il écrivit donc à M. de Lionne une lettre qui devait être montrée à Louis XIV. On comprend quels sentimens la dictaient, et cependant les louanges adressées au roi paraîtront excessives. « Comme le blâme de ceux qui nous sont opposés fait la

louange la plus délicate qu'on nous donne, j'avais cru travailler ingénieusement à la gloire du génie qui règne en établissant la honte de celui qui a gouverné auparavant... Ne m'alléguez point que c'est un crime d'attaquer la réputation d'un mort, autrement celui qui la ruine serait le premier et plus grand criminel lui-même... Les belles et admirables qualités de sa majesté m'ont donné les petites idées que j'ai de son éminence, et dans la condition où je suis, j'ai à demander pardon d'une chose dont il m'est impossible de me repentir. » On le voit, si Saint-Évremond persévère dans le jugement qui lui a valu sa longue disgrâce, il est impossible de le faire avec moins de hardiesse. Cette prière resta sans effet. Il retourna en Angleterre, où il reçut de Charles II, grâce à l'entremise de Temple, une pension de trois cents livres sterling qui lui fut continuée par le roi Guillaume après la révolution.

Bien des intrigues s'agitaient alors à la cour d'Angleterre. Le voluptueux Charles II, qui fut toute sa vie gouverné par les femmes, n'avait échappé à la duchesse de Cleveland que pour tomber sous l'empire de la duchesse de Portsmouth, qui, maîtresse absolue de son royal amant, enchaînait à la France les destinées du peuple anglais. Telles sont trop souvent les causes secrètes des grands événemens, de la paix, de la guerre, dans ces royautés absolues où le monarque tout puissant n'a d'autres maîtres que ses passions. C'est sa faiblesse qui gouverne et se joue selon ses caprices des forces d'une grande nation. La politique n'est plus alors la science des intérêts généraux; elle n'exige plus de hautes et nobles études sur le génie des peuples, sur leurs mœurs, leurs richesses et leurs besoins. C'est la science des basses rivalités, des menées souterraines, où les intrigans triomphent obscurément. Ainsi, tandis que la politique de Louis XIV soutenait la duchesse de Portsmouth, le parti national lui cherchait une rivale, et de l'inconstance d'un homme on attendait le retour d'un peuple à sa politique séculaire.

De toutes les nièces du cardinal Mazarin, nulle n'eut une vie plus aventureuse qu'Hortense Mancini. La France, l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre la virent tour à tour promener son existence vagabonde, où les amours, les captivités, les fuites sous des habits d'homme se suivent sans relâche, supportées, appelées avec une mobilité fougueuse. Elle avait si pleinement le besoin des aventures qu'elle ne voulut jamais d'une fortune brillante, mais régulière, quand elle se présentait d'elle-même. C'est ainsi qu'après avoir refusé d'épouser le duc de Savoie, elle eut à Chambéry une position équivoque, s'en fit chasser par la veuve du prince, et partit pour l'Angleterre, déterminée à remplacer auprès de Charles II, qui avait autrefois demandé sa main, non pas la reine, mais la duchesse de Portsmouth. Héritière de Mazarin, qui la préférait à ses

autres nièces et qui lui laissa son nom et ses immenses richesses, elle se trouvait souvent réduite aux expédiens, et l'on sait que Mme de Grignan, envoyant quelques chemises à la belle duchesse ainsi qu'à sa sœur la connétable Colonne, écrivait : « Vous voyagez comme des héroïnes de roman, avec des pierreries et sans linge. » Malgré tout, Hortense savait plaire. « La source des charmes, disait Ninon, est dans le sang Mazarin. »

Cette personne que la nature avait créée dans un jour de belle humeur et pour le plaisir, folle de mouvement et d'éclat, se vit liée par la destinée à une folie contraire à la sienne. Elle fut mariée par le cardinal au fils du duc de La Meilleraye, Armand de La Porte, qui prit en l'épousant le nom de Mazarin. Une religion farouche et ridicule remplissait l'imagination du nouveau duc d'images sombres et d'apparitions. On sait ses incroyables extravagances; la plus grande de toutes fut son mariage. Cet homme que Saint-Simon nous représente barbouillant les portraits des grands maîtres et mutilant les statues en l'honneur de la morale avait épousé par amour plus que par ambition Hortense Mancini, aussi dangereuse par sa beauté que les statues les plus belles, plus dangereuse encore par son caractère.

Pour composer le portrait de cette brillante personne, il ne faut qu'ouvrir les dernières œuvres de Saint-Évremond, toutes remplies maintenant d'Hortense Mazarin. « C'était une de ces beautés romaines qui ne ressemblent pas aux poupées de France... Ses yeux ont un langage universel...; leur couleur n'a point de nom : ce n'est ni bleu, ni gris, ni tout à fait noir; il n'y en a point au monde d'aussi doux...; il n'y en a point d'aussi sérieux et de si sévères quand elle est dans quelque application. Ils sont grands, bien fendus, pleins de feu et d'esprit... Les mouvemens de sa bouche, les grimaces les plus étranges ont un charme inexprimable quand elle contrefait ceux qui les font. Le rire lui change entièrement l'air du visage, qu'elle a naturellement fier, et qui prend une teinte de douceur et de bonté; son nez, qui est de la plus juste grandeur, donne un air noble et élevé à toute sa physionomie. » Il semble en effet qu'Hortense avait une de ces beautés achevées, un peu cavalières, qui ne craignent ni le bruit ni les exercices violens. Le désordre de l'habillement, le grand ajustement comme le plus simple négligé, tout allait à cette femme. Qu'elle passât la journée en déshabillé dans sa chambre à jouer de la guitare, quand elle aurait dû solliciter pour ses procès, ou qu'elle s'amusât, comme nous la montre Saint-Évremond, à donner dans quelque brillante revue des ordres aux troupes, qui les recevaient plus volontiers que ceux des généraux, elle apportait dans tous ces contrastes, qui pour d'autres auraient été des rôles, un parfait naturel. Il n'y avait chez cette Italienne rien

d'affecté ni d'exagéré. Au milieu des camps, où nous la montre Saint-Évremond, répétant contre son mari le cri de guerre que la France avait autrefois poussé contre son oncle, « point de Mazarin! » elle ne joua jamais à l'héroïne et ne prit point le casque de Clorinde. Ses cheveux, audacieusement dénoués dans le mouvement de la marche, lui font une parure d'une simplicité moins théâtrale et plus séduisante. « A voir le beau tour qu'ils prennent naturellement, et comme ils se tiennent d'eux-mêmes, nous dit Saint-Évremond, qui devient poète en parlant d'Hortense, on dirait qu'ils se jouent à plaisir, tout enflés et glorieux de couvrir une tête si belle. »

Avec Mme Mazarin, Saint-Évremond trouve en Angleterre ce qu'il regrettait de la France, un salon où se réunissent des hommes considérables et des savans distingués. La divinité du lieu ne s'occupe point exclusivement de questions littéraires; la musique et le jeu, la critique et la philosophie, remplissent le pavillon de Saint-James de diversité et de bruit. Les grands seigneurs s'y rencontrent avec Vossius; les gens d'esprit se mêlent tant bien que mal à la ménagerie de chats, d'oiseaux et de petits chiens; Mme Mazarin vit dans cette confusion comme dans son milieu; elle se livre à ces goûts si contraires et qui la possèdent également; elle les laisse s'accommoder comme ils peuvent et se faire leur place suivant l'heure et le caprice. Le matin, on a causé d'art et de philosophie, il y a sur la table des livres de toute sorte; mais le soir arrive : le démon du jeu, sous les traits de Morin, croupier qui s'est enfui de Paris, fait de ce salon une sorte de tripot où l'on chante, où l'on boit, où l'on se fâche. *Miracle d'Amour* (la duchesse Mazarin souffre volontiers qu'on l'appelle ainsi) ne se possède plus dès la sixième taille, et le jeu commencé le soir ne se termine qu'au matin. Insolente quand elle gagne, furieuse quand elle perd, Hortense ne peut souffrir qu'on l'interrompe ni qu'on parle d'autre chose que de paroli :

Plutarque est suspendu, *Don Quichotte* interdit,
Montaigne auprès de vous a perdu son crédit,
Racine vous déplaît, Patru vous importune,
Et le bon La Fontaine a la même fortune.

C'est l'heure de la déroute pour les philosophes, d'autant qu'un grand dogue, qui leur en veut particulièrement,

Chop, animal traître et malin,
Des savans tient l'âme inquiète,
Et fait faire aussitôt retraite
Au grand et docte van Beuning.

Saint-Évremond peint assez bien, dans son épître sur la *Bassette*, l'embarras des savans qui se sont trompés d'heure, et qui ne savent où fuir entre le dogue et le croupier. Moins philosophe qu'eux ou

peut-être plus amoureux, il ne peut se résoudre à la retraite et se décide à jouer. Cette résignation ne touche pas le cœur d'Hortense. Nous le voyons par les lettres qu'il lui écrit le lendemain de ces sortes de scènes : « Que puis-je faire? Si je perds, je suis une dupe; si je gagne, un trompeur; si je quitte, un brutal... Si je parle, je m'explique mal; si je me tais, j'ai une pensée malicieuse. Si je refuse de disputer, ignorance; si je dispute, opiniâtreté ou mauvaise foi. Que la raison règle mes sentimens, on dit que je n'aime rien, et qu'il n'y eut jamais indifférence pareille à la mienne.» Ces brusqueries de Mme Mazarin étaient aussitôt oubliées par elle, mais Saint-Évremond les avait senties avec plus de vivacité qu'il ne convient à un sage. Ses plaintes ont quelque chose de la douleur d'un amant. L'épicurien qui n'avait jusque-là cherché que les plaisirs, une galanterie où le cœur n'entrait pas, et qui n'était le plus souvent qu'une occupation animée de l'esprit, le philosophe qui fuyait le sérieux de l'affection, se prend pour cette illustre aventurière d'une tendresse véritable. C'est de l'amour qu'il ressent pour elle. Il s'en raille tout le premier, mais il ne peut ni ne veut s'en défaire. Quant aux sentimens d'Hortense, ils sont faciles à démêler. Elle a pour Saint-Évremond une amitié qui ne l'empêche ni de le brusquer, ni de lui demander des conseils, ni de s'irriter quand ils déplaisent, ni d'en être reconnaissante au fond. Comme toutes les personnes parfaitement franches, entières dans chacun de leurs mouvemens, Hortense n'éprouve aucun trouble à changer de sentimens. Elle ne cherche jamais à justifier sa conduite, elle l'oublie, et sans se perdre dans des explications qui sont dangereuses, parce qu'on les juge avec la raison, elle se contredit sans embarras, et se fait tout pardonner par sa grâce. Nous avons dit qu'elle a quelquefois le pouvoir de faire de Saint-Évremond un poète. Ce sceptique, auquel il n'a manqué que de sacrifier plus souvent à la folie sacrée, adore sous les traits d'Hortense la fantaisie et la déraison. Elle est la contradiction de toute sa vie. Amoureux du repos, il s'éprend de cette beauté vagabonde. Égoïste au point de mépriser la gloire, les affaires de la duchesse Mazarin sont les siennes. Il se désole de ses malheurs, il cherche à les prévenir. Quel charme valut à Hortense la conquête d'un sage, à qui elle ne tenait guère? Elle avait dans son esprit le même abandon que dans sa vie, quelque chose de soudain, d'involontaire, une abondance inculte, quelques-uns de ces dons que le midi, que l'Italie versent avec libéralité sur leurs insoucians enfans. Saint-Évremond, d'une nature plus distinguée, mais plus pauvre, a de la profondeur dans la pensée, mais aussi de la recherche, de la prétention, de l'effort. Les faciles richesses d'une organisation si différente le séduisirent. Il fut ébloui par cet éclat. La poésie, la pas-

sion, le naturel, tout ce qui manquait chez lui à l'écrivain et à l'homme lui apparut dans la personne d'Hortense et se fit aimer. « Si vous avez eu dessein de reconnaître combien vous êtes nécessaire au monde, écrit-il à Mme Mazarin, qui s'est pour quelques jours retirée à Chelsea, vous pouvez satisfaire votre curiosité dans votre petite absence. Il y a un *concetto* espagnol que je vous appliquerais, si je ne haïssais trop le style figuré. « Quand le soleil s'éclipse, dit l'auteur du *concetto*, c'est pour faire connaître au monde combien il est difficile de se passer de lui. » Votre éclipse fait sentir la difficulté qu'il y a de vivre sans votre lumière. »

Ce fut ainsi qu'il l'aima, et cette passion tardive, qui ne se traduit que par des déclarations littéraires, qui le rend même légèrement ridicule, donne cependant à sa figure cette expression attendrie qui lui manque d'ordinaire. Il devient le souffre-douleur de la fantasque duchesse, son poète, son secrétaire. C'est lui qui compose les lettres qu'elle ne veut point écrire par paresse, et qu'elle ne trouve jamais assez spirituelles quand un autre en prend la peine. C'est lui qui doit répondre au plaidoyer de M. Érard, avocat du Mazarin, ayant soin de n'épargner ni l'avocat, ni surtout le mari. C'est lui qui débrouille les inextricables affaires d'argent, négocie les emprunts, expose à la duchesse de Bouillon le misérable état où se trouve la duchesse Mazarin, sa sœur, et rend compte de ces commissions à sa prodigue et besogneuse cliente. « Vous m'avez commandé d'écrire, et j'ai écrit. Vous m'avez commandé d'écrire en Normand, et je m'en suis si bien acquitté que je défie M. de Saissac de connaître si vous vous louez de ses diligences, ou si vous vous plaignez qu'il se soit contenté de vous donner des soins inutiles quand vous pourriez attendre des effets de ses promesses. » Il ne serait malheureusement que trop aisé de multiplier des citations de ce genre, qui prouveraient que cette Italienne, à laquelle Saint-Évremond reprochait de s'abandonner à « la généreuse franchise » de sa nation, se laissait entraîner quand il s'agissait d'affaires à une habileté presque normande. Saint-Évremond devient un peu pour elle ce qu'était pour Chicaneau

> Un grand homme sec, là, qui me sert de témoin,
> Et qui jure pour moi lorsque j'en ai besoin.

Pour en finir avec ces procès et ces affaires, qui tiennent une grande place dans la vie de Saint-Évremond du jour où il eut connu la duchesse Mazarin, citons seulement un dernier trait. Il avait jadis prêté de l'argent à Ninon, et comme Ninon se faisait un devoir de rendre les cassettes, elle le lui renvoya quand il le réclama. Il serait curieux que cet argent eût passé des mains de Ninon dans

celles d'Hortense. Mme Mazarin mourut en effet débitrice envers Saint-Évremond d'une somme que la pauvreté de l'exilé lui rendait considérable, qu'Hortense ne s'inquiéta pas de lui rendre, et qu'il n'eut garde de réclamer d'elle, comme il l'avait fait de Ninon.

Si l'on s'arrête ici à parler d'Hortense Mazarin, c'est qu'elle a réveillé dans le cœur de Saint-Évremond tout ce côté d'affection qui nous était inconnu, qu'elle fut le démenti vivant de cette philosophie où il se serait enfermé, toujours plus indifférent aux autres et plus occupé de lui; c'est qu'elle fut, si l'on peut le dire, une tardive apparition de la jeunesse qui pendant quelques années dut charmer le vieillard, et lui donner des joies et des tristesses qu'il devait plus tard regretter avec amertume. C'est en vain qu'il s'est détaché de l'ambition pendant les longueurs de son exil, et qu'il a réduit les devoirs du sage à l'économie des derniers plaisirs. Il se reprend à la vie; il se laisse entraîner à des occupations, à des fatigues qui, pour la première fois, viennent d'un autre que lui. Il se contraint et se transforme pour lui plaire. Il joue et perd au jeu. Il boit les vins qu'il n'aime pas, il renonce à la cuisine française; ses meilleurs momens auprès d'elle sont encore ceux où il peut se faire garde-malade. Les brusqueries de la duchesse Mazarin reviennent avec la santé; l'ardeur de vivre la reprend dès qu'elle échappe à la peur de mourir. La bassette, les longs repas, le train ordinaire, recommencent; les conseils que le philosophe hasardait ne sont plus écoutés, on l'interrompt par l'épithète de radoteur, ou par ce vers de la tragédie de *Pompée :*

Souviens-toi seulement que je suis Cornélie!

Saint-Évremond parle quelque part de M. de Barillon, alors ambassadeur de France en Angleterre, qui, mangeant plus que personne, avait un admirable secret contre les excès de table. « Il entretenait Mme Mazarin des religieux de la Trappe, et quand il avait parlé une demi-heure de leur abstinence, il croyait n'avoir mangé que des herbes non plus qu'eux. Son discours faisait l'effet d'une diète. » Mme Mazarin avait un procédé tout semblable : elle formait de temps en temps des projets de retraite qui lui laissaient l'illusion de s'être convertie. « Vous savez, disait-elle alors, que je me ferai quelque jour carmélite. » Comme elle se trouvait dans ces dispositions, un des fils de la comtesse de Soissons, son neveu, tomba amoureux d'elle, et, dans un duel qu'il eut avec le baron Banier, son rival, vint donner à sa tante une occasion toute naturelle de mettre à exécution ses désirs de réforme. Il tua son adversaire. La douleur d'Hortense fut si vive qu'elle eut un moment la résolution

sincère d'entrer au couvent pour y pleurer sa légèreté et la mort de son amant. Saint-Évremond, chargé de faire les adieux d'Hortense à ce monde qu'elle avait tant aimé, écrivit les vers suivans, qui ne manquent pas d'une certaine grâce :

Je vous dégage, amans, des lois de mon empire.
Pour des objets nouveaux si votre cœur soupire,
Je ne me plaindrai pas d'une infidélité.
J'aimerais mieux pourtant..., que les femmes sont vaines!
J'aimerais mieux vous voir, au sortir de mes chaînes,
Jouir paisiblement de votre liberté.

Puis dans la dernière strophe, comme c'est Saint-Évremond qui parle par la bouche de cette belle pénitente, il se fait adresser au ciel ce rendez-vous qu'il n'a pu obtenir sur la terre. Hortense, devenue Béatrix, veut arracher son poète au monde où elle n'est plus. « Quittez la cour, lui dit-elle; la religion, la raison, tout vous en fait un devoir :

Le ciel est impuissant, et la raison timide
Sur vos durs sentimens trop faiblement préside;
Mais vous devez encor reconnaître ma loi.
Retirez-vous, vieillard, c'est moi qui vous l'ordonne.
Voici l'ordre dernier qu'en reine je vous donne :
Vieillard, quittez le monde en même temps que moi.

Ce ne fut point dans un couvent cependant, c'est à Chelsea qu'elle mourut à l'âge de cinquante-deux ans, et, s'il faut en croire ses contemporains, dans tout l'éclat de sa victorieuse beauté. Il est difficile de prononcer sur elle un jugement définitif. Dans le cours du procès qu'elle soutint contre son mari, elle ne s'étonna point de gagner sa cause devant la chambre des requêtes, où se trouvaient des jeunes gens, ni de la perdre devant la grand'chambre, où siégeaient seulement les vieux conseillers.

Quand la mort d'Hortense Mancini eut rendu éternelle pour Saint-Évremond cette éclipse dont il se plaignait pour peu qu'elle quittât Londres un seul jour, la tristesse, un instant secouée, s'abattit sur lui, plus épaisse et plus lourde. C'est un spectacle affligeant que celui de ces dernières années, remplies seulement par les regrets du passé, ou par les plaisirs matériels. « Il n'y a pas un mot de votre lettre qui ne m'ait fait plaisir, écrit-il à mylord Montagu, excepté ceux qui m'assurent que vous mangez des truffes tous les jours. Je n'ai pu m'empêcher de pleurer quand j'ai pensé que j'en mangeais avec Mme Mazarin. Je me la suis représentée avec tous ses charmes. Je ne puis continuer ce discours sans douleur, il le faut finir. » C'est à table cependant, bien que ces images l'y pour-

suivent, qu'il cherchera trop souvent des distractions et l'oubli. « Je suis fort mal et j'ai raison de me préparer des plaisirs dans l'autre monde ; puisque le goût et l'appétit m'ont quitté, je n'en dois pas espérer beaucoup en celui-ci. » La Fontaine, avec qui Saint-Évremond avait autrefois entrepris un tournoi littéraire où l'un tenait pour la duchesse de Bouillon et l'autre pour la duchesse Mazarin, a donné aux épicuriens, quand la jeunesse les quitte, ce poétique congé :

Je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet.

La philosophie du plaisir n'a point d'autre conseil pour ceux que le plaisir abandonne. C'est par d'autres croyances qu'il faut renouveler une vie près de s'éteindre, et ceux qui s'attardent au banquet et ne savent point en sortir comme un convive rassasié ne plaisent pas plus aux philosophes qu'aux poètes.

Parmi les amis que Saint-Évremond avait laissés en France, et dont les rangs s'étaient éclaircis, Ninon survivait alors à sa jeunesse et à son éclat. Elle était entrée dans cet âge que le duc de La Rochefoucauld lui avait dit être « l'enfer des femmes. » Sa pensée se reporta vers son philosophe d'outre-mer. La correspondance des deux vieillards reprit avec une fidélité qu'explique la communauté des souvenirs. Ils pouvaient, au milieu d'une génération nouvelle, s'entretenir du passé. Les regrets les réunissaient, comme aussi cette difficulté d'espérer où ils semblent être tous les deux. Il faut prendre ses prédicateurs où l'on les trouve, et l'on pourrait tirer des lettres de Ninon, à cette époque du moins, une sorte de sermon et comme la condamnation d'une philosophie qui nous laisse si tristes au moment où la philosophie est le seul bien qui nous reste. Ces lettres sont singulièrement attachantes, ce ne sont point du tout celles d'une vieille bergère, mais d'un honnête homme à qui l'on voudrait voir d'autres croyances. « J'ai senti la mort de Mme de Mazarin, écrit-elle, comme si j'avais eu l'honneur de la connaître. Elle a songé à moi dans mes malheurs. J'ai été touchée de cette bonté, et ce qu'elle était pour vous m'avait attachée à elle. Il n'y a plus de remède, et il n'y en a nul à ce qui arrive à nos pauvres corps. Conservez le vôtre. Vos amis aiment à vous voir si sain et si sage, car je tiens pour sages ceux qui savent se rendre heureux... Adieu mille fois, monsieur. Si l'on pouvait penser comme Mme de Chevreuse, qui espérait en mourant qu'elle allait causer avec ses amis dans l'autre monde !... Il serait heureux de le penser. » Arrêtons-nous sur ce souhait des deux épicuriens, sur ce désir d'espérer; il vaut mieux

que leur doctrine, et prouve qu'après tout, au milieu des entraînemens de la vie et dans le néant des croyances, l'âme peut garder une noblesse native et des aspirations élevées.

Saint-Évremond mourut en 1703, au commencement d'un siècle que son esprit avait devancé, et où il aurait retrouvé victorieuses et déjà puissantes bien des idées qu'il avait le premier semées. Plus libre dans son essor, il se serait affranchi des liens qui le retiennent encore au passé et des voiles un peu lourds et froids qui enveloppent souvent la hardiesse de sa pensée. Sans se perdre en conjectures, il suffit sans doute à la gloire de son nom d'avoir, en face de l'autorité du « grand roi, » donné l'éveil à l'esprit d'examen et de critique. Qu'on ne se laisse pas prendre à des détails tout de mode et de surface, ce courtisan de deux monarchies, cet amateur de bonne chère, ce bel esprit toujours galant et amoureux est un des précurseurs de la société moderne. Il annonce et prépare sur plusieurs points Voltaire et Montesquieu, qu'il a précédés en Angleterre. Tous deux y viennent un demi-siècle après lui; mais il faut noter cette différence que Saint-Évremond donne plus qu'il ne reçoit, que, loin d'emprunter rien à sa nouvelle patrie, il reconstruit, il étend autour de lui son propre pays, les idées de la France, sa littérature, son influence en tous sens. Ses illustres successeurs au contraire vont emprunter à une société étrangère des lumières qui, selon eux, manquaient à la leur. Voltaire rapporte d'Angleterre une philosophie plus sérieuse, et révèle à ses compatriotes les noms de Shakspeare et de Milton. Montesquieu retrouve en Angleterre les titres de liberté du genre humain; il signale à l'admiration et à l'imitation de l'Europe cette constitution savamment pondérée qui paraissait jusqu'à nos jours répondre à tous les instincts de la société moderne. Quoi qu'il en soit, ces deux rôles ont assez de grandeur pour contenter toute ambition : l'un est plus utile peut-être, l'autre semble plus conforme aux prétentions de l'esprit français. Si l'on voulait dresser une de ces généalogies intellectuelles qui représentent assez bien la filiation des idées à travers les générations, on dirait que Saint-Évremond procède de Montaigne et de Charron, et qu'à leur tour Voltaire et Montesquieu descendent de lui. Tenir son rang et rester soi-même entre de tels aïeux et une telle postérité, c'est avoir droit non-seulement au tombeau que l'Angleterre a élevé à Saint-Évremond, mais à une page dans l'histoire des progrès de l'esprit humain.

VICTOR DE LANGSDORFF.

ÉTUDE

SUR

LA PHYSIOLOGIE DU CŒUR

Pour le physiologiste, le cœur est l'organe central de la circulation du sang, et à ce titre c'est un organe essentiel à la vie; mais par un privilége singulier, qui ne s'est vu pour aucun autre appareil organique, le mot cœur est passé, comme les idées que l'on s'est faites de ses fonctions, dans le langage du physiologiste, dans le langage du poète, du romancier et de l'homme du monde, avec des acceptions fort différentes. Le cœur ne serait pas seulement un moteur vital qui pousse le liquide sanguin dans toutes les parties de notre corps qu'il anime; le cœur serait aussi le siége et l'emblème des sentimens les plus nobles et les plus tendres de notre âme. L'étude du cœur humain ne serait pas uniquement le partage de l'anatomiste et du physiologiste; cette étude devrait aussi servir de base à toutes les conceptions du philosophe, à toutes les inspirations du poète et de l'artiste.

Il s'agira ici, bien entendu, du cœur anatomique, c'est-à-dire du cœur étudié au point de vue de la science physiologique purement expérimentale; mais cette étude rapide que nous allons faire des fonctions du cœur devra-t-elle renverser les idées généralement reçues? La physiologie devra-t-elle nous enlever des illusions, et nous montrer que le rôle sentimental que dans tous les temps on a attribué au cœur n'est qu'une fiction purement arbitraire? En un mot, aurons-nous à signaler une contradiction complète et péremptoire entre la science et l'art, entre le sentiment et la raison?... Je ne crois pas, quant à moi, à la possibilité de cette con-

tradiction. La vérité ne saurait différer d'elle-même, et la vérité du savant ne saurait contredire la vérité de l'artiste. Je crois au contraire que la science qui coule de source pure deviendra lumineuse pour tous, et que partout la science et l'art doivent se donner la main en s'interprétant et en s'expliquant l'un par l'autre. Je pense enfin que, dans leurs régions élevées, les connaissances humaines forment une atmosphère commune à toutes les intelligences cultivées, dans laquelle l'homme du monde, l'artiste et le savant doivent nécessairement se rencontrer et se comprendre.

Dans ce qui va suivre, je ne chercherai donc pas à nier systématiquement au nom de la science tout ce que l'on a pu dire au nom de l'art sur le cœur comme organe destiné à exprimer nos sentimens et nos affections. Je désirerais au contraire, si j'ose ainsi dire, pouvoir affirmer l'art par la science en essayant d'expliquer par la physiologie ce qui n'a été jusqu'à présent qu'une simple intuition de l'esprit. Je forme, je le sais, une entreprise très difficile, peut-être même téméraire, à cause de l'état actuel encore si peu avancé de la science des phénomènes de la vie. Cependant la beauté de la question et les lueurs que la physiologie me semble déjà pouvoir y jeter, tout cela me détermine et m'encourage. Il ne s'agira pas d'ailleurs de parler ici de la physiologie du cœur en entrant dans tous les détails d'une étude analytique expérimentale complète et impossible pour le moment : c'est une simple tentative, et il me suffira d'exprimer mes idées physiologiques en les appuyant par les faits les plus clairs et les plus précis de la science. J'envisagerai ainsi la physiologie du cœur d'une manière générale, mais en m'attachant plus particulièrement aux points qui me semblent propres à éclairer la physiologie du cœur de l'homme.

I.

Avant tout, le cœur est une machine motrice vivante, une véritable pompe foulante destinée à distribuer le fluide nourricier et excitateur des fonctions à tous les organes de notre corps. Ce rôle mécanique caractérise le cœur d'une manière absolue, et partout où le cœur existe, quel que soit le degré de simplicité ou de complication qu'il présente dans la série animale, il accomplit constamment et nécessairement cette fonction d'irrigateur organique.

Pour un anatomiste pur, le cœur de l'homme est un *viscère*, c'est-à-dire un des organes qui font partie des appareils de nutrition situés dans les cavités splanchniques. Tout le monde sait que le cœur est placé dans la poitrine, entre les deux poumons, qu'il a la forme d'un cône dont la base est fixée par de gros vaisseaux

qui charrient le liquide sanguin, et dont la pointe libre est inclinée en bas et à gauche, de façon à venir se placer entre la cinquième et la sixième côte au-dessous du sein gauche. Quant à la nature du tissu qui le compose, le cœur rentre dans le système musculaire : il est creusé à l'intérieur de cavités qui servent de réservoir au sang; c'est pourquoi les anatomistes ont encore appelé le cœur un muscle creux.

Dans le cœur de l'homme, on voit quatre compartimens ou cavités : deux cavités forment la partie supérieure ou base du cœur, appelées *oreillettes* et recevant le sang de toutes les parties du corps au moyen de gros tuyaux nommés *veines;* deux cavités forment la partie inférieure ou la pointe du cœur, appelées *ventricules* et destinées à chasser le liquide sanguin dans toutes les parties du corps au moyen de gros tuyaux nommés *artères.* Chaque oreillette du cœur communique avec le ventricule qui est au-dessous d'elle du même côté; mais une cloison longitudinale sépare latéralement les oreillettes et les ventricules, de telle sorte que le cœur de l'homme, qui est réellement double, se décompose en deux cœurs simples formés chacun d'une oreillette et d'un ventricule, et situés l'un à droite, l'autre à gauche de la cloison médiane. Chaque cavité ventriculaire du cœur est munie de deux soupapes appelées *valvules.* L'une, placée à l'orifice d'entrée du sang de l'oreillette dans le ventricule, est nommée valvule *auriculo-ventriculaire;* l'autre, située à l'orifice de sortie du sang du ventricule par l'artère, s'appelle valvule *sygmoïde.*

Le cœur de l'homme, ainsi que celui des mammifères et des oiseaux, est donc un cœur anatomiquement double et composé de deux cœurs simples, appelés l'un le cœur droit, l'autre le cœur gauche. Chacun de ces cœurs a un rôle bien différent. Le cœur gauche, nommé encore cœur à sang rouge, est destiné à recevoir dans son oreillette par les veines pulmonaires le sang pur et rutilant qui vient des poumons, pour le faire passer ensuite dans son ventricule, qui le lance dans toutes les parties du corps, où il devient impur et noir. Le cœur droit, appelé aussi cœur à sang noir, est destiné à recevoir dans son oreillette par les veines caves le sang impur qui revient de toutes les parties du corps et à le faire passer ensuite dans son ventricule pour le lancer dans le poumon, où il devient pur et rutilant. En un mot, le cœur gauche est le cœur qui préside à la distribution du liquide vital dans tous nos organes et dans tous nos tissus, et le cœur droit est le cœur qui préside à la revivification du sang dans les poumons, pour le restituer au cœur gauche, et ainsi de suite.

Ces prémisses étant établies, nous n'aurons plus ici à considérer

le cœur que comme un organe qui distribue la vie à toutes les parties de notre corps, parce qu'il leur envoie le liquide nourricier qui leur est indispensable pour vivre et manifester leurs fonctions. Quant au liquide nourricier, il est représenté par le sang lui-même, qui est sensiblement identique chez tous les animaux vertébrés, quelles que soient d'ailleurs la diversité de l'espèce animale et la variété de son alimentation. Dans les phénomènes extérieurs de la préhension des alimens, le zoologiste distingue le carnassier féroce qui se nourrit de chairs palpitantes, le ruminant paisible qui se repaît de l'herbe des prés, le frugivore et le granivore qui se nourrissent plus spécialement de fruits et de graines; mais, quand on descend dans le phénomène intime de la nutrition, la physiologie générale nous apprend que ce qui se nourrit, à proprement parler, dans les animaux, ce n'est pas le type spécifique et individuel, qui varie à l'infini, mais seulement les organes élémentaires et les tissus, qui partout se détruisent et vivent d'une manière identique. La nature, suivant l'expression de Goethe, est un grand artiste. Les animaux sont constitués par des matériaux organiques semblables; c'est l'arrangement et la disposition relative des matériaux qui déterminent la variété de ces véritables monumens organisés, c'est-à-dire les formes et les propriétés animales spécifiques. De même, dans les monumens de l'homme, les matériaux se ressemblent par leurs propriétés physiques, et cependant l'arrangement différent peut réaliser des idées diverses et donner naissance à un palais ou à une chaumière. En un mot, le type spécifique existe, mais seulement à l'état d'une idée réalisée. Pour la physiologie, ce n'est pas le type animal qui vit et meurt, ce sont les matériaux organiques ou les tissus qui le composent; de même, dans un édifice qui se dégrade, ce n'est pas le type idéal du monument qui se détériore, mais seulement les pierres qui le forment.

En physiologie générale, on ne saurait donc déduire de la grande variété d'alimentation des animaux aucune différence de nutrition organique essentielle. Chez l'homme et chez tous les animaux, les organes élémentaires et les tissus vivans sont sanguinaires, c'est-à-dire qu'ils se repaissent du sang dans lequel ils sont plongés. Ils y vivent comme les animaux aquatiques dans l'eau, et de même qu'il faut renouveler l'eau qui s'altère et perd ses élémens nutritifs, de même il faut renouveler, au moyen de la circulation, le sang qui perd son oxygène et se charge d'acide carbonique. Or c'est précisément là le rôle qui incombe au cœur. Le système du cœur gauche apporte aux organes le sang qui les anime; le système du cœur droit emporte le sang qui les a fait vivre un instant.

Quand en physiologie on veut comprendre les fonctions d'un or-

gane, il faut toujours remonter aux propriétés vitales de la substance qui le compose ; c'est par conséquent dans les propriétés du tissu du cœur que nous pourrons trouver l'explication de ses fonctions. Cela ne nous offrira d'ailleurs aucune difficulté, car, ainsi que nous l'avons déjà dit, le cœur est un muscle, et il en possède toutes les propriétés physiologiques. Or il me suffira de rappeler que ce tissu charnu ou musculaire est constitué par des fibres qui ont la propriété de se raccourcir, c'est-à-dire de se contracter. Quand les fibres musculaires sont disposées de manière à former un muscle allongé dont les deux extrémités viennent s'insérer sur deux os articulés ensemble, l'effet nécessaire de la contraction ou du raccourcissement du muscle est de faire mouvoir les deux os l'un sur l'autre en les rapprochant; mais quand les fibres musculaires sont disposées de manière à former les parois d'une poche musculaire, comme cela a lieu dans le cœur, l'effet nécessaire de la contraction du tissu musculaire est de rétrécir et de faire disparaître plus ou moins complétement la cavité en expulsant le contenu. Cela nous fera comprendre comment, à chaque contraction des cavités du cœur, le sang qu'elles contiennent se trouve expulsé suivant une direction déterminée par la disposition des valvules ou soupapes cardiaques. Quand l'oreillette se contracte, le sang est poussé dans le ventricule parce que la valvule auriculo-ventriculaire s'abaisse; quand le ventricule se contracte, le sang est chassé dans les artères parce que la valvule sygmoïde ou artérielle s'abaisse pour laisser passer le liquide sanguin en même temps que la valvule auriculo-ventriculaire se relève pour empêcher le sang de refluer dans l'oreillette. La contraction des cavités du cœur, qui les vide de sang, est suivie d'un relâchement pendant lequel de nouveau elles se remplissent de liquide sanguin, puis d'une nouvelle contraction qui les vide encore, et ainsi de suite. Il en résulte que le mouvement du cœur est constitué par une succession de mouvemens alternatifs de contraction et de relâchement de ses cavités. On appelle *systole* le mouvement de contraction et *diastole* le mouvement de relâchement. Les quatre cavités du cœur se contractent et se relâchent successivement deux à deux : d'abord les deux oreillettes, puis les deux ventricules. Un intervalle de repos très court sépare la contraction des oreillettes de la contraction des ventricules, puis un intervalle un peu plus long succède à la contraction du ventricule. Il serait complétement hors de notre objet de décrire ici en détail le mécanisme de la circulation dans les différentes cavités du cœur. Dans nos explications ultérieures, nous aurons seulement à tenir compte du jeu du ventricule gauche, qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, est le ventricule nourricier qui alimente et anime tous les

organes du corps. Il nous suffira donc de dire qu'au moment de la contraction de ce ventricule le cœur se projette en avant, et vient frapper comme le battant d'une cloche entre la cinquième et la sixième côte au-dessous du sein gauche; c'est ce qu'on appelle le *battement du cœur*. A ce même instant de la contraction du ventricule gauche, le sang est lancé dans l'aorte et dans les artères du corps avec une pression capable de soulever une colonne mercurielle d'environ 150 millimètres de hauteur. C'est ce qui produit le soulèvement observé dans toutes les artères, et qu'on appelle le *pouls*.

Toute la mécanique des mouvemens du cœur a été l'objet de travaux extrêmement approfondis, et la science moderne a étudié les phénomènes de la circulation à l'aide de procédés graphiques qui donnent aux recherches une très grande exactitude. Le seul point que nous tenions à rappeler, c'est que le cœur est une véritable machine vivante, qui fonctionne comme une pompe foulante dans laquelle le piston est remplacé par la contraction musculaire. La question que nous désirons plus particulièrement examiner dans cette étude est celle de savoir comment le cœur, ce simple moteur de la circulation du sang, peut, en réagissant sous l'influence du système nerveux, coopérer au mécanisme si délicat des sentimens qui se passent en nous.

II.

Le cœur nous apparaît immédiatement comme un organe étrange par son activité exceptionnelle. Dans le développement du corps animal, chaque appareil vital n'entre en général en fonction qu'après avoir achevé son évolution et acquis sa texture définitive. Il y a même des organes, particulièrement ceux destinés à la propagation de l'espèce, qui ne se montrent sur la scène organique que longtemps après la naissance pour en disparaître ensuite et rentrer de nouveau dans la torpeur pendant la dernière période de la vie de l'individu. Le cœur au contraire manifeste son activité dès l'origine de la vie, bien longtemps avant de posséder sa forme achevée et sa structure caractéristique. Ce fait n'est pas seulement remarquable comme caractère de la précocité des fonctions du cœur, mais il est de nature à faire réfléchir profondément le physiologiste sur le rapport réel qui doit exister entre les formes anatomiques et les propriétés vitales des tissus. Rien n'est beau comme d'assister à la naissance du cœur. Chez le poulet, dès la vingt-sixième ou trentième heure de l'incubation, on voit apparaître sur le champ germinal un très petit point, *punctum saliens*, dans lequel on finit

par constater des mouvemens rares et à peine perceptibles. Peu à peu ces mouvemens se prononcent davantage et deviennent plus fréquens; le cœur se dessine mieux, des artères et des veines se forment, le liquide sanguin se manifeste plus distinctement, et tout un système vasculaire provisoire (*area vasculosa*) s'est étalé en rayonnant autour du cœur, désormais constitué physiologiquement comme organe de circulation embryonnaire. A ce moment, les linéamens fondamentaux du corps de l'animal ont déjà paru; le cœur, alors en pleine activité, représente un moteur sanguin isolé, antérieur à l'organisation, et destiné à transporter sur le chantier de la vie les matériaux nécessaires à la formation du corps animal. Chez l'oiseau, le cœur va chercher les matériaux dans les élémens de l'œuf; chez le mammifère, il les puise dans les élémens du sang maternel. Pendant que cet organe sert ainsi à la construction et au développement du corps tout entier, il s'accroît et se développe lui-même. A son origine, ce n'est qu'une simple vésicule obscurément contractile, comme la vésicule circulatoire d'un infusoire; mais cette vésicule s'allonge bientôt et bat avec rapidité; la partie inférieure reçoit le liquide sanguin et représente une oreillette, tandis que la partie supérieure constitue un véritable ventricule qui lance le sang dans un bulbe aortique se divisant en arcs branchiaux: c'est alors un vrai cœur de poisson. Plus tard, ce cœur subit un mouvement combiné de torsion et de bascule qui ramène en haut sa partie auriculaire et en bas sa partie ventriculaire; avant que le mouvement de bascule soit complet, l'organe représente un cœur à trois cavités, cœur de reptile, et dès que le mouvement est achevé, il possède les quatre cavités du cœur d'oiseau ou de mammifère. Les diverses phases de développement du cœur nous montrent donc que cet organe n'arrive à son état d'organisation le plus élevé chez les oiseaux, les mammifères et l'homme, qu'en passant transitoirement par des formes qui sont restées définitives pour des classes animales inférieures. C'est l'observation de ces faits et de beaucoup d'autres du même genre qui a donné naissance à l'idée philosophiquement vraie que chaque animal reflète dans son évolution embryonnaire les organismes qui lui sont inférieurs.

Le cœur diffère ainsi de tous les muscles du corps en ce qu'il agit dès qu'il apparaît, et avant d'être complétement développé. Une fois achevé dans son organisation, il continue encore de former une exception dans le système musculaire : en effet, tous les appareils musculaires nous présentent dans leurs fonctions des alternatives d'activité et de repos; le cœur au contraire ne se repose jamais. De tous les organes du corps il est celui qui agit le plus longtemps; il préexiste à l'organisme, il lui survit, et dans la mort

successive et naturelle des organes il est le dernier à manifester ses fonctions. En un mot, suivant l'expression du grand Haller, le cœur vit le premier (*primum vivens*) et meurt le dernier (*ultimum moriens*). Dans cette extinction de la vie de l'organisme, le cœur agit encore quand déjà les autres organes font silence autour de lui. Il veille le dernier, comme s'il attendait la fin de la lutte entre la vie et la mort, car tant qu'il se meut, la vie peut se rétablir; lorsque le cœur a cessé de battre, elle est irrévocablement perdue, et de même que son premier mouvement a été le signe certain de la vie, son dernier battement est le signe certain de la mort.

Les notions qui précèdent étaient nécessaires à donner, car elles nous aideront à mieux faire comprendre l'action du système nerveux sur le cœur. Nous devons déjà pressentir que cet organe musculaire possède la propriété de se contracter sans l'intervention de l'influence nerveuse; il entre en fonction bien avant que le système nerveux ait donné signe de vie. Il y a même plus, les nerfs peuvent être très développés et constitués anatomiquement sans agir encore sur aucun des organes musculaires qui sont eux-mêmes déjà développés. En effet, j'ai constaté par des expériences directes que les extrémités nerveuses ne se soudent physiologiquement aux systèmes musculaires que dans les derniers temps de la vie embryonnaire. Lorsque, après la naissance, le système nerveux a pris son empire sur tous les organes musculaires du corps, le cœur se passe néanmoins de son influence pour accomplir ses fonctions de moteur circulatoire central. On paralyse les muscles des membres en coupant les nerfs qui les animent, on ne paralyse jamais les mouvemens du cœur en divisant les nerfs qui se rendent dans son tissu; au contraire, ses mouvemens n'en deviennent que plus rapides. Les poisons qui détruisent les propriétés des nerfs moteurs abolissent les mouvemens dans tous les organes musculaires du corps, tandis qu'ils sont sans action sur les battemens du cœur. J'ai décrit dans la *Revue* (1) les effets du curare, le poison paralyseur par excellence des systèmes nerveux moteurs; on se souvient que le cœur continue de battre et de faire circuler le sang dans le corps d'un animal absolument privé de toute influence nerveuse motrice.

De tout cela devons-nous conclure que le cœur ne possède pas de nerfs? Cette opinion, à laquelle s'étaient arrêtés d'anciens physiologistes, est aujourd'hui contredite par l'anatomie, qui nous montre que le cœur reçoit dans son tissu un grand nombre de rameaux nerveux. Ce n'est donc pas à l'absence de nerfs qu'il faut attribuer toutes les anomalies que le cœur nous a offertes jusqu'à

(1) Voyez la livraison du 1er septembre 1864.

présent, c'est à l'existence d'un mécanisme nerveux tout particulier, qu'il nous reste à examiner.

III.

La réaction bien connue des nerfs moteurs sur les muscles en général se résume en cette proposition fondamentale : tant que le nerf n'est point excité, le muscle reste à l'état de relâchement et de repos; dès que le nerf vient à être excité naturellement ou artificiellement, le muscle entre en activité et en contraction. L'observation de l'influence de notre volonté sur les mouvemens de nos membres suffirait pour nous prouver ce que je viens d'avancer; mais rien n'est en outre plus facile à démontrer par des expériences directes faites sur des animaux vivans ou récemment morts. Si par vivisection on prépare une grenouille de manière à isoler un nerf qui se rend dans les muscles d'un membre, on voit que, tant qu'on ne touche pas à ce nerf, les muscles du membre restent relâchés et en repos, et qu'aussitôt qu'on vient à exciter ce nerf par le pincement ou mieux par un courant électrique, les muscles entrent en une contraction énergique et rapide. C'est là un fait général qui peut se constater expérimentalement chez l'homme et chez tous les animaux vertébrés, soit pendant la vie, soit immédiatement après la mort, tant que les systèmes musculaires et nerveux conservent leurs propriétés vitales respectives. Si maintenant nous agissons par des procédés analogues sur les nerfs du cœur, nous verrons que cet organe musculaire paradoxal nous présente encore à ce point de vue une exception, et je dirai même, pour être plus exact, qu'il nous offre une complète opposition avec les muscles des membres. Pour être dans la vérité, il suffira de renverser les termes de la proposition et de dire : Tant que les nerfs du cœur ne sont pas excités, le cœur bat et reste à l'état de fonction; dès que les nerfs du cœur viennent à être excités naturellement ou artificiellement, le cœur entre en relâchement et à l'état de repos. Si on prépare par vivisection une grenouille ou un autre animal vivant ou récemment mort de manière à observer le cœur et à isoler les nerfs pneumo-gastriques qui vont dans son tissu, on constate que, tant qu'on n'agit pas sur ces nerfs, le cœur continue à battre comme à l'ordinaire, et qu'aussitôt qu'on vient à les exciter par un courant électrique puissant, le cœur s'arrête en diastole, c'est-à-dire en relâchement. Ce résultat est également général; il existe chez tous les vertébrés depuis la grenouille jusqu'à l'homme. Il faudra toujours avoir présent à l'esprit le fait de cette influence singulière et paradoxale des nerfs sur le cœur, parce que c'est ce résultat qui nous servira de point de

départ pour expliquer ultérieurement comment l'organe central de la circulation peut réagir sur nos sentimens; mais, avant d'en arriver là, il est nécessaire d'examiner de plus près les diverses formes que peut nous présenter l'arrêt du cœur sous l'influence de l'excitation galvanique des nerfs. L'excitation des nerfs pneumo-gastriques ou nerfs du cœur par un courant électrique très actif arrête aussitôt les battemens de cet organe. Toutefois il y a dans le phénomène quelques variétés qui dépendent de la sensibilité de l'animal. Si l'on agit sur des mammifères très sensibles, le cœur s'arrête instantanément, tandis que chez des animaux à sang froid et surtout pendant l'hiver le cœur ne ressent pas immédiatement l'influence nerveuse; plusieurs battemens peuvent encore avoir lieu avant qu'il s'arrête. Après la cessation de l'excitation galvanique violente des nerfs, les battemens reparaissent assez vite, plus ou moins facilement toutefois, suivant l'état de vigueur ou de sensibilité de l'animal. Il peut même arriver que chez des animaux très sensibles ou affaiblis les battemens ne reparaissent plus; alors l'arrêt du cœur est définitif, et la mort s'ensuit immédiatement.

L'excitation galvanique des nerfs pneumo-gastriques a pour effet d'arrêter le cœur d'autant plus énergiquement que l'application en est plus soudaine et qu'elle a été moins répétée. Quand on reproduit plusieurs fois de suite ou qu'on prolonge trop l'excitation, la sensibilité du cœur et de ses nerfs s'émousse au point que l'électricité ne peut plus arrêter ses battemens; il en est de même quand on irrite graduellement les nerfs : on peut arriver successivement à employer des courans très violens sans arrêter le cœur. Lorsqu'on applique des excitations faibles sur les nerfs du cœur, les résultats sont toujours les mêmes au fond, seulement la différence d'intensité leur donne une apparence tout autre. En effet, l'excitation galvanique faible et instantanée des pneumo-gastriques amène bien chez un animal très sensible un arrêt subit du cœur, mais de si courte durée qu'il serait souvent imperceptible pour un observateur non prévenu. En outre, à la suite de ces actions légères ou modérées, les battemens cardiaques reparaissent aussitôt avec plus d'énergie et de rapidité. On voit ainsi que l'excitation énergique des nerfs du cœur amène un arrêt prolongé de l'organe, avec un retour lent et plus ou moins difficile de ses battemens, tandis que les actions modérées ne provoquent qu'un arrêt extrêmement fugace du cœur, suivi immédiatement d'une accélération dans ses battemens avec augmentation de l'énergie des contractions ventriculaires.

Tous les résultats que nous avons mentionnés jusqu'ici, soit relativement à l'excitation des nerfs des muscles des membres, soit re-

lativement à l'excitation des nerfs du cœur, ont été fournis par des expériences de vivisection dans lesquelles on avait appliqué l'excitant sur les nerfs moteurs eux-mêmes; mais dans l'état naturel les choses ne sauraient se passer ainsi : ce sont des excitans physiologiques qui viennent irriter les nerfs moteurs, afin de déterminer leur réaction sur les muscles. Ces excitans physiologiques sont au nombre de deux : la *volonté* et la *sensibilité*. La volonté ne peut exercer son influence sur tous les nerfs moteurs du corps; les nerfs du cœur par exemple sont en dehors d'elle. La sensibilité au contraire exerce une influence qui est générale, et tous les nerfs moteurs, qu'ils soient volontaires ou involontaires, subissent son action réflexe. On a appelé *réflexes* toutes les actions sensitives qui réagissent sur les nerfs moteurs en donnant lieu à des mouvemens involontaires, parce qu'on suppose que l'impression sensitive venue de la périphérie est réfléchie dans le centre nerveux sur le nerf moteur. Il serait inutile de nous étendre davantage sur le mécanisme des actions nerveuses réflexes, qui forment aujourd'hui une des bases importantes de la physiologie du système nerveux. Il nous suffira de savoir que tous les mouvemens involontaires sont le résultat de la simple action de la sensibilité ou du nerf sensitif sur le nerf moteur, qui réagit ensuite sur le muscle. Tous les mouvemens involontaires du cœur que nous aurons à observer n'ont pas d'autre source que la réaction de la sensibilité sur les nerfs pneumo-gastriques moteurs de cet organe, et quand nous dirons par exemple qu'une impression douloureuse arrête les mouvemens du cœur, cela signifiera simplement qu'un nerf sensitif primitivement excité a transmis son impression au cœur en excitant le pneumo-gastrique, qui, à son tour, a fait ressentir son influence motrice au cœur absolument comme quand nous agissons dans nos expériences avec le courant galvanique. Quand le physiologiste excite un nerf moteur à réagir sur les muscles au moyen d'un courant galvanique ou à l'aide du pincement, il substitue un excitant artificiel à l'excitant naturel, qui est la volonté ou la sensibilité; mais les résultats de l'action nerveuse motrice sont toujours les mêmes. On verra bientôt en effet toutes les formes d'arrêt du cœur que nous avons observées en agissant directement avec un courant galvanique sur les nerfs pneumo-gastriques se reproduire par les influences sensitives diverses. Comme nous savons maintenant que les influences sensitives ne peuvent agir sur le cœur qu'en excitant ses nerfs moteurs, nous sous-entendrons désormais cet intermédiaire dans le langage, et quand nous dirons : la sensibilité ou les sentimens réagissent sur le cœur, nous saurons ce que cela signifie physiologiquement.

Nos expériences directes sur l'excitation des nerfs pneumo-gastriques nous ont montré que le cœur est d'autant plus prompt à recevoir l'impression nerveuse et à s'arrêter que l'animal est plus sensible; il en est de même pour les réactions des nerfs de la sensibilité sur le cœur. Chez la grenouille, on n'arrête pas le cœur en pinçant la peau : il faut des actions beaucoup plus énergiques; mais chez des animaux élevés, chez certaines races de chiens par exemple, les moindres excitations des nerfs sensitifs retentissent sur le cœur. Si l'on place un hémomètre sur l'artère de l'un de ces animaux afin d'avoir sous les yeux par l'oscillation de la colonne mercurielle l'expression des battemens du cœur, on constate qu'au moment où l'on excite rapidement un nerf sensitif il y a arrêt du cœur en diastole, ce qui détermine une suspension de l'oscillation avec abaissement léger de la colonne mercurielle. Aussitôt après, les battemens reparaissent, considérablement accélérés et plus énergiques, car le mercure s'élève quelquefois de plusieurs centimètres pour redescendre à son point primitif lorsque le cœur calmé a repris son rhythme normal. Le cœur est quelquefois si sensible chez certains animaux que des excitations très légères des nerfs sensitifs peuvent amener des réactions, lors même que l'animal ne manifeste aucun signe de douleur. Ce sont là des expériences que nous avons faites, mon maître Magendie et moi, il y a bien longtemps, et qui depuis ont été souvent répétées et vérifiées par des procédés divers.

A mesure que l'organisation animale s'élève, le cœur devient donc un réactif de plus en plus délicat pour trahir les impressions sensitives qui se passent dans le corps, et il est naturel de penser que l'homme doit être au premier rang sous ce rapport. Chez lui, le cœur n'est plus seulement l'organe central de la circulation du sang, mais il est devenu en outre un centre où viennent retentir toutes les actions nerveuses sensitives. Les influences nerveuses qui réagissent sur le cœur arrivent soit de la périphérie par le système cérébro-spinal, soit des organes intérieurs par le grand sympathique, soit du centre cérébral lui-même, car au point de vue physiologique il faut considérer le cerveau comme la surface nerveuse la plus délicate de toutes : d'où il résulte que les actions sensitives qui proviennent de cette source sont celles qui exerceront sur le cœur les influences les plus énergiques.

IV.

Comment est-il possible de concevoir le mécanisme physiologique à l'aide duquel le cœur se lie aux manifestations de nos sentimens? Nous savons que cet organe peut recevoir le contre-coup

de toutes les vibrations sensitives qui se passent en nous, et qu'il peut en résulter tantôt un arrêt violent avec suspension momentanée et ralentissement de la circulation, si l'impression a été très forte, tantôt un arrêt léger avec réaction et augmentation du nombre et de l'énergie des battemens cardiaques, si l'impression a été légère ou modérée ; mais comment cet état peut-il ensuite traduire nos sentimens? C'est ce qu'il s'agit d'expliquer. Rappelons-nous que le cœur ne cesse jamais d'être une pompe foulante, c'est-à-dire un moteur qui distribue le liquide vital à tous les organes de notre corps. S'il s'arrête, il y a nécessairement suspension ou diminution dans l'arrivée du liquide vital aux organes, et par suite suspension ou diminution de leurs fonctions; si au contraire l'arrêt léger du cœur est suivi d'une intensité plus grande dans son action, il y a distribution d'une plus grande quantité du liquide vital dans les organes, et par suite surexcitation de leurs fonctions. Cependant tous les organes du corps et tous les tissus organiques ne sont pas également sensibles à ces variations de la circulation artérielle, qui peuvent diminuer ou augmenter brusquement la quantité du liquide nourricier qu'ils reçoivent. Les organes nerveux et surtout le cerveau, qui constituent l'appareil dont la texture est la plus délicate et la plus élevée dans l'ordre physiologique, reçoivent les premiers les atteintes de ces troubles circulatoires. C'est une loi générale pour tous les animaux : depuis la grenouille jusqu'à l'homme, la suspension de la circulation du sang amène en premier lieu la perte des fonctions cérébrales et nerveuses, de même que l'exagération de la circulation exalte d'abord les manifestations cérébrales et nerveuses. Toutefois ces réactions de la modification circulatoire sur les organes nerveux demandent pour s'opérer un temps très différent selon les espèces. Chez les animaux à sang froid, ce temps est très long, surtout pendant l'hiver; une grenouille reste plusieurs heures avant d'éprouver les conséquences de l'arrêt de la circulation ; on peut lui enlever le cœur, et pendant quatre ou cinq heures elle saute et nage sans que sa volonté ni ses mouvemens paraissent le moins du monde troublés. Chez les animaux à sang chaud, c'est tout différent : la cessation d'action du cœur amène très rapidement la disparition des phénomènes cérébraux, et d'autant plus facilement que l'animal est plus élevé, c'est-à-dire possède des organes nerveux plus délicats.

Le raisonnement et l'expérience nous montrent qu'il faut encore placer, sous ce rapport, l'homme au premier rang. Chez lui, le cerveau est si délicat qu'il éprouvera en quelques secondes, et pour ainsi dire instantanément, le retentissement des influences nerveuses exercées sur l'organe central de la circulation, influences

qui se traduisent, comme nous allons le voir bientôt, tantôt par une émotion, tantôt par une syncope. Les phénomènes physiologiques suivent partout une loi identique, mais la nature plus ou moins délicate de l'organisme vivant peut leur donner une expression toute différente. Ainsi la loi de réaction du cœur sur le cerveau est la même chez la grenouille et chez l'homme; cependant jamais la grenouille ne pourra éprouver une émotion ni une syncope, parce que le temps qu'il faut à son cœur pour ressentir l'influence nerveuse, et à son cerveau pour éprouver l'influence circulatoire, est si long que la relation physiologique entre les deux organes disparaît.

Chez l'homme, l'influence du cœur sur le cerveau se traduit par deux états principaux entre lesquels on peut supposer beaucoup d'intermédiaires : la syncope et l'émotion. La syncope est due à la cessation momentanée des fonctions cérébrales par cessation de l'arrivée du sang artériel dans le cerveau. On pourrait produire la syncope en liant ou en comprimant directement toutes les artères qui vont au cerveau; mais ici nous ne nous occupons que de la syncope qui survient par une influence sensitive portée sur le cœur, et assez énergique pour arrêter ses mouvemens. L'arrêt du cœur qui produit la perte de connaissance en privant le cerveau du sang amène aussi la pâleur des traits et une foule d'autres effets accessoires dont il ne peut être question ici. Toutes les impressions sensitives énergiques et subites sont dans le cas d'amener la syncope, quelle qu'en soit d'ailleurs la nature. Des impressions physiques sur les nerfs sensitifs ou des impressions morales, des sensations douloureuses ou des sensations de volupté, conduisent au même résultat et amènent l'arrêt du cœur. La durée de la syncope est naturellement liée à la durée de l'arrêt du cœur. Plus l'arrêt a été intense, plus en général la syncope se prolonge, et plus difficilement se rétablissent les battemens cardiaques, qui d'abord reviennent irrégulièrement pour ne reprendre que lentement leur rhythme normal. Quelquefois l'arrêt du cœur est définitif et la syncope mortelle; chez les individus faibles et en même temps très sensibles, cela peut arriver. On a constaté expérimentalement que, sur des colombes épuisées par l'inanition, il suffit parfois de produire une douleur vive, en pinçant un nerf de sentiment, pour amener un arrêt du cœur définitif et une syncope mortelle.

L'émotion dérive du même mécanisme physiologique que la syncope, mais elle a une manifestation bien différente. La syncope, qui enlève le sang au cerveau, donne une expression négative, en prouvant seulement qu'une impression nerveuse violente est allée se réfléchir sur le cœur pour revenir frapper le cerveau. L'émotion au contraire, qui envoie au cerveau une circulation plus active, donne une expression positive, en ce sens que l'organe cérébral reçoit une

surexcitation fonctionnelle en harmonie avec la nature de l'influence nerveuse qui l'a déterminée. Dans l'émotion, il y a toujours une impression initiale qui surprend en quelque sorte et arrête très légèrement le cœur, et par suite une faible secousse cérébrale qui amène une pâleur fugace; aussitôt le cœur, comme un animal piqué par un aiguillon, réagit, accélère ses mouvemens et envoie le sang à plein calibre par l'aorte et par toutes les artères. Le cerveau, le plus sensible de tous les organes, éprouve immédiatement et avant tous les autres les effets de cette modification circulatoire. Le cerveau a été sans doute le point de départ de l'impression nerveuse sensitive; mais par l'action réflexe sur les nerfs moteurs du cœur l'influence sensitive a provoqué dans le cerveau les conditions qui viennent se lier à la manifestation du sentiment.

En résumé, chez l'homme, le cœur est le plus sensible des organes de la vie végétative; il reçoit le premier de tous l'influence nerveuse cérébrale. Le cerveau est le plus sensible des organes de la vie animale; il reçoit le premier de tous l'influence de la circulation du sang. De là résulte que ces deux organes culminans de la machine vivante sont dans des rapports incessans d'action et de réaction. Le cœur et le cerveau se trouvent dès lors dans une solidarité d'actions réciproques des plus intimes, qui se multiplient et se resserrent d'autant plus que l'organisme devient plus développé et plus délicat. Ces rapports peuvent être constans ou passagers, varier avec le sexe et avec l'âge. C'est ainsi qu'à l'époque de la puberté, lorsque des organes, jusqu'alors restés inertes ou engourdis, s'éveillent et se développent, des sentimens nouveaux prennent naissance dans le cerveau et apportent au cœur des impressions nouvelles. Les sentimens que nous éprouvons sont toujours accompagnés par des actions réflexes du cœur; c'est du cœur que viennent les conditions de manifestation des sentimens, quoique le cerveau en soit le siége exclusif. Dans les organismes élevés, la vie n'est qu'un échange continuel entre le système sanguin et le système nerveux. L'expression de nos sentimens se fait par un échange entre le cœur et le cerveau, les deux rouages les plus parfaits de la machine vivante. Cet échange se réalise par des relations anatomiques très connues, par les nerfs pneumo-gastriques qui portent les influences nerveuses au cœur, et par les artères carotides et vertébrales qui apportent le sang au cerveau. Tout ce mécanisme merveilleux ne tient donc qu'à un fil, et si les nerfs qui unissent le cœur au cerveau venaient à être détruits, cette réciprocité d'action serait interrompue, et la manifestation de nos sentimens profondément troublée. Toutes ces explications, me dira-t-on, sont bien empreintes de matérialisme. A cela je répondrai que ce n'est pas ici la question. Si ce n'était m'écarter du but de ces recherches, je pourrais montrer facilement qu'en

physiologie le matérialisme ne conduit à rien et n'explique rien; mais un concert en est-il moins ravissant parce que le physicien en calcule mathématiquement toutes les vibrations? Un phénomène physiologique en est-il moins admirable parce que le physiologiste en analyse toutes les conditions matérielles? Il faut bien que cette analyse, que ces calculs se fassent, car sans cela il n'y aurait pas de science. Or la science physiologique nous apprend que, d'une part, le cœur reçoit réellement l'impression de tous nos sentimens, et que, d'autre part, le cœur réagit pour renvoyer au cerveau les conditions nécessaires de la manifestation de ces sentimens, d'où il résulte que le poète et le romancier qui, pour nous émouvoir, s'adressent à notre cœur, que l'homme du monde qui à tout instant exprime ses sentimens en invoquant son cœur, font des métaphores qui correspondent à des réalités physiologiques. Quelquefois un mot, un souvenir, la vue d'un événement, éveillent en nous une douleur profonde. Ce mot, ce souvenir ne sauraient être douloureux par eux-mêmes, mais seulement par les phénomènes qu'ils provoquent en nous. Quand on dit que le cœur est brisé par la douleur, il y a des phénomènes réels dans le cœur. Le cœur a été arrêté, si l'impression douloureuse a été trop soudaine; le sang n'arrivant plus au cerveau, la syncope, des crises nerveuses en sont la conséquence. On a donc bien raison, quand il s'agit d'apprendre à quelqu'un une de ces nouvelles terribles qui bouleversent notre âme, de ne la lui faire connaître qu'avec ménagement. Nous savons par nos expériences sur les nerfs du cœur que les excitations graduées émoussent ou épuisent la sensibilité cardiaque en évitant l'arrêt des battemens. Quand on dit qu'on a le cœur gros, après avoir longtemps été dans l'angoisse et avoir éprouvé des émotions pénibles, cela répond encore à des conditions physiologiques particulières du cœur. Les impressions douloureuses prolongées, devenues incapables d'arrêter le cœur, le fatiguent et le lassent, retardent ses battemens, prolongent la diastole, et font éprouver dans la région précordiale un sentiment de plénitude ou de resserrement. Les impressions agréables répondent aussi à des états déterminés du cœur. Quand une femme est surprise par une douce émotion, les paroles qui ont pu la faire naître ont traversé l'esprit comme un éclair, sans s'y arrêter; le cœur a été atteint immédiatement et avant tout raisonnement et toute réflexion. Le sentiment commence à se manifester après un léger arrêt du cœur, imperceptible pour tout le monde, excepté pour le physiologiste; le cœur, aiguillonné par l'impression nerveuse, réagit par des palpitations qui le font bondir et battre plus fortement dans la poitriné, en même temps qu'il envoie plus de sang au cerveau, d'où résultent la rougeur du visage et une expression particulière des traits correspondanta

sentiment de bien-être éprouvé. Ainsi dire que l'amour fait palpiter le cœur n'est pas seulement une forme poétique; c'est aussi une réalité physiologique. Quand on dit à quelqu'un qu'on l'aime de tout son cœur, cela signifie physiologiquement que sa présence ou son souvenir éveille en nous une impression nerveuse qui, transmise au cœur par les nerfs pneumo-gastriques, fait réagir notre cœur de la manière la plus convenable pour provoquer dans notre cerveau un sentiment ou une émotion affective. Je suppose ici, bien entendu, que l'aveu est sincère; sans cela, le cœur n'éprouverait rien, et le sentiment ne serait que sur les lèvres. Chez l'homme, le cerveau doit, pour exprimer ses sentimens, avoir le cœur à son service. Deux cœurs unis sont des cœurs qui battent à l'unisson sous l'influence des mêmes impressions nerveuses, d'où résulte l'expression harmonique de sentimens semblables.

Les philosophes disent qu'on peut maîtriser son cœur et faire taire ses passions. Ce sont encore des expressions que la physiologie peut interpréter. On sait que par sa volonté l'homme peut arriver à dominer beaucoup d'actions réflexes dues à des sensations produites par des causes physiques. La raison parvient sans doute à exercer le même empire sur les sentimens moraux. L'homme peut arriver par la raison à empêcher les actions réflexes sur son cœur; mais plus la raison pure tendrait à triompher, plus le sentiment tendrait à s'éteindre.

La puissance nerveuse capable d'arrêter les actions réflexes est en général moindre chez la femme que chez l'homme : c'est ce qui lui donne la suprématie dans le domaine de la sensibilité physique et morale, c'est ce qui a fait dire qu'elle a le cœur plus tendre que l'homme; mais je m'arrête dans ces considérations, qui nous entraîneraient trop loin, et je terminerai par une conclusion générale.

La science ne contredit point les observations et les données de l'art, et je ne saurais admettre l'opinion de ceux qui croient que le positivisme scientifique doit tuer l'inspiration. Suivant moi, c'est le contraire qui arrivera nécessairement. L'artiste trouvera dans la science des bases plus stables, et le savant puisera dans l'art une intuition plus assurée. Il peut sans doute exister des époques de crise dans lesquelles la science, à la fois trop avancée et encore trop imparfaite, inquiète et trouble l'artiste plutôt qu'elle ne l'aide. C'est ce qui peut arriver aujourd'hui pour la physiologie à l'égard du poète et du philosophe; mais ce n'est là qu'un état transitoire, et j'ai la conviction que quand la physiologie sera assez avancée, le poète, le philosophe et le physiologiste s'entendront tous.

CLAUDE BERNARD.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

28 février 1865.

Ayant à parler du discours prononcé par l'empereur à l'ouverture de la session, et de la préface de la *Vie de César*, dont les journaux viennent d'avoir la primeur, nous n'hésitons point : nous laissons là le discours et nous allons droit à la préface. Un mouvement primesautier de courtoisie professionnelle nous oblige à donner le pas à l'empereur homme de lettres sur l'empereur chef de l'état. L'acte que Napoléon III accomplit en ce moment n'est point l'un des moins extraordinaires entre ceux dont il aura étonné ses contemporains. Voilà un souverain dont la politique a été de soumettre la presse à un régime sévère. S'il était permis d'adapter à la circonstance les paroles de Montesquieu sur Sylla déposant la dictature, on pourrait dire que l'empereur paraît aujourd'hui devant nous, écrivain parmi les écrivains. Il entre avec son livre dans cette société des lettres qui, en dépit des révolutions et des coups d'état, sera toujours une république. Il prend place parmi ceux qu'il fait ses égaux, se soumet à leur libre examen, et leur demande l'expression ouverte d'une approbation ou d'une contradiction sincère.

Le spectacle est nouveau. La singularité de la démarche, la situation de l'auteur, le choix du sujet, se réunissent pour élever l'intérêt d'une épreuve si rare. Une vie de Jules César! L'entreprise eût effrayé des lettrés ordinaires. On dirait que Cicéron a pris soin, par le délicieux éloge du style des *Commentaires* qu'il a esquissé dans son *Brutus*, d'empêcher que César eût jamais un historien. Ce Cicéron ne joignait-il point, après tout, la malice rusée d'un académicien aux rancunes d'un homme des anciens partis, comme dirait M. de Persigny? Mais l'orateur romain n'envisageait probablement la chose qu'au point de vue des délicatesses du style. Les questions historiques ont dans notre siècle un autre aspect, et nous y cherchons d'autres profits que l'agrément d'un exercice littéraire. Nous traitons

l'histoire en hommes d'état et en savans. Nous lui demandons les grands enseignemens politiques; pour reconstruire le passé, nous obéissons aux exigences de l'érudition la plus exacte, nous suivons les conseils de la critique la plus rigoureuse, et nous nous livrons avec une curiosité passionnée aux investigations les plus patientes. Une vie de César peut donc être à notre époque un monument scientifique, et devenir l'objet d'une étude politique vaste et belle.

Si l'auteur d'une vie de César est le chef d'un des grands états du monde, on conviendra que son œuvre doit facilement réunir le double intérêt et le double mérite qui dérivent de l'érudition et de la politique. Que de ressources font défaut au savant ordinaire! Combien il est difficile à l'érudit isolé, même après qu'il s'est rendu compte des lacunes de son sujet et qu'il a pressenti où il trouvera la solution de ses doutes, de se procurer et de rassembler les documens qui peuvent épuiser une controverse, éclaircir un point obscur et replacer dans son vrai jour un événement ou une figure historique! Il est évident qu'en s'intéressant à l'histoire de César, en cultivant son goût dans la mesure de sa puissance, l'empereur s'est trouvé en position de rendre à l'érudition et à la critique historique les services les plus divers et les plus délicats. Un souverain épris d'une question archéologique vaut à lui seul pour cette question toute une académie des inscriptions et belles-lettres. L'empereur a pu s'entretenir avec les hommes spéciaux de tous les points curieux et difficiles de son sujet; il a pu interroger Mommsen; il n'est pas de texte qui ait pu échapper à son contrôle, pas de monument dont il n'ait pu étudier le sens, pas d'inscription qu'il n'ait pu faire relever, pas de médaille à laquelle il n'ait pu atteindre. Le nouvel historien de César nous donnera donc, nous y comptons, une œuvre nourrie, variée, complète au point de vue de l'érudition, une œuvre qui devra satisfaire les amateurs et les connaisseurs en matière d'antiquités romaines.

Il sera plus curieux encore de voir juger l'auteur d'une des plus grandes révolutions politiques dont le monde ait été témoin par un chef d'empire qui a lui-même dirigé une barque césarienne à travers des tourmentes révolutionnaires. Le sceptique et grossier sir Robert Walpole méprisait les historiens et l'histoire. « Quand je vois, disait-il, moi qui ai si longtemps gouverné, combien les secrets ressorts des affaires d'état et des événemens demeurent inconnus aux contemporains, quelle foi pourrais-je donner aux récits de pauvres diables d'écrivains qui ont toujours vécu si éloignés des conseils de la politique? » Walpole eût eu sans doute moins de dédain pour l'histoire d'un empereur écrite par un empereur. Ici l'historien est du métier : il a vu, il a agi. Sa propre expérience a pu lui donner des intuitions lumineuses sur les faits qu'il raconte. Lui aussi, il a manié les hommes, il a fait les événemens, il a eu des initiatives hardies, il a su à ses heures pratiquer la patience et l'audace, il a fait la guerre, et à la tête de grandes

armées il a pu apprendre comment se gagnent les grandes batailles. L'intérêt du sujet primitif est redoublé dans ce cas par l'impression qu'en ressent un historien de cette nature. L'histoire sous une telle main prend le caractère d'une révélation, d'un témoignage, d'une sorte de confidence. Rien donc de plus naturel que la vive et curieuse impatience avec laquelle était attendue l'histoire de Jules César par Napoléon III.

Nous sommes à la veille du jour où la curiosité générale va être enfin satisfaite, et quant à nous, nous ne connaissons encore que la préface de l'œuvre impériale. Déjà ces premières pages nous peuvent donner une idée des graves controverses que cette œuvre est de nature à soulever. Quand l'empereur parle de la consciencieuse exactitude que l'on doit apporter dans la composition de l'histoire, quand il rappelle que la logique est le meilleur guide qui nous puisse conduire à la vérité, lorsque, faisant appel aux parties élevées de l'intelligence humaine, il demande que les grands événemens ne soient point expliqués par les petites causes, que l'on n'aille point chercher dans les sentimens médiocres les mobiles de la conduite des grands hommes, tout le monde, à notre époque, sera de son avis. Suétone, ni même le charmant Plutarque, ne sont plus les modèles des historiens de notre temps; c'est bien plutôt par les défauts contraires que nous péchons, et nous ne sommes que trop enclins à subordonner dans nos conceptions historiques l'élément accidentel et individuel à l'influence des mouvemens généraux et à ce que Montesquieu appelait l'allure principale. Les dissentimens, et des dissentimens appuyés sur d'énergiques convictions morales et justifiés par la conception vraiment scientifique et esthétique de l'histoire, s'élèveront à propos de la suprématie surhumaine et presque religieuse que l'empereur invoque pour les grands hommes. Cette sorte de religiosité politique, ce culte des héros, ce *hero-worship*, comme dirait Carlyle, est le trait saillant de la préface, et nous indique de quel côté se porteront les polémiques dont l'œuvre impériale donnera le signal.

Nous ferons hardiment notre confession : cette religiosité politique et l'adoration des grands hommes rencontrent en nous des protestans résolus, des incrédules déterminés. En aucun temps, en aucun pays, nous ne consentirons à faire après coup des vrais grands hommes de l'histoire des demi-dieux imposés à l'obéissance superstitieuse des peuples. Nous ne sommes pas du parti des Mahomets. En élevant l'histoire à la hauteur d'une religion et d'une religion autoritaire, qui aurait dans les grands hommes des organes infaillibles, l'empereur n'a-t-il pas craint de commettre un anachronisme? N'est-ce pas dans une direction opposée que vont les tendances de notre siècle? On veut bannir le surnaturel de l'ordre religieux, est-il possible de l'introduire ainsi dans l'ordre politique? On applique avec excès, suivant nous, à l'étude des religions les sévères méthodes de la critique historique, est-ce le moment d'apporter les illusions

du sentiment religieux dans l'étude de l'histoire et dans la polémique politique? Nous sommes en présence d'un nouvel arianisme qui dispute à Jésus-Christ sa divinité, et nous irions diviniser César! On ne nous accusera point de forcer ici la pensée de l'empereur. L'éminent écrivain nous donne bien les grands hommes comme des sortes de prophètes. Il les représente comme suscités par la Providence pour tracer aux peuples la voie qu'ils doivent suivre; les peuples sont liés à eux par d'impérieux devoirs. Ils sont heureux ou maudits suivant qu'ils sont fidèles ou infidèles à ces devoirs. Les peuples réfractaires aux grands hommes sont assimilés aux Juifs crucifiant le Messie. Ces peuples sont aveugles, et ils sont coupables.

Cette apothéose des grands hommes et ces jugemens portés sur les peuples ne nous paraissent conformes ni à la philosophie, ni à la justice historique. Parlons d'abord des grands hommes : il n'en est point dont l'intelligence humaine ne puisse prendre l'exacte mesure. Il n'est peut-être point nécessaire, pour qu'ils nous paraissent supérieurs, qu'ils dépassent de beaucoup la taille commune. Leurs facultés intellectuelles, si élevées qu'elles soient, demeurent à notre portée; leur caractère et le côté esthétique de leur nature se font aisément comprendre à nos sympathies; quant à la moralité de leurs actes, elle demeure soumise à cette loi de la justice qui trouve des organes souverains jusque dans les plus humbles des consciences humaines. Sans doute, armés des forces dont s'empare leur génie, ils font de grands événemens et marquent ainsi de leur nom les périodes de l'histoire; mais c'est ici qu'il importe de ne point s'abuser sur leur puissance de création et sur l'étendue de leur influence. Ils sont avant tout le produit d'événemens antérieurs et des situations dont ils sont dominés tous les premiers. Dans la grande chaîne des causes et des effets qui forme l'histoire, ils ne sont qu'un anneau, eux-mêmes tour à tour effets et causes. Ils sont des accidens qui viennent se ranger sous ces lois générales qui gouvernent l'histoire avec la même nécessité que d'autres lois régissent la nature. Arrivant à des époques où les lois de la nature historique se manifestent par des révolutions, ils sont moins indispensables que le vulgaire ne le suppose. Montesquieu a dit avec son élévation ordinaire : « Si César avait pensé comme Caton, d'autres auraient pensé comme César, et la république, destinée à périr, aurait été entraînée au précipice par une autre main. » Ce qu'il y a de plus attachant chez les grands hommes, c'est moins ce qu'ils font que ce qu'ils sont, c'est moins leur intelligence et leur puissance d'action que leur caractère et leur personnalité esthétique. A ce point de vue, le héros de l'empereur, César, est incomparable : homme de grande race et agitateur populaire, devenant le type du dictateur après avoir été le plus ardent et le plus habile meneur des séditions publiques, lettré consommé avant d'être un général sans rival, enveloppé pour ainsi dire dans sa personne, dans ses actes, dans ses paroles, d'une sorte d'éclat généreux, *formâ magnificâ et generosâ quodam modo.* Mais toute cette

grandeur que les hommes supérieurs tirent d'eux-mêmes et empruntent aux situations qu'ils sont appelés à dominer n'est point une sanction suffisante de leur carrière et de leur œuvre. Avant d'imposer aux peuples la religion de l'obéissance à ces glorieux instrumens de la nécessité historique, il faut interroger la moralité de leurs actes; c'est alors que la conscience humaine, éclairée par la justice, reprend ses droits imprescriptibles contre ces tout-puissans éphémères. Devant ce tribunal, l'on n'a plus le droit de dénoncer comme coupables les peuples qui ont résisté au grand homme; il ne faut point parler des nations qui crucifient leurs messies, à moins que l'on ne prouve que le grand homme n'a réussi que par les moyens honnêtes, que le grand homme a été en même temps le juste. Agir autrement serait introduire dans la politique et dans la morale le fatalisme de l'histoire.

Nous regrettons de trouver dans la préface de l'empereur, à côté de tant d'indulgence pour les grands hommes, tant de sévérité pour les peuples. Peut-on se faire une idée de ce que c'est qu'un peuple coupable? N'est-ce point là une de ces expressions mystiques que l'on ferait bien de laisser dans la Bible et de ne point introduire dans la langue exacte de la politique et de l'histoire? Comment, dans les époques agitées par les révolutions et les grandes guerres, tous les individus qui composent un peuple auraient-ils assez d'intelligence pour démêler la vérité de l'erreur, pour prévoir les vicissitudes futures, et par quelle électricité secrète veut-on qu'ils soient unis pour choisir d'un même mouvement la cause à laquelle est réservée la légitimité du succès? Les Romains qui résistèrent à César étaient-ils coupables de demeurer fidèles aux meilleures traditions de leur patrie et d'ignorer les secrets de l'avenir? Quand Vercingétorix et ses Gaulois combattaient le conquérant étranger avec cette persévérance chevaleresque qui nous émeut encore, étaient-ils coupables de ne point avoir pénétré l'arrêt du destin contre leur race? Celui qui écrit ces lignes ne peut oublier que, cherchant à consoler dans l'exil un vieux prince qu'une révolution venait de renverser du premier trône du monde, et prévoyant tous les échecs que cette révolution réservait à la liberté, il se prit à répéter étourdiment le triste lieu commun de l'époque : « La France a été bien coupable! » Le vieux roi le reprit avec bonhomie : « Mon ami, lui dit-il, les peuples ne sont jamais coupables. » Ce mot humain d'un pasteur de peuples nous a guéri pour jamais de la manie doctrinaire d'accuser sentencieusement les nations en masse dans les momens obscurs de leur histoire. Nous voudrions également détourner la comparaison entre le meurtre de César et la captivité de Sainte-Hélène. La France de 1789 ne ressemble en rien à la Rome de César. La république, à Rome, n'était qu'une constitution discordante et ruinée qui n'avait plus qu'une existence nominale lorsque commença le pouvoir de César, produit de la corruption des lois et des mœurs. La France, depuis 1789, est au contraire un peuple vraiment jeune,

qui s'élève par d'incessans progrès, qui cherche les institutions libres qui doivent mettre sa marche future à l'abri des accidens du pouvoir. Ce n'est point en développant la vie politique intérieure de la France, c'est en poursuivant au dehors des combinaisons sur lesquelles la France n'avait point été consultée que Napoléon a succombé victime des accidens militaires. Il eût eu un sort bien différent, s'il avait pratiqué sur le trône le libéralisme qu'il professa à Sainte-Hélène. Enfin nous ne saurions admettre que la faute de Brutus, en tuant César, a été de rendre possibles les règnes de Caligula et de Néron. La grande leçon et la peine morale de l'action de Brutus ont été l'inutilité de son crime patriotique; mais l'horreur et la honte des règnes de Caligula et de Néron sont aussi la leçon et le châtiment moral du grand homme qui fonda la tyrannie, mit dans les mains d'un seul tous les pouvoirs de l'empire, et prêta la force de son nom pendant des siècles aux caprices arbitraires de ses indignes successeurs. Le poignard de Brutus a ennobli du moins la mort de César; il donne une fin pathétique à cette grande vie, il est le dénouement d'un drame grandiose de la conscience humaine. Galba égorgé par terre au coin d'une rue par des soldats ivres, Héliogabale étouffé par des affranchis dans une retraite honteuse, pouvaient envier à César le poignard de Brutus; mais la tyrannie avait achevé son œuvre de dégradation, et les meurtriers valaient les victimes.

La préface de l'*Histoire de César* nous promet donc que cette œuvre, qui, venant d'un souverain, est en soi un acte très libéral, éveillera d'intéressantes controverses non-seulement sur les questions d'érudition, mais sur les questions politiques qui préoccupent le présent. La préface se termine par une curieuse peinture « des grandes questions résolues, des passions apaisées, des satisfactions légitimes données aux peuples par le premier empire. » Nous ne savons trop à quel moment du premier empire cette peinture est applicable; il nous semble qu'en plusieurs traits elle exprimerait plus exactement la situation présente suivant l'idée qu'en donne le discours d'ouverture de la session. Tout le monde a remarqué par quel heureux contraste le discours de cette année se distingue de celui de l'année dernière. Il y a un an, on nous faisait un tableau fort inquiétant de l'Europe; un congrès seul était capable de conjurer tous les maux qui paraissaient près de se déchaîner sur le continent. Il n'y a pas eu de congrès; quelques méfaits ont été accomplis en Europe, trop loin de nous pour que nous les pussions prévenir ou réprimer, et le calme est revenu. L'aspect des choses est décidément pacifique. En matière de politique étrangère, la portion la plus importante du discours impérial est celle qui est relative à la convention du 15 septembre. Nous trouvons dans les explications données par l'empereur sur le caractère et la portée de cet acte diplomatique la confirmation des appréciations que la convention nous a inspirées dès le premier jour. Nous ne dissimulerons point que la posi-

tion prise aujourd'hui par le gouvernement français dans les questions italienne et romaine nous paraît être à la fois modérée et forte. Cette position, nous le croyons, ne peut manquer d'être éclaircie et fortifiée encore par les discussions du corps législatif. La tâche la plus difficile dans ce débat sera celle des hommes politiques qui voudront, sans s'écarter du bon sens, critiquer la convention au nom des intérêts du saint-siége. L'opposition démocratique n'aura point à s'étendre beaucoup sur la question italienne. Elle trouve dans la convention du 15 septembre un fait qui a de quoi lui plaire : c'est l'évacuation de Rome par nos troupes d'ici à deux ans. Cette promesse d'évacuation rend nécessairement l'opposition démocratique accommodante sur les questions qui peuvent s'élever à propos de l'avenir de Rome. Il est peu important pour elle aujourd'hui de pousser le gouvernement à faire des déclarations qui engageraient l'avenir, qui n'auraient pas d'opportunité présente, que le gouvernement serait parfaitement fondé à refuser et qu'il refusera en effet, on n'en saurait douter. Quant aux adversaires de la convention qui veulent rester des hommes politiques pratiques, nous sommes fort curieux de voir comment ils s'y prendront pour mettre leurs critiques d'accord avec le bon sens. Ces hommes-là savent qu'on perd pied en politique lorsqu'on s'éloigne du possible. Nous espérons qu'ils ne nous ramèneront point dans le passé pour nous montrer les diverses conduites qui ont été possibles en divers momens et qui n'ont point été tenues. Ces récriminations et ces romans rétrospectifs ne feraient point faire un pas à la question. On ne peut pas revenir en arrière, il faut partir du présent. Partant du présent, nous défions qu'on nous prouve qu'il y avait quelque chose de mieux à faire que la convention du 15 septembre c'est-à-dire un essai de conciliation entre l'Italie et le pape, fondée sur le *statu quo* territorial actuel. Pourquoi repousserait-on cette expérience avec le caractère conciliant qu'on veut y attacher? On ne pourrait alléguer qu'un doute, le doute que l'Italie veuille renoncer à faire de Rome sa capitale. Qu'en coûte-t-il de tenter l'épreuve? Au pis aller, si l'Italie faisait mine de vouloir sortir de la lettre du traité, la France reprendrait sa liberté d'action, et les choses reviendraient à l'état où elles sont aujourd'hui; mais on compromet au contraire l'intérêt pontifical, que l'on semble vouloir défendre, en poussant la cour de Rome à laisser échouer par sa faute la conciliation proposée. Si la résistance de la cour de Rome était la cause de l'insuccès d'une semblable combinaison, le pouvoir temporel, se montrant lui-même incompatible avec toute solution modérée et pratique des difficultés italiennes, perdrait ses derniers appuis. Les véritables amis de la cour de Rome, au lieu d'irriter ses défiances, d'exciter ses rancunes, d'entretenir ses illusions par le bruit des discussions parlementaires, devraient lui conseiller vivement et discrètement d'accepter la condition où la convention du 15 septembre lui promet la sécurité. Qui serait déçu par une pareille conduite? Nous peut-être, et tous ceux qui ont un goût médiocre pour la puissance temporelle des papes.

Le discours impérial a rappelé la stricte neutralité gardée par la France dans l'affaire des duchés. Certes le discours ne pouvait point nous informer de la fin de cette malheureuse question. M. de Bismark a évidemment résolu de faire durer la phase prussienne de l'affaire des duchés aussi longtemps qu'a duré la phase danoise. On peut s'en fier à lui : la conclusion de ce débat n'est pas proche, et en attendant la Prusse garde en sa possession les territoires contestés. La controverse est engagée aujourd'hui entre la Prusse et l'Autriche. On a cru un instant que l'Autriche essaierait d'obtenir de la Prusse, par des concessions du côté de l'Elbe, la garantie de ses provinces italiennes. C'était bien mal connaître le tempérament des deux grandes puissances allemandes. L'Autriche ne veut rien demander, car elle n'obtiendrait la garantie de la Prusse en Italie qu'à la condition, dit-elle, de devenir la vassale de la Prusse en Allemagne. Quant à la Prusse, rien ne la presse, et elle sait bien que par une démarche du côté de l'Italie elle compromettrait ses provinces rhénanes. Elle peut donc continuer à l'aise la discussion sur le régime qu'il convient de donner au Slesvig-Holstein. On lui demande de laisser s'établir dans les duchés le prince que ses droits y appellent et de négocier avec ce prince les arrangemens qu'elle poursuit à son avantage. Elle n'en fera rien; elle veut que les arrangemens soient convenus avec l'Autriche avant que l'affaire de l'institution princière soit décidée. Surtout que les états moyens et la diète de Francfort ne montrent point la velléité de participer au dialogue des deux grandes puissances allemandes; au moindre geste d'intervention de ces intrus, M. de Bismark n'irait à rien moins qu'à briser la confédération germanique! Le ministre prussien n'en est encore qu'à l'étape des arrangemens préliminaires, et l'on voit qu'il n'est point près de l'achever. Il a en perspective une seconde étape, celle de la fixation des droits de succession, et pour ce litige, qu'on fera durer tant qu'on voudra, M. de Bismark tient en réserve la consultation des officiers légaux de la couronne! On voit que l'Allemagne, Prusse, Autriche, états moyens, a pour longtemps un bel os à ronger. Ce sera une consolation pour la France, puisqu'elle n'a point su prévenir la spoliation du Danemark, de voir ces dépouilles mal acquises devenir pour les puissances germaniques un inépuisable sujet de division. La confusion où sont tombées dans cette affaire la Saxe et la Bavière est déjà une juste rétribution de l'injuste et imprudente ardeur avec laquelle ces petits états s'étaient élancés contre le malheureux Danemark.

Un des mots que nous avons lus avec le plus de plaisir dans le discours impérial est celui qui nous annonce que l'armée du Mexique rentre déjà en France. Parmi les aventures que pourrait courir notre politique, il n'y en aurait pas de plus sotte et de plus déplorable que celle à laquelle risquerait de nous entraîner, dans nos rapports avec les États-Unis, une occupation trop prolongée du Mexique par des troupes françaises. Nous aurions moins d'inquiétude, si nous avions suivi nettement et fermement vis-à-vis de

l'Amériqne du Nord, pendant la guerre civile, la politique qui nous était indiquée par nos traditions, par les principes de la révolution française et par nos intérêts. Inconséquence étrange! la politique du gouvernement ayant deux partis en face, le parti de l'union et le parti de la séparation, le nord et le sud, a laissé voir une préférence morale pour la cause des confédérés, celle qui est naturellement hostile à l'entreprise mexicaine. Nous avons toujours cru que les états du nord ne nous inquiéteront point dans le Mexique. Le Mexique est trop loin d'eux; les états du nord n'ont pas l'humeur conquérante, et s'ils avaient envie de s'agrandir par la guerre, ce qui nous paraît fort douteux malgré les déclamations de la presse américaine contre l'Angleterre, c'est au Canada qu'ils penseraient, et nullement au Mexique. Il n'en est point ainsi des états du sud. Les populations du sud ont toujours été portées aux aventures extérieures; c'est de leur sein et avec leurs subsides que partaient ces expéditions de flibustiers qui pendant plusieurs années se sont élancées contre Cuba et le Nicaragua. La guerre que les États-Unis firent au Mexique avait été excitée par le sud. Le président qui gouvernait alors était M. Polk, un homme du sud. La guerre finie, il voulut annexer le Mexique aux États-Unis, et il fallut pour l'en empêcher toute la résistance de ses deux plus importans ministres, M. Buchanan et M. Marcy. Le danger que nous pourrions courir aujourd'hui, et que nous aurions infailliblement prévenu par une politique moralement sympathique à la cause de l'Union, ce serait qu'afin de hâter la réconciliation des deux sections de la république, le gouvernement américain se laissât aller, pour flatter les aspirations naturelles et l'amour-propre militaire des populations du sud, à leur accorder la diversion et le fruit d'une guerre extérieure qui serait dans le courant de leur expansion et de leur ambition naturelles. Nous espérons que le gouvernement américain saura résister à une tentative semblable; mais il n'est plus permis de regarder comme une hypothèse absolument chimérique les desseins que les états du sud peuvent nourrir contre l'entreprise mexicaine.

On connaît en effet aujourd'hui quelles étaient les espérances du gouvernement des états confédérés dans la tentative de négociation officieuse et préparatoire qu'ils ont faite auprès de M. Lincoln. Évidemment les états confédérés ont besoin de la paix, et au fond ils la veulent. Les commissaires envoyés par M. Jefferson Davis étaient les personnages les moins compromis dans la politique sécessioniste; M. Stephens, le vice-président, s'était avant la guerre prononcé contre la séparation dans la convention de la Georgie; M. Hunter avait, jusqu'au dernier moment, proposé des transactions. Les confédérés, croyons-nous, veulent la paix; une lettre du général Grant à M. Lincoln atteste la sincérité des dispositions pacifiques des commissaires du sud. Seulement, tout en désirant une prompte réconciliation qui, dans leur pensée, devait, avec le temps, amener le rétablissement de l'Union, les chefs confédérés, dans ces premiers tâtonnemens et

dans ces premiers pourparlers, espéraient obtenir la paix au moyen d'une transaction qui eût ménagé leur amour-propre. Les hommes du sud ne voulaient point rentrer dans l'Union comme des vaincus. On aurait donc cessé la guerre comme s'il n'y eût eu ni vainqueurs ni vaincus. On aurait immédiatement conclu une alliance militaire, et cette alliance, on l'eût occupée activement tout de suite contre le Mexique ou le Canada, ou même contre les deux. Après quelques mois de campagne contre l'étranger, réunis par des intérêts communs, retrempés par une vaillante fraternité d'armes, le nord et le sud auraient refait spontanément l'Union sans que l'amour-propre de personne eût rien à souffrir. Il ne faut pas une grande sagacité pour démêler dans la dépêche de M. Seward à M. Adams, où la négociation est racontée à demi-mots, le caractère et le sens des insinuations sudistes. On reconnaît bien là l'esprit emporté et romanesque des hommes du sud, ce défaut de sens politique et de sang-froid qui a rendu inutiles tant de qualités chevaleresques et charmantes. Qu'on le remarque, depuis la séparation, les hommes du sud n'ont cessé de commettre des fautes politiques. La séparation, dans leur pensée primitive, n'était qu'une feinte qui devait dissoudre les groupes des états du nord et de l'ouest, et par ce résultat leur fournir l'occasion de reconstruire l'Union au profit de leurs intérêts et sous leur suprématie. Trompés par leur fausse manœuvre, s'étant exclus de l'Union, ils ont espéré maintenir leur séparation au moyen de la reconnaissance et du secours de l'étranger. Le coton leur semblait être un moyen d'ascendant irrésistible sur l'Europe. Ils s'imaginaient que les nations industrielles de l'Europe, contraintes par la famine du coton, viendraient leur donner l'indépendance. Leur erreur a été profonde. Ils ont été soutenus ensuite par une autre illusion. Tout dépendrait de l'élection présidentielle; avec le succès d'un candidat démocrate, ils pourraient ou obtenir l'indépendance ou rentrer de plain-pied dans l'Union en conservant l'esclavage. L'issue de l'élection présidentielle a été une nouvelle déception. Ils n'ont point cédé non plus alors à l'heureuse inspiration de prendre eux-mêmes l'initiative de l'émancipation des noirs et de raviver par là les sympathies morales qu'ils possédaient encore en Europe. Leur sénat repoussait le projet de l'enrôlement des noirs au moment même où le congrès américain effaçait à jamais l'esclavage de la constitution des États-Unis. Toujours attardés et repoussés d'une faute politique à l'autre, ils viennent proposer au gouvernement qu'ils ont voulu détruire une guerre contre l'Angleterre ou la France. Une telle conclusion est la digne fin d'une cause si mal engagée. Du côté de M. Lincoln au contraire, on a vu cette rectitude appuyée sur la légalité et la loi qui préserve des fautes et des excentricités. M. Seward et M. Lincoln n'ont point eu à discuter le roman qu'on venait faire briller à leurs yeux; M. Seward a écarté en passant l'idée d'une guerre extérieure au sud, c'est-à-dire au Mexique. Le président et son ministre s'étaient prescrit de ne faire la paix que sur les bases légales. La

première de ces bases était la rentrée pure et simple des états sécessionistes dans l'Union et leur soumission à la nouvelle disposition constitutionnelle qui abolit l'esclavage. Cette rectitude légale les a préservés de la tentation de prendre en considération les propositions hostiles à l'Europe que les hommes du sud venaient leur présenter. La négociation a échoué; M. Jefferson Davis, par un mâle et bouillant discours, a essayé de ranimer l'ardeur des sentimens séparatistes, et a dit à ses compatriotes que le nord ne voulait les traiter qu'en vaincus. Le brave général Lee, qui, lui aussi, a blâmé à l'origine la séparation et ne s'y est rallié que par un scrupule de conscience qui lui a fait croire qu'il se devait à son état natal, la Virginie, avant d'appartenir à l'Union, et que la petite patrie devait passer avant la grande, — le général Lee a pris le commandement en chef des armées confédérées; mais le cercle des forces fédérales se rapproche du grand foyer de la sécession. La cause rebelle perd toutes ses issues sur la mer. Encore quelques mois, et après un héroïque et suprême effort les hommes du sud seront bien contraints de reconnaître leur funeste erreur et de rentrer dans cette Union où ils seront reçus avec une générosité cordiale, comme on pouvait le pressentir aux applaudissemens qui accueillaient naguère les commissaires confédérés passant à travers les lignes fédérales.

Le discours d'ouverture de la session n'a pas seulement présenté un tableau rassurant de la situation extérieure, il a tracé un intéressant programme de questions intérieures qui pourront utilement défrayer le travail législatif de cette année. Parmi les projets annoncés par l'empereur, tous n'ont point une égale importance. On s'occupera de généraliser l'instruction primaire sans prononcer le mot d'instruction obligatoire. On étudie une loi qui va porter dans l'industrie des transports maritimes les principes de la liberté commerciale. On supprimera les obstacles que pouvaient rencontrer dans notre législation ces intéressantes sociétés de coopération qui ont pris un si rapide développement en Allemagne et en Angleterre, et auxquelles déjà nos classes ouvrières s'initient avec un juste empressement. Des mesures protectrices de la liberté individuelle sont préparées : la contrainte par corps sera abolie; une autre loi autorisera la mise en liberté provisoire avec ou sans caution même en matière criminelle. Le projet de loi qui avait été annoncé sur l'accroissement des attributions des conseils municipaux et départementaux a été présenté. Nous avions espéré que la nouvelle loi nous mettrait sur la voie d'une véritable émancipation municipale, et aurait ainsi le caractère d'une importante loi politique. Le projet ne remplit point cette espérance et ne dépasse pas la portée de réformes administratives d'un intérêt médiocre.

Parmi les projets de lois de l'ordre économique, il en est un dont on parle avec grand éloge, et qui est, dit-on, de nature à satisfaire les partisans éclairés de la liberté : c'est une nouvelle loi sur les sociétés commerciales.

En France aussi bien qu'en Angleterre, on a longtemps vécu, en matière de législation des sociétés, sous le régime le plus restrictif. En Angleterre, on sortit de cette voie étroite vers 1856 en faisant entrer dans le régime du droit commun, sous le nom de société à responsabilité limitée, la forme de société qu'en France nous appelons anonyme. Cette société, qui est la forme la plus commode et la plus attrayante de l'association commerciale, n'est responsable vis-à-vis des tiers que dans la limite de son capital statutaire. Elle est gouvernée par des administrateurs qui ne sont que les mandataires des actionnaires. C'est la forme républicaine appliquée à l'association commerciale. Tandis que l'Angleterre inaugurait ce système libéral, nous étions pris en France de la manie qui nous est si ordinaire, sous prétexte de prévenir les abus et de couper le mal à la racine, d'imposer des entraves maladroites à l'initiative individuelle et à la libre action de chacun. On vota en 1856 une loi sur la commandite par actions qui fit de cette forme de société un épouvantail et la frappa de stérilité. Nous parûmes, il y a deux ans, vouloir nous raviser, et nous empruntâmes à l'Angleterre sa société limitée; mais nos législateurs semblèrent avoir peur de leur plagiat, et ils prirent toute sorte de précautions pour empêcher que la société limitée ne fît du mal, et par conséquent fît aucun bien. On voulut que les entreprises dont le capital dépasserait 20 millions ne pussent point avoir le bénéfice de la société limitée. S'il peut se fonder des sociétés de plus de 20 millions, semblait-on se dire, ces sociétés seront de grandes compagnies anonymes, et n'est-ce point dépouiller le conseil d'état d'une de ses prérogatives essentielles que de permettre à ces compagnies d'exister sans son contrôle et son autorisation? On se crut obligé de prendre contre les administrateurs des sociétés à responsabilité limitée toute sorte de garanties préventives. Leurs faits délictueux étaient si attentivement prévus et si sévèrement punis qu'il semblait que des malfaiteurs seuls pussent avoir l'idée de devenir administrateurs de ces sociétés, et que la loi avait l'air d'une section du code pénal plutôt que d'une annexe du code de commerce. La loi sur les sociétés limitées, dénaturée ainsi par un esprit de restriction qui est incompatible avec les libres allures de l'esprit commercial, ne fut d'aucun secours pour l'esprit d'association.

L'expérience a enfin fait entendre ses leçons. On s'est aperçu que le régime qui restreignait la création libre des associations commerciales et qui soumettait les statuts des sociétés anonymes aux délibérations du conseil d'état était désavantageux au public et au gouvernement. L'investiture de l'anonymat donnée par le conseil d'état à une certaine catégorie de sociétés était pour ces sociétés un véritable privilége. Les statuts des sociétés anonymes, avant d'être examinés par le conseil d'état, devaient avoir été discutés, contrôlés, approuvés par le ministère du commerce. Les sociétés anonymes semblaient donc recevoir quelque chose du prestige gouvernemental, et plus l'administration agissait sur la rédaction de leurs

statuts, plus, aux yeux du public, elle devenait solidaire des entreprises revêtues de la forme privilégiée de l'anonymat. Le bon sens disait depuis longtemps qu'il fallait du même coup rendre à l'esprit d'entreprise sa responsabilité et sa liberté, dégager aussi l'administration de solidarités qui peuvent parfois devenir fâcheuses. C'est, nous dit-on, le parti qu'on aurait pris dans le nouveau projet de loi. La société anonyme serait rendue au droit commun, et les conseillers d'état seraient délivrés de la tâche ingrate d'avoir à délibérer sur des combinaisons commerciales étrangères à leurs études et à leurs travaux réguliers.

E. FORCADE.

THÉATRES.

La Belle au Bois dormant, drame en cinq actes et sept tableaux, par M. OCTAVE FEUILLET.

La critique a bien des mauvaises fortunes, mais il n'en est pas de plus désagréable ni qui mette celui qui l'exerce à une plus rude épreuve que la nécessité d'exprimer à un moment donné un jugement ou défavorable ou sévère sur un écrivain dont on aime le talent, dont on a parlé jusqu'alors dans les termes mérités de l'éloge, on qu'on a défendu contre les attaques injustes dont il était l'objet. Le sentiment qu'on éprouve alors est presque celui de l'amour-propre blessé, et l'on en veut à l'auteur de n'avoir pas fait un chef-d'œuvre comme d'un mauvais procédé. C'est un peu ce qui nous arrive aujourd'hui avec M. Octave Feuillet. Après le succès de son drame si hardi de *Montjoye*, nous pensions que désormais nous n'aurions plus qu'à hausser progressivement avec chaque œuvre nouvelle le ton de nos éloges; *la Belle au Bois dormant* nous force au contraire à le baisser. Voilà une mauvaise action, et dont nous garderions presque rancune, si nous n'étions sûr que le premier roman ou le premier drame de l'auteur nous donnera amplement satisfaction.

Ce que le drame de M. Feuillet a de plus grave, c'est l'embarras dans lequel il jette la critique. Après l'avoir entendu, l'esprit reste muet et un peu incertain. Il n'ose approuver complétement, il n'ose pas davantage blâmer. Le sentiment qu'il éprouve est celui de l'*insatisfaction;* je demande pardon du mot, mais je suis obligé de le créer pour rendre mon impression. L'action est violente et dramatique, et cependant on en suit avec fatigue les développemens; les caractères sont assez forts, et cependant ils n'appellent pas la sympathie et ne sollicitent pas la controverse. On accepte d'eux ce qu'on en comprend, et, ce qu'on n'en comprend pas,

on n'éprouve aucune envie de le pénétrer et de le connaître. L'écueil véritable de la pièce, le secret de l'accueil un peu froid qu'elle a reçu le soir de la première représentation est dans le peu de sympathie qu'inspirent ses personnages. Ils ont le plus grand défaut que puissent avoir des personnages de drame, celui de ne pas soulever la discussion autour des mobiles de leurs actions.

A ce propos, nous ferons une remarque que nous recommandons à l'attention de M. Feuillet : c'est que, s'il n'y prend garde, il finira par tomber dans les défauts opposés à ceux qu'on lui avait reprochés jusqu'à présent. On lui a tant dit sur tous les tons qu'il péchait par excès de délicatesse et de subtilité, que cette accusation semble avoir déterminé chez lui une réaction des plus énergiques. Le poète des belles dames sentimentales et des amoureux élégiaques n'a plus de goût maintenant que pour les caractères durs et résolus à outrance. Il continue dans *la Belle au Bois dormant* la veine qu'il avait ouverte dans *Montjoye*. Tous les personnages de sa nouvelle pièce se valent par la dureté, et c'est assez justement que l'auteur en a placé la scène dans cette Bretagne, le pays par excellence des caractères obstinés. L'auteur nous a montré une fois de plus la lutte de la bourgeoisie industrielle et de la noblesse, si souvent mise au théâtre depuis quelques années; mais vraiment ce contraste entre les deux races n'est marqué que par l'inégalité des conditions : elles n'ont rien à s'envier en fait de raideur et d'obstination. Je suppose, quoique l'auteur ne l'ait pas dit, que M. Morel le manufacturier et sa digne sœur sont de race bretonne comme les Guy-Châtel et les Penmarch, car sauf les titres je ne vois rien qui les distingue bien nettement de leurs nobles voisins. Ils sont tout à fait dignes de se comprendre, et lorsqu'à la conclusion de la pièce on voit la jeune fille noble mettre sa main dans celle du jeune manufacturier, ce dénoûment ne cause aucune surprise, tant les cœurs sont de même trempe et les âmes de même calibre. La parfaite similitude des caractères fait paraître toute naturelle la fusion sacramentelle obligée que l'auteur recommande après ses prédécesseurs, et établit plus nettement encore qu'il ne l'a voulu peut-être l'égalité de ces classes rivales. Il n'y a d'autre différence entre elles que dans le principe de leur dureté : ce principe chez les Morel, c'est l'ambition; chez les Guy-Châtel et les Penmarch, c'est l'orgueil; mais si les mobiles sont différens, les natures sont les mêmes, et dans la lutte qu'ils engagent, la valeur, sinon les armes, étant égale, le spectateur ne saurait dire de quel côté sont les plus fermes obstinations et les âmes les plus âpres.

La donnée de la pièce, a-t-on dit, n'a rien de bien neuf aujourd'hui. C'est cette donnée que nous avons vue au théâtre depuis dix ans sous tant de formes, et qui semblait la propriété exclusive de M. Jules Sandeau. Neuve ou non, la donnée est toujours actuelle, car la lutte que M. Feuillet a mise en scène constitue le principal intérêt social de ce temps-ci et four-

nira encore le sujet de bien des drames avant qu'elle ait pris fin. La pièce de M. Feuillet, sans rien changer à cette donnée, l'a cependant renouvelée en élargissant cette fois le théâtre de la lutte. Dans *la Belle au Bois dormant*, on n'a plus seulement en présence des individus de condition différente comme dans *Mademoiselle de la Seiglière* par exemple, mais des centres différens de civilisation. L'usine se dresse en face du château, et autour de ces deux centres apparaissent groupées les populations qui appartiennent à ces deux sociétés profondément diverses d'esprit, d'instinct et de tendance. Autour du manufacturier se pressent les ouvriers modernes, énergiques comme leur maître, actifs comme lui, partageant la même croyance en la toute-puissance du travail et récitant sous une forme obscure le même *credo* qu'il professe : l'homme est son propre et légitime maître, et la mesure de sa valeur est dans le degré de son énergie. Autour du châtelain se groupent les paysans fidèles et fiers, enclins comme leur maître à la somnolence et à une certaine noble incurie, tenant, comme lui, pour suspect tout ce qui est nouveau, et disant comme lui : le temps est le véritable souverain des hommes et le véritable fondement des sociétés; c'est lui qui légitime les droits, et toucher à ce qui est ancien est vraiment se rendre coupable de sacrilége, c'est agir au mépris de la justice. Pour que le contraste fût plus frappant, M. Feuillet a placé la scène de son drame en Bretagne, dans cette dernière citadelle des vieilles mœurs et des vieilles croyances. Il y a de la hardiesse et de la grandeur dans ce contraste. Si la donnée de la pièce n'est pas absolument neuve, elle a été au moins singulièrement rajeunie par cette opposition ingénieuse des deux sociétés. M. Feuillet n'a pas tiré de son idée tout le développement dramatique et tout l'intérêt moral qu'elle contenait, mais c'est beaucoup déjà que d'avoir conçu ce rajeunissement d'une donnée déjà vieille, et c'est un plaisir pour nous de lui rendre cette justice, puisque personne encore n'a voulu reconnaître où était la nouveauté de son drame.

On a beaucoup accusé M. Feuillet de nous avoir montré moins des vieilles mœurs que des mœurs abolies. Ces types de vieux nobles bretons et de paysans aveuglément attachés aux anciennes coutumes sont des types surannés, et qui n'existent plus, a-t-on dit, depuis trente ans au moins. Ceux qui formulent cette accusation sont-ils bien sûrs de ce qu'ils avancent? C'est là une accusation de critique parisien qui, j'en ai peur, recevrait plus d'un démenti de la réalité. Je crois que sans chercher beaucoup on trouverait aisément en Bretagne et même ailleurs plus d'un type de gentilhomme passant sa vie à chasser comme le marquis de Guy-Châtel, ou à pêcher à la ligne comme les Penmarch père et fils, sans se soucier en aucune façon des miracles d'activité industrielle de la société moderne, des doctrines morales en faveur, des journaux et des feuilletons où on déclare qu'il n'existe plus. On trouverait aussi peut-être plus d'un paysan encore récalcitrant aux idées de progrès qui l'arrachent aux douceurs de

ses habitudes, ou, si vous voulez, à la routine de sa vie, et quoique les embuscades aux coins des haies deviennent rares, je ne conseillerais pas à un industriel ou à un agronome trop partisan de la moderne économie politique de se fier à la docilité de ces populations. Le *coq rouge* de l'incendie, lancé par des mains inconnues, saurait les faire repentir de leur témérité en dévorant une manufacture gênante ou des gerbes récoltées selon des modes de culture qui leur déplaisent. Ne dites donc pas d'une manière aussi absolue que ces types sont surannés; dites plutôt qu'ils commencent à passer de mode auprès du public parisien, sur nos théâtres et dans nos romans, et vous serez plus près de la vérité.

Les deux premiers actes sont les meilleurs de la pièce à notre avis. Le contraste que nous venons d'indiquer y est nettement posé : d'une part les Morel, de l'autre les Guy-Châtel et les Penmarch engagent une lutte d'amour qui prend la forme d'une lutte sociale et d'un épisode de guerre civile. Les adversaires en effet se combattent non pas précisément avec les armes de l'amour, mais avec les armes de leur profession et de leur condition : les Morel avec les lettres de change et les billets à ordre soigneusement collectionnés du marquis de Guy-Châtel, les Guy-Châtel et les Penmarch avec les figures héraldiques de leurs blasons et les armes plus redoutables des anciens chevaliers et des modernes maîtres d'escrime. C'est Mlle Louise Morel qui ouvre la lutte, et elle l'engage hardiment, je vous assure. Il faut voir avec quelle fermeté d'homme d'affaires elle démontre au marquis de Guy-Châtel qu'il n'a d'autre moyen de faire face à ses engagemens envers eux que l'abandon de ses propriétés, avec quelle arrogance elle relève la tête devant le comte de Penmarch, qui vient lui proposer au nom de sa cousine Blanche de Guy-Châtel de transporter ailleurs le siége de la manufacture moyennant indemnité, et de quel ton elle demande : « Est-ce que c'est sérieux cette proposition, monsieur le comte? » C'est une vraie bourgeoise, une vraie fille de Molière, que cette Mlle Louise Morel, solide, sensée, cassante, légèrement mal apprise, que je vous recommande comme le meilleur caractère de la pièce. Ce personnage est rendu par Mlle Jane Essler avec cette énergie qui caractérise son talent.

La lutte ne serait pas longue, si les Morel n'avaient pas devant eux d'autres adversaires que les Guy-Châtel. En effet, dès le début de la pièce, les Guy-Châtel sont vaincus de deux et même de trois façons, par la pauvreté, par l'amour, par la générosité de leurs rivaux : vaincus par la pauvreté, car la vente de leur propriété est leur seul moyen de s'acquitter de leurs dettes; vaincus par l'amour, car Mlle Blanche de Guy-Châtel aime secrètement M. George Morel le manufacturier, et il n'est pas bien sûr que le marquis n'ait pas un commencement d'affection pour Mlle Louise, dont le caractère résolu lui plaît; vaincus par la générosité, car le manufacturier, en supposant que les propriétés du marquis contiennent des mines encore inconnues, leur donne une plus-value de deux cent mille francs. Les

Guy-Châtel lèvent donc le siége et quittent l'habitation héréditaire de leur famille. Ils vont chercher un asile chez leurs cousins les Penmarch, qui pour le moment sont occupés, le père et le fils, à pêcher à la ligne, et la vieille douairière à admirer dans la personne d'un de ses anciens vassaux, transformé par la discipline militaire en un jeune soldat propre, gai et vaillant, l'art avec lequel les gouvernemens modernes savent abrutir les populations. Tout se passerait en conséquence le plus tranquillement du monde, si les deux peuples de mœurs différentes qui entourent les deux centres de l'usine et du château ne compliquaient la situation. C'est moins en effet dans les personnages en lutte que dans les populations qui les entourent que M. Feuillet a placé les passions de son drame. L'antagonisme des personnages, comme celui des classes supérieures de notre société, se prolonge non par leur obstination réciproque, mais par l'aveuglement, l'ignorance et les préjugés de ceux qui leur sont respectivement soumis. C'est encore là un des côtés originaux de l'œuvre de M. Feuillet, dont on n'a pas assez remarqué l'importance et auquel on n'a pas assez rendu justice.

Un vieux paysan breton attaché aux Guy-Châtel, se persuadant, dans son ignorance, que George Morel est le spoliateur de ses maîtres, l'attire dans un piége, et va le tuer sans miséricorde, lorsque Mlle de Guy-Châtel se précipite sur la bruyère et se jette devant le fusil de son trop zélé vengeur. Ici se place une scène éloquente et un peu hors de saison. Les deux amans, — donnons-leur ce titre, quoiqu'ils le repoussent et qu'ils résistent jusqu'au dernier moment à s'avouer leur amour, — à peine remis de la terrible alerte qu'ils viennent d'éprouver, engagent, sans perdre de temps, une controverse historique et politique, Mlle Blanche attaquant le présent, M. George Morel maudissant le passé, et invoquant, en témoignage de sa barbarie, les donjons féodaux qui se dressent au loin et les pierres druidiques contre lesquelles ils sont appuyés à ce moment même. Cette scène éloquente et assez belle est interrompue par l'arrivée du marquis de Guy-Châtel, qui, prenant fort mal à propos pour de la violence l'emportement de la verve politique de George Morel, lui reproche d'outrager sa sœur. Sans s'informer de la situation, sans chercher pourquoi sa sœur est venue sur cette bruyère, sans demander à quelles paroles répondent les paroles de George Morel, il lui adresse un cartel des plus malencontreux, et la toile tombe sur ce défi, qui laisse le spectateur en proie à un mécontentement que j'ose trouver assez légitime.

A partir de ce malencontreux défi qui crée une situation des plus équivoques, la pièce marche à son heureux dénoûment à travers toute sorte de malentendus qui se prolongent trop longtemps. Mlle Louise Morel ameute contre le marquis les ouvriers de la manufacture et vient faire le siége de l'humble demeure où le gentilhomme s'est retiré. Le marquis résiste à l'énergie et aux menaces de la jeune lionne; mais comme il est, paraît-il, dans sa destinée d'être vaincu, et qu'il mérite vraiment d'expier la conduite

violente et indiscrète qu'il vient de tenir, il met bas les armes devant la révélation que lui fait Mlle Louise de la plus-value donnée à ses propriétés par George Morel. On ne se bat pas contre un homme dont on est l'obligé : le marquis retire donc son cartel. Cependant cette explication ne résout rien encore. Mlle Blanche de Guy-Châtel, ne pouvant résister plus longtemps à un amour auquel elle ne veut céder à aucun prix, s'est retirée dans un couvent et se dispose à prendre le voile. Plutôt le cloître que l'union avec un roturier! George Morel, désespérant de vaincre ce préjugé, qui est plus fort que leur mutuel amour, médite des projets de suicide qu'il ne peut cacher aux yeux de sa sœur, éclairée par sa tendresse. Alors, fidèle au caractère qu'elle a montré pendant toute la pièce, Louise Morel fait une tentative désespérée, et va chercher Mlle de Guy-Châtel dans son couvent, d'où elle saura l'arracher à force d'âme, de douleur, et aussi, s'il le faut, à force de violence. C'est une scène bien inventée que celle de la lutte entre ces deux femmes, l'une opposant toute la résistance d'un orgueil du plus fort calibre, l'autre attaquant cet orgueil par l'énergie du désespoir, de la tendresse, et enfin par l'humiliation de la prière. La scène est, dis-je, bien conçue, et cependant elle ne produit pas tout l'effet qu'on pourrait en attendre. Pourquoi? C'est que le public n'entre que difficilement et même n'entre pas du tout dans le sentiment qui fait agir Mlle Blanche de Guy-Châtel, et qu'il ne trouve rien en lui qui lui fasse partager le préjugé d'où naît sa résistance. Si M. Feuillet essaie de se rendre compte de la froideur qui accueille cette scène, il comprendra la raison de la tiédeur avec laquelle a été reçue la pièce entière. L'erreur de M. Feuillet, celle qui a engendré tous les défauts qu'on peut reprocher à son œuvre, a été de la faire reposer sur le sentiment le plus anti-dramatique et le plus rebelle à l'émotion qui se puisse concevoir. Le fond de tous les caractères qu'il a mis en scène dans cette pièce, c'est l'orgueil : or l'orgueil peut bien forcer l'admiration, mais il force rarement la sympathie et n'arrache jamais l'émotion, parce que qui dit orgueil dit force d'âme, dureté, fermeté froide, volonté implacable, toutes vertus ou qualités qui ne s'accommodent pas de la pitié, de la tendresse, et des autres doux sentimens que le spectateur est habitué à chercher au théâtre. Si, parmi les personnages que nous montre M. Feuillet, il y en avait un au moins qui fût plus faible, plus désarmé que les autres, l'intérêt s'attacherait à celui-là; mais non, ils sont tous également forts, également hautains, également intraitables; ils ont tous le même cruel empire sur leur cœur et la même dignité susceptible, toujours prête à regarder une preuve d'affection comme une indiscrétion ou une offense. Le public, qui les voit si bien armés les uns et les autres, ne prend intérêt à aucun d'eux, parce qu'il ne sait auquel accorder une sympathie dont il n'a pas besoin. Telle est la raison toute morale de l'infériorité de la pièce de M. Feuillet relativement à ses productions antérieures : un trop grand abus de l'énergie et de la force. En ne mettant en scène que

des caractères orgueilleux et tout d'une pièce, il a pour ainsi dire comprimé son drame : il en a forcé les ressorts et entravé le développement. Un peu moins de force, deux ou trois orgueilleux de moins, quelques faibles et quelques humbles de plus, et la pièce était sûre du triomphe.

Tel qu'il est, le nouveau drame de M. Feuillet est encore plein de beaux détails et d'ingénieux épisodes; mais l'action marche par saccades, avec une violence intermittente qui finit par lasser, et aucune des scènes capitales ne produit l'effet qu'elle devrait produire. L'émotion est à chaque fois refoulée pour ainsi dire dans le cœur des spectateurs, et les larmes prêtes à couler ne viennent jamais qu'à moitié chemin des yeux. C'est que les caractères choisis par M. Feuillet se sont imposés tyranniquement à son imagination, et que pour les peindre il a ressenti quelque chose de cette même contrainte qu'ils imposent dans la vie à leurs sentimens les plus doux et les meilleurs. C'est dans le mauvais choix de ses caractères et non dans une autre cause que M. Feuillet trouvera la raison de la tiédeur du public et de la sévérité de la critique en face de sa nouvelle œuvre.

ÉMILE MONTÉGUT.

Il y a deux ans, M. Ch. Texier lisait en séance publique de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres un mémoire sur les monumens primitifs du christianisme en Orient. Quelques notions de ce travail, parvenues à Londres par les échos de la presse périodique, y éveillèrent l'attention des personnes vouées à l'étude de l'histoire des beaux-arts. Peu de temps après, M. Popplewell Pullan, architecte et antiquaire anglais, arrivait à Paris, avec les matériaux qu'il avait recueillis pendant son séjour en Asie-Mineure, pour proposer à M. Ch. Texier de les publier en commun. De cette collaboration et du concours prêté par MM. Day, éditeurs de la reine Victoria, est né un curieux et important ouvrage, qui a paru tout récemment, exécuté avec le plus grand soin et un luxe inusité (1). La plupart des souverains l'ont accueilli par des encouragemens flatteurs et par des souscriptions pour leurs bibliothèques particulières ou publiques, et maintenant l'*Architecture byzantine* a pris place dans les principaux établissemens littéraires de l'Europe. La nouveauté du sujet, l'intérêt qu'il présente par lui-même et qu'il a pris sous la plume ou le crayon habile des auteurs, justifient cet empressement.

Dans l'introduction consacrée à l'histoire et à l'appréciation de l'architecture byzantine, M. Ch. Texier nous montre les révolutions successives

(1) *L'Architecture byzantine*, ou Recueil de Monumens des premiers temps du christianisme en Orient, précédé de recherches historiques et archéologiques, par M. Ch. Texier, membre de l'Institut, et R. Popplewell Pullan, architecte de l'expédition d'Halicarnasse, 1 vol. in-folio.

qu'a parcourues l'art romain dans son application aux constructions chrétiennes. Sous le règne de Constantin le Grand, les principes de cet art apparaissent encore inaltérés dans les premiers édifices que ce prince fit élever; mais à partir de Justinien Ier une grande transformation s'opère dans l'architecture byzantine : la forme des églises dites *basiliques* est abandonnée; la coupole en devient l'élément prédominant et caractéristique, et ce type s'est maintenu fidèlement jusqu'à nos jours en Orient.

Un chapitre traite des temples du polythéisme convertis en églises; M. Ch. Texier donne les plans d'un grand nombre de ces sanctuaires encore debout, appropriés aux exigences du nouveau culte que leurs murs ont abrité. De ces recherches il résulte qu'à très peu d'exceptions près, la conservation des temples de l'antiquité païenne est due, en y comprenant le Parthénon, aux disciples de l'Évangile, par exemple à Thessalonique, où M. Ch. Texier a vu des modèles remarquables et nombreux de tous les styles de l'art byzantin, depuis la splendide basilique de saint Démétrius jusqu'aux églises des IXe et Xe siècles surmontées de coupoles. Celle de Saint-George, qui est de forme circulaire et sans contredit la plus ancienne du monde chrétien, considérée jusqu'ici comme un ancien temple des Cabires, trahit une origine chrétienne par ses briques, où l'on aperçoit des signes qui attestent évidemment cette primitive origine. La coupole est ornée d'une magnifique mosaïque représentant des temples, des palais, qui rappellent les peintures de Pompéi, tandis que des figures colossales de saints, avec des inscriptions grecques, sont placées devant les tabernacles. D'autres tableaux en mosaïque se retrouvent dans les églises converties en mosquées : ce sont les plus beaux spécimens que nous possédions aujourd'hui de l'art byzantin. La fondation de l'église de Saint-George, qui paraît remonter à Constantin le Grand, est sans doute due à la pensée qu'il avait alors d'établir sa nouvelle capitale à Thessalonique. Trébizonde renferme des monumens non moins dignes d'attention, restés jusqu'à présent inédits; on les retrouvera avec plaisir reproduits dans le livre de MM. Ch. Texier et Pullan. Ceux des autres villes d'Asie, comme Édesse, Myra, Dana, etc., ont fourni un riche contingent que le premier de ces deux auteurs a savamment décrit. Nous en dirons autant des églises taillées dans le roc en Phrygie et en Cappadoce par les premiers chrétiens avec leurs mosaïques et leurs peintures aux couleurs resplendissantes. L'exécution typographique répond à l'œuvre du crayon et du burin, et cet ensemble offre aux archéologues et aux artistes une ample moisson de documens neufs et du plus haut intérêt, bien dignes d'être consultés ou étudiés. ED. DULAURIER.

V. DE MARS.

FLAMEN

GUILLAUME DE LANDISAC A ALBERT D'ESTRIES.

La Haie-au-Loup, novembre 18...

J'arrivais en Bretagne, il y a cinq mois, mon ami, quand ta lettre m'est parvenue malgré la fausse indication de l'adresse : je n'habite plus Ploërmel, et je ne suis plus conseiller-général. Un autre a pris ma place; c'est, dit-on, un ami intime de la préfecture, un jeune auditeur au conseil d'état, qui danse à ravir. Je n'ai rien à dire contre cet écroulement de mes dignités et de mes ambitions; quand on a dissipé niaisement son patrimoine en quelques folles années, on est mal venu à se prétendre capable de veiller aux intérêts de son pays. Aussi me suis-je résigné de bonne grâce. Du moins n'emporté-je dans ma retraite ni rancune ni dépit : je n'ai pas à regretter de fausses démarches, ni d'humiliantes sollicitations, ni de compromettantes professions de foi. Je ne suis ni plus ruiné que je ne l'étais avant l'élection, ni plus fatigué de corps et d'âme, ni plus mécontent de l'existence, ni plus disposé à mépriser les hommes et à me croire victime de l'esprit d'intrigue des uns ou de la stupidité des autres. Au contraire, j'ai reconnu que mes concitoyens ont beaucoup de bon sens : pourquoi m'indignerais-je de n'avoir pas les bénéfices d'une fortune que j'ai perdue par ma faute, ou d'une attitude politique que je n'ai pas voulu prendre? Résigne-toi donc à ne voir en ton ami qu'un très modeste gentilhomme de campagne, et à le savoir heureux ainsi.

Il me reste, entre autres débris de ma fortune, un petit domaine de peu de rapport, mais de beaucoup d'agrément, où j'espère vivre sans peine avec mes neuf ou dix mille livres de rente. Tu vas rire,

toi qui m'as vu à l'œuvre pendant ces douze infernales années que je viens de perdre en si joyeuse et si peu frugale compagnie. Eh bien! cher, depuis cinq mois que je suis ici, je n'ai pas eu un regret pour nos petits soupers galans et truffés, pour nos demoiselles fardées, pour les quatre coquins insolens qui, sous prétexte d'être à mon service, faisaient de ma vie un objet de pitié pour moi-même. Ici rien de pareil : la Haie-au-Loup (c'est le nom de mon domaine) se compose de quelques bois et d'un petit logis sans caractère, assez fièrement campé sur la cime rocheuse d'une lande où la bise prend ses ébats et où sorciers et sorcières tiennent, dit-on, leurs assises, car nous sommes en plein pays de légende. De ma fenêtre, en regardant vers le couchant, mes yeux plongent dans les profondeurs de la forêt de Brocéliande, que Merlin a illustrée par ses amours et ses malheurs. Je vois d'ici le pli du vallon où coule la fontaine fatidique de Baranton. Là-bas, j'aperçois la gorge profonde du Val-sans-Retour, où le grand magicien périt victime d'un charme qu'il ne sut pas vaincre. Si le logis est médiocre, le cadre est splendide.

A l'intérieur, la maison est des plus modestes, et l'entretien n'exige pas un grand luxe de domestiques. Pour le moment, mes gens se réduisent à deux. Une vieille femme fort laide, mais honnête, soigne le ménage et fait la cuisine. Si tu viens jamais me voir, tu reculeras, je t'en préviens, à l'aspect des mets rustiques, compactes, étranges, qui échappent parfois à l'inspiration patriotique de mon cordon-bleu; moi-même, j'ai eu quelques momens d'effroi, mais on s'y fait. A côté de ce haut dignitaire, investi de toute ma confiance et qui répond au nom de Marie-Josèphe, ricane sans bruit un jeune gars de vingt ans; celui-là ne parle pas et répond à peine, le plus souvent par signes, tout cela par amour-propre : il a peur de parler moins bien que son maître, et il ne veut pas lui donner cette satisfaction. Il a en revanche, à perpétuité, un rire muet et narquois qui me prouve clairement que le drôle me juge et que mes défauts lui crèvent les yeux. Avec ces deux êtres grotesques, je ne me trouverais pas mal servi, si je pouvais leur inculquer un respect plus profond pour la propreté intérieure; mais chasser la poussière des lambris et des corniches, qui jamais a vu pareille invention? Pierre en a eu pour deux jours à se pincer les lèvres en me regardant; il m'a cru fou très certainement.

Je vais heureusement avoir un renfort. Ma bonne vieille tante, Mlle d'Elleven, la propre sœur de ma mère, consent à venir demeurer avec moi. Elle est pauvre, très pauvre même : du moins elle n'a pas à se reprocher d'avoir dissipé sa fortune; elle a trouvé moyen, au contraire, de vivre honorablement à Vannes avec une modeste rente de soixante louis environ; elle a su, avec si peu, faire du bien

autour d'elle... Ah! cher ami, il me sera bon, je crois, de voir Mlle d'Elleven heureuse près de moi avec les miettes de mon passé.

En attendant, pour fuir la poussière qui envahit ma demeure, je passe ma vie à courir les bois; je chasse le loup, le sanglier, sans compter le menu gibier, qui ne manque pas. Viens passer ici quelques semaines, et tu auras au retour de beaux exploits cynégétiques à raconter. Viens, et je te mène à l'assaut d'un vieux *solitaire* qui se moque impudemment des chasseurs du pays, et auquel j'ai juré guerre à mort. Si tu le veux, je te l'abandonne; péril et gloire, tout sera pour toi. Doute après cela de mon dévouement!

GUILLAUME A ALBERT.

La Haie-au-Loup, décembre.

Mon empressement à te répondre te prouvera, mon vieux camarade, que tu t'alarmais à tort, et que mon cœur ne t'est pas fermé plus que par le passé; tu connais ma vie comme ta propre vie, mon cœur mieux que le tien sans doute. T'ai-je caché jamais ni une action, ni même une pensée? Pourquoi redouterais-je tes conseils au moment où je suis résolu à les suivre? Ne les ai-je pas recherchés alors même que j'y résistais? Si je ne t'ai pas parlé de Laure dans ma dernière lettre, c'est qu'il m'est pénible d'aborder ce sujet. Mon ami, c'en est fait de ce dernier amour, auquel j'ai dû de belles heures pourtant, et qui s'est éteint avec le dernier sourire de ma jeunesse, car je me sens vieux aujourd'hui que je suis seul; j'ai sur le cœur des pensées lourdes d'un siècle.

Que te dire de ma rupture avec Laure? Elle est de ces femmes qui veulent être perdues, ou bien elles se croient dédaignées : dans le soin que je prenais de son honneur et de son repos, elle n'a voulu voir que la froide prudence d'un amant désabusé. Je l'aimais bien pourtant... Hélas! ai-je jamais aimé? Quand je fais apparaître dans mon souvenir les têtes charmantes, à demi oubliées déjà, dont chacune a été mon idole d'un jour, je cherche vainement parmi elles la trace d'un sentiment vrai et profond. Si je pouvais rencontrer quelque chose de semblable dans ma vie, peut-être serais-je plus indulgent pour moi-même; mais non, un tel amour m'eût préservé des autres. Je trompais Laure comme je me trompais moi-même. Il y a dans le sentiment qu'inspirent certaines femmes, dans l'âpre poursuite dont elles sont alors victimes, quelque chose d'ardent qui ressemble à la passion. On s'abuse en cherchant hors de soi-même l'objet de cette passion, on croit aimer parce qu'on désire, et l'on n'obéit en réalité qu'à un monstrueux égoïsme. Aimer, Albert, cela doit avoir un sens plus haut,

n'est-ce pas? Quel sentiment indéfinissable, presque divin, avions-nous imaginé au début de la vie, parmi les premiers troubles de notre jeunesse encore pure? Si tu as rencontré quelque part notre beau rêve réalisé, dis-le-moi, afin que je pleure de ne l'avoir pas connu, de ne pouvoir plus le connaître.

Que deviens-tu sans moi? M'as-tu oublié? Qui est-ce qui pense encore à moi là-bas? Ah! mon ami, les morts vont vite, et je suis bien loin déjà du monde des vivans.

GUILLAUME A ALBERT.

La Haie-au-Loup, janvier.

Mlle d'Elleven est arrivée, il y a trois semaines, par un de ces jours de pluies interminables et d'ouragan dont ce pays semble avoir le privilége. J'étais allé jusqu'à Ploërmel attendre l'arrivée de la voiture de Vannes, qui devait l'amener. Les arbres dépouillés grelottant sous la pluie, la lande hérissée de rocs aigus, les routes défoncées, tout cet aspect morne de la froide saison me glaçait jusqu'à l'âme. Je redoutais presque l'arrivée de ma pauvre tante, que je m'attendais bien à trouver transie, harassée, et plus triste que la bise d'hiver; mais le premier coup d'œil m'a rassuré. A travers les vitres ruisselantes et tachées de boue de la voiture, j'ai aperçu son large et bon visage épanoui par un sourire. Je l'ai embrassée de bon cœur pour ce sourire-là. — Mon Dieu, mon cher enfant, a-t-elle dit pendant que je l'aidais à descendre, êtes-vous devenu fou? Venir à Ploërmel par ce temps de loup-garou, c'est insensé. Et puis ne restez point ainsi sous ces ruisseaux qui tombent du ciel sur votre tête; pour l'amour de Dieu, mettez-vous à couvert.

Elle n'a point trouvé d'autres plaintes à exhaler après ce rude voyage, entrepris pour moi. Un tel oubli d'elle-même m'a touché; mais, hélas! mon ami, la pauvre demoiselle est sourde. Cette découverte, à laquelle je n'étais point préparé, et que ses lettres ne m'avaient pas fait pressentir, m'a un instant atterré; j'ai entrevu l'isolement où nous allons vivre l'un près de l'autre presque aussi séparés que par le passé.

Pourtant, Albert, j'ai besoin de la vie de famille après cette moitié d'année que je viens de passer à la Haie-au-Loup. J'ai eu beau m'étourdir par le mouvement et le bruit, me mêler aux chasseurs du pays, dépister des chevreuils, faire la guerre aux loups : je n'ai pu tuer le sentiment de l'amère solitude, et pour un homme de mon âge, arraché brusquement à ses plus chères habitudes, bonnes ou mauvaises, la solitude a de dangereux conseils. Je suis moins fort peut-être que je ne te l'avais dit, moins résigné que je ne

le croyais sans doute : souvent je me prends à regretter,... quoi? En vérité, je ne sais, — rien de ce que j'ai perdu, mais quelque chose de plus grand, de meilleur, que je sens et que je ne puis nommer. C'est dans ces heures d'abattement qu'il est bon d'avoir près de soi une tendre affection, un cœur qui vous suit dans l'absence, — la bienvenue au retour, le foyer chaud et joyeux, le repas égayé par les doux *racontages* de la vie commune ou par l'échange des pensées trop lourdes, et jusqu'à la légère dépendance qu'on subit sans se plaindre. Voilà ce que j'avais rêvé; l'infirmité de ma pauvre tante a mis à néant une moitié de ce rêve. Depuis qu'elle est près de moi pourtant, la maison est devenue habitable. Marie-Josèphe modère un peu l'étrangeté de sa cuisine sibylline : à défaut de gaîté, la paix et l'ordre règnent partout. Ma bonne tante a pris possession de son gouvernement avec une joie d'enfant et cet aplomb modeste qui prouve qu'on ne se croit pas au-dessous de sa tâche. Elle m'aime de tout son cœur, et il est très doux d'être aimé ainsi. Et puis elle se trouve si heureuse, elle le dit avec tant d'ingénuité! Sérieusement elle n'imagine pas qu'on puisse être plus riche que nous le sommes, et plus d'une fois je l'ai surprise en extase devant les dorures ternies, les lampas fanés des meubles. Si tout cela n'est pas le bonheur, c'en est du moins un sourire.

GUILLAUME A ALBERT.

La Haie-au-Loup, janvier.

J'ai suivi ton conseil; j'ai fait quelques visites, non pas dans les châteaux, presque tous déserts en cette saison, mais à Ploërmel même, chez les notabilités. Ah! cher Albert, il faut que tu sois doué à mes yeux d'une autorité singulière pour que je me sois résigné à pareille corvée. Que d'intérieurs grotesques, que de types vulgaires et de laids visages!... Ne va pas croire pourtant que tout soit ridicule dans nos provinces, que toutes les femmes soient laides, tous les hommes abrutis. Il y a des exceptions, même à Ploërmel, et dans nos vieux châteaux je connais des familles où la distinction est héréditaire; mais on peut excuser un peu de mauvaise humeur chez un homme qui vient de passer deux jours aux prises avec les beaux esprits de l'endroit et quelques commères à la langue affilée, qui n'auront pas attendu mon départ pour me mettre en pièces. On ne peut se faire une idée de l'incurable désœuvrement des petites villes enfouies au fond de nos provinces, et du besoin presque féroce que l'on a d'agiter une vie pesamment immobile, de dramatiser le néant; ce n'est pas la méchanceté qui déshonore les petites villes, c'est l'ennui. Aussi je n'ai pas été trop surpris d'ap-

prendre qu'on me soupçonne d'être l'amant de Mme X..., que je ne connais pas, et d'épouser la fille de l'adjoint, que je n'ai vue qu'une fois chez son père à l'époque des élections, et dont je n'ai pas songé, je le jure, à attendrir le cœur. Je me souviens qu'en m'offrant une chaise avec une obligeance un peu brusque, la pauvre demoiselle déchira largement autour du bras le corsage de sa robe, trop bien ajustée sans doute sur sa taille puissante : la stupeur de la famille entendant le sinistre craquement de l'étoffe, le trouble de la coupable cherchant à dissimuler l'inconvenante blessure, abrégèrent ma visite. Je souhaite que ma femme, si jamais j'en ai une, ait un peu moins de majesté dans les formes et un peu plus de solidité dans ses ajustemens.

La seule de mes expéditions qui mérite un souvenir détaillé, c'est ma visite chez la veuve d'un de mes anciens collègues du conseil-général, Mme Lemouton de Kérangoat. Je ne sais si tu te souviens de *la Prée*; j'ai dû mêler ce nom souvent à nos premières confidences, alors que j'étais enfant et amoureux de ma cousine Berthe. C'est une petite maison grise, enfouie sous le lierre et dominée par une tourelle pointue, surmontée d'une haute girouette : elle nous plaisait singulièrement à Berthe et à moi; elle était alors inhabitée, et notre imagination romanesque y installait naïvement ses rêves; nous faisions même le projet d'acheter la maison sur nos économies. Cette passion s'était si fortement emparée de notre esprit que nous poussâmes l'héroïsme jusqu'à mettre rigoureusement de côté pendant deux mois tout l'argent que nous recevions pour nos menus plaisirs : je ne sais plus quelle grande tentation dissipa du même coup notre ambition et notre trésor. Depuis ce temps, Berthe est morte, et je n'avais pas revu la Prée; aussi n'est-ce pas sans émotion que j'ai sonné l'autre jour à la porte de la maisonnette où Mme de Kérangoat vit depuis son veuvage. Je reconnaissais avec attendrissement le petit verger et ses pommiers inclinés par le vent, l'étroit jardin avec ses plates-bandes symétriques aboutissant à une charmille dont les feuilles desséchées jonchent en ce moment la terre. C'est là qu'est éclos mon premier rêve avec mon premier amour, si l'on peut donner ce nom à la tendresse enfantine que m'inspirait à douze ans la gentille Berthe. Un vieux jardinier, qui se promenait une bêche à la main dans les allées rectilignes du jardin, m'a introduit. Je ne pouvais, en le suivant, me défendre d'une sorte d'attendrissement superstitieux : il me semblait que cette maison, consacrée par mes plus purs souvenirs, ne pouvait m'être indifférente, et je redoutais presque de voir celle qui l'habite. Mme de Kérangoat pourtant n'a rien en elle qui puisse effrayer. Elle était à demi couchée sur une causeuse, et semblait lire avec recueillement. Comme elle passe pour la perle du pays, je crai-

gnais de la trouver fort guindée, un peu bas-bleu et prétentieuse : elle n'est rien de cela, mais plutôt tout le contraire. Petite, pâle, avec les cheveux d'un blond fauve, qui n'est pas sans éclat, elle parle, il est vrai, politique, discute avec assurance sur le monde, la littérature et les théâtres, mais tout cela faute de mieux, car elle ne craint pas de montrer ses dents blanches en riant de grand cœur à l'occasion, et ses yeux ont un clair rayon, quelquefois habilement voilé, qui fait songer à bien des choses. On ne peut nier aussi qu'elle n'ait une verve amusante et quelquefois une réelle éloquence au service d'une grande audace de sentiment. Bref, pour tout confesser, j'ai prolongé ma visite au-delà des limites ordinaires, je suis retourné la voir hier, et j'y dîne aujourd'hui; garde-toi cependant de me croire amoureux, car je ne fus jamais plus éloigné de l'être. J'oubliais de te dire qu'elle a la main fine et blanche, — tu sais mon faible pour cette petite perfection, — et le cou d'une souple rondeur, bien attaché à d'élégantes épaules. Je suis sûr que cette femme-là est très belle aux lumières.

GUILLAUME A ALBERT.

La Haie-au-Loup.

J'attendais de sages discours, mon cher Albert, de prudens avis. Tu me les as envoyés, tout est bien. Seulement je n'attendais pas un sermon aussi grave, armé de citations grecques et latines, sacrées et profanes. Tudieu! quel zèle apostolique!... En vérité, tu fais à la pauvre Lucie de Kérangoat une bien grosse injure en la comptant parmi les piéges sans nombre que l'enfer a semés sous mes pas, et à chacun desquels j'ai laissé, je dois l'avouer, quelque peu de mes ailes. Si tu prends feu ainsi au seul nom d'une femme et à la nouvelle que je l'ai vue trois fois en dix jours, que diras-tu de ma dernière aventure? Il n'est plus question de Lucie, de son cou blanc et de sa chevelure aux teintes fauves; c'est de bien autre chose qu'il s'agit. Mon vertueux ami, les landes infertiles de la Bretagne se sont fécondées pour moi, et dans ce pays de sorcières j'ai découvert une fée. Si tu ne crains pas de risquer ta conscience au récit de semblables maléfices, écoute mon histoire. Ce sera long, je t'en préviens : je compte ne te faire grâce d'aucun détail.

Il y a trois jours, je mariais la fille d'un de mes fermiers, — ce qui veut dire, comme tu le penses bien, que la belle Jeannie épousait, sans aucune participation de son seigneur suzerain, un robuste gars, large d'épaules, haut en couleur, orné de cheveux raides et durs comme des chaumes. Tout mon rôle dans l'affaire s'est borné à offrir un cadeau à la mariée et à la conduire à la mairie et à l'église : je dus aussi, bien malgré moi, promettre de paraître au souper.

Vers la nuit tombante, je m'acheminai donc, le fusil sur l'épaule et mon chien sur les talons, vers le Pin-Bili, qui n'est pas à plus de trois kilomètres de la Haie-au-Loup. A mesure que j'approchais, j'entendais de plus en plus distinctement les sons perçans du biniou alternant avec les couplets d'une ronde, et le bruit sourd des sabots frappant l'aire de la grange. Je marchais sans me hâter sur la neige durcie, et je n'étais guère à plus de cent pas de la ferme, lorsque la porte de la grange s'ouvrit, et dans la baie lumineuse deux femmes parurent, se dirigeant vers le corps de logis principal. Tout à coup je les vis s'arrêter brusquement, faire volte-face, et s'enfuir avec des cris aigus. Les chants, les danses, avaient subitement cessé, et l'on n'entendait plus à l'intérieur que de sourds chuchotemens et des voix étouffées. Il me fallut frapper longtemps avant que le père Mathurin se décidât à ouvrir, et il ne le fit pas sans trembler. Le long cri d'effroi qui accueillit mon entrée me prouva qu'on me prenait pour un revenant, un *poulpiquet*, ou pour le diable en personne. Mon grand manteau et mon chien noir étaient sans doute seuls coupables de cette déroute. Il ne fallut rien moins qu'un baiser rudement appliqué sur les joues de la mariée pour la convaincre de mon identité : encore faisait-elle mine de trembler un peu; mais, par égard pour le nouvel époux, je ne voulus pas la rassurer plus complétement. Quand l'assistance fut bien convaincue que je n'étais pas Lucifer, tous les hommes unanimement se déclarèrent prêts à affronter le diable avec ses cornes, et rejetèrent le désordre sur la poltronnerie des femmes; celles-ci ripostèrent avec aigreur, et la querelle se fût peut-être échauffée, si je n'avais pris le bras de la mariée pour la conduire au souper.

Le père Mathurin est un riche fermier; aussi le repas était-il splendide : oies grasses, canards aux oignons, andouilles grillées, lard rose et artistement taillé, veau à toutes les sauces, crêpes de blé noir larges comme un guéridon et minces comme une dentelle, *lait pilé*, caille-bottes, châtaignes bouillies, pommes rondes et vermeilles comme les joues des fillettes, tel fut le menu servi dans un ordre pittoresque dont je n'ai pas saisi la loi; le tout arrosé de cidre de l'année et de bon vin, sorti de ma cave, qui seul me soutenait contre les assauts livrés à mon estomac par la cuisine indigène. Autour de la table, étroite et longue, nous étions tous assis sur les larges coffres en chêne à l'aide desquels on s'introduit, non sans peine, dans les chars-lits bourrés de paille jusqu'au plafond, et qui, avec leur petite ouverture ornée d'une grossière courtine, ressemblent à de gigantesques carrosses alignés le long des murailles. Par une porte basse ouverte tout au large, mes yeux plongeaient dans une immense pièce, à la fois étable et cuisine, d'où sortaient à chaque instant les servantes pliant sous le poids des rô-

tis ou le bras armé de cruchons de cidre mousseux. L'âtre, grand comme ton salon, dévorait, sans en paraître embarrassé, des arbres presque entiers, et projetait des lueurs vigoureuses sur les enchevêtremens de la charpente, où s'alignaient les piles de chanvre destinées au travail des veillées et les régimens de citrouilles, ressources de l'hiver, dont les faces blafardes et luisantes semblaient s'agiter sous le reflet mouvant de la flamme. Tout au fond, le mufle enfoui dans le foin et paresseusement couchées sur la litière fraîche, se groupaient les vaches et les bêtes de labour; des poules inquiètes remuaient sur leurs perchoirs, et un coq rouge, trompé par l'éclat du feu, annonçait de temps en temps le lever du jour d'une voix rauque et troublée qui provoquait chaque fois l'hilarité de l'assemblée.

On buvait, on chantait à la table des mariés; on s'embrassait sans sourciller, et le plus malin des gars faisait à ses voisines de bonnes grosses farces inspirées par la vieille gaîté gauloise.

— Je te dis, moi, disait en ricanant le grand Pierre, qu'à Concoret les saints *ne datent de rien*.

— Je te dis, moi, s'écriait un jeune gars, les oreilles rouges d'indignation, que les saints de Concoret se sont envolés au ciel aux yeux de tout le monde. Le curé, qui était nouveau-venu dans le pays, les avait condamnés à être brûlés, parce que, paraît-il, ils n'étaient pas reconnus à Rome; mais la preuve que c'étaient de vrais saints, c'est qu'à peine furent-ils dans le four, on l'entendit éclater avec un bruit épouvantable, et les saints disparurent dans un nuage : mon père a vu ça.

— La belle malice! Le sacristain avait fourré de la poudre tout plein leur robe.

— Pierre, tu es un impie! Tu finiras mal, c'est moi qui te le dis!

Et le petit Firmin, s'élançant comme un bélier sur son adversaire, l'envoya, d'un coup de tête dans l'estomac, rouler au pied du dressoir, chargé de grossières verreries et de faïences qui rendirent en se heurtant un son plaintif. Pierre allait riposter, mais on les sépara : ils continuèrent encore quelques instans à s'injurier au nom de leurs saints, puis la paix se rétablit, et ce fut le tour des longs récits de revenans et de loups-garous. Chacun écoutait en frémissant et retenant son haleine, et l'on n'entendait plus que la voix mystérieuse du conteur et les rauques palpitations de l'horloge dressée le long du mur dans sa gaîne de bois sombre aux angles brillans de cuivre. Quelquefois le souffle sonore d'une des bêtes endormies dans la pièce voisine faisait passer un frisson sur l'assemblée entière : on se détournait avec épouvante; puis, devant le regard effaré de son voisin, on éclatait de rire. Cela redonnait du courage, et, après avoir bu un nouveau coup, on secouait pour un

moment cette oppression de terreur superstitieuse, délices et tourment des imaginations bretonnes.

Cependant tout finit en ce monde, même une noce de campagne. J'avais donné le signal du départ, et les invités se dispersaient par petites bandes, plus ou moins nombreuses selon la direction que chacun devait prendre. Cinq ou six hommes et autant de femmes s'étaient joints à moi. Il faisait très froid : la lune répandait une lumière d'une rare intensité, accrue encore par l'éclat de la neige; l'air était si léger et si calme que le moindre bruit retentissait à de longues distances. Nous longions la forêt, rasant les arbres chargés de givre, dont les ombres se projetaient sur le sol blanchi. Il y avait des loups qui hurlaient au loin, et les chiens du pays leur répondaient par un chœur formidable. — C'est la chasse du Bois-Jagut qui passe, disaient les femmes en se signant, et aussitôt histoires de défiler, plus effrayantes les unes que les autres, en sorte que toutes les cervelles étaient à l'envers, et que les femmes se serraient autour de moi comme des brebis à l'approche du loup, tandis que les garçons leur marchaient sur les talons sans se piquer d'héroïsme. Nous traversions une lande qui domine un vaste horizon, et qu'un ravin coupé à pic sépare de la forêt de Brocéliande. Au fond de cette gorge coule un ruisseau qui parfois se donne des airs de torrent, et qui va se jeter, à quatre ou cinq cents mètres de là, dans trois étangs successifs que le ravin, subitement élargi, enserre de toutes parts. Cette nuit-là, les eaux capricieuses étaient muettes, emprisonnées sous une couche de glace. Le sol de la lande, partout déchiré par les pointes du roc, qui s'élancent parfois à une grande hauteur, rend la marche presque périlleuse en cette saison.

Depuis quelques instans, je remarquais l'agitation de mon chien : il allait, venait, d'un air inquiet, tantôt s'élançant en avant à travers les rochers, qui bientôt le cachaient à ma vue, tantôt bondissant autour de moi avec de petits gémissemens, comme s'il suivait une piste. Il n'est pas rare de voir sur la *mauvaise grée*, comme on l'appelle, des loups et des sangliers que la faim pousse vers le petit hameau de Tréhoranteuc, dont le mince clocher se profile à l'horizon, et, mon instinct de chasseur s'éveillant, malgré l'heure avancée, j'armai machinalement mon fusil et je suivis Rack. Dès qu'ils comprirent mon dessein, mes compagnons jetèrent les hauts cris. — Le chien ne donne pas de voix, comme lorsqu'il est en chasse; cela ne présage rien de bon. Il se dirige vers le Jardin-au-Moine, et c'est un lieu hanté; chacun sait *qu'il y revient*. Plusieurs personnes y ont vu des animaux de forme étrange, qui disparaissaient tout à coup et reparaissaient sous une autre forme. Des chasseurs qui poursuivaient un loup se sont trouvés en face d'un moine

prosterné, et en approchant ils ont vu briller au fond du capuchon les orbites vides d'un squelette. — Et mille autres histoires aussi épouvantables qui n'ébranlèrent pas ma résolution. Mes compagnons me laissèrent donc partir en me souhaitant bonne chasse, mais sans songer à me suivre, excepté Pierre pourtant, qui se déclara prêt à m'accompagner : ce garçon était un foudre de guerre.

A la clarté de la lune, nous distinguions nettement les traces de Rack sur la neige, fort heureusement, car il avait disparu, et ce ne fut qu'après un bon quart d'heure de marche que nous l'aperçûmes enfin, au détour d'une roche, à quelque distance, le poil hérissé, et grondant sourdement. Il était arrêté à l'entrée d'une sorte d'enceinte elliptique de vingt-cinq pas de long environ sur deux ou trois de large, qui sans doute a servi autrefois de sépulture et qu'on appelle dans le pays le Jardin-au-Moine.

J'avais eu le temps à peine de distinguer étendue contre le mur intérieur de l'enceinte une masse noire et confuse, lorsque Pierre poussa un cri terrible : « Le moine! c'est le moine! » Et il s'enfuit à toutes jambes.

Ris, Parisien sceptique, trop bien défendu contre les surprises de l'imagination dans ton petit logis bien clos, bien clair, dont l'œil suit sans peine les contours : tu ne peux rien comprendre à nos légendes, à nos terreurs, filles des longues rêveries et des horizons brumeux; tu ne sais pas tout ce que l'on peut voir dans les blanches vapeurs qui s'élèvent le soir entre ciel et terre, emportées par un souffle du vent. Tu n'as jamais vu le spectre immobile, caché dans un tronc mutilé, et qui tend au détour du chemin ses bras noueux et difformes vers le passant. Tu n'as jamais entendu la voix lamentable qui gémit dans les champs de genêts, ni le pas furtif qui te suit le soir et retentit sur la lande. Comment pourrais-tu comprendre ce que j'ai ressenti à ces mots de Pierre : « Voici le moine! » Ce fut une curiosité violente, irréfléchie, mêlée à une sorte d'horreur, comme celle d'un profane qui, furtivement introduit dans un temple des dieux, serait prêt à surprendre le secret de l'oracle.

En quelques pas rapides, j'atteignis le Jardin-au-Moine; c'était bien un corps humain qui gisait sur la neige à mes pieds, mais non pas un moine. C'était une femme enveloppée d'une mante brune, dont le capuchon rabattu justifiait en quelque sorte l'effroi de Pierre. J'essayai d'écarter ce capuchon qui cachait entièrement son visage; mais ses doigts crispés retenaient trop fortement l'étoffe autour du menton. Ce devait être une paysanne des environs, surprise par le froid et endormie de ce dangereux sommeil qui parfois n'a pas de réveil.

Je voulus la soulever, mais je m'aperçus bien vite que je ne pour-

rais porter longtemps ce corps inerte sur un sol rocailleux dont les aspérités se cachaient sous la neige. J'appelai Pierre; le drôle avait depuis longtemps disparu et ne répondit pas à mes cris. Je revins à cette femme, toujours inanimée, et, l'enveloppant de mon manteau, je fis coucher Rack sur ses pieds; tous mes soins, tous mes efforts semblaient inutiles, et je restai fort soucieux : laisser cette femme pour aller chercher du secours, c'était m'exposer à la trouver morte au retour. Le froid me pénétrait, et pour lutter contre l'engourdissement il me fallait marcher à grands pas. Chaque fois que je passais devant le Jardin-au-Moine, je pouvais m'assurer que la femme était toujours étendue dans la même immobilité, et je ne songeais pas sans effroi à la longueur des nuits en cette saison, lorsqu'enfin un faible gémissement frappa mon oreille. Je vis Rack debout et la femme qui s'agitait en essayant de se soulever. Je m'agenouillai près d'elle et la soutins de mon bras; elle balbutia quelques mots que je ne pus entendre, puis sa voix devint plus distincte. « Est-ce toi? dit-elle; m'as-tu pardonné? » Elle fit alors un brusque mouvement et serait retombée, si je ne l'avais soutenue. Le timbre de sa voix nette et pure tranchait tellement avec l'accent des femmes de ce pays que je me penchai vivement pour la voir; je ne sais si ma curiosité l'effraya, mais elle ramena plus étroitement autour de son visage les plis de sa mante. — Qui êtes-vous? dit-elle après un instant, et pourquoi suis-je ici?

— Pourquoi vous êtes ici, c'est ce que je ne puis dire. Qui je suis? Un passant qui vous a trouvée sur la neige, où peut-être vous alliez périr.

— Ah! je me souviens!... La fatigue, le froid! Je souffre bien encore, monsieur.

Son accent presque enfantin me toucha.

— Que puis-je pour vous? Où dois-je vous conduire?

— Je ne sais.

— Comment êtes-vous ici, seule, à pareille heure?

— Je me suis égarée, répondit-elle très bas; mais il me semble que je pourrai marcher maintenant. Suis-je loin de quelque village?

— Le plus voisin est à trois kilomètres environ.

— C'est bien loin!

Je l'aidai à se lever, mais elle se soutenait à peine. Le meilleur parti à prendre était de gagner la Haie-au-Loup, où nous pouvions être en moins d'un quart d'heure. Je le lui proposai.

— Chez vous? dit-elle avec une défiance un peu brusque; mais je ne vous connais pas. Qui êtes-vous?

— Moi non plus, je ne vous connais pas, madame; pourtant je me mets à vos ordres pour vous conduire chez moi, si vous le trouvez bon, ou dans tout autre lieu, si vous le trouvez meilleur.

Quoique je ne pusse voir ses yeux, je sentais qu'ils m'observaient attentivement.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle d'une voix plus douce, quoique ferme; mais vous comprendrez qu'il ne peut me convenir de suivre ainsi un inconnu.

— Et qu'allez-vous faire seule?

— Si vous voulez bien m'indiquer le chemin, j'essaierai de gagner le prochain village.

Cette fierté, cette réserve dans une situation si cruelle m'étonnèrent, et je résolus de ne pas laisser si tôt échapper mon roman.

— Je suis le comte de Landisac, et je demeure près d'ici avec une vieille parente, Mlle d'Elleven, chez laquelle vous trouverez les soins et les égards qui vous sont dus. Faites-moi la grâce, madame, d'accepter l'hospitalité sous mon toit.

Elle hésita un moment, puis, se tournant vers moi avec un air de décision et de confiance, elle accepta le bras que je lui offrais, et nous nous dirigeâmes vers la Haie-au-Loup. Son pas, d'abord assez ferme, devint bientôt inégal et mal assuré : à chaque instant, je craignais de la voir tomber; pourtant elle ne se plaignait pas. Ce ne fut pas sans un grand soulagement que j'aperçus à travers les chênes dépouillés les murailles de la Haie-au-Loup. Il était temps d'arriver : les forces de ma compagne semblaient épuisées.

Tout dormait au logis, mais un bon feu achevait de se consumer dans l'âtre; la bouilloire chantait dans les cendres, et sur un guéridon, près de la lampe presque éteinte, le thé était préparé. Elle se laissa tomber sur un fauteuil avec un air d'inexprimable lassitude. J'avançai son fauteuil près de la cheminée, et après avoir ranimé le feu, je lui versai une tasse de thé très chaud. Elle accepta mes soins avec la docilité et l'indifférence d'une enfant, sans paraître même les remarquer.

— Vous êtes accablée de fatigue, je vais faire préparer votre appartement.

— Ne réveillez personne, s'écria-t-elle vivement. Et comme j'insistais : — C'est inutile; une chaise dans un coin, voilà tout ce qu'il me faut. Permettez-moi, monsieur, de vous faire mes adieux et mes remercîmens à la fois, car je compte partir demain dès le matin.

Elle fit un effort pour se soulever, mais elle ne put y parvenir.

— Ne voulez-vous pas ôter votre mante? dis-je en touchant légèrement l'impénétrable capuchon qui m'impatientait. Elle dénoua lentement et avec négligence les rubans de sa mante et la laissa retomber en arrière. Ah! mon ami, j'étais trop récompensé de ma peine. Figure-toi une enfant de vingt ans au plus, des traits délicats, mais fermes, le teint éclatant de pâleur. Dans les secousses de la nuit, son peigne s'était détaché et avait entraîné son épaisse

chevelure noire, hardiment plantée sur un front large, mais un peu bas : ses yeux humides et profonds me regardaient à travers leurs longs cils. Je cherchais un compliment en rapport avec sa beauté et les sensations qu'elle faisait naître, mais elle m'adressa brusquement la parole.

— Connaissez-vous Paris? dit-elle.

— Oui. Est-ce donc à Paris que vous allez?

— Peut-être. Ne pensez-vous pas qu'une femme privée subitement, par des circonstances exceptionnelles, de tout appui, de toutes ressources, pourrait à Paris, plus aisément qu'ailleurs, se procurer des moyens d'existence?

Sa beauté, sa jeunesse, notre bizarre rencontre, cette question singulière, hardie, me jetèrent tout à coup dans un doute étrange sur cette belle personne. — Des moyens d'existence? Mais cela dépend de ce que l'on entend par là. Une femme jeune, jolie, si elle aime le plaisir, n'est jamais embarrassée, ni à Paris, ni ailleurs...

Je l'observais, mais elle ne se troubla pas, et ses grands yeux sérieux restèrent fixés sur moi avec la même expression candide et triste.

— Si au contraire, repris-je vivement, il s'agit d'une vie grave, austère...

— C'est cela même, dit-elle; une vie laborieuse,... dure, s'il le faut, pour une femme qui ne craint pas de souffrir.

— Vous êtes bien jeune, madame, pour souffrir.

— Je suis bien vieille au contraire, monsieur; mais cela importe peu.

— Avez-vous quelques recommandations, quelques amis?

— A Paris?... personne... J'ai habité Paris à deux reprises, et plusieurs mois chaque fois; mais c'était dans des circonstances si différentes! Je n'y ai rien appris de ce qu'il m'importerait en ce moment de savoir. Vous êtes, monsieur, la première personne près de laquelle je peux prendre un renseignement. Il me semble que mon projet vous effraie.

— Je l'avoue.

— Est-il donc si difficile de vivre quand on est forte et qu'on a de la volonté? Tant de femmes se suffisent par leur travail...

— C'est qu'elles ont commencé de bonne heure.

— Mais la nécessité, monsieur, est une rude maîtresse : on doit apprendre vite quand il y va de la vie.

— Mon désir n'est pas de vous décourager, madame.

— Ah! ne craignez rien; il vaut mieux aborder la lutte sans illusions.

— Ne pourrais-je vous offrir?...

— Rien, monsieur; merci, je n'ai besoin de rien.

— Pas même d'un conseil?

Elle sourit faiblement comme pour m'encourager à parler.

— Vous avez sans doute des parens?

— Si j'en avais, aurais-je besoin de conseils?

— Quoi! personne, absolument personne?

— J'ai un ami, répondit-elle avec une certaine hésitation; mais il se peut que nous soyons séparés pour longtemps.

Tout en parlant, elle se pencha vers le feu, et appuya son visage sur sa main pour me cacher sans doute deux grosses larmes que j'ai très bien vues, et qui sont tombées l'une après l'autre sur sa robe noire. J'avais au bout des lèvres une pensée qui m'était venue depuis un instant, mais je n'osais l'exprimer. La dignité simple de cette jeune fille, si abandonnée pourtant, m'intimidait. « Si vous vouliez!... » Je m'arrêtai, ne trouvant pas de mots pour rendre ce que j'avais à dire. — Voici mon conseil, repris-je enfin, souriant malgré moi de mon embarras; reposez-vous cette nuit le moins mal que vous pourrez, et demain nous demanderons son avis à ma tante, Mlle d'Elleven; c'est une personne d'un grand cœur et d'un bon esprit.

— Je crois que vous avez raison, monsieur, dit-elle après un instant de réflexion; c'est là un bon conseil.

Je l'ai conduite à la chambre des étrangers, et je suis rentré chez moi à demi mort de fatigue, mais roulant dans ma tête un projet qui me semblait, qui me semble encore la plus heureuse idée du monde.

Dès le matin, j'étais chez Mlle d'Elleven, je lui racontais mon roman et lui faisais part de mon grand projet, qu'elle accueillit sans objection; je m'y attendais, car il n'y a personne qui soit plus romanesque que les femmes dont la vie a été constamment pure et consacrée à des devoirs sévères; j'ai toujours remarqué qu'elles gardent dans un âge avancé le goût des aventures et l'heureuse crédulité de la jeunesse; elles lisent avec passion les plus mauvais romans, s'y attachent, et se dédommagent ainsi par des émotions désintéressées de ce que leur propre vie a eu de terne ou de désenchanté. J'étais donc bien sûr d'émouvoir Mlle d'Elleven; mais le succès a dépassé mon attente : elle s'est levée en toute hâte, m'a remercié avec effusion et m'a comblé de tant de louanges que j'ai craint un instant de n'être qu'un monstre d'hypocrisie en me voyant l'objet de tant d'admiration pour une chose qui me convenait si fort. Saint Vincent de Paul, à l'en croire, n'avait qu'une charité médiocre, comparée à la mienne. Pourtant ma vertu n'a rien eu de sublime. Je songeais depuis longtemps à donner à ma tante une compagne qui pût la distraire quand je suis absent, et l'entourer des soins que son âge réclame. L'aventure de la nuit m'a semblé une occa-

sion providentielle de réaliser ce dessein. La seule difficulté, selon moi, était de faire accepter cette combinaison à celle qui en était l'objet; mais Mlle d'Elleven s'en est chargée et a réussi : sa figure vénérable, sa délicate bonté d'âme méritaient bien ce succès. La belle jeune fille a été installée dès le jour même dans ses nouvelles fonctions. Quand elle est descendue avec sa robe noire, son petit col plat et sa riche chevelure simplement tordue sur la nuque, elle m'a semblé plus belle sous ce costume de puritaine que le soleil, la lune et les étoiles tout ensemble.

Depuis qu'elle est ici, il me semble déjà qu'il fait moins froid, quoique, à vrai dire, tout le monde ne soit pas de mon avis. J'aperçois dans la cour Pierre qui rentre en soufflant dans ses doigts; il a le nez bleu, les oreilles violettes, et ne paraît pas se douter du radoucissement de température dont je suis redevable à Mlle Flamen. Elle a nom Flamen, mon ami; qu'en penses-tu? Ce n'est pas un nom cela, Flamen! Pourtant elle ne s'en connaît pas d'autre, nous a-t-elle dit. Elle n'a ni père ni mère, — pas de mari non plus, grâce au ciel! — et elle a été élevée par un ami, — cet ami m'inquiète, — près duquel elle a vécu jusqu'à ce moment. Voilà toute son histoire. Quant aux raisons qui l'ont obligée à quitter subitement cet ami, elle nous a déclaré en termes fort nets et fort simples que ces détails-là n'intéressaient qu'elle-même et qu'elle nous serait obligée de vouloir bien lui épargner toute question à ce sujet. Et ce qu'il y a de vraiment surnaturel en tout ceci, c'est que nous nous le sommes tenu pour dit, ma tante et moi, et nous respectons jusqu'au scrupule l'incognito de cette jeune déesse déguisée en simple mortelle. Que penseraient de l'aventure les sages de ce monde? que pense mon ami Albert? Je crois l'entendre d'ici gémissant, consterné : — Dieux immortels! Guillaume est devenu fou! — Et pourquoi donc? qu'ai-je à risquer, je te prie? A moins d'emporter la maison sur son dos, Mandrin lui-même ne ferait pas ses frais ici. Quant à la moralité de Mlle Flamen, tu me permettras de n'en prendre souci ni pour moi, ni pour Mlle d'Elleven, dont la vertu est à l'abri du plus mauvais voisinage. D'ailleurs c'est faire une mortelle injure à cette jeune fille que de plaisanter ainsi : on n'a pas tant de candeur sur le front, ni un regard si droit et si ferme, lorsqu'on est une aventurière vulgaire. Il y a là un joli mystère à deviner : c'est un plaisir des dieux que le hasard a jeté sur mes pas.

GUILLAUME A ALBERT.

La Haie-au-Loup, mars.

Mon cher ami, je vous ai toujours soupçonné de n'être qu'un pédant. Que vois-tu donc de si menaçant, mon Dieu! dans l'instal-

lation de Mlle Flamen près de ma tante? Pour qui trembles-tu? Si c'est pour moi, calme-toi de grâce; je suis trop vieux pour me laisser prendre aux beaux yeux d'une fillette, et je me persuade de plus en plus que je n'ai jamais eu de cœur au sens jeune et sentimental du mot... Est-ce le repos de Mlle Flamen qui t'inquiète? Ne vas-tu pas t'imaginer que j'ai placé cette jeune fille sous la protection de ma tante afin de lui faire la cour tout à mon aise? Mais, dis-tu, s'il était arrivé qu'au lieu d'être jeune et jolie, Mlle Flamen ne fût ni l'un ni l'autre, aurais-je agi comme je l'ai fait? Eh morbleu! non : qu'ai-je besoin ici d'un maussade visage ou d'une aigre vieille fille? C'est un rayon de soleil qu'il faut entre nos deux hivers; ce rayon de printemps, je l'ai trouvé tout transi sur la neige, et je lui ai ouvert la porte du logis : voilà tout le mystère et le machiavélisme.

Cette jeune fille, du reste, est d'une simplicité et d'une réserve qui découragent les soupçons, elle ne quitte pas Mlle d'Elleven, elle lit à ses côtés ou se promène pas à pas avec elle. Je ne puis assurément me plaindre de sa politesse, mais je dois avouer qu'elle ne recherche ma société en aucune manière, et qu'elle ne prend qu'un plaisir médiocre à ma conversation.

Je lui crois quelque gros souci malgré ses airs de calme; elle a de longs regards perdus et songeurs qui la trahissent. Je l'étudie avec persistance, car elle m'inspire une curiosité violente; c'est à coup sûr le sentiment le plus vif que j'aie ressenti jusqu'à présent près de ce beau sphinx de marbre qui semble cacher sous ses longues paupières comme un reflet du soleil d'Orient.

Hier, au moment où je montais à cheval, elle m'a remis une lettre assez volumineuse en me priant de la jeter à la poste. Cette lettre est adressée à M. John Butler, agent d'affaires à Londres. Évidemment ce Butler est un intermédiaire : le demi-sourire qui a glissé sur ses lèvres quand j'ai machinalement jeté les yeux sur l'adresse aurait suffi à m'en convaincre, si je ne l'avais déjà pressenti.

FLAMEN A M. JOHN BUTLER.

La Haie-au-Loup, mars.

Soyez assez bon, cher monsieur, pour faire remettre immédiatement le paquet ci-inclus à mon excellent ami M. Walter Marsham, et rendez-moi le service de lui laisser ignorer provisoirement mon adresse. Vous me transmettrez vous-même sa réponse. Je vous demande pardon de tout ce mystère, qui s'éclaircira bientôt, et vous prie de compter sur ma reconnaissance.

FLAMEN A WALTER.

« Ne t'inquiète pas de moi, ne me cherche pas, ne me maudis pas; tu recevras bientôt de mes nouvelles et l'explication de ma conduite. » Ces mots que j'ai laissés pour toi en partant, tu les as lus, n'est-ce pas? Je n'ose songer à ce que tu as dû penser, à ce que tu as dû souffrir. Écoute-moi, Walter, sois patient; il faut que tu connaisses enfin le fond de ma conscience, et si je t'ai quitté, c'est pour te faire librement cette confession.

Que je t'aime, tu n'en peux douter; je ne connais que toi au monde, tu as été ma providence visible, et si loin que je remonte dans le passé, je ne rencontre à toutes les heures de ma vie que ton regard attentif à me suivre et à veiller sur moi. Je devais avoir un peu moins de trois ans, m'as-tu dit, lorsqu'un jour, dans une de tes explorations scientifiques, le hasard t'amena au seuil du désert, dans une oasis envahie par des bandes du Maroc. Tout avait été pillé, saccagé, brûlé; la tribu avait fui devant la razzia, et ce fut parmi des ruines, dans les bras de ma mère mortellement atteinte, et dont le dernier regard t'implorait pour moi, que tu me trouvas, effrayée et sauvage. Je n'avais plus de famille ni de patrie, pas même un nom, et je te repoussais en pleurant, en balbutiant des syllabes inconnues. Dans la nuit de mes souvenirs, je crois te voir encore courbé et creusant le sable embrasé où ma mère repose, grâce à toi, sous un amas de pierres moins lourd peut-être que ne le fut pour elle le poids de sa courte vie. Je ne sais si j'ai rêvé ou si réellement je me souviens d'avoir vu son jeune visage, recouvert du pan de son voile blanc, disparaître peu à peu sous le sable comme la neige qui fond aux rayons du soleil.

Tu m'emportas dans tes bras, et depuis ma vie a été l'ombre de la tienne : tu m'as élevée avec amour, prélevant, pour me les consacrer, plusieurs heures chaque jour sur tes graves études, pour lesquelles tu t'étais jusqu'alors si fortement et uniquement passionné; tu m'as appris à voir, à penser : comment oublierai-je cela? Jamais tout ce que je te dois n'a été plus présent à mon esprit que dans ces derniers mois de crise, qu'en ce moment surtout où pourtant je suis si coupable envers toi.

C'est toi qui m'as révélé la magnificence du monde qui nous entoure; de bonne heure tu m'as enseigné à lire dans le livre immense, à reconnaître dans l'harmonie des choses l'âme divine de qui tout procède. Les régions les plus hautes de la métaphysique, dont tu as fait ton glorieux domaine, je les ai abordées à ta suite; encouragée par toi, j'ai osé regarder en face les plus graves problèmes que se pose l'âme humaine. Tu sais avec quel orgueil et quel en-

thousiasme je me suis efforcée de devenir ton disciple! Je m'enivrais de ta gloire, heureuse de t'aimer quand tous t'admiraient.

Je me croyais ta fille; aussi je fus littéralement terrifiée quand, il y a quelques années, tu m'appris le mystère de mon origine : n'être rien pour toi quand je m'étais flattée que tu étais mon bien, mon royaume, sur lequel j'avais droit souverain! Je vécus plusieurs jours dans une véritable exaltation de désespoir; puis il me vint tout à coup une idée singulière : je résolus de devenir ta femme, afin d'être assurée de ne te quitter jamais. Je me rappelle ton étonnement lorsque je te fis part de cette résolution : tu commenças par sourire et par railler doucement cette profonde combinaison d'une cervelle de quatorze ans; tu me représentas que j'étais trop jeune pour disposer de ma vie, que tu étais presque un vieillard à côté de moi; tu m'avouas humblement que tu n'avais jamais songé à plaire et que tu craignais de ne savoir pas rendre une jeune femme heureuse, que j'aurais dans tes études favorites d'austères rivales, dont je ne soupçonnais pas la tyrannie; puis, comme tu ne réussissais qu'à me faire pleurer sans m'ébranler, tu m'embrassas avec tendresse. — Eh bien! soit, me dis-tu; nous verrons à ta majorité; d'ici là, n'en parlons plus.

Il n'en fut plus question en effet, et je me calmai sur cette vague promesse. Nous reprîmes avec ardeur nos habitudes studieuses; tu étais alors engagé dans ta grande querelle avec les écoles matérialistes allemandes, qui t'accusaient de timidité, et te reprochaient de t'attarder dans une sorte d'idéalisme nuageux. Je m'associai à tes émotions, presque à la lutte, écrivant sous ta dictée, résumant, faisant des recherches, mille fois plus ardente que toi dans la polémique, plus fière dans le succès. C'est à l'issue de cette longue querelle, qui dura plusieurs années, que tu projetas un voyage vers l'Asie : les vieilles théogonies de l'Inde t'attiraient; moi, je frémissais de joie à la seule pensée de ces régions nouvelles.

Un matin j'étais près de toi, sur le banc de la terrasse, et nous parlions de ce projet favori. Déjà je te devançais à travers les contrées embaumées du Lahore et sur les bords du fleuve sacré, près de l'antique Bahar, berceau vénéré du prophète. Un flot de poésie jaillissait pour moi de cette terre lointaine et des noms mêmes, lumineux et sonores : je nageais dans les éblouissans rayons du soleil de l'Inde, quand tout à coup il se fit dans mon esprit comme une nuit. Je ne sais quel froid subit, quel désenchantement s'abattirent sur moi; je me sentis terrassée par un inexplicable dégoût de tout ce qui m'avait charmée jusqu'alors. Comme l'apôtre sur la route de Damas, je roulai dans la poussière, et je me dis : « A quoi bon? Que nous reviendra-t-il de tant d'efforts? Où allons-nous? Arriverons-nous jamais? Quoi! peser dans sa main la poussière du passé,

poursuivre sans relâche l'insondable mystère des origines et de la vie, s'efforcer de saisir les lois de l'éternelle nature, adorer, sans la connaître jamais, la pensée qui circule et s'écoule dans l'univers, est-ce là tout le bonheur? Des générations éteintes sur lesquelles monte le flot incessant des générations nouvelles, des systèmes évanouis un jour qui renaissent le lendemain, d'ambitieux espoirs toujours trompés, un cercle fatal dans lequel tourne et se meut l'humanité sans avancer jamais, est-ce là toute la vie? » La profonde inanité de nos efforts, la vanité de ce que nous appelons savoir, me remplirent d'amertume et de tristesse. Nul ne peut comprendre ce que j'ai souffert ce jour-là et depuis, s'il ne l'a lui-même éprouvé. Plus d'une fois je me suis dit : « Heureux ceux qui vivent sans penser, prenant le pain de chaque jour sans se demander d'où vient la séve des plantes, la vie qui fait battre nos cœurs! »

J'essayai de me distraire, je n'y pus réussir, et après plusieurs semaines de luttes vaines je résolus de me confier à toi. O misère! nous avions cessé de nous comprendre. — Tu rêves trop, me disais-tu; travaille, enfant, étudie, apprends. Le bonheur est là. — Je t'écoutais, mais je ne te croyais plus : j'aurais voulu oublier plutôt et m'enfuir d'un seul élan dans je ne sais quelles régions sereines, vers un être que je ne pouvais définir et que je cherchais éperdument. L'univers me semblait une prison; les mondes groupés près des mondes, les espaces infinis succédant aux espaces, tout ce qui est ou peut être me semblait trop étroit. Comme un oiseau captif, je me heurtais aux murs de ma prison, et pourtant en moi, autour de moi, le vide était partout.

Te souviens-tu d'une visite que nous fîmes, il y a quelques mois, dans une usine célèbre, aux environs de Manchester? Il y a là d'immenses ateliers où de bruyantes machines s'agitent, broient, travaillent sans trêve; les lanières s'entre-croisent en fouettant l'air avec des sifflemens aigus; les marteaux s'élèvent et s'abaissent avec une effrayante régularité; des instrumens étranges saisissent la matière, la tordent ou la transforment de mille façons; toutes ces forces énormes, déchaînées par la main de l'homme et dociles pourtant à sa volonté, ont en elles quelque chose d'inconscient et de terrible. Nous nous arrêtâmes muets, étonnés devant cette activité formidable et indifférente. Il y avait surtout une scie gigantesque que je regardais agir avec une sorte d'horreur : dressée dans toute sa hauteur, elle mordait par la cime un chêne abattu devant elle et qu'une force invisible poussait irrésistiblement en avant. A mesure que l'arbre glissait, la scie impitoyable faisait son œuvre, elle pénétrait au cœur du chêne, qui gémissait sous la morsure; pourtant il avançait toujours. Rien ne troublait la marche fatale de l'un, rien n'arrêtait la dent cruelle de l'autre, et quand l'horrible

scie atteignait les racines, un autre arbre se trouvait là qui remplaçait le premier. Je ne pouvais détacher mes yeux de ce spectacle. N'est-ce pas ainsi que nous passons tous, courbés sous la dent acérée qui minute par minute dévore nos jours, sans que nos cris et nos sanglots fléchissent jamais l'impitoyable fatalité? Nous nous sentons disparaître, malgré nos efforts, dans le gouffre inconnu, où d'autres nous ont précédés, où d'autres nous suivront, sans savoir quelle main nous pousse et vers quel but nous marchons.

Je m'arrachai pourtant à ce spectacle, et j'allai m'asseoir au dehors sur un tronc d'arbre renversé. Je levai la tête : au-dessus de moi, effleurant presque les hautes cheminées, se balançait une lourde vapeur noire; le vent ne pouvait ni soulever, ni disperser ses ondes épaisses : elle flottait comme un navire à l'ancre, sans jamais s'écarter; mais au-delà... Au-delà le ciel pur resplendissait; mon regard s'enfonça ardemment dans ses profondeurs lumineuses, il sonda en vain l'éther impénétrable. — Il n'y a donc rien là! pensai-je amèrement. Belles solitudes, vous restez muettes, sans vie! Trompeuse image de l'infini, est-ce vous qui avez jeté en nous ces désirs que rien ne peut combler?

— Où donc est ton Dieu, et qu'est-il? te disais-je en marchant lentement à tes côtés. Est-ce Dieu, cette âme obscure et fatale qui n'aime ni ne connaît, cette force aveugle qui crée les êtres et les dévore? Ce Dieu me fait peur : je l'ignore et je le hais. — Qu'importe, s'il est la vérité? me dis-tu. Et toi-même, qu'es-tu dans l'univers? Un atome égaré de la substance infinie, une vibration passagère de la pensée divine. Connais donc et accepte ton glorieux néant. Espères-tu troubler par les pleurs d'un enfant le concert du mystérieux cosmos? C'est ta loi de souffrir, comme c'est ta loi de mourir. A quoi bon se plaindre? Garde le silence et adore l'infinie beauté, l'infinie grandeur, la pensée créatrice qui répand à flots à travers le temps et l'espace l'ordre et la vie.

Je ne savais que répondre; mais de sourdes protestations s'élevaient au fond de mon cœur. Adorer, n'est-ce pas se prosterner dans l'amour? Et cet objet éternel d'amour, ce Dieu vivant qui écoute et connaît, devant qui peut se répandre le cœur avec les larmes, où est-il? C'est lui que je cherche. La vérité doit nous suffire, disais-tu; mais cette vérité, qui m'assure qu'elle soit ici plutôt que là? Erreur pour erreur, j'aime mieux celle qui fait vivre. Je ne suis pas un savant, moi, ni un héros; je ne tiens pas à me faire honneur d'un vain stoïcisme. Je veux vivre; la vie, c'est la loi, c'est mon droit. Il y a en moi un désir d'aimer qui ne trouve rien à sa mesure. Ne trouverai-je pas l'être digne de ce culte que je veux lui vouer? N'y a-t-il donc rien d'inconnu qui doive m'être révélé un jour? N'y a-t-il rien de plus beau, de plus grand que ce qui est?

Je ne puis que traduire en désordre, cher Walter, ces agitations, ces attentes sans espoir. Hélas! la crise qui bouleversait ma raison atteignait au-delà. Je ne sais comment il s'était fait qu'après avoir paru oublier, pendant plusieurs années, notre projet de mariage, tu avais commencé un jour à me plaisanter à ce sujet; puis cette amicale plaisanterie était devenue une habitude. Enfin tu en étais venu à parler de ce mariage sérieusement, familièrement, comme d'un de ces projets à longs termes qui n'inspirent ni impatience ni souci; mais, par une évolution bizarre, à mesure que tu t'attachais à cette pensée, j'y devenais, moi, de jour en jour plus insensible; mes préoccupations étaient ailleurs, et je ne remarquais même pas que ton affection prenait, à ton insu peut-être, un accent plus ému, plus réservé, qui eût dû m'avertir. Je m'en aperçus le jour de ma fête, lorsqu'en m'embrassant tu me dis : — Voici le premier jour de l'année qui verra notre mariage;... y songes-tu quelquefois, Flamen?

A partir de ce moment, j'y songeai souvent, avec un effroi toujours croissant; je t'aimais bien pourtant : tu étais, tu es toujours mon unique affection en ce monde; mais dans l'état de malaise, de doute où je me trouvais, tout engagement me causait une insurmontable épouvante. Ce qui me semblait autrefois la première condition du bonheur, — le calme, l'absence de changement, — m'était devenu un supplice : l'immobilité me faisait peur.

Si j'insiste autant, cher Walter, ce n'est ni pour me complaire dans l'analyse de subtiles sensations, ni pour t'émouvoir par le tableau d'une souffrance exceptionnelle. Il se peut que ces défaillances, ces aspirations soient l'invariable histoire de tous ceux qui ont vécu; mais puisqu'elles m'ont réduite à un tel état que j'ai préféré me séparer de toi plutôt que de les subir, je dois te faire, il me semble, un entier et sincère aveu : tu m'éclaireras, tu me jugeras. Lis bien dans ma conscience, je te l'ouvre sans réserve; plût au ciel que je l'eusse osé plus tôt! Ta sécurité m'en ôtait le courage. Plusieurs fois j'essayai de t'exposer mes inquiétudes; mais tu raillais doucement ce que tu appelais mes enfantillages. — Ne m'aimes-tu pas? disais-tu. Laisse donc là tes chimères : nous serons heureux.

Pourquoi donc n'étais-je point heureuse déjà? Que me manquait-il?...

Ce fut un soir, pendant que tu travaillais, courbé sur tes cahiers, au milieu de livres et de cartes amoncelés, tandis que la lumière de la lampe concentrée par l'abat-jour frappait ton visage déjà marqué de quelques rides, et en faisait ressortir les traits avec une vigueur qui les a gravés pour toujours dans mon souvenir, ce fut ce jour-là que la tentation de m'enfuir me vint pour la première fois. Je l'accueillis d'abord comme une de ces vaines rêveries dont s'amu-

sent les malades, sans volonté de les réaliser jamais; puis je m'en emparai bientôt si ardemment, j'en mesurai si vivement les conséquences, je trouvai un si cruel apaisement dans l'idée de mon éloignement, c'est-à-dire d'une trêve dans mes anxiétés, que je dus me lever et sortir pour cacher mon trouble. Je me réfugiai dans ma chambre, j'ouvris la fenêtre : les arbres, la terre, les coteaux de la Rance étaient couverts de neige; la lune s'élevait lentement dans un ciel pâle. Cette rivière silencieuse qui semblait frissonner dans son sommeil, ce calme, la vive fraîcheur de l'air, ces lointains vagues qu'agrandit encore la nuit, produisirent en moi un effet opposé à celui que j'attendais : un flot de vie jaillit des profondeurs de mon être et m'emporta, frémissante, ravie, jusqu'à ce beau ciel étoilé qui semblait s'élever toujours en m'attirant à lui; une sensation délicieuse de liberté, d'immensité, s'empara de moi. Tout à coup, songeant que je n'avais pas quitté la terre, que j'étais encore dans notre étroite maison de la Saudraie, je me jetai sur mon lit, et je pleurai amèrement. Notre douce vie commune, notre mariage, me semblaient une intolérable captivité. Aie pitié de cette folie, Walter, car en vérité j'étais bien malade. Je sentais que je ne serais pas heureuse, et qu'à ce prix même je n'assurerais pas ton bonheur. D'impuissantes prières agitaient mes lèvres; mais comme ces esprits de ténèbres dont parle l'Écriture, qui errent dans la nuit sans trouver le repos, ma prière flottait incertaine, cherchant dans le désert des cieux l'objet divin qu'elle ne rencontrait pas. Il me venait par instans de nobles inspirations de sacrifice, de dévouement, qui séchaient tout à coup les larmes dans mes yeux; mais je ne sais quoi riait en moi et ne voulait pas être dupe de ces beaux sentimens. — Tu n'as qu'une vie, disait le railleur enfoui dans ma conscience, une longue vie selon les apparences : si tu l'immoles, qui te dédommagera? Où chercheras-tu ta récompense?

Je me levai incertaine, j'ouvris la porte de ton cabinet et m'arrêtai sur le seuil; toi, tu ne levas même pas la tête; tu étais encore courbé, attentif, sur tes livres. La lumière de la lampe glissait sur ton front et éclairait du même rayon les mêmes plis que j'avais déjà remarqués. Pendant ce temps, si rempli pour moi, — une heure ou un siècle, — rien en toi n'avait changé; c'était l'image de l'immobilité que je redoutais. Je me retirai sans être entendue. Par ma fenêtre restée ouverte, la lune projetait jusqu'à mon lit un grand sillon lumineux; j'aspirai l'air, et, plongeant mes regards séduits sur l'horizon inondé de molles clartés, l'instinct du désert se réveilla en moi, tout mon sang nomade bondit dans mes veines. Je m'enveloppai d'une mante, je descendis rapidement; la porte extérieure se referma sans bruit, j'étais seule et libre.

GUILLAUME A ALBERT.

La Haie-au-Loup, mars.

J'ai peur, mon ami, que Mlle Flamen (tu me permettras à l'avenir de dire tout simplement Flamen : c'est plus court, et de toi à moi cela n'a point de conséquence), j'ai peur, dis-je, qu'elle ne soit parfaite : or le plus grand défaut d'une femme selon moi, c'est de n'en point avoir. Je cherche donc de tous mes yeux... S'il y a au monde un étonnement dont on ait peine à revenir, c'est assurément de rencontrer une collection de grâces chastes et de vertus dans une belle fille trouvée au coin d'un bois, un beau soir, dans des circonstances aussi suspectes que romanesques. Qui pouvait s'attendre à cela? En y réfléchissant bien, c'est tout simplement impossible : elle a, sans nul doute, quelque tache secrète, quelque mauvaise action à se reprocher, qui l'ont jetée ainsi en dehors de toute voie et de toute raison; mais j'ai beau me creuser la tête, je n'imagine rien, et je ne puis m'empêcher de l'admirer sans scrupule dans sa grâce ingénue. Elle est, je crois, la proie d'absorbantes pensées : remords, craintes ou regrets! Voilà ce qu'il faut découvrir. Je lui ai remis, il y a deux jours, une lettre datée de Londres; elle l'a prise d'une main tremblante, sans songer même à me remercier, et elle s'est sauvée dans sa chambre. Le soir, elle avait les yeux fatigués, les joues rougies par les larmes. Nous n'avons pas osé l'interroger, et dès le lendemain elle avait repris son calme et cette physionomie à part, mélange singulier de jeunesse et de gravité, de timidité et de fierté, qui fait que les yeux ne peuvent se détacher d'elle, et qu'on reste des heures à rêver en la regardant, comme OEdipe devant le sphinx.

WALTER A FLAMEN.

La Saudraie, mars.

Qui m'eût dit, quand je t'emportais tout enfant dans mes bras et que je t'élevais avec tant d'amour, que tu me quitterais ainsi un jour, sans me faire pressentir même le coup que tu me réservais? Qui m'eût dit que tu me cacherais le lieu même de ta retraite, afin de te soustraire plus aisément à la tyrannie de mon amour? Qui m'eût dit que vous me traiteriez un jour, Flamen, sinon comme un ennemi, du moins comme un importun qu'on redoute? Vous avez eu bien tort, en vérité, de prendre tant de soins, et vous me connaissez mal, si vous pensez que je veuille troubler malgré vous votre repos, ou que je prétende vous enchaîner par le souvenir de mes bienfaits. Vous êtes libre, et il n'était pas besoin d'une vio-

lente rupture entre nous pour acquérir cette liberté. Un peu de franchise eût mieux valu. J'étais digne, il me semble, d'un meilleur traitement. Ah! ingrate!... Que Dieu vous pardonne! Moi, je ne me sens ni courage ni sang-froid pour vous juger. Adieu, je quitte cette Saudraie que vous aviez choisie pour notre retraite, et où vous m'avez laissé seul. Vivez tranquille sans moi, loin de moi, et ne prenez souci, dans votre heureuse jeunesse, ni de l'âge qui va s'appesantissant sur ma tête, ni de la cruelle blessure que vous m'avez faite en partant. Excusez ma douleur, qui ne sait ni se décrire ni se distraire : j'ai toujours été gauche et maladroit, ma fille; mais je vous aimais bien, et vous m'en avez puni.

GUILLAUME A ALBERT.

La Haie-au-Loup.

Tu te trompes, mon ami, si tu crois que Flamen me fait oublier la petite châtelaine de la Prée. Je ne suis pas si ingrat, et je la vois souvent au contraire. C'est décidément une gracieuse et fine personne; il y a plaisir à engager la guerre avec elle. Pourtant elle est bien coquette, et je la trouve presque toujours escortée d'une légion d'admirateurs, ce qui ne laisse pas que d'être déplaisant à la longue. Le plus zélé de ces messieurs s'appelle M. Renaud d'Alons; c'est un ancien ami de M. de Kérangoat, qui semble avoir de grandes prétentions à remplacer le défunt. Depuis quelques semaines, il est heureusement en voyage, et je n'ai plus d'autre rival sérieux qu'un jeune capitaine d'artillerie, M. Gaston de Lorgis, momentanément détaché aux Forges, et qui fait vaillamment ses cinq ou six lieues à cheval chaque jour pour la plus grande gloire de la jolie Lucie. Celle-ci partage du reste assez équitablement ses menues faveurs entre nous : chacun a sa part de sourires ou de soupirs, selon l'heure et le jour; chacun a son tour de victime. Il y a sur la cheminée deux cornets de Chine spécialement consacrés à nos bouquets : j'ai le cornet de gauche, il a celui de droite; tout est réglé à l'amiable. Nos chevaux eux-mêmes reçoivent leur morceau de sucre d'égale grosseur, offert d'une main impartiale; on dirait, à nous voir, deux mandarins jumeaux du Céleste-Empire, destinés à se faire éternellement vis-à-vis. Heureusement il nous reste l'espoir de faire un peu pencher la balance dans le tête-à-tête; mais chacun de nous ne peut constater que son propre succès, et j'en suis encore réduit à souhaiter que M. de Lorgis ne soit pas plus heureux que moi.

Mme de Kérangoat est une vraie Parisienne égarée en province, une de ces petites machines compliquées comme vous les aimez là-

bas : caressante et froide, tyrannique, rusée, légère, quoique prude, fausse par instinct, sincère par calcul, tendre quelquefois, mais rarement fidèle, d'autant plus séduisante qu'elle inspire plus de soupçons, d'autant plus redoutable qu'on ne peut prendre le danger au sérieux. Telle qu'elle est, je la trouve charmante, et je le lui dis, avec ou sans M. de Lorgis.

Hier c'était sa fête, et j'ai couru chez elle dès le matin, espérant bien la trouver seule; mais du premier coup d'œil j'ai aperçu le cheval de M. de Lorgis, que le vieux jardinier menait à l'écurie. J'ai jeté avec humeur la bride de Rocko sur le bras d'Antoine (celui de ses bras sans doute qui n'est pas voué au service de mon rival), et je suis entré au salon, où le jeune capitaine feuilletait de la musique en attendant Lucie. Nous avons échangé quelques mots avec cette politesse sans grâce de gens qui n'ont aucun plaisir à se voir. Au bout de vingt minutes qui m'ont semblé bien longues, Mme de Kérangoat nous a fait dire qu'elle était victime d'une atroce migraine et qu'elle ne pouvait nous recevoir. Nous nous sommes regardés d'un œil soupçonneux, puis, après quelques minutes d'hésitation, nous sommes partis du même pas et la tête fort basse. Comme je sortais du salon, Victorine, la femme de chambre, m'a tiré à part pour me dire à l'oreille que sa maîtresse espérait être mieux dans la soirée, et qu'elle me priait de revenir : c'était un espoir, presque un rendez-vous; je suis parti triomphant, et, comme les natures généreuses aiment à faire profiter les autres de leur bonheur, j'ai gracieusement offert à M. de Lorgis de le reconduire jusqu'aux Forges. Il a reçu mes avances en galant homme, fort sensible aux bons procédés; mais il n'a voulu accepter mon offre que jusqu'à Ploërmel, où il devait passer le reste de la journée.

Nous avons vécu en très bonne intelligence pendant une heure ou deux, et nous nous sommes séparés fort bons amis. J'ai fait quelques visites en attendant l'heure fixée par Lucie, puis vers le soir j'ai repris à toute bride le chemin de la Prée.

Cette fois c'est Lucie elle-même que j'ai vue tout d'abord à travers la fenêtre éclairée du salon, soulevant le rideau de mousseline et appuyant sa jolie tête aux vitres pour me voir. Combien cette arrivée différait de celle du matin! Je l'ai remerciée avec effusion, et je me suis assis près d'elle, doucement pénétré par le charme de son accueil et par la moiteur parfumée du salon.

— Venez vite que je vous gronde, a-t-elle dit en me montrant sur la cheminée ma potiche magnifiquement couronnée d'un bouquet de camélias blancs que j'avais commandé pour elle à Paris. Croyez-vous donc, monsieur, que ces coûteuses folies prouvent mieux votre souvenir qu'un brin de bruyère cueilli le long du chemin? — Elle semblait radieuse, et ses reproches me remerciaient.

D'un regard rapide, je m'étais d'abord assuré que sur la potiche rivale ne brillait pas la plus mince fleurette : je l'aurais peut-être fait méchamment remarquer, lorsqu'un bruit, un bruit abhorré, est venu arrêter l'épigramme sur mes lèvres. C'était, à n'en pouvoir douter, le pas d'un cheval dans la cour; en même temps une voix bien connue m'a ôté mes dernières illusions. — Encore M. de Lorgis! C'est trop fort. Le recevrez-vous, madame?

— Mais certainement.

— Vous l'attendiez?

— Sans doute, je l'attendais. Cela vous étonne?

— Pourquoi m'étonnerais-je? Il vient sans doute chaque soir.

— Il vient quand il me plaît.

— Avouez que c'était pour lui que vous vous penchiez à la fenêtre tout à l'heure. Cet aimable empressement, dont je vous savais si bon gré...

— Cet aimable empressement était pour le premier venu... Une pauvre femme qui s'ennuie!... Songez donc à cela!

— Et moi qui me flattais de passer cette soirée seul avec vous, et qui me promettais tant de bonheur...

— Vous étiez fort présomptueux, et vous êtes justement puni.

M. de Lorgis, en entrant, a déposé sur les genoux de Lucie une véritable gerbe de fleurs; puis il m'a salué avec aisance, sans témoigner ni surprise ni dépit...

Ah! mon ami, l'*éternel féminin* est de tout temps et de tout pays, et les landes de Bretagne n'en préservent point.

WALTER A FLAMEN.

Tubingue, mars.

A quoi bon lutter plus longtemps et me meurtrir le cœur par une rudesse contre nature? J'ai besoin de te parler, mon enfant, et besoin de t'entendre. Voilà cinq semaines que nous sommes séparés, et j'ai employé ce temps à m'interroger sévèrement, à lire et à relire ta lettre, à m'étonner de ce que ton âme contient de choses que j'ignorais, à m'accuser de n'avoir su ni voir ni prévoir. A quoi donc sert la science, si elle est inutile à ceux que nous aimons? Ah! Flamen, je t'ai donc bien mal aimée, puisque tu as tant souffert près de moi! Comment as-tu pu me devenir en si peu de temps complétement étrangère, toi que j'ai élevée, qui as vécu et grandi près de moi? Et quand nous avons cessé de penser et de sentir en commun, comment se fait-il que je ne m'en sois pas aperçu?

Hélas! mon enfant, j'ai peur d'avoir été égoïste sans le vouloir, de m'être conduit comme un tyran, sans même le soupçonner; ne t'ai-je pas imposé avec une implacable sérénité ma vie, — ce qui

me semblait le bonheur, sans me demander si pour toi il n'y en avait pas d'autre? Pauvre gazelle, créée pour les libres espaces et la lumière, je t'ai enchaînée à la vie austère, obscure d'un vieux hibou tel que moi! C'est de là qu'est venu tout le mal, je le vois maintenant; mais qu'aurais-je pu faire pour être plus sage? Les inepties, les futilités du monde t'auraient déplu autant qu'à moi, et ton âme y serait morte d'ennui aussi sûrement que dans les mains du vieux Walter. Étions-nous donc fatalement destinés à souffrir l'un par l'autre et à nous séparer un jour? Je ne puis le croire; tu me reviendras, je l'espère, mais quand? dans quelles circonstances?... Retrouverons-nous jamais ce que nous avons perdu?

Il s'est fait à la lecture de ta lettre une lumière dans mon esprit, dont je veux t'éclairer à ton tour. J'ai tenté d'abord, je l'avoue, de fermer les yeux pour ne pas voir, car il y a dans le cœur de l'homme des abîmes d'égoïsme; mais je suis voué depuis trop longtemps au culte désintéressé de la vérité pour que cette faiblesse ait été durable. Pourquoi nous tromper l'un et l'autre? Ma pauvre Flamen, tu n'as pas d'amour pour moi.

Le naïf enthousiasme de ton enfance, que tu prenais pour de l'amour, ne te suffit plus. J'avais bien prévu autrefois qu'il en serait ainsi; mais plus tard je l'ai oublié. Après avoir souri d'abord à la pensée d'être ton mari, j'en suis venu à trouver cette idée toute simple et naturelle, et par un juste châtiment de ma folie, à mesure que tu te détachais des liens imprudens qu'avaient noués tes mains d'enfant, je m'y enlaçais plus fortement, et je confiais ma vie à ces nœuds fragiles avec une niaise et coupable sécurité.

A bien y penser, après tout, je n'ai rien d'un mari, et pourvu que tu m'aimes, je ne serai point à plaindre. Grâce au ciel, la tendresse qui nous unit est trop pure et trop élevée pour qu'il m'en coûte de t'appeler ma fille.

Cependant, chère enfant, il est bon peut-être que nous restions quelque temps séparés, pour que s'efface plus vite et à jamais la trace de mes folles espérances. Il faut, quand nous nous reverrons, qu'il n'y ait entre nous ni contrainte ni appréhension, rien qu'une mutuelle confiance, et de ma part un dévouement sans bornes.

Reste près de ceux qui t'ont recueillie; je les crois dignes de la tâche qui leur est échue. Mlle d'Elleven est une personne de bonne naissance et de bonne éducation. C'est une belle âme, quoique son intelligence soit assez bornée et un peu étroitement attachée aux formes sensibles que revêt la religion dans les cœurs simples. Elle sera pour toi d'un commerce bienfaisant, car elle a, pour s'élever au-dessus du vulgaire, les deux ailes dont parle un livre qu'elle doit aimer : « la simplicité et la pureté. » Si tu n'étais aussi fortement prémunie par ta vie passée contre les prestiges de la piété

mystique, je redouterais peut-être son influence; mais ceci ne peut être à craindre.

Il y a tout près d'elle un péril d'une autre nature contre lequel je dois te mettre en garde : c'est son neveu, le comte de Landisac.

Je vais en deux mots te faire son portrait et son histoire. C'est un homme de trente ans, d'une physionomie distinguée et d'un caractère léger. Maître de lui-même et d'une grande fortune à dix-huit ans, il a traîné sa jeunesse à travers les dissipations les moins excusables, sans réussir pourtant à perdre un vieux fonds d'honneur et de droiture qu'il tient de sa race. Maintenant il est ruiné, grâce à son insouciance, à sa prodigalité et aux menées de ses dignes amis, qui l'ont exploité; mais, trop fier pour se plaindre ou accuser les autres, il supporte dignement sa nouvelle fortune. C'est un de ces *beaux-fils* à grandes prétentions dont le moyen âge faisait d'insolens pourfendeurs, et que notre société moderne relègue dans une humiliante oisiveté. Au lieu de guerroyer à travers le monde à la poursuite de la fortune et des plaisirs, ils s'amusent sans bruit et acquittent bourgeoisement les frais. Ils ne pensent pas, ne lisent pas, ne travaillent pas; ils évaporent leur âme en fumée de cigares, mais ils ont des cravates du plus haut goût, et ils méritent bien de rencontrer au déclin de leur carrière une grosse dot qui répare à propos la brèche de leur fortune.

M. de Landisac pourtant est un des moins mauvais de ces inutiles : il a rempli dans son département les fonctions de conseiller-général, qui n'exigent, à vrai dire, ni beaucoup d'idées, ni beaucoup de talent, ni même une instruction approfondie; mais il faut lui savoir gré de cet effort. Il est de plus sur le point de se marier avec une jeune veuve des environs, aussi pauvre que lui, et cela lui fait honneur.

Tu vois, mon enfant, que je connais ceux qui t'entourent aussi bien et même beaucoup mieux que toi. As-tu pu croire vraiment que j'attendrais ton bon plaisir pour savoir quelque chose sur ce qui te touche? Butler heureusement a eu pitié de moi. Je me suis rendu dans le coin de terre que tu habites, cherchant, interrogeant, faisant des enquêtes. Je me suis approché de ta demeure, j'ai erré dans les bois qui t'entourent; j'espérais t'apercevoir de loin peut-être, et je ne pouvais me résoudre à quitter la région où tu respires. J'ai contemplé l'horizon que voient tes yeux, je me suis pénétré des impressions que tu dois ressentir, j'ai tout gravé dans mon souvenir. Ah! qu'il m'était pénible de penser que tu avais cherché un refuge contre moi dans cette maison étrangère, accepté de si humbles fonctions pour mieux fuir le joug léger que t'imposait ma tendresse! Mais ne parlons pas de cela; je t'affligerais, et ce n'est pas mon dessein.

Il y a dans la longue avenue de châtaigniers qui mène au village de Tréhoranteuc un petit sentier inégal que la bruyère envahit à moitié. Je l'ai suivi lentement : j'espérais trouver sur la terre humide la trace de tes petits pieds. Ne ris pas de ce vieil enfant, si faible dans sa tendresse. Je suis resté jusqu'au soir, errant seul autour du logis silencieux, dont le froid et la pluie tenaient les hôtes enfermés. Vers la nuit, une lumière a paru à la fenêtre du premier étage qui ouvre sur la terrasse de la *verandah;* je me suis figuré que tu étais là, que tu pensais à moi peut-être... Ah! petite Flamen, que j'ai tenue tout enfant et toute faible dans mes bras, comme tu t'es emparée du pauvre Walter! Cet *esprit puissant*, comme disent mes disciples, ce rude travailleur, il lui faut, pour se soutenir, le bras fragile d'un enfant! Est-ce assez d'humiliation, dis-moi? Ton grand docteur se fait-il assez petit? Eh! mon Dieu! depuis que tu m'as quitté, je n'ai su ni lire ni penser; les louanges des uns, les attaques même de mes ennemis, m'ont trouvé insensible. Ce qui devrait m'être sacré plus que toute chose au monde, le progrès de la lumière dans l'esprit humain, a cessé de m'intéresser. Mais c'est trop de lâcheté; il ne sera pas dit que mes propres soucis ont pu étouffer la plainte de l'humanité plongée dans les ténèbres; la science est un apostolat : on ne peut, à son gré, prendre ou déposer le fardeau. C'est l'honneur et le tourment des âmes choisies pour cette haute mission de ne pouvoir épuiser en paix leurs joies ou leurs douleurs, comme d'autres plus obscurs et plus heureux. Le temps de la faiblesse est passé : tu n'entendras désormais sortir de mes lèvres ni plaintes ni regrets.

FLAMEN A WALTER.

La Haie-au-Loup, avril.

Ne me dis plus avec cette conviction qui me désespère que je ne t'aime pas, que je n'ai pas d'amour. Qu'est-ce donc que l'amour, sinon cette tendresse profonde, unique, constante, qui a commencé avec ma vie, et qui ne saurait finir? Qu'est-ce donc si ce n'est ce mélange inexprimable de reconnaissance et d'admiration, cette vive sympathie, cette douce chaîne de souvenirs qui me lie à toi? Est-il vrai qu'il y ait un sentiment plus puissant, et qu'un étranger, un inconnu d'hier, puisse jamais prendre dans mon cœur la place qui t'appartient, ou seulement la partager avec toi? Ah! Walter, tu ne le crois pas, j'en suis sûre.

Je n'ai pu m'empêcher de rire en lisant le passage que tu consacres à M. de Landisac, et en voyant la peine que tu te donnes pour me mettre en garde contre lui. Crains-tu donc que je n'aille

l'aimer? Rassure-toi, il est trop différent de ce que je souhaiterais qu'il fût, si je m'intéressais à lui. C'est un homme du monde, un aimable *inutile*, comme tu le dis fort bien; ses journées se succèdent sans qu'il y ait place dans aucune d'elles pour une heure vraiment sérieuse. J'avais pourtant d'abord espéré mieux : son front large, ses yeux où je ne sais quelle mélancolie se cache avec peine sous l'orgueil du regard, une sorte de grâce hautaine dans les manières, tout cela m'avait fait illusion; mais ce n'est qu'apparences, et je vois mieux maintenant. Des romans, des journaux, des livres d'histoire contemporaine, voilà le fond de ses lectures; le cheval, la chasse, les visites, voilà le fond de sa vie. D'ailleurs ne va-t-il pas se marier? Cela doit couper court à tes inquiétudes.

Ma vie est fort douce; tout le monde est plein d'égards, et Mlle d'Elleven me témoigne plus assurément qu'une bienveillance ordinaire. Aussi je l'aime déjà beaucoup; elle est admirablement bonne et pieuse, et je l'admire en lui portant envie. Si son intelligence a un peu perdu en largeur, elle s'est en revanche élevée par l'habitude de penser au-dessus de la terre et de tendre toujours en haut. Elle a une foi profonde et rayonnante, sans ombres ni défaillances, qui impose le respect. Je lui fais la lecture à voix haute, et bien que ce soit une fatigue parce qu'elle est très sourde, je ne lis pas sans plaisir et sans émotion ces livres de piété, si souvent parcourus, médités, baignés de larmes peut-être, car bien des pages sont presque effacées soit par le frottement des doigts, soit autrement. Quand Mlle d'Elleven est là, près de moi, m'écoutant recueillie, quand je vois ses mains qui se joignent par un mouvement habituel de ferveur et ses yeux qui s'élèvent lentement vers le ciel avec une inexprimable expression, je suis prête à me jeter à genoux et à dire : Moi aussi, je voudrais aimer, prier et croire... Pourquoi, nous qui cherchons, n'avons-nous pas trouvé cette paix, cette foi, ce point stable dans l'immensité mouvante? Pourquoi ne pouvons-nous, ainsi que d'autres, nous tenir là d'une prise assurée, sans souci de ce qui passe et disparaît, renaît et meurt dans le monde des choses comme dans le monde de l'esprit? Réponds, Walter; donne-moi quelque bonne parole. Maître aimé, abandonnes-tu ton élève? Mon exaltation t'a effrayé peut-être; mais je suis calme maintenant... Le changement d'existence, la distraction, le repos d'esprit, ont tué l'hallucination de la fièvre. Il y a longtemps que je n'ai respiré aussi légèrement. Si tu étais là, près de moi, si je voyais ton bon sourire distrait, si étonné de lui-même, mon bonheur serait complet. Il m'est si doux de n'avoir plus de secrets pour toi, d'être assurée que, bonne ou mauvaise, tu me connais telle que je suis. Depuis ta dernière lettre, il me semble que je t'ai retrouvé après un long péril, et dans ma joie j'adresse d'involontaires sourires à

ma chambrette, au ciel gris que j'aperçois par la fenêtre, aux arbres mouillés de pluie qui se secouent tristement dans l'avenue.

Walter, je suis heureuse, et je t'aime.

GUILLAUME A ALBERT.

La Haie-au-Loup, avril.

Il est bien vrai, mon ami, que notre destinée entière est le jouet souvent du plus futile hasard. Certes, déchirer son gant ou en arracher les boutons quand on est prêt à sortir, cela ne semble pas, à première vue, un événement qui soit de nature à modifier l'existence; vois cependant ce qui peut en résulter! J'allais à la Prée tantôt, lorsqu'au moment de partir je me suis aperçu qu'entre le pouce et l'index il se faisait à mon gant une étroite ouverture; le fil de soie avait cédé, et la blessure s'agrandissait à vue d'œil. Il y a, je crois, peu de caractères dont la philosophie résiste à ces petites taquineries du sort; aussi j'ai arraché avec humeur ce gant malencontreux, et j'allais le jeter de côté lorsque l'esprit d'ordre de ma tante est intervenu. — Nous ne sommes point au boulevard des Italiens pour remplacer ce que vous mettez au rebut, mon cher Guy, et deux points suffisent... Flamen, mon enfant, donnez à monsieur mon neveu une leçon d'économie en réparant le mal. Si j'avais de meilleurs yeux, je vous épargnerais cette peine.

— Mais, chère tante, Mlle Flamen ne travaille jamais, et je suis sûr qu'elle ne sait pas même enfiler une aiguille, ai-je dit en riant.

Flamen a rougi et s'est résolûment emparée de mon gant.

— Cela ne doit pas être bien difficile; je ferai de mon mieux.

Elle s'est mise à l'œuvre avec un grand zèle et une plus grande inexpérience : je crois que je n'aurais pas été plus embarrassé qu'elle de cette besogne; seulement je m'en serais tiré avec moins de grâce. Elle mettait évidemment beaucoup d'amour-propre à réussir, et ses petits doigts fins et transparens, qui tremblaient légèrement, témoignaient de son application. Je regardais avec complaisance cette charmante fille travaillant pour moi; il me plaisait de voir son attention et sa pensée reliées à moi par ce fil léger qu'elle tirait lentement avec des précautions infinies. Elle a relevé la tête. — Sera-ce bien ainsi?

J'ai pris le gant où ses doigts se trouvaient engagés : ma main touchait la sienne; mais elle était trop absorbée par l'importance de son œuvre pour le remarquer, et j'ai sournoisement prolongé l'examen.

— Ce sera trop bien : un peu plus de largeur et de laisser-aller dans le coup d'aiguille.

— Essayons d'un peu de laisser-aller, a-t-elle dit en riant.

Quand elle eut achevé son travail, sous prétexte de l'examiner, j'enveloppai sa petite main dans la mienne, et je la serrai doucement. Cette fois elle la retira, non point, il est vrai, avec confusion ou vivacité, mais tranquillement, négligemment, comme on écarterait sans y prendre garde un objet qui gêne. Elle est trop fière ou trop pure pour penser que cette tendre familiarité ait été volontaire. C'est une âme froide malgré cette adorable beauté dont elle s'enveloppe, et qui semble faite pour inspirer et ressentir l'amour : elle attend encore, comme la belle endormie des contes de fées, le prince qui la doit éveiller; mais je crains que prince au monde ne puisse triompher d'un sommeil aussi profond.

Je suis parti mécontent d'elle et de moi; je lui en voulais de son indifférence, je m'en voulais de m'être exposé à la troubler. Le trajet de la Haie-au-Loup à la Prée n'a pas réussi à me mettre d'accord avec moi-même. Il y a dans le premier éveil du printemps quelque chose qui me rend triste : cette forte et éternelle jeunesse de la nature me donne, avec un désir insatiable de bonheur, la conviction de mon impuissance, ce matin de l'année ressemble pour moi au matin de chaque jour; je l'accueille avec défiance, et il m'inspire plus de malaise que d'espoir.

J'étais assez mal disposé en arrivant à la Prée, et le vieux Firmin, qui venait à ma rencontre, a failli mettre le comble à mon humeur. — Que monsieur ne se donne pas la peine de descendre, me cria-t-il; madame ne recevra pas.

— Est-elle donc malade?

— Oh! non,... mais elle n'a pas reçu M. de Lorgis; ainsi...

Cet *ainsi* impertinent m'a mis hors de moi.

— Annoncez-moi, je vous prie, ai-je dit en mettant pied à terre.

— Ce sera comme monsieur voudra;... mais je crois que monsieur prend une peine inutile... Je vois déjà monsieur sur la route, eh! eh! avec M. de Lorgis...

Bien lui en a pris d'être vieux et d'avoir la tête toute branlante sous ses cheveux blancs.

Au bout de quelques instans, il est revenu penaud : Mme de Kérangoat était prête à me recevoir. Je l'ai bien vite consolé en l'envoyant boire à ma santé.

Lucie, négligemment parée, est accourue au-devant de moi; elle semblait tout imprégnée des molles clartés d'avril : ses cheveux aux reflets cuivrés se déroulaient sur son cou en boucles savamment indisciplinées. Elle m'a entraîné avec une vivacité joyeuse, qui succède parfois à sa langueur habituelle, dans ce petit salon du rez-de-chaussée, dont j'oublie, quand elle est là, l'élégance fanée et l'impardonnable désordre. Elle s'est jetée sur la causeuse en m'en-

courageant d'un sourire; j'ai écarté du pied les jouets épars et brisés qui gisaient sur le tapis, et je me suis assis tout près d'elle. Son peignoir habilement coupé laissait voir, à travers une ruche de rubans et de dentelles, la naissance des épaules et les fines attaches du cou; la vie semblait bondir dans les veines déliées et bleuâtres. Elle a bientôt appelé son fils, qu'elle tient ordinairement éloigné d'elle; elle l'a pris sur ses genoux et accablé de caresses. L'enfant, étonné, sauvage, lui rendait ses baisers d'un air distrait et faisait des efforts pour courir à ses jeux. — J'aurais mieux aimé une fille, a-t-elle dit en le laissant se sauver; les hommes ne savent pas aimer, et cet enfant a déjà un cœur d'homme : il commande, il menace; s'il caresse, c'est pour obtenir. Il ne comprend pas qu'on aime pour aimer et parce qu'il est doux d'aimer.

La conversation, commencée par un soupir, s'égara bientôt en de tendres épanchemens; Lucie était émue, presque attendrie, et nos yeux s'oubliaient en se regardant. Pourquoi le nierais-je? j'étais bien près de l'aimer, je l'aimais peut-être... Ce n'était pas la première fois pourtant que de beaux yeux me tentaient ainsi, qu'une jolie bouche murmurait ces coquets mensonges qui engagent imprudemment l'avenir sans tromper personne. Ce n'était pas la première fois qu'une femme oisive jouait devant moi l'invariable comédie de l'amour, mais l'ombre même de l'amour est chose si belle encore qu'elle vaut bien qu'on risque sans regret sa vie entière.

J'avais sur les lèvres le mot qu'elle attendait, que ses yeux cherchaient dans les miens, et si je le retenais encore, c'est qu'elle fuit trop tôt, la minute divine où ce mot s'échappe d'un cœur plein de trouble et tombe dans un cœur aussi troublé que lui-même. Je tenais sa main, je la portai à mes lèvres...

Je ne sais quelle fatalité arrêta en cet instant mes yeux sur la trace légère laissée à mon gant par l'aiguille de Flamen; je revis aussitôt ses doigts délicats, si gracieusement inhabiles, sa petite main pâle d'oisiveté, et par une involontaire curiosité je comparai dans ma pensée le charmant fantôme avec la main étroite, longue, blanche, mais un peu sèche, que je tenais alors.

Mon ami, malheur à la femme qui laisse se glisser dans l'esprit de son amant une comparaison à son préjudice! Une infidélité véritable serait moins à redouter peut-être que ce petit travail de destruction involontaire, presque innocent, qui s'établit alors dans le cœur le plus droit et corrompt à son insu l'âme la plus ingénue. Il peut arriver que l'on voie cent fois deux personnes sans avoir l'idée de les comparer l'une à l'autre : celle qu'on aime d'ailleurs, qu'elle soit belle ou laide, est placée à part, dans une région qui doit rester inaccessible. C'est l'art souverain de la femme aimée de se maintenir ainsi au-dessus des nuages; mais si quelque mé-

chant hasard, quelque imprudente curiosité l'obligent à se mesurer avec une belle rivale, malheur à la pauvre femme! Le cœur est impitoyable, il consent à être dupe, mais il ne pardonne pas à ceux qui l'ont trompé. Si jamais je me marie, ma femme n'aura pas d'ami intime, non point par un injurieux souci de mon honneur, comme on dit brutalement, mais de peur qu'en ouvrant les yeux un beau jour, ma femme ne s'aperçoive que son ami est plus aimable, plus jeune ou simplement mieux habillé que moi.

Il se peut que ces importantes pensées m'aient absorbé et rendu distrait, car Lucie m'a proposé avec un peu d'humeur une promenade dans la charmille; hélas! ni le gai soleil d'avril, ni la mine coquette de Lucie, ni les reproches que je m'adressais tout bas, n'ont pu faire renaître l'inspiration perdue, la douce ivresse à laquelle j'avais failli succomber. Nous nous sommes promenés assez languissamment dans les allées. Je me souviens pourtant que Mme de Kérangoat a essayé de m'intéresser par des souvenirs de sa jeunesse et d'une vie qui ne lui a pas épargné les déceptions; mais je ne sais trop ce que je répondais, quand, arrivée devant la petite grille qui regarde vers l'étang, elle l'a ouverte, et je l'ai suivie sans défiance. Tout à coup, retirant brusquement la main qui s'appuyait sur mon bras, elle a fait un pas en arrière et m'a fermé la grille au nez : je me suis trouvé bel et bien mis à la porte. — Que faites-vous? Quoi! vous me quittez?

— J'ai à écrire : on a congédié tantôt maladroitement M. de Lorgis; je veux lui envoyer mes excuses.

— Mais c'est impossible!... Vous ne pouvez pas me renvoyer ainsi, madame.

— En vérité! Qui donc m'en empêchera?

— Votre amitié, votre cœur peut-être...

— Mon cœur, cher monsieur, n'a rien à voir dans nos petites affaires.

— Songez que c'est presque me mettre à la porte...

— Vous en doutez?

— Je me vengerai.

— J'en vaux bien la peine; mais, en attendant que la foudre m'écrase, permettez-moi de vous tirer ma révérence. Bonsoir, monsieur; dormez bien.

— Ah! coquette!.. — J'ai essayé encore de la toucher, mais le ridicule de ma situation gênait mon éloquence; me vois-tu faisant du pathétique derrière cette grille comme l'ours Martin dans sa cage! Elle m'a ri au nez, et, parbleu! ce n'était pas difficile; à sa place, j'en aurais bien fait autant.

Je me suis lancé dans un furieux temps de galop du côté de la forêt, à l'aventure et sans parti pris; le hasard, qui se mêle de bien

des choses, m'a jeté sur les pas de M. de Lorgis, qui regagnait tristement les Forges. — Je viens de la Prée, ai-je dit en l'abordant.

— Vous n'avez pas été reçu?

— Au contraire, très bien reçu.

— Je vous félicite, monsieur, vous êtes bien heureux.

— Mais par exemple on m'a congédié, je l'avoue, un peu brusquement, et c'est vous qui en êtes cause.

— Comment cela, s'il vous plaît?

— Il paraît qu'un ordre mal compris a privé Mme de Kérangoat de votre visite, et elle m'a quitté pour vous écrire ses regrets.

— C'est une plaisanterie... J'ai attendu dix minutes à la grille, espérant qu'on me rappellerait.

— Je ne sais que vous dire... Ce qui est sûr, c'est que vous recevrez demain au plus tard une lettre d'excuses : on me l'a formellement annoncé.

— Et pensez-vous que, si je retournais ce soir, on me recevrait?

— J'en suis certain.

— Merci, je vais tenter.

Il a tourné bride et n'a pas tardé à disparaître.

J'ai regagné la Haie-au-Loup, satisfait de ma vengeance.

— Elle verra, me disais-je, le cas que je fais de ce rival dont elle veut m'effrayer. — Mais après réflexion, mon ami, je ne me sens plus si fier de mon invention. Lucie était furieuse : sa colère aura valu un bon accueil au jeune capitaine, et il n'est pas homme à laisser fuir l'occasion. Le beau chef-d'œuvre que j'aurai fait là, si mon dépit n'a réussi qu'à les rendre heureux! Ah! mon ami, j'ai vraiment peur de l'aimer.

Tantôt, comme je rentrais d'une longue promenade, j'ai trouvé M. de Lorgis installé dans le salon, entre ma tante et Flamen. Je lui avais donné rendez-vous pour examiner quelques armes curieuses que je possède, puis je n'y avais plus songé. Il ne semblait pas disposé du reste à me garder rancune de mon retard, car j'ai dû lui rappeler plusieurs fois que j'étais à ses ordres avant de le décider à prendre congé de ces dames. Encore a-t-il trouvé moyen de se faire accorder la permission de revenir.

— Ce jeune homme est de vos amis? m'a demandé ma tante après son départ.

— Je le rencontre souvent; pourtant je ne puis dire qu'il soit de mes amis.

— C'est un très beau cavalier.

— Il est bien élevé sans doute; mais je n'ai pas remarqué qu'il fût si beau.

— Je vous assure, Guy, que j'ai rarement vu d'aussi jolis traits et une taille aussi élégante; n'est-ce pas, Flamen?

— Je l'ai trouvé fort bien...

— Oh! repris-je, il n'aura pas manqué l'occasion d'un madrigal sur vos cheveux blancs ou sur les yeux noirs de Mlle Flamen.

— Il n'a parlé que de vous, Guy, et il l'a fait en termes qu'il nous plaisait d'entendre.

— Est-ce pour cela que Mlle Flamen l'a trouvé si charmant?

— Oui, monsieur, c'est précisément pour cela.

Elle a ri en me regardant bien en face.

Ce soir, j'ai proposé à ma tante de faire sa partie de piquet : il y avait longtemps que je n'avais eu cette complaisance, et elle m'en a témoigné tant de gratitude que Flamen a voulu apprendre ce jeu, afin de la distraire pendant mes absences. J'ai donc passé ma soirée près d'elle, penché sur son épaule et lui donnant des conseils qu'elle saisissait avec une rare vivacité : je n'ai pu m'empêcher de lui en faire compliment.

— Je suis moins maladroite ainsi que l'aiguille à la main, n'est-ce pas? a-t-elle dit en souriant. Eh! mon Dieu, monsieur, il ne faut pas me savoir mauvais gré de ma gaucherie : personne ne m'a jamais avertie de ce qu'une femme doit apprendre. Mon excellent et bien cher ami Walter Marsham avait pour moi d'autres soucis, d'autres ambitions.

Je ne me trompais pas, mon ami, quand je croyais voir en elle un rayon de l'Orient : Walter Marsham, le philosophe anglais, dont tu connais, je crois, les œuvres, l'a trouvée en Afrique tout enfant, et l'a depuis élevée de son mieux, — à sa manière. On est effrayé quand on songe à la quantité de choses abstraites et indigestes que cet honnête pédant a entassées dans cette jeune tête; peu d'hommes ont, je crois, des connaissances aussi variées que cette enfant. Il n'a pas réussi pourtant à gâter son adorable simplicité : intelligence cultivée à l'excès et cœur ingénu, voilà Flamen telle que je la conçois. Ce que je ne puis comprendre, c'est qu'elle ait quitté M. Marsham, qu'elle semble aimer tendrement; il y a là quelque chose d'inexplicable. Quand ce problème s'offre à mon esprit, je me perds dans des conjectures et des combinaisons étranges. C'est ce qui m'est arrivé ce soir.

— Vous dormez? a-t-elle dit en me touchant le bras du bout des cartes qu'elle battait machinalement.

— Je ne dors pas... Vous me voyez, mademoiselle, aux prises avec une grosse tentation.

— Une tentation? Je devine, vous voulez une seconde tasse de thé.

— Ne riez pas, c'est sérieux, il s'agit de vous. Me permettez-vous de dire à quoi je pensais?

— Je le permets.

— Je me demandais comment il peut se faire que vous ayez

quitté un ami aussi parfait que M. Marsham, et comment il a pu se résoudre à se séparer d'une amie telle que vous.

Elle a hésité quelque peu à répondre. — Soyez sûr, monsieur, a-t-elle dit en relevant la tête, que si je ne raconte pas cette partie de mon histoire, c'est qu'elle ne me fait pas honneur.

— Je l'avais déjà pensé.

— Vraiment! Qu'avez-vous supposé?

— Oh! rien;... j'aurais craint de vous manquer de respect.

— Voilà qui est bien dur! — Son regard s'est animé, et elle m'a regardé avec émotion. — J'ai tenté, il est vrai, une action hardie, un coup de tête désespéré; mais je n'ai fait aucun mal, croyez-le, monsieur.

— Vous ne m'avez pas compris; j'ai voulu dire que toute supposition, si innocente qu'elle fût, me semblait encore injurieuse quand il s'agit de vous.

Elle est restée préoccupée, et plusieurs fois j'ai surpris dans la soirée ses yeux arrêtés sur moi.

GUILLAUME A ALBERT.

La Haie-au-Loup, 1er mai.

La colère de Lucie me semblait si certaine et si légitime que je me suis prudemment abstenu de paraître à la Prée pendant quelques jours. Je commençais pourtant à regretter les griffes élégantes de ma charmante ennemie, et je méditais quelque diplomatique rentrée en grâce, quand un petit billet parfumé m'est arrivé hier et a prévenu mes bonnes résolutions.

« Ne pensez-vous pas que les giboulées d'avril n'ont aujourd'hui plus d'excuse? Venez vite me consoler de ce beau soleil qui éclaire si cruellement ma solitude. » Telle est la petite prose quintessenciée qui m'a fait courir d'un bond à la Prée. Je suis arrivé aussi rayonnant que le soleil, et j'ai été mieux accueilli que lui. Lucie s'est montrée gracieuse, enjouée, tendre, soumise; elle a ri, elle a pleuré, — non pas assez cependant pour rougir ses beaux yeux. Elle m'a même avoué qu'elle s'était ennuyée à mourir ces derniers jours, et, comme je nommais M. de Lorgis, elle a eu un sourire indéfinissable. — C'est un gentil garçon, meilleur que vous, Guillaume (elle m'a appelé Guillaume). Je crois, Dieu me pardonne, que le pauvre garçon m'aime véritablement. — Ses yeux et son sourire immolaient à mes pieds l'amour de M. de Lorgis et M. de Lorgis lui-même.

Qu'aurais-tu fait? je te le demande; mais toi, tu es un musée de vertus surnaturelles : tu aurais boutonné ta redingote jusqu'au menton, et tu te serais mis en garde, les yeux fermés et les poings aussi. Je suis moins farouche, et si je ne me suis pas livré pieds et

poings liés à l'enchanteresse, ce n'est qu'à grand'peine et non sans quelque dommage : nous sommes sur la limite indécise qui sépare la chasse en plein champ de la chasse réservée. Lucie m'attire, elle me plaît, et je l'aime sans doute, puisqu'à chaque instant je suis sur le point de le lui dire. Si parfois je la juge sévèrement, je ne puis cependant me passer d'elle : ses défauts m'amusent, sa gentillesse me charme. Ne serait-il pas temps d'ailleurs d'en finir avec ce vagabondage du cœur qui n'a plus à mon âge ni grâce ni excuse?

Même jour.

Je viens de rentrer par une pluie battante : les giboulées n'ont pas dit leur dernier mot. On me remet ta lettre : tu te maries! tu aimes, tu es aimé!... Heureux Albert, ne demande plus rien à la vie, ta vertu a reçu sa récompense. Crains de désirer maintenant; que les beaux yeux de ta Louise ferment à jamais ton horizon! C'est dans une soirée comme celle-ci, quand la pluie et la grêle battent les murailles, quand le vent secoue impatiemment les volets, c'est alors qu'il fait bon être deux près de la flamme joyeuse, dans un petit salon bien chaud et bien clair. C'est ainsi que vous êtes tous les deux peut-être, penchés l'un vers l'autre, les mains dans les mains : nulle inquiétude, nul remords entre vous. Vous pouvez sans trembler voir venir le lendemain. L'avenir est à vous, heureux amis, heureux Albert!

Comme le bonheur doit te rendre grave, toi qui n'as jamais su rire! Il me semble te voir... Et ta jeune femme!... Grande, élancée, fine et robuste à la fois, avec d'épaisses ondes de cheveux noirs et des yeux rêveurs qui pénètrent comme une molle flamme jusqu'au cœur... Mais qu'est-ce que je dis là? Tu m'as fait le portrait de ta Louise : elle est blonde et fraîche comme l'épine fleurie. Je rêve vraiment, ou plutôt, sans y prendre garde, je peins Flamen, qui est là devant moi...

Ah! mon ami, si cette charmante fille n'était pas si étrangement enveloppée de mystère, si elle avait un passé limpide comme la fontaine de Baranton, un état civil régulier, un brave homme de père qui, au lieu de lui donner une éducation de libre penseur, lui aurait appris avant toute chose à croire en Dieu et à aimer son mari, c'est à elle qu'il serait doux de confier son bonheur!... Hélas! pourquoi ne peut-on cueillir les étoiles comme les fleurs de nos jardins?

P. Albane.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

UN PRÉJUGÉ

SUR L'ART ROMAIN

Si les premiers siècles de l'histoire romaine sont obscurs, les Romains ont singulièrement contribué à accroître cette obscurité. Les récits de leurs annalistes sont souvent invraisemblables; des mensonges dictés par un faux orgueil cachent les sources et effacent les traces du passé. L'archéologie a fait surgir du sol des ruines et des preuves irrécusables; elle a redressé le témoignage des hommes par le témoignage indirect, mais incontestable des monumens. Elle est appelée à prêter à l'histoire un concours chaque jour plus efficace, puisqu'elle pénètre chaque jour, par ses découvertes, au sein de la civilisation étrusque et de la civilisation primitive des Romains.

Un des préjugés historiques les plus enracinés, parce que les auteurs latins l'ont unanimement répandu, s'étend sur une période de cinq cents années et, pour ainsi dire, sur l'art romain tout entier. Comment la postérité n'aurait-elle pas cru un peuple qui s'accusait lui-même en disant: « Pendant cinq siècles, nous avons été sans arts, grossiers, ennemis du beau; nous avons méprisé les artistes, et nos mains rudes n'ont manié que les armes ou la charrue? C'est la Grèce qui nous a initiés à des jouissances délicates; c'est elle qui nous a envoyé ses architectes et ses sculpteurs; c'est elle qui a rempli Rome de ses dépouilles, qui étaient autant de chefs-d'œuvre : de cette heureuse invasion date l'art romain. » Un poète a immortalisé cette opinion par des vers gravés dans toutes les mémoires :

> Græcia capta ferum victorem cepit et artes
> Intulit agresti Latio.

« La Grèce conquise a conquis son vainqueur sauvage; elle a fait régner l'art dans l'agreste Latium. »

La simplicité puritaine de Caton et des républicains austères s'alarmait de voir la mollesse et le luxe s'introduire à Rome à la suite de l'art; ils vantaient la rudesse patriarcale des ancêtres pour piquer d'honneur leurs descendans. Les satiriques à leur tour, pour mieux fronder la corruption de l'empire, exaltaient les vertus de la vieille Rome, et chantaient *la cabane de Romulus, couverte de chaume*, et *la vaisselle noire du bon Numa*. Ainsi s'est formée dès l'antiquité une opinion fausse qui calomnie le génie latin, et contre laquelle la science peut déjà protester. Les Romains, au lieu de proclamer l'Étrurie la mère de leur civilisation, ont fait disparaître les annales et la langue des Étrusques; ils auraient détruit volontiers jusqu'au souvenir de voisins auxquels ils devaient trop pour ne pas se montrer ingrats. La Grèce était loin, elle était asservie; il leur coûtait peu de tout rapporter à la Grèce. Il est juste aussi de tenir compte de l'engoûment produit par l'admiration des chefs-d'œuvre grecs, par la nouveauté, par la mode qui faisait rejeter avec dédain les ouvrages anciens, de même qu'on rougissait de la grossièreté du moyen âge sous Louis XIV.

Les modernes ont cru un peuple orgueilleux qui s'accusait par de tels aveux. L'esprit humain aime ce qui est tranché, absolu, facile à classer. L'histoire de l'art devenait en effet bien simple : « l'art romain n'avait pas existé avant la conquête de la Grèce; après la conquête, il se confondait avec l'art grec. »

Je voudrais, dans un tableau rapide, montrer combien les faits s'accordent peu avec l'opinion reçue. L'art romain existait, il s'était constitué, il avait son caractère propre, il s'était dégagé du caractère étrusque, il avait produit des œuvres considérables avant que la Grèce fût soumise, avant qu'elle fût ouverte. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil, d'abord sur l'époque des rois, ensuite sur les trois premiers siècles de la république.

I.

Dès que Rome est fondée et qu'elle se construit, l'influence des Étrusques y est sensible, bientôt persistante, enfin exclusive.

Romulus, cette personnification des efforts et des luttes d'une ville naissante, représente une période indéterminée; mais déjà la tradition rattache la civilisation romaine à la civilisation étrusque : elles n'étaient séparées en effet que par la largeur du Tibre. Dans le récit de la fondation de Rome, on reconnaît la discipline reli-

gieuse et le système de construction des Toscans. La manière dont l'enceinte de la ville est tracée avec la charrue, le *pomœrium*, les trois portes, tous les rites observés sont autant d'emprunts faits à l'Étrurie. Un témoignage plus éloquent confirme la vérité des traditions. Les murs de la ville primitive, de la Rome carrée (*Roma quadrata*), se voient encore sur le Palatin. Les fouilles dirigées par M. Pietro Rosa en ont fait reparaître des restes qui se relient à ceux que l'on connaissait déjà. La taille des pierres, l'appareil, la distance et l'agencement des joints, les proportions des matériaux, tout rappelle les murs qui entourent les villes étrusques : on les dirait bâtis par les mêmes ouvriers. Les insignes de la royauté et du triomphe, la chaise curule, le bâton augural, le sceptre surmonté d'un aigle, la robe de pourpre brodée de palmettes d'or, les bulles d'or au cou des jeunes patriciens, les jeux publics et les histrions, tout ce qui touche à l'art ou à l'éclat public est étrusque. Le cirque où les Sabines sont enlevées, aussi bien que les bracelets d'or qui séduisent Tarpéia, nous font songer à l'architecture ou à l'industrie des Tyrrhéniens.

Sous Numa, qui représente à son tour l'élément sabin, l'établissement des lois, du droit des gens, du sacerdoce et du culte, est réglé souvent par l'exemple de la docte et religieuse Étrurie. Parmi les monumens élevés durant la période que Numa personnifie, je citerai le cloître des vestales, que les Romains appelaient l'*atrium de Vesta*. Le seul mot d'*atrium*, qui nous reporte à *Hatria*, la ville étrusque où ce genre de construction avait d'abord été appliqué, laisse entrevoir une cour entourée de quatre portiques en bois. Les cellules où logent les vestales aux cheveux rasés et la prêtresse qui les dirige sont disposées sur les quatre côtés, et leurs portes ouvrent sur les galeries. C'est véritablement un petit cloître; c'est le principe dont l'art chrétien s'emparera pour l'appliquer aux cloîtres de l'Orient et plus tard de l'Occident. Du reste, le sacre prétendu de Numa, tel qu'il est décrit par Tite-Live, la science augurale, l'étude des phénomènes de la foudre et le temple élevé à Jupiter *Elicius*, qui enseigne à diriger la foudre, le culte du dieu Terme, gardien des héritages et consécrateur de la propriété, montrent de nouveau que si l'action de l'Étrurie n'a encore à Rome aucun caractère politique, l'élément toscan n'en pénètre pas moins, à la suite des idées religieuses, pour servir les besoins matériels.

Cependant Rome agrandie va commencer à exciter l'attention des Étrusques et peut-être leur convoitise. La création du port d'Ostie par Ancus Martius, la construction d'un pont sur le Tibre multiplient les relations, les points de contact et bientôt les occasions d'hostilité. C'est pour cela que le plancher du pont est mobile, et

qu'on retire les madriers dès qu'on craint une incursion; c'est pour cela que le Janicule, la colline la plus voisine du Tibre, est fortifiée contre les Étrusques. On ne continue pas moins à employer les architectes et les ouvriers toscans, et l'on construit cette belle citerne voûtée qui protégeait la source jaillissant au pied du Capitole. L'orifice de la citerne était enveloppé lui-même par une construction à fleur de sol, d'appareil étrusque, aussi bien que la voûte. Plus tard, la source fut détournée, et la citerne vide devint la *prison Mamertine*, qui est demeurée immuable et qu'on montre à l'admiration des voyageurs. Si la tradition n'y avait point consacré le souvenir de saint Pierre captif, on enlèverait le dallage plus récent qui est surhaussé, et l'on ferait reparaître l'eau, qui se perd dans les terrains et qu'on voit sourdre à travers les fissures des dalles.

Les travaux prirent un plus large essor lorsque Rome fut gouvernée par des souverains étrusques dont les Latins eux-mêmes n'ont pu détruire le souvenir. Du moins ont-ils altéré l'histoire de façon à la rendre presque impénétrable. Les rois étrusques étaient-ils des *podestats* délégués par la puissante Tarquinies? Étaient-ce des chefs d'aventuriers qui, à la tête de bandes redoutées, se faisaient rois par droit de conquête, se chassant ou se remplaçant les uns les autres, ainsi que les *condottieri* du moyen âge? L'occupation de Rome ne fut-elle pas plutôt un acte politique et réfléchi de toute la confédération, qui, entraînée par sa force d'expansion, avait franchi le Tibre, poussé jusqu'aux plaines de l'heureuse Campanie, où elle fonda Capoue, Vulturnum, Abella, Nola et d'autres villes qui formaient dans le sud de l'Italie une nouvelle confédération de douze cités? L'étude de l'histoire générale ne suffit pas pour dissiper ces ténèbres, mais elle suffit pour faire rejeter les fables et les anecdotes inventées par l'orgueil romain. La réalité des rois étrusques de Rome est confirmée par des monumens récemment découverts. Ainsi le nom de Tarquin est bien étrusque, puisqu'on le peut lire gravé ou écrit trente-cinq fois dans une crypte funéraire de Cœré, sous la forme *Tarchnas*. Claude, l'empereur archéologue, qui avait étudié les archives de la vénérable Étrurie, a raconté sur les tables de bronze de Lyon l'histoire de Servius Tullius en nous avertissant qu'il était Étrusque et s'appelait *Mastarna*.

« A Tarquin l'Ancien, dit-il, succéda Servius Tullius : nos historiens le font naître d'une captive nommée Ocrisia, tandis que les auteurs étrusques en font le fidèle compagnon de *Cœles Vibenna*. Les vicissitudes d'une vie aventureuse le chassèrent de l'Étrurie avec les débris de l'armée de Cœles. Cette armée occupa une des sept collines qui prit le nom de *Cœlius*, du nom du chef. Quant à Mastarna, car c'était son vrai nom, je le répète, il exerça la puis-

sance souveraine, et en usa pour le plus grand bien de l'état. » Or l'archéologie justifie le témoignage de Claude par une preuve éclatante. Il y a peu d'années, un correspondant de l'Institut de France, M. Noël Des Vergers, aidé de M. Alessandro François, a découvert à Vulci un tombeau décoré de peintures qui sont les plus importantes et les plus belles de l'Étrurie. Sur une des parois de la chambre sépulcrale est peint Achille immolant les prisonniers troyens aux mânes de son cher Patrocle; sur l'autre paroi sont figurés également la tendresse et le dévouement d'un ami, mais le trait est emprunté à l'histoire nationale. Cœles Vibenna a été fait prisonnier avec ses compagnons; Mastarna accourt, tue ses ennemis, coupe ses liens, lui sauve la liberté et la vie. Les noms tracés par le peintre au-dessus de chaque personnage ne permettent point le doute; peut-être même la scène se passe-t-elle à Rome, car Tarquin prend part à l'action, et on lit auprès d'une figure de femme effacée le nom de Tanaquil, femme de Tarquin.

Du reste, les monumens construits par les dominateurs étrusques à Rome attestent leur origine aussi bien que leur puissance. Les murs grandioses dont ils entourèrent la ville existent encore : on les voit, non-seulement au-dessous du Capitole, mais dans la *vigna Macarona*, sous le couvent de Sainte-Sabine, dans les jardins du palais Colonna, sous le casino de la *vigna Barberini*. L'enceinte avait près de deux lieues de tour; d'immenses fossés complétaient la défense de ces murailles du plus solide appareil, et au temps d'Horace on en faisait un lieu de promenade, abrité et recherché comme nos boulevards. Que dire de ces admirables cloaques, construites pour durer éternellement, sous les voûtes desquelles les voyageurs se promènent en barque? Dans le principe, la *cloaca maxima* n'était point un égout, mais un canal couvert qui jetait dans le Tibre les eaux du Vélabre, desséchait le marais, et préparait un emplacement plus vaste et plus salubre au futur forum. Du même coup on chassait les eaux stagnantes de la vallée qui sépare le Palatin de l'Aventin, et l'on y construisait le grand cirque, théâtre de tant de courses et de tant de fêtes. Les temples s'élevaient à l'envi : les deux temples de la Fortune, si justement adorée par les aventuriers toscans; le temple de Diane sur l'Aventin, le temple de Jupiter Latialis, au sommet du Monte-Cavo, détruit par le dernier des Stuarts; enfin le célèbre temple qui couronnait le Capitole. Tandis que Tite-Live nous assure que le triple sanctuaire capitolin a été bâti par des ouvriers étrusques, l'architecte Vitruve en décrit le plan et les proportions. Les trois sanctuaires parallèles sont enveloppés par un même péristyle et précédés par un portique commun; la longueur totale de l'édifice ne surpasse que d'un sixième

la largeur. Le sanctuaire de Jupiter est au milieu, plus spacieux que ceux de Junon et de Minerve, qui sont adjacens. Les colonnes, les chapiteaux, l'entablement, les frontons en charpente, l'assemblage et la décoration, tout est étrusque, de sorte que l'on trouve déjà constituées à Rome les trois applications de l'art de bâtir, c'est-à-dire l'architecture militaire, l'architecture civile et l'architecture religieuse. Or, du moment que l'architecture était importée d'une manière aussi complète, on peut augurer que les arts plastiques, encore dans l'enfance, étaient soumis aux mêmes conditions.

Aussi ni les Romains ni les historiens modernes n'ont-ils nié l'influence de l'Étrurie sous les rois, mais ils l'ont présentée comme un accident qui cesse avec la royauté. « Les Étrusques partis, l'art disparaît. La république, avec son cortége de vertus et de pauvreté, ramène une sorte de barbarie. On prend en haine les Étrusques aussi bien que les Tarquins, l'art et la délicatesse à l'égal de la tyrannie. Les monumens élevés pendant la période royale rappellent au peuple ses souffrances et le temps où il subissait la corvée ainsi que des prolétaires toscans. Denys d'Halicarnasse ne fait-il pas dire à Brutus dans sa harangue au peuple : *Les Tarquins vous forçaient, comme des esclaves achetés, à mener une vie misérable, taillant la pierre, coupant le bois, portant d'énormes fardeaux, et passant vos jours dans de sombres abîmes* (les cloaques et les carrières)? Ne racontait-on pas que plusieurs citoyens romains s'étaient tués pour échapper à tant de misère, mais que le cadavre des suicidés, attaché à une croix, avait été livré aux vautours, la persécution s'étendant au-delà de la mort? »

Ainsi le poids intolérable de ces gigantesques entreprises aurait contribué autant que l'insolence superbe des Tarquins et le viol de Lucrèce à faire éclater la révolution. Je me garderai bien de soutenir le contraire, et je crois même, par l'exemple des temps modernes et du règne de Louis XIV notamment, que les travaux qui doivent exciter l'admiration de la postérité sont parfois odieux aux peuples qui les exécutent, car le despotisme, pressé de jouir, n'admet ni répit, ni économie, ni lenteur sagement mesurée. Toutefois Rome n'aurait point songé à secouer le joug des Tarquins, si les événemens n'avaient servi ses projets d'affranchissement. La fin du VIe siècle avant Jésus-Christ fut une ère de liberté pour la plus grande partie du monde antique; les colonies grecques de l'Asie-Mineure, Athènes et la plupart des villes de la Grèce, les riches cités du sud de l'Italie et de la Sicile, sont agitées par un souffle généreux, et s'efforcent de reconquérir leurs droits. Partout les aristocraties sont abaissées, les tyrans renversés, et ce mouvement, qui se propage comme la flamme, marque l'aurore du grand siècle

de Périclès. L'Étrurie reçut le contre-coup de ces révolutions : elle fut pénétrée par les idées nouvelles; des guerres civiles éclatèrent au sein des villes, et la constitution séculaire de la confédération fut altérée. Ces troubles eurent pour résultat immédiat de relâcher le lien fédéral, et les Latins, émus eux-mêmes par l'amour de la liberté, crurent l'occasion favorable pour se délivrer à la fois de leurs rois et de la domination étrusque.

Tout le monde sait comment la royauté fut définitivement abolie. Ce que l'on sait moins, c'est que Rome fut soumise de nouveau par les Étrusques et rattachée à leur confédération d'une manière étroite. La rébellion des Romains et leurs premiers succès contre les villes alliées des Tarquins émurent les Toscans et suspendirent leurs querelles intestines. On s'intéressait peu aux podestats chassés, et on les abandonna assez promptement; mais on ne pouvait abandonner la clé du Tibre, c'est-à-dire Rome; on ne pouvait laisser couper les communications avec la Campanie et les douze cités qui formaient la confédération du sud. Porsenna, *lars* de Clusium, fut reconnu pour chef militaire; l'armée, formée des contingens réglés par la loi et fournis avec zèle par chacun des peuples de la Toscane, vint assiéger Rome. Rome, incapable de résister à tant de forces réunies, ou capitula ou fut prise. Ce souvenir révolta plus tard l'orgueil du peuple-roi; on le déguisa sous d'héroïques légendes; on nia même un fait que l'éloignement des temps permit d'altérer. Porsenna ne fut plus qu'un voisin débonnaire, encadré par les figures romanesques de Scævola, de Clélie et d'Horatius Coclès; mais la critique moderne ne se paie plus d'anecdotes, et confond les mensonges officiels imposés aux écrivains latins par les aveux involontaires des historiens eux-mêmes. Quand ils nous font savoir, par exemple, que le sénat envoya les insignes de la royauté à Porsenna, c'est-à-dire le sceptre, la robe de pourpre et le trône d'ivoire, il est aisé de discerner qu'un tel hommage était moins un acte de reconnaissance qu'un acte d'éclatante soumission. S'ils parlent des otages livrés avec Clélie, nous songeons aussitôt que ce sont les vaincus d'ordinaire, et non les vainqueurs, qui remettent des gages d'obéissance et de fidélité. Pline le naturaliste, qui n'était point sur ses gardes lorsqu'il décrivait les métaux, et qui oubliait les fictions de la politique tandis qu'il poursuivait la science et la vérité, a écrit cette phrase : *Dans le traité que Porsenna accorda au peuple romain, nous trouvons cette clause expresse que les Romains renonceraient à l'usage du fer, excepté pour cultiver la terre.* Quoi! livrer ses armes, convertir tout le fer qu'on possède pour se défendre en bêches et en socs de charrue! Quelle condition est plus dure, quel abandon plus humiliant? Du reste, Tacite, le grave et vé-

ridique historien, a eu entre les mains une pièce que Tite-Live avait ignorée, ou qu'il n'avait osé publier. Après l'incendie du Capitole, Vespasien reconstitua les archives, qui avaient péri, en réunissant les documens dispersés ou cachés dans toute l'Italie. Tacite connut alors le véritable traité de Porsenna : c'est pourquoi, en déplorant la destruction du Capitole par la faction de Vitellius, il s'indigne et s'écrie que jamais une semblable profanation n'avait été commise, ni lorsque les Gaulois s'étaient emparés de la ville, ni *lorsque Rome s'était rendue à Porsenna.*

En effet, qu'on rapproche dans le second livre de Tite-Live et dans le cinquième de Denys d'Halicarnasse le récit des négociations avec le lars de Clusium, la vente fictive de ses biens, sa générosité envers les Romains, les soins merveilleux dont les Romains entourent son armée, la nomination de deux dictateurs, à cinq ans d'intervalle, qui s'appelaient *lars* ou *lartius*, titre propre aux Étrusques; qu'on oppose les témoignages contradictoires des Romains et leurs commentaires embarrassés, et l'on ne doutera plus de la prise de Rome par les Étrusques. Ils ne pouvaient souffrir à aucun prix que les communications fussent interrompues entre les deux confédérations du centre et du sud de la péninsule. Ce résultat obtenu, ils firent bon marché des Tarquins; après avoir désarmé Rome, ils la traitèrent avec douceur : ils lui laissèrent sa constitution intérieure et ses libertés civiles, en assurant leur suprématie, leur droit de passage, et en resserrant le lien fédéral.

C'est pourquoi, dès le premier siècle de la république, les relations de Rome avec l'Étrurie furent, non pas rompues, mais aussi fréquentes que jamais. Les pontifes aussi bien que les hommes d'état gagnaient à ce commerce et recherchaient les leçons de leurs voisins, plus civilisés et habiles dans l'art de se concilier la faveur des dieux. On envoyait chaque année de jeunes patriciens, appartenant aux premières familles, résider à Cœré, afin d'y apprendre la langue et les rites étrusques. Ces relations expliquent l'ardeur avec laquelle les Romains secoururent Clusium menacé par les Gaulois; elles expliquent pourquoi ils confièrent leurs femmes, leurs enfans et leurs dieux, c'est-à-dire ce qu'ils avaient de plus précieux, aux habitans de Cœré, lorsque la défaite de l'Allia les réduisit à abandonner Rome. Au lieu de s'adresser à quelque peuple des montagnes ou à une colonie grecque, ils ne virent point d'amis plus sûrs que les Étrusques, et dans la détresse, leur première pensée fut pour eux.

Plus on étudie les détails de la vie romaine pendant les premiers siècles de la république, plus on y sent les emprunts faits à l'Étrurie : religion, sacrifices, colléges de devins, culte des lares,

costumes des magistrats et pompe triomphale, jeux publics, festins, industrie, tout atteste les efforts des Romains pour imiter les Étrusques, ou, si l'on veut, leur impuissance à résister au courant d'une civilisation supérieure. L'art présente les mêmes indices, et les faits prouvent assez que les républicains, loin de répudier les grands travaux des rois, les continuèrent et s'en firent honneur. Les patriciens, du reste, s'étaient partagé le pouvoir royal, et jusqu'à ses insignes. Le temple de Jupiter Capitolin, construit sous deux règnes, fut achevé pendant les premières années de la république. Aussitôt un débat s'éleva entre les consuls, Horatius Pulvillus et Valérius Publicola, chacun réclamant la gloire de présider à la consécration. Valérius était absent; sa famille et ses cliens prirent son parti; toute la ville fut en émoi, et rien ne prouve mieux que le souvenir des Tarquins ne faisait haïr ni les monumens qu'ils avaient élevés ni l'art étrusque. Les cloaques ne parurent point non plus si odieuses et si indignes d'être imitées, puisque dès la fin du premier siècle de la république on construit l'émissaire d'Albano, cet admirable souterrain voûté qui traverse la montagne et sert encore à l'écoulement des eaux du lac. Des artistes étrusques bâtirent la maison de Valérius Publicola; or ce ne fut point la beauté de ce palais qui excita les soupçons du peuple, mais sa situation sur le Palatin : on craignait qu'il ne se transformât en forteresse, et ne facilitât un coup de main contre la liberté. La sculpture non plus ne fut point proscrite : la louve de bronze du Capitole, le buste de Brutus, quelle qu'en soit la date, montrent l'importance et le style purement étrusque des œuvres commandées officiellement. Les images des ancêtres, qui remplissaient l'atrium des familles nobles et qu'on multipliait religieusement, supposent un développement continu de la plastique. L'industrie suivait l'art, ou plutôt elle le précédait. Les mœurs républicaines n'étaient point aussi attachées à la pauvreté que l'ont prétendu plus tard les moralistes, qui vantaient le passé pour condamner le présent. Les dames romaines étaient couvertes de bijoux qui furent, dans les crises suprêmes, d'un grand secours pour le trésor public. Camille trouva sans peine 1,000 livres pesant d'or pour éloigner les Gaulois. Il ne faut pas oublier que la *rue des Toscans* (*Tuscus vicus*) était une des plus fréquentées de Rome, qu'elle était au pied du Capitole et du Palatin, que les artistes étrusques y vivaient nombreux et riches, que la faveur publique les protégeait, orfévres, potiers, fabricans de bronze ou sculpteurs, marchands d'armes ou de miroirs, de candélabres ou de trompettes. Là aussi se rencontraient les belles courtisanes venues d'Étrurie, que la sévérité des mœurs républicaines ne chassait point de la ville, à ce qu'il paraît. Enfin on ne peut qu'être frappé du témoignage de

Varron, qui nous assure que de son temps tous les temples étaient remplis d'objets d'art venus d'Étrurie. Le pillage les avait accumulés autant que le commerce, puisque de la seule ville de Vulsinii l'armée romaine avait rapporté deux mille statues. Rome elle-même devait avoir l'aspect d'une ville étrusque avant d'être brûlée par les Gaulois; c'est pourquoi les citoyens, au lieu de remuer des montagnes de cendres et de rebâtir une cité entière, trouvaient naturel de transférer la capitale à Véies, prise récemment et dépeuplée. Rien ne les choquait, rien ne leur paraissait insolite et gênant dans une ville étrusque : ils se trouvaient chez eux. Il fallut toute l'éloquence de Camille et tous les efforts du sénat pour retenir les Romains sur le sol natal et leur faire reconstruire leurs maisons. L'incendie des Gaulois fut pour Rome ce que l'incendie de Xerxès avait été pour Athènes : l'occasion de se relever en désordre, à la hâte, mais rajeunie, plus belle, et bientôt parée de chefs-d'œuvre.

Il ne faut donc pas admettre sans réserve le paradoxe de la simplicité républicaine et les déclamations banales contre la grossièreté de l'aristocratie romaine. Les patriciens de Rome, s'ils n'eurent que tard le goût du luxe et des jouissances personnelles, eurent toujours l'amour de la grandeur publique; ils ne reculaient devant aucun sacrifice dès qu'il s'agissait de l'éclat de leur ville. Selon l'expression du poète, leurs ressources privées étaient modiques, leurs ressources publiques immenses. Les dépouilles des vaincus alimentaient sans cesse le trésor. Les magistrats tenaient à honneur de se ruiner pour justifier leur élection ou pour gagner de nouveau les suffrages du peuple. Un patriotisme passionné, le désir de se concilier la faveur des dieux, des vœux ou des superstitions profitables à l'art, un noble orgueil qui voulait immortaliser une victoire ou rappeler les services rendus par les ancêtres, la nécessité d'occuper les plébéiens et de leur distribuer des salaires mérités, tout contribuait à faire entreprendre par les chefs de l'état de belles constructions en temps de paix, de grands travaux en temps de guerre, car l'armée romaine était une armée d'ouvriers, prompte à construire les voies, les ports, les aqueducs, soumise encore à la corvée des Étrusques, quoique cette corvée fût ennoblie par l'égalité militaire et par la discipline. Je ne puis m'empêcher de voir dans l'aristocratie de Rome le type de ces fortes aristocraties qui ont illustré les républiques italiennes au moyen âge, la république de Venise notamment, dont les chefs accroissaient la splendeur aux dépens de tout l'Orient. Dans le principe, les patriciens romains confondaient peut-être les artistes avec les artisans, mais ils aimaient l'art. N'est-ce pas un fait singulièrement significatif que de voir un Fabius, c'est-à-dire un membre de la plus illustre famille, obtenir

le surnom de *peintre* (*pictor*) et décorer de ses mains un temple tout entier? Le poète tragique Pacuvius, neveu du grand Ennius, suit son exemple et peint le temple d'Hercule. L'architecture surtout, qui est l'expression d'un peuple et la manifestation directe de sa grandeur, fut encouragée par les Romains. Tout était prétexte pour élever un monument, et l'émulation redoublait dès qu'il s'agissait de le consacrer. Le lendemain de la fondation de la république, les consuls se disputent le droit d'inaugurer le temple de Jupiter Capitolin. La querelle ne sera pas moins vive entre Servilius et Appius Claudius pour la dédicace du temple d'Hercule l'an de Rome 493. Après la victoire du lac Régille, on bâtit un temple à Saturne, un autre aux Dioscures. Spurius Cassius, pour frapper l'imagination du peuple, construit à ses frais un temple somptueux et le dédie à Cérès. Il est mis à mort : aussitôt le sénat prélève sur ses biens confisqués une somme considérable afin de faire couler en bronze une statue de la déesse. Appius Claudius, à son tour, fait édifier le temple de Bellone, et obtient ainsi le droit d'y suspendre les portraits de ses ancêtres peints sur des boucliers. Les auteurs anciens nomment trente et un temples bâtis par la république avant la conquête de la Grèce, et ce nombre sera au moins doublé, si l'on considère ceux qu'ils ont dû omettre, puisqu'ils ne citent les monumens qu'incidemment, pour préciser une date, alléguer un fait, encadrer un récit. Outre les temples, les grands travaux d'utilité publique qui caractérisent l'art romain, les vastes édifices qu'exigent les affaires et les plaisirs d'un peuple libre, sont entrepris avant la conquête de la Grèce, voies, ponts, aqueducs, cloaques, émissaires, forums, curies, cirques, monumens honorifiques, avenues de tombeaux prolongées à travers la plaine de Rome. Les Romains ont eu bien tort de répudier leur passé quand ils se sont laissé enivrer par les séductions de l'art grec. Non, ils n'ont point été des barbares pendant cinq siècles; non, ils n'ont pas méprisé les arts et vécu sous le chaume, ou sacrifié dans des sanctuaires grossièrement préparés; non, ils n'ont pas repoussé les œuvres de la sculpture, les bronzes soigneusement ciselés, les meubles élégans, les bijoux, et même les produits de l'industrie étrusque, sans cesse importés et bientôt fabriqués à Rome. Les Romains ont subi l'influence salutaire que l'art d'un peuple exerce sur l'art de voisins moins avancés; ils ont reçu beaucoup des Étrusques, ils se sont approprié énergiquement ce qu'ils ont reçu, et je vais essayer d'expliquer pourquoi l'art grec, avant d'être triomphant, a rencontré chez les Latins une opposition raisonnée qu'on pourrait croire nationale.

II.

Les Romains unissaient par excellence à l'esprit de conquête l'esprit d'assimilation, qui rend les conquêtes durables, surtout les conquêtes intellectuelles. Ils ont emprunté beaucoup aux sociétés qu'ils renversaient et aux pays qu'ils soumettaient; mais leurs emprunts étaient dirigés par un sens pratique, par une forte conception de leurs besoins, par une volonté nette de tout marquer au sceau de l'unité. Rome était ouverte à toutes les idées, à la condition que toutes les idées devinssent romaines et fussent subordonnées à ses usages comme à ses lois. Les religions étaient admises sans conflit, des temples étaient élevés aux nouveaux cultes, dès que ces nouveaux cultes sacrifiaient aux dieux du Capitole et s'associaient aux prières faites au nom de l'état. Sérapis, Mithra, Sabazius, les divinités de l'Orient le plus reculé eurent des autels dans le grand Panthéon romain, parce que leurs adorateurs reconnaissaient la religion d'état. On remarquera en effet que les magistrats romains ne disaient jamais aux chrétiens qu'ils faisaient torturer : « Renoncez à votre Dieu, » mais bien : « Sacrifiez aux nôtres! » De même, dans les lettres, les Latins ne commencèrent à être de simples traducteurs des Grecs que pour devenir leurs émules et pour fonder une littérature nationale. On voulut sur la scène des personnages portant la toge romaine et non plus le pallium grec. Plaute, dans des cadres grecs, peignit surtout les mœurs romaines; Virgile se fit le rival à la fois d'Hésiode et d'Homère, et, quoique leur imitateur, il tendait par un effort continu à créer des œuvres nationales; Horace soumit à la même transformation la poésie lyrique, en même temps qu'il illustrait un genre proprement latin, la satire. Ce don d'assimilation, les Romains l'avaient manifesté de bonne heure en présence de l'art étrusque. S'ils avaient adopté ses principes et ses formes, ils avaient modifié et singulièrement agrandi ses applications. Ils avaient repoussé les sujets, les symboles, les monstres, les représentations fantastiques, que l'Étrurie avait empruntés à l'Orient pour les reproduire par des sculptures et des peintures innombrables; leur sens droit et pratique répugnait aux chimères; ils étaient déjà les représentans du génie occidental. Ni la mollesse ni les images voluptueuses de l'Étrurie n'avaient eu accès à Rome. Les Romains ne chargeaient point leurs doigts de bagues et de pierres finement gravées, mais ils devancèrent les Étrusques dans l'art de frapper la monnaie, moyen d'étendre leur influence, leur commerce, leur domination. L'architecture les avait surtout séduits, et cependant ils la marquèrent, dès les premiers siècles de la répu-

blique, d'une empreinte forte, grandiose, nationale. Ce ne furent point les Étrusques qui leur apprirent à bâtir avec des blocs de rochers de forme polygonale des voies admirables qui devaient éternellement durer. L'arc plein-cintre et la voûte leur furent transmis par les architectes toscans; mais on ne trouve en Toscane ni les aqueducs magnifiques, à trois étages superposés, ni les ponts qui ont bravé l'effort du temps et qu'on voit encore à Rome, ni les arcs de triomphe, ni les tunnels et les cloaques gigantesques que la république a construits. Comment donc s'étonner si le génie romain, devenu plus puissant et plus mâle, a réagi sur l'art grec à son tour, se l'est assimilé, a profité de sa richesse et de sa splendeur, en le pliant à ses besoins, à ses convenances, à sa sévérité? Tout était instrument dans les mains de Rome; les autres civilisations étaient ses tributaires; elle y prenait son bien, et tout venait se fondre dans le creuset de la grandeur romaine.

Les historiens latins contiennent de trop rares détails sur les arts pour qu'il soit facile d'alléguer les preuves de ce que j'avance; mais la rareté même des faits de ce genre rend plus significatifs ceux qu'on peut recueillir. Jusqu'à la guerre de Pyrrhus, les Romains connurent mal les Grecs : quoiqu'ils eussent envoyé des ambassadeurs copier à Athènes les lois de Solon, ils méprisaient trop les étrangers pour les étudier. Ils avaient quelques rapports avec les colonies grecques du sud de l'Italie, ils n'en avaient point avec la Grèce proprement dite. Rien ne montre mieux leur ignorance des affaires helléniques que le rapprochement de deux statues érigées en plein comice, au-dessus du Forum, de manière qu'elles présidaient en quelque sorte à la majesté des assemblées politiques. L'une des statues représentait Pythagore, un voisin, le grave législateur du sud de l'Italie, et ce choix était digne de Rome. L'autre représentait Alcibiade, l'efféminé, le dissolu, le contempteur des dieux et des lois de la patrie, que les Romains se figuraient sans doute aussi sage que Pythagore et dont ils n'entendirent parler que lorsqu'il arriva en Sicile à la tête des Athéniens. Peut-être Alcibiade avait-il séduit leurs ambassadeurs par sa personne et par ses belles promesses.

C'est après la conquête des riches colonies de la Grande-Grèce que l'on doit chercher les traces d'une résistance réfléchie à l'art grec. Les esprits étaient partagés, il est vrai : les uns se jetaient avec ardeur au-devant du génie grec, convoitaient ses chefs-d'œuvre, étudiaient ses principes; les autres accueillaient avec défiance les produits même merveilleux d'une civilisation qui ne leur apparaissait qu'épuisée et corrompue. Le luxe, la mollesse, la débauche, leur semblaient le cortége inséparable d'un art trop raf-

finé. A la tête des premiers était Marcellus, qui remplit Rome des dépouilles de Syracuse et qui était passionné pour l'art grec, la famille des Scipions, Paul-Émile, les Flamininus, les Fulvius; à la tête des seconds, Caton, Fabius Maximus, Mummius et d'autres. Le peuple reprochait à Fabius de n'avoir pas apporté à Rome les statues qui ornaient Tarente conquise. « Laissons aux Tarentins leurs dieux irrités, » répondait dédaigneusement Fabius, qui comptait cependant un peintre et un savant parmi ses ancêtres; mais ce peintre et ce savant avaient été inspirés uniquement par l'esprit national. On a souvent tourné en ridicule la recommandation de Mummius aux entrepreneurs qui se chargeaient de transporter à Rome le butin de Corinthe. Pour moi, je serais beaucoup plus porté à ne voir dans la menace de Mummius que du mépris affecté et de l'ironie. Les hommes nouveaux, Cicéron et ses amis, se jetaient avec ardeur au-devant de la Grèce, sentant que ses lumières et son libre génie abaisseraient devant eux les barrières. L'aristocratie, par le même motif, s'attachait aux vieux usages, et en vérité, si nous oublions un instant notre respect filial pour la Grèce et nous plaçons au point de vue des hommes d'état de Rome, le parti conservateur avait raison. L'amour de l'art grec allait servir de voile à la soif immodérée des richesses et de prétexte à d'incroyables rapines. Le procès de Verrès ne sera pas seulement un grand scandale, ce sera aussi l'explosion du mal qui atteint toute la société romaine. Les orateurs qui se prétendaient incorruptibles à l'or se laisseront gagner par le don de quelque chef-d'œuvre venu d'Athènes ou d'Égine. Les proconsuls pilleront les provinces au nom de leur passion pour le beau. Les particuliers se procureront par tous les moyens les sommes nécessaires pour payer un vase myrrhin ou une petite planche peinte par Apelle. A la suite des œuvres du grand art s'introduiront les meubles précieux, les raffinemens de l'industrie, l'attirail des festins, les plaisirs enivrans, et du même coup le faste, la mollesse, la corruption. L'histoire n'a que trop justifié les prévisions des sages et les craintes des cœurs républicains. La découverte des bacchanales et des sanglantes orgies professées par les Grecs sur l'Aventin fut une lueur terrible.

Il faut avoir présentes ces considérations d'un ordre plus élevé pour s'expliquer l'opposition acharnée et parfois mesquine du sénat à l'invasion morale de la Grèce. Marcellus a-t-il bâti un temple à *la Valeur* et désire-t-il le consacrer en même temps à *l'Honneur*, on l'arrête, on lui objecte les rites nationaux qui s'opposent à ce qu'on réunisse deux divinités dans un seul sanctuaire, et l'architecte de Marcellus est obligé de refaire et de doubler le temple. Fulvius Flaccus a-t-il enlevé les belles tuiles de marbre d'un temple

du Brutium, voisin de Crotone, pour couvrir son temple de la *Fortune équestre*, le sénat le condamne à reporter à l'extrémité de l'Italie toute la toiture qu'il a dérobée. Métellus veut-il dédier deux temples à *Jupiter Stator* et à *Junon*, semblables, contigus, faits de marbre, ornés de statues grecques et de peintures exécutées par des artistes grecs, on saisit une occasion puérile pour lui témoigner le mécontentement du parti national et rendre son œuvre incomplète et presque ridicule. Les porteurs s'étaient trompés et avaient placé la statue de Junon dans le temple destiné à Jupiter, celle de Jupiter dans le temple destiné à Junon. Les pontifes s'opposèrent à tout changement. « Les dieux avaient manifesté leur volonté, dirent-ils, » et les temples continuèrent de présenter un contraste choquant entre les sujets des peintures qui les décoraient et les divinités qui les occupaient. Le temple du Capitole a-t-il brûlé, le tout-puissant Sylla lui-même n'osera pas en changer le plan et l'aspect. En vain Rome est devenue grecque; il s'agit du grand sanctuaire national, et l'amour de l'architecture grecque cède au sentiment patriotique. On copie l'ancien temple avec ses proportions lourdes, sa façade basse et large, on en reproduit l'ordonnance et les détails : la seule différence, c'est la beauté des matériaux. Pompée veut-il flatter les passions du peuple romain en construisant un théâtre en pierre, il rencontre une résistance sage et politique chez ceux qui défendent les anciens usages et savent qu'un théâtre permanent ne peut que détourner les citoyens des affaires publiques en les accoutumant à de perpétuels plaisirs. Il ne surmonte même cette résistance qu'en faisant bâtir un temple à *Vénus victorieuse* au sommet du théâtre, qui devenait ainsi un lieu sacré, de même que les gradins destinés aux spectateurs devenaient les degrés du sanctuaire.

César, le plus adroit et par cela même le plus coupable des ambitieux, connaissait bien les scrupules du parti conservateur : il feignait de les partager; il respectait des préjugés qui lui paraissaient sans importance, afin de renverser plus sûrement les lois essentielles de l'état. Quand il bâtit le temple de *Venus Genitrix*, il voulut qu'il fût conforme à l'ancien style; les colonnes étaient rapprochées, pesantes, nous dit Vitruve. César étalait ainsi une rigidité qu'il jugeait convenir à sa dignité de grand pontife; il affectait le respect des traditions, et ce jeu semble s'être perpétué après sa mort, car le temple que les triumvirs lui élevèrent sur le Forum, à la place même où le bûcher avait consumé son corps, était également d'ancien style.

Du reste, la puissance de l'opinion était telle, le vieil esprit romain protestait si vigoureusement, que des hommes plus honnêtes

que César se sentaient astreints officiellement à l'hypocrisie. Cicéron, qui adorait l'art grec et connaissait si bien tous ses chefs-d'œuvre, parlait avec insouciance des tableaux et des statues volés par Verrès lorsqu'il s'adressait à ses juges : pour les flatter, il jouait l'ignorance; il paraissait chercher les noms des artistes et ne les point savoir; le ton ajoutait au dédain. Ce n'était pas seulement une comédie d'avocat, c'était la comédie d'un politique qui ménageait sa popularité.

Ainsi l'art grec n'a point pénétré à Rome sans résistance, et cette résistance n'aurait eu ni gravité ni point d'appui, si les Romains n'avaient possédé déjà un art national. L'étude des monumens jette de sûres clartés sur une question historique singulièrement méconnue. Je ne parle point de la peinture dont les œuvres ont disparu, ni même de la plastique, étrusque d'abord, puis fascinée par la perfection de la sculpture grecque. Cependant l'habitude de mouler le visage des morts, les images en cire des ancêtres conservées dans l'atrium, les statues élevées aux citoyens qui méritaient bien de la patrie, l'orgueil aristocratique aussi intéressé que l'ambition plébéienne à consacrer les personnalités éclatantes, tout a contribué à imprimer aux œuvres qui datent de la république un accent, une réalité, une précision, un sentiment énergique de la nature qui va jusqu'à la dureté, et qui répugnera longtemps à l'idéal doux et enveloppé de la Grèce.

Mais l'art qui exprime le plus puissamment le génie d'un peuple, qui manifeste sa grandeur et satisfait son esprit de domination, c'est l'art de bâtir. Les Romains, en couvrant de leurs constructions le sol italien et bientôt le monde, semblaient en prendre possession pour l'éternité; le sceau qu'ils imprimaient devait en effet survivre à leur conquête et à leur existence même. Aussi l'architecture romaine est-elle constituée de bonne heure. Elle crée des œuvres originales et grandioses que les Étrusques ne lui ont point enseignées et que les Grecs ne pourront qu'imiter à leur tour. Elle ne cherche point des proportions exquises, ni des détails raffinés; elle vise à l'utile et au grand. Le temple, ce type que les Hellènes embellissaient et caressaient sans cesse, et qui est l'unité vivante de leur architecture, les Romains le copient simplement, en Étrurie d'abord, plus tard en Grèce. Les dieux sont satisfaits, les rites observés, cela suffit. Les constructions civiles au contraire absorbent toute leur attention; c'est là qu'ils sont incomparables, c'est là qu'ils deviennent créateurs par la hardiesse de leurs plans et l'étendue de leurs entreprises. Dès qu'il s'agit d'assainir la ville, de la fortifier, d'y amener les sources des montagnes lointaines, de préparer le théâtre des assemblées, d'abriter la vie politique sous toutes ses

formes, de sécher les marais, de féconder les campagnes, de construire des ponts sur les fleuves les plus impétueux, d'établir des routes qui porteront leurs armées jusqu'aux extrémités de l'Italie, les Romains n'empruntent rien aux Grecs; ils méritent de leur servir de modèles : ils montrent au monde des modèles que le monde a souvent désespéré d'égaler. Chez tous les peuples, le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un monument, l'expression la plus forte pour désigner la grandeur d'un ouvrage, n'est-ce pas de dire *qu'il est digne des Romains?*

Ceux qui subordonnent dans leur pensée l'art romain à l'art grec oublient sur quels principes bien différens de construction tous deux s'appuient. L'un n'admet que la plate-bande et les portées horizontales, l'autre préfère le plein-cintre et la voûte; l'un ne veut que de grands matériaux, dont les joints reposent sur des colonnes ou des piliers écartés, l'autre emploie les plus petits élémens, brique, blocage, pouzzolane, et les jette sur des moules gigantesques; l'un rase la terre et s'harmonise avec les lignes tranquilles des horizons, l'autre s'élance hardiment vers le ciel, ou résiste, sous le sol, à des fardeaux immenses. Qu'on ne croie pas, comme il arrive souvent, que l'art romain n'ait atteint sa grandeur qu'au siècle d'Auguste, parce qu'il s'était nourri de toute la moelle de l'art grec. C'est sous la république que sont conçues les entreprises les plus hardies, c'est sous la république que les types les plus beaux sont créés. L'empire ne fait qu'étendre et multiplier les exemples que les siècles de liberté lui ont légués.

Ainsi l'on avait construit, bien avant la conquête de la Grèce, ces voûtes souterraines qui conduisaient jusqu'au Tibre les eaux impures, et ces arcs légers qui amenaient comme en triomphe, à travers les plaines et les vallées, l'eau des sources les plus fraîches. Les Grecs, peu épris du bien-être, établis sur des rochers ou des sommets escarpés, n'avaient ni cloaques ni aqueducs. Du moins leurs aqueducs étaient de simples tuyaux de poterie ou des entailles rectangulaires faites dans le roc et couvertes par des tuiles plates comme un caniveau. On voit encore à Athènes, à Syracuse, de ces conduits d'une simplicité primitive. Les Étrusques, il est vrai, avaient enseigné aux Latins à construire sous la terre des émissaires voûtés; mais combien les débris qu'on trouve en Toscane sont inférieurs à ceux qu'on trouve à Rome! Du premier coup, les disciples dépassèrent leurs maîtres. Les cloaques, commencées par les rois, continuées, étendues, réparées par la république, font encore l'admiration de la postérité. Nous construisons sous les rues de Paris un réseau d'égouts qui coûtent des sommes immenses; mais ils dureront peu, et l'on n'osera les comparer à ces voûtes en belles pierres

soigneusement appareillées qui ont défié l'effort de vingt-cinq siècles. L'émissaire qui maintient le niveau du lac d'Albano est intact, il sert encore, et les Romains l'ont creusé et revêtu de larges assises au temps de leur plus grande pauvreté, pendant leur lutte désespérée contre Véies. C'est l'austère Caton qui dépensa, étant censeur, près de 6 millions pour la construction et la réparation des cloaques. Dix ans après, l'an 580 de Rome, ce travail est repris par Fulvius Flaccus, de sorte qu'il ne restera au gendre d'Auguste qu'à construire les cloaques du quartier du Panthéon. C'est encore la république qui jette les eaux du lac Vélinus dans le Nar (est-il nécessaire de vanter la cascade de Terni?), qui dessèche les marais qui s'étendaient entre Parme et Plaisance, qui assainit les marais Pontins, ce fléau sans cesse renaissant de la campagne de Rome. Les Grecs ne manquaient point de marais; mais ont-ils jamais songé à faire ce qu'a fait Appius Claudius dès l'an de Rome 442? Un grand canal ouvre un passage aux eaux jusqu'à la mer; une chaussée assure la solidité de la voie Appia; des ponts multipliés ouvrent un passage aux torrens qui se précipitent des montagnes; trente lieues carrées sont rendues au pâturage et à la culture; trente-trois villes, que Pline nous cite, respirent et cessent d'être décimées par la fièvre. César, Auguste et Pie VI ne pourront rien faire de mieux que d'imiter le vieil Appius. Nous-mêmes, si nous voulons comprendre la difficulté de semblables entreprises, nous considérerons les Landes et notre impuissance à les reconquérir d'un seul coup sur les eaux.

Les aqueducs ont amené et amènent encore aujourd'hui à Rome les eaux les plus abondantes et les plus belles du monde; mais, lorsque le voyageur admire le volume des fontaines jaillissantes ou cette longue suite d'arcs mutilés qui font une des parures de la campagne de Rome, s'informe-t-il de leur date? Ne les croit-il pas plus récens qu'ils ne le sont? n'en rapporte-t-il pas l'honneur à la magnificence impériale? Et cependant, sur neuf aqueducs qui existaient anciennement, cinq dataient de la république. Dès l'an 442, l'aqueduc de la porte Capène était construit; dès l'an 482, Papirius Cursor et Curius Dentatus allaient détourner l'Anio, à vingt milles au-dessus de Tibur, pour l'amener auprès de la porte Majeure, où l'on voit encore des restes de ce grand ouvrage : le canal, en blocs de pépérin, est engorgé de dépôts. Plus tard, Marcius Rex va chercher sur la voie Valéria, au trente-troisième mille, l'eau qui gardera son nom (*aqua Marcia*), et qu'il supporte par soixante mille pas de constructions; sept mille quatre cent quarante-sept pas sont des arcades élégantes, qui aboutissent aujourd'hui près de la porte Majeure. En 629, les censeurs détournent, au onzième mille sur la voie Latine, la source qu'on appelait *aqua Tepula*, et, pour l'élever jus-

qu'au Capitole, ils établissent un second rang d'arcs sur l'aqueduc de Marcius. Agrippa enfin, sous le consulat de César Octavien, assure à la ville les eaux d'une cinquième source, située un peu plus loin sur la voie Latine; pour ménager le terrain et des expropriations d'autant plus dispendieuses qu'on était aux portes de Rome, il fait construire un troisième rang d'arcades sur les deux autres, de telle sorte qu'on avait trois étages superposés et trois conduits distincts ; à l'étage inférieur coulait l'eau Marcia, au milieu l'eau Tepula, au sommet l'eau Julia. C'est ainsi qu'une sage économie et la satisfaction intelligente des besoins croissans d'une capitale firent créer ce magnifique ensemble d'architecture que les âges suivans ne pourront qu'imiter. L'aqueduc de Carthage, celui de Ségovie, le viaduc de Spoleto, le pont du Gard, ne sont que des répétitions du type grandiose créé aux portes de Rome par les magistrats de la république.

Une autre application de l'arc plein-cintre et de la voûte sert à jeter sur les fleuves des ponts hardis et durables. Les Grecs n'ont construit que de petits ponts sur leurs torrens, presque toujours guéables. Si les Étrusques en ont bâti de considérables, il n'en reste point de traces, tandis que la plupart des ponts établis sur le Tibre par les Romains ont résisté; ils sont beaux, ils sont l'œuvre de la grande époque républicaine. Le pont *Sublicius*, longtemps en bois, est remplacé par le pont *Palatin* l'an de Rome 575 : c'est Scipion l'Africain qui l'achève. On passe encore sur le pont *Fabricius* (692), sur le pont *Cestius*, restauré par les empereurs Valens et Valentinien, sur le pont *Milvius* (*ponte Molle*), et ce ne sont point les Grecs qui ont donné aux Latins l'exemple de ces audacieuses et immuables constructions.

Que dire des voies romaines, sujet d'étonnement pour la postérité? Nous pouvons leur comparer la voie Sacrée d'Éleusis ou la route antique qui conduisait du Pnyx au Pirée. Les Grecs entaillaient le rocher sur une petite largeur, laissaient les roues du char creuser leur ornière, et s'en allaient cahotés fièrement à travers les montagnes et les ravins. Ce sont les architectes romains qui ont eu de bonne heure l'idée de construire des levées, de niveler les pentes, de préparer une assiette large pour les chemins que des armées allaient traverser sans relâche, d'établir sur ces fondations un dallage admirable, en blocs de rocher de forme polygonale, épais, soigneusement agencés, comme les murs attribués aux Pélasges. Dès l'an 442 de Rome, la voie Appienne va jusqu'à Capoue, bientôt jusqu'à Brindes; dès l'an 534, la voie Flaminienne atteint Rimini, tandis que la voie Émilienne traverse l'Étrurie et se dirige vers la Gaule : ce sont encore les trois routes principales de l'Italie moderne. C'est aussi sous la république qu'on établit les colonnes milliaires, des

trottoirs pour les piétons, des marchepieds pour les cavaliers, des lieux de repos pour tous les voyageurs.

Je ne puis prolonger outre mesure les détails de ce genre; mais, plus on examinera les diverses applications de l'architecture romaine, plus on reconnaîtra combien elles diffèrent des applications de l'art grec. L'ordre toscan est resté particulièrement cher aux Latins, même quand ils ont admis les ordres grecs. L'arc de triomphe est essentiellement romain dans sa conception comme dans ses élémens. L'amphithéâtre est bien plus grandiose que les théâtres grecs, et dès les anciens temps on savait construire en bois des cirques spacieux pour les courses. La tribune aux harangues, décorée d'arcades supportées par des colonnes et de proues de navire armées de leurs éperons, offre un ensemble original dont la Grèce n'a point donné le modèle, et que nous permet d'apprécier la monnaie de la famille Lollia, qui porte le nom du tribun Palikanus. Les tombeaux qui bordent les voies romaines et consacrent pompeusement à travers les vallées et les plaines le souvenir des grands citoyens ont moins de perfection que les tombeaux et les stèles de la Grèce; mais quel ensemble imposant, quelles proportions colossales, quelle suite non interrompue d'efforts généreux pour fixer la gloire! Les maisons des citoyens ne ressemblent guère aux maisons grecques, étroites, avec leur gynécée à l'étage supérieur, avec leur petite citerne creusée dans le roc. La demeure patricienne est immense; elle est bordée par quatre rues; elle a pris aux Étrusques leur atrium, à quatre colonnes, pour l'agrandir, l'orner fastueusement, y rassembler sous les portiques les images des ancêtres, les trophées de cent victoires, les cliens qui viennent chaque matin s'y entasser pour escorter au forum leur puissant patron.

Je ne saurais trop le répéter, toutes ces réflexions ne s'appliquent point à l'art de l'empire, mais à l'art de la république, avant l'asservissement de la Grèce. On sera donc dans le vrai en reconnaissant aux Romains une indépendance dans leurs emprunts, une liberté dans leurs imitations mêmes, qu'ils ont niée plus tard, soit par dédain pour l'Étrurie, soit par enthousiasme pour la Grèce. On a toujours le droit de récuser un peuple qui se calomnie lui-même. La postérité ne s'y trompe pas, puisqu'elle distingue si nettement les produits de l'art romain de ceux de l'art grec. Jamais nous ne confondrons une statue grecque avec une statue romaine; jamais une médaille, un vase, un bijou, un ornement, ne nous embarrassent lorsqu'il faut seulement discerner s'ils sont de fabrique hellénique ou de fabrique latine. Quant aux monumens, les connaisseurs les plus superficiels jugent d'un coup d'œil s'ils sont grecs ou romains, et jusque sur le sol de la Grèce on peut signaler à coup sûr les constructions qui datent de l'époque romaine, tant les styles

sont différens, aussi bien que les tendances, les détails, le goût.

Mais si l'on se livre à un examen plus approfondi, on trouve que les principes des deux peuples dans l'art sont également très différens. Les Grecs sont épris des proportions, et à l'aide des proportions ils font paraître grand ce qui est petit; les Romains sont épris de la grandeur matérielle et cherchent non-seulement l'impression, mais la réalité de la grandeur. Les Grecs s'attachent aux formes exquises et poussent la délicatesse jusqu'à une divine perfection; les Romains s'attachent à la force, au caractère, à la solidité immuable, à la durée. Pour les premiers, le beau est le but suprême; pour les seconds, c'est l'utile. Les uns vivent dans le monde idéal, rêvent des types et conversent avec ces dieux charmans qu'ils créent et rajeunissent sans cesse; les autres ont l'esprit positif: ils sont aux prises avec le monde réel; l'état est leur dieu, l'intérêt public leur rêve; leur imagination s'attache à la terre pour l'étreindre par la conquête; leur grande poésie, c'est l'ambition. Les Grecs décorent avec amour leur petite ville ou leur sanctuaire le plus célèbre, mais ils ont bientôt pourvu aux besoins ou à la parure d'une patrie qui ne s'étend pas au-delà de l'enceinte des murs; les Romains se préparaient au gouvernement du monde : ils ornaient leur ville comme une capitale, ils concevaient tout dans les dimensions gigantesques, comme s'ils devaient donner un jour l'hospitalité à l'univers. Pour les Grecs, l'art était une passion, une jouissance de toutes les heures, une partie de la vie; pour les Romains, l'art n'était qu'un instrument, un moyen de préparer ou d'assurer leur empire, une marque de possession, le sceau imprimé sur les pays conquis; l'art leur plaisait surtout pour illustrer leurs victoires et pour étonner les hommes.

Ceux qui étudient l'histoire de l'art romain doivent donc être convaincus de son originalité et saisir son caractère. Ramener tout à l'unité est une loi tyrannique qui ne flatte que l'ignorance; quand il s'agit des productions de l'esprit humain, prouver leur diversité, c'est créer une richesse, et la science aime à s'enrichir. Rome a grandi entre deux maîtresses, l'Étrurie, qui l'a initiée aux arts, et la Grèce, qui l'a éblouie par ses chefs-d'œuvre; mais son génie personnel, persistant, assimilateur, a choisi les élémens qui convenaient à ses besoins. Tout a été refondu dans ce moule puissant d'où la grandeur romaine est sortie, l'art comme les autres emprunts faits aux civilisations voisines. L'art romain, précisément parce qu'il subordonne l'idéal à l'utile, le beau au grand, les jouissances à la politique, devient un type historique. S'il n'avait point été un type, il n'aurait pu s'imposer plus tard en souverain et couvrir de ses œuvres la surface du monde.

BEULÉ.

PHILOSOPHES CONTEMPORAINS

THÉODORE JOUFFROY.

Cours de Droit naturel. — Cours d'Esthétique. — Mélanges. — Nouveaux Mélanges.
5 vol., nouvelle édition, 1860-61. Hachette.

Vingt-trois ans à peine se sont écoulés depuis la mort de M. Jouffroy. Dans cet intervalle d'un quart de siècle, que de révolutions dans les institutions, dans les mœurs, dans les idées! Avec quelle rapidité la face du monde se renouvelle, et comme les partisans de la philosophie du *devenir* ont beau jeu à une époque comme la nôtre! Que de contrastes, si l'on rassemblait dans un tableau les principales questions de l'heure présente, mises en regard de celles qui s'agitaient vers 1840! Pour ne parler que de la philosophie, à part quelques vagues symptômes, déjà sensibles aux esprits fins, M. Jouffroy aurait-il pu prévoir en mourant que, si peu de temps après les triomphes d'une école auxquels il avait pris une noble part, le spiritualisme aurait à subir de si rudes épreuves jusqu'à voir un instant la popularité se retourner contre elle?

Ces révolutions périodiques dans les idées nous obligent à revenir plus d'une fois sur certains noms désignés plus spécialement par leur éclat même à d'injustes disgrâces de l'opinion dans ces tumultes philosophiques qui semblent vouloir tout détruire et tout remettre en question. Après plusieurs années de luttes opiniâtres, il peut sembler utile de voir où nous en sommes, et parmi les renommées qui nous sont chères, lesquelles ont succombé sous les coups d'une polémique à outrance, lesquelles ont pu y survivre. Relevons nos blessés et comptons nos morts.

A deux reprises déjà, on a donné ici même le portrait de M. Jouffroy; on a peint l'homme, l'écrivain, le penseur. Dès 1833, M. Sainte-Beuve traçait dans la *Revue* un de ces portraits à plusieurs égards définitifs, où excellait déjà son art incomparable (1). Onze ans plus tard, M. de Rémusat, déplorant la mort récente du philosophe, rassemblait dans une lumineuse étude les titres épars de cette belle renommée (2). Chacun des deux peintres a mis dans son œuvre quelque chose de lui-même, de son esprit, de sa physionomie. Ce que M. Sainte-Beuve a peint avec amour, ce qu'il a placé sous le rayon le plus propice et dans le plus beau relief, c'est l'expression poétique, rêveuse de son modèle, tel que Joseph Delorme devait le comprendre alors; c'est l'*artiste* comprimé, refoulé par les devoirs austères de la science, qu'il a interprété avec une prédilection marquée. Il se demandait si M. Jouffroy avait bien rencontré sa vocation la plus saisissante en s'adonnant à la philosophie. Il croyait deviner l'ennui de l'âme sous cette logique et comme un regret profond dans *son regard d'exilé*. Aussi l'engageait-il envers le public, par des demi-confidences, à déployer dans quelque œuvre d'art, dans un roman, sa psychologie réelle; il lui montrait du doigt ce refuge brillant pour toutes les facultés de sa nature qui n'avaient pas donné, pour toutes ces parties poétiques et pittoresques de son talent restées sans emploi.

M. de Rémusat, très occupé de politique, profondément mêlé à des mouvemens d'opinions qui avaient, quinze ans auparavant, renouvelé tant de choses et produit une révolution, inclinait naturellement à peindre dans M. Jouffroy l'un des plus nobles interprètes des idées libérales de la génération à laquelle il appartenait lui-même. De larges peintures de l'état des esprits vers la fin de l'empire et sous la restauration préparaient et expliquaient la jeunesse inquiète de M. Jouffroy. Sans négliger le côté philosophique de son sujet, M. de Rémusat insistait particulièrement sur les causes morales qui amenèrent la révolution de 1830, sur la naissance et la formation des divers groupes d'écrivains qui renouvelèrent alors la presse militante, enfin sur tous les points par où la vie de M. Jouffroy a pu se rencontrer et même se confondre, à certaines heures, avec l'histoire morale et politique du XIXe siècle.

Après ces deux maîtres, que nous reste-t-il à faire? Peut-être l'étude plus spéciale du philosophe. Pour juger l'œuvre d'un écrivain tel que M. Jouffroy, pour en apprécier les résultats définitifs, ceux qui resteront acquis à la science, il est bon de n'être pas trop rapproché de lui par le temps ou par l'amitié. Il est bon de faire partie,

(1) 1er décembre 1833.
(2) 1er août 1844.

non du groupe d'amis survivans, mais du public; le jugement est plus libre ainsi. Peut-être aussi, à vingt-deux ans de distance, sommes-nous placé à ce juste point de la perspective qui exige, pour ces sortes d'appréciations, un certain éloignement dans le temps, et qui permet à la postérité de rétablir les vraies proportions des personnages et des idées. Depuis la mort de M. Jouffroy, bien des aspects de la science ont changé; des parties entières ont été bouleversées par de brusques attaques, les limites reculées sur certains points, envahies sur d'autres. Sous le feu de la polémique, la doctrine de M. Jouffroy a pu trahir ses parties vulnérables. Pour celles qui ont résisté à de si furieux assauts, on peut dire qu'elles sont maintenant à l'épreuve.

I.

On se plaît parfois à choisir sa patrie idéale dans le temps et à désigner l'époque où chacun de nous aurait cru trouver le plus noble et le plus large emploi de ses facultés. Je croirais volontiers que c'est de 1820 à 1830 qu'un homme d'intelligence voué aux ambitions de la pensée et y subordonnant tout le reste devrait souhaiter d'avoir vécu. D'autres momens du siècle furent plus glorieux par la politique ou par les armes; aucun ne le fut davantage par le mouvement des idées ou l'éclat des lettres. Il y eut là une époque unique pour la libre et féconde variété des talens, pour toutes les nobles curiosités en même temps éveillées et toutes les émotions du beau en même temps ressenties, pour l'activité presque héroïque de l'esprit, qui se précipitait dans tous les sens à la conquête de l'inconnu, et aussi pour la candeur du public, enthousiaste alors jusqu'aux illusions. La philosophie critique n'avait pas encore flétri ces espérances enchantées, ni désolé l'imagination neuve des générations qui représentaient la jeunesse du siècle.

Ce fut comme un renouvellement universel, une *instauratio magna* de l'esprit humain. Ce fut au moins une immense espérance de ces grandes choses. La poésie, l'histoire, la critique, la philosophie, donnaient chaque jour, comme à l'envi et par une sorte d'émulation illustre, des témoignages de ce que peut l'invention de quelques grands talens, excitée par l'enthousiasme de l'opinion. On put croire un instant qu'on allait assister à la naissance d'un grand siècle. De magnifiques succès partiels encourageaient ces illusions. Jamais peut-être, sauf au XVIe siècle et à la fin du XVIIIe, l'esprit humain ne manifesta une confiance plus ingénue en lui-même; jamais la raison ne se persuada plus complétement qu'elle allait enfin avoir raison et qu'on allait lui livrer, pour les réformer d'un

coup, les institutions, les lois, les mœurs. On crut qu'on était sur le point de saisir les formes durables de la vérité dans les systèmes, du droit absolu dans les lois, du beau dans les arts. On s'imagina qu'il serait possible de résoudre pacifiquement toutes les questions, de manière à concilier les intérêts dans un ordre de choses qui ne fût que l'expression du droit, et les passions les plus contraires dans un programme idéal dont les articles ne contiendraient rien moins que la règle équitable du pouvoir et de la liberté, la méthode philosophique, la formule suprême de l'art : vaste tentative d'application universelle de la raison à tous les problèmes, appuyée sur une étude profonde de l'histoire et de l'esprit humain. Si elle échoua en partie, ce ne fut ni par le défaut de talent dans les hommes qui l'entreprirent, ni par le défaut d'ampleur dans la conception générale d'où elle était sortie.

L'esprit avait toute sa valeur alors; on en sentait la force, on le respectait, on l'aimait, on lui frayait toutes les voies. Son règne se marquait par les progrès de l'opinion publique, qu'il excitait en la dirigeant, et qui, en lui obéissant avec empressement, assurait sa souveraineté sur les mœurs publiques, et à la longue sur les institutions. En se modérant lui-même avec un tact exquis, il méritait de régner, et il régna.

Il n'y avait peut-être pas au fond plus d'unité de vues et d'unanimité de croyances à cette époque qu'il n'y en a entre les hommes de notre temps; mais les controverses étaient à la fois plus ardentes et moins inutiles. Les questions posées alors ne dépassaient pas certaines limites et ne divisaient pas les esprits par des abîmes. Quelques principes, heureusement conservés au-dessus du tumulte de la controverse, permettaient, sinon de s'entendre, au moins de se comprendre. Ce qui manque aujourd'hui, ce sont ces points communs, ces points de repère dans l'infini mouvant des opinions humaines. Ce qui sépare les hommes, c'est la contradiction absolue. Il en résulte deux choses : l'une facile à prévoir, l'inutilité de la controverse; l'autre, qui est un effet assez singulier de la même cause, le manque d'intérêt des discussions. Quand des adversaires se trouvent jetés aux deux extrémités de la pensée, ils ne parlent plus le même langage; tout point de contact manque à leurs idées. Chez les esprits élevés, tout se borne alors à une exposition de principes qui, ne s'inquiétant plus des objections possibles, tourne insensiblement au monologue. Chez les esprits communs et naturellement bas, l'impuissance de discuter se traduit en banales injures contre les idées qu'ils ne comprennent pas, ou, plus souvent, contre les hommes qui les représentent.

A l'époque dont nous parlons, il y avait plus de passion vraie

dans les débats, parce qu'il y avait moins de négations radicales entre les hommes et les idées. Sauf peut-être en littérature, où classiques et romantiques se faisaient une guerre d'extermination, partout ailleurs on recherchait avec ardeur les principes sur lesquels il y avait chance de s'entendre. Quand l'abbé de Lamennais écrivait son *Essai sur l'indifférence*, il philosophait à sa manière, il faisait un système; c'était sur une théorie particulière de la certitude qu'il établissait son apologétique paradoxale. Quand les écrivains du *Globe*, quelques années plus tard, lançaient avec une âpre et brillante passion leurs réquisitoires contre le dogmatisme religieux, ce qu'ils attaquaient au fond, c'était la domination officielle des religions d'état, et du moins les vérités qui sont l'essence religieuse du spiritualisme restaient en dehors de ces vives controverses. De même en politique : les représentans les plus téméraires du progrès n'allaient pas au-delà d'un libéralisme relativement modéré. Et bien qu'ils eussent en face d'eux des préjugés opiniâtres, des illusions rétrospectives, un idéal chimérique de gouvernement patriarcal, le débat se renfermait dans certaines limites; il n'était pas ouvert sur le principe monarchique lui-même, mais seulement sur l'étendue et la nature des garanties dont il convenait d'entourer l'institution.

Spectacle brillant, même dans sa confusion, que celui d'une telle activité intellectuelle, d'une telle ambition, ardente à la fois et mesurée, de ces grands travaux, de ces beaux rêves! Si tous ces vastes espoirs ne furent pas remplis, la faute en est à l'immensité de ces espoirs, à la lassitude prématurée de certains talens qui n'allèrent pas jusqu'au bout de leur tâche, et aussi à la politique active qui, de 1830 à 1848, attira presque exclusivement à elle cet essor des intelligences et les absorba. La politique ne rend jamais les conquêtes qu'elle a faites. Parmi les grands esprits de cette époque, les uns trouvèrent tout naturellement dans les affaires de l'état une application nouvelle de leurs rares facultés; les autres rencontrèrent dans les luttes de la tribune un attrait tout puissant, une distraction enivrante aux études désintéressées qui avaient illustré leur nom; d'autres enfin, entraînés par les préoccupations publiques, cédèrent à la tentation d'une popularité facile : ils transportèrent la politique dans les lettres, et ce mélange en altéra l'idéale pureté. Mais ces ambitions de la pensée et de l'art, qui avaient passionné pendant dix ans les plus nobles esprits, n'avaient pas été stériles; même à travers les défaillances des hommes ou les échecs partiels des idées, il reste, de ces grandes tentatives et de ces rencontres d'esprits supérieurs, comme une trace de lumière dans un siècle.

Ce fut vers 1823, au milieu de cette société si intelligente et avide d'idées, que parut pour la première fois un des hommes qui devaient le plus l'honorer, tout jeune alors, mais visiblement marqué pour un grand avenir d'écrivain et de penseur, si la vie lui laissait le temps de devenir tout ce qu'il pouvait être. On parlait avec une sorte de mystère de ce philosophe de vingt-six ans à peine, déjà observateur profond, psychologue délicat, qui portait dans les grands problèmes, avec les lents procédés de la science expérimentale, l'accent d'une émotion contenue, une gravité, une sorte de piété philosophique. De rares initiés racontaient les réunions qui se tenaient autour de lui dans une pauvre chambre de la rue du Four-Saint-Honoré. Vingt disciples fidèles, dont quelques-uns sont arrivés aux plus hautes charges de l'état, qui tous ont conservé le culte de l'esprit et se sont diversement illustrés par lui, se groupaient autour de « ce mélancolique jeune homme, dont la figure grave et belle avait des expressions si douces et si fières, si sereines et si tristes, dont les yeux, d'un bleu pâle et d'une lenteur réfléchie, ne se laissaient pas détourner des contemplations intérieures, et dont les joues amaigries étaient creusées par le mal qui consumait déjà une vie destinée à finir si vite (1). »

Le jeune philosophe qui exposait des théories déjà formées sur l'*esthétique*, et qui préludait à ses belles méditations sur la destinée humaine devant des auditeurs tels que M. Vitet, M. Duchâtel, M. Dubois, était un des plus brillans débris de cette glorieuse École normale, un instant brisée et dispersée par un mouvement de réaction aveugle, poursuivie par une colère opiniâtre jusque dans les rangs du professorat. Sa carrière, comme celle de ses condisciples, avait été subitement interrompue ; on lui avait retiré la chaire du collége Bourbon, où il avait fondé un enseignement remarqué; il se voyait réduit aux ressources précaires des cours particuliers, en attendant une réparation qui se fit attendre assez longtemps. La réputation arriva plus vite, et fit compensation aux disgrâces du pouvoir.

Sa jeunesse maladive et dévorée par un feu intérieur que la pensée trop ardente excitait encore l'avait de bonne heure prédisposé à la philosophie. Quand il était arrivé à l'École normale en 1814, il y apportait des études fort incomplètes, une gravité précoce, un fonds d'impressions religieuses recueillies dans la vie patriarcale et dans l'habitude journalière des grands spectacles de la nature, une certaine tristesse même, celle des jeunes gens qui vivent beaucoup

(1) M. Mignet, *Éloges historiques*. Notice lue dans la séance publique de l'Académie des Sciences morales et politiques du 25 juin 1853.

avec leur pensée ou avec la nature. Il ne connaissait rien de la philosophie ni des philosophes, mais il avait au plus haut degré le tempérament philosophique. Dès ses premiers pas à l'école, il rencontra la science qui devait devenir la maîtresse de sa vie. L'École normale retentissait de l'écho de deux enseignemens qui venaient de finir prématurément : celui de M. Laromiguière, qui avait consacré deux années à l'exposition d'une doctrine mixte, expression exacte de sa personnalité même, si fine et si modérée, adoptant le fonds d'idées et le langage de l'école de Condillac et de Destutt de Tracy, mais rajeunissant l'idéologie épuisée par quelques principes nouveaux qui l'inclinaient doucement vers le spiritualisme renaissant, et l'enseignement de M. Royer-Collard, qui avait développé avec autorité la théorie écossaise de la connaissance, engageant le combat avec l'empirisme, et opposant à ses adversaires l'analyse des faits supérieurs de la nature humaine par lesquels se révèle en nous une source d'idées plus haute que l'expérience. Le souvenir de ces deux enseignemens divisait encore la jeunesse de l'école. Enfin c'était M. Cousin lui-même dans le feu de ses vingt-deux ans, dans la vive et communicative ardeur de ses premières découvertes et de ses grandes espérances. M. Jouffroy ne pouvait échapper à son sort, qui l'avait marqué philosophe : sous ces influences diverses et par l'effet d'une révolution intérieure d'esprit que nous avons à raconter, sa vocation se décida pour cette science, dont il n'avait eu jusqu'alors que l'instinct, et qui lui était tout d'un coup révélée par les discussions animées de ses condisciples, comme par l'éloquente passion d'un jeune maître presque de son âge.

Nous avons de cette première rencontre de M. Jouffroy avec M. Cousin deux témoignages précieux, celui du maître et celui du disciple. M. Cousin a fixé, dans quelques pages pleines d'intérêt, la date et les circonstances de cette rencontre, en décrivant avec une précision animée le mouvement philosophique dont l'école était alors l'ardent foyer (1). M. Jouffroy a consacré aux mêmes souvenirs quelques pages retrouvées après sa mort et publiées par M. Damiron au commencement de la deuxième partie du mémoire sur *l'Organisation des sciences philosophiques*, qui nous livrent le secret de cette belle âme en nous racontant l'histoire de ses idées.

Ce que M. Jouffroy chercha dans la philosophie, c'était plus qu'une méthode, c'était une foi. Il avait besoin de retrouver, par l'effort de sa raison, un système de croyances pour remplacer celles qu'il avait perdues. Les premiers mois de son séjour à l'école avaient été marqués par une de ces crises qui mesurent

(1) *Fragmens philosophiques*, édition de 1826. Appendice.

profondeur d'une âme; elle nous a valu une page égale aux plus belles qu'aient produites en ce genre les lettres françaises depuis Pascal, mais dont on ose à peine louer le charme passionné, le poétique éclat, quand on songe de quel prix cette beauté littéraire a été payée, et quelles angoisses il a fallu traverser pour que le souvenir, même lointain, eût encore cette émotion et cet accent. Après avoir peint en quelques traits rapides et touchans le bonheur que donne une foi vive en une doctrine qui résout toutes les grandes questions de la vie et de la mort, M. Jouffroy marque les raisons pour lesquelles il était impossible que ce bonheur fût durable : le temps même où il vivait, sa curiosité d'esprit, qui n'avait pu se dérober aux objections puissantes *semées comme la poussière dans l'atmosphère qu'il respirait*, son intelligence, possédée par l'effroi même que ces objections lui causaient, et la croyance religieuse, insensiblement déracinée, prête à succomber sous le premier effort du doute. « Cette mélancolique révolution ne s'était point opérée au grand jour de ma conscience : trop de scrupules, trop de vives et saintes affections me l'avaient rendue redoutable pour que je m'en fusse avoué les progrès. Elle s'était accomplie sourdement, par un travail involontaire dont je n'avais pas été complice, et depuis longtemps je n'étais plus chrétien que dans l'innocence de mon intention j'aurais frémi de le soupçonner ou cru me calomnier de le dire; mais j'étais trop sincère avec moi-même, et j'attachais trop d'importance aux questions religieuses pour que, l'âge affermissant ma raison, et la vie studieuse et solitaire de l'école fortifiant les dispositions méditatives de mon esprit, cet aveuglement sur mes propres opinions pût longtemps subsister.

« Je n'oublierai jamais la soirée de décembre où le voile qui me dérobait à moi-même ma propre incrédulité fut déchiré. J'entends encore mes pas dans cette chambre étroite et nue où, longtemps après l'heure du sommeil, j'avais coutume de me promener; je vois encore cette lune à demi voilée par les nuages qui en éclairait par intervalles les froids carreaux. Les heures de la nuit s'écoulaient, et je ne m'en apercevais pas; je suivais avec anxiété ma pensée, qui de couche en couche descendait vers le fond de ma conscience, et, dissipant l'une après l'autre toutes les illusions qui m'en avaient jusque-là dérobé la vue, m'en rendait de moment en moment les détours plus visibles. En vain je m'attachais à ces croyances dernières comme un naufragé aux débris de son navire; en vain, épouvanté du vide inconnu dans lequel j'allais flotter, je me rejetais pour la dernière fois avec elles vers mon enfance, ma famille, mon pays, tout ce qui m'était cher et sacré; l'inflexible courant de ma pensée était plus fort : parens, famille, souvenirs,

croyances, il m'obligeait à tout laisser; l'examen se poursuivait plus obstiné et plus sévère à mesure qu'il approchait du terme, et il ne s'arrêta que quand il l'eut atteint. Je sus alors qu'au fond de moi-même il n'y avait plus rien qui fût debout. — Ce moment fut affreux, et quand, vers le matin, je me jetai épuisé sur mon lit, il me sembla sentir ma première vie, si riante et si pleine, s'éteindre, et derrière moi s'en ouvrir une autre sombre et dépeuplée, où désormais j'allais vivre seul, seul avec ma fatale pensée qui venait de m'y exiler, et que j'étais tenté de maudire (1). »

N'y a-t-il pas dans ces lignes fières et désolées quelque chose de l'inspiration d'où sont sorties les *Méditations?* Oui, dans cette page d'un accent presque lyrique, M. Jouffroy a écrit, lui aussi, sa méditation, qui n'est inférieure à aucune autre, et qui marque bien, même dans la peinture du doute, l'esprit sérieux du siècle. Au fond et malgré des apparences contraires, ce siècle a un grand instinct religieux. Les âmes les plus hautes, qui sont après tout celles où il convient d'étudier le caractère moral d'une époque, ne jouent pas avec ce sentiment du divin, qui est la vive empreinte de l'infini sur nous. Quand elles se séparent du christianisme, c'est après des luttes plus ou moins longues, c'est avec des angoisses. Elles le respectent, même après le divorce accompli, et longtemps le cœur saigne de ce déchirement. Quelle différence avec l'ironie légère ou l'amertume hautaine des sceptiques du dernier siècle! — Cette page de M. Jouffroy restera comme l'expression vraie non pas d'une âme particulière, mais d'un grand nombre de consciences éprouvées par le même doute, frappées au même endroit, dépossédées de leur tranquille bonheur et condamnées à la dure fatigue de se refaire, au prix de quelles peines! une doctrine religieuse, une foi.

Ce fut là en effet la loi de la vie de M. Jouffroy, loi virilement acceptée par lui et qui devint la règle même, l'inspiration et le soutien de ses travaux. « Bien que mon intelligence ne considérât pas sans quelque orgueil son ouvrage, mon âme ne pouvait s'accoutumer à un état si peu fait pour la faiblesse humaine; par des retours violens, elle cherchait à regagner les rivages qu'elle avait perdus; elle retrouvait dans la cendre de ses croyances passées des étincelles qui semblaient par intervalles rallumer sa foi... Mais les convictions renversées par la raison ne peuvent se relever que par elle, et ces lueurs s'éteignaient bientôt. Si en perdant la foi j'avais perdu le souci des questions qu'elle m'avait jusqu'à ce jour résolues, sans doute ce violent état n'aurait pas duré longtemps, la fa-

(1) *Nouveaux Mélanges*, 2e édition, p. 84.

tigue m'aurait assoupi, et ma vie se serait endormie comme tant d'autres, endormie dans le scepticisme. Heureusement il n'en était pas ainsi; jamais je n'avais mieux senti l'importance des problèmes que depuis que j'en avais perdu la solution. J'étais incrédule, mais je détestais l'incrédulité; ce fut là ce qui décida de la direction de ma vie. »

Il résolut donc de consacrer à cette recherche tout le temps qui serait nécessaire, son existence dût-elle s'y employer tout entière. Il lui semblait que la philosophie, la vie même, ne pouvait pas être autre chose que cette recherche. Y réussit-il pleinement et sans réserve? Trouva-t-il autant qu'il avait perdu? Put-il remplir ce vaste programme qu'il s'était tracé? Nous répondrons à cette question quand nous aurons examiné l'ensemble et le développement de ses idées. Nous nous expliquerons mieux alors pourquoi cette belle âme, au milieu des joies d'une science chaque jour agrandie et d'une considération plus solide que la gloire, resta frappée d'une sorte de mélancolie, qui est une partie essentielle et le caractère même de son talent.

Il y eut déception pour lui dès les premiers pas qu'il fit dans la science. Il avoue lui-même qu'il ne s'était point rendu un compte bien net de l'ordre des questions que la philosophie embrassait et des exigences de la méthode propre à les résoudre. Son intelligence, « excitée par ses besoins et élargie par les enseignemens du christianisme, » avait prêté à la philosophie le grand objet et la portée d'une religion. Il fut quelque peu désappointé quand il se trouva enfermé pendant dix-huit mois dans l'enceinte d'une seule question, celle de l'origine des idées. Il s'y habitua pourtant. Il apprenait à exercer sa raison, « à la conduire, à avoir confiance en elle. » Assurément rien de tout cela ne fut perdu. Bientôt même la vraie portée de cette question, qui n'est pas autre que celle de la certitude et de la raison, se révéla plus clairement à lui. La liaison de cette question avec les autres problèmes se laissa même entrevoir. Il se réconcilia avec les lenteurs du procédé auquel on soumettait sa jeune impatience, et il eut le bon esprit de trouver profit à se laisser instruire, à laisser venir à lui les idées et l'expérience, convaincu, par le sentiment éclatant de son ignorance, que l'heure de penser par lui-même n'était pas venue (1).

Son noviciat à l'école étant expiré, il fut appelé à professer à son tour, et ce fut une salutaire nécessité pour lui de se trouver en face d'un cours à faire et de chercher la vérité à ses risques et périls.

(1) *Nouveaux Mélanges. De l'Organisation des sciences philosophiques*, deuxième partie.

Des sciences qu'il avait à enseigner, il savait à peine l'objet et la méthode. Presque tout était à créer pour lui. Il y eut là un incroyable développement de la faculté d'observation interne et d'analyse. Lui-même, à vingt années de distance, déclarait que jamais il ne jouit au même degré qu'alors de cette autorité sur l'*instrument intellectuel*, la réflexion. Il a décrit cette habitude qu'il contracta de la vie intérieure avec une énergie d'expression qui rappelle par endroits Descartes et le fameux hiver passé *dans un poêle* à préparer le *Discours de la Méthode*. « J'avais jeté les livres, dit-il, trouvant plus court de bâtir à neuf que de construire avec des matériaux empruntés. C'étaient donc des journées, des nuits entières de méditation dans ma chambre; c'était une concentration d'attention si exclusive et si prolongée sur les faits intérieurs où je cherchais la solution des questions, que je perdais tout sentiment des choses du dehors, et que, quand j'y rentrais pour boire et manger, il me semblait que je sortais du monde des réalités et passais dans celui des illusions et des fantômes. » Il se déshabitua d'aller chercher ailleurs ce qu'il pouvait trouver par lui-même : s'il ouvrait les philosophes, s'il suivait encore les cours publics, c'était plutôt pour apprendre où étaient les questions que pour en obtenir la solution. Il en vint même à se convaincre qu'il ne comprenait véritablement que ce qu'il avait trouvé lui-même. Pendant ce temps d'élaboration intérieure et de méditation sur les lois de la nature humaine et sur les règles pour la conduite de l'esprit, qui étaient l'objet de son enseignement, que devenait la préoccupation de ces questions générales, d'un intérêt supérieur, d'une portée toute religieuse, qui avaient décidé de l'emploi de sa vie? Ce noble souci des choses divines n'était pas éteint dans son cœur; « il y subsistait tout entier, et par intervalles, quand j'avais quelques heures à rêver la nuit à ma fenêtre ou le jour sous les ombrages des Tuileries, des élans intérieurs, des attendrissemens subits, me rappelaient à mes croyances passées, à l'obscurité, au vide de mon âme, et au projet toujours ajourné de le combler. » Une maladie nerveuse, en lui imposant deux années de retraite et de loisir forcé dans ses chères montagnes du Jura, avança l'heure où il put espérer de résoudre quelques-unes de ces questions délaissées un instant pour les questions de méthode, mais non oubliées. « Je me retrouvais sous le toit où s'était écoulée mon enfance... Chaque voix que j'entendais, chaque objet que je voyais, chaque lieu où je portais mes pas, ravivaient en moi les souvenirs éteints, les impressions effacées de cette première vie; mais, en rentrant dans mon âme, ces souvenirs et ces impressions n'y trouvaient plus les mêmes noms. Tout était comme autrefois, excepté moi. Cette église, on y

célébrait encore les saints mystères avec le même recueillement; ces champs, ces bois, ces fontaines, on allait encore au printemps les bénir; cette maison, on y élevait encore au jour marqué un autel de fleurs et de feuillage; ce curé qui m'avait enseigné la foi avait vieilli, mais il était toujours là, croyant toujours, et tout ce que j'aimais, tout ce qui m'entourait avait le même cœur, la même âme, le même espoir dans la foi. Moi seul l'avais perdue, moi seul étais dans la vie sans savoir ni comment ni pourquoi; moi seul, si savant, ne savais rien; moi seul étais vide, agité, aveugle, inquiet. Devais-je, pouvais-je demeurer plus longtemps dans cette situation? » Il se mit à l'œuvre et appliqua presque uniquement, pendant deux années, à cette recherche, l'intensité d'attention et la régularité de procédés qu'il avait acquises.

C'est au retour de ses montagnes, au sortir de cette retraite philosophique, remplie par l'exercice le plus actif de la pensée, qu'il trouvait sa carrière brisée, ses amis dispersés, et qu'il ouvrait dans une chambre modeste ce cours d'où devait dater le premier élan de sa jeune renommée. Quelque temps après cet heureux essai de ses forces, nous le retrouvons au *Globe*, fondé en 1825 par plusieurs de ses auditeurs et quelques amis du dehors. S'il prit dans ce journal une attitude militante qui peut nous étonner dans une nature si élevée et si méditative, s'il écrivit les articles célèbres *Comment les dogmes finissent, la Sorbonne et les Philosophes*, qu'on n'oublie pas qu'il y avait guerre déclarée entre le parti libéral et le parti alors au pouvoir, que ce parti tendait de plus en plus à faire du catholicisme une religion d'état, marquant sa funeste influence par la suppression de l'École normale, par l'épuration de l'université, par des mesures inquisitoriales tristement inventées pour faire de l'hypocrisie un moyen d'avancement. La philosophie était traitée en ennemie. Si elle se défendit à outrance, si elle devint même agressive, il faut songer au péril des temps, aux alarmes de l'opinion, aux entraînemens de la polémique, qui s'emporte si facilement au-delà du but. Dans ces morceaux qui obtinrent alors un succès retentissant, les passions de l'heure présente se cachent sous la froide amertume de l'écrivain. Qu'on relise de sang-froid ces deux articles, le premier surtout; on verra sans peine que ce sont des écrits de circonstance, des armes de combat. Vingt ans plus tard, M. Jouffroy n'aurait pas raconté de ce style ironique et hautain la fin des dogmes. Ne savait-il pas bien lui-même ce qu'il en coûte pour les quitter? Et devait-il condamner avec une superbe indifférence l'humanité à s'en passer?

En 1828, un ministre intelligent et libéral, M. de Martignac, ouvrit pour l'université une ère de réparation. Ce fut la grande épo-

que, l'âge héroïque de la Sorbonne. Les noms de MM. Cousin, Villemain, Guizot, sont restés associés dans nos souvenirs comme ils l'étaient alors par l'enthousiasme public. Ils sont devenus inséparables dans les annales du grand enseignement en France; mais à côté d'eux il y avait encore de belles places à prendre. Rappelé avec honneur dans l'enseignement public, M. Jouffroy donna douze années de sa vie à cette tâche nouvelle, soit à la Sorbonne, soit au Collége de France, jusqu'en 1839, époque où sa santé, de plus en plus défaillante, le condamna au silence. Il arrivait, précédé d'une assez grande réputation acquise, soit par sa collaboration au *Globe*, soit par ses travaux philosophiques, la traduction des *Esquisses* de Dugald Stewart et la célèbre *préface*, soit par le succès des cours particuliers qu'il avait faits, pendant trois ou quatre années, sur la psychologie, la morale et l'esthétique. Dans cet enseignement, agrandi autant par le progrès de son talent que par la publicité toute nouvelle dans laquelle il se produisait, il traita successivement, d'après les indications si exactes et si consciencieuses de M. Damiron, de la circonscription et de la division de la psychologie, des fonctions de la sensibilité et de la raison, du problème de la destinée humaine, du droit naturel, de la philosophie de l'histoire comme introduction à l'histoire de la philosophie. C'est avec les fragmens de ses leçons, conservées en substance dans ses notes ou retenues à peu près par la sténographie, qu'a été construit le monument philosophique qui gardera son nom.

Quelle fut dans l'enseignement public la place de M. Jouffroy? quels furent son rôle et son rang?

A côté des talens oratoires de premier ordre qui, dans les chaires voisines, passionnaient le public, il sut se former une originalité discrète, intime, de demi-jour; il sut se composer un public à part, qui, à la longue, devint pour lui comme une famille intellectuelle. Nous avons consulté les souvenirs, très fidèles et très vifs encore, de quelques-uns de ses auditeurs, et nous avons pu d'autant plus aisément nous faire une idée de son genre d'éloquence philosophique, qu'elle était en harmonie parfaite avec la nature d'esprit que nous avons essayé de peindre. C'était moins encore, si je puis dire, une parole extérieure qu'une parole intérieure qu'il apportait dans sa chaire. Rien n'était donné à la curiosité littéraire, rien non plus à l'effet oratoire. La réflexion même en acte, la conscience se dévoilant, l'idée devenue visible sans perdre son essence d'idée pure, un geste sobre et fin dessinant en quelque sorte la forme idéale de la pensée, une voix faible, mais timbrée par l'âme, voilà ce qui frappait un auditoire assidu, pour qui M. Jouffroy était plus qu'un orateur, mieux qu'un professeur, quelque chose comme un révélateur du monde intérieur qu'on écoutait avec attendrissement, presque

avec dévotion. A l'entendre expliquer les phénomènes psychologiques, on sentait une méthode toujours agissante. Il nous dit lui-même quelque part qu'il ne s'arrêtait jamais à une idée vague ou à moitié éclaircie, et qu'il s'obstinait jusqu'à ce qu'elle le fût complétement, décomposant l'objet total dans ses parties, fixant l'ordre naturel dans lequel ces parties devaient être étudiées; cela fait, concentrant toute son attention sur la première, opérant sur elle comme sur l'objet total, analysant, ordonnant les élémens analysés, et concentrant successivement son attention sur chacun, après quoi il passait à la seconde. De cette manière, l'esprit de l'auditeur n'était jamais égaré, les forces du professeur jamais partagées. Il agissait sur chaque point avec toute la puissance de son attention... « On ne saurait croire, ajoute-t-il, combien de difficultés redoutables cèdent à une telle méthode et quelle vigueur elle donne à celui qui la soutient jusqu'au bout. » Quand une difficulté résistait trop, il la constatait, la signalait et la laissait à résoudre. Forcé d'avancer, il y avait des questions qu'il se contentait de poser à leur place et qu'il n'abordait même pas, les tenant en réserve pour des occasions meilleures.

Ce que M. Jouffroy dit de sa méthode de travail s'applique avec exactitude à son enseignement, qui n'en était que la manifestation et comme le prolongement. C'était la même observation soutenue par la parole, l'analyse pensée tout haut. Quelquefois la veine intérieure était languissante, sinon tarie, d'autres fois mélangée et troublée. C'étaient les mauvais jours, les heures ingrates et dures. Ces sécheresses de la pensée, qui ne les connaît, qui n'en a mille fois souffert parmi ceux qui sont soumis à la dure nécessité de parler à heure fixe? Comme d'autres, M. Jouffroy les éprouvait, ces mortelles langueurs. Il savait les vaincre par la force de sa patience et de sa méthode. Il sollicitait discrètement, lentement la source: « quand une fois elle a jailli, disait-il à ses amis, ou quand la digue est rompue, je ne m'arrête pas et je déborde à flots dans mon sujet. » Il disait vrai, et cette image exprime à merveille la nature de cet enseignement, les qualités rares du maître et les défauts de sa manière.

Tel qu'il était, avec ses savantes lenteurs, ce cours excitait au plus haut degré la sympathique attention des gens de goût. Il laissait de profondes impressions et faisait de chaque auditeur un disciple. Parfois aussi le ton de cet enseignement s'animait, se passionnait presque par la force du sujet choisi et des idées qui en naissaient naturellement. M. Jouffroy n'en cherchait jamais l'occasion, il ne la fuyait pas non plus. L'effet était alors d'autant plus irrésistible, d'autant plus grand, qu'il était rare et qu'il s'imposait à l'auditeur par le développement même du sujet, non par l'ingé-

nieuse contrainte du professeur. On a gardé le souvenir de quelques-uns de ces effets produits par la sincérité de l'accent moral ou par la grandeur de l'idée. Un jour, c'était en 1834, à une époque incertaine et triste où la société semblait chaque jour menacée de nouveaux bouleversemens, M. Jouffroy parlait du scepticisme actuel; il fut amené à peindre et la faiblesse des volontés et la mobilité des principes, et ce fol amour du changement qui fait que nous semblons moins habiter le présent que l'avenir, accueillant toute révolution avec ivresse, confondant ainsi ce qui est nouveau avec ce qui nous manque, et, de ce que l'objet secret et inconnu de nos désirs est une chose nouvelle, en concluant aveuglément que toute chose nouvelle aura la propriété de les satisfaire. Il exhortait ses auditeurs à chercher les solutions nécessaires dans les progrès de la raison publique, au lieu de les espérer follement des révolutions matérielles et des orages de la rue. « Tenons notre esprit calme, s'écria-t-il, dans cette époque de fièvre et d'agitation; mais ce n'est pas assez de calmer son intelligence, il faut encore la conduire. » Et il citait les illustres exemples de Marc-Aurèle, d'Épictète, des grands stoïciens, pour montrer qu'il n'y a pas de temps si funeste où il ne reste aux individus le pouvoir de sauver leur conduite et leur caractère du naufrage universel. Nous le pouvons donc, nous aussi, dans des temps infiniment meilleurs, avec les lumières du christianisme et d'une philosophie épurée pour flambeau. « Il n'est personne qui, en cherchant sérieusement ce qui est bien et ce qui est mal, ne puisse purifier son intelligence et son âme de ce flot d'idées fausses, immorales, bizarres, qu'une licence incroyable d'esprit encore plus que de cœur verse aujourd'hui sur la société... Voilà ce qui est possible à chacun de nous, et si nous le pouvons, nous le devons. Nul n'est excusable de ne pas sauver sa raison et son caractère dans un temps comme celui-ci, car s'il y a, dans les circonstances sociales au milieu desquelles nous nous trouvons, des excuses pour ceux qui laissent l'une s'égarer et l'autre se corrompre, ces excuses ne les absolvent pas; c'est précisément pour de telles circonstances que Dieu nous a donné une raison pour juger et une volonté pour vouloir. » La fierté stoïque de ces paroles ravissait l'auditoire. Une autre fois, dans cette belle leçon sur *le problème de la destinée humaine*, où il parcourait à grands traits l'histoire des métamorphoses de notre globe et des créations successives par lesquelles la nature semblait essayer ses forces jusqu'à cette dernière création qui mit l'homme sur la terre: « Pourquoi le jour ne viendrait-il pas aussi, s'écria-t-il, où notre race sera effacée, et où nos ossemens déterrés ne sembleront aux espèces alors vivantes que des ébauches grossières d'une nature qui s'essaie? » L'effrayante grandeur de l'hypothèse, l'anxiété de

la destinée rendue plus sensible par cette obscurité des origines, l'accent de l'orateur, pénétré lui-même de ce doute, tout cela produisit un vrai transport parmi les assistans. Ils se levèrent d'un seul mouvement comme sous le coup d'une épouvante sacrée.

C'étaient là des traits rares, on peut dire exceptionnels dans son enseignement. L'allure habituelle de l'analyse ne comportait pas ces coups éclatans d'éloquence et d'imagination. Il ne faut pas s'en plaindre. Il suffit à la gloire de M. Jouffroy qu'il fût capable d'action oratoire. Que de trésors d'observation il eût perdus ou dissipés, s'il s'était laissé entraîner en dehors de sa vraie nature par une trompeuse émulation avec d'illustres modèles! L'originalité qu'il s'était faite méritait bien qu'il restât fidèle aux conditions de son esprit, au moins dans sa chaire de la Sorbonne.

Si nous avions à juger l'écrivain, peut-être serions-nous plus sévère. Ce qui fit le mérite original de son enseignement, la lente expérimentation de l'âme par elle-même, l'interrogation détaillée de la conscience, les détours infinis de l'analyse, la décomposition des problèmes dans leurs parties et l'insistance sur chaque partie du problème, les longs replis de la méthode, ses recommencemens sans fin, ses ajournemens de questions, tout cela, transporté dans un livre, n'est pas à sa place comme dans un cours. L'esprit du lecteur va plus vite que l'esprit de l'auditeur. L'un se plaît aux longues explications qui reviennent sur elles-mêmes et qui tentent l'accès des intelligences diverses par la variété des formes; l'autre comprend plus aisément : il devine même, il rétablit certaines parties du raisonnement, il comble les sous-entendus. Il pourra parfois s'impatienter de certaines divisions de question ou d'idée trop faciles à faire et qui semblent naïves, quand on les rencontre dans le livre. De plus, l'enseignement a ses incorrections presque nécessaires, ses négligences, ses répétitions, qu'entraîne avec elle l'allure de la parole improvisée, et qui choquent un art délicat. L'enseignement n'est pas une bonne école de style. De là les défauts très sensibles de la manière de M. Jouffroy, cette abondance molle et traînante du style, cette profusion d'exemples, cette lente clarté de l'exposition ou de la discussion, ces métaphores commencées et abandonnées, comme cela arrive dans la conversation, une facilité trop peu surveillée, en général un art trop peu sévère. Tel se montre à nous l'écrivain dans les préfaces aux *Esquisses* de Dugald Stewart et aux œuvres de Thomas Reid, tel aussi dans le *Cours de Droit naturel*, revu cependant par l'auteur lui-même. Je n'excepterais de cette sentence, qui semblera dure à plusieurs de mes lecteurs, que certains morceaux, plus médités, écrits en dehors des préoccupations de l'enseignement ou repris sur nouveaux frais avec un soin tout spécial, comme les articles célèbres sur *Bossuet*, *Vico*,

Herder, *Du Rôle de la Grèce dans le développement de l'humanité*, de l'*État actuel de l'humanité*, quelques pages des leçons sur les *Facultés de l'âme*, sur *le Problème de la Destinée*, la deuxième partie du mémoire sur *l'Organisation des sciences philosophiques*, et surtout le *discours* prononcé à la distribution des prix du collége Charlemagne. On pourrait ainsi recueillir, dans l'œuvre de M. Jouffroy, trois cents pages, pas beaucoup plus, qui révéleraient au public les plus rares facultés de l'écrivain, dispersées ailleurs et comme submergées, et qui se dégagent ici, par le plus heureux effort, des habitudes du professeur se complaisant trop à répéter devant le public toutes les phases de son expérience et les indécisions de sa pensée. Ces pages resteront, dans l'histoire des lettres françaises, comme des modèles accomplis. Tout ce qui élève, tout ce qui passionne s'y rencontre, imagination brillante et contenue, harmonie parfaite de l'image et de l'idée, justesse des proportions, tristesse virile d'accent, haute et mélancolique raison. Ce sont les seules où l'écrivain accompli, l'artiste délicat n'ait pas été quelque peu opprimé par le débordement de l'analyse.

Parmi tous nos regrets, le plus vif est celui-ci : M. Jouffroy a laissé d'admirables parties de livres; il n'a pas laissé un livre. Pas une fois on ne le vit recueillir tout l'effort de sa pensée dans une œuvre unique qui pût donner à ses contemporains la mesure vraie de ses forces et fixer aux yeux de la postérité le niveau de son talent. Ce n'est que par fragmens, sous forme d'ébauches successives, que sa pensée nous a été livrée. Les beaux épisodes ne manquent pas dans son œuvre, le poème manque. Et quel poème cependant il aurait pu composer avec un peu de loisir, ce philosophe poète, ce penseur si profondément artiste! Quel poème d'analyse émue, de raison ornée! M. Jouffroy nous a laissé le funeste exemple de faire des livres avec des mélanges. Si le grand secret des maîtres semble aujourd'hui perdu, le secret de la composition d'une œuvre, du développement logique et soutenu d'une idée, des justes proportions que chaque partie réclame, de l'unité harmonieuse de la pensée maintenue dans la variété infinie des détails, si tout cela semble inconnu aux écrivains de nos jours, M. Jouffroy est un de ces coupables illustres auxquels la littérature sérieuse du XIXe siècle a droit de demander compte de tant de forces dispersées comme au hasard et jetées à l'oubli. Si jamais il n'y eut plus d'écrivains et moins d'œuvres, si l'on ne sait plus ou si l'on ne peut plus faire de livres, si l'art, je ne dis pas le talent, a baissé, la responsabilité doit remonter jusqu'à de grands noms; l'exemple est venu de haut.

II.

Si, en racontant la vie intellectuelle de M. Jouffroy, nous avons réussi à exprimer avec quelque précision l'image de son esprit, on comprendra ce que devait être pour lui la philosophie : la recherche opiniâtre, passionnée, d'une croyance par la science. Elle devint pour lui le suprême espoir d'une intelligence dépossédée de la foi, et qui cependant ne pouvait prendre son parti de renoncer à tous ces grands problèmes sur les principes et les origines, sur Dieu et ses rapports avec le monde, sur la vie humaine et ses lois, sur la mort et sa signification, sur le rapport plus ou moins obscur des phénomènes, des êtres, et de leurs fins diverses, avec l'ordre universel (1). Pourquoi vivre? pourquoi mourir? Pourquoi vivre sous une loi? Comment cette loi s'est-elle établie? Est-ce hasard, nécessité, raison? Quel est le but des sociétés? Sous quel maître s'agite l'humanité? Où vont ces peuples qui se succèdent? Pourquoi pas un seul, pourquoi plusieurs? L'espèce est-elle tout entière sur cette terre, ou la retrouve-t-on partout, dans tous les mondes, ou ces mondes ont-ils chacun la leur? Chaque vie terrestre est-elle un tout complet? Vivons-nous pour le néant, ou mourons-nous pour renaître? Le monde lui-même a-t-il un sens, un but? Est-il l'expression mathématique de forces aveugles? Est-ce l'une des combinaisons qui devaient se succéder dans l'infini des siècles, ou bien traduit-il dans la multitude réglée des phénomènes la pensée d'un suprême artiste? Est-il un théorème de mécanique ou un poème divin?

La philosophie véritable n'est pas autre chose qu'un essai de la raison pour répondre à ces questions. Toutes les recherches de M. Jouffroy furent subordonnées à ce grand objet, le seul digne que l'on vive pour lui. Il se livra sans réserve à ce grand travail, abordant ces problèmes, non pour le stérile honneur de les agiter, mais dans le ferme espoir de les résoudre. Il ne s'abandonna pas un seul jour aux molles ivresses de la spéculation pure; il s'y refusait avec une mâle sagesse, affirmant que le prix de la vérité spéculative est dans les clartés qu'elle jette sur la vie, sur la destinée de l'homme, et par là même sur sa conscience morale, sur ses troubles secrets qu'elle doit calmer, sur ses doutes affreux qu'elle doit vaincre. Pour lui, la certitude cherchée devait être à la fois lumière et paix. Et c'est en effet là le signe suprême de la vérité morale et religieuse; elle éclaire et elle calme. L'infaillible effet de sa présence est la paix du cœur dans l'évidence des idées.

(1) *De l'Organisation des sciences philosophiques*, deuxième partie.

Telle fut l'attitude active de M. Jouffroy, poursuivant la vérité dans les angoisses, l'affirmant même du sein de ses ténèbres, estimant la vie trop dure à vivre, si l'énigme pèse éternellement sur elle, se refusant à croire qu'on puisse chercher toujours sans trouver, et que l'inquiétude sacrée qui nous dévore soit un mouvement sans but qui se perd dans le vide. Rien de plus opposé assurément à la situation d'esprit légèrement romanesque prise par quelques-uns de nos contemporains, pour qui cette curiosité même est une jouissance, la plus pure des joies intellectuelles, plus noble mille fois, disent-ils, que le plaisir un peu vulgaire de la vérité trouvée. C'est l'attrait du chimérique, c'est la folie de l'impossible qui nous précipite dans ces agitations. Eux seuls savent en goûter la secrète saveur sans en être les victimes ou les dupes; ils se gardent bien d'aller demander à quelque dogme une paix inerte qui serait la fin de cette agitation délicieuse : leur dilettantisme raffiné méprise le but et jouit de la recherche. Ce sont les René de la métaphysique. Admirables artistes que M. Jouffroy n'aurait pas compris!

Voilà le trait essentiel par lequel se marque le philosophe dans M. Jouffroy. Il crut à la vérité avant même de l'avoir trouvée. Il la chercha pour en faire la lumière non-seulement de sa pensée, mais de sa vie. S'il ne la trouva pas aussi complète, aussi éclatante qu'il l'avait rêvée, s'il resta des parties ténébreuses ou vides dans sa raison, personne ne souffrit plus cruellement que lui de ces fatalités d'ignorance qu'il ne put vaincre. Ce fut là le secret de cette immortelle tristesse dont se souviennent encore tous ceux qui l'ont connu, et dont le reflet, même lointain, donne à ses plus belles pages un attrait qui n'est qu'à lui.

Nous n'avons pas la prétention de rendre compte de toutes ses recherches préliminaires aux abords du problème fondamental, ni des résultats partiels auxquels il a pu aboutir dans les différentes parties de la science. L'objet principal de cette étude se perdrait dans cette diversité de points de vue, et ce que nous voulons mettre dans tout son jour, c'est le philosophe plus encore que sa philosophie. Nous bornerons notre recherche à demander à M. Jouffroy quelle part il a cru devoir faire à l'objection sceptique, comment il a résolu la question de la méthode, sur quelles bases il a établi la science de l'esprit, quelle solution il a donnée au problème de la destinée humaine. Tout le reste, dans sa doctrine, vint se subordonner naturellement à ces questions, d'où dépendent les vérités fondamentales, ou bien ne dut offrir qu'un intérêt accidentel à sa curiosité un instant distraite. Lui-même nous dit que si parfois il semblait ajourner ces questions pour d'autres soins, elles n'en continuaient pas moins de vivre secrètement dans ses pensées, qu'elles y subissaient à son insu ce travail mystérieux, cette fermentation

sourde qui les avance d'une manière si étrange, et qui fait qu'après de longs intervalles, pendant lesquels on n'a pas songé à un problème qu'on s'était efforcé de résoudre, tout à coup, un matin, et sans qu'on devine comment, il vous revient et vous apparaît résolu, qu'enfin il se détachait de tout ce qu'il faisait, de tout ce qu'il trouvait, des idées qui venaient secrètement se grouper autour de ces problèmes délaissés, et qui peu à peu en débrouillaient obscurément les énigmes. Quelles étaient donc les solutions qui se formaient silencieusement dans le fond de sa pensée, même quand il semblait oublier ces problèmes, et que sa vie extérieure, son travail, étaient ailleurs?

Voici comment se posa devant sa raison et comment il franchit l'objection sceptique sur laquelle il revient à plusieurs reprises avec une insistance marquée, particulièrement dans sa *préface* aux œuvres de Thomas Reid, dans le mémoire sur *l'Organisation des sciences philosophiques* et dans trois leçons du cours sur le *Droit naturel*.

La philosophie a vécu deux mille ans au moins, d'une vie réfléchie, dans la pleine lumière de l'histoire, et après deux mille ans elle n'est pas arrivée à une seule solution acceptée et définitive. Comment expliquer ce phénomène singulier et presque contradictoire d'une science si antique par ses origines, si importante par les problèmes qu'elle pose, si illustre par les grandes intelligences qui ont essayé de les résoudre, et en même temps si incertaine, si malheureuse dans ses résultats qu'elle semble condamnée à une immobilité fatale? La réponse la plus simple à cette question inévitable a été faite depuis longtemps, sous les formes les plus variées; les négations impertinentes de Gorgias et de Protagoras, l'esprit suspensif de Pyrrhon, la dialectique d'OEnésidème, l'érudition pénétrante de Bayle, la mélancolie passionnée de Pascal, la critique radicale de Kant ont répondu unanimement : cette science n'existe pas, parce qu'elle n'a pas le droit d'exister. Il faut renoncer à cet ordre de problèmes inutiles et irritans.

Ces problèmes étant de toute antiquité, et les grands génies ayant fait effort pour les résoudre, on ne peut accuser de la stérilité des résultats ni le temps, qui n'a pas manqué, ni la puissance des hommes qui s'y sont employés. C'est donc l'esprit humain lui-même qu'il faut accuser, sa nature, ses conditions, ses limites. Nous croyons, dit M. Jouffroy résumant l'objection de Kant, nous croyons, c'est un fait; mais ce que nous croyons, sommes-nous fondés à le croire? Ce que nous regardons comme la vérité, est-ce vraiment la vérité? Cet univers qui nous enveloppe, ces lois qui nous paraissent le gouverner et que nous nous tourmentons à découvrir, cette cause puissante, sage et juste, que sur la foi de notre raison nous lui supposons, ces principes du bien et du mal que res-

pecte l'humanité et qui nous semblent la loi du monde moral, tout cela ne serait-il pas une illusion, un rêve conséquent, et l'humanité comme tout cela, et nous qui faisons ce rêve, comme tout le reste (1)? Kant ne nie point, comme l'école empirique, la possibilité des notions ontologiques, il soutient seulement qu'on ne peut en démontrer la légitimité, la réalité en dehors de notre esprit qui les conçoit. Son argument unique est précisément cette nécessité où se trouve notre intelligence de les concevoir, nécessité qui dépend de sa constitution même. Ces notions ne représentent, à qui sait les analyser, que les lois ou les formes de notre entendement. La critique de la raison lui prouve que, pour dernière raison de croire, elle n'a qu'elle-même, et que si elle veut remonter plus haut, elle échoue fatalement et retombe dans le cercle où elle est captive, ne comprenant rien qu'avec ses conditions de comprendre, c'est-à-dire avec les lois de son essence, qui sont en même temps ses limites.

Voilà la grande objection sceptique, la seule à vrai dire. Quant à ce scepticisme qui a précédé l'autre et qui ne se fonde que sur la variété infinie et même sur les contradictions apparentes des jugemens humains, M. Jouffroy ne s'inquiète que médiocrement de ces raisons de *second ordre*, de ce scepticisme *mesquin*. « C'est un thème sur lequel on brodera longtemps; il fait les délices des hommes d'esprit; il ne mérite pas d'arrêter les philosophes (2). » Il ne traite pas avec le même dédain l'objection de Kant. Contrairement à M. Royer-Collard, qui avait dit qu'*on ne fait pas au scepticisme sa part*, M. Jouffroy ose dire qu'il n'y a qu'un moyen d'en finir avec le scepticisme : c'est de lui faire sa part légitime dans l'entendement. Il estime que l'aveu ferme et sincère de Kant est de beaucoup moins fâcheux pour les croyances humaines que les fins de non-recevoir opposées par les Écossais et la vague doctrine sur la certitude qui en dérive. Ce qui pourrait alarmer justement l'humanité, ce n'est pas cette déclaration très nette que la suprême raison de la vérité en nous est indémontrable, mais bien plutôt la faiblesse des argumens par lesquels on essaierait de la démontrer. Et même, sans mettre en cause la seule considération qui doive préoccuper le philosophe, la vérité, il est plus périlleux de vouloir tromper les hommes sur leur nature que d'en reconnaître les lois et d'en constater les bornes simplement et ingénument. La raison ne peut juger ses propres principes que par eux-mêmes; c'est elle qui se contrôle. Il y a en nous une dernière raison de croire; si nous dou-

(1) Préface aux œuvres de Reid.
(2) *Du Scepticisme. — Mélanges.*

tons de cette dernière raison, ce doute est invincible, autrement cette raison de croire ne serait pas la dernière. « Qu'on dise que l'humanité croit, et les sceptiques comme l'humanité, c'est un fait incontestable; qu'on ajoute que l'humanité croit avoir le droit de croire, c'est-à-dire admet que l'intelligence humaine voit les choses telles qu'elles sont, cela est vrai, et les sceptiques ne le nient pas; mais que, prenant le scepticisme corps à corps, on prétende démontrer que l'intelligence humaine voit réellement les choses telles qu'elles sont, voilà ce que je ne comprends pas. Comment ne s'aperçoit-on pas que cette prétention n'est autre chose que celle de démontrer l'intelligence humaine par l'intelligence humaine? ce qui a été toujours et sera éternellement impossible. *Nous croyons le scepticisme à jamais invincible, parce que nous regardons le scepticisme comme le dernier mot de la raison sur elle-même.* »

Telle est la doctrine de M. Jouffroy, constante à elle-même sous mille formes variées, avouant sans détours cette impossibilité de chasser le scepticisme de ce dernier asile inexpugnable, le doute métaphysique sur la véracité de nos facultés. On s'est alarmé de cette concession. — Le scepticisme déclaré invincible! a-t-on dit; mais dès lors il n'y a plus de philosophie. — Nous reconnaîtrons volontiers que cette expression isolée, réduite à elle-même, est un de ces mots regrettables dont peuvent abuser les polémiques de mauvaise foi; mais, ramenée à sa véritable signification, expliquée par la pensée constante de M. Jouffroy, elle ne fait que traduire et mettre dans un relief saisissant un fait très simple, presque naïf, l'impossibilité pour l'homme de penser en dehors et au-dessus de sa condition d'homme. Et dans ces termes, qui donc oserait n'être pas de l'avis de M. Jouffroy? L'objection de Kant, qu'on le remarque, perd de sa gravité à mesure que l'on considère l'immensité du champ intellectuel qu'elle embrasse; elle ne s'étend pas seulement aux données ontologiques et à ces actes purs de l'entendement qu'on appelle conceptions et qui embrassent tout l'ordre métaphysique; elle s'applique logiquement à ces actes de l'esprit qui composent l'observation et qui atteignent le monde visible; elle s'applique aussi bien à tout cet ordre d'analyses, de déductions et de constructions abstraites d'où procèdent les mathématiques. Que signifie-t-elle au fond? « Rien contre la science métaphysique en particulier, et ceci seulement contre toute science, à savoir que toute science humaine est *humaine;* il faut s'y résigner. » — « Si l'on ne s'y résigne pas, dit quelque part M. de Rémusat commentant la pensée de M. Jouffroy, si l'on n'admet pas de par la raison cette mystérieuse conviction, on sort de la nature humaine; par défiance d'elle-même, on s'élève au-dessus d'elle; pour se dégager de toute relativité, on cherche le pur absolu; on fait plus que

l'homme ne peut, pour avoir méconnu ce qu'il peut; on excède ses droits pour les avoir niés. » Ceux-là seuls pourraient se prévaloir contre la métaphysique de l'objection de Kant, qui seraient décidés aussi bien à refuser leur croyance aux sciences mathématiques et physiques, ces sciences, comme les autres, dépendant de la constitution de l'entendement. — Ce seraient les purs sceptiques, les sceptiques absolus à la façon de Pyrrhon, une secte oubliée, impossible, qui, si elle essayait de renaître, succomberait sous son exagération même. Ceux-là seuls enfin pourraient se refuser à subir les conditions humaines de la raison, marquées par l'objection de Kant, qui s'imaginent y échapper par la vision en Dieu de Malebranche ou l'extase de Plotin. — Ce seraient les mystiques.

Il faut pousser le scepticisme jusqu'à son terme, c'est-à-dire jusqu'à l'absurde; il faut consentir à être un pyrrhonien complet pour avoir le droit de détruire la philosophie au nom de l'objection de Kant. Pour y échapper complétement, il faut être un illuminé.

Il est donc vrai, en un sens, que l'objection sceptique est invincible; mais M. Jouffroy ne s'y arrête pas : il fait ce que l'humanité a fait de tout temps; sans la résoudre, il la franchit. Le doute suprême, répète-t-il sans cesse, n'empêche pas la raison de croire, et les hommes sont fort disposés à se contenter d'une vérité qui n'est qu'humaine. Une chose surtout le rassure : c'est que, si l'on ne peut démontrer *à priori* que l'intelligence voit les choses telles qu'elles sont, on ne peut non plus démontrer qu'elles sont autrement. Logiquement, spéculativement, il est possible que ce que l'humanité croit ne soit pas vrai, nous ne pouvons sortir de l'humanité pour juger du dehors la réalité de ses croyances; mais il n'est pas moins logiquement possible que les choses soient telles qu'elles nous apparaissent, et que les données métaphysiques ne soient des lois de notre entendement que parce qu'elles sont au dehors les principes mêmes de la réalité. Peut-être doit-on regretter que M. Jouffroy s'arrête trop tôt dans cette voie. On souhaiterait qu'il eût suivi Kant dans cette admirable évolution qui transforme en certitude morale une simple possibilité logique par un coup de génie, ou plutôt par une révélation suprême de la conscience. On a pu dire, non sans justesse, en louant cette hardie volte-face du penseur allemand, que « c'est l'histoire de tous ceux qui ont parcouru avec énergie le cercle de la pensée. » En effet, même en admettant que le *nescio quid inconcussum*, l'indubitable, l'absolu, commence au devoir, une fois que ce premier terme est posé, les autres s'enchaînent par une loi logique que personne n'a suivie d'un cœur aussi ferme, d'une raison aussi résolue que le philosophe allemand. Sur cette simple notion du *devoir*, sur cette base retrouvée dans les profondeurs de la raison pratique, tout le reste

a été rétabli, et il le fallait. La métaphysique touche par trop de points à la morale pour que l'une, relevée, ne relève pas l'autre. La logique, invoquée tout à l'heure contre les notions ontologiques, doit être maintenant appelée à les défendre. La raison ne souffre pas ces choix arbitraires entre le *vrai* qui ne serait que possible et le *bien*, qui seul serait réel. S'il y a du bien absolu, il y a du vrai absolu. Si le devoir est absolu, il ne peut l'être que par son rapport à Dieu. Voilà ce que Kant a profondément aperçu, voilà ce qui l'a décidé à reprendre au nom de la raison pratique tous les grands objets de la foi morale et religieuse, à ressaisir l'absolu qu'il rencontrait inévitablement dans la conscience, qui n'est qu'une des formes de la raison, et, par la force de cet absolu retrouvé, à relever la métaphysique de ses ruines.

Ce n'est pas par cette voie de la morale que M. Jouffroy rentre en possession de la vérité, c'est par la voie peut-être insuffisante du sens commun, opposé à ce doute spéculatif, dont il reconnaît la force, à condition que ce doute ne sorte pas de la sphère toute métaphysique où il est confiné par sa nature, et d'où il ne peut exercer aucune influence appréciable sur la conduite de l'esprit humain. *Un doute métaphysique*, c'est bien là son nom. Ce nom en établit nettement la portée logique, et il permet de la réduire dans ses vraies limites. Au fond, c'est la pure constatation de ce fait : à la base de la science humaine, une première croyance; au début de toute opération de l'entendement, un acte de foi de la raison dans sa propre véracité. Cela posé, M. Jouffroy passe outre, et, revenant à la question qui avait été le point de départ de toute cette recherche, il se demande pourquoi tant d'efforts inutiles du génie humain dépensés en pure perte autour des grands problèmes. Est-il problable que ces problèmes ne peuvent être résolus? Il ne le pense pas, parce qu'en considérant la nature de ces questions il voit non-seulement qu'elles sont de toutes celles qui intéressent le plus l'humanité, mais encore qu'elles sont de toutes celles sur lesquelles le sens commun de l'humanité hésite le moins. « En fait, l'humanité ne manque point de lumières sur ces questions; en droit, il semblerait absurde qu'elle en manquât. Il se peut donc que la science n'ait pas encore trouvé le secret, la formule générale de ces jugemens prompts, rapides, sûrs, que porte le sens commun comme par instinct; mais enfin il les porte, et, s'il les porte, il aperçoit confusément les motifs de les porter, il a une intelligence sourde de ces motifs; ils existent donc, et, s'ils existent, il est possible de les apercevoir nettement, de les déterminer (1). » Or, comme

(1) *Nouveaux Mélanges. De l'Organisation des sciences philosophiques*, première partie.

il n'est pas vraisemblable que ces problèmes, du moins tous, soient insolubles, la stérilité de la philosophie ne prouve qu'une chose : c'est qu'on s'y est mal pris jusqu'à présent pour les résoudre. L'objection sceptique étant écartée, il ne reste que cette explication du phénomène. Ce n'est donc pas la raison humaine qui est coupable par le vice même de sa constitution; elle n'est coupable que par le mauvais emploi de ses forces. Ce n'est pas la faculté qui a manqué à l'œuvre, c'est la méthode.

On peut dire qu'il n'est pas de question à la solution de laquelle M. Jouffroy ait donné plus de soin et de temps. Il s'en est occupé jusqu'au point de fatiguer le public; il en avait conscience lui-même. En terminant son *introduction* aux œuvres de Reid, il ne se dissimulait pas que ce long travail, roulant entièrement sur l'organisation de la philosophie, lui mériterait de nouveau le reproche de ne point sortir des questions préliminaires et de ne jamais arriver à la science elle-même. « Nous avouerons, disait-il, que ce reproche nous touche médiocrement, car, outre que ceux qui nous l'adressent n'ont guère fait autre chose jusqu'à présent que d'agiter des questions de méthode, nous persistons à croire, pour leur justification comme pour la nôtre, que dans une science qui en est où en est la philosophie, c'est de cela et de cela seul qu'il s'agit. Quand une science a vécu deux mille ans, et qu'après deux mille ans elle n'est pas arrivée à un seul résultat accepté et convenu, il faut ou renoncer à s'en occuper, ou, si l'on ne veut pas en désespérer, déterminer, avant d'en reprendre les recherches, le vice secret qui a rendu tous ces efforts impuissans. » Il a exprimé si souvent et sous tant de formes sa pensée sur ce sujet qu'on nous pardonnera de ne rappeler que ses conclusions, sans repasser à travers les longs détours de son exposition.

A quelles conditions une science est-elle constituée et organisée? Elle est *constituée* quand elle a une idée vraie et précise de son objet. Elle n'est elle-même qu'à la condition de se distinguer des autres sciences et d'avoir le droit de s'en distinguer, c'est-à-dire quand le signe qui la distingue est fixé. — Elle est *organisée* à deux conditions : d'abord il faut qu'elle ait une idée vraie et précise des grandes et véritables divisions de son objet, ou, ce qui revient au même, des questions dans lesquelles elle se résout; — il faut de plus qu'elle ait une idée vraie et précise de la méthode à suivre pour résoudre ces questions et arriver à la conscience entière de son objet. Ainsi l'idée de l'objet de la science, la distinction des parties qui composent cet objet, la méthode, les conditions de vérité dans les recherches que chaque science embrasse, voilà à quels caractères on reconnaît qu'une science existe réellement, qu'elle existe à titre de science.

Or M. Jouffroy entreprit de démontrer que les sciences philosophiques ne remplissaient aucune de ces conditions, qu'elles étaient restées depuis vingt siècles à l'état vague, incomplet ou faux, que ni l'objet de la philosophie n'était déterminé, ni son cadre tracé, ni sa méthode fixée. Comment sa méthode serait-elle fixée? On ne s'entend pas sur le mot de *philosophie*. Voici un mot établi dans la langue, employé et répété tous les jours dans la conversation et dans les livres. Interrogez toutefois cette foule qui emploie si hardiment le mot et même cette foule d'élite qui a si naïvement la prétention de se mêler de la chose, et vous verrez avec étonnement qu'à cette question : quel est l'objet de la philosophie? il n'y a dans la plupart des esprits aucune réponse, et que dans les autres il y en a tant, et de si différentes et si contradictoires, qu'il est évident qu'en parlant de cette science ceux mêmes qui s'entendent le mieux ne parlent pas de la même chose. Aussi qu'arrive-t-il? D'une époque à l'autre, d'une école à l'école voisine, d'un philosophe à un autre philosophe, on voit le cadre des sciences philosophiques se rétrécir ou s'étendre selon l'humeur des temps ou celle des hommes, tantôt embrassant dans son vaste sein tous les problèmes possibles, tantôt se réduisant à n'en contenir que quelques-uns, puis, envahissant de nouveau le terrain abandonné, reprendre un moment sa première étendue pour se retirer encore et n'en occuper plus qu'une partie. N'est-ce pas une preuve assez convaincante que le signe certain, le *criterium* des questions vraiment philosophiques, ou n'existe pas, ou n'est pas fixé? Et dès lors comment la méthode pourrait-elle être déterminée pour l'étude d'un objet que l'on connaît si confusément?

Cet objet, c'est l'esprit humain, l'esprit étudié dans ses formes constitutives, dans la constance de ses phénomènes, dans la diversité essentielle de ses facultés, dans les faits qui constituent sa vie, dans les données qui composent sa raison, dans les questions que suscitent naturellement les notions inhérentes au fond même de l'âme. M. Jouffroy appliqua tout son effort à l'examen des trois sciences généralement reconnues pour des sciences philosophiques, la psychologie, la logique, la morale, et il montra qu'elles étaient étroitement liées, comme le voulait son instinct, comme l'entrevoyait et l'affirmait l'opinion commune; il affirma que le même résultat pouvait être établi pour la théodicée, et dès lors la dépendance réciproque des sciences philosophiques lui devint manifeste. Toutes ne lui semblèrent être qu'une induction et un prolongement de la psychologie. L'unité, longtemps perdue ou voilée, de l'objet de la philosophie lui apparut dans la plus éclatante lumière. Telle fut la conclusion d'un grand travail intérieur, raconté, je n'ose pas dire résumé, dans le mémoire sur *l'Organisation des sciences philoso-*

phiques. Avec quelle satisfaction touchante et naïve M. Jouffroy contempla le résultat de ses longs efforts! Avec quelle jouissance d'analyse multipliée et prolongée il nous montra que la diversité infinie des questions philosophiques se rattache à l'esprit humain, pris pour unité, pour commune mesure! Le signe des questions philosophiques, si laborieusement cherché, est donc enfin trouvé : le *criterium* de ces questions, c'est que toutes supposent au préalable l'étude de l'âme, que toutes, par des détours plus ou moins longs, viennent se résoudre dans quelques-uns des faits de l'esprit humain. Dès lors, l'unité de l'objet de la philosophie étant établie, la question de la méthode est bien près d'être résolue. Reprenant une distinction célèbre de l'école écossaise, M. Jouffroy sépara, dans l'ordre des sciences philosophiques, l'étude des *faits* des *questions* dont la solution doit sortir de ces études. Il loue ses chers Écossais d'avoir arraché la philosophie à la tyrannie des questions, qui la détournaient jusque-là de l'étude des faits, pour la jeter immédiatement dans le champ illimité de la spéculation pure et dans l'obscurité de la métaphysique. Ils ont rendu la philosophie à elle-même, c'est-à-dire à son vrai point de départ et à son but propre, l'esprit humain. Donc l'observation d'abord scrupuleuse, minutieuse même, de l'âme, c'est-à-dire la psychologie expérimentale; puis l'induction s'efforçant de résoudre les questions ultérieures dont les données sont comprises dans les faits de conscience et dans les idées de raison, qui sont des faits aussi, c'est-à-dire la logique, la morale, la théodicée, l'esthétique, etc., voilà l'unité de l'objet de la philosophie retrouvée, et du même coup le cadre de la science fixé, c'est-à-dire la vue précise des divisions naturelles de l'objet de cette science dans leurs rapports naturels; en même temps, voilà la méthode déterminée : observation d'abord, induction et raisonnement ensuite. Ordre et développement des sciences philosophiques, rapports de ces sciences entre elles, méthode de chacune d'elles, tout devient clair, logique, et M. Jouffroy n'est pas éloigné de prononcer l'Εὕρηκα d'Archimède.

Illusions sans cesse renaissantes de la science humaine! Quel philosophe, de Platon à Descartes, d'Aristote à Bacon, de Leibnitz à Kant, n'a pas formé le même rêve? Tous ont eu leur méthode propre, tous se sont imaginé que la réforme et l'avancement régulier de la philosophie daterait de leur nom. S'il y a eu dans l'œuvre de M. Jouffroy un point qu'il crut avoir établi, c'est dans cette question de la méthode; mais depuis cette date mémorable la philosophie est-elle rentrée pour toujours dans les limites qu'il lui a fixées? Est-elle devenue enfin ce qu'elle n'était pas, paraît-il, une science définie, organisée? Ceux qui s'en occupent sont-ils enfin tombés d'accord sur l'unité de son objet, sur ses divisions, sur sa méthode?

Son progrès a-t-il été, depuis cette époque, continu, assuré? Sa marche a-t-elle été moins incertaine, moins lente, moins sujette à de brusques retours? Les faits sont là, devant nous, et à nos questions l'histoire philosophique de ces vingt dernières années répond tristement.

De cette longue série d'espoirs trompés qui remplissent les annales de la philosophie, de cette dernière déception, plus éclatante à nos yeux que toutes les autres, parce que nous en sommes les témoins, que faut-il conclure, sinon que le problème était moins simple que ne l'avait supposé M. Jouffroy? Il faut bien que cela soit; sans cela, comment comprendre que depuis Thalès jusqu'à Thomas Reid la philosophie eût cherché inutilement son objet et sa méthode, sans arriver à se définir? Comment comprendre surtout que les procédés indiqués par M. Jouffroy, l'observation, l'induction, tant de fois employés par ses prédécesseurs, n'eussent produit, entre leurs mains, que des résultats si précaires et des doctrines contradictoires? Peut-être faut-il chercher ailleurs la solution du problème que M. Jouffroy s'était posé, ou du moins tenir plus de compte qu'il n'a fait, dans la solution proposée, d'un élément considérable, la nature particulière de la vérité philosophique.

Ce qui a trompé M. Jouffroy, ce qui a égaré son imagination, pourtant si mesurée et circonspecte, dans des espérances si vite déçues, c'est une assimilation chimérique de la science philosophique avec les autres sciences, du genre et de la nature des connaissances qu'elle peut atteindre avec les autres ordres de connaissances humaines. Son erreur est d'avoir supposé qu'il ne manquait à la philosophie que la notion plus exacte de son objet pour avoir, elle aussi, comme les mathématiques et la physique, sa marche assurée, et accroître chaque jour son trésor de résultats infaillibles et incontestés. Cela n'est pas. On aura beau faire; quand même la raison devrait s'éclairer, s'élever, acquérir une vue de plus en plus étendue, un tact de plus en plus précis de la vérité, quand la conscience devrait s'assouplir jusqu'aux plus fines analyses du phénomène intérieur, même dans un perfectionnement inespéré de la méthode et des facultés qui l'emploient, jamais la science philosophique n'atteindra au même degré de rigueur que les autres sciences. Elle aura d'autres mérites assurément. Elle n'est pour cela ni moins indispensable ni moins capable de certitude; mais la certitude qu'elle nous donne est d'un autre ordre que celle des autres sciences. La vérité qu'elle poursuit est d'une autre essence, singulièrement plus complexe et plus délicate.

La philosophie est une science, mais non une science positive : voilà ce qu'il faut avoir le courage de voir d'une vue nette, pour ne

pas se jeter dans des apologies chimériques. Ce qui constitue le caractère positif d'une science, c'est que les connaissances qu'elle a pour objet sont susceptibles d'une démonstration rigoureuse par le raisonnement, ou d'une vérification indéfinie par l'expérience aidée du nombre et de la mesure. La vérité philosophique ne comporte ni une démonstration mathématique ni une vérification rigoureuse. S'il s'agit de faits psychologiques, l'observation les constate, les décompose et met chacun de leurs élémens en lumière; mais ce n'est que par analogie qu'on parle ici d'analyse et de vérification. L'élément de précision manque absolument, et dès lors les résultats de la science ne sont pas hors de toute contestation possible. Quand j'ai constaté en moi plusieurs phénomènes et démêlé ce qu'il y a de constant dans leur apparente variété, j'ai une loi psychologique, analogue jusqu'à un certain point, par son caractère de régularité, à une loi physique ou chimique; mais l'analogie s'arrête là. Ai-je la ressource du nombre pour noter les variations du phénomène? Ai-je la balance et la pesée pour donner au résultat de mon analyse toute la précision désirable? Puis-je reproduire à mon gré l'expérience devant mes contradicteurs? Tout ce que je peux faire, c'est de susciter dans l'âme de ceux qui m'écoutent des phénomènes analogues à celui que j'éprouve, et de les amener à reconnaître l'exactitude de mon analyse par le spectacle des faits intérieurs que je provoque en eux. Quelle opération délicate! Ce n'est plus précisément le même phénomène que j'analyse en eux et en moi; c'est un phénomène semblable, mais avec combien de nuances! Que d'influences diverses de tempérament d'esprit ou de climat moral dont je ne puis l'isoler, pour l'examiner dans son intégrité! Vérification, si l'on veut, mais non susceptible de la dernière rigueur, puisqu'il nous manquera toujours ici le seul élément de comparaison infaillible, le nombre.

S'agit-il, non plus de faits directement observables à constater et à transmettre, mais de questions ultérieures, de problèmes métaphysiques à résoudre, c'est ici que se montre bien clairement la différence de la certitude philosophique avec celle qu'obtiennent les autres sciences. Cette différence a été résumée par une distinction profonde entre la démonstration et la preuve, l'une n'admettant à aucun prix la résistance, forçant la conviction, domptant la raison la plus rebelle, jugeant sans appel l'intelligence qui veut se soustraire à elle, contraignant la liberté, fixe, immuable une fois qu'elle a reçu sa forme, impersonnelle, appartenant de droit à qui l'a comprise autant qu'à celui qui l'a découverte; l'autre au contraire, la preuve, laissant toujours prise par quelque côté à la dispute, ne jugeant pas sans appel les raisons qui se refusent à l'admettre, n'excluant jamais d'une manière absolue l'erreur ni la

contradiction, laissant ainsi une certaine place à la liberté et par conséquent au mérite, qui ne va pas sans un certain choix du vrai; très variable, sinon dans son fond, au moins dans ses formes, dans ses procédés, selon les époques diverses dans lesquelles elle se produit ou les classes d'esprits auxquels elle s'adresse, ou le génie personnel de celui qui l'établit. Cela ne veut pas dire, à Dieu ne plaise, que, dans l'ordre des sciences philosophiques, le vrai et le faux soient indifférens, ce qui reviendrait à dire ou qu'il n'y a ni vrai ni faux, ou qu'il n'y a que des approximations lointaines du vrai. Non, certes. Infailliblement il y a du vrai absolu; la vérité existe, elle nous juge; nous pouvons, nous devons y atteindre. Ce qui nous manque dans cet ordre de problèmes supérieurs, c'est cette méthode de déduction rigoureuse qui n'est qu'une réduction des propositions à une série d'équations ou d'identités, à l'aide desquelles on a raison des intelligences les plus rebelles. Ici rien de semblable; aucun moyen d'obtenir ce genre d'évidence sèche et positive qui enlève tout droit, tout prétexte même à la résistance, cette rigueur de raisonnement qui soit irrésistible à la passion, à la mauvaise foi, à certains aveuglemens de nature et de système. Telle nous paraît être l'essence de la vérité métaphysique : elle exige, pour être saisie, les plus rares facultés d'intuition et d'analyse; mais elle ne s'impose pas comme on impose une propriété du triangle ou un théorème de mécanique. C'est la noblesse de la philosophie d'avoir pour objet des vérités de cet ordre. Au fond, il y a de l'infini en elles, c'est pour cela qu'elles se montrent réfractaires aux procédés des autres sciences, qu'elles échappent à tous les instrumens de précision. Par quelque côté, elles touchent à l'absolu, et si l'entendement peut les connaître, il ne les domine pas cependant, il est dominé par elles. « Il y a ainsi dans la raison, dit profondément M. de Rémusat dans ses *Essais*, quelque chose au-delà d'elle; elle en sait plus qu'elle n'en voit, elle donne plus qu'elle ne possède, et par ses limites mêmes trahit son origine. Celui qui l'exposa sur cette terre a laissé dans son berceau des marques de haute naissance et quelques lettres demi-effacées de la langue qu'il parle et qu'elle ne sait pas. »

Il faut donc renoncer, non à la plus haute et à la plus divine des sciences, mais à l'assimilation impossible de cette science à l'ordre des connaissances exactes et positives, dangereuse chimère autorisée par l'illusion de M. Jouffroy. D'une part, s'il s'agit de la vérité psychologique (phénomènes, lois, facultés), tout moyen de notation fixe et régulière fait défaut à l'observateur pour constater son expérience et en transmettre les résultats avec une rigueur qui ne puisse être contestée. D'autre part, s'agit-il de la vérité métaphysique (le problème des origines et des fins, les principes et les

causes), on ne peut espérer soumettre les solutions de cet ordre au joug de la démonstration purement logique, qui n'est qu'une chaîne d'identités. Le raisonnement positif échouera toujours dans sa tentative de réduire en équations cette vérité d'ordre supérieur, dans l'essence de laquelle entre, pour une certaine part, un élément irrationel, l'infini. Il ne servirait à rien de s'en plaindre. Il faut s'y résigner, puisque cela est ainsi. D'ailleurs, ni l'existence de la certitude, ni celle de la science philosophique, en tant que science, ne sont mises en péril par ces considérations que nous ne faisons qu'indiquer, et dont le développement nous écarterait trop de notre sujet; mais ce qu'il faut bien comprendre et oser dire, c'est que la certitude et la science philosophique ne sont pas de la même nature que la certitude et la science positives. Il faut renoncer en même temps à l'idée de voir la science philosophique enfermée dans un cadre précis de questions déterminées, et se développant dans des limites éternellement fixes. Il est dans sa nature d'avoir une certaine mobilité de frontières, une certaine indépendance d'allures, beaucoup d'irrégularité dans sa marche. Enfin qu'on n'espère pas la voir jamais soumise, comme les sciences mathématiques ou physiques, à l'heureuse fatalité d'un progrès régulier et continu. La vérité une fois acquise, dans ces deux sciences, ne se perd plus et s'accroît toujours. Dans la science philosophique, les choses ne vont pas d'un train si régulier et si simple. Un coup de génie peut soudain ouvrir devant nos yeux tout un horizon nouveau, ou reculer le champ de notre vision jusqu'à des limites inconnues; puis, par l'effet de causes très diverses, difficiles à prévoir, tout s'obscurcit et se trouble dans cet horizon de la métaphysique. On dirait qu'un nuage passe sur la vérité et en voile un instant l'éclat aux yeux de la raison humaine. Pendant ces crises d'obscurité, que doit faire la philosophie? Soutenir, comme disait Platon, le regard de l'âme, le diriger vers le foyer de la lumière, en attendant que reparaisse la divine clarté.

Ce qui restera de la grande tentative de Jouffroy dans cette question de la méthode, c'est une législation admirable de l'observation psychologique. On ne recommencera point, après lui, ce traité si exact et si profond des règles de l'expérience appliquée à l'âme, que l'on trouve développé dans sa *préface* aux *Esquisses* de Dugald Stewart et repris un peu partout dans chacun de ses écrits. — Ce qui restera également, ce sont quelques théories établies sur cette base de l'observation, et qui constituent des parties essentielles de la science de l'esprit. Rappelons au moins, avec le regret très vif de ne pouvoir insister sur des sujets ou entièrement nouveaux ou renouvelés par lui, le travail ingénieusement profond, et que j'incline à croire définitif, sur la psychologie des *signes*, les morceaux deve-

nus classiques sur le *Sommeil*, sur les *Facultés de l'âme*, l'analyse si substantielle et si délicate du phénomène esthétique dans la première partie du cours consacré à la théorie du beau; mais la plus considérable de ses recherches dans cet ordre de questions, c'est incontestablement le mémoire sur la *Distinction de la psychologie et de la physiologie*. Nous ne pouvons nous dispenser d'en indiquer au moins les importantes conclusions.

Il y a une science de l'homme intérieur, parce qu'il y a une réalité observable distincte des réalités physiques, l'esprit humain. Notre intelligence a deux vues distinctes; l'une sur le dehors par l'intermédiaire des sens, l'autre sur elle-même et les faits qui se passent dans le for intérieur, sans aucun intermédiaire. La première de ces deux vues est l'observation sensible; la seconde est l'observation interne, conscience ou sens intime. Ces deux observations sont également réelles, légitimes, et bien que leurs moyens diffèrent, leur autorité est égale. Chacune a sa sphère spéciale, en sorte que les sens ne peuvent pénétrer dans la sphère de la conscience, ni la conscience dans la sphère des sens. *Faits sensibles, faits de conscience*, voilà une distinction essentielle d'où sort la distinction de deux ordres de sciences, la psychologie et la physiologie (1).

Mais quel est le principe des faits internes? Il est simple, il est unique, voilà tout ce que l'on peut dire; cela suffit-il pour affirmer quelque chose sur sa nature? En 1826, quand il écrivait sa *préface* aux *Esquisses* de Dugald Stewart, M. Jouffroy posait le problème sans le résoudre, et il achevait ce grand travail par cette conclusion timide : « Il faut laisser dormir quelque temps encore ce problème très ultérieur de la nature du principe, problème qui a de l'importance relativement à notre immortalité, mais qui n'intéresse nullement l'étude des faits internes; la science n'est pas en mesure pour l'aborder. » Ce n'est pas nous qui reprocherons à M. Jouffroy un pareil aveu. Il y a une chose presque aussi belle en philosophie que la découverte de la vérité, c'est d'oser dire qu'on ne se croit pas en mesure de la découvrir encore. Il faut pour cela un sentiment élevé du vrai et un courage qui a son prix. Du reste, sans rien affirmer sur la nature du principe intelligent, M. Jouffroy inclinait déjà nettement au spiritualisme, et il établissait contre la physiologie matérialiste une série de conclusions très fines et très fortes, qui, sans résoudre le problème d'une manière définitive, semblaient en anticiper la solution; mais cela ne lui suffisait pas : il y revenait sans cesse, l'abordant de différens côtés, ne pouvant se résoudre, en si grave sujet, à s'en tenir aux questions de fait. Il y allait pour

(1) Préface aux *Esquisses* de Dugald Stewart.

lui des plus grands intérêts de sa vie morale et religieuse. En un sens, la question de la destinée de l'homme dépendait de cette question préalable : quelle est la vraie nature de l'homme? Et ce n'était point assez, pour cette raison exigeante et difficile, de recueillir, à la surface de sa conscience, quelques clartés plus ou moins vives sur l'essence du principe intelligent. Il ne lui fallait pas moins que la certitude; elle seule pouvait le contenter. Il méritait de l'obtenir par la sincérité et l'opiniâtreté de la poursuite; il l'obtint en effet après de longues méditations où toutes ses facultés d'analyse et de dialectique s'étaient rassemblées pour un suprême effort. De 1826 à 1839, le problème inachevé s'était secrètement préparé, développé dans son esprit. Un jour il se trouva résolu.

Tout le mémoire sur la *Distinction de la Psychologie et de la Physiologie* n'est véritablement, comme Jouffroy le disait lui-même à M. Cousin, que l'exposition d'une nouvelle preuve de la spiritualité de l'âme. Il voulut se donner à lui-même et donner publiquement aux autres la raison de son spiritualisme, qu'il ne trouvait pas suffisamment motivé par les preuves ordinaires. A quoi se réduisent-elles en effet? Elles peuvent toutes se ramener à deux formes. On dit : Il y a en nous des phénomènes de deux sortes, les phénomènes physiologiques et les phénomènes psychologiques; donc ils dérivent de deux causes et appartiennent à deux êtres différens. On ne peut rapporter la digestion au même principe que la pensée, la volonté ou le désir à la même source que la circulation du sang. — Ou bien on dit : Toutes les opérations, tous les phénomènes de la vie psychologique attestent l'unité et la simplicité du principe qui en est la source; ce principe ne peut donc être ni le corps, ni un organe du corps. Il y a donc en nous deux êtres : le corps, être composé, principe des phénomènes physiologiques, et l'âme, être simple, principe des phénomènes psychologiques. — Deux raisonnemens également vicieux, selon Jouffroy. La preuve de la spiritualité ne peut sortir de la nature comparée des phénomènes physiologiques et psychologiques. Ils ne sont pas de même ordre, et par conséquent les différences qui les séparent ne prouvent rien. Fussent-ils de même ordre, elles ne prouveraient rien encore, parce qu'une même cause peut produire des phénomènes très divers. On raisonne sur la vie physiologique comme si on la connaissait, tandis qu'au contraire rien n'est plus obscur pour nous que cette vie. « Les causes nous en échappent; nous n'atteignons même pas les actes de ces causes. Tout ce que nous pouvons saisir, ce sont les effets matériels produits dans le corps par les actes inconnus des causes inconnues de la vie. Encore n'est-ce que par surprise et avec mille peines que nous les saisissons, et non pas tous, mais seulement quelques-uns... Et cependant c'est sur cette vie si obscure, si

couverte de ténèbres, que le raisonnement vulgaire n'hésite pas. Il en sait, à n'en pas douter, le principe. Il le connaît à merveille, il le proclame sans balancer, c'est le corps. »

Voilà l'infirmité radicale des démonstrations ordinaires de la spiritualité. Elles posent comme réalité connue un principe hypothétique, la cause des phénomènes physiologiques; elles l'appellent *corps*, *matière*. Et c'est en s'appuyant sur l'examen comparé des phénomènes psychologiques que par induction elles essaient de démontrer quelle doit être la cause de ces phénomènes; elles remontent à cette cause inconnue, elles la nomment. Leur point de départ, c'est la réalité du corps, dont on parle sans hésitation comme d'une chose parfaitement claire. Le terme de leur induction, c'est le principe des phénomènes psychologiques, l'*esprit*, l'*âme*. — L'originalité de la démonstration de M. Jouffroy est de prendre le contre-pied du raisonnement vulgaire. Il soutient que ce qui est la réalité la plus claire pour nous, c'est l'*âme*, que ce qui est obscur au contraire, c'est le *corps*, et, reléguant dans la métaphysique d'hypothèse cette cause inconnue, il concentre tous ses efforts sur la cause qui nous est la plus intime et la plus familière. C'est là un procédé savant, vigoureux, où Descartes et Maine de Biran se retrouvent tous deux réunis et conciliés, Descartes avec son principe « que l'âme nous est plus connue que le corps, » Maine de Biran avec sa célèbre analyse du *moi*, essentiellement *cause*.

A peine pourrons-nous, sans nous perdre dans un détail infini, donner une idée de cette démonstration pénétrante, qui tire une grande partie de sa valeur de l'exactitude des analyses, de la variété des aperçus, de la sincère exposition d'une méditation qui se raconte elle-même, et qui descend, de couche en couche, jusqu'aux dernières profondeurs de l'âme. Résumer ces analyses, c'est infailliblement les trahir et les exposer aux mépris de la critique superficielle. Tenons-nous-en donc au principe. Ce principe consiste à rétablir la conscience dans tous ses droits et dans sa vraie portée, à poser en fait qu'elle n'atteint pas seulement en nous les actes et les modifications du principe personnel, mais qu'elle atteint ce principe lui-même. Quand je dis que je sens ma pensée, ma volonté, ma sensation, c'est comme si je disais que je me sens pensant, voulant et sentant. Sans cela, d'où saurais-je que la pensée, la volonté, la sensation que je sens, sont miennes, qu'elles émanent de moi et non pas d'une autre cause? Saisir un phénomène qui est à moi, ou saisir la *cause* qui est moi, sont deux choses identiques. Donc le fait interne ou *psychologique* n'est pas seulement celui que la conscience me donne : il m'est donné en même temps par la conscience comme l'acte d'une cause que je perçois. Voilà le trait essentiel de cet ordre de phénomènes. Ce caractère établit

immédiatement la distinction de la psychologie et de la physiologie, puisque tous les actes qui en sont marqués appartiennent à l'une de ces sciences, et tous ceux qui ne la possèdent pas à l'autre. Il fonde en même temps la preuve la plus solide de la spiritualité. En effet, en même temps que j'ai conscience de cette cause qui est *moi*, j'ai conscience de tous les actes qui en émanent, et, ces actes ne comprenant qu'un certain nombre et une certaine série de phénomènes, il est démontré par là que les autres, les phénomènes physiologiques, qui n'y sont pas compris, ceux qui vont au bien du corps et composent la vie animale, dérivent d'un autre principe qui coexiste dans l'homme avec le *moi*, qu'ainsi il y a dualité de principes, de vies et de fins dans la nature humaine. Quel est le principe de la vie physiologique? Je n'en sais rien, je n'en saurai probablement jamais rien que par de vagues et obscures inductions. Le vulgaire l'appelle *corps*, les savans l'appelleront *force vitale* ou *animale*. Peu importe le nom qu'on lui donne : sa nature est purement hypothétique, voilà ce qu'il importait d'établir. C'est l'obscurité même de ce principe qui le distingue du principe intelligent, de la cause que j'appelle *moi*. La physiologie n'atteint que des faits, des résultats matériels, et suppose une cause à ces faits : la psychologie au contraire a le privilége de ne supposer rien, elle saisit le *moi* dans le phénomène, le moi à titre de *cause*, c'est-à-dire d'être un et simple, toute cause étant par définition essentiellement simple et une. La spiritualité n'est donc pas le résultat d'une induction; elle est un fait. Nous savons immédiatement ce que c'est que l'esprit : nous n'avons pour cela qu'à nous regarder vivre, penser, vouloir. L'esprit est cause, et son type le plus clair, c'est le moi.

Tel est le dernier mot de ce grand travail d'analyse intérieure et de dialectique pénétrante. Ce fut une belle journée pour la philosophie que celle où M. Jouffroy vint lire à l'Académie des sciences morales ce remarquable mémoire en présence du plus redoutable adversaire de la science psychologique et de la spiritualité, Broussais : non pas que la démonstration exposée dans ce mémoire termine à tout jamais le débat séculaire entre le matérialisme et le spiritualisme. Espérer un succès pareil, ce serait prouver que l'on ne connaît ni la nature de la vérité philosophique, ni celle de la raison humaine. M. Jouffroy lui-même, je le pense, n'osait pas l'espérer, même dans le premier enthousiasme de sa découverte. Aujourd'hui, à vingt-cinq ans de distance, nous savons à quoi nous en tenir sur ces prétendues victoires qui sont toujours à recommencer. Plus d'un spiritualiste même aurait sans doute quelques objections à présenter sur cet argument, qui suppose résolue une des questions les plus controversées dans la science contemporaine, la question du *vitalisme* et de l'*animisme*. Il est trop évident que, s'il était

démontré que les actes physiologiques fussent une fonction de l'âme pensante, c'en serait fait du raisonnement de Jouffroy, qui repose sur l'opposition de l'âme, clairement connue dans sa causalité et dans ses actes, au principe hypothétique et inconnu de la vie physiologique; mais cela n'est pas démontré. Le vitalisme de M. Jouffroy s'appuie sur des argumens pour le moins aussi solides que l'animisme. Et d'ailleurs, quand même il serait établi que la forme de son raisonnement n'est pas de tout point invulnérable, il n'en garde pas moins sa valeur à nos yeux. Ce mémoire est un modèle d'analyse; en le lisant, on sent que l'on est à une grande école d'observation intérieure. Ces maîtres de la spiritualité agissent profondément sur vous, à condition que vous ne leur opposiez pas une résistance de parti-pris. Ils vous conduisent si sûrement à travers les obscurités de votre vie intime, ils vous habituent si bien à distinguer ce qui ne doit pas être confondu, à démêler ce qui est vous de ce qui est à vous, à vous déprendre peu à peu de vos organes et de leur sphère d'action, pour ne plus voir que le fond même de l'être, l'être vrai, distinct de tout ce qui en complique ou en voile l'essence, que ces sortes d'analyses sont déjà des démonstrations de la spiritualité, les meilleures peut-être et les plus solides de toutes. M. Jouffroy excelle dans ce grand art philosophique. Personne n'excite d'un tact plus sûr et plus fin le sens des réalités invisibles, étourdi par le tumulte grossier de la sensation, dispersé dans le dehors de la vie; il nous rend l'âme visible et présente, sans autre artifice qu'une transparence presque idéale d'analyse. C'est là certainement quelque chose de meilleur et de plus rare qu'un argument sans défaut. D'ailleurs nous donner la perception vive de la spiritualité, n'est-ce pas déjà la démontrer?

Tout s'enchaînait dans cette pensée active et logique; son œuvre entière n'avait qu'un but, auquel chaque partie venait successivement se rattacher : le problème moral, auquel il donna son vrai nom, plus expressif peut-être, moins scientifique et plus humain : le *problème de la destinée*. Il y arriva de bonne heure, par la pente naturelle de son esprit; il y fut conduit également par la nécessité de combler le vide que la foi, en se retirant, avait laissé dans son âme. Son intelligence, comme nous l'avons vu, était de celles qui ne peuvent vivre dans la nuit et qui cherchent avec ardeur la lumière, pour laquelle elles se sentent créées. Ces nobles esprits peuvent bien connaître le doute, il en est même très peu qui ne le traversent; mais ils ne s'y arrêtent pas. Le doute, pour eux, est une crise, ce n'est pas un dénoûment.

Plusieurs années consécutives furent consacrées à ce grand sujet; Jouffroy en fit la matière de ses leçons à la Sorbonne de 1830 à 1835. Malheureusement il ne nous en reste que des débris : deux

leçons, l'une sur le *problème de la destinée*, l'autre sur la *méthode pour le résoudre;* puis le *Cours de Droit naturel*, recueilli par la sténographie; la publication posthume de quelques chapitres contenant des *vues théoriques* qui servent de conclusion au cours, voilà tout ce qui a survécu de cet enseignement. Quel regret excite en nous la lecture de ces fragmens, si incomplets, si dispersés, et qui nous donnent pourtant une si grande idée du plan et de l'œuvre! M. Jouffroy rencontrait là, dans des circonstances rares de loisir et de travail, l'occasion de ce livre unique pour lequel chaque écrivain semble prédestiné, tant il y avait d'harmonie entre ce sujet admirable et ses belles facultés de penseur profond, de philosophe religieux, d'artiste. Au lieu d'une œuvre conçue d'un seul jet, disposée selon les justes proportions de chaque idée, se développant harmonieusement jusqu'aux vastes conclusions qu'elle comportait, éclairée dans toutes ses parties de cette clarté croissante, reflet de la vérité qui se dégage de plus en plus, signe d'une démonstration qui avance et que chaque pas rapproche du but, nous avons quelques pages détachées et un ouvrage mal composé, le *Cours de Droit naturel*, dans lequel les recherches historiques et préliminaires prennent à peu près toute la place, et que la négligence d'une rédaction hâtive a compromis jusqu'à un certain point dans l'estime des connaisseurs. Ce regret, nous l'avons exprimé déjà, mais jamais il n'est plus vif en nous qu'au moment où nous voyons M. Jouffroy perdre une occasion si naturellement faite pour lui, et qui aurait valu à notre littérature philosophique une œuvre impérissable.

Rappelons à grands traits, en nous tenant aussi près que possible de la pensée de M. Jouffroy, le plan de l'œuvre et les principales conclusions entrevues. Personne n'échappe à ce grand problème de la destinée, car personne n'échappe à la raison, qui conçoit naturellement cette idée, qui affirme que toute chose a sa destination, que l'homme aussi doit avoir la sienne, et que cette destination a un rapport nécessaire avec celle de l'univers. Cette idée inévitable marque l'avénement d'une vie nouvelle; elle termine cette longue enfance durant laquelle la sensation et l'instinct dominaient en nous. « Il n'est pas un homme, j'ose le dire, si pauvre que sa naissance l'ait fait, si peu éclairé que la société l'ait laissé, si maltraité, en un mot, qu'il puisse être par la nature, la fortune et ses semblables, à qui, un jour au moins, dans le courant de sa vie, sous l'influence d'une circonstance grave, il ne soit arrivé de se poser cette terrible question qui pèse sur nos têtes à tous comme un sombre nuage, cette question décisive : pourquoi l'homme est-il ici-bas, et quel est le sens du rôle qu'il y joue? » Cette question n'est inconnue à aucun homme qui ait un peu vécu, un peu souffert, qui

ait aimé ou pensé. Et dans une analyse dramatique des grandes émotions de la vie, M. Jouffroy énumérait toutes les circonstances qui viennent nous tirer de la vie aveugle pour nous élever à la pensée morale, à la pensée humaine par excellence : la souffrance d'abord, le mal qui est partout dans la condition de l'homme, jusque dans ces jouissances passagères qu'on appelle le bonheur, le désaccord fatal et permanent entre la pente de nos désirs et le cours des choses; nos félicités mêmes, si rapides, si précaires, si vite épuisées, nos joies les plus vives, si vite éteintes dans l'ennui et le dégoût, le désenchantement des passions qui semblaient d'abord devoir charmer notre existence, l'effroi subit de ce qu'il y a d'incomplet dans les plus grands bonheurs rêvés et obtenus. Puis c'est la faiblesse de l'homme en face de la nature, qui l'écrase, et de l'infini des mondes, auprès duquel il n'est qu'un néant; c'est l'histoire de l'espèce humaine, de ses luttes, de ses migrations, de ces voyages des peuples qui partent du fond des temps et des pays inconnus, pour aller de l'obscurité de leur berceau à un but inconnu; c'est enfin cette histoire de notre globe retrouvée dans ses propres entrailles, par couches successives de créations tour à tour disparues. C'est ainsi que de toutes parts, et sous l'influence de tant de circonstances inévitables, se pose devant la raison de l'homme cette haute et mélancolique question sur l'énigme de la vie. « Alors s'éveillent, alors se développent pour la première fois dans les profondeurs de l'âme humaine trois sentimens endormis jusque-là, et qui ne peuvent éclore qu'à la chaleur de cette triste lumière. Ces sentimens sublimes, la gloire et le sentiment de notre nature, sont le sentiment poétique, le sentiment religieux et le sentiment philosophique... Ou plutôt la poésie, la religion, la philosophie, sont les trois manifestations d'un même tourment, qui se satisfait ici par de laborieuses recherches, là par une foi vive, plus loin par des plaintes harmonieuses, et c'est ce qui fait que les âmes poétiques, religieuses, philosophiques, sont sœurs, et c'est ce qui fait qu'elles s'entendent si bien, alors même qu'elles parlent des langues si différentes... »

C'est avec l'arme *mâle et sainte* de la science que M. Jouffroy résolut d'aborder le problème. La première des innombrables questions comprises dans l'immensité de ce problème est évidemment la question de la destinée de l'homme dans la vie actuelle. C'est par celle-là que ses recherches commencèrent. Or cette question se résout dans une autre, celle de la nature de l'homme. Que l'homme ait une fin ici-bas, la raison le conçoit comme une nécessité; mais cette fin en soi n'est pas une chose observable, qui tombe sous la conscience et les sens : cette fin n'est encore qu'une idée générale

à déterminer, et qui ne peut l'être que par les faits. Fidèle à l'esprit de sa méthode, qui met la psychologie à l'origine de toutes les sciences philosophiques, M. Jouffroy établit que tant qu'on n'est point arrivé à une question de faits dans une recherche, on n'en a point trouvé le commencement. On ne devine pas les desseins de Dieu, qui sont les lois de la création; il faut les découvrir, et on ne peut les découvrir que par l'étude de la faible partie de ses œuvres qu'il a livrée à notre regard. Voici donc l'ordre des questions tel qu'il se déroule logiquement devant notre pensée : au commencement, une réalité observable, présente à nos regards, la nature de l'homme; l'homme connu, la détermination de sa fin s'ensuit; sa fin, déterminée, détermine celle de la société et de l'espèce, et, la fin de l'humanité déterminée, la place de l'humanité dans l'œuvre de la création peut être légitimement cherchée. On voit que ce n'est pas la grandeur qui manque à ce plan. C'est même un plan légèrement idéal. La destinée de la société, celle de l'espèce, la place de l'humanité dans la création, autant de questions qui dépassent vraisemblablement la portée de la raison. Tenons-nous donc à ce qui peut être connu, la fin de l'homme ici-bas, et à ce qui peut être conclu, sa destinée ultérieure.

La fin de l'homme, exprimée par les tendances et les facultés de sa nature, est de développer son être par la connaissance, par l'amour, par l'action; mais ces tendances et ces facultés peuvent se manifester sous plusieurs modes fort différens qui marquent les différens degrés de la moralité humaine. L'état primitif de l'homme a son type dans l'enfant. Dans l'enfance, et avant que l'intelligence nous ait révélé notre propre nature, toutes nos tendances se développent sans que nous fassions aucun retour sur nous-mêmes; c'est la loi de la pure nature, c'est le règne de l'instinct. L'enfant n'est pas égoïste : au fond, c'est à la satisfaction de sa nature qu'aspirent en définitive toutes ses passions; mais l'enfant n'est pas leur complice. « Il est innocent comme Psyché, qui aime sans connaître l'amour. » La raison est dans l'homme le flambeau de Psyché. Elle comprend que toutes ces tendances, toutes ces facultés, n'aspirent qu'à un but, qui est la plus grande satisfaction possible de notre nature. Elle comprend en même temps quel est le moyen le plus sûr d'obtenir ce maximum de satisfaction possible. Elle prend en main le gouvernement de nos facultés. Elle remplace par l'intérêt toutes ces fins partielles vers lesquelles nous emportaient nos aveugles désirs. Elle calcule, elle prévoit, et substitue l'empire sur soi à l'empire inconséquent, variable, orageux, de l'instinct. C'est le second état dans l'homme : c'est un nouveau mode de détermination que produit en lui l'éveil de la raison : c'est l'*égoïsme;* mais

la raison, quand elle va à son terme, ne s'arrête pas là, bien que plusieurs systèmes de morale s'efforcent de lui persuader qu'au-delà commence la sphère des chimères mystiques. Elle fait un nouveau pas, un pas décisif, et ce progrès l'amène à l'état qui mérite véritablement le nom d'état moral. Cet état résulte d'une nouvelle découverte, d'une conception qui agrandit singulièrement son horizon. Échappant à la considération exclusive des fins individuelles, elle arrive à concevoir que ce qui se passe en nous se passe dans toutes les créatures possibles, que la fin de chacune d'elles est aussi sacrée que la nôtre, chacune de ces fins diverses étant un élément d'une fin totale et dernière qui les résume, et qui n'est pas autre chose que l'ordre universel, l'ordre divin. C'est ici que commence d'apparaître et de se développer toute la série des conceptions morales. « Dès que l'idée de l'ordre a été conçue par notre raison, il y a entre notre raison et cette idée une sympathie si profonde, si vraie, si immédiate, qu'elle se prosterne devant cette idée, qu'elle la reconnaît sacrée et obligatoire pour elle, qu'elle l'honore et s'y soumet comme à sa loi naturelle et éternelle. » Au nom de cette grande conception de la raison, la fin de l'homme ici-bas est donc de prendre résolûment et de maintenir à la sueur de son front l'empire de sa volonté sur sa nature, de s'arracher aux tyrannies aveugles de la sensation et de l'instinct, aux calculs de l'égoïsme, de développer son être par la connaissance du vrai et par l'amour du beau, enfin d'aider pour sa part virile à l'accomplissement des fins des autres hommes, au développement de leur raison et de leur moralité, à la réalisation de l'ordre sur la terre.

Mais quelle contradiction entre la destinée réelle de l'homme en cette vie et celle qui est écrite en caractères éclatans dans la loi de sa nature! Quelle différence entre sa nature et sa condition présente! La satisfaction d'une de nos tendances, ce serait la connaissance absolue, ou bien ce serait l'union parfaite, l'harmonie complète des êtres entre eux. Où voit-on une seule tendance de notre nature complétement satisfaite soit dans l'individu, soit dans l'espèce? Il est même impossible qu'elle le soit jamais tant que le monde sera organisé comme il l'est, et il ne peut pas l'être autrement. On pourra donc améliorer bien des souffrances. La civilisation n'est pas autre chose qu'une conquête perpétuelle sur les ténèbres et sur le mal, elle ne les supprimera jamais. « Tout le travail de l'humanité tend vers cette fin, mais il y tend avec une éternelle résistance de la part des choses. Il avance, mais le but est au-delà de la portée de ses efforts. »

Ainsi la nature nous porte à la satisfaction absolue de nos tendances; la condition actuelle de la vie la rend impossible. L'obsta-

cle, c'est la condition humaine. Ne nous en plaignons pas. C'est l'obstacle qui fait la grandeur de l'homme et qui lui confère ses plus nobles droits. Il crée dans l'homme la direction de ses facultés par la volonté et l'intelligence. Il nous donne l'empire sur nous-mêmes, il nous permet de concentrer sur le point qui résiste toute la force de nos facultés. Il donne à l'intelligence les méthodes, les arts, tous les moyens qui aident cette force ou qui y suppléent. Il crée dans l'homme l'être moral, la personne capable, à son choix, de bien et de mal, digne par là du seul bonheur qui ait du prix à nos yeux, le bonheur mérité. De là deux conséquences considérables : la première, que le but de la vie actuelle est bien moins dans les progrès que nous pouvons réaliser, dans le plus ou moins de puissance ou de connaissance que nous pouvons acquérir, que dans la production du bien moral en nous, dans la création énergique de la personnalité. La seconde conséquence, c'est que notre fin absolue n'est pas réalisable dans cette vie, et que s'il n'y en avait pas une autre, l'énigme de la destinée serait insoluble. « Il y a en moi une intelligence qui comprend toute la portée des désirs qui sont le fond de ma nature, une sensibilité qui souffre horriblement, car ses désirs meurent impuissans et ne peuvent se satisfaire sur cette terre. Il y a aussi en moi des facultés qui, malgré des obstacles, possèdent tout le pouvoir nécessaire pour satisfaire ces tendances. Tout cela, je le comprendrais en moi ; je serais malheureux dans la condition actuelle ; je m'expliquerais cette condition ; j'en verrais la nécessité, les convenances, dans une certaine hypothèse que ma nature réclame tout entière, et cette hypothèse ne serait qu'une chimère impossible, absurde ! La plus grande absurdité imaginable serait, au contraire, que cette vie fût tout ; je n'en connais pas de plus grande dans aucune branche de la science. La plus grande absurdité et la plus grande contradiction imaginable serait que cette vie fût tout ; donc il y en aura une autre. »

J'ai tenu à rappeler le plus simplement possible l'enchaînement méthodique de ces grandes et fortes idées qui occupèrent les dernières années de l'enseignement de M. Jouffroy. Elles sont entrées sans doute depuis longtemps dans le domaine public par les vives adhésions qu'elles ont rencontrées, comme par les critiques qu'elles ont soulevées. Il était bon cependant de les remettre sous les yeux de nos lecteurs, dont plusieurs ne connaissent peut-être les maîtres de la philosophie française que par les railleries de leurs adversaires. Il m'a semblé que, dans le cadre si resserré de cette exposition, les principes de la morale de Jouffroy pourraient encore avoir leur prix, parce qu'ils expriment sous une forme scientifique les lois de la nature humaine, ses instincts, ses convictions. Personne,

dans ce siècle, ne s'est plus noblement inquiété des intérêts supérieurs de l'homme, de ce qui relève sa condition présente, de ce qui éclaire son avenir. Je sais bien que la mode est passée de ces préoccupations sentimentales, et que les grands esprits qui aspirent à renouveler l'intelligence humaine, à la *déniaiser*, n'ont rien de plus à cœur que de lui enlever ces besoins factices, ces aspirations à une vie future, tous ces rêves d'enfant qui amusent son ennui ou sa vanité; mais je sais aussi que l'esprit humain ne se laisse pas mener sans résistance par ses nouveaux et superbes instituteurs, que toute sa nature se révolte quand on arrive aux dernières conséquences du système. Il aime à retrouver une voix amie, familière, qui le rassure contre les terreurs du néant; il se réjouit quand on lui apporte de la part d'un homme qui a tant médité ces paroles de bon augure : « Non, votre instinct ne vous trompe pas, la raison est d'accord avec lui; vous pouvez espérer. Votre instinct n'est que le sentiment de ce qu'il y a d'incomplet et d'inexplicable dans cette vie, si elle s'achève en ce monde. »

Toutes ces théories particulières venaient se rejoindre et se confondre dans la théorie de l'ordre universel, dont s'enchantait elle-même cette haute intelligence si bien préparée à goûter les divines harmonies. Il les exprimait avec une grandeur et une simplicité que Platon aurait aimées. Si chaque être a sa fin, disait-il, la création elle-même en a une. Cette création, il est vrai, dans son ensemble, nous échappe; nous n'en saisissons qu'un fragment, et ce fragment même, nous ne le connaissons que dans un moment de sa durée; l'œuvre de Dieu remplit l'espace et le temps, et ce que nous en pouvons saisir n'est qu'un point dans l'un, un moment dans l'autre. Qu'importe? fût-elle infinie et sa durée éternelle, le même principe s'y applique et persuade invinciblement à notre raison qu'elle a une fin, un but unique. Mais quelle parole humaine, quelle pensée finie pourrait atteindre ce but que Dieu s'est proposé en laissant échapper l'univers de ses mains? — La vie de la création n'est autre chose que son mouvement vers cette fin suprême. Or ce mouvement universel et éternel de chaque chose vers la fin que Dieu lui a assignée, et de toutes choses vers la fin de la création, ce mouvement, évidemment régulier puisqu'il a un but, c'est l'ordre. C'est l'idée et le sentiment de l'ordre qui expliquent toutes les tendances de notre nature, toutes nos aspirations, toutes nos grandeurs. Cet ordre, en tant qu'il est la fin de la création, c'est le bien; en tant qu'il est exprimé par le symbole de la création, c'est le beau; traduit en idée, c'est le vrai. Le bien, c'est l'ordre réalisé; le vrai, c'est l'ordre pensé; le beau, c'est l'ordre exprimé. Cette idée elle-même cependant n'est pas le dernier terme de la

pensée humaine; elle fait un pas de plus et s'élève jusqu'à Dieu, qui a créé cet ordre en assignant à chaque créature qui y concourt sa constitution, sa fin, son bien. Ainsi rattaché à sa substance éternelle, l'ordre sort de son abstraction métaphysique et devient l'expression de la pensée divine; le côté religieux de la morale se révèle.

Dieu, c'était la conclusion suprême de cette vie qui n'avait été qu'une longue méditation. Un philosophe peut arriver à Dieu de deux manières, par la métaphysique ou par la morale, par la métaphysique comme Descartes et Leibnitz, par la morale comme Kant et Jouffroy. Qu'importe la diversité des chemins, s'ils mènent au même but? Mais Jouffroy ne fit qu'entrevoir le terme de ses longs travaux. Il n'y toucha pas; il tomba sous le poids de la vie avant d'avoir achevé son œuvre. Dans le monument qui gardera la pensée de l'un des philosophes les plus religieux du siècle, une place est vide, celle de la théodicée.

Le temps lui manqua. En 1839, il avait dû quitter sa chaire de la Sorbonne; en 1841, il renonça à paraître à la chambre des députés, dont il faisait partie depuis dix ans. Peu à peu il se retirait du tumulte de la vie extérieure et rentrait plus profondément en soi. Sa santé, gravement atteinte, le préparait à l'épreuve suprême. « Je ressens, écrivait-il le 20 décembre 1841, tous les bons effets de la solitude. En se retirant de son cœur dans son âme, de son esprit dans son intelligence, on se rapproche de la source de toute paix et de toute vérité, qui est au centre, et bientôt les agitations de la surface ne semblent plus qu'un vain bruit et une folle écume... La maladie est certainement une grâce que Dieu nous fait, une sorte de retraite spirituelle qu'il nous ménage pour nous reconnaître, nous retrouver, et rendre à nos yeux la véritable vue des choses. »

Les *agitations de la surface* n'avaient pas manqué, surtout dans les dernières années, peut-être même quelques-unes de ces agitations avaient-elles pénétré profondément jusqu'aux sources de la vie. La carrière politique n'était pas faite pour lui; il y rencontra plus d'une occasion de souffrir. Les intentions droites, la fierté du sentiment, la grandeur des vues même ne suffisent pas pour y protéger un honnête homme. « Dans cette épreuve de la vie publique, disait M. Villemain, indiquant d'un mot juste et fin toute une situation, il obtint plus de considération que de bonheur. » Les natures douées d'une vive sensibilité ne devraient jamais s'exposer à ce choc trop rude des intérêts alarmés ou des passions ombrageuses. Elles présentent trop de parties vulnérables pour s'y risquer impunément. Ce que M. Jouffroy souffrit dans la dernière année de sa vie publique, lui seul le sut, et s'il contint sévèrement ses émotions au

dehors, une tristesse croissante se répandit dans son cœur et de là dans ses conversations avec ses amis. Peut-être aussi, en sentant ses forces lui échapper, éprouvait-il la secrète amertume d'un homme qui n'a pas rempli la mesure de son talent et qui voit condamner à l'éternel oubli une partie de sa pensée, la meilleure peut-être, celle qui est à la fois le résultat suprême d'un grand travail intérieur et le fruit de la vie. Toutes ces tristesses, tous ces regrets éclatent dans un discours adressé à des jeunes gens dans une fête universitaire, la dernière fois qu'il parut en public. C'est peut-être la plus belle page où se soit exprimée cette âme éloquente, trompée par la vie, meurtrie par le choc des hommes et réfugiée désormais en de plus hauts et inviolables asiles. « La vie, disait-il, je l'ai en grande partie parcourue; j'en connais les promesses, les réalités, les déceptions; vous pourriez me rappeler comment on l'imagine; je veux vous dire comment on la trouve, non pas pour briser la fleur de vos belles espérances (la vie est parfaitement bonne à qui en connaît le but), mais pour prévenir des méprises sur ce but même, et pour vous apprendre, en vous révélant ce qu'elle peut donner, ce que vous avez à lui demander, et de quelle manière vous avez à vous en servir. On la croit longue, elle est très courte, car la jeunesse n'en est que la lente préparation, et la vieillesse la plus lente destruction. Dans sept ou huit ans, vous aurez entrevu toutes les idées fécondes dont vous êtes capables, et il ne vous restera qu'une vingtaine d'années de véritable force pour les réaliser. Vingt années! une éternité pour vous, en réalité un moment! Croyez-en ceux pour qui ces vingt années ne sont plus; elles passent comme une ombre, et il n'en reste que les œuvres dont on les a remplies. Apprenez donc le prix du temps, employez-le avec une infatigable, avec une jalouse activité. Vous aurez beau faire, ces années qui se déroulent devant vous comme une perspective sans fin n'accompliront jamais qu'une faible partie des pensées de votre jeunesse; les autres demeureront des germes inutiles, sur lesquels le rapide été de la vie aura passé sans les faire éclore, et qui s'éteindront sans fruit dans les glaces de la vieillesse. »

J'ai pensé qu'il ne serait pas inutile de replacer sous les yeux des générations nouvelles, volontiers distraites d'un passé si récent encore, l'image de ce noble esprit. C'était pour nous comme un devoir de ranimer autour d'une si pure renommée la piété littéraire d'un temps trop vite oublieux. Et puis il m'a semblé que la plus sûre apologie d'une école violemment attaquée, c'est de montrer quels hommes et quels talens elle a produits.

E. Caro.

DEUX ASCENSIONS

AU MONT-BLANC

ÉTUDES DE MÉTÉOROLOGIE ET D'HISTOIRE NATURELLE.

Chaque été, des touristes partent de tous les points de l'Europe, se dirigeant vers les Alpes, et gravissent à l'envi les cimes les plus inaccessibles. Bientôt tous ces sommets neigeux dont la blancheur virginale était un emblème cher aux poètes auront été déflorés. En Angleterre, en Suisse, en Autriche, en Italie, se sont formés des clubs alpins dont les membres rivalisent de zèle et d'audace; une noble émulation, un amour-propre légitime les animent et les excitent. On compte le petit nombre de sommets que leur pied n'a pas encore foulés. On ne pourrait faire un meilleur emploi de la vigueur, de l'agilité et de l'énergie qui caractérisent la jeunesse. Les exercices stéréotypés de la gymnastique régulière, les petits incidens et les petits obstacles de la chasse dans les plaines bien connues qui entourent l'héritage paternel, ne sauraient suffire à des esprits entreprenans servis par des corps sains et vigoureux. Les Alpes sont une arène où ils peuvent déployer toutes leurs qualités physiques et morales. Des nuits passées dans les chalets ou sous une pierre près de la limite des neiges éternelles, les difficultés réelles et les dangers sérieux des glaciers, les obstacles imprévus de rochers verticaux barrant l'accès de la cime désirée, le froid, les effets de la raréfaction de l'air, des nuages enveloppant subitement la montagne dans une brume épaisse, les orages dont la foudre frappe si souvent les sommets, l'obscurité surprenant le voyageur au milieu de ces déserts de neige et de glace, voilà des fatigues dignes de la vigueur et des aspirations d'une jeunesse virile et bien trem-

pée. Quel plaisir de vaincre des obstacles et de braver des périls où la vie est en définitive rarement en jeu, et quelle récompense après la victoire! Du haut du sommet vaincu, on voit le monde à ses pieds, l'œil se promène au loin sur les vallées et sur les montagnes; un délicieux repos succède à une fatigue momentanée, un appétit inconnu dans la plaine assaisonne le modeste repas que le guide sert sur le gazon émaillé de fleurs alpines; un air pur, une lumière éclatante prêtent à tous les objets une beauté inconnue dans l'atmosphère épaisse des régions habitées; le bien-être du corps réagit sur l'état de l'âme, qui se sent inondée de nobles désirs et de grandes pensées. Les intérêts mesquins et les vanités ridicules du monde s'évanouissent dans leur petitesse, on s'étonne d'y avoir songé, et on se promet de les ignorer désormais. Telles sont les jouissances pures et sans mélange que tout homme bien né éprouvera en présence du grand spectacle dont il est le centre. De plus vives encore sont réservées à celui qui gravit ce sommet avec la volonté d'étudier les lois du monde physique, les phénomènes de l'atmosphère, les productions de la nature dans ces froides régions, ou d'analyser la structure de ces montagnes qui semblent un chaos et sont l'expression d'une règle encore inconnue. Ces ascensions sont des ascensions scientifiques qui ont ajouté à la somme de nos connaissances; les autres sont des ascensions pittoresques, satisfaisantes pour celui qui les accomplit, mais en général inutiles, car des sensations ne se communiquent guère : les impressions sont personnelles, et tout se résout en une série d'exclamations qui traduisent l'admiration, le contentement et le légitime orgueil du touriste triomphant.

Dans cette étude, je voudrais faire connaître aux lecteurs de la *Revue* deux ascensions scientifiques au Mont-Blanc faites à cinquante-sept ans d'intervalle, en montrer l'utilité, le profit que la science en a retiré et celui qu'elle en attend encore. Les sommets des Alpes sont les plus élevés de l'Europe, mais non de la terre. Des ascensions ont été faites dans les Andes et dans l'Hymalaya, des savans éminens y ont séjourné à des hauteurs supérieures à celles du Mont-Blanc et y ont fait d'importantes observations; mais des souvenirs et des travaux personnels me ramènent aux Alpes, et je préfère me limiter pour parler pertinemment et en connaissance de cause de ce que j'ai vu et ressenti moi-même.

Jusqu'au milieu du siècle dernier, la chaîne centrale des Alpes n'était connue que des montagnards; les habitans de la plaine ne la visitaient pas. L'absence ou la difficulté des chemins, qui n'étaient que des sentiers, le manque d'hôtelleries, la crainte de l'imprévu, l'emportaient sur la curiosité. Située au pied du Mont-Blanc, ap-

pelé alors *la montagne maudite*, la vallée de Chamounix était inconnue aux populations des bords du lac Léman, quoique le prieuré ou couvent de bénédictins existât depuis 1090, et que les évêques de Genève le visitassent dès le milieu du xve siècle. L'un d'eux, François de Sales, y arriva le 30 juillet 1606 et y resta plusieurs jours. Néanmoins c'est un voyageur anglais célèbre par ses pérégrinations en Orient, Richard Pococke, accompagné de Windham, un de ses compatriotes, qui a réellement découvert la vallée de Chamounix en 1741, fait connaître ses beautés et dissipé les craintes mal fondées qu'inspirait la prétendue barbarie des habitans. Trop préoccupés cependant des récits absurdes et mensongers débités avec assurance pour les détourner de leur projet, Pococke et Windham s'entourèrent de précautions inutiles, n'entrèrent dans aucune maison et campèrent assez loin du prieuré de Chamounix, près d'un bloc erratique qui se nomme encore *la Pierre des Anglais*. On peut donc affirmer que si un étranger a découvert la vallée de Chamounix, ce sont des Genevois, Bourrit, de Saussure, Pictet et Deluc, qui la firent réellement connaître. Ce qui est vrai des alentours du Mont-Blanc l'est encore plus de ceux du Mont-Rose et même des Alpes bernoises et valaisannes. On ne connaissait, à l'époque dont nous parlons, que les passages fréquentés qui conduisaient en Italie : le Mont-Cenis, le grand et le petit Saint-Bernard, le Monte-Moro, le Simplon, le Saint-Gothard, le Splugen, le Bernhardin, le Septimer et les autres cols par lesquels les vallées longitudinales des Alpes communiquaient entre elles, la Gemmi, la Grimsel, le Juliers, l'Albula, le Panix, etc. Les voyages du naturaliste Scheuchzer, les ouvrages descriptifs d'Altmann et de Gruener révélèrent la Suisse à l'Europe au commencement du xviiie siècle; mais ce ne fut qu'à la fin de ce siècle que les travaux de Saussure et de Bourrit la rendirent populaire. Depuis cette époque, le flot de voyageurs qui la visitent chaque année a sans cesse grossi. Actuellement la Suisse est un parc sillonné par des chemins de fer et des bateaux à vapeur, le voyageur pédestre a disparu de la plaine et ne se retrouve que dans la montagne. Les ascensions alpestres des touristes se sont multipliées, celles des savans sont toujours rares; commençons par la plus célèbre de toutes, l'ascension de Saussure en 1787.

I.

Né à Genève en 1740, Horace Benedict de Saussure commença ses voyages dans les Alpes à l'âge de vingt ans. La météorologie, la topographie, la géologie, la botanique, l'aspect pittoresque et les mœurs des habitans avaient tour à tour fixé son attention. Pour

achever son œuvre, il voulut monter sur le Mont-Blanc et embrasser de cet observatoire élevé l'immense région montagneuse qu'il avait parcourue. Cette masse imposante qu'il apercevait dans toute sa majesté des bords du lac Léman et presque des fenêtres de sa maison était pour lui un défi permanent. Aussi avait-il promis une récompense à celui qui atteindrait le premier la cime réputée inaccessible du Mont-Blanc. Quelques essais timides ont lieu en 1775 et se renouvellent en 1783. Bourrit fit une tentative en 1784, de Saussure lui-même en 1785, en attaquant le colosse par la montagne de la Côte, entre le glacier des Bossons et celui de Taconnay. En juin 1786, le docteur Paccard, Pierre Balmat et Marie Couttet montèrent en suivant le même chemin et s'élevèrent sur le Dôme-du-Gouté, sans pouvoir de là parvenir jusqu'au sommet. Balmat ne redescendit pas à Chamounix, passa la nuit blotti dans la neige, et reconnut le lendemain les couloirs du Petit et du Grand-Plateau par lesquels on peut arriver à la cime. Il communiqua sa découverte au docteur Paccard, et tous deux, partis de Chamounix le 7 août, atteignirent le sommet le lendemain à six heures du soir.

La route était connue. Le 1er août 1787, de Saussure partit de Chamounix avec dix-huit guides, et alla coucher sous une tente au haut de la montagne de la Côte, à 2,563 mètres au-dessus de la mer. Le lendemain matin, il entra dès six heures sur le glacier pour ne plus le quitter. Des crevasses qu'il fallait contourner retardèrent sa marche, et il lui fallut trois heures pour arriver à la petite chaîne de rochers isolés au confluent des glaciers des Bossons et de Taconnay, et qui portent le nom des *Grands-Mulets*. De Saussure voulait s'élever le plus haut possible, afin d'arriver à la cime le lendemain de bonne heure. Il alla coucher au Grand-Plateau, à la hauteur de 3,890 mètres au-dessus de la mer, à 180 mètres plus haut, comme il le dit lui-même, que le sommet du pic de Ténériffe. Fatigués déjà par une longue marche et éprouvant les effets de la raréfaction de l'air, les guides eurent beaucoup de peine à creuser dans la neige une cavité capable de contenir toute la troupe. La cavité fut recouverte par la tente; mais les guides, toujours préoccupés de la crainte du froid, fermèrent si exactement les joints que de Saussure souffrit beaucoup de la chaleur et de l'air vicié par la respiration de vingt personnes serrées dans un espace étroit. « Je fus obligé, dit-il, de sortir pendant la nuit pour respirer. La lune brillait du plus grand éclat au milieu d'un ciel noir d'ébène. Jupiter sortait tout rayonnant aussi de lumière de derrière la plus haute cime, à l'est du Mont-Blanc, et la clarté réverbérée par tout ce bassin de neiges était si éblouissante qu'on ne pouvait distinguer que les étoiles de première grandeur. » A peine la troupe était-elle endor-

mie qu'elle fut réveillée par le bruit d'une avalanche qui tombait le long de la pente qu'elle devait traverser le lendemain. Au point du jour, tout le monde était sur pied; le thermomètre marquait 4 degrés au-dessous de zéro. Gagnant l'extrémité du Grand-Plateau, de Saussure monta par un talus rapide en se dirigeant vers l'est, et, s'élevant au-dessus des Rochers-Rouges, il découvrit les montagnes du Piémont, passa près des *Petits-Mulets*, qui percent la neige à 4,680 mètres au-dessus de la mer, s'y reposa quelques instans, puis, montant à pas lents, s'arrêtant tous les quinze ou seize pas, il arriva à onze heures à la cime et foula la neige avec une sorte de colère satisfaite, expression de la longue lutte qu'il avait soutenue. La cime avait la forme d'une arête allongée en forme de dos d'âne, dirigée de l'est à l'ouest, et descendant à ses deux extrémités sous des angles de 28 à 30 degrés : elle était très étroite, presque tranchante au sommet, à tel point que deux personnes ne pouvaient y marcher de front; mais elle s'élargissait et s'arrondissait en descendant du côté de l'est, et prenait du côté de l'ouest la forme d'un avant-toit saillant au nord.

Pendant toute son ascension à partir du Grand-Plateau, de Saussure avait remarqué que les roches visibles au-dessus de la neige étaient toutes de nature cristalline, quoique plus ou moins divisées en lames parallèles : elles appartiennent toutes à la variété de granite que les géologues actuels appellent *protogine*, et dans laquelle la chlorite remplace le mica. Dominant les aiguilles dont il n'avait jusqu'ici visité que le pied, il constata qu'elles se composent toutes de grands feuillets verticaux; il reconnut que ces aiguilles ont une structure uniforme, tandis que les montagnes à couches horizontales, telles que le Buet, sont composées à leur sommet d'assises de terrains secondaires. Jetant un coup d'œil général sur les montagnes primitives qui l'entouraient, il vit qu'elles ne forment pas des chaînes, mais paraissent distribuées en groupes de forme variée détachés les uns des autres. Le temps pressait. De Saussure se détourna de ce grand spectacle pour consulter ses instrumens météorologiques. Son premier soin fut de suspendre son baromètre et ses thermomètres à un mètre au-dessus de la cime. Le baromètre marquait 434^{mm},38, et la température de l'air était à 2°,9 au-dessous de zéro. Deux savans observaient le baromètre à la même heure, l'un à Genève, c'était Sénebier, qui a tant contribué aux progrès de la physiologie végétale, l'autre à Chamounix, c'était le fils même de Saussure, Théodore, alors âgé de vingt ans, et qui depuis a illustré son nom par ses travaux en chimie. De Saussure, calculant la hauteur du Mont-Blanc d'après ces observations, avec la formule de Deluc modifiée par Schuckburgh, trouva 4,824 mè-

tres pour l'altitude de la cime au-dessus de la mer. On verra plus loin que cette mesure est trop forte de 14 mètres seulement, résultat remarquable pour l'époque, quand on songe à l'imperfection des instrumens, à l'insuffisance des formules qui servaient de base aux calculs, comparées à celles qui ont été données depuis par Laplace et Bessel, et à l'incertitude sur l'élévation au-dessus de la mer des stations correspondantes de Genève et de Chamounix. Le Mont-Blanc était donc la plus haute montagne de l'Europe, et la vue que de Saussure avait sous les yeux la plus étendue dont on puisse jouir sur notre continent. La mer est-elle visible de ce sommet? Physiquement, non. Vers les limites de l'horizon, les objets, noyés dans une espèce de hâle, deviennent confus : on ne distingue plus rien, on ne voit que l'espace. Le golfe de Gênes, près de Savone, est la partie de la Méditerranée la plus rapprochée du Mont-Blanc, et si elle n'était pas bordée de montagnes, le rayon visuel de l'observateur placé sur le sommet pourrait atteindre la mer entre Albenga et Noli, où le groupe des Alpes liguriennes présente une coupure qui le sépare des Alpes maritimes; mais des montagnes voisines de ces deux villes la cime du Mont-Blanc doit être visible comme elle l'est de Dijon, du sommet du Mezenc dans la Haute-Loire, et même, dit-on, du plateau de Langres.

A deux heures, le thermomètre de Saussure donnait, pour la température de l'air à l'ombre, — 3°,1; il ne descendit pas plus bas, et au soleil il marqua constamment — 1°,7. A l'aide de l'hygromètre qu'il avait inventé, de Saussure reconnut que l'air contenait six fois moins d'humidité qu'à Genève, c'est-à-dire qu'il aurait fallu six fois plus de vapeur d'eau pour saturer l'air de Genève à sa température de 28°,2 que celui du Mont-Blanc à la température de — 2°,9. Par le beau temps, cette sécheresse n'a rien d'extraordinaire sur un sommet aussi élevé, quoiqu'en moyenne l'air soit aussi humide sur la montagne que dans la plaine.

L'eau bout lorsque la force élastique de sa vapeur est égale à la pression atmosphérique, c'est-à-dire au poids de la colonne d'air qui surmonte le liquide. Il est clair que la hauteur de cette colonne diminue à mesure qu'on s'élève sur une montagne. Ainsi, quand vous êtes à 2,000 mètres au-dessus de la mer, la colonne d'air qui surmonte votre tête est de 2,000 mètres plus courte, et l'eau doit entrer en ébullition à une température moindre qu'au bord de la mer, au-dessus de laquelle la colonne atmosphérique a toute sa hauteur. De Saussure, le 22 avril 1787, s'était assuré que son thermomètre, plongé dans l'eau d'une bouilloire chauffée par une lampe à l'esprit-de-vin, marquait 101°,6 sous une pression atmosphérique de 761^{mm},54. Sur le sommet du Mont-Blanc, la colonne baromé-

trique n'ayant plus que 434^{mm},38 de longueur, l'eau entrait en ébullition à 86°,00. Sous cette pression, le thermomètre de Saussure aurait dû marquer 85°,01; mais on ne savait pas alors que la nature du vase et de ses parois retarde ou avance le moment de l'ébullition de l'eau; on ignorait qu'il ne faut pas plonger le thermomètre dans le liquide même, mais seulement dans la vapeur de l'eau bouillante. En outre Dalton, Arago, Dulong et Regnault n'avaient pas encore exécuté ces grands travaux sur les vapeurs qui nous ont appris quelles étaient exactement la température et la force élastique de la vapeur d'eau sous différentes pressions. Pour toutes ces raisons, les résultats de Saussure sont seulement approximatifs, mais aussi exacts qu'ils pouvaient l'être à l'époque où il observait. Deluc l'avait précédé dans cette voie en faisant bouillir de l'eau au sommet du Buet, à 3,098 mètres au-dessus de la mer, et les expériences des deux savans genevois se confirmèrent réciproquement.

Quand de Saussure fit son expérience de l'ébullition de l'eau au bord de la mer avec sa lampe d'esprit-de-vin, l'eau entra en ébullition en atteignant la température de 101°,6 en douze ou treize minutes. Sur le Mont-Blanc, il fallut une demi-heure pour que la température s'élevât à 86°,0; la raréfaction de l'air et la basse température expliquent parfaitement cette différence. Les mêmes circonstances, jointes à la fatigue et à l'absence de sommeil, rendent parfaitement compte de l'anhélation, de l'accélération du pouls, de la céphalalgie et de la tendance au sommeil que de Saussure et ses compagnons éprouvaient tant qu'ils étaient en mouvement, symptômes qui disparaissent avec le repos et qui s'émoussent par l'habitude.

A trois heures et demie, après un séjour de quatre heures et demie au sommet du Mont-Blanc, de Saussure se remit en marche pour descendre. La neige s'était ramollie, il enfonçait à chaque pas; néanmoins il arriva en une heure un quart au Grand-Plateau, où il avait passé la nuit précédente, le traversa et descendit jusqu'à l'avant-dernier rocher de la chaîne des Grands-Mulets, élevé de 3,470 mètres au-dessus de la mer : il l'appela le rocher de l'Heureux-Retour et y remarqua avec surprise le carnillet moussier (1) en fleur; cette jolie plante est celle qui s'élève le plus haut dans les montagnes de l'Europe. Les frères Schlagintweit l'ont vue, sur le Mont-Rose, à 3,630 mètres; Ramond l'a cueillie sur le Vignemale et au Mont-Perdu, dans les Pyrénées, à 3,000 mètres. D'un autre côté, elle s'avance au Spitzberg jusqu'à 80 degrés de latitude, où on la trouve au bord de la mer. C'est donc la plante la moins fri-

(1) *Silene acaulis*, L.

leuse de notre hémisphère, et en même temps celle qui s'élève le plus haut sur les montagnes et descend aussi bas qu'une plante terrestre puisse descendre, puisqu'on l'observe au niveau de l'océan même, dans la Norvége septentrionale. De Saussure appuya sa tente contre le rocher. « Nous soupâmes, dit-il, gaîment et de bon appétit, après quoi je passai sur mon petit matelas une excellente nuit. Ce fut alors seulement que je jouis du plaisir d'avoir accompli ce dessein formé depuis vingt-sept ans, à savoir dans mon premier voyage à Chamounix en 1760, projet que j'avais si souvent abandonné et repris, et qui faisait pour ma famille un sujet continuel de souci et d'inquiétude. Cela était devenu pour moi une espèce de maladie, mes yeux ne rencontraient pas le Mont-Blanc, que l'on voit de tant d'endroits des environs de Genève, sans que j'éprouvasse une espèce de saisissement douloureux. Au moment où j'y arrivai, ma satisfaction ne fut pas complète : elle le fut encore moins au moment de mon départ; je ne voyais alors que ce que je n'avais pu faire; mais dans le silence de la nuit, après m'être bien reposé de ma fatigue, lorsque je récapitulais les observations que j'avais faites, lors surtout que je me retraçais le magnifique tableau de montagnes que j'emportais gravé dans ma tête, je goûtais une satisfaction vraie et sans mélange. »

Le lendemain, 4 août, de Saussure ne partit qu'à six heures du matin; il fut obligé de descendre des pentes très raides pour contourner des fentes nouvelles qui s'étaient formées pendant l'ascension. Au-dessous des Grands-Mulets, le glacier était entièrement changé, les crevasses s'étaient élargies, les ponts s'étaient rompus, et c'est avec des peines infinies que la caravane atteignit la terre ferme à neuf heures et demie du matin. A midi un quart, tous rentraient à Chamounix bien portans. « Notre arrivée, dit de Saussure, fut à la fois gaie et touchante : tous les parens et amis de mes guides vinrent les embrasser et les féliciter. Ma femme, ses sœurs et mes fils, qui avaient passé ensemble à Chamounix un temps long et pénible dans l'attente de cette expédition, plusieurs de nos amis, qui étaient venus de Genève pour assister à notre retour, exprimaient dans cet heureux moment leur satisfaction que les craintes qui l'avaient précédé rendaient plus vive, plus touchante, suivant le degré d'intérêt que nous avions inspiré. »

Tel est le récit de la première grande ascension scientifique qui se soit faite dans les Alpes et l'abrégé succinct des principaux résultats que la science en a retirés; elle a servi de modèle à toutes les autres, car de Saussure avait en quelque sorte formulé le programme des expériences à entreprendre, des observations à faire et des problèmes à résoudre.

Dans un espace de cinquante-sept ans, de 1787 à 1843, vingt-sept ascensions eurent lieu au Mont-Blanc; mais aucune n'a un caractère réellement scientifique. Une noble curiosité, le désir de visiter ce monde de neige et de glace et de jouir du haut du Mont-Blanc de l'un des plus grands spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler, l'attrait de la difficulté vaincue, tels sont les motifs qui décidèrent la plupart des voyageurs, et certes ces motifs sont une compensation suffisante aux fatigues inévitables et à la dépense assez considérable qu'entraîne une pareille expédition. Cependant plusieurs voyageurs ont publié des relations intéressantes dans lesquelles on trouve des données dont la science peut faire son profit. Je citerai spécialement l'ascension de Francis Clissold du 18 août 1822, celle de Marckham Sherwill du 26 août 1825, d'un Écossais, M. Auldjo, le 9 août 1827, du physiologiste Martin-Barry, qui, quoique nullement préparé d'avance, fit d'importantes observations sur les phénomènes physiologiques produits par la raréfaction de l'air. La plupart des voyageurs sont Anglais; toutefois on compte quatre Français : M. Henri de Tilly, M. Doulat, Mlle d'Angeville et le docteur Ordinaire, qui monta deux fois au Mont-Blanc, le 26 et le 31 août 1843, après avoir dans l'intervalle gravi le Buet en revenant à Chamounix par le Breven. Depuis 1844, ces ascensions se sont singulièrement multipliées, et vingt ans plus tard, à la fin de 1863, le nombre total s'élevait à 171, dont 3 se sont faites en juin, 36 en juillet, 84 en août, 47 en septembre et 1 en octobre (1). Les termes extrêmes sont le 1er juin 1858, ascension de M. J. Walford, et le 9 octobre 1834, ascension de M. de Tilly, qui revint avec les pieds gelés, et souffrit longtemps d'une tentative faite dans une saison trop avancée et avec une insouciance téméraire du danger de la congélation, le plus réel que l'on coure dans les neiges qui recouvrent les sommets du Mont-Blanc et du Mont-Rose.

II.

J'arrive au récit de l'ascension scientifique que j'ai faite en 1844 avec mes amis Auguste Bravais, lieutenant de vaisseau, et Auguste Lepileur, docteur en médecine. Avec le premier, j'avais visité le Spitzberg en 1838 et 1839 pendant les deux campagnes de la *Recherche* dans la Mer-Glaciale : il avait hiverné seul à Bossehop, en Laponie; mais nous avions séjourné ensemble sur le Faulhorn, en 1841, pendant dix-huit jours, à 2,680 mètres au-dessus de la mer;

(1) Voyez la liste complète de ces ascensions dans l'ouvrage de M. Dollfus-Ausset intitulé *Matériaux pour l'étude des glaciers*, t. IV, p. 589.

lui-même s'y était rencontré l'année suivante avec le physicien Athanase Peltier et y avait demeuré vingt-trois jours. La comparaison des régions boréales du globe avec les hautes régions alpines était le sujet habituel de nos conversations. Sur le Faulhorn, nous avions fait une foule d'observations et abordé un certain nombre de problèmes qui ne pouvaient être résolus que par une ascension et un séjour à une plus grande hauteur; nous pensâmes au Mont-Blanc. M. Pouillet et M. Nisard, à des titres différens, s'intéressèrent à notre projet et en firent part au ministre de l'instruction publique, qui était alors M. Villemain. Quoique les lettres eussent fait sa gloire, M. Villemain estimait, aimait et protégeait les sciences. Notre demande fut agréée, et il nous fournit les moyens de réaliser la première ascension réellement scientifique qui ait été faite depuis celle de Bénédict de Saussure. Dans l'intervalle de cinquante-sept ans, les sciences physiques et naturelles avaient accompli de tels progrès que la simple répétition des expériences de Saussure avec les instrumens perfectionnés et les méthodes nouvelles était déjà d'un grand intérêt; mais nous espérions tenter quelques essais auxquels ce grand météorologiste n'avait pas songé, ou que le temps l'avait empêché d'exécuter.

Partis de Paris le 16 juillet 1843, nous nous arrêtâmes à Genève pour comparer nos instrumens avec ceux de l'observatoire de cette ville et convenir avec le directeur, M. Plantamour, d'un système d'observations qui correspondraient à celles que nous voulions faire sur le Mont-Blanc. Nous quittâmes Genève le 26 juillet. Suivant à pied une longue charrette à quatre roues qui portait notre matériel, nous arrivâmes à Chamounix le 28. Les préparatifs nous prirent quelques jours. Notre dessein étant de séjourner aussi haut que possible sur le Mont-Blanc, nous avions emporté de Paris une tente de campement avec ses montans et ses piquets, des paletots en peau de chèvre, des sacs en peau de mouton, des couvertures, etc. Nos expériences exigeaient de nombreux instrumens de physique et de météorologie; il fallait des vivres pour trois jours : chaque porteur ne pouvait se charger que de 12 kilogrammes et de ses provisions. Or nous avions environ 450 kilogrammes à transporter à une hauteur de 3,000 mètres au-dessus de la vallée de Chamounix. Il fallut nous occuper nous-mêmes de tous les préparatifs de l'ascension, diviser les objets en lots de poids égal et les faire tirer au sort par les porteurs afin d'éviter toute dispute et toute récrimination, veiller à la préparation des vivres, acheter le pain et le vin, les distribuer enfin nous-mêmes le jour du départ. Ainsi, au lieu de ce calme de l'esprit, de ce recueillement dont l'homme de science a besoin avant d'entreprendre ses travaux, nous étions distraits par

mille détails vulgaires, arrêtés par mille difficultés irritantes qui ne se produisent pas dans les circonstances ordinaires de la vie, et qui venaient fondre sur nous au moment où nous éprouvions le besoin impérieux d'être libres de toute préoccupation.

Notre caravane se montait à quarante-trois personnes, dont trois guides, Michel Couttet, Jean Mugnier et Théodore Balmat, trente-cinq porteurs et deux jeunes gens de la vallée qui avaient demandé à nous accompagner. Le 31 juillet, à sept heures et demie du matin, nous quittions enfin Chamounix. Le temps était beau, cependant le vent soufflait du sud-ouest, et le baromètre avait un peu baissé; mais nos préparatifs étaient faits : nous partîmes donc sans avoir dans la tenue du temps une confiance parfaite, espérant toutefois une amélioration prochaine. La longue file des porteurs s'étendait le long de la rive droite de l'Arve au milieu de vertes prairies. Arrivés en face du hameau des Pèlerins, nous tournâmes à gauche. La dernière maison du village est celle de Jacques Balmat, le premier homme dont les pas s'imprimèrent sur la neige encore vierge du Mont-Blanc, et qui périt misérablement en 1834 dans les glaciers qui dominent la vallée de Sixt. En sortant des vergers qui entourent le hameau des Pèlerins, nous entrâmes dans la forêt : elle se compose de hauts sapins et de vieux mélèzes aux branches desquels pendent les longs festons d'un lichen grisâtre (1). Au printemps précédent, une énorme avalanche descendue de l'Aiguille-du-Midi avait creusé un large sillon dans la forêt. Des arbres déracinés couvraient le sol qu'ils ombrageaient auparavant, d'autres étaient rompus par le milieu, leur cime abattue gisait à leur pied; quelques-uns, seulement déchaussés, penchaient inclinés vers la vallée. Ces effets sont dus autant à la pression de l'air chassé par l'avalanche, au vent local qu'elle produit, qu'à la neige elle-même. La caravane s'était dispersée dans le bois; chacun choisissait son chemin. Nous parvînmes ainsi sans peine aux Pierres-Pointues : ce sont deux gros blocs de granit détachés de l'Aiguille-du-Midi et qui sont venus s'arrêter sur cette pente. Debout sur un bloc, un de nos porteurs se détachait sur le ciel, et la perspective aérienne lui prêtait une taille gigantesque. On eût dit Polyphême à l'entrée de sa caverne. D'après notre mesure barométrique, les Pierres-Pointues sont à 2,060 mètres au-dessus de la mer. Cette hauteur est la limite extrême de la végétation arborescénte, qui s'élève à ce niveau sur les contre-forts du Breven.

Le tapis végétal se composait de rhododendrons, de myrtils et de genévriers rabougris. Quelques pins *cembro*, les seuls arbres qui

(1) *Usnea barbata*, D. C.

puissent vivre à cette hauteur, sortent çà et là d'une fissure de rocher. Le tronc de ces pins, d'abord horizontal, se redressait au-dessus de l'abîme où roule le torrent des Pèlerins. Un étroit sentier côtoie le précipice et mène à la moraine du glacier des Bossons : alors on monte au milieu des blocs entassés qui le composent, et on atteint enfin la Pierre-de-l'Échelle, énorme rocher sous lequel on cache l'échelle dont on se sert habituellement pour traverser les crevasses du glacier. Cette pierre est à 2,446 mètres au-dessus de la mer, à la même hauteur que l'hospice du Saint-Bernard. C'est là que le voyageur dit adieu à la terre : il la quitte pour passer sur le glacier, et jusqu'au sommet du Mont-Blanc il ne trouve plus que des rochers isolés qui surgissent comme des îlots au milieu des champs de neige éternelle. Les premiers pas sur la glace présentent quelque danger. Un petit glacier secondaire, large de 200 mètres et descendant de l'Aiguille-du-Midi, vient se terminer brusquement à une paroi verticale de rochers qui dominent cette partie du glacier des Bossons. De temps en temps des blocs de glace, en s'écroulant, forment avalanche sur celui-ci, ou bien une pierre détachée de l'Aiguille-du-Midi décrit une parabole inquiétante au-dessus de la tête du voyageur. Néanmoins jamais un accident n'est venu attrister le début d'une ascension; mais bien des touristes partis pleins de confiance de Chamounix se sont arrêtés à la Pierre-de-l'Échelle, découragés par les perspectives de glace et de neige qui s'ouvraient devant eux. A partir de ce point, nous réglâmes notre marche sur celle de nos porteurs. Les trois guides nous précédaient, explorant la route et cherchant les passages les plus commodes pour franchir ou tourner les crevasses : chacun suivait exactement l'empreinte de leurs pas. Semblable à un ruban sinueux, notre longue caravane se déroulait sur le glacier. Les vêtemens sombres des montagnards contrastaient avec la blancheur de la neige, et, vus de la vallée de Chamounix, nous ressemblions à une longue traînée de fourmis noires montant à l'assaut d'un pain de sucre. Toutes les lunettes étaient braquées sur nous, et on ne tarissait pas en conjectures. Souvent une partie de la file disparaissait subitement; c'est qu'elle avait rencontré une crevasse trop large pour pouvoir la franchir : alors, si la profondeur n'était pas trop grande, on descendait au fond pour remonter du côté opposé. Nous nous dirigions vers la petite chaîne de rochers connus sous le nom des Grands-Mulets. A moitié chemin, nous nous engageâmes au milieu de grandes masses de glace plus ou moins compacte appelées *séracs* par les habitans de la Savoie, du nom d'un fromage cubique qui se fabrique dans les montagnes. Les unes sont en effet d'immenses cubes formés d'assises de neige et de glace blanche ou

bleue régulièrement superposées, les autres des pyramides quadrangulaires de 15 à 20 mètres de haut. Quelques-unes présentent des formes moins régulières, mais toujours anguleuses. On aurait pu se croire au milieu des ruines d'une ville antique ou des blocs d'un menhir druidique. Un ruisseau s'était frayé un chemin au milieu de ce labyrinthe; les neiges qui fondent sous la chaleur du soleil de midi lui avaient donné naissance : tantôt on l'entendait murmurer sous la glace dans laquelle il s'était creusé un canal souterrain; puis il apparaissait au grand jour, courant dans un sillon d'azur pour se perdre en un petit lac qui dormait dans une coupe d'un bleu céruléen. L'échelle, ayant été reconnue inutile, fut laissée au pied d'une pyramide; nous la retrouvâmes huit jours après, brisée en mille pièces, au milieu des débris de la pyramide écroulée.

Cependant nous approchions du but : déjà la neige n'avait plus les apparences qu'elle présente dans nos plaines. C'était une poussière fine et légère où nous enfoncions profondément et qui ne se tassait pas comme la neige des bas plateaux. La marche devenait assez pénible : à chaque pas, il fallait retirer la jambe du trou dans lequel on l'avait enfoncée. Les apparences du temps n'étaient point encourageantes : le vent du sud-ouest fraîchissait, et il amenait sans cesse de nouveaux nuages qui entraient en bataillons serrés dans la vallée de Chamounix. La plaine avait disparu à nos yeux; nous étions séparés du monde habité par une mer de brume qui s'étendait au loin, et au milieu de laquelle les sommets des montagnes s'élevaient comme des écueils au milieu de l'Océan. A trois heures et demie, nous abordâmes aux Grands-Mulets; pour nous, c'était le port, c'était la terre, un sol ferme et sûr après la neige perfide qui nous dérobait les crevasses du glacier, car souvent une couche mince forme au-dessus d'une profonde fissure un pont dangereux que le montagnard novice ne distingue pas de la neige qui recouvre les parties pleines du glacier. Les Grands-Mulets sont formés de feuillets verticaux d'une roche cristalline appelée *protogine;* ils surgissent brusquement au milieu du névé et séparent la partie supérieure du glacier des Bossons de celui de Taconnay. La chaîne de rochers elle-même est dirigée du nord-nord-ouest au sud-sud-est, le long des flancs du Mont-Blanc : elle est séparée en deux portions, l'une inférieure, plus longue, où l'on s'arrête en montant, l'autre supérieure, plus courte, où de Saussure coucha en revenant de la cime, et qu'il nomma, on le sait, le rocher de l'Heureux-Retour. La portion inférieure est à 3,050 mètres, la supérieure à 3,455 mètres au-dessus de la mer. La partie du glacier de Taconnay, par laquelle on arrive, représentait, cette année-là,

une succession de pentes unies, mais rapides, séparées par des plateaux étroits. Le cirque du glacier des Bossons était comme toujours un chaos de séracs, d'aiguilles et de pyramides de glace au centre desquelles plonge le mur oriental des Grands-Mulets. Les feuillets verticaux dont se composent ces rochers s'élèvent à des hauteurs variables, et forment autant de gradins qui permettent de grimper sur toutes les pointes. La roche, décomposée sous l'influence des agens atmosphériques, s'accumule entre les feuillets; là végètent de jolies plantes alpines abritées par le rocher, réchauffées par le soleil qu'il réfléchit, humectées par la neige, qui, même en été, blanchit souvent ces cimes, et fond rapidement dès que le soleil luit pendant deux ou trois jours. En quelques semaines, elles accomplissent toutes les phases de leur végétation; j'y ai recueilli dix-neuf plantes phanérogames en trois ascensions. M. Venance Payot ayant ajouté cinq espèces à cette liste, il existe vingt-quatre plantes à fleurs aux Grands-Mulets (1). A ces vingt-quatre espèces phanérogames il faut ajouter encore vingt-six espèces de mousses, deux hépatiques et trente lichens, ce qui porte à quatre-vingt-deux le nombre total des plantes qui croissent sur ces rochers isolés au milieu d'une mer de glace et dépourvus en apparence de toute végétation. Qui le croirait? ces plantes servent de nourriture à un rongeur, le campagnol des neiges (2), celui de tous les mammifères qui s'élève le plus haut sur les Alpes, tandis que ses congénères sont presque tous des habitans de la plaine.

D'autres études réclamaient nos instans; nous fîmes avec soin l'expérience de l'ébullition de l'eau avec l'appareil recommandé par M. Regnault. Vérifiant d'abord le zéro ou point de glace fondante en plongeant le thermomètre dans de la neige en fusion pour le vérifier de nouveau après l'expérience, nous le placions ensuite dans un appareil disposé de la manière suivante : sur un vase en fer-blanc contenant l'eau qu'une lampe à alcool doit amener à l'ébullition s'adaptent exactement deux tubes également en fer-blanc emboîtés l'un dans l'autre, mais séparés par un intervalle de 15 millimètres environ. Le thermomètre, plongé dans le tube intérieur et traversant à son extrémité le bouchon qui le ferme, est

(1) Voici la liste de ces plantes : *Draba fladnizensis*, Wulf.; *D. frigida*, Gaud.; *Cardamine bellidifolia*, L.; *C. resedifolia*, Saut.; *Silene acaulis*, L.; *Potentilla frigida*, Vill.; *Phyteuma hemisphericum*, L.; *Pyrethrum alpinum*, Willd.; *Erigeron uniflorus*, L.; *Saxifraga bryoides*, L.; *S. groenlandica*, L.; *S. muscoides*, Auct.; *S. oppositifolia*, L.; *Androsace helvetica*, Gaud.; *A. pubescens*, D. C.; *Gentiana verna*, L.; *Luzula spicata*, D. C.; *Festuca Halleri*, Vill.; *Poa laxa*, Haencke; *P. cæsia*, Sm.; *P. alpina var vivipara*, L.; *Trisetum subspicatum*, Pal. Beauv.; *Agrostis rupestris*, All.; *Carex nigra*, All.

(2) *Arvicola nivalis*, Mart.

entièrement entouré de vapeur d'eau, et celle-ci remplit l'intervalle des deux tubes avant de s'échapper à l'extérieur par un orifice latéral. Cette enveloppe de vapeur chaude sans cesse renouvelée défend la colonne de vapeur intérieure contre l'action du froid de l'air ambiant, et la maintient à une température constante. Nous trouvâmes que l'eau bouillait à la température 90°,17 sous une pression barométrique de 529^{mm},69. A Paris, le 14 juillet, le baromètre accusant une pression atmosphérique de 756^{mm},85, le degré d'ébullition de l'eau était de 99°,88.

Bravais s'était imposé la tâche de mesurer les variations de l'intensité magnétique avec la hauteur. Pour cela, on emploie une boussole dans laquelle une aiguille est suspendue horizontalement à un fil de soie non tordu. On fait osciller cette aiguille pendant une série d'intervalles de temps parfaitement égaux, et du nombre des oscillations on conclut, après des corrections infinies et d'une minutie extrême, à l'intensité relative de la force magnétique du lieu comparée à celle de Paris prise pour unité. On comprend l'importance de ces mesures, qui nous dévoileront un jour les lois encore mystérieuses des courans qui circulent autour du globe terrestre, aimant colossal dont les deux pôles ne coïncident pas avec les deux extrémités de l'axe idéal autour duquel la terre décrit sa révolution quotidienne.

Cependant le soleil s'approchait de l'horizon; déjà il avait disparu derrière les monts Vergi : les vallées de Sallenche et de Chamounix étaient depuis longtemps dans l'ombre, tandis que les pointes granitiques voisines prenaient la teinte du fer rouge; bientôt l'Aiguille-de-Varens et les rochers des Fiz s'éteignirent, l'ombre gagnait les glaciers du Mont-Blanc. Ces neiges, si lumineuses un instant auparavant, prirent la teinte terne et livide d'un cadavre; le froid de la mort semblait envahir ces régions avec l'obscurité et en révéler toute l'horreur. L'Aiguille-du-Goûté, les Monts-Maudits pâlirent successivement; la cime du Mont-Blanc resta seule éclairée pendant quelque temps encore, puis la teinte rose fit place à la teinte livide, comme si la vie l'eût abandonnée à son tour. Vers l'horizon, au-dessus de la mer de nuages, le ciel paraissait d'une couleur vert-clair, résultat de la combinaison des rayons rouges du soleil avec le bleu de la voûte céleste; mais les contours des nuages isolés étaient circonscrits par un liséré du jaune le plus vif. Dans ces hautes régions, il n'y a point de crépuscule; la nuit succède brusquement au jour. Nous nous retirâmes derrière un mur en pierres sèches construit devant une cavité. Nos guides étaient groupés sur les gradins du rocher autour de petits feux alimentés avec du bois de genévrier qu'ils avaient rapporté des environs de la Pierre-de-l'Échelle. Ils entonnaient à l'unisson des chants lents et monotones,

qui empruntaient au lieu de la scène un charme mélancolique. Peu à peu les chants cessèrent, les feux s'éteignirent, et l'on n'entendit plus rien que le bruit de quelques avalanches tombées des hauteurs voisines. Bientôt la lune se leva derrière les Monts-Maudits, et, rasant, invisible pour nous, le Dôme-du-Goûté, elle en éclaira les neiges d'une lueur phosphorescente des plus étranges. Quand elle se dégagea de l'Aiguille-du-Goûté, elle était entourée d'une auréole verdâtre qui se détachait sur un ciel noir comme de l'encre. Les étoiles scintillaient fortement. Le vent ne s'était point calmé, il soufflait par brusques rafales suivies d'un instant de calme. Tout nous annonçait du mauvais temps pour le lendemain, mais personne ne songeait au retour; nous voulions épuiser notre chance jusqu'au bout, et ne reculer qu'au moment où il nous serait impossible de continuer l'ascension.

Le lendemain, pendant que nous étions occupés à égaliser de nouveau les charges de nos porteurs, qui avaient échangé leurs fardeaux respectifs, j'aperçus tout à coup un vieillard, à nous inconnu, qui gravissait lentement la pente qui conduit au Petit-Plateau : courbé sur la neige, s'aidant quelquefois des mains pour se maintenir, il montait lentement, mais de ce pas égal et mesuré qui dénote un montagnard exercé. Ce vieillard, c'était Marie Couttet, âgé de quatre-vingts ans, qui dans sa jeunesse avait servi de guide à de Saussure. Jadis il était d'une agilité qui l'avait fait surnommer *le chamois*. Il méritait son sobriquet : nul n'était plus intrépide. Un jour il accompagnait un voyageur anglais dans une course difficile. L'Anglais conservait cet air de flegme et d'indifférence qui caractérise un vrai gentleman. La vue des passages les plus scabreux ne lui arrachait ni un geste d'étonnement, ni un mot qui trahît la moindre hésitation. Irrité de ce sang-froid imperturbable, Couttet avise un pin *cembro* qui s'avançait horizontalement au-dessus d'un escarpement de 300 mètres de hauteur; il marche hardiment le long du tronc, et quand il est à l'extrémité, il se couche dessus, puis se suspend par les pieds au-dessus du précipice. L'Anglais le regarda tranquillement, et quand Couttet revint auprès de lui, il lui donna une pièce d'or à la condition qu'il ne recommencerait pas. Tel était dans sa jeunesse l'homme qui nous devançait sur les pentes inférieures au Petit-Plateau. Son intelligence s'était affaiblie avant son corps : il croyait avoir trouvé un nouveau chemin pour parvenir à la cime du Mont-Blanc, et se recommandait comme guide à tous les voyageurs qui tentaient l'ascension. Quoique son offre fût repoussée, il les accompagnait en guise de volontaire jusqu'à une certaine hauteur pour leur démontrer l'excellence de la route impraticable qu'il avait rêvée. Connaissant la monomanie du vieillard, nous lui avions caché soigneusement le jour de notre départ; mais,

ayant su que nous étions aux Grands-Mulets, il s'était mis en marche le soir même, avait traversé le glacier et vers minuit arrivait à notre bivouac, où il prenait place autour du feu des guides. A l'aube, il était parti le premier pour frayer la route.

Vers six heures, nous étions en marche à notre tour. A partir des Grands-Mulets, on met le pied sur la glace pour ne plus la quitter. La caravane formait une longue file décrivant de nombreux zigzags. Les guides se relayaient tour à tour pour prendre la tête et tracer un sillon dans la neige. Nous montâmes ainsi sans nous arrêter pendant deux heures, puis nous fîmes halte pour manger avant de traverser le Petit-Plateau. On nomme ainsi une plaine étroite de 800 mètres de long; vers le sud-ouest, elle est dominée par les escarpemens du Dôme-du-Goûté : ceux-ci se composent de protogine et de schistes chlorités très inclinés auxquels la neige n'adhère que d'une manière imparfaite. L'escarpement est en outre surmonté d'une muraille perpendiculaire de glace divisée en séracs ou hérissée d'aiguilles. Aussi le Petit-Plateau est-il habituellement balayé par les avalanches. Tantôt c'est une plaque de neige durcie qui glisse le long de l'escarpement et se brise en mille morceaux, tantôt un sérac s'écroule en simulant de loin une blanche cascade et s'étend en éventail sur la petite plaine qu'il recouvre en entier. Il s'agissait donc de traverser en courant ce passage dangereux; mais les blocs de glace, débris d'une avalanche déjà ancienne, retardaient notre marche. Arrivés au pied de la nouvelle pente qui conduit au Grand-Plateau, nous y trouvâmes Marie Couttet. Le temps était devenu de plus en plus menaçant, les rafales de vent se succédaient sans interruption. Quelques grains de grésil commençaient à nous fouetter le visage. Le vieux montagnard comprit que l'orage approchait : sans dire un mot, il se mit à descendre rapidement sur nos traces, encore empreintes dans la neige, et disparut bientôt dans les nuages qui assiégeaient les flancs de la montagne.

Arrivés au haut de la pente, nous nous trouvâmes sur le bord de l'une de ces profondes crevasses que les montagnards savoisiens désignent sous le nom de *rimayes*. Il était impossible de la franchir; nous y descendîmes donc et remontâmes du côté opposé. Une fois à l'autre bord, nous étions au Grand-Plateau. C'est un vaste cirque de neige et de glace dont le fond est un plan relevé vers le sud; mais nous entrevîmes à peine la configuration des lieux. Avant que nous pussions nous reconnaître, les nuages nous avaient complétement enveloppés, et la neige tourbillonnait autour de nos têtes. Il n'y avait pas à hésiter, il fallait ou redescendre immédiatement ou dresser notre tente. Deux porteurs, Auguste Simond et Jean Cachat, s'offrirent pour rester avec les trois guides et nous. Les autres jetèrent leurs fardeaux sur la neige et se précipitèrent en

hâte vers le Petit-Plateau; ils disparaissaient comme des ombres dans la brume, qui s'épaississait de plus en plus. Restés seuls, nous commençâmes à enlever la neige, à une profondeur de trente centimètres, dans un espace rectangulaire de quatre mètres de long sur deux de large; puis, guidés par un rectangle en corde préparé d'avance, dont chaque nœud correspondait à un des piquets de la tente, nous plantâmes dans la neige de longues et fortes chevilles en bois dont la tête était munie d'un crochet. Cela fait, la tente fut élevée sur la traverse et les deux supports qui devaient la soutenir; les boucles des cordes furent passées autour de la tête des chevilles. La tente dressée, nous nous hâtâmes d'y mettre à l'abri nos instrumens d'abord, puis les vivres. Bien nous en prit de nous hâter, car plusieurs bouteilles de vin laissées dehors ne purent être retrouvées. Au bout d'une heure, la neige qui tombait et celle que le vent apportait les avaient recouvertes à l'envi. Dans la tente, nous avions improvisé un parquet avec de légères planches de sapin posées sur la neige. Nos guides étaient à une extrémité de la tente, nous à l'autre. L'espace était étroit; on ne pouvait se tenir debout, il fallait se tenir assis ou couché. La cuisine était au milieu. Notre premier soin fut de faire fondre de la neige dans un vase échauffé par la flamme d'une lampe à l'esprit-de-vin, car à ces hauteurs le charbon brûle fort mal. Bravais eut l'heureuse idée de verser cette eau sur les piquets de la tente, l'eau gela, et, au lieu d'être enfoncés dans une neige meuble, ces piquets furent pris dans des masses de glace compacte. En outre une corde, fixée au boulon qui joignait la traverse de la tente à l'un des supports verticaux et attachée, en guise de hauban, du côté d'où venait le vent, fut amarrée fortement à deux bâtons enfoncés dans la neige. Ces précautions prises, nous n'avions qu'à attendre. Toute observation était impossible, sauf celle du baromètre dans la tente et d'un thermomètre au dehors : celui-ci marquait 2°,7 au-dessous de zéro à notre arrivée; à deux heures, il était descendu à — 4°,0, à cinq heures à — 5°,8. Cependant la nuit était venue, nous avions allumé une lanterne qui, suspendue au-dessus de nos têtes, éclairait notre petit intérieur. Les guides, entassés les uns sur les autres, causaient à voix basse ou dormaient aussi tranquillement que dans leur lit. Le vent redoublait de violence, il soufflait par rafales interrompues par ces momens de calme profond qui avaient tant étonné de Saussure lorsqu'il se trouvait au Col-du-Géant dans des circonstances entièrement semblables. La tempête tourbillonnait dans le vaste amphithéâtre de neige au bord duquel notre petite tente était placée. Véritable avalanche d'air, le vent paraissait tomber sur nous du haut du Mont-Blanc. Alors la toile de la tente se gonflait comme une voile enflée par la brise, les supports fléchissaient et vibraient comme des

cordes de violon, la traverse horizontale se courbait. Instinctivement nous soutenions la toile avec le dos pendant tout le temps que durait la rafale, car notre salut dépendait de la solidité de cet abri protecteur; en faisant quelques pas au dehors, nous pouvions nous former une idée de ce que nous deviendrions, s'il nous était enlevé. Jamais auparavant je n'avais compris comment des voyageurs pleins de vigueur et de santé avaient péri à quelques pas de l'endroit où la tourmente était venue les surprendre; je le compris ce jour-là.

Sous la tente, le froid était supportable. Le thermomètre oscillait entre 2° et 3° au-dessus de zéro. Nos vêtemens en peau de chèvre et nos sacs en peau de mouton nous protégeaient suffisamment, quoique le poil de la pelisse restât attaché par la glace à la toile de la tente. Pendant la nuit, le vent diminua de violence; malheureusement la neige continuait à tomber, la température baissait toujours, et à cinq heures et demie du matin le thermomètre marquait — 12°,1. Il était tombé cinquante centimètres de neige, mais la toile de la tente n'en était pas couverte, le vent l'avait balayée; il continuait à chasser horizontalement le grésil et la neige du Grand-Plateau. Le baromètre se tenait aussi bas que la veille. Dans une éclaircie, nous vîmes les sommets du Mont-Blanc, des Monts-Maudits et du Dromadaire, tous terminés par une aigrette blanche dirigée vers le nord-est; c'était la neige que le vent du sud-ouest chassait à travers les airs.

Monter à la cime eût été impossible : sur le Grand-Plateau même, nous étions condamnés à l'immobilité. Nous prîmes donc notre parti, et après avoir rangé nos instrumens dans la tente, nous en bouchâmes l'entrée avec de la neige : il était sept heures du matin, et le thermomètre marquait encore 7 degrés au-dessous de zéro. La neige récemment tombée ayant caché toutes les fentes et toutes les crevasses, nous nous attachâmes à la même corde et redescendîmes rapidement aux Grands-Mulets. Après quelques instans de repos, nous traversâmes le glacier des Bossons. L'étroit sentier qui conduit aux Pierres-Pointues, couvert par la neige fraîche, était devenu glissant et difficile. La neige était tombée plus bas encore, jusqu'à l'endroit appelé les Barmes-dessous, à 780 mètres seulement au-dessus de Chamounix. Notre retour rassura tout le monde; le mauvais temps avait régné dans la vallée comme sur les sommets, et le bruit s'était répandu que nous avions tous péri. Ces alarmistes ignoraient que nous avions emporté la tente de campement, qui nous avait garantis de la neige, du vent et du froid pendant la terrible nuit du 1er au 2 août.

Revenus à Chamounix, nous fîmes des courses dans la vallée pour étudier les anciennes moraines dont elle est encombrée; chaque

jour aussi, nous constations à l'aide d'une longue-vue que la tente qui abritait nos précieux instrumens sur le Grand-Plateau était encore debout. Le 6 août, le temps parut se rasséréner, le baromètre était plus haut de trois millimètres qu'avant la première ascension. Le vent de sud-ouest régnait toujours sur les hauteurs. Notre confiance n'était pas entière, mais nous avions peur de manquer une série de quelques beaux jours. Nous repartîmes donc le 7 août, à sept heures et demie du matin. La marche sur le glacier était plus difficile qu'à la première ascension, on enfonçait à chaque pas dans la neige nouvelle; le guide qui frayait la trace se fatiguait promptement, surtout à partir des Grands-Mulets. A six heures et demie du soir, nous arrivions au Grand-Plateau. La tente était debout, les instrumens intacts; mais à peine les avions-nous passés en revue que la neige se remit à tomber comme la première fois, le vent de sud-ouest fraîchit, le tonnerre gronda, et un violent orage éclata sur le Grand-Plateau. Nous construisîmes à la hâte un paratonnerre au moyen d'un bâton de montagne, auquel nous fixâmes une chaîne métallique. Le bâton fut enfoncé la pointe en haut près de la tente, et l'extrémité de la chaîne enfouie dans la neige. La précaution n'était pas inutile; les coups de tonnerre éclataient presque en même temps que l'éclair. Par l'intervalle très court qui les séparait, nous jugeâmes que la foudre devait frapper les sommités voisines à un kilomètre de distance environ. A notre grand étonnement, le tonnerre ne roulait pas, c'était un coup sec comme la détonation d'une arme à feu. Cette nuit se passa comme la première; les rafales étaient peut-être un peu moins violentes, mais nous courions la chance d'être foudroyés. La tente, raidie par la gelée, fermait mal, et une neige fine, semblable à du grésil, pénétrait à l'intérieur. Le thermomètre descendit à — 6°,3. Le jour parut, mais le mauvais temps n'avait pas cessé; la neige devint plus abondante, il en tomba 33 centimètres en une heure. Confinés dans la tente, nous observions le baromètre, le thermomètre, et fîmes l'expérience de l'ébullition de l'eau. Vainement nous attendions que le temps se remît : nos hommes paraissaient inquiets, et vers trois heures de l'après-midi le guide-chef Mugnier nous déclara que la neige s'accumulait (il en était tombé 66 centimètres depuis la veille), que déjà les traces de trois de nos porteurs qui étaient redescendus le matin ne se voyaient plus, et que le lendemain la descente serait peut-être impossible. Il fallut se résigner une seconde fois. Les trois premiers guides s'attachèrent à une corde et plongèrent dans le brouillard pour frayer la route à ceux qui les suivaient. La brume était si épaisse qu'on ne pouvait rien distinguer à vingt pas devant soi; le vent nous chassait dans le visage une neige fine et glacée, piquante comme des pointes d'épingle. Il semblait impos-

sible de trouver son chemin dans ce brouillard, mais Mugnier n'hésitait pas. Nous descendions toujours, lorsque tout à coup nous vîmes se dresser devant nous des rochers que nous ne connaissions pas; vus à travers le brouillard, ils paraissaient d'une hauteur prodigieuse. Nous nous arrêtâmes, croyant être égarés; presque aussitôt la brume se dissipe, et les rochers reviennent à leurs dimensions naturelles. C'étaient les Grands-Mulets; le mur en pierres sèches était devant nous : nous y prîmes quelques instans de repos, et à neuf heures du soir nous étions de retour à Chamounix.

Ce second échec ne nous découragea point; il fallait opposer la constance dans la résolution à l'inconstance du temps. Nous nous considérions comme engagés envers le public, que des indiscrétions avaient informé de nos projets, et envers le ministre qui les avait favorisés. Hasarder l'ascension du Mont-Blanc par des temps équivoques dans l'espoir de quelques belles journées est une illusion qui a déjà trompé bien des voyageurs. Ces temps permettent des excursions dans la vallée; mais, pour s'élever à de grandes hauteurs, il faut un beau temps fixe, assuré, un air calme et frais, un ciel bleu sans nuages, des vents de nord-est ou de nord-ouest. Le baromètre ne doit point être au-dessous de 675 millimètres à Chamounix, et l'hygromètre doit indiquer que l'air est sec. Alors on peut tenter l'ascension; sinon, on s'expose à des déceptions comme celles que nous avons éprouvées. Nous résolûmes d'attendre que toutes ces conditions fussent réalisées, et nous nous décidâmes à faire le tour du Mont-Blanc. Je désirais comparer directement mon baromètre avec celui de l'hospice du Saint-Bernard et avec celui de M. le chanoine Carrel à Aoste. Auguste Bravais voulait observer l'intensité horizontale des forces du magnétisme terrestre et constater les anomalies que de Saussure a cru observer autour de la masse du Mont-Blanc. Notre mauvaise chance ne nous quitta pas, et pendant que nous étions à Aoste, d'abondantes chutes de neige eurent lieu sur les montagnes dans les nuits du 15 au 17 août. Le 19, nous étions de retour à Chamounix; le temps s'améliorait, et enfin le 25 il se mit tout à fait au beau; le baromètre montait d'une manière continue, le nord-ouest soufflait dans les régions supérieures de l'atmosphère. Nous savions que notre tente était encore debout sur le Grand-Plateau; nous l'avions aperçue du haut du Breven, mais elle paraissait ensevelie dans la neige du côté du sud-ouest, tandis que la face opposée semblait complétement dégarnie. Certains de retrouver nos instrumens en bon état, nous partîmes pour la troisième fois le 27 août, à minuit et demi. La lune éclairait notre marche; à trois heures et demie, nous étions aux Pierres-Pointues. Le ciel était d'une pureté admirable, quelques brumes isolées reposaient sur le col de Balme et sur les monts Vergi. Une fraîche brise des-

cendante, la faible scintillation des étoiles, nous promettaient le beau temps. Castor et Pollux brillaient d'une lumière tranquille au-dessus des aiguilles de Charmoz. A quatre heures et demie, nous atteignîmes la Pierre-de-l'Échelle après avoir grimpé en tâtonnant au milieu des blocs erratiques de la moraine du glacier des Bossons. Le jour commençait à poindre, la teinte jaune qui précède le soleil apparaissait à l'orient, une légère vapeur remplissait la vallée de Chamounix; bientôt la teinte jaune devint rose ou violette, animant d'un léger reflet les neiges, encore pâles des ombres de la nuit, qui revêtent le Dôme-du-Goûté. A cinq heures, nous entrâmes sur le glacier des Bossons. Il était couvert de blocs de glace tombés de celui de l'Aiguille-du-Midi. Les séracs que nous avions admirés s'étaient écroulés et avaient brisé l'échelle abandonnée dès la première ascension. Pour arriver aux Grands-Mulets, nous traversâmes un pont étroit de neige, et nous y déjeunâmes avec un appétit aiguisé par une ascension de 2,000 mètres. A dix heures un quart, nous avions atteint le Petit-Plateau, nous le traversâmes rapidement, et, en montant la rampe qui conduit au Grand-Plateau, nous vîmes avec joie les longues lignes du Jura couvertes de ces nuages arrondis, appelés *cumulus*, qui pronostiquent le beau temps. A 150 mètres au-dessous du Grand-Plateau, le lac de Genève nous apparut dans le nord-ouest par-dessus le col d'Anterne. Il était onze heures au moment où ceux qui marchaient les premiers, abordant le Grand-Plateau, aperçurent la tente : elle était debout; seulement la neige s'élevait autour d'elle jusqu'à $1^{m},20$. Au nord-est, elle pesait sur la toile; au sud-ouest, le rempart de neige était plus élevé encore, mais séparé de la tente par une circonvallation. Au reste, rien n'était brisé ni déchiré. Quand on eut enlevé la neige, elle reprit sa forme primitive. Le Grand-Plateau nous apparut pour la première fois dans toute sa grandeur : c'est un vaste cirque ouvert au nord et dominé par un amphithéâtre de montagnes qui sont, en partant de l'est, les Monts-Maudits, l'aiguille de *Saussure* (1), les Rochers-Rouges inférieurs et supérieurs, le sommet du Mont-Blanc, la Bosse-du-Dromadaire et le Dôme-du-Goûté. La roche nue est rarement visible : de puissans revêtemens de glace l'enveloppent presque partout, et celle-ci était recouverte de plusieurs couches de neige récente. Le fond même du Grand-Plateau est un glacier traversé par ces longues et larges fentes appelées rimayes, où l'œil peut mesurer l'épaisseur de la glace dans le cirque dont les glaciers des Bossons et de Taconnay sont les puissans émissaires. La neige tombée

(1) Nous avons ainsi nommé l'aiguille la plus voisine de la cime du Mont-Blanc : elle porte le numéro 55 dans le dessin de la chaîne du Mont-Blanc vue du Breven que donne l'*Itinéraire en Suisse* de M. Adolphe Joanne.

récemment était fine, poussiéreuse, d'une admirable blancheur; mais dans les rimayes on observait toutes les teintes comprises entre le blanc mat et le bleu le plus foncé. Après avoir admiré ce grand spectacle et contemplé avec ravissement au-dessus de nos têtes l'azur profond du ciel pendant qu'une faible brise de nord-est nous caressait le visage et confirmait les espérances que la vue de l'horizon nous avait inspirées, les guides se mirent à déblayer la tente. Ce travail était pénible : chacun d'eux avait à peine enlevé quelques pelletées, qu'il s'arrêtait pour respirer; un secret malaise se traduisait sur toutes les physionomies, l'appétit était nul. Auguste Simond, le plus grand, le plus fort, le plus vaillant des guides, s'affaissa sur la neige, et faillit tomber en syncope pendant que le docteur Lepileur lui tâtait le pouls (1); c'étaient les effets de la raréfaction de l'air joints à la fatigue et à l'insomnie dont chacun de nous était plus ou moins affecté. Nous étions alors à près de 4,000 mètres au-dessus de la mer, et à 3,000 mètres déjà il est peu d'hommes qui ne se sentent incommodés. Je ne m'étonne pas que nous ayons ressenti dans cette ascension les effets de la raréfaction de l'air, qui avaient été peu marqués dans les deux premières. Jamais nous ne nous étions élevés si vite de Chamounix au Grand-Plateau : partant de 1,040 mètres au-dessus de la mer, nous étions, après dix heures et demie de marche, à 3,930 mètres; c'est une différence de niveau de 2,890 mètres franchie en moins d'une demi-journée. Tout malaise disparaissait quand nous cessions d'agir. La seule souffrance réelle et permanente était le froid aux pieds. A chaque pas, nous enfoncions dans la neige jusqu'aux mollets, et la température de cette neige était de 10 degrés au-dessous de zéro à deux décimètres de profondeur.

Après avoir mis en place nos instrumens météorologiques, baromètres, thermomètres, suspendus à l'air libre ou enfoncés dans la neige à diverses profondeurs, psychromètre pour estimer l'humidité de l'air, nous jetâmes un coup d'œil sur le panorama qui s'étendait au nord de notre station. En bas, nous apercevions distinctement la vallée de Chamounix, l'Arve serpentant au milieu des prairies, les maisons du village, parmi lesquelles nous pouvions distinguer l'hôtel d'Angleterre, où M. Camille Bravais faisait des observations qui correspondaient aux nôtres, comme autrefois Théodore de Saussure en avait fait pendant que son père gravissait le Mont-Blanc. Au loin, le panorama était magnifique, et cette vue mérite les fatigues de l'ascension pour ceux qui ne voudraient pas s'élever jusqu'au sommet. Dans le nord-est, on aperçoit les montagnes qui dominent

(1) Voyez le travail de ce médecin sur les phénomènes physiologiques qu'on remarque en s'élevant dans les Alpes (*Revue médicale*, 1845).

la ville de Sion, puis la Dent-de-Morcles, le massif imposant de la Dent-du-Midi, les Diablerets, la Tour-Saillière, le Buet, — au-dessous et plus près la chaîne des Aiguilles-Rouges, le Breven, les rochers de Fiz, semblables à deux murailles se rencontrant à angle droit, les aiguilles de Varens, la chaîne des monts Vergi, d'où s'élance l'Aiguille-du-Reposoir, et la pyramide du Môle, coupant en deux la portion occidentale du lac de Genève, — au-delà les chaînes parallèles du Jura, semblables à de légers ressauts de terrain, enfin dans le vague les Vosges et les plaines de la France se confondant avec l'horizon.

Nous passâmes une bonne nuit sous notre tente. Le bruit des avalanches qui tombaient autour de nous sur le Grand et le Petit-Plateau, l'obligation de continuer nos observations météorologiques de deux heures en deux heures interrompaient seuls notre sommeil. A minuit, le thermomètre à l'air libre marquait — 9°,6, et celui couché à la surface de la neige — 19° 9. Cependant nous n'avions pas froid sous la tente, grâce à nos vêtemens en peau de chèvre, à nos sacs en peau de mouton et aux planches minces qui nous séparaient de la neige. Le lendemain matin, nous voulions partir de bonne heure pour la cime du Mont-Blanc. Les guides s'y opposèrent : ils craignaient des accidens de congélation des pieds et voulaient attendre que la neige fût un peu réchauffée. A dix heures, nous quittâmes la tente avec Jean Mugnier, Michel Couttet, Auguste Simond, Jean Cachat, Frasserand et Ambroise Couttet, nous dirigeant vers le fond du cirque. Arrivés au pied des escarpemens, nous passâmes sur les débris d'une avalanche qui était tombée la veille du Rocher-Rouge supérieur; mais, au lieu de nous diriger par le Corridor vers ce rocher, nous prîmes le chemin de Saussure, abandonné depuis l'accident arrivé le 19 août 1822 dans une tentative faite par le docteur Hamel et le colonel Anderson pour s'élever à la cime du Mont-Blanc. Comme nous, ils marchaient dans la neige fraîchement tombée et commençaient à escalader la pente appelée *la côte*, que nous gravissions à notre tour. Cette pente est très raide, car dans quelques points elle mesure 43 degrés. On ne peut s'élever qu'en décrivant des zigzags. Les pas des voyageurs, qui se suivaient à la file, coupèrent un triangle de neige superficielle qui se détacha et commença de glisser sur la couche sous-jacente. Pierre Balmat, Auguste Tairraz et Pierre Carrier furent entraînés lentement, mais irrésistiblement, vers une crevasse où ils s'engloutirent aux yeux de leurs compagnons frappés de stupeur. La neige qui descendait avec eux tombait en cascade dans la crevasse et les ensevelit vivans dans le glacier. Tout secours était inutile; les survivans redescendirent désespérés à Chamounix. Quelques ossemens, des débris de vêtemens, une lanterne écrasée, un chapeau de feu-

tre, appartenant aux trois victimes, ont été trouvés à la surface de la partie inférieure du glacier des Bossons le 15 août 1861; ils avaient mis quarante et un ans pour descendre du Grand-Plateau dans la vallée de Chamounix. Un des survivans de ce terrible accident reconnut les objets qui avaient appartenu à Pierre Balmat, l'une des victimes du désastre.

Nous prîmes les précautions que la prudence indique. Sans être attachés à une même corde, nous nous suivions de très près, et nous avions soin que les angles formés par nos zigzags eussent une ouverture de 15 degrés au moins. Nous enfoncions jusqu'à mi-jambe dans la neige, dont la température était toujours de — 11°,0 à un décimètre de profondeur. La raréfaction de l'air et l'épaisseur de la neige, d'où nous étions obligés de retirer nos jambes à chaque instant, nous forçaient à marcher lentement; tous les vingt pas, nous nous arrêtions essoufflés, et nous sentions nos pieds douloureusement froids et près de se congeler. Pendant nos courtes haltes, nous les frappions avec nos bâtons pour les réchauffer. Cette partie de l'ascension fut très pénible : cependant un beau soleil et un air calme favorisaient nos efforts; mais, arrivés à la pente qui sépare les Rochers-Rouges des Petits-Mulets, nous aperçûmes tout à coup les montagnes situées au sud du Mont-Blanc, et au-delà les plaines de l'Italie. Rien ne nous abritait plus : le vent du nord-ouest, insensible auparavant, enleva le chapeau de Mugnier, et, quoique chaudement vêtu, je me crus subitement déshabillé, tant ce vent était froid et pénétrant. Obliquant à droite, nous arrivâmes bientôt aux Petits-Mulets, rochers de protogine situés à 130 mètres seulement au-dessous du sommet. Nous touchions au but, mais nous marchions lentement, la tête baissée, la poitrine haletante, semblables à un convoi de malades. L'influence de la raréfaction de l'air se faisait sentir d'une manière pénible : à chaque instant, la colonne s'arrêtait. Bravais voulut savoir combien de temps il pourrait marcher en montant le plus vite possible : il s'arrêta au trente-deuxième pas sans pouvoir en faire un de plus. Enfin à une heure trois quarts nous atteignîmes ce sommet tant désiré : il est formé par une arête dirigée de l'est-nord-est au sud-sud-ouest; cette arête n'était pas tranchante, comme de Saussure l'avait trouvée, mais d'une largeur de 5 à 6 mètres. Du côté du nord, elle aboutissait à une immense pente de neige d'une inclinaison de 40 à 45 degrés, qui se termine au Grand-Plateau; du côté du midi, elle se continuait par une petite surface plane parallèle à l'arête, inclinée d'une dizaine de degrés et large de 100 mètres environ. Cette surface se prolongeait vers le sud en se rattachant à une pente rapide interrompue brusquement au niveau des grands escarpemens de rochers qui domi-

nent l'Allée-Blanche. A l'est, l'arête se raccorde avec un second sommet appelé le *Mont-Blanc-de-Courmayeur*, et moins élevé que la cime de 50 à 60 mètres. Au milieu de cette arête se trouve le rocher de la Tourette, situé à 80 mètres seulement au-dessous du sommet principal, et incontestablement le rocher le plus élevé de l'Europe. A l'ouest, la cime se relie par une crête tranchante à la Bosse-du-Dromadaire.

III.

Après avoir repris haleine, notre premier regard fut pour l'immense panorama qui nous entourait : je ne le décrirai pas après de Saussure. Que le lecteur prenne une carte d'Europe et place une pointe de compas sur le sommet du Mont-Blanc, l'autre sur la ville de Dijon, et trace une circonférence dont le Mont-Blanc soit le centre. Ce cercle, dont le diamètre est de 420 kilomètres, comprendra toute la surface terrestre que l'œil peut embrasser du haut du Mont-Blanc; mais tout n'est pas distinct, et au-delà de 100 kilomètres les objets, voilés par le hâle, sont confus et effacés. Jusqu'à 60 kilomètres, tout est net et reconnaissable. Les points rapprochés me frappèrent d'abord. Au-dessous de nous, Chamounix semblait plongé au fond d'un puits. Le jardin de la Mer-de-Glace, le Col-du-Géant, la superbe Aiguille-du-Midi, étaient sous nos pieds. Il semblait qu'on aurait pu jeter une pierre sur le col de la Seigne. Le Cramont, les glaciers de Ruitor se dressaient comme des rivaux du Mont-Blanc, et au-delà les pics décharnés se montraient les uns derrière les autres, comparables aux arbres d'une forêt, sans ordre, sans alignement : c'était le massif immense des Alpes piémontaises et françaises comprises entre Aoste et Briançon. Le théodolithe fut installé sur le sommet, et Bravais se mit à relever les angles que les montagnes les plus remarquables forment entre elles : c'est ce qui s'appelle un panorama géodésique (1). On comprend de quelle importance il est pour la géographie mathématique de pouvoir mesurer l'angle que font entre eux deux sommets aperçus du haut d'un troisième. A l'aide de ces angles, on construit un réseau trigonométrique, base de toute bonne carte de géographie. Une cime culminante, comme celle du Mont-Blanc, permet d'estimer directement la distance angulaire de deux montagnes invisibles simultanément de tout autre point de la surface terrestre. Si le Mont-Rose n'avait pas été malheureusement caché par des nuages, Bravais

(1) Voyez A. Bravais, *le Mont-Blanc, ou Description de la vue et des phénomènes qu'on peut apercevoir de son sommet*, in-12.

aurait obtenu la distance angulaire de cette montagne au Mont-Pelvoux par exemple, comme il mesura celle du pic de Belledonne, près de Grenoble, à la Roche-Melon, près de Turin, et du Becco-di-Nonna, qui domine la ville d'Aoste, au Pelvoux, près de Briançon. Il y a plus, l'angle de dépression de ces sommets au-dessous de la ligne horizontale tangente au sommet du Mont-Blanc combinée avec la distance et la courbure de la terre lui permit de calculer plus tard dans son cabinet la hauteur relative de ces sommets : ainsi la distance angulaire du Mont-Tabor au-dessus de Modane et du Grand-Som, le point le plus élevé de la Grande-Chartreuse près de Grenoble, est de 41°,46′. L'angle de dépression du Tabor est de 1°,27′, ce qui donne pour la hauteur 3,180 mètres. Pour le Grand-Som, le même angle de dépression s'élève à 2°,2′, ce qui, vu la distance, permet de conclure à une élévation de 2,033 mètres seulement.

Comme de Saussure, nous fûmes frappés du désordre des montagnes qui s'élèvent au sud du Mont-Blanc; le mot de *chaîne* leur est inapplicable, mais celui de *groupes* leur convient parfaitement, et l'on reconnaît très bien ceux de l'Oisans ou du Pelvoux, des Rousses, des Alpes occidentales comprises entre le Drac et l'Arve, des Aiguilles-Rouges au-dessus de Chamounix, et enfin du Valais. Tous ces massifs appartiennent aux terrains cristallins, granite, protogine, gneiss, ou aux terrains anciens, schistes métamorphiques, terrain houiller, etc. Si l'on se tourne vers le nord, l'aspect est tout différent : on suit les chaînes qui se prolongent parallèlement au lac de Genève, celle du Jura se terminant à l'ouest par les profils de la Grande-Chartreuse, dont l'horizontalité contraste avec les sommets aigus et déchirés des Alpes françaises. Avant d'entrer dans le bassin du Léman, le Jura se dédouble en chaînons parallèles qui longent le lac de Neuchâtel et vont expirer au pied des montagnes de la Forêt-Noire. En Savoie, au sud du lac de Genève, nous comptâmes cinq chaînons dont le dernier contient la montagne des Voirons. Si l'on jette un coup d'œil sur la belle carte géologique de la Haute-Savoie que M. Alphonse Favre a publiée en 1862, on reconnaît que ces chaînes appartiennent aux terrains jurassiques, crétacés et tertiaires. Nous remarquâmes encore celles des Diablerets et du Simmenthal, qui appartiennent, comme celle du Chablais, aux terrains de sédiment; elles sont également parallèles entre elles, mais se dirigent vers l'est.

Nous ne pouvions consacrer tout notre temps au panorama; il fallait répéter les expériences de physique faites cinquante-sept ans auparavant par de Saussure, en particulier celle de l'ébullition de l'eau. Comme lui, nous eûmes de la peine à faire bouillir l'eau

résultant de la neige fondue : la température de l'air, qui était à 8 degrés au-dessous de zéro, et la brise, qui refroidissait notre vase en fer-blanc, empêchaient le liquide d'arriver à la température de l'ébullition. Bravais prit un parti héroïque : versant l'alcool sur la lampe allumée, il produisit une flamme passagère, mais assez forte pour amener l'eau à bouillir. Le thermomètre marqua 84°,40. La colonne barométrique, mesure de la pression atmosphérique, avait au même instant une longueur de 423^{mm},74.

Le physicien, étudiant dans son cabinet les lois qui régissent les forces de la nature, réalise avec des appareils compliqués les conditions nécessaires pour mettre ces lois en relief; mais on ne peut les regarder comme définitivement acquises à la science que du jour où l'exactitude en a été vérifiée dans la nature en dehors des conditions nécessairement artificielles du laboratoire. La tension ou force élastique des vapeurs est dans ce cas; on l'a étudiée en faisant varier la pression sous laquelle elle s'engendrait : aussi fûmes-nous heureux de constater à notre retour à Paris que le degré d'ébullition observé par nous au sommet du Mont-Blanc ne différait que d'un vingtième de degré centigrade de celui constaté par M. Regnault dans les beaux appareils du Collége de France. Pour le Grand-Plateau, l'écart était d'un centième, aux Grands-Mulets et à Chamounix d'un vingt-cinquième. Des différences aussi minimes prouvent un accord complet, et les tables des tensions de la vapeur de M. Regnault sont l'expression exacte des relations qui lient les températures aux pressions. La même année, M. Izarn obtenait dans les Pyrénées aux environs des Eaux-Bonnes, à de faibles hauteurs, des résultats qui, comme les nôtres, s'écartent en moyenne d'un vingt-cinquième de degré seulement des températures observées au Collége de France.

Un rayon solaire tombant sur un sommet élevé doit être plus chaud que celui qui, traversant les couches les plus basses et par conséquent les plus denses de l'atmosphère, descend jusque dans la plaine, ces couches inférieures absorbant nécessairement une quantité notable de la chaleur du rayon. Ce que le raisonnement faisait prévoir, la simple observation le confirme déjà. Tous les voyageurs qui s'élèvent sur les hautes montagnes sont surpris de la chaleur extraordinaire du soleil et du sol comparée à la basse température de l'air à l'ombre. Aux Petits-Mulets, à 4,680 mètres d'altitude, la neige avait fondu au contact des rochers et s'était convertie en glace compacte et glissante. Je ne pus employer dans mes expériences au sommet du Mont-Blanc les instrumens de physique imaginés par Herschel et M. Pouillet : je les avais laissés au Grand-Plateau; mais un essai très simple me prouva combien la chaleur

propre des rayons solaires était supérieure à celle de l'air. J'avais emporté une boîte remplie de sable siliceux de Fontainebleau : un thermomètre placé sur ce sable et légèrement recouvert par lui s'éleva au soleil à 5 degrés au-dessus de zéro, tandis que le thermomètre suspendu à l'air libre en marquait 8 au-dessous. C'était une différence de 13 degrés entre l'échauffement du sable et celui de l'air. Les expériences correspondantes faites au Grand-Plateau et à Chamounix avec le pyrhéliomètre à lentille de M. Pouillet montrèrent que la chaleur des rayons solaires était plus forte de 0°,13 à 0°,31 à 3,930 mètres qu'à 1,040 au-dessus de la mer, quoiqu'à Chamounix la température de l'air à l'ombre fût supérieure de 19°,1 à celle de l'air du Grand-Plateau.

Bravais mesura l'intensité horizontale du magnétisme terrestre avec la même aiguille qu'il avait fait osciller à Paris, Orléans, Dijon, Lyon, Besançon, Berne, Bâle, Soleure, Thun, Brienz, sur le Faulhorn et à dix stations situées autour du Mont-Blanc; mais, après qu'il eut soumis ces mesures aux calculs les plus précis et les plus minutieux, l'influence de la hauteur sur l'intensité du magnétisme terrestre ne se manifesta pas d'une manière évidente. Aucune loi ne ressortissait des chiffres obtenus : on peut seulement affirmer que la décroissance de la force horizontale du magnétisme est inférieure à la fraction de $\frac{1}{1000}$ par kilomètre de hauteur verticale. Le même désaccord existe dans les résultats déduits par un savant écossais, J.-D. Forbes, d'une longue série d'observations faites dans les Alpes et les Pyrénées. Que conclure de ces incertitudes? Rien, sinon qu'il faut perfectionner les moyens d'étudier les forces magnétiques. Dès que cette condition aura été remplie, la loi se manifestera; c'est ainsi que la science nous enseigne elle-même la nature des lacunes qu'il reste à combler, et nous indique le genre de perfectionnement qu'elles réclament.

Pendant les cinq heures que nous passâmes sur le sommet du Mont-Blanc, nous observâmes quatre fois la hauteur du baromètre. La hauteur moyenne, réduite à la température de la glace fondante, fut de $424^{mm},29$. La température du mercure était au-dessous de zéro, et même à six heures elle était tombée à —11°,0, celle de l'air étant à —11°,8. Le psychromètre, instrument destiné à mesurer le degré d'humidité de l'air, nous apprit qu'il était sec, car il ne contenait que 57 pour 100 de la quantité de vapeur d'eau qui eût été nécessaire pour le saturer à cette basse température, et changer en brouillard la vapeur aqueuse invisible qui existe toujours en certaines proportions dans l'atmosphère. Nos observations barométriques et thermométriques devaient servir à contrôler celles de Saussure et les mesures géodésiques du Mont-Blanc faites anté-

rieurement par Schuckburgh en 1776, Pictet et Tralles, Carlini et Plana en 1822, le colonel Corabœuf et le commandant Delcros en 1823, M. Roger de Nyon en 1828.

Essayons de faire comprendre l'importance de ces recherches. Pour mesurer la hauteur d'une montagne, l'observateur a le choix entre deux méthodes, la méthode géométrique et la méthode barométrique. La première, réduite à ses élémens, consiste à mesurer une base, c'est-à-dire une ligne droite d'une longueur convenable, sur un terrain aussi horizontal que possible. Cette base mesurée, il se place successivement à ses deux extrémités avec un instrument, appelé théodolithe, propre à déterminer en degrés, minutes et secondes la valeur des angles que le sommet de la montagne fait avec la base mesurée. Recommençant des centaines de fois cette opération, il obtient un triangle dont la base mesurée et les deux angles adjacens sont connus : le triangle est donc connu lui-même, et par conséquent la hauteur de la montagne. Une autre méthode consiste à se placer sur une montagne d'une altitude bien déterminée, et à obtenir avec une grande exactitude la différence de hauteur angulaire entre cette station et la montagne dont on veut connaître l'altitude. C'est la méthode employée par Bravais à la cime du Mont-Blanc pour mesurer simultanément l'altitude des sommets principaux visibles du haut de cet observatoire. En apparence, ces deux méthodes semblent d'une rigueur absolue comme la science à laquelle on les a empruntées. Cette rigueur n'est qu'apparente. La ligne qui de l'œil de l'observateur passe à travers la lunette du théodolithe pour aboutir au sommet dont on veut estimer la hauteur n'est point une ligne droite : c'est une ligne courbe, une *trajectoire*. La courbure de cette trajectoire varie avec la distance, la température, l'humidité et la transparence de l'air, non-seulement tous les jours, mais à toutes les heures de la journée. La position apparente du sommet que l'on vise change à chaque instant : suivant l'état de l'atmosphère, ce sommet semble s'élever, s'abaisser ou se déplacer latéralement. Sans être géomètre, chacun peut s'en assurer. Qu'on braque sur un sommet éloigné une lunette dont l'objectif soit muni de deux fils d'araignée se coupant à angle droit au milieu de la lentille, de façon que la pointe coïncide exactement avec l'entre-croisement des fils : si l'on fixe l'instrument dans cette position, et qu'on vienne mettre l'œil à la lunette une ou deux heures après, on verra que le sommet observé ne coïncidera plus avec l'intersection des fils, mais se sera déplacé. On donne le nom de *réfraction terrestre* à cette propriété de notre atmosphère de modifier sans cesse la courbure du rayon visuel qui, parti de notre œil, aboutit aux objets éloignés. C'est pour établir une compensation entre ces erreurs que le

géomètre répète des centaines de fois ses mesures angulaires. Les plus grands mathématiciens se sont efforcés d'introduire dans les formules qui servent à calculer la hauteur des montagnes mesurées géodésiquement des corrections propres à éliminer les erreurs dues à la réfraction terrestre; mais cette réfraction variant suivant l'état de l'atmosphère, et cet état n'étant habituellement connu qu'à la station inférieure, on ignore quelles sont, au moment où l'on vise la cime, les conditions atmosphériques de l'air intermédiaire et de celui dont elle est entourée. On en est réduit à des hypothèses plus ou moins probables : de là des inexactitudes qui enlèvent aux méthodes géodésiques le prestige qu'elles empruntent aux procédés rigoureux dont elles font usage. Ce prestige a longtemps prévalu, et les mesures des hauteurs de montagne par le baromètre ont été considérées comme nécessairement inexactes, tandis que les méthodes géodésiques passaient pour infaillibles. Elles le sont en effet lorsque des mesures répétées, faites suivant différentes méthodes, concordent entre elles. C'est ainsi que les mesures géodésiques du Mont-Blanc donnent, pour la hauteur au-dessus du niveau de la mer, 4,809^{m},6, hauteur qu'on peut considérer comme parfaitement exacte; mais une mesure unique, quel que soit le soin qu'on y ait apporté, n'a pas un degré de certitude supérieur à celle du baromètre.

On comprend l'intérêt que nous attachions à nos quatre observations barométriques; nous voulions apporter un élément de plus, emprunté au sommet le plus élevé de l'Europe, dans cette grande lutte entre le baromètre et le théodolithe. On ne peut calculer la hauteur d'une montagne, mesurée par le baromètre, qu'au moyen d'observations barométriques correspondantes, c'est-à-dire faites à la même heure dans une station peu éloignée; il faut en outre que la hauteur de ces différentes stations au-dessus de la mer soit d'abord parfaitement connue. Sous ce rapport, le Mont-Blanc est heureusement placé. Nous avions les stations correspondantes de Chamounix, où se trouvait M. Camille Bravais; le Grand-Saint-Bernard, où les religieux observent les instrumens météorologiques cinq fois par jour; l'observatoire de Genève; Chougny, près de cette ville, où habitait le vénérable astronome Gautier; Aoste, où le chanoine Carrel continuait sans interruption une série météorologique; enfin les observatoires de Lyon, Milan et Marseille. Nous avions pris une autre précaution indispensable pour arriver à un bon résultat : nos baromètres avaient été comparés directement à tous ces baromètres correspondans, et nous pouvions tenir compte des différences souvent notables que les meilleurs instrumens présentent entre eux. M. Delcros, un des officiers les plus distingués de l'ancien corps des ingénieurs-géographes, voulut bien faire les

calculs nécessaires, dont le résultat définitif donne pour le sommet du Mont-Blanc une élévation de 4,810^{m},0 au-dessus de la Méditerranée. Le chiffre déduit de nos quatre observations barométriques ne différait donc que de 0^{m},4 du résultat moyen de la géodésie. Les circonstances météorologiques avaient été propices pour obtenir une bonne altitude, et les heures choisies très favorables. En effet, M. Plantamour, directeur de l'observatoire de Genève, après avoir déterminé la hauteur de l'hospice du Saint-Bernard au-dessus du lac Léman par deux nivellemens directs partant du lac et aboutissant au seuil du couvent, en a ensuite calculé la hauteur par dix-huit années d'observations barométriques correspondantes à celles de l'observatoire de Genève. Le résultat de cet immense travail, c'est que les observations barométriques correspondantes, prises entre deux heures et quatre heures de l'après-midi, ne donnent, en août et septembre, qu'une erreur probable de $\frac{1}{1296}$ de la hauteur, soit 1 mètre pour 1,300 mètres environ. On comprend que des observations barométriques plus nombreuses doivent inspirer plus de confiance encore. Du 15 juillet au 7 août 1841, nous fîmes, Bravais et moi, au sommet du Faulhorn, cent cinquante-deux observations barométriques continuées de jour et de nuit de trois heures en trois heures. La moyenne de ces observations donne 2,682 mètres pour la hauteur de cette montagne; le chiffre de la géodésie est de 2,683 mètres : ainsi, encore dans ce cas, le baromètre est l'égal du théodolithe, et de nombreuses observations barométriques équivalent à la répétition des angles mesurés sur le cercle de l'instrument.

La hauteur du Mont-Blanc ne paraît pas avoir sensiblement varié depuis la première mesure faite en 1775 par Schuckburgh jusque dans ces derniers temps. Cette constance a lieu d'étonner : ce sommet est formé uniquement de neiges et de glaces dont Saussure estimait l'épaisseur à 65 mètres environ; il est donc évident que le Mont-Blanc est une pyramide semblable à sa voisine l'Aiguille-du-Midi. Les Rochers-Rouges, les Petits-Mulets, la Tourette, sont des pointes encore saillantes de cette pyramide; le reste est recouvert d'une calotte de neige ou plutôt de glace qui ne fond plus à cause de l'élévation de la montagne, au sommet de laquelle la température de l'air est très-rarement à 2 ou 3 degrés au-dessus de zéro et presque constamment fort au-dessous. On se demande donc comment il se fait que l'épaisseur de cette calotte de neige soit invariable et que l'altitude de la montagne ne change nullement suivant les saisons et même suivant les années. En effet, la quantité de neige qui y tombe, les vents qui la balaient, l'évaporation qui en diminue l'épaisseur, la condensation des nuages qui l'augmente varient d'une année à l'autre : aussi la forme du sommet

n'est-elle jamais la même. Que l'on compare les descriptions de Saussure, de Clissold, de Marckham-Sherwill, de Henri de Tilly, avec celle de Bravais, faites successivement en 1787, 1822, 1827, 1834 et 1844, et l'on verra que chacun de ces voyageurs a trouvé une forme différente, sauf le trait fondamental, une crête en dos d'âne dirigée de l'est à l'ouest. Comment en serait-il autrement? Des neiges tombent sur le Mont-Blanc, amenées par tous les vents du compas : à peine tombées, elles sont balayées, déplacées, emportées, si bien que la surface de ces neiges ressemble à celle d'un champ labouré. Même par les plus beaux temps, lorsque le calme le plus parfait règne dans la plaine, une légère fumée semble s'échapper de la cime, entraînée horizontalement par un vent violent : c'est, disent les Savoisiens, le Mont-Blanc *qui fume sa pipe*, signe de beau temps, si la fumée est entraînée du côté du sud. En définitive néanmoins, toutes ces causes variées d'ablation et d'accroissement se compensent, et la hauteur du sommet reste la même. La nature ne procède jamais autrement, rien n'est stable d'une manière absolue; tout oscille, la molécule comme l'océan. Cette oscillation autour d'un état moyen, c'est la fixité de la vie; l'immobilité, c'est la mort, et les forces générales de la nature, qui régissent le monde inorganique comme le monde organique, ne se reposent jamais.

Les opérations dont je viens d'énumérer les principaux résultats étaient à peine achevées que le soleil s'approchait des lignes du Jura dans la direction de Genève : il était six heures un quart, la température de l'air était descendue à — 11°,8, celle de la neige à la surface à — 17°,6, et à — 14°,0 à deux décimètres de profondeur. Le contact de cette neige, même à travers nos épaisses chaussures, était une véritable souffrance. Cependant nous voulions rester encore pour faire des signaux de feu visibles à la fois de Genève, de Lyon et de Dijon, dont les astronomes étaient prévenus : ces signaux, vus simultanément de ces trois villes, eussent permis de déterminer rigoureusement leurs différences de longitude; mais le froid était déjà si vif que nous sentîmes qu'il eût été impossible de rester plus longtemps sans compromettre notre vie et celle de nos guides. Auguste Simond voulait demeurer seul pour faire les signaux convenus : nous refusâmes et nous fîmes bien. Depuis, la télégraphie électrique a permis d'obtenir sans déplacement et sans peine un résultat qui eût été acheté peut-être par la vie ou la santé d'un père de famille. Le départ fut résolu, et nous commencions à descendre, lorsque nous nous arrêtâmes tout à coup devant le plus étonnant spectacle qu'il soit donné à l'homme de contempler. L'ombre du Mont-Blanc, formant un cône immense, s'étendait sur les blanches montagnes de la vallée d'Aoste : elle s'avançait lentement vers l'horizon, et s'éleva dans l'air au-dessus du Becco di

Nonna; mais alors les ombres des autres montagnes vinrent successivement se joindre à elle à mesure que le soleil se couchait pour leur cime et former un cortége à l'ombre du dominateur des Alpes. Toutes, par un effet de perspective, convergeaient vers lui; les ombres, d'un bleu verdâtre vers leur base, étaient entourées d'une teinte pourpre très vive qui se fondait dans le rose du ciel. C'était un spectacle splendide. Un poète eût dit que des anges aux ailes enflammées s'inclinaient autour du trône qui portait un Jéhovah invisible. Les ombres avaient disparu dans le ciel, et nous étions encore cloués à la même place, immobiles, mais non muets d'étonnement, car notre admiration se traduisait par les exclamations les plus variées. Seules, les aurores boréales du nord de l'Europe peuvent donner un spectacle d'une magnificence comparable à celle du phénomène inattendu que personne avant nous n'avait contemplé de la cime du Mont-Blanc.

Le soleil se couchait, il fallut partir. Nous nous attachâmes tous à une même corde, et nous nous précipitâmes vers le Grand-Plateau. En passant près des Petits-Mulets, je ramassai deux pierres sur la neige. Aux bulles de verre qui les recouvraient, je reconnus plus tard que c'étaient des fragmens de rocher dispersés par la foudre qui tombe si souvent sur ces sommités. A partir des Petits-Mulets, nous ne nous arrêtâmes plus, nous descendîmes comme une avalanche, tout droit, sans choisir notre route; chacun était entraîné par celui qui le précédait, et Mugnier, qui tenait la tête, s'élançait en sautant sur la pente, enfonçant à chaque pas dans la neige, qui modérait suffisamment l'élan de ce chapelet mouvant. Arrivés au Grand-Plateau, il fallut s'arrêter un moment pour prendre haleine; puis, d'un pas rapide, nous arrivâmes à notre tente à sept heures trois quarts. En cinquante-cinq minutes, nous étions descendus du sommet, élevé de 800 mètres au-dessus du Grand-Plateau. Quand nous entrâmes dans notre tente, nous crûmes revoir le foyer domestique, et nous y goûtâmes un repos bien mérité. Néanmoins les observations météorologiques furent continuées héroïquement de deux heures en deux heures pendant la nuit. A minuit, le thermomètre marquait — 6°,9; la température de la neige était de — 18°,5 à la surface, et de — 10°,4 à deux décimètres de profondeur. Ces chiffres, plus éloquens que tous les raisonnemens, nous démontrèrent que nous avions agi sagement en ne prolongeant pas notre station au sommet du Mont-Blanc; mais nous restâmes encore trois jours au Grand-Plateau pour faire les observations et les expériences que nous avions été forcés d'omettre au sommet. Nous imitions en cela notre maître et prédécesseur de Saussure, qui, après son ascension au Mont-Blanc, alla passer en 1788 quinze jours sur le col du Géant, à 3,400 mètres

au-dessus de la mer. Au Grand-Plateau, nous étions à 530 mètres plus haut, mais des circonstances indépendantes de notre volonté nous empêchèrent d'y rester aussi longtemps.

Pendant notre séjour, le tonnerre des avalanches troublait seul le silence imposant de ces hautes régions. Nous ne vîmes point d'êtres animés, sauf des abeilles et des papillons, qui, entraînés par les courans ascendans, ne tardaient pas à expirer sur la neige. La veille de notre départ, des choquards ou corneilles à bec jaune (*corvus pyrrhocorax*) vinrent voler autour de nous, attirés sans doute par quelques débris de pain gelé et des os de mouton et de poulet gisant aux environs de notre tente. Nos trois jours furent bien employés, et peut-être essaierai-je plus tard d'exposer dans la *Revue* les principaux résultats obtenus dans les Alpes pendant le séjour à des hauteurs supérieures à 2,000 mètres, par de Saussure, Agassiz et Desor, Bravais et moi-même, les frères Schlagintweit et Dollfus-Ausset; c'est une longue histoire qui ne saurait former un simple appendice au récit de deux ascensions scientifiques. Les oscillations du baromètre et du thermomètre, l'humidité relative de l'air aux différentes heures de la journée, les températures du sol à diverses profondeurs, le rayonnement nocturne de la surface de la neige, des plantes et de divers corps de la nature, la mesure de la chaleur propre des rayons solaires, qui traversent une moindre épaisseur d'atmosphère que lorsqu'ils plongent jusqu'au niveau de la plaine, l'intensité relative de la vitesse du son ascendant et descendant, les phénomènes si compliqués et si intéressans des glaciers, la végétation et la vie animale dans ces hautes régions, enfin les phénomènes physiologiques qui se manifestent chez l'homme, tels sont les principaux sujets de recherches qui ont occupé ces observateurs : elles complètent celles qui avaient été faites avant eux pendant les ascensions sur les hautes cimes. Les résultats définitifs de ces expériences et de ces observations forment autant de chapitres intéressans qui viennent prendre leur place dans les traités de physique, de météorologie, de physique du globe, de géologie, de géographie botanique et zoologique : comparées aux recherches entreprises dans les régions polaires, elles nous permettent de distinguer les phénomènes produits uniquement par l'abaissement de la température de ceux qui s'expliquent spécialement par une grande élévation au-dessus du niveau des mers. En un mot, elles nous conduisent à un parallèle rigoureux des influences de la latitude et de l'altitude, par suite, aux applications les plus variées et les plus fécondes de ces données à l'agriculture, à l'hygiène, et par conséquent au bien-être des populations destinées à vivre dans les pays de montagnes.

CHARLES MARTINS.

MOZART

ET

LA FLUTE ENCHANTÉE

Si nos sentimens, notre cœur, se pouvaient prêter aux mêmes transformations que notre intelligence, s'ils étaient susceptibles de la même perfectibilité, l'homme aurait depuis longtemps changé de nature. La source des idées est inépuisable, non point celle des sentimens. Le musicien pas plus que le poète ne saurait donc, quoi qu'il fasse, exprimer jamais qu'une somme restreinte de sentimens et de sensations; mais si la somme est définie, le sentiment en soi est infini, et de même qu'il n'existe pas deux hommes qui sur tous les points se ressemblent, qu'on ne trouve pas deux feuilles d'arbre exactement identiques, de même chacun de nous a sa façon d'être affecté de chacun de ces sentimens. Là, pour un artiste, est la vraie, l'éternelle source de toute originalité, car s'il y a mille manières d'éprouver un sentiment, il y a mille manières de le rendre, il y a mille manières d'être neuf, d'être inspiré. Qui songe pourtant à se poser aujourd'hui de tels principes? Méditer un sujet, le retourner sous toutes ses faces, *sentir* sa musique avant de l'écrire, c'était bon, tout cela, pour les maîtres! Ils créaient, et nous voulons faire. Or, comme pour tirer de nos ouvrages renommée et profit il nous faut commencer par agir sur le public, cette originalité qu'il serait trop long et peut-être impossible d'aller puiser à sa vraie source, nous la demandons à de systématiques combinaisons. Inhabiles à trouver l'idée, nous ne cherchons plus le nouveau que dans la forme, que dis-je, la forme? dans l'absolue négation de la forme.

Au fond, nous savons bien que ces lois avec lesquelles il nous plaît d'avoir l'air de rompre en visière sont les seules bonnes, les seules vraies, et nous ne les repoussons théoriquement que parce que nous préférons le rôle d'insurgé au métier d'esclave qu'il nous faudrait faire en les acceptant. C'est l'originalité de l'idée, est-il besoin qu'on le répète? qui constitue la véritable originalité de la forme. Voyez Mozart; tel musicien en trente mesures ne saura que vous ressasser la chose la plus insignifiante, la plus ordinaire, tandis que lui dans ces mêmes trente mesures, dans cette même forme, va couler comme un or précieux l'air de Sarastro, l'hymne à l'amour, et vingt autres merveilles de sa *Flûte enchantée*.

On sait de quelle suite d'aventures picaresques ce glorieux chef-d'œuvre fut le produit. Il s'agissait pour Mozart de tirer d'embarras au plus vite un pauvre diable dont l'entreprise menaçait ruine. Cet homme, appelé Schikaneder, musicien et librettiste de pacotille, dirigeait à Vienne un petit théâtre de faubourg, situé *auf der Weiden*, dans l'hôtel Stahrenberg. Depuis quelque temps, le public ne venait plus, les opérettes n'attiraient personne, les drames de chevalerie se jouaient dans le désert. Il fallait ou périr, ou conjurer le sort au moyen de quelque pièce à grand spectacle d'une attraction irrésistible. C'était alors déjà un peu comme aujourd'hui. Quand la recette ne donnait plus, quand l'heure avait sonné des résolutions suprêmes, on commandait une féerie.

Jusqu'aux environs de 1778, l'opéra italien et le ballet régnaient en maîtres. C'est l'empereur Joseph II qui, voulant fonder en musique un genre national, bannit de son théâtre les élémens étrangers. Lui-même recruta son orchestre, ses chœurs, qu'il composait avec des chantres de paroisse, et dirigea en personne les répétitions du premier opéra allemand représenté à Vienne. A cet ouvrage, intitulé *les Mineurs* (*Bergknappen*), d'autres plus importans succédèrent, l'*Oberon*, *roi des Elfes*, de Paul Wranitzki, *la Flûte enchantée* de Wenzel Müller, celle de Mozart, car il devait y en avoir deux, comme il y avait eu chez nous deux *Phèdre*.

Un matin donc du mois de mars 1791, ce garnement de Schikaneder vint réveiller Mozart par le récit de sa déconfiture. — Je la connais, lui répondit l'auteur des *Noces de Figaro* et de *Don Juan*, qui déjà passait pour le plus grand compositeur de la ville et du monde; mais si c'est de l'argent qu'il te faut, mon pauvre ami, tu t'es trompé de porte.

— Point tant que tu supposes, répondit Schikaneder, car ce n'est pas à ta bourse que j'en veux, mais à ta plume.

— Un opéra! bon, la belle médecine! et qui te dit qu'en l'attendant ton malade ne mourra pas?

— Qu'on sache seulement que tu travailles pour moi, et les ressources m'arriveront.

— Mais le poème?

— Je m'en charge; voici d'abord le plan et les principaux morceaux du premier acte. Tu peux dès à présent te mettre à l'œuvre. Pendant ce temps, moi, j'achèverai le reste. Voyons : ta main, cher Mozart, ne me laisse pas davantage dans la peine.

— S'il en est ainsi, je consens; mais gare au *fiasco*, car je n'ai jamais composé de féerie, et du diable si je sais ce que je vais faire!

Schikaneder, lui, connaissait le genre et ne s'y trompait pas. Sa longue pratique du théâtre lui montrait comment on devait s'y prendre pour attirer la foule. Il savait, en directeur intelligent, qu'avec les goûts, les engouemens du public on ne discute pas, et se sentait pourvu d'une bonne pièce de la marchandise à la mode qu'il était allé chercher dans le répertoire littéraire de Wieland, ce grand magasin de féeries.

Le charmant prince Loulou, un jour qu'il s'est égaré à la chasse au tigre, arrive au pied d'un vieux château, résidence de la bonne fée Périfirime. Il entre, et soudain, au milieu de jardins enchantés, se montre à lui la maîtresse du logis, qui lui raconte comme quoi l'affreux magicien Dilsenghuin lui a dérobé son talisman, une baguette de feu à laquelle obéissent les esprits élémentaires, et dont une simple étincelle suffit pour évoquer à l'instant mille diablotins familiers prompts à vous servir. La grande affaire pour la dame serait donc de rattraper son talisman perdu, lequel ne saurait être reconquis que par la main d'un jeune homme n'ayant point encore ressenti les troubles de l'amour. Il va sans dire que dans le charmant prince Loulou Périfirime tout de suite avise un libérateur, qu'elle se promet bien *in petto* de récompenser plus tard en lui accordant sa fille en mariage; mais, hélas! cette aimable fille elle-même n'est plus au pouvoir de la bonne fée : l'horrible magicien la lui a prise avec son talisman, et l'infortunée Sidi, en butte aux obsessions du monstre, ne parvient à se conserver pure que grâce à certains priviléges particuliers aux êtres surnaturels, et qui perdraient leur action aussitôt que son cœur de jeune fille parlerait. Périfirime donne à son chevalier deux talismans en prévision des dangers qui vont l'assaillir dans l'entreprise où il s'engage : une flûte dont les sons magiques éveillent à l'instant l'amour, et une bague en diamant qui, pareille au fameux anneau de Gygès, fait qu'on peut, en la retournant de telle ou telle façon, se transformer ou se rendre invisible à volonté. Le prince Loulou entre en campagne, et, dès qu'il arrive en vue du donjon du nécromancien, se met à souffler dans l'embouchure de sa flûte. Le con-

certo ne tarde pas à produire des miracles : la forêt tout entière s'ébranle, les lions rugissent en dansant, les cerfs brament des cavatines, les grues vocalisent à plein gosier comme de véritables cantatrices, les éléphans cabriolent dans l'herbe et donnent le *la*. Attiré au bruit de la symphonie, l'enchanteur Dilsenghuin arrive en personne, et, charmé par la présence de cet harmonieux virtuose, l'invite à pénétrer dans son château. J'oubliais de dire que l'aimable prince Loulou, pour mieux tromper la défiance du magicien, s'était fait d'avance une de ces belles têtes homériques dont le type trop effacé reparaissait naguère avec tant de bonheur dans la *Mireille* de M. Gounod, mais, hélas! pour ne vivre que l'espace de quelques soirs. Bientôt, grâce à la puissance de ses accords, Loulou s'est rendu maître de l'enchanteur et aussi du cœur de la belle Sidi. Dans une ripaille nocturne, notre chevalier grise le bonhomme, et tandis qu'il ronfle sous la table, cuvant son vin, lui prend la baguette de feu. Périfirime alors se montre. Le nécroman se déclare vaincu, demande merci. La fée, pour toute vengeance, se contente de le changer en coucou, et, trop heureux d'en être quitte à si bon marché, le vieux drôle s'enfuit à tire d'aile, suivi de son coquin de fils, un méchant gnome métamorphosé par la même occasion en chat-huant. Quant au prince Loulou et à la princesse Sidi, l'un et l'autre ils n'auront plus qu'à célébrer leurs noces dans ce fameux palais meublé aux frais d'Oberon et de Titania, où, parmi les fontaines jaillissantes et les colonnes d'hyacinthe, se dresse sur une estrade en mosaïque, et vis-à-vis d'un grand soleil qui fait la roue, l'autel portatif des génies, surmonté de son aigrette de lycopodium.

Telle est fort en abrégé l'histoire racontée par Wieland dans son *Dschinnistan*, et d'après laquelle Schikaneder composa son poème de la *Zauberflöte*. Ce qu'il en prit et ce qu'il en laissa, ce qu'il y ajouta, peu nous importe; mais nous verrons tout à l'heure comment de cette niaiserie grotesque Mozart, par cette faculté créatrice presque inconsciente qu'il tenait de Dieu, fit en quelques semaines une des œuvres les plus grandioses, les plus magnifiques qui existent, je ne dirai pas seulement en musique, mais en philosophie. Le beau, lorsqu'il atteint à ces hauteurs, ne saurait plus être maintenu par la discussion dans les simples limites d'un art quelconque. Un pareil idéal, lorsqu'on y arrive, prend des proportions vraiment historiques. Ce n'est plus beau seulement, cela, comme de la musique, mais c'est beau comme les dialogues de Platon, comme la Sixtine, comme tout ce qui vous pénètre et vous inonde du sentiment de l'infini.

« Tieck est un talent de haute condition, disait Goethe, et per-

sonne mieux que moi ne le reconnaît; mais où l'erreur commence, c'est à vouloir l'élever au-dessus de lui-même et prétendre voir en lui mon égal. Je le dis et le puis dire, car, après tout, qu'importe? ce n'est point moi qui me suis fait. Il en serait de même, si je prétendais me comparer à Shakspeare, qui, lui non plus, ne s'est point fait, et pourtant n'en est pas moins une nature qui m'est supérieure et qu'il me faut regarder d'en bas et vénérer. » Rapportons à Mozart la sentence, car nul ne semble plus fait pour qu'on la lui applique, tant sa manière de créer a quelque chose d'ingénu, d'enfantin, de divinement transmis, tant cette nature si profondément sensitive paraît peu se rendre compte des merveilleux trésors dont elle dispose! Voyez cet œil doux et rond à fleur de tête, cette lèvre voluptueusement épanouie, ce visage aimable où l'expression manque : vous diriez un honnête garçon de la bourgeoisie viennoise, modeste, poli, comme il convient à quelqu'un que les archevêques protégent. Rien de cette élégance, de cette finesse aristocratique d'un Raphaël, l'égal, l'ami des Castiglione, rien non plus de ces ravages volcaniques imprimés sur le front d'un Beethoven. Raphaël vit en grand seigneur avec les grands seigneurs de son temps; Beethoven, nourri de Rousseau, de Plutarque, sent gronder dans son sein contre une aristocratie dont pourtant il accepte les prévenances toutes les colères de la révolution française. Mozart, en 1781, fut de son époque. Avec la renaissance, les beaux jours s'en étaient allés de ces familiarités illustres; par contre, ceux de la protestation ne s'étaient pas encore levés. Il fallut les indignes traitemens dont l'accablait l'archevêque de Saltzbourg pour forcer Mozart à quitter la place. Après *Idoménée*, à la veille des *Noces de Figaro*, manger à l'office avec la valetaille et s'entendre appeler drôle et polisson par une éminence, c'était aussi trop rude épreuve! Et pourtant cette atmosphère aristocratique, qu'il avait respirée au début dans les palais de Vienne et de Versailles, ne devait plus cesser de l'entourer. Ses voyages, ses goûts le poussaient vers les hautes régions. On comprend d'ailleurs tout ce qu'une organisation comme la sienne devait retirer de ce commerce avec la bonne compagnie, commerce toujours si profitable au point de vue purement esthétique. Pour se prémunir contre les inconvéniens qui chez tout autre auraient pu résulter de ce contact avec un monde frivole et dépravé, Mozart avait l'instinctive pureté de sa nature, son heureuse ironie et cette vigoureuse santé de l'âme qui fit qu'à travers les mille orages d'une existence en définitive assez dissolue, cet homme, resté chaste jusqu'à vingt-six ans, ne faillit jamais à ses croyances. Il fréquentait l'église, pratiquait, ce qui ne veut point dire que son œuvre ne s'étende pas au-delà de l'enseignement de la foi révélée. En pareil cas, ce

que pense l'artiste, ce qu'il dit et ce qu'il fait n'est point tout. C'est à son œuvre qu'il faut s'adresser pour le bien connaître, et l'œuvre ici respire le sentiment de la plus absolue liberté de l'intelligence humaine dans la recherche du beau, du vrai, du bien. Né dans la religion catholique, fils de parens dévots, croyant lui-même (1), Mozart n'en est pas moins l'homme du XVIIIe siècle, l'être doué d'une exubérance de vie nerveuse, et qui, refoulé en soi par le formalisme d'une société qui le tient à distance, s'il n'est le plus grand des musiciens, sera fatalement Werther. Pas plus que Shakspeare et que Goethe, Mozart ne s'est donc fait. Moins encore que l'auteur d'*Hamlet* et l'auteur de *Faust*, l'auteur de *Don Juan* et de *la Flûte enchantée* ne doit porter la responsabilité de son génie. S'il fut si grand, pardonnons-le-lui, car il ne savait pas ce qu'il faisait. Ce ne fut pas sa faute, mais celle de son pays, de son époque, dont il fut l'âme la plus sensible et partant la plus musicale.

Qu'on imagine ce qu'une nature ainsi douée devait produire en musique dans un temps où la *sensibilité* règne partout, dans la philosophie, dans la politique, et tellement abusé de l'heure présente que l'avenir, écœuré, n'en voulant plus, raiera le mot de ses tablettes. Mozart même en tel milieu n'eut pas d'égal. Son être tout entier n'est que sensitivité, à ce point que les facultés d'observation, d'entendement, d'imagination, sembleraient, chez lui, n'exister uniquement que pour donner à la chose ressentie la forme et l'expression d'une œuvre d'art. L'émotion le gagnait au moindre prétexte, sa propre musique tirait des larmes de ses yeux. Aimer, se croire aimé, était son besoin, sa passion. Dès l'enfance, sa tendresse envers son père éclate en traits touchans. « Après le bon Dieu, disait-il, tout de suite, dans mon cœur, vient papa. » Et chaque soir on le voyait approcher son escabeau du fauteuil de famille, et, se dressant sur la pointe de ses petits pieds, baiser au bout du nez le digne homme avant d'aller se mettre au lit. Un ami de la maison, Schlachtner, rassemblant ses souvenirs, écrit à la sœur de Mozart après la mort du frère : « Un dimanche, comme nous sortions de l'office, votre brave père m'emmena chez vous. Wolfgang avait alors quatre ans. Nous le trouvâmes occupé à griffonner avec une plume sur du papier. — Que fais-tu là? lui dit votre père. — Un concerto pour clavecin, répondit l'enfant; la première partie sera achevée

(1) Étant à Leipzig en 1789, il s'exprimait encore avec ravissement sur les émotions religieuses de sa jeunesse, « émotions dont *aucun protestant ne saurait se faire une idée*. On eût dit les baisers du ciel qui descendaient sur moi dans ce pieux recueillement du dimanche. Les sons des cloches m'enivraient, une prière me donnait l'extase; puis c'était un irrésistible besoin de me répandre par les bois, de voir à travers mille larmes brûlantes tout un monde qui me souriait. »

tout à l'heure. — Voyons... — Mais puisque je te dis que ce n'est pas encore terminé! — Voyons toujours; ce doit être du propre! — Votre père prit le cahier et me le montra. Je n'aperçus d'abord qu'un ramassis de notes jetées à la diable sur une page toute maculée de taches d'encre. Le petit garnement plongeait sans y faire attention sa plume jusqu'au fond de l'écritoire, et chaque fois qu'un gros pâté en tombait, l'essuyait du plat de sa main, continuant d'écrire sans s'interrompre. Nous commençâmes par rire tous les deux du beau galimatias. Cependant tout à coup votre père s'arrêta et devint grave. Il lisait, se rendait compte de ces notes, de cette composition, car c'en était une, et bientôt je le vis s'émouvoir et fondre en larmes. »

Ces deux bourgeois qui sortent de l'office dans leurs habits du dimanche, ce bambin de quatre ans qui, l'auréole du génie au front, travaille et compose à l'âge où ses pareils épèlent à peine l'alphabet, cette révélation, ce pathétique, ne dirait-on pas une légende? La vie de Mozart est pleine d'histoires de ce genre. Parler de vocation cette fois serait trop peu. A chaque instant, la prédestination se manifeste; peinte avec le naïf mysticisme qu'elle comporte, l'anecdote que raconte cette lettre aurait le charme d'une enluminure du moyen âge. Et combien d'autres viendraient à la suite dans l'illustration de cette biographie, qui, du commencement à la fin, je le répète, n'est qu'un doux, tendre et sublime martyrologe!

I.

Schikaneder travaillait à sa pièce avec enthousiasme, distribuant les scènes, les morceaux, combinant les situations, et au besoin, pour aller plus vite, donnant à écrire le dialogue au souffleur de son théâtre. Acteur lui-même assez goûté du public, possédant, à défaut de voix, un certain accent bouffe, il voulait être de la fête, et se ménageait *con amore* le rôle de Papageno, espèce de jeune faune engagé à la suite d'un prince aventureux. Du reste, le plus clair de l'invention du librettiste en cette affaire fut de vêtir d'un costume de plumes d'oiseaux le fameux Kasperl de la farce viennoise, une manière de Pierrot naïf, gourmand et libertin. Pour ce personnage, destiné à compléter par le côté physique, sensuel, la nature idéale du demi-dieu Tamino, Schikaneder, qui se mêlait de tout, même de musique en présence de Mozart, se composa sur ses propres vers plusieurs mélodies *ad usum delphini*, et Mozart, de ces embryons, fit des merveilles. On était au printemps. Mozart, pour jouir de la belle nature et se soustraire aux tribulations d'un

intérieur travaillé par la gêne, vint chercher un refuge chez son collaborateur. C'est dans le pavillon d'un jardin attenant à la maison où logeait Schikaneder, aux environs de son théâtre, que l'immortel chef-d'œuvre vit le jour. Gai compagnon et buveur éprouvé, l'hôte anacréontique du grand musicien organisa son programme de manière qu'aux heures de composition succédassent les plaisirs. Il y a temps pour tout dans une existence bien ordonnée, et quand on avait satisfait aux droits souverains de la muse, Vénus et Liæus pouvaient venir. Les plus jolies filles de la troupe accouraient la nuit aux rendez-vous; on fêtait la beauté et les vieux vins du Rhin et de Hongrie. Boire, manger, rire, chanter, faire l'amour, c'était l'histoire de tout Viennois à cette époque. Qu'on se figure un paganisme aimable, bon enfant, un naturalisme candidement éhonté, pratiquant ses petits dévergondages sans avoir l'air de s'en douter, et par la naïveté de son impudence déconcertant tout rigorisme; le péché avant la découverte de l'arbre de la connaissance du bien et du mal : Papageno, Papagena, deux types des mœurs viennoises du bon vieux temps! En ce sens, *la Flûte enchantée* abonde en énigmes qui deviennent les choses les plus claires du monde pour peu qu'on se représente ce passé. J'ai parlé des deux rôles comiques, mais les autres, — Tamino, Pamina, Sarastro, tous ces prêtres d'Isis et d'Osiris, — par leur dogmatisme plein d'épouvantes sacrées, leurs épreuves terribles qui n'excluent ni la tolérance philosophique ni les doux préceptes d'une morale facile et tout humaine, ne sont-ils pas aussi des Viennois?

Comme toutes les natures nerveuses, Mozart avait besoin de distractions. Resté seul après son travail, la mélancolie l'envahissait : il lui fallait voir du monde, s'oublier. De tels hommes, de tels génies, ne sauraient être jugés selon les lois ordinaires. Voici par exemple une œuvre sublime, idéale, marquée en quelques-unes de ses parties d'un caractère presque divin, et cette merveille a été conçue, écrite au milieu des plaisirs, des bombances! Fiesole allait à ses pinceaux, à sa palette, comme il aurait pris une harpe pour chanter un psaume; mais fra Angelico était un Italien du xve siècle, et Mozart, enfant de Saltzbourg, vivait à Vienne en 1791. Et ni ses appétits sensuels, ni ses égaremens ne l'ont empêché d'être, lui aussi, le *frère des anges*. Combien de motifs cette fois pour expliquer la contradiction, l'excuser! Sait-on ce qu'un artiste moderne dépense de forces physiques dans sa composition? Qui dit poète, musicien, ne dit pas seulement philosophe. Autre chose est de vivre comme un Kant, un Maine de Biran, à l'état raisonnant, spéculatif; autre chose est de vivre à l'état *sensitif*, de créer. Les forces physiques, j'en demande bien pardon aux purs esprits, veulent être réparées;

il faut que dans les intervalles du travail la machine se ravitaille, et souvent l'action de ces moyens de renouvellement sur un organisme dont tous les ressorts sont en mouvement ne s'exerce elle-même que pour provoquer à d'autres dépenses. Mozart mangeait beaucoup, buvait plus qu'il ne convient à un homme raisonnable, et quant aux femmes, il ne se lassait pas de les aimer toutes à la fois comme son don Juan. Le goût, je l'ai dit, lui en était venu tard. Son premier attachement, très profond, très honnête, le sauvegarda jusqu'à vingt-six ans contre les désordres des sens. On connaît l'histoire. Aloysia Weber était la fille d'un pauvre copiste du théâtre de Manheim. Elle avait quinze ans, de la beauté, des charmes, une voix de sirène. Mozart venait de quitter son archevêque de Saltzbourg (1777), et, cherchant un emploi, parcourait l'Allemagne avec sa mère. A Munich, l'électeur l'avait éconduit dans les meilleurs termes : « Je ne dis point non, ne refuse rien; mais c'est trop tôt. Qu'il voyage en Italie, devienne célèbre, et alors on verra! » A la cour de Manheim, même eau bénite. On raffolait de son talent, de son jeu, on s'intéressait grandement à sa personne; mais ce beau zèle n'allait point jusqu'à faire qu'on lui donnât la moindre place dans l'orchestre, ou mieux encore qu'on le chargeât du soin d'écrire un opéra, ce qu'il ambitionnait par-dessus tout. En attendant, la gêne continuait, et le père, resté à Saltzbourg, apprenant par lettres ses mécomptes, se demandait tristement, après tant de pérégrinations inutiles, de démarches avortées, si jamais cet enfant prodige finirait par devenir un homme capable de gagner sa vie. Hélas! l'excellent père, de quel surcroît de préoccupations n'était-il pas menacé! Mozart, pour ses travaux, fréquentait la maison du copiste de Manheim. Il vit Aloysia, s'en éprit; bientôt les deux jeunes gens s'aimèrent de toute la force de deux cœurs qui battent pour la première fois. Mozart avait vingt ans. Les lettres qu'il écrit à son père sur ce sujet sont bien ce qu'on peut lire de plus charmant. Il s'efforce de ne rien trahir du secret de son amour, affecte de ne parler que de la belle voix de la jeune fille, de l'état précaire des parens et de l'indispensable utilité de sa présence parmi eux, donnant à entendre qu'un voyage en Italie avec cette famille Weber serait peut-être ce qu'il y aurait de plus profitable tant pour le perfectionnement de son propre génie que pour les avantages d'argent qui ne manqueraient pas d'en résulter grâce aux concerts. Il jase, raisonne, argumente, et, dans la course vagabonde où sa plume s'abandonne, n'a pas l'air de se douter que sous chacune de ses réticences un aveu timide se dérobe.

Le père, lui, ne s'y trompe point. — Discrètement il écarte les feuilles, voit le serpent, souffle dessus froidement, et, sans le tuer,

le conjure. Critiquer le voyage en Italie, appuyer sur l'objection d'un ton doux et ferme, mais qui n'admet pas de réplique, fut l'habile manœuvre du moment. Le fils voulut répondre : on resta sourd. Il fallut comprendre à demi-mot, obéir. Les amoureux se séparèrent après mille sermens échangés. Mozart aimait. L'imagination, les sens, n'étaient point seuls en jeu chez le jeune artiste; son cœur, plein de tendresse, de foi profonde, avait tressailli. Aloysia, de son côté, versa bien des larmes; mais sa peine, quoique sincère, dura moins. L'année ne s'était pas écoulée, que Mozart, la retrouvant à Munich, s'apercevait d'une complète évolution. « Fragilité, ton nom est femme! » a dit le poète. La fragilité, ce jour-là, s'appelait Aloysia. Ils se revirent à Vienne; la jeune fille, dans l'intervalle, s'était mariée avec un comédien nommé Lange, et déjà perçait son talent avec sa réputation de cantatrice. Mozart, attiré par les souvenirs de Manheim, hantait la maison. Qu'y cherchait-il? Son pauvre cœur, dont l'aînée des deux filles n'avait point voulu, et que l'autre, la cadette, guettait pour le saisir au passage. Cette sœur cadette, bonne, fidèle, dévouée, fut sa Constance, celle pour laquelle il écrivit, dans *l'Enlèvement*, le fameux air de Belmonte, tout palpitant de ses ardeurs récentes. « C'est l'air favori de tous ceux qui l'entendent, » mande-t-il à son père en oubliant avec l'adorable candeur du jeune âge qu'il reprend au sujet de sa nouvelle maîtresse la litanie chantée jadis à propos d'Aloysia. « On y saisit le tendre émoi, les irrésolutions, et jusqu'aux moindres battemens d'un cœur sensible, jusqu'à la plénitude du bonheur, exprimée par un *crescendo*, jusqu'aux soupirs, aux doux aveux, dont les violons en sourdine et la flûte rendent le bruit et le mystère. » Le père, à son tour, reprit le vieux thème d'opposition : épouser la fille d'un copiste, c'était déchoir. Et puis quel avenir! point d'argent, nulle chance d'en gagner! La perspective en effet n'était pas brillante. Ils se marièrent nonobstant, et se mirent en ménage avec 50 florins... de dettes. Pauvre Constance! c'est elle qu'il faut plaindre, admirer, elle la compagne des mauvais jours, la confidente de tant de défaillances, de misères, l'honnête, simple, courageuse gardienne de ce foyer domestique tracassé, bouleversé. Ce que c'était que la modération, Mozart ne le sut jamais. Apre au plaisir comme au travail, il passait sa vie hors de chez lui, hantant les tripots et les salles de billard, courant les tavernes, les bals publics, déguisé en pierrot, et donnant à la composition les restes d'une nuit de fredaines. Entre les dépenses qui devaient résulter d'une pareille conduite et les revenus de la maison il n'y avait aucune espèce de balance. L'argent qu'il retirait du théâtre, des concerts, les sommes que ses éditeurs lui fournissaient, et jusqu'à sa

pension de l'empereur, tout y passait. La pauvre Constance avait beau redoubler d'économie : elle n'arrivait pas, comme on dit, à joindre les deux bouts.

Et plût à Dieu qu'elle n'eût pas eu, l'infortunée, d'autres sujets de peine! Constance était la fille d'un musicien, elle avait du sang d'artiste dans les veines, et savait d'instinct comment on s'y prend pour s'arranger de la misère; mais comme si ce n'était point assez du manque d'argent, la malheureuse avait encore à faire face aux découragemens de son mari, lorsque celui-ci, en proie à ces mornes et terribles réactions qu'amènent les lendemains d'ivresse, passait ensuite des jours entiers à gronder, à se plaindre, sombre, attéré, querelleur, et n'interrompant sa taquinerie que pour se renfrogner comme un hibou dans un coin. Alors se montraient le courage, le dévouement de cette aimable femme. A force de petits soins, de bonne humeur, elle le ramenait, gagnait un jour ou deux pendant lesquels son cher libertin se reprenait à la vie de famille. L'heure venue, Constance mettait la nappe, on soupait ensemble tête à tête, et Wolfgang, émerveillé de la bonne chère qu'on faisait chez lui (hélas! pauvre grand homme, il ignorait à quel prix, et que sa femme avait dans la matinée engagé son dernier bijou), Wolfgang jurait ses grands dieux de rompre à tout jamais avec cette vie de désordre, sermens de joueur et de buveur oubliés le lendemain! Il l'aimait pourtant, lui, et se serait fait tuer pour elle, et malgré cela combien de torts, de félonies, de vilaines escapades! On voudrait n'avoir à parler que de ces élans du cœur, de ces aspirations que la fièvre du génie rend excusables; mais nous n'en sommes plus aux Béatrice, aux Léonore : avec Aloysia, l'idéal avait jeté sa flamme, et ce qui restait en lui du feu divin, il le gardait pour ses chefs-d'œuvre. L'amour des sens passionnait seul, en dehors de la composition, cette nature dévorée et dévorante. « Raphaël, disait l'abbé Da Ponte, l'ange Raphaël, mort jadis à trente-sept ans, revit aujourd'hui parmi nous, et s'appelle Mozart. » Qui n'a présent devant les yeux le portrait de la Fornarina, image splendide et fatale d'un modèle également marqué du double signe de la beauté et de la fatalité? Rarement on a peint quelque chose d'aussi merveilleux que ce bras mollement arrondi sur la poitrine, et ces yeux, vit-on jamais rien de plus voluptueusement ombré, de plus doux, de plus charnellement diabolique? Sirène, femme, ondine, on sent que c'est la perdition. Maintenant de cette Fornarina rapprochez par la pensée ce portrait de la galerie Borghèse où le jeune Raphaël s'est représenté lui-même, le regard embrasé de flamme sombre, la lèvre humide, émue, comme pour appeler la jouissance. Pauvre enfant, vous écrierez-vous, qui, tandis qu'il éclaire le monde, va soi-même se consumant! Elle ce-

pendant éclate de santé, d'embonpoint; lui n'est que pâleur, désir, souffrance : vous diriez une substance éthérée, une âme reproduite par la magie du pinceau le plus fin, le plus délicat. Elle, c'est le corps, c'est la forme, dans sa triomphante harmonie, la contadine superbe, impassible, fatale, qui se laisse aimer comme elle se laisse peindre, parce qu'elle est belle. Ainsi je me représente le mélancolique, l'ardent et mystique Mozart jeté par son libertinage en proie à toutes ces sirènes, moitié allemandes et moitié slaves, du gouffre viennois. Mystique et libertin, âme croyante, esprit sceptique et sens débauchés, l'exemple s'est vu trop souvent pour qu'on s'en émerveille! Et si j'aborde franchement chez Mozart ce chapitre des humaines inconséquences, ce n'est point que je veuille me donner le triste plaisir de montrer dans un homme d'un tel génie les misères qui dégradent notre espèce, mais bien plutôt pour tâcher d'excuser l'immortel artiste à l'endroit de ses travers, qui furent surtout de son temps et de son pays, car si nous admettons que certaines conditions historiques et climatériques agirent beaucoup sur son génie, pourquoi nous refuserions-nous à reconnaître la part que ces mêmes conditions peuvent avoir eue dans sa conduite?

II.

Il y a quelques mois, je traversais Saltzbourg allant à Ischl. Une journée que je passai là en promeneur, en dilettante, m'en apprit plus que bien des livres. Pas plus que la nature, ces quartiers et ces monumens n'ont changé; tout y est comme Mozart l'a vu au temps des grandes existences épiscopales. Plus de vingt églises ou chapelles dans cette petite ville, et des tours, des coupoles, des flèches! vous diriez une forêt. Le marbre abonde, le cuivre aussi, et sur toutes ces cimes globes et croix étincellent au soleil; puis ce sont de riches hôtels, des maisons qu'on prendrait pour des palais, des places qu'égaie une architecture du midi. Quand du haut du *Capuzinerberg* votre œil embrasse cet ensemble à la fois riant et superbe, vous vous croiriez déjà en Italie. Et combien l'impression va devenir plus grande, plus profonde, si du dehors vous pénétrez au dedans, si vous voyez s'ouvrir devant vous la cathédrale, les Franciscains, Saint-Pierre, si dans ces chœurs, sous ces dômes, le culte catholique célèbre pontificalement ses mystères, si le long de ces colonnes, de ces murs enluminés de fresques, se déroule l'immense procession avec l'or de ses mitres, de ses crosses, de ses chasubles, la flamme de ses cierges, la fumée de ses encensoirs, le tonnerre de ses orgues! Tel fut le spectacle dont

les pompes agirent sur l'imagination de Mozart bambin. J'ai dit spectacle, c'était bien autre chose en vérité pour cet enfant qui venait là chercher son Dieu et le trouvait. Le doute, qui le lui eût appris? Quelle atteinte funeste aurait pu recevoir aux mains d'un père plein de foi cette âme croyante et pieuse? Longtemps après son mariage, il allait encore à la messe, et si le désaccord se fit, s'il vécut et créa en dehors du cercle d'une religion dont le sentiment ne l'abandonna jamais, il faut bien reconnaître en ce point l'influence sur son organisation très féminine du climat méridional dans lequel il était né. Voyez cette population : quel air de santé, de bien-être! Quelles bonnes figures respirant la joie d'être au monde! Comme on s'aperçoit tout de suite que ces braves gens s'occupent peu de métaphysique! L'Italie, par-delà les Alpes tyroliennes, leur envoie ses tiédeurs, ses baisers. Des vérités éternelles, ils croient honnêtement ce que la religion leur en enseigne, préférant d'ailleurs toute espèce de contingent à l'absolu. Ils ont la foi du charbonnier, ne leur en demandez pas davantage, car plutôt que de discuter ils seraient capables de vous répondre comme ce Chinois à un missionnaire : « J'ai tant d'affaires dans ce monde que je ne sais où donner de la tête; comment diable voulez-vous que je trouve le temps de m'occuper de ce qui se passe dans l'autre! » Jouir des biens de cette existence terrestre, toute leur préoccupation se borne là, et encore ne peut-on appeler préoccupation ce qui, chez eux, n'est qu'élan naturel, instinct pur et simple. Les femmes, les jeunes filles ont cette expression sensuelle, ce charme du regard, de la bouche, auquel l'homme du nord aurait tort de se laisser prendre, car l'honnêteté, en somme, n'y perd rien. On veut bien vivre, entendre de la musique, aimer, et le reste, mais sans préjudice porté aux premières croyances, sans démérite ni scandale. Voilà le sang dont était Mozart, la chair dont il fut pétri. Né à Saltzbourg, il y vécut la plus grande partie de sa vie jusqu'à vingt-six ans, pour aller ensuite habiter Vienne, c'est-à-dire un Saltzbourg en grand.

Cependant le poème de *la Flûte enchantée* était complétement terminé. Schikaneder, faisant droit aux réclamations du musicien, avait dix fois modifié, remanié sa pièce. Mozart débordait d'inspiration. Il travaillait toute la matinée, dînait à midi avec son directeur et quelque jolie princesse de théâtre, la Reisinger par exemple, qu'il destinait au rôle de Papagena; puis, après une première étape, et quand on avait bu déjà et ri plus que suffisamment, les femmes se levaient comme en Angleterre, et le maître, continuant à se griser, entamait avec son librettiste la question des airs et des duos. Schikaneder devait jouer Papageno, et Mozart lui soumettait à mesure chaque morceau du personnage.

— Que penses-tu de ce duo? lui dit-il un jour en s'asseyant au clavecin avant de se mettre à table.

— Hum! répondit Schikaneder, je n'en ai pas grande idée. Beau, si tu veux, mais trop savant, beaucoup trop savant!

Mozart déchire la page et n'ajoute mot. Tout à coup, au milieu du dîner, il se lève, court à la chambre voisine, et presque aussitôt revient avec une nouvelle esquisse. Schikaneder prend, regarde, et toujours mangeant et buvant :

— Même défaut! répète-t-il, trop d'art, de recherche! Tâche donc de faire plus simple, plus populaire! Tiens, comme qui dirait ce que je chante!

Et, la bouche pleine, il fredonna quelque pont-neuf viennois.

— Bravo! j'ai ton affaire! s'écrie Mozart, qui de nouveau s'escrime et touche juste cette fois.

Mozart achevait le finale de son premier acte (1), lorsqu'il apprit qu'une scène rivale se préparait à donner un opéra sur le même sujet. Cela était intitulé *le Cistre enchanté*, et fut représenté le 6 juin 1791 au théâtre de Leopoldstadt, qui faisait à l'entreprise de Schikaneder une désolante concurrence. La musique était de Wenzel Müller, l'auteur populaire du *Moulin du diable*. Vienne raffolait alors de ces féeries où, dans le miroir grotesque de la caricature, défilaient et se heurtaient pêle-mêle toutes les idées à la mode, chevalerie, sorcellerie. Qu'on se figure ces parodies à grand spectacle auxquelles nous assistons aujourd'hui, mais avec la pointe voulue d'idéal et de romantisme, avec cette nuance d'ironie qui fait que par instans vous ne savez plus trop s'il faut prendre la chose au plaisant ou au sérieux, tant à ces pantalonades vient se mêler de poésie vraie, d'humaine observation! Je ne dirai pas : « C'est du caviar pour les basses classes! » c'est du Shakspeare. Et puis quelle différence entre les deux musiques! Ici nous acceptons, vaille que vaille, la ritournelle qu'on nous débite, des refrains de tabagie, de honteux motifs puant encore l'obscénité des paroles que ces coq-à-l'âne remplacent! Là-bas, c'étaient les émanations, à travers les siècles, du génie musical d'une race originellement

(1) Il va sans dire qu'en toute discussion générale je ne saurais avoir en vue que l'œuvre allemande, la distribution, les personnages, le texte, l'esprit, les décors même et les costumes traditionnels. La récente version française, quoique pavée de bonnes intentions, est encore trop reprochable. Je parlerai plus loin des caractères travestis, des sens faussés; mais comment ne pas regretter tout de suite cet arbitraire introduit dans l'ordre thématique de la partition? Pourquoi faire quatre actes morcelés, fragmentaires, de ces deux actes larges, nourris, puissans, pleins de contrastes dans leur symétrie admirable? Qui ne prévoit ce qu'à cet aménagement l'architecturale beauté de l'œuvre devait perdre?

douée, la fleur des Alpes et des Karpathes, des *lieder* ramassés à poignées dans le champ national par des hommes ayant, comme Dittersdorf, Wenzel Müller, un tel art d'appropriation qu'on se demande aujourd'hui si ce sont eux qui ont emprunté cette musique à la tradition populaire, ou si ce n'est point plutôt la tradition qui la leur a prise; un véritable orchestre de kermesse, des chansons qui jaillissent du cœur, des valses à tout entraîner, des ballades tantôt d'un comique ébouriffant, à la Falstaff, tantôt naïvement rêveuses, tantôt empreintes des terreurs du surnaturel. On pressent à la fois Schubert et Weber : le premier un peu prosaïque, un peu bourgeois, comprenant davantage l'eau qui fait aller le moulin, le courant leste et clair où voyage la truite entre deux rives de gazon émaillé; l'autre, plus entraîné vers le merveilleux, plus romantique, et préférant au ruisseau de la *belle meunière* la grotte de cristal des ondines et des nixes.

Si jamais vous visitez Vienne, ne manquez pas d'aller voir à Leopoldstadt *le Moulin du diable*. L'ouvrage ne se joue plus guère que de loin en loin, et pour l'ébattement du populaire et des enfans, ce qui n'empêche pas les gens distingués et raisonnables d'y trouver leur plaisir par occasion. Ce *Moulin du diable*, avec ses chevaliers bardés d'armures retentissantes, ses troubadours élégiaques, son coquin de meunier, qui par manière de passe-temps a tué sa femme, — avec ses sacs de blé qui se trémoussent, son Kasperl pantagruélique, qui au dénoûment s'envole en l'air à cheval sur son baudet, — ce *Moulin du diable* fait un spectacle des plus divertissans. Musicien ambulant, violoneux de tréteaux, moins artiste que rapsode, mais dans sa trivialité d'une veine intarissable, car elle se renouvelle aux sources vives, Wenzel Müller a composé de la sorte plus de cent féeries où passe par momens je ne sais quel souffle romantique. Vous diriez alors du Shakspeare traduit en allemand des faubourgs de Vienne. Le bonhomme composait du reste dans toute la simplicité de son âme; il écoutait, se souvenait, content de transcrire et d'arranger pour le plaisir des autres ces trouvailles qui lui plaisaient. Il secouait sa large manche, et les notes par milliers en tombaient : féeries, impromptus, *Wienerpossen*. Sur le tard, la renommée de Mozart l'importuna; toujours simple et naïf, il ne se l'expliquait pas. « Comment se peut-il faire, disait-il, que le monde tienne en pareille estime un homme qui, après tout, n'a jamais composé que sept ouvrages, tandis que moi j'ai écrit plus de deux cents opéras, sans compter des monceaux de musique religieuse? »

En attendant, cette productivité, dont l'avenir devait si médiocrement savoir gré à Wenzel Müller, ne laissait pas que d'être pour Mozart une cause grave de découragement. *Le Cistre enchanté* fut

donc donné à Leopoldstadt, et tout Vienne aussitôt d'accourir battre des mains aux décors neufs, aux mille trucs de la mise en scène, aux incomparables lazzis d'un certain bouffon nommé Laroche, espèce de Debureau parlant et chantant, dans la peau duquel semblait s'être incarné le Pierrot local. Cent vingt-cinq représentations constatèrent *urbi et orbi* l'immense valeur du chef-d'œuvre, dont pas un grain de poussière ne subsiste désormais. Volontiers Mozart eût renoncé à la partie; Schikaneder tint bon. Comprenant qu'un théâtre comme le sien, qui, dans les hiérarchies de l'époque, pouvait avoir l'importance que nous attribuons par exemple à telle petite scène du boulevard, comprenant qu'un pareil théâtre ne pouvait entrer en lutte ouverte avec Leopoldstadt, il chercha quelque combinaison nouvelle qui lui permît de donner à sa pièce un intérêt autre que celui des changemens à vue et du spectacle. La féerie toutefois fut maintenue à cause de l'engouement du quart d'heure. Néanmoins se borner à travestir les personnages, à modifier les situations, les accessoires, ce n'était point assez. Suffirait-il pour donner à la vogue une impulsion dérivative de faire du Kasperl de la farce viennoise un oiseleur tout de plumes habillé, de changer en flûte le basson grotesque si applaudi chez le voisin, de métamorphoser le tigre du texte originel en un serpent qu'on fixerait en manière de queue aux chausses du prince Tamino, lequel, ô sainte naïveté de l'art à son enfance! en ayant l'air de se sauver, traînerait après lui le monstre attaché à ses pas? Raisonnablement, tout cela serait-il de nature à passionner les multitudes? L'honnête Schikaneder en doutait. Il aurait pu se demander si d'aventure le collaborateur auquel il avait instinctivement fait appel, et qui se nommait Mozart, n'accomplirait point à ce propos quelque miracle; mais on ne s'avise jamais de tout. Et d'ailleurs, alors comme de nos jours, il demeurait bien entendu qu'en matière d'opéra la question de la pièce devait passer avant celle de la musique. M. Auber, avec cette ironie qu'on lui connaît, a dit : « Pour bien réussir, il faudrait qu'un opéra pût être donné le premier soir sans la musique; on jouerait d'abord la pièce purement et simplement, puis le surlendemain on y glisserait quelques morceaux, et peu à peu, le public s'acclimatant ainsi, on arriverait vers la quinzième représentation à supporter toute la partition. » A Vienne, et du temps de Mozart, les choses déjà se passaient de la sorte. Schikaneder, malgré tant de belles paroles pour vaincre les résistances de son collaborateur, sentait qu'en cette affaire les responsabilités pesaient toutes sur son poème, et que la musique, quoi que fît Mozart, ne viendrait jamais dans le succès qu'en se-

conde ligne. Aussi, comme il travaillait cet inventeur, comme il se creusait la cervelle à chercher l'idée attractive, *argenteuse!* Tant d'efforts eurent leur récompense, et comme ces adeptes qui, cherchant la pierre philosophale, préparèrent la chimie moderne, cet entrepreneur aux abois, qui ne pensait qu'au moyen de gagner des écus, mit la main sur une idée que la musique allait élever au rang des chefs-d'œuvre. Je veux parler de cette introduction de l'élément maçonnique à laquelle Schikaneder, croyant répondre à certaines préoccupations sociales et politiques du moment, eut recours en désespoir de cause.

L'époque était à la philanthropie; les idées d'avenir, de réforme, d'amour de l'humanité, empruntaient au passé certaines pratiques mystérieuses faites pour amuser, pour endormir cette société frivole qui, à ses bals de cour, à ses chasses, à ses concerts de castrats, trouvait plaisant d'entremêler le surnaturel, ne se doutant pas du sens fatal caché sous cet appareil de mesmérisme et de sorcellerie, ni des formules, des signes cabalistiques mis en œuvre pour rallier entre eux dans une révolutionnaire connivence tous ces diseurs de bonne aventure, apôtres et tireurs de cartes. La figure de Cagliostro restera comme celle d'un représentant très curieux de ce mysticisme relevé d'ironie où tous les esprits du siècle se laissèrent prendre. Schikaneder ravaudant le tissu grotesque de sa pièce, remaniant ses personnages l'un après l'autre, se retrouvait en présence de Sarastro, le tyran de son mélodrame, lorsque tout à coup l'idée lui vint de faire de ce tyran, de ce monstre, un grand prêtre de la sagesse, un ami de l'humanité, idée merveilleuse à laquelle l'antique Égypte allait incontinent prêter ses temples, le culte d'Isis ses colléges de prêtres, de sorte que, sans mettre l'ordre maçonnique en collision avec les pouvoirs politiques, sans risque d'encourir les censures et les interdits des partis réactionnaires, on aurait pour soi l'immense attraction de l'idée partout dominante. « Bientôt la sombre erreur sera dissipée, bientôt l'esprit de sagesse triomphera! » ainsi du commencement à la fin s'exprime par la bouche de ses initiés, de ses génies, de ses demi-dieux, cet ouvrage étrange, singulier, qui, d'abord conçu dans les proportions d'une féerie de tréteaux, devait, grâce à l'un de ces hasards qui président aux grandes créations, devenir le chef-d'œuvre le plus idéal, le plus pur de Mozart. Qu'on ose en ce cas médire des petites causes! L'homme qui suscite une partition telle que *la Flûte enchantée* rend un service impérissable à l'humanité, et mérite que tous ceux que l'art passionne et moralise bénissent son nom à travers les siècles. Goethe, qui s'y connaissait quelque peu, a écrit : « Il faut, pour

apprécier la valeur de tels ouvrages, plus d'intelligence et de talent que pour s'en égayer (1). »

Comme l'auteur de *Werther* et de *Faust*, comme Lessing, Herder, Wieland, comme cette multitude d'esprits auxquels les institutions du passé ne suffisaient plus, et qui, dans l'honnêteté de leurs consciences, auraient voulu voir les circonstances répondre à l'idéal qu'ils avaient en eux, Mozart était franc-maçon. Ces rêves de fraternité, de bonheur universel, parlaient à sa belle âme, à sa nature métaphysique moins raisonnante que sensitive, et qui, toute remplie d'aspirations inassouvies, trouvait son bonheur à vivre en communauté de desseins, de tendances, avec un cercle d'esprits culti-

(1) Le poème de *la Flûte enchantée* préoccupa Goethe assez longtemps. Il découvrit là du premier coup d'œil tout ce que Mozart y avait mis, et voulut à son tour interpréter le sens de la musique, comme la musique avait interprété l'idée du poème. Ce fut assez pour lui faire écrire, à lui, le futur auteur de la seconde partie de *Faust*, une seconde partie de *la Flûte enchantée*. Quand on trouve ce fragment singulier dans les œuvres complètes, on commence par ne pas comprendre. Est-ce une moquerie à l'adresse du public et du compositeur? Non, mais tout simplement une faiblesse. Goethe prend très au sérieux sa besogne. J'ai dans les mains la copie d'une lettre inédite, je crois, en tout cas très peu connue, dans laquelle, en librettiste bénévole cette fois, et non point contraint et forcé, comme cela ne devait que trop se voir plus tard, il offre imperturbablement sa bagatelle à l'auteur d'un opéra d'*Oberon*, ce Paul Wranitzki dont j'ai parlé plus haut. « Vous verrez, en prenant connaissance du texte que je vous envoie, quel parti on en peut tirer pour un opéra. Veuillez bientôt me faire savoir si la direction agrée mon programme, afin que je me remette à l'œuvre et le termine. Je serais, quant à moi, charmé d'entrer en relations avec un homme de votre talent. J'ai tâché, comme vous le verrez, d'ouvrir au génie du compositeur le plus vaste champ, parcourant tous les genres et passant du pathétique le plus élevé au style léger, au comique.

« Recevez, etc. J.-W.-V. Goethe.

« Weimar, le 24 janvier 1793. »

Suit un *post-scriptum* qui n'est pas la partie la moins curieuse de la pièce. « L'immense succès de *la Flûte enchantée* m'a donné l'idée d'emprunter à cet ouvrage divers motifs pour les travailler à nouveau et de manière à me rencontrer avec le goût du public. C'est donc une *seconde partie* de *la Flûte enchantée* que j'entends faire. Les personnages, restant les mêmes et connus qu'ils sont déjà des acteurs et du public, n'en auront que plus de vie et d'intérêt. Rien de changé non plus dans les décors, dans les costumes, ce qui ne saurait manquer de faciliter beaucoup par toute l'Allemagne l'exécution de l'ouvrage. Il va sans dire que, dans le cas où votre directeur voudrait se mettre en nouveaux frais, on ne s'y opposerait pas, bien que mon intention formelle soit de rattacher par tous les souvenirs de mise en scène cette seconde *Flûte enchantée* à la première. » On sourit à voir un archi-maître de la pensée humaine agiter de pareils détails; mais Goethe fut aussi directeur de théâtre : il savait ce qu'une pièce coûte à monter, connaissait les ressources du monde auquel il avait affaire. D'ailleurs qui n'était plus ou moins régisseur dramatique à cette époque? Empereurs et rois, tous s'en mêlaient. Voyez Frédéric, le grand Frédéric! « Je ne saurais plus ordonner de nouveaux habits, il faut y suppléer par ceux qui se trouvent dans la garde-robe de l'opéra, où il y en aura bien encore qu'on pourra faire ajuster. Faites des amours à bon marché, car à mon âge on ne les paie plus cher! » (Lettres à Pöllnitz).

vés, frères du sien par la moralité, la grandeur des vues, sinon par l'illuminisme créateur. On remarquera en passant une lettre à la date de 1787 qu'il écrivait à son père, déjà souffrant et déclinant : « Je n'ai pas besoin de vous dire quel vif désir j'ai de recevoir de vos nouvelles, et combien j'espère qu'elles seront bonnes, quoique je me sois fait l'habitude de ne spéculer que sur le pire en toute chose. La mort n'étant, à bien prendre, que le terme de notre existence, je me suis, depuis quelques années, tellement familiarisé avec cette véritable amie des hommes, que son image, loin de m'épouvanter, me console et me rassérène, et je ne saurais assez remercier Dieu de m'avoir mis à même (vous me comprenez, n'est-ce pas?) de la considérer comme la clé de notre véritable félicité. Jamais je ne me couche sans songer que peut-être, — si jeune que je sois, — il ne me sera pas donné de voir se lever le jour du lendemain, et cependant je ne suppose point que personne de ceux qui me fréquentent m'en trouve plus soucieux ni plus mélancolique. C'est au contraire pour moi une félicité dont je bénis incessamment mon créateur, et que je souhaite du fond de l'âme à tous mes frères. » Quelque idée qu'on puisse avoir de l'influence qu'exerça sur Mozart cette initiation aux mystères alors très significatifs de la franc-maçonnerie, qu'il crût voir dans ces dogmes nouveaux des vérités plus hautes et plus pures, ou qu'il ne s'agît à ses yeux que d'un simple enseignement moral, il n'en est pas moins vrai que son âme y trouva le calme, la quiétude, « cette paix de Dieu, plus haute que tout l'entendement des hommes! » Et c'est là en somme le point important pour nous qui n'avons à juger de ce qu'il ressentit que par ce qu'il en a exprimé dans ces pages immortelles. Religieuse en son essence est en effet cette musique de *la Flûte enchantée*. Elle a la foi, l'amour, et respire, de sa première note à la dernière, je ne sais quel sentiment de mansuétude infinie, de céleste apaisement.

J'ai donné acte à Schikaneder du mérite de l'invention; peut-être me suis-je trop hâté, peut-être l'introduction de ce principe métaphysique si merveilleusement développé par Mozart fut-elle due non à l'initiative géniale de l'impresario-rimailleur, mais à une prescription de la loge transmise par un choriste affilié, Robert Giseck. Ce qu'il y a de certain, c'est que, par son à-propos, la chose devait réussir, même alors qu'elle n'eût pas inspiré à Mozart ce chef-d'œuvre, et rien ne me prouve que ce ne soit pas le sens caché sous les paroles bien plutôt que la beauté de la musique qui ait tout d'abord entraîné le succès. Le nouvel empereur Léopold venait de proscrire les francs-maçons. A ce successeur réactionnaire du trop libéral Joseph II, toutes ces théories modernes dé-

plaisaient fort; il n'y voyait que machines de guerre contre son droit divin, complots révolutionnaires. C'était assez pour émouvoir le public en faveur des francs-maçons, et pour que de son côté l'ordre s'évertuât à dissiper les préventions répandues contre lui par ce qu'on appellerait aujourd'hui le *parti clérical*. «Il court des bruits étranges sur ces prêtres, sur leur faux esprit; on se dit à l'oreille que quiconque s'affilie à leur ordre est aussitôt damné d'âme et de corps! » Ainsi, cherchant à le faire jaser, parlent à Papageno les trois dames. Même évidence d'allusion dans une réponse de Tamino à une demande de ce genre : « propos soufflés à des commères par des fourbes! » Comment Mozart fut amené à se mêler à cette discussion, comment son génie et ses convictions les plus secrètes l'y invitaient, nous le savons maintenant, et nous comprenons aussi quels accens devait évoquer un pareil génie dans ces antiques sanctuaires d'Isis, dont il franchissait le seuil en initié des temps nouveaux. Dès le finale du premier acte, on se sent transporté dans un monde épuré, supérieur. A l'appareil théâtral, décoratif, au mouvement d'une féerie succède le calme religieux du temple, la rêverie abstraite en contemplation devant l'universelle harmonie des êtres et des choses, la méditation du sage promenant quelque sentence auguste à travers ces salles sacrées dont le bruit de ses pas réveille seul les muettes profondeurs : *in diesen heiligen Hallen*. Partout allégorie et symbolisme : ces trois adultes, ces éphèbes, sont des génies, les génies de la vertu commis à la garde du jeune prince qu'ils admonestent, édifient. Et le prince lui-même est un type de l'homme tendant vers le bien, la perfection, — y arrivant à travers les combats, les *épreuves*, et recevant enfin sa récompense dans la bien-aimée Pamina. Maintenant qu'au théâtre tout ce mysticisme puisse ennuyer, que toutes ces épreuves ne présentent qu'une froide et monotone allégorie, je ne le conteste point; mais j'en renvoie la faute à qui de droit, et je passe outre sans me préoccuper davantage des bévues du librettiste ou des réclamations de cette partie du public qui ne veut qu'être amusée. Si vous me dites qu'il y a des spectacles plus divertissans, je le croirai; la psychologie ne plaît généralement pas à tout le monde, à moins qu'il ne s'agisse de quelque roman libertin. De même il y a des tableaux, des ouvrages plus *amusans* que *la Transfiguration* de Raphaël, que les dialogues de Platon, ce qui n'empêche pas le *Phédon*, lu à son heure, d'avoir son prix, et *la Transfiguration* de mériter quelques égards.

Ce n'est point le hasard qui fait que je cite ces deux chefs-d'œuvre à propos de *la Flûte enchantée*. Un jour, M. Sainte-Beuve imagina d'écrire au bas d'un sonnet, en manière d'avis au lecteur : « Il y

faudrait de la musique de Gluck! » De la musique de Gluck à un sonnet de M. Sainte-Beuve, pourquoi cela? L'auteur estimait-il que son sonnet, étant sans défaut, valait à lui seul un long poème de Quinault ou de Bailly du Proulet? On ne l'a jamais su. Impossible par contre d'écouter cette idéale partition de Mozart sans penser à Platon, sans être frappé, comme dans le tableau de Raphaël, de cette opposition du groupe terrestre qui s'agite en bas et du groupe transfiguré qui plane en haut dans la pure lumière. Après ce premier acte, qui marche sur le sol réel, où, ravissante de grâce, de distinction, d'enjouement, la musique semble ne respirer, ne répandre autour d'elle que les ivresses, les chansons de la vie, voici tout à coup, avec l'entrée des trois génies, des accens d'un monde supérieur. « Elle m'apparut vêtue de la plus splendide couleur, modeste et décente, ceinte de pourpre et parée selon qu'il convenait à son jeune âge; » ces paroles de la *Vita nuova* vous affluent aux lèvres, et, comme Dante apercevant pour la première fois Béatrice, vous vous écrieriez volontiers à la sensation dont vous pénètrent ces trois voix de soprano ne formant en quelque sorte qu'un son filé d'un rayon de soleil : *Ecce Deus fortior me veniens dominabitur mihi!* Les Italiens d'autrefois n'écrivaient l'opéra-seria que pour des sopranos, des ténors, des voix aiguës, comme si les tonalités élevées pouvaient seules convenir à l'expression du sublime musical. En multipliant dans son ouvrage les parties de soprano à ce point d'en rendre l'exécution si difficile, Mozart n'a-t-il fait qu'obéir à cette loi, ou plutôt sa propre clairvoyance ne lui a-t-elle pas démontré que nulle voix plus que le soprano n'était de nature à rendre ces idées de pureté, d'élévation, de vérité éternelle, qui forment le thème psychologique dégagé par lui de l'espèce de chaotique rapsodie offerte à son imagination? La seconde entrée des génies porte également ce caractère surnaturel, séraphique, admirablement exprimé par ces traits de violon d'une suavité telle qu'on dirait des battemens d'ailes sur les cordes; mais c'est surtout dans l'introduction du second finale qu'éclate et rayonne en sa plénitude cette splendeur du divin. L'instrumentation de ce trio vous plonge dans le ravissement. On se sent l'âme inondée d'une lumière douce, bienfaisante; on a comme l'idée d'une vision du paradis dantesque traversant l'âme d'un Fénelon! Ce qui semblait devoir n'être qu'allégorie devient la réalité la plus charmante, et ces adorables génies, comme les anges de Raphaël, ne touchent au surnaturel que par leurs nimbes, car, pour le cœur, ils sont humains, mais d'une humanité épurée, sublimée.

Il n'eût certes tenu qu'à Mozart de faire ici du romantisme, son sujet même l'invitait à la fantasmagorie. Weber, Meyerbeer, Men-

delssohn, à sa place, n'eussent peut-être pas résisté à cette tentation d'agir sur les sens de leur public, de l'entraîner aux régions de Callot et d'Hoffmann, d'écrire, au lieu d'une musique purement psychologique, une musique fantastique et machinée; mais l'idéaliste Mozart conserve jusque dans le merveilleux ses relations avec la vie réelle. D'ailleurs, lorsque son propre tempérament ne l'en eût pas tenu éloigné, le monde des esprits, avec ses terreurs, ses angoisses, n'était point ce qu'il fallait au public de cette époque. Superstitieux et sensuel, n'aimant point à retrouver au théâtre les épouvantes du confessionnal, et voulant au contraire s'y réjouir gaîment de la comédie de l'existence, le bon Viennois s'arrangeait bien mieux du spectacle de quelque conte oriental accommodé à sa guise, au gros poivre et aux confitures, et qui lui représentait, sous des couleurs grotesques, drôlatiques, la vivante ironie des mœurs locales. Qu'importent à Mozart les invraisemblances, pourvu que ses personnages vivent, pourvu qu'ils aient une âme humaine en rapport avec la condition élevée ou infime qu'il leur attribue? Tamino est un jeune seigneur ému de toutes les aspirations du XVIIIe siècle, un cœur *sensible* et *vertueux* brûlant des plus nobles flammes pour la vérité, — de plus tendrement épris de la belle Pamina, une princesse de Racine égarée dans un conte de fées! Quant à ce fripon de Papageno, ne vous fiez pas à l'apparence, et ne voyez en lui, malgré ses plumes d'oiseau, qu'un franc Viennois jovial et bavard, ne demandant qu'à trouver le vin bon, les femmes jolies, et pourvu d'une ample dose de cette sentimentalité qui, de bas en haut, caractérise le vrai fils de la patrie allemande.

J'arrive à Sarastro, l'apôtre de sagesse, de clémence, ne rêvant, ne cherchant que le bien universel. Cette figure solennellement imposante, quoique cependant tout humaine, est encore relevée par des fonctions sacerdotales qui, bien qu'indéfinies, nous le montrent par momens sous un aspect presque divin. Il faut entendre la musique de Mozart évoquer autour de ce vieillard auguste la sérénité morne des sanctuaires, l'investir d'un idéal de majesté, comme elle a su investir les trois génies du nimbe séraphique. Tout ce que l'esprit des siècles est parvenu à connaître de la science divine et humaine, la grande âme de Sarastro se l'est approprié. Ces trésors amassés pour l'enseignement moral de ses semblables, il les fait servir sans relâche à rapprocher l'homme du Très-Haut, et comme, ni sur ses intentions, ni sur ses moindres actes, l'égoïsme n'eut jamais de prise, comme rien n'émane de lui qui ne vienne de la source pure de vérité, sa figure a revêtu avec le temps quelque chose de l'éternel et du divin, le divin n'étant en dernier terme que l'humain dans sa beauté, son harmonie originelles. Mozart,

comme Raphaël dans sa troisième manière, ici n'individualise pas, il crée des types; ses personnages ne sont plus des caractères dramatiques, mais des symboles, des idées. Pour l'ardeur et la générosité des sentimens, la pureté, l'irrésistible élan, nul prince de tragédie n'égalera jamais Tamino; aucune de ces princesses *malencontreuses* dont parle la correspondance de Voltaire, « qui furent jadis retenues dans des châteaux enchantés par des nécromans, » aucune héroïne romanesque ne saurait, pour sa candeur, sa tendresse, sa foi, être comparée à Pamina, et Sarastro n'a pas besoin de parler en sentences pour être à mes yeux le moraliste et le sage par excellence. La musique où son âme sublime s'épanche peut se passer de paraphrase. Dans les génies s'incarnent les idées de religion, de vertu au XVIIIe siècle, et le couple Papageno nous représente, mari et femme, le peuple de l'époque, avec son sensualisme naïf, son esprit gouailleur et bon enfant, où l'émancipation trouvera plus tard des germes à féconder.

III.

Au mois de juin 1791, la partition de *la Flûte enchantée* était, sinon achevée, du moins fort avancée. Déjà les répétitions avaient commencé, lorsqu'à l'occasion du couronnement de l'empereur, les états de Bohême commandèrent à Mozart un opéra de circonstance, *la Clemenza di Tito*, dont Métastase avait fourni le poème. Entre les braves habitans de Prague et le musicien de Saltzbourg, les sympathies étaient de longue date. « Puisqu'ils me comprennent si bien, avait dit Mozart après cette fameuse revanche donnée par eux à la musique des *Noces de Figaro*, trouvée *obscure* ailleurs, — puisqu'ils me comprennent si bien, je veux écrire un opéra pour eux. » Cet opéra, on le sait, fut *Don Juan*, représenté le 4 novembre 1787 sur la scène de Prague aux acclamations de la cité tout entière, qui, à son éternel honneur, proclama d'emblée le chef-d'œuvre auquel Vienne, toujours travaillée par les intrigues de Salieri et de la coterie italienne, marchandait le lendemain ses applaudissemens. Mozart n'avait rien à refuser aux états de Bohême. Il fallut donc se mettre en route. Mozart partit en août 1791 avec sa femme, et chemin faisant entama sa besogne, n'ayant pour tout terminer qu'un délai de dix-neuf jours. Au sortir des excès de tout genre auxquels il venait de se livrer, ce nouveau travail atteignit sa santé. Il dut, dès son arrivée, appeler le médecin, se soigner. Bientôt pourtant il se trouva mieux, et parut jouir avec bonheur de l'empressement que lui témoignait un groupe d'amis et d'ama-

teurs restés fidèles à l'auteur des *Noces de Figaro* et de *Don Juan*; l'impression fut même telle chez Mozart qu'au jour des adieux, serrant la main à ses amis, il pleura comme s'il ne devait plus les revoir, ce qui advint. A cette mélancolie, conséquence morale d'un état physique déjà très entrepris, se joignait comme cause aggravante le médiocre succès de sa campagne musicale, car, s'il ne pouvait tenir pour une chute le sort de *la Clemenza di Tito*, ce n'était pas non plus un bien grand triomphe, surtout quand on songeait à l'exaltation de cette même ville de Prague au sujet des *Noces* et de *Don Juan*. On revint à Vienne vers le milieu de septembré. Le découragement et la maladie furent du voyage. Mozart avait à cœur de se relever superbement. Il se remit à *la Flûte enchantée*, à laquelle du reste il n'avait pas cessé de travailler même à Prague, ruminant pendant une partie de billard le délicieux quintette du premier acte (1). Le coup de feu dura quinze jours, et de ce renouveau d'inspiration sortirent les plus splendides morceaux du chef-d'œuvre : le chœur *Isis und Osiris*, la marche des

(1) Cette manière de travailler au pied levé, en jouant, en buvant, fut toujours dans son habitude. Il avait le désordre, le débraillé du génie. Un poète du cycle souabe dont j'ai parlé longuement ici même jadis, M. Édouard Moericke, a écrit, il y a quelque dix ans, un intéressant ouvrage intitulé *Voyage de Mozart à Prague*, dont il faudrait extraire quelques passages, celui-ci par exemple très caractéristique, et qui épisodiquement va nous montrer à nu cette existence. Mozart y raconte à Constance sa femme dans quelles circonstances il a composé toute la partie finale de *Don Juan*. « J'avais achevé le matin d'écrire le sextuor, et je rentrai vers dix heures. Tu t'étais mise au lit et dormais déjà, et tandis que Veit (*) allumait les bougies sur ma table, j'endossai machinalement ma robe de chambre, me disposant à jeter un dernier coup d'œil sur mon grimoire; mais, ô contre-temps! ô disgrâce! madame s'était avisée de mettre de l'ordre dans mes papiers, je ne retrouvais plus rien, plus une note. Je cherche, gronde, jure, peine perdue!... Voilà qu'en m'asseyant, mes yeux tombent sur un paquet cacheté. A l'affreuse écriture de l'adresse, j'ai bientôt reconnu la griffe de l'*abbate* (**). J'ouvre, c'était bien lui en effet qui m'envoyait la fin remaniée de son poème, que je réclamais inutilement depuis un mois. Je lis, je dévore son texte, et ne tarde pas à me sentir transporté d'admiration pour la manière dont ce coquin-là a compris ce que je voulais, de l'action, de la grandeur, du caractère, et en même temps beaucoup de simplicité. Contre mon habitude, je néglige l'ordre des morceaux, et d'une enjambée j'arrive à la scène du cimetière, lorsque le commandeur lance avec sa voix de marbre cette apostrophe qui fait rentrer l'éclat de rire dans la gorge de don Juan. — L'accent vibrait en moi. — Je frappe un accord, c'est cela! J'ai touché juste, et derrière cette porte où j'ai frappé s'agitent et se démènent toutes les épouvantes qui vont tout à l'heure se déchaîner dans le finale. A partir de ce moment, plus d'hésitations, de tâtonnemens, plus de trêve! Lorsque la glace s'est rompue sur un point, le craquement devient bientôt général. Je tenais le fil de l'inspiration et n'avais plus qu'à me laisser glisser, ce que je fis pour la scène du souper et pour la scène de la statue. — Quand je fus au bout, ma cervelle éclatait, et, quoique j'eusse laissé la fenêtre ouverte, la sueur inondait mon visage. »

(*) Son domestique.

(**) L'abbé Da Ponte, l'auteur du *libretto*.

prêtres, le second finale, l'ouverture, autant de merveilles! En ce temps-là, les théâtres allaient vite en besogne, les opéras de Mozart n'étaient pas d'aussi grands seigneurs que les nôtres; ils ne se faisaient pas attendre. Le 30 septembre 1791, après deux semaines de répétitions, l'ouvrage fut représenté sous la direction du maître assis à son clavier. La première impression ne répondit point à ce qu'on espérait; devant ce magnifique imprévu, le public un moment resta décontenancé. Ce style imposant, solennel, tout ce grandiose en un pareil local, c'était en effet de quoi surprendre. Depuis les drames de Shakspeare, joués sur des tréteaux forains, on n'avait jamais vu telle disproportion entre la majesté du dieu et l'étroitesse du sanctuaire. Isis et Osiris, dans quelle infime cabane furent cette fois célébrés vos mystères! Hoffmann n'eût pas rêvé mieux, lui dont l'imagination, en fait de mise en scène, aimait à suppléer à tout. C'est pour le coup que, dans cette partition semblable au lotus mystique d'où le Brahma indien s'élança sur le monde, le nocturne conteur eût vu revivre l'antique Égypte funèbre et souterraine avec ses palais silencieux, ses temples profonds et déserts, ses obélisques, ses nécropoles, partout peinturlurées des images de la vie.

Le pauvre petit théâtre de Schikaneder avait eu beau se mettre en frais de costumes et de décors; il restait beaucoup à faire au spectateur intelligent pour se rendre compte, en un tel milieu, de la pensée de Mozart. De là les vicissitudes d'une soirée qui devait d'ailleurs se terminer en triomphe, car les applaudissemens, qui d'abord avaient semblé ne vouloir se prendre qu'aux passages faciles, finirent, vers la seconde moitié de la partition, par s'échauffer pour les beautés d'un ordre supérieur, et lorsque tomba le rideau, l'enthousiasme était partout. On rappela Mozart, qui à son tour fit le dédaigneux, refusa longtemps de paraître, trouvant l'ovation un peu bien tardive, et ne se rendit qu'en se défendant. Plus d'un, à la vérité, n'avait pas attendu l'heure de la victoire pour se prononcer. Un brave et digne compositeur très en vogue à ce moment dans Vienne, Schenk, l'auteur du *Barbier de village*, fut saisi dès le début d'admiration irrésistible. Cet honnête homme, qui, plus que bien d'autres, aurait pu se croire le droit d'être envieux, se déclara tout aussitôt d'une façon touchante. Enthousiasmé par l'ouverture, il se glissa en rampant à travers l'orchestre jusqu'à Mozart, et, s'emparant de sa main gauche, la baisa, tandis que le maître, continuant de la droite à battre la mesure, le regardait avec attendrissement et gratitude.

L'impulsion était donnée; le succès ne s'arrêta plus, et quel succès! 8,443 florins de recettes en vingt-quatre représentations! Ne

sourions pas de l'humble somme, bien humble en effet si on la compare à ce que *Robert le Diable*, en un même nombre de représentations, valut à l'Opéra, mais énorme quand on se reporte à l'époque et pense à l'exiguïté du local, à la modicité du prix des places! Le 22 novembre de l'année suivante, *la Flûte enchantée* touchait à sa centième représentation, et le 22 octobre 1795 on célébrait la deux centième (1). Hélas! pauvre grand homme, à ce succès fameux il ne devait pas longtemps assister! Quoique souffrant et occupé d'autres travaux, il venait chaque soir au théâtre, amenant des amis, faisant volontiers sa partie dans l'orchestre. Une lettre qu'il écrit à sa femme en villégiature aux environs de Vienne respire encore, à la date du 14 octobre, la bonne humeur et l'enjouement. Il y raconte comme quoi, cessant tout à coup de venir fonctionner au pupitre, il a mis dans l'embarras son illustre poète-directeur Jupiter-Schikaneder, fulminant désormais du sein d'un nuage qui fond en pluie d'or ses colères contre son infâme petit maître. Cependant, vers la fin de ce mois, le malaise s'accrut, et à quelques semaines de là Mozart gisait sur son lit de mort. Né le 27 juin 1756, il n'avait pas encore trente-six ans. Comme il était venu au monde, il en sortait : plein d'œuvres, de lumière, n'ayant connu ni les infirmités de l'âge, ni les défaillances de l'inspiration. Constance est là qui ne le quitte plus : la douce et noble femme a tout oublié pour ne se souvenir que de son devoir, de son amour. Sans illusion sur la gravité du mal, le désespoir au fond du cœur, elle appelle à son aide les sourires, les paroles consolantes. Lui travaille à son *Requiem*. On croirait qu'il meurt, il compose; les doigts étendus dans le vide, il joue de l'orgue, et prête l'oreille comme pour entendre les trompettes du jugement. Cette musique sibylline, qui la lui a commandée? Une voix d'en haut, un de ces pressentimens à la Michel-Ange comme en eurent deux ou trois de ces sublimes visionnaires devant lesquels l'histoire dévoile à distance ses mystérieuses profondeurs. Laissons Stendhal, crédule et

(1) Je doute qu'il existe un ouvrage dont le succès se soit moins démenti. *Don Juan* même ne fut jamais si populaire en Allemagne. Depuis soixante ans et plus, *la Flûte enchantée* se maintient au répertoire, et sur les plus grandes scènes comme sur les moindres reparaît de temps en temps, à la satisfaction de tout le monde. Presque toujours la salle est comble. Aux petites places surtout, c'est un vrai délire. Il faut les voir, garçons et jeunes filles, s'amuser, applaudir, suivre en ses divagations cette féerie que Mozart a remplie de son âme! — Schikaneder, voyant l'immense succès, y prit goût; il se dit : « *Bis in idem*, réitérons, » et composa une seconde partie, *le Labyrinthe, ou la Lutte avec les élémens*, pour faire suite à *la Flûte enchantée*. Winter, l'auteur du *Sacrifice interrompu*, un estimable partitionnaire de l'époque, écrivit la musique; mais Mozart absent, plus de fête! Ce *labyrinthe* fut peu hanté, et ceux qui vinrent s'y fourvoyèrent.

sceptique, *philosophi gens credula*, nous raconter, sur la foi de vingt autres romanciers de son espèce, l'anecdote du sombre inconnu venant jeter l'épouvante des sanctuaires dans cette âme éperdue, hallucinée. Ces fantastiques inventions aujourd'hui ne sauraient avoir cours. De même que Michel-Ange peuplant la Sixtine de ses prophétiques évocations, Mozart écrivant son *Requiem* sentit ses épaules fléchir sous le poids des grandes compassions modernes; il vit l'histoire s'entr'ouvrir et se dresser l'échafaud de Louis XVI et de Marie-Antoinette, la chère princesse de ses souvenirs, la fille auguste et sacrée de cette grande Marie-Thérèse qui l'avait tenu, lui tout enfant, sur ses genoux. Intuition de somnambule, âme croyante et voyante de catholique et de philosophe, centre de résonnance où vibraient toutes les sympathies en vigueur dans son siècle, toutes les idées même chimériques en préparation, Mozart n'avait pas besoin d'invoquer le surnaturel pour lire à livre ouvert dans les événemens déjà prochains de la révolution française et composer, sous l'inéluctable dictée de son génie, le *sunt lacrymæ rerum* musical de la plus tragique de ses catastrophes.

Souvent, vers le soir, après être resté des heures absorbé, il souriait à Constance en regardant sa montre. « Bon, disait-il, voici le moment où la reine de la Nuit fait son entrée, » et il ajoutait en soupirant : « Hélas! ma pauvre *Flûte enchantée*, si je pouvais l'entendre encore, ne fût-ce qu'une seule fois! » Puis il se mettait à siffloter doucement les couplets de l'oiseleur. Ce fut ainsi qu'il mourut, cette aimable chanson sur les lèvres et son âme, — comme un lac tranquille dont le soleil couchant vient d'irradier la transparence, — sa belle âme endormie dans l'apaisement de l'idéal.

Pendant ce temps, la ville et la cour fêtaient les Italiens. L'envieux Salieri, directeur de l'opéra, qui détestait Mozart, ne se lassait pas de produire les chefs-d'œuvre de Martini, l'auteur *plus facile à comprendre* de *la Cosa rara*. A lutter contre ces petites intrigues d'une coterie étrangère, l'empereur Joseph II, qui voulait fonder une scène d'opéra national, avait usé sa peine. A son règne succédait celui d'un empereur idolâtre de Cimarosa. Ce n'était plus assez pour Léopold d'entendre une seule fois dans la soirée *le Mariage secret*. Le rideau baissé, il descendait sur le théâtre, donnait ses ordres souverains, et tout ce monde de chanteurs et de cantatrices, d'instrumentistes et de souffleurs, après avoir fait joyeuse ripaille, sablé d'expert gosier les vieux vins de la cave impériale, venait de nouveau prendre son poste, puis la musique recommençait. Le goinfre Cimarosa mangeait et buvait pour quatre; Da Ponte, son compère et librettiste, en *abbate* bon vivant, lui tenait tête. Les morceaux engloutis, les verres vidés rubis sur l'ongle, à peine se

donnait-on le temps de s'essuyer la bouche. — A vos pupitres, messieurs de l'orchestre! au théâtre, mesdames et messieurs du chant! Et la représentation itérativement d'aller son train! l'ouverture d'abord, puis le duo d'introduction, puis le quintette, le finale, le duo bouffe des deux basses, et ainsi de suite jusqu'à l'air : *Pria che spunti*. Morceau par morceau, c'était comme les jambons du souper, tout y passait. Et quels applaudissemens, quelle frénésie! Quand le dernier archet avait fini de râcler sa dernière note, l'étoile du matin se levait. On était venu à l'heure du rossignol, on s'en allait au point du jour, à l'heure de l'alouette. Je me figure un de ces dilettanti attardé, rentrant chez lui à pied, la tête pleine de cette double ivresse du vin de Champagne et de la mélodie italienne. Il enfile une rue étroite, passe devant une maison connue, voit de la lumière filtrer à travers de maigres rideaux d'un vert jauni. — Tiens, se dit-il, ce pauvre Mozart! si je demandais en passant de ses nouvelles! — Il frappe. Constance, tout en larmes, vient ouvrir : Mozart est mort! La farce est jouée : disons la farce italienne jouée devant l'empereur, devant la cour par deux fois, tandis que *la Flûte enchantée*, honneur et gloire du génie humain, a pour temple une bicoque et pour auditoire la populace des faubourgs.

Dix ans plus tard seulement (le 24 février 1801), le chef-d'œuvre fit son apparition sur une scène impériale, sans quitter absolument ses premiers lares. Schikaneder, qui d'ailleurs ne parlait de Mozart qu'avec l'émotion de la reconnaissance, regardait cet ouvrage comme la pierre fondamentale de son théâtre, et quand il lui arriva de s'installer dans sa nouvelle salle, *an der Wien*, il fit, en souvenir d'une période illustre, placer au-dessus de l'entrée un superbe Papageno, ayant en main sa flûte à piper les oiseaux et le public. Toutefois l'avénement du chef-d'œuvre à Kärtner-Thor valut à notre homme bien des amertumes. Son poème, auquel il tenait, comme tous les chats-huans tiennent à leurs petits, reçut là sa première atteinte. On coupa, rogna, défit et refit le dialogue, sans prendre garde aux réclamations du pauvre diable, qui, furieux de voir qu'on lui refusait même d'imprimer son nom sur l'affiche, se mit à bafouer à son tour, dans une parodie de son théâtre, ceux qui le bafouaient si cruellement.

Cette fois l'insulte au moins ne s'adressait qu'au librettiste. Plût à Dieu que *la Flûte enchantée* n'eût jamais connu que cette profanation! Malheureusement bien d'autres outrages l'attendaient chez nous. Je veux parler de ce qui se passa en 1806 à propos d'une abominable compilation représentée à l'Opéra sous le nom des *Mystères d'Isis*. Une nation, à coup sûr, ne saurait être responsable des sottises d'un particulier; mais lorsque cette nation, au lieu de

conspuer, comme elles le méritent, ces œuvres de l'ineptie et de l'impertinence, les supporte et même les encourage, il faut qu'elle n'ignore plus ce qu'elle fait, et qu'elle apprenne une fois pour toutes que de pareilles entreprises sont des hontes dans l'histoire intellectuelle des peuples. Cela s'intitulait donc *les Mystères d'Isis*, et se donnait des airs d'anthologie, de mosaïque. Des morceaux empruntés à *Don Juan*, à *Titus*, aux *Noces de Figaro*, y remplaçaient à chaque scène ceux de la partition originale qu'on avait cru devoir supprimer. La parodie, comme de droit, intervint, et sur l'affiche du Vaudeville s'appela *les Misères d'Ici!...*

Mais laissons au passé ses oripeaux et ses misères, et tâchons de savoir jouir des biens que le présent nous offre. En dehors d'un monde fort restreint d'artistes et de gens de goût qui connaissaient hier en France la partition de Mozart dans sa grandeur, dans son ensemble, qui aujourd'hui la connaîtrait sans ce généreux effort du Théâtre-Lyrique? Disons-le tout de suite, ce qui fait le rare mérite de la nouvelle mise en scène de *la Flûte enchantée*, c'est le sentiment d'honnêteté qu'elle respire. Du simple orphéoniste appelé là pour grossir les chœurs aux premiers sujets, du bestial Monostatos, le Caliban de ce monde féerique, à Tamina-Miranda, de l'humble initié du temple d'Isis au divin Sarastro, de Papagena, la joyeuse commère viennoise, à la reine de la Nuit, morne et tragique sous son diadème d'étoiles, — chacun s'évertue et comprend; tous paraissent pénétrés du souffle de cette incomparable musique. Telle cantatrice habituée aux évolutions chromatiques les plus éblouissantes ici devient sérieuse, et juge, en véritable artiste, que ce n'est point trop de tout son style pour rendre cette phrase d'un sens si profond et si clair. *Omnia sub specie æterni*, cette musique, du commencement à la fin, ne dit pas autre chose. La religion et l'art semblent s'y unir pour glorifier l'être humain dans ce qu'il a de plus élevé. Quelle inspiration que cet air où Tamino exprime les premières émotions de son amour! Dans le même ordre d'idées, Mozart n'a jamais rien conçu de si beau. De tous les sentimens que l'homme éprouve, le plus pur, le plus divin est celui que la femme fait naître. Seulement cet amour dont parle Tamino n'est point la passion comme dans *Don Juan* ou *les Noces de Figaro*, mais quelque chose de plus moral, de plus sublime, un but auquel on n'atteint que par la vertu de l'initiation. Je voudrais pouvoir ne donner que des éloges aux traducteurs de la pièce allemande. C'était bien sans doute de s'abstenir de toute manipulation indécente du texte musical, mais c'eût été mieux encore de respecter dans les personnages et les situations du *libretto* la pensée de Mozart. Que signifie par exemple cette invention d'aller faire un pêcheur de Tamino, qui chez Mo-

zart est un prince, l'idéal et la perfection des princes philosophes?

Quand les traducteurs cessent d'être en cause, c'est le tour des décorateurs, des costumiers. Je crains qu'on n'ait voulu trop bien faire les choses. C'est un tort. Ces chefs-d'œuvre conçus dans l'idéal, l'*abstrait*, ne se montent pas comme un opéra de Meyerbeer. Trop de couleur locale, de fatras égyptien, de pompe hiératique; il faut détendre, mettre surtout de la bonhomie, du naturel. Cette musique vit dans le cœur et se joue dans le bleu : beaucoup moins romantique que votre mise en scène n'a l'air de croire, elle est par contre beaucoup plus romanesque. Un oiseleur rencontre une princesse, et, seuls, les voilà chantant au milieu des forêts un hymne à l'amour, trésor d'innocence, d'ingénuité, d'émotion vague et tendre. Le cloître de *Robert le Diable*, la Gorge-au-Loup du *Freyschütz*, jouent un rôle dans la musique de Meyerbeer et de Weber. Il convient donc qu'on nous les représente avec le plus de vérité possible, car de l'impression de terreur que cet appareil théâtral va produire dépendra en grande partie l'effet de la musique, du *mélodrame;* mais ici la musique n'est pas mêlée au drame, étant le drame même. Qu'ai-je besoin qu'on me peigne cette forêt? J'écoute et je suis ravi, et bien loin de penser au décor, de me laisser distraire à l'accessoire, je ferme les yeux pour mieux entendre. Cette circonstance de deux amans supportant de compagnie les périls de l'initiation, au lieu de servir de motif au machiniste, n'a pour Mozart que le simple attrait d'une étude psychologique. C'est dans l'amour de Tamino, dans son héroïsme et sa vertu, comme aussi dans les infortunes de la jeune princesse, dans ses plaintes et son absolue soumission, qu'il a placé cet intérêt que tant d'autres demanderaient aujourd'hui à la fantasmagorie.

C'est pourquoi gardons-nous d'en trop mettre; on ne saurait croire combien toutes ces surcharges, toutes ces interprétations décoratives nuisent à l'effet musical. Le caractère de Sarastro s'y transforme complétement. Dans ce lourd pontife, emmaillotté, crossé, mitré, empêtré de caparaçons hiératiques, vous avez peine à reconnaître le personnage de Mozart, si doux, si humain, si dégagé du fardeau de l'erreur, ne vivant que pour le bien de ses semblables. Sous cet écrasant appareil de voiles, de bandelettes et d'écharpes, l'acteur momifié ne songe qu'à sa propre contenance, et le trouble qu'il trahit en abordant ses airs serait à coup sûr moindre sans cet excédant de bagage sacerdotal : trouble d'ailleurs bien naturel, et qu'on s'explique par les gigantesques proportions de cette architecture musicale. Ce n'est pas un air cela, mais un monument, mais un temple! L'abbé Arnault disait, à propos de l'*Alceste* de Gluck, qu'avec de pareille musique on fonderait une religion. Que pense-

rait ce prêtre de cet air, émanation d'une âme froissée jadis, et qui, désormais réconciliée avec les lois suprêmes, pénétrée du sentiment de l'harmonie éternelle, s'est réfugiée au sein de l'Être, et de là contemple la créature d'un œil d'amour et de compassion, aidant et conseillant ceux qui souffrent, qui cherchent?

La portée de ce morceau touche à des profondeurs inusitées, descend au contre-*fa*. On a raconté que Mozart avait eu ainsi pour objet d'utiliser les notes graves d'une voix de basse exceptionnelle. C'était se méprendre. L'effet ici n'a rien d'occasionnel; il est calculé, médité, voulu, et c'est dans le sens moral, profond du rôle, et non dans le hasard d'une rencontre, qu'il en faut chercher la raison. Il est vrai que ces petits détails prêtent à l'anecdote; un Stendhal, sans trop y croire, les exploite, et les moutons de Panurge de sauter. La même erreur devait se produire au sujet des deux airs de la reine de la Nuit. Évidemment jamais Mozart ne se fût avisé de lancer ainsi sa musique à travers les étoiles, s'il n'avait eu sous la main, pour l'y porter, la fulgurante voix de sa belle-sœur, Mme Hofer. On oublie donc qu'ici tout est symbolisme, et que ces sons étranges, merveilleux, dont la perception éblouit notre oreille, en même temps qu'un effet musical, sont une idée. Mozart, quoi qu'il fasse, est toujours musicien. Jamais vous ne surprenez chez lui le philosophe, le prophète. Il rêve, sent, compose en musicien : le beau qu'il cherche, c'est le beau musical dans sa grandeur la plus régulière, sa perfection la plus harmonique; mais, comme chez lui le musicien et l'homme ne font qu'un, comme cette harmonie du beau n'est que la conséquence de la parfaite harmonie de son être, il en résulte que sa musique traduit son âme, et nous livre, sans que lui-même en ait conscience, tous les trésors d'observation philosophique, d'humaine tendresse et de religion que cette âme sublime contient. « Le sentiment est tout, le nom n'est que bruit et fumée enveloppant la céleste lueur! » ces paroles de Faust à Marguerite peuvent s'adresser à Mozart. A lui aussi, le divin s'est révélé dans sa grandeur, sa mansuétude infinie; lui aussi a ressenti au plus profond de l'être le contre-coup des misères de la vie, l'impuissance de l'homme en lutte avec les lois suprêmes du grand tout. Déchu mainte fois, tombé en proie à ses passions, à ses faiblesses, il a su se relever par la grâce et trouver l'apaisement final.

Là est la vraie explication de ce mystère qu'on appelle *la Flûte enchantée*, le fil conducteur dans ce labyrinthe. Le calme y succède au calme, le motif, au lieu d'y chercher le contraste, semble l'éviter, le doux s'y mêle au plaisant, le tendre au solennel, et tout cela se suit, se développe sans que vous éprouviez autre chose qu'un

sentiment de bien-être profond. Rien de théâtral, d'antithétique; une atmosphère égale, pure, élyséenne. Seuls, deux morceaux par leur coupe et leur accent tranchent sur ce fond d'azur : les deux airs de la reine de la Nuit. La forme s'amplifie. Récitatif, *andante*, *allegro*, vous avez le poème du grand air italien, et dans ce poème le naturalisme du génie allemand. La reine de la Nuit appartient au règne des esprits élémentaires. Puissance extra-humaine, mais non pas surhumaine, comme sont les génies, elle marche entourée d'une lumière décevante, d'un rayonnement prestigieux. Il fallait, pour caractériser cette vision démoniaque, des sonorités spéciales, et rappelant par leur éclat strident l'éclat phosphorescent des étoiles de son diadème, si différent de l'auréole céleste répandue autour des trois génies. En plaçant le point d'activité de cette voix en dehors des sphères ordinaires et sur des hauteurs accessibles aux seuls instrumens, Mozart donne à son personnage une prodigieuse intensité de fantastique. A ce sens mystérieux du rôle, au moins n'aura pas manqué la jeune et vaillante Suédoise qui joue la reine de la Nuit au Théâtre-Lyrique. En vraie fille du Nord, en sœur de Jenny Lind, elle a compris l'idée du maître. Si sa voix aiguë et vibrante escalade le ciel, c'est pour maudire de plus haut comme une titanide; les notes sortent de sa bouche comme des vipères de feu, elle a des ricanemens d'Hécate. Il y a un moment où c'est quelque chose de musicalement inappréciable, un chant d'oiseau des ténèbres. C'est le beau dans l'horrible, les sorcières de Macbeth l'applaudiraient.

J'ai dit que tout le monde faisait son devoir; par tout le monde j'entends aussi le public. Notre époque a cela d'excellent, qu'elle pratique ouvertement le culte du génie; le respect, qui sur tant d'autres points nous a quittés, sur celui-ci nous est venu. Il y a quarante ans, on sifflait Shakspeare, le *sauvage ivre;* on riait au nez de Beethoven, de Weber : aujourd'hui de telles orgies révolteraient les plus sceptiques. Ceux mêmes qui frondent tout, raillent tout, les plus tapageurs devant certains noms se découvrent. Touchez à Dieu, si vous voulez; mais ne touchez pas à Mozart. On dirait qu'à mesure que l'éternel divin perdait des droits, l'éternel humain en gagnait. Il est vrai que cet humain-là, par d'autres voies et sous d'autres formes, ramène au divin. En ce sens, Mozart et Raphaël sont des apôtres. Voyez le public au Théâtre-Lyrique : il accourt, il afflue, et, poussé, pressé, haletant, écoute, se laisse ravir, enchanter. Une féerie où le merveilleux procède de l'intelligence, jamais pareil spectacle en France ne s'était vu! La partie gaie, *viennoise*, amuse; tous ces *lieder* frais, jolis, vont et viennent comme les oiseaux du bois, voletant, gazouillant. On sourit d'aise, le cœur se dilate, s'épanouit à ces battemens d'ailes, à ce printemps, à cette mélodie

infuse dont les tiédeurs vous enivrent; puis soudain, quand l'oratorio commence, l'émotion de la salle change d'aspect : c'est du recueillement. Vous n'êtes plus au théâtre, mais dans un temple. Les airs de Sarastro, les entrées des génies, les solos d'initiés, les chœurs de prêtres se succèdent sans que l'intérêt fléchisse un seul instant. On admire, on se courbe. Cette calme et sublime harmonie monte et se répand comme un encens au milieu d'un silence de sanctuaire, et personne n'en veut perdre un son. Quel homme de goût assistant, aux Italiens, à une représentation de *Don Juan*, n'a maugréé à ce bruit de portes qui s'ouvrent et se ferment dès les premières mesures du second finale? La statue entre, on s'en va : c'est de tradition, et le savoir-vivre veut qu'on laisse se jouer dans le désarroi de la salle qui se vide une scène dont la grandeur tragique n'a point d'égale. Au Théâtre-Lyrique, de tels airs ne seraient point de mise; la *fashion* exige ici qu'on se montre attentif. Le croira-t-on? le second finale, le plus long que Mozart ait écrit, y passe tout entier avec ses développemens extraordinaires, ses motifs fugués, et ce public non-seulement ne sourcille point, ne boude point; mais on voit à son attitude qu'il comprend, et si bien que vers la fin la pièce elle-même, par la musique, l'intéresse. Le vieux prince Metternich disait : « Il en est d'une constitution politique comme d'une constitution physique; l'une et l'autre valent par leur durée. Quand un homme a vécu quatre-vingt-dix ans, je ne m'informe pas s'il avait une bonne constitution. » M'est avis qu'appliqué à l'estimation d'un *libretto* d'opéra, ce raisonnement ne perdrait rien de sa justesse. Qu'on bafoue et vilipende tant qu'on voudra l'élucubration du *poète* Schikaneder, je prétends, moi, ne la juger que par ce qu'elle a produit, et je me demande si un Scribe, dans toute l'ingéniosité de son talent adroit, malin, fûté, dans toute la plénitude de ses ressources expérimentales, serait jamais parvenu à fabriquer pour le génie d'un Mozart une pièce qui valût ce programme naïf, grotesque, impossible au point de vue théâtral, mais prêtant à l'interprétation philosophique, au mysticisme, à la poésie, ouvrant ses fenêtres sur l'idéal, et d'où finalement la musique aura tiré son plus grand chef-d'œuvre. J'ai dit le mot, et je le maintiens.

Beethoven, je le sais, n'est pas un juge toujours sûr. Il a ses quintes, ses bourrasques, ramène à l'œuvre les sympathies et les rancunes que l'auteur lui inspire, fait tête ou se rembûche, et, selon la lune, honnit ou acclame. Toutefois son opinion, lorsqu'il se donne la peine de la motiver, mérite qu'on s'y arrête, et bien qu'il affecte de tenir surtout compte à Mozart de s'être montré dans *la Flûte enchantée* pour la première fois un véritable maître alle-

mand, on sent que son oracle ici lui est dicté par une saine et calme appréciation des choses. Personne au monde mieux que le grand symphoniste ne pouvait avoir à prononcer sur une partition qui, grosse de tous les trésors de la polyphonie moderne, va du *lied* au choral, à la fugue. Et quand Beethoven déclare que *la Flûte enchantée* est le plus grand chef-d'œuvre de Mozart, il faut l'en croire. Toute la splendeur de la musique est là, à commencer par l'ouverture, un tour de force du génie. Mozart y bat les vieux maîtres du contre-point sans avoir l'air d'y toucher et comme en vous disant : « Voyez, ce n'est pourtant pas plus difficile! » Tant de science lui semble un jeu. S'il emploie la fugue, c'est que son sujet l'y convie, et qu'il veut, comme le prêtre d'Isis, « par l'ombre et la nuit, conduire l'initié vers la lumière. » Ce sens mystérieux qu'on retrouve partout dans le chef-d'œuvre, c'est la vie même de Mozart, avec ses erreurs, ses travaux, ses degrés d'initiation parcourus. A propos de symbolisme, qui n'a remarqué dans *la Flûte enchantée* cette prédominance triomphante du *majeur*, du mode-clarté, transparence, lumière? Lorsque survient le *mineur*, le mode-nuit, ténèbres, c'est par accident, et comme une nuée voilant le céleste azur. A cette harmonie si longtemps cherchée, trouvée enfin, le *majeur* devait servir d'expression, de couleur. Désormais le beau divin et le beau humain ne font qu'un; plus d'antagonisme des deux principes, de lutte comme au moyen âge : l'idéal dans le sensuel, l'infini dans le fini, une musique qui, si quelque chose pouvait l'égaler, ne trouverait son terme de comparaison que dans la plastique des Grecs ou la peinture de Raphaël.

HENRI BLAZE DE BURY.

LA
PAPAUTÉ MODERNE

D'APRÈS LES CARDINAUX CHIARAMONTI, PACCA ET CONSALVI.

I. Mémoires du cardinal Consalvi, traduits par M. Crétineau-Joly.
II. *Omilia del cittadino cardinale Chiaramonti, vescovo d'Imola* (Imola 1797).
III. Mémoires du cardinal Pacca.

Une histoire de l'état pontifical depuis son premier contact avec la révolution française ne serait guère autre chose que la description de cette crise prolongée et profonde qui, dissolvant peu à peu l'institution mixte de la papauté et la dépouillant de son élément politique, semble toucher aujourd'hui à sa terminaison. Cette histoire de près de soixante-dix années se partagerait en deux périodes bien distinctes : la première, commençant au traité de Tolentino, qui enleva au saint-siége les trois légations, et finissant à la restauration de 1814, qui les lui rendit; la seconde, se continuant jusqu'au moment où nous sommes. Pendant la première, la révolution vient du dehors, violente et impopulaire; après les légations, elle emporte le reste, et deux fois renverse le trône pontifical; elle ne discute pas, elle devance ou remplace les idées par la force, et disparaît sans avoir rien fondé, car la force à elle seule ne fonde rien. Pendant la seconde, le mouvement recommence, mais du dedans, non plus par la force, mais par l'esprit; ce sont les germes laissés par la France qui repoussent sous la chaleur du génie italien. La révolution, plus réfléchie, reprend son œuvre par

les idées libérales; comprimée, mais en même temps disciplinée par la réaction aveugle des gouvernemens, compromise plutôt que servie par des complots et des affiliations secrètes, elle envahit pourtant peu à peu les intelligences. Les livres, l'agitation des réformes, la contagion des idées qui arrivent de tous les horizons de l'Europe, sont ses auxiliaires. Le fruit de cette longue lutte, c'est que la question, bien et dûment débattue, se précise, qu'on en saisit de plus en plus clairement les élémens essentiels, que le principe de l'ancien régime et le fait de la société moderne se définissent, se comparent, se reconnaissent à fond, et qu'enfin un jour vient où, placés face à face en pleine lumière, ils se déclarent officiellement et réciproquement incompatibles. Telle est la situation du moment où nous sommes, et sans doute aussi la fin de la seconde période.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt, s'il est vrai que nous touchions au terme de cette dernière période, de remonter dans la première, pour comparer les temps et retrouver les impressions que produisirent alors, sur les hommes du plus haut rang et de la plus haute vertu dans l'église, les coups soudains du directoire et de l'empire. Quelle fut leur pensée spontanée et en quelque sorte intuitive sur le pouvoir temporel, quand ils le virent par terre? Persistèrent-ils à croire, aussi absolument qu'on y croit aujourd'hui, à la nécessité providentielle de ce pouvoir pour l'indépendance de l'église? Quelles leçons pour le présent, quels pronostics pour l'avenir tirèrent-ils de ces désastres redoublés? A quelques-unes de ces questions les mémoires récemment publiés du cardinal Consalvi fournissent déjà des réponses assez significatives et des plus authentiques : toutefois ils ne sauraient donner une connaissance suffisante des idées hardies qui jaillirent alors comme le reflet même des événemens. Nous en compléterons l'étude par deux documens peu connus, quoique imprimés depuis longtemps : l'homélie de Chiaramonti (Pie VII), alors évêque d'Imola, sur la démocratie moderne, et un écrit du cardinal Pacca sur les conséquences de l'abolition du pouvoir temporel. De cet examen il résultera que, sur cette grave question, la pensée catholique de ce temps-là différait beaucoup de celle d'aujourd'hui, qu'elle jouissait d'une bien plus grande liberté, qu'elle montrait bien plus de force et de compréhension, et qu'enfin, dans l'esprit de plusieurs de ces hommes éminens, l'élément religieux de la papauté pouvait, non-seulement sans inconvéniens, mais avec de notables avantages, se dégager de la dangereuse solidarité de l'élément politique. Aujourd'hui même qui peut savoir ce qui, dans cette région élevée de l'église, se médite sous le voile du respect et de la discipline, et attend son mo-

ment? Qui sait quelles pensées discrètes et silencieuses mûrissent autour du saint-siége, prêtes à paraître quand les circonstances les appelleront? Car à Rome aussi les circonstances, quand elles sortent de causes permanentes et portent un caractère définitif, ont voix prépondérante dans les conseils des hommes; il y a toujours des esprits prêts à les écouter, et la force des choses, une fois bien comprise, n'y connut jamais de rebelles.

I.

Les trois légations, cédées par le pape à la France en vertu du traité de Tolentino, avaient été réunies à la république cisalpine. Les principales réformes françaises y avaient été, comme partout où pénétraient nos armées, promptement ébauchées, et les principes en étaient bien compris. Alors parut, dans l'un des diocèses de ces provinces, à l'occasion des fêtes de Noël (1797), un écrit épiscopal fort imprévu intitulé : *Homélie du citoyen cardinal Chiaramonti, évêque d'Imola, — an VI de la liberté.* C'était un acte d'entière adhésion au principe de la démocratie moderne sous la forme républicaine qu'elle portait alors. Cet évêque d'Imola avait déjà été remarqué l'année précédente par le général Bonaparte. Tandis que tous les autres évêques avaient pris la fuite devant les troupes du directoire qui envahissaient les Romagnes, il était, lui, resté à son poste. C'est là le moment précis où, pour la première fois, ces deux hommes furent en rapport; encore quelques années, et ils allaient jouer ensemble sur la scène du monde deux grands et terribles rôles, l'un étant devenu l'empereur Napoléon, l'autre le pape Pie VII.

Cette homélie est volontiers passée sous silence par les biographes. Ceux qu'offensait le scandale d'un futur pape adoptant si facilement les principes modernes ont cherché à en étouffer le souvenir, d'autres ont essayé d'en contester la portée ou d'en fausser le sens; Artaud en change tout simplement la date pour la reporter au temps des troubles qui suivirent la mort de Duphot : il voudrait faire croire qu'elle fut une inspiration de la peur, et suppose hardiment que des mains étrangères l'interpolèrent sous les yeux de l'auteur. Un autre, plus hardi et plus sommaire encore (voyez l'édition de Feller de 1849), lui fait dire exactement le contraire de ce qu'elle dit. « Une *pastorale*, affirme-t-il, où il rendait douteuse la compatibilité de la religion avec le système républicain, irrita les partisans du nouvel ordre de choses. » La vérité est que, loin de vouloir la rendre douteuse, cette pastorale n'a d'autre but que de l'affirmer et de la faire entrer dans les esprits, comme on verra. Au reste, cet écrit est le seul qui soit sorti de la plume de Chiaramonti,

tout ce qu'on trouve ailleurs signé de son nom n'étant qu'œuvres officielles et rédactions de ministres; c'est donc le seul qui nous transmette l'image de son âme. On y sent bien en effet l'âme sympathique qui respire dans les beaux portraits de David; c'est partout une émotion douce, une mysticité affectueuse, et comme un épanchement continu de cette tendresse diffuse et un peu redondante qui répand tant d'onction dans l'Évangile de saint Jean. L'œuvre littéraire est médiocre et monotone : c'est que dans ses longueurs il cherche moins à développer des pensées qu'à répandre son amour sur son peuple, et la parole politique s'y fond comme dans un écho religieux qui l'accompagne toujours; mais nous ne devons ici qu'en indiquer la contexture et en faire saisir le sens par une courte analyse.

Il prend naturellement pour point de départ l'objet même de la fête, c'est-à-dire la naissance de l'enfant dont le nom doit affranchir les hommes et les rappeler à leur fraternité originelle. Il salue donc, sous la chaumière de Bethléem, la liberté, mais avant la liberté le devoir, qui en est la première condition. Subordonner l'individu à l'ordre, l'instinct à la loi, l'orgueil à l'égalité de tous, préparer ainsi par le perfectionnement individuel le perfectionnement social, voilà ce qu'annonce avant tout la pauvreté divine de Jésus. Cette subordination de la matière à l'esprit, qui, sans anéantir les passions, les tient sujettes, c'est l'ordre dans l'homme, et la loi qui l'oblige envers lui-même est celle-là précisément qui le rend capable de s'associer aux autres. Est-ce à dire que cette doctrine tende à détruire ce qui le fait homme, et à lui ôter, au profit de la loi, la liberté? A Dieu ne plaise! « Ce mot de liberté, dit-il, a son droit sens dans le catholicisme aussi bien que dans la philosophie; » il n'exprime point la licence, il ne constitue point un droit au mal; dans la liberté même, il y a le devoir, et nous devons en user non pour la discorde, mais pour l'ordre et pour la paix. Le bon évêque ne sait rien, comme on voit, de cette sophistique de nos jours, qui, corrompant les mots pour dénigrer les choses et feignant de confondre la notion de liberté avec celle de droit, prétend que la liberté du mal et de l'erreur serait le droit à l'erreur et au mal, comme si la liberté était autre chose que l'arène où le devoir s'exerce, et où luttent d'une lutte éternelle le vrai et le faux. Aussi est-ce par là qu'il aborde la liberté politique: il la loue de ce qu'elle exige des vertus. « La forme de gouvernement démocratique, dit-il, adoptée parmi nous ne répugne pas à ces maximes; au contraire, elle réclame ces vertus sublimes qui ne s'apprennent qu'à l'école de Jésus-Christ, et dont l'observation religieuse fera le bonheur et l'éclat de votre république. » Loin de vous les vues étroites des partis! « Que la vertu qui

perfectionne, éclairée par la raison et achevée par l'Évangile, soit le seul fondement de notre démocratie! » Ayons les vertus des anciennes républiques, surtout celles des Romains nos ancêtres, mais épurées par le christianisme. Les vertus morales ne sont que l'ordre dans l'amour (*non sono poi altro che l'ordine nell' amore*); elles nous formeront à la vraie et droite démocratie, qui ne s'occupe que de la félicité commune. Ne rêvons point l'égalité absolue des forces, des intelligences, des mérites, des propriétés; ce sont là des chimères qui ne se réaliseront jamais : égalité monstrueuse, purement arithmétique, qui détruirait à la fois l'ordre naturel et l'ordre moral. Qu'est-ce donc que la vraie égalité? « Entendue dans son droit sens, dit-il, c'est celle qui se fonde sur l'harmonie, lorsque chacun exerce dans la société une influence proportionnée à ses facultés matérielles et morales, et y puise ce qui peut contribuer à son bien-être (*s'armonizza quando ognuno, a misura delle sue forze fisiche e morali, influisce nella società, quando dalla società riceve ciò che gli si conviene pel suo ben essere*). »

On sent bien, ce nous semble, rien qu'à lire cette définition à la fois si élevée et si pratique, que Chiaramonti, dans cet unique essai de sa plume, résumait des méditations antérieures, et ne faisait nullement, comme le suppose son superficiel historien, un écrit de pure circonstance, destiné à calmer quelques paysans ameutés qui n'y auraient d'ailleurs rien compris. Sa conclusion est qu'il faut considérer du haut de la pensée religieuse les événemens accomplis, accepter la nouvelle situation faite à l'église, et dont l'église peut très bien s'accommoder. « Humiliez-vous avec moi, frères chéris; baissez vos fronts devant les impénétrables desseins de la Providence divine. Que la religion catholique soit toujours le plus précieux objet de votre amour; mais ne croyez pas qu'elle s'oppose à la forme démocratique du gouvernement. » Vous pouvez, en cet état, rester unis à votre Dieu; vous pouvez, par vos vertus, « contribuer à la gloire de la république et des pouvoirs qu'elle a établis... Oui, mes chers frères, soyez bons chrétiens, vous serez excellens républicains (*siate buoni cristiani, et sarete ottimi democratici*). »

Ces idées ne doivent point assurément être jugées au point de vue politique. Un peuple ne passe point si aisément d'un régime monarchique à celui de la démocratie : les exhortations à la vertu n'y sauraient suffire; mais ce qui, de la part de l'homme d'état, ne serait que vertueuse illusion, devient autre chose dans la bouche de l'évêque. Que veut ici l'évêque? Dégager la religion des troubles de la terre, ne pas laisser croire que, parce qu'une société se transforme, Dieu pour cela s'en absente, empêcher que le faux zèle ne

compromette l'intérêt religieux dans une question de domaine, qu'il n'incarne la foi dans la figure d'un monde qui passe, qu'il n'imagine follement renfermer l'éternité dans le temps. Sa délicatesse intellectuelle répugne à ce mélange et à cette solidarité du temporel et du spirituel. Les maux qu'entraînent les révolutions peuvent troubler son cœur, mais n'obscurcissent point le regard de son esprit. Il sait qu'elles n'arrivent point sans cause; il sait qu'au fond de cette mêlée d'intérêts, de passions et de mauvaises pratiques qui les souillent, il y a toujours un fait fondamental à dégager pour s'y soumettre. Voilà pourquoi il prêche la résignation aux faits accomplis, et pourquoi il accepte l'annexion des trois légations à la cisalpine. — Mais, dira-t-on, fut-il fidèle à ce bel idéal? Lorsque, deux ans après, il fut pape, n'essaya-t-il pas, lui aussi, de revendiquer ces mêmes légations, d'abord de l'Autriche, puis de la France, et de reconstruire le domaine dans son intégrité? Plus tard encore, quand l'empereur Napoléon s'avisa tout d'un coup de se déclarer empereur de Rome aussi bien que de la France et supprima de nouveau la souveraineté temporelle, Pie VII ne la défendit-il pas jusqu'à l'extrémité, jusqu'à l'excommunication? A ces objections la réponse est facile, et, en distinguant l'homme du pontife, elle achèvera son portrait.

Chiaramonti, cardinal évêque d'Imola, n'avait pas à répondre du gouvernement de l'église : sa pensée était à lui, et n'engageait rien ni personne; mais, pape, il n'est plus lui-même, il est l'institution qu'il représente. Il subit la loi du dépôt confié à sa garde. Organe principal de ce grand corps, il le défend comme se défend toute vie organisée, comme se défend toute institution humaine. Il ne peut, par sa volonté propre, ni le dissoudre, ni le diminuer; mais si, par quelque influence extérieure et invincible, cette dissolution s'opère et qu'elle paraisse définitive, alors son dogme même l'oblige à y reconnaître un décret divin et à s'y soumettre. Nous n'inventons point cette théorie; on verra tout à l'heure que le cardinal Pacca, conseiller et ministre de la fameuse excommunication de 1809, s'en est servi pour expliquer et justifier sa conduite. Ce serait donc mal comprendre Pie VII que de ne pas distinguer dans ses actes ce qui est imposé au souverain de ce qui est le penchant de l'homme, ce qui appartient à la fonction impersonnelle de la pensée personnelle. Plus d'un indice, plus d'un fait dans sa vie confirme cette distinction. Jamais il ne souffrit que la question du domaine compliquât une question religieuse, et plus d'une fois, dans ses mémoires, Consalvi, ce grand et habile défenseur du pouvoir temporel, en a fait lui-même la remarque. Par exemple, lors des négociations relatives au couronnement de l'empereur, on pressait vivement le

pape de profiter, pour recouvrer les légations, d'une circonstance aussi extraordinaire. Quelle merveilleuse occasion, lorsqu'il allait consacrer par la religion un pouvoir politique, d'exiger en échange qu'on restituât son domaine politique à la religion! « Le cardinal Fesch, dit Consalvi, insista souvent et avec ténacité pour que le pape mît à sa complaisance la condition que les trois légations seraient restituées au saint-siége; mais Pie VII ne songeait pas à faire entrer pour quelque chose le temporel dans sa détermination. Il rejeta cette idée, il défendit même qu'on lui en parlât dorénavant (1). »

Passons maintenant au cardinal Pacca, dont l'opinion, plus explicite, plus raisonnée, rédigée en plein calme, sous la papauté restaurée, ne peut certes pas plus que la précédente être attribuée à aucune crainte, à aucune impression passagère; elle achèvera ce que nous voulons dire sur la liberté d'esprit qui régnait à cette époque dans l'église, alors que les opinions politiques des catholiques n'avaient pas encore été renfermées dans le cercle toujours croissant de la croyance passive.

Pacca avait été en 1808 nommé par Pie VII prosecrétaire d'état, avec les pouvoirs de premier ministre. Homme de bien, d'une piété austère, d'un dévouement sans réserve et sans apparat, bon prêtre, politique peu délié et tout d'une pièce, il n'avait ni la souplesse résistante de Consalvi, son prédécesseur, ni la sagesse longanime de Pie VII, son souverain. A vrai dire, il prenait ou plutôt il subissait le pouvoir dans un moment d'angoisses sans pareilles et d'inextricables difficultés : c'était le moment fatal où Napoléon, arrivé à ce point de l'ivresse où le vertige commence, voulait enrôler le pape comme un vassal dans sa politique sans issue, et l'entraîner, satellite perdu d'un astre échappé de son orbite, dans l'espace indéfini de ses projets. Pour soutenir une telle lutte, Pacca ne trouva d'autre ressource qu'une fermeté inflexible, répondit à la force par les notes les plus énergiques, conseilla et rédigea la bulle d'excommunication qui frappait au front son terrible adversaire. Qui ne croirait qu'aux yeux d'un tel homme le domaine temporel était chose sacrée, voulue de Dieu, absolument nécessaire à l'indépendance de l'église, à la prospérité de la religion? Eh bien! c'est le contraire qu'il pensait. En réalité, ce qui lui inspira cette conduite, ce n'était pas la pensée de défendre un pouvoir temporel dont il ne sentait que trop en ce moment même le poids inerte et inutile : c'était l'honneur de résister à la force nue, c'était la nécessité de ne pas laisser voir au monde une religion servante d'un empire. Il défendit le

(1) Mémoires de Consalvi, t. II, p. 392.

domaine comme on défend une position même intenable, quand on n'est pas autorisé à l'abandonner; mais il le croyait perdu à jamais et ne le regrettait pas.

C'est le sens d'une lettre qu'il adressait à son frère le 1er novembre 1816, et qu'il publia comme introduction à ses mémoires, pour donner la clé des faits qu'ils contiennent. On lui avait reproché, c'est lui-même qui nous l'apprend, d'avoir par son impéritie, sa précipitation, sa témérité, sa faiblesse, causé le désastre de la papauté et les malheurs du pape. — Pourquoi, disaient les uns, avait-il irrité par ses notes acerbes un empereur tout-puissant dans l'ivresse de ses triomphes? Pourquoi, au lieu de plier un moment pour adoucir le choc, avoir lancé une excommunication inutile sur des incrédules qui s'en moquaient? Pourquoi n'avoir pas au moins mis le pape en sûreté avant de provoquer la tempête? — Pourquoi même, disaient quelques autres, n'avoir pas essayé de soulever les populations et de renouveler les vêpres siciliennes? — Devant ces critiques, les unes raisonnables ou spécieuses, les autres folles, Pacca descendait dans sa conscience, et pendant les longues nuits de sa prison de Fénestrelles il parvint à se rassurer par les considérations consignées dans cette lettre à son frère. Comme apologie, comme politique, on y trouverait beaucoup à redire : ce qui nous intéresse, c'est son jugement sur la chute du domaine temporel et les raisons pour lesquelles il en prenait son parti.

Il observe d'abord qu'en un temps si fertile en catastrophes, quand l'antique Venise, quand la libre Hollande, quand les trois royaumes de la maison de Bourbon sont tombés coup sur coup, il n'y a guère lieu de s'étonner qu'un petit état pacifique et sans défense ait succombé comme les autres; mais celui-ci du moins ne périt pas tout entier : il laisse survivante l'église pour laquelle il avait été fait, et, en tombant dans l'histoire, il y trouvera sa réhabilitation. Vu alors de loin et d'ensemble, à l'abri désormais des méfiances, des préjugés et des haines si longtemps déchaînés contre lui, il obtiendra justice. Jugé dans des idées plus générales et comparé d'époque en époque aux autres gouvernemens, il apparaîtra avec un éclat inattendu, entouré de ses puissantes œuvres, qui sont la civilisation des races barbares, le développement de la bienfaisance publique, la renaissance des arts et des lettres. Cette justice pourra se faire attendre, mais elle viendra; « on appréciera tout le mérite des pontifes, et on avouera, dit-il, ce que la vérité a arraché de la bouche de Napoléon lui-même, que *le gouvernement pontifical fut le chef-d'œuvre du génie et de la politique humaine.* »

Mais autres temps, autres conditions. Sans doute Bossuet n'a pas tort, lorsque, cherchant la raison historique du domaine temporel,

il la trouve dans la division de l'Europe, partagée en un grand nombre d'états ennemis, et il se peut en effet que les papes, sujets de l'un d'eux, eussent été suspects à tous les autres, et n'eussent pas exercé leur ministère avec la liberté et l'impartialité désirables; cependant cette explication de Bossuet n'est bonne qu'à partir du démembrement de l'empire romain. Avant ce démembrement, « les papes n'avaient-ils pas pendant huit siècles gouverné l'église, et n'en avaient-ils pas reculé les bornes jusqu'aux limites du monde connu? » C'est qu'alors, l'empire romain étant un et presque universel, ces jalousies, ces rivalités entre états chrétiens n'existaient pas. Or de nos jours, sous la main de Napoléon, la même situation semblait se reproduire. La France agrandie jusqu'au Rhin, des rois vassaux et grands dignitaires de l'empire, le reste subjugué par crainte ou entraîné par influence, tout cela semblait reconstruire l'ancienne unité politique de l'Europe, et Pacca croyait entrevoir dans ces vastes changemens, dont l'abolition du temporel de l'église n'était qu'un épisode, un secret conseil de la Providence, qui voulait que « les papes pussent une seconde fois, dit-il, quoique sujets, gouverner sans de graves inconvéniens l'église universelle. » Rêve sans doute que cet empire européen! mais transposez la pensée de Pacca dans la réalité présente, et elle devient parfaitement vraie. Il existe de nos jours, mais sous une autre forme, un empire plus universel que n'aurait pu jamais être celui de Napoléon, et sous lequel les papes peuvent, s'ils le veulent, correspondre avec tout l'univers, à travers toutes les frontières, à travers tous les articles organiques dressés pour arrêter leurs bulles : il s'appelle l'opinion. Son concordat est tout fait : il offre à qui le reconnaît la liberté, et à qui lui apporte la raison et la science l'autorité.

Ce n'est pas tout. Jusqu'ici, on l'a pu voir, Pacca se résigne, en vue de compensations, à la ruine de son gouvernement; bientôt il va plus loin : il y trouve, non plus seulement des compensations, mais des mérites positifs et intrinsèques. Que d'abus supprimés! que de forces perdues dans la politique qui seront rendues à la religion! Là-dessus, il est vrai, il glisse rapidement, comme sur des matières brûlantes; mais pressez ses paroles, et vous en verrez sortir un jugement des plus sévères sur les abus inhérens et incorrigibles du pouvoir temporel. « Les souverains pontifes, dit-il, délivrés de ce lourd fardeau, consacreraient désormais tous leurs soins au bien spirituel de leurs fidèles; l'église, privée de l'éclat des richesses et des honneurs, ne verrait plus entrer dans son clergé que ceux qui aspirent au bien, *qui bonum opus desiderant;* les papes ne consulteraient plus la naissance, les recommandations dans le choix de leurs conseillers; la foule peu édifiante des prélats fonctionnaires,

qui pullulent autour du saint-siége, disparaîtrait. » Et à ceux-ci il applique assez plaisamment ces paroles d'un psaume : « vous avez, Seigneur, multiplié cette race, mais vous n'avez pas augmenté notre joie; *multiplicasti gentem, sed non magnificasti lætitiam!* » Que de choses sous ces indications discrètes d'un cardinal ministre! et, si l'on veut approfondir, que de choses plus graves encore sous cette dernière observation, « qu'on n'aurait plus aucun lieu de craindre (le pouvoir temporel étant supprimé) que les décisions ecclésiastiques fussent jamais influencées par des considérations politiques et matérielles, dont le poids jeté dans la balance aurait pu la faire pencher vers une condescendance excessive! » Ainsi même « dans les décisions ecclésiastiques » la politique et la matière auraient été, selon lui, parfois prépondérantes! Peu de traits, partis des mains les plus hostiles, ont pénétré aussi avant que celui-là.

C'est ainsi que ce ministre, avec une liberté qui d'ailleurs a toujours été plus commune en Italie, où l'on voit de près les hommes et les choses, que dans les autres pays catholiques, où l'on est sous le prestige de l'inconnu, justifiait devant sa conscience, par l'inutilité du pouvoir temporel, les mesures extrêmes qu'il avait prises dans d'extrêmes difficultés. Si donc il frappa un coup trop hardi au risque de perdre à jamais le domaine politique, c'est qu'il le croyait déjà perdu et n'en avait nul regret. Il avait pensé que la papauté politique devait mourir grandement, pour rappeler au moins dans sa chute la gloire de ses anciens jours. Il avait voulu que l'église, en se dépouillant de cette enveloppe temporaire, déployât toute son âme, afin que le monde comprît qu'elle n'en dépendait point. Cela n'est pas sans grandeur d'avoir pris de si haut même ses fautes.

Maintenant nous pouvons aborder Consalvi, esprit tout autre, avec d'autres tendances, mais qui nous fera par d'autres chemins abouti à la même conclusion.

II.

Entre les deux chutes du gouvernement papal, l'une sous le directoire et l'autre sous l'empire, l'état romain, sans recouvrer les trois légations, jouissait néanmoins d'une période de sécurité relative, dont les six meilleures années, de 1800 à 1806, s'écoulèrent sous le premier ministère de Consalvi. Aucun homme n'eût pu se rencontrer plus propre que lui à rétablir le courant du passé en le redressant, à renouer les traditions sans s'y enchaîner, et à remettre l'immobile métropole religieuse, autant que la nature des choses pouvait le permettre, en rapport avec une société profondément modifiée. Son éducation et ses débuts l'avaient préparé d'avance à

tout ce que pourraient exiger ce temps, ce lieu, ces circonstances. Acheminé de bonne heure, par ses goûts, ses talens naturels et ses premières rencontres, vers les fonctions publiques dont la carrière s'était facilement ouverte devant lui, protégé par le dernier des Stuarts, le cardinal d'York, et par les tantes de Louis XVI réfugiées à Rome, aimé de Pie VI, que l'orage devait emporter aussi, ayant de la sorte frayé sa route parmi ces nobles débris des trônes, mais trop clairvoyant pour ne pas comprendre que les ruines ne se relèvent jamais entières, et qu'il faut savoir profiter des révolutions mêmes qu'on étouffe, il pensait que de notables réformes étaient la condition essentielle de toute restauration efficace. Intelligent de ce qui convenait à l'antique cité sacerdotale, d'où la secte et la dispute sont bannies, où il faut vivre dans la doctrine sans en remuer le fond, où le mystère de l'existence s'accomplit régulièrement comme un rite, où les œuvres de l'art et les souvenirs de l'antiquité sont presque les seules curiosités permises à l'esprit, parce que seules elles le rendent impassible aux agitations contemporaines, il réveillait la tradition des belles études, ordonnait des fouilles, réparait le Colisée et le Panthéon d'Agrippa, faisait déblayer les arcs de Septime Sévère et de Constantin, protégeait les artistes illustres. Il avait été, dans sa jeunesse, l'ami de Cimarosa; il le fut plus tard de Canova et de Thorwaldsen; il séduisait par sa conversation. Enfin, et de sa personne et par sa politique, il s'efforçait de ramener Rome à ce calme d'autrefois et à ce demi-sommeil où la pensée, à l'abri du doute, se berce plutôt qu'elle ne s'exerce : existence pleine de plaisirs délicats qui avait fait au siècle précédent l'enchantement de beaucoup d'excellens esprits attirés de tous les points de l'Europe, dangereuse pourtant par sa quiétude même en ce qu'elle s'isole du mouvement général, s'attarde quand tout marche, et se dérobe trop aux conditions de lutte et de recherche qui sont le tourment et la force de l'esprit humain. Comme diplomate, il excellait par un esprit vif et contenu, flexible et persistant, par une ingénieuse fertilité en raisons solides ou spécieuses et en expédiens conciliatoires. Cardinal et non prêtre, il avait de l'esprit laïque ce qu'il en faut pour les facilités du monde, avec une élégance de mœurs simples qui le rendait éminemment propre aux négociations du saint-siége, alors si délicates et si périlleuses. Dans ses mémoires, écrits rapidement et à la dérobée en 1811, pendant son internement à Reims, tout cet esprit et tout ce caractère transpirent; la sincérité, la simplicité et l'ordre y font ensemble une lumière toujours égale; parfois le récit s'anime en tableau, et alors les personnages y prennent une vie, une attitude, une physionomie frappantes de vérité historique. Est-il possible par exemple de

mieux peindre les brusqueries calculées, les éclats de passion et l'éloquence soudaine du premier consul et de l'empereur, qu'il ne l'a fait dans ces scènes dont il fut lui-même par deux fois, à dix ans de distance, le témoin et l'objet aux Tuileries?

Mais ni son caractère, ni ses talens, ni ses négociations ne sont de notre sujet : nous ne voulons ici recueillir que son témoignage sur le fait capital qui nous intéresse, c'est-à-dire sur les destinées de ce domaine temporel de la papauté qu'il gouverna, qu'il aima, et dont il nous révèle mieux que personne, et sans y songer, l'incurable décadence. Nous verrons, par son récit du conclave, combien le sacré-collége, préoccupé d'intérêts politiques, peut, dans sa plus haute fonction religieuse, faire abstraction de la religion, — par l'exposé de ses efforts pour la réforme administrative, combien d'indignes intérêts la traversèrent, et, par un fragment de sa correspondance du congrès de Vienne, comment il pressentit l'incompatibilité qui allait s'établir, à partir de la restauration, entre l'esprit du gouvernement ecclésiastique et celui des temps modernes.

Toute élection, surtout dans les temps difficiles, s'appuie sur une question principale, et l'on choisit l'homme pour la question. Au 1er décembre 1799, jour de l'ouverture du conclave à Venise, deux questions étaient clairement posées devant les cardinaux : l'une d'intérêt temporel, l'autre d'intérêt spirituel.

Depuis deux ans, la situation avait bien changé en Italie. Nos armées avaient évacué les conquêtes de la guerre précédente; la république cisalpine s'était évanouie; l'Autriche, agrandie de l'état vénitien, s'était emparée à son tour des trois légations, et comme l'esprit de Kaunitz et de Joseph II vivait encore à Vienne, elle comptait bien les garder et s'en faire confirmer la possession par le nouveau pape. Celui-ci serait-il homme à résister, à revendiquer, à reprendre cette portion du domaine? Là était pour le conclave l'intérêt temporel; mais, d'autre part, la révolution française fatiguée semblait vouloir en finir, et de ce côté un rayon d'espérance s'élevait pour l'église du milieu de tant de ruines. Cette révolution, qui n'avait pas été, comme tant d'autres dont les histoires sont pleines, un simple drame politique, mais l'explosion d'une crise de l'esprit humain, une critique armée qui avait raisonné à coups de sape et de canon, démoli les temples, renversé les états, rasé la religion, enlevé un pape qu'il s'agissait alors même de remplacer, applaudissait maintenant au jeune Bonaparte, qui l'avait frappée au 18 brumaire, qui établissait le consulat, qui annonçait la fin des discordes civiles et le rappel de l'ordre moral, salué par les uns

comme un nouveau Monk, par les autres comme le fondateur d'une république régulière. Irait-il jusqu'à relever l'ancienne religion proscrite? Là était pour le conclave l'intérêt spirituel.

Lequel de ces deux intérêts pèsera le plus dans la balance du sacré-collége? Habitués que nous sommes, par nos libres études et nos discussions publiques, à tenir surtout compte de la conscience du genre humain et à placer les choses morales au-dessus de toutes les autres, nous croirions volontiers que l'hésitation n'était pas possible. L'histoire même, jugeant du vrai par le vraisemblable, nous avait jusqu'à présent raconté que cette considération de l'état religieux de la France s'était du moins produite vers la fin du conclave. On s'était souvenu, disait-elle, de certains mots par lesquels le général Bonaparte s'était autrefois discrètement entr'ouvert, lorsqu'il avait dit par exemple, après l'armistice de Bologne, au cardinal Mattei : « Que l'on traite avec moi; je suis le meilleur ami de Rome, » et lorsqu'il avait plus tard, avec quelque affectation, loué l'évêque d'Imola de n'avoir pas fui devant l'armée française. Ce même homme, qui serrait maintenant dans sa main nerveuse les rênes de tous les pouvoirs, se révélait tout à coup aussi grand dans la politique que sur les champs de bataille. N'allait-il pas d'un coup reconquérir l'Italie et d'un geste redresser le siége de saint Pierre? Consalvi, secrétaire du conclave, écouté de tous, avait, disait toujours l'histoire, déployé cette perspective pour déterminer Chiaramonti à accepter la candidature; puis il lui avait amené le renfort du cardinal Maury et de son groupe. C'eût été certes un grand relief pour le conclave qu'un tel dénouement. Malheureusement cette histoire n'était qu'une légende, et c'est Consalvi lui-même qui vient de l'effacer. Il ne fut dit mot de la question française, ni des chances de rétablir en France le culte catholique. Cet intérêt spirituel, qui touchait le monde entier, ne brilla au conclave que par son absence. Recouvrer les trois légations, tel fut le pivot sur lequel roulèrent toutes les intrigues, autour duquel manœuvrèrent tous les chefs de factions. Mattei ne fut repoussé que comme candidat autrichien et signataire de Tolentino. Chiaramonti ne fut élu que de guerre lasse, et parce qu'il ne donnait aucune prise à l'Autriche et ne céderait pas les légations. Ce ne fut pas même, comme on l'a cru jusqu'ici, Consalvi qui eut l'idée de le proposer; ce fut un Français, Maury. Ce fougueux et mobile personnage, certainement attentif à ce qui se passait dans son pays, pensa-t-il au nouveau Monk espéré des royalistes? Eut-il dès lors un moment la tentation de ce qu'il fit plus tard? On n'en sait rien; mais on sait par le récit du secrétaire d'état, qui savait tout, que les sollicitudes des cardinaux ne se tournèrent pas un instant de ce côté, et que dans

cette grande affaire religieuse ils ne firent pas de la religion, mais de la politique.

On a toujours médit des conclaves; on les a souvent calomniés. Cette fois, en repoussant l'exagération et l'injustice, il faut pourtant, devant un témoignage irrécusable, juger sans crainte, et, si l'on se place à un point de vue religieux, juger sévèrement. Ajoutez donc à ces calculs politiques les calculs personnels, les ambitions, les jalousies : à celui-ci on objecte sa famille, nombreuse et peu riche, qui ne manquerait pas d'accaparer les honneurs et les pouvoirs; celui-là est trop jeune, on aime les règnes courts pour en hériter plus vite; cet autre (Gerdil) est vieux, il est vrai, et « n'ôte point, dit Consalvi, l'espérance de succéder à ceux qui éprouveraient l'effet de cette faiblesse humaine; » d'ailleurs, par sa renommée, ses vertus, ses écrits philosophiques, il semble répondre à la circonstance; mais lors même que l'Autriche ne l'exclurait pas, il ne peut réussir, parce que « sa grande régularité, dit encore Consalvi, pouvait devenir dans l'exercice du gouvernement sévérité et rudesse excessive, » ce qui veut dire, en termes plus clairs, qu'il eût attaqué les abus et tenu compte du mérite. Il signale encore l'ambitieux qui, ne pouvant être pape, veut au moins en faire un, l'intrigant qui entrave tout par « ses artificieuses machinations, sa mauvaise foi et ses cabales. » Ferons-nous peser sur la majorité d'une assemblée qui comptait des hommes tels que Chiaramonti, Consalvi, Bellisomi, Gerdil et beaucoup d'autres non moins justement estimés, la responsabilité d'un tel abaissement? Non certes. Ici les hommes sont maîtrisés par les choses; ils portent sous la pourpre ces plaies de l'église que Pacca nous a déjà révélées. Il y a dans cette solidarité d'élémens contraires qui compose le gouvernement romain, dans les mille intérêts attachés à une institution compliquée et décrépite, dans le train des habitudes, dans le respect des vieillards pour la routine, dans les influences des grandes familles, une force acquise qui entraîne tout, et que l'idée abstraite du mieux ne suffit plus à détourner de sa funeste direction. C'est en s'aidant de cette force que l'ambition et l'intrigue de quelques particuliers s'imposent à une volonté plus générale et meilleure. De même que notre intelligence, entravée plutôt que servie par une organisation pesante et malsaine, se sent trop souvent défaillir et tomber au-dessous de la région idéale qu'elle voudrait habiter, ainsi la pensée vraie et intime de ces assemblées vénérables qui représentent l'église, alourdie par la masse du corps politique qu'elle traîne après elle, perd sa force naturelle d'ascension, et semble n'aspirer plus qu'à descendre.

Cependant le choix du conclave se trouva bon, précisément parce

qu'il répondit à ce qu'on n'avait pas prévu. La victoire de Marengo ayant bientôt après chassé l'Autriche de l'Italie, la question secondaire du domaine temporel qui avait ébloui les cardinaux s'éclipsa devant la question capitale de la restauration religieuse qui se levait du côté de la France. Pie VII et le premier consul coïncidaient merveilleusement en leur commun dessein : le premier par un esprit conciliant, qui, soutenu d'un courage passif, le faisait plier jusqu'à l'extrême limite des concessions permises sans la dépasser, le second par la fougue préméditée, les adroites colères et l'impatience menaçante qu'il savait montrer à propos pour couper court aux temporisations ordinaires de la cour de Rome. De là cet acte si décisif pour l'époque, si audacieux devant la révolution, si extraordinaire dans l'église, le concordat. Le prélat Consalvi fut fait cardinal pour aller le négocier à Paris; ensuite, fortifié par un si grand succès, il revint essayer à Rome de diriger comme premier ministre et d'affermir comme réformateur l'état ressuscité. C'est dans cette tentative de réforme que nous allons maintenant le suivre.

III.

Consalvi avait le mérite, assez rare parmi les adversaires de la révolution, de ne pas la maudire aveuglément, et de savoir discerner à travers la violence des procédés le bien qu'elle apportait ou qu'elle rendait possible. « La révolution, dit-il, avait tout bouleversé; mais il était facile de tirer le bien de ce mal. » Parmi les anciennes institutions, il reconnaissait que quelques-unes ne répondaient plus à leur origine; « on en avait altéré, changé ou corrompu quelques autres, et il s'en trouvait qui ne convenaient plus aux temps, aux idées nouvelles, aux nouveaux usages. » Il résolut donc, avec l'approbation du pape, d'entrer hardiment dans une carrière dont il n'ignorait ni les aspérités ni les obstacles. Pour rattacher à ses projets des hommes bien intentionnés dont l'appui pût le soutenir contre une opposition déjà toute prête, il chargea une congrégation de cardinaux d'élaborer un plan, fort limité d'ailleurs, et de proposer des institutions « adaptées, dit-il, aux conditions modernes, » et dégagées des vices et des abus qui s'étaient glissés dans les anciennes; mais cet appui même devint l'écueil. Son projet, amendé, amoindri, faussé, fut réduit à une réforme illusoire, et les intrigues de l'opposition furent telles que « le pape même, dit-il, n'eût pu lui tenir tête. » Si peu qu'on eût obtenu, l'irritation des intéressés fut inexorable, et quand la bulle *Post diuturnas*, qui restreignait quelques juridictions et diminuait des appointemens, fut publiée, les prélats, même ceux qui étaient nouvellement promus,

et à qui par conséquent on ne retranchait rien, ne se continrent plus. « Cette irritation, dit Consalvi, devait plus tard paralyser le régime qu'on inaugurait. Ils en devinrent les ennemis les plus acharnés et cherchaient constamment à l'ébranler. » C'est ainsi que commençait cette série d'efforts toujours contrariés, toujours interrompus par des clameurs bruyantes ou par des manœuvres occultes, qui conduisirent le gouvernement romain jusqu'à sa nouvelle chute de 1848.

Ce premier et infructueux essai de réforme administrative fut suivi d'une autre et grande tentative de l'ordre économique, non moins laborieuse, encore plus entravée, mais qui, grâce à l'appui du pape, réussit mieux.

Depuis les derniers temps de la république romaine, l'Italie centrale n'a cessé d'être le théâtre d'une sorte de guerre permanente entre l'administration et la propriété rurale. Les distributions de blé attiraient et agglomeraient dans la ville une plèbe nombreuse enlevée aux campagnes, où les bras manquèrent au travail, et déjà du temps de Caton l'ancien la mise du sol en pâturages, même mauvais, *malè pascere*, constituait l'exploitation la plus productive. Ensuite d'immenses fortunes, grossies par le pillage du monde, couvrirent le pays de villas et de *latifundia* qui le dépeuplèrent de cultivateurs libres. Enfin la navigation, amenant à bon marché les blés de Sicile, d'Afrique et de Sardaigne, fit aux derniers propriétaires cultivateurs une concurrence désastreuse. Cette guerre économique entre l'administration, qui nourrissait une populace oisive, et la propriété rurale s'est prolongée à travers le moyen âge jusqu'à nos jours. Les papes, revenus d'Avignon, essayèrent bien d'y remédier; mais la science de ces choses n'existait pas encore : de bonnes mesures étaient neutralisées par de mauvais expédiens, chaque changement de règne changeait les règles, tantôt des encouragemens artificiels, tantôt des restrictions nuisibles perpétuaient la ruine. Pie VI eut la pensée de rendre le commerce libre, mais en même temps il réglementait le travail, et l'idée juste se gâtait au contact de l'idée fausse. Ce fut Consalvi qui eut l'honneur de porter le premier coup décisif et de trancher le principal nœud de toutes ces erreurs; il fit cesser la lutte séculaire entre l'administration urbaine et la propriété agricole, en abolissant le monopole de l'une et en rendant à l'autre le droit de travailler et de vendre à sa guise.

Ce monopole, bien décrit par le comte de Tournon dans ses *Études statistiques sur Rome*, consistait en ceci : l'administration de l'*annone*, dirigée par le cardinal camerlingue, pouvait seule acheter certaines denrées de première nécessité, les grains, l'huile, le bétail, au prix qu'elle fixait elle-même, pour les revendre au peuple

à un prix également arbitraire et souvent à perte. On avait construit d'immenses greniers où s'entassaient les grains, de vastes caves pour les huiles. Il était défendu d'abattre les agneaux blancs, les noirs seuls étaient livrés à la consommation. D'autres produits étaient taxés selon les circonstances et le bon plaisir des magistrats de l'*annone*. Pour couvrir les pertes de la vente, on émettait des billets à rembourser plus tard. « A l'aide de quelques lignes, dit Consalvi, les papes faisaient en un jour ou deux fabriquer par le mont-de-piété ou par la banque du Saint-Esprit deux ou trois cents mille écus en papier, ce qui devait à la longue entraîner et entraîna en effet la ruine de l'état. » Ainsi la propriété agricole, pressurée d'abord par le monopole, l'était ensuite par l'impôt pour combler le déficit que le monopole avait causé, et ce beau système, inventé pour prévenir les disettes, les multipliait en décourageant la culture. Consalvi donc y porta la hache à l'aide d'une congrégation qui cette fois, mieux choisie et bien soutenue par le pape, le seconda loyalement; mais il lui en coûta de cruels déboires, et il s'éleva comme la première fois des résistances acharnées et redoublées, auxquelles tout autre aurait succombé. Le camerlingue de l'*annone* était le cardinal Braschi, neveu du précédent pape. Irrité de la diminution considérable dont cette réforme frappait ses revenus, il remua ciel et terre contre le ministre, souleva les nombreux agens de son administration, répandit des inquiétudes dans le peuple sur sa subsistance. « Il tourna contre moi toute sa fureur, dit Consalvi; chef des créatures de son oncle, il entraîna à sa suite une multitude de partisans... Il resta mon plus redoutable ennemi, et ce fut seulement après mon ministère qu'il se montra juste. Pendant la longue et terrible guerre qu'il me suscita, je n'opposai à ses actes que les marques les plus positives d'égards, d'estime et d'intérêt pour sa personne. »

De tels faits, dénoncés par un tel homme, sont précieux pour l'histoire. Les paroles de Consalvi couvrent de leur authenticité et de leur impartialité tout ce qu'ont pu postérieurement écrire de plus agressif les Farini et les d'Azeglio. Et ne croyez pas qu'il donne cela pour des faits accidentels et sans conséquence, il a soin au contraire de les montrer comme inhérens au gouvernement ecclésiastique à cause de son principe d'immobilité trop bien défendu par l'âpre égoïsme des priviléges. S'il est, dit-il, partout difficile de réformer et d'innover, cela devient surtout malaisé dans le régime pontifical. Là tout ce qui est vieux est comme consacré par son antiquité même, personne ne remarque que tout change dans ce monde; mais ce qui, à Rome plus que partout ailleurs, s'oppose aux réformes, « c'est la qualité de ceux qui y perdraient quelques

attributs de leur juridiction ou de leurs priviléges. » Il est difficile de vaincre de telles résistances, et le pape même est forcé d'y avoir égard. Ce sont des difficultés « qui fourmillent à Rome plus que partout ailleurs. » Il ne pense même pas que jamais ce gouvernement puisse par ses propres efforts se délivrer de cette chaîne d'abus, et si jamais il arrive à une forme régulière et à une administration juste et rationnelle, ce sera grâce à quelque révolution qui aura brisé le système et en aura balayé les débris. Aussi recommande-t-il à ses successeurs d'en profiter à la première occasion. « Si la Providence, dit-il, nous accordait une seconde résurrection, il serait à désirer que le nouveau pouvoir, trouvant tout changé et détruit, en profitât mieux qu'à la première restauration. En maintenant les constitutions et les bases du saint-siége, il faudrait surmonter de force les obstacles et faire tout ce qu'exigeraient l'altération des anciennes institutions, les abus introduits, les expériences faites, la différence des temps, des caractères, des idées et des habitudes. » Excellentes paroles que lui-même, de nouveau ministre après 1814, ne pourra réaliser, parce qu'alors la réaction intérieure et la pression de l'Autriche l'entraîneront avec son gouvernement du côté des résistances aveugles et absolues!

IV.

Après 1814 en effet, tout changeait de face, ou plutôt le véritable aspect du monde moderne commençait à se montrer. Depuis longtemps les armées avaient presque seules rempli la scène du monde; dans les dernières années surtout, des événemens énormes, roulant comme des déluges sur la face de l'Europe, avaient comme submergé et dérobé à la vue la société remaniée en 1789. Tout à coup, au premier apaisement, on voyait cette société reparaître, telle qu'une main puissante l'avait organisée dans l'ordre civil, et demandant à se développer de même dans l'ordre politique; elle reparaissait avec des idées, des principes, des intérêts, autrefois inconnus ou méconnus, mais qui avaient déjà pris corps et s'étaient mis en possession de leur droit. Elle avait choisi pour base, elle avait mis au fond de toutes ses pensées, de toutes ses volontés, la liberté de l'esprit, le droit de libre discussion sur toutes choses, religion, philosophie, législation, gouvernement. C'était encore toute la révolution. Les souverains qui l'avaient vaincue, et qui s'étaient assemblés à Vienne pour l'enchaîner, se sentaient eux-mêmes pris par elle, et sous l'étreinte des faits accomplis ils parlaient de transactions. Consalvi, envoyé au congrès comme plénipotentiaire du saint-siége, devait voir les choses de son point de vue romain; aussi s'arrêta-t-il troublé de-

vant ce mélange d'idées qu'il jugeait contradictoires. Son esprit, si clairvoyant et si dégagé dans le train ordinaire de son gouvernement, ne comprendra désormais plus rien au phénomène plus général qu'il a sous les yeux. « Je suis sorti, écrivait-il après une conversation avec Hardenberg, Nesselrode et Castlereagh, je suis sorti tout attristé de ce long entretien, où furent énumérées et discutées toutes les questions à l'ordre du jour... On espère dominer la révolution en la comprimant ou en la forçant au silence, et la révolution déborde même au milieu du congrès par toutes les fissures que des mains trop intéressées ou trop complaisantes lui ouvrent à plaisir... J'ai développé cette pensée à mes nobles interlocuteurs; mais les difficultés du temps et ce qu'on appelle si ingénument les aspirations modernes servent de contre-poids fatal à tous ces retours vers un ordre de choses plus stable... Nous ressemblons aux architectes de la tour de Babel, nous arrivons à la confusion des langues en posant les premiers fondemens de l'édifice. »

Comment ne voit-il pas qu'à une influence si générale, qui pénètre jusque chez les rois absolus « par toutes les fissures » des vieux pouvoirs ébranlés, il doit y avoir une cause générale aussi, qu'il serait bon d'étudier et de comprendre avant de la combattre? Mais, on le pressent, ce qui préoccupe Consalvi, c'est Rome. Ce qui l'effraie et le scandalise, c'est cette liberté de l'esprit, cette reconnaissance d'un droit à l'universel examen, que Rome, dans ses conditions exceptionnelles, ne peut admettre, mais qui s'installe de lui-même, comme un fait souverain, au cœur du nouveau système. Dans une Europe ainsi refaite, il ne trouve plus de place pour sa Rome d'autrefois; il la voit même, dans un prochain avenir, envahie par ces forces nouvelles qu'il se représente comme les organes du mal et de l'erreur exclusivement. L'ennemi donc, à ses yeux, c'est la presse. Il l'a osé déclarer à Louis XVIII aux Tuileries, au prince-régent à Londres, et ce dernier « partageait ses appréhensions bien plus promptement que le Bourbon aux idées libérales. » La presse est le mal permanent, la puissance anonyme, occulte, qui parle à toutes les passions. Jamais l'Europe « n'a été menacée d'une plus étonnante perturbation, » et cependant tout le monde veut en courir la chance, même les princes. « La lutte entre le bon et le mauvais principe ne sera jamais, dit-il, à armes égales... Ce sera de toute évidence au saint-siége, comme au fondement de toute vérité et de toute stabilité, que les journaux, une fois maîtres du terrain, adresseront leurs coups les plus terribles. Nous désarmons la citadelle et nous livrons la place à l'ennemi. *Un jour il y entrera avec armes et bagages.* »

Consalvi ne s'y trompe donc pas : c'est la restauration qui com-

mence, pour Rome, la grande épreuve et ce que nous avons appelé la seconde période. Pendant la première, disions-nous, la révolution avait opéré par la force, qui dans l'ordre moral ne prouve rien et n'achève rien. Pendant la seconde, elle va opérer par l'idée, se reconnaître, se définir, et montrer qu'à part tout son limon de passions humaines, elle roule pourtant dans le vrai courant de l'histoire. Sa maxime est que l'étude libre est le droit de l'intelligence, que l'examen sérieux est le chemin de la vérité, et que la raison bien conduite finit toujours par avoir raison. La maxime de Rome au contraire, exprimée ici par Consalvi, est que le « bon principe » n'est point de force à lutter contre le mauvais, que la seule vérité ne suffit pas à dissiper l'erreur, et qu'il y faut le bras du pouvoir exterminant l'hérésie. C'est sur ces deux maximes opposées que le combat va s'engager de nouveau pour un demi-siècle. Rome cherche donc des alliances; sa politique se noue à celle des monarchies absolues, et en particulier de l'Autriche, qui ne lui épargne pas les bons conseils. « Restez fort chez vous, monseigneur, écrit Metternich à Consalvi en 1819; tombez à bras raccourci sur les fous et les scélérats; écrasez les intrigans, et vous diminuerez les intrigues. Comptez en toute occasion et en toute sûreté sur l'appui que la bonne cause trouvera chez nous. » Ne dirait-on pas que cette vive et alerte épître soit devenue, sous les règnes suivans, la charte autrichienne de la restauration pontificale? Et voilà pourquoi le *motu proprio* de 1816, annoncé par Consalvi au congrès de Vienne, ne tint pas les promesses de son préambule; voilà pourquoi sous Léon XII on vit, parmi quelques améliorations de police et de finance, les formes judiciaires ramenées à l'extrême rigueur, l'instruction publique retournée en arrière, les progrès matériels abandonnés; voilà pourquoi le *memorandum* des cinq puissances de 1831 n'obtint que des résultats insignifians. A vrai dire, pouvait-il en être autrement aussi longtemps que « le bon principe, » jugé incapable de se soutenir lui-même, aurait besoin du bras de M. de Metternich? Qui donc pouvait se faire illusion? qui donc ne comprenait très bien que chacune de ces modestes réformes si humblement demandées en appellerait une autre, et puis une autre, que l'introduction en plus grand nombre des laïques dans l'administration en changerait l'esprit, qu'enfin au bout de tout cela on trouverait toujours devant soi ce monstre anonyme, la presse, avec l'examen, la liberté de conscience, et autres étrangetés subversives, inintelligibles, formidables? Il n'y avait donc rien à faire, si ce n'est résister jusqu'à rompre, et c'est ce qu'on fit. La forteresse tomba en 1848, et l'ennemi, selon la prédiction de Consalvi, « y entra avec armes et bagages. » Depuis lors, le pouvoir temporel dans

ses conditions vraies n'existe plus, et nul ne saurait imaginer comment ces conditions pourraient se rétablir.

Mais aucun esprit véritablement critique, quelle que soit sa croyance ou son incroyance, pour peu qu'il échappe aux préjugés d'école et aux acrimonies du moment, et qu'il ait appris de l'histoire à suivre dans la société et dans l'homme les racines et les attaches des idées religieuses, ne croira que cette destruction d'une forme temporaire devenue plus nuisible qu'utile puisse atteindre la vitalité d'une institution aussi vaste et aussi profonde que le catholicisme. Rien d'essentiel ne meurt ici, qu'on en soit bien sûr : c'est seulement la vie qui veut prendre un autre cours. Ce qui meurt, c'est un organisme épuisé, déja raidi et froid, qui ne marche plus; la vie cherche à quitter cette forme éteinte pour entrer dans une autre qui la remplace. Voilà le vrai sens de l'événement que nous avons sous les yeux. Le règne même de Pie IX en est la preuve, et il suffira de jeter, en finissant, un rapide regard sur les actes de ce règne pour reconnaître qu'il porte le caractère d'une transition, pénible, il est vrai, involontaire et combattue, mais certaine et forcée, entre l'ancien régime et le nouveau, entre la tradition d'intolérance et l'avénement de la liberté.

Nous pouvons en effet ranger ces actes en deux séries parallèles. Les uns, opérés à la faveur de la réaction qui suivit, dans certains états catholiques, les renversemens de 1848, procèdent du principe d'intolérance : ce sont les concordats conclus dans les quinze dernières années. Les autres, appliqués à des pays protestans, n'ont pu l'être qu'à la faveur du principe de liberté religieuse qu'on y professe : ce sont les évêchés fondés et les institutions introduites dans ces pays.

Les concordats conclus alors avec la Toscane, l'Espagne, l'Autriche, et quelques autres états de l'Europe et de l'Amérique, tendaient tous à supprimer la liberté des cultes et à mettre la foi sous la protection de la loi civile. Comme moyens pratiques, et sauf des réserves variables selon les lieux et nécessitées par les circonstances, *ratione temporum*, ils accordent au clergé la surveillance de la librairie, la censure des livres, la faculté indéfinie d'acquérir en main-morte. Le concordat espagnol interdit l'exercice public de tout culte dissident; mais celui qui surtout émut l'Europe, ce fut le concordat autrichien de 1855. C'est là qu'on vit, comme un signe de reflux violent vers le moyen âge, renaître des coutumes que toutes les monarchies catholiques avaient depuis longtemps combattues et détruites, telles que les tribunaux ecclésiastiques chargés de juger en matière civile, sauf certains cas, les causes où des clercs étaient impliqués, une pénalité et des prisons à part pour

les prêtres condamnés pour crimes ou délits, etc. Partout la maxime qui veut que l'église soit un corps armé de priviléges et de pouvoirs pour défendre le « bon principe » par la force séculière est soigneusement posée; la « raison des temps » seule en limite l'application. Que sont devenues ces créations d'une réaction passagère? Partout inexécutés, ou suspendus, ou menacés d'une prochaine révocation, les concordats ne sont déjà plus qu'une cause d'irritation profonde pour les uns, d'inquiétude et d'embarras pour les autres; la même « raison des temps » qui les avait mutilés à leur naissance les démolit de fait. Comme expression d'un système, ils n'ont servi, avec les autres manifestations du même esprit, qu'à exaspérer les oppositions et à donner plus d'élan à la sape qui bat les fondemens de l'église. La tendance qu'ils réalisent a jeté la discorde dans les rangs mêmes des croyans fidèles. Les seuls qui, dans les pays libres, eussent quelque prise sur le siècle en lui offrant la transaction de la liberté ne sont plus qu'une troupe enfoncée et battue entre deux feux, perdue dans la contradiction de ses principes, et forcée de se réfugier dans l'ambiguïté des interprétations ou dans de trop adroites réticences. Voilà le succès des actes fondés sur les principes de l'ancien régime ecclésiastique.

Parallèlement à cette série de conventions avec les états catholiques, Pie IX a exercé dans les états protestans d'autres pouvoirs, ceux de la liberté. En dépit de l'église établie d'Angleterre et de toutes les sectes dissidentes, malgré les clameurs et les démonstrations populaires, les sermons dans les temples et les discours au parlement, malgré la loi même, impuissante devant la liberté religieuse, il a tracé sur le sol anglais des circonscriptions diocésaines en y affectant des titres. On a vu, après trois siècles, et pour la première fois depuis Wolsey, un cardinal anglais vainqueur, de par la liberté de conscience, de son gouvernement et de son pays même s'y montrer partout et représenter à Rome le royaume d'Henri VIII. Il y a peu de jours, sa dépouille mortelle, que la populace, au siècle dernier, eût jetée au vent, traversait paisiblement Londres, au milieu d'une foule immense et respectueuse, dans l'appareil funèbre qui exprimait sa dignité. Ainsi l'Angleterre, enchaînée par ses propres principes, reconnaît l'impossibilité de ressusciter chez elle, même contre un adversaire intolérant, l'intolérance d'un autre âge, et si, en ce moment même, le vieux protestantisme exclusif demande encore au parlement la répression du papisme, il ne l'obtiendra pas. La Hollande aussi, forteresse autrefois de l'âpre et ombrageux calvinisme, concéda, sous un ministère libéral, au principe de la liberté, la création de cinq siéges épiscopaux catholiques.

Ces actes, et d'autres semblables, produits au nom du droit moderne, ces moyens développés par l'église en sa simple qualité d'église libre dans des états libres, sans autre protection séculière que celle du droit commun, sont-ils frappés de stérilité comme les concordats d'intolérance dont ils sont contemporains? Non, ils se maintiennent au contraire avec une solidité et une sécurité proportionnelles à la largeur de base des institutions qui les ont acceptés. Ainsi les grandes transactions accomplies sous ce règne en vertu de l'ancien régime ecclésiastique, loin de produire le bien au point de vue même de l'église, n'ont abouti qu'au néant ou au mal; toutes celles qui sont faites sous la protection du droit fondamental de la société moderne subsistent, et permettent à l'église de développer, sans autre limite que la liberté des autres, toute la force qui est en elle.

Voilà sans doute un signe du temps, s'il en fut. C'est un de ces exemples où l'on voit les choses encore enveloppées d'ombre se remuer d'elles-mêmes, et indiquer le chemin qu'elles veulent suivre. Lors donc que la nécessité des circonstances, qui est la parole de Dieu, a dit son dernier mot, quand toutes les résistances sont épuisées et toutes les responsabilités couvertes, n'est-il pas temps de reconnaître, avec Chiaramonti, avec Pacca, ce qu'il y a, pour la papauté, de ressources et de grandeurs dans le nouvel âge qui s'ouvre devant elle? N'est-il pas temps qu'elle puise désormais son indépendance, non plus dans des institutions caduques, mais dans son âme délivrée de leur poids et rajeunie, sa force, non plus dans des lois de police, mais dans de nouveaux élans de la pensée, qu'elle laisse tomber, si elle a foi en sa propre vitalité, une dépouille usée qui n'en a plus, qu'elle écoute enfin la forte voix du grand Dante, qui l'accusa souvent en la vénérant toujours, et qui lui crie encore : « Sépare-toi, âme vivante, de ceux-là qui sont morts ! »

Anima viva,
Partiti da cotesti che son morti!

LOUIS BINAUT.

LE

SCEPTICISME MODERNE

PASCAL ET KANT.

Le Scepticisme. — Énésidème, Pascal, Kant, par Émile Saisset. Paris 1865.

Il est remarquable que les deux puissances les plus affirmatives et les plus dogmatiques qu'il y ait sur la terre, je veux dire la théologie et la science, aient l'une et l'autre un secret penchant pour le scepticisme dans les matières qui sortent de leur domaine. L'une et l'autre, dont l'accord est si difficile sur tout le reste, s'entendent assez volontiers dans leur défiance commune envers la philosophie. Fières toutes deux du critérium d'absolue vérité qu'elles croient posséder, elles regardent avec dédain les tentatives incertaines et toujours renouvelées des métaphysiciens et des philosophes, et souvent elles se sont liguées contre la prétention de la raison humaine à pénétrer par ses seules forces les mystères de l'invisible.

Le théologien, appuyé sur la base solide d'une autorité extérieure, ou, même à défaut de cette autorité, qui assez souvent peut chanceler, sur un critérium tout intime, supérieur à tout contrôle et à toute discussion, la foi, — le théologien, dis-je, si éclairé qu'il soit, ne peut se défendre d'un sentiment de pitié pour ceux qui, sans autre gouvernail que la raison, osent braver l'océan des opinions humaines, et croient pouvoir s'y diriger avec assurance. Je ne dis pas sans doute que la théologie enseigne dogmatiquement le scepticisme philosophique, car je sais au contraire qu'elle

l'a souvent condamné; mais, tout en le condamnant, il est bien rare qu'elle ne manifeste pas quelque sympathie pour lui : elle y retombe toujours plus ou moins à son insu. Tout en reconnaissant une certaine valeur spéculative à la raison, elle se défie d'elle dans la pratique; elle ne lui accorde qu'une très faible action sur la vie humaine, et conteste son droit à gouverner et à améliorer les sociétés. Si telles sont les dispositions des théologiens en général, il n'est pas étonnant que de temps à autre on voie s'élever quelques esprits violens et passionnés, qui, déchirant les voiles, mettant à nu les racines des choses, prenant plaisir à voir « la superbe raison froissée par ses propres armes, et la révolte sanglante de l'homme contre l'homme, » sacrifient sans mesure la raison à la foi, et prétendent édifier la religion sur la base ruineuse d'un absolu pyrrhonisme. Tel a été Pascal au XVIIe siècle, tel encore de nos jours l'abbé de Lamennais.

La science, de son côté, a également un critérium qu'elle considère comme infaillible : c'est l'expérience, aidée du calcul; je ne parle pas de cette expérience interne de la conscience, dont chacun peut toujours, s'il le veut, récuser l'autorité, mais de l'expérience des sens, qui, aidée de tous les moyens les plus ingénieux et les plus subtils de la méthode et de l'analyse, confirmée par les déductions du calcul, met sous les yeux de tous avec une rigueur irrécusable les faits de l'univers sensible, ainsi que les rapports constans et universels, c'est-à-dire les lois de ces faits. Une fois qu'une question a été tranchée par l'expérience, il n'y a plus de débat : partout la même solution est acceptée et enseignée; philosophes ou croyans, catholiques ou protestans, déistes ou athées, tous s'y soumettent. Il n'y a qu'une physique et qu'une géométrie, et c'est là qu'on peut dire en toute vérité : La science a parlé, la cause est entendue. Bien plus, le nombre de ces vérités universellement admises augmente sans cesse; aucune ne se perd, et de nouvelles viennent toujours s'ajouter aux précédentes. Enfin la certitude incomparable de ces sortes de vérités se démontre encore par les innombrables applications qui en sont faites, qui vérifient la solidité du principe en même temps qu'elles améliorent et perfectionnent la condition de la société. Telles sont les raisons pour lesquelles les savans comme les théologiens contemplent avec quelque indifférence, et souvent même avec une hostilité prévenue, les systèmes philosophiques, toujours en lutte les uns contre les autres, toujours vaincus, toujours renaissans, et dont aucun ne paraît avoir jusqu'à présent réussi à établir définitivement une seule vérité à l'abri de toute controverse et de toute interprétation contradictoire. Ce genre de scepticisme est, en pratique, l'état d'esprit de la plupart des sa-

vans : il est philosophiquement représenté parmi nous par l'école de M. Littré, par l'ingénieux et subtil M. Cournot; parmi les lettrés, il compte un adhérent de la plus rare intelligence, et merveilleusement apte à toutes les choses de la pensée, M. Sainte-Beuve; il a été exposé par M. Renan avec toutes les grâces et toutes les facettes de son talent. On peut dire néanmoins que c'est parmi les philosophes eux-mêmes que le scepticisme scientifique a trouvé, à la fin du siècle dernier, son plus sérieux, son plus profond interprète, Emmanuel Kant, le plus grand des philosophes allemands, l'un des plus grands philosophes modernes.

Pressé entre le théologien et le savant, il faut avouer que le philosophe est dans une situation assez pénible. A l'égard du premier, il est lui-même un savant : il est exigeant, interrogateur, difficile à contenter; il relève les contradictions de ses adversaires, et se fait gloire de ne rien accepter qui ne lui paraisse évident; mais à l'égard des savans le rôle du philosophe change, et il n'est pas loin de ressembler à un théologien. Il est alors sur la défensive : il demande à ne pas être serré de trop près, il accorde qu'il y a des difficultés, des obscurités; il se retranche derrière la morale; il s'indigne, il s'émeut, il en appelle à la foi du genre humain. Le philosophe est en un mot déchiré entre deux tendances contraires : d'une part, il craint d'être entraîné au mysticisme et au surnaturalisme, de l'autre au matérialisme et à l'athéisme. La philosophie de notre temps avait essayé d'échapper à ce double péril en se séparant énergiquement et de la théologie et des sciences, et en ne leur permettant pas de mettre le pied chez elle ; mais une telle situation n'a pu durer. La théologie d'une part, les sciences de l'autre ont protesté contre un isolement aussi arbitraire. Les philosophes eux-mêmes semblent avoir éprouvé le besoin d'en sortir. Ici toutefois se manifesteraient volontiers deux tendances différentes qui, à un moment donné, pourront avoir d'importans résultats. Les uns, en effet, seraient assez tentés de s'allier aux théologiens, au moins à ceux d'entre eux qui ne sont pas aveuglément et systématiquement ennemis de la raison et de la liberté; les autres, au contraire, auraient plutôt un secret penchant qui les entraînerait vers les savans, et ils donneraient volontiers la main à ceux d'entre eux qui ne seraient pas systématiquement ennemis de toute pensée spiritualiste. D'une part, une philosophie un peu plus théologique que par le passé, de l'autre une philosophie un peu plus scientifique, telles sont les nuances qui s'accusent déjà parmi nous. C'est ainsi qu'on essaierait de désarmer (peut-être au risque d'être un peu désarmé soi-même) les deux classes d'adversaires que nous avons signalées, et de conjurer ce double scepticisme si funeste à l'humanité et à la

philosophie, le scepticisme scientifique et le scepticisme théologique.

Les faces nouvelles que tend à prendre parmi nous l'éternel problème de la certitude n'avaient sans doute point échappé au pénétrant et généreux esprit, l'une des gloires du spiritualisme français, qui s'était proposé de consacrer toutes les forces de sa maturité à une histoire du scepticisme, et qui a été si tristement interrompu par la mort dans cette œuvre à peine commencée : je veux parler de M. Émile Saisset. De cette histoire, qui eût été sans doute l'un des plus curieux livres de notre temps, grâce à la beauté du sujet et à l'éminent talent de l'auteur, il ne reste aujourd'hui que des fragmens dont les uns déjà publiés, les autres inédits, viennent d'être réunis avec un soin religieux par son frère, M. Amédée Saisset, lui-même excellent professeur de philosophie de l'Université (1). Parmi les divers morceaux dont se compose ce volume, on remarquera l'étude sur Énésidème, le plus grand sceptique de l'antiquité. Ce travail très étendu, l'une des thèses les plus remarquables de la faculté des lettres de Paris, l'un des meilleurs morceaux philosophiques de l'auteur, était depuis longtemps fort estimé par les bons juges, et il résume à lui seul en quelque sorte toute l'histoire du scepticisme ancien ; mais il était devenu fort rare, comme les travaux de ce genre : les amis les plus intimes de l'auteur ne l'avaient même pas. C'est donc rendre un vrai service à la science que de le publier de nouveau. On remarquera encore quelques écrits de philosophie théorique, tous relatifs à la question du scepticisme, et où se rencontrent beaucoup de vues personnelles et originales; mais ce qui donne à ce nouveau volume son plus grand prix, ce qui nous a paru de nature à provoquer le plus de réflexions intéressantes, c'est un travail entièrement inédit sur le scepticisme de Pascal, où l'auteur a touché, avec autant de fine réserve que de hardiesse, aux points les plus délicats des rapports de la religion et de la philosophie. Une étude sur Kant, publiée autrefois dans la *Revue*, complète ces travaux sur le scepticisme des temps modernes. Par ces deux morceaux, M. Saisset atteignait dans ses racines les plus profondes le scepticisme contemporain.

Lui-même indiquait ce but et cette occasion à ses recherches dans la leçon éloquente et spirituelle par laquelle il ouvrit, au mois de décembre 1861, son cours sur l'histoire du scepticisme. Voici en

(1) Indépendamment des volumes sur *le Scepticisme* (chez Didier), M. Amédée Saisset a encore publié deux volumes de son frère dans la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*, chez Germer Baillière, le premier intitulé *l'Ame et la Vie*, le second *Fragmens et Discours*. Ces deux volumes achèvent et complètent de la manière la plus intéressante l'œuvre philosophique de M. Émile Saisset.

quels termes il décrivait, dans ce discours, le scepticisme théologique : « Les théologiens, disait-il, quoique adversaires déclarés du matérialisme, s'accordent avec lui pour nier ou tenir à l'écart la philosophie. Il y a les violens qui disent : La philosophie est une chimère, la philosophie est un bavardage. Il y a les doux, les mielleux, les moelleux qui disent : La philosophie n'est pas impuissante; mais qu'elle est insuffisante! qu'elle est stérile! qu'elle est faible! Combien sa place est petite! Il appartient à la théologie d'habiter et de remplir le temple de la vérité. Quant à la philosophie, on ne la chasse pas, mais on la conduit tout doucement dans le vestibule; on la charge d'ouvrir la porte et de chasser les gens sans aveu qui rôdent autour. » Il caractérisait en même temps le scepticisme scientifique en termes non moins vifs et non moins vrais. « Je sais qu'il y a des faits sensibles, je sais que ces faits ont des rapports de concomitance qu'on appelle des lois; je ne sais rien de plus. Y a-t-il des forces? y a-t-il des fins? Je l'ignore. L'homme est-il esprit ou matière? Je n'en sais rien. Existe-t-il un principe vital, une âme? Je l'ignore. Enfin y a-t-il un Dieu? C'est ce que j'ignore le plus. Je ne suis pas athée. L'athéisme s'oppose au théisme, et je ne suis ni pour ni contre Dieu. Je ne m'en occupe pas. »

A ces deux classes d'adversaires, M. Émile Saisset répondait « que si un peu de philosophie mène au scepticisme, beaucoup de philosophie en éloigne, et assoit l'esprit dans un dogmatisme limité, mais inébranlable. » Telle est pour nous aussi la vérité. Un dogmatisme absolu tombe dans la chimère; un scepticisme absolu se dévore lui-même et se condamne au silence. Il faut un dogmatisme, mais un dogmatisme limité. L'exemple des excès où sont tombés de part et d'autre, dans un sens opposé, Pascal et Kant attestera la solidité de cette conclusion.

I.

Un fait bien remarquable, c'est la prédilection particulière de notre siècle pour Pascal, et surtout pour le livre des *Pensées*. Ce n'est pas sans doute que *les Provinciales* nous laissent indifférens; c'est un beau, un charmant livre, mais qui ne passionne plus, tant il a eu raison; tout au plus, quand recommencent quelques-unes de ces émeutes périodiques de l'opinion dont les jésuites sont de temps en temps l'objet et dont ils ont aujourd'hui l'habitude, tout au plus alors s'échauffe-t-on encore un peu pour ou contre *les Provinciales;* mais ce n'est que la surface de notre esprit qui est agitée. Les *Pensées* au contraire remuent le cœur, et le plus pro-

fond de notre cœur. C'est là pour nous qu'est le véritable Pascal. C'était le contraire aux siècles passés : au XVIIe siècle, on disait bien de M. Pascal qu'il était un beau génie, mais on entendait surtout parler de l'auteur des *petites lettres*. Quant aux *Pensées*, elles ne semblent pas avoir été vivement goûtées par les contemporains : quelques paroles de Nicole, citées par M. Cousin, nous apprennent que les amis mêmes de l'auteur en étaient médiocrement satisfaits. Mme de Lafayette avait dit : « C'est méchant signe pour ceux qui ne goûteront pas ce livre. » Nicole répondit : « Pour vous dire la vérité, j'ai eu jusqu'ici quelque chose de ce méchant signe. J'y ai bien trouvé un grand nombre de pierres assez bien taillées et capables d'orner un grand bâtiment, mais le reste ne m'a paru que des matériaux confus, sans que je visse assez l'usage qu'il en voulait faire. » M. Cousin a fait également remarquer le silence universel des contemporains; pas un mot dans Fénelon, dans Malebranche, dans Bossuet. On croyait trop alors, et trop paisiblement, pour être sensible à une apologie aussi ardente et aussi troublante que celle de Pascal. Je me représente en particulier Bossuet lisant les *Pensées :* ou je me trompe fort, ou il devait en être singulièrement scandalisé, lui qui ne supportait même pas la foi si pure et si entière de Fénelon, parce qu'elle était trop subtile. Cette logique à outrance, ce défi perpétuel jeté à la raison, ces mots terribles sur l'ordre factice des sociétés, ce mépris de la raison commune et des vérités moyennes, ce besoin de démonstrations rares, ce renversement de toutes choses, ce style heurté et violent, tout ce qui confondait et révoltait le solide bon sens de Nicole devait profondément déplaire à la majestueuse et impassible raison du grand évêque du grand siècle. Cet étrange personnage, géomètre et théologien, écrivain sans le savoir, plaisant et tragique, jugeant la vie comme Shakspeare et mourant comme un moine du moyen âge, n'était certainement pas de la famille de Bossuet, ce grand représentant de la discipline théologique.

Si Pascal a été peu goûté au XVIIe siècle parce qu'il ne croyait pas assez, il ne l'a pas été non plus au XVIIIe, parce qu'il croyait trop : les uns le trouvaient téméraire, les autres fanatique; les uns étaient inquiets de son scepticisme, les autres peu sympathiques à sa foi. L'esprit critique du XVIIe siècle n'aimait pas l'enthousiasme religieux. Voltaire ne pardonnait à Polyeucte qu'à cause des amours de Sévère et de Pauline, il pardonnait de même à Pascal pour quelques-unes de ses maximes philosophiques; mais en général il ne voyait en lui qu'un fanatique éloquent. Condorcet en jugeait de même, et, dans son édition de Pascal, il répandait un froid géométrique sur les pensées les plus pathétiques et les plus touchantes.

Il est facile de comprendre maintenant pourquoi notre siècle a plus aimé Pascal qu'aucun des deux autres qui nous ont précédés : son scepticisme, qui scandalisait le XVIIe siècle, est précisément ce qui nous plaît en lui. Nous l'aimons pour avoir douté, pour avoir souffert, pour avoir appelé la lumière en gémissant; mais en même temps que nous aimons et que nous comprenons son doute, nous aimons aussi et nous comprenons sa foi. Il y a aujourd'hui bien peu de croyans qui n'aient quelque sympathie pour le doute, bien peu de sceptiques qui n'aient quelque sympathie pour la foi. Dans la poésie, l'enthousiasme religieux nous plaît et nous émeut autant qu'il choquait au siècle dernier, et nous préférons Polyeucte à Sévère; la poésie lyrique de notre temps a dû à la foi religieuse quelques-uns de ses plus beaux accens. Autant nous sommes émus par les invectives hardies de Pascal contre la raison humaine, contre les lois de la société, je dirais presque contre les preuves traditionnelles et banales de la religion, autant nous le sommes de sa pieuse humilité et des effusions religieuses qui s'échappent de son cœur. La *Prière sur les maladies*, *le Mystère de Jésus*, *l'Amulette* elle-même nous émeuvent profondément, et nous ne sommes pas persuadés qu'un enthousiaste soit nécessairement un fou. Enfin Pascal est un de nous, car ce qui domine en lui est aussi ce qui domine en ce siècle, une foi qui doute et un doute qui veut croire. Si de ces deux choses, la foi ou le doute, l'une triomphait définitivement, Pascal perdrait peut-être une partie de son prix; mais il est à craindre que ce partage ne dure encore longtemps, et que Pascal ne reste par là le plus fidèle et le plus profond interprète de nos déchiremens et de nos douleurs.

Aussi voyons-nous que la plupart des grands écrivains, des critiques considérables de notre temps se sont exercés au portrait de Pascal, et ce qui est digne de remarque, c'est qu'ils y ont presque tous réussi. Chateaubriand, M. Villemain, M. Sainte-Beuve, M. Nisard lui ont dû tous quelques-unes de leurs plus belles pages; mais parmi tous ces écrivains, tous ces critiques, celui qui s'est emparé de Pascal de la manière la plus triomphante a été M. Cousin. Il a rendu à Pascal son texte authentique et original; il en a retrouvé un fragment sans prix, et par le sujet, et par la manière, le *Discours sur les passions de l'amour;* il a jugé l'écrivain en quelques lignes souveraines où le souffle du grand critique a passé. Enfin, dans un morceau des plus approfondis, il a établi avec un surcroît de preuves et une dialectique irrésistible ce que l'on savait sans doute, mais sans le bien comprendre et sans y trop penser, le scepticisme philosophique de Pascal (1). Après que tant et de si

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1844 et du 15 janvier 1845.

grands maîtres avaient touché à cet inépuisable sujet, quel honneur pour M. Havet d'avoir su encore trouver de quoi nous intéresser et nous émouvoir! Cette plume si fine et si rare, qui s'est trop économisée, nous donnait en tête d'une édition fidèle des *Pensées* de Pascal une introduction lumineuse et animée, qui mettait en relief quelques-uns des traits éminens du grand maître, oubliés par d'illustres prédécesseurs.

Parmi les écrivains qui auront parlé de Pascal, de son scepticisme et de sa foi avec le plus de force et d'émotion, il faudra maintenant compter M. Émile Saisset, qui a laissé sur ce sujet, avons-nous dit, un certain nombre de leçons à peine rédigées, mais pleines de souffle, et qui seront lues encore après ce que M. Cousin a écrit. Peut-être est-ce dans ces leçons que M. Saisset s'est le plus livré lui-même. Esprit circonspect et réservé la plume à la main, il s'abandonnait beaucoup plus devant ses auditeurs : sans être entraîné par sa parole, ou plutôt précisément parce qu'il s'en sentait maître, il ne craignait pas certaines expansions; il semblait que la présence même du public vivant lui inspirât plus de confiance que ce public abstrait et invisible auquel on parle en écrivant. De là une liberté pleine de mouvement, qui compense dans ces leçons ce qui peut leur manquer pour la perfection du style et le développement de la pensée. Du reste, les *Pensées* de Pascal, ces débris sublimes d'un monument interrompu, pourraient-elles avoir un plus sincère, un plus touchant écho que ces leçons mutilées, fragmens aussi d'un monument philosophique dont une même jalousie du destin n'a pas permis l'achèvement?

M. Émile Saisset distingue au XVIIe siècle trois sortes de scepticisme : le scepticisme janséniste, le scepticisme jésuitique, le scepticisme érudit; le premier représenté par Pascal, le second par Huet, le troisième par Bayle. Celui-ci, selon les mots de Voltaire, est « l'avocat-général du scepticisme; mais il ne donne pas ses conclusions. » Quant à Huet, M. Saisset a laissé de lui un portrait charmant. « Huet, dit-il, est un homme du monde; ce n'est pas l'Alceste, c'est le Philinte du scepticisme théologique. Il insinue le scepticisme plutôt qu'il ne le professe. Il le verse à petites doses, d'abord dans *la Démonstration évangélique*, puis dans les *Questions d'Aulnay sur l'accord de la foi et de la raison*. Il ne se montre à visage découvert que dans son *Traité de la faiblesse de l'esprit humain*. Je dis à visage découvert, et j'ai tort : ce genre d'esprit a toujours un masque. Huet admet qu'il y a des vraisemblances à défaut de vérités. Il admet même des clartés et des certitudes, mais des clartés qui ne sont pas tout à fait claires et des certitudes qui ne sont pas tout à fait certaines, un peu à la manière de ces grâces suffisantes qui ne suffisent pas. A cette marche oblique, douce-

reuse, gracieuse, accommodante, ne reconnaît-on pas l'habile et insinuante compagnie de Jésus? On me dira : Huet n'était pas jésuite; c'est vrai, mais il logeait chez eux; il était leur ami, leur hôte. Il passa chez les jésuites de la rue Saint-Antoine les vingt dernières années de sa vie et leur légua sa bibliothèque. Il avait pris l'air de la maison. »

Tel n'était pas l'ardent et mélancolique auteur des *Pensées*, de cet adversaire implacable de la molle casuistique de son temps, de celui qui dans les derniers jours de sa vie, bien loin de se repentir des *Provinciales*, disait encore : « Si j'avais à les refaire, je les referais plus fortes. » Pascal n'a jamais reculé devant aucune conclusion. Il est même plus enclin à exagérer sa pensée qu'à la voiler. Son scepticisme sera donc aussi hardi dans la forme que dans le fond. Cependant ce scepticisme a donné lieu à des interprétations différentes. Lorsque M. Cousin, en 1844, souleva cette question, deux opinions se produisirent. Selon les uns, Pascal avait seulement voulu montrer l'insuffisance de la philosophie et de la raison, sans cependant condamner l'une et l'autre en termes absolus. Suivant les autres, ce n'est pas seulement l'insuffisance, c'est l'impuissance radicale de la raison et de la philosophie, c'est le scepticisme sans mesure et sans frein que nous trouvons dans les *Pensées* de Pascal. M. Saisset pense que les deux opinions sont également vraies. Tantôt Pascal fait la part à la raison, tout en la déclarant insuffisante; tantôt il lui refuse tout, et se range parmi les pyrrhoniens absolus.

Lorsque Pascal nous dit en effet : « Il faut savoir douter où il faut, *assurer où il faut*, se soumettre où il faut, » lorsqu'il dit : « Il faut commencer par montrer que la religion n'est point contraire à la raison, ensuite qu'elle est vénérable, en donner le respect, la rendre ensuite aimable, faire souhaiter aux bons qu'elle fût vraie, enfin montrer qu'elle est vraie, » n'est-ce pas là la méthode d'un sage apologiste qui veut fonder la religion sur une solide philosophie, et non l'établir sur les ruines de la philosophie même? « La foi, ajoute-t-il encore, dit bien ce que les sens ne disent pas, mais non pas le contraire de ce qu'ils voient. — Elle est au-dessus et non pas contre. » Ainsi il ne condamne pas absolument la nature et la raison. Ce qu'il affirme, c'est que la philosophie est insuffisante à satisfaire, à consoler, à fortifier l'âme de l'homme. La science ne suffit pas; il faut l'amour, il faut la grâce, il faut la foi. « Qu'il y a loin, dit-il, de la connaissance de Dieu à l'aimer! » Bossuet avait exprimé aussi la même pensée en ces termes éloquens : « Malheureuse la connaissance qui ne se tourne pas à aimer! » Pascal dit encore : « Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point. » Ce n'est donc pas précisément la raison en elle-même que Pascal

conteste, c'est sa valeur pratique, efficace pour la vie et pour le salut. Là au contraire est le triomphe du christianisme. « Nous ne connaissons Dieu, dit-il, que par Jésus-Christ; sans ce médiateur est ôtée toute communication avec Dieu. » C'est de la même manière que jadis saint Augustin était arrivé au christianisme. Les platoniciens, disait celui-ci, lui avaient révélé Dieu, mais sans lui donner le moyen qui y conduit. Ce moyen, ce chemin, c'est Jésus-Christ, selon la parole : « Je suis la voie, je suis la vie. » La voie et la vie, voilà, selon les chrétiens, ce que la philosophie ne donne pas; voilà pourquoi elle est non impuissante, mais insuffisante. Si Pascal était resté dans ces termes, il serait d'accord avec tous les théologiens et avec la doctrine universelle de l'église, car il est de toute évidence que, si la philosophie n'était pas insuffisante, la foi serait inutile.

Après avoir ainsi posé le problème, M. Émile Saisset aurait pu, dans ses leçons de la Sorbonne, en éluder, en ajourner la solution. De graves et délicates convenances semblaient l'y autoriser. Il ne le fit pas, et on remarquera avec quelle netteté et franchise de parole il défendit en cette circonstance les droits et le rôle de la philosophie. Jusqu'à quel point la philosophie est-elle insuffisante? Voilà ce qu'il fallait chercher. M. Saisset n'hésite pas à reconnaître qu'elle l'est pour la grande masse du genre humain, pour cette multitude d'hommes qui n'ont pas de loisirs, qui ont à peine le temps d'étudier, de lire, de penser. Elle ne suffit guère davantage aux âmes poétiques, qui ont besoin de symboles non-seulement pour charmer leur imagination, mais pour captiver leur raison. Elle ne suffit pas aux âmes mystiques, qui veulent avec Dieu un commerce affectueux et familier : témoin cet admirable dialogue de Pascal et de Jésus-Christ dans *le Mystère de Jésus*, fragment découvert par M. Faugère. A toutes ces âmes la philosophie ne suffit pas; elle ne donne pas un commerce direct, immédiat entre l'homme et Dieu. Elle donne de Dieu une connaissance spéculative; elle n'en donne pas une vue précise, un goût sensible et pratique. De là vient qu'elle n'a jamais pu organiser un culte ni au temps de l'école d'Alexandrie, qui voulut régénérer le paganisme, ni au XVIIIe siècle, où l'on inventa la théophilanthropie, la déesse Raison, le culte de l'Être suprême, ni de nos jours, où les saint-simoniens ont essayé de parodier le culte catholique, tout en organisant la dictature de l'industrie et en donnant le bien-être comme fin suprême à la destinée humaine.

Mais, si la philosophie est insuffisante pour un grand nombre d'hommes, elle ne l'est pas cependant pour tous. La philosophie convient et suffit, selon M. Émile Saisset, à trois classes d'hommes :

d'abord à ceux qui veulent voir clair en toutes choses et qui s'arrêtent dans leurs affirmations là où commence l'obscurité, ce sont les esprits *cartésiens*, — en second lieu aux esprits défians qui ont un vif sentiment du réel, un grand mépris des choses chimériques, et qui surtout ne veulent pas être dupes : ce sont les esprits *voltairiens*. Enfin il est une dernière classe d'esprits, la plus rare de toutes : ce sont ceux chez lesquels une volonté fortement trempée est capable de se déterminer par les seuls conseils de la raison, ce sont les esprits *socratiques* ou *stoïciens*. « Pourquoi la philosophie, dit M. Saisset, ne suffirait-elle pas à de telles âmes? La philosophie leur donne une religion, puisqu'elle leur donne la foi en Dieu; elle leur donne une morale, puisqu'elle leur enseigne le devoir. Elle leur donne même une certaine piété, puisqu'elle leur inspire la foi en la Providence, par suite la résignation, non pas une résignation passive et forcée, mais une résignation volontaire et douce, celle qui dit dans la douleur même : *Fiat voluntas tua*. Enfin elle leur donne l'espérance. Socrate n'est pas sûr de l'autre vie; mais il ne regrette pas d'avoir agi comme s'il y en avait une, et il l'espère de la bonté des dieux. Ainsi le philosophe ne manque ni de religion ni de piété. Il croit en Dieu. Il l'adore et le contemple avec ravissement dans la beauté de ses œuvres. Il prie, il espère. »

Cette leçon hardie, où M. Émile Saisset divisait d'une main si ferme l'humanité en deux classes, les âmes religieuses et les âmes philosophiques, dut soulever de vives objections, non malveillantes, mais inquiètes, mais émues, et qui amenèrent notre ami à s'expliquer encore avec plus de fermeté et de précision. On lui reprocha d'avoir fait de la philosophie un privilégé aristocratique, d'avoir parlé comme ceux qui disent qu'il faut une religion au peuple. M. Saisset répondit avec énergie à ces pressantes instances. Il blâmait ceux qui disent que la religion n'est nécessaire qu'au peuple. Il y a des âmes très éminentes, très cultivées, qui ont besoin d'une religion positive. « J'ai cité Pascal et saint Augustin, disait-il : est-ce là le peuple? La religion est bonne pour ceux qui ont le besoin et le pouvoir d'y croire. » On insiste et on dit : « Vous admettez donc que certaines âmes n'ont ni le besoin ni le pouvoir de croire au surnaturel et peuvent s'en passer? — Oui, Socrate, Platon, Caton, Marc-Aurèle, Épictète, ont vécu heureux et honnêtes sans avoir de religion positive. Il est des sages modernes qui, sans avoir le prestige qui couronne ces grands noms, témoignent que la droiture, la vertu et même la piété n'ont pas besoin de religion positive. » Un autre adversaire, serrant la question de plus près, voulut attirer M. Saisset sur le terrain brûlant du surnaturel et des miracles. Celui-ci ne recula pas devant cet appel, et il répondit :

« En fait de surnaturel, j'admets Dieu et la Providence; en fait de miracle, le miracle éternel et perpétuel de la création; en fait de révélation, j'admets que Dieu se révèle par les lois de la nature et fait éclater sans cesse sa puissance, son intelligence, sa sagesse, sa justice, sa bonté. J'admets cela, rien de moins, rien de plus. Je ne sais si cette déclaration plaira à tous mes auditeurs; mais on m'accordera que j'ai été fidèle à ma maxime : netteté dans les idées, sincérité dans les déclarations. » Cette ferme et noble déclaration de principes fut accueillie par tous les auditeurs avec une sympathie respectueuse, et le succès croissant de ses leçons vint prouver à M. Émile Saisset que la franchise unie à la modération désarme et subjugue toutes les opinions.

Ces leçons, d'un caractère si accentué, ont été presque les dernières qu'ait prononcées à la Sorbonne Émile Saisset. Elles seront importantes pour l'histoire du spiritualisme contemporain. Jamais, depuis Jouffroy, l'école spiritualiste n'avait accusé ses doctrines rationalistes avec autant de fermeté et de décision. Ceux qui croiraient qu'en cette circonstance elle a manqué à la sagesse en se découvrant avec trop de sincérité ne se rendraient pas un compte bien exact de la situation actuelle de la philosophie. Les questions sont aujourd'hui serrées de trop près pour que l'on puisse rester dans le vague des formules indécises et d'un incertain christianisme qui n'est ni orthodoxe, ni hétérodoxe. Un historien illustre, qui vient de toucher à toutes ces questions avec la hauteur qui lui est habituelle, met en demeure les spiritualistes de s'expliquer sur la question du surnaturel. Ce grand et éloquent défenseur de la liberté de discussion est le premier à désirer que les causes s'accusent et se découvrent avec franchise, et que chacun porte son propre nom, son propre drapeau. Ce n'est pas lui qui reprocherait à M. Saisset (s'il vivait encore) d'avoir répondu d'avance à son appel et d'avoir dit : « Voilà ce que je crois; rien de moins, rien de plus. »

S'il m'était permis d'ajouter un mot à la discussion si vive et si franche de M. Émile Saisset, je dirais volontiers : Lorsqu'on accuse la philosophie d'insuffisance, qu'entend-on conclure de là? J'avoue volontiers que la philosophie est insuffisante, qu'elle ne donne ni toute lumière, ni toute consolation, ni tout espoir; mais pourquoi la philosophie serait-elle suffisante, et pourquoi supposerait-on que l'homme doit avoir nécessairement à sa disposition quelque chose qui le satisfasse entièrement? Tout étant incomplet et défectueux ici-bas, pourquoi s'étonner que nos lumières soient incomplètes, et que les secours qui nous ont été accordés soient proportionnés à la faiblesse et à la médiocrité de notre nature? Si l'on dit qu'un

Dieu bon ne peut avoir laissé ses enfans sans secours suffisans, on oublie que c'est pourtant là l'état où ont été pendant des siècles les nations les plus illustres et les plus éclairées de l'antiquité. Il n'y a donc pas de contradiction à supposer que la Providence n'a donné aux hommes que des moyens très faibles pour percer les mystères de leur destinée. On n'a rien dit contre la philosophie en montrant qu'elle ne donne ni toute la force, ni toute la joie désirable, car il est possible qu'il soit dans la destinée humaine de se contenter de faibles lumières et de faibles secours. Si l'on réfléchit d'ailleurs que les formes les plus variées des croyances humaines donnent toutes des consolations et ont inspiré des prodiges de courage et de sacrifice, on verra que le fait de donner des consolations et des forces n'est pas une garantie suffisante de vérité.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, si Pascal s'en était tenu à la doctrine que nous venons d'exposer, il ne se distinguerait de la plupart des théologiens que par l'énergie de sa conviction et l'ardeur entraînante de son éloquence. Ce ne serait pas là le scepticisme, car le scepticisme ne consiste pas à limiter la raison, mais à la nier. Malheureusement c'est là une extrémité devant laquelle Pascal n'a pas reculé. De l'insuffisance de la philosophie et de la raison, il est passé, par un entraînement facile à comprendre, à la doctrine d'une impuissance radicale, absolue, irrémédiable, au moins hors de la révélation et de la grâce. Il parle de la philosophie de la manière la plus insultante dans ce passage si connu : « Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher. Nous n'estimons pas que la philosophie vaille une heure de peine. » Il prononce cette parole hardie et décisive : « Le pyrrhonisme est le vrai. » Enfin il serait difficile aujourd'hui, après la démonstration victorieuse de M. Cousin, de nier que dans Pascal se rencontrent à chaque page des traits qui trahissent un absolu scepticisme. Il attaque la philosophie dans ses sources psychologiques en niant la légitimité de tous nos moyens de connaître, il ébranle la morale et la religion naturelle en niant la justice et en n'admettant que la force, en justifiant l'athéisme comme une marque de force d'esprit, en substituant aux démonstrations philosophiques de l'existence de Dieu la fameuse preuve tirée du calcul des probabilités, qu'il venait d'inventer, jouant Dieu à croix ou pile. Il n'est pas moins sceptique sur les affections que sur les idées, et il a écrit cette phrase odieuse, que Hobbes ne désavouerait pas : « Les hommes se haïssent naturellement les uns les autres. » La force et le hasard lui sont les maîtres de la vie humaine, et son imagination épouvantée ne voit sur cette terre qu'un cachot, et dans les hommes que des condamnés à mort attendant leur exécution.

De cette philosophie subversive ne pouvait sortir qu'une religion servile et tyrannique, que M. Cousin définissait éloquemment en l'appelant « cette dévotion malheureuse que je ne souhaite à personne; » ce qui se comprend du reste aisément par l'alliance naturelle (aussi naturelle en philosophie qu'en politique) de l'anarchie et du despotisme. Après avoir dit qu'il faut présenter la religion comme raisonnable et aimable, il la présente au contraire comme terrible et incompréhensible, et il se jette dans toutes les extrémités du *credo quia absurdum*. Il dit que, s'il y a quelque chose de scandaleux et d'*énorme* (1), ce n'est pas « la justice envers les réprouvés, c'est la miséricorde envers les élus. » Aveuglé par un mysticisme insensé, il dit que « la maladie est l'état naturel du chrétien, et qu'il faut vivre dans l'attente continuelle de la mort. » Il combat toutes les affections humaines, il ne veut pas qu'on s'attache à lui et prétend « que l'on est coupable de se faire aimer. » Enfin il condamne le mariage comme un homicide, ou plutôt comme un déicide. Tel a été le christianisme janséniste de Pascal, exagération repoussante du principe de la foi, et qui inspire à M. Saisset ces excellentes paroles : « Je ne reconnais pas à ces traits la morale chrétienne, la charité chrétienne, l'esprit chrétien. Le Christ mourant au Golgotha n'est pas un symbole d'ascétisme, mais un symbole de bonté, de charité et d'amour. »

On voit par l'exemple de Pascal (je prends le plus grand) ce que devient une théologie quand elle est privée du soutien d'une saine et forte philosophie, et lorsqu'elle s'allie au scepticisme pour obtenir l'entier abattement de la raison. On ne peut sans doute demander aux théologiens de consentir à l'indépendance absolue et souveraine de la philosophie, car ce serait sacrifier leurs propres principes; mais ils peuvent voir qu'une trop grande défiance à l'égard de la raison conduit à des extrémités aussi périlleuses pour l'orthodoxie que pour le bon sens. Que cela soit un avertissement pour les théologiens excessifs qui ne voient que des ennemis dans les libres penseurs. Le rationalisme a du bon, ne fût-ce que comme correctif aux entraînemens fanatiques d'un mysticisme déréglé.

Au reste, il est juste de le reconnaître, à part la défiance bien naturelle qu'inspire toute philosophie indépendante à la théologie révélée, il est certain que le scepticisme théologique a reculé plutôt qu'il n'a fait de progrès dans ces dernières années. Un exemple solennel, celui de l'abbé de Lamennais, a prouvé qu'une telle tactique n'est pas une garantie bien solide pour la foi. Nos théologiens les plus éclairés, le père Gratry, l'abbé Hugonin, Mgr Maret, sont

(1) Dans le sens latin, *enormis*, hors de règle.

tous très opposés à cette fausse doctrine. Saint-Sulpice, qui est le centre des bonnes études théologiques en France, l'a toujours combattue, et récemment encore nous entendions à Notre-Dame un prédicateur éclairé, le père Hyacinthe, défendre fortement et noblement la cause de la raison et de la philosophie, j'ajouterai même de la société moderne, contre l'école traditionaliste. Rome elle-même, dans quatre propositions célèbres promulguées il y a une dizaine d'années, a expressément condamné l'opinion qui conteste à la raison le pouvoir d'établir l'existence de Dieu et de l'âme, les grandes vérités de la morale, enfin les principaux articles de la théologie naturelle. Comme la philosophie n'a pas toujours le bonheur d'être d'accord avec Rome, c'est un devoir pour elle de reconnaître qu'en cette circonstance Rome a montré autant de sagesse que de lumières, et il serait fort à désirer, dans l'intérêt de la paix et de la fraternité, qu'il en fût toujours ainsi.

Lorsque la théologie combat la philosophie et veut la détruire parmi les hommes, elle entreprend l'impossible, car il faudrait pour cela qu'elle supprimât un instinct irrésistible de la nature humaine, le besoin d'examiner et de comprendre. Le théologien comprend médiocrement la force d'un tel besoin, parce qu'en général il ne l'éprouve pas (autrement il est un philosophe) et ne cherche guère à le satisfaire. La théologie répond pour sa part à un tout autre besoin de l'âme, le besoin de croire et de systématiser ses croyances. C'est par l'ordre et l'enchaînement des doctrines que la théologie, j'entends la théologie catholique, a un côté scientifique; mais elle ne fait qu'ordonner et enchaîner, elle ne cherche pas, si ce n'est peut-être dans la controverse, où le besoin de se défendre la force à découvrir des armes nouvelles : par là elle commence à ressembler à la philosophie, sans jamais se confondre avec elle tant qu'elle persiste à s'appuyer sur une doctrine consacrée. La philosophie au contraire est fille de l'examen, elle ne veut rien affirmer qu'elle n'ait trouvé par l'analyse et la réflexion. Ses dogmes sont ses conquêtes et non pas ses chaînes. Elle va donc à la découverte, et c'est pourquoi elle va souvent à l'aventure, c'est pourquoi aussi chaque philosophe va de son côté, persuadé qu'il a trouvé le vrai chemin et que tous les autres se trompent. Cette recherche libre et personnelle est et sera toujours la tentation et l'appât du philosophe. Le théologien, habitué à la sécurité que donne une foi bien établie, comprend difficilement qu'on puisse prendre plaisir à vivre au sein des mouvemens et des oscillations du sol philosophique. Il s'en faut en effet que ce soit là un plaisir sans mélange, et je ne le conseillerais pas volontiers à ceux qui n'aiment que la paix; mais penser par soi-même et n'obéir qu'à la lumière de sa raison, c'est une des

plus fortes et des plus hautes passions de l'homme. Celui qui l'éprouve assez pour lui consacrer sa vie est un philosophe, celui qui ne l'éprouve pas peut très bien se dispenser de se livrer à la philosophie; mais qu'il ne cherche pas à en détourner les autres.

II.

Comment passer de Pascal à Kant? Quelle transition liera l'un à l'autre deux personnages si dissemblables, et qui paraissent appartenir à deux mondes? Chez l'un, toutes les pensées ont traversé le cœur et se sont échauffées de toutes les ardeurs de la passion. Troublé par le problème de la destinée humaine jusqu'au point d'en perdre presque la raison, sceptique et croyant à la fois, portant une sorte de fanatisme dans le doute comme dans la dévotion, maudissant la vie avec tant d'exagération qu'on pourrait croire qu'il l'avait trop aimée et qu'il lui en voulait de ne pas lui avoir donné ce qu'il en espérait, ayant jeté des éclairs dans la science comme dans la philosophie, mais par-dessus tout grand écrivain, apologiste original et paradoxal de la religion, mais, malgré tous ses efforts, ayant contribué pour sa part à la dissolution des antiques croyances, tel a été Pascal, qu'on peut définir d'un mot: un homme, une âme, une flamme.

Transportons-nous maintenant sur les confins du nord, à l'extrémité orientale de la Prusse, dans cette ville froide et lointaine de Kœnigsberg où bien peu de voyageurs ont la curiosité d'aller chercher les vestiges et les souvenirs de la *Critique de la raison pure*. C'est là qu'est né, c'est là qu'est mort, c'est là qu'a enseigné pendant trente ans l'immortel Kant, le maître et le roi des philosophes allemands. Là l'enseignement de la philosophie n'est pas, comme ailleurs, plus ou moins lié par la tradition, par les convenances, par les habitudes, à un système d'idées consacré. La pensée est souverainement libre; elle n'a jamais connu depuis une telle liberté. Comme Pascal, Kant associe à un scepticisme illimité une foi austère, et il rend à la pratique ce qu'il refuse à la raison spéculative; mais il n'obéit jamais qu'à la science pure, et la passion n'a aucune part à ses raisonnemens : ce n'est pas une personne, c'est une idée... Quelquefois du sein de ces froides abstractions s'élève tout à coup un cri noble et fier qui part de l'âme et parle à l'âme; mais rien n'est plus rare, et d'ordinaire c'est à peine si l'algèbre est plus abstraite, plus impersonnelle, que cette philosophie hérissée et enveloppée, qui recouvre les plus rares finesses de la pensée des formes les plus repoussantes du pédantisme scolastique. Néanmoins, sous cette forme surannée, que de hardiesse, que de

liberté, quelle jeunesse de pensée, quelle absence de préjugés, quelle profondeur! Et dans la morale que de grandeur et de sérénité! Quant à l'homme lui-même, il paraît avoir assez peu connu les troubles et les tumultes de la vie. Il n'a jamais quitté sa ville natale, tout entier à sa chaire et à la construction de sa doctrine, vivant seul et dans la retraite avec une régularité toute monastique. N'ayant pas eu de ménage et, selon toute apparence, n'ayant guère connu la passion, il n'a aimé que la science et la vérité. Sur la fin de sa vie seulement, un éclair d'enthousiasme a traversé cette âme austère et virile : ce fut la révolution française qui l'alluma. Ce grand espoir d'une émancipation universelle fit sortir de sa mesure habituelle ce penseur abstrait et glacé, et l'on vit le noble vieillard courir chaque jour sur la grande route pour avoir plus tôt les nouvelles attendues par tous avec anxiété. Il meurt après quatre-vingts ans, ayant eu le temps d'édifier tout son système, d'en publier lui-même toutes les parties, n'ayant laissé aucune région de la science étrangère à ses études, et entouré d'une puissante école appelée au plus florissant avenir. Sereine et froide, pleine de jours et d'œuvres, telle a été la vie de Kant; ardente, désolée, mutilée prématurément, telle a été la vie de Pascal. Leur philosophie reflète leur existence. L'un et l'autre sont sceptiques; mais l'un avec amertume et insolence semble défier la raison et prendre plaisir à l'insulter, l'autre froidement et méthodiquement analyse, discute, critique, demande à cette même raison ses titres et ses comptes avec l'impitoyable tranquillité d'un juge. Tous deux unissent à un scepticisme illimité une foi profonde, et essaient de reconstruire d'un côté ce qu'ils détruisent de l'autre; mais la foi du premier est une foi religieuse et mystique, jaillissant de l'âme comme un coup de grâce dans une extase mystérieuse; la foi du second est une foi stoïque et morale, ayant son point d'appui dans une conscience aussi ferme que pure. Pour l'un, la foi a pour objet la croix et Jésus, pour l'autre le devoir et la vertu. Tels ont été, aux points les plus opposés et les plus extrêmes, les deux grands maîtres du scepticisme moderne.

Un système aussi compliqué et aussi fortement lié que celui de Kant est bien difficile à résumer. M. Émile Saisset a rempli cette tâche autrefois dans la *Revue* (1) avec un rare bonheur, et c'est cette large et rapide analyse qui est devenue le chapitre consacré à ce grand nom dans le livre qui vient d'être publié. Nous n'avons plus aujourd'hui qu'à en recueillir les principaux traits dans ce qui touche à notre sujet, c'est-à-dire au scepticisme de Kant.

Pour bien comprendre le système du philosophe de Kœnigsberg

(1) Voyez la livraison du 15 février 1846.

dans ses principes généraux et dans ses grandes lignes, il faut observer que, dans toutes les pensées de notre esprit, on peut distinguer deux choses : d'abord ce qui nous vient du dehors, ce qui est l'objet de la sensation, et ce que l'on appelle le phénomène, par exemple la chaleur, la couleur, le mouvement; — en second lieu, ce qui vient de l'esprit, c'est-à-dire un certain nombre d'idées qui, s'appliquant à ces phénomènes, nous permettent de les coordonner, de les enchaîner, de les généraliser. Ces idées sont les vrais principes de la pensée. On se représente assez bien la séparation de ces deux choses, si l'on réfléchit à l'état de ces pauvres d'esprit qui sont privés de toute réflexion et de toute intelligence et ne sont doués que de la faculté de sentir. Les phénomènes les affectent tout comme nous, mais ils ne les redoublent pas dans leur conscience par la puissance de la réflexion; ils ne savent pas les convertir en pensées, ce qui est, à proprement parler, ce que l'on appelle comprendre. Sans doute, même chez les idiots, Kant trouverait encore quelques principes purement intérieurs, qui viennent s'appliquer aux phénomènes pour rendre possible la perception des choses extérieures; mais, les idiots étant privés des idées supérieures de l'entendement et de la raison, cet exemple rend assez bien compte de la distinction établie par Kant entre la matière et la forme de la connaissance, — la matière, qui est fournie par le dehors, et la forme par le dedans.

Maintenant la connaissance des choses, suivant Kant, se compose de trois degrés. A un premier degré, le plus simple de tous, qui est commun à l'animal et à l'homme, à l'idiot comme à l'homme raisonnable, nous percevons les choses extérieures. Cette perception suppose, comme on vient de le voir, une matière extérieure, à savoir les phénomènes. Or ces phénomènes, pour être perçus, sont soumis à une condition : il faut qu'ils soient placés dans l'espace. L'espace n'est pas l'objet direct d'une perception ni d'une sensation; mais il est la condition qui rend possibles l'une et l'autre : c'est un cadre, un moule en quelque sorte, où viennent se placer les phénomènes à mesure qu'ils sont sentis; c'est, pour employer le langage de Kant, une *forme* de la sensibilité. On peut dire la même chose du temps à l'égard des phénomènes internes, des phénomènes de conscience.

Les phénomènes placés et coordonnés dans le temps et dans l'espace deviennent des objets d'intuition et de perception, mais ils ne sont pas encore des objets de pensée. Se représenter un arbre placé en un certain point de l'espace, à une certaine distance d'un autre, ce n'est pas *penser* un arbre. Le penser au contraire, c'est réfléchir à l'unité et à l'individualité qui le constituent, à l'ensemble des effets et des causes dont il est la résultante; c'est en affir-

mer l'existence actuelle, remarquer que cette existence est contingente et non nécessaire; c'est enfin grouper et enchaîner les différens phénomènes que cet arbre peut présenter sous un certain nombre d'idées générales, et, comme dit Kant après Platon, ramener la multitude à l'unité. Les idées de cette seconde classe sont donc les conditions de la pensée, comme les premières étaient les conditions de la sensibilité : ce sont les *catégories*, expression empruntée par Kant à Aristote, et qui signifie les attributs généraux des choses.

La pensée, une fois qu'elle a pris possession des objets de la nature, les lie, les généralise, les subordonne, en forme une chaîne dont tous les anneaux se rattachent les uns aux autres. Cette chaîne est ce qu'on appelle la nature, et l'opération de l'esprit qui la forme est la science; mais si l'esprit était obligé de poursuivre à l'infini cet enchaînement de phénomènes, cette course éternelle sans commencement ni fin accablerait la raison d'une lassitude infinie, et elle se perdrait dans cet abîme sans fond. Il lui faut s'arrêter. Ce point d'arrêt, dans quelque ordre et dans quelque série que ce soit, est ce que Kant appelle l'inconditionnel ou l'absolu. Il y en a de trois sortes : pour les phénomènes de conscience, nous concevons nécessairement un sujet qui ne soit plus phénomène, et que nous appelons *âme;* pour les phénomènes extérieurs, nous concevons également un sujet en soi, un *substratum* qui n'est pas phénomène, et c'est ce qu'on appelle le monde. Enfin, au-dessus et au-delà de ces deux substances, qui ne sont, si j'ose dire, que relativement absolues, nous concevons un dernier absolu, l'Être infini ou parfait, Dieu. Ces trois notions, l'âme, le monde et Dieu, sont les *idées* de la raison pure, qui, de même que les *catégories* de l'entendement et les *formes* de la sensibilité, sont les lois nécessaires suivant lesquelles l'esprit conçoit les choses, d'où il ne faut pas conclure cependant qu'elles sont les lois des choses en elles-mêmes.

Ainsi, il y a dans l'esprit trois étages de notions subordonnées les unes aux autres : au premier degré, l'espace et le temps, formes de l'intuition sensible; au second degré, les catégories (substance, cause, unité, existence, relation, etc.), conditions de la pensée; au troisième, les idées absolues, l'âme, le monde et Dieu. Ces dernières idées ne sont que des limites, des points d'arrêt; les formes de la sensibilité (espace et temps) ne sont que des réceptacles, des moules vides, de simples contenans. Le vrai nœud, le cœur de l'action intellectuelle est dans les catégories. C'est là, c'est dans cette fusion intime des idées et des phénomènes, du général et du particulier, c'est dans cette opération essentielle que consiste la pensée. L'erreur des sensualistes, des empiristes de tous les temps est de croire que la pensée naît de la sensation, et n'est qu'une sen-

sation transformée, comme si l'idiot n'avait pas des sens aussi bien que les autres hommes. Ce qui manque précisément à l'idiot, c'est la faculté de convertir les sensations en idées, ce qui ne se peut que par le moyen de ces idées élémentaires et constitutives que l'entendement porte en lui-même et qu'il applique aux choses du dehors.

Mais, de quelque notion qu'il s'agisse, *formes*, *catégories* ou *idées*, à quelque étage de l'esprit humain que nous nous placions, *sensibilité*, *entendement* ou *raison*, tout ce que l'esprit porte en lui-même n'a de valeur que par rapport à lui. Toutes ses idées sont *subjectives;* elles ne représentent pas les choses telles qu'elles sont en soi, mais telles qu'elles nous apparaissent, non comme des *noumènes*, mais comme des *phénomènes*. Si l'on demandait à Kant sur quoi il fonde une hypothèse en apparence aussi arbitraire, il répondrait sans doute que, ces idées naissant avec l'entendement humain et étant précisément la part qu'il apporte dans la connaissance, il ne peut en rien s'assurer que cette part corresponde à quelque chose de réel en dehors de nous. L'entendement ne connaît que lui-même, et il ne connaît rien autre chose que par lui. Pourvu de notions *à priori*, qui sont en lui avant tout commerce avec l'expérience, comment pourrait-il savoir que le dehors est conforme aux représentations anticipées du dedans?

Outre cette suspicion générale, qui porte sur l'esprit humain tout entier, Kant trouve des sujets de doute tout particuliers dans les idées de la raison pure, dans ces trois idées absolues, qui sont précisément l'objet de la métaphysique, et il institue contre la valeur objective de ces idées une polémique dont la philosophie ressent encore les blessures. C'est à l'occasion de cette polémique, et surtout de la célèbre controverse où Kant soumet à une critique impitoyable tous les argumens les plus respectés de la théodicée, que le sceptique Henri Heine disait avec sa diabolique ironie : « L'on vit alors, après cette grande bataille, les argumens de l'école mis en déroute, les gardes-du-corps ontologiques jonchant la terre, et Dieu privé de démonstration! » Hâtons-nous d'ajouter que Kant a fait tous ses efforts pour rétablir dans sa morale tous les grands principes qu'il avait si gravement ébranlés dans sa métaphysique. Si Dieu, l'âme, la liberté, ne lui paraissent pas susceptibles d'être démontrés par la raison spéculative, il les considère comme les postulats nécessaires de la raison pratique, comme les conditions et les garanties de la loi morale.

Sans vouloir suivre le système de Kant dans toutes ses parties (ce qui nous éloignerait du plan de cette étude), nous nous contenterons de quelques observations sur son idée fondamentale. On reconnaîtra ainsi que ceux qui disent que Kant en a pour jamais fini

avec la métaphysique se font une entière illusion. La *Critique de la raison pure* a été au contraire le point de départ d'une nouvelle métaphysique, et cela par une logique nécessaire et inévitable. Que l'on réfléchisse un instant sur ce qu'il y a d'étrange dans l'hypothèse de Kant. Selon cette hypothèse, c'est l'esprit humain qui prête à la nature par son concours avec elle tout ce qu'elle nous offre de rationnel, d'intelligible, d'harmonieux et de régulier. La nature, dépouillée de ce que l'esprit humain lui attribue, n'est qu'une multitude de phénomènes indéterminés et désordonnés, une matière sans forme, quelque chose de semblable à ce que les anciens poètes appellent le chaos. La raison, d'après Kant, joue à l'égard de la nature à peu près le même rôle que l'artiste divin remplit à l'égard du monde dans le système de Platon. La raison est le véritable *démiurge*, la suprême organisatrice de l'univers. Il faut bien se garder de confondre le scepticisme de Kant avec l'ancien pyrrhonisme, qui ne laissait rien debout, ni au dedans, ni au dehors de nous-mêmes, que la conscience de nos sensations. Kant, instruit par le grand exemple des sciences, reconnaît que la pensée, soit sous une forme purement subjective (comme dans la logique et les mathématiques), soit appliquée à la nature (dans les sciences physiques et naturelles), forme un tout systématique et lié. C'est de la réunion de la pensée avec les phénomènes que résulte le *cosmos* avec ses merveilleuses harmonies. Si l'on songe en effet que l'espace, dans lequel les phénomènes sont contenus, le temps, dans lequel ils se succèdent, les rapports de cause et d'effet, d'action et de réaction, par lesquels nous les enchaînons, les idées d'unité et de pluralité, qui nous servent à les classer et à les distribuer, enfin que tout ce qui sert à lier les phénomènes vient de notre esprit, et non des choses elles-mêmes, on conviendra que, selon Kant, c'est l'esprit qui est le vrai créateur de la nature. Je demande alors quel est l'avantage d'une telle hypothèse. Pourquoi supposerais-je que c'est l'entendement qui apporte à la nature ce qui la rend intelligible et capable d'être connue scientifiquement, au lieu de dire tout simplement que la nature est intelligible en elle-même, qu'en elle-même elle forme un tout rationnel et intelligible? La constance, le développement gradué des phénomènes suivant des lois, l'enchaînement, la liaison, la hiérarchie de ces lois, la combinaison des causes et des effets (je ne parle même pas des rapports de finalité, de convenance et d'harmonie), toutes ces conditions, qui seules rendent possible une science de la nature, nous apparaissent en même temps comme les conditions de l'ordre des choses. Quelle facilité et quel avantage trouve-t-on à concevoir que l'entendement porte en soi et produit spontanément le système entier de la nature, ce système qui se déroule avec une si merveilleuse ma-

jesté dans l'espace et dans le temps, et qui embrasse l'homme lui-même? Plus j'étudie la nature, plus se confirme en moi la pensée qu'elle forme un tout raisonnable. Jamais les idées qui me servent à la comprendre ne se sont trouvées démenties : autrement il n'y aurait point de science. Le champ des découvertes a beau s'étendre: tous les phénomènes viennent les uns après les autres se coordonner dans le système général, et l'avenir même se plie à nos prévisions. Pourquoi donc supposerions-nous que tout cela est notre œuvre, et que nous sert-il, suivant la comparaison de Kant, de faire tourner la terre autour du soleil, au lieu de faire tourner, comme Ptolémée, le soleil autour de la terre? On remarquera d'ailleurs que cette hypothèse, qui se présente en apparence comme modeste, puisqu'elle prétend ne pas vouloir se prononcer sur les choses telles qu'elles sont en soi, est au contraire passablement orgueilleuse, puisqu'elle consiste précisément à attribuer à l'esprit humain tout ce qu'il y a pour nous de plus grand et de plus merveilleux dans la nature elle-même.

Supposons cependant qu'on admette cette hypothèse, afin d'éviter les embarras qui pourraient naître de l'hypothèse opposée; croit-on avoir par là coupé court à toute difficulté, réfréné à tout jamais la curiosité humaine, assuré à l'esprit humain cette tranquillité, cette *ataraxie*, suivant l'expression des pyrrhoniens, à laquelle ont toujours prétendu les sceptiques de tous les temps? C'est ici que Kant me paraît avoir été sous le prestige de cette illusion, commune à tous les inventeurs de systèmes, qui consiste à croire que tous les esprits pourront s'arrêter là où l'on s'est arrêté soi-même, et se satisfaire de ce qui nous a satisfaits. Embarrassé du monde objectif, Kant a pensé que la solution de toutes les difficultés était de *subjectiver* toutes choses. Quand il avait fait passer un problème de l'objectif au subjectif, il croyait avoir tout fait, et il ne paraissait pas soupçonner que le subjectif à son tour ne pouvait se suffire à lui-même, qu'il y avait là un monde nouveau d'obscurités et de difficultés. On explique le dehors par le dedans, la nature par l'esprit, l'objet par le sujet... Fort bien; mais le sujet lui-même, comment l'explique-t-on? Dans ce sujet, il y a des formes *à priori* de la sensibilité, des catégories de l'entendement, des idées pures de la raison, et tout cela forme un système si bien lié que c'est grâce à lui que l'esprit pense la nature, et au-delà de la nature un monde intelligible, dont on ne peut pas nier au moins la possibilité. Je le demande, d'où viennent ces formes *à priori*, ces catégories, ces idées? D'où vient cet entendement qui juge tout et qui crée tout? N'est-il pas lui-même le plus étonnant des miracles? Cette conception d'un monde supra-sensible, d'une nature soumise à un ordre rationnel, a beau être subjective : encore faut-

il nous l'expliquer. A propos de quoi, en vertu de quoi, par quel pouvoir, par quel privilége l'esprit pense-t-il, et qu'est-ce que la pensée? On dira que cette question implique un cercle vicieux, que c'est en vertu des lois de la pensée que nous demandons la cause et le pourquoi de quelque chose, que, recueillis une fois dans l'enceinte de la pensée, il n'y a plus à demander de pourquoi, et par conséquent qu'il n'y a pas à se demander pourquoi l'homme pense, car ce serait supposer quelque chose d'antérieur à la pensée, quelque chose qui expliquerait la pensée, tandis que la pensée explique tout. Cependant qui ne voit que répondre ainsi, c'est précisément poser la pensée comme quelque chose d'absolu, comme quelque chose en soi? C'est en faire le principe des choses; c'est, en un mot, passer, comme l'ont fait Fichte et Schelling, de l'idéalisme subjectif à l'idéalisme absolu.

Veut-on au contraire rester dans les limites mêmes de l'idéalisme de Kant, voici encore des abîmes de difficultés. Pour concevoir quelque chose de subjectif, ne faut-il pas qu'il y ait un sujet? Or, dans la doctrine de Kant, il n'y a pas plus de sujet que d'objet. Ces formes pures et ces idées *à priori* planent dans le vide, sans savoir à qui s'attacher. Je comprends très bien, dans une doctrine où l'on admettrait, comme Descartes, une substance pensante, que cette substance se construise à elle-même l'univers d'après certains concepts innés; mais, dans le système de Kant, à qui appartiennent ces concepts? en qui résident-ils? Ils sont *à priori*; mais qui donc les possède *à priori?* qui en fait l'application à la nature? Ne dites pas que c'est l'esprit humain, car c'est là un mot vague et peu philosophique. Qu'est-ce que l'esprit humain? Ce n'est pas une substance, car la notion de substance est elle-même une notion formelle et subjective dont nous nous servons pour constituer l'unité apparente des choses, sans que rien lui réponde dans la réalité. Est-ce le *moi?* Non, car l'idée du *moi*, comme celle de substance, n'est encore, selon Kant, qu'une forme subjective. Enfin l'esprit humain n'est pas même, comme le définissait Condillac, une succession de phénomènes, puisque l'idée de succession est l'application de l'idée de temps aux phénomènes intérieurs, et l'idée de temps, comme toutes les autres, n'est qu'une forme qui ne représente aucune chose en soi. Il est donc impossible de se faire aucune idée claire de ce que c'est que le sujet pensant dans la doctrine de Kant, et lorsque nous disons que c'est le sujet qui produit des concepts *à priori*, nous ne savons en réalité ce que nous disons. Si l'on réfléchit ensuite à la ténuité de ce sujet phénoménal, qui n'est qu'une ombre, ne trouve-t-on pas aisément que ce vaste système de concepts et d'idées qui s'appelle la raison pure, qui contient en soi en puissance la nature tout entière, est d'un ordre

bien plus élevé et d'une bien autre importance que le sujet lui-même? Cette raison pure, qui donne au sujet l'unité, la liaison dans le temps, la conscience même, est vraiment la cause et le principe du sujet, au lieu d'en être l'effet et l'attribut. Possédant comme caractère essentiel la nécessité et l'universalité, portant partout avec elle dans la nature et dans le *moi* l'ordre, la liaison systématique, la vérité, que lui manque-t-il pour être la raison absolue, principe commun de l'objectif et du subjectif, de la nature et de l'esprit?

D'ailleurs, lorsque l'on parle de la subjectivité de la raison, de quelle raison s'agit-il? Est-ce d'une raison individuelle, celle de Pierre ou de Paul? Est-ce au contraire de la raison humaine en général? Kant ne paraît pas s'être jamais expliqué sur ce point. S'il s'agit de la raison individuelle, comment expliquera-t-on les autres raisons individuelles qui me sont données dans l'expérience, car l'expérience m'apprend qu'il y a d'autres hommes que moi? Est-ce donc moi qui pense leurs pensées, qui éprouve leurs affections, qui me redouble ainsi moi-même en dehors de moi dans ces milliers d'individus dont les passions me sont antipathiques, dont les idées me sont nouvelles, ou hostiles, ou même entièrement inconnues? Qui supportera de pareils rêves? La philosophie de Kant est une philosophie trop sérieuse pour qu'on puisse lui imputer ces amusemens du pyrrhonisme antique, qui du reste lui-même n'a jamais examiné cette difficulté. Lorsque Kant parle de la raison, il est manifeste qu'il entend parler de la raison humaine en général, de celle des autres hommes aussi bien que de la mienne; mais alors il y a donc quelque chose en dehors de moi, il y a des pensées, des êtres pensans. Ces êtres pensans ont un entendement constitué comme le mien, des lois intellectuelles semblables aux miennes. Dans tous les hommes, il y des formes *à priori*, des catégories, des idées pures, et ce sont les mêmes. De là on peut conclure que tout n'est pas subjectif : il y a, outre ma raison individuelle, une raison humaine en général, raison qui m'a précédé, qui me survivra, et qui s'étend bien au-delà de ma propre personne. Ainsi le domaine du subjectif s'étend considérablement, et dépasse de beaucoup les limites de la conscience individuelle. Bien plus, la raison une fois sortie de ces limites et devenant la raison humaine en général, qui m'empêche de concevoir cette raison comme plus générale encore, et embrassant non-seulement tous les hommes, mais encore tous les êtres pensans? Sans doute cette raison serait toujours subjective, ce serait toujours à son propre point de vue qu'elle considérerait l'univers; mais qui ne voit qu'à mesure que cette raison grandit, s'étend, se généralise, il devient de moins en moins nécessaire de supposer un monde en soi par derrière les phénomènes, car

alors la raison absolue est le monde en soi lui-même? Elle est l'archétype du monde, elle le crée en le pensant, et voilà encore une fois l'idéalisme absolu qui sort de l'idéalisme subjectif!

On voit par là que ceux qui croiraient pouvoir se maintenir au point de vue de Kant n'ont pas suffisamment creusé ce point de vue. On voit que cette grande critique de la métaphysique contient en soi une métaphysique, que l'apparent scepticisme de Kant est au fond très dogmatique, car il érige la raison humaine en arbitre absolu. Le vrai sceptique nierait tout, même la raison, même la pensée; mais ramener tout à la pensée, c'est retourner le problème : ce n'est pas le résoudre, ce n'est pas le supprimer.

III.

Le scepticisme de Kant est caché au fond de toutes les doctrines sceptiques de notre temps; mais celles-ci n'en ont pas toujours conscience. L'analyse critique de tous les concepts de l'entendement humain est une œuvre trop compliquée, trop difficile, et la plupart des adversaires de la métaphysique aiment mieux employer une méthode plus simple, plus commode. Ils observent qu'en fait il y a des sciences, à savoir les sciences positives, qui, se bornant à constater et à relier les phénomènes de la nature, arrivent dans ces limites à une parfaite exactitude et à une certitude absolue. Sans examiner à quelles conditions se forment de telles sciences, quelles sont les idées de l'esprit humain qui s'y appliquent, et s'il n'y a pas déjà là une sorte de réfutation du scepticisme, ils se contentent de jouir de la sécurité pratique que leur assurent des méthodes cent fois éprouvées, et, enfermés dans le cercle où ils ont l'habitude de se mouvoir, ils traitent de rêve, de chimère, de poésie tout ce qui dépasse ce cercle étroit et familier. Dogmatiques sur le terrain de la science positive et de la vie pratique, ils sont sceptiques en métaphysique, sans se demander si peut-être ce ne sont pas là deux états d'esprit contradictoires.

Pour nous, nous sommes étonné de voir les sciences dites positives montrer tant de préventions contre la philosophie, car il nous semble que ces sciences, profondément méditées et considérées dans leurs parties les plus hautes, touchent aux confins de la métaphysique, et n'en sont même pour ainsi dire que le premier degré. Quelle est en effet la prétention de la métaphysique? C'est de nous conduire des choses sensibles aux choses intelligibles, du subjectif à l'objectif, c'est-à-dire de ce qui nous paraît à ce qui est, des phénomènes aux substances et aux causes, et enfin du relatif à l'absolu. Or nous allons voir que ce passage a lieu dans les sciences, et qu'il est même précisément ce qu'on appelle la science.

On pourrait croire en effet à première vue que, dans les sciences de la nature, ce sont les choses sensibles qui sont l'objet de la science, et que les sens en sont l'instrument; mais un peu de réflexion nous fait voir qu'il n'en est rien. Les sens ne sont que des agens secondaires obéissant à un maître supérieur qui est l'entendement. Le sensible n'est que l'occasion de la pensée et le signe de l'intelligible. Par exemple, lorsque le physicien traite de la chaleur, croit-on qu'il entende parler de la sensation de chaud ou de froid qu'il peut personnellement éprouver? Cette sensation est-elle autre chose pour lui qu'un avertissement de la présence d'un certain agent, dont il étudie les lois sans se préoccuper de ses propres impressions? De même l'électricité se confond-elle avec la sensation de commotion douloureuse qu'elle provoque, les propriétés chimiques des corps avec les sensations de salé, d'acide ou d'amer qui les accompagnent? Ces sensations sont des signes que le savant ne fait que traverser pour atteindre ce que les sens ne peuvent connaître, ce qui ne se découvre qu'à l'esprit, à savoir les rapports généraux des phénomènes, les lois, les genres, les types, en un mot le pur intelligible. Plus la science s'élève dans ses généralisations, plus elle élimine le sensible et s'en dégage. Ainsi dire avec les physiciens d'aujourd'hui que la chaleur est, selon toute apparence, identique à la lumière, et que l'une et l'autre ne sont que des mouvemens, n'est-ce pas écarter, je dirai même fouler aux pieds toute représentation sensible? Car, pour les sens, quoi de moins semblable que la chaleur et la lumière, la lumière et le mouvement? On peut conclure de ces faits que, si la métaphysique prétend s'élever au-dessus des choses sensibles pour atteindre jusqu'aux derniers intelligibles, elle ne fait en cela que continuer, en traversant peut-être un peu trop vite beaucoup d'intermédiaires, elle ne fait, dis-je, que continuer et imiter la méthode des savans.

De ce qui vient d'être exposé, on peut conclure aisément que les sciences passent sans cesse du subjectif à l'objectif, de ce qui paraît aux sens à ce qui est en réalité, car elles passent de ce qui n'est vrai que pour celui qui l'éprouve à ce qui est vrai pour tous les observateurs en général, et par conséquent indépendamment de chacun d'eux en particulier. On connaît cette pensée de Pascal : « L'un dit : Il y a deux heures; l'autre dit : Il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde à ma montre, et je dis à l'un : Vous vous ennuyez, et à l'autre : Le temps ne vous dure guère, car il y a une heure et demie. » C'est l'image du vulgaire et de la science. Trois personnes sont réunies dans une chambre. L'une dit : Il fait chaud ici; la seconde : Il fait froid. Le savant consulte le thermomètre, et fixe le degré de température indépendamment des impressions de chacun. Voilà la température objective de la chambre. En généralisant

sant cette observation, on peut dire que les sciences nous donnent une véritable démonstration du monde extérieur, si souvent mis en doute par les sceptiques. Tant qu'on n'a vu dans le monde extérieur, comme le pyrrhonisme de l'antiquité, que des phénomènes variables et changeans, sans autre lien que celui qu'établissent l'imagination et l'habitude, on comprend jusqu'à un certain point le scepticisme à l'égard du monde extérieur; mais lorsque, par l'analyse, l'expérimentation et le calcul, on vient à déterminer *à priori* l'ordre dans lequel les phénomènes devront se produire, lorsque l'induction, dépassant les limites de toute expérience, pénétrant dans le passé, reconstruit l'histoire du monde avec une admirable précision, qui pourrait ne voir là que le rêve de l'imagination, le fantôme d'une raison subjective? A propos de quoi irais-je supposer que ces phénomènes si complexes, soumis à tant d'influences entrecroisées, et cependant dérivant tous de quelques lois très simples, à quel propos irais-je supposer que ces phénomènes viennent de moi et ne résident qu'en moi? Passe encore pour Képler et pour Newton, qui ont découvert les lois du système du monde. On peut dire que c'est leur propre raison qu'ils ont objectivée; mais, pour moi, ou pour tout autre, qui ne savons pas même formuler ces lois, qui les comprenons à peine, qui n'en connaissons ni la démonstration ni les conséquences, de quel droit pourrions-nous supposer qu'elles sont l'œuvre de notre esprit? Voici la *Mécanique céleste* de Laplace, à laquelle il est impossible de rien comprendre sans être versé dans les plus hautes et les plus profondes mathématiques. Ce livre explique avec la plus merveilleuse précision des mouvemens que je n'ai jamais observés, des phénomènes dont je ne sais pas même le nom. Et tout cela, ces phénomènes, ces mouvemens, ces lois, ces nombres, ces calculs, ce grand système de mécanique, serait l'œuvre de mon esprit! On voit que d'absurdités pour l'idéaliste qui voudrait aller jusque-là. Quant à celui qui, moins excessif, se contenterait de soutenir la subjectivité de la raison humaine en général, la science lui donne encore une sorte de démenti, car il n'y a pas toujours eu de raison humaine, il n'y a pas toujours eu d'hommes sur la terre. Si haut que la géologie fasse remonter l'origine de l'homme, on n'ira pas jusqu'à dire que l'homme est éternel, car la vie même n'est pas éternelle. Cependant, avant l'homme, le monde existait. Supposez donc, comme le disait autrefois Protagoras, que l'homme soit la mesure de toutes choses : que signifie cette histoire du monde antérieur à l'homme? A quel propos et comment l'homme aurait-il pu tirer de la série de ses phénomènes subjectifs une induction qui lui représenterait un monde antérieur à lui, et dans lequel il serait apparu un jour? Si tout est subjectif, comment l'homme peut-il concevoir quelque temps où il n'aurait

pas été ? Supposer avec Fichte que c'est l'esprit qui crée le monde actuel est déjà une singulière fiction; mais imaginer que l'esprit trouve dans ce monde actuel, déjà fictif, les traces d'un monde antérieur qui n'a pas existé, c'est le comble de la fantaisie et du paradoxe.

Il n'est pas aussi facile d'établir, je le reconnais, que les sciences nous font passer des phénomènes aux substances et aux causes, et pour le démontrer il faudrait des analyses trop délicates et trop difficiles pour être utilement abordées ici. Contentons-nous de dire que les sciences nous font passer du relatif à l'absolu; elles le font par exemple lorsqu'elles établissent entre les phénomènes des rapports fixes, mesurés, indépendans de mon propre point de vue, de mes affections et même de mon existence. Ces rapports sont en soi toujours les mêmes, et on peut toujours les retrouver dans quelque circonstance que ce soit. Sans doute ces rapports paraissent changer avec les circonstances elles-mêmes; mais si l'on décompose les phénomènes complexes qui résultent de la rencontre des circonstances, on voit que la loi qui les régit n'est que la résultante de toutes les lois élémentaires qui régissent chaque classe de phénomènes en particulier, de telle sorte que la complexité même de ces rapports est une vérification merveilleuse de la parfaite exactitude des lois simples qui se sont combinées pour les produire. Ces lois sont donc quelque chose d'absolu : sans doute elles sont loin d'être le dernier absolu; mais elles le supposent, elles y conduisent, soit qu'on les considère comme la manifestation d'un être infini, dont elles seraient l'essence même, ce qui est l'hypothèse du panthéisme, soit qu'on les suppose décrétées et portées par une intelligence et une volonté absolues, ce qui est la doctrine théiste. Vous dites qu'il suffit de constater que de telles lois existent, sans qu'il soit nécessaire de rechercher si elles sont absolues ou relatives; mais n'est-ce pas là trop présumer de l'incuriosité humaine, et comment voulez-vous nous apprendre qu'il existe dans la nature des rapports permanens, généraux, absolus au moins en apparence, sans que nous soyons tentés de demander s'ils ne seraient pas l'expression ou l'œuvre de quelque être absolu?

En un mot, bien loin de voir entre les sciences et la métaphysique, comme on est tenté de le croire, une opposition et une rivalité naturelles, il nous semble au contraire qu'elles sont intimement liées, que les sciences doivent nécessairement éveiller la curiosité métaphysique, non pas peut-être chez les savans, qui ont autre chose à faire, mais chez les hommes que leur esprit prédispose à ces sortes de recherches. Les sciences, quoi qu'elles en aient, plongent de toutes parts dans l'intelligible et dans l'absolu. A la vérité, elles peuvent toujours en revenir quand elles le veulent, reprendre

pied dans le monde phénoménal et vérifier leurs conjectures par l'expérience. De telles vérifications échappent à la métaphysique; mais, si elle n'a pas l'expérimentation et le calcul, elle a l'induction, l'analyse et le raisonnement, et ce ne sont pas là des moyens absolument impuissans. Sans doute il faut toujours un point d'appui : si haut que l'on s'élève dans l'atmosphère, c'est encore l'air qui nous pousse, et il ne faut pas, suivant la charmante image de Kant, imiter la colombe qui, fière de la facilité de son vol, s'imagine qu'elle volerait plus rapidement encore, si elle planait dans le vide. La métaphysique ne peut donc se passer d' un point d'appui : ce point d'appui, on l'a vu, elle peut le trouver dans les sciences elles-mêmes et dans les hautes généralités scientifiques, qui ne sont d'ailleurs que les applications des idées fondamentales de l'esprit humain, telles que la psychologie les découvre dans la conscience.

Pour finir par où nous avons commencé, nous voudrions que tous les savans et tous les théologiens, bien loin de chercher toujours à décourager la philosophie par leurs envieuses critiques, lui applaudissent au contraire et la suivissent de leurs vœux. La métaphysique n'offrira jamais sans doute cette absolue certitude que l'on trouve soit dans un dogme religieux, soit dans une science rigoureusement démonstrative, et, si elle est sage, elle se contentera de ce que M. Émile Saisset appelait si justement « un dogmatisme limité. » La métaphysique a néanmoins deux grandeurs par où elle est immortelle : d'un côté, elle est le plus haut effort de la liberté de la pensée; de l'autre, elle nous ouvre des perspectives profondes sur les régions de l'éternel et de l'invisible. Par la liberté, elle est la sœur de toutes les sciences; par l'infini, elle est la sœur de la religion. L'esprit humain n'a nul intérêt à se mutiler lui-même, et il est impossible de fixer des limites infranchissables au cercle de la vérité. Si l'on voulait limiter l'espace, on verrait qu'au-delà de ces dernières limites il y a encore de l'espace; ainsi en est-il du champ de la vérité. L'esprit humain franchira toujours ces limites arbitraires, et ne s'arrêtera qu'à la conception du dernier intelligible, de la dernière substance et de la dernière cause. Ainsi monte de degrés en degrés la métaphysique dans la région des idées pures : c'est de là qu'elle a jusqu'ici défié les attaques du scepticisme, qui, bien loin de la couper par la racine, n'a jamais réussi au contraire qu'à lui imprimer un élan nouveau. Du haut de ce monde intelligible, elle défiera encore le scepticisme dans l'avenir comme par le passé, à la condition toutefois, je l'avoue, de redescendre de temps en temps prendre pied parmi les hommes, et de ne point trop dédaigner la caverne de Platon.

PAUL JANET, de l'Institut.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mars 1865.

Quelles que soient les impressions que les événemens des vingt dernières années ont laissées sur les opinions politiques divergentes, il est impossible que la mort prématurée de M. de Morny n'excite point en nous un sentiment de tristesse mêlé à des réflexions sérieuses. On ne peut pas en ce moment juger la carrière de M. de Morny; on ne saura peut-être point non plus la mesurer avec justesse dans l'avenir, quand on aura perdu le sentiment du milieu et de l'époque que cette existence active et brillante a traversés. On pourra dire dans l'avenir des choses auxquelles il serait indiscret et de mauvais goût de faire allusion aujourd'hui; mais il y aura beaucoup de choses aussi dont on aura perdu, quand on aura la faculté de tout dire, l'exacte perspective et la véritable couleur. Entre les froides adulations officielles du présent et les secs arrêts de l'avenir, il devrait y avoir place un instant pour quelques appréciations où palpiterait du moins encore le souffle des sympathies vivantes.

On aime toujours son temps, même lorsqu'on croit avoir le droit de s'en plaindre. Il n'est guère possible d'avoir aimé notre temps et de s'arrêter avec plaisir aux reflets que les vingt dernières années ont pu laisser sur nos imaginations, sans que chacun retrouve à tel jour plus ou moins proche ou lointain, sur le fond vaporeux de ces fuyans tableaux, un souvenir aimable de M. de Morny. L'homme politique qui vient de mourir a été surtout, et dans toute l'acception que ce mot peut avoir encore à notre époque, un homme du monde. Peut-être, si l'on voulait détailler ses facultés, n'en trouverait-on aucune qui fût précisément supérieure, si ce n'est cette ouverture d'esprit, cette expansion vive et facile, cette souriante bonne fortune de l'homme du monde. La vie de société et les qualités de cette vie firent les premiers succès et la première réputation de M. de Morny. L'homme qui excite aujourd'hui de si nombreux regrets ne datait point

d'un événement politique, de 1848 ou de 1851; il n'était point parmi nous un intrus soudainement imposé à la renommée par une révolution, il datait de sa propre jeunesse, accueillie avec une bienveillance générale, épanouie en pleine société parisienne. M. de Morny entra jeune dans le monde; il eut de bonne heure la réputation d'être heureux et fut tout de suite favori. Il avait été élevé, on le sait, par cette femme distinguée, Mme de Souza, qui nous a laissé dans ses romans de si charmantes marques de son esprit. Nous avions naguère ici réveillé en lui ces souvenirs de sa première éducation par une allusion rapide qu'il releva avec une bonne grâce empressée, en nous reprochant un long éloignement, que sa mort imprévue nous laisse le regret de n'avoir pu faire cesser. Il eut pour tuteur un homme d'une aménité de caractère bien attachante aussi, ce parfait galant homme, M. Gabriel Delessert. Dans la société où il fut élevé, il fut rencontré par M. le duc d'Orléans, le prince de la jeunesse de ce temps, qui l'entraîna généreusement dans cet aimable tourbillon qu'on croyait alors conduit par la fortune. La commission des récompenses nationales nommée après la révolution de juillet le désigna pour un brevet d'officier. Après avoir pris part à quelques-unes de ces premières campagnes d'Afrique qui étaient comme une virile école d'élégance, M. de Morny quitta l'armée. A partir de ce moment, M. de Morny mêla la vie de l'industrie et la vie politique à la vie du monde. Ici encore le succès lui sourit vite. Il y eut bientôt montré la facilité d'adapter son esprit aux choses les plus diverses. La versatilité, si l'on prend le mot au sens latin et dans son acception d'origine, était en effet le caractère de l'intelligence de M. de Morny. Cette intelligence n'était ni vaste ni profonde, mais elle était équipée de façon à se porter lestement vers des objets différens et à s'y ouvrir accès. Elle unissait ainsi le jeu des frivolités élégantes au goût des arts et aux préoccupations sérieuses. Elle ne se concentrait pas, elle rayonnait. Voué à la politique, M. de Morny fit voir bientôt qu'il y chercherait la base sérieuse de sa fortune. C'est un des côtés curieux de la fin du règne de Louis-Philippe que le goût que témoigna tout à coup pour la politique une phalange d'hommes jeunes qui ne s'étaient fait connaître jusque-là que comme des hommes de société et de plaisir. L'élite des fondateurs du Jockey-Club fit irruption dans la chambre des députés. Les héros des romans de Balzac donnèrent une escouade inattendue de partisans à la politique de M. Guizot. Nous nous souvenons de ce singulier mouvement qui se passait dans une région trop exclusive pour être aperçu de la foule, mais qui trahissait des symptômes auxquels les hommes d'état de profession eussent bien fait de prendre garde. La prétention de ces survenans était d'apporter dans la politique — de la jeunesse. Ils professaient une déférence sincère pour le talent et la gravité de M. Guizot; mais cela ne les empêchait point de souhaiter à la politique gouvernementale une autre allure et plus d'entrain vers le progrès. Ils n'aimaient pas à voir le gouvernement se paralyser dans la

routine des spécialités fonctionnaires; ils se flattaient, si l'on se fiait à eux, de prouver que les hommes du monde ont plus d'adresse que les spécialistes politiques à manier les hommes, plus de flair pour pressentir l'opinion et plus de décision dans la conduite des affaires. Au fond, ils accusaient à la fois et le ministère et l'opposition de sénilité. Quant à eux, ils étaient conservateurs assurément, mais jeunes conservateurs, ou conservateurs progressistes. Cette école mondaine a fourni depuis à la politique des ministres et des diplomates qui ne se sont pas tirés d'affaire plus mal que d'autres. M. de Morny n'était pas le chef du groupe : il avait trop de réserve, de sang-froid, de prudence, il s'inclinait avec une admiration trop convaincue devant l'ascendant de M. Guizot, pour se livrer à des caprices d'indiscipline; mais il en était le membre le plus important et le plus en veine. Il publia dans la *Revue* du 1er janvier 1848 un article sur *les conservateurs progressistes;* il avait à cœur évidemment les opinions qu'il exprimait dans cet article, l'unique écrit politique de lui qui nous soit connu, car après le coup d'état il en fit publier de nombreux fragmens par la presse officieuse. Dans les trois mois qui précédèrent la révolution de 1848, on parlait de l'entrée probable de M. de Morny au ministère du commerce.

Cette révolution sembla, au premier moment, renverser toutes les espérances de M. de Morny; l'élection du 10 décembre le remit en selle et lui ouvrit une carrière plus directe et plus sûre que celle qu'il avait pu entrevoir jusqu'à ce jour. M. de Morny, grâce à ses relations sociales et politiques, devint l'intermédiaire le plus naturel entre les chefs de la majorité de l'assemblée et le président. Il fit preuve, durant toute la période républicaine, d'une extrême discrétion; il évita de se mettre en avant, il ne se compromit par aucun acte apparent, il resta dans la coulisse. Pourtant il avait dès le premier moment pris son parti, savait nettement où il allait, et s'apprêtait avec une résolution tranquille et souriante au rôle qu'il joua à la fin de 1851. Il n'y a pas d'indiscrétion aujourd'hui à répéter de vieilles confidences qui n'apprendront plus rien à ses amis ni à ses ennemis. Il nous disait un matin, en 1849, avec une insouciante franchise : « Quand le coup d'état se fera, je vous en préviens, c'est moi qui le ferai. » Il n'avait aucun doute sur le coup d'état, il lui était seulement impossible de prévoir au milieu de quelles circonstances se produirait le dénouement attendu : il ne savait sous quelle forme se présenterait l'occasion; peut-être, comme au 18 brumaire, faudrait-il affronter l'assemblée même pour la dissoudre, et il songeait au discours qu'il y aurait à tenir à cette assemblée condamnée. Nous nous le tînmes pour dit; nous fûmes dès lors convaincus qu'il y aurait un coup d'état, et que M. de Morny y jouerait dans l'action le premier rôle.

On connaît l'embarras qu'éprouvait Bossuet lorsqu'il rencontrait les héros de ses oraisons funèbres dans les troubles de la fronde : il se tirait de

ces pas difficiles par des mots de génie. Le coup d'état de décembre n'est pas un écueil moins embarrassant pour les hommes de notre opinion qui s'y trouvent conduits par le courant d'une biographie. Nous ne pouvons, pour notre compte, échapper au péril que par le silence. Ce n'est donc pas à nous de parler de la conduite de M. de Morny dans cette conjoncture critique. Ce qui est certain, c'est que M. de Morny put faire connaître alors au public les qualités fortes de son caractère. Il montra ce que peuvent la décision et le sang-froid dans les troubles publics. Il atténua le côté sombre du coup de force auquel il donna son concours par cette aisance de manières qui lui était propre, et qui semble la forme naturelle d'un esprit libéral. Il n'y eut pas jusqu'à la confiscation des biens de la maison d'Orléans qui, en lui apportant l'occasion d'une prompte retraite, ne lui permît de prendre vis-à-vis du public l'attitude d'un homme dégagé d'ambition, qui n'avait saisi le pouvoir que pour accomplir une œuvre commandée à ses yeux par un intérêt social, qui, une fois la tâche faite, reculait devant l'usage réactionnaire de la puissance, et se hâtait galamment de rentrer dans la vie ordinaire. Témoins à coup sûr désintéressés de la vie publique de M. de Morny depuis cette époque, nous devons convenir qu'il tint dès lors une grande place en France devant l'opinion. Ceux qui adorent chez nous le principe d'autorité, ceux qui ressentent pour le maintien de l'ordre une passion farouche et craintive, ceux que hante dans leur sommeil le cauchemar du *gâchis* dont M. de Boissy parlait l'autre jour au sénat, voyaient pour eux une grande sécurité dans le rôle que M. de Morny aurait pu jouer de nouveau au milieu de circonstances critiques. Par un contraste qui révèle aussi la valeur de l'homme qu'aujourd'hui l'on regrette, des esprits libéraux ne plaçaient point une moindre confiance dans le concours que M. de Morny pourrait prêter au progrès des institutions libérales. D'autres enfin ajoutaient, non sans raison, aux moyens d'influence du président du corps législatif ses relations avec le monde politique européen, qui eussent pu aussi devenir, à un moment donné, une utile ressource. Ainsi s'était faite peu à peu, grâce à son origine, à ses débuts, à la facilité d'un esprit applicable aux occupations les plus variées, à la fermeté et à l'aménité d'un caractère qui savait tour à tour commander aux circonstances ou s'y assouplir, grâce aussi à ce don de la bonne chance tant prisé par les anciens politiques, — ainsi s'était faite chez nous ce qu'il faut appeler la situation unique de M. de Morny. Ce qui distinguait surtout cette situation, c'est qu'elle n'avait rien d'exclusif et d'inabordable, c'est qu'elle touchait à tout et à tous, c'est que celui qui l'occupait était véritablement le contemporain des hommes et des choses de notre époque. M. de Morny, dont la vie a été une longue habitude de réussir, a-t-il été heureux jusqu'à la fin? Sa mort, envisagée comme l'achèvement d'une carrière politique, a-t-elle été opportune? L'avenir le dira; mais le présent ne peut s'empêcher de s'apercevoir et de la grande place que rem-

plissait M. de Morny et du grand vide que laisse l'évanouissement subit d'une situation semblable. Il est aisé de remplacer le président d'une chambre; mais on n'improvise point l'équivalent d'une situation telle que celle de M. de Morny. Voilà ce qui devrait être l'objet de pensées graves. Il est des régimes politiques où l'on s'inquiète peu de la valeur propre des hommes sous le prétexte que les institutions y suppléent à l'insuffisance des personnes. Le régime actuel de la France n'est point de ceux-là; il est de ceux au contraire qui empruntent au mérite des hommes leur éclat et leur solidité. La perte d'un homme qui ne se peut remplacer est plus sensible à ces régimes qu'à d'autres. La France a besoin que l'éducation politique se régénère dans son sein, sous l'influence fécondante d'institutions plus libérales; c'est le conseil que la mort semble venir nous rappeler chaque fois qu'elle éteint au milieu de nous une existence importante : elle n'a jamais donné cet avertissement avec une autorité plus pressante et plus sévère que le jour où elle a enlevé M. de Morny.

Les deuils les plus douloureux n'interrompent point le cours des affaires publiques; tandis que commençait l'agonie du président du corps législatif, le débat de l'adresse s'ouvrait au sénat. La première séance de cette discussion n'a point été heureuse. Il est bizarre que l'ouverture de ce grand opéra politique soit habituellement composée et exécutée par M. de Boissy. Si la délibération des grandes affaires du pays ne devait être qu'un amusement, on pourrait souhaiter un amusement plus délicat; mais on prendrait son parti de rire des propos comiques de M. de Boissy. Les discours de ce représentant singulier des illustrations de la France sont de véritables macaronées politiques. La première question que l'on s'adresse en lisant ces discours est celle-ci : M. de Boissy obtient-il ses effets oratoires par une originalité naïve ou par une excentricité calculée? Le sénat, à notre avis, a tort de prendre au sérieux les chevauchées à travers champs de cet enfant terrible. Il procure ainsi à M. de Boissy des succès inaccoutumés. Les lois et réglemens actuels ne nous permettent point d'entendre M. de Boissy au sénat, mais nous nous souvenons de l'avoir entendu à l'ancienne chambre des pairs. M. de Boissy n'était point alors un orateur amusant. Il débitait lourdement, du ton monotone d'un écolier qui récite une leçon, les énormités que le chancelier se donnait de temps en temps le plaisir d'interrompre. La chambre, au surplus, n'écoutait guère, et le bruit des conversations particulières couvrait ordinairement la voix de l'orateur. M. de Boissy, paraît-il, a plus de succès au sénat. A notre avis, son succès consiste en ceci : il échauffe son auditoire, provoque les interruptions et parvient à se faire donner naïvement par ses collègues des répliques incroyables. Si M. de Boissy a le naturel malin et plaisant, ces répliques doivent le combler de joie et le pousser au paroxysme de la bonne humeur. La France dans ses unions avec ses gouvernemens peut être comparée à une veuve qui se serait plusieurs fois remariée : par

l'organe de M. de Boissy, elle a le mauvais goût de trop souvent rappeler à son présent mari les qualités de ses défunts époux; qu'y a-t-il de plus comique que M. de Boissy parlant de sa fidélité aux régimes anciens et provoquant chez les sénateurs, qui ne veulent pas lui laisser le privilége de ce mérite, des explosions de fidélité rétrospective envers les gouvernemens passés en face du mari vivant? Qu'y a-t-il de plus inattendu que cet impassible orateur faisant jaillir cette apostrophe de la bouche d'un de ses vieux collègues : « Nous ne nous conduirons pas comme le sénat de 1814? » Enfin il est pour nous inexplicable que M. de Boissy ait réussi à passionner le sénat au point de lui faire répéter d'avance en quelque sorte, avec une émotion louable sans doute, mais de la façon la plus intempestive et la plus déplacée la scène de la transmission de la couronne. On comprendrait le soulèvement enthousiaste d'une assemblée en face d'un grand et éloquent factieux qui viendrait braver fièrement devant elle la loi du pays et le sentiment dynastique; mais nous n'aurions jamais imaginé que M. de Boissy pût mériter une si tempêtueuse réponse. Le turbulent orateur a prodigué en même temps à l'empereur et au gouvernement parlementaire les témoignages de son admiration et de son dévouement. Ses protestations parlementaires ne sont pas plus de notre goût que ses protestations impérialistes n'ont été du goût du sénat : les parlementaires repoussent les unes comme le sénat a repoussé les autres. Cependant, si nous faisions partie de l'auditoire de M. de Boissy, nous lui refuserions la satisfaction de nous avoir pour interrupteurs. Nous l'écouterions peut-être quand ses éloges s'adresseraient aux idées de nos adversaires; nous nous boucherions les oreilles quand il dirait des douceurs aux nôtres. Nous serions vraiment trop confus, si nous lui accordions le pouvoir de nous impatienter et de faire sortir de son tempérament une assemblée sérieuse.

Les débats graves n'ont commencé au sénat que dans la dernière séance qui nous soit connue. Cette séance a été remplie par un important discours de l'honorable M. Rouland. L'ancien ministre de l'instruction publique et des cultes a vigoureusement attaqué les questions soulevées par l'encyclique et la publication du *Syllabus*. M. Rouland, au point de vue de la doctrine sur les rapports de l'église et de l'état, s'en tient à la vieille tradition du gallicanisme parlementaire : au point de vue des faits, sa discussion a été nourrie d'informations intéressantes et curieuses, qu'il a présentées avec une rare netteté et sans tenir compte des réserves diplomatiques. Nous n'avons jamais dissimulé les raisons historiques et politiques qui nous empêchent d'embrasser les doctrines gallicanes professées aujourd'hui par les orateurs officiels. Il ne nous paraît ni équitable ni pratique de vouloir appliquer à la situation présente de l'église la vieille tradition du gallicanisme. Le concordat de Napoléon, qui n'a été qu'un expédient temporaire, n'a pas pu faire rétrograder la France jusqu'au véritable régime ecclésiastique, antérieur à 1789, sur lequel les idées gallicanes

étaient fondées. Il ne faut pas perdre de vue l'importance qu'avait l'église en France sous l'ancien régime. Le catholicisme était alors la religion de l'état : cette union du spirituel et du temporel que le *Syllabus* invoque à sa guise existait alors en France d'une certaine façon. Le pouvoir séculier prêtait alors son concours au dogme avec une rigueur qui a été parfois bien cruelle. Les parlemens eux-mêmes appliquaient des pénalités sévères aux transgressions de la loi religieuse et ecclésiastique. Le clergé, à cette époque, avait dans une grande mesure l'indépendance matérielle; il était propriétaire et ne concourait aux charges de l'état qu'en se taxant lui-même et en conservant fièrement à ses contributions le titre de don gratuit. En vérité, il n'est pas tout à fait juste de présenter au clergé le régime du concordat et des articles organiques comme la continuation pure et simple de la constitution gallicane. Napoléon, en dépit de ses efforts rétrospectifs, n'a point pu réparer la grande et irrévocable rupture accomplie par la révolution entre l'église et l'état. Il n'a pas pu rendre à l'église le monopole d'une religion d'état que possédaient nos anciens gallicans; il n'a pu rendre à l'église ses biens, il a remplacé un clergé propriétaire par un clergé salarié. Qu'on ne le méconnaisse donc point, si l'on veut être exact, juste, et faire avancer vers une conclusion logique les discussions actuelles : le gallicanisme n'est plus un terrain suffisant pour établir les rapports de l'église et de l'état, car c'est un terrain que personne, pas plus l'état que l'église, n'a sous les pieds.

M. Rouland a tracé un tableau très vrai et très saisissant des progrès rapides que l'ultramontanisme a depuis quelques années accomplis chez nous. Ces progrès sont un fait remarquable; mais, au lieu de s'indigner contre ce fait, ne serait-il pas plus sage d'en étudier les causes profondes? Un légiste français qui s'étonne qu'il n'y ait plus de gallicans dans le clergé français ne devrait-il pas réfléchir que, pour être une chose sérieuse et forte, il ne suffit pas que le gallicanisme soit recommandé par l'autorité administrative, qu'il faudrait au contraire que, comme autrefois, il sortît spontanément et naturellement des entrailles du clergé français? S'il peut y avoir chez nous un gallicanisme, c'est évidemment au clergé de France de le créer, de le constituer, de le maintenir. Chercher à constituer le gallicanisme lorsque l'église vous échappe, lorsqu'elle va d'un élan irrésistible à l'ultramontanisme, comme vous le reconnaissez et le déplorez vous-même, est la plus chimérique des entreprises. Essayons donc de comprendre de bonne foi les causes du mouvement ultramontain. La cause essentielle est dans l'état incomplet et discordant de nos propres institutions politiques. Ce que le clergé de France cherche aujourd'hui dans l'ultramontanisme, c'est au fond une issue vers l'indépendance de doctrine et de discipline dans ses rapports avec l'état. Un culte religieux lié par des dispositions concordataires et législatives spéciales est gêné, se sent toujours à l'étroit et tend vers ce qui le dégage. Or vous, l'état, vous êtes pour l'é-

glise de France le maître prochain; la cour de Rome est le maître éloigné. On se sent plus libre vis-à-vis du maître éloigné que vis-à-vis du maître prochain, et c'est vers celui-là que l'on va pour appuyer son indépendance. Ah! si l'église en France était placée dans les conditions du droit commun, et si les conditions du droit commun politique étaient assez larges chez nous pour donner satisfaction entière aux justes droits ou aux justes libertés de la conscience religieuse, soyez sûrs que l'église de France n'irait pas planter hors du sol national les racines de son indépendance. Si une France vraiment libre se constitue jamais, si la liberté d'association, la liberté de réunion, la liberté de parler et d'écrire viennent un jour à prospérer et à fleurir parmi nous, nous en aurons bientôt fini avec ces chicanes de politique religieuse qui effarouchent et blessent les consciences, troublent les esprits et suscitent aux gouvernemens d'ingrats soucis. La société civile et les sociétés religieuses reprendront leur équilibre naturel dans la commune atmosphère de la liberté; mais quand on cherche de bonne foi la solution des difficultés de notre temps, c'est toujours à la borne des institutions limitatives de la liberté politique qu'on vient se heurter et que vient s'épuiser notre irritante impuissance.

C'est encore dans l'imperfection des institutions politiques générales que la grande et humaine question de l'instruction primaire rencontre chez nous le plus sérieux obstacle. Quelque opinion que l'on ait touchant les conclusions du rapport de M. Duruy, personne ne refusera de reconnaître le soin avec lequel ce ministre a étudié la question de l'instruction primaire. Nous ne nous arrêterons point à l'inconséquence apparente de la publication de ce rapport dans le journal officiel et de la note qui a présenté ce document comme l'expression de l'opinion personnelle de M. Duruy en réservant la pensée et la résolution du gouvernement lui-même. Cet incident nous montre que sous tous les régimes il y a au sein d'un ministère des questions ouvertes, et qu'aucun pouvoir n'est à l'abri de cette loi supérieure qui soumet l'intelligence et la volonté humaine aux tâtonnemens et aux hésitations. Les idées et les mots qui ont été mis en avant à ce propos, l'instruction obligatoire, l'instruction gratuite, ne nous font point peur. Nous n'admettons pas plus en pareille matière les négations absolues que les affirmations absolues. Les conclusions de M. Duruy, si hardies qu'elles aient pu paraître, ne dépassent point le champ de la pratique et sont confirmées par de notables expériences. La France est régie par le suffrage universel, et la conscription fait planer sur tous, au caprice du sort, l'obligation du service militaire. Il ne serait donc point illogique que l'état en vînt, en France, à rendre l'instruction primaire obligatoire, et pour cela l'offrît gratuite. L'objection financière, le surcroît de dépenses qu'un tel système imposerait au trésor, est grave sans doute, mais elle ne pourrait être qu'un obstacle accidentel, et s'il n'y avait là qu'une question d'argent, il serait honteux d'y voir une fin de non-recevoir absolue. La ques-

tion la plus délicate à nos yeux, celle qui peut exciter de respectables scrupules, provient de notre état politique. En matière d'instruction primaire, il semble que l'intervention de l'état n'est justifiée et ne devient nécessaire que lorsque l'esprit d'association a épuisé toute sa force. Il est évident que nous n'en sommes point là, nous chez qui la liberté d'enseignement est si récente et l'esprit d'association si imparfaitement développé et si étroitement contenu. Faut-il désespérer de l'avenir de l'association parmi nous? Faut-il se hâter d'investir l'état d'une nouvelle et immense prérogative en le grevant d'une lourde charge? C'est un doute devant lequel nous ne sommes point étonnés que l'on s'arrête quelque temps.

Nous ne sommes point disposés à devancer, à propos des affaires d'Italie, les discussions auxquelles la convention du 15 septembre donnera lieu dans le sénat et au corps législatif. Des opinions contraires aux nôtres seront sans doute exposées avec éclat dans ces discussions, mais nous ne redoutons point ce choc d'idées. On dirait que les controverses usent à la longue les aspérités des difficultés politiques. On fait du chemin à travers ces luttes. Les résultats acquis se consolident; on est bien obligé, en critiquant les actes passés, de faire la part du feu et de se familiariser avec ce qui est possible. En attendant, les choses se sont bien calmées en Italie. Par son habile départ de Turin et par son retour non moins habile dans sa vieille capitale, le roi Victor-Emmanuel a cicatrisé la blessure piémontaise. Les amusemens du carnaval, arrivant sur tout cela, ont rendu la bonne humeur à tout le monde, et le parlement a repris ses séances. On vote les lois rendues nécessaires par la translation de la capitale. La question financière est la plus importante parmi celles que devra régler la chambre italienne. M. Sella, le ministre des finances, qui a supporté le poids du jour depuis plusieurs mois et qui a fait réussir avec fermeté de hardis expédiens, nous semble commencer à respirer. Son exposé nous montre que l'Italie n'est plus bien éloignée de l'équilibre financier. D'importantes réductions ont été réalisées sur les dépenses. Le revenu ordinaire a reçu de notables accroissemens. Si l'Italie a le courage de recourir à un *income-tax*, elle aura avant peu des finances dégagées. Pour faire face aux découverts, le gouvernement italien a des ressources considérables dans les versemens de l'emprunt domanial et dans l'aliénation des chemins de l'état. On a parlé d'un nouvel emprunt dans ces derniers temps. L'emploi d'une telle ressource n'est commandé par aucune nécessité pressante, et peut-être la baisse générale du taux de l'intérêt en Europe conseillerait-elle plutôt au trésor italien de parer à ses besoins extraordinaires avec les ressources de la dette flottante. Dans tous les cas, si, pour mieux assurer l'avenir, on songeait par prudence à recourir au crédit avant la fin de cette année, il est évident que le chiffre de la nouvelle émission de rentes devrait être bien inférieur à la somme des derniers emprunts.

Constatons une fois de plus que l'affaire des duchés demeure station-

naire. M. de Mensdorf a répondu à M. de Bismark que les propositions prussiennes ne sont point regardées par l'Autriche comme satisfaisantes. Cette réponse fournira l'occasion à M. de Bismark de prendre son temps et de répliquer à l'Autriche en exécutant une variation nouvelle sur son thème favori. Cette diplomatie alternée ne trouble point d'ailleurs le repos de la bonne Allemagne. La chambre prussienne ne se réconcilie point avec la politique militaire du roi. Le ministère autrichien se querelle avec la commission du budget du Reichsrath, et ne peut se mettre d'accord avec elle sur le chiffre des réductions des dépenses militaires. Il est édifiant de voir que, dans tous les pays monarchiques où l'on s'essaie à la liberté, les chambres représentatives se montrent fidèles à leur vocation naturelle, et luttent contre le pouvoir pour obtenir la réduction des dépenses de l'armée. En Angleterre même, le ménage parlementaire est conduit cette année aussi pacifiquement et non moins silencieusement que dans un état germanique. Aucune question politique n'agite la chambre des communes, aucune passe d'armes ne s'engage entre les chefs des partis. M. Disraeli et M. Gladstone ont laissé tomber sans prendre la parole le débat sur la taxe de la drèche, soulevé dans l'intérêt des classes agricoles par des membres du parti conservateur. Les tories se sont mis ainsi en règle vis-à-vis de leur clientèle électorale, mais leurs chefs se sont bien gardés de prendre aucun engagement compromettant à propos d'un impôt qu'on ne pourrait atténuer sérieusement sans porter dans le budget une désorganisation intempestive. On n'apporte pas plus d'ardeur au débat des questions religieuses qu'à la discussion des questions politiques. Un représentant opiniâtre des intérêts protestans, M. Newdegate, a essayé d'échauffer les vieux sentimens anti-catholiques en dénonçant des pratiques fâcheuses commises, suivant lui, dans les communautés religieuses. Il voulait que l'état soumît les couvens à une inspection spéciale. Il en a été pour sa peine. La chambre des communes ne s'est pas laissé troubler par des fantômes de capucins, d'oratoriens ou de bénédictines. Nous avons été plus émus en France en apprenant de la bouche de M. Rouland que les jésuites ont fermé la porte de leur maison au nez du vicaire-général de l'archevêque de Paris. La motion de M. Newdegate a été repoussée à une grande majorité.

On dirait que les Anglais cessent en ce moment d'être acteurs dans la politique du monde, et qu'ils se concentrent et se recueillent dans le rôle de spectateurs. Ils n'ont d'yeux que pour ce qui se passe aux États-Unis. Ils attendent avec une anxiété visible la fin de cette grande lutte civile dont en général ils ont si mal jugé la nature et les tendances. L'opinion anglaise a commis depuis quatre ans de grandes erreurs et de grandes injustices dans les jugemens qu'elle a portés sur l'Union américaine refusant de reconnaître à des états mécontens le droit de dissoudre, en s'en retirant capricieusement, la grande république, ou plutôt, car les idées de sépara-

tion n'étaient point sincères à l'origine et n'étaient qu'une manœuvre, refusant de laisser renverser par une minorité factieuse la décision légale de la majorité du peuple. Les appréhensions que trahit la presse anglaise, maintenant que le triomphe du nord paraît assuré, sont comme une expiation de la faute commise par l'opinion de l'Angleterre. Nous espérons que les Anglais en seront quittes pour leur anxiété actuelle, et que le peuple américain, s'il rétablit chez lui la paix intérieure, n'ira point chercher à vexer par de folles guerres les gouvernemens étrangers que son succès aura suffisamment contrariés. Nous avons eu, nous aussi, notre alerte à propos de la perspective du rétablissement prochain de l'Union. On semble avoir compris dans les régions du pouvoir la faute que l'on avait commise en montrant contre la cause du nord une partialité frivole et dangereuse; on a craint pour le succès de l'expérience que nous poursuivons au Mexique quand on a vu les émissaires du sud proposer au gouvernement du nord de faire à nos dépens une paix d'aventure. Cette crainte, grâce à Dieu, n'est point fondée; le peuple américain sait bien que la nation en France n'a jamais été malveillante envers lui : aussi les plus récentes nouvelles des États-Unis nous apprennent-elles que le nord n'éprouve aucun ressentiment contre nous, et ne songe nullement à une expédition contre le Mexique. La presse américaine se montre sensible aux marques persévérantes de sympathie que la presse libérale de France a données à la cause fédérale. Nous croyons que notre gouvernement a répondu habilement à ces bonnes dispositions en nommant M. de Montholon son représentant à Washington. Ç'a été jusqu'à ce jour un préjugé ridicule de notre diplomatie de ne compter Washington que comme un poste secondaire. Dans l'échelle de l'avancement, on croyait monter en quittant les États-Unis pour aller représenter la France dans la capitale morte de quelque petit état d'Europe. On préférait la société des chambellans d'une petite cour germanique au spectacle grandiose de cette démocratie laborieuse, audacieuse, bruyante, riche, si débordante des séves de la vie moderne, à laquelle une noble intelligence comme Tocqueville n'avait pas dédaigné d'aller patiemment demander des enseignemens à notre usage. En donnant à M. de Montholon le poste des États-Unis, on entre dans la vérité; on place dans une situation qui en a peu d'égales en importance un homme digne de la remplir. On envoie aux Américains un ministre français qui les connaît, qui est connu d'eux, un homme qui sait le Nouveau-Monde et peut s'élever au-dessus des séniles préjugés de l'ancien, un véritable représentant en un mot de la mutuelle sympathie qui doit unir nos deux nations.

Au surplus, chaque courrier des États-Unis nous rapproche de la crise finale. Les états confédérés sont coupés de toutes leurs communications avec la mer. Charleston est tombé après Savannah, Wilmington après Charleston. Sherman s'avance sans obstacle dans les Carolines, trouvant désormais des bases d'opération dans les places du littoral abandonnées

par les confédérés. Les débris des armées confédérées se replient, se rejoignent à marches forcées comme pour aller se concentrer sous la main de Lee. Peut-être Lee pourra-t-il vendre chèrement encore la dernière victoire, peut-être pourra-t-il couronner par le succès d'une journée la fin de la lutte; mais, quoi qu'il arrive, il est évident qu'il ne peut plus prolonger la guerre. On prétend que les confédérés, en se retirant dans l'intérieur, y seront formidables, et que la perte de la mer est pour eux un bénéfice. Ce paradoxe ne saurait être pris au sérieux. C'est par la mer que les confédérés recevaient leur plus utile et plus efficace matériel de guerre, et l'on ne comprend pas ce qu'ils peuvent gagner à perdre l'issue par laquelle ils s'approvisionnaient. Il est manifeste aussi que les fédéraux, en traversant leurs territoires intérieurs et en occupant leurs citadelles maritimes, ont considérablement diminué la puissance de recrutement des armées du sud. Les discours du président Davis, les proclamations des gouverneurs des états du sud, sont remplis d'appels inutiles adressés aux soldats absens sans congé. Un de ces gouverneurs, celui de la Caroline du nord, prétend que l'armée serait doublée, si les absens rentraient dans leurs corps. Les divisions d'opinion, la désaffection pour le gouvernement, règnent dans le sud; les proclamations officielles s'en plaignent aussi. Or l'on n'a jamais vu, que nous sachions, la concorde se resserrer et l'élan croître au sein d'une faction dans les guerres civiles, à mesure que les chances de succès diminuaient chaque jour. Quels que soient les incidens qui puissent l'accélérer ou le retarder, le résultat final est désormais certain. L'Union américaine sera bientôt rétablie par l'ascendant du nord.

L'évacuation et la chute de Charleston auront été l'un des derniers événemens de la lutte, et au point de vue moral en sont presque le dénoûment dramatique. C'est de Charleston qu'était parti le signal de la guerre civile ; c'est Charleston qui a voulu la séparation, et qui, lorsque l'intéressante et riche Virginie hésitait encore, attaqua sans provocation la citadelle fédérale, le fort Sumter. En ce moment-là, Charleston n'avait aucun grief légitime, aucun prétexte légal pour commencer les hostilités. M. Lincoln avait été simplement élu président; il n'avait prononcé aucune parole, accompli aucun acte qui fussent de nature à porter atteinte aux droits des états. Avec la patience conseillée par la simple prudence, par le patriotisme le plus loyal, on pouvait attendre et rechercher encore dans une négociation la solution des difficultés pendantes. La vanité, la violence, l'impétuosité des Charlestoniens ne voulurent point laisser à la paix et à l'Union cette dernière chance. Les exagérés voulurent tout compromettre et tout engager en fermant la voie aux tentatives de réconciliation que les sages eussent encore voulu essayer; ils attaquèrent le fort Sumter et contraignirent la petite garnison à amener le drapeau fédéral. Qu'est devenu, quatre années après, Charleston? Une ville en ruines, que ses habitans n'ont plus voulu défendre, où la population laissait éclater au dernier moment des

divisions fatales, où l'on dénonçait avec colère le gouvernement de M. Davis, où l'on désespérait hautement du salut de la confédération, où l'on était prêt à devenir factieux, tandis que les généreux Virginiens de Richmond, qui avaient été les derniers à rompre l'union, demeuraient prêts, avec une persévérance intrépide et une noble abnégation, à suivre jusqu'au bout la malheureuse fortune de leurs chefs imprudens.

Quelque funeste qu'ait été l'erreur des états du sud, nous avons le ferme espoir que l'Union ouvrira ses bras aux populations du sud avec un magnifique esprit de conciliation. Nous avons foi dans les généreuses impulsions des peuples inspirés par une bonne cause triomphante. D'ailleurs le nord a le bonheur d'avoir à sa tête de nobles âmes. Il est devenu intéressant de savoir aujourd'hui par exemple quelque chose de l'esprit et du caractère d'un homme tel que ce général Sherman, dont le talent et l'active énergie auront tant contribué à la pacification des États-Unis. On est heureux d'avoir jour sur une telle nature. Sherman parle peu, et ses écrits portent l'empreinte d'un esprit exact et précis, qui ne donne rien à la faconde. On vient de publier de lui un curieux fragment. C'est une lettre adressée à une dame du Maryland; Sherman l'écrivait au mois de juin de l'année dernière, avant d'avoir commencé ses grandes opérations de Géorgie. « Comme nation, y disait-il, nous avons été, nous, gens du nord, obligés d'accepter la bataille. Une fois la lutte commencée, la guerre a pris de telles proportions que nous-mêmes, quoique emportés par le tourbillon, nous reculons parfois épouvantés. Je ne voudrais pas subjuguer le sud dans le sens offensant que l'on donne à ce mot, mais je veux faire obéir chaque citoyen du pays à la loi commune, à la loi à laquelle nous sommes soumis; je ne veux pas que personne soit au-dessous ou au-dessus de nous; je veux des égaux, pas de supérieurs... Mon cœur saigne quand je vois le carnage du champ de bataille, la désolation des foyers, l'angoisse amère des familles; mais dès l'instant où les hommes du sud nous diront qu'au lieu de faire appel à la guerre, ils s'adresseront à la raison, au congrès, aux cours de justice, à la religion, à l'expérience de l'histoire, mon mot sera : Paix! Revenez, et reprenez, avec tous vos droits et vos priviléges, votre fière place parmi les citoyens américains. » De tels sentimens, qui ont conduit Sherman à la victoire, ne seront point démentis dans la paix. Nous ne savons si jamais grand homme a jamais tenu un si beau langage; mais nous savons que c'est une grande joie sur la terre quand il arrive que l'homme qui par son talent et son dévouement relève la destinée de sa patrie est en même temps un brave homme.

E. FORCADE.

REVUE LITTÉRAIRE.

LES ROMANS NOUVEAUX.

Ce n'est ni l'étendue du récit, ni l'ampleur démesurée et trompeuse des combinaisons, ni l'artifice laborieux des procédés, qui importent en tout ce qui relève de l'imagination, dans ce qu'on appelait autrefois de ce nom aimable et fin de belles-lettres. Rien de tout cela ne compte, pas plus que le temps qu'on a mis à faire un sonnet, comme disait Molière. Une œuvre de l'esprit peut fort bien être étendue, fortement nouée, savamment compliquée, puissante en apparence, sans cesser d'être une création vulgaire, équivoque, prétentieusement vaine, et, pour tout dire, d'un ordre subalterne. L'œuvre la plus courte au contraire, la plus simple ou la moins recherchée de pensée et de forme, peut être sans nul doute le fruit exquis de l'art le plus rare et le plus élevé. L'essentiel est d'exprimer en toute sincérité des sentimens vrais, de manier d'une main délicate et ferme les mystères du cœur, de saisir une situation dramatique, de reproduire avec fidélité, avec une inspiration juste, une des mille nuances de la vie humaine. A ce prix, une invention littéraire, quelle que soit sa forme, quelle que soit son étendue, devient sans effort une œuvre selon l'esprit et selon le cœur, c'est-à-dire vraiment une œuvre d'art; une histoire de quelques pages, conçue avec feu et vivement conduite, s'élève d'un seul coup au niveau des créations supérieures, de ce qu'on pourrait appeler le grand roman, tandis que d'autres se traînent confusément à travers toute sorte de cahots, n'excitant le plus souvent qu'un intérêt vulgaire, sans s'élever jamais au-dessus de ce que nous nous permettions, l'autre jour encore, d'appeler le petit roman. Non, décidément, l'art n'est pas ce que croient ceux qui se servent de son nom avec une si vaniteuse complaisance, et il peut se rencontrer quelquefois, il peut briller de son plus doux éclat, dans des œuvres furtives qui ne font rien pour attirer le bruit, qui sont une révélation ingénue et soudaine. C'est là justement ce que je me disais en mettant à côté de tant de romans ambitieux et puérils cette simple et modeste histoire du *Péché de Madeleine,* qu'on n'a pu lire l'an passé sans une sérieuse émotion, et qu'on va relire sous sa forme nouvelle dans ce petit volume où elle reparaît aujourd'hui. On le relira, ce petit roman, comme on relit ces livres intimes et familiers qui ont le charme douloureux de la vie, où on croit sentir sous la fiction palpiter un cœur brisé, et si ce n'est pas l'épanchement d'un cœur parlant par sa

blessure selon le mot espagnol, c'est bien alors que ce petit récit serait vraiment le fruit d'un art supérieur.

Ce n'est pas le nom de l'auteur qui a fait le succès du *Péché de Madeleine*. Ce nom est inconnu; il a pris tous les détours et toutes les précautions pour venir au monde discrètement, sans fanfares, et, en honnête écrivain anonyme encore peu au courant des usages, l'auteur n'a même pas pris les moyens voulus pour se laisser deviner en se cachant. La curiosité mondaine a pu chercher, elle s'est égarée ici et là, partout où elle savait trouver de l'esprit et de la grâce; elle n'a rien découvert jusqu'ici, elle en a été pour ses mille conjectures flatteuses et peut-être un peu embarrassantes pour les personnes distinguées qui en étaient l'objet. Tout ce qu'on peut dire, ce qui ne semble nullement douteux, c'est que l'auteur est une femme; on n'a même pas besoin de son aveu pour le savoir. Il y a des finesses de perception dont un homme n'a pas le secret; il n'a point à ce degré le sens de certaines choses, l'instinct de certaines situations poignantes. Il passe à côté de ces subtils mouvemens du cœur qui sont à eux seuls tout un drame. Pour bien d'autres raisons encore, on n'a jamais pu douter que ce ne fût une femme qui eût écrit ces pages. D'abord, dans cette simple et émouvante histoire, sans qu'il y ait ni affectation ni système, d'une façon toute naturelle au contraire, les hommes n'ont point décidément le beau rôle; ils sont quelque peu sacrifiés et font un personnage assez médiocre; on pourrait dire qu'ils sont jusqu'à un certain point des utilités. Ce sont les femmes qui sont les héroïnes, les vraies héroïnes par la passion ou par la résignation, par la bonne grâce ou par le courage. Et puis n'avez-vous point remarqué que ce drame du cœur féminin se noue entre deux coups d'œil jetés sur un miroir? C'est en laissant tomber à la dérobée ses yeux sur une glace que Madeleine voit pour la première fois la flamme s'allumer dans le regard de ce jeune homme venu pour être le mari de sa cousine, et qu'elle aime déjà sans se l'avouer jusqu'à pécher et mourir pour lui. C'est aussi en regardant dans un miroir que la pauvre repentante après le péché est saisie de ce mouvement tragique et résigné quand elle voit, sans se reconnaître, son visage aminci, ses yeux agrandis outre mesure : « Où donc avais-je autrefois rencontré cette femme? » Et en se retournant elle voit le fantôme se retourner comme elle : « Quoi! c'est vous, Madeleine? qu'avez-vous fait de votre jeunesse? »

C'est donc bien une femme qui a écrit ces pages d'une émotion douloureuse, et on peut même ajouter que c'est une femme bien née, d'une éducation morale supérieure, qui goûte les beautés de l'*Alceste* de Gluck et n'ignore pas les raffinemens de la vie sociale. Au-delà, on ne sait plus rien, et encore une fois ce n'est pas le nom retentissant de l'auteur qui a pu provoquer l'attention et la curiosité. Ce n'est pas non plus précisément la nouveauté de la conception qui a fait le succès du *Péché de Madeleine*. Quoi! un cœur condamné à l'isolement et qui ne peut être heureux qu'en

détruisant le bonheur des autres, une jeune fille placée dans une de ces situations de pauvreté précaire et froissée d'où elle ne peut sortir qu'en se blessant elle-même et en blessant ceux qu'elle aime le plus, voilà tout! Mais c'est par les détails, par la vérité, par la simplicité éloquente que cette petite histoire devient une œuvre rare : mélange singulier d'expérience et de chasteté, de candeur honnête et de hardiesse, de passion et de fine analyse. Il a surtout le don de la vie et de l'émotion, ce petit récit. Il remue, il entraîne, il va droit au but, rapide et fixe comme la passion qui remplit l'âme de cette jeune fille et l'emporte jusqu'au bout sans lui laisser un moment de trêve. Certaines parties peuvent dénoter de l'inexpérience littéraire; le feu intense de l'action intérieure est partout. C'est la mise à nu d'une situation poignante, d'un cœur de femme fasciné d'amour, torturé par sa propre fierté. Une seule question était restée douteuse après *le Péché de Madeleine :* était-ce là une de ces œuvres uniques qui ressemblent à un souvenir ou à une confession, et qui sont écrites avec le sang jaillissant d'une blessure plutôt qu'avec l'imagination, ou bien n'était-ce que le premier fruit d'un esprit bien doué, fait pour se répandre en inventions heureuses? En d'autres termes, était-ce l'histoire vraie d'une âme solitaire et éprouvée, ou bien l'acte d'un romancier entrant dans la carrière par un coup de maître de délicatesse et d'émotion? C'est une question que l'écrivain peut seul résoudre. Dans tous les cas, *le Péché de Madeleine* est une de ces œuvres choisies venues à propos pour réveiller le sens des choses fines de l'art.

C'est donc un vrai et sérieux roman que ce *Péché de Madeleine* dont l'auteur se dérobe, même devant le succès, et ce qu'on peut bien au contraire appeler toujours le petit roman, malgré l'étendue et les prétentions, c'est *le Jésuite* de cet écrivain de l'église qui veut, lui aussi, rester inconnu, c'est *le Prêtre marié* de M. Barbey d'Aurevilly. Il est certain qu'on tombe ici dans un tout autre monde, dans une atmosphère fort différente. Un des caractères du petit roman, considérez-le bien, c'est de s'inspirer de toutes les choses de circonstance, de suivre le souffle du temps. Tout ce qui agite le monde déteint sur lui, et partout il vient élever sa médiocre voix. Depuis quelques années, les questions de religion sont redevenues une obsession dominante, un aliment incessant de polémiques. Les controverses refleurissent plus que jamais. On ne parle plus que d'encycliques, de droits de l'église et de droits de l'état, de théocratie et de civilisation moderne. Il n'y a là rien que de naturel dans l'état moral du monde; mais voici tout aussitôt le petit roman qui accourt, et nous nous trouvons submergés sous toute sorte d'histoires de couvens, de jésuites, de prêtres mariés ou non mariés, qui ne font pas toujours contraste avec cette littérature de mémoires et de révélations où apparaissent des personnages dont le défaut n'est point précisément d'abuser du mysticisme religieux ni même de la plus simple orthodoxie à aucun point de vue. Les jésuites! Je

le veux bien, diminuez leur crédit et leur puissance, combattez leur esprit de domination, défendez contre eux l'indépendance de la société civile et de la conscience humaine; ce n'est pas cependant une raison absolument suffisante, littérairement parlant, pour saisir l'occasion de faire un roman prolixe et ennuyeux, un plaidoyer doucereusement violent mêlé d'aventures équivoques. C'est là, il faut bien l'avouer, ce qui distingue le plus manifestement *le Jésuite*. L'auteur, on s'en souvient peut-être, n'en est pas à son coup d'essai; il a déjà fait preuve d'une inquiétante fécondité et menace de créer toute une littérature. Il a commencé par *le Maudit*, puis il a écrit *la Religieuse;* il fait aujourd'hui *le Jésuite*, et il est de nouveau à l'œuvre, promettant encore *le Moine*. Pourvu que son imagination en travail ne fouille pas le monde religieux tout entier et qu'il n'aille pas raconter l'histoire de chaque ordre monastique en particulier, des dominicains après les jésuites, des servites et des capucins! Qui donc a pu contester à l'auteur le droit de prendre ce titre d'*abbé* qu'il revendique si vivement dans sa préface et qu'il se donne à la première page de ses livres? La méprise était sans doute volontaire ou elle serait bien étrange, par cette raison décisive qu'un simple laïque, outre son ignorance de certains détails, ne tiendrait pas évidemment à ce régime. Il n'y a qu'un prêtre quelque peu libre qui puisse se complaire obstinément et indéfiniment, durant dix volumes, dans cette atmosphère de divulgations, de confessions, de manéges clandestins, de luttes de castes, et qui puisse concevoir la bizarre pensée de mettre en roman toute la hiérarchie ecclésiastique. Il faut vraiment ne douter de rien et avoir cette fixité de préoccupation d'un homme qui a vécu d'une certaine vie, qui s'est accoutumé à tout concentrer dans un certain monde de lois et de mœurs spéciales.

L'auteur du *Jésuite*, je le sais bien, a de plus hautes prétentions. Le roman n'est pour lui qu'une forme plus accessible et plus populaire. Au fond, il reste convaincu qu'il est prédestiné à sauver l'humanité moderne en travail, que ses œuvres sont « comme le levain qui gonfle la pâte destinée à devenir le pain substantiel, » qu'elles sont « l'expression vivante de ce que pensent les masses, de ce qu'elles espèrent. » Il est venu, et les masses ont compris! Volontiers il parle de son « apostolat pacifique, » de sa « grande mission, » qui est d'expliquer l'énigme religieuse en face de l'église officielle. « Telle est ma tâche au sein du XIXe siècle, » dit-il avec une candeur effrayante. L'ambition n'est point assurément médiocre, et s'il ne fallait que des livres comme *le Jésuite* ou comme *le Maudit* pour débrouiller l'énigme religieuse de notre temps, nous pourrions secouer nos anxiétés et ouvrir nos esprits à une confiance sereine. En réalité, quelque bien intentionné que soit l'auteur, et quelque désir qu'il ait d'allier tous les tons, ses livres ne sont ni des actes des apôtres ni des histoires, ni des pamphlets, ni des romans, mais ils touchent à tous ces genres par certains côtés, et de la combinaison de tous ces élémens il résulte

quelque chose qui pourrait bien à la fin n'avoir plus qu'un intérêt problématique, qui est dans tous les cas d'une littérature fort mêlée. Le malheur de cet écrivain inconnu, c'est qu'il a tout dit, tout ce qu'il savait de plus curieux, dans son premier livre, dans ce *Maudit* qui avait du moins une certaine saveur âpre, qui accusait une connaissance familière des mœurs, des antagonismes du clergé. Aujourd'hui il se répète; il était déjà diffus, il devient complétement prolixe. C'est bien la peine de saisir ce tout-puissant sujet de l'existence des jésuites pour rassembler d'une main inhabile, dans une composition mal liée, un peu de réalité et un peu de fiction, des noms portés par des hommes qui existent et des noms imaginaires, des faits qui sont de l'histoire et des aventures qui ne trouveraient point de place dans le roman le plus banal. C'est une invention un peu surannée, vous en conviendrez, d'aller raconter encore la visite de M. Dupin à Saint-Acheul sous la restauration et les politesses échangées par lui avec le père Loriquet. Les entrevues de M. Dupin avec le père Loriquet ne sont pas probablement les plus curieuses et les plus étonnantes de sa vie. Quant aux prétendues révélations de l'auteur sur l'organisation des jésuites, sur leur action, leur esprit, leurs statuts, leurs règlemens, leur discipline, il y a longtemps vraiment qu'elles n'ont plus rien de nouveau; elles sont connues, usées, épuisées, elles ont couru partout, et les jésuites pourraient répondre : Quoi donc! n'est-ce que cela, et n'avez-vous rien de plus à dire? D'autres avant vous en ont dit bien plus que vous. Eugène Sue était votre maître, il vous dépassait, et votre père Ruffin n'égalera jamais son ancêtre Rodin.

Après cela, je ne l'ignore pas, dans l'esprit de l'auteur et aussi dans son roman, il y a jésuites et jésuites. Il y a ceux qui, comme le père Ruffin, sont les serviteurs résolus et inflexibles de l'idée, de l'ordre, les agens assouplis à tout, même à la délation, et il y a ceux qui sont agités de révoltes secrètes, qui ont senti le souffle du temps, qui en viennent par degrés à se lasser du joug, à invoquer la régénération. Seulement l'écrivain n'est point heureux en vérité dans le choix des apôtres de l'idée nouvelle au sein de la compagnie de Jésus, et cette partie du roman ne laisse pas d'être scabreuse. Savez-vous en effet quels sont ces hommes d'élection, ces jésuites atteints de libéralisme? L'un d'eux, le père Montgazin, je n'en doute pas, est une nature supérieure : il est éloquent, il a prêché avec succès à Paris, dans bien d'autres villes, et partout il a soutenu avec éclat l'honneur de l'ordre; mais le père Montgazin est homme, et rien de ce qui est humain ne lui est étranger. Voilà le péril! Tant il y a qu'un jour dans sa cellule il voit entrer sous le déguisement d'un petit jeune homme une grande dame, une certaine comtesse de Flaviac, qui dans son accommodante dévotion nourrit des goûts fort bizarres. Que se passe-t-il alors dans la cellule? On ne l'aurait jamais su, si un bon père n'eût regardé par un trou habilement ménagé dans le mur, et par le fait, au temps voulu, une jeune fille naît à cette comtesse de Flaviac! Laissez passer les années,

un autre jésuite, enfant de grande maison qui est entré dans la compagnie le père de Sainte-Maure, sera à son tour amoureux de cette jeune fille née du père Montgazin. Non, décidément, l'auteur n'est point heureux dans ses inventions, et, tout bien pesé, la fable romanesque n'aide pas à la prédication, à « l'apostolat pacifique. » Si c'est de cette trempe que sont les jésuites qui se font libéraux, il vaut autant qu'ils restent ce qu'ils sont et qu'on les combatte par d'autres armes que des romans. Ni l'*énigme religieuse,* ni la littérature, je suppose, ne perdraient rien quand l'auteur du *Maudit* en resterait là de son épopée des mœurs cléricales. Il y a déjà sept volumes. Nous avons *le Jésuite,* nous nous passerions bien du *Moine,* car enfin que peut-il bien arriver à ce moine après ce qui est arrivé au père Montgazin? Cela peut conduire loin, et en dernière analyse ces amours de robe noire, ces scènes lubriques racontées dans un style onctueux, ne sont pas d'un souverain intérêt, sans compter que ce n'est pas un acheminement des plus sûrs vers la régénération du siècle.

L'auteur du *Prêtre marié,* quant à lui, est d'une tout autre école que l'auteur du *Jésuite.* Il n'est pas pour les molles complaisances, pour l'apostolat pacifique. C'est un catholique déterminé, peu accommodant et très fort en couleurs, c'est-à-dire qu'il se fait un catholicisme de sa façon, qu'il interprète comme il l'entend, qu'il croit sans doute très orthodoxe, et qui ne laisse pas d'ailleurs de lui permettre beaucoup de choses dans le détail de ses inventions. Il marie son prêtre, il est vrai, et même il le plonge dans l'athéisme le plus cru; il le traîne de chute en chute, mais c'est pour faire plus d'honneur à la théorie et pour mieux mettre en relief la grandeur de l'idée religieuse par les rigueurs et les fatalités de l'expiation. Seulement il arrive ceci, qu'on oublie le catholicisme en chemin, et qu'on reste dans une atmosphère de fatigantes excentricités et de petites horreurs. M. Barbey d'Aurevilly avait déjà donné un édifiant spécimen de son catholicisme dans un certain personnage de son roman de *l'Ensorcelée,* un abbé de la Croix-Jugan dont s'éprend follement une jeune fille de grande noblesse mariée à un plébéien. C'est vraiment le triomphe de la chevalerie et du catholicisme. L'abbé Sombreval, le héros du *Prêtre marié,* n'est pas un type moins curieux et moins étourdissant. Il remplit deux volumes de ses aventures, de ses prouesses de savant athée, et Dieu sait quelles prouesses, quelles aventures!

Ce n'est pas qu'au fond, tout au fond, dans ce roman il n'y ait une idée susceptible de dramatiques développemens. Un prêtre a-t-il le droit de se marier selon la loi civile? La loi est muette, la jurisprudence est douteuse et a de la peine à se fixer; mais si la question est incertaine dans la loi, dans la conscience du juge, elle est tranchée dans les mœurs, dans l'esprit général de la société, dans l'instinct des masses. Supposez donc un prêtre à qui la loi, interprétée dans le sens le plus large, accorde ce droit de secouer sa robe et de se marier : tout n'est pas fini par cela même; le len-

demain, la lutte commence. Si le prêtre marié vit ou se retrouve au milieu de populations qui l'ont connu, dont il a été le pasteur, il voit s'amasser contre lui toutes les défiances, les moqueries, les diffamations, les mépris; pour tous, il est un abbé défroqué, un homme qui a renié Dieu. Si la femme qu'il a épousée, si l'enfant qui lui naît, comme la fille et la femme de l'abbé Sombreval, ont quelque teinte religieuse, l'ennemi est dans le foyer, ou, si ce n'est l'ennemi, la souffrance, la plainte muette et douloureuse, le reproche vivant et permanent. C'est une lutte obscure, poignante, pleine de fatalités insaisissables sous lesquelles une destinée succombe.

Je m'arrête. L'idée existe sans nul doute; elle peut, si elle se trouve fécondée par une inspiration juste, prendre la forme d'un drame sombre, aigu et saisissant. Est-ce là l'idée du roman de M. Barbey d'Aurevilly? Il se pourrait qu'elle se fût présentée vaguement, confusément, à l'esprit de l'auteur. Malheureusement il passe à côté. Comme il arrive à tous les esprits dont la force et la netteté de conception n'égalent pas l'ambition, les personnages de M. Barbey d'Aurevilly ne vivent pas, quoiqu'ils se démènent très fort. Ce sont des personnages de carton qu'un fil fait mouvoir, et qui donnent la représentation dans un paysage normand où la scène se déroule. Je soupçonne cet abbé Sombreval de n'être nullement ce bloc de granit et ce savant de premier ordre que nous dépeint l'auteur, d'être tout simplement un gros bonhomme normand, ayant plus de jactance que de génie, plus de grossièreté opaque que de supériorité. La fille de Sombreval, cette jeune fille qui est l'expiation pour son père, me fait l'effet, avec ses névroses et ses maladies innomées, d'être tout bonnement scrofuleuse. Quant au jeune homme qui se fait le chevalier et le platonique amant de la fille du prêtre, quant à ce Néel de Nehou, c'est un jeune niais qui ne trouve rien de mieux à faire que de chercher à se casser le cou pour toucher le cœur de sa maîtresse. Il y a là une certaine course effrénée en voiture à travers champs qui peut servir de modèle. Il reste à se demander comment le jeune Néel de Nehou a pu aller si loin en partant d'une si belle allure, après avoir grisé ses chevaux avec du vin du Rhône. Il en est quitte pour quelques contusions et quelques membres désarticulés, et il n'a pas, à coup sûr, tout ce qu'il mérite.

Je ne parle pas de la magicienne normande, la Malgaigne, qui sait tout, voit tout, qui est le fantôme acharné sur Sombreval pour lui reprocher le crime de son apostasie, pour lui annoncer sa mort et la mort de sa fille. Tout cela est vraiment étonnant de décousu et de fantasmagorie, et, si vous voulez avoir le dernier mot, allez tout de suite à cette scène suprême où Sombreval, qui s'est réfugié au séminaire de Coutances, arrive tout juste pour déterrer sa fille qu'on vient d'ensevelir; il l'emporte dans ses bras comme un furieux, et va disparaître dans un étang. Ah! le terrible prêtre et le terrible père que nous a donné là M. Barbey d'Aurevilly! Et aussi le terrible roman qu'il nous fait lire! Il y a pourtant quelque chose

de plus curieux encore que l'invention dans *le Prêtre marié,* c'est le style. M. Barbey d'Aurevilly, qui est un critique tout aussi bien qu'un romancier, et qui fait la leçon aux autres, pourrait à la rigueur commencer par se faire la leçon à lui-même. Quand il émaille ses pages de patois normand, bien encore : on se dit que c'est du normand, et avec un petit effort on comprend à demi-mot; mais le difficile est justement de comprendre quand l'auteur parle la langue française. M. Barbey d'Aurevilly a une variété de mots nouveaux et d'images étourdissantes qui produisent le plus singulier effet : il vous dira par exemple que Sombreval pressait sa fille sur son cœur « avec une irrévélable angoisse, comme un homme blessé qui perdrait ses entrailles et les retiendrait avec sa main. » Il vous assurera que le nom de Calixte, — la fille du prêtre, — « faisait le silence d'une église devant le saint-sacrement, dans son cœur. » Il prodiguera des phrases comme celle-ci, en parlant toujours de cette merveilleuse jeune fille : « Frappée aux racines de son être par la pile de Volta du front de son père, son visage, surhumainement pâle, ne pouvant plus pâlir, se rosa... » Et ainsi de suite. *Le Prêtre marié* est écrit de ce style qui, je l'avoue, pourrait bien n'être pas plus catholique que littéraire malgré la prétention qu'a l'auteur d'être le chevalier du catholicisme et de l'art. Est-ce bien là vraiment de la littérature? M. Barbey d'Aurevilly le croit sans doute. Ceux qui auront lu son dernier roman s'en souviendront longtemps et ne seront pas tentés de le relire.

F. DE LA GENEVAIS.

ESSAIS ET NOTICES.

MARIE LECZINSKA d'après de récentes publications (1).

Qui de nous, en visitant Versailles, n'essaie de rendre par l'imagination le mouvement et la vie à ces brillantes solitudes? Lorsqu'on parcourt la galerie des portraits, on regrette qu'elle ne soit pas plus riche et plus complète encore. Les souvenirs se pressent en foule, et la curiosité surexcitée devient plus active. Un pareil sentiment est aujourd'hui comme l'aiguillon des études historiques sur le XVIIIe siècle, et cette époque intéressante, que l'on croyait si bien connaître, s'éclaire chaque jour de nouvelles lumières. On entre dans les moindres détails, on pénètre les plus intimes

(1) *La Reine Marie Leczinska,* étude historique, par Mme la comtesse d'Armaillé, née de Ségur. — *Mémoires du duc de Luynes,* publiés par MM. Dussieux et Soulié.

mystères. On recherche les autographes, on poursuit avec avidité les documens. L'histoire n'est plus cette forme académique, souvent déclamatoire, dont la beauté de convention conservait une certaine raideur; c'est comme un vaste miroir où se reflète tout le passé. Sans doute, dans cette foule innombrable de pièces justificatives, dans ces éditions de livres anciens rajeunis par des notes substantielles, dans ces mémoires qui remontent à plus d'un siècle, et qui cependant n'avaient pas vu le jour, il y a des choses d'un intérêt secondaire, et la vie humaine n'est pas assez longue pour qu'on puisse étudier fructueusement des détails aussi minutieux. Ce sera la tâche des historiens futurs de coordonner l'ensemble de ces documens, d'y puiser comme à une source féconde, de rejeter dans l'ombre ce qui n'est pas digne de la lumière, et de rendre sur le siècle dernier un jugement sans appel.

Le règne de Louis XV n'est pas encore envisagé avec le calme et l'impartialité nécessaires. Les uns le flétrissent en toute chose avec une verve de colère souvent exagérée; d'autres, entraînés par l'excès contraire, essaient des réhabilitations malencontreuses, et cherchent à déguiser, à parer de leur mieux des scandales pour lesquels l'histoire doit être impitoyable. Avec un peu de justice et de sang-froid, on arriverait à des conclusions plus équitables : on trouverait dans cette époque, comme dans toutes les autres, beaucoup de vices, mais quelques vertus. Malheureusement ce qu'on a le plus étudié dans ces dernières années, c'est le côté scandaleux. On s'est minutieusement occupé des maîtresses du roi, on a décrit leurs toilettes, on a dressé l'inventaire de leurs objets d'art, de leur mobilier, on est revenu sans cesse à la duchesse de Châteauroux, à la marquise de Pompadour, à la comtesse Du Barry; mais on oubliait une femme que les péripéties de son sort, la dignité de sa résignation dans les malheurs domestiques, le charme de son esprit et la beauté de son âme recommandaient cependant à l'intérêt et à la sympathie de la postérité. De récentes publications ont comblé cette lacune. On n'avait que trop parlé des maîtresses, il était temps qu'on se souvînt de la femme légitime, de la reine. Un ouvrage à la fois gracieux et substantiel de Mme la comtesse d'Armaillé vient de rappeler l'attention sur Marie Leczinska; sous une forme rapide, Mme d'Armaillé a tracé, avec l'exactitude d'un historien et la délicatesse d'une femme, le portrait de sa vertueuse héroïne; elle a trouvé une source abondante d'informations dans les mémoires du duc de Luynes, dont la publication ne fait que de s'achever. Ces mémoires si importans et si curieux, qui commencent le 27 décembre 1735, peu de temps après la nomination de la duchesse de Luynes à la charge de dame d'honneur de la reine, et finissent le 20 octobre 1758, quelques jours avant la mort de l'auteur, restèrent pendant un siècle tout à fait inconnus. L'existence en fut signalée pour la première fois en 1855 par la publication de ceux du président Hénault, et les premiers volumes ne virent le jour qu'en 1860.

Petit-fils par sa mère du fameux marquis de Dangeau, le duc de Luynes eut comme la survivance de son aïeul. C'est le Dangeau du règne de Louis XV, mais avec plus de dignité dans le caractère, avec moins de penchant pour l'adulation. Sans avoir de charge à la cour, le duc jouissait d'une estime toute particulière auprès du roi et de la famille royale, et il était en position de tout observer. Les détails dans lesquels son zèle de courtisan et sa conscience de narrateur se complaisent avec un soin qui va jusqu'au scrupule semblent au premier abord puérils et fastidieux; mais aussi, au bout de quelques pages, on croit connaître soi-même les nombreux personnages qui reviennent sans cesse sur la scène, on se familiarise avec tout ce monde qui ressuscite, on finit par prendre intérêt aux moindres questions d'étiquette, à ce tourbillon éphémère de joies et de tristesses, à ce pêle-mêle de vanités qui se croisent et s'entre-choquent. Rien d'ailleurs ne nous instruit mieux de toutes les particularités du caractère et de l'existence de la femme de Louis XV; on est auprès de la reine, on l'entend, on la voit.

Il fallut à Marie Leczinska beaucoup de droiture et de bon sens pour se prémunir, dès le début de son mariage, contre les imprudences qu'une femme jeune, étrangère, inexpérimentée, aurait pu si facilement commettre. Au milieu de cette société dissolue, où tout était dérangé dans les esprits et dans les mœurs, elle sut maintenir son rang et empêcher la calomnie d'arriver jusqu'à elle. L'élévation imprévue de sa fortune aurait pu cependant lui susciter de bien grandes jalousies.

Louis XV, âgé de moins de seize ans (Marie Leczinska, née en 1703, avait près de sept ans de plus que lui), était alors le plus bel adolescent du royaume. Sa figure douce et imposante malgré son extrême jeunesse, sa distinction suprême, sa taille élégante, son teint comme éclairé par le reflet d'une lumière intérieure, lui donnaient un charme presque idéal. « Il n'était pas en France, dit Mme d'Armaillé, un vieillard qui ne le chérît paternellement, pas une femme qui ne priât pour sa conservation avec un religieux et sincère enthousiasme. » Qui obtenait la gloire d'épouser cet enfant privilégié du ciel? Une pauvre princesse inconnue, fille d'un gentilhomme polonais créé roi par un caprice de Charles XII, puis jeté dans l'exil, et, après mille péripéties, vivant, pour ainsi dire, de l'aumône du roi de France, dans les murs délabrés de la vieille commanderie de Weissembourg. Lorsque le sieur Lozillières, ancien secrétaire de l'ambassade de France à Turin, avait été envoyé en Allemagne, avec le titre de chevalier de Méré, pour y passer en revue les princesses à marier, il avait transmis au duc de Bourbon une liste que l'on trouve dans les pièces justificatives de l'ouvrage de Mme d'Armaillé. Cette liste contenait l'énumération de vingt-sept princesses avec des notes sur chacune d'elles. Sous le numéro 18, on lisait la mention suivante : « Marie Leczinska, fille de Stanislas Leczinski. Il a plusieurs parens peu riches, mais on ne sait rien de person-

nel qui soit désavantageux à cette famille. » A l'étonnement universel, ce fut cette Polonaise, qui six mois auparavant aurait accepté en mariage un simple gentilhomme français, que la volonté de la marquise de Prie fit monter tout à coup sur le plus beau des trônes du monde.

La nouvelle reine n'était pas précisément jolie, mais elle avait une grâce, une douceur, une aménité qui séduisaient tous les cœurs sur son passage. « Il n'est rien que ne fassent les bons Français pour me distraire, écrivait-elle à son père Stanislas en signant de son petit nom polonais, *Maruchna*. On me dit les plus belles choses du monde, mais personne ne me dit que vous soyez près de moi. Peut-être me le dira-t-on bientôt, car je voyage dans le royaume des fées, et je suis véritablement sous leur empire magique. Je subis à chaque instant des métamorphoses plus brillantes les unes que les autres : tantôt je suis plus belle que les Grâces, tantôt je suis de la famille des neuf sœurs; ici j'ai les vertus d'un ange, là ma vie fait les bienheureux; hier j'étais la merveille du monde, aujourd'hui je suis l'astre aux bénignes influences. Chacun fait de son mieux pour me diviniser, et sans doute que demain je serai placée au-dessus des immortels. Pour faire cesser le prestige, je mets la main sur la tête, et aussitôt je retrouve celle que vous aimez et qui vous aime bien tendrement. »

Marie Leczinska ne se laissait pas étourdir par ce tumulte d'hommages et d'adulations. Elle n'oubliait ni sa famille ni sa patrie. En 1733, lorsque le roi de Pologne Auguste II vint à mourir, elle sentit battre son cœur de Polonaise. Elle fit des vœux ardens pour que son père, qui représentait l'élément national contre les envahissemens saxons, pût revendiquer utilement la couronne. En France, le mouvement de l'opinion, si sympathique à Marie Leczinska, fut irrésistible. La reine défendit avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle une cause qu'elle considérait comme sacrée. Stanislas partit pour la Pologne. Sa fille lut à haute voix dans le salon de Fontainebleau la proclamation par laquelle le primat annonçait le nouvel avénement de ce prince au trône des Jagellons. Peu de jours après, elle attachait de sa propre main la cocarde blanche au chapeau du maréchal de Villars, et le vieux guerrier, qui allait prendre le commandement de l'armée des Alpes, s'écriait avec enthousiasme : « Dites au roi qu'il n'a plus qu'à disposer de l'Italie, je m'en vais la lui conquérir. » On sait qu'à la conclusion de la paix Stanislas obtint comme dédommagement le duché de Lorraine et de Bar. « Croyez, madame, dit alors le cardinal Fleury à Marie Leczinska, que la jouissance du duché sera bien préférable au trône de Pologne. » La reine, qui trouvait que la guerre n'avait pas été conduite avec assez de vigueur à cause des économies exagérées du vieux ministre, lui répondit, non sans une tristesse malicieuse : « Oui, cardinal, à peu près comme un tapis de gazon remplace une cascade de marbre. » — « Le vieillard, ajoute Mme d'Armaillé en racontant cette anecdote, comprit avec amertume l'allusion que faisait la reine à un dernier acte de parcimonie

qui avait fait détruire la magnifique cascade de Marly pour la remplacer par une pelouse de verdure. »

Les malheurs de la Pologne n'étaient pas les seuls sujets d'affliction de la reine. Le cœur de son époux lui échappait, et Louis XV était déjà sur la pente de scandale qu'il devait descendre à pas précipités. Bien que la reine lui eût donné dix enfans, il n'avait pour elle que de l'estime et ne lui témoignait pas d'affection. Les mémoires du duc de Luynes sont le tableau le plus complet de l'intérieur royal. Les amours de Louis XV pour les quatre sœurs de Nesle, toutes quatre dames du palais, et les rapports journaliers de la reine avec les favorites, le départ du roi pour la campagne de Flandre, les vaines sollicitations de Marie Leczinska pour l'accompagner à la frontière, le triomphe de la duchesse de Châteauroux, qui obtint cette faveur, la maladie du roi à Metz, son repentir, quand il appelle à lui la reine, ses remords qui disparaissent en même temps que ses souffrances, les courtisans intimes qui s'aperçoivent qu'il va bientôt rougir de sa vertu comme d'une faiblesse, sa lettre humble et passionnée à la duchesse de Châteauroux pour la supplier de revenir à la cour, enfin la mort soudaine de la jeune favorite, qui ne survit que quelques jours à sa honteuse victoire, ce sont là des récits pleins de mouvement et d'intérêt. Ils donnent l'idée la plus exacte des mœurs de cette époque, où l'avocat Barbier disait avec un mélange de cynisme et de naïveté : « Sur vingt seigneurs de la cour, il y en a quinze qui ne vivent pas avec leurs femmes et qui ont des maîtresses. Rien n'est même si commun à Paris et entre particuliers. Il est donc ridicule que le roi, qui est bien le maître, soit de pire condition que ses sujets et que tous les rois ses prédécesseurs. »

Le duc de Luynes, qui voyait à toute heure le roi, la reine et la marquise de Pompadour, en a tracé les plus fidèles portraits. Une réflexion morale ressort de cette lecture, c'est que de ces trois personnages ce fut encore la reine qui eut la plus grande somme de bonheur.

N'estimant ni les autres ni lui-même, mécontent de tout, comme les hommes qui font le mal en ayant la conscience du bien, saturé de viles adulations, et pour ainsi dire suffoqué par une atmosphère trop chargée d'encens, Louis XV vivait sans confiance dans son règne, sans espoir dans l'avenir. Devenu, par suite d'une mauvaise éducation, de sensible et doux, égoïste et vicieux, il s'enfermait dans une taciturnité dédaigneuse et regardait les hommes et les choses d'un œil indifférent et impassible. Un jour que la reine se plaignait auprès de lui du refus opposé par un ministre à une de ses recommandations : « Que ne faites-vous comme moi? répondit-il. Je ne demande jamais rien à ces gens-là. » Il se regardait lui-même, au dire de Duclos, comme un prince du sang disgracié, n'ayant aucun crédit à la cour. Cependant, suivant une remarque d'un homme qui le voyait sans cesse, — Le Roy, le lieutenant des chasses de Versailles, — il prenait quelquefois, par crainte de paraître dominé, des airs glacés et des regards

de maître qui imprimaient la terreur aux plus audacieux et déconcertaient ceux qui se croyaient le plus avant dans sa confiance. C'est que ce monarque, si engourdi par les plaisirs, si éloigné de tout noble et généreux effort, avait par intervalles des velléités de gloire et de grandeur. Il s'était réservé, malgré son indolence, un minutieux contrôle de toutes les affaires diplomatiques, au moyen d'une correspondance secrète avec les ambassadeurs, et, chose extraordinaire, les ministres l'ignorèrent complétement pendant plus de vingt années. Son règne eut des jours de splendeur, et au lendemain de Fontenoy le prestige du trône rappelait l'éclat des beaux jours de Louis XIV. Quand il retombait de ces sommets dans les défaillances de son âme, Louis XV était saisi d'une vague inquiétude, d'une tristesse indicible. Les remords, qui existaient à l'état latent au fond de son cœur, les scrupules religieux qui lui restaient encore malgré tous ses désordres, le portaient à se fuir lui-même, à craindre ses propres pensées, à chercher dans un exercice violent la distraction, l'oubli de lui-même. Au milieu de fêtes continuelles, il était occupé d'idées sombres. « Le tempérament du roi, dit le duc de Luynes, n'est ni vif, ni gai; il y aurait même plutôt de l'atrabilaire... Le détail des maladies, des opérations, assez souvent de ce qui regarde l'anatomie, les questions sur les lieux où l'on compte se faire enterrer, sont malheureusement ses conversations ordinaires. »

Mme de Pompadour, malgré sa toute-puissance, n'était guère plus heureuse que son royal amant. Elle voyait à ses pieds ministres, maréchaux, cardinaux et grandes dames. Son frère, Charles Poisson, avait été fait, comme par enchantement, marquis de Marigny, et pourvu d'une place autrefois créée pour Colbert. Elle avait pour femme de chambre une femme de qualité, Mme du Hausset, pour écuyer un chevalier d'Hénin, de la famille des princes de Chimay, qui attendait sa sortie dans les antichambres, portait son mantelet, suivait à pied sa chaise auprès de la portière. Son luxe était plus que royal. Elle dépensait 500,000 livres pour sa table. Son crédit surpassait encore son éclat. Elle gouvernait la France du fond de son boudoir, et cependant elle était inquiète et malheureuse. « Je vous plains bien, lui disait Mme du Hausset, je vous plains, tandis que tout le monde vous envie. » C'est qu'il manquait à la favorite le premier des biens, la paix du cœur. Elle était comme gênée par sa grandeur factice, et savait distinguer au fond des hommages apparens souvent la haine, toujours le mépris. Au dire de Duclos, le duc de Richelieu, qui avait été le premier à pressentir et à saluer sa fortune, cherchait, par des propos secrets, « à la faire regarder du roi sur le pied d'une bourgeoise déplacée, d'une galanterie de passage, d'un simple amusement qui n'était pas fait pour subsister dignement à la cour. » Chargée de distraire le monarque le plus ennuyé, le plus blasé de la terre, obligée, pour rester en faveur, de s'abaisser au rôle de surintendante des plaisirs du maître, de confidente intime des honteux mystères du Parc-aux-Cerfs, elle savait que le cri public l'accusait de la mauvaise

administration des finances, des revers de l'armée, de tous les désastres. On lui écrivait souvent des lettres anonymes où on la menaçait de l'assassiner, et ce qui l'affectait plus encore, c'était la crainte d'être supplantée par une rivale. Elle voyait avec terreur les premiers ravages du temps sur sa beauté. Elle sentait toute la vérité de cette parole de la maréchale de Mirepoix, son amie : « C'est votre escalier que le roi aime, il est habitué à le monter et à le descendre; mais s'il trouvait une autre femme à qui il parlerait de sa chasse et de ses affaires, cela lui serait égal au bout de trois jours. »

La reine, tout abandonnée qu'elle fût par le roi, souffrait moins que la marquise. Entourée de l'estime et de la sympathie respectueuse de tous ceux qui avaient l'honneur de l'approcher, elle trouvait dans le fond de sa conscience un refuge contre les humiliations extérieures, et son calme contrastait avec les perpétuelles alarmes et les agitations de la favorite. Vertueuse sans affectation et digne sans excès de gravité, la cour de Marie Leczinska consolait les regards et le cœur des gens de bien. Là subsistait encore le respect des convenances et de l'ancienne étiquette; là on savait goûter d'honnêtes délassemens et des amitiés pures d'intrigue. C'était comme un sanctuaire de piété au milieu des corruptions de Versailles. Le président Hénault et le duc de Luynes, admis dans l'intimité quotidienne de la reine, nous font connaître parfaitement tous les traits de son caractère et les moindres détails de sa vie. Elle avait le rare talent de bien choisir ses amitiés. Elle s'était toujours souvenue des conseils de son père, qui lui avait recommandé, dans un mémoire composé pour son éducation, la société de « ces personnes vertueuses dont l'humeur est douce et le cœur bienfaisant, dont la bouche exprime la franchise, et une physionomie sans art la candeur, qui, sévères sans misanthropie, complaisantes sans bassesse, vives sans emportement, ne louent ni ne blâment jamais par prévention et par caprice. » Marie Leczinska était digne d'inspirer des amitiés sincères, car elle en ressentait elle-même. Élevée, dans sa jeunesse, à l'école du malheur, elle comprenait mieux que personne le prix du dévouement. Le duc et la duchesse de Luynes vivaient dans son intimité, et sa sympathie, sa tendresse pour ces deux fidèles serviteurs ne se démentirent pas un instant. Les plus courtes absences de la duchesse paraissaient à la reine d'une éternelle durée. Elle lui écrivait alors lettres sur lettres, et toute son âme se peint dans cette correspondance enjouée, amicale, pleine de cœur. « Savez-vous le plaisir que je me suis donné hier soir? écrivait-elle à la duchesse le 2 janvier 1751. J'ai été surprendre M. de Luynes chez lui. Je ne puis dire la joie que j'ai eue de revoir votre appartement; j'y suis restée un moment pour la ménager, car à la longue, ne vous y trouvant point encore, j'ai eu peur de ce qui aurait pu lui succéder. Les plaisirs qui ne sont que dans l'imagination ont besoin d'être ménagés. J'attends avec impatience le réel. » Mme Du Deffand disait de la reine : « Ses vertus ont pour ainsi dire le germe

et la pointe des passions. Elle joint à une pureté de mœurs admirable une sensibilité extrême, à la plus grande modestie un désir de plaire qui suffirait seul pour y réussir... On a toute la liberté de son esprit avec elle; on le doit à la pénétration et à la délicatesse du sien. Elle entend si promptement et si finement qu'il est facile de lui communiquer toutes les idées qu'on veut sans s'écarter de la circonspection que son rang exige. » Une gaîté bienveillante ajoutait au charme de son caractère. « Nulle personne n'entend si bien la plaisanterie, écrivait le président Hénault; elle rit volontiers, son amitié est douce, car personne au monde ne sent si bien les ridicules, et bien en prend à ceux qui les ont que la charité la retienne : ils ne s'en relèveraient pas. » Rarement souveraine fut l'objet d'une aussi grande vénération; son arrivée était un jour de fête, son départ faisait couler des larmes. « N'est-il pas bien admirable, disait-elle, que je ne puisse quitter Compiègne sans voir tout le monde pleurer? Je me demande parfois ce que j'ai fait à tous ces gens que je ne connais pas, pour en être tant aimée. Ils me tiennent compte de mes désirs. »

Mme de Pompadour avait beau recevoir, étendue sur sa chaise longue, ne se lever pour personne, pas même pour les princes du sang, et ne rendre aucune visite, même aux duchesses : ce qu'elle ambitionnait le plus au milieu de ses splendeurs, c'était un sourire, une parole bienveillante de la reine, et le jour le plus brillant de sa carrière fut à ses yeux celui où, après avoir fait solennellement ses pâques à l'église Saint-Louis de Versailles, en 1756, elle fut nommée dame d'honneur de Marie Leczinska. La reine, moins choquée peut-être d'avoir pour rivale une bourgeoise que des femmes d'un haut rang, ne faisait entendre aucune plainte, et Mme de Pompadour, qui avait trop d'esprit pour ne pas comprendre l'ignominie de sa position, essayait de se la faire pardonner à force de témoignages de soumission et de respect. Le duc et la duchesse de Luynes étaient même quelquefois les intermédiaires de ces relations d'un ordre étrange entre la maîtresse et la femme légitime, et rien ne peint mieux les mœurs du temps que les détails qu'on trouve à ce sujet dans les mémoires du duc.

Marie Leczinska est la dernière des souveraines qui soit morte sur le trône de France. Son règne dura quarante-trois ans, et pendant cette longue période elle sut toujours se faire respecter. Si on lui pardonna son élévation, c'est qu'elle avait ces qualités modestes qui sont l'ornement le plus solide et le charme le plus durable de la femme. Elle ne faisait ombrage à personne; tout le monde se plaisait à reconnaître en elle les vertus d'une bourgeoise, les manières d'une grande dame, la dignité d'une reine. Dans cette vie d'étiquette et de continuel apparat où, suivant une belle expression de l'infortunée Marie-Antoinette, on ne peut s'écouter vivre, elle parvenait à se créer au milieu du bruit une solitude, et, comme elle le disait, à mourir au monde et à elle-même. Son influence morale sur la cour et sur l'esprit de Louis XV fut plus considérable qu'on ne serait tenté

de le croire. Elle sut maintenir encore un reste de décence dans cette société corrompue. A côté du boudoir de la favorite subsistait le foyer de la reine. Il y avait à cette époque, comme à toutes les autres, des types d'honneur, des existences patriarcales et véritablement chrétiennes, des intérieurs qui étaient des sanctuaires. Les honnêtes gens, et ils étaient encore nombreux, avaient tous pour Marie Leczinska une vénération profonde, et la vertueuse princesse sauvegardait le prestige de la royauté. Lors de sa dernière maladie, le peuple assiégeait les portes du palais pour avoir des nouvelles. Les églises étaient pleines d'une foule en prière. « Voyez combien elle est aimée! » s'écriait Louis XV attendri. Cette mort fut un malheur public : elle détruisit ce qui restait d'honorable à la cour. Le vieux roi, désormais libre de tout remords, allait chercher pour réveiller ses sens blasés une courtisane de bas étage, et le règne insolent de cette femme, sortie d'un tripot, devait ébranler dans sa base le trône de Henri IV et de Louis XIV.

I. DE SAINT-AMAND.

L'INDUSTRIE FRANÇAISE ET LES GRANDES USINES.

Qui de nous ne connaît ces vastes bâtimens qui s'élèvent aujourd'hui dans nos campagnes, souvent à la place même des anciens châteaux, et qu'on pourrait appeler à bon droit les forteresses de la paix? Il s'en échappe un bruit incessant de marteaux retombant lourdement, d'engrenages mordant l'un sur l'autre, de laminoirs aux vibrations métalliques, de métiers aux sons cadencés et plus doux. Au dedans et autour de l'édifice s'agite une population d'ouvriers à la face noircie, aux bras musculeux. Au centre ou sur l'un des côtés se dégage la cheminée principale, immense colonne de briques, droite, verticale, qui domine parfois une multitude de colonnes plus modestes, et d'où jaillit un panache de fumée et de vapeur dont les ondulations se perdent dans l'air. Si la vue de cet édifice, où travaillent tant d'appareils, de fours et de métiers bruyans, vous inspire quelque curiosité, pénétrez hardiment dans l'intérieur, car l'accès n'en est que rarement interdit aux profanes. Jadis le manufacturier, l'industriel semblaient cacher avec un soin jaloux le secret de leurs opérations; aujourd'hui la plupart d'entre eux mettent plutôt une sorte de gloire à faire connaître au public les procédés qu'ils emploient et même jusqu'à leurs *tours de main*. L'industrie poursuit désormais son œuvre à découvert, et n'a plus lieu de s'entourer de mystère comme dans les siècles passés. Les études scientifiques se répandent chaque jour davantage; de nombreux initiateurs nous décrivent le travail industriel, et nous pouvons franchir sans crainte les portes de cette usine, au seuil de laquelle nous nous arrêtions autre-

fois hésitans, inquiets sur le sens du spectacle qui nous attendait à l'intérieur.

Parmi les ouvrages destinés à propager ces utiles connaissances, il faut nommer la publication des *Grandes Usines* (1). Décrire les opérations des plus vastes fabriques, faire comprendre la diversité et l'importance des manipulations qui s'y exécutent, des perfectionnemens successifs apportés dans chaque branche industrielle, tel est le programme que s'est tracé l'auteur de ce livre; mais dans quelle mesure et de quelle manière l'a-t-il rempli?

Le premier titre de l'ouvrage faisait attendre une sorte de monument élevé à notre industrie nationale. Pourquoi l'auteur a-t-il ajouté plus tard aux *Grandes Usines de France* les grandes usines de l'étranger? Jusqu'ici son livre ne traite, en fait d'usines étrangères, que des mines et fonderies de zinc de la Vieille-Montagne. Était-ce la peine pour si peu de dénaturer, par un énoncé qui n'a plus rien de précis, la portée d'un ouvrage scientifique? Un reproche plus grave qu'on peut adresser à l'auteur, c'est que le livre sur *les Grandes Usines* ne répond même pas à son titre. Les Gobelins, Sèvres, Saint-Gobain, Baccarat, ou les établissemens de MM. Derosne et Cail, Petin et Gaudet, Pleyel et Wolf, représentent à coup sûr la grande industrie et des entreprises connues dans le monde entier; mais que viennent faire sur la même liste la literie Tucker par exemple, la parfumerie Piver, l'imprimerie Paul Dupont? Nous sortons là, l'écrivain lui-même le reconnaît, du cercle des grandes usines : alors pourquoi inscrit-il ces noms dans son panthéon industriel? Pourquoi à cette infraction flagrante au programme qu'il s'est lui-même tracé ajoute-t-il un nouvel écart et nous parle-t-il, à propos des grandes usines, des charbonnages des Bouches-du-Rhône, des pépinières d'A. Le Roy, et même de l'établissement thermal de Vichy? Ce ne sont pas là des usines dans le sens rigoureux du mot. Et d'ailleurs, puisque le cadre du livre s'élargissait à ce point, ne fallait-il pas faire connaître avant tout ces magnifiques houillères du bassin de Saint-Étienne ou de celui de Saône-et-Loire, bien autrement intéressantes que celles où s'arrête M. Turgan? Et, parmi les grandes usines nationales, où sont les salines et les fabriques de produits chimiques du midi qui alimentent le commerce de Marseille? Où sont les vastes *chais* de Cette et de Bordeaux, qui élaborent ces vins et ces eaux-de-vie dont le monde entier est tributaire, et les caves de la Champagne et de la Bourgogne, qui ne leur cèdent en rien pour l'importance de la production? Les grands ateliers du Creusot, dignes rivaux de ceux de l'Angleterre et des États-Unis, les chantiers de construction des Messageries impériales à Marseille, à La Ciotat, à La Seyne, près de Toulon, la manufacture d'armes de Saint-Étienne, les fabri-

(1) *Les Grandes Usines*, études industrielles en France et à l'étranger, par M. Turgan, 4 vol. in-4°; Michel Lévy, 1861-1865.

ques de porcelaine de Limoges, etc., n'étaient-ce pas là aussi des usines dignes d'être mentionnées, et dont la description aurait dû passer avant telle fabrique de coutellerie ou de bouchons sur laquelle le vulgarisateur s'est étendu?

Ces réserves faites, il est juste de reconnaître que le livre de M. Turgan satisfait à l'un des *desiderata* de notre époque, et peut rendre à ce titre de vrais services. La manière dont l'auteur vulgarise la science et nous initie à la connaissance de ses plus utiles applications nous semble très heureuse. Les développemens historiques par lesquels il prélude volontiers à la description de chaque industrie sont présentés avec art; le tableau même des usines se déroule le plus souvent au milieu de détails attachans. Le côté moral et économique des questions industrielles est aussi parfois abordé. Enfin des dessins faits d'après nature représentent les principales opérations décrites dans le texte, et ces vues ont le mérite de n'être pas imaginaires comme la plupart des *illustrations* qui ornent tant d'autres ouvrages de science appliquée. Il nous reste cependant une observation à faire à l'auteur. Dans les publications populaires, la forme littéraire doit aller de pair avec l'exactitude scientifique ou industrielle, car l'on ne vulgarise véritablement que par une façon d'écrire à la fois limpide, claire et concise. Ici toutes ces conditions ne sont malheureusement pas remplies. Si une échappée philosophique se présente parfois à l'esprit, il faut aussi savoir la saisir, et ne pas craindre, à propos d'industrie et d'usines, de faire au besoin une excursion dans le domaine des questions sociales. Notre siècle en effet n'a pas seulement réhabilité le travail, il a relevé aussi le travailleur par l'invention des nouvelles machines, et l'un des esprits les plus profonds de l'antiquité, Aristote, semble avoir prévu cette grande révolution lorsqu'il écrit que « l'esclavage serait détruit le jour où le fuseau et la navette marcheraient seuls. » Quant au parallèle entre les industries françaises et celles de l'étranger, si M. Turgan tient à l'établir, qu'il mesure alors sérieusement toute l'étendue de cette tâche, et se mette à l'œuvre avec résolution. La France peut sur quelques points donner des leçons utiles aux autres nations; mais l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, sont en mesure de lui rendre à bien des égards ses enseignemens. C'est une sorte de concours à ouvrir entre tous les peuples, une joûte du travail industriel à engager.

L. SIMONIN.

V. DE MARS.

FLAMEN

SECONDE PARTIE (1).

FLAMEN A WALTER.

La Haie-au-Loup, juin.

J'ai vu enfin Mme de Kérangoat, que j'avais une grande curiosité de connaître. Nous avions plusieurs personnes à dîner, et elle était à coup sûr le plus intéressant de tous les invités. Elle est jolie, mais plus séduisante encore que jolie; aussitôt qu'elle paraît, il devient impossible de ne pas s'occuper d'elle; elle est du premier coup d'œil, et par je ne sais quel charme souverain, le centre des regards et de la conversation, l'unique intérêt du salon. On voit d'ailleurs qu'elle a conscience de son empire : son sourire, chacun de ses mouvemens, chaque parole, ont une intention, une visée qui leur donnent du prix, même quand on ne les saisit pas. Tout en elle est aisé, naturel, et rien pourtant ne semble livré au hasard.

Je me serais beaucoup amusée à l'étudier, si les empressemens de M. de Lorgis, qui était mon voisin de table, n'avaient pas un peu distrait mon attention : je lui savais presque mauvais gré d'être aimable. Observer, écouter et me taire, voilà quelle eût été mon ambition. Ah! mon pauvre Walter, je me suis vite aperçue ce soir que ton élève n'est qu'une vraie sauvage, qui n'entend rien au bel esprit et aux grâces du monde; j'étais étourdie du fracas joyeux de la conversation, je me sentais aussi dépaysée dans ce cliquetis sonore de rires, de plaisanteries, de piquantes répliques, que si l'on

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars dernier.

eût parlé une langue étrangère : il me fallait un effort d'attention pour suivre sans perdre pied cette vive allure.

Ce que je n'ai pas tardé à remarquer aussi, c'est que je déplaisais fort à Mme de Kérangoat. Après m'avoir tout d'abord longtemps et à plusieurs reprises examinée, derrière son lorgnon, comme un objet dont un juge difficile veut apprécier la valeur, elle a fait une petite moue inimitable qui voulait dire clairement : — Cela ne me plaît guère et ne mérite pas qu'on s'en occupe... Et à partir de ce moment il n'a pas dépendu d'elle que je ne cessasse d'exister. Elle a fait avec une aisance parfaite passer et repasser au-dessus de ma tête le flot joyeux de ses vives saillies, et quand une circonstance fortuite m'obligeait à prendre la parole, elle semblait écouter ce bruit importun et insignifiant avec la même indifférence que le tintement de la pendule.

Cependant elle avait plus d'une fois attaqué assez vivement M. de Lorgis à mots couverts dont je ne saisissais pas d'abord le sens; je finis par comprendre pourtant qu'elle se moquait de ses attentions pour moi. — Un homme d'esprit, monsieur, disait-elle, proportionne toujours l'effort au but qu'il se propose... Je ne vous croyais pas si naïf...

Elle est de ces femmes qui ne souffrent ni partage ni mesure dans l'admiration qu'elles inspirent; l'ombre seule d'une rivalité les irrite. Après le dîner, elle s'est retirée dans l'embrasure d'une fenêtre comme dans une forteresse, appelant près d'elle M. de Landisac et M. de Lorgis. Dans un instant où je me trouvais assez rapprochée de ce petit groupe, j'entendis Mme de Kérangoat qui prononçait mon nom. — Vous ne m'aviez pas dit qu'elle fût si jolie! disait-elle.

— Faites-lui-en le reproche à elle-même, a répondu M. de Landisac en m'appelant.

Elle a rougi, et, forcée pour la première fois de m'adresser directement la parole, elle m'a demandé froidement si je me plaisais ici.

— Oui, certes, ai-je répondu gaîment, il n'est pas difficile de s'y plaire.

— Saluez, cher comte, a-t-elle repris avec un peu de raillerie : voilà un compliment à votre adresse.

— Je ne suis pas si fat; le compliment est pour Mlle d'Elleven, qui le mérite assurément.

— Oh! prenez-en votre part sans scrupule, monsieur, ai-je dit. Pourquoi voulez-vous laisser croire que vous n'êtes pas bon, ou que je suis ingrate?

Mme de Kérangoat m'a demandé si ma famille était de ce pays, si j'avais été élevée en France, et comme, avertie par un regard in-

quiet de M. de Landisac, je répondais d'une façon brève et un peu énigmatique :

— Eh! mais, mademoiselle, seriez-vous donc un beau soir tombée du ciel, par grâce spéciale, sur la Haie-au-Loup?

— Si ce n'était pas un peu ambitieux, cette origine ne me déplairait pas.

— Prenez garde, messieurs, je vous avertis que les étoiles sont sujettes à filer.

— Bah! il y a des étoiles fixes, a dit M. de Lorgis : pour une qui file, on en trouve mille qui demeurent.

— Oui, mais ce sont toujours les autres qu'on aime.

— Alors, a dit à son tour Guillaume, à quoi bon lutter contre sa destinée?

— Vraiment je ne vous le conseille pas, a-t-elle repris en riant; pour vous tout particulièrement, ce serait peine inutile. Vous êtes, j'en suis sûre, de ceux qu'on mène où l'on veut, sans qu'ils s'en doutent, et de préférence là précisément où ils ne voudraient pas aller.

— Est-ce une menace, madame?

— Moi?... je vous trouve fort bien où vous êtes, et je ne vois pas ce que je pourrais gagner à vous mener ailleurs!... Je n'ai rien d'un astre au surplus, je vous en avertis; pas le moindre rayon.

— N'en a pas qui veut, ai-je dit impatientée de ses coups d'épingle.

Elle m'a regardée avec un peu de dédain sans répondre, et, s'adressant à M. de Lorgis : — Faisons quelques pas dehors, voulez-vous? — Elle l'a entraîné aussitôt comme pour couper court à une conversation importune.

— Vous l'avez piquée, a dit M. de Landisac.

— Me blâmez-vous?

— Non assurément.

Il m'a offert le bras, et nous sommes sortis à notre tour. J'ai remarqué qu'il prenait, sans y songer peut-être, le même chemin que Mme de Kérangoat, dont la voix rieuse éclatait de temps en temps au milieu des bosquets et semblait nous guider dans les détours des allées. Je me suis imaginé qu'il désirait la rejoindre, que ma présence le gênait sans doute, et, saisissant un prétexte, je l'ai quitté sans qu'il ait cherché à me retenir.

Ce soir, au moment du départ, il s'est trouvé que la voiture de Mme de Kérangoat avait subi quelque légère avarie, et elle a consenti à recevoir pour la nuit l'hospitalité à la Haie-au-Loup. Mlle d'Elleven s'est retirée de bonne heure, et comme après son départ Mme de Kérangoat causait *sotto voce* avec M. de Landisac, j'ai pris le parti de m'éclipser sans bruit.

La nuit était très noire, mais chaude; je me suis accoudée sur le balcon qui surmonte la *verandah*. Au-dessous de moi, les fenêtres éclairées du salon, toutes grandes ouvertes, projetaient de longs sillons lumineux jusqu'aux massifs les moins éloignés et dessinaient sur le sol de grands carrés de lumière qui tranchaient avec l'obscurité profonde. Le parfum capiteux des lilas en fleur, la molle tiédeur de la nuit me jetaient au cœur je ne sais quelle sourde excitation, des désirs, des effrois singuliers, inexplicables. J'étais inquiète, presque triste; je frémissais d'attente, comme si quelque chose d'inconnu, d'effrayant et de doux à la fois allait sortir de ces ténèbres où je plongeais des regards anxieux. De temps en temps, un brusque éclat de rire me faisait prêter involontairement l'oreille, et j'entendais alors le murmure de deux voix qui semblaient causer avec vivacité; mais aucune parole distincte n'arrivait jusqu'à moi : deux fois cependant il m'a semblé entendre mon nom. Tout à coup, dans un des grands carrés lumineux, je vis apparaître deux ombres nettement dessinées sur le sable; elles disparurent bientôt, reparurent dans le second carré de lumière, puis disparurent de nouveau. Mme de Kérangoat et M. de Landisac se promenaient le long de l'étroite *verandah*, qui protége comme une allée couverte les fenêtres du rez-de-chaussée. Au bout de quelques instans, ils revinrent sur leurs pas, et je pris plaisir à les voir passer et repasser régulièrement dans les intervalles éclairés, à calculer le temps qu'ils mettraient à franchir l'espace obscur pour reparaître ensuite dans la lumière. Ces deux longues silhouettes aux ondulations tour à tour vives et lentes, qui marquaient le rhythme de leurs pensées, retenaient machinalement mon attention. A la fin pourtant, lassées sans doute, les deux ombres se sont arrêtées sur le seuil d'une des fenêtres, en sorte qu'elles se dessinaient nettement sur le sol éclairé. La moins grande des deux s'appuyait avec une grâce nonchalante sur le bras de l'autre, qui se penchait vers elle et lui parlait tout bas. Le murmure de leurs voix se mêlait au souffle léger de la nuit sans en troubler le silence; leurs têtes, inclinées l'une vers l'autre, se touchaient presque, et leurs âmes semblaient se confondre. Cet abandon plein de mollesse, cet intime recueillement, ces paroles qu'on échange et qu'on n'a pas besoin d'entendre, c'est l'amour, n'est-ce pas, Walter? J'ai compris cela en un instant. Oui, c'est ainsi qu'on s'aime quand l'étincelle divine a touché deux cœurs!...

Ils viennent de rentrer. Mme de Kérangoat lui a dit : — A demain! — *Demain*, c'est un beau jour, c'est toujours fête pour ceux qui s'aiment.

FLAMEN A WALTER.

La Haie-au-Loup, juillet.

J'ai passé toute la matinée seule avec Mlle d'Elleven. Mme de Kérangoat est partie de bonne heure sans que je l'aie revue, et M. de Landisac l'a accompagnée à cheval. J'ai béni cette solitude; je ne sais pourquoi il m'eût semblé pénible de revoir cette heureuse femme. Nous avons fait une longue promenade, Mlle d'Elleven et moi, et nous sommes revenues lentement par une allée bordée d'iris bleus, — mes fleurs favorites, — qui gravit avec de longs détours la pente du coteau. Mlle d'Elleven s'est assise sous la *verandah*, et je lui ai proposé une lecture. Tu sais les livres qu'elle aime : ce sont des ouvrages de piété mystique auxquels je trouve moi-même un charme très doux. Aujourd'hui pourtant d'autres pensées m'occupaient; entre les minces colonnettes, il me semblait revoir les deux ombres de la nuit dans cette attitude recueillie où elles s'étaient arrêtées.

Je ne sais pourquoi il m'arrivait de rougir tout à coup, et malgré la chaleur il y avait des instans où un frisson passait dans mes veines. Mlle d'Elleven s'est bientôt endormie; c'était l'heure de sa sieste, et j'allais fermer le livre quand un mot m'a frappée : « l'amour est né de Dieu et ne peut trouver de repos qu'en Dieu. » Est-il donc vrai qu'il soit le principe et le dernier terme de l'amour, ce Dieu caché? Père commun des êtres, est-il vrai qu'il veuille être aimé? Connaît-il ses enfans? Toute créature peut-elle puiser dans son sein la divine passion que la terre lui refuse? En pensant à cela, je ne sais pourquoi je pleurais doucement, sans peine ni regret, trouvant un apaisement et presque du plaisir à mes larmes.

— Pourquoi pleurez-vous?

C'est M. de Landisac qui m'adressait cette question. Il se tenait debout devant moi.

— C'est de joie peut-être. Qui sait?

— Je ne croyais pas que le bonheur eût de si grosses larmes... Vous est-il arrivé quelque chagrin?

— Rien absolument; mais ne parlons pas de moi, je vous prie.

— Vous craignez donc bien de trahir vos secrets?

— Mes secrets! Je vous assure que je n'en suis guère embarrassée, ai-je répondu en souriant.

Il a caressé machinalement les longs poils de Rack, qui s'était couché à nos pieds.

— Vous ne m'avez pas parlé de Mme de Kérangoat... Comment la trouvez-vous?

— Très jolie assurément.

— Est-ce tout?

— Je l'ai vue si peu de temps... Que vous importe mon opinion d'ailleurs? Elle ne changerait rien à ce qui est.

— Que voulez-vous dire?

— Que mon sentiment, quel qu'il soit, ne saurait modifier le vôtre.

— Vous êtes donc bien sûre que nous ne la jugeons pas de même?

— J'en suis très sûre.

— C'est qu'alors vous ne l'aimez pas.

— Et vous, au contraire, vous l'aimez beaucoup?

— Aimer beaucoup! a-t-il dit en riant; savez-vous seulement ce que cela veut dire? Tenez, par exemple, voici ma chère tante, Mlle d'Elleven, que j'aime de tout mon cœur, et voici, — là, — dans vos cheveux, une fleur d'un bleu sombre que j'aime aussi beaucoup... Lequel de ces deux sentimens pensez-vous que je ressente pour Mme de Kérangoat? Est-ce un tendre respect ou de l'admiration pour sa grâce et sa beauté? L'amour survit-il à la sensation qui l'a fait naître? Y a-t-il dans cette fleur quelque chose qui me touche, sauf sa beauté, et dont le souvenir demeure après que je ne la verrai plus?

— Voilà des subtilités un peu puériles, il me semble, pour éluder une réponse que vous êtes bien libre de ne pas faire... Je ne puis croire qu'il n'y ait pour Mme de Kérangoat que ces deux alternatives : ou une déférence à laquelle elle ne prétend pas, ou une admiration aussi périssable que sa beauté.

— Vous méprisez beaucoup la beauté!... Quelles sont donc, selon vous, les grandes qualités qui justifient l'amour?

— Je n'en sais rien, et, à vrai dire, je me soucie peu de le savoir. Le cœur n'a pas besoin de raisons; il aime parce qu'il aime, voilà tout, et c'est assez. Je me défie de la logique en matière de sentiment et de ceux qui analysent à loisir les battemens de leur cœur. Quand on aime, on oublie tout, jusqu'à soi-même : c'est le ciel qui s'ouvre. La terre, le monde entier, disparaissent, ou plutôt tout resplendit dans un rayonnement confus, comme une auréole, autour de l'être qu'on aime.

Je parlais avec conviction, avec certitude. Je sentais par une sorte d'intuition que ce que je disais était la vérité même. Il me semblait que quelqu'un dictait mes paroles, ou que j'avais éprouvé dans un autre ce que je décrivais. A mesure que je parlais, M. de Landisac me regardait plus tristement. — Vous avez raison, m'a-t-il dit. C'est ainsi qu'on doit aimer...

Mlle d'Elleven s'est éveillée.....

ALBERT D'ESTRIES A GUILLAUME DE LANDISAC.

Paris, juin.

Le bonheur, l'amour de ma femme, les premiers enchantemens d'une vie à deux, les débuts parfois plaisans d'un jeune ménage inexpérimenté, ne réussissent pas à te faire oublier, mon vieux Guillaume. Il me manque quelque chose d'essentiel quand tu ne m'écris pas; je suis inquiet, et mon inquiétude a ses raisons. Je te vois embarqué dans une double intrigue qui ne peut avoir aucun dénoûment satisfaisant : deux femmes séduisantes, jeunes, libres, — trop libres même, — et dont aucune ne peut te convenir; d'autre part, l'ennui, la solitude, le vide d'un cœur livré trop tôt au plaisir, et qui méritait mieux. Je comprends que tu sois tenté de fixer enfin ta vie par une affection sérieuse, par des devoirs, des obligations réciproques, qui sont la dignité de l'amour. Je t'approuve : hors du mariage, — puisqu'il faut l'appeler par son nom, — il n'y a, vois-tu, que débauche pure, portant avec soi son châtiment, ou bien quelque grotesque et ennuyeuse liaison qui n'échappe à aucun des inconvéniens du mariage. Ne me parle pas d'*union pure des âmes*, de *libre sentiment;* je n'entends rien à ces quintessences romantiques : je suis un homme réel, vivant de réalités, moi! Je trouve donc qu'il est temps d'établir ta vie sur des bases moins mobiles; mais, pour Dieu! sors de ce dilemme où tu t'obstines, et dont je connais mieux que toi les termes : ou bien épouser Mme Lucie Lemouton de Kérangoat et passer ta vie à t'en repentir, ou bien essayer contre Mlle Flamen l'art fatal que tu possèdes de corrompre les cœurs; mais où cela te mènera-t-il?... Tu ne peux songer à l'épouser. Il n'y a pas dans cette belle personne, si charmante qu'elle soit, si pure qu'elle paraisse, l'étoffe d'une comtesse de Landisac. Que diable! il faut voir clair dans le passé de sa femme, et cette destinée singulière, errante, cet ami que l'on ne voit jamais, cette indépendance sans exemple et sans mesure, tout ce mystère ne me dit rien qui vaille. Ce serait bon tout au plus dans un roman; mais je n'insiste pas : l'objection t'a frappé déjà.

Aie le courage de rompre une bonne fois avec ces deux enchanteresses, presque aussi redoutables l'une que l'autre, et choisis bravement une forte et honnête fille qui te donnera, sans se faire prier, une demi-douzaine de beaux enfans. C'est là le vrai point de vue, mon très cher. A quoi servent en ménage les caprices, les œillades, les vapeurs d'une femme coquette et jolie, sinon à faire enrager un honnête homme de mari? Encore n'aurais-tu pas la consolation de faire le paon devant les badauds, puisque tu habites, comme saint Antoine, dans un désert. Imite au moins la vaillance

de ce grand saint contre les assauts de la tentation. Un bon mouvement, un peu de courage, et tout est sauvé.

GUILLAUME A ALBERT.

La Haie-au-Loup, juillet.

Tes conseils arrivent trop tard, mon ami, voilà trois semaines que mon mariage avec Lucie est définitivement arrêté. Je ne m'abuse certes pas sur ses défauts, je te les ai plus d'une fois signalés; mais je crains que l'austérité un peu tranchante de ton esprit ne te rende trop sévère pour elle : au fond, elle est bonne, et elle m'aime véritablement. Que cette résolution ne m'ait causé ni regrets de ma liberté perdue, ni appréhension pour l'avenir, je ne puis le dire. Ma vocation pour le mariage a toujours été douteuse, et l'on ne fait pas si brusquement violence à ses instincts sans qu'il en coûte un peu; mais j'ai obéi à la voix de la raison, car, mon ami, quoi que tu puisses penser, c'est surtout un mariage de raison que je vais faire. Quand Lucie, dans une heure d'abandon, a laissé tomber de ses lèvres l'aveu vainqueur qui m'a livré à elle, j'ai cédé, je l'avoue, à l'un de ces entraînemens auxquels je ne résiste guère; mais ma défaite, crois-le bien, était méditée, résolue d'avance. Ce que je voulais à tout prix, c'était fuir un péril, — le plus grand de tous et le plus inconnu, — une *passion!* Ce n'est pas un amour ordinaire, — encore moins un caprice, que peut inspirer une créature comme Flamen, qui ne ressemble à rien ni à personne; c'est un sentiment exceptionnel comme cette étrange jeune fille, tout-puissant, infini! — Libre encore, je pressens son empire et ma faiblesse; si elle m'aimait, vois-tu!... Mais grâce au ciel elle n'y songe guère, et la folle et ridicule jalousie que j'ai déjà sentie s'éveiller en moi m'a plus d'une fois averti qu'il était temps d'en finir. Je ne pouvais, comme tu le dis avec ton impitoyable bon sens, songer à couvrir de mon nom ce passé mystérieux, que tu calomnies, j'en suis sûr, mais dont la seule pensée m'eût rongé le cœur. J'ai donc pris mon parti. Lucie me rendra heureux, je l'espère... Et puis la vie est si courte; vaut-elle qu'on s'inquiète et qu'on prenne tant de soins!

Allons! félicite-moi, Albert, ma femme est jolie : elle me ferait honneur à Paris, si j'étais riche encore. Que puis-je demander de plus? J'ai tout ce que je mérite, et au-delà!

GUILLAUME A ALBERT.

Août.

Je ne puis rien te répondre encore sur la date de notre mariage, mon ami : les deux années du deuil de Lucie ne finissent que dans

trois mois, et elle ne veut rien fixer avant cette époque. Elle m'a prié même de tenir notre résolution secrète et de n'en instruire personne, pas même ma chère tante, dont la joie pourrait être indiscrète. Je respecte ce désir de Lucie, tout en trouvant qu'elle exagère un peu la réserve imposée par les circonstances. Tout le monde ignore donc notre projet, ma tante et Flamen comme les autres.

Il m'est arrivé, il y a quelques jours, avec celle-ci, une aventure dont je veux te parler, car elle tient une grande place dans ma pensée.

Nous allions, ma tante et moi, dîner à la Prée; mais Flamen n'était pas invitée. Lucie ne l'aime pas; sans se l'avouer, elle est un peu jalouse. Ma tante était toute triste de l'oubli prémédité dont sa chère Flamen était l'objet; celle-ci au contraire semblait enchantée de ne pas nous accompagner.

— Qu'allez-vous faire pendant notre absence? lui demandai-je.

— Oh! je ne suis pas embarrassée de mon temps : j'ai des *visites* en retard que je vais mettre en règle. — Elle voulait parler des visites de charité qu'elle fait aux plus pauvres des environs, avec ma tante quelquefois, le plus souvent seule ou avec un domestique. — J'irai chez Jacqueline Dréo, qui est retombée avec la fièvre, chez les Allan, et ensuite chez Jean Lefoulon, à la Butte-aux-Oies, qui m'a fait écrire d'aller le voir pour sa jambe malade.

— Vous n'irez pas seule jusque-là, j'espère? — Je ne sais si j'ai mis dans cette phrase un accent qui l'a blessée; mais elle m'a regardé avec un éclair dans les yeux.

La Butte-aux-Oies est une petite métairie assez misérable, sur la lisière de la forêt, à mi-chemin à peu près des Forges. Or je venais de me rappeler tout à coup que M. de Lorgis, invité comme nous à la Prée, s'était excusé de ne pouvoir s'y rendre sur je ne sais quel prétexte. La gaîté de Flamen, le refus de M. de Lorgis, cette visite à la Butte-aux-Oies, m'ont causé une soudaine jalousie, — je ne puis donner un autre nom à l'espèce d'irritation qui s'est emparée de moi, à la lucidité soupçonneuse avec laquelle j'ai groupé aussitôt une foule de petites circonstances jusqu'alors inaperçues. Il est trop certain que M. de Lorgis aime éperdument Flamen : elle seule feint de l'ignorer; mais je ne suis pas dupe de sa naïveté.

— Pourquoi donc n'irais-je point seule à la Butte-aux-Oies? a-t-elle repris.

— Parce qu'il me semble peu convenable de courir ainsi la campagne sans protection.

— C'est la première fois, monsieur, que vous m'exprimez ce scrupule. Je suis allée seule déjà cependant chez Jean Lefoulon sans que cela ait semblé vous déplaire.

— Le garde-chasse, repris-je avec un peu d'hésitation, vient de

m'avertir qu'il y a tout près de là, installée sur la lande, une famille de bohémiens dont la rencontre pourrait être dangereuse.

— Oh! moi, je ne crains pas les bohémiens! s'est-elle écriée avec un sourire un peu amer, par un retour secret peut-être sur son origine inconnue.

— Mademoiselle Flamen, je vous prie instamment de ne point aller là ce soir.

— Est-ce un ordre, monsieur?

— C'est une prière, mademoiselle, et cela doit suffire, je pense.

Elle a eu un indéfinissable sourire, et a relevé par un geste hautain son front intelligent et pur. Elle est restée dans cette attitude, sans répondre, jusqu'à notre départ. J'ai eu un instant la pensée de faire intervenir ma tante; mais j'ai craint de l'irriter en l'humiliant.

Je suis arrivé à la Prée triste et mécontent, et la présence de M. Renaud d'Alons, dont j'ignorais le retour, ne m'a pas rendu plus gai. Je t'ai déjà parlé de ce personnage, ancien ami de M. de Kérangoat et parrain du petit Reynold, qui porte son nom un peu défiguré. C'est un homme de quarante-huit ans, grand, fort, le teint coloré, avec des cheveux grisonnans et de belles dents blanches, qu'il étale avec ostentation. Il a été préfet et a donné sa démission par suite de démêlés avec le ministère. Il affecte dans ses manières la plus parfaite politesse, mais on sent que cette courtoisie est une conquête de sa volonté sur une nature emportée, capable, s'il était excité, d'une véritable brutalité. Lucie le redoute beaucoup et le ménage; aussi a-t-il pris dans la maison une influence que je compte écarter promptement quand je serai le maître. Il y a entre M. Renaud d'Alons et moi une antipathie préventive.

Le dîner a été triste et froid; j'ai proposé de bonne heure à Mlle d'Elleven de regagner la Haie-au-Loup. La teinte plombée du ciel, les nuages qui s'entassaient à l'horizon, tout présageait un orage; il me semblait prudent pour Mlle d'Elleven de rentrer au plus tôt. Sur mon ordre, le cocher a pressé les chevaux, et en peu de temps nous arrivions au logis. Comme je le pressentais, Flamen n'était pas de retour. — Où donc peut-elle être? a demandé ma tante.

— A la Butte-aux-Oies, répondis-je d'une voix si altérée qu'elle le remarqua.

— Vous êtes inquiet?... Il faut envoyer au-devant d'elle.

— J'y vais moi-même, dis-je en prenant un fusil.

Je partis d'un pas rapide, cherchant à calmer par de sages raisons la colère qui grondait en moi. — Elle a voulu me braver; mais, pour l'avoir osé si imprudemment, il faut qu'elle ait eu de bien graves motifs. — La pensée de M. de Lorgis ne me quittait pas. — S'ils s'aiment, pourquoi ne pas l'avouer? Quelle nécessité de ca-

cher leurs rendez-vous? — Tout ce qu'il y avait de singulier dans l'existence de Flamen se présentait à mon esprit avec une vivacité poignante et ajoutait à ma défiance. Il y avait longtemps que je marchais, et la nuit était proche. Je profitais des dernières lueurs du crépuscule pour jeter de longs regards inquiets dans toutes les directions; mais je ne voyais que des arbres immobiles, qui par instans frissonnaient sous un souffle brûlant, et les pointes grises du roc perçant le sol de la lande. J'avais dépassé déjà le Jardin-au-Moine, ce lieu de sinistre renom où je l'avais pour la première fois rencontrée, et je longeais d'un pas de plus en plus rapide le ravin sinueux, quand un aboiement et l'apparition subite de Rack me firent involontairement tressaillir. Une bourrasque s'élevait en ce moment; des craquemens sortaient de la forêt, brusquement prosternée dans un même gémissement. Un nuage de poussière et de feuilles dispersées s'élevait autour de moi; c'est au milieu de ce nuage que j'aperçus Flamen marchant à ma rencontre. Elle s'avançait d'un pas si léger qu'elle semblait, comme les feuilles, soulevée par le vent. — Eh bien! on n'en meurt pas, vous voyez! dit-elle avec un sourire de défi triomphant.

Je lui offris le bras sans répondre; elle l'accepta, étonnée de mon silence. Nous marchâmes quelque temps ainsi, muets tous les deux. Cependant je cherchais des yeux un abri, car déjà la pluie tombait à gouttes larges et pesantes, et les nuages s'épaississaient de plus en plus. — Vous plaît-il de vous réfugier un instant dans cette masure? demandai-je en lui montrant dans une clairière voisine une hutte de sabotier à moitié effondrée. Nous nous dirigeâmes aussitôt de ce côté. Une partie des murs de terre glaise était écroulée; mais il restait sur deux pans démantelés un débris de toiture sous lequel elle put se mettre à l'abri. Avec quelques pierres et une planche, je lui façonnai un siége; mais je restai au dehors, m'obstinant dans mon silence. Cependant l'orage déployait sa fureur; j'apercevais à chaque éclair le pâle visage de Flamen rayonnant tout à coup dans l'obscurité de la cabane. — Pourquoi restez-vous ainsi, dit-elle, volontairement exposé au vent et à la pluie? — Et comme je feignais de ne pas l'entendre : — Venez près de moi, ou bien, je vous le jure, j'irai, moi, me placer auprès de vous. — Elle se levait déjà : je lui obéis sans répondre, et m'adossai au fond de la hutte. — Vous êtes irrité, je le vois, reprit-elle doucement; je sens que vous avez sujet de l'être; mais si je reconnais mes torts, si je les avoue, ne voudrez-vous pas me pardonner?

Sa voix tremblait. — Vous pardonner! dis-je en m'asseyant près d'elle; mais à quel titre? Ne m'avez-vous pas prouvé aujourd'hui même combien vous méprisez mes avis? Ne m'avez-vous pas fait sentir que je n'ai aucun droit de vous blâmer et de vous reprendre?

Elle baissa la tête. — Cette autorité, que je ne puis souffrir lorsqu'elle s'impose, croyez que je la subirais avec joie, si c'était celle d'un ami.

— Pourquoi donc ne croyez-vous pas que je sois un ami?

— Oh! a-t-elle repris avec animation, un ami craindrait de m'offenser par un soupçon. Si par malheur il lui venait quelque mauvaise pensée, quelque doute contre moi, il me le dirait en face, sans détour; il me prouverait son estime par sa sincérité au lieu de me blesser dans la juste dignité de ma conscience par je ne sais quelle défiance qui ne s'explique pas et qui me brise le cœur. Vous vous défiez de moi, monsieur; je sens des réserves dans votre pensée. Voilà pourquoi je ne puis voir en vous un ami; voilà pourquoi vos conseils m'offensent, votre autorité me pèse; voilà pourquoi aujourd'hui j'ai bravé votre défense, quand mon devoir, je le sais, eût été d'obéir.

— Et si l'involontaire méfiance qu'enseigne la vie lutte parfois, malgré moi-même, contre le respect que vous m'inspirez, est-ce ma faute? Suis-je coupable du mystère dont vous vous entourez? Je ne sais rien de vous.

— Je ne me trompais donc pas! Vous me rendez responsable des singularités d'une destinée que je n'ai pas choisie! Cela est-il juste, je vous le demande?

— Il vous serait si facile d'atténuer ce que cette destinée a d'exceptionnel en témoignant un peu plus de confiance à ceux qui vous aiment...

— De la confiance? a-t-elle dit amèrement. Que me reste-t-il donc à leur apprendre?... Voulez-vous dire que j'aurais dû tout d'abord vous livrer le dernier fond de ma conscience, sans savoir si, même à ce prix, j'obtiendrais ce respect que vous placez si haut?... Aurais-je dû vous raconter humblement l'histoire de mon propre cœur, sans savoir si vous n'y trouveriez pas matière à rire,... si seulement vous daigneriez me croire?... Ce n'est pas ainsi que j'en ai jugé... Après tout, il me convient mieux de mépriser vos soupçons que de me justifier devant vous.

— Qui parle de vous justifier?... Personne ne vous accuse, et moi moins que tout autre... Ce que je regrette, ce qui m'attriste, c'est la froide réserve où vous vous renfermez vis-à-vis de ceux qui vous sont le plus dévoués... Un mot de vous...

— Eh! croyez-moi donc quand je vous jure qu'il n'y a pas une pensée de mon âme que je ne puisse dévoiler à la face du soleil, ni un sentiment dont j'aie à rougir, ni une heure de ma vie que je voulusse effacer, excepté peut-être celle où...

— Celle où vous m'avez rencontré!... N'est-ce pas là votre pensée?...

Elle a un moment appuyé son front sur ses mains. — Au moins me croyez-vous? a-t-elle repris avec douceur... Qu'est-ce qu'un récit, des détails ajouteraient de plus à ma parole? Que faut-il vous dire?

— Rien... Je vous crois.

Le tonnerre grondait toujours, et les éclairs, glissant d'un nuage à l'autre, jetaient de vives lueurs sur le ciel uniformément noir; le vent avait d'étranges soupirs en passant à travers les bouleaux et les buissons, et le clapotis de l'eau autour de la cabane ressemblait parfois à des pas furtifs. Il me parut que Flamen écoutait ces bruits, et je crus qu'elle en était effrayée.

— Vous avez peur? dis-je.

— Non certes.

— Vous êtes brave?

— Oh! ne faire aucun mal et ne rien craindre, c'est un précepte de la sagesse.

— Et s'il vous fallait passer ici la nuit entière?

— J'aurais bien froid, dit-elle en souriant.

— Quoi! c'est là tout ce que vous craindriez? Le froid? dans ce lieu désert... seule avec moi?

— Vous êtes armé. De quoi donc aurais-je peur?

— Et moi! moi, Flamen, ne me craignez-vous pas? N'avez-vous pas peur de la solitude et de la nuit? Êtes-vous de granit comme ce sol inflexible que nous foulons aux pieds? Ne savez-vous pas que vous êtes belle?...

Je me suis arrêté, effrayé de moi-même. Elle s'était levée et se tenait toute droite, immobile contre la muraille. La lueur des éclairs me la montrait si touchante dans sa grâce farouche que ma tête se perdait.

— A quoi pensez-vous, Flamen? dis-je tout bas.

— Partons, répondit-elle d'une voix un peu altérée, mais ferme pourtant.

— Pas encore, restez un peu. Attendez que l'orage s'apaise. Flamen, venez là... près de moi...

J'essayai de prendre sa main et de l'attirer doucement. Elle recula d'un pas. — Pourquoi me fuyez-vous? repris-je d'une voix suppliante. C'est la seule fois peut-être qu'il me sera donné de vous parler sans témoin, cœur à cœur... Écoutez-moi...

Je voulus la retenir, mais elle se dégagea, et comme je m'avançais vers elle, elle me repoussa avec un geste d'effroi.

— Ah! vous tremblez enfin! m'écriai-je, humilié de la crainte que j'avais réussi à lui inspirer.

— Eh bien! oui, j'ai peur, dit-elle; vous m'avez effrayée, mon-

sieur, et peut-être ai-je mérité cette leçon; mais, je vous le jure, je ne resterai pas ici une minute de plus. Libre à vous de ne pas me suivre.

Elle sortit, et nous regagnâmes péniblement la Haie-au-Loup sans échanger une parole. Flamen était accablée de fatigue et de froid sous ses vêtemens mouillés; elle s'est mise au lit avec la fièvre, elle est restée deux jours malade. Je viens de la revoir tout à l'heure, bien pâle encore, mais avec un regard si paisible, une simplicité si souriante que j'en ai été confondu. Il me semblait que la scène de la cabane aurait dû la laisser troublée, irritée peut-être; si candide qu'elle soit, une femme ne se trompe pas à l'accent de certaines passions. J'espérais saisir sur son front la trace d'une émotion dont je serais l'objet. Que ce fût de colère ou d'amour, je me flattais d'avoir agité son cœur; mais elle a souri, plaisanté. On dirait qu'il ne s'est rien passé entre nous. Tantôt cependant, ma tante l'ayant interrogée gaîment sur ce qu'elle appelait sa triste équipée : — N'en parlons plus, a dit Flamen; il faut oublier tout cela,... n'est-ce pas, monsieur de Landisac?

Je n'ai su que répondre. En vérité je crois que je la hais.

WALTER A FLAMEN.

Heidelberg, août.

Pourquoi ne m'écris-tu pas? M'as-tu donc oublié? Es-tu devenue indifférente à ce qui me touche? Ou plutôt, crains-tu de me parler de toi, des agitations renaissantes de ton âme? Ah! mon enfant, la crise que tu traverses sera longue, vois-tu, car c'est la fièvre de la jeunesse, le besoin d'aimer, l'instinct tout-puissant et vraiment créateur de la nature qui parle en toi. Ton cœur cherche où se prendre, et, ne trouvant rien à sa mesure comme tu le dis toi-même, il s'égare au-delà des choses créées à la poursuite d'un idéal qui le dédommage des vulgarités de la terre. De là ce désir de l'infini, ce goût du surnaturel et de la superstition : c'est là ton mal, c'est celui des belles âmes; les autres ne cherchent pas si haut et se contentent à meilleur compte...

Parle-moi sans crainte. J'aime à sentir la vie frémir en toi et faire vibrer toutes les cordes de ton âme; j'aime à sentir palpiter ta jeunesse avec ses ardeurs naïves qui s'ignorent et dépassent le but sans le connaître. Tout s'éveille à la fois, — l'âme, le cœur, la raison, — et de ce concert tumultueux va sortir, j'espère, une femme exquise et forte qui sera ma Flamen.

GUILLAUME A ALBERT.

La Haie-au-Loup, août.

Mon récit de la soirée de l'orage t'a effrayé pour Lucie, dis-tu! Tu as raison de trembler pour elle et pour moi : j'ai perdu tout empire sur mon cœur. Je ne m'appartiens plus, j'appartiens à celle que je n'ose nommer; mon âme incertaine, ravie, effrayée, flotte docile au souffle de ses lèvres d'enfant. J'aime d'un amour que je croyais impossible; ce n'est plus la vanité implacable, ce n'est plus la fougue des sens qui me gouvernent, ce n'est plus une coupable oisiveté qui cherche à se distraire : c'est un amour qu'on ne peut décrire, qui fait que l'on adore, que l'on respecte, que l'on maudit, qu'on se prosterne à ses pieds, anéanti dans la poussière.

Hier je me promenais près d'elle. Mlle d'Elleven marchait à nos côtés. Nous longions une haie de chênes qui nous abritait contre l'ardeur du soleil de midi. Nous nous sommes assis, accablés, au pied d'une meule de foin fraîchement coupé. Nous avons pris des livres; Flamen a déplié son ouvrage, mais elle était rêveuse, et sa petite main nonchalante restait oisive sur ses genoux. Moi, je la regardais; un de mes bras était étendu derrière elle : je ne la touchais pas, mais chacun de ses mouvemens imprimait une faible secousse à la gerbe parfumée où reposait mon bras; il me semblait ainsi que je participais en quelque sorte à sa vie, aux légères sensations qui l'agitaient. Je contemplais avec enivrement son beau profil se détachant sur le fond lumineux de l'air, les lignes pures des épaules et du cou un peu affaissées dans un mol abandon. Je l'enveloppais d'amour, et je pensais qu'elle entendrait enfin cette muette adoration: il me semblait impossible qu'elle ne ressentît pas l'atteinte de cette atmosphère embrasée où je me sentais défaillir; mais elle demeurait paisible, pure dans sa divine beauté, comme les saintes que le moyen âge nous dépeint radieuses au milieu de la fournaise ardente...

Mon ami, je vais partir; dans deux jours, je serai près de toi. Qui peut répondre de son délire? Il m'est arrivé d'errer seul la nuit dans les longs corridors, de m'arrêter à sa porte, d'écouter le bruit insensible de sa respiration, et alors je songeais... Mais à quoi bon raconter des songes?

Mon départ n'étonnera personne; j'ai confié à ma tante et à Flamen elle-même mon prochain mariage... Flamen a souri; il m'a semblé que la terre s'entr'ouvrait sous mes pieds. — Elle le savait, a-t-elle dit. J'ai fait mes adieux à Lucie en prétextant les nécessités de la corbeille; elle n'a pas cherché à me retenir, elle aime la pa-

rure, et vraiment je lui dois bien quelques chiffons en échange de ce que je ne pourrai lui donner.

Quand je serai à Paris, près de toi, cher Albert, j'écrirai à ma tante d'éloigner à tout prix Flamen. Ce sera un sacrifice, mais elle s'y résignera quand elle saura que mon repos en dépend.

FLAMEN A WALTER.

La Haie-au-Loup, septembre.

Tu m'aimes, n'est-ce pas, Walter? Si je t'appelais, tu viendrais; si j'avais besoin de toi, tu ne me refuserais pas ton secours. Tu me rendrais près de toi la place que j'ai si follement quittée. Il se peut, mon ami, que le retour de ton enfant prodigue ne tarde guère. M. de Landisac a enfin annoncé son mariage à Mlle d'Elleven et à moi, et dès le lendemain il est parti pour Paris. Il s'agit de bijoux et de dentelles : grave affaire!

Tu devines que je n'ai nul désir de vivre sous la dépendance de Mme de Kérangoat. Mlle d'Elleven d'ailleurs n'aura plus besoin de moi, et je n'attendrai pas qu'on m'avertisse.

Je vais donc quitter la Haie-au-Loup, et je dis adieu déjà dans ma pensée à l'aimable femme chez laquelle j'ai trouvé une si grande délicatesse d'âme et une affection si prompte. Je dis adieu à ce pays sauvage, à cette forêt, au sombre vallon qui s'étend là-bas, le *Val-sans-Retour*. « Sans retour » en effet : pourquoi reviendrais-je? Qui me rappellera? qui pourra songer à moi quand je ne serai plus là? Je ne croyais pas être déjà si fortement attachée à tout ce qui m'entoure, et je m'étonne de me sentir navrée à la pensée du départ.

Pourtant je vais te revoir; nous allons reprendre notre vie d'autrefois, interrompue par ce long rêve d'où je sors; près de toi, je ne regretterai rien, j'en suis sûre. Nous parlerons à loisir de cette pauvre âme, qui t'intéresse si fort, bien que pourtant tu la nies. Comment fais-tu, docteur, pour exiler le surnaturel de ta métaphysique? Est-ce que l'âme, l'intelligence ne sont pas en quelque sorte du surnaturel? S'il est vrai que je sois esclave de lois que j'ignore, si je ne puis penser, agir, choisir librement, quel intérêt peut t'inspirer cette triste condition d'un être révolté contre la loi et follement convaincu qu'il peut fléchir ce qui est immuable? Cette insensée mérite-t-elle que tu t'arrêtes pour la voir se débattre sous la fatalité? Et Dieu, n'est-ce pas le surnaturel même? Et si le surnaturel existe, pourquoi prétends-tu lui assigner des limites? Ah! Walter, Dieu, l'âme immortelle, la vie au-delà de ce monde, voilà ce que je veux croire. J'irai jusque-là. S'il y a des abîmes, tant mieux! je les franchirai d'un coup d'aile...

Mon ami, reviens en France; va m'attendre à la Saudraie, où bientôt j'irai te rejoindre. Je te reviendrai forte et guérie. Encore quelques jours, et au revoir!

FLAMEN A WALTER.

La Haie-au-Loup, septembre.

Ne quitte pas l'Allemagne, ne reviens pas, ou du moins ne m'attends plus. Je ne sais quand je reverrai la Saudraie. Le malheur a frappé ceux qui m'entourent, ce n'est pas l'heure de les quitter.

Je venais de me mettre au lit hier soir, quand je fus tirée de mon premier assoupissement par un bruit sourd dans la pièce voisine où couche Mlle d'Elleven. Je me levai en toute hâte et j'entrai chez elle. A la lueur de la veilleuse, je l'aperçus, étendue sur le tapis, au pied de son lit. Elle était inanimée, le visage contracté, les membres raides. Je sonnai les domestiques : on m'aida à la relever, à lui donner quelques soins. Pierre partit en toute hâte pour Ploërmel, afin de ramener le médecin; mais il y a trois lieues, et je passai, en attendant son retour, une nuit dont je me souviendrai toujours, près de cette mourante, ne sachant que faire pour retenir la vie près de s'enfuir, épouvantée de la responsabilité que laissait peser sur moi l'absence de M. de Landisac.

Vers le matin, le médecin arriva et parvint à ramener un peu de connaissance; mais le côté gauche reste entièrement paralysé, et le danger est grand.

Le médecin s'est chargé d'envoyer une dépêche à M. de Landisac, et je l'attends ce soir. Je ne vais pas vivre jusque-là. Si quelque malheur allait arriver avant son retour!... Walter, c'est horrible, ce départ, qui ne laisse pas même le temps des adieux, ni la liberté d'esprit nécessaire pour abdiquer dignement la vie! Et cette voie obscure qui s'ouvre tout à coup, où vous pousse une main impitoyable! Ah! comme on a besoin d'une lumière divine pour éclairer ces ténèbres!

GUILLAUME A ALBERT.

La Haie-au-Loup, septembre.

J'ai trouvé ma pauvre chère tante encore vivante, mais dans quel état! Elle m'a reconnu pourtant et a essayé de sourire; ce sourire contracté, cette face en partie immobile, et sur laquelle le souvenir cherche en vain la physionomie disparue, l'expression vénérée qu'on ne retrouve pas, ce demi-cadavre qui voit, qui pense, qui se juge,

c'est un spectacle poignant. La pauvre femme se prépare résolûment à mourir, et s'entoure de tous les secours que son âme pieuse peut trouver dans la religion.

Voilà donc ce qui m'attendait dans ce petit logis que j'avais laissé riant, paisible, orné de fleurs dans tous les coins! Il semble maintenant abandonné. Nous ne quittons pas la chambre de la malade, et le reste devient ce qu'il peut. Tu devines les sentimens qui m'agitent près de ce lit silencieux où s'éteint ma dernière parente, et autour duquel se dressent les ombres de ceux que j'ai déjà perdus. Plains-moi, cher Albert.

Mais non, loin de moi cette douleur hypocrite! Ne me plains pas, je suis heureux,.. oui, heureux, et j'en rougis. Tu sais, n'est-ce pas, d'où me vient ce bonheur égoïste, cruel, agité de remords... Je m'enivre de la douceur d'aimer, de voir celle que j'aime, d'entendre sa voix, de vivre près d'elle dans cette intimité que les circonstances rendent plus étroite, inévitable. Elle est là, tout le jour, près de moi; nous nous comprenons par un signe, nous réunissons nos efforts, nous avons des sentimens en commun; je devine sa pensée avant qu'elle l'ait traduite. Dis-moi, n'est-ce pas là le bonheur? C'est elle maintenant qui dirige tout à la Haie-au-Loup; ma joie est de lui obéir, de la consulter, de trouver bon ce qu'elle a décidé... Je ne pense pas à l'avenir: tout est pour moi dans l'heure présente; hors de là, je ne songe à rien, je n'aime rien, je ne désire rien. Je la vois, cela seul me suffit.

FLAMEN A WALTER.

Ce n'est pas une guérison, mais c'est une trêve dans le mal : la tête de la malade se dégage, la connaissance est revenue, et son affectueux visage a repris sa sérénité. La paralysie s'est un peu retirée; mais en reculant elle semble s'alourdir davantage sur les membres inférieurs. Peut-être la conserverons-nous ainsi, infirme. Si triste qu'il soit, je m'attache à cet espoir; il me rend une liberté d'esprit que je n'avais plus depuis longtemps.

Je t'ai dit, je crois, que Mme de Kérangoat vient chaque jour, vers deux heures, à la Haie-au-Loup, pour prendre des nouvelles de Mlle d'Elleven; c'est presque le seul moment de la journée où M. de Landisac quitte sa tante : encore semble-t-il s'éloigner à regret. Ordinairement je fais une courte promenade dans la matinée, afin de reprendre ma place près de Mlle d'Elleven au moment où M. de Landisac la quitte. Il y a quelques jours, je m'étais écartée un peu plus que d'habitude, et je rentrais d'un bon pas, craignant d'être en retard. En passant près du salon, j'entendis qu'on parlait :

— Qui donc est là! demandai-je à Pierre, que je rencontrai dans l'antichambre.

— Mme de Kérangoat, mademoiselle.

— Comment cela se fait-il? Je suis rentrée par l'avenue, et je n'ai pas vu sa voiture.

— C'est qu'elle est venue à pied par le petit bois; la voiture est restée au carrefour, en bas, près du ruisseau.

Je ne sais ce que cette réponse avait de difficile pour Pierre, mais les mots semblaient littéralement l'étrangler, et sa figure exprimait des sensations si compliquées, si inexplicables, que je le regardai quelques instans avec stupeur. Il clignait les yeux, remuait la bouche, hochait la tête, jetait des regards malicieux du côté du petit bois, puis les ramenait vers le salon, où se trouvaient Mme de Kérangoat et M. de Landisac; mais, comme Pierre ne parle guère qu'à la façon des oracles, je n'attachai à toute cette pantomime qu'une importance médiocre, et je montai près de Mlle d'Elleven. Peu d'instans après, j'entendis partir Mme de Kérangoat. M. de Landisac lui proposa de l'accompagner jusqu'à sa voiture, mais elle refusa, et, comme il insistait, elle mit dans son refus une vivacité qui me frappa.

Le lendemain, Mme de Kérangoat arriva par l'avenue. Pendant qu'elle était là, Mlle d'Elleven m'ayant demandé de lui faire une lecture, je descendis pour chercher un livre qui se trouvait dans la bibliothèque du salon; mais, après réflexion, je préférai le faire prendre par l'un des domestiques, de peur de troubler par ma présence l'entrevue des deux fiancés. J'ouvris donc la porte de l'antichambre qui mène aux cuisines, et je me trouvai justement en face de Pierre, qui rentrait en courant, rouge, et la bouche ouverte jusqu'aux oreilles. — Il y est!... Il monte la garde là-bas... pendant que... — Il s'arrêta en me voyant, et sa figure recommença l'étrange pantomime de la veille.

— Qu'y a-t-il donc? dis-je impatientée en me tournant vers Marie-Josèphe.

— Oh! mademoiselle, répondit-elle avec l'inimitable accent du pays, il y a qu'elle n'aime pas à se promener seule, cette dame!... Elle va avec ses *connaissances*;... ça vaut mieux.

Je donnai mes ordres à Pierre sans répondre, car, malgré l'apparente bonhomie des paroles, je ne pouvais me méprendre à la malignité de l'intention.

Maintenant écoute ceci, Walter, et conseille-moi.

J'étais sortie ce matin pour ma promenade accoutumée, et j'avais pris le sentier qui descend à gauche vers le ruisseau; le soleil était si ardent sur cette roche exposée au midi, que le granit brûlait mes pieds: aussi je me suis vite enfoncée dans le bois qui termine

de ce côté la propriété de M. de Landisac. Le silence était profond, l'ombre épaisse, et je me suis assise sur un rocher couvert de mousse, au bord du ruisseau. Tout autour, les herbes froissées, les menues branches écartées, prouvaient qu'il était venu là récemment quelqu'un. Cela n'avait rien qui pût m'inquiéter ou me surprendre, et je jouissais sans arrière-pensée de la fraîcheur délicieuse qui s'exhalait du ruisseau, quand mes regards sont tombés par hasard sur un petit objet mince et blanc, à demi caché sous la gerbe d'un genêt; c'était un papier plié en quatre, froissé, défraîchi, un peu humide à l'intérieur, comme si la rosée l'avait pénétré et eût fait adhérer les feuillets. Je l'ai ouvert et retourné en tous sens : il n'y avait ni adresse ni signature, mais quelques lignes seulement d'une écriture que je n'ai pas reconnue tout d'abord. Voici ce que contenait ce billet :

« Vos jalousies me rendront folle; si vous doutez de moi, c'est que vous ne m'aimez plus. Ayez donc la franchise d'en convenir. Je préfère tout à cette humiliante surveillance que vous faites peser sur moi. Je suis lasse de vos menaces. »

Ceci était écrit d'une main fiévreuse, irrégulière, comme emportée par un premier mouvement d'indignation. Un peu plus bas, la même main, plus calme, peut-être repentante, avait ajouté quelques mots :

« Pourquoi nous rendre malheureux? Je vous aime comme par le passé, et mes visites là-bas, dont vous vous inquiétez si fort, sont toutes de convenance et de bon voisinage. »

De qui était cette lettre? Je l'ai vite deviné. Je reconnaissais d'ailleurs, malgré l'émotion qui la défigurait, l'écriture un peu grosse et maladroite qu'on est si surpris de rencontrer chez une femme élégante; mais à qui la lettre était-elle adressée? Voilà ce que j'ignorais. Quel était ce mystérieux interlocuteur dont la jalousie est si tyrannique, qu'on aime comme par le passé et que les visites de chaque jour à la Haie-au-Loup rendent si malheureux?

Ah! si je voulais la perdre, comme il me serait aisé de mettre ce billet accusateur sous les yeux de M. de Landisac! Je me demande quelquefois si, par égard pour lui, je ne devrais pas l'avertir?... Mais je serais trop heureuse, et je me défie d'un devoir si bien d'accord avec mes secrets désirs.

GUILLAUME A ALBERT.

La Haie-au-Loup, septembre.

Il y a quelques jours, je vis Flamen qui froissait vivement à mon approche une lettre dans sa main. Elle était assise près de la fenêtre, appuyée sur une petite table, et à travers les stores baissés le

soleil jetait une poussière d'or sur ses cheveux. — Encore un mystère! dis-je en souriant; puis, la voyant rougir : — Rassurez-vous, je ne suis plus curieux, vous m'avez corrigé.

Cependant je ne pouvais détacher les yeux de ses doigts, qui roulaient machinalement la lettre.

— Il y a longtemps que vous connaissez Mme de Kérangoat, n'est-ce pas? demanda-t-elle pour distraire mon attention sans doute.

— Un peu moins d'un an; je connaissais son mari, mais des circonstances insignifiantes en elles-mêmes m'avaient empêché de la rencontrer avant l'automne dernier. Pourquoi cette question?

— C'est que, pour se marier, il me semble qu'il faut être bien sûr de se connaître. La vie est si longue!

Je la regardai avec étonnement, car c'était la première fois qu'elle faisait allusion à mon mariage, et qu'elle prononçait sans y être forcée le nom de Lucie.

— Vous avez raison de penser ainsi, vous qui êtes jeune, qui commencez à vivre, qui pouvez exiger beaucoup de l'avenir; mais moi, je suis vieux, mademoiselle : j'ai des cheveux blancs, bien que vous en puissiez douter. J'ai passé ma jeunesse à courir après le bonheur... sans beaucoup de scrupule... J'ai perdu à cette vaine poursuite mes belles années, ces années dont la beauté ne nous frappe qu'au déclin, et dont l'inutilité est le remords de nos derniers jours. Me voilà rentré au logis seul, triste, sans beaucoup d'estime pour mes semblables, mécontent de moi, n'espérant pas grande joie en ce monde, bien convaincu au contraire que je ne serai pas heureux et qu'après tout je n'ai pas mérité de l'être.

— Et dans ce désenchantement de toutes choses qu'attendez-vous donc de la femme que vous avez choisie?

— Un peu d'amitié et beaucoup d'indulgence.

— Voilà tout? Vous êtes un sage, monsieur.

— Dites un malheureux, Flamen... Ah! si j'avais rencontré, quand il en était temps encore, la femme que j'avais rêvée!... mais se fait-on aimer des anges? Si parfois il s'en trouve un égaré près de nous, il détourne la tête et ne veut pas nous comprendre... Que regardez-vous là-bas, Flamen? Vous ne m'écoutez plus.

— Je pense à votre prochain mariage... Vous demandez si peu qu'en vérité on ne pourra vous donner moins... Me voici rassurée.

— Étiez-vous donc inquiète pour moi?

— Oh! curieuse, voilà tout.

Si elle m'aimait, Albert, aucun obstacle ne m'arrêterait, ni le passé, ni l'avenir, ni ma parole donnée, ni la colère ou les pleurs de Lucie... Quand je pense qu'elle aimera un jour, que ses yeux se baisseront sous un regard moins épris que le mien, je souhaite d'être mort; mais la mort même ne m'apaiserait pas.

Je me suis avancé ce soir jusqu'au seuil de sa chambre, qui communique, je te l'ai dit, avec celle de ma tante. La porte était ouverte, et comme je tenais à la main un livre qu'elle m'avait demandé, elle m'a fait signe d'entrer en me recommandant du geste le silence, de peur de troubler l'assoupissement de la malade. Elle était à son bureau et terminait une lettre; je me suis assis près d'elle, tout près aussi de son petit lit d'enfant; en me penchant un peu, mes cheveux effleuraient la mousseline des rideaux. Sauf Flamen, que la lumière de la lampe éclairait en plein, toute la chambre était enveloppée d'un demi-jour pâle et recueilli. Elle donne aux lieux qu'elle habite une élégance, un charme qui ne tiennent pas à la beauté des objets, mais à l'harmonie générale qu'elle crée autour d'elle. Je la regardais, et j'étais heureux. Aucun bruit dans la chambre voisine, sauf le froissement des grains du chapelet que la garde-malade roulait entre ses doigts. Mes pensées peu à peu ont glissé de pente en pente jusqu'aux rêves les plus audacieux. Elle ne se doutait pas de l'espèce d'ivresse où me plongeaient sa présence et l'atmosphère *troublante* de cette chambre virginale. Quand sa lettre a été achevée, elle s'est levée, et j'ai saisi sa main; je l'ai attirée vers moi, en sorte qu'elle s'est involontairement penchée. — Que voulez-vous? a-t-elle dit avec un peu d'émotion. Ma voix tremblait en répondant tout bas : — Flamen, vous n'auriez pas dû me laisser entrer ici. — Elle s'est redressée, et ses yeux semblaient dire : Quel mal faisons-nous? — Vous avez eu tort, ai-je repris toujours à voix basse... Vous êtes si jeune, si belle!... Moi, je ne suis pas encore un vieillard, songez-y. Vous ne pensez donc à rien, cruelle et froide enfant! Le cœur d'un homme n'est pas de marbre pourtant comme le vôtre. Il se trouble, il s'égare...

— Si vous savez cela, pourquoi donc êtes-vous entré? Pourquoi me tendre des piéges? Je vis sans arrière-pensée, sans défiance. Je n'ai d'autre souci que d'aimer et de soigner jusqu'à la fin cette pauvre femme qui nous est chère à tous deux : notre commun dévouement devrait, il me semble, créer entre nous une estime trop haute pour s'abaisser à des précautions ou à des embûches. Et cependant vous cherchez à me surprendre, vous me reprochez jusqu'à ma sécurité sous votre toit, jusqu'à la confiance que je vous témoigne. Pourquoi? que vous ai-je fait?

— Ne me le demandez pas,... ai-je dit en approchant sa main de mes lèvres. J'étais presque à ses genoux.

Elle a retiré sa main et s'est enfuie.

WALTER A FLAMEN.

Paris, octobre.

On a beau être savant, distrait, inhabile à vivre, on a un cœur pourtant, et ce cœur aide à comprendre celui des autres. J'ai fait, ma chère enfant, une belle découverte, sans le secours d'aucun dictionnaire ou manuel. Cette découverte triomphante, devant laquelle je m'incline et où m'a conduit le simple raisonnement, c'est que le comte Guillaume de Landisac est éperdument amoureux de ma chère Flamen, que celle-ci n'en est pas fâchée, — tout au contraire, — et que, l'unique obstacle au bonheur de ces deux intéressantes personnes étant Mme X..., dont l'indignité me semble évidente, il arrivera fatalement, nécessairement, selon la loi des probabilités et de la logique, que la dame en question se trahira elle-même et que ma petite amie épousera l'homme de son choix. Oh! je ne te dirai pas que c'est celui-là même que j'avais rêvé; mais on ne choisit pas son voleur, on le subit, et après tout, si le trésor se trouve en bonnes mains, de quoi pourrait se plaindre le vieil avare?...

Allons, mademoiselle, si vous aimez Guillaume, dites-le, et, ma foi, mariez-vous... Ne crains pas de m'affliger, va, mon enfant. Je me suis imposé, comme pénitence de mes folies *in extremis*, d'avoir toujours devant moi un miroir où je contemple à loisir le beau Cupidon que je fais; c'est un vœu dont je ne me relèverai que le jour de ton mariage. Rends-moi donc le service de te hâter, car ce miroir m'inspire des réflexions bien désobligeantes...

Aussitôt que vous serez heureux, je partirai pour l'Asie-Mineure, où plusieurs de mes confrères et amis m'attendent déjà : ce sera une sorte de conclave laïque d'une importance prodigieuse; je n'y puis manquer. A mon retour, je me fixerai près de vous, et j'élèverai paisiblement vos enfans, — pourvu toutefois que ce ne soient pas des filles, — car décidément je ne veux plus élever que des garçons.

FLAMEN A WALTER.

La Haie-au-Loup, octobre.

Je reçois à l'instant ta lettre, Walter; elle est sur les blessures de mon âme comme un fer rouge sur une plaie; ta joie, ta confiance, chaque mot de cette lettre m'arrachent un cri de douleur!... Hélas! oui, j'aime Guillaume, et je ne voulais pas le croire. Il a fallu la main d'une ennemie pour déchirer le voile que j'épaississais sur mes yeux. Maintenant je sais,... et je pleure! Mon malheur

est sans remède, va, je ne m'exagère rien. C'est Mme de Kérangoat qui m'a frappée, et elle a la main sûre.

Quand elle est arrivée tantôt, notre chère malade reposait dans une de ces longues somnolences qui seules font trêve à ses souffrances; elle s'était assoupie en serrant dans sa main celle de son neveu, et celui-ci, n'osant remuer, m'a priée de descendre près de Mme de Kérangoat afin de lui faire prendre patience. Quoique je mette depuis longtemps tous mes soins à éviter cette jeune femme hautaine, je n'ai pu cependant refuser le service qui m'était demandé.

Au moment où j'ouvrais la porte du salon, Mme de Kérangoat s'est avancée vers moi avec une précipitation si tendre que je me suis sentie rougir. A ma vue du reste, elle s'est arrêtée avec un embarras égal au mien. Cette méprise, cet élan vif, qui ne m'était pas destiné et dont j'avais été témoin, lui ont causé un violent dépit, et sa physionomie mobile l'a exprimé avec tant de vivacité que je n'ai pu m'empêcher de sourire.

— Ce n'est pas moi que vous attendiez, je le vois, ai-je dit.

— Non, en vérité, m'a-t-elle répondu sèchement, et, pour dire toute ma pensée, je préférerais pour vous que vous ne fussiez plus ici, mademoiselle.

— Puis-je savoir ce qui vous inspire ce regret?...

— Oh! mon Dieu, mademoiselle, vous êtes d'âge encore à recevoir des avis, et je ne vois pas pourquoi je vous cacherais ce que tout le monde dit et pense : c'est qu'il y a pour une jeune fille des inconvéniens graves à demeurer si longtemps seule avec un homme de la tournure de M. de Landisac, car vous n'imaginez pas, je suppose, que Mlle d'Elleven, dans l'état où elle se trouve, puisse faire illusion à personne. Il est trop clair qu'elle ne peut exercer ici aucune espèce de surveillance.

— Voilà des choses auxquelles je n'ai pas pensé, je l'avoue;... mais je suis utile ici, je le sais, et je m'inquiète peu des inconvéniens qui peuvent en résulter pour moi... Prouver à ceux qui m'entourent ma reconnaissance, mon affection, voilà tout ce que je désire, et j'y consacre mes forces, ma volonté, tout mon cœur.

Elle a beaucoup rougi. — Ce n'est pas trop maladroit vraiment pour une ingénue.

— Vous cherchez à m'offenser, madame, ai-je dit avec un peu d'émotion; mais voyez ma maladresse : je ne puis préciser ni ce qui vous irrite ni ce qui me blesse... Ayez donc l'obligeance de m'éclairer de votre expérience, qui me semble fort exercée sur toute sorte de sujets.

— Mon expérience m'a appris ce que n'ignore pas votre naïveté,

mademoiselle : c'est qu'après tout, et pour dire clairement les choses, M. de Landisac ne serait pas pour vous un trop mauvais parti...

— C'est-à-dire que, selon vous, je manœuvre en vue de me faire épouser?...

— Avouez que ce ne serait pas trop mal manœuvrer, a-t-elle dit en riant amèrement. — Prenez garde cependant, M. de Landisac est homme après tout, il pourrait bien finir par être sensible à vos avances,... mais pas assez pour vous donner son nom, songez-y... Les hommes de notre temps et de notre pays n'épousent pas les héroïnes de roman.

La colère bouillonnait en moi, une colère telle que je n'en avais jamais éprouvé de pareille; mon sang refluait au cœur, et mes lèvres tremblaient. — Madame, dis-je d'une voix sourde, vous vous oubliez!... M'outrager est indigne de vous!...

— Eh! mais, vous le prenez sur un ton bien haut; aurais-je touché le point sensible?

— Vous avez touché à mon honneur, madame, c'est ce que je ne permets pas...

Elle éclata de rire. — Voilà un bien grand mot et bien vide de sens,... l'honneur de Mlle Flamen!... On n'a pas à le défendre, mademoiselle, quand on ne l'expose pas... Mais assez de phrases et de drame! J'y suis d'ailleurs fort indifférente, je vous en préviens... Ce qui me touche davantage, ce qu'à mon tour je ne permets pas, c'est que vous menaciez mon bonheur!... Je saurai le défendre et vous démasquer. Oui, vous aimez Guillaume, je le sais, s'écria-t-elle avec emportement; vous avez beau affecter de grands sentimens niais pour couvrir votre faiblesse, je ne suis pas dupe, moi, et je devine vos secrètes espérances... Tout vous trahit, vos regards, votre voix, la manière dont vous prononcez son nom, votre émotion, votre séjour ici, quand la plus simple prudence aurait dû vous en éloigner... Me prenez-vous pour une enfant?... Mais votre pâleur même vous trahit... Regardez-vous donc! vous êtes plus blanche que votre robe... Qu'est-ce que cela, si ce n'est pas de l'amour!...

— Et pourquoi me l'apprenez-vous? m'écriai-je. Vous êtes bien imprudente, madame... Quoi! j'aime, dites-vous?... et vous espérez que je vais me sacrifier pour vous,... pour vous, qui n'avez été envers moi ni bonne ni juste, et qui, à cette heure même, m'offensez cruellement... Je ne vous dois rien, moi, et je ne sais en vérité pourquoi j'immolerais ma vie pour embellir la vôtre... Eh bien! soit, j'aime!... je l'ignorais, et vous me l'avez appris... Maintenant, madame, je vais vous perdre...

Je tirai en frémissant la lettre, dont le souvenir m'était revenu

tout à coup, et qui me semblait une arme légitime et vengeresse... Éclairée violemment sur des sentimens que je voulais me cacher à moi-même, je n'éprouvais ni hésitation ni remords à l'idée de dévoiler cette femme, d'écarter cet insolent obstacle; toutes les pudeurs de mon âme offensée me poussaient à assurer du même coup son châtiment et mon bonheur.

— Que vous désiriez me perdre, mademoiselle, dit-elle, saisie d'une vague inquiétude, cela ne peut m'étonner;... mais il m'est permis de croire que vous vous exagérez un peu votre influence ici...

Je haussai les épaules, et, dépliant la lettre, je commençai à lire tout haut les premières phrases. Je ne sais quoi d'effaré et de navrant passa dans son regard; elle étendit une main brusque pour saisir le papier, mais je le retins.

— Qu'est-ce que cette lettre? dit-elle d'une voix altérée malgré ses efforts pour paraître calme.

— Une lettre de dépit amoureux, il me semble...

— Et que prétendez-vous faire?... Cette lettre n'est point à moi.

— Oh! non;... mais elle est de vous.

— Vous vous trompez;... en vérité...

— Nous verrons, madame, tout à l'heure ce qu'en pensera M. de Landisac; je l'entends qui descend...

Une contraction nerveuse agita tous ses traits, et son visage se décomposa. — Cette écriture vraiment, reprit-elle avec un sourire pénible, ressemble un peu à la mienne; ce serait à s'y méprendre... Guillaume lui-même...

Elle essaya de nouveau de saisir la lettre, mais je la retirai avec un froid sourire. Le pas de Guillaume retentissait dans l'antichambre; il s'arrêta à la porte.

— N'avez-vous pas de pitié? murmura-t-elle enfin vaincue, en joignant les mains par un geste désespéré.

— Non, répondis-je. Elle s'affaissa toute défaillante; mais, comme M. de Landisac entrait, elle se redressa tout à coup, et me jetant un regard d'inexprimable défi :

— Guillaume, dit-elle en s'avançant vers lui avec une aisance dont je restai confondue, je témoignais tout à l'heure à Mlle Flamen mon étonnement de la trouver encore ici; vraiment, mon ami, nous abusons de son dévouement. Cette maison si triste en ce moment, le spectacle affligeant d'une maladie incurable,... c'est une existence bien austère pour une personne si jeune...

M. de Landisac la regardait tout surpris de cet hommage inattendu.

— Madame, dis-je, ne prenez pas tant de peine pour me louer, c'est inutile, et ma résolution...

— Ah! reprit-elle avec une sorte d'enjouement fébrile, vous ne m'empêcherez pas de dire ce que je pense. Il y a assez longtemps que je me contiens... Croyez-vous, Guillaume, quand Mlle Flamen laisse seul son vieil ami, le docteur Marsham, qui l'a si passionnément aimée, quand elle le sait errant de ville en ville, d'exil en exil, courbé sous le poids d'une vieillesse prématurée et de regrets inconsolables, quand, au lieu de courir vers lui, comme son cœur le lui conseille sans doute, elle reste ici... pour vous,... pour nous, veux-je dire, croyez-vous qu'elle ne nous fasse pas là un sacrifice... que nous n'estimons pas à tout son prix?

— Madame!...

— Laissez-moi donc vous rendre justice entièrement, mademoiselle. Je suis sûre que la pensée du vieux docteur a plus d'une fois troublé votre tranquillité ici... Vous savez si bien ce que *vous êtes* pour lui!... Il vous a surabondamment prouvé sa tendresse, et bien qu'à vrai dire une si charmante personne ne puisse en conscience être tenue de rester toujours fidèle à un amant de cet âge...

— Vous calomniez Walter et moi-même, madame, m'écriai-je avec force. Il a été mon ami, mon père!

— Lucie, songez-vous à ce que vous dites?...

— Mon Dieu! Guy, je n'avais aucune mauvaise intention. Le docteur Walter a été le père de Mlle Flamen, je le veux bien, mais un père qui voulait l'épouser pourtant, et qui peut-être en avait le droit... N'est-ce pas là, mademoiselle, ce qui vous a décidée à le quitter, à vous enfuir?

Il y avait dans ses paroles un si habile mélange de vérité et de mensonge que je n'ai su que répondre.

— Vous vous étonnez de me trouver si bien instruite; mais je m'intéresse à vous depuis longtemps déjà, mademoiselle, et je vous connais assez pour affirmer que votre vieille affection pour Walter Marsham lui aurait obtenu plus tôt le pardon de ses torts, — et quels torts après tout? aimer plus qu'on ne l'aime, — si un sentiment nouveau...

Guillaume, qui s'appuyait tout pâle contre un meuble, a relevé brusquement la tête.

— N'ajoutez pas un mot! m'écriai-je, oubliant tout pour protéger mon amour, car je sentais qu'elle allait lui porter malheur.

— Au fait, ma chère belle, reprit-elle, il vaut mieux que vous fassiez vous-même votre déclaration. Guillaume, demandez à Mlle Flamen le nom de l'heureux rival du docteur.

— Qui donc serait assez hardi pour disputer à Walter Marsham un cœur qui lui appartient? a-t-il dit amèrement.

— Vous avez raison, m'écriai-je, puisant du courage dans l'excès

de ma souffrance. Comparés à lui, tous les autres sont ingrats et lâches... Si Walter voyait celle qu'il aime accusée, raillée, outragée devant lui, il donnerait pour la défendre, pour attester son innocence, jusqu'à la dernière goutte du sang de ses veines et jusqu'au dernier souffle de sa vie!

— C'est un bon procédé que tout homme d'honneur doit à la femme qu'il a compromise.

— Lucie, s'est écrié Guillaume avec le frémissement d'une colère qui se contenait à peine, Flamen est ici chez moi, et je ne souffrirai pas qu'on l'en fasse repentir.

— Oh! oh!... Vous vous animez... Êtes-vous donc si intéressé à l'innocence de mademoiselle? Vous verrez que tout à l'heure ce sera moi qui serai obligée de me défendre!...

— Je ne répondis à son insulte qu'en dépliant la lettre que je froissais dans mes mains crispées.

Elle m'a regardée avec un air d'audace et de désespoir qui semblait dire : Je sais bien que je suis perdue, du moins je ne le serai pas seule... J'ai jeté dans l'âme de Guillaume des soupçons que tous tes efforts ne déracineront pas. — Je lisais cela aussi clairement que si elle eût parlé, et je me suis arrêtée malgré moi à contempler ce visage d'une grâce si séduisante d'ordinaire et défiguré en ce moment par la haine. J'ai été saisie d'horreur,... pour elle d'abord, et aussi pour ce que j'allais faire : lui ressembler, agir en quelque sorte comme elle, nous arracher le cœur de Guillaume comme deux vautours qui se disputent une proie!... Ah! Dieu du ciel, l'âme de Flamen, tu l'as faite trop haute pour qu'elle s'avilisse ainsi!... Dans un éclair de la pensée, j'ai senti qu'il me serait mille fois plus aisé de mourir de douleur que de vivre avec un tel mépris pour moi-même.

Étonné de mon brusque silence, Guillaume m'interrogeait du regard. Je tenais la lettre ouverte dans mes mains, et, malgré toute son énergie, le front de ma hautaine ennemie pâlissait sous l'angoisse.

— J'ai surpris, il y a quelques jours, dis-je lentement en m'adressant à Guillaume, deux... imprudens qui braconnaient sur vos terres. Ils mériteraient d'être châtiés, mais, à vrai dire, je me sens peu de courage pour faire des malheureux, et je cède ce rôle à madame, qui s'y entend à merveille.

Elle saisit la lettre que je lui tendais et la déchira en mille morceaux.

Que je suis triste, Walter! J'ai fait pourtant ce que je devais faire, strictement, et rien de plus. Quel droit avais-je de condamner cette femme? Mais il n'est pas vrai que les victoires de la conscience suf-

fisent à rendre heureux; on n'y trouve même pas la paix, et le cœur se déchire dans l'ombre. Ceux qui accomplissent bravement leur devoir ne sont pas, crois-moi, des épicuriens raffinés, savourant à l'écart un plaisir exquis et rare, comme l'assurent certaines gens qui sans doute en parlent par ouï-dire. Je sais, moi, comme on souffre, comme on lutte, comme on faiblit, comme on se relève pour retomber encore. Dis-moi donc au nom de quel principe, de quel impérieux idéal, l'âme se soumet à cette torture, et prend plaisir à voir couler son propre sang! Qui lui en saura gré? qu'attend-elle? sera-t-elle consolée un jour? A-t-elle une autre fin que son propre bonheur ici-bas? Ces victoires si chèrement achetées ne sont-elles que l'œuvre de la superstition ou du délire, ou bien sont-elles au contraire la rançon de notre âme? J'ai besoin d'espérer, de me rattacher à quelque chose au-delà de cette vie, qui ne sera plus pour moi que le deuil du bonheur entrevu. — Walter, comprends-tu ma douleur? Guillaume m'aime, et il doute de moi. Pendant ces longs mois que j'ai passés ici, sous ses yeux, je n'ai pas su lui inspirer assez de foi pour qu'il ait méprisé les accusations de cette femme.

Ce soir, je pleurais, et lui, désespéré, il s'est mis à mes pieds, m'a juré qu'il m'aimait, qu'il n'aimait que moi, que toute parole de moi lui était sacrée, qu'il n'aurait à l'avenir ni crainte ni défiance. Il parlait avec une conviction si sincère, avec un repentir si tendre, il avait des paroles enflammées qui trouvaient si sûrement le chemin de mon cœur, que, désarmée, attendrie, heureuse de me laisser abuser, je lui ai tendu la main; j'ai repoussé toutes les pensées attristantes pour l'écouter, pour l'entendre parler de son amour, pour le croire et goûter dans cet instant rapide une félicité vraiment divine. Ah! Walter, qu'il est beau le bonheur qu'on donne! de quelle joie céleste, de quel orgueil on est saisie quand le regard de celui qu'on aime, chargé de prière et d'amour, semble dire : « Tout en toi, pour toi et par toi! » Je m'oubliais à voir Guillaume heureux, et lui, m'entourant de ses bras, il m'a attirée vers lui.

— Walter vous aimait-il autant? a-t-il murmuré tout bas.

Je l'ai repoussé avec égarement...

Ah! je lui pardonne à ce pauvre cœur rongé par le doute et qui se flatte de guérir d'un mal qui ne guérit pas. Comment lui en voudrais-je de souffrir? Ne l'ai-je pas vu pleurer tout à l'heure? Ne l'ai-je pas vu pâlir tantôt, quand cette femme m'accusait? J'ai pitié de lui, car je sais qu'il m'aime; mais, Walter, il doute de moi. Cette femme a calomnié notre vie laborieuse et pure. Comment le désabuser? Que lui dire? Ne sait-il pas toute la vérité d'ailleurs? S'il ne croit pas à mon innocence, comment croira-t-il à ma parole? Quelles autres preuves donner qui puissent le convaincre? Je ne me

sens pas de courage contre le doute; quoi que je fasse, il y aura toujours dans ma vie passée des ombres d'où surgiraient à toute heure de nouveaux fantômes. Son amour et mes forces s'épuiseraient à lutter contre eux. Voir le regard de Guillaume, ce regard qui me contemplait tout à l'heure éperdu d'amour, le voir se glisser, méfiant et glacé, jusqu'au fond de ma conscience! — Non, attends-moi à Paris et prépare notre départ. Encore quelques jours, quelques heures peut-être, et j'irai te rejoindre; nous partirons ensemble, nous reprendrons notre vie d'autrefois. Et si parfois je pleure au souvenir de ce beau rêve si tôt évanoui, tu me pardonneras, tu ne t'offenseras pas de mes regrets; tu me soigneras doucement comme un oiseau blessé, dont on n'ose du doigt effleurer la blessure.

Quelles femmes a-t-il donc connues pour qu'il ne puisse croire à la pureté, à l'innocence de celle qu'il aime?

FLAMEN A WALTER.

La Haie-au-Loup, novembre.

Notre pauvre malade s'affaiblit à vue d'œil; il ne nous reste plus d'espoir; le souffle haletant qui dessèche ses lèvres pâles trahit l'effort suprême d'une vie épuisée.

Elle a eu ce matin un long évanouissement; j'ai cru que c'était la mort. Quand elle est revenue à elle, la mourante a vu mes larmes. — Pourquoi pleurer! m'a-t-elle dit doucement. Est-ce donc si triste de partir? Bien d'autres m'ont devancée, que je vais rejoindre. Je sais où je vais, mon enfant; je connais celui qui m'appelle. Que de fois je l'ai suivi par la pensée dans les sentiers poudreux de la Galilée, où les femmes et les enfans se pressaient sur ses pas! Est-ce donc si triste d'aller à lui? Il y a des instans, — les malades savent cela, — où l'âme, presque dégagée de la terre, palpite sous un souffle inconnu et a comme une vue rapide de ce qui va venir... Crois-moi, ce n'est pas l'horreur d'une nuit éternelle qu'elle entrevoit dans sa courte vision, c'est une aurore, — l'aurore d'une vie nouvelle.

Elle s'est absorbée peu à peu dans une sorte de sommeil agité. Pendant qu'elle dort, nous suivons sur son visage qui s'amincit et s'affaisse le progrès de la mort; nous n'osons parler, c'est à peine si nous osons respirer, de peur d'abréger en l'agitant cette vie qui ne se mesure plus que par des secondes. Ah! Walter, la mort apprend à vivre, et la douleur est sœur de la foi. Ne me plains pas : je souffre, mais je crois.

Quatre heures du matin.

Elle s'est réveillée et a demandé de l'air. On a ouvert aussitôt les fenêtres et les rideaux. Elle a souri. — Avez-vous pensé, mon en-

fant, à envoyer un petit secours à la pauvre Madeleine qui est en couches? — Et quand je lui ai assuré que cette femme ne manquait de rien :

— Vous, mon Guillaume, a-t-elle dit tandis que ses mains défaillantes cherchaient vaguement sur les couvertures celles de son neveu, qui s'était penché vers elle, je vous bénis, mon cher enfant, cela vous portera bonheur. — Elle s'est alors tournée vers moi : — Petite Flamen, je vous ai connue tard, mais je vous ai bien aimée!..

Ses yeux se sont levés vers le ciel, et ils ne regarderont plus la terre.

GUILLAUME A ALBERT.

La Haie-au-Loup, novembre.

Ma pauvre tante a cessé de vivre hier matin, mon ami; elle s'est éteinte sans souffrance, grâce à Dieu, qui nous a épargné l'horreur de l'agonie. Maintenant que tout est fini, je me sens brisé, et à cette lassitude facile à comprendre s'ajoute un trouble d'âme que je ne puis te cacher. Je rougis de mêler à mon deuil les faiblesses de mon cœur; il y a là une sorte d'impiété dont les remords ne me préservent pas, tant il est vrai que dans les épreuves de la vie l'homme demeure tout entier avec ses passions, ses espérances et ses misères.

Je viens de passer la nuit de veillée funèbre près de la pauvre morte; il m'eût semblé cruel de livrer cette chère dépouille à l'indifférence de quelques mercenaires. Je suis donc resté seul dans cette chambre, et j'ai longuement contemplé ce visage transfiguré par l'austère majesté de la mort. Des cierges allumés l'entouraient, mais les vifs rayons de la lune, pénétrant à travers les croisées, faisaient pâlir la clarté des cierges et celle de la lampe voilée près de laquelle j'étais assis. J'avais pris un vieux volume de Pascal, et je m'efforçais de lire. Soit lassitude physique après cette longue maladie, soit défaillance de l'esprit produite par des inquiétudes de toute sorte et mes luttes vaines contre une passion absorbante, je ne pouvais trouver aucun sens aux mots qui passaient devant mes yeux; les caractères mêmes semblaient s'agiter et glisser d'une ligne à l'autre. Après d'inutiles efforts pour dominer cette espèce de vertige, j'ai pris le parti de fermer le livre, et j'ai essayé de me rappeler quelques-unes des prières de ma jeunesse; mais ma mémoire confuse ne me les fournissait que par lambeaux. Il m'a semblé revoir ma mère dans l'attitude souffrante et recueillie qui lui était habituelle, alors qu'elle me faisait réciter avec elle ces prières maintenant oubliées. Tous les souvenirs de mon enfance se sont dressés à la fois : mon père, ma petite cousine Berthe, la pureté radieuse

de mes jeunes années, la foi, l'enthousiasme, les premiers soupirs d'un cœur qui s'éveille, les luttes généreuses, les joies de la conscience après qu'elle a bien combattu, tout jusqu'à l'heure où j'avais... mais quand donc avais-je cessé de croire? quand la prière s'était-elle éteinte sur mes lèvres?... J'ai revu dans l'éclat d'une fête le regard brûlant de volupté qui me jeta éperdu dans l'ivresse des amours profanes. J'ai fait, Albert, en peu d'instans une de ces revues impitoyables comme il s'en rencontre peu dans la vie d'un homme, et, tu peux le croire, je me suis jugé sans faiblesse. Bientôt pourtant mes idées sont devenues lourdes et confuses, ma méditation s'est changée en une rêverie pénible, où d'informes ébauches de pensée, des figures incomplètes et vagues tournoyaient sans s'arrêter. En même temps un affaissement étrange s'emparait de moi, mes membres pesans, inertes, refusaient d'agir. Je ne dormais pas cependant, car je me rappelle que je regardais fixement la lumière vacillante d'un des cierges qui brûlait avec de petits pétillemens qui seuls troublaient le silence solennel. Par momens aussi, une grosse mouche noire prenait lourdement son vol, et je suivais d'un regard machinal les grands cercles qu'elle décrivait avec un bourdonnement métallique et qui peu à peu se rétrécissaient autour des cierges. Elle finissait par s'y heurter brusquement, et s'arrêtait alors haletante pour repartir l'instant d'après. Je me rappelle l'irritation que me causaient cette turbulence obstinée et l'impossibilité de remuer seulement la main pour l'écarter quand elle passait près de moi.

Je ne sais depuis combien de temps j'étais plongé dans cette torpeur qui ne me causait d'ailleurs aucune souffrance; c'était une impuissance d'agir, un repos excessif, dont je m'étonnais plus que je n'en étais effrayé, lorsqu'un soupir m'a fait tressaillir; j'ai essayé de soulever ma tête alourdie, mais je n'ai pu y réussir, et bientôt une blanche figure a passé près de moi et s'est penchée sur le lit funèbre : je l'ai plutôt encore devinée que reconnue. Elle pleurait; des sanglots étouffés agitaient sa poitrine, et j'aurais voulu l'appeler par son nom, mais je ne pouvais ni agir ni parler. Elle s'est bientôt tournée de mon côté, et, marchant à pas légers, elle s'est arrêtée devant moi : j'avais fermé les yeux, mais, en soulevant à demi les paupières, je voyais dans les plis de sa robe blanche sa main languissamment allongée, et qui semblait diaphane sous les rayons de la lune. Elle a prolongé quelque temps cette contemplation muette, dont la douceur me pénétrait comme une flamme, puis elle s'est penchée; j'ai senti son souffle léger dans mes cheveux, et, — Albert! — elle a posé ses lèvres doucement sur mon front en murmurant ces mots que j'ai distinctement entendus au milieu

de ses larmes : — Guillaume, pourquoi as-tu douté de moi? J'ai voulu la prendre dans mes bras, l'attirer sur mon cœur : tous mes efforts se sont brisés contre l'inertie singulière qui paralysait mes mouvemens. Mes yeux seuls, dilatés par l'amour et la douleur, ont pu l'avertir que je l'avais entendue. Elle a disparu aussitôt, sans que le moindre bruit ait trahi sa fuite. La chambre, inondée par un clair de lune d'une sérénité implacable, ne pouvait la cacher dans aucun de ses angles. — Était-ce Flamen ou bien un fantôme? Me suis-je endormi et n'ai-je point rêvé? Mais j'entends encore sa voix bien-aimée qui a murmuré mon nom, je sens encore sur mon front la trace de ses lèvres et ses larmes chaudes. Ce baiser, — le premier, — est-ce la pitié, est-ce l'amour qui le lui a inspiré dans cette nuit consacrée au deuil? Je ne puis me défendre de tristes pressentimens... Je viens de quitter la chambre mortuaire, et je t'écris aux froides clartés de l'aube; au-dessus de ma tête, j'entends les ouvriers de la dernière heure qui ferment la bière et les coups assourdis du marteau... Il me semble que c'est mon cœur qu'on enferme là.

Même jour, midi.

Je viens de rentrer seul après la triste cérémonie. Où est Flamen? Je ne l'ai vue ce matin ni à l'église, ni au cimetière... Où peut-elle être? Je ne puis rester en paix : chaque bruit me fait frissonner; toute ombre que le vent promène autour de moi suspend les battemens de mon cœur.

Dix heures du soir.

Elle est partie, Albert... Ce baiser mouillé de pleurs, c'était un adieu; comment ne l'ai-je pas deviné?... Son cœur, si justement fier, n'a pu se consoler d'être méconnu; c'est moi-même, misérable fou, qui ai consommé ma ruine... Je maudis ma folie, je me maudis moi-même et ma vie tout entière. Je maudis les femmes que j'ai aimées, puisqu'elles m'ont appris à douter de sa vertu, et plus que toutes les autres celle dont la bouche perfide a fait naître l'odieux soupçon...

Elle est partie... Elle s'est évanouie, sans presque laisser de traces, dans ce même rayon de lune qui me l'avait montrée un soir étendue sur la lande... Elle a emporté mon âme avec elle. Que faire maintenant?... Rester? partir?... Hélas! un secret pressentiment me le dit, je ne la retrouverai pas...

P. Albane.

LES

KABYLES DU DJURDJURA

I.

LA SOCIÉTÉ KABYLE AVANT LA CONQUÊTE.

L'insurrection algérienne de 1864 a mis en relief un contraste digne de fixer l'attention : tandis que des tribus arabes rompues depuis longues années à la domination de la France prêtaient leur concours à la révolte, la partie du Tell la dernière conquise, la plus peuplée, la mieux appropriée à la résistance, demeurait calme et fidèle. Nous voulons parler de la Grande-Kabylie, ce redoutable massif montagneux qui commence à seize lieues est d'Alger, sur la rive droite de l'Isser, se prolonge jusqu'à Bougie entre la mer au nord et la rive gauche de l'Oued-Sahel au sud et à l'est, mesure 170 kilomètres de côtes (1), offre 900,000 hectares de surface, et peut armer plus de 80,000 combattans sur 400,000 âmes de population (2).

(1) Dellys et Bougie sont les deux ports de la Grande-Kabylie. Le petit port de Dellys, à vingt-deux lieues est d'Alger, ne présente pas toujours un abri sûr; la rade de Bougie au contraire, à trente-six lieues est de Dellys, passe pour la meilleure de tout notre littoral africain.

(2) Les montagnes des Babors, où l'on signale quelques troubles qui préoccupent aujourd'hui l'opinion publique, sont à l'est et complétement en dehors de la Grande-Kabylie; la plus courte distance qui les sépare de l'Oued-Sahel est de quinze lieues. Les Babors occupent un territoire fort restreint; la population y est bien d'origine kabyle, mais de sang mêlé à l'arabe. Peu nombreuse, pauvre, sauvage, sans industrie, elle n'a point de

Tant que l'insurrection était debout, on ne devait se préoccuper que de la vaincre, et le soldat d'Afrique a marché au feu, comme toujours, sans compter ni ses ennemis ni ses alliés; mais au lendemain de la crise, quand surtout rien n'assure qu'elle ne se puisse renouveler, n'est-il pas à propos de considérer sérieusement les amis indigènes qu'on a gardés, moins pour s'aveugler sur leur dévouement que pour travailler à le raffermir? C'est à ce titre que nous voudrions rechercher les causes qui expliquent l'attitude favorable des Kabyles de la Grande-Kabylie, — examiner si leur conduite d'aujourd'hui est un symptôme passager, ou si elle ne promet pas plutôt des auxiliaires précieux à notre œuvre de civilisation et de progrès en Afrique.

Et la question n'est pas d'un faible intérêt. Le peuple kabyle appartient à la grande famille berbère, maîtresse jadis de tout le nord de l'Afrique. Ses origines et son histoire nous le montrent bien antérieur à l'élément arabe en Algérie; dérivant d'une race toute distincte, parlant une langue toute différente. Ce peuple occupe, soit dans les montagnes du Tell, soit dans les oasis du Sahara, près du tiers de l'Afrique française (1). Si en des points divers il a subi l'influence du contact arabe, il n'a nulle part complétement perdu le souvenir de son origine, et toujours il aimera, croyons-nous, à revenir aux traditions de sa vraie race.

Le foyer de cette race le plus considérable se trouve dans la Grande-Kabylie; mais son essence vraiment pure s'est concentrée sur les versans mêmes du Djurdjura et sur les rives du Haut-Sébaou (2). C'est la contrée que les indigènes nomment fièrement *le*

relations avec les habitans de la Grande-Kabylie, qui en aucun temps, — il importe de le remarquer, — ne lui ont envoyé des renforts pour nous combattre. D'ailleurs le mouvement actuel des Babors, dirigé contre leurs chefs indigènes plus que contre l'autorité française, date déjà du mois de novembre 1864, sans avoir trouvé d'écho dans la Grande-Kabylie. Conquis en 1853, les Babors nous ont habitués en 1856, 1858, 1860, à des soulèvemens qui n'ont jamais pris de développement grave, et qu'on a réduits sans peine dès que la saison le permettait.

(1) Dans la province d'Alger, les populations de la Métidja, sauf les Beni-Hallil et les Beni-Moussa, sont d'origine kabyle; il en est de même entre Ténès, Cherchell et Milianah, — aux environs de Teniet-el-Had, — dans la confédération des Beni-Mzab, l'oasis de Ouargla, etc. La province d'Oran a des Kabyles entre Sebdou et le Maroc, et les deux tiers de la province de Constantine sont peuplés de Kabyles répandus entre Collo et Djidjelli, dans le caïdat de l'Oued-Kébir et dans l'Aurès.

(2) On appelle Djurdjura le pâté de montagnes le plus élevé de la Grande-Kabylie. La chaîne principale, d'où naissent de puissans rameaux, commence à vingt lieues est d'Alger; elle court, pendant une quinzaine de lieues, parallèlement à la mer, dont elle est distante d'environ dix lieues, puis elle s'infléchit vers le nord et s'abaisse en se rapprochant de la côte. Le long du versant sud coule l'Oued-Sahel, dont l'embouchure est à Bougie; le long du versant nord, le Sébaou, qui prend sa source dans le Djurdjura même et se jette dans la mer auprès de Dellys.

cœur de la Kabylie; là vivent les tribus guerrières par excellence, fortes ensemble de 35,000 fusils (1). Seules elles ont conservé intactes la langue, la coutume, les institutions nationales, parce que seules elles n'ont plié sous aucune domination avant la nôtre (2), et leur prestige est tel que leur tranquillité suffit à garantir la paix générale de la Grande-Kabylie.

Il faut avoir parcouru le Djurdjura pour se douter de la force défensive qu'il présente. La chaîne principale atteint par points une altitude de 2,200 mètres; quand les neiges ne la couvrent pas (3), les grands rochers qui la couronnent suffisent à rendre périlleux les passages entre les deux versans. De quelque côté qu'on aborde le pays, ce sont ou montagnes abruptes offrant des défilés qu'une poignée d'hommes défendrait contre une colonne, ou vallées profondes, souvent infranchissables, qui servent de fossés à une série de forteresses naturelles séparées. Sur les pitons se dressent les villages, bâtis en pierres solides et entourés de ravins, de chemins creux, de retranchemens, de haies vives. Qu'on se figure, au sein de ce pays, une population beaucoup plus serrée que la population moyenne de la France (4), et l'on mesurera toute la portée qu'aurait prise l'insurrection, si elle avait compté de pareils alliés.

Or est-ce la force des armes qui a maintenu ces Kabyles dans le devoir? Non; deux mille hommes à peine occupaient leur territoire.

(1) Le nombre des fusils est généralement une moyenne entre le quart et le cinquième de la population. Les vrais Kabyles du Djurdjura sont au nombre de 160,000 environ, compris dans tout le cercle de Fort-Napoléon et une partie des cercles de Dra-el-Mizan et de Tizi-ouzou.

(2) Si incomplets que soient les documens historiques qui concernent la Kabylie du Djurdjura, il en ressort qu'elle est demeurée indépendante durant les périodes romaine, vandale, byzantine, arabe et turque. Abd-el-Kader lui-même essaya vainement d'y établir son autorité; il n'y pénétra qu'une fois, et encore à titre de pèlerin. Quand les Kabyles devinèrent ses projets de domination, ils le prévinrent que, s'il revenait jamais, au lieu d'être reçu avec le *kousskouss* blanc de l'hospitalité, il le serait avec du *kousskouss* noir, c'est-à-dire de la poudre.

(3) Il neige dans le Djurdjura depuis novembre jusqu'à la fin de février. Les hivers sont froids et humides, les étés tempérés.

(4) Une statistique fort intéressante, due au général de Neveu, qui commande la subdivision de Dellys, établit que la population spécifique de la Kabylie du Djurdjura est de 77,17 par kilomètre carré; celle de la France n'est que de 69,27, et celle du pays arabe dans le Tell n'est que de 15. La Kabylie est deux fois plus peuplée que le Cantal, la Haute-Marne et l'Indre, deux fois et demie plus que les Landes et la Corse, trois fois plus que la Lozère, les Hautes et les Basses-Alpes. Sur les 89 départemens de France, 18 seulement ont une population spécifique supérieure à celle de la Kabylie. Ces 18 départemens sont précisément ceux qui comprennent les plus grandes villes et offrent les plus fortes agglomérations urbaines, d'où il serait presque permis de conclure que nulle part en France la population agricole n'est aussi dense que la population kabyle.

Auraient-ils ignoré les nouvelles du théâtre de l'insurrection? Pas davantage : il est dans le Djurdjura des tribus voyageuses dont les colporteurs vont aux extrémités de l'Algérie. Chaque semaine en ramenait plusieurs au pays, qui venaient sur les marchés raconter et grossir les événemens. Aucune des phases de la guerre ne leur est restée inconnue; les imaginations avaient même toute matière à s'exalter avec des bruits merveilleux et étranges comme ceux-ci : « marcherait-on trois jours dans le camp du chef de la révolte, qu'on n'en verrait pas la fin... La tente du chérif n'était qu'or et argent; rien n'égalait le luxe des insoumis dans leurs vêtemens et les harnachemens de leurs chevaux... Les rebelles s'appuyaient sur de formidables amis à l'ouest et à l'est : c'était tantôt l'empereur du Maroc qui leur envoyait des renforts commandés par son propre frère, et un contingent de nègres dont l'armement dépassait toute perfection, tantôt le bey de Tunis qui annonçait à ses bataillons kabyles qu'ils iraient bientôt manger la figue chez leurs frères du Djurdjura... Le sultan de Constantinople, comme chef de la religion, avait béni la guerre sainte; secrètement lié à l'Angleterre, il projetait d'expulser les Français de l'Algérie. Abd-el-Kader lui-même dirigerait les opérations, et déjà de sa personne il s'était mis à la tête des mouvemens du sud pour reprendre pied sur cette terre qu'il allait reconquérir (1). »

Enfin les sollicitations et les promesses des rebelles n'ont pas été, comme bien l'on pense, épargnées aux Kabyles, mais sans plus de succès. Quelques Zouaouas entre autres, appartenant à la plus grande confédération djurdjurienne, traversaient, dans la province d'Oran, le territoire des Flittas, lors du soulèvement de cette importante tribu. Ils se voient entourés, accueillis, choyés; bientôt des ouvertures leur sont faites. « L'heure a sonné pour la Kabylie de prendre les armes, disent les Flittas. Si les Français divisent leurs forces, ils sont perdus; en aidant à notre délivrance, vous assurerez la vôtre.

« — Fort bien, reprennent les Kabyles; mais en 1857, quand nous supportions tout le poids de l'armée française, que faisiez-vous?

« — Nous étions en paix.

« — Vous étiez en paix? Eh bien! nous y sommes à notre tour, et nous voulons y rester. »

La tranquillité de la Grande-Kabylie n'a donc sa raison d'être ni dans la pression de la force, ni dans l'ignorance des événemens, ni dans le défaut de sollicitations de la part des insurgés; alors à quoi

(1) Ces bruits divers, que nous avons recueillis nous-même dans le Djurdjura durant l'automne de 1864, ont circulé avec persistance pendant toute l'insurrection algérienne sans exciter chez les Kabyles la moindre agitation.

tient-elle? L'opinion algérienne est unanime à répondre qu'elle tient à l'heureuse organisation que donna aux Kabyles du Djurdjura en 1857 la conquête française. Avant ce temps, à chaque tribu de la Grande-Kabylie qui faisait sa soumission, il était d'usage d'appliquer la même organisation politique qu'en pays arabe, sans tenir compte de la répugnance naturelle à une population républicaine comme les Kabyles pour toute forme aristocratique de gouvernement. Après la campagne de 1857, rompant soudain avec les errements du passé, le vainqueur (1) laissa au peuple du Djurdjura, sous le contrôle de l'autorité française, la libre jouissance de son administration nationale. On recueille maintenant les fruits de ce système; que l'honneur en revienne à qui a su l'inaugurer.

Certes l'impression était saisissante lorsque, nouveau débarqué avant l'expédition de 1857, on regardait d'Alger le Djurdjura se dressant à vingt-cinq lieues vers l'orient, et qu'on entendait dire : « Le Djurdjura n'est pas encore à nous! » Et cependant dès 1842 le maréchal Bugeaud avait senti que l'indépendance de la Grande-Kabylie était pour les tribus voisines une provocation constante à l'insurrection, et que, sans perdre de notre force morale, nous ne pouvions laisser presque aux portes d'Alger un peuple insoumis témoin vivant de notre impuissance. Dans des campagnes successives, il poussa ses armes victorieuses jusque sur la rive droite du Sébaou; mais en 1847 même, dernière année de son glorieux commandement, alors qu'il parcourait en vainqueur la vallée de l'Oued-Sahel, il disait, montrant les tribus djurdjuriennes : « Nous ne sommes pas assez forts pour aller là! »

C'était aussi un des axiomes du maréchal Bugeaud, que « pour posséder bien, il faut posséder tout. » Et en effet, tant que le Djurdjura, resté libre, put servir d'exemple à la révolte, les insurrections des tribus kabyles que l'on croyait conquises furent incessantes. On eut beau, durant des années, resserrer progressivement le blocus du massif djurdjurien, cette citadelle de la Grande-Kabylie voulait, avant de se rendre, les honneurs d'un suprême assaut; elle les a eus. Ceux qui assistaient au dernier effort des Kabyles savent s'il fut énergique, et les soldats de Malakof, de Magenta, de Solferino, n'ont qu'à dire si le feu qu'ils ont entendu sur ces grands champs de bataille efface dans leur mémoire la terrible fusillade du combat d'Icheriden (2).

(1) Est-il besoin de nommer le maréchal Randon, qui gouverna l'Algérie de 1851 à 1858?

(2) Qu'on ne nous taxe pas d'exagération; nous avons eu l'honneur d'entendre le maréchal de Mac-Mahon apprécier ainsi le combat d'Icheriden. On ne saurait trouver de meilleur juge. Le rude combat d'Icheriden s'est livré le 24 juin 1857. Icheriden

Le souvenir de cette campagne a vieilli trop vite. C'est peut-être qu'elle eut lieu au lendemain de la guerre de Crimée, à la veille des victoires d'Italie. Entre ces deux brillantes sœurs, elle ne prit pas le relief qu'elle méritait : a-t-on jamais su dans le public de France qu'à la vue de nos tentes assises sur les crêtes du Djurdjura les indigènes des vallées s'écriaient avec admiration : « Les Français sont un grand peuple, ils sont montés là-haut (1)? » A-t-on songé qu'il y avait un fait historique considérable dans la conquête de toute une population que les plus puissans dominateurs du nord de l'Afrique, anciens ou modernes, n'avaient pas assujettie? Se rappelle-t-on seulement que cette soumission achevait, il y a huit ans, la pacification générale de notre colonie algérienne sur une profondeur de cent trente lieues vers le sud et une étendue, le long de la côte, de deux cent cinquante lieues?

Les temps sont changés depuis cette belle époque de sécurité et d'espérance; mais l'attitude actuelle de la Grande-Kabylie rajeunit l'œuvre de 1857 et lui rend son éclat, car ce fut plus qu'une œuvre de guerre habile et victorieuse, ce fut une œuvre d'organisation et de paix étudiée, mûrie, fondée sur les institutions nationales des vaincus. En même temps que Fort-Napoléon s'élevait sur la cime de leurs montagnes pour bien montrer que désormais on les voulait dominer, le maintien de leurs immunités nationales témoignait qu'on ne les voulait pas asservir. Ils furent contens alors, ils le prouvent aujourd'hui.

En vérité, l'opinion étrangère accuse trop volontiers la France de ne savoir pas organiser ses conquêtes : l'on accordera bien au moins que le repos de la Kabylie est un sérieux succès d'organisation; mais, s'il est vrai même que le caractère français nuise par ses impatiences au développement et à la conservation de nos colonies, l'influence d'un grand peuple ne se mesure pourtant pas aux seules traces matérielles qui subsistent ou au profit qu'il recueille. Est-ce que, pour avoir perdu les Indes, la Louisiane, le Canada, la France y a laissé moins vivant le prestige de son nom? Et, s'il doit jamais se fonder quelque chose de stable au Mexique, ne sera-ce pas encore grâce au drapeau français, symbole d'ordre et de civilisation dont le souvenir restera là-bas comme le plus sûr garant de l'œuvre qu'il aura commencée?

est un village de la confédération des Aït-Iraten, situé sur la crête qui se prolonge vers les Aït-Menguellet. Les Kabyles de tous les points du Djurdjura s'y étaient donné rendez-vous; ils avaient élevé, en avant du village, une fortification complète en terre, abattis, branchages, qu'ils défendirent avec une vigueur acharnée, et dont nous ne nous rendîmes maîtres que par un mouvement tournant.

(1) Nous avons nous-même entendu cette parole en 1857 dans la vallée du Sébaou

Malheureusement c'est en France peut-être que l'Algérie compte parmi les esprits prompts à désespérer ses plus violens adversaires; ils sont las de s'occuper d'elle : elle n'est plus à leurs yeux qu'une terre ennemie, qui pèse sur la métropole comme un lourd fardeau. Plus que jamais c'est un devoir, ce nous semble, pour qui connaît un peu ce cher pays d'Afrique, de jeter, si faible qu'elle soit, quelque vraie lumière sur ce qui le touche. Dans les découragés d'aujourd'hui, il serait aisé de reconnaître les trop confians d'hier. A ceux-là, ingrats envers la mère-patrie de nos jeunes gloires militaires et la précieuse école de notre armée, il importe de répondre que la crise algérienne n'a pas tout compromis, puisqu'elle a rendu plus manifeste l'heureuse tendance du pur élément kabyle à se concilier avec nous.

Que l'affinité de la race kabyle pour la nôtre se trouve en germe dans ses institutions nationales, qu'elle ait été heureusement exploitée déjà par la conquête française, qu'elle soit susceptible de s'accroître encore, c'est ce que nous pensons prouver en examinant successivement l'état de la société kabyle du Djurdjura avant la campagne de 1857, — l'organisation que la conquête lui a donnée, — les progrès enfin que les aspirations kabyles, aussi bien que l'intérêt français, peuvent réclamer ou permettre. Au reste, une simple esquisse comparative des physionomies, des caractères distincts du Kabyle et de l'Arabe, mettra vite en lumière ce que nous avons de commun avec l'un plutôt qu'avec l'autre. L'Arabe a le teint brun, la barbe noire; l'air de gravité majestueuse qu'il affecte exclut de son visage toute mobilité d'expression. La tête du Kabyle, blonde aussi souvent que brune, paraît moins fine, mais porte davantage le cachet de l'intelligence; son aspect est franc, son œil vif, sa figure parle. — L'Arabe, indolent, paresseux, ami du luxe et de l'ostentation, s'absorbe volontiers dans la mollesse d'une vie contemplative; le Kabyle est l'homme du travail : dès qu'il cesse de remuer le sol avare de sa montagne, c'est l'industrie, c'est le commerce qui l'occupent; content du nécessaire le plus strict, il ne met jamais de luxe qu'à son fusil, à l'arme qui doit protéger son honneur et sa liberté. « L'Arabe ressemble au chat, disent les Kabyles; caressez-le, il fera gros dos; frappez-le, il se fera petit. » En effet, l'Arabe est vain, mais il s'humilie devant le coup de bâton. La fierté du montagnard n'aime à s'abaisser devant personne; le dernier des Kabyles ne souffrirait point qu'on le frappât sans se venger. — L'Arabe est habitant de la tente et pasteur; le Kabyle habite une maison de pierres; il tient de cœur à sa montagne, à son village, à son foyer, qu'il ne quitte jamais que pour son commerce et avec esprit de retour. — L'organisation de la société arabe est aristocratique,

presque féodale, celle de la société kabyle démocratique et égalitaire; chacun de ses membres prétend s'ingérer dans la direction des affaires publiques.

Enfin, — et nous touchons ici le point capital, — l'Arabe ne connaît d'autre loi que sa loi religieuse; c'est une source vive où son antagonisme contre nous se retrempe constamment. Le Kabyle, bien que musulman comme l'Arabe, place ses devoirs de citoyen au-dessus des devoirs religieux, sa *coutume* nationale au-dessus du Koran. Ainsi ce terrible obstacle de la religion, qui se dresse toujours entre nous et l'Arabe, ne vient plus entre le Kabyle et nous qu'en seconde ligne : au premier plan, nous trouvons sa passion d'égalité civile et politique, son amour du travail et de l'industrie; sur ce terrain, il est tout accessible au progrès, et si nous savons flatter en lui le travailleur et le citoyen, de plus en plus peut-être le musulman s'effacera. On le voit, l'élément kabyle se rapproche de nous par les côtés mêmes qui l'éloignent de l'Arabe; il est donc permis de le dire assimilable et perfectible, et c'est chose vraiment encourageante de penser que ce que nous ferons pour son développement matériel et moral pourra bien à la fois satisfaire ses goûts et profiter à notre domination.

I.

Avant la conquête, la Kabylie du Djurdjura formait une république fédérative sans gouvernement central. L'unité politique et administrative de la fédération était le village ou *dechra* (1); chaque *dechra* constituait à elle seule une vraie république indépendante. Ce type d'organisation a été maintenu dans ses traits essentiels, et ce que nous essaierons d'en dire gardera sur plus d'un point l'intérêt de l'à-propos.

En pays arabe, l'œil a souvent peine à découvrir des traces d'habitation et de vie; la couleur sombre des tentes se confond tristement avec le sol. C'est au contraire un vivant aspect que celui des villages kabyles placés en relief au faîte des mamelons et montrant, par-delà une ceinture d'oliviers, de figuiers, de cactus et de frênes, l'amas de leurs maisons blanches couronnées de gaies toitures en tuiles rouges. A voir ces villages avec leurs maisons de pierres, leurs rues étroites, les obstacles de terrain qui les entourent, on croirait toutes ces défenses préparées contre la conquête étrangère. Non, c'est avant tout contre l'influence des autres villages que l'orgueilleuse individualité de chacune de ces petites ré-

(1) Le mot *dechra* est emprunté à la langue arabe.

publiques a prétendu abriter derrière une sorte de forteresse le jeu libre de ses institutions municipales (1). Cependant, la passion d'individualité une fois satisfaite, chaque village, sentant quelle serait sa faiblesse le jour où un puissant ennemi du dehors le viendrait attaquer, a dû se chercher des alliés; les plus naturels étaient les plus voisins, et une alliance fondée quelquefois sur d'antiques liens de famille, mais commandée toujours par la configuration du sol, a réuni un certain nombre de *dechras* en un groupe qui est l'*arch*, c'est-à-dire la tribu (2). Par une logique extension de ce principe, les tribus les plus voisines se sont respectivement associées pour former des ligues nommées *kebila* (3). C'est la réunion de toutes les *kebilas* qui compose la nation kabyle, et l'étymologie du nom de kabyle ou *kebaïle*, qui dérive directement du mot *kebila*, dit d'elle-même que le peuple kabyle est le peuple de la fédération.

Ainsi l'ensemble des *dechras* forme l'*arch*, l'ensemble des *archs* forme la *kebila*. C'est surtout une loi topographique qui préside à ces associations, et l'on peut presque établir que la *kebila* comprend une chaîne de montagnes, l'*arch* un contre-fort, et la *dechra* un point militaire du système (4).

Il n'est point de village si humble dans le Djurdjura qui ne présente une organisation complète de la société kabyle; on l'y retrouve tout entière avec son gouvernement, sa constitution civile, son caractère et ses passions. La forme du gouvernement est simple; c'est la forme démocratique pure. Tous les pouvoirs politiques, administratifs, judiciaires, sont concentrés dans la *djemâ* ou assemblée du peuple, qui se réunit régulièrement chaque semaine, — extraordinairement, quand il est besoin. La *djemâ* délègue le pouvoir exécutif à un magistrat, l'*amine*, nommé par le

(1) Les plus gros villages kabyles n'ont pas plus de 3,000 âmes.

(2) Le mot *arch* est également arabe. — Les tribus kabyles les plus nombreuses comptent de 6,000 à 7,000 habitans.

(3) Les deux *kebilas* les plus puissantes du Djurdjura sont les Zouaouas, qui comprennent huit tribus, avec une population totale de 34,000 âmes, et les Aït-Iraten, formant cinq tribus, avec une population de 18,000 habitans.

(4) Chaque village kabyle porte un nom particulier qui exprime le plus souvent un fait matériel; exemple : Agouni ou Djilbân (le champ de pois), Taguemount ou Kerrouch (la colline du chêne), Taddert ou Fella (le village d'en haut). Chaque tribu porte un nom générique; c'est tantôt un nom propre, tantot un nom qualificatif, mais précédé généralement de la particule *aït*, qui correspond au *beni* des Arabes et signifie *les gens de...* ou *les enfans de...* Par exemple, la tribu des Aït-Yahia est la tribu des *enfans de Yahia*. Les Aït-Boudrar sont *les gens* ou *les enfans de la montagne*, les Aït-Ouassif sont *les gens de la rivière*. La kebila comprend également sous un seul et même nom les diverses tribus qui la composent; ce nom peut être précédé de la particule *aït*, comme dans les Aït-Iraten, ou ne pas l'être, comme dans les Zouaouas.

suffrage; la durée du pouvoir de l'*amine* est, suivant les usages locaux, annuelle ou sans limite, sous cette réserve que, si la confiance publique vient à lui manquer, l'*amine* offre volontairement de se démettre pour éviter une déchéance.

Cependant au sein du village ou *dechra*, véritable unité politique, se distinguent et s'agitent des unités secondaires dites *kharoubas*, dont chacune comprend un groupe de plusieurs familles ayant une origine commune et conservant entre elles des rapports intimes de fraternité. Ces *kharoubas* affectent, elles aussi, dans l'administration du village, une individualité tranchée : également jalouses de leur liberté propre, elles ne permettent pas à l'*amine* de s'immiscer dans leurs affaires intérieures, et tandis que la *djemâ* élit son *amine*, chaque *kharouba* se nomme un représentant ou *tamen* qui sert d'intermédiaire entre elle et l'autorité exécutive.

L'assemblée suprême décide de la paix et de la guerre, rend la justice, ordonne les corvées, impose les contributions et les amendes, soumet enfin les actes de l'*amine* à son contrôle souverain; elle réalise par sa composition même le gouvernement de tous; chaque citoyen en fait partie du jour de sa majorité, et le Kabyle est majeur vers quatorze ou quinze ans (1), dès qu'il a supporté une fois le jeûne du rhamadan (2). L'*amine* ouvre et préside les séances de la *djemâ*. Il veille en temps de paix à l'exécution des lois et des décisions de l'assemblée, à la rentrée des impôts et amendes; dans les prises d'armes, c'est lui qui indique l'heure des rassemblemens et distribue les munitions; c'est lui qui a l'honneur de marcher au combat à la tête de ses concitoyens. Un *oukil*, comptable des deniers de la *djemâ*, et un *khodja*, secrétaire ou greffier, complètent l'organisation administrative. Toutes les fonctions publiques sont gratuites.

Voilà donc le village constitué en vraie commune indépendante et présidé par un chef électif qui est en quelque sorte un *maire* ayant les *tamens* pour *adjoints* de son administration; voilà le Kabyle à la fois électeur, député, juge, soldat, partie active dans la direction de la chose publique. Voilà bien, en un mot, le régime égalitaire par excellence; mais tout ce qui est fait pour élever l'homme au-dessus de ses pareils n'en garde pas moins, là

(1) Il est fort rare qu'un jeune Kabyle ne tienne pas à honneur de remplir, dès qu'il le peut, ses devoirs de citoyen. Si la *djemâ* vient à savoir qu'un jeune homme capable de porter un fusil néglige de se présenter, elle l'appelle et lui fait subir l'*épreuve du fil*. On mesure le cou du jeune homme avec un fil, on double cette mesure, on lui place entre les dents les deux bouts du fil, qui forme ainsi une boucle; — si sa tête peut passer dans la boucle, il sera déclaré majeur.

(2) Le rhamadan dure un mois lunaire, pendant lequel les musulmans doivent s'abstenir de boire et de manger depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

comme ailleurs, son prestige : l'intelligence, l'éloquence, le renom militaire, la fortune, la naissance même, sont autant de titres à l'influence dans la *djemâ*, et le pouvoir de l'*amine*, quelque soumis qu'il paraisse au contrôle de l'assemblée populaire, grandit singulièrement par la valeur de celui qui l'exerce. C'est assez dire le rôle capital que joue l'élection d'un *amine* dans la vie politique de la société kabyle. Sauf le cas exceptionnel où l'*amine* est désigné d'avance par la voix publique, il faut compter, dans toute élection, avec la personnalité ardente et orgueilleuse du compétiteur kabyle, avec l'ambition de chaque *kharouba*, qui aspire au pouvoir pour l'un de ses membres. Quelques tribus du pays des Zouaouas avaient établi sagement que tout village demanderait son *amine* à chacune de ses *kharoubas* tour à tour. Cet usage n'a point prévalu; le caractère kabyle se plaît à la lutte et à la recherche. Plaçons-le donc dans sa véritable sphère et mettons deux partis en présence. Les orateurs ne manquent point pour exalter devant la *djemâ* les mérites de leurs candidats. Le Kabyle aime la parole, volontiers il en subit le charme; mais l'éloquence elle-même a fort besoin d'une bonne voix qui se fasse écouter au milieu des querelles, des interruptions et du tumulte. Si l'on finit par s'accorder ou qu'une forte majorité se dessine, l'*amine* est acclamé, et un *marabout* lit la prière du *fatah* qui appelle la bénédiction du ciel sur l'assemblée et son nouvel élu. Si aucun des partis ne cède et que leurs forces se balancent, le village peut rester sans *amine*, c'est l'anarchie; le temps est alors venu de l'intervention des *marabouts*, qui ont un rôle reconnu de tous, le rôle sacré de la conciliation.

Que sont ces marabouts admis ainsi comme médiateurs? Leur nom le dit, des hommes attachés à Dieu (1). Si, en montrant un village de marabouts, vous demandez à un Kabyle : « Qui habite ce village? » il vous répondra : « Ce ne sont pas des Kabyles, ce sont des marabouts. » La tradition leur donne en effet une origine arabe : les premiers marabouts du Djurdjura seraient des Arabes de l'ouest, peut-être des Maures chassés d'Espagne qui vinrent demander asile comme serviteurs de Dieu et comme proscrits. Les différends étaient nombreux, les guerres civiles fréquentes dans la montagne; pieux et désintéressés au sein de ces luttes, les marabouts furent naturellement choisis pour arbitres, et s'établirent là même où leur neutralité servait à séparer les parties hostiles. Avec le temps, ils formèrent des *kharoubas*, des *dechras*, même des tribus spéciales. Pour se faire mieux accepter de la société kabyle, ils prirent ses institutions et sa coutume, adoptèrent sa langue, sans

(1) L'étymologie du mot *marabout* est *marabeth*, qui signifie *attaché, lié*.

cesser d'être les interprètes du Koran, et aux yeux des populations de la montagne, qui presque toutes ne savent ni lire ni écrire, ils ajoutèrent à leur caractère religieux le prestige du savant et du lettré.

« Les marabouts ne se battent pas, » dit le proverbe kabyle (1): il leur appartient par cela même d'intervenir dans les luttes et de les apaiser; mais, si écoutés qu'ils puissent être, ils ne réussissent pas toujours à se faire entendre, soit que deux partis d'égale force répugnent à toute concession, soit qu'une minorité mécontente refuse absolument de se soumettre. Alors *la poudre parle* (2); c'est à elle qu'on a recours en dernier ressort, c'est le juge suprême des conflits, et nous ne disons pas seulement des conflits politiques: sur chaque question litigieuse, sur chaque débat d'intérêt local, le *pour* et le *contre* forment deux camps opposés qui peuvent en venir aux mains. A ces deux camps, les Kabyles ont donné le nom caractéristique de *soff*. *Soff* signifie *rang*, on se range de tel côté ou de tel autre. L'unanimité est rare; chaque village offre généralement deux *soffs*, dont la composition ne demeure pas invariable; les circonstances la peuvent modifier, et la corruption même n'est pas impuissante à entraîner quelque membre influent d'un *soff* dans le *soff* opposé, où il amène avec lui ses partisans. Ce qui importe, c'est que personne ne reste neutre; l'abstention n'est pas permise: il faut se placer dans un *soff* ou dans l'autre, sous peine d'être victime des deux. Les membres d'une même *kharouba* sont d'ordinaire du même *soff*, car au sein de cette société, où chacun prend part à la vie politique et civile tout ensemble, le *soff* n'est pas seulement un parti politique, mais un abri protecteur, une chaîne étroite entre des citoyens prêts à défendre ou à venger, — au besoin par la poudre, — les droits et l'injure d'un seul.

Lorsque les passions excitées ne connaissent plus de frein, le combat est un mal nécessaire. Celui des deux *soffs* qui attaque donne le signal par un coup de fusil tiré en l'air. Sans cet avertissement, il y aurait lâcheté dans l'attaque; la mort d'un citoyen serait un meurtre. Une fois le signal entendu, tout devient de bonne et loyale guerre. La défense de chaque *kharouba* est favorisée par la disposition de ses maisons, qui forment un même groupe, et chaque maison semble une petite forteresse. N'ayant qu'un rez-de-chaussée composé de deux pièces, l'une qu'habite la famille, l'autre les animaux, elle offre à peine quelques lucarnes percées dans les murs

(1) Excepté en temps d'invasion, car les marabouts ont, tout comme les autres, pris les armes contre nous.

(2) Phrase kabyle consacrée.

et n'a d'autre communication au dehors que la porte d'entrée (1). A l'approche de la lutte, les portes sont barricadées, des obstacles construits, des créneaux ouverts, des fossés creusés; puis c'est la guerre des rues, ce sont des siéges de maisons : on tente des assauts, on pratique des brèches au moyen d'une perche à bout ferré que deux ou trois hommes manœuvrent, abrités sous un épais bouclier de bois. Souvent, par une tactique habile, les plus diligens ont couru dès l'abord s'emparer des fontaines, afin de couper l'eau à l'ennemi... Quand un *soff* est vaincu, il s'incline d'ordinaire devant le jugement des armes; mais que, trop irrité de sa défaite, il veuille faire scission, quitter le village, aller grossir le village voisin, les marabouts trouvent encore moyen d'intervenir, et ils ont été parfois jusqu'à obtenir du *soff* vainqueur qu'il se déclarât vaincu, pour retenir par ce généreux mensonge ceux dont le départ affaiblirait la *dechra*. Si la lutte se prolonge sans résultat, que les pertes soient égales des deux parts, la tâche devient facile aux conciliateurs : on s'est battu, il n'y a ni vainqueurs ni vaincus, l'amour-propre est satisfait; chacun peut donc, sans humiliation ni faiblesse, faire à l'intérêt public le sacrifice de ses ressentimens.

A l'instar des *soffs* qui divisent un village, on voit des *soffs* se former au sein des tribus, au sein des *kebilas;* mais un gouvernement central organisé comme celui du village, on n'en retrouve plus. Dans les grandes circonstances, il est vrai, alors que le chrétien menace et que toute rivalité de *soffs* disparaît devant le danger commun, les *amines* d'une tribu ont coutume de se choisir un chef, nommé *amine-el-ouména*, c'est-à-dire *amine des amines*, qui doit conduire au combat tous les contingens de la tribu. Cependant une *kebila* n'élit jamais un chef unique; elle penserait créer une sorte de sultan, et rien ne répugne davantage au caractère kabyle : même lors de leurs guerres contre nous, l'unité, si nécessaire au commandement, fut sacrifiée à cette répugnance, et en 1857 les sages du Djurdjura qui avaient vieilli dans les luttes savaient bien nous dire : « Vous êtes les plus forts, mais vous nous avez surtout vaincus parce que, pour vous commander, vous avez une seule tête, quand nous, nous en avons cent! »

Sur ce théâtre plus vaste, il importe de ne pas confondre les alliances appelées *soffs* avec les fédérations qui dérivent des lois topographiques, et que nous avons nommées *tribus* et *kebilas*. Celles-ci restent immuables; les *soffs* au contraire varient, grandissent ou tombent avec les événemens. Par cela même que le village est seul

(1) Dans l'intérieur, point de meubles, sauf les métiers de tissage des femmes; contre le mur, de grandes jarres renfermant les grains et des vases contenant l'huile.

un centre organisé où les intérêts privés et publics se débattent constamment, les occasions de querelles et de luttes entre *soffs* de village sont plus fréquentes qu'entre *soffs* de tribu et de *kebila*; la susceptibilité kabyle demeure cependant partout en éveil : pour une question générale ou particulière qui se discute sur un marché, tel *soff* de tribu ou telle tribu entière peut se trouver froissé et vouloir vengeance. Si les concessions offertes et l'intervention des marabouts sont impuissantes à l'apaiser, c'est encore la guerre, et non pas la guerre à demi; on déploie même ardeur, même acharnement que si l'on avait l'étranger devant soi. Des règles chevaleresques président d'ailleurs aux provocations : deux tribus ont échangé par exemple, comme gage de paix, un fusil, une arme quelconque (1); celle des deux qui veut rompre renvoie à l'autre l'arme en dépôt, et la lice est ouverte. Le Kabyle, armé en guerre, avec une simple tunique de laine (2), les jambes et les pieds nus, la cartouchière autour de la taille, une calotte sur la tête ou même la tête découverte, muni de son fusil, de son *flissa* (3), de sa petite hache, entre en campagne (4). Il s'embusque, fait le coup de feu et prend soin de chercher un appui à son arme pour tirer plus juste; puis, la lutte s'animant, on en vient à couper des arbres, à détruire des maisons. Il n'y a trêve que pour enterrer les morts; toute la *djemâ* assiste aux funérailles, chaque citoyen aide à creuser la fosse, et aussitôt après on retourne à l'action. L'assaillant sait ouvrir des tranchées pour se rapprocher des villages; l'assiégé ferme les rues par des retranchemens, et transforme en réduits les habitations les plus propres à la défense; les femmes elles-mêmes entonnent le chant de guerre, et, parées comme en un jour de fête, elles vont exciter leurs maris, leurs frères ou leurs fils au combat.

Il est difficile d'imaginer combien le Kabyle est prêt à tout sacrifice pour une question de *niff*, c'est-à-dire de point d'honneur. On en a vu mettre le feu à leurs propres maisons pour qu'il n'y fût pas mis par le *soff* opposé. Quoi d'étonnant qu'à pareille école, au sein d'une telle société, l'homme devienne soldat en même temps que citoyen, et cesse de l'être alors seulement que ses forces le trahissent? Audace, intelligence du terrain, justesse du tir, ce sont toutes qualités qu'il acquiert vite, ayant si souvent à les exercer,

(1) Quel que soit cet objet échangé, les Kabyles l'appellent toujours, par un vieux souvenir, *mzerag*, ce qui veut dire *lance*.

(2) Le Kabyle a un respect religieux pour un vêtement troué d'une balle, et se garde bien de le jamais réparer.

(3) Le *flissa* est un grand couteau ou petit sabre droit; il tire son nom de celui de la tribu kabyle qui le fabrique.

(4) Le Kabyle est essentiellement fantassin; le cheval est fort rare dans le Djurdjura.

et le besoin de lutte inhérent à la nature même de la population a valu au pays kabyle de vigoureux soldats formés de bonne heure; mais cette humeur remuante, ces ambitions jalouses, ces luttes continuelles, comment n'ont-elles pas livré dès longtemps la nation épuisée aux mains de l'étranger? C'est qu'elle a eu toujours deux sauvegardes, l'amour de l'indépendance (1) et le respect de la loi. Cette loi, vraie souveraine de la montagne, supérieure aux *djemâs*, aux *amines*, à tous les pouvoirs qui varient ou qui passent, n'est pas une loi écrite dont les auteurs soient connus; c'est la tradition, la coutume, *eurf* ou *ada*, charte séculaire reçue des ancêtres et strictement conservée et observée par tous.

Un *kanoun* ou code pénal (2) règle dans chaque village les peines qui doivent réprimer les infractions à l'*ada*. Par l'*ada* sont prévus tous les besoins sociaux; la *djemâ* et les *amines* ne peuvent pas plus refuser d'en appliquer les principes que l'individu de les subir; ils se courbent tous, parce qu'ils sont tous égaux devant la loi. D'une *kebila*, d'une tribu, parfois d'un village à un autre, l'*ada* subit des modifications de détail; mais dans tout le pays kabyle les dispositions fondamentales en restent les mêmes, et d'un accord commun, à travers les révolutions locales, la coutume est demeurée invariable, parce que, si au lendemain de chaque lutte le parti vainqueur se fût permis de la changer, l'organisation sociale, minée dans sa base, aurait bientôt péri sans retour.

II.

C'est dans ses lois surtout qu'un peuple grave le cachet de son esprit. La coutume du Djurdjura offre dès l'abord un trait qui frappe, — original et remarquable plus qu'aucun autre, et propre à toutes les peuplades africaines de race kabyle, aux Berbères du Maroc comme aux Thouaregs du Soudan : nous voulons parler de l'*anaïa* (3).

Police et force publique sont choses inconnues à la société kabyle. Il fallait pourtant, dans l'intérêt de l'ordre, si souvent menacé, que, sans même attendre l'intervention des marabouts, on pût clore les conflits par une mesure immédiate; il fallait, dans l'intérêt du commerce et de la sûreté individuelle, que la circulation fût garantie sur les chemins pendant les guerres intérieures. L'*anaïa* répond à ce double besoin : elle donne à tout citoyen le droit

(1) Nous avons trouvé sans cesse les Kabyles du Djurdjura réunis en faisceau pour nous combattre.

(2) Le *kanoun* est un code écrit; ce n'est, à bien prendre, qu'un tarif d'amendes.

(3) Le mot *anaïa* signifie protection, sauvegarde.

de suspendre les luttes par un seul mot, d'assurer par un sauf-conduit protection et asile au voyageur.

Deux hommes se battent : un tiers intervient qui prononce entre eux le mot *anaïa;* le combat cesse sous peine d'amende contre qui le continuerait. Deux tribus sont en guerre : une troisième jette entre elles son *anaïa;* la trêve est forcée, sinon la tribu médiatrice se tournerait contre celle qui déclinerait sa médiation. Pourquoi la décliner d'ailleurs? La coutume ordonne, c'est à elle seule qu'on cède; des deux parts, l'honneur et l'orgueil sont saufs. Quand la guerre éclate dans quelque coin de la montagne, une *kebila,* une tribu, un village, peuvent couvrir de leur *anaïa* tel terrain, telle partie de route. Ainsi se trouvent protégés les chemins réservés aux femmes; les marchés sont des terrains légaux d'*anaïa.* Un voyageur a-t-il à parcourir des tribus diverses où il craint une attaque, il se munit successivement d'un gage d'*anaïa* donné par un membre de chaque tribu; ces gages d'*anaïa* sont une lettre, un anneau, un objet quelconque, et d'asile en asile le voyageur arrivera sain et sauf à sa destination. Il va de soi que plus un homme est influent et renommé, plus l'*anaïa* qu'il donne a d'importance au loin; mais en principe l'*anaïa* du plus humble des Kabyles ne passe pas pour moins inviolable, elle représente un intérêt d'honneur que l'individu n'est pas seul à défendre ou à venger; sa famille, sa *kharouba,* sa *dechra,* le vengeront avec lui (1). L'*anaïa* d'ailleurs a une sanction plus sûre encore que la vengeance : c'est que chacun voit en elle comme un ami dont il aura besoin dans les mauvais jours.

Si l'*anaïa* offerte ou consentie par le protecteur fait défaut, il est une autre *anaïa* qui vous couvre de plein droit dans le péril, par cela seul que vous êtes sans défense. Un étranger traverse un territoire hostile; on l'arrête, on le somme de dire ce qu'il vient faire, où il va : « Je vais chez un tel, répond-il, et j'invoque son *anaïa.* » Cela suffit, on le laisse libre. Au voyageur assailli sur une route est acquise d'avance l'*anaïa* d'un Kabyle qui passera, et qui, sans même le connaître, lui devra aide et assistance. Tout fugitif qui cherche asile dans une maison a droit à l'*anaïa* du maître de la maison; tout Kabyle qui, poursuivi dans une tribu, se réfugie sur

(1) Même l'*anaïa* donnée par une femme au nom de son mari est regardée comme inviolable, et le fait suivant a laissé une impression profonde dans la montagne. Un homme des Aït-Bouyoucef, voulant traverser le pays des Aït-Menguellet, alla demander l'*anaïa* d'un ami qu'il avait dans cette tribu. L'ami était absent; sa femme prend sur elle de donner au voyageur, comme signe d'*anaïa,* une chienne connue dans le pays. Bientôt la chienne revient seule et sanglante au logis : la nouvelle se répand; on s'inquiète, on cherche, on découvre le voyageur assassiné auprès d'un village. Grande émotion, recours aux armes, guerre déclarée à la *dechra* coupable par le village offensé, qui garda en souvenir le surnom de *village de la chienne.*

le territoire d'une autre y trouve un abri certain sous l'*anaïa* de cette tribu.

Mais c'est assez d'exemples pour placer l'*anaïa* sous son jour à la fois moral et utile. L'*anaïa* grandit le citoyen par le droit de médiation et de protection qu'elle lui donne; elle resserre les liens d'une société souvent divisée en laissant ouverte partout, en guerre comme en paix, la porte de l'hospitalité. « L'*anaïa* est notre sultan, » disent les Kabyles, et voici en quels termes éloquens une *djemâ* du Djurdjura répondait un jour au commandant supérieur de Dra-el-Mizan, pour défendre l'inviolabilité de ce grand principe : « Vous nous en voulez parce que nous donnons refuge à des gens qui sont vos ennemis, et cependant nous ne faisons que suivre la loi de Dieu. Quelle confiance aurez-vous en nous, quand vous entrerez dans nos montagnes, si dès à présent nous vous livrons ceux qui sont venus nous demander asile? Répondez, et dites-nous si vous ne feriez pas vous-mêmes ce que vous nous reprochez. Notre *anaïa* est le pouvoir qui nous a gouvernés jusqu'à ce jour; la poudre a fait taire les familles qui voulaient porter le trouble parmi nous. Nous aimons et l'*anaïa* et la poudre, parce que toutes deux nous ont permis de régler nos affaires sans recourir à l'étranger; le jour où nous cesserons d'en faire cas sera celui de notre décadence (1). »

Dans l'*anaïa*, nous n'avons saisi qu'un trait particulier à la coutume; or, pour prendre une idée exacte de l'état social d'un peuple, il le faut nécessairement juger sur des questions d'intérêt général, comme celles qui touchent à *la famille* et à *la propriété*. La comparaison avec des sociétés différentes fournit alors à l'étude un élément précieux.

La famille se constitue en Kabylie, comme ailleurs, par le mariage. La polygamie est rare, elle est permise cependant ainsi que dans la loi arabe; mais, en ce qui regarde la situation de la femme, une différence profonde sépare la coutume kabyle de la loi musulmane aussi bien que de la nôtre. La femme kabyle, que nous voyons sortir librement de sa maison, aller aux fontaines et par les chemins sans se voiler le visage, diriger les travaux de l'intérieur, s'asseoir même au repas devant son mari, — cette femme, aux yeux de la loi, n'est pas une personne. Le père, en mariant sa fille, la vend au plus offrant; pour l'époux, la femme est une chose qu'il achète. Le mariage en effet a tous les caractères d'un marché. La demande est adressée au père par un tiers qui débat avec lui le prix de sa fille (2).

(1) Lettre adressée en 1851 par une *djemâ* de la confédération des Guechtoulas au commandant supérieur de Dra-el-Mizan.

(2) A défaut du père, ce sont les frères ou même le tuteur qui la vendent. A défaut de tout parent mâle, c'est la mère qui en dispose.

Le prix marchand d'une femme peut varier entre 70 et 1,200 fr., suivant sa beauté, l'importance de sa famille, l'amour qu'elle a inspiré. Dans quelques villages, la coutume spécifie un taux qu'on ne saurait dépasser; plus généralement, la valeur de la femme subit, avec les années bonnes ou mauvaises, des hausses et des baisses qui suivent le mouvement de la fortune publique. Une fois l'achat conclu, plusieurs marabouts et témoins se réunissent; le prix est stipulé verbalement devant eux; on ne rédige aucun acte (1), on ne demande à la fiancée aucun consentement; la simple stipulation du prix faite devant témoins, suivie de la lecture du *fatah*, suffit à consommer le mariage légal.

Souvent l'on marie une fille avant l'âge de douze ans (2); si elle est réputée trop jeune pour suivre son mari, elle continue à vivre sous le toit paternel, où se donnent grand repas et grande fête le soir du mariage. L'époux ne paie la somme convenue que le jour où il conduit sa femme à la demeure conjugale. Elle s'y rend à dos de mule, recouverte d'un burnous qui la cache complétement aux regards, et des coups de fusil, des cris de joie, une fête nouvelle l'accueillent dans sa nouvelle famille.

Quand il lui plaît, sans alléguer aucun motif, le mari peut dire à sa femme : « Va-t'en, je te renvoie. » Elle est obligée d'aller attendre chez ses parens qu'il la veuille rappeler. S'il s'y refuse, la répudiation devient définitive, et le mari reste libre d'épouser une autre femme; mais la chaîne du premier mariage, brisée pour lui, ne cesse point de lier injustement la femme, qui n'obtient que par le divorce le droit de se remarier (3). Lorsque l'époux, au lieu de la renvoyer simplement, lui dit : « Je divorce, » ce mot, prononcé devant témoins, suffit à rompre le mariage. Le divorce n'aura toutefois ses pleins effets à l'égard de la femme que du jour où sa famille rendra au mari le prix d'achat qu'il avait donné en l'épousant (4). Si les parens ne paient pas, la femme n'a plus à espérer son rachat que d'un autre homme qui, pour l'épouser, acquittera sa dette envers le premier mari. Les conjoints trouvent donc au divorce plus d'avantage qu'à la répudiation. Ils reprennent ensemble leur liberté, le mari reprend de plus son argent, et la plupart des Ka-

(1) Les actes de l'état civil sont inconnus en Kabylie pour le mariage comme pour les naissances et décès.

(2) La coutume ne fixe pas d'âge, ni pour les hommes ni pour les femmes.

(3) La femme répudiée s'appelle *tamaouok*, ce qui veut dire *retenue*. Une veuve sans enfans doit rentrer dans la maison du père, qui peut la vendre de nouveau. Comme dans la loi musulmane, la veuve attend quatre mois et dix jours avant de se remarier. La divorcée attend trois mois seulement.

(4) Le mari, dans la formule du divorce, peut stipuler un prix moindre que le prix d'achat; il dit alors devant témoins : « Je divorce à tel prix. »

byles ne font pas fi d'une somme qui leur économisera les frais des secondes noces. On en a vu cependant qui, par vanité, dédaignaient le divorce et achetaient une autre femme sans vouloir se faire rembourser de la première; il faut être riche pour se donner le luxe de la répudiation.

Malgré la facilité qu'il a de punir sa femme en la chassant, le Kabyle est toujours un mari jaloux; il dit volontiers comme l'Arabe que « si la Juive précède le diable, la musulmane le suit de près. » Cependant la moralité des femmes est beaucoup plus grande en Kabylie qu'en pays arabe; la coutume, il est vrai, châtie rudement leurs désordres : elle condamne l'enfant adultérin ou naturel à périr dès sa naissance et livre la mère à la vengeance du mari ou aux coups de la famille qu'elle déshonore. Pour se défendre au reste contre les poursuites des séducteurs, la femme a un moyen sûr et légal : dès qu'elle dénonce à son mari tel homme comme lui ayant dit des paroles ou fait des propositions honteuses, le mari n'a qu'à prendre son fusil et à tuer l'offenseur; la coutume l'y autorise, l'usage le lui prescrit même sous peine de lâcheté. Si sévèrement traitée que soit la femme par la loi kabyle, elle y trouve une disposition protectrice qui l'autorise à fuir les mauvais traitemens de son mari en se retirant dans la demeure paternelle, où l'époux n'a plus le droit de la venir chercher. Les parens eux-mêmes, lorsqu'ils savent leur fille malheureuse après le mariage, peuvent la rappeler, et la femme qui, dans ces conditions, fuit le toit conjugal avant d'être répudiée conquiert la liberté de se remarier, pourvu que son époux lui en donne l'exemple.

Ne mettre au monde que des filles, c'est pour la femme kabyle un grand risque de répudiation. Par la naissance d'un enfant mâle au contraire, son importance grandit dans la famille. Tout le village est en joie; la poudre parle, on félicite les parens; un repas et une fête réunissent les amis sous le toit de l'heureux père; musique (1), danse, chants, coups de fusil, *you-yous* (2) des femmes, rien ne manque; plus on fait de tapage, plus on pense faire honneur à l'amphitryon. Dans cet usage qui ne permet de fêter que les naissances d'enfans mâles se révèle le caractère dominant de la société kabyle : toujours exposée à la guerre, sa préoccupation première est d'avoir des défenseurs. Or la naissance d'une fille n'accroît en rien la force d'une famille et d'un village, d'où cette loi rigoureuse qui refuse complétement à la femme la qualité d'hé-

(1) Un orchestre kabyle se compose d'une petite flûte, d'une clarinette et d'une sorte de grosse caisse.

(2) C'est par le cri *you-you* indéfiniment répété que les femmes kabyles ou arabes témoignent leur joie.

ritière. Aux hommes seuls le droit de succéder, la terre ne peut appartenir qu'à eux! Et pourtant, habituée à ces rigueurs, ne rêvant pas des priviléges qu'elle ne se croit pas dus, la femme kabyle ne se juge pas malheureuse. Quand viennent les soirs des beaux jours, que le travail est fini, à voir hommes et femmes causer, rire et chanter ensemble sur le seuil des maisons, on oublie combien les conditions sont inégales. C'est qu'aussi la loi a beau ne la compter pour rien, la femme est partout la femme; elle a toujours pour elle, comme dit le Kabyle, « les paroles de l'oreiller. » Dans le Djurdjura même, les traditions de gloire et de souveraineté ne lui manquent pas. Le grand historien berbère Ibn-Khaldoun cite une femme appelée Chimsi, qui, vers l'an 1338, gouvernait les Aït-Iraten (1), — et de nos jours Lella-Fathma la prophétesse, l'héroïne de notre dernier combat sur les crêtes djurdjuriennes (2), sut pendant des années dicter au loin ses volontés et ses oracles. Il nous souvient de l'avoir vue, à l'heure où elle devenait notre captive, belle et fière, entourée comme une reine du respect et des hommages de tous.

La constitution de la propriété élève encore une barrière entre la coutume kabyle et la loi musulmane; mais ici la loi kabyle se rapproche beaucoup de la nôtre. La plus grande partie du sol kabyle est divisée en propriétés *melk* ou privées, et l'on peut dire que dans tout le Djurdjura la propriété privée se trouve parfaitement définie, limitée, fondée même en général sur des titres écrits que les familles renferment soigneusement dans des coffres ou roulent dans des tubes de roseaux. Ces Kabyles si démocrates sont propriétaires par excellence et sévères comme personne contre les empiétemens du voisin; point de champ sans limites, point de verger sans haies ou sans clôture de pierres sèches. La coutume entoure elle-même la propriété des plus scrupuleuses garanties. Quand un immeuble a été vendu, tous les membres de la famille du vendeur, de sa *kharouba*, parfois même de son village, sont autorisés à racheter cet immeuble : c'est ce qu'on appelle exercer le droit de *chefâ*. — Outre le bien *melk*, base constitutive de la propriété kabyle, on distingue encore trois sortes de propriétés : la propriété *mechmel* ou communale, comprenant des terrains vagues et indivis, comme pâturages, chemins, marchés, cimetières; — le *habbous* ou domaine de mainmorte, appartenant à certains établissemens religieux; — la propriété *rabbi* ou *lot de Dieu*, c'est-à-dire lot des pauvres. Qu'un homme de bien dise devant témoins : « A ma mort,

(1) Ibn-Khaldoun, traduit par le baron de Slane, t. Ier, p. 257.
(2) Le 11 juillet 1857.

je veux laisser aux pauvres tel champ, tels arbres qui m'appartiennent, » les héritiers seront forcés d'en faire l'abandon, et ce legs formera une propriété *rabbi;* mais qui paiera les semences? Une cotisation du village. Qui fournira le labour? Une corvée générale ou *touiza*, dont nul citoyen ne sera exempt. Un peuple aussi hospitalier à tous ne pouvait qu'être charitable pour ses pauvres, et les pauvres sont nombreux sur une terre impuissante à faire vivre tous ceux qui l'habitent. Ce n'est pas que la misère y naisse jamais de la paresse : tant qu'il a de force, l'indigent demande courageusement son existence au travail; mais quand l'âge et les infirmités l'arrêtent, la société accepte comme un devoir naturel de le secourir. Il n'est pas de fête, point de récolte d'où le malheureux revienne les mains vides, et même à la maturité des fruits un usage touchant ouvre aux pauvres l'accès des jardins et leur permet de s'y nourrir. C'est la saison joyeuse où chacun a ses vivres assurés, c'est le bon temps des loisirs qui suivent la moisson; c'est l'*époque des figues*, bien connue en Kabylie pour l'époque des exaltations et des ardeurs guerrières. Demandez à un Kabyle pourquoi; il vous répondra : « Quand le ventre est content, la tête chante! »

En dehors de ces questions capitales de la famille et de la propriété, la comparaison de la coutume du Djurdjura avec notre législation civile peut présenter encore d'intéressantes analogies; mais il faut se borner ici à quelques indications principales. La loi kabyle, comme la nôtre, fait de l'adoption un acte solennel : elle veut que l'adoptant soit plus âgé que l'adopté, et que la *djemâ* réunie assiste à l'adoption. La douceur avec laquelle l'autorité paternelle s'exerce, les règles de la tutelle (1), celles de l'interdiction applicable aux aliénés et parfois aux prodigues autorisent le même rapprochement. Les biens se distinguent comme dans notre code en meubles et immeubles. Les droits d'accession et d'alluvion sont strictement prévus. Ainsi de l'usufruit, ainsi encore des servitudes, qui offrent même une série de cas particuliers dont nous n'avons aucune idée (2).

En matière de successions, la coutume s'écarte, sur trois points, de la loi française : elle n'appelle pas les femmes à hériter, et n'admet ni la représentation ni le bénéfice d'inventaire. « Ouvre les yeux, dit le Kabyle, avant d'accepter une succession; quand tu

(1) La femme elle-même peut être tutrice de ses enfans mineurs.

(2) Telle porte, par exemple, doit rester fermée à certaines heures où elle donnerait vue sur les femmes du voisin; — sur tel chemin passera la vache et non le veau, sur tel autre la bête de somme en laisse et non en liberté. C'est surtout pour les sentiers interdits aux hommes et réservés aux femmes que les droits de passage sont sévèrement réglés.

l'acceptes, tu en peux recueillir toutes les créances, tu en dois donc payer toutes les dettes. » En matière de donations et de testamens, la coutume diffère également de notre code : par donation, le Kabyle a droit de disposer de tout son bien; par testament, la quotité disponible est du tiers seulement. Bien peu de Kabyles sachant écrire, le testament légal se fait toujours devant témoins. La loi française ne permet de donner entre vifs ou par testament que si l'on est sain d'esprit; la coutume kabyle exagère ce principe jusqu'à interdire de donner ou de tester durant un voyage sur mer ou à la veille d'une bataille : elle juge dans ces deux cas qu'il y a trouble d'esprit, parce qu'il y a danger de mort. Les Kabyles connaissent presque tous nos contrats. Pour la vente, ils suivent des principes analogues aux nôtres, sauf le droit de *chefâ*, qui leur est spécial. La vente des immeubles s'opère avec solennité et se constate le plus souvent par des actes écrits d'une précision irréprochable. Ces actes indiquent minutieusement les limites, les produits, le prix de la chose vendue, et ne manquent jamais de porter cette clause expresse, que « l'argent a été reçu par le vendeur en monnaie bien frappée, en pièces ayant le poids voulu et exemptes de défauts. »

Mais c'est surtout en ce qui regarde les associations que la coutume est curieuse par la diversité des cas qu'elle prévoit. Le goût de l'association forme un trait frappant du caractère kabyle; l'assurance mutuelle se rencontre partout, dans la tribu, dans le village, dans les familles : le forgeron s'associe au laboureur, le colporteur au tisserand; si l'un a une année mauvaise, il vit des bénéfices de l'autre. L'association entre familles établit de véritables communautés dans lesquelles entrent parfois jusqu'à vingt ménages différens. L'argent que chacun gagne est versé à la masse, quiconque manquerait à ce devoir serait chassé; une sorte de *paterfamilias* administre et doit ses comptes dès qu'on les lui demande; tout associé a droit de surveillance sur les femmes et de correction sur les enfans de la communauté.

Formellement proscrit par la loi musulmane, le prêt à intérêt est légal en Kabylie : 33 pour 100, voilà l'intérêt ordinaire, et parfois 60 pour 100; on a même vu prêter à 5 pour 100 d'un marché à l'autre, c'est-à-dire pour une semaine. Si énorme que semble ce taux, personne ne songe à le trouver usuraire; du moment où le contrat existe par consentement mutuel, il est juste. Au reste, dès que le Kabyle a un peu d'argent, il n'aime pas à le laisser dormir : son esprit se tourne vers les conventions aléatoires. Les jeux de bourse lui plairaient sans doute; il s'y essaie dans sa petite sphère et tente hardiment déjà la spéculation en vendant ou achetant d'avance la moisson future.

L'hypothèque et les priviléges ont aussi leur place dans la loi kabyle. En matière d'hypothèque, la coutume traite durement l'emprunteur et rend le prêteur usufruitier de tout ou partie du bien hypothéqué jusqu'à restitution entière de la somme. Comme notre code, elle reconnaît un privilége au vendeur non payé ou à l'acheteur qui a payé sans que la chose lui fût livrée; mais pourquoi une créance privilégiée au marchand de talismans? C'est que les amulettes sont fort en honneur dans la montagne, et le Kabyle se suspend au cou volontiers de petits carrés de parchemin ou de métal couverts de figures et de paroles qui doivent lui porter bonheur.

Quand un Kabyle a des dettes qui paraissent excéder la valeur totale de ses biens, il est passible tout comme nous de l'*expropriation forcée*. Les créanciers demandent d'abord à la *djemâ* d'interdire au débiteur de vendre ou d'acheter jusqu'à ce qu'il ait présenté son bilan; faute de l'avoir dressé avant un terme prescrit, il subit l'expropriation. Enfin la théorie de la prescription a pareillement sa trace dans la loi kabyle, et s'applique, en matière de vente, au droit de *chefâ*, qui se prescrit dans le bref délai de trois jours. Pour les meubles, possession vaut titre; mais, quant aux objets volés ou aux immeubles, point de prescription acquisitoire : la chose volée doit être reprise entre toutes les mains, dans n'importe quel délai, et lorsque le propriétaire d'un immeuble possédé même de bonne foi par un autre a pu prouver ses titres, l'occupant est rigoureusement dépossédé, quelle que soit la durée de sa possession.

Ces rapprochemens suffiront à prouver que la coutume kabyle est plus complète et plus voisine de notre législation qu'on ne devait l'attendre d'un peuple primitif. Cette coutume ne se conserve que par tradition dans les mémoires, chaque génération l'enseigne à la suivante, et nous serions certes un sujet de surprise, peut-être de dédain pour le Kabyle, s'il apprenait que dans notre France, où la loi est écrite, bien peu de citoyens connaissent leurs droits et leurs devoirs comme tout Kabyle connaît les siens.

III.

Les règles posées par la coutume, qui les applique? qui rend la justice? De droit, c'est l'assemblée du peuple; de fait, — au moins en matière civile, — ce sont des arbitres appelés *ulémas* (savans) à qui la *djemâ* cède son pouvoir judiciaire pour ne se réserver que la consécration suprême des jugemens. Les moindres procès, apportés à la barre de la *djemâ*, pourraient, avec l'animosité des *soffs*, dégénérer en sujets de querelles et de luttes qui nécessiteraient l'intervention conciliante des marabouts. Avoir recours dès

l'abord à cette conciliation où il faudrait en fin de compte aboutir, c'est une mesure d'ordre public que les *djemâs* ont sagement adoptée. Chaque partie choisit librement un arbitre qui est d'ordinaire un marabout : les deux ulémas opinent-ils de même, la cause est jugée; sont-ils en désaccord, un troisième arbitre ou au besoin un tribunal de marabouts décide en dernier ressort. Au cas où l'une des parties récuse le marabout présenté par l'autre, c'est la *djemâ* qui désigne les arbitres, les plaignans restent étrangers à ce choix; pour leur ôter même toute velléité de corruption, on ne leur fait connaître leurs juges qu'en les conduisant devant eux. Les ulémas reçoivent les preuves, écoutent les témoins, défèrent le serment, et les faux sermens sont rares; l'usage veut en effet que l'on vienne jurer sur le tombeau de quelque marabout vénéré, et il ne se trouverait guère de Kabyle qui ne croirait s'attirer malheur, s'il osait mentir en face de ces tombes.

Au point de vue pénal, la *djemâ* est encore de plein droit souveraine; l'*amine* n'ouvre pas une séance de l'assemblée sans ces paroles sacramentelles : « Quelqu'un a-t-il connaissance d'un crime, d'un délit, d'une contravention quelconque? S'il n'y a aucune plainte, tant mieux, car alors nous sommes en paix, et Dieu soit loué! » Lapidation, bannissement, confiscation des biens, destruction de la maison, amendes, telles sont les peines applicables (1); mais la *djemâ* ne les prononce (sauf les amendes) que dans des cas exceptionnels où la morale publique et l'honneur du village ont reçu une atteinte directe (2). En principe, la société ne répond pas des crimes contre la vie et l'honneur des particuliers, c'est la personne lésée qui les venge.

Nous avons montré le mari autorisé, sur la simple dénonciation de sa femme, à tuer l'homme qui l'a outragée; tout citoyen a le droit d'exercer contre un ennemi qui l'attaque la loi du talion, et ce n'est pas un vain mot : dans certaines tribus, le talion s'exerce avec toute la rigueur biblique. Quand un meurtre est commis, le meurtrier doit mourir; mais son sang ou à son défaut le sang d'un de ses proches suffit à éteindre la *vendetta* kabyle, dite *rokba*, car la *rokba* n'est pas éternelle comme la *vendetta* corse; seulement elle appartient de même au fils, puis au frère ou à l'héritier de la victime. Il

(1) La peine de la prison n'existe pas; elle ne pouvait convenir aux lois d'un peuple aussi jaloux de liberté.

(2) Est passible de lapidation celui qui tue ou livre à ses ennemis un individu protégé par l'*anaïa* du village, celui qui tue père, fils ou frère pour hériter, ou son hôte pour le voler. — Est banni quiconque, pendant une guerre, a introduit l'ennemi dans le village, — quiconque abandonne son poste ou se montre lâche dans le combat. — La lapidation et le bannissement entraînent la confiscation des biens et la destruction de la maison.

y a enfin, de par la coutume, défense expresse de s'interposer entre deux hommes dont l'un doit tirer une vengeance légitime de l'autre, et quiconque renonce à se venger fait une lâcheté dont le village entier ressent le déshonneur (1).

Les amendes, voilà les peines que la *djemâ* inflige et se plaît à infliger, parce qu'elle y trouve la source principale du revenu public. Les *kanouns* abondent en articles qui préviennent et punissent les moindres délits, comme querelles, menaces, dégâts commis sur les chemins, empiétemens de propriétés, retards pour assister aux séances de la *djemâ* ou aux corvées prescrites, etc... Même en matière criminelle, sans préjudice de la vengeance laissée à la victime ou à sa famille, la *djemâ* impose une amende immédiate au coupable, qui, faute de l'acquitter, verra ses biens confisqués et vendus aux enchères (2). Tous les vols, longuement énumérés par la loi, sont punis d'amendes plus ou moins fortes, suivant leur gravité (3); mais, chose étrange, le recel ne compte pas comme délit;

(1) La *dia* arabe ou *prix du sang* n'est admise qu'exceptionnellement. Le Kabyle regarde comme honteux de racheter par l'argent le sang d'un homme. Un citoyen des Aït-Ouaguenoun ayant laissé le meurtre de son frère impuni, la *djemâ* de son village l'a banni en déclarant que, pour n'avoir pas vengé la mort de son frère, il devait être complice de l'assassin.

(2) Les *kanouns* sont les tarifs d'amendes, ils sont écrits, et chaque village a les siens; mais les crimes et délits punis sont presque partout les mêmes, bien que, suivant les localités, le taux de l'amende puisse varier. La citation de quelques articles tirés de divers *kanouns* donnera une idée de la sévère prévoyance du législateur :

Un coup porté avec une pierre ou un instrument de fer..	est puni de	5 réaux (*).
La seule menace de frapper.....	—	1
Armer son fusil et menacer quelqu'un.....	—	9
Vouloir recommencer une dispute après qu'un tiers s'est interposé.....	—	6
Chercher querelle à un homme qui accompagne une femme.....	—	5
Injurier un vieillard ou une femme.....	—	20
Une femme qui injurie un homme ou une autre femme..	—	1
L'homme qui va à la fontaine des femmes.....	—	5
Accoster une femme sur une route ou dans un bois.....	—	20
Lui faire des propositions honteuses.....	—	120
Porter la main sur elle.....	—	160
Frapper l'émissaire d'une fraction ennemie qui vient déclarer la guerre.....	—	10
Refuser la nourriture à ses père et mère dans le besoin..	—	25
Porter faux témoignage.....	—	10
S'interposer entre deux hommes dont l'un est en droit de se venger de l'autre.....	—	80
Renoncer par lâcheté à une vengeance légitime.....	—	120

(3) Des amendes différentes punissent le vol d'une poule, chèvre ou brebis, d'un

(*) Le *réal* vaut 2 fr. 50 c.

c'est une lacune des *kanouns* que le Kabyle explique par une vérité peu morale : « le recéleur est utile, on obtient de lui à bon marché ce que le voleur ne rendrait pas. »

Payées d'ordinaire le jour même de la condamnation, recueillies par les *tamens* et centralisées par l'*amine*, les amendes vont au trésor du village, où entrent aussi les droits divers que la *djemâ* prélève sur les successions, mariages, divorces, ou naissances d'enfans mâles (1). Telles sont les ressources du budget; elles ont à pourvoir surtout à trois sortes de dépenses (2) : travaux d'utilité publique, — frais d'hospitalité envers les voyageurs étrangers, — distributions de viande faites aux habitans du village et connues sous le nom d'*ouzia*.

Tout citoyen est corvéable en matière de travaux publics et doit sa part de main-d'œuvre. Ces travaux consistent à ouvrir et entretenir les chemins, construire et réparer les fontaines, la mosquée, la maison commune où se réunit la *djemâ*. La caisse publique achète les matériaux et paie les ouvriers qu'il est nécessaire d'appeler du dehors. — On sait déjà quel sentiment pieux les Kabyles attachent à la pratique de l'hospitalité. Un voyageur arrive dans un village, on l'héberge dans la maison commune et on le nourrit aux frais de la *djemâ*. Si la caisse est vide, chaque maison s'ouvrira, d'après un ordre établi, pour recevoir les hôtes, et l'*amine* désignera au voyageur celle où il doit trouver asile et nourriture. — Cependant la dépense principale et la plus unanimement votée de tout budget kabyle, c'est l'*ouzia* (3). Au sein d'une vie laborieuse où l'homme a besoin de toute sa force physique, l'hygiène commande autant que la bienfaisance des distributions gratuites de viande dont tous les citoyens, les indigens surtout, puissent profiter. Quand un citoyen paie une forte amende, il y a fête dans le village, parce que toute forte amende est aussitôt transformée en *ouzia*. De même à chaque solennité, à chaque événement remarquable, la *djemâ* prend dans sa caisse l'argent nécessaire à l'achat de bœufs et moutons dont la viande se partage entre tous les habitans sur le pied de la plus

bœuf, âne ou mulet, de feuilles de frêne ou de figuier, de grains, de paille ou de foin, de légumes et fruits verts ou mûrs. Pour les vols nocturnes, la peine est doublée; chez les Aït-Mellikeuch, le voleur surpris dans une maison devient comme l'esclave du maître de la maison, qui peut disposer de sa personne et de ses biens.

(1) Ces droits, qui sont réglés dans chaque village, sont en moyenne de 3 réaux (7 fr. 50 c.) pour mariages, divorces et naissances. Le droit sur les successions peut monter jusqu'à 20 réaux (50 fr.), si l'héritage est considérable.

(2) Sans compter les secours aux indigens et l'achat d'armes et de munitions pour les pauvres en temps de guerre.

(3) Grâce à l'*ouzia*, le Kabyle mange en moyenne dix fois plus de viande que l'Arabe.

parfaite égalité; « l'enfant qui vient de naître a sa part comme le vieillard, » ainsi l'ordonne la coutume. Pour peu que le trésor public ne suffise pas à l'*ouzia*, une cotisation extraordinaire, proportionnée à la fortune de chacun, vient compléter ce qui manque. Dès que l'*ouzia* est résolue, chaque *tamen* déclare à l'*amine* le nombre de bouches de sa *kharouba;* il n'oserait pas exagérer ce chiffre, car une amende sévère le menace, et les autres *tamens*, intéressés à empêcher la fraude, le contrôlent. Grâce aux garanties sérieuses qui président à ce calcul, le nombre de bouches comptées au moment d'une *ouzia* représente rigoureusement le nombre des habitans, et ce n'est pas le côté le moins curieux de ce singulier usage que de pouvoir servir de base naturelle et stricte au recensement de la population.

IV.

Peu d'années avant 1830, cinq des principaux chefs kabyles de la vallée du Sébaou, — et parmi eux le père de Mohammed-ou-Kaci (1), — étaient attirés dans un guet-apens et traîtreusement massacrés par les Turcs. Un jour que nous demandions à Mohammed-ou-Kaci de nous préciser la date de ce gros événement : « Mon père fut tué, nous dit-il, pendant un rhamadan, *à l'époque de la récolte des fèves.* » Ce mot, qui rattache le meurtre d'un père au souvenir d'une récolte, peint toute la préoccupation du Kabyle pour la vie positive : enfant d'une terre souvent ingrate, il faut bien qu'avant tout il pense à vivre.

S'il suffisait de soigner beaucoup la terre pour en obtenir beaucoup, le Kabyle aurait la part belle. Il s'entend mieux que l'Arabe à élaguer les mauvaises herbes, à nettoyer et fumer son terrain, à le faire reposer en alternant les produits, et il serait volontiers tout à l'agriculture, si les céréales devaient lui promettre assez pour sa consommation; mais il a beau manier patiemment la pioche et la charrue (2), il ne peut rien contre l'aridité des roches (3), contre la raideur des pentes et la violence des eaux (4), qui entraînent

(1) Mohammed-ou-Kaci, mort maintenant, a été notre dernier *bach-agha* du Sébaou et s'est conduit toujours en allié brave et fidèle.

(2) Il cultive partout où c'est possible le blé, l'orge, le maïs, le sorgho, les fèves, pois, artichauts, pimens, et le tabac.

(3) Les roches du Djurdjura sont parfois calcaires, généralement schisteuses.

(4) Si les grains font défaut, la force motrice ne manque pas aux moulins. En hiver, la plupart des ravins deviennent des torrens; en été même, la montagne n'est jamais privée d'eau; les sources y sont abondantes, et l'eau fort bonne à boire. Les rivières du Sébaou et de l'Oued-Sahel, aussi bien que leurs affluens directs, si réduits qu'ils soient par la sécheresse, ne tarissent point.

l'humus dans les vallées. Hors des vallées et de quelques coteaux fertiles, le sol de la montagne est surtout propre à la végétation ligneuse; les Kabyles le comprennent et concentrent sur leurs arbres à fruits, principalement sur le figuier et l'olivier, leur travail et leurs espérances.

Le figuier est une ressource à la fois alimentaire et commerciale; il croît vite : si on l'abat, il n'exige que quatre ou cinq ans pour reprendre son développement complet. C'est d'ancienne date que la caprification se pratique dans la Djurdjura. « Qui n'a pas de *dokkar* n'a pas de figues, » dit un vieux proverbe kabyle. Or le *dokkar* est le fruit du figuier mâle ou caprifiguier (*ficus caprificus*); ce fruit, petit, à saveur âcre, est une espèce hâtive, déjà mûre quand les autres figues sont vertes encore. On le cueille, et l'on en groupe un certain nombre qu'on suspend, sous forme de chapelet, aux branches des figuiers femelles; le dokkar, en se desséchant, laisse échapper par l'œil du sommet une foule de petits insectes ailés, à corps velu, agens précieux de fécondation, qui s'introduisent dans les fruits femelles et en accroissent la qualité et l'abondance (1). Écoutez le Kabyle, il vous assurera que « chaque insecte féconde quatre-vingt-dix-neuf figues, et que la centième est son tombeau. » Le caprifiguier ne réussit pas également dans toute la montagne; il fuit le voisinage de la mer; les tribus qui en produisent le plus en sont fières et souvent avares (2) : au moindre symptôme de guerre, elles se hâtent d'en défendre l'exportation. C'est à la figue blanche seulement que la caprification s'applique; l'espèce violette n'en a pas besoin. Pourquoi alors le Kabyle ne la cultive-t-il pas de préférence? C'est que la figue violette n'est guère bonne que fraîche et se conserve peu; la figue blanche sert à la nourriture de l'année entière et se prête aux transports les plus lointains. Quand la maturité des figues paraît proche, il est de tradition que la *djemâ* se réunisse pour interdire à tout Kabyle, propriétaire ou non, d'en cueillir avant une époque fixée. Lors de la maturité complète, l'assemblée lève l'interdit et punit ceux qui l'ont violé. Séchées sur des claies, les figues, après quinze ou vingt jours, se placent dans des paniers ou des peaux de bouc et s'exportent au loin en pays arabe.

L'olivier est *la vache du Kabyle*, la richesse du Djurdjura; il y atteint des dimensions et une fécondité merveilleuses. Nous avons vu des oliviers kabyles mesurer plus de deux mètres de diamètre à la base; ils forment de vraies forêts chez les Guechtoulas et les Menguellet, et dans la confédération des Aït-Iraten, où cependant

(1) Le *dokkar* produit deux sortes d'insectes, des noirs et des rouges; les noirs seuls sont fécondans.

(2) Les Aït-Fraoucen et les Aït-Iraten.

ils ne se trouvent qu'épars, on en compte 280,000 sur une surface totale de 61,270 hectares.

L'olivier croît lentement, mais des générations passent sans qu'il meure; le Kabyle le soigne comme son trésor, et ne néglige jamais de greffer les sauvageons. C'est seulement une année sur deux que la récolte des olives est abondante : la cueillette s'en fait tout l'hiver; on les conserve dans des enclos de branches, et la préparation de l'huile s'opère en plein air, au printemps. Exposées au soleil pendant plusieurs jours sur le toit des maisons ou tout autre terrain sec, les olives sont amenées à un certain état de fermentation, puis mises dans une auge pour être piétinées par les femmes ou foulées sous de grosses pierres. Dégageant alors le noyau, on porte la pâte qui résulte du foulage dans des sortes d'entonnoirs percés de trous au travers desquels l'huile découle peu à peu; le résidu, traité par l'eau bouillante, laisse encore surnager de l'huile que les femmes enlèvent avec des cuillers de bois. Voilà le procédé primitif et grossier; les Kabyles n'ont pas attendu la conquête française pour le perfectionner et se procurer des moulins composés d'une meule verticale qui triture l'olive et d'un pressoir à vis de bois qui fait dégorger la pâte. A vrai dire, les huiles kabyles ne se dépouillent guère par ce système plus que par l'autre de leur très forte odeur, car cette odeur tient à la fermentation première de l'olive : si imparfaites qu'elles soient, elles n'en ont pas moins en Afrique une réputation considérable. Les outres d'huile du Djurdjura n'arrivent pas seulement à Alger et Constantine; elles pénètrent dans le Soudan : portées par les Kabyles à Bou-Saâda, par les Ouled-Naïl de Bou-Saâda à Mettili, elles vont avec les Chambas dans le Touât, et avec les Thouaregs jusqu'à Tombouctou.

Pour être les plus précieux représentans de la végétation ligneuse dans le Djurdjura, le figuier et l'olivier n'en sont pas les seuls. Sur les pentes et les crêtes kabyles, aux espèces exotiques se mêlent nos espèces européennes : au grenadier et au cactus raquette (1), le noyer, la vigne et les arbres fruitiers de France; aux caroubier, tuya, micocoulier, laurier-rose, chêne à glands doux et chêne-liége, le pin, le hêtre, l'orme, le peuplier. Le frêne y est de superbe apparence; le chêne-zen, que nous admirions récemment encore dans la vaste forêt d'Akfadou (2), atteint jusqu'à trente mètres de hauteur; enfin sur les cimes inhabitables se dresse le cèdre au milieu des rochers.

(1) Appelé vulgairement figuier de Barbarie.

(2) Cette forêt se trouve sur les sommets des Aït-Idjer; on la traverse pour passer de la vallée du Sébaou dans celle de l'Oued-Sahel, en se rendant à Bougie. La crête d'Akfadou est bien nommée; Akfadou veut dire en kabyle *crête du vent*.

Industrieux par nature et par besoin, le Kabyle tire parti de tout : il ne perd pas les glands doux, qui, à défaut de froment et de maïs, peuvent servir à préparer son *kousskouss*, ni les feuilles de figuier et de frêne, qui peuvent nourrir son bétail (1). En pays de forêt, il devient bûcheron et menuisier, fabrique des portes, des coffres, des ouvrages de bois, et fournit ainsi presque toute la vaisselle indigène de l'Algérie. Ailleurs il taille la pierre, ou se fait forgeron, armurier, orfévre. Les meules des Aït-Mellikeuch sont renommées, aussi bien que les platines, les canons de fusil, les bijoux des Aït-Ienni. La femme kabyle aime à se parer; rarement on la rencontre sans des boucles d'oreille et des bracelets d'argent ou de cuivre ; c'est le bijoutier des Aït-Ienni qui passe pour le grand fournisseur des colliers, des agrafes, des diadèmes ou ferronnières dites *thacebt*, à pendeloques de corail et de verroteries, que toute mère kabyle porte fièrement à la naissance d'un garçon, — bijoux grossiers, faits pour étonner cependant par le goût qui s'y révèle (2).

Avec le tan de leurs chênes, diverses tribus travaillent le cuir; d'autres, avec le charbon du laurier-rose, font de la poudre. L'argile, fort répandue dans ces terrains schisteux, sert à la fabrication des tuiles et de poteries souvent remarquables, telles que jarres, vases, lampes de forme étrusque, dues exclusivement à la main des femmes. Jamais la femme kabyle ne nous est apparue plus gracieuse et jolie qu'au retour de la fontaine, avec son amphore remplie d'eau qu'elle porte à l'antique, droite sur l'épaule, où elle la retient de ses deux bras levés. Le tannage des peaux de bouc, la teinture des laines et le tissage sont aussi des industries spéciales aux femmes. Elles tissent dans leurs maisons, sur un métier élémentaire, le lin et la laine, fabriquent des toiles pour l'exportation, et travaillent aux vêtemens des hommes et aux leurs. En cela pourtant elles n'ont pas beaucoup à faire, vu le peu de soin que le montagnard prend de sa personne : chez la femme encore, la coquetterie combat la malpropreté de race; mais l'homme est sale et porte chemise ou burnous jusqu'à la corde.

Tout peuple industrieux cherche dans le commerce un débouché aux produits de son travail. Le Kabyle a de plus à se fournir sans

(1) Le Djurdjura élève des bœufs, vaches, moutons et chèvres, ânes et mulets. — La chasse y est assez pauvre; les perdrix et les lièvres sont rares; on trouve surtout des sangliers. On rencontre la panthère dans le Haut-Sébaou, chez les Aït-Flik, les Aït-Robri et les Aït-Idjer, parfois même le lion, qui cependant recherche davantage le versant de l'Oued-Sahel. Les singes sont nombreux dans les montagnes des Guechtoulas au-dessus de Dra-el-Mizan.

(2) La tribu des Aït-Ienni est également connue au loin pour sa fausse monnaie; fabriquée dans les ateliers spéciaux d'un de ses villages, cette fausse monnaie se répand jusqu'en Tunisie, où elle se vend sur les marchés comme une vraie denrée.

cesse des objets indispensables qui lui manquent : il lui faut donc des marchés fréquens (1); il faut que certaines tribus qui ne trouvent pas à se nourrir dans la montagne envoient leurs colporteurs dans les douars arabes et sur les marchés algériens, où la bonne foi kabyle est devenue proverbiale. En retour de leurs fruits secs, de leurs olives, huiles, épices, etc., ils achètent du blé, des cotonnades, de l'acier, du plomb pour leurs balles (2), du soufre et du salpêtre pour leur poudre. Les Kabyles les plus pauvres, qui n'ont ni coin de terre à soigner, ni commerce à faire, émigrent, et vont louer leurs services dans les villes et les plaines, avec l'espoir constant de retourner un jour vivre au village et d'y employer le pécule qu'ils auront amassé. Plusieurs fois par an les colporteurs rentrent au foyer, quitte à en repartir de nouveau. La grande solennité qui clôt le rhamadan ramène d'habitude tous les émigrés dans le Djurdjura. C'est alors fête générale : on les entoure, on les écoute, car ils ont beaucoup vu et ont beaucoup à dire. On raconte les nouvelles, on rapporte les bruits qui courent, et gaîment l'on devise, et à plaisir l'on médit de l'Arabe, et l'on rit à cœur joie de certaines historiettes semblables à celle-ci, que contait, entre autres, un *loustic* des Aït-Boudrar : « C'était un jour d'été, en temps de guerre; un jeune *thaleb* ou savant arabe, hôte d'une tribu de la montagne, veut se conduire en brave, et, couvert d'une simple *gandoura* (3) flottante, le tromblon à la main, il sort pour faire le coup de feu. Tandis que prudemment il se tient derrière un rocher, un projectile siffle et le frappe en pleine poitrine. Le thaleb pâlit; il porte la main à sa blessure; plus il presse sur la balle maudite, plus elle le déchire. On s'approche, on le soutient, on recueille ses dernières paroles, quand un vieux guerrier, mieux avisé, ouvre la chemise du mourant et regarde la plaie : point de sang! Le projectile terrible était un gros hanneton qui s'envole, — et le jeune Arabe se sauve, poursuivi des huées kabyles. »

Le Djurdjura a donc des tribus sédentaires et des tribus qu'il est permis d'appeler voyageuses. Le Kabyle voyageur sait toujours un peu d'arabe, parce qu'il lui est utile d'en savoir; mais dans telle tribu comme celle des Aït-Idjer, qui ne voyage point, sur 10,000 habitans, on aurait peine peut-être à en découvrir un seul parlant l'arabe, excepté les marabouts. Ainsi, lorsque le Kabyle apprend la langue arabe, la langue du Koran, c'est pour les besoins de son

(1) Chaque tribu a son marché hebdomadaire.

(2) Les balles kabyles, plus petites que les nôtres, sont plus dangereuses et déchirent davantage les plaies, parce qu'on leur laisse les bavures qu'elles ont au sortir du moule.

(3) La *gandoura* est une longue chemise.

commerce, et non dans l'idée de comprendre le livre sacré de sa foi. De là cette conclusion qui a sa portée : c'est que le Kabyle ne place pas seulement sa loi politique et civile au-dessus de sa loi religieuse, mais que même ses préoccupations d'intérêt industriel ou commercial passent avant sa religion.

V.

Le Kabyle est en effet un musulman sans fanatisme ni respect excessif pour les prescriptions du Koran. Au besoin il ne craint pas de faire l'esprit fort : s'il a trop soif pendant le rhamadan, il se mettra volontiers, en plein jour, un morceau de glace dans la bouche, sous prétexte que ce n'est ni boire ni manger. S'il tue un sanglier et que la faim le presse, il mangera, sans trop de scrupule, la viande interdite; Dieu est grand et pardonnera les faiblesses de l'homme. L'histoire est là d'ailleurs pour nous dire que les Kabyles ont apostasié jusqu'à douze fois avant d'embrasser franchement l'islamisme (1); les populations du Djurdjura étaient chrétiennes lors de leurs guerres contre Rome (2), et la croix que beaucoup de femmes kabyles portent tatouée sur le front apparaît peut-être comme une trace dernière et fidèle d'une religion oubliée.

Chaque village a généralement sa mosquée, reconnaissable à sa construction plus soignée, à ses murs plus blancs que les autres; mais la montagne compte en outre certains établissemens religieux d'une importance particulière, destinés tout ensemble à l'hospitalité et à l'instruction : ce sont les *zaouïas*. On a vu comment, à l'origine, les marabouts ont pris pied en Kabylie pour séparer des populations hostiles; c'est sur le champ de bataille, sur le *terrain de poudre* des parties belligérantes qu'ils se fixèrent avec le consentement commun des deux parties. Sur chacun de ces terrains, autour de la tombe du premier marabout résidant et par les soins de ses successeurs, s'est généralement élevée une zaouïa.

La zaouïa peut former un vrai village ayant, comme les autres, sa *djemâ* et son *amine*. Plus souvent c'est un établissement occupé par des marabouts et comprenant alors une maison hospitalière, une école ou *mammera*, des habitations pour ceux qui viennent s'y in-

(1) Ibn-Khaldoun, t. Ier, p. 198.

(2) Les historiens et les géographes latins appellent le Djurdjura *mons Ferratus* (le mont bardé de fer), et ses habitans *Quinquegentiani* (les cinq tribus). Ces tribus étaient chrétiennes au IVe siècle de notre ère, et Firmus, leur chef, leur fit embrasser le donatisme en l'an 372, par esprit d'indépendance, afin de mieux montrer qu'il ne voulait rien avoir de commun avec les Romains, pas même la religion. De là le nom de *firmiens* donné aux donatistes. — Voyez Amm. Marcellin, liv. XXIX, ch. V, et saint Augustin, let. 87, t. II, p. 15, édition Poujoulat.

struire. La zaouïa la plus célèbre en Kabylie, célèbre dans l'Algérie entière, est celle de Sid-Abderraman (1); elle fait plus que donner l'hospitalité et l'instruction, elle sert de foyer à une grande association religieuse, où se mêlent Kabyles et Arabes, dont tous les membres se nomment *khouans*, c'est-à-dire *frères*, dont l'organisation hiérarchique comprend un *khalifa* ou grand-maître habitant la zaouïa, et des *mekaddems* ou délégués du grand-maître établis dans divers centres de la montagne. Cette association fait dans l'ombre des prosélytes nombreux, elle a des pratiques mystérieuses. Sa devise est, « obéissance et pauvreté; » son mot d'ordre : « haine contre tout ennemi de Mahomet. » Ce sont ses agens secrets qui partout vont ranimer la foi, c'est de son sein que sort tout agitateur qui se dit inspiré et lève le drapeau de la guerre sainte (2). Les zaouïas servent de but aux pèlerinages; chacune a sa légende de miracles (3). Outre les dons en nature et en argent des pèlerins, elles peuvent recevoir par legs testamentaires des propriétés qui prennent le nom de *habbous*, et sont, comme la terre des pauvres, labourées au moyen de corvées générales que fournissent les villages environnans. La zaouïa dépense son budget en frais d'entretien et d'hospitalité; les pauvres surtout, dussent-ils frapper vainement à toutes les portes, ont l'assurance que celle d'une zaouïa ne leur sera jamais fermée.

L'école ou *mammera* s'ouvre à tous les élèves, de quelque point qu'ils viennent, et perçoit d'eux, à leur entrée, pour frais d'instruction, une faible somme une fois payée. Elle leur offre l'enseignement : c'est à eux de subvenir à leur existence par des quêtes ou *achours;* ils en font trois par an, après la moisson, à l'époque des figues, à celle des olives, et ne laissent pas de promener leur besace au milieu des fêtes du voisinage (4). La *mammera* ne refuse

(1) Elle est située dans la tribu des Aït-Smaïl (confédération des Guechtoulas).

(2) Abd-el-Kader lui-même était *khouan* de Sid-Abderraman. Les savans travaux de M. le général de Neveu et de M. Brosselard ont contribué à élucider la question des *khouans*, jadis si obscure.

(3) Voici la légende de la zaouïa de Sid-Abderraman. Le saint marabout Sid-Abderraman vivait au commencement de notre siècle. Originaire d'Alger, il passa sa vie et mourut dans le Djurdjura, chez les Aït-Smaïl, qui élevèrent une *koubba* ou mosquée sur sa tombe. Les Algériens, irrités de savoir son corps en terre kabyle, arrivent nombreux dans la montagne, comme pour prier près du tombeau, et de nuit ils enlèvent les restes du saint, qu'ils emportent à Alger et enterrent dans une *koubba* nouvelle. Grand émoi des Kabyles; ils ne parlent de rien moins que de marcher sur Alger quand, dans une dernière visite au tombeau qu'ils croyaient vide, ils y retrouvent intact le corps de Sid-Abderraman. Dieu avait permis que, par miracle, cette dépouille se multipliât, et le saint marabout resta connu depuis sous le nom de *Bou-Kobarine* (le père aux deux tombes).

(4) Quand les élèves d'une zaouïa sont en nombre, leurs promenades intéressées

pas l'instruction élémentaire; toutefois c'est plutôt une sorte d'université où l'on arrive ayant déjà quelques notions de lecture et d'écriture que peut donner dans le village le prieur de la mosquée. Les élèves y séjournent, à leur gré, plusieurs années, recevant les leçons de professeurs divers sur l'explication du Koran, les élémens du calcul et de l'astronomie, la versification, les commentaires du droit musulman.

Il semble aller de soi que, dans les zaouïas kabyles, l'enseignement se fasse en langue kabyle; non, il se fait en arabe. C'est d'abord que le fond de cet enseignement est religieux, et que, pour toute population islamique, il y a défense expresse d'étudier le Koran dans une autre langue que celle du prophète; puis la langue kabyle ou berbère, langue entièrement originale, qui n'est ni sœur ni parente de l'arabe, manque complétement d'une écriture qui lui soit propre : les signes qui, dans l'ancien temps, ont dû représenter la langue kabyle écrite ont disparu sans que l'histoire ni la tradition en puissent expliquer la perte. Tout ce qui se trouve écrit, — comme les *kanouns* des villages, — ou s'écrit aujourd'hui en kabyle emprunte forcément les caractères arabes. Aussi, tandis que la réputation des zaouïas est grande par toute l'Algérie et qu'elle attire des élèves de tous les points de l'Afrique du nord, la Kabylie n'y envoie guère que des fils de marabouts dont les familles tiennent à conserver le prestige de la science et de la religion, et peu de Kabyles savent lire ou écrire parmi ceux-là même qui dirigent les affaires publiques. Il faut le dire d'ailleurs, l'instinct du Kabyle ne le pousse pas à l'instruction; il n'a point le goût du livre. Son intelligence et sa conception, bien que très vives, ne sont pas portées vers les travaux de l'esprit. Sur sa propre histoire, il manque de tout document sérieux. Ses légendes, les Arabes les savent mieux que lui. De sens historique, il n'en a pas, et quand il parle de ses anciennes guerres contre le dey d'Alger, il cite sans cesse comme chef des forces ennemies le même bey Mohammed, qui, tout calcul fait, aurait vécu trois cents ans.

La seule littérature nationale et populaire dans le Djurdjura, c'est la chanson. Elle se transmet sans s'écrire, mais simplement de bouche en bouche, en se chantant sur une musique originale, un peu sauvage dans les accens guerriers, traînante et douce dans les couplets d'amour. Sujets de guerre, satires, poésies amoureuses ou légères, la chanson embrasse tout. Dans ce genre de littérature,

pèsent comme de durs impôts sur les environs. La zaouïa de Ben-Dris, chez les Illoula-Oumalou, a fini par inspirer ainsi une terreur véritable; elle sert de rendez-vous aux malfaiteurs et détrousseurs de chemins, et l'on y devient beaucoup plus « *thaleb* (savant) du bâton » que « *thaleb* de la science. »

le seul où il se soit essayé, l'esprit kabyle réussit à merveille; qu'on en juge par quelques exemples (1).

Quand le maréchal Bugeaud eut, en 1847, amené à soumission, sur la rive droite de l'Oued-Sahel, la fière tribu des Aït-Abbès, un poète se rencontra (2) pour stigmatiser ceux qui s'étaient rendus. Dans sa chanson, il peint en deux mots la figure du maréchal, *l'homme sans barbe habitué à imposer l'obéissance*, — en deux mots encore la tactique du grand chef français, qui tombe sur son ennemi *prompt et terrible comme la panthère;* puis :

« Personne ne sait donc plus mourir (s'écrie-t-il)! Ne sommes-nous plus que des tribus de Juifs? Oui, nos hommes, jadis des lions, aujourd'hui portent le bât.

« Le chrétien n'a peur de rien, le maudit! Ses tambours de cuivre donnent le frisson... L'Islam a manqué à la guerre sainte... Nos hommes sont devenus des femmes.

« Honneur aux femmes chrétiennes! Celles-là peuvent porter haut la tête; elles au moins, elles ont donné le jour à des braves!... »

En tout pays, certes cela s'appellerait de l'éloquence. Et quel mépris dans la suite du poème pour ceux qui ne se battent pas!

« Les Imsissen (3) ont assisté impassibles au désastre. Ils sont sans cesse à marmotter des prières ou à dire leur chapelet; qu'ils laissent donc de côté toutes ces pratiques! Celui qui ne fait pas la guerre ne doit être compté pour rien. »

Le même souffle de patriotisme et d'honneur anime la plupart de leurs chansons de guerre, et toujours, comme trait caractéristique de l'esprit kabyle, on pourra remarquer la précision et la vérité des métaphores. Ce n'est jamais, comme l'Arabe, par goût du style imagé et mystique que le Kabyle fait ses comparaisons; il les fait parce qu'il les trouve positives et justes. Quand le chansonnier raconte la défense des Maatkas, en 1851, contre le général Pélissier, il dépeint les *ghoums* arabes « occupés surtout à piller les fruits, » — les zouaves « ne connaissant aucun danger, » — et la montagne « passée au crible *par les jambes rouges.* » Pour prendre même un exemple plus frappant, lorsque nos soldats débarquèrent en Afrique, leur sac et leur vaste coiffure de 1830 parurent étranges aux indigènes; voici le portrait qu'en fit alors une chanson kabyle :

(1) Nous devons en grande partie ces exemples aux obligeantes communications de M. le lieutenant-colonel Hanoteau, qui, durant son commandement de Fort-Napoléon, a recueilli et traduit nombre de chansons kabyles.

(2) Il était de la tribu des Aït-Mellikeuch, sur la rive gauche de l'Oued-Sahel, alors restée insoumise.

(3) Les Imsissen ou Msisnâ sont une tribu de la confédération des Aït-Aïdel, sur la rive droite de l'Oued-Sahel.

« Le soldat français ressemble à une bête de somme sans croupière; son dos est chargé; sa chevelure inculte est enfermée dans un boisseau... »

Et cependant cette tendance à saisir les aspects matériels n'exclut ni l'élévation ni les élans qui viennent de source, car le poète poursuit :

« Infortunée reine des cités, ô Alger, ville aux beaux remparts, colonne de l'islamisme, te voilà maintenant l'égale des habitans du tombeau! La bannière française t'enveloppe!... Les fondemens du monde sont ébranlés, la base sur laquelle il reposait s'écroule. Nous, les survivans, nous sommes sur une barque à la surface des eaux, sans commandant et sans pilote... Heureux celui qui dort sous la terre! Au moins son sommeil est paisible; les nouvelles de ce monde n'arrivent pas jusqu'à lui. »

Parfois à ses accens guerriers le Kabyle mêle une certaine pointe de vantardise qui a sa couleur : « Le Français parade! Il s'imagine, le malheureux, que nous allons nous soumettre!... » Ainsi commence une chanson faite en 1856 sur notre expédition contre les Guechtoulas (1), et elle finit par ce trait dont le tour vif et fanfaron porte comme un cachet parisien : « Les *grandes capotes* (2), c'est peu de chose; je n'en fais pas plus de cas que du vent! »

Veut-on de la satire acérée et mordante, le Kabyle la manie en maître. Un poète de la tribu des Boudrar alla un jour demander l'hospitalité chez les Ouassif, dans le village d'Aït-Erba, réputé pour son commerce de cuirs. Le poète, paraît-il, ne se trouva ni reçu ni traité à son gré; il se vengea par une chanson devenue très populaire dans la montagne, et qui, depuis quarante ans, expose le village en question aux quolibets de tous les autres :

« Chantons Aït-Erba, ce village qui ne se bat pas. Ce n'est dans les rues que cuir puant; l'odeur en arrive de loin... J'ai rencontré des chiens qui semblaient joyeux; ils arrivaient quatorze par la même route; sans doute ils venaient de là où ils auront trouvé ripaille...

« ... Les hommes y sont mous comme des chiffons; ce sont des poules aux mauvaises ailes. Leur honneur ne dépasse pas la haie de leur village (3)... Leurs femmes courent les ravins sans entraves et sans pudeur...

« ... Pour moi, j'ai dû dîner dans un village à côté! »

Le poète a dû dîner « dans un village à côté! » Voilà le grand mot! Suivent alors des louanges emphatiques sur la générosité du village où il dîne; mais le bon dîner ne l'excite que davantage contre ceux qui le lui ont refusé, et :

(1) L'expédition de 1856 prépara celle de 1857 par la soumission des Guechtoulas.
(2) C'est notre infanterie qu'ils désignent de la sorte.
(3) Nous omettons bien des injures qui ne sauraient trouver place ici.

« J'en reviens (ajoute-t-il), à ces vils habitans qui au milieu de leurs voisins sont comme des lézards entre des couleuvres; ils ne piquent pas... Quand les tribus défendaient l'honneur kabyle, où étaient-ils? Ils étaient allés faire paître leurs troupeaux...

« Vous pouvez jouer sans crainte devant la bouche de leurs fusils : ils n'ont jamais tué personne. Je les accepterais volontiers comme porteurs de civière, ils sauraient la manœuvrer doucement. »

Cette chanson circulait déjà dans la montagne quand les Aït-Erba se firent gloire d'avoir tué un sanglier dangereux, belle occasion pour le poète, qui s'empressa d'ajouter ce couplet de circonstanc

« Le samedi fut un jour terrible! Ils commencèrent les hostilités et se mirent en campagne contre un sanglier... L'animal en extermina deux. Le moment était solennel; survint heureusement un citoyen d'un village voisin, noble enfant qui frappa le sanglier à la tête. Il les a tirés de peine; sans lui ils étaient tous perdus. »

Même esprit dans d'autres chansons du même poète, qui, tout en déchirant autrui à belles dents, se délivre volontiers un brevet de justice :

« ... Jamais, dit-il, on ne trouvera rien de défectueux dans mes vers; quand je frappe, c'est que j'ai vu le but... Un jour que j'avais commis quelque faute (le Dieu qui nous conduit l'avait ainsi voulu!), j'allai à Iril-Mahad (1)... J'y trouvai non pas un homme, mais une espèce de perche aux jambes brûlées... On aurait taillé des lanières dans sa peau... Je le vis inquiet; un tremblement le saisit à mon approche, et il murmura ces mots : « Que chacun aille chez ses amis! »

Le grand crime de ce pauvre diable était de n'aimer point les parasites, crime impardonnable aux yeux du poète, dont la gourmandise blessée éclate dans ce trait charmant :

« Le kousskouss était en pleine vapeur: le maître du logis n'a même pas eu le cœur de m'inviter; ce jour-là s'est dévoilée sa honte!... »

Et il ne quitte pas la demeure inhospitalière sans se venger par ce vœu méchant :

« La femme a mis bas sept petits dont l'un me paraît être *la faim* et l'autre *l'usure;* puissent-ils ne jamais sortir de la maison paternelle! »

Dans le genre léger, — souvent trop léger, — les hommes ont des chansons particulières et les femmes ont les leurs; il en est aussi qui forment des espèces de duos où hommes et femmes se ré-

(1) Village de la tribu des Mechdallah, dans l'Oued-Sahel.

pondent. A ces duos se mêlent des danses au son du tambourin, d'une petite flûte et d'une clarinette primitives que danseurs et danseuses accompagnent de leurs claquemens de mains. Les chansons d'hommes sont toujours des chants d'amour en couplets détachés :

« Oiseau qui as des ailes, perche-toi sur le figuier; quand Fatima sortira, baise son joli petit cou.

« Toi chez qui tout est mignon, tu m'as dépouillé par ta gentillesse; ma bourse est vide, et tu me dis toujours : Donne!

« O taille de roseau, tu t'es brisée toi-même; un vieux grisonnant repose sur ton bras.

« Taille de cep de vigne, pour toi, j'ai quitté ma mère; je te trouvai à la fontaine, tu me donnas à boire, et je t'embrassai tout à loisir.

« Je passais dans le chemin; ma calotte est tombée; ma raison est partie; elle voyage avec ma bien-aimée.

« Seigneur Dieu qui fais mûrir les fruits, donne-moi Tasadith aux vêtemens précieux.

« Seigneur Dieu qui as créé les grenades, donne-moi Fatima aux cils noircis.

« Seigneur Dieu qui as créé les pommes, fais que Iamina me dise : Viens!... »

Et les couplets se multiplient, énumérant tous les fruits du bon Dieu, pour conclure par une pensée philosophique éternellement vraie :

« Seigneur Dieu qui as fait les parts inégales, tu as donné aux uns! les autres sont jaloux! »

Quand les femmes chantent seules dans leurs maisons ou à la fontaine, ce sont d'ordinaire de curieuses complaintes contre les maris :

« O ma tendre mère, j'ai épousé un hibou; il a la figure d'un coq sur un perchoir. Seigneur, Seigneur! fais-moi vite porter son deuil...

« Hélas! ma tendre mère, j'ai épousé un fumeur; quand il rentre au logis, il ne rapporte que pipe et tabac avec l'odeur d'un raton...

« Hélas, hélas! j'ai épousé Raba; le jour il ne me regarde point, la nuit il éteint la lampe. Cette année je me sacrifie, l'an prochain je m'enfuirai. »

En fait de chansons où hommes et femmes se répondent, nous n'en connaissons pas qui respire tour à tour plus de vaillance et de mélancolie que les deux couplets suivans :

Les jeunes filles. — « Qui veut être aimé des femmes, qu'il marche avec les balles, qu'il donne sa joue à la crosse de son fusil, et il pourra crier alors : A moi, jeunes filles! »

Les jeunes gens. — « Vous faites bien de nous aimer, jeunes filles; Dieu

nous envoie la guerre, nous mourrons, et il vous restera au moins le souvenir du bonheur que vous nous aurez donné. »

Les tribus du versant sud du Djurdjura ont un type de chanson tout spécial dont le thème est invariable : c'est la guerre, la neige et l'amour, — trois grandes choses dans la vie du peuple de la montagne. Comme modèle du genre, nous citerons une pièce dûe à un illustre marabout, poète et savant de l'Oued-Sahel, Si-ben-Ali-Chérif, presque un jeune homme encore, et déjà un vieil ami de la France :

« Stamboul a arboré la bannière verte, et les nations se sont ralliées autour d'elle (1). C'est elle qui guide au combat les troupes sorties au son du tambour. Il n'y a que de mâles guerriers, c'est Abd-ul-Medjid et ses peuples. Le Russe a vu la ruine portée dans son pays; on le forcera à se soumettre.

« La neige tombe blanche sur Azrou-Alloul (2), dans une nuit assombrie par d'épais nuages. Elle courbe les rameaux des arbres et les brise en morceaux. Les fruits sont perdus sans espoir. Elle emprisonne les Arabes dans leurs *smalahs,* elle est descendue jusqu'à Redjas (3).

« Sois mon messager, je t'en conjure, ô faucon au chaperon; depuis longtemps tu remplis cet office. Si tu es mon ami de cœur, va lui redire mes chants. Pour Dieu! pose-toi sur les genoux de celle qui cause mon souci. Son nom commence par la lettre *T*... (4); va, dirige-toi vers sa demeure.

« Dis à celle qui est pure comme l'or des pendans d'oreilles, à la jeune fille aux yeux et aux sourcils noirs, dis-lui que pour elle j'ai abandonné le soin de mes affaires. J'ai la tête perdue, nuit et jour je ne peux dormir. Quand je la vois passer drapée dans ses vêtemens, comment modérer l'impatience de mes désirs?

« Elle m'a dit : O noble jeune homme, nous ne serons pas longtemps séparés. Le serment est inutile, j'ai ta promesse, ô jeune homme brun. Ma belle-mère est méchante, mon mari est fou : tous les jours, il me fait surveiller; mais, je te l'ai juré sur le livre révélé, je serai à toi, dussent-ils me couper la tête!

« Ces jours derniers, ô mes amis, je l'ai rencontrée. Comme la lune, lorsqu'elle se lève, elle projetait au loin devant elle sa lumière. Elle fait l'admiration des hommes et attire tous les regards. Parmi les Arabes du Sahara et du Tell, il n'y a pas de beauté comparable à la sienne. C'est l'argent, — source de tant d'abus, — qui a lié ma bien-aimée à ce mauvais homme!

« O toi qui sais lire dans tous les livres, si tu comprends les comparaisons, tu saisiras le sens de mes paroles. Cette enfant a été prise pour femme

(1) Cette chanson a été composée pendant la guerre d'Orient. Si-ben-Ali-Chérif écrit ses poésies, il est même capable de les traduire en français; il a été le premier pionnier de notre influence dans l'Oued-Sahel.

(2) Village des Aït-Abbès.

(3) Plaine de la Kabylie orientale où la neige tombe rarement.

(4) Tasadith, qui correspond au nom de *Félicité*.

par un ogre; ses pleurs coulent comme un torrent et flétrissent sa beauté. Seigneur, rends-lui la liberté, qu'elle puisse choisir un homme semblable à elle!

« O mon esprit, toi qui as de l'intelligence, change pour elle de rhythme, chante en langage fleuri ma colombe bien-aimée, aussi svelte que la pousse de l'oranger! Lorsqu'elle passe avec ses bandeaux flottans, mon cœur aspire à devenir l'époux de cette enfant gracieuse et charmante.

« Voici ma tête en feu qui prépare des chants de toute espèce. Monté sur ma pouliche de deux ans, je parcours le pays en tous sens pour me rassasier d'espace; mais, rentré dans ma maison, je m'y trouve étranger et seul; — il n'est plus de société qui puisse désormais me sourire! »

Voilà par quels chants le Kabyle se distrait dans ses loisirs, ou, pour mieux dire, dans son travail, car sa vie est un labeur constant. Qu'il reste au pays ou qu'il émigre, partout nous le trouvons actif et dur à la peine, et au bout d'une journée de fatigue c'est tout au plus une natte jetée sur la terre qui lui sert de lit, même dans sa maison. A personne les heures ne sont plus précieuses qu'au Kabyle, et pourtant il en consacre fièrement une partie à ses devoirs de citoyen. Nulle population n'a plus besoin d'exporter et d'échanger ses produits, et pourtant le Djurdjura sacrifia son commerce plutôt que de capituler pendant le long et rigoureux blocus dont nous l'avons enveloppé avant de le conquérir; l'hectolitre de blé se vendait alors jusqu'à 50 francs dans la montagne, l'hectolitre d'orge 30 francs, et souvent on n'y avait de la farine qu'en broyant de la paille! Ce Kabyle enfin, spéculateur, marchand, ami du gain, on le voit toujours prêt, dans la moindre question de point d'honneur, à oublier tout intérêt, à dédaigner tout profit. Que ne peut-on attendre d'un peuple en qui l'amour de l'argent n'a pas affaibli les susceptibilités de l'honneur!

Telle était avant 1857 l'organisation kabyle. Par ce tableau, que nous osons donner pour fidèle, le lecteur a dû saisir les analogies d'aptitudes, de coutumes, de caractère politique, de tendances sociales, qui rapprochent de nous la race vaillante du Djurdjura. Quel parti la conquête française a-t-elle tiré de semblables élémens? Quels progrès semblent encore opportuns et possibles pour faire du Kabyle, non pas seulement un sujet soumis, mais un exemple, un instrument même, s'il se peut, de l'action civilisatrice de la France en Algérie? Il y a là un nouvel ordre de questions qui méritent d'être traitées séparément.

N. Bibesco.

L'ÉGLISE ROMAINE

ET

LES NÉGOCIATIONS DU CONCORDAT

— 1800-1814 —

I.

LE CONCLAVE DE VENISE.

I. Mémoires de Consalvi, traduits par M. Crétineau-Joly. — II. Papiers inédits.

Je ne sais si on a prêté aux mémoires récemment publiés du cardinal Consalvi toute l'attention qu'ils méritent (1). Peut-être y aurait-il lieu de s'étonner de l'indifférence avec laquelle ont été accueillies, du moins au début, ces confidences d'un aimable et grave esprit contant avec candeur et bonne grâce les grandes choses auxquelles il lui a été donné de prendre part. J'entrevois plusieurs motifs à cette froideur du premier moment, et je les indiquerai tout à l'heure; mais la faute en revient, nous le croyons, pour une bonne part, à l'éditeur lui-même. Lorsque de nos jours des documens importans sont, à l'improviste, produits à la lumière, la première chose que leur demande la critique, c'est leur acte de

(1) La *Revue* s'est plus d'une fois déjà occupée incidemment des mémoires du cardinal Consalvi, mais ici et nulle part ailleurs encore on n'a touché au vif de la question. C'est ce qui permet de l'aborder d'une façon directe à l'auteur de cette étude, en essayant même de compléter les souvenirs du cardinal par d'autres documens, quelques-uns inédits, et qui fournissent tous les élémens d'une série historique dont cette première partie, *le Conclave de Venise,* indique le plan.

naissance. Cela même ne suffit pas : il lui faut l'assurance et la preuve qu'on les donne en toute ingénuité et bonne foi, sans arrière-pensée, entiers et purs de toute altération. Rien de moins avisé, quand on apporte son contingent au dépôt toujours grossissant des archives de l'histoire, que de faire à dessein le mystérieux et de s'envelopper de nuages volontaires. Le comble enfin de la méprise serait d'annoncer les pièces nouvelles, comme s'il s'agissait d'une machine de guerre de récente invention dont on attendrait le triomphe de son parti et la confusion de tous les autres. Par malheur, dans l'introduction mise en tête des mémoires du cardinal, on n'a pas su se garder de ces allures douteuses qui jettent tout de suite en défiance les esprits soupçonneux. Vous auriez par exemple aimé à savoir au juste d'où venaient les précieux manuscrits; on ne vous en dira rien. En revanche, l'éditeur vous apprendra volontiers comment, dans cette fatale année 1858, tandis qu'il résidait à Rome, « obsédé, dit-il, par des pressentimens funestes, » certains personnages dont vous demanderiez vainement les noms se trouvèrent tous d'accord pour reconnaître qu'afin de conjurer les périls imminens qui menaçaient la papauté, le plus pressé était de « l'initier au secret du dépôt entre leurs mains des mémoires de Consalvi et de le charger de les *mettre en œuvre.* »

L'idée de cette *mise en œuvre* des mémoires du cardinal au profit des intérêts d'une cause particulière, voilà bien d'où sont provenus les ombrages qui peut-être persistent encore; hâtons-nous d'ajouter que, pour notre compte, nous ne les croyons pas fondés. Tout porte au contraire à supposer que si, comme le prouvent quelques-unes de ses notes, le traducteur de Consalvi n'a pas toujours bien saisi, je ne dis pas le sens ou la pensée, mais la nature même de l'intérêt qui s'attache aux révélations du cardinal, jamais du moins il ne s'est, de propos délibéré, appliqué à le défigurer; la meilleure preuve m'en paraît être dans le ton d'équité et de douceur qui règne d'un bout à l'autre de ces mémoires. Chose singulière, il semble que l'on ait préparé cette publication comme on monte un coup de parti; en réalité, il se trouve que c'est une œuvre parfaitement modérée, consciencieuse et impartiale. L'auteur nous raconte tout uniment les choses comme elles se sont passées. Il ne se surfait point lui-même et ne surfait personne. Il dit le bien et le mal, le fort et le faible de chacun. Aucune opinion extrême n'a le droit d'aller chercher dans son récit une occasion de complet triomphe sur l'opinion rivale; je dirai plus, il n'en est point qui n'ait dû, à cette lecture, se sentir contrariée et comme atteinte par quelque côté : de là le silence calculé de quelques-uns des organes de la publicité, en sorte que la valeur propre et le mérite particuliers

des mémoires de Consalvi ont nui peut-être au succès du livre presque à l'égal des maladresses de l'éditeur.

Ah! si le cardinal Consalvi, nous rendant compte avec un lyrisme enthousiaste des pieuses délibérations du conclave, nous avait uniquement montré les cardinaux enfermés dans le monastère de Saint-George miraculeusement conduits à choisir du premier coup le chef prédestiné de l'église, il aurait trouvé des plumes toutes taillées pour célébrer avec lui l'inspiration visible du tout-puissant protecteur de la papauté. Par malheur, au contraire, il résulte des mémoires de Consalvi que, si les membres du sacré-collége ont fini par préférer le plus digne, celui-là même que le vrai Christ de l'Évangile aurait désigné entre tous, ils n'en ont pas moins été en proie, pendant trois mois entiers, à toute sorte de troubles, de perplexités, de passions. Et l'habileté du pieux narrateur consiste surtout à nous bien faire saisir comment les respectables auteurs de cette heureuse élection y furent en fin de compte amenés, laissant de côté les mots trop mal sonnans, par des ambages et des biais dont l'habileté n'avait à coup sûr rien que de parfaitement terrestre : qu'à cela ne tienne! Dans un autre camp, n'est-on point tout disposé à relever les faiblesses des princes de l'église? D'accord; mais voyez l'embarras! Du récit de Consalvi, il ressort aussi que ces cardinaux, la plupart vieux et infirmes, tous ruinés, accueillis à Venise en fugitifs et placés sous la main de l'Autriche victorieuse, n'en ont pas moins résisté à toutes ses sollicitations et à toutes ses menaces. Rendre justice à des adversaires, même dans le passé, quelle duperie! Aussi s'en gardera-t-on bien.

Pareils motifs de se taire en ce qui regarde le concordat. Supposez le négociateur du concordat principalement appliqué, dans le récit qu'il nous en fait, à se ménager à lui-même et à sa cour un rôle toujours prépondérant, imperturbable et magnifique! Doutez-vous que nombre de voix se fussent élevées pour ce triomphe sublime de la sagesse chrétienne sur l'esprit troublé du siècle? Que si au contraire le premier consul aux prises avec le représentant de l'église romaine apparaissait dans la nouvelle relation constamment maître de lui-même, équitable, modéré, ennemi des violens éclats aussi bien que des misérables supercheries, n'est-il pas également à parier que d'autres se seraient rencontrés pour proposer à l'admiration universelle ce type idéal de sage accompli et de héros parfait dont, malgré les données de l'histoire, et quoiqu'il s'y prêtât si mal, on est convenu d'affubler le glorieux chef de la dynastie impériale? Les mémoires du cardinal Consalvi n'autorisent aucune de ces transformations de fantaisie si chères aux partis, et c'est là, nous le répétons, ce qui leur a peut-être causé quelque tort. Non-seulement

Consalvi apprécie les gens simplement, sans magnifier même les hommes supérieurs; mais, pour son propre compte, il a garde de se poser en triomphateur. Loin de là, il nous initie sans fausse honte à ses faiblesses, à ses perplexités, à ses tremblemens, à toutes ses épouvantes d'Italien, lorsqu'il est mis tout à coup face à face du terrible grand homme qu'il redoute à la fois et qu'il aime. Victime, il ne prétend pas l'avoir été; dupe, il ne le fut jamais de Napoléon ni de personne. Les grandes scènes jouées devant lui l'ont d'abord surpris et comme effarouché. Il s'y fait vite, au point de ne s'en plus troubler et même d'en tirer profit. C'est plaisir, — un plaisir d'art, sérieux toutefois, — lorsque Consalvi arrive à Paris, de voir le premier consul employant au début l'intimidation, la contrainte et toute sorte de ruses, battu successivement dans toutes ses voies, moins irrité toutefois qu'étonné de ses défaites, à la fin presque calmé, et doucement amené, moitié séduisant, moitié séduit, à s'entendre avec un adversaire qui l'a si complétement deviné, et qui possède le don de se défendre si bien. Les scènes de ce genre abondent dans les mémoires du cardinal, et son mérite est de les rendre en toute vérité.

La vérité détaillée, familière, animée et vivante, la vérité non-seulement sur les grandes choses, mais sur les moyennes aussi et sur les petites, la vérité sur les personnes, non pas seulement sur l'ensemble de leurs actes et de leurs caractères, mais sur leurs procédés et leurs allures, n'est-ce point là ce que les esprits réfléchis doivent avant tout rechercher dans l'étude des temps passés? Si la vie des peuples n'est, comme celle des individus, qu'un long enseignement, à quelle école, nous autres simples mortels, pourrons-nous apprendre mieux à nous défier des faciles entraînemens et des piéges de toute espèce tendus à notre crédulité, sinon à celle de ces bienfaisans révélateurs qui nous apprennent sans déguisement, sans emphase, comment se sont réellement traitées entre les plus grands personnages les plus grandes affaires de ce bas monde? « Il y a, dit quelque part un éminent critique, il y a une sorte d'histoire qui se fonde sur les pièces mêmes et les instrumens d'état, les papiers diplomatiques, les correspondances des ambassadeurs;... puis il y a une histoire d'une tout autre physionomie, l'histoire morale écrite par des acteurs et des témoins. » A mon sens, cette dernière est la meilleure, je veux dire au moins la plus instructive, la plus profitable, la seule qui serve à dessiller les yeux, à ouvrir les intelligences, à combattre les funestes engouemens, à éviter les désagréables mystifications. Ce qui nous importe, c'est de connaître les gens *par la levée du rideau qui les couvre,* suivant l'heureuse expression de Saint-Simon. « Nous devons nous instruire

pour ne pas être des hébétés, des stupides, des dupes continuelles,... et la grande étude est de ne s'y pas méprendre au milieu d'un monde la plupart si soigneusement masqué. » On a encore porté des masques depuis Saint-Simon, et de nos jours la mode n'en est peut-être pas entièrement passée. Faisons donc bon accueil à ceux qui nous aident à découvrir les vrais visages. Nous touchons d'ailleurs, si je ne me trompe, au moment où la grande épopée du consulat et de l'empire vient se placer naturellement et comme d'elle-même à son véritable point de vue. Cette histoire n'est pas à refaire, elle a été écrite en traits ineffaçables. Peut-être pourrait-on seulement la compléter en la considérant sous un autre jour et par de nouveaux aspects. Il s'agirait d'abandonner ce qu'on appelle la grande méthode, celle qui consiste à s'attacher aux effets d'ensemble. On se prendrait de préférence aux détails caractéristiques, et, pénétrant jusqu'à l'arrière-scène, passant derrière toutes les décorations extérieures, on introduirait le lecteur jusque dans l'intérieur des coulisses. Les mémoires du comte Mélito et la correspondance du roi Joseph serviront merveilleusement ceux qui entreprendront un jour pareille tâche; mais le cardinal Consalvi leur sera aussi de grand secours, car personne n'a plus que lui horreur de l'apprêté et du convenu. Ce n'est pas lui qui se maintient de parti-pris dans les régions officielles, son bonheur est d'en sortir continuellement; il le fait toujours avec justesse et convenance. Ses anecdotes ne sont pas des hors-d'œuvre, elles nous font au contraire entrer plus avant dans le fond même des choses qu'il nous raconte. Oserais-je enfin ajouter que la publication de ces mémoires n'est pas dénuée d'un véritable à-propos?

Certes ce n'est point dans le passé qu'il faut aller chercher la clé de l'avenir. Les événemens se succèdent d'après certaines règles plutôt qu'ils ne se reproduisent. Lorsqu'on serait le plus tenté de les trouver à peu près pareils, on découvre encore entre eux beaucoup plus de diversité que de ressemblance. Il serait puéril cependant de dédaigner les utiles leçons qui résultent du rapprochement des faits. Dans le recommencement perpétuel des choses humaines, rien de parfaitement identique, rien non plus d'absolument nouveau : l'esprit politique, n'est-ce pas, à vrai dire, la faculté heureuse de prévoir à peu près ce qui sortira d'une situation donnée? A quoi tient l'habileté des plus avisés, sinon à soupçonner entre le passé et le présent certaines analogies lointaines et vagues qui échappent au vulgaire et dont ils savent tirer parti? Jetons les yeux autour de nous. Si un conclave s'ouvrait à Rome, — ce qu'à Dieu ne plaise! — avant le 15 septembre 1866, ou plus tard après l'évacuation des troupes françaises, qu'arriverait-il?

Loin de moi la pensée de comparer la position actuelle du sacré-collége vis-à-vis de l'empereur Napoléon III ou du roi Victor-Emmanuel à celle des cardinaux qui s'étaient rassemblés dans les états vénitiens sous la protection du chef de l'empire d'Allemagne! On aperçoit d'abord les différences; elles sautent aux yeux. Cependant, à parler de bonne foi, je ne conseillerais pas au gouvernement français, dont les soldats monteraient la garde aux portes du Quirinal, non plus qu'au gouvernement italien, dont les sentinelles, en toute hypothèse, n'en seraient pas bien loin placées, de perdre entièrement le souvenir de ce qui s'est passé à Venise, en 1800, dans le monastère de Saint-George. Reportant mes regards en France et sur nos propres affaires, je suis à mille lieues de m'imaginer que le concordat ait fait son temps, quoique, à vrai dire, il soit un peu usé à la suite de tant de frottemens survenus entre l'église et l'état. Je ne crois pas davantage qu'on soit à la veille d'y retoucher, encore moins en disposition de s'en affranchir soit à Rome, soit à Paris. Toute la poussière soulevée présentement autour de ces questions n'empêche pas les yeux clairvoyans de discerner les dispositions véritables du gouvernement français et du clergé catholique. Leurs dissentimens sont, nous le croyons, beaucoup plus apparens que réels et beaucoup plus bruyans que sérieux. Il en existait de bien autres et de plus menaçans entre le saint-siége et le premier consul au moment même où le cardinal Consalvi signait le traité solennel qui avait pour but de réconcilier la papauté avec la France moderne. Dans les années qui suivirent, le désaccord, tacite il est vrai, déguisé avec soin, habilement caché à tous les regards, s'agrandit démesurément, et porta sur des points qui touchaient aux matières de foi les plus graves. Si la publicité avait été alors ce qu'elle est de nos jours, si les guerres terribles des dernières années de l'empire n'avaient absorbé l'anxieuse attention de toutes les classes de la société, nul doute que la rupture n'eût éclaté. Peu s'en est fallu que nos pères n'aient vu se produire avant la restauration, dans le domaine sacré de la conscience, un de ces troubles poignans dont l'effroyable épreuve, entrevue seulement de nos jours par de trop vives imaginations, sera, je l'espère, épargnée à la présente génération.

D'où provint cependant la funeste division entre deux pouvoirs si intéressés à s'entendre? On ne saurait la mettre au compte de Pie VII, si porté par goût vers l'empereur, si empressé à lui donner des preuves répétées de son attachement, de sa résignation et de sa complaisance; il ne serait pas moins injuste de l'imputer aux évêques de cette époque, si éloignés de professer les doctrines ultramontaines, redevenues aujourd'hui à la mode, si avides au con-

traire de repos après tant d'agitations, si pleins de respect et de docilité, peut-être exagérée, envers un pouvoir dont ils avaient tout à espérer et tout à craindre. Ce furent, pourquoi le dissimuler? les hauteurs intraitables et les brusqueries méprisantes de l'empereur qui amenèrent le conflit, et l'envenimèrent bientôt jusqu'à la plus violente irritation; mais cette ignorance volontaire ou affectée des procédés qu'il convient de prendre quand on traite avec une puissance dont la force est toute morale n'était pas nouvelle chez lui : il en avait fait parade en 1801. Le germe des fautes irréparables commises en 1810 et dans les années qui suivirent se découvre déjà, quoique à un plus faible degré, mais se découvre toutefois dans les façons d'agir du négociateur du concordat. Pareils excès, qu'expliquaient alors sans les absoudre les habitudes contractées au milieu des camps pendant la période révolutionnaire, ne sont plus à redouter de personne aujourd'hui, grâce à la douceur croissante de nos mœurs. Cependant, comme le propre des redoutables et délicates questions qui s'agitent entre l'église et l'état est de s'enchaîner les unes aux autres par un lien fatal et de s'aigrir par la durée même de la discussion, nous pensons que, de ce côté encore, il y a des écueils à éviter, des précédens dont il faut se garder. Les dangers dont nous parlons ne sont nulle part mieux signalés que dans les mémoires du cardinal Consalvi. C'est pourquoi nous n'entreprenons peut-être pas une tâche tout à fait inutile en essayant de raconter, grâce à son aide et avec le secours de quelques autres acteurs et témoins de cette même époque, d'abord les scènes intérieures du conclave tenu à Venise en 1800, — puis les épisodes qui accompagnèrent ou qui suivirent les négociations du concordat.

I.

Au moment de la mort de Pie VI à Valence (fin d'août 1799), l'Italie était de nouveau perdue pour la France. Les Autrichiens, conduits par Mélas, les Russes, commandés par Souvarov, nous avaient successivement repoussés des bords de l'Adige jusque sur les Apennins. Macdonald, accouru de Naples pour se joindre à Moreau dans les plaines de Plaisance, avait été battu sur la Trebbia. Joubert avait été défait et tué à la sanglante journée de Novi. De toutes les brillantes conquêtes du général Bonaparte, parti pour l'expédition d'Égypte, il ne nous restait plus que Gênes, bloquée en ce moment par le général en chef des troupes autrichiennes. Rien n'aurait donc, à la rigueur, empêché le sacré-collége de se réunir à Rome, évacuée par nos soldats; mais le cardinal-doyen habitait alors la Vénétie, où résidaient également le plus grand

nombre des cardinaux. L'empereur d'Allemagne offrait le monastère des bénédictins, dans la petite île de Saint-George à Venise, pour recevoir le sacré-collége. Plus que toute autre, la ville paisible des lagunes parut en ces temps agités un lieu sûr et convenable. Aussitôt que les membres de l'auguste assemblée furent réunis en nombre suffisant, ils choisirent pour secrétaire du conclave le prélat Hercule Consalvi. C'est lui qui fut chargé, en cette qualité, des communications à faire aux souverains étrangers. Le 30 novembre 1799, après avoir assisté, suivant l'usage, à la messe du Saint-Esprit, trente-quatre cardinaux entrèrent processionnellement dans le conclave, où ils devaient rester enfermés jusqu'à l'élection du nouveau pape. Les opérations du sacré-collége et les négociations relatives au choix à faire furent toutefois ajournées jusqu'à l'arrivée d'un personnage attendu avec grande impatience, le cardinal Herzan. Une telle marque d'égards était bien due à l'ambassadeur de l'empereur François, car ce monarque possédait non-seulement les trois légations, mais tout le reste des états pontificaux jusqu'aux portes de Rome, tandis que la capitale même du saint-siége et les contrées avoisinant Terracine étaient, depuis la retraite des Français, occupées par les Napolitains.

Le conclave était présidé par le doyen du sacré-collége, le cardinal Albani, vieillard aimable et lettré, dont l'influence ne paraît pas d'ailleurs avoir été jamais bien grande sur ses collègues. Le cardinal Braschi, neveu du défunt pape, aurait pu aspirer à devenir, à son défaut, le chef des créatures de son oncle, qui formaient la majorité des membres du sacré-collége; mais il était loin d'y prétendre. Sa probité, la droiture de son caractère, et peut-être, ajoute Consalvi, un certain manque de capacité, l'empêchèrent de le désirer. Quoi qu'il en soit, les premiers jours ne virent point se former aucune de ces factions qui plus tard devaient diviser les esprits. Chaque cardinal, agissant par lui-même, suivant sa conscience, son inclination et son jugement, ne songea d'abord qu'à choisir le plus digne, et ce fut ainsi que sans aucune sorte de préparation ou de manéges secrets, par la seule union des sentimens, dix-huit voix se portèrent sur la personne du cardinal Bellisomi. Comme il s'agissait d'un homme estimé, qui n'avait point d'ennemis, personne ne douta dans le sacré-collége que les trois quarts des voix, chiffre nécessaire pour la nomination d'un pape, ne lui fussent très prochainement acquis. On parlait même d'acclamer Bellisomi; le conclave, à peine ouvert, semblait donc déjà toucher à sa fin, lorsque éclata tout à coup l'incident le plus inattendu.

Bellisomi était né à Pavie et par conséquent sujet de l'empereur. Cette circonstance en d'autres temps lui aurait nui, car les cardi-

naux romains, toujours les plus nombreux dans les conclaves, évitent de choisir des candidats étrangers. Cette fois elle avait au contraire déterminé les votes de ceux qui sentaient la nécessité de complaire à l'Autriche; mais l'Autriche n'était pas pour se contenter de si peu. Elle avait alors de plus hautes visées. Après avoir, par le traité de Campo-Formio, pris la Vénétie à ses alliés de la veille, elle ne songeait à rien moins, à cette heure, qu'à ravir les légations au saint-siége. Aucune puissance en Europe n'avait plus qu'elle jeté feu et flamme contre l'invasion des états pontificaux par les troupes françaises; l'armistice du 23 juin 1796, signé entre Bonaparte et le saint-siége, avait excité toutes ses colères. C'était un moine allemand parti de Trente qui était venu organiser dans la Romagne l'armée dite « catholique et papale. » Des militaires autrichiens s'étaient mis ouvertement à la tête des bandes populaires qui s'étaient insurgées pour arracher ces provinces aux Français. Le traité conclu plus tard à Tolentino, entre le chef des armées françaises et le cardinal Mattei, avait été l'objet de ses plus vives réclamations. Maintenant que, par suite des événemens de la guerre, le gouvernement de l'empereur se trouvait, à son tour, en possession des territoires cédés à la république française, de plus mûres réflexions l'avaient amené à changer d'avis sur la valeur de cette convention. La fortune des armes ayant rendu cette cour héritière des droits des Français, rien ne lui semblait plus naturel et plus légitime que de s'approprier des territoires si bien à sa convenance. La combinaison inventée par le ministre de l'empereur François, M. de Thugut, était des plus ingénieuses. Pour faire accepter les réclamations de l'Autriche, il ne s'agissait que de mettre simplement sur le trône pontifical le signataire même du traité de Tolentino. Son ambassadeur, le cardinal Herzan, avait donc pour instructions de favoriser l'élection du cardinal Mattei, en tâchant d'écarter tous les autres. Jusqu'à quel point le cabinet autrichien était-il assuré de la condescendance de son protégé? — On allait jusqu'à prétendre, lisons-nous dans les mémoires de Consalvi, que la cour de Vienne s'était assurée des favorables dispositions de ce cardinal avant son entrée au conclave... Je n'ai pas des preuves proportionnées à l'importance du soupçon... Toutefois l'éminente piété du cardinal lui fait croire que ces bruits étaient faux; tout au plus furent-ils occasionnés par une parole peu réfléchie de Mattei, que de plus vives lumières ou de plus mûres inspirations l'auraient empêché de tenir en cas d'élection. — Ce que par charité sans doute Consalvi ne rappelle point, ce que chacun savait dans le sacré-collége et rappelait alors volontiers dans l'intimité des conversations particulières, c'était le manque de dignité dont le cardinal Mattei avait fait preuve

pendant la durée des négociations de Tolentino. Son collègue en cette épineuse circonstance, le duc Braschi, neveu du défunt pape, était là pour raconter, au besoin, comment il avait vu à Tolentino ce prince de l'église se jeter à genoux pour implorer la protection du second plénipotentiaire français, M. Cacault (1).

La mission du cardinal Herzan était embarrassante; il ne s'y épargna point. Allant trouver en toute hâte et avec grande inquiétude le doyen du sacré-collége, le cardinal Albani, il lui représenta, dans un discours fort étudié, combien il était nécessaire aux intérêts du saint-siége que le nouveau pape fût agréable à l'empereur, qui possédait presque tout l'état de l'église, et dont il importait tant de s'assurer la bienveillance. La personne du cardinal Bellisomi, bien qu'ornée de toutes les qualités, n'était pas, croyait-il, celle qui serait, de préférence à toute autre, acceptée par sa majesté impériale. Herzan ajouta que, de source certaine, il savait combien le choix du cardinal Mattei serait bien plus volontiers agréé à Vienne. Il fallait donc que son éminence le doyen du sacré-collége usât de tout son crédit sur l'esprit des cardinaux pour qu'ils unissent leurs forces aux siennes, afin de faire réussir l'élection de Mattei au lieu de celle de Bellisomi ou de tout autre. Albani étonné s'empressa de répondre que l'élection de Bellisomi, amenée sans aucun artifice, sans l'ombre d'intrigue, était maintenant si avancée par le nombre de voix recueillies et le concours surprenant de tant de volontés, qu'il n'était plus possible de la contrecarrer. Il y fallait d'autant moins penser qu'il semblait résulter des propres paroles du cardinal Herzan que le choix de Bellisomi ne pourrait être odieux à sa majesté impériale, mais seulement qu'un autre lui serait plus agréable. Herzan ne se rendant point et reproduisant toujours les mêmes insistances, le doyen du sacré-collége prit le parti de le serrer de plus près et de lui demander si, dans le secret de la cour, on avait formellement prononcé l'*exclusive* à l'égard

(1) Disons, pour expliquer les terreurs peut-être un peu exagérées du cardinal Mattei à Tolentino, qu'il avait précédemment fait connaissance avec le jeune vainqueur de l'Italie d'une façon propre à jeter quelque trouble dans son esprit. Ce cardinal, archevêque titulaire de Ferrare, voyant en 1796 les Français évacuer sa ville après l'armistice de Bologne et sachant que les Autrichiens montraient la prétention de tenir garnison dans la citadelle, y avait introduit les troupes du pape. Bonaparte, à cette nouvelle, était entré en fureur; il avait mandé Mattei à son quartier-général de Brescia. « Savez-vous bien, monsieur, s'était-il écrié en l'abordant, que je pourrais vous faire fusiller? — Vous en êtes le maître, avait répondu le cardinal; je ne demande qu'un quart d'heure pour me préparer. — Il n'est pas question de cela, avait repris Bonaparte; comme vous êtes animé!... » La menace n'avait pas été bien sérieuse sans doute; cependant l'émotion était naturelle, et l'on comprend que la vue du général Bonaparte troublât encore à peu de temps de distance le pauvre cardinal.

de Bellisomi. Dans ce cas, l'usage, la considération de la paix de l'église, les égards dus à l'empereur feraient songer à quelque autre élection; mais, s'il n'y avait pas d'exclusion formelle, Bellisomi ne pouvait manquer d'être pape le lendemain, car déjà un nombre plus que suffisant de cardinaux étaient décidés à lui donner leurs voix. Ainsi acculé au pied du mur et obligé de convenir qu'il n'avait pas l'exclusive de sa cour contre Bellisomi, Herzan chercha à gagner du temps. « En sa qualité de cardinal profondément attaché au saint-siége, il croyait, dit-il, devoir au moins conseiller, supplier même, s'il le fallait, ses collègues de différer l'élection pendant onze ou douze jours. » Il n'en fallait pas davantage au courrier qu'il allait expédier pour aller et revenir de Vienne. Pareille déférence était bien due au souverain dans les états duquel siégeait le conclave, qui en fournissait le local et en payait tous les frais. Peut-être cette démarche suffirait-elle pour calmer le déplaisir qu'aurait sa majesté d'apprendre la répugnance du sacré-collége à se conformer à sa volonté. En somme, les cardinaux ne sacrifiaient rien ou très peu de chose par un si bref délai. Il en résulterait au contraire un notable bénéfice par suite de la bienveillance qu'en retour de ce bon procédé sa majesté témoignerait au nouveau pontife et aux intérêts du saint-siége. Albani hésitait. Il était à craindre, disait-il, que pendant ces jours d'attente, soit naturellement, soit par intrigue, un parti ne se formât dans le conclave qui tendrait à faire avorter une élection si admirablement préparée. Herzan lui répondit en s'engageant verbalement à ne point former une pareille opposition. Si d'autres complotaient, il ne les imiterait point. Les cardinaux considérés comme les plus attachés à sa cour suivraient son exemple. Il alla même jusqu'à dire qu'au besoin ils joindraient tous leurs votes aux dix-huit voix de Bellisomi. Sur cette assurance formelle, le délai fut accordé, et le courrier partit pour Vienne. Est-il besoin d'ajouter que du même coup l'élection de Bellisomi était à tout jamais compromise?

Tout le monde dans le sacré-collége savait là-dessus à quoi s'en tenir, et le prélat secrétaire du conclave était plus indigné que personne. « Jamais, dit-il, on n'avait vu permettre à un ambassadeur d'expédier un courrier pour interroger le bon plaisir de son gouvernement, le prévenir et lui laisser le temps et les moyens de faire savoir au candidat proposé qu'il lui devait le pontificat. » — « Les cardinaux, continue Consalvi, remarquèrent aussi que, de toutes les cours, la cour impériale était celle avec laquelle on aurait dû se garder le plus de tenir une telle conduite. Plus tard, dans la suite des temps, quand le souvenir des circonstances particulières qui avaient motivé cette complaisance impolitique serait

entièrement effacé, on devait craindre d'avoir fourni des prétextes pour faire revivre l'ancien abus de solliciter la permission de César avant d'installer le nouveau pape. Il y avait aussi à se préoccuper d'un péril plus grand et presque certain. Ce délai si malheureusement accordé pouvait donner lieu à des changemens parmi les électeurs eux-mêmes, soit naturellement à cause de la mobilité de l'intelligence humaine, soit subrepticement par les tentatives de ceux qui ne voulaient pas de Bellisomi pour pape. Souvent on avait vu de ces reviremens par des délais moins courts... » A peine en effet le courrier autrichien eut-il quitté Venise qu'Herzan s'empressa de profiter de cet intervalle pour former une faction qui rendît l'élection de Bellisomi impossible en empêchant le nombre de ses adhérens d'augmenter. A lui tout seul, l'ambassadeur autrichien aurait peut-être manqué des talens et de la sagacité nécessaires pour réussir dans une si difficile entreprise; « mais le hasard (nous continuons à citer Consalvi), qui gouverne toutes les choses humaines, ou, pour mieux dire, la Providence, qui, par ses vues secrètes, dispose des événemens selon ses desseins, permit que d'autres, plus habiles et plus madrés que Herzan, fissent ce qu'il n'aurait jamais pu ou su accomplir. »

C'est en ces termes que le prélat secrétaire du sacré-collége introduit sur la scène un personnage considérable, qui ne laissa pas de jouer, depuis ce moment jusqu'à la fin du conclave, un rôle tout à fait singulier. C'était, quoiqu'il ne soit pas nommé dans les mémoires de Consalvi, un certain cardinal Antonelli. Sa haute probité, paraît-il, était incontestable, aussi bien que son grand mérite. Il était estimé de tous, mais personne ne l'aimait à cause de la dureté de son caractère. Un autre défaut gâtait tous ses avantages : c'était le besoin de persuader que tous les événemens importans étaient son œuvre. En un mot il ambitionnait de dominer partout. Ce cardinal savait très bien qu'il ne pouvait se flatter de devenir souverain pontife, mais il avait décidé que lui, et pas un autre, ferait le pape, et que l'élu ne devrait qu'à lui seul la tiare et le trône. Pour un homme d'un tel caractère, il était facile de prendre la conduite de la faction que le cardinal Herzan était incapable de diriger. Par ses discours, auxquels son crédit personnel ajoutait un grand poids, par le secours de l'ambassadeur autrichien, avec lequel il s'était subitement lié, il réussit assez vite à former un parti d'opposition suffisant pour atteindre le but désiré. L'usage des conclaves veut que les cardinaux aillent chaque jour aux voix pour la nomination du pape. Ils doivent jeter dans une boîte scellée des bulletins de vote qui sont ensuite brûlés aussitôt que dépouillés. A dater du moment où le cardinal Antonelli eut organisé ses parti-

sans, les scrutins prirent une physionomie parfaitement uniforme. Les voix opposées à Bellisomi, qui s'étaient jusqu'alors réparties comme au hasard entre divers cardinaux, se réunirent à peu près toutes sur Mattei. Jamais il n'eut moins de dix voix. Le nombre s'éleva quelquefois jusqu'à onze, douze, et même treize. Bellisomi garda ses dix-huit voix, qui montèrent jusqu'à vingt et une et même à vingt-deux. Dans de semblables conditions, les deux camps ainsi en présence et décidés à ne pas céder, toute élection devenait impossible. Le but du cardinal Antonelli était atteint : il n'était plus nécessaire à Herzan de mettre sa cour en avant. Au doyen du sacré-collége, qui lui demandait quelles instructions il avait reçues de la chancellerie impériale, il répondit que le courrier n'était pas revenu. Sommé de tenir la parole qu'il avait donnée de favoriser Bellisomi, il prétendit qu'il n'était plus obligé à rien de semblable, puisque le petit nombre de voix dont il disposait personnellement n'assurerait pas l'élection. Ces fausses et artificieuses allégations, car il ne les qualifie pas autrement, arrachent des paroles de colère à Consalvi. « C'est ainsi, s'écrie-t-il, que, dirigé par une main plus hardie, Herzan se joua de la majorité du sacré-collége, à qui, peu de temps auparavant, il avait adressé d'humbles prières en sollicitant quelques jours de répit. C'est ainsi qu'après avoir foulé aux pieds tous les égards, on sacrifia un homme juste et innocent. Seule, la vertu dont il était doué à un si haut degré put lui faire supporter sans une ombre de plainte, sans même que la sérénité de son visage en fût altérée, la perte de cette tiare qu'il n'avait point ambitionnée, qu'aucune intrigue ne lui avait procurée, mais que lui avaient décernée dès le principe la seule estime et la seule vénération de la presque totalité des électeurs. Disons-le franchement, on la lui arracha de la tête à l'aide des cabales, car on peut affirmer avec vérité qu'il la portait déjà pendant le temps accordé pour attendre le courrier de Vienne. Tous les cardinaux se le montraient du doigt chaque fois qu'ils le rencontraient, soit à la la chapelle, soit aux scrutins, ou bien se promenant dans les corridors du monastère de Saint-George, et tous ils se disaient : «Voici le pape. »

Force était cependant d'arriver à quelque résultat. Plusieurs des cardinaux les moins engagés dans le parti de Bellisomi s'y entremirent. Il y avait, entre les deux groupes opposés, trois ou quatre membres bien connus du sacré-collége qui s'étaient fait remarquer par une neutralité absolue. Ils n'avaient publiquement adhéré à aucun des deux concurrens, ils avaient même intentionnellement perdu leurs suffrages en ne les accordant d'une manière stable à qui que ce fût. Leurs voix s'étaient portées tantôt sur un cardinal,

tantôt sur un autre. On les appelait, à cause de cette indécision calculée, les *volans* (*volanti*). C'est à eux qu'il était le plus naturel de songer d'abord. Parmi les volans, puisque c'est le nom qui leur fut donné dans le conclave, se trouvait un cardinal d'une probité parfaite, d'une science infinie et d'une vertu particulière, le barnabite Gerdil. Tant de mérites, l'avantage de n'avoir appartenu à aucune des deux factions, sa qualité de régulier, et « son âge avancé, ajoute Consalvi, qui n'ôterait pas l'espérance de lui succéder à ceux qui éprouveraient l'effet de cette faiblesse humaine, » lui donnaient de grandes chances; mais Gerdil était né en Piémont, pays dernièrement occupé par l'Autriche, qui avait de *grandes vues sur ce royaume*. Là était l'obstacle. Consulté par le doyen du sacré-collége, qui voulait éviter au savant barnabite le désagrément d'une inutile épreuve, Herzan répondit qu'il ne fallait point penser à ce cardinal, et que le choix en était impossible. Sans cette exclusion, Gerdil aurait été nommé. C'était le second pape que repoussait le gouvernement impérial.

A défaut de Gerdil, on essaya de mettre en avant les noms de ceux qui d'ordinaire votaient avec lui; mais ce fut sans succès. Après ces nombreuses et vaines tentatives, et pour éviter le dommage et le scandale causés par une vacance trop prolongée du saint-siége au milieu de circonstances aussi critiques, il ne restait plus qu'à tâcher de ramener un peu d'accord entre les deux factions qui se partageaient le conclave. Les plus sages s'y employèrent, et mirent en avant une assez adroite combinaison. Il fut convenu que chacun des deux partis désignerait dans son propre sein trois de ses membres, ceux qu'il jugerait les plus acceptables pour le camp opposé. C'étaient six cardinaux sur les noms desquels on devait essayer les chances du scrutin. L'épreuve ne leur fut pas plus heureuse : on était ainsi arrivé à la fin de février. Le sacré-collége siégeait depuis trois mois, et, grâce à l'obstination des partis, il n'était pas plus avancé qu'au premier jour. L'esprit de faction gagnait insensiblement tous les cœurs, et le bruit des murmures publics, perçant à travers les murailles du conclave, commençait à se faire entendre jusqu'aux oreilles des cardinaux. C'est alors, dit Consalvi, qu'il arriva ce dont parle le Saint-Esprit dans les divines Écritures et ce que confirme l'expérience quotidienne des affaires de ce monde : *vexatio dat intellectum*.

Mais, afin de mieux comprendre ce qui va se passer au sein du conclave, il devient nécessaire que nous en sortions pour un instant; il faut, si nous voulons rester dans la vérité, il faut, dis-je, que nous fassions leur place dans ce récit à de grands événemens qui étaient alors en train de s'accomplir loin de Venise et sur un tout

autre théâtre. Malgré le silence gardé par Consalvi, ces événemens n'ont pas manqué d'agir, plus qu'il ne lui plaît peut-être d'en convenir, sur les déterminations ultérieures du sacré-collége.

II.

Le 8 octobre 1799, six semaines environ après la mort de Pie VI, Bonaparte, échappé aux croisières anglaises, était rentré en France. Tous les regards, non pas seulement de ses concitoyens, mais de l'Europe entière, de l'Italie surtout, s'étaient aussitôt portés vers le vainqueur de Lodi et le négociateur de la paix de Campo-Formio. La journée du 18 brumaire (9 novembre) avait presque coïncidé avec l'ouverture du conclave. A Venise comme partout, et dans le sein du conclave autant qu'ailleurs, malgré la clôture, on avait commenté avec le plus vif intérêt les premiers actes de celui que les Italiens appelaient *il gran console*. Plusieurs des membres du sacré-collége l'avaient connu; ils pouvaient témoigner à leurs collègues combien, dans les matières qui regardaient la religion, et surtout dans sa façon de traiter les gens d'église, l'homme maintenant placé à la tête du gouvernement français avait toujours affecté des allures différentes de celles de ses compagnons d'armes, les généraux révolutionnaires de l'ancienne armée d'Italie (1). Ce qu'on

(1) Il ne faudrait pas juger tout à fait de la conduite et de l'attitude du général Bonaparte en Italie vis-à-vis de la religion catholique et de ses prêtres par le ton de sa correspondance avec le directoire. Il parlait à Barras et à ses collègues le langage qu'il savait leur convenir. Sur place, il se comportait un peu différemment. Tandis que dans ses dépêches expédiées à Paris il affectait de considérer l'établissement pontifical comme une vieille machine détraquée et tombée dans le mépris des populations, il témoignait dans ses proclamations de grands ménagemens pour les sentimens religieux des habitans de ces contrées. « L'armée française, fidèle aux maximes qu'elle professe, s'écrie-t-il en entrant dans les légations, protégera toujours la religion et le peuple. » Les actes répondaient aux paroles. A Macerata, il rétablissait les cérémonies du culte catholique. Sans se beaucoup soucier de ce qu'en penseraient les clubs révolutionnaires de Paris, il donnait les ordres les plus formels pour qu'on cessât de molester les prêtres français réfractaires qui se trouvaient dans les états du pape. Il s'en servait même pour se concilier l'esprit des populations. Pendant les conférences de Campo-Formio et de son quartier-général de Milan, tandis qu'il demandait des instructions à Paris sur ce qu'il devrait faire si le pape venait à mourir, au moment même où il roulait dans sa tête plus d'un projet qui avait pour point de départ la ruine définitive de ce qui restait du domaine temporel du pape, le général en chef des armées françaises faisait en même temps parvenir à Rome des protestations de dévouement au saint-père. Dans ses conversations avec les gens d'église, il disait que des temps pourraient arriver où la république française deviendrait la meilleure amie du souverain pontife. Dans une note qu'il écrivait pour être remise par son frère Joseph, envoyé de la république, au secrétaire d'état de sa sainteté, il parlait du pape comme du « chef des fidèles » et du « centre commun de la foi. » Il témoignait de son admiration pour la théologie simple et pure de l'Évangile, pour la sagesse de sa politique. On voit poindre dans ces pre-

apprenait des nouvelles de Paris autorisait les espérances. Le court message par lequel, en présentant la nouvelle constitution, le premier consul avait déclaré *la révolution finie,* la publicité donnée aux lettres qu'il avait adressées au roi d'Angleterre et à l'empereur d'Allemagne pour les convier à faire la paix, le ton de ses proclamations au peuple français, tout semblait annoncer qu'une ère nouvelle allait s'ouvrir (1). Elle s'ouvrait en effet sous des auspices propres à encourager l'attente des membres du sacré-collége. Non-seulement une direction plus humaine était donnée à la guerre civile dans les départemens de l'ouest, mais des lois injustes, qui avaient, dans ces malheureuses contrées, violé la sécurité des citoyens et la liberté des cultes, étaient rapportées. L'usage des églises était rendu aux catholiques. Ils pouvaient y assister, le dimanche, au service religieux. Les prêtres étaient désormais dispensés de prêter un autre serment que celui de fidélité à la constitution. Le général qui commandait en Vendée recevait l'ordre tout nouveau de se concilier les curés. Les ecclésiastiques détenus en grand nombre à l'île de Ré avaient été rendus sans conditions à la liberté (2). C'étaient là des mesures qui ne pouvaient manquer d'être bien venues des grands dignitaires de l'église catholique. Les plus politiques comprenaient que, si la guerre devait être reprise, l'Autriche allait derechef en porter tout le poids. Aucun d'eux ne soupçonnait de quel côté les premiers coups seraient frappés, nul ne s'attendait aux prodiges qui devaient signaler l'ouverture de la prochaine campagne; mais tous prévoyaient que les armées françaises, de nouveau conduites par le brillant capitaine tant de fois vainqueur des armées impériales, ne pouvaient manquer de remettre en question la prépondérance de l'Autriche en Italie. Un homme principalement entre tous les cardinaux réunis dans la petite église de Saint-George avait les yeux ouverts sur la condition présente de la France et sur l'avenir de l'Europe. Son nom avait été naguère dans toutes les bouches; souvent, au début de la révolu-

mières communications avec Rome, communications secrètes, et probablement ignorées du directoire, comme un avant-goût des dispositions qui ont plus tard amené le concordat. — Voyez la *Correspondance de Napoléon Ier,* 1er février 1797, — 15 février 1797, — septembre 1797.

(1) Présentation de la constitution (15 décembre 1799), — lettre au roi d'Angleterre (25 décembre), — lettre à l'empereur d'Allemagne (25 décembre), — proclamation au peuple français (25 décembre). — *Correspondance de Napoléon Ier,* t. VI.

(2) Arrêtés du 28 décembre 1799, — proclamation aux habitans des départemens de l'ouest (28 décembre 1799), — lettre au général Berthier, ministre de la guerre (29 décembre 1799), — lettre au général Hédouville, commandant en chef de l'armée d'Angleterre (29 décembre 1799), — arrêté pour rendre la liberté aux prêtres des départemens du Doubs, de la Haute-Saône et du Jura détenus à l'île de Ré (30 décembre 1799). — *Ibidem.*

tion française, les membres de la droite s'étaient plu dans l'assemblée constituante à l'opposer à Mirabeau; puis le silence, un grand silence, difficile peut-être à supporter, s'était de nouveau fait autour de lui : nous voulons parler du cardinal Maury.

Maury, depuis sa sortie de France, avait parcouru à peu près toute l'Europe. Il avait été accueilli avec acclamations au camp des émigrés et reçu avec beaucoup d'égards dans la plupart des cours d'Allemagne. Son entrée à Rome avait été un véritable triomphe. Pie VI l'avait admis dans son intimité et promu à la nonciature de Francfort. Peu de temps après, il le créait titulaire des évêchés réunis de Corneto et de Montefiascone. Son élévation au cardinalat avait couronné tant de faveurs. A la suite d'un voyage qu'il avait poussé jusqu'à Mittau et Saint-Pétersbourg, il avait été nommé par Louis XVIII son ambassadeur près le saint-siége. Ce dernier titre le désignait particulièrement à la malveillance de la république française. Aussi, dès que les troupes de Berthier menacèrent Rome, Maury eut-il grand soin de se réfugier, d'abord à Sienne, puis à Florence. Lorsqu'il vint à Venise prendre place parmi les membres du sacré-collége, tout le monde se disait qu'un prince de l'église si répandu, si capable, si plein d'activité, ne pouvait manquer d'avoir grande part à l'élection du futur pontife. Pour mener à bien une entreprise devenue plus difficile que jamais, Maury avait de grands avantages sur la plupart de ses collègues. Étranger par sa nationalité aux divisions intestines des cardinaux italiens, il avait en toutes choses un esprit libre de préjugés et naturellement dégagé des considérations mesquines. Un ensemble de circonstances fortuites plutôt que son inclination propre l'avait jeté dans le camp de Mattei. Il n'y avait apporté ni ardeur ni animosité. En sa qualité d'ancien membre d'une assemblée délibérante, il savait mieux que personne comment s'y prendre pour traiter avec les passions des partis, et par quels biais il est possible de les conduire à se concerter pour une œuvre commune. Sa bonne fortune voulut qu'il rencontrât précisément dans le prélat secrétaire du conclave un second non moins sagace que lui, capable de l'entendre à demi-mot et disposé à le seconder de son mieux. Tout en se promenant avec Consalvi sous les portiques du monastère de Saint-George, après s'être lamenté comme chacun faisait alors sur la longueur du conclave et les embarras de l'élection, le cardinal Maury s'ouvrit à lui de tout son plan : il était fort simple. Maury était convaincu de l'impossibilité du succès pour aucun des concurrens. Les froissemens produits par une lutte si prolongée ne permettaient pas d'espérer qu'une des factions maintenant en présence cédât jamais à l'autre. Il fallait cependant de toute nécessité que le pape sortît de l'un des deux camps, car, parmi les cardinaux appelés les *volans*

depuis l'exclusion de Gerdil, le choix était devenu impossible, soit à cause de l'âge, soit par suite de circonstances personnelles. L'unique moyen de concilier les intérêts des deux partis était donc que l'un d'eux prît le nouveau pontife dans le camp même de son rival. De la sorte tout le monde serait content, — ceux du parti dans lequel on aurait choisi le pape, parce que le pontife nouveau sortirait de leurs rangs, et les autres, parce qu'ils l'auraient eux-mêmes désigné dans le camp opposé. Par une trame « si bien ourdie » (ce sont les expressions de Consalvi), Maury se flattait de sauvegarder l'amour-propre de tous les cardinaux, et de garantir l'affection commune du souverain pontife à des collègues qui auraient tous également contribué à son exaltation.

Le premier pas ainsi heureusement franchi, venait l'embarras de l'élection à faire. Maury y avait également songé. Il avait son choix tout prêt. D'après lui, le candidat ne pouvait être pris que dans le camp de Bellisomi, et tout de suite il nomma à Consalvi étonné le cardinal Chiaramonti, évêque d'Imola. Jusqu'alors on avait à peine fait attention à Chiaramonti dans le conclave; son nom n'avait jamais été prononcé comme celui d'un candidat possible, *papabile*, ainsi que disent les Italiens. Ce n'est pas que le pieux évêque d'Imola ne fût entouré de l'estime et de l'affection universelles. Personne n'était au contraire plus que lui goûté de ses collègues et considéré du public. Une grande douceur de caractère, une très aimable gaîté dans le commerce habituel de la vie, une pureté de mœurs incomparable, une grande sévérité de conduite sacerdotale jointe à la plus facile indulgence pour les autres, une sagesse constante dans la conduite des deux diocèses confiés à ses soins, une science profonde dans les études sacrées, le renom enfin d'excellent homme dont il jouissait partout, tels étaient, pour parler la langue ecclésiastique du sacré-collége, les *titres intrinsèques* qui l'auraient naturellement désigné au choix des cardinaux, si de graves empêchemens *extrinsèques* n'avaient d'autre côté rendu sa nomination à peu près impossible. A ne consulter que les traditions ordinaires du sacré-collége, cette nomination était en effet impossible. Personne ne l'ignorait à Venise, et les témoins des funérailles du défunt pape avaient exprimé à la fois leur vénération pour Chiaramonti et le sentiment profond des obstacles qui s'opposaient à son élection lorsque, se montrant les cardinaux assis à l'office et désignant Chiaramonti, ils s'étaient dit les uns aux autres : « Quel dommage que ce conclave soit celui qui va donner un successeur à Pie VI! S'il y avait un pape entre les deux, en trois jours on nommerait le nouveau, et ce serait celui-là! » Ces obstacles, qu'avec leur finesse italienne les gondoliers des lagunes devinaient si bien, Consalvi nous les détaille plus au long dans ses mémoires. Chiaramonti était de Cé-

zène comme Pie VI. — Comment nommer l'un après l'autre deux Cézenates? Bien plus, il avait été la créature la plus aimée de Pie VI. On croyait même, quoiqu'à tort, qu'il était son parent, et cette circonstance suffisait à faire craindre qu'on ne vît en le nommant se continuer le règne des Braschi. Enfin il n'avait que cinquante-huit ans, comme le pontife défunt quand il avait été élu. « On doit bien penser, dit Consalvi, qu'un règne qui avait duré près de vingt-cinq années détournait absolument de l'idée de nommer un successeur qui pouvait vivre aussi longtemps. On était habitué à voir les princes occupant le siége de Saint-Pierre changer presque tous les sept ou huit ans, et les visées de chacun empêchent d'ordinaire qu'on s'expose à la durée d'un trop long règne. Ces impossibilités extrinsèques (comme les appelle Consalvi) étaient si nombreuses et d'un tel poids qu'on peut avouer avec certitude qu'en toutes circonstances, et spécialement si le conclave se fût tenu à Rome en temps calme et ordinaire, elles auraient éloigné Chiaramonti du pontificat. »

Toutes ces objections furent présentées à Maury par son interlocuteur, charmé d'ailleurs de l'exposition d'un plan aussi heureux. Elles n'arrêtèrent en aucune façon le cardinal francais. Qui pourrait indiquer sûrement aujourd'hui la raison déterminante de la conduite de Maury? Peut-être l'ancien chef de la droite à l'assemblée nationale, destiné à être placé un jour par Napoléon à la tête du diocèse de Paris, était-il guidé dans ses préférences par des motifs dont il ne lui convenait pas d'entretenir à cœur ouvert le prélat secrétaire du sacré-collége. Toujours est-il qu'à ses yeux perspicaces le cardinal Chiaramonti ne devait pas tout à fait apparaître comme un personnage aussi effacé en politique que Consalvi se plaît à nous le dépeindre en ses mémoires. Un incident de sa carrière épiscopale avait naguère attiré sur lui l'attention du public italien. Le souvenir en était encore présent à chacun, et quoiqu'à dessein ou par oubli le prélat secrétaire du conclave ne nous en touche pas un mot, nous avons grand'peine à imaginer qu'il n'ait pas agi quelque peu sur la détermination du cardinal Maury. Lors de l'invasion des légations par les armées françaises, au mois de février 1797, Chiaramonti n'avait point quitté son diocèse, comme avait fait le cardinal Ranuzzi. Sa conduite avait été remarquée par le général Bonaparte, très mécontent de la fuite de l'évêque d'Ancône. « Celui d'Imola, qui est aussi cardinal, ne s'est pas enfui, dit-il aux gens du pays qui lui remettaient les clés d'Ancône; je ne l'ai pas vu en passant, mais il est à son poste. » Cette louange accordée par le vainqueur au cardinal Chiaramonti avait produit une assez vive impression sur l'esprit des habitans de ces contrées. L'émotion fut plus grande encore lorsqu'à la fin de cette même an-

née, à l'occasion des solennités de Noël, la petite ville d'Imola vit paraître une homélie dont le ton différait essentiellement de toutes celles que publiaient alors les évêques d'Italie. Dans cette pièce revêtue de sa signature, non-seulement Chiaramonti recommandait à ses diocésains la plus entière soumission au pouvoir établi, c'est-à-dire à la république cisalpine, reconnue depuis deux mois par le traité de Campo-Formio, mais il y professait des sentimens bien nouveaux à cette époque dans la bouche d'un prince de l'église. Il vantait la forme démocratique du gouvernement adopté par la nouvelle république, il démontrait que ses principes n'avaient rien de contraire aux enseignemens de la sainte Écriture; il parlait avec éloge d'Athènes, de Sparte, des lois de Lycurgue, de Carthage, puis enfin des vertus de son émule la république romaine : rapprochement assez singulier au moment où le trône du souverain pontife, tout près de s'écrouler, était directement menacé à Rome par les émissaires du directoire. Chose plus étrange encore, ce passage d'un style tant soit peu déclamatoire, selon l'usage de l'époque, était suivi d'une citation textuelle de la profession de foi du vicaire savoyard : « La sainteté des Évangiles parle à mon cœur, etc. » Tous ces antécédens de l'évêque d'Imola étaient évidemment connus de Maury. Il avait certes assez de sagacité pour prévoir, si la fortune devenait contraire aux Autrichiens, quel parti la cause du saint-siége et celle de la religion catholique pourraient tirer du choix d'un pontife estimé du premier consul, et dont l'esprit était si peu fermé aux idées du siècle. Si l'on songe qu'à cette époque, fatigué de son long exil, le futur archevêque de Paris méditait peut-être déjà de se réconcilier avec le gouvernement de son pays, on sera comme nous assez porté à lui supposer en cette occasion des arrière-pensées qu'il n'avait point intérêt à dévoiler tout entières au secrétaire du conclave. Quoi qu'il en soit, ce fut dans cette conversation entre Maury et Consalvi que fut définitivement arrêté le choix du nouveau pontife. En peu d'instans, les deux interlocuteurs tombèrent d'accord non-seulement sur la convenance de la nomination de Chiaramonti, mais sur la seule marche qu'il y eût à suivre pour la faire réussir.

Tout n'était pas fini cependant. Un dernier obstacle se présentait, que Consalvi fit aussitôt sentir à Maury. Il était impossible d'espérer que le chef du parti Mattei, cet important personnage dont nous avons parlé au commencement de ce récit, se prêtât jamais à un plan dont il n'aurait pas été lui-même l'inventeur. Plus l'entreprise de couronner Chiaramonti était ardue, plus elle flatterait l'amour-propre du cardinal Antonelli, car il était dans sa nature de chercher à montrer que rien ne lui était impossible, et qu'il réussissait là où les plus habiles auraient inévitablement échoué; mais

la première condition du succès était qu'il se persuadât à lui-même et qu'il pût persuader à tout le monde que l'idée de ce choix lui appartenait en propre. Pour tourner la difficulté, Consalvi offrait un expédient infaillible. Il se trouvait par hasard que le conclaviste du cardinal Maury, l'abbé Pinto, homme sans importance, était admis dans la familiarité du cardinal Antonelli. Par son insignifiance, qui ne pouvait exciter ni jalousie ni défiance, c'était le personnage le plus propre à souffler au chef du parti Mattei une pensée dont celui-ci n'aurait ensuite aucune peine à réclamer toute la gloire. Le dévouement et la bonne volonté ne manquaient point à l'abbé Pinto pour servir son maître. On était sûr de lui. Les choses dûment arrangées, pendant que Maury faisait la leçon à son conclaviste, Consalvi alla prévenir le doyen du sacré-collége, le cardinal Albani, et le neveu du défunt pape, le cardinal Braschi. Leur surprise fut non moins grande que leur joie quand ils apprirent qu'il était question de Chiaramonti; ils n'en pouvaient croire leurs oreilles. Tous deux promirent le plus grand secret. Il fut même convenu, pour plus de sûreté, que le jour où Antonelli viendrait, comme il était maintenant probable, faire lui-même les premières ouvertures, le cardinal Braschi témoignerait non-seulement de l'étonnement, mais une parfaite indifférence, et qu'il renverrait le chef du parti Mattei s'entendre à ce sujet avec le doyen du sacré-collége. Braschi, à ce qu'il paraît, joua très bien son rôle, et la conduite tenue par lui en cette circonstance contribua beaucoup, assure Consalvi, au succès d'un dessein si bien formé. C'est dans son récit qu'il faut lire la scène qui suivit, et qui toucherait vraiment à la plus haute comédie, si elle se fût passée partout ailleurs. On y voit le cardinal Antonelli rallier d'abord sans trop de difficulté tous les cardinaux de son parti; c'est la moindre de ses peines. Là où son habileté triomphe, c'est dans les efforts qu'il fait pour convaincre de l'excellence de son invention les gens qui la lui ont suggérée. Hâtons-nous de dire qu'il y parvint. A force d'instances, Braschi se rendit. Rien n'empêche de supposer qu'à la longue Maury lui-même n'ait été amené à convenir que l'idée dont on l'entretenait pour la première fois était assez heureuse! Si les mémoires de Consalvi ne lui ont pas été communiqués, le majestueux Antonelli a dû vivre et mourir dans la douce persuasion qu'à lui seul était due l'élection de Chiaramonti.

A partir de ce moment, tout marcha en effet le plus facilement du monde. « Cette élection, dit Consalvi, fut semblable à un feu d'artifice dont les étincelles passent d'une fusée à une autre avec la rapidité de l'éclair. Tous les cardinaux répétaient sans se cacher et sans mystère : « Le pape est fait! Chiaramonti est pape! » Le conclave retentit de cette nouvelle; bientôt Venise entière l'apprit. Le

baisement des mains, cérémonie touchante qui se pratique la veille de l'élection, quand elle est faite sans opposition, eut lieu le 13 mars. Le lendemain 14, Chiaramonti fut, à l'unanimité des votes, proclamé pape sous le nom de Pie VII. Le conclave n'avait pas duré moins de trois mois et demi.

Maintenant que Consalvi en a fini avec les incidens qui se sont passés sous ses yeux dans l'intérieur du sacré-collége, on pourrait croire que l'intérêt de son récit va languir. Il n'en est rien. Les révélations du ministre d'état valent celles du prélat secrétaire du conclave, et les scènes qui suivent l'élection de Pie VII ne sont pas moins nouvelles et moins curieuses que celles qui l'ont précédée. Ainsi qu'il était facile de le prévoir, tandis que la joie éclatait dans le conclave et à Venise, la déception à Vienne était amère. Ce qui fut tout à fait inattendu, c'est la façon dont la cour impériale crut devoir témoigner son mécontentement. Il est d'usage que le pape soit couronné huit jours après son élection. A Rome, cette magnifique cérémonie a lieu en grande pompe dans l'église de Saint-Pierre. Chacun à Venise pensait qu'elle s'accomplirait dans la basilique de Saint-Marc. Les agens impériaux eux-mêmes s'y attendaient; mais les ordres n'arrivèrent point, ou du moins on prétendit n'en avoir jamais reçu, non plus que l'autorisation de dépenser le moindre argent pour cette solennité. Pie VII, afin de ne faillir à aucune des traditions de la papauté, voulut être couronné dans la petite église Saint-George, contiguë au monastère où s'était tenu le conclave. Les frais de la cérémonie furent couverts par les dons volontaires des fidèles, sans qu'il en coûtât une obole à la cour impériale. Le soir, tous les palais, les plus simples maisons, toutes les places et tous les canaux de Venise étaient illuminés *a giorno*. Seuls, les édifices du gouvernement autrichien restèrent dans l'obscurité. Pourquoi ces signes de mauvaise humeur? C'est que le couronnement du pape était le signe extérieur et comme la consécration officielle de sa souveraineté temporelle. Or la chancellerie impériale ne voulait pas restituer au saint-siége les provinces qu'elle occupait depuis la retraite des troupes françaises. Dans l'espoir de nouvelles victoires, elle se flattait même (ce sont les expressions du cardinal Consalvi) que l'aigle germanique étendrait bientôt son vol au-delà du Capitole. Quoi d'étonnant si le cabinet de sa majesté impériale nourrissait de semblables desseins? C'étaient précisément ceux que mettaient alors à exécution les princes d'une autre famille souveraine qui partagent aujourd'hui avec la maison d'Autriche l'honneur d'être considérés par certains publicistes comme les défenseurs attitrés du pouvoir temporel. Au moment où l'Autriche s'en tenait encore à de simples projets, les commandans des troupes du roi des Deux-Siciles arboraient au châ-

teau Saint-Ange et dans toute la ville de Rome le drapeau napolitain. Ils apposaient le sceau de sa majesté italienne sur les portes fermées du Quirinal et du Vatican. Les décrets de leur général en chef, le prince d'Aragon, étaient rendus au nom du roi de Naples. Le nom du souverain pontife y était complétement omis. Ordre était donné de ne reconnaître d'autres pouvoirs que ceux du roi Ferdinand. Toute l'administration romaine avait été mise à néant et refondue sur le modèle de celle de Naples.

Les premiers indices de l'ambition autrichienne furent l'invitation adressée au saint-père de se rendre immédiatement à Vienne, et la demande non moins instante de vouloir bien choisir pour secrétaire d'état un certain cardinal Flangini, Vénitien, et par conséquent sujet de sa majesté impériale. Pour obtenir ces deux objets des vœux ardens de son cabinet, le cardinal Herzan ne négligea ni les insinuations ni les démarches; il les redoubla incessamment jusqu'au point d'en fatiguer le saint-père. Pie VII refusa avec douceur, mais sans hésitation. Ses devoirs de pasteur et de souverain ne lui permettaient pas, disait-il, d'ajourner plus longtemps son départ pour Rome. Quant au choix d'un secrétaire d'état, pourquoi le tant presser? Il n'avait pas encore d'états. Provisoirement, il se servirait, pour ses communications avec les cours étrangères, du prélat secrétaire du conclave. L'Autriche était déjouée dans toutes ses prétentions. Alors arriva de Vienne à Venise, en qualité d'envoyé de l'empereur près sa sainteté, un homme tout fraîchement imbu des conversations de M. de Thugut, et qui avait mission de laisser voir à découvert la véritable pensée du cabinet autrichien. C'était un Bolonais, simple employé de la chancellerie impériale, nommé Ghislieri. Le marquis Ghislieri s'ouvrit d'abord au prélat secrétaire de Pie VI, et lui dit que l'empereur était très disposé à rendre au saint-père les provinces occupées récemment par ses armes, à l'exception toutefois des légations de Ferrare, de Bologne et de Ravenne. Ces trois provinces cédées aux Français n'appartenaient plus au saint-siége, et la chancellerie impériale demandait une nouvelle cession confirmative de celle de Tolentino. Consalvi, qui n'avait plus rien à apprendre sur les desseins de l'Autriche, fut toutefois étonné de l'audace qu'on mettait à oser les lui déclarer en face. Il répondit qu'il prendrait les ordres de sa sainteté, tout en prévenant l'envoyé autrichien qu'il n'eût pas à se créer des chimères, et que jamais Pie VII ne prêterait la main à une semblable transaction.

Grande fut la colère de Ghislieri quand le prélat secrétaire lui rapporta peu de jours après la réponse la plus négative. Il fit alors connaître ce que, dans la prévision d'un semblable refus, on lui avait enjoint de proposer comme le dernier arrangement auquel le

gouvernement impérial pourrait consentir. Sa majesté voulait bien ne réclamer au pape que les deux légations de Bologne et de Ferrare; elle lui abandonnerait la troisième, c'est-à-dire les Romagnes. Tel était le dernier mot de la cour de Vienne; pour le mieux appuyer, le marquis Ghislieri recommençait à prodiguer les menaces. Pie VII n'en prit aucun souci; il adressa directement à l'empereur et à son premier ministre deux lettres dans lesquelles il revendiquait énergiquement tous ses droits sur les provinces envahies. La lettre de Pie VII au souverain de l'Autriche fut-elle interceptée par le ministre impérial, M. de Thugut, comme une note de Consalvi le donne à entendre? Cela ne nous paraît guère probable; toujours est-il qu'aucune réponse n'arriva jamais de Vienne. Cependant le marquis Ghislieri redoublait d'importunités; il en vint même jusqu'à irriter la patience du placide pontife. «Votre maître a tort, lui dit un jour Pie VII, de se refuser à une restitution que la religion et la justice lui commandent; qu'il prenne garde toutefois! En plaçant dans son vestiaire ces habits qui ne sont pas les siens, mais ceux de l'église, est-il sûr de ne pas communiquer la vermine à ses propres vêtemens, je veux dire à ses états héréditaires? » En entendant ces paroles, l'envoyé autrichien eut peine à se contenir. « Le nouveau pontife est jeune dans le métier, dit-il tout en colère au pro-secrétaire d'état; il prouve qu'il ne connaît guère la puissance de l'Autriche. Il faudrait de bien grands événemens pour entamer les états héréditaires. » Ces événemens étaient cependant plus proches que ne l'imaginait le marquis Ghislieri, car déjà l'on touchait aux derniers jours de mai, les troupes françaises se massaient en Suisse derrière le rideau des Alpes, et le premier consul était arrivé à Lausanne, laissant le gouvernement autrichien incertain jusqu'au dernier moment s'il allait fondre sur les états héréditaires par le lac de Constance, ou remonter la vallée du Mont-Cenis pour marcher sur Turin.

Au plus fort de ces discussions, Pie VII avait notifié au marquis Ghislieri son invariable résolution de se rendre à Rome. La route naturelle que le pape avait à prendre pour rentrer dans sa capitale lui faisait traverser deux au moins des trois légations, en supposant qu'arrivé à Bologne, il se décidât à suivre la route de Florence au lieu du chemin à travers les Romagnes. L'embarras de la cour impériale était à son comble : elle appréhendait avec raison les effets d'un semblable voyage. Ces contrées aimaient mieux encore se replacer sous la domination pontificale que subir le joug toujours pesant des soldats croates et hongrois. Nul doute que les populations ne se précipitassent partout sur le passage du saint-père afin de le saluer de leurs acclamations. La décence et les égards dus au chef

de l'église ne permettraient pas de sévir contre de pareilles manifestations. Comment faire? Un seul parti restait à prendre, dont l'étrangeté même décelait aux moins clairvoyans les secrets calculs de la cour autrichienne. N'importe, elle n'hésita point, et déclara au souverain pontife qu'il devrait faire le voyage par mer, de Venise à Pesaro. Pesaro est une petite ville dénuée de tout port, mais où les Autrichiens ne voyaient pas d'inconvénient à débarquer le saint-père, parce qu'elle n'était point comprise dans les trois légations, et faisait par conséquent partie du territoire qu'ils consentaient à lui restituer. Pie VII se soumit afin de ne pas retarder son départ. Le 6 juin, il monta sur la *Bellone*, frégate autrichienne mal organisée, dépourvue de toutes les commodités de la vie et manœuvrée par un équipage aussi malhabile qu'insuffisant. Quatre cardinaux et le prosecrétaire d'état l'accompagnaient avec quelques autres prélats nécessaires à son service personnel. Le marquis Ghislieri se joignit à la petite cour du saint-père, soi-disant pour lui faire les honneurs de la *Bellone*, en réalité pour lui servir de geôlier. La *Bellone* était en si mauvais état qu'elle ne put tenir la mer. Il lui fallut, sans avoir subi aucune violente tempête, aller chercher un refuge à Porto-Fino, sur la plage opposée. Au lieu de vingt-quatre heures, temps ordinaire de la traversée de Venise à Pesaro, ce fut douze jours que le saint-père eut à passer en tête-à-tête avec l'envoyé de la cour impériale, devenu pendant le voyage plus exigeant que jamais. Débarqué à Pesaro, Pie VII se rendit à petites journées à Sinigaglia, puis à Ancône, toujours sous l'escorte du marquis Ghislieri. Là, une surprenante nouvelle les attendait tous deux : les Autrichiens avaient été battus à Marengo, un armistice était signé. Le Piémont, la Ligurie, la Lombardie, tout le pays jusqu'à l'Adige, étaient de nouveau cédés à la France. En une seule journée, la cour impériale avait perdu non-seulement tous les territoires enlevés par elle à d'autres princes pendant les revers des Français, mais une notable partie de ses propres états. La leçon était rude; elle dut être vivement sentie par le marquis Ghislieri. Certes d'autres que l'envoyé autrichien avaient lieu de s'étonner. Jamais fait de guerre n'avait produit de pareilles conséquences; l'Italie entière n'en pouvait revenir, et nous-même nous souvenons parfaitement d'avoir à Turin, en 1833, entendu le premier ministre du roi Charles-Albert, le vieux comte de La Tour, ancien aide-de-camp de Mélas à cette journée de Marengo, raconter qu'une chose l'avait encore plus frappé, s'il était possible, que la victoire de Marengo, c'était le parti prodigieux qu'en avait aussitôt tiré le premier consul.

Quoi qu'il en soit, on devine bien que le marquis Ghislieri n'avait plus d'objection à rendre au pape ses états. Il commença par lui no-

tifier à Lorette la restitution du territoire qui s'étendait de Pesaro jusqu'à Rome. A Foligno, il lui fit remise entière du domaine temporel. Déjà le cabinet napolitain avait, avant l'Autriche, manifesté une semblable résolution : ce n'est pas qu'il eût été pris d'aucun scrupule; mais depuis que par son ambassadeur au conclave, le cardinal Ruffo, il avait eu connaissance des projets de l'Autriche sur les trois légations, il s'était décidé à faire par prudence ce qu'il n'avait pas voulu faire par désintéressement. Le voisinage immédiat des Autrichiens sur toute la ligne des états napolitains était trop dangereux. Il était préférable d'avoir les états du pape comme intermédiaires entre les armées impériales et les soldats de sa majesté sicilienne. Cette considération fut si bien la seule qui décida la cour des Deux-Siciles, qu'après la bataille de Marengo et l'évacuation des légations par les Autrichiens elle parut hésiter de nouveau. Ses troupes continuèrent à occuper Rome et Terracine, comme poste militaire, jusqu'à la paix de Florence, conclue plusieurs mois après le retour de sa sainteté dans sa capitale. Quant au duché de Bénévent, enclavé dans le royaume de Naples, elle ne cessa pas d'y maintenir ses garnisons; elle y fit, comme par le passé, acte de juridiction civile, indiquant ainsi par tous ses procédés, dit Consalvi, que les hasards de la guerre l'empêchèrent seuls de réaliser jusqu'au bout ses desseins sur le patrimoine de saint Pierre.

Avec cette réintégration du pape dans sa capitale se termine la première partie des mémoires de Consalvi, celle qui se rapporte au conclave de Venise. Les révélations du prélat secrétaire du sacré-collége sont dignes, on le voit, d'une attention particulière, et le récit que nous lui devons comble une véritable lacune. C'est à peine en effet si, dans son *Histoire d'Italie* de 1789 à 1815, Botta consacre quelques lignes à la nomination de Pie VII. Il semble ignorer de parti-pris, lui d'ordinaire si attentif aux événemens dont Venise est le théâtre, les scènes si curieuses qui se sont passées au conclave de 1800. Coletta n'en parle pas davantage. L'auteur de la *Vie de Pie VII*, M. Artaud, en disserte assez longuement, mais c'est pour les dénaturer. Grâce à l'aimable guide dont nous prenons congé pour aujourd'hui, et en nous aidant du témoignage de quelques autres personnages du temps, nous essaierons bientôt de retracer les incidens non moins singuliers de la grande transaction religieuse dont le cardinal Consalvi fut du côté de Rome le principal négociateur; peut-être même nous hasarderons-nous à raconter un jour, d'après des documens inédits, les suites du concordat.

O. D'HAUSSONVILLE.

LA

PEINTURE CONTEMPORAINE

EN ALLEMAGNE

KAULBACH ET L'ÉCOLE RÉALISTE.

Pendant toute la première moitié de ce siècle, l'Allemagne a porté dans les arts une activité, une ardeur singulières. Deux villes, Munich et Düsseldorf, donnaient leur nom à deux grandes écoles, et la première surtout avait le privilége d'exciter l'enthousiasme des voyageurs : on parlait de vingt monumens qui s'achevaient à la fois, de musées magnifiques qui réunissaient tout à coup des chefs-d'œuvre jusque-là inconnus ou dispersés. Dévoré de l'amour, quelques-uns ont dit de la manie des beaux-arts, le roi Louis avait rêvé de faire de sa capitale une des villes les plus monumentales du monde; lui-même dirigeait les travaux, visitant les ateliers et tirant, par des prodiges d'économie, d'une liste civile de quelques millions des ressources inimaginables. Dans ce mouvement, l'architecture était de tous les arts celui qui se trouvait appelé à prendre le plus vigoureux essor, et en effet, si féconde, si brillante que fût l'école de peinture qui se développa en même temps à Munich, elle a toujours eu pour caractère d'être presque exclusivement monumentale.

A Düsseldorf, les circonstances étaient bien différentes. L'art qui jetait un si vif éclat à Munich s'était épanoui principalement sous l'influence des encouragemens officiels; mais Düsseldorf, qui n'est

ni un centre politique, ni un centre intellectuel, pas même un centre commercial, ne semblait, à aucun titre, prédestinée à devenir une capitale du goût. C'est une ville aux mœurs paisibles et régulières, qu'encadre un paysage aussi monotone que la vie qu'on y mène; le talent n'a pu y trouver d'excitation qu'en lui-même, et tout doit y être rapporté à l'initiative des individus. Aussi entre les productions de cette école et celles des artistes bavarois remarque-t-on une différence bien tranchée : les travaux de Düsseldorf restent complétement indépendans de l'architecture; plus libres dans leurs tendances, les artistes de cette ville ont su se garantir des exagérations symboliques ou allégoriques auxquelles la peinture monumentale se laisse si facilement entraîner.

Chacune de ces deux écoles a subi, dans son développement, plus d'une transformation remarquable. L'esprit qui les anime aujourd'hui n'est plus celui qui a inspiré leurs premières productions. Dans l'enivrement d'une nouvelle renaissance, les maîtres allemands s'étaient posés en régénérateurs de l'art; ils n'avaient pas hésité à proclamer qu'avant eux la peinture avait fait fausse route, et qu'elle commençait seulement à prendre conscience de sa véritable mission. La métaphysique avait envahi le domaine du goût : on ne se croyait plus le droit de tenir un pinceau avant de s'être construit un système sur la fin de l'art en général, sur ses rapports avec la science, la morale et la religion. L'Allemand aime à faire précéder la pratique d'une théorie; si d'ordinaire il manque de tact dans le choix des principes, il excelle du moins à en tirer toutes les conséquences rigoureuses. A-t-il adopté une manière de voir, vraie ou fausse, il juge *à priori* que tout ce qui en sera une application doit être beau et irréprochable; il admire avec sa logique bien plus qu'avec son goût. Il en résulte que toute doctrine d'esthétique, quelle qu'elle soit, a dû avoir en Allemagne un retentissement dans l'art contemporain. Au lieu des préjugés de l'ignorance, ce pays a trop souvent les préjugés de l'érudition, et il ne faut pas s'étonner de le voir revenir dans la peinture à des formes surannées qui paraissent même en contradiction avec l'esprit et les besoins de l'époque. C'est encore cette disposition du génie allemand qui explique comment le symbolisme, le réalisme, l'idéalisme classique et l'idéalisme romantique, qui au premier abord semblent s'exclure, répondre à des goûts opposés et appartenir à des périodes bien distinctes du progrès de l'art, ont pu s'y manifester presque simultanément. Il arrive souvent en Allemagne que la naissance d'une école ou un changement de manière dans cette école est moins un fait spontané ou commandé par les circonstances que le résultat de vues systématiques.

Nous voudrions passer en revue les différentes phases que la pein-

ture allemande a parcourues depuis le commencement du siècle. Deux grands maîtres, Overbeck et Cornelius, lui ont donné l'impulsion; mais ces peintres ont été si souvent étudiés en France, les caractères de leur talent y sont si bien connus, qu'il nous suffira d'indiquer en quelques mots l'influence qu'ils ont exercée sur le développement postérieur de l'art. Presque tous les peintres de Munich ont été les élèves de Cornelius, tandis que l'école de Düsseldorf s'est inspirée surtout dans ses premiers essais de l'idéalisme romantique et religieux d'Overbeck. Ce n'est pas que toute la peinture se soit tenue renfermée dans ces deux foyers primitifs : l'Allemagne n'est pas un pays de centralisation, et, une fois formées, les deux écoles ont fondé de nombreuses colonies. Vienne, Dresde, Prague, Francfort, Berlin, produisirent à leur tour des artistes d'un talent remarquable. Néanmoins Munich et Düsseldorf sont restées jusqu'à présent les deux capitales du goût. A force d'étendre leur influence, elles ont même fini par agir l'une sur l'autre et par faire en quelque sorte un échange de leurs tendances; chacune de ces deux écoles est entrée depuis quelque temps dans la voie précisément opposée à celle qu'elle avait suivie à son origine : le réalisme a pénétré à Düsseldorf au moment où l'idéalisme classique de Kaulbach commençait à tempérer à Munich les exagérations symboliques ou réalistes de l'école de Cornelius.

Kaulbach n'est guère connu en France que par des œuvres de jeunesse, exécutées pour la plupart sous la direction de Cornelius. Parvenu à sa maturité et passé maître à son tour, il a cependant adopté une manière nouvelle, qui est une véritable réaction contre ses premières tendances. Dans l'école de Cornelius, la forme avait été sacrifiée à l'idée : le tableau n'avait plus d'autre but que d'offrir un enseignement historique ou métaphysique; l'élément esthétique était entièrement négligé; le dessin était devenu d'une incorrection choquante, le coloris d'une insupportable monotonie. Kaulbach comprit que le peintre devait au contraire s'adresser au goût plus encore qu'à l'intelligence; il s'est montré plutôt artiste qu'historien ou philosophe : chez lui, la beauté a repris la première place, et s'il se hasarde quelquefois encore dans le domaine du symbole ou de l'histoire, on doit reconnaître qu'il a su conserver dans la manière tout idéaliste de traduire sa pensée la plus complète indépendance.

Quant à la tendance réaliste, qui a fini par se répandre dans l'Allemagne entière, elle n'a pas, à rigoureusement parler, de chefs reconnus. Comme c'était de toutes les formes de l'art celle qui répondait le mieux aux exigences et aux doctrines du moment, on a pu la voir se manifester en même temps chez une multitude d'artistes. Dans ce système, c'est la foule qui règne, parce que les qualités qui font régner sont à la portée de la foule. Aussi ne sera-t-il pas sans

intérêt de mettre en opposition cette monarchie de l'art classique, où Kaulbach gouverne sans rival, avec la démocratie réaliste, qui n'a de puissance et d'éclat que par la masse de ses adhérens.

I.

On connaît l'idéalisme religieux d'Overbeck; on sait que ce peintre, amené par une conviction sincère à se convertir à la foi romaine, avait rêvé de réaliser dans toute sa perfection le type de l'artiste catholique. S'il s'en était tenu là, Overbeck aurait pu n'être qu'un peintre religieux comme il y en a tant; mais c'est sa manière rigoureuse d'interpréter le catholicisme qui lui a fait dans la peinture une place à part. Il distingua en effet deux espèces de catholicisme, l'un mondain, vivant de transactions, sachant s'accommoder aux passions humaines et se prêter aux jouissances de la vie, l'autre austère et pur de tout sensualisme, sanctifiant la souffrance et prescrivant le triomphe de l'esprit sur la chair comme un des principes les plus essentiels de la morale. Le premier peut devenir pour le goût, comme il l'a été pour la politique, d'une exploitation féconde; mais, aux yeux d'Overbeck, dès que le catholicisme est pris au sérieux, il conduit à l'ascétisme. Partant de cette manière de voir, il avait reproché à Raphaël et aux autres peintres de l'Italie d'introduire dans leurs œuvres trop d'élémens païens, trop d'agrémens plastiques : comment concilier en effet ces figures fraîches et roses, pleines de vie et de santé, heureuses et souriantes, avec les enseignemens d'une religion qui est hostile à la beauté du corps, moins encore parce qu'elle ne développe que certaines qualités de l'âme que parce qu'elle prêche avant tout la mortification? Pour Raphaël, l'art était devenu le but principal; la religion n'avait plus qu'une importance secondaire, et fournissait seulement au génie, avec des occasions de s'exercer, une matière qu'il élaborait et transformait suivant tous les caprices du goût. Ce qui avait fait la gloire de Raphaël aux yeux des critiques et des artistes devenait, dans la pensée du pieux Overbeck, une sorte de profanation. Le peintre allemand prit la résolution de soumettre à son tour l'art à la religion, et de ne s'adresser dans ses œuvres qu'à des sentimens qui fussent en harmonie complète avec l'esprit chrétien. Ce principe écartait tout d'abord la beauté, la beauté plastique et italienne. D'un autre côté, Overbeck n'était pas homme à recourir aux jeux de la couleur et de la lumière, que recherchent les écoles du nord, et qui, sans être positivement, comme la beauté du corps, en contradiction avec l'ascétisme, ne s'y rattachent pas du moins par des rapports nécessaires. A défaut de la beauté plastique et des effets pittoresques, il ne lui restait plus que le sublime, c'est-à-dire ce qui porte la pen-

sée à la méditation et à la rêverie. Le sentiment du sublime a toujours dominé le goût de l'Allemagne, et c'est par là qu'Overbeck est un peintre vraiment national. Son plus grand tort est d'avoir voulu proscrire tous ceux qui n'assignaient point à l'art la même fin que lui : de peintre se faisant critique, il nous offre, dans son célèbre tableau du *Triomphe de la Religion dans les Arts*, cette profession de foi exclusive que « l'art est d'origine divine, et que l'art mis au service de la religion catholique est le seul art digne de ce nom. » Quand Overbeck condamne ainsi toutes ces écoles qui, sans préoccupation religieuse, n'ont poursuivi qu'un but esthétique, qui ont aimé et recherché la beauté pour elle-même, et n'ont pas cru devoir s'astreindre à puiser leurs matériaux dans les annales de l'église romaine, ce n'est plus un homme de goût qui parle, c'est un théologien intolérant. Nous ne le blâmons pas d'avoir consacré sa vie à traduire par le pinceau les élans de la piété la plus austère : l'ascétisme, s'il ne doit pas être pris pour règle, peut du moins être accepté comme un fait, et à ce titre il a le droit d'occuper une place dans les créations de l'art. Le peintre est libre de choisir le thème qui lui convient; mais cette liberté qu'il revendique pour lui-même, il doit aussi l'accorder aux autres.

Les qualités du maître sont devenues d'ailleurs des défauts chez ses imitateurs. Aucun d'eux n'était doué de cette foi profonde qui seule, dans la peinture religieuse, peut inspirer des chefs-d'œuvre. Au lieu de peindre la candeur et la piété, ils n'ont à offrir que des figures efféminées et sans caractère; ce n'est plus l'austérité qu'ils expriment, c'est la mollesse et l'apathie. Les Schnorr, les Philippe Veit, les Fuerich, les Schraudolph, les Steinle, n'ont produit que des œuvres fades où l'insignifiance de la conception n'est guère propre à dissimuler la pâleur du coloris et le trait languissant du dessin. C'est cependant à un de ces disciples d'Overbeck, Shadow, qu'appartient la gloire d'avoir fondé l'école de Düsseldorf. L'académie établie dans cette ville en 1767 était restée, jusque vers 1819, stérile et obscure comme tant d'académies de province. Cornelius, qui en fut nommé directeur à cette époque, ne fit qu'y passer et ne paraît pas y avoir exercé d'influence durable. Shadow fut désigné pour le remplacer. Il avait déjà professé à Berlin, et il amena dans la ville rhénane ses meilleurs disciples. Peintre médiocre, mais doué pour l'enseignement d'une grande habileté, il réussit à répandre dans l'école un esprit de vigoureuse émulation. On y vit bientôt surgir des talens distingués. Hildebrandt s'est rendu célèbre par son tableau des *Enfans d'Édouard*, moins dramatique assurément que celui de Paul Delaroche, mais supérieur peut-être par l'expression et la disposition harmonieuse des figures. Il faut citer aussi Bendemann, dont les deux tableaux de *la Captivité de Babylone* et de *Jérémie*

sur les ruines de Jérusalem sont de belles compositions, simples et grandioses à la fois. Malheureusement presque toutes les autres œuvres de l'école à cette époque sont empreintes d'un défaut qui tient aux circonstances mêmes au sein desquelles elles étaient conçues. On y sent une timidité toute provinciale, un goût qui n'est pas sûr de lui-même. Pas d'idées larges et élevées, pas de créations originales; la conception reste molle et fade, le dessin est vague et le coloris monotone. La poésie romantique de Tieck et d'Uhland est à peu près l'unique source d'inspiration où s'abreuve cet art qui prend pour mot d'ordre ces quatre vers de l'auteur de *Phantasus* si souvent cités en Allemagne :

Mondbeglänzte Zaubernacht,
Die den Sinn gefangen hält,
Wundervolle Märchenwelt,
Steig' auf in der alten Pracht (1)!

Scènes de croisades ou de chevalerie, contes de fées, légendes populaires, voilà ses sujets de prédilection : il s'attache aux dames blanches et aux chasseurs noirs, aux Geneviève, aux Mignon, aux Marguerite, à tout ce qui est idyllique et vaporeux, aux anges, aux elfes et aux chérubins.

On vit cependant, au milieu de cette blonde école, se manifester une brillante exception. Charles Lessing est un des noms illustres de la peinture moderne: c'est un artiste selon le cœur de l'Allemagne; il a cultivé le sentiment national, ce sentiment du sublime qui occupe la première place dans le goût germanique. Le but qu'Albert Dürer avait poursuivi dans ses compositions humoristiques et Overbeck dans ses toiles religieuses, Lessing s'est appliqué à l'atteindre dans ses tableaux historiques et surtout dans ses paysages. Lessing, il est vrai, reste parfois en route; souvent on ne sent chez lui que l'intention et l'effort. Il tombe dans la recherche et dans la subtilité; il a trop de prédilection pour tout ce qui est outré. Il a beau, dans ses compositions d'histoire, s'attacher aux sujets les plus tragiques et les plus saisissans (*Ezzelin en prison, Jean Huss sur le bûcher*) : les physionomies de ses personnages, quoique fort travaillées, n'ont pas toujours un sens clair et frappant, et son coloris manque parfois de vérité. On a prétendu que Lessing avait fait de la peinture symbolique, que par exemple, dans sa toile célèbre de *Jean Huss devant le concile de Constance*, qui se trouve à l'institut Staedel, de Francfort, tel personnage représentait le dogme inflexible, tel autre le jésuitisme, un troisième la force brutale, un autre encore la luxure et l'orgueil ecclésiastiques, que

(1) « Nuit magique, éclairée par la lune, et qui captives l'âme, monde plein de contes merveilleux, renaissez dans votre ancienne splendeur. »

Huss enfin était l'apôtre de la libre pensée humaine. Cette subtile interprétation nous paraît bien hasardée, et l'on ne voit guère ce qu'y peut gagner l'œuvre de l'artiste. Sans recourir à l'allégorie, on saisit aisément le sens du tableau; on y trouve simplement l'expression du caractère des différens personnages mis en scène, et il n'y a là rien qui s'éloigne des habitudes de la peinture d'histoire; ce n'est point de l'allégorie, c'est tout au plus de l'idéalisme. Toutefois le plus grand titre de gloire pour Lessing est la beauté de ses paysages. Qui peut s'empêcher de rêver devant ces toiles profondément mélancoliques, où l'humanité intervient presque toujours à côté de la nature? Tantôt l'artiste nous montre un guerrier qui se repose avec son cheval dans une forêt obscure : il y a là un silence qui fait frémir; on mesure la profondeur de la forêt à la fatigue du cheval, on a la conception d'une immensité au sein de laquelle ce petit groupe est pour ainsi dire perdu; l'homme ne sert là qu'à faire ressortir la grandeur de la nature. Tantôt c'est un cimetière inculte sous un ciel sombre et orageux, d'où il ne se détache qu'un seul rayon de soleil pour éclairer une tombe. Ailleurs nous apparaît un cloître couvert de neige avec une procession de religieuses qui vont enterrer une de leurs sœurs; plus loin, le cimetière d'un cloître encore, également couvert de neige, où un vieux moine vient de creuser sa tombe. Un tableau moins sombre et empreint pourtant d'un charme mystique est ce paysage où est suspendue à un chêne une image de la madone : un chevalier et une noble damoiselle viennent de descendre de leurs montures pour s'agenouiller devant elle. Il est regrettable seulement que chez Lessing l'exécution ne soit pas toujours à la hauteur de la pensée.

Cette manière de peindre le paysage, non d'après la nature, mais d'après l'imagination, n'a rencontré en Allemagne que peu d'imitateurs. Cependant un autre artiste de l'école de Düsseldorf, Schirmer, peintre d'une grande habileté et au courant de toutes les ressources de son art, a également idéalisé le paysage, mais il ne l'a pas idéalisé comme Lessing; au lieu de faire la nature plus sublime ou plus horrible qu'elle ne l'est en réalité, il a voulu la rendre plus belle. A l'exemple de nos paysagistes classiques, de Claude Lorrain et de Nicolas Poussin, c'est le côté architectonique du paysage qu'il a surtout cultivé (*Chute d'eau de Terni*, *Grotte de la nymphe Égérie*, etc.). Ses effets de lumière de soir et matin sont très remarquables.

C'est vers le second tiers de ce siècle que l'école de Düsseldorf a changé complétement de caractère, et elle en a changé sous une double influence : sous celle des tendances réalistes qui commençaient à se répandre dans les idées et les mœurs de l'Allemagne, et en outre sous celle de l'école de Munich, engagée depuis sa naissance dans

une voie toute contraire et dont les principales productions étaient devenues l'objet d'un engouement universel. Ce n'est pas que les peintres de Düsseldorf aient pris ceux de Munich pour modèles et se soient abaissés au rôle de simples imitateurs : leur réalisme diffère notablement, au contraire, de celui des artistes bavarois; mais à leur insu, pour ainsi dire, ils ont été conduits à satisfaire aux exigences d'un goût nouveau que les œuvres de l'école de Munich avaient contribué à éveiller.

Quand un Français se trouve pour la première fois en présence des peintures de Cornelius ou de celles de ses disciples, il éprouve une sorte d'étonnement mêlé d'embarras, et cet embarras est d'autant plus grand que son goût s'est exercé davantage sur les chefs-d'œuvre des autres siècles et des autres écoles. Il ne trouve là rien de ce qu'il a l'habitude de demander à la peinture : tout y dérange ses associations d'idées, il se sent transporté au sein d'une esthétique nouvelle dont le secret lui échappe. La peinture à Munich devait être subordonnée à l'architecture; mais les peintres ont compris d'une manière exclusive et trop étroite le rapport qui existe entre les deux arts. On ne saurait les blâmer d'avoir interprété le terme de *monument* dans le sens étymologique le plus rigoureux et d'avoir pensé que tout ce qui est *monumental* doit renfermer un enseignement soit métaphysique, soit historique. Ils ont eu raison du moins en ce qui touche la peinture historique : c'est assurément le genre qui convient le mieux à l'ornementation d'un édifice public; mais on ne peut en dire autant de la peinture métaphysique. L'allégorie est le seul moyen d'exprimer une idée abstraite, une vérité générale, au moyen de signes sensibles, et dans la peinture ce n'est jamais qu'un pis-aller auquel il ne faut recourir qu'avec de grands ménagemens. L'école de Cornelius a eu le tort d'en abuser, et elle est ainsi tombée dans les plus étranges exagérations. Elle a commis une seconde faute, bien plus grave encore : les peintres de Munich ont pensé que l'art avait atteint son but quand le symbole exprimait suffisamment une idée, ou quand le tableau représentait exactement un fait historique. Ils n'ont rien fait pour rendre leurs œuvres attrayantes, pour embellir les matériaux dont ils se servaient. Leur système est, à vrai dire, une abdication de l'art, car leur peinture, qui ne s'adresse qu'à l'intelligence, ne se soucie d'éveiller aucune émotion esthétique.

On a voulu voir dans le système symbolique de Cornelius une forme de l'idéalisme : c'est là une erreur. L'idéalisme dans les arts ne consiste pas à exprimer d'une manière allégorique et détournée une vérité de l'ordre métaphysique, mais à présenter au goût et à l'imagination un objet idéal. Il y a deux choses à distinguer dans le symbole, la chose signifiée et le signe; la première peut être une

idée sans qu'il y ait absolument rien d'idéal dans le second. Plus d'un artiste a introduit la beauté et le pittoresque dans les conceptions allégoriques : Ingres l'a fait en France, Kaulbach le fait aujourd'hui en Allemagne. Cornelius, lui, n'y a jamais songé. Exclusivement préoccupé de la valeur du symbole comme signe, il s'inquiète peu de lui prêter des agrémens esthétiques. S'il est idéaliste comme philosophe, il ne l'est pas comme peintre. Les charmes de la composition, de la couleur et du dessin n'ont pas chez lui plus d'importance que ceux de la mélodie dans la musique de Richard Wagner. C'est un singulier artiste que celui qu'on pourrait ranger dans l'histoire de la métaphysique entre un Schelling et un Hegel. Une des dernières productions de la vieillesse de Cornelius, l'ensemble de fresques qu'il a composées pour le mausolée de la famille royale de Berlin, a été appelée par lui-même sa *thèse pour le doctorat* (*meine Doctordissertation*). Le mot mérite d'être recueilli avec soin : il nous offre le peintre admirablement peint par lui-même. Ce n'est pas autre chose en effet qu'une thèse de théologie : « la peine du péché est la mort; mais la grâce de Dieu nous rend la vie éternelle en Jésus-Christ notre seigneur. » Telle est la proposition que Cornelius a voulu prouver et qui se divise en quatre points; chacun de ces points se subdivise à son tour en quatre propositions principales dont chacune est traitée dans un panneau, et à chacune desquelles est subordonné un nombre considérable d'autres propositions relatives qui sont développées dans des niches ou dans les angles.

Si les critiques français se sont suffisamment occupés des allégories de Cornelius, ils ont trop négligé d'étudier les tendances de la peinture historique à Munich. C'est dans cette peinture cependant qu'on peut retrouver la première et peut-être la plus complète manifestation du réalisme en Allemagne. Du moment que l'art adopte pour principe la reproduction des événemens qu'il veut rappeler au souvenir des peuples, il ne peut atteindre son but qu'en retraçant fidèlement l'exacte réalité : telle a été la pensée des artistes bavarois, et cette manière de voir les a conduits à bannir tout idéalisme de la peinture d'histoire, comme Cornelius l'avait fait pour la peinture allégorique. La préoccupation tout utilitaire de cet enseignement monumental dont ils se croyaient chargés les a empêchés de comprendre que l'artiste doit considérer l'histoire en poète épique et non pas en archéologue, que les matériaux fournis par le passé ne peuvent satisfaire le goût qu'à la condition d'être élaborés et transformés par l'imagination. Au lieu d'user de leur droit de mêler la fiction à la vérité, ils ont mis leur gloire à faire étalage d'une érudition méticuleuse, à obtenir dans leurs personnages la ressemblance la plus rigoureuse, à étudier avec le soin le plus scru-

puleux les costumes et les usages du passé. Le réalisme allemand n'est pas précisément la même chose que le réalisme français : chez nous, ce mot est le plus souvent pris en mauvaise part; nous ne désignons point par là l'imitation de la réalité en général, mais seulement d'une certaine réalité, de celle qui est basse ou grossière : l'imitation de la belle nature ne serait pas à nos yeux du réalisme. Il n'en est pas de même de l'autre côté du Rhin : tout ce qui n'est pas un pur produit de l'imagination est considéré comme du réalisme. Quand l'artiste trouve sur son chemin la beauté, le pittoresque, le sublime, s'il ne fait que les reproduire dans ses œuvres sans les avoir inventés, il ne cesse pas, si élevée que soit la matière, d'être réaliste, car cette rencontre de la beauté est chez lui purement accidentelle : elle vient de son modèle et non pas de son génie. Le réalisme français est surtout le choix d'un certain modèle; le réalisme allemand est plutôt un procédé de composition. Les Français tombent dans le réalisme par un abaissement du goût, quelquefois par la recherche de la bizarrerie; les Allemands s'y laissent entraîner par l'esprit de système, et chez eux la corruption de l'art est encore le résultat d'une théorie préconçue : ils croient utile de diriger la pensée du public vers les objets réels; leur but est d'instruire, et leur réalisme devrait être appelé rigoureusement de la peinture didactique. S'ils font fausse route, c'est par pédantisme. A cet égard, le réalisme allemand est véritablement le frère du symbolisme : les deux systèmes, nés d'ailleurs ensemble et dans les mêmes circonstances, ont cela de commun de voir seulement dans la peinture un instrument pour une fin qui est tout indépendante des émotions du goût.

Le meilleur moyen de se convaincre de l'affinité qui existe entre ces deux formes ou plutôt entre ces deux abus de l'art, c'est de parcourir à Munich ces longues suites de tableaux qui se complètent les uns les autres et se succèdent comme les chapitres d'un même livre. Un peintre s'est-il attaché à un fait, il faut qu'il en montre tous les détails; l'objet qu'il a choisi, il le retourne et le présente sous toutes ses faces. Il suit son héros dans toutes les circonstances de sa vie. Les paysages même se débitent par douzaines, se classent par contrées et par provinces. Tout cela sent singulièrement le cours d'histoire et de géographie. N'est-ce pas déjà du réalisme que cette longue histoire de l'art moderne racontée par Cornelius à la Pinacothèque dans une série de plus de quatre cents peintures dont aucune peut-être, prise isolément, n'a de valeur esthétique, et qui n'étonnent que par leur ensemble? Sur les murs extérieurs de la Nouvelle-Pinacothèque, Kaulbach a représenté, lui aussi, en une douzaine de fresques immenses, le progrès de l'art allemand au XIXe siècle. C'est une de ses fautes de jeunesse.

Munich possède à la Nouvelle-Résidence ses *galeries de Versailles*. Schnorr y a peint, dans trois grandes salles, les principaux exploits de Charlemagne, de Frédéric Barberousse et de Rodolphe de Habsbourg. Le dessin de Schnorr est moins négligé que celui de Cornelius, mais son coloris est aussi faible; il n'y a pas d'ombres dans ses peintures, et une lumière douce et uniforme se répand avec monotonie sur toutes les figures de ses tableaux. Dans une salle dite *des batailles* s'étalent quatorze grandes compositions de Hess, de Kobell, d'Adam, de Monten. A la Basilique, Hess a présenté en vingt-deux tableaux la vie de l'apôtre allemand saint Boniface, et en trente-six autres la propagation du christianisme en Allemagne. Sous les arcades du palais, il a résumé en trente-neuf compositions à l'encaustique les principaux épisodes de la délivrance de la nation grecque. Il faut reconnaître que le dessin de Hess est d'une correction remarquable, et qu'il y a dans son coloris plus de vigueur et d'éclat que dans celui des autres peintres bavarois de la même époque. Sous les arcades du jardin de la Résidence, on peut voir les exploits des princes bavarois à raison de deux exploits par siècle, ni plus ni moins. Rappelons enfin les collections de paysages grecs et italiens de Rottmann. Qu'on n'aille pas s'imaginer que l'artiste a choisi les sites les plus beaux ou les plus pittoresques: l'œuvre était commandée, et c'étaient seulement les paysages historiques que Rottmann avait l'ordre de reproduire. Malheureusement ce ne sont pas toujours les lieux qui ont été le théâtre de grands événemens qui sont les plus agréables pour l'imagination : ces vues de Rottmann, tant vantées, ne méritent guère leur réputation; la touche en est très négligée, et il ne faut pas les regarder de trop près. La lumière qui les éclaire semble plutôt celle du gaz que celle du soleil, et ils produisent un effet analogue à celui de décors d'opéra. Ce qu'on doit surtout reprocher à toutes ces collections ou cycles historiques, c'est d'inspirer la monotonie et l'ennui; au lieu de promettre les plaisirs du goût, on sent qu'elles provoquent plutôt l'étude, et elles sont sans aucun attrait pour tous ceux qui n'ont pas le désir de s'instruire. Elles prouvent que l'Allemand est, à un très haut degré, doué de l'esprit de suite, qu'il se plaît à mener à fin de longues entreprises avec une persévérance que rien ne peut lasser, et qu'il se montre dans les arts aussi méthodique et amateur de classifications qu'il l'est dans les matières philosophiques. Ce procédé a d'ailleurs profité plus d'une fois à la réputation et à la popularité d'un artiste : le public ne se rend pas toujours bien compte des impressions qu'il reçoit; le grand nombre des œuvres le frappe quelquefois plus fortement que l'exécution même. Un tableau médiocre n'attire pas l'attention, mais une suite de cinquante tableaux médiocres devient quelque chose d'impor-

tant, et finit par occuper une place considérable parmi les productions de l'époque.

Le reste de l'Allemagne n'était que trop disposé à subir l'influence du réalisme qui régnait à Munich. Depuis quelque temps déjà, la civilisation allemande était entrée dans une voie nouvelle. Les esprits commençaient à se préoccuper plus vivement des intérêts politiques et économiques de la nation; une tendance pratique assez gauche dans ses débuts, et qui jusqu'à présent n'a pas produit de résultat bien sérieux, s'était répandue peu à peu sur ce sol du mysticisme et de la rêverie. De contemplative qu'elle était, la pensée était redescendue vers les choses de ce monde. On avait craint de rester trop en arrière du progrès utilitaire de l'Angleterre et de la France; le naturalisme remplaçait la métaphysique transcendantale, la culture des sciences positives prenait un essor jusque-là inconnu. D'un autre côté, la poésie proprement dite faisait place aux recherches savantes de l'histoire nationale et aux études de mœurs. Tous ces changemens devaient avoir leur contre-coup dans les arts : au lieu de demander à ces derniers de simples jouissances esthétiques, on exigea d'eux la représentation de ces objets auxquels on portait tant d'intérêt dans la réalité; on voulut trouver en même temps l'utile et l'agréable, *utile dulci*. Le goût d'ailleurs, dans cette direction exclusive de l'intelligence, avait dû se rétrécir: les émotions du beau, du sublime, du pittoresque, n'avaient plus chez les individus assez d'intensité pour se soutenir seules, et à des fictions propres à charmer l'imagination on préférait désormais des œuvres qui répondissent mieux aux exigences d'un public désireux d'apprendre, avide d'étudier la vie et la nature.

Le réalisme, en s'étendant ainsi hors des limites de son berceau, devait toutefois subir des métamorphoses. Il avait jusqu'alors offert avant tout un caractère monumental : en pénétrant à Düsseldorf, où la peinture n'avait aucun rapport avec l'architecture, il fut ramené à des prétentions beaucoup plus modestes. D'un autre côté, à Munich même, l'architecture, après avoir rempli la ville de ses constructions, voyait sa tâche à peu près accomplie, et la place commençait à manquer pour des fresques nouvelles; la fièvre des beaux-arts s'était peu à peu calmée, et une période de réaction était devenue inévitable. On s'apercevait aussi que la peinture murale ne convient pas au climat rigoureux de la Bavière, et que l'école de Munich, en s'attachant à orner les édifices publics, n'avait pas travaillé pour la postérité. Il est peu de ses œuvres qui n'aient subi des altérations plus ou moins graves : quelques-unes sont déjà complétement effacées, et celles mêmes qui se trouvent à l'intérieur des monumens n'ont pas été tout à fait à l'abri des intempéries de

l'air. Enfin, depuis la révolution de 1848 et l'abdication du roi Louis, le gouvernement avait changé de politique : il ne faisait plus, comme vingt ans auparavant, dépendre des beaux-arts le salut de l'état; il commençait même à trouver onéreuse la seule charge d'entretenir ce que le passé lui avait légué. Rangé désormais sous l'influence autrichienne, il faisait fondre des canons au lieu de commander des fresques, et n'élevait plus, en fait de monumens, que des séminaires et des casernes; les intérêts de la cour de Rome lui tenaient plus au cœur que ceux de l'esthétique, et l'art ne trouvait plus d'aliment que dans le goût des particuliers. Toutes ces circonstances ont contribué à faire entrer le réalisme dans une période entièrement nouvelle et très distincte de la première en ce qu'elle reste indépendante de l'architecture.

Un autre trait caractéristique de cette seconde phase du réalisme est d'avoir été moins brutale que la précédente. A Düsseldorf, il était impossible de passer sans transition de ce romantisme dont l'école s'était jusque-là inspirée à la pure imitation de la nature. A Munich, les artistes, ne travaillant plus exclusivement pour les monumens publics, cessèrent de se considérer comme les dispensateurs d'un enseignement national, et purent dès lors accorder une attention plus libre à la partie esthétique de l'art. On peut dire qu'à cette époque le réalisme, devenu général, a été tempéré à Düsseldorf par l'idéalisme ancien, à Munich au contraire par l'idéalisme naissant. Tout en se renfermant dans l'imitation de la réalité, les peintres ont du moins cherché à la saisir sous ses aspects les plus favorables. Parmi les matériaux que fournit la nature, ils ont choisi ceux que le goût préfère; ils en ont étudié avec un grand soin les aspects les plus intéressans, et par exemple, dans le paysage, les clairs de lune, les crépuscules, les effets d'hiver, de printemps ou de tempête. Grâce à la variété et aux richesses de leur modèle, ils ont pu s'élever très souvent jusqu'à la beauté là même où ils ne songeaient qu'à l'exactitude. De plus, ils ont cultivé avec succès le côté technique de la peinture. Si leur dessin manque de hardiesse et parfois d'élégance, il est presque toujours d'une correction remarquable. Les derniers peintres de Düsseldorf ont fait notamment du coloris une étude toute particulière; ils ont distribué et combiné les teintes avec une habileté savante qui forme contraste avec la monotonie des premiers peintres de cette école et avec la négligence de Cornelius.

Un dernier caractère du réalisme de cette époque est de ne pas s'être renfermé, comme autrefois, dans les limites de l'histoire, et d'avoir envahi le domaine de l'art tout entier. C'est surtout dans la peinture de genre et dans le paysage qu'il a fait preuve d'une éton-

nante fécondité. Les mœurs populaires, les sites les plus intéressans de l'Allemagne et même des pays étrangers, tous les événemens importans de l'histoire nationale ont été successivement étudiés avec la plus scrupuleuse exactitude. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est l'esprit d'ordre qui a présidé au partage de la besogne : tel peintre s'est attaché à observer exclusivement les mœurs de telle profession, tel autre celles de tel âge de la vie, un troisième celles de telle province. Il en est de même du paysage : chaque région de l'Allemagne a été décrite. Klein ne peint que des scènes bavaroises ou les mœurs des charbonniers; Ritter et Jordan, de Düsseldorf, ne vivent qu'avec les marins et les pêcheurs; J. Becker ne quitte pas les villages et les forêts de l'ouest de l'Allemagne; Kaltenmoser ne représente que des vues et des scènes de la Forêt-Noire; Gauermann et Ruben, de Vienne, s'établissent, pour n'en plus sortir, dans les montagnes du Tyrol et de la Bavière; Burkel, de Munich, raconte les chasses de ces mêmes montagnes; Meyer, de Brême, a consacré sa carrière d'artiste à peindre des scènes de l'enfance. D'autres ont fait des excursions en dehors de l'Allemagne : A. Achenbach, de Düsseldorf, a confié à la toile ses souvenirs de voyage en Norvége et en Italie; il y a dans son talent une grande souplesse et beaucoup de variété; les formes du nord et celles du midi lui sont également familières, et ses marines ne sont pas moins remarquables que ses vues de montagnes. Il passe en Allemagne pour un des plus grands paysagistes contemporains, et c'est peut-être celui qui compte aujourd'hui le plus d'imitateurs.

La plupart des peintres d'histoire de l'école réaliste ne font que cacher sous un certain éclat de coloris, ou sous une grande correction de dessin, la nullité de l'invention et la platitude de la pensée. Quelques-uns cependant ont su s'élever au-dessus de la médiocrité et donner à leurs compositions, sans s'écarter de la réalité, un caractère de beauté plus ou moins marqué. Les Allemands se sont d'ailleurs dans ce genre inspirés plus d'une fois de l'étranger : Piloty, par exemple, s'est distingué dans la manière de Gallait et de Paul Delaroche; il est aujourd'hui le chef de l'école réaliste à Munich, où on l'oppose à Kaulbach, considéré comme le plus grand représentant de l'idéalisme classique. Piloty compte de nombreux disciples, qui tous ont une tendance à négliger, beaucoup plus encore que le maître, l'idéal au profit du réel (1). La manière de Delaroche a été

(1) Nous citerons, parmi les tableaux de Piloty, *l'Astrologue Seni devant le cadavre de Wallenstein*, qui se trouve à la Nouvelle-Pinacothèque; *Wallenstein marchant vers Egra, où il doit être assassiné*, toile qui n'est pas encore achevée; *le Triomphe de Germanicus*, — *la Promenade de Néron après l'incendie de Rome*. Son *Galilée en prison*

encore reproduite par Bewer (1) et par Schrader (2), de Düsseldorf, dont on vante trop le coloris. Dietz, de Munich, imitateur d'Horace Vernet, passe pour le meilleur peintre de batailles que l'Allemagne possède actuellement; mais il ne sait pas grouper ses personnages, et son coloris pèche par des tons criards et tranchans. Les traditions et les légendes populaires ont été illustrées par Schwind, qui est, à vrai dire, plus remarquable comme graveur que comme peintre; il a transporté dans ses tableaux les qualités et les défauts de son art de prédilection : si ses lignes sont d'une pureté et d'une correction extraordinaires, jamais peut-être on n'a vu de coloris plus pâle; on sent que l'artiste a l'habitude d'imaginer des conceptions sans couleur. Cependant cette imperfection devient moins sensible dans ses peintures murales, dont les plus célèbres sont celles de la Wartbourg et de l'académie de Carlsruhe. Un peintre de Berlin, Menzel, s'est occupé surtout de Frédéric le Grand; ses tableaux indiquent un pinceau soigneux jusque dans les moindres détails. On fait grand cas en Allemagne d'une toile d'un artiste de Düsseldorf, Lentze, qui a vécu quelque temps en Amérique et qui a représenté le *Passage de la Delaware par Washington*. Enfin un peintre de Bayreuth qui est actuellement fixé en Italie, Riedel, a enrichi la Nouvelle-Pinacothèque d'une admirable *Judith*. L'expression de la physionomie est d'une étonnante vérité : la fatigue d'une nuit de débauche, le dégoût et en même temps la préoccupation d'un grand dessein, tout cela se peint dans ses yeux et sur ses lèvres, très sensuelles d'ailleurs, éclairées en dessous par les premiers rayons du soleil levant. A tous ces noms on peut encore ajouter celui d'un jeune peintre de Cologne, A. Schmitz, qui s'est fait connaître dans ces derniers temps par plusieurs toiles véritablement remarquables. Il est, à vrai dire, impossible de donner aujourd'hui une histoire complète de cette école, car elle se trouve au milieu même de son développement : elle comprend une multitude d'artistes qui en sont à leurs premiers essais, et que la critique ne saurait encore juger définitivement.

Il ne faut pas croire que les peintres que nous venons de citer bannissent de leurs œuvres tout élément idéal. La plupart se tiennent plutôt sur la frontière du réalisme et de l'idéalisme, mêlant dans des proportions variables les élémens de ces deux systèmes. A côté d'eux se place une catégorie spéciale d'artistes qui ont donné à leurs compositions de genre un tour spirituel ou humoristique,

offre un effet de lumière remarquable : un rayon de soleil pénétrant par une lucarne élevée tombe sur le plancher, d'où il est réfléchi sur la figure du captif.

(1) *Les Derniers momens de Charles Ier, — Milton*, etc.

(2) *La Prise de Calais*, etc.

plaisant ou satirique, qui les ont idéalisées, sinon dans le sens de la beauté, du moins dans le sens comique : Geyer par exemple (1), Hasenclever (2), Danhauser (3), qui a fait aussi quelques excursions médiocrement heureuses dans le genre larmoyant et mélodramatique (4); Spitzweg, qui a poursuivi de ses caricatures la petite bourgeoisie, les *philistins*, comme l'on dit en Allemagne; Schrœdter, célèbre par ses parodies et ses types comiques; enfin Richter, plutôt dessinateur que peintre, le Gavarni d'outre-Rhin, qui a représenté avec beaucoup d'esprit et une grande finesse de trait les mœurs de toutes les classes de la société.

II.

En dehors du mouvement dont nous venons de retracer les diverses évolutions et de nommer les nombreux représentans, on rencontre un artiste qui, après avoir sacrifié dans sa jeunesse au réalisme et à toutes les tendances de l'école de Munich, a fini par se créer une manière entièrement indépendante. Il est rentré résolûment dans la voie de l'idéalisme classique et se trouve aujourd'hui en opposition avec toutes les écoles allemandes. L'élévation et la fécondité de son talent le placent au premier rang parmi les peintres modernes. Ceux qui en France ont présenté Kaulbach comme étant simplement le disciple et le continuateur de Cornelius n'ont assurément pas fait de son œuvre une étude sérieuse et complète. Ils se seront sans doute contentés d'observer ces fresques de la Nouvelle-Pinacothèque à Munich, où l'artiste s'est peint lui-même chevauchant sur Pégase en croupe derrière Cornelius et Overbeck, et ils n'auront pu penser que, dans cette représentation monumentale, Kaulbach ne se fût pas rendu justice à lui-même. S'ils avaient considéré attentivement le reste de ses productions, s'ils avaient surtout connu les plus récentes, ils se seraient aperçus du contraste qui existe entre le style de ces fresques et la manière définitivement adoptée par le peintre. Ces compositions forment une exception, on pourrait dire une tache dans sa carrière : il ne faut y voir qu'une concession fâcheuse du peintre au mauvais goût de ceux qui lui faisaient des commandes. En chargeant Kaulbach de représenter sur les murs extérieurs de la Nouvelle-Pinacothèque l'histoire de l'art allemand au XIXe siècle, le roi de Bavière lui avait imposé un sujet bien ingrat. Demander la reproduction en fresques immenses d'événemens contemporains dénués pour la plupart de

(1) *La Consultation de médecins*, etc.
(2) Scènes de *la Jobsiade*.
(3) *L'Atelier de peinture, l'Ouverture du Testament*, etc.
(4) *Une Jeune fille faisant à son père l'aveu d'une faute*, etc.

grandeur et d'éclat, et d'ailleurs trop rapprochés de nous pour qu'on puisse les idéaliser, c'était déjà faire acte d'un réalisme fort exagéré. Que cette histoire fût retracée allégoriquement ou par des scènes tirées de la vie des peintres, ou encore, comme l'artiste a préféré le faire, par une combinaison des deux procédés, cela devait être également mauvais. Kaulbach l'a senti tout le premier sans doute; aussi ne s'est-il jamais donné si peu de peine dans la composition, et n'a-t-il jamais mis tant de négligence dans l'exécution. Qu'on s'imagine les peintres, les sculpteurs et les architectes de notre siècle représentés avec leurs habits noirs, leurs robes de chambre vertes ou leurs paletots noisette. Certes, dans un tableau de genre, il est permis de montrer tout le désordre d'un atelier, et l'effet produit peut être très pittoresque; mais placer de pareilles scènes sur les murs d'un édifice public, où l'on s'attend à trouver quelque chose de sublime et de grandiose, c'est tomber dans le ridicule. On est tenté de croire que le peintre a voulu se moquer de l'école dont on lui avait confié l'apothéose. Dans cette caricature qui représente le *Combat contre le mauvais goût*, il semble qu'il ait entrepris de montrer lui-même où peuvent mener les exagérations de l'école de Cornelius; peut-être encore a-t-il voulu mettre en pratique le précepte de certains romantiques, de Solger et de Frédéric Schlegel, qui considèrent l'ironie comme le principe le plus élevé de l'art, comme le moment où l'artiste devient tellement maître de sa matière qu'il joue librement avec elle. Il n'en est pas moins regrettable pour la gloire de Kaulbach que ces fresques soient, de toutes ses œuvres, celles qui se trouvent le plus en évidence; elles ôtent à un grand nombre de touristes mal renseignés l'envie de s'enquérir de ses autres ouvrages, et plus d'un est revenu d'Allemagne persuadé que le peintre n'avait jamais rien fait de mieux. Soyons plus juste et passons vite devant cette mauvaise plaisanterie, ainsi que devant quelques autres allégories, productions de jeunesse et de commande que l'on voit encore à Munich sous les arcades du jardin de la Résidence : il est temps que nous arrivions aux chefs-d'œuvre.

Deux grandes qualités dominent chez Kaulbach : la première, c'est l'esprit, quelque chose de fin, de vif, d'ingénieux et de moqueur qui tient le milieu entre l'esprit français et l'*humour* britannique, moins gai que l'un, moins enclin que l'autre à la tristesse et au sarcasme; la seconde, c'est l'amour du beau, qui lui a donné toutes les perfections qui manquaient précisément à Cornelius. La correction du dessin, la richesse d'un coloris qui forme contraste avec celui d'Overbeck et de l'école allégorique, une connaissance profonde de la technique de la peinture et une admirable fécondité achèvent de placer Kaulbach au premier rang parmi les représen-

tans contemporains de l'art classique. Pour bien étudier ses œuvres, il convient de les diviser en deux catégories : d'un côté tout ce qu'il a produit dans le domaine de la fantaisie ou de la satire; de l'autre, ses grandes compositions historiques.

Les compositions légères, gracieuses ou satiriques de Kaulbach mériteraient à elles seules un examen approfondi. Doué d'une grande finesse d'observation, il s'attache à découvrir tout ce qu'il y a de piquant dans l'expression de certains mouvemens de l'âme, toutes les charmantes surprises que peut procurer la nature, ou encore ces traits qui révèlent des caractères et où se trahissent les travers de l'esprit et les mesquineries du cœur; il met tout cela en relief dans les situations les plus ingénieuses et les plus imprévues, et exerce sa sagacité sur les matières les plus variées. Tantôt il nous fait sourire par des scènes touchantes, pleines de naïveté ou de sérénité, comme dans ces œuvres où il a illustré Goethe, Anacréon et Wieland; tantôt il prend en main le fouet de la satire, comme dans ses dessins pour le *Reineke Fuchs;* tantôt enfin il entreprend d'exciter le rire, mais ce n'est point par des caricatures qu'il procède ; dans ses créations comiques, dans sa *Maison de fous* par exemple, il se trouve toujours un élément sérieux, et le rire qu'il provoque en nous, c'est ce rire de l'*humour* qui n'est pas le rire de la gaîté.

La plupart de ces compositions ne sont pas des peintures, mais de simples dessins, et en réalité des traits piquans ou gracieux, des saillies spirituelles ou risibles, n'ont pas besoin du secours de la couleur. C'est surtout quand il s'agit, comme dans les tableaux des Flamands et des Hollandais, de plaire par la richesse et la variété des détails, par le jeu de la lumière, des ombres et des teintes diverses, que la couleur contribue à l'effet général pour une très grande part. Quand c'est le sentiment du beau que l'artiste a pour but d'éveiller, la couleur est encore utile, et prête à son œuvre un charme de plus : aussi voit-on l'école italienne la cultiver de son côté avec le plus grand soin. Cependant il y a cette différence, que chez elle ce n'est plus comme chez les peintres du nord par l'opposition, mais par l'harmonie des teintes que le coloris produit son effet. Quant aux genres qui s'adressent plutôt à l'entendement qu'à l'imagination, le coloris devient chose à peu près secondaire. Overbeck notamment, qui vise surtout au sublime et au pathétique, s'en était presque trouvé gêné, et il prit le plus grand soin de ne pas lui donner trop d'éclat. En détournant sur des agrémens extérieurs une partie de l'attention, il aurait craint d'affaiblir l'impression mystique de ses figures; ses teintes sont douces comme les âmes qu'il met en scène, et se fondent si harmonieusement qu'elles semblent vouloir passer inaperçues. Le coloris ne redevient utile dans les œuvres de ce genre que si l'artiste se propose,

comme Albert Dürer, d'unir les agrémens du pittoresque à ceux de la pensée : on retrouve en effet à un très haut degré, chez ce grand artiste, l'influence des écoles du nord.

Kaulbach dessine avec la plus grande habileté ; ses lignes sont d'une précision et d'une fermeté extraordinaires. Même dans ses œuvres les plus légères, il se plaît à n'offrir que des formes élégantes et correctes. Les *Fables de La Fontaine* illustrées par Grandville ne peuvent, à aucun égard, soutenir la comparaison avec les dessins de Kaulbach pour le *Reineke Fuchs;* il y a chez l'artiste français une fâcheuse négligence de dessin et parfois même une incorrection grossière, tandis que les compositions du peintre allemand, bien plus spirituelles au fond et d'une plus grande portée, sont, quant à la forme, des modèles accomplis. Il y avait là un double monde à reproduire : il fallait d'abord représenter les animaux comme animaux, et ensuite offrir en eux l'image de l'humanité; Kaulbach s'est tiré avec le plus grand bonheur de cette double difficulté. Le grand peintre de Munich, dans ses satires, n'a pas le réalisme d'Hogarth. Il ne se propose pas pour but, comme l'artiste anglais, de donner une leçon de morale, et ne prend pas le crayon pour esquisser un sermon. C'est toujours au goût, non à la raison qu'il parle; il choisit, parmi les scènes de la vie, non celles qu'il est le plus utile de représenter, mais celles qui offrent les traits les plus piquans ou les plus agréables. Chez Kaulbach, l'art n'est jamais au service d'un but qui lui soit étranger, et sa plus grande gloire, selon nous, est de lui avoir rendu son indépendance, si gravement compromise par Cornelius. Kaulbach a même produit, à certains momens de gaîté, quelques pièces qui, aux yeux de la morale, sont plus que légères, et qui forment contraste avec la pruderie ordinaire des peintres allemands; il circule à Munich, sous le manteau, bien entendu (1), plusieurs dessins dont on excuse volontiers la licence quand on considère toute la finesse d'esprit et tout le talent plastique que l'artiste a trouvé l'occasion d'y déployer.

Il est devenu assez fréquent, à notre époque, de voir les peintres emprunter leurs sujets à la poésie, et les critiques ont plus d'une fois éprouvé quelque embarras à classer les œuvres qui étaient l'application d'un tel procédé. Faut-il les regarder comme des compositions historiques, puisqu'elles sont la reproduction d'un fait, ou bien faut-il les rapporter à la classe des œuvres de genre? Il est nécessaire, selon nous, d'établir ici une distinction : si l'artiste, se bornant à emprunter sa matière au poète, en tire une œuvre indépendante et complète en soi, offrant une signification claire et intelligible pour ceux mêmes qui ne connaissent pas le poème, il a

(1) *La Génération de la vapeur; — Qui veut acheter les dieux d'amour?* etc.

fait « un tableau de genre, » comme disent les peintres. Si au contraire il a pour but de ramener l'imagination vers le poème, de faire penser, comme le peintre réaliste, à la chose représentée, si on ne peut le comprendre qu'à la condition d'avoir lu un livre, comme on ne comprend tant de toiles historiques qu'à la condition de consulter un livret, son œuvre devient analogue aux compositions d'histoire. Dans le premier cas, le dessinateur a cherché avant tout à produire l'impression propre à son art; dans le second cas, il s'est attaché principalement à l'exactitude de la représentation. Il faut avouer que dans ce dernier procédé il y a souvent un véritable abus. Le peintre est excusable de négliger le côté esthétique de la peinture quand il consacre son talent à représenter de grands événemens dont il est utile de conserver le souvenir; mais cette utilité ne peut plus être invoquée lorsqu'il s'agit d'un événement fictif et tout poétique. Si Kaulbach mérite des éloges pour avoir, en traduisant Goethe, gardé sa propre originalité et avoir offert des scènes charmantes à nos regards, il est à blâmer d'avoir entrepris le commentaire de Shakspeare, dont les tragédies ne fournissent que rarement la matière d'un dessin complet en lui-même : il est impossible, par exemple, de comprendre, sans le secours du poète anglais, les illustrations de *Macbeth* ou de *la Tempête*. Pourquoi l'artiste s'est-il donc engagé dans une voie où il n'est pas capable de marcher seul?

Bien des dessins humoristiques de Kaulbach ont été publiés dans des almanachs de Munich ou dans des brochures populaires; mais son chef-d'œuvre en ce genre, et la première production éclatante qui a commencé d'attirer sur lui l'attention, c'est son célèbre tableau de la *Maison de fous*. On ne saurait unir plus intimement dans le même sujet le grotesque et le pathétique. Ce tableau est d'une saisissante vérité; la signification en est claire et frappante. Chacun de ces malheureux a son idée fixe, et ce qui le rend tristement risible, c'est qu'il prend une chimère pour la réalité. Cette œuvre est trop connue en France pour qu'il soit nécessaire d'en donner ici une description détaillée. L'esprit qui forme le fond de ces compositions satiriques se retrouve dans les élémens des grands tableaux d'histoire de Kaulbach. Il faut toutefois un examen attentif pour le découvrir là où il va se cacher, et voilà pourquoi, lorsque l'impression produite par l'ensemble de l'œuvre est épuisée, on trouve encore du charme à la contempler dans ses moindres détails; là nous attendent de véritables surprises, et l'imagination s'y récrée sans cesse. La grande fresque de *la Tour de Babel* montre dans un coin, à gauche, un jeune veau qui vient avec une docilité charmante prendre de l'herbe dans la bouche de sa mère, thème qui, pour certains peintres d'animaux, suffirait aisément à une composition tout entière; à droite, et sans doute pour faire pendant

à cette petite scène rustique, un enfant se jette au cou de sa mère et reste suspendu à ses lèvres, comme la grappe au cep qui l'a produite. On n'en finirait pas, si l'on voulait énumérer tous les traits de ce genre qui se rencontrent dans ces chefs-d'œuvre de l'art contemporain. Par exemple, lorsque nous avons visité, au mois de septembre dernier, l'atelier de Kaulbach, le peintre était en train de dessiner une scène de l'*Hermann et Dorothée ;* au premier plan, deux bœufs traînent un chariot et passent près d'une fontaine : celui qui en est le plus rapproché trouve le temps, en allongeant le cou, de s'y désaltérer largement; son camarade, attelé de l'autre côté, voudrait bien profiter de l'occasion ; tourmenté à la fois par la soif et la jalousie, il fait la mine la plus piteuse. Cela n'est encore qu'un détail dans la composition, mais il est impossible de rien offrir de plus gracieux et de plus expressif.

Nous avons dit que, dans ses grands tableaux d'histoire, Kaulbach s'était montré rigoureusement classique. Il excelle en effet à disposer les figures de ses groupes, à établir une correspondance harmonieuse entre les différentes parties de son œuvre, à les détacher clairement les unes des autres, et sous ce rapport il rivalise presque avec Rubens. Il sait choisir les formes les plus élégantes et les poses les plus gracieuses; son coloris est distribué de main de maître; il n'a point, comme plusieurs de ses compatriotes, cette horreur du nu qui, chez quelques-uns, provient d'une pruderie ridicule, et chez la plupart d'impuissance. Kaulbach n'est pas classique dans le sens étroit de l'école de David, qui, au lieu de s'inspirer largement de l'esprit de l'antiquité, s'est seulement efforcée d'introduire dans la peinture le style de la statuaire et a confondu deux arts différens. Le *classicisme* de Kaulbach est opposé à la fois au réalisme et au romantisme : au réalisme, en ce qu'il a restitué à la peinture sa fin véritable et relégué au second plan toute préoccupation d'utilité ou d'exactitude; au romantisme, en ce qu'il essaie avant tout d'éveiller le sentiment de la beauté.

De toutes les compositions historiques de Kaulbach, la seule peut-être dont le sens ne frappe pas à première vue, et qu'on ne puisse comprendre sans avoir lu une page de livret, est celle qui se trouve au musée germanique de Nuremberg. En l'an 1000, l'empereur Othon III conçut, après une orgie, la fantaisie de visiter le tombeau de Charlemagne, enterré depuis environ deux siècles dans son caveau de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle. Tel est l'événement que l'artiste a voulu représenter. Charlemagne est assis sur son trône, revêtu des insignes impériaux, terrible encore et plein de majesté. A sa vue Othon s'arrête étonné sur le seuil. Un vieux guerrier se laisse tomber à genoux; un page recule épouvanté, tandis qu'un Lombard, encore pris de vin, montre le cadavre d'un

air railleur. Un évêque conjure Othon de respecter ce lieu sacré. Le tombeau est éclairé par une double lumière : la porte laisse pénétrer quelques rayons de la lueur bleuâtre des souterrains, et au premier plan une torche que tient le guerrier à genoux projette ses jaunes reflets sur le cadavre impérial.

Nous avons pu voir, dans l'atelier même de l'artiste, une magnifique toile qu'il vient de terminer pour le Maximilianeum (1). C'est *la Bataille de Salamine*. Le peintre a mis tant de soin à l'exécution de ce tableau, qu'il en a deux fois refait le carton avant de l'entreprendre; le coloris est d'une richesse extrême; à la lumière du jour se mêle de la manière la plus pittoresque la lueur rouge des vaisseaux incendiés. On y retrouve seulement l'exagération de mouvement commune aux tableaux de batailles : tant de gestes, tant d'efforts violens, brusquement interrompus, rappellent trop que c'est une toile qu'on a sous les yeux, et obligent le regard de s'en détourner pour laisser l'imagination se figurer la suite des attitudes. Il n'y a que ce qui est susceptible de permanence et d'une certaine stabilité qui puisse être contemplé longtemps sans fatigue. Il est vrai qu'ici l'on peut largement se dédommager en promenant successivement ses regards sur les nombreux détails de cette œuvre immense. Là est Thémistocle, ici Aristide; d'un côté Eschyle combat, et Sophocle invoque les dieux; de l'autre, Xerxès, assis sur son trône, contemple sa défaite. La reine Artémise lutte encore en fuyant, mais avec toute la bravoure d'un héros. Le vaisseau qui portait les femmes du roi de Perse est mis en pièces, et ces corps de femmes qui tombent dans la mer ont fourni au peintre l'occasion de consacrer à la beauté plastique un admirable premier plan. Dans le ciel apparaissent les héros d'Homère, qui volent au secours de leurs descendans. Ce mélange d'élémens surnaturels avec des faits historiques est une témérité que la critique réaliste ne peut pardonner à Kaulbach. C'est cependant là une des ressources précieuses de l'art classique, qui y trouve un moyen d'animer ses ciels, de produire des contrastes et d'ajouter à la beauté de ses groupes. Cette intervention des héros de l'*Iliade* était d'ailleurs, pour les Grecs eux-mêmes, l'objet d'une croyance légendaire, et c'est dans Plutarque que Kaulbach a dû en puiser l'idée.

L'œuvre capitale de Kaulbach, celle que ses admirateurs ont proclamée la plus remarquable de l'art moderne, ce sont les fresques dont il a décoré le vestibule du nouveau musée de Berlin. Ces fresques, peintes suivant le procédé stéréochromique, sont au nombre de six. On a dit que le peintre avait voulu y représenter par allégorie le développement de la civilisation; mais comment figurer

(1) École normale d'administration à Munich.

au moyen du dessin le développement d'un principe ou d'une idée? On ne peut offrir aux yeux ou à l'imagination qu'une succession de faits; quant au rapport de causalité qui les enchaîne, le livret seul est capable de l'exprimer, car les abstractions sont du domaine de la parole. Ce rapport peut être conçu par la raison, il n'est pas susceptible d'être saisi par les sens. Il est certain que Kaulbach est tombé plus d'une fois dans les aberrations de la peinture allégorique; c'est la religion dans laquelle il avait été élevé, et dont sa maturité n'a jamais pu se dépouiller entièrement. Les arabesques qui entourent les grandes compositions dont nous allons parler, et qui complètent la décoration du vestibule qui les renferme, sont tout à fait dans le style symbolique, et cependant c'est dans sa manière de traiter le symbole et l'allégorie que Kaulbach se montre précisément en réaction contre tous les défauts de Cornelius et de son école. Chez ces derniers, le symbole occupait la première place, il était tout pour ainsi dire; chez Kaulbach, il n'a réellement qu'un rôle secondaire, ce n'est plus que la matière du tableau. Dans Cornelius, une fois le sens du symbole compris, l'œuvre a produit tout son effet; elle n'offre rien de beau et de pittoresque, rien d'esthétique, rien qui puisse agir sur la sensibilité. Dans Kaulbach, c'est précisément le contraire; le tableau se fait admirer tout d'abord par une qualité frappante, par la beauté et l'harmonie des groupes. A cet égard, le peintre contemporain ne le cède à aucun des grands maîtres de l'art classique. Avec lui, c'est le goût qui est le premier mis en jeu, et c'est seulement par une réflexion qui ne peut venir que plus tard qu'on s'interroge sur le sens de l'œuvre; on ne découvre les défauts du penseur qu'après avoir applaudi le peintre. Au lieu des hiéroglyphes de Cornelius, on se trouve en face d'un art empreint de l'idéalisme le plus élevé et en même temps le plus classique, car il est toujours dans la voie de la beauté.

Non-seulement Kaulbach a restitué au goût toutes ses prérogatives, mais il a rendu à l'art son universalité, également compromise par Cornelius. La spéculation métaphysique est un champ vague où viennent se combattre les systèmes les plus contradictoires : le peintre qui fait des excursions sur ce domaine est obligé d'adopter tel système, et s'expose par cela même non-seulement à être blâmé par tous ceux qui appartiennent à d'autres écoles, mais encore à ne plus être compris quand son système aura fait son temps et sera universellement rejeté; il ne peint réellement que pour ceux qui ont avec lui une communauté de pensée. C'est ainsi que Cornelius avait récusé le tribunal impartial du goût pour se livrer à toutes les vicissitudes de la théorie. Les compositions de Kaulbach peuvent au contraire, par leur beauté même et en dehors de leur signification, produire sur tout le monde, malgré la

diversité des opinions et des systèmes, une impression esthétique.

La première fresque de Kaulbach représente au premier plan la *Dispersion des peuples*, et au second la *Destruction de la tour de Babel*, c'est-à-dire deux événemens qui, bien que rapprochés et corrélatifs, n'ont pu être complétement simultanés. Il est évident qu'au moment même où Jéhovah lança ses foudres sur les idoles et sur la tour, les peuples n'étaient point déjà en marche pour se répandre dans l'univers. Les deux actions sont du reste nettement séparées dans le tableau lui-même. Au centre se trouve le roi de Babel; à ses pieds, les idoles tombent foudroyées et écrasent son propre fils dans leur chute; autour de cette scène, le désordre et l'épouvante. Sur une autre ligne se développe la seconde action : au milieu s'avancent les descendans de Cham, la race nègre et maudite, emportant avec elle ses hideuses divinités; sur les physionomies de ce groupe se peignent l'abrutissement et la sensualité. A gauche est la race nomade de Sem, chassant ses troupeaux devant elle; à droite viennent les descendans de Japhet, pleins de noblesse, de grâce et de vigueur. Dans un coin, l'architecte de la tour est lapidé par ses propres ouvriers. Malgré toutes les invraisemblances et le manque d'unité de cette œuvre, elle offre dans les détails et dans la disposition des élémens une saisissante beauté.

La seconde fresque représente la *Jeunesse de la Grèce*. Kaulbach s'est inspiré de ce passage d'Hérodote qui prétend qu'Homère dota la Grèce de ses dieux. Homère s'approche en chantant du rivage, et la sibylle de Cumes dirige son esquif. Les héros, les poètes, les artistes, les philosophes se rassemblent pour l'entendre; on peut reconnaître parmi eux le vieil Hésiode, Eschyle, Sophocle et Euripide, Aristophane, Pindare, Périclès et Alcibiade. Sur un arc-en-ciel s'avancent les dieux de l'Olympe, précédés des Grâces et des Muses; Thétis et les Néréides sortent de la mer pour écouter le chantre divin. On sait à quelles objections peut donner prise ce mélange du surnaturel avec la réalité. Quant à la réunion dans une seule assemblée d'un grand nombre de personnages qui n'ont pas vécu à la même époque, il faudrait être singulièrement préoccupé de la réalité littérale pour chercher à ce propos chicane à l'artiste. Ne peut-il pas invoquer l'exemple de *l'École d'Athènes?* L'action est une, et cela suffit; on voit un poète qu'admire une foule attentive, et il n'est pas nécessaire, pour que le tableau satisfasse aux conditions de l'art, de nommer chacun des personnages. Que Kaulbach ait voulu prêter à telle de ses figures les traits d'un Grec de telle époque, à telle autre ceux d'un Grec d'un autre siècle, peu nous importe : n'est-il pas libre de prendre ses modèles où il lui convient? Considérée comme une page d'histoire, cette fresque serait assurément absurde; mais au point de vue de l'art elle devient

un chef-d'œuvre. Le peintre se ferait tort à lui-même, s'il prétendait être jugé autrement.

Nous arrivons au troisième tableau, la *Destruction de Jérusalem par Titus*. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette composition, c'est la surabondance des détails, qui, malgré cette profusion, se distinguent nettement les uns des autres, grâce à une habile distribution et à d'admirables effets de perspective. En haut, sur des nuages, sont assis les quatre prophètes, Isaïe, Jérémie, Daniel et Ézéchiel; plus bas, les sept anges exterminateurs de l'*Apocalypse*, brandissant des glaives de feu, se précipitent pour exécuter l'arrêt céleste. Dans le fond, à droite, Titus s'avance avec ses légions victorieuses sur des ruines fumantes. Ses soldats se sont déjà emparés de l'autel abandonné et y font sonner les fanfares du triomphe. Au premier plan, le grand-prêtre et les siens se tuent pour échapper à l'ennemi; des jeunes filles effrayées se cachent; quelques-unes sont enlevées par des guerriers. A gauche, le temple est en proie à l'incendie; entre les colonnes, Jean de Gischkala et Simon, fils de Gioras, attendent, impassibles, le sort qui leur est réservé; sur les marches, des hommes, des femmes et des enfans tombent sous les coups des anges. Le tableau serait parfait, s'il ne renfermait pas autre chose; mais Kaulbach en a affaibli l'intérêt dramatique en y ajoutant certains détails dont les uns sont en contradiction avec la donnée principale, et dont les autres, purement symboliques, sont au moins étrangers à l'action. Ainsi nous voyons, à gauche de l'autel, des femmes tourmentées par la faim se mordre les bras avec rage ou dévorer leurs enfans; que vient faire ici cette scène hideuse, puisque la guerre est terminée? Elle sert sans doute à rappeler le passé, comme les deux suivantes servent à symboliser l'avenir. D'un côté, de nouveaux chrétiens, chantant des psaumes, se mettent en marche sous la conduite de trois anges : c'est le christianisme qui va se répandre dans l'univers. De l'autre côté, Ahasvère s'enfuit, poursuivi par des démons : c'est la destinée de la race juive condamnée à vivre sans patrie.

En quatrième lieu vient la célèbre *Bataille des Huns*, un véritable chef-d'œuvre. Ce n'est plus ici un fait historique, mais bien un fait légendaire. Kaulbach a voulu illustrer la tradition d'une lutte entre les esprits des Huns et des Romains tombés sur le champ de bataille. Le sol est couvert de cadavres, mais on voit commencer pour les âmes une vie nouvelle : elles se réveillent peu à peu, secouent le poids du sommeil, et s'élèvent par légions dans l'air pour y reprendre le combat. Des femmes animées de la fureur guerrière s'efforcent de rappeler à la conscience de lui-même un barbare tombé sous son cheval. Les deux races en présence sont parfaitement caractérisées : ici la grossièreté sauvage, là une civilisation

raffinée. Le terrible Attila est porté par les siens sur un bouclier. La victoire est laissée indécise : si une partie de l'armée romaine serre vigoureusement les barbares, l'autre plie sous leurs efforts. Ce tableau fantastique et plein de feu est d'un puissant effet. Les groupes, disposés en couronne de manière à encadrer la vue lointaine des remparts de Rome (ou de Châlons suivant quelques-uns), sont de la plus grande beauté.

La cinquième fresque représente les *Croisés arrivant sous les murs de Jérusalem*. Dans le ciel apparaît Jésus-Christ; Godefroy de Bouillon tend vers lui la couronne de Jérusalem. Du haut d'une colline, des chevaliers, des évêques, des prêtres contemplent la ville sainte. Au premier plan, Pierre l'Ermite à genoux est entouré de pénitens et de flagellans. La belle Armide, assise sur une litière, est portée par des Mores et conduite vers la ville par Renaud. Dans ce tableau, Kaulbach a combiné les données de l'histoire avec celles de la poésie.

La dernière peinture est *le Siècle de la Réforme*. Par l'exécution, c'est une œuvre magnifique; la conception n'en est pas moins entachée d'un vice capital. Comme toutes les productions de Kaulbach, celle-ci excite l'admiration avant d'être comprise; mais une attention soutenue y fait découvrir de graves défauts. Elle mérite une description détaillée. Tous les grands hommes qui ont joué un rôle dans le double mouvement de la réforme et de la renaissance se trouvent réunis dans ce tableau. A droite est un groupe dominé par l'idée de la tradition antique; ce groupe est lui-même subdivisé en deux autres, dans le haut les artistes, et au premier plan les poètes, les philosophes, les érudits. Ces derniers sont assis au milieu de débris de statues grecques, ou s'appuient sur un sarcophage orné d'un bas-relief symbolique sur lequel est représenté Prométhée sculptant le premier homme, tandis que Minerve lui présente une âme sous la forme d'un papillon. Pic de la Mirandole apporte des manuscrits; Pétrarque a ouvert un *Homère* qu'il montre à Shakspeare, à Cervantes et au jurisconsulte français Dumoulin. Érasme s'avance en robe de professeur, un volume de Cicéron à la main, l'ironie sur les lèvres; Reuchlin l'accompagne. Autour d'eux se pressent les adversaires de la scolastique, parmi lesquels on distingue Ulrich de Hutten, Marsile Ficin, Nicolas de Cusa, Vivès, Machiavel et Campanella. Un peu à l'écart se tiennent deux poètes allemands, le célèbre cordonnier Hans Sachs et Jacob Balde, l'Horace bavarois. Dans le groupe des artistes, Albert Dürer travaille à son célèbre portrait de l'apôtre saint Paul; son préparateur de couleurs, qui n'est autre que Kaulbach lui-même, vient lui annoncer la visite de Michel-Ange, de Léonard de Vinci et de Raphaël, tenant à la main le carton de son *École d'Athènes*. Auprès d'eux, on remarque

Pierre Vischer, le sculpteur de Nuremberg. La découverte de l'imprimerie, que Kaulbach, nous ne savons pourquoi, a mieux aimé rappeler dans le groupe des beaux-arts que dans celui des sciences, y est doublement représentée, par Gutenberg, l'inventeur suivant les Allemands, et par Laurent Koster, l'inventeur suivant les Hollandais. De l'autre côté du tableau se développe un second groupe qui forme contraste avec celui que nous venons de décrire. Au lieu de débris de l'antiquité, le premier plan est couvert d'instrumens scientifiques : nous y voyons la boussole, la mappemonde, des compas, et en outre des armes, des costumes, des plantes et même des oiseaux du Nouveau-Monde. Au milieu se dresse magistralement la grande figure de Christophe Colomb, dont les mains sont chargées de chaînes; autour de lui se pressent des voyageurs et des savans, Bacon, Harvey, Paracelse, Vésale. Dans le fond du tableau s'élève un observatoire d'astronomie : Copernic y dessine son système sur la muraille, Galilée s'appuie sur un télescope, Cardan est plongé dans une méditation profonde, Képler discute avec Tycho-Brahé, tandis que le philosophe italien Giordano Bruno monte l'escalier qui mène jusqu'à eux. Au centre du tableau, entre le mouvement des arts et le mouvement des sciences, se trouve concentrée toute la vie religieuse du XVe et du XVIe siècle : devant un autel où, dans le fond, est peinte la *Cène* de Léonard de Vinci sont groupés les chefs de la réforme; Luther tient la Bible ouverte à la page où sont écrits ces mots : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Près des réformateurs se trouvent les princes et les hommes d'état qui ont encouragé ou protégé leurs efforts : au premier rang s'avancent Gustave-Adolphe et Élisabeth. Au fond du chœur, le peintre a rassemblé les penseurs du moyen âge qui, par leurs écrits, ont été les précurseurs de la réforme, Wiclef, Jean Huss, Abailard, Arnauld de Brescia, Savonarole, Tauler. Devant Luther, un catholique, le chancelier Ulrich Jasius, et un protestant, le chevalier Eberhard de Tann, se serrent la main sur le traité de paix d'Augsbourg de 1555. Mélanchthon se tient près d'eux et leur montre la Bible de Luther.

Ce tableau semble fait pour prouver combien peut avoir de prestige l'art de disposer les personnages et les élémens d'une composition; mais, après avoir suffisamment contemplé ce magnifique ensemble et parcouru cette variété de figures, de costumes et de poses, si l'on se demande ce que cette toile signifie, on se trouve singulièrement embarrassé. Ce n'est pas que nous blâmions l'artiste d'avoir rassemblé dans un seul lieu des hommes de différens siècles et de différens pays, qui n'ont jamais pu se rencontrer; nous ne lui demanderons même pas pourquoi, ayant remonté jusqu'à Abailard et à Arnauld de Brescia, il n'a pas introduit, pour

être conséquent, Dante dans son œuvre, ni pourquoi, s'il a voulu représenter la renaissance aussi bien que la réforme, nous n'y voyons pas Léon X ou François Ier à côté de Gustave-Adolphe ou d'Élisabeth; ce serait critiquer son œuvre en historien plutôt qu'en homme de goût. Nous aimons mieux n'y voir, comme dans *l'École d'Athènes*, qu'une réunion fictive d'hommes illustres; mais ce que nous ne pouvons admettre, c'est la combinaison dans le même cadre d'élémens essentiellement contradictoires. En quel lieu sommes-nous? Au milieu du tableau, c'est le chœur d'une cathédrale; à droite, c'est un atelier d'artiste; à gauche, c'est un observatoire de savans. Qui pourra concilier ces décors incompatibles? Il y a plus : dans toute la composition sont répandus les signes de l'activité, et cependant, lorsqu'on cherche quelle est l'action vers laquelle convergent tous les mouvemens particuliers, il n'y a rien à trouver. Luther, il est vrai, domine tout le tableau; mais cette Bible qu'il montre à tout le monde, personne ne la regarde, et chacun reste absorbé dans ses occupations personnelles. Est-ce que par hasard il y aurait là un profond symbolisme? Kaulbach a-t-il eu l'intention de réfuter ces historiens qui soutiennent que le mouvement religieux a déterminé la renaissance, tandis que le progrès des arts et des sciences s'est accompli spontanément et par lui-même? A-t-il voulu railler cette prétention de la religion d'avoir enfanté tout le bien qui s'est fait sans elle? Cela serait par trop subtil. De mauvais plaisans ont trouvé autre chose : dans le carton de cette fresque, Kaulbach avait montré Luther tenant la Bible ouverte au-dessus de sa tête; on prétendit que le tableau représentait une *vente publique de livres à l'époque de la réforme.* La satire était si bien fondée que Kaulbach lui-même la prit au sérieux et reconnut la nécessité de corriger son œuvre. Dans l'exécution définitive, Luther tient simplement la Bible devant lui, et, pour que toute pensée irrévérencieuse soit écartée, des rayons de lumière partent du livre sacré, détail qui, soit dit en passant, a été à son tour vivement censuré par les critiques réalistes. Il faut donc se résoudre à ne voir dans ce tableau aucune action générale et à le considérer comme un assemblage purement accidentel d'élémens hétérogènes. Tout en jugeant cette œuvre comme répréhensible au point de vue de la conception, il nous semble cependant que ses défauts servent encore à faire ressortir dans tout son éclat le mérite de Kaulbach. Quel talent il a fallu mettre dans la composition architectonique et dans la forme de ce tableau pour que, malgré ses non-sens, il excite encore l'admiration au plus haut degré!

Nous n'avons pas épuisé la liste des tableaux historiques de Kaulbach; nous avons dû choisir les plus importans, et nous croyons en avoir dit assez pour bien faire comprendre son rôle dans la pein-

ture contemporaine. Nous ne parlerons pas non plus de ses portraits : son imagination a besoin de trop d'indépendance et se sent gênée dans les limites d'une reproduction exacte de la figure humaine; ses essais dans cette branche de l'art ne s'élèvent pas au-dessus de la médiocrité. Kaulbach heureusement n'a pas atteint le terme de sa carrière; son talent a conservé toute son énergie et promet encore plus d'un chef-d'œuvre. C'est un de ces esprits féconds qui, aimant à s'exercer sur les matières les plus variées, ne se laissent pas engourdir dans les séductions de la routine et ne consacrent pas leur vie à remanier sans cesse le même sujet. Un fait néanmoins est à noter encore, et il caractérise aussi bien le génie de Kaulbach que les tendances actuelles de la peinture allemande. Kaulbach est aujourd'hui le directeur de l'école des beaux-arts de Munich; mais, malgré toute l'autorité et la popularité de son génie, il n'a point, à proprement parler, de disciples. Les jeunes peintres n'osent pas se risquer dans la voie de son idéalisme large et élevé, et se laissent volontiers entraîner dans la carrière plus facile du réalisme, qui règne dans la capitale de la Bavière plus encore que dans le reste de l'Allemagne.

III.

Telle qu'on vient de la résumer, l'histoire de la peinture allemande au XIXe siècle offre plus d'un enseignement utile. L'abus de certains systèmes en a mieux fait ressortir les défauts. De vaines tentatives pour faire exprimer à la peinture des idées qui ne sont pas de son domaine ont contribué à rappeler dans quelles limites elle doit savoir se tenir et quelle est sa véritable portée. Sans doute, aussi bien que la parole, la peinture peut être mise au service de tous les modes de la pensée; mais, de même que tout ce qui s'écrit en vers n'est pas de la poésie, de même il ne suffit pas de manier un pinceau pour mériter le nom d'artiste. On peut réduire la peinture à n'être qu'un système d'écriture servant à l'expression d'idées abstraites, et c'est ce qu'a tenté de faire toute l'école allégorique; mais une pensée philosophique traduite par des signes visibles, sans qu'il y ait rien dans ces signes qui puisse agréer à la sensibilité, n'est que de la métaphysique peinte, comme il y a de la métaphysique parlée. Si le réalisme a eu si aisément raison de cet abus, c'est que l'allégorie se trouvait déjà en désaccord avec les besoins de notre époque. Dans les temps de civilisation naissante, quand le goût n'existe encore qu'en germe dans les sociétés, que les hommes, soumis aux conditions économiques les moins favorables, concentrent toute leur activité dans la production de ce qui est nécessaire ou utile, et n'ont point de loisir pour cultiver ce que

Kant a si bien appelé les pouvoirs *désintéressés* de l'âme, il est tout naturel alors que la peinture ne soit consacrée qu'à des représentations utiles ou instructives; elle ne peut être encore sa propre fin à elle-même, et se trouve réduite à servir d'instrument à la morale ou à la religion. Aussi ne voyons-nous au moyen âge que des productions naïves de symbolique religieuse, de même que dans les siècles les plus reculés de l'antiquité les monumens de la sculpture offrent tous un caractère hiéroglyphique et de convention. En s'efforçant de ressusciter la peinture allégorique, Cornelius avait réellement fait injure à son siècle. Le bon sens fournit d'ailleurs une règle qui peut être considérée comme sa condamnation : c'est que la science, l'histoire et l'art ont chacun leur domaine, que chacune de ces trois formes de la pensée doit s'attacher de préférence à ces objets ou à ces idées qu'elle présente ou qu'elle exprime mieux que les deux autres, que la peinture tombe par conséquent dans le ridicule quand elle s'obstine à mal remplir un rôle dont la parole seule peut s'acquitter avec succès. A une époque de culture grossière, on comprend que les limites des sciences et des arts ne soient pas nettement fixées et que les préceptes de la philosophie ou de la religion empruntent le langage de la poésie; mais cette confusion des langues, qui se produit spontanément à l'origine de toute civilisation, ne doit pas être systématiquement imitée par des esprits éclairés. Quand la peinture entreprend aujourd'hui d'exprimer des idées générales, elle empiète sur le domaine du livre : elle poursuit un but qu'elle n'est pas capable d'atteindre, car les représentations visibles ne peuvent aller au-delà de ce qui est particulier et individuel. Pour expliquer le succès que ce genre a obtenu pendant quelques années, il fallait cette disposition, si commune en Allemagne, à prendre l'obscur pour le sublime. Il y a dans ce pays tant de bonnes gens qui diraient volontiers comme ce baron de Destouches : « Quand je vois quelque chose et que je ne le comprends pas, je suis toujours dans l'admiration! » Au moyen âge, le peintre allégorique sentait du moins qu'il était nécessaire d'ajouter une inscription à son tableau, ou d'écrire sur une sorte de ruban qu'il faisait sortir de la bouche de ses personnages les pensées qu'il leur attribuait. Nous n'avons plus d'inscriptions ni de rubans, mais on peut dire que c'est le livret qui les a remplacés. Combien d'œuvres modernes dont il est devenu l'accessoire indispensable! Combien de fois on ne retrouve que péniblement dans le tableau ce qu'on a vu clairement dans le livret! Combien de fois le livret est lui-même plus intéressant à lire que le tableau à regarder! Ce contraste entre les prétentions du peintre métaphysicien et l'impuissance de la peinture est porté

à un si haut degré chez Cornelius, qu'on est tenté de lui crier, chaque fois qu'on rencontre ses œuvres : « Prenez donc une plume et jetez là vos pinceaux ! »

Le réalisme a, vis-à-vis du genre symbolique, le mérite d'avoir ramené la peinture vers des objets qu'elle est du moins capable de présenter d'une manière claire et complète; mais d'un autre côté il offre encore avec lui plus d'un caractère commun. Le réalisme, quand il est brutal, quand il ne s'attache qu'à la simple reproduction des faits, et a pour règle, non la beauté, mais l'exactitude, quand il se renferme en un mot dans les limites d'une copie, n'est pas plus de l'art que le symbolisme; il n'est à l'égard de la peinture que ce que l'histoire est à la poésie. Ce n'est pas cependant que nous voulions le proscrire d'une manière absolue. Malgré nos préférences pour l'idéalisme, nous devons reconnaître que la représentation du vrai est quelquefois utile et même agréable. Aristote fait observer avec raison que toute imitation de quelque objet que ce soit cause déjà du plaisir en tant qu'imitation, et parce qu'elle excite notre imagination à s'exercer sur la chose représentée; mais ce charme n'est que celui que l'on rencontre aussi dans la méditation de l'histoire, quand notre pensée se reporte vers les événemens racontés. L'élément esthétique est là à son minimum, et nous n'avons en pareil cas que l'art à son plus bas degré. Au-dessus du réalisme se placent déjà tous ces peintres qui, en prenant encore la nature, la vie réelle ou l'histoire pour base, savent ne choisir que les matériaux les plus propres à nous charmer, ou qui, tout en reproduisant des événemens et des paysages, ou en offrant des portraits, élaborent les élémens de leur représentation de manière à leur prêter plus de beauté, de pittoresque ou de grandeur qu'ils n'en ont dans la réalité. Cette combinaison de l'agréable et du vrai comporte une multitude de degrés. Ce réalisme plus ou moins mitigé est aujourd'hui très répandu en Allemagne, et, pour peu que le côté esthétique y prenne plus d'importance, on peut s'attendre à en voir sortir quelque jour un idéalisme nouveau.

L'idéalisme, c'est l'art lui-même dans toute sa pureté et son indépendance; c'est ce système dans lequel l'artiste, affranchi de toute préoccupation étrangère à l'art, recherche avant tout la beauté et les autres qualités esthétiques. Il peut encore emprunter des matériaux à l'histoire, quelquefois même, comme l'a fait Kaulbach, au symbolisme; mais c'est le goût, et non l'exactitude ou l'esprit philosophique, qui le dirige dans le choix et la distribution des élémens qu'il demande à ces diverses sources. C'est ainsi que dans les toiles de Raphaël la religion n'a plus que l'importance d'un prétexte : ce que le génie de l'artiste a voulu avant tout, c'est inspirer ce sentiment de beauté qui naît, dans la peinture, de la per-

fection du dessin, de l'élégance des formes, de la disposition relative des personnages, de la richesse et de l'harmonie des couleurs, de l'expression des gestes et des figures. Il n'est pas nécessaire, pour que telle de ses *saintes familles* nous transporte d'admiration, de penser précisément que cette femme est Marie, que cet homme est Joseph, et que cet enfant est Jésus : on voit un père, une mère et un enfant groupés d'une manière charmante, et cela suffit. De même les écoles flamande et hollandaise, arrivées à leur plus haut degré de développement, n'ont plus d'autre but que de procurer, sinon le sentiment du beau, du moins celui du pittoresque. Enfin l'école allemande, réalisant sa perfection dans Albert Dürer, s'est efforcée d'éveiller surtout le sentiment du sublime. C'est à ce même sentiment que se sont adressés dans notre siècle l'idéalisme religieux d'Overbeck et l'idéalisme romantique des premiers peintres de Düsseldorf et particulièrement de Lessing. Quant à l'idéalisme de Kaulbach, il se rapproche plutôt, par ses tendances classiques, de celui des Italiens.

Des deux tendances qui règnent aujourd'hui en Allemagne, est-ce le réalisme qui est destiné à triompher? Cette victoire serait le signe d'un grand affaiblissement du goût. Nous ne croyons pas heureusement qu'elle soit à craindre, et nous sommes même persuadé que dans le réalisme actuel, qui est loin d'exclure tout élément esthétique, on pourrait déjà trouver le germe d'une transformation prochaine. Nous croyons aussi qu'à toutes les époques le réalisme doit se conserver au moins dans une certaine mesure, et rester le partage des imaginations ordinaires et des talens de second ordre. De tout temps il y a eu des peintres qui ne faisaient que copier. L'idéalisme, dans sa forme la plus élevée, suppose des qualités supérieures et toujours rares : il est facile sans doute de devenir idéaliste par imitation, et c'est ce qui est souvent arrivé dans les écoles classiques; mais, pour l'être avec indépendance et originalité, il faut une puissance d'imagination dont les natures d'élite peuvent seules être douées. N'oublions pas d'ailleurs que notre siècle n'est pas une époque de pure contemplation : nous vivons dans une période de transition et d'effort, d'amélioration économique et de transformation sociale, et il ne faut pas trop se plaindre de voir l'activité contemporaine s'absorber en grande partie, en vue d'un progrès nécessaire, dans les préoccupations positives et pratiques. Tout ce qu'on peut demander, c'est que le goût ne perde pas entièrement ses droits, et que, si le temps n'est pas encore venu pour lui de régner seul dans les arts, il y reprenne du moins la grande place qui lui convient.

LÉON DUMONT.

LES ANTIQUITÉS

ET

LES FOUILLES D'ÉGYPTE

Sur le Nil, d'Assouan au Caire, décembre 1864.

J'ai vu l'Égypte, et je peux vous dire mon impression d'ensemble sur cet étrange pays. Mon voyage dans la Haute-Égypte, en compagnie de M. Mariette, n'a fait que confirmer les vues que je m'étais formées tout d'abord lors de ma première course à Sakkara et aux pyramides. La solidité parfaite de l'histoire d'Égypte est pour moi une chose démontrée. J'avais quelques hésitations : je craignais que l'on ne donnât la valeur de dates absolues à des séries toutes relatives, qu'on n'étendît démesurément les origines et qu'on ne prît pour historiques des données fabuleuses. La vue des monumens, Hérodote et Manéthon lus sur place, par-dessus tout les entretiens de M. Mariette (1), ont dissipé mes doutes. Je crois voir maintenant la suite de cette histoire avec une grande clarté.

Les synchronismes certains entre l'histoire égyptienne d'un côté, les histoires grecque, perse, assyrienne, hébraïque de l'autre, se continuent jusqu'au xe siècle avant Jésus-Christ. Au vi^e^ siècle avant Jésus-Christ, la chronologie égyptienne se suit à un ou deux ans près. La conquête de Cambyse, qu'on plaçait autrefois en 525, est déterminée maintenant à l'an 527 par une stèle du Sérapéum découverte par M. Mariette. Les épitaphes des Apis, trouvées dans le même Sérapéum, ont permis de calculer l'avénement de Psam-

(1) On sait que M. Mariette, après avoir commencé ses fouilles en 1850 avec une mission du gouvernement français, les continue depuis 1858 pour le gouvernement égyptien. Le précieux musée de Boulaq, près du Caire, est un des résultats de ces fouilles.

métique Ier (commencement de la vingt-sixième dynastie) à quelques jours près (665 ans avant Jésus-Christ). Sésac, qui prend Jérusalem sous Roboam (vers 970 avant Jésus-Christ), est le premier souverain de la vingt-deuxième dynastie; la chronologie biblique, vers ce temps, flotte dans des limites d'erreur assez resserrées. Par conséquent, avant l'an 970 ou à peu près, il faut de toute nécessité caser vingt et une dynasties, et trouver de l'espace pour presque tout le développement de la grandeur égyptienne. En effet, loin que l'Égypte, au temps de Salomon, traverse sa période la plus florissante, il faut dire qu'à ce moment elle est en pleine décadence. Les pressions du dehors l'enserrent de toutes parts; elle est à moitié vaincue déjà par l'Asie. Tous les ouvrages insignes des cinq ou six « Louis XIV » qui ont couvert la plaine de Thèbes des monumens de leurs victoires et de leur orgueil sont notoirement antérieurs à l'an 1000 avant Jésus-Christ. Cette grande ère des dix-huitième, dix-neuvième, vingtième dynasties, des Amosis, des Aménophis, des Touthmès, des Séthi, des Ramsès, nous a laissé une masse énorme d'inscriptions, et on peut dire que nous la connaîtrions avec autant de certitude que l'état de l'empire romain au IIIe siècle de notre ère, si le nombre des savans qui copient et traduisent les textes égyptiens était plus considérable. Thèbes aux cent pylônes (1) est le livre toujours ouvert de cette triomphante histoire. Je suis resté quatre jours en cette bibliothèque sans égale, guidé par M. Mariette, mon admirable « exégète (2), » d'obélisque en obélisque, de chapelle en chapelle. Sans doute une foule de réserves sont ici à faire. Plus d'une fois, à la vue de ces files de vaincus humiliés ou exterminés par le pharaon, j'ai pu regretter que les vaincus aussi n'aient pas su peindre. Le style officiel des scribes royaux me faisait involontairement songer à cette relation chinoise de l'une des dernières expéditions anglaises, où l'on voit la défaite des barbares, ceux-ci se jetant aux pieds de l'empereur pour lui demander grâce, et l'empereur, par pitié pure, leur accordant un territoire. Dans le *Pentaour* lui-même (3), que j'ai vu gravé en deux endroits, quelle basse flatterie! quelle éloquence de *Moniteur!* quel style de journaliste officiel! mais aussi quelle pleine sécurité sur l'authenticité du texte! quelle certitude directe, et, si j'ose le dire, documentaire! Or cette grande époque des Aménophis, des Touthmès, des Ramsès commence dix-sept cents ans avant Jésus-

(1) Et non « aux cent portes, » car la ville n'était pas fermée.

(2) On appelait « exégète, » dans les temples anciens, la personne qui montrait aux étrangers les curiosités du temple, leur en racontait la légende, leur en lisait les inscriptions.

(3) Poème sur une campagne de Ramsès II traduit par M. de Rougé.

Christ. Ce n'est pas ici de la conjecture. Les listes de rois, soit grecques, soit égyptiennes, sont pour l'époque dont il s'agit en parfait accord les unes avec les autres. Qu'on veuille bien consulter le *Kœnigsbuch* de M. Lepsius, on n'aura nul doute sur ce point. Ainsi à une date où la conscience nationale de la Grèce et celle de la Judée n'existent qu'en germe, où Ninive et Babylone ne sont pas encore entre les mains des races qui feront leur puissance, l'Égypte est en pleine possession d'elle-même, que dis-je? en un état de maturité voisin de la décadence. L'histoire positive nous permet du reste de remonter bien au-delà.

Avant la dix-huitième dynastie en effet s'étend une période dont le caractère est parfaitement connu. C'est l'époque des *Hyksos* ou « pasteurs, » époque d'invasion violente et de conquête. L'Égypte, comme la Chine, reçoit des hordes d'étrangers, les absorbe, se les assimile, leur impose avec le temps ses institutions et ses lois. On pouvait soupçonner tout cela avec les seuls textes grecs; les fouilles de M. Mariette à Sân (Tanis) ont répandu sur ces siècles obscurs un jour inattendu. Nous avons sans doute des monumens des pasteurs dans ces colosses étranges, dans ces sphinx aux formes toutes particulières, dont une partie est déjà au musée de Boulaq. L'origine sémitique des Hyksos a été mise dans une évidence de plus en plus frappante. Il n'est pas permis de parler de synchronismes rigoureux pour une époque si reculée. Peut-on oublier cependant que le grand mouvement des peuples sémitiques du nord de la Mésopotamie vers la Syrie et l'Arabie paraît s'être opéré vers ce temps, que c'est vers ce temps qu'il commence à être question d'Hébreux, de Phéniciens, enfin que le passage des Israélites en Égypte répond au règne des Hyksos? Peut-on oublier surtout ce curieux synchronisme établi au chapitre XIII des *Nombres*, v. 22, entre la fondation d'Hébron et celle de Sân ou Tanis? La conquête des Hyksos semble n'avoir été que le contre-coup du mouvement qui jeta sur la Syrie et l'Arabie ces peuples nouveaux. Pleins de force et d'élan, ils auront momentanément conquis à leur profit la vieille civilisation égyptienne; mais celle-ci les aura conquis à leur tour, et, retrouvant elle-même toute sa force, elle aura repris sa revanche durant la brillante période dont nous parlions tout à l'heure, et dont les vestiges se sont conservés dans la plaine de Thèbes avec un éclat sans égal.

Manéthon évalue la durée du règne des pasteurs à cinq cent onze ans, ce qui porte leur entrée en Égypte à l'an 2200 environ avant Jésus-Christ. Il n'y a pas une ombre de raison de douter de ce chiffre; mais qu'on le réduise si l'on veut, il faudra toujours placer avant l'an 2000 tout un vieil empire ayant duré des siècles. Mané-

thon en effet compte avant l'arrivée des pasteurs quatorze dynasties formant un total de deux mille huit cents ans. Quand on a soigneusement réfléchi sur les listes des rois trouvés à Abydos, à Thèbes, à Sakkara (1), cette assertion n'a rien qui surprenne. Manéthon n'étant en défaut sur aucun des points où l'on peut le contrôler, pourquoi rejeter son témoignage sur cette partie? Je ne nie pas cependant que des réductions plausibles en apparence ne puissent ici être proposées. Plusieurs savans croient qu'il est possible que Manéthon ait présenté comme successives des dynasties partielles simultanées : possible, assurément; mais des faits presque démonstratifs établissent que cela n'est pas.

Et d'abord, dans la partie de la liste de Manéthon qui se rapporte aux temps postérieurs à l'invasion des pasteurs, nulle trace des dynasties simultanées présentées comme successives. Pour cette partie, nous avons le contrôle perpétuel des historiens grecs, hébreux, et des textes hiéroglyphiques. Loin que Manéthon, dans cette partie, cède au penchant d'allonger sa liste en mettant bout à bout des dynasties simultanées, on le voit au contraire suivre dans la formation de son canon royal un principe strictement « légitimiste, » c'est-à-dire qu'il n'admet à un moment donné qu'une seule dynastie légitime, même quand il y en a eu d'autres tout aussi réellement existantes. Manéthon, en d'autres termes, a déjà fait sa réduction, et ce qu'il nous présente n'est qu'une liste réduite, à peu près comme la liste classique des rois de France à l'époque mérovingienne omet des rois tels que Gontran, qui ont aussi bien régné que Clotaire ou tout autre, mais qui ne sont pas nécessaires pour dresser une série ne laissant aucun vide, ou bien encore de même que la liste des papes, selon le système ultramontain, exclut les papes de l'obédience française. Ce qui prouve que Manéthon procéda bien de la sorte, ou, pour mieux dire, que la série officielle des anciens rois, acceptée du temps des Ptolémées, avait subi toute sorte d'éliminations, c'est que les différentes listes de rois que nous possédons en caractères hiéroglyphiques, et en particulier la plus importante de toutes, la nouvelle liste que M. Mariette a récemment découverte à Abydos, contiennent un grand nombre de rois dont il n'y a pas de trace dans Manéthon. Nous en avons une autre preuve pour l'époque des pasteurs. Durant la domination de ces étrangers, il se conserva dans diverses

(1) Ces listes sont au nombre de cinq : le papyrus de Turin, la salle des Ancêtres de Touthmès III à la Bibliothèque impériale à Paris, la première table d'Abydos au Musée britannique, la table de Sakkara au musée de Boulaq, enfin une nouvelle table tout récemment découverte dans le grand temple d'Abydos par M. Mariette, et qui est encore à sa place primitive.

parties de l'Égypte, surtout dans la Thébaïde, de petites dynasties indigènes. Les pasteurs cependant, à cause de leur puissance, ayant fini par passer pour légitimes (à peu près comme la dynastie carlovingienne, bien que purement allemande, est adoptée par les historiens légitimistes dans la série des « rois de France »), Manéthon, suivant son principe, qu'à un moment donné il n'y a eu qu'une seule dynastie légitime, omet toutes les autres et ne parle que des pasteurs. M. Mariette a réuni d'autres exemples de ces éliminations (1); mais voici un fait bien plus grave, et qui, j'ose le dire, est à lui seul presque décisif.

Il est clair que le système des dynasties locales et simultanées est renversé par la base, si l'on trouve dans toutes les parties de l'Égypte des monumens des dynasties qu'on prétend avoir été locales. Or c'est ce qui a lieu. Dans la plupart des systèmes, la cinquième dynastie règne à Éléphantine pendant que la sixième règne à Memphis. Si cela était vrai, chaque dynastie aurait eu son territoire propre; aucun monument de la cinquième dynastie ne devrait se trouver sur le territoire de la sixième, ni réciproquement. Or les fouilles de M. Mariette ont révélé des monumens de la cinquième dynastie à la fois à Éléphantine et à Sakkara, et des monumens de la sixième à la fois à Sakkara et à Éléphantine. Si l'on en croyait les partisans des dynasties simultanées, la quatorzième dynastie, originaire de Xoïs, aurait été contemporaine de la treizième, originaire de Thèbes. Or M. Mariette a trouvé des colosses de la treizième dynastie à Sân, à quelques kilomètres seulement de Xoïs, ce qui suppose notoirement que la dynastie thébaine qui les fit élever possédait la Basse-Égypte. M. Mariette pense que de nombreux faits de ce genre démontreront un jour avec évidence que les quatorze premières dynasties de Manéthon représentent une suite chronologique aussi rigoureuse que les règnes de l'époque postérieure aux pasteurs.

Est-ce à dire que le tissu de l'histoire égyptienne soit pour cette antique période aussi solide que pour les temps qui suivent? Non certes. Il y a quatre dynasties dont il n'y a pas de monumens, la septième, la huitième, la neuvième et la dixième. Les deux premières ont été de courte durée; quant à la neuvième et à la dixième, elles ont régné à Héracléopolis (Ahnas), où l'on n'a jamais fait de fouilles. M. Mariette espère que des recherches en cet endroit lui rendront de précieux débris. Qu'obtient-on d'ailleurs par ces éliminations qui ont au moins l'inconvénient d'être arbitraires? Des réductions relativement insignifiantes. M. Brugsch ré-

(1) *Aperçu de l'histoire d'Égypte*, Alexandrie 1864, p. 73.

duit le chiffre de Manéthon de cinq cents ans, M. Lepsius de quatorze cents. Pour le premier, le commencement de la royauté égyptienne est porté à l'an 4500; pour le second, à l'an 3600 avant Jésus-Christ. Prenons ce minimum; n'est-il pas déjà fort extraordinaire? Or ce minimum, on a toute sorte de raisons de le trouver insuffisant; mais bien certainement il n'y a pas un homme attentif et instruit qui puisse songer à y faire de nouvelles réductions.

En effet, la onzième, la douzième et la treizième dynastie (ces deux dernières indubitablement universelles) forment un ensemble d'histoire parfaitement suivi. On voit, au moins sous les deux dernières, l'Égypte forte, unie, florissante, ayant déjà son centre à Thèbes et en possession de toute sa civilisation. L'origine de quelques-unes des formes classiques de l'architecture égyptienne paraît de ce temps. Le plus ancien obélisque, celui de Matarieh (Héliopolis) est de 2800 ans avant Jésus-Christ. L'ordre architectonique des tombeaux de Beni-Assan, qui semble avoir servi de modèle au dorique, est de la même époque. Les Osortasen et les Aménemha, les Nofréhotep et les Sébekhotep (douzième et treizième dynastie) ressemblent pour la puissance aux Touthmès et aux Ramsès; plusieurs élémens du Sésostris des Grecs (personnage artificiel composé de pièces et de morceaux) sont empruntés à ces rois. Or ces rois, il faut de toute nécessité les placer de l'an 3000 à l'an 2,200 avant Jésus-Christ. Les monumens de ce temps ne manquent pas. J'ai vu à Thinis les colosses d'Osortasen Ier et d'Osortasen III. A Sân, il y en a de bien plus grands, des Osortasen, des Aménemha et des Sébekhotep. Quoi de plus frappant que ces hypogées de Beni-Hassan, où l'Égypte de la douzième dynastie est en quelque sorte prise sur le fait? L'agriculture, la navigation, le bien-être domestique ne furent jamais portés plus loin. Dans un de ces tombeaux, le mort lui-même prend la parole et raconte sa vie. Comme général, il a fait une campagne dans le Soudan; il fut en outre chef d'une caravane escortée de quatre cents hommes qui ramena à Keft l'or provenant des mines du Gebel-Atohy (1). Comme préfet, il mérita les louanges du souverain par sa bonne administration. « Toutes les terres, dit-il, étaient labourées et ensemencées du nord au sud. Rien ne fut volé dans mes ateliers. Jamais petit enfant ne fut affligé, jamais veuve ne fut maltraitée par moi. J'ai donné également à la veuve et à la femme mariée, et je n'ai pas préféré le grand au petit dans les jugemens que j'ai rendus. » Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est de voir dès cette époque reculée des peuples au

(1) Montagnes près de Suez.

type fortement accusé, au nez aquilin, aux gros yeux, à la mine patriarcale, venir avec leurs femmes, leurs enfans, leurs pauvres ustensiles de nomades, leurs instrumens de musique, demander au gouverneur égyptien des terres pour les mettre à l'abri de la famine. Voici sans doute les premiers venus pacifiques de la terrible invasion de races nouvelles qui changera, quelques siècles plus tard, la face de l'Asie occidentale et mettra l'Égypte elle-même en désarroi pour cinq cents ans. Ainsi, dès le troisième millénaire avant Jésus-Christ, on entend déjà dans l'histoire égyptienne l'écho des pas des autres grandes races; mais désormais il faut dire adieu à tout synchronisme. C'est seule, et comme en une planète isolée, que l'Égypte va poursuivre l'énorme tronçon d'histoire qu'elle a encore derrière elle, et pour laquelle il faut de toute nécessité trouver du temps.

Nous avons presque atteint, en notre examen rétrograde, l'an 3000 avant Jésus-Christ avec les dynasties parfaitement historiques de la première époque thébaine. Je sais ce que ces chiffres énormes ont d'effrayant et les appréhensions naturelles qu'ils soulèvent. J'ai partagé ces appréhensions; mais que faire contre des séries concordantes données à la fois par Manéthon, par Ératosthène, par les tables égyptiennes d'Abydos, de Thèbes, de Sakkara, par le papyrus de Turin? Je voudrais que les incrédules vissent ce couloir du grand temple d'Abydos récemment découvert par M. Mariette. Il présente une nouvelle liste de rois analogue à celles que l'on connaissait déjà, mais cette fois admirablement conservée. Le monument est du temps de Séthi Ier (1200 ans avant Jésus-Christ). Le nombre des rois prédécesseurs qu'on a jugé à propos de rappeler est de soixante-seize; la liste débute comme celle de Manéthon, comme celle du papyrus de Turin, par Ménès et Atothis. C'est donc un *minimum* de soixante-seize règnes qu'il faut placer avant Séthi, et certes ce minimum est bien inférieur à la réalité. Cette liste en effet, comme celle des soixante et un rois ancêtres auxquels Touthmès III (vers 1500) fait des offrandes dans le précieux monument que possède la Bibliothèque impériale, cette liste, dis-je, est un choix, non une suite complète. Cela est indubitable, puisque les monumens des diverses provinces de l'Égypte présentent, en dehors de ces listes, beaucoup de souverains qui n'y sont pas mentionnés.

Mais je vais beaucoup plus loin. Supposons que Manéthon et toutes les listes de rois nous manquent au-delà de l'an 3000, que nous soyons réduits aux monumens encore existans sur le sol : je dis que nous serions presque forcés d'admettre pour l'Égypte, avant ce terme reculé, environ 2000 ans d'histoire. Nous avons bien rendu

compte de tous les monumens de Thèbes; mais, sans parler de quelques-uns de ceux de Thinis, un colossal ensemble nous reste encore à expliquer et à caser : c'est l'ensemble des pyramides et de Sakkara, l'ensemble de Memphis en un mot. Ces restes prodigieux qui s'étendent sur la rive gauche du Nil, à partir de Gizeh, seraient-ils de la période classique des Touthmès et des Ramsès, de la période des pasteurs, de la période des Osortasen et des Aménemha? Une telle hypothèse serait absurde, puisque les monumens dont il s'agit portent des noms royaux étrangers à ces dynasties, que lesdites dynasties ont été universelles, et que les dynasties memphites à leur tour, comme en général les premières de Manéthon, ont régné sur toute l'Égypte. Une des dynasties memphites, par exemple la quatrième de Manéthon, fut une splendide époque analogue à celle des Osortasen, des Ramsès; c'est le temps de Chéops, de Chéphren, des grandes pyramides. La sixième dynastie, celle d'Apapus, qui a son siége à Éléphantine, a laissé des monumens à Éléphantine, à Abydos, à Tanis. Force est donc de créer encore un « ancien empire, » renfermant les dix premières dynasties de Manéthon, s'étendant approximativement de l'an 5000 à l'an 3000 avant Jésus-Christ, ayant ses centres à Thinis, à Memphis, à Éléphantine, comprenant toute l'Égypte et développant une civilisation complète au milieu d'une sorte de vide de tout le reste de l'humanité. C'est l'Égypte des pyramides, cette Égypte que nous voyons respirer et vivre avec une vérité sans pareille dans ces tombeaux dits « tombeaux de l'ancien empire. » Les fouilles de M. Mariette ont prodigieusement élargi ce qu'on savait de cette époque. Grâce à lui, nous possédons un nombre énorme de sculptures, d'inscriptions, de statues, remontant à 4000 ou 4500 avant Jésus-Christ. Il faut, pour se bien figurer ceci, avoir vu Sakkara, le pied des pyramides et le musée de Boulaq. Je n'ai jamais éprouvé d'impression aussi forte, pas même dans la Haute-Égypte. Il s'agit d'un monde antérieur de 4000 ans à tout ce que nous connaissons, et se décelant lui-même à des signes d'une évidence absolue. Ailleurs hautement utiles et fructueuses, les fouilles de M. Mariette ont amené ici des résultats hors ligne. Suivez-moi pas à pas. Je veux vous faire comprendre combien ce point capital du monde renferme de trésors et de révélations.

Nous abordons au village de Bedreschin, sur la rive gauche du Nil, à 46 kilomètres environ au sud du Caire. Nous sommes ici probablement sur l'emplacement d'un des quais de Memphis; mais tout a disparu. Des murs en briques crues encore assez bien conservées se voient çà et là; seulement toute la pierre de taille a été enlevée pour bâtir le Caire. On se croirait à peine sur le site d'une ville antique

sans ce gigantesque colosse d'Aménophis III, maintenant renversé et couvert d'eau, que nous laissons sur notre gauche. Nous arrivons au village de Sakkara, au pied de la chaîne libyque, vers le milieu de cette file de pyramides qui s'étend sans interruption d'Abou-Roasch au Fayyoun, sur une longueur de vingt-cinq à trente lieues; il y en a en tout de soixante à soixante-dix. La plus voisine de nous est à gradins et bâtie de la façon la plus étrange, composée qu'elle est d'épaulemens successifs se recouvrant comme les enveloppes d'un noyau. M. Brugsch conjecture avec toute vraisemblance que c'est la pyramide de *Cochomé*, laquelle fut bâtie par le quatrième roi de la première dynastie. Ce serait donc ici le monument le plus ancien de l'Égypte et du monde; mais c'est là un témoin bien muet auprès de ceux que nous allons consulter. Négligeons même, à deux pas de nous, le Sérapéum, cette première et surprenante découverte de M. Mariette, malgré sa haute importance scientifique. N'ayons d'attention que pour les tombeaux dont le sable est parsemé, et dont la plupart ont été trouvés également par notre infatigable ami.

Ces tombeaux offrent la physionomie la plus caractérisée (1). Ce sont de petits pylônes ou des pyramides tronquées, formant par leur rapprochement des rues étroites, des impasses, une vraie ville des morts. La façade est décorée de longues rainures prismatiques terminées par des feuilles de lotus liées en bouquet par le pédoncule (2). La porte est très étroite et n'est jamais au milieu de la façade. Elle est surmontée d'un tambour cylindrique présentant le nom du mort. Le nom de ces monumens, en égyptien, signifie « maison éternelle. » L'intérieur est fort divers sous le rapport du nombre et de la distribution des pièces; mais l'idée qui a présidé à la construction de cette « maison éternelle » est toujours la même. C'est bien la demeure du mort pour l'éternité. On vient l'y voir à certains jours. Il est là au milieu des siens, de sa femme, de ses enfans, de ses domestiques, de ses scribes, de ses chiens, de ses singes verts, représentés en petite imagerie sur les parois de chaque chambre. Le portrait du défunt, en bas-relief, se trouve à la place d'honneur; d'ordinaire il est répété plusieurs fois. Une grande stèle donne ses titres et quelquefois sa biographie. S'il y avait dans la maison un personnage ayant un trait caractéristique, une infirmité par exemple, on le représente, pour que les souvenirs du mort ne soient pas dérangés. Tous les détails de la vie du temps se voient

(1) M. Mariette les a parfaitement décrits dans son catalogue du musée de Boulaq, dont l'impression s'achève en ce moment (p. 20 et suiv.).

(2) Voyez des spécimens de ces curieux monumens dans Lepsius, *Denkmæler aus Ægypten und Æthiopien*, première partie, pl. 25 et 26.

à l'entour : cette vie est presque uniquement agricole; elle se passe dans des fermes ou édifices légers portés sur des colonnettes élégantes. Le nombre des animaux domestiques que possédait le défunt (bœufs, ânes, chiens, singes, antilopes, gazelles, oies, demoiselles de Numidie, canards, cigognes domestiques, tourterelles) est soigneusement écrit sur le mur (1). A ces détails domestiques se mêlent tous les souvenirs de la carrière du défunt, de ses voyages, de son commerce. Jeux, danses, luttes, joûtes sur des barques, chanteurs, danseuses aux cheveux tressés et ornés de plaques d'or, rien n'y manque. Tout cela est d'un réalisme absolu, d'une jolie petite sculpture peinte très fine, visant surtout à être expressive; des légendes hiéroglyphiques expliquent surabondamment ce que les images auraient d'obscur. Jamais une trace de vie militaire avant la douzième dynastie, assez peu de religion, aucune trace de ces chapitres du rituel qui plus tard seront la décoration obligée de toutes les sépultures. La divinité n'est représentée par aucune image, ni désignée par aucun nom. Anubis est déjà le gardien de la « maison éternelle. » Quant à Osiris, le dieu funèbre par excellence, on ne le voit jamais représenté à cette époque. Ces tombeaux ne sont nullement des chapelles funéraires consacrées à un dieu. C'est le mort qui est le maître et en quelque sorte le dieu de céans; tout est pour lui, tout converge vers lui. D'un autre côté, rien ne ressemble moins au tombeau de famille, à ces sortes de grandes salles communes, où venaient se coucher tour à tour les générations, comme on en trouve chez les Hébreux et les Phéniciens. Le tombeau ici est tout individuel; la femme même, sauf quelques exceptions, n'y est pas admise avec son mari! Ce sont, en un mot, des maisons imaginaires que l'âme du mort habite, qu'il hante, où il trouve ses aises, ses habitudes. Aucune lumière n'y pénétrait quand la porte était fermée. On n'y entrait qu'à certains anniversaires et pour renouveler les objets d'offrande. On partait de cette idée en effet, que le mort conservait des goûts et des besoins analogues à ceux qu'il avait eus de son vivant. On lui servait des mets, on mettait à sa disposition des ustensiles. Noble et touchante obstination! ces alimens, ces objets eurent beau chaque fois rester intacts; durant des milliers d'années, on n'eut pas d'yeux pour voir. Aujourd'hui encore, malgré l'islamisme, ces pieuses croyances n'ont pas disparu. Quelque temps après la mort d'une personne regrettée, le fellah va manger près de son tombeau, y dépose des oignons. D'autres, à l'article de la mort, consentent à révéler leur trésor à la con-

(1) On ne voit figurer ni chevaux, ni chameaux, ni girafes, ni éléphans, ni moutons, ni chats, ni poules.

dition qu'on en laissera une partie pour subvenir à leurs nécessités dans l'autre vie.

Au premier coup d'œil, rien absolument, dans les singulières constructions que nous venons de décrire, ne rappelle un tombeau. Ce sont des maisons, et c'est ici que l'on comprend la parfaite justesse de ce passage de Diodore de Sicile : « les Égyptiens appellent les demeures des vivans des gîtes, parce qu'on y demeure peu de temps; les tombeaux au contraire, ils les appellent « maisons éternelles, » parce qu'on y est pour toujours. Voilà pourquoi ils ont peu de souci d'orner leurs maisons, tandis qu'ils ne négligent rien pour la splendeur de leurs tombeaux (1). » Le cadavre, en ces maisons mortuaires, est soigneusement dissimulé. Au plus épais de la maçonnerie, à l'endroit qu'on pouvait le moins soupçonner, se trouve un puits vertical, toujours carré ou rectangulaire, d'environ 25 mètres de profondeur; au fond de ce puits s'ouvre un couloir horizontal menant à une chambre : là est le sarcophage monolithe, immense cuve en granit ou en calcaire blanc, dont les pans sont quelquefois décorés de rainures prismatiques et d'autres ornemens analogues à ceux de la façade extérieure du tombeau. La préoccupation qui domine est de mettre le corps à l'abri de toute profanation. On sent que, dans la croyance générale, une telle profanation est un immense malheur, que le salut éternel du mort est compromis, si le cadavre est dérangé de son repos, que l'âme, au jour de la résurrection, aura besoin de trouver le corps intact, principe qui se trahit du reste si naïvement dans l'usage de la momification. Une autre particularité non moins importante a été découverte par M. Mariette. Dans l'épaisseur de la maçonnerie, également dissimulés avec soin, ont été ménagés des réduits complétement obscurs, où se trouvent des statues en ronde bosse du mort, statues semblables, au mode de travail près, à celles qui se voient en bas-reliefs dans les chambres ouvertes du tombeau. Ces précieux spécimens de la sculpture égyptienne 4000 ans avant Jésus-Christ, tantôt en bois, tantôt en granit, tantôt en calcaire, sont maintenant fort nombreux; ils forment la principale richesse du musée de Boulaq; à l'époque où M. Mariette travaillait pour la France, il en envoya plusieurs au Louvre. Vous connaissez cet admirable petit scribe du musée Charles X, et vous savez par conséquent quelle finesse d'exécution, quel réalisme minutieux, quelle précision ethnographique, si j'ose le dire, les artistes égyptiens y ont portés. Tout cela est laid, commun, vulgaire, assurément; mais jamais on n'a mieux fait ce qu'on voulait faire. C'est un prodige sans égal que cette statue de bois du

(1) Diodore de Sicile, I, 51.

musée de Boulaq, à laquelle les fellahs donnèrent, tout d'une voix, quand ils la trouvèrent, le nom de *scheickh-el-beled*, « le scheickh du village. » C'est la statue d'un certain Phtah-sé, gendre du roi. La statue de sa femme a été trouvée près de lui. L'expression de contentement naïf répandue sur la figure souriante de ces deux bonnes gens est chose indicible. On dirait deux Hollandais du temps de Louis XIV. On ne peut douter, à la vue de ces statues, qu'avant sa période de royauté despotique et somptueuse l'Égypte n'ait eu une époque de patriarcale liberté. L'art officiel et pompeux des Touthmès et des Ramsès ne se fût pas abaissé à des représentations d'une telle bonhomie, pas plus que les artistes de Versailles ne se fussent pliés à peindre des « magots. » Ces deux étonnans morceaux sont en effet de la quatrième ou de la cinquième dynastie.

Est-ce là un art primitif, direz-vous, et est-il croyable qu'on ait débuté par de telles minuties dans la carrière des représentations figurées? Considérez d'abord, je vous prie, que l'art égyptien, au temps dont nous parlons, n'en est pas à ses débuts; il est à sa perfection. Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans cette civilisation mystérieuse, c'est qu'elle n'a pas d'enfance. On cherche en vain pour l'art égyptien une période archaïque. Cela s'explique sans peine pour l'architecture, laquelle arrive d'ordinaire bien plus vite que les arts plastiques à trouver des moyens suffisans pour rendre son idée; mais pour que la sculpture réussisse à se débarrasser de toute raideur et de toute gaucherie, il faut des siècles : la Grèce, l'Italie du moyen âge en font foi. Or une statue comme celle de Chéphren, dont je vous parlerai tout à l'heure, et en général toutes les statues sépulcrales de l'ancien empire ne sont nullement en style moyen âge. Elles sont en style définitif. Vu la mesure du génie de la nation, on ne pouvait faire mieux. L'Égypte, à cet égard comme à tant d'autres, contredit les lois auxquelles nous ont habitués les races indo-européennes et sémitiques. Elle ne débute pas par le mythe, l'héroïsme, la barbarie. L'Égypte est une Chine, née mûre et presque décrépite, ayant toujours eu cet air à la fois enfantin et vieillot que révèlent ses monumens et son histoire. La divine jeunesse des Yavanas (1) lui fut toujours inconnue. Qu'elle ait débuté par le réalisme, par la platitude, cela ne m'étonne pas plus que de la voir débuter par le bon sens, la bonne économie domestique, le droit sens de dignes fermiers sachant exactement le nombre de leurs oies et de leurs ânes. Nous ne sommes point ici en la terre d'Homère et de Phidias; nous sommes en la terre de la conscience claire et rapide, mais bornée et stationnaire. Ce prêtre de

(1) Nom primitif des Grecs au sein de la famille arienne. *Yavanas-Iones*, les jeunes (*juvenes*).

Saïs que vit Solon crut sans doute faire une amère critique de la Grèce : « Vous êtes des enfans ! il n'y a pas de vieillards parmi vous, vous êtes tous jeunes d'esprit. » Erreur profonde d'un conservateur étroit, fier de ce qui fait son infériorité. Il est permis de n'être plus jeune; mais il faut l'avoir été. Ces gardiens inintelligens de lettres mortes ne voyaient pas ce qui faisait la force et la beauté de la Grèce, comme beaucoup d'esprits pesans de nos jours croient avoir tout dit contre la France, lorsqu'ils lui ont appliqué l'épithète de révolutionnaire.

Les tombeaux que nous venons de décrire, si nombreux dans le sable de Sakkara et au pied des pyramides, sont tous datés des six premières dynasties, et ne le seraient-ils pas, ils porteraient l'indication de leur âge relatif dans leur style et dans l'ordre d'idées qu'ils expriment. Qu'on les compare à ceux des grottes de Beni-Hassan (2500 ans avant Jésus-Christ). L'idée qui a présidé à la construction de ces derniers tombeaux est encore en un sens la même. Le mort est le dieu de sa maison éternelle; cette maison est une grande chambre, gaie, peuplée, vivante, sans représentations superstitieuses, sans terreurs. Aux tombeaux de *Biban-el-Molouk*, près de Thèbes, lesquels sont en moyenne de 1500 avant Jésus-Christ, tout est changé. Ces deux classes de tombeaux ne se ressemblent pas plus qu'un tombeau païen ne ressemble à un tombeau chrétien. Le défunt n'est plus chez lui. Un panthéon nombreux a envahi la demeure des morts. Les images d'Osiris et les chapitres du rituel couvrent les murs. On prête des vertus surnaturelles à ces images et à ces grandes pages d'interminable catéchisme, puisqu'elles étaient destinées à une nuit éternelle et néanmoins gravées avec autant de soin que si le public avait dû les lire. D'horribles fictions, les plus folles qu'un cerveau humain en délire ait jamais conçues, se déroulent sur les parois. Le prêtre l'a emporté; ces effroyables épreuves que l'âme traverse sont pour lui autant de bonnes aubaines; il a le pouvoir d'abréger les épreuves de la pauvre âme. Quel cauchemar que ce tombeau de Séthi Ier! Qu'on est loin de cette première religion de la mort, résultat d'une croyance simple et invincible en une survivance, sans rien de sacerdotal, sans aucune de ces longues séries de noms divins qui devaient aboutir à la plus sordide superstition. Je le répète, un tombeau de nos cathédrales gothiques diffère moins de l'un des tombeaux de la voie Appienne que les tombeaux de Sakkara ne diffèrent de ceux qui remplissent cette étrange vallée de Biban-el-Molouk.

Et voyez comme tout cela est en parfait accord avec l'esprit qui a présidé à la construction des pyramides, comme les tombeaux que nous venons de décrire d'une part, les pyramides de l'autre, procèdent bien de la préoccupation de se bâtir à soi-même une demeure

inaccessible pour l'éternité. La pyramide n'est autre chose que la « maison éternelle » des rois ou des personnes de la famille royale. Toutes les particularités en apparence bizarres et parfois encore inexpliquées de ces dernières constructions n'ont qu'un but, dissimuler soigneusement la place du cadavre, créer une chambre introuvable où le corps attende en repos le jour de la résurrection. De là ces entrées habilement bouchées et qu'on a soin de ne jamais placer au milieu des faces du monument, de là ces couloirs intérieurs remplis de blocs, ces ruses, ces efforts pour dépister le profanateur et l'éloigner de la cellule royale, ces échappées en forme de puits, ménagées afin de faire sortir les ouvriers qui avaient travaillé au dedans à combler les couloirs. Les précautions étaient si bien prises, que, pour la grande pyramide, la chambre de Chéops n'a été trouvée que sous le kalife Mamoun. Chéops y a donc reposé en paix, selon son désir, plus de cinq mille ans. Tout ici respire en effet la haute antiquité; tout est simple, fort, naïf, exagéré quant au choix des moyens, scrupuleux dans l'exécution. Quel chef-d'œuvre que cette chambre intérieure de la grande pyramide! Le poli et le jointoiement des blocs de granit rose qui lui servent de revêtement ne le cèdent en rien aux ouvrages les plus parfaits de l'antiquité. Malgré l'épouvantable poids que porte cette chambre, elle n'a pas fléchi d'un millimètre; le fil à plomb n'y accuse pas la moindre déviation. Pas un ornement; la beauté n'est demandée qu'à la seule perfection de l'exécution. Sincérité absolue; nul ne devait entrer dans cette chambre; tout le soin qu'on a pris de la construction est uniquement par respect pour le mort. Au milieu de la chambre est le sarcophage en granit, colossal, sans aucun ornement. La partie conservée du revêtement de la seconde pyramide porte également le cachet d'un art primitif, ne donnant rien à l'ostentation ni à l'apparence, supposant un sérieux parfait, ne trichant ni avec Dieu ni avec les morts. Comparez cela aux grandes constructions de Thèbes, plus modernes de trois mille ans. La différence se voit au premier coup d'œil. Je ne puis vous dire la déception que causent ces temples, d'ailleurs si étonnans, de Thèbes et d'Abydos, quand on en étudie la construction en détail. L'ensemble est des plus grandioses, mais l'exécution est souvent fort médiocre; il semble qu'on a surtout en vue de fournir un soutien à la peinture décorative : matériaux peu choisis, pierres posées en délit, irrégularité choquante des assises, joints verticaux disposés sans nulle précaution, tous les signes de la négligence et de la précipitation s'y font remarquer. On sent une hâte extrême; la personnalité du souverain, qui a voulu que l'édifice élevé à sa gloire fût vite fini, perce à chaque instant. Pressé, bâtonné peut-être,

l'architecte a assemblé les pierres comme elles lui venaient de la carrière, au jour le jour, sans s'occuper de celles qui lui arriveraient le lendemain, faisant les lits comme il le pouvait, calculant si peu d'avance qu'à chaque instant il aboutit à des impasses, d'où il sort par des moyens désespérés. Ces édifices, dont l'importance scientifique est de premier ordre, trahissent une époque où l'architecture est déjà un art gâté, c'est-à-dire où la perfection de l'exécution passe pour une chose secondaire, une époque, dis-je, qui bâtit pour l'effet, bâtit à tout prix, sans trêve ni repos, et qui par cela même se résigne à bâtir mal. L'architecte croit son but atteint, si l'édifice tient debout; le scrupule, cette condition de la perfection dans tous les arts, lui est inconnu; le choix, l'assemblage irréprochable des matériaux lui paraissent des choses insignifiantes : c'est de la décadence; mais aux pyramides il en est tout autrement. Grâce à M. Mariette, cet ensemble, depuis si longtemps connu et admiré, s'est augmenté d'un inappréciable monument, que je mets pour ma part en tête des résultats dont l'archéologie égyptienne s'est enrichie depuis un demi-siècle.

Vous connaissez par de nombreuses photographies, en particulier par celles de M. Maxime Du Camp, ce sphinx gigantesque, ou, pour mieux dire, ce rocher taillé en sphinx dont la tête se dresse si bizarrement dans la petite vallée qui est au pied de la grande pyramide. Qu'était-ce que ce « père de la terreur, » comme l'appellent les Arabes? Il était évident, avant toute recherche, que ce n'était pas ici un accessoire, un simple décor d'un autre édifice. Ce sphinx en effet est isolé; il existe par lui-même et pour lui-même. Une assertion de Pline, qui s'est trouvée n'être qu'une grosse bévue, tendait à faire croire que dans l'épaisseur du monstre était enseveli un prétendu roi Armaïs. Cela était étrange et peu croyable. Quelques relations modernes néanmoins parlant de chambres trouvées dans le sphinx, un homme dont le nom est mêlé à presque toutes les grandes découvertes archéologiques de notre siècle, M. le duc de Luynes, invita M. Mariette, alors au début de ses travaux en Égypte, à fouiller à ses frais en cet endroit. Le résultat fut la découverte, à 20 ou 30 mètres sud-est du sphinx, d'un vaste temple, absolument différent de ceux que l'on connaît ailleurs. L'édifice n'est encore déblayé qu'à l'intérieur. Cet intérieur, qui rappelle beaucoup la chambre de la grande pyramide, est en forme de T. L'aile principale est divisée en trois travées, l'aile transversale en deux. Les murs sont revêtus de granit rouge; les architraves, en albâtre, posent sur des piliers carrés, monolithes en granit rose. Pas un ornement, pas une sculpture, pas une lettre. Quelle confirmation frappante de ce passage du précieux traité « de la déesse de

Syrie, » attribué faussement à Lucien : « autrefois, chez les Égyptiens, il y avait aussi des temples sans images sculptées! » Et n'étaient-ce pas des édifices comme celui dont nous parlons que Strabon avait en vue quand il dit « qu'à Héliopolis et à Memphis, il y a des édifices d'un ordre barbare, à plusieurs rangées de colonnes, sans ornemens ni dessin? » Voici un de ces temples primitifs, monument absolument unique et séparé par un intervalle énorme des temples de l'époque classique des Aménophis et des Touthmès. L'extérieur est encore caché par le sable, il est en énormes blocs de calcaire et rappelle beaucoup par le mode de construction la chapelle qui est en face de la seconde pyramide. Il ne faut pas s'attendre, quand on le dégagera, à le trouver d'une belle conservation; mais une conjecture ingénieuse de M. Mariette, conjecture vérifiée par les fouilles déjà faites, permettra de le compléter. L'entrée des tombeaux de l'ancien empire, en effet, offre, comme nous l'avons déjà dit, la figure d'édicules qui ne sont sans doute que des réductions de façades de temples. Un sarcophage surtout du musée de Boulaq présente cette décoration d'une façon si juste et si précise, qu'il est permis provisoirement de le regarder comme fournissant une image de la façade du grand temple dont nous parlons. Des fouilles ultérieures trancheront la question; mais il est bien probable qu'elles révèleront sur les blocs de calcaire de grandes lignes verticales terminées en feuilles de lotus et relevées par la polychromie.

Je ne crains pas d'exagérer en disant que ce temple ne ressemble pas plus à ceux de Thèbes et d'Abydos qu'une église catholique d'Espagne ou de Naples ne ressemble au temple de Jérusalem. Qui l'a bâti? A qui était-il dédié? Il est permis de répondre à ces questions : C'est Chéphren, le troisième roi de la quatrième dynastie, le successeur de Chéops, qui l'a fait élever. Cela résulte, en premier lieu, de divers rapprochemens singuliers existant entre ledit temple et la pyramide de Chéphren, en second lieu d'une circonstance tout à fait décisive. Dans un puits faisant partie du temple ont été trouvées, entassées et à demi brisées, plusieurs statues en diorite, toutes semblables entre elles, ou à peu près, toutes portant le cartouche de Chéphren. Nul doute que ce ne soient là les statues du fondateur, lesquelles, dans un moment de révolution, auront été renversées et précipitées. Ces statues, dont M. Mariette a fait transporter au musée de Boulaq les spécimens les mieux conservés, sont sûrement les plus anciennes statues datées que l'on connaisse, car le grand sphinx, qui est encore antérieur, mérite à peine le nom de statue. Elles sont exécutées avec une rare habileté; ce sont des portraits pleins de vie et d'accent.

A qui le temple était-il dédié? Sans nul doute au sphinx, ou

mieux à la divinité représentée par le sphinx, *Horem-hou* ou *Armachis*. Le temple, il est vrai, ne fait pas face directement au sphinx; mais le couloir d'entrée s'incline à dessein vers le monstre colossal. Il est probable qu'une construction déjà existante aura empêché de mettre le temple en rapport plus direct avec l'image du dieu auquel il était dédié. Toute cette première naissance de la chaîne libyque était couverte de temples. Une inscription trouvée là même par M. Mariette, et maintenant au musée de Boulaq (1), mentionne les constructions qu'y fit Chéops, les temples qu'il restaura, les réparations qu'il fit au grand sphinx. Ce grand *Hou* ou sphinx apparaît ainsi comme la plus ancienne idole du monde (2). Chéops, 4500 ans avant Jésus-Christ, le répare. Cet être étrange a cent soixante-dix-sept pieds de long; il était autrefois complété par de la maçonnerie; la stèle du musée de Boulaq dont je parlais tout à l'heure présente son image telle qu'elle était du temps de Chéops.

Vraiment je m'étonne moi-même quand je me surprends à parler avec assurance d'une antiquité aussi reculée. Pendant la moitié au moins de mon voyage, je me sentais retenu par toute sorte de considérations sceptiques. Le principe de Heyne : « toute histoire d'ancien peuple commence par des mythes, » me revenait sans cesse à l'esprit. Chaque fois que M. Mariette me parlait avec fermeté du premier roi Ménès, je l'arrêtais. « Toutes les vieilles listes royales, lui disais-je, débutent par des dieux transformés en rois, selon le procédé évhéméristé de toute l'antiquité. N'est-il pas probable qu'en votre Égypte, comme partout ailleurs, les premiers rois sont des dieux, que plus tard on aura pris pour des hommes? Et voyez en effet votre roi Ménès et son successeur Atothis : ils jouent le rôle de législateurs primitifs, d'anciens sages, d'anciens révélateurs, comme Manou, Minos, Romulus, Numa, Thésée et autres personnages sans réalité ou d'une réalité fort douteuse. » Impossible de s'arrêter à de tels doutes. Ménès n'a rien de mythique. C'est bien réellement, non certes le plus ancien roi d'Égypte, mais le premier dont les annalistes égyptiens retrouvèrent le cartouche. Ce cartouche en effet se lit encore sur divers monumens; mais aucun de ces monumens n'est contemporain de Ménès lui-même. Quand on dressa le canon historique des rois (et cela se fit à une époque fort ancienne), on le mit en tête, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y eût pas

(1) Cette inscription est toutefois si bizarre qu'on peut garder quelques doutes.

(2) Ce nom de *Hou* fait naître bien des conjectures. Je n'ose m'arrêter à l'hypothèse qui y rattacherait le nom propre du dieu des Israélites, *Ihoua*, nom si bizarre chez un peuple où le trait essentiel de la Divinité est de n'avoir pas de nom propre. Il est remarquable que l'ancienne Diospolis s'appelle encore aujourd'hui *Hou*. On sait que les noms arabes des villes ou villages de l'Égypte sont presque toujours les anciens noms égyptiens; mais je me garde d'insister.

eu de rois avant lui. Il ne faut pas poser de principe absolu en critique historique. Telle loi qui est vraie dans le sein de la famille indo-européenne n'est pas vraie dans le sein de la famille sémitique. Ce qui est vrai de la famille indo-européenne et de la famille sémitique peut se trouver totalement faux, si on l'applique à l'Égypte et à la Chine. Une distinction capitale en tout cas doit être faite entre les peuples qui ont écrit de très bonne heure, Chinois, Égyptiens, Babyloniens, et les peuples qui ont écrit tard, tels que les peuples sémitiques et surtout les peuples indo-européens. Chez ces derniers, le mythe, la légende occupent toutes les avenues de l'histoire. Chez les premiers, on entre tout de suite dans le monde positif. Est-ce à dire que l'histoire égyptienne et l'histoire chinoise n'aient pas besoin d'être rectifiées par la critique? Elles en ont, en un sens, plus besoin qu'aucune autre. Ce sont des histoires officielles, fausses par conséquent : comme tous les *Moniteurs* du monde, elles n'offrent qu'une vérité relative; mais de là aux fables qui composent les origines grecques, romaines, hindoues, iraniennes, hébraïques, arabes, il y a l'infini. Certes je ne veux pas dire que les traditions des peuples indo-européens et celles des peuples sémitiques soient moins intéressantes que les textes fournis par l'égyptologie. L'importance du rôle joué par ces deux grandes races est telle que leurs fables ont en somme plus de prix que l'histoire la plus authentique des Égyptiens et des Chinois; mais, s'il s'agit d'histoire documentaire, l'Égypte et la Chine ont une immense supériorité. Ces peuples, chez lesquels l'écriture est presque contemporaine de la parole, qui depuis une incalculable antiquité eurent l'hiéroglyphe comme partie intégrante du langage, nous ont légué leurs annales avec une suite que n'ont pu égaler les peuples chez lesquels l'écriture a été une invention tardivement connue.

Notre grand principe *a mythis omnis priscorum hominum historia procedit* est-il d'ailleurs complétement démenti en Égypte? Expliquons-nous. Le règne de Ménès n'est pas pour les annalistes égyptiens le début de l'histoire d'Égypte. Avant Ménès, il y a, selon eux, le règne des dieux, des demi-dieux, des manes (*Necyes*, *Refaïm*, géans). Osiris, Anubis, Typhon, règnent des milliers d'années. L'évhémérisme, inhérent à toutes les traditions sur les origines de peuples, trouva sa place en ces supputations imaginaires. A partir de Ménès au contraire, l'on est en pleine histoire : plus de surnaturel, plus d'impossibilités. Il n'est nullement invraisemblable du reste que quelque monument contemporain de ces âges reculés vienne un jour trancher tous les doutes en nous offrant les noms des rois de la première dynastie comme ceux de souverains existans et doués de la plus incontestable réalité.

L'identité étonnante de la religion, de l'écriture, de l'esprit na-

tional, des mœurs, pendant l'énorme durée que nous prêtons à l'empire égyptien, n'est pas davantage une objection. Cette identité n'est, sur bien des points, qu'apparente. Sur d'autres, elle tient à ce que l'Égypte se copia indéfiniment elle-même. Il n'est pas plus singulier de voir les temples ptolémaïques ou romains d'Edfou, d'Esneh, d'Ombos, de Denderah, de Philæ, rappeler les vieilles formes architectoniques des temples de Thèbes, qu'il ne l'est de voir telle église bâtie de nos jours, Saint-Vincent-de-Paul par exemple, ressembler aux basiliques constantiniennes. Les sculptures de Denderah rappellent beaucoup celles d'Abydos; or il est indubitable qu'il y a quinze cents ans de distance de l'un de ces deux temples à l'autre. Pourquoi de Séthi Ier aux premières dynasties le même esprit de conservation n'aurait-il pas produit le même résultat d'apparente similitude. Les formes extérieures du catholicisme oriental ont peu varié depuis seize cents ans. La royauté française a eu pendant mille ans des usages, des traditions identiques. La ressemblance qu'il y a entre les hiéroglyphes de l'ancien empire et ceux des époques modernes est, au premier coup d'œil, très surprenante. Elle s'explique cependant. Une écriture consistant en images d'objets réels varie moins qu'une écriture linéaire. Je comprends que l'*aleph* phénicien et notre *a* ne se ressemblent guère, bien que le second vienne sûrement du premier, car, depuis l'invention de l'alphabétisme, chaque lettre n'est plus qu'un signe absolument sans relation avec ce qu'il signifie; mais l'image d'un ibis, d'un épervier, sera la même à des siècles de distance. Le style de la gravure changera seul; il y aura des révolutions de glyptique, non de paléographie. Encore faut-il à cet égard ne rien exagérer. Il existe des monumens égyptiens d'écriture archaïque renfermant des caractères qui sont tombés plus tard en désuétude : par exemple le tombeau d'Amten, au musée de Berlin; celui de Tothotep, découvert par M. Mariette. Il y a d'un autre côté, dans les inscriptions tracées sous les Ptolémées et sous les Romains, des caractères nouveaux qu'on chercherait en vain dans les inscriptions du temps des pharaons.

Ne prenons donc pas pour mesure du mouvement chez ces races étranges l'échelle de progression à laquelle nous ont habitués les histoires qui nous sont le plus familières. L'Égypte fut de tous les pays le plus conservateur. Pas un révolutionnaire, pas un réformateur, pas un grand poète, pas un grand artiste, pas un savant, pas un philosophe, pas même un grand ministre ne s'est rencontré en son histoire. Si des hommes capables de jouer de tels rôles s'élevèrent en son sein, ils furent étouffés par la routine et la médiocrité générale. Le roi seul existe, a un nom. Ne dites pas que cela est arrivé par la faute des annalistes et des biographes, que l'Égypte

eut peut-être aussi des grands hommes, mais qu'il ne s'est pas trouvé d'historien pour nous raconter leurs actions et nous retracer leur caractère. C'est là précisément la plus sévère condamnation de ce pauvre pays. L'oubli le plus souvent est juste à sa manière. Une grande civilisation a toujours de grands historiens. « Il y a eu des braves avant Agamemnon, et pourtant tous, à jamais écrasés par la nuit, dormiront sans qu'on les pleure, « car ils n'ont pas eu de poète sacré (1). » C'est ce poète sacré qui a manqué aux grands hommes de l'Égypte, et s'il leur a manqué, ce fut leur faute. Il leur a manqué, car eux-mêmes n'eurent pas cette haute originalité qui transporte un siècle, s'imprime en la mémoire des hommes, commande le génie à l'artiste, à l'écrivain, s'impose à l'avenir, triomphe de la mort. Les grands hommes de la Grèce ont eu des poètes et des historiens immortels, car ils appartenaient à un monde noble, fier, léger, distingué, aristocratique dans le vrai sens du mot. Là tout était du même ordre. Miltiade, Thémistocle, Cimon, Périclès, procédaient du même souffle divin qu'Eschyle, Hérodote, Thucydide, Phidias. Socrate trouvait Xénophon pour l'écouter, Platon pour l'idéaliser, Aristophane pour le railler. En Grèce, le poète et l'historien font le grand homme; mais le grand homme, de son côté, fait le poète et l'historien. Il n'en est pas de même en Égypte. Dans cette triste vallée d'éternel esclavage, on dura des milliers d'années, on cultiva son champ, on fut bon fonctionnaire, on porta sa pierre sur son dos, on vécut fort bien sans gloire. Un même niveau de médiocrité intellectuelle et morale pesa sur tous. Voilà la cause qui a produit ce phénomène de persistance extraordinaire dont les histoires grecques, romaines, germaniques, modernes, nous laissent à peine concevoir la possibilité.

Et c'est ici que s'offre à nous un rapprochement qui, depuis que je suis en ce pays, m'obsède et m'apparaît chaque jour plus frappant : je veux parler des rapports entre la civilisation égyptienne et la civilisation chinoise. L'Égypte et la Chine sont vraiment deux sœurs en histoire, non en ce sens qu'il faille chercher entre elles aucune analogie de langue ni de race, mais en ce sens qu'elles ont suivi des lignes de développement parallèles. De part et d'autre, l'usage de l'écriture, d'abord idéographique, puis hiéroglyphique, se perd dans la nuit des temps et se rattache presque aux origines de la parole. Une conséquence de ce fait capital fut, des deux côtés, une historiographie très riche, remontant, non par des fables, mais par des récits positifs, à une haute antiquité, — des annales en un mot infiniment mieux tenues que celles d'aucune autre race. De part et d'autre encore, nous trouvons une royauté de sages, sans

(1) *Carent quia vate sacro.* — Horace.

aucun caractère féodal ou militaire, une société gouvernée par une sorte d'académie des sciences morales et politiques, une nuée de fonctionnaires, une administration très développée, une notion fort limitée des droits de l'individu, une idée énormément exagérée des droits de l'état, un grand bon sens, une certaine douceur de mœurs, moins de sang répandu que dans toutes les vieilles histoires; avec cela, nulle science, nulle philosophie, nulle critique, nul progrès, — règne absolu de la médiocrité. Le principe de telles sociétés en effet n'était pas l'individu énergique, libre, violent, mais l'état personnifié dans le roi. Le roi n'est point ici, comme au moyen âge, le représentant d'une conquête; il est censé l'homme le plus sage de son royaume. A ce titre, il s'occupe de tout, règle tout. L'absence d'esprit militaire enlevait à ce pouvoir tout contre-poids. La vitrine qui surprend le plus au musée de Boulaq est celle des armes. Elles sont de la onzième dynastie, trouvées à Thèbes, et toutes en bois! Grâce à de telles institutions, l'Égypte était florissante, riche, savamment organisée, quand les ancêtres des peuples indo-européens et ceux des peuples sémitiques ne formaient qu'un petit nombre de familles pastorales errant dans les steppes de la Tartarie et vivant à peu près comme les Kirghiz d'aujourd'hui, c'est-à-dire sans rien de ce que nous appelons civilisation, dans une indépendance absolue, n'ayant d'autre gouvernement que celui de la famille et de la tribu, pleins d'une fierté indomptable, animés d'un profond sentiment de l'infini. Deux mille cinq cents ans avant Jésus-Christ, quand les pasteurs représentés dans les grottes de Beni-Hassan vinrent demander l'hospitalité aux gouverneurs de l'Égypte, ceux-ci sourirent probablement de la simplicité de ces bonnes gens. Les Beni-Israël (18 ou 1900 ans avant Jésus-Christ), les Hyksos, phéniciens et arabes, vers le même temps, sont traités de barbares. Quelques siècles après, pendant que les Touthmès, les Aménophis, les Séthi, les Ramsès, couvrent leurs pylônes d'images orgueilleuses, certes, s'ils avaient pu connaître les pauvres tribus d'origine hyperboréenne qui chantaient les Védas sur les bords du Haut-Indus, la tribu énergique et passionnée qui, bien plus près d'eux, courait les aventures héroïques à la suite de Barak et de Débora, ils auraient eu peine à croire qu'à ces misérables poignées de nomades appartenait l'avenir. Cela était vrai cependant. Au VIIe siècle, l'Égypte, désorganisée, ne reprend un peu d'ordre que grâce à une bande de mercenaires grecs jetés par hasard sur ses côtes et enrôlés par Psammétique. En 528, il suffit de l'apparition d'une armée achéménide pour l'abattre; Alexandre et ses successeurs inaugurent définitivement pour elle ce long régime de servitude qui ne finira plus.

Voilà la signification de l'Égypte dans le développement de l'hu-

manité. Elle forme à elle seule le premier livre de toute philosophie de l'histoire. Sans doute elle ne fut pas, à ces époques reculées, un phénomène aussi unique qu'elle le paraît. La Chine, Babylone, eurent de très bonne heure de grandes monarchies administratives; mais on n'osera parler avec assurance de la chronologie chinoise que quand les principes de la critique moderne y auront été appliqués : il y faudrait un sinologue qui fût à la fois un Wolf et un Mommsen. Ce que nous savons de Babylone et de l'Assyrie ne remonte pas à beaucoup près aussi haut que ce qu'il nous est donné de connaître de l'Égypte; l'archéologie et la philologie assyrienne sont d'ailleurs bien moins avancées que l'égyptologie. L'Égypte reste donc, dans l'antiquité, comme un grand tronçon historique isolé, comme une sorte de Nil sans affluens, sans bassin, sans vallées adjacentes, coulant seul au milieu du désert. Essentiellement original, surtout par ce qui lui manqua, ce premier essai de société constitue une expérience d'un prix sans égal. Ah! quand aurons-nous aussi une Chine étudiée philosophiquement? Comment l'Allemagne, qui semble prendre pour elle presque tout le fardeau du travail de la critique, ne donne-t-elle point à cette branche capitale de la philologie une escouade de vaillans travailleurs, comme elle en fournit à toutes les autres branches du savoir humain?

Ce que nous avons dit de l'état d'isolement où vécut l'Égypte depuis Ménès jusqu'au triomphe du christianisme signifie-t-il que, durant cet immense espace de temps, elle n'ait rien donné au reste du monde, ni rien reçu de lui? Nullement. Dans sa longue carrière de nation, l'Égypte reçut peu, il est vrai, mais donna beaucoup. C'est le sort de tous les pays profondément pénétrés de l'idée de leur supériorité. La base de la civilisation égyptienne, comme celle de la civilisation chinoise, était l'opinion enracinée que le reste du monde était barbare, ou, en d'autres termes, qu'on était barbare quand on n'avait pas les manières et les idées regardées dans le pays comme celles d'un homme bien élevé. Ces sortes de civilisations exclusives ne supportent pas d'être touchées. Elles résistent longtemps; elles croulent dès qu'on veut les réformer. L'Égypte en particulier se défendit avec une opiniâtreté sans égale. Les Grecs et les Romains, si forts à s'imposer, les premiers par la séduction de leur génie, les autres par la puissance de leur gouvernement, ne l'entamèrent pas. Sous les Ptolémées, sous les Romains, l'Égypte garda son style en architecture et en sculpture. Hors d'Alexandrie, il n'y eut guère de monumens grecs ou gréco-romains. L'écriture hiéroglyphique se conserva jusqu'au IIIe siècle de notre ère; du moins le dernier cartouche d'empereur que l'on connaisse est celui de Dèce.

Mais si l'Égypte fit peu d'emprunts aux civilisations étrangères, on ne peut nier que ces civilisations, à l'inverse, ne lui doivent des

élémens considérables. La Phénicie, je l'ai établi par mes recherches, fut, dès la haute antiquité, sous la dépendance de la civilisation égyptienne. Les Hébreux, qui ont donné au monde leur religion, ont beaucoup pris à l'Égypte en fait de matériel religieux. L'arche est sûrement une chose égyptienne. Presque tous les temples égyptiens de l'époque classique en présentent l'image gravée sur leurs pylônes; le temple de Chous, à Thèbes, en possédait une des plus célèbres, qui fit des voyages lointains. Ces arches portatives sont ombragées, comme celle des Hébreux, par des sphinx (*cherubs*) aux ailes repliées en avant. — Le temple de Salomon était, quant à ses traits essentiels, un temple égyptien. — Et la grande idée monothéiste, que le peuple juif a la gloire d'avoir prêchée et répandue dans le monde entier? Autrefois je la regardais comme l'apanage propre du Sémite nomade. Je n'abandonne pas cette idée, que je crois fondamentale dans l'étude comparée des religions, car, en supposant que d'autres peuples aient eu la même doctrine, ce ne sont pas eux qui l'ont fait triompher; ce n'est pas leur monothéisme que le monde a adopté, c'est le monothéisme sémitique, prêché par des Juifs, des chrétiens ou des musulmans. Une idée du même genre cependant ne se cachait-elle pas au fond de ces temples sans images, sans idoles, comme celui que M. Mariette a découvert près des pyramides? Je ne sais. — Certes, l'Égypte n'est pas le pays du rationalisme, il n'y faut chercher rien d'analogue à la philosophie des Grecs; mais elle eut un puissant génie religieux. Après la religion juive et le christianisme, la religion égyptienne, avec son Osiris rédempteur, fut celle qui fit dans le monde antique, à l'époque romaine, le plus de prosélytes. Elle n'était plus à cette date qu'un amas de superstitions, un polythéisme intéressé, bassement populaire, presque grotesque, une religion de vœux, de pèlerinages, de guérisons miraculeuses. Que fut-elle cependant à l'origine? Je comprends très bien le principe de la religion aryenne, religion toute de poésie, naturalisme profond, touchant, plein d'une haute moralité; je crois bien comprendre le principe de la religion des Sémites nomades, telle que le livre de Job nous la présente, telle que le musulman de race arabe la pratique encore de nos jours; je comprends même jusqu'à un certain point ces cultes bizarres de Babylone et de la Syrie, cultes non sémitiques, encore moins aryens, répondant à des sensations d'un ordre à part : l'idée première de la religion égyptienne m'échappe. Peut-être ici encore l'analogie avec la Chine se retrouverait-elle. Une hypothèse qui satisferait, après tout, à la plupart des données qu'on a pu réunir sur le culte primitif de l'Égypte serait d'y voir une sorte de religion naturelle, s'exprimant en symboles qui très vite auraient été pris pour des réalités. Cette marche, je le sais,

ne s'aperçoit pas chez les peuples sémitiques, lesquels ont toujours eu en horreur les symboles sculptés. Chez les Aryens, ce n'est nullement le déisme qu'il faut placer à l'origine; mais l'esprit humain a des variétés infinies : il n'y a pas deux points de l'espace et de la durée où il ait agi de la même manière. La Chine a bien débuté par où les autres peuples finissent, par des aphorismes de moralistes et une pleine indifférence pour toute croyance surnaturelle. Il ne faut jamais dire *à priori* qu'une combinaison est impossible en histoire. C'est vraiment dans le sein de l'humanité que tous les possibles ont existé ou existeront. Les races plates, comme l'Égypte, la Chine, bien que fort inférieures aux races idéalistes, les ont devancées en bien des choses et sont parfois arrivées du premier bond aux résultats qui chez ces dernières ont été le fruit lent de la maturité ou de la décrépitude.

Et la Grèce, cette mère glorieuse de toute vraie civilisation, de toute science, de tout art, de toute philosophie, de toute éloquence, de toute vie noble, ne dut-elle pas quelque chose à l'Égypte? Elle lui devrait beaucoup, s'il fallait en croire les assertions des Grecs eux-mêmes; mais, chose étrange, les Grecs sont en pareille matière ceux qui doivent être le moins écoutés. Les Grecs, comme toutes les races fines, spirituelles, dégagées de préjugés, admiraient beaucoup les civilisations étrangères et volontiers les préféraient à la leur. Pendant que l'Égyptien borné s'imaginait, comme le mandarin chinois, que le cercle étroit où régnaient ses habitudes d'éducation était la limite du monde, les Grecs, guidés en ceci par une vue juste de l'antiquité de la monarchie des bords du Nil, aimaient à s'attribuer une origine égyptienne, et trouvaient en cette origine prétendue un titre de noblesse. Ne voyons-nous pas de même l'Anglais, à l'esprit lourd, étroit et absolu, n'admirer que l'Angleterre, ne parler que de l'Angleterre, tandis que le Français, libre de préjugés, ouvert à toutes les idées, passe sa vie à critiquer son pays, à simuler l'anglomanie? Le fait est que, ni dans les découvertes de la philologie comparée, ni dans les renseignemens positifs fournis par l'égyptologie, rien n'est venu donner une ombre de vraisemblance à ces colonies égyptiennes rattachées aux noms fabuleux d'Inachus, de Cécrops, de Danaüs. C'est à une époque relativement moderne, à l'époque de la dynastie saïte (665-527 avant Jésus-Christ) (1), que la Grèce commence à faire des emprunts à l'Égypte. Ces emprunts, à ce qu'il semble, portèrent principalement sur l'art de bâtir. Bien certainement les ancêtres des Grecs, quand ils arrivèrent sur les bords de la mer Égée, ne construi-

(1) Saïs est en effet donnée comme le point de départ de la colonie de Cécrops, et mise en rapport direct avec Athènes. — Voyez le *Timée* et ce qu'Hérodote dit des propylées de Saïs.

saient pas de temples. L'idée d'élever une maison aux dieux n'est nullement aryenne. Le temple aryen, c'est le *temenos*, l'enclos en plein air, le bois sacré (1). Les Sémites nomades pratiquaient aussi leur culte au milieu de la libre nature, à la face du ciel. L'idée de loger la Divinité suppose ou une imagerie religieuse déjà fort développée, ou un culte fixé et devenu traditionnel depuis des siècles. Cette idée, nous la voyons naître avec une naïveté charmante chez les Hébreux, quand ils commencent à s'asseoir d'une manière durable, 1000 ans environ avant Jésus-Christ. « Quoi, dit David, je suis logé dans un palais de cèdre, et Jéhovah n'a qu'une tente! » De là le temple de Jérusalem. L'idée analogue naquit-elle chez les Grecs spontanément ou par une influence étrangère? Je l'ignore; mais ce qui me paraît probable, c'est que dans le choix des modèles ils s'adressèrent à l'Égypte. Plusieurs des données matérielles du temple grec me semblent avoir été empruntées au temple égyptien. Le naos, de part et d'autre, est la partie génératrice de l'ensemble. Le pronaos, parfois même le péristyle, sont conçus des deux côtés de la même manière. La colonne égyptienne et la colonne grecque, avec leur fût diversement calibré, leur chapiteau aux formes végétales; leur polychromie, partent du même type organique, en opposition avec la raideur du pilier. Les cariatides et les Atlas ou Télamons de la Grèce, de la Sicile, de l'Italie, rappellent les colosses osiriens de l'Égypte; mais ce qui est bien plus frappant, c'est l'ordre d'architecture égyptienne que Champollion nomma « protodorique, » et dont le modèle le plus parfait se voit aux grottes sépulcrales de Beni-Hassan (2500 ans avant Jésus-Christ.) Le galbe général, la cannelure, le chapiteau, l'architrave, les mutules, rappellent tout à fait le dorique grec. Certes les Grecs ne firent pas un emprunt si important à des monumens aussi secondaires que ceux de Beni-Hassan; mais l'ordre dont nous parlons eut en Égypte une grande extension. Memphis et Saïs étaient probablement bâties en ce style. Là peut-être les Grecs en virent des spécimens et en comprirent la solide beauté. Sous le rapport du goût, du sentiment de la proportion et de l'harmonie, de la perfection exquise de l'exécution, les Grecs gardent une immense supériorité; emprunter de la sorte, c'est vraiment créer. Cependant il est certain qu'en ce qui concerne les règles essentielles de l'architecture ils furent devancés; à vrai dire, cet art est de telle nature que, les principes en étant une fois trouvés, on ne les réinvente plus.

Il en fut de même pour l'industrie. J'ai sous les yeux des ob-

(1) *Templum* est le même mot que *temenos*. Selon moi, le *nemet* celtique a la même origine.

jets d'albâtre datés de la sixième dynastie. Ce sont de petits chefs-d'œuvre, égalant les meilleurs produits de l'art chinois. Les Grecs atteindront à peine une telle perfection. Ces grands maîtres de l'idéalisme seront des industriels de second ordre. Le génie et l'habileté de main sont choses si diverses!

Et quand on songe que cette civilisation, vieille au moins de six mille cinq cents ans, n'a pas d'enfance connue, que cet art, dont il reste d'innombrables monumens, n'a pas d'époque archaïque, que l'Égypte de Chéops et de Chéphren est supérieure en un sens à tout ce qui a suivi, on est pris de vertige. On se demande si la race qui a peuplé l'Égypte n'était pas déjà complétement civilisée quand elle entra dans la vallée du Nil, ou si toutes les lois qui président d'ordinaire aux origines ne sont pas ici renversées. A vrai dire, j'incline à croire que tout cela naquit sans beaucoup de tâtonnemens. Ce qui est médiocre est ce qu'on trouve tout d'abord. Les statues de « l'ancien empire » sont infiniment supérieures pour le savoir-faire à celles de l'art grec primitif, et cependant l'essai le moins réussi des vieilles écoles grecques a bien plus de valeur aux yeux de l'artiste que ces chefs-d'œuvre d'habileté pratique. Les peintures des tombeaux de Sakkara indiquent moins d'inexpérience que celles de Giotto; auprès d'aussi fins ouvriers, ce grand homme n'était qu'un maladroit. Et pourtant quelle différence d'avenir! D'un côté, le réalisme infécond; de l'autre, l'aspiration invincible vers l'idéal. La Grèce n'a pas reculé parfois devant la représentation des scènes ordinaires de la vie, témoin cette frise occidentale du Parthénon, où l'on voit les scènes les plus naïves, un homme passant sa tunique, un cheval chassant les mouches qui le piquent. Cela ne porte nulle atteinte à la noblesse du style. Ces Athéniens qui se préparent à la fête, en quelque sorte derrière la coulisse, ont plus de vraie majesté que le mieux drapé des empereurs romains. L'ensemble de la représentation est conçu d'une façon si peu réelle qu'à quelques pas de là les dieux et les êtres allégoriques s'y mêlent. Pour l'artiste grec, le trait réaliste est destiné à mieux faire ressortir l'idéal. L'artiste égyptien au contraire se complaît dans les scènes communes représentées d'une façon commune. Content de son ouvrage, il ne rêve rien de plus; il est satisfait à la façon des hommes vulgaires que ne tourmente pas la soif du divin. On ne sent pas en lui ce désespoir de ne pouvoir mieux faire, cette espèce d'effort pénible qui ne laisse point de repos à l'artiste grec archaïque, à l'artiste italien du XIIIe et du XIVe siècle. Ces étonnantes statues de Sakkara sont impossibles à améliorer, car le problème de l'art y est mal abordé. Fourvoyé dans l'impasse du médiocre, cet art, durant des siècles, se répétera indéfiniment, sculptera des kilomètres de surfaces lisses, couvrira d'ima-

ges des fûts de colonnes innombrables, et cela sans progrès, sans luttes d'écoles, sans arriver au parfait. Et pourquoi y arriver? Le roi, le prêtre, de qui vient la commande, ne font pas la distinction de ce qui est passable ou exquis. Une grande partie de ces ouvrages ne sera jamais sérieusement regardée (1). Rien ici d'analogue à ce merveilleux public grec, à cette *agora* d'Athènes où l'artiste trouvait ce qu'il lui faut pour l'encourager et le guider, l'admiration des uns, la raillerie des autres, l'émulation de ses rivaux, la rage de bien faire, un peuple possédé tout entier de la sainte fièvre du beau. Oui, la Grèce a inventé l'art comme elle a inventé la science. On sculptait, on bâtissait, on faisait de la géométrie pratique quatre mille ans avant elle. Seule néanmoins, elle a eu un Phidias, un Archimède; seule, elle mérite d'être appelée la terre des nobles origines. Une exception doit être faite pour la religion. Notre religion vient de Jérusalem, non d'Athènes. Pour tout le reste, la Grèce a tracé le contour vrai de l'esprit humain, contour susceptible d'être indéfiniment élargi, mais parfait en ses proportions. — Notre médecine, notre physique, notre astronomie sont supérieures à la médecine, à la physique, à l'astronomie des Grecs; mais elles n'en sont que la continuation. — Notre art n'est qu'une tentative, d'avance condamnée à l'infériorité, pour renouveler en un monde laid et bourgeois ce que la Grèce fit un jour, sous l'influence d'un rayon de grâce divine, en un monde jeune, noble et beau. — Quant à la philosophie, elle est à la fois science et art. En tant que science, nous l'avons fort développée; mais l'art exquis de jouer de la lyre sur les fibres les plus intimes de l'âme, de poser sans les résoudre les problèmes de l'ordre transcendant, — la philosophie, dis-je, entendue comme la musique sacrée des âmes pensantes, quel chef-d'œuvre produira-t-elle jamais comparable aux dialogues qu'ont entendus les jardins de l'Académie et les bords de l'Ilissus?

Revenons à l'antiquité égyptienne. Elle est en d'excellentes mains. M. Mariette vraiment a fondé et dirigé la plus grande entreprise scientifique de notre siècle. Il la dirige avec un jugement sûr et une fermeté inflexible. Pas une concession faite à la frivolité des gens du monde, à la sottise du public, à cette vaine recherche des objets de musée qui fait dégénérer la science en un chétif amusement. Jamais on ne fut plus loin de l'archéologie de bric-à-brac, des petites manies du curieux. M. Mariette emploie des mois, occupe des centaines d'ouvriers pour trouver une stèle dont les savans seuls peuvent comprendre l'importance. A peine se détourne-t-il pour recueillir ces objets d'apparat dont le badaud s'émerveille. Il

(1) On a découvert à Denderah et ailleurs des hypogées dont l'entrée était complétement dissimulée, où personne par conséquent ne devait ni ne pouvait entrer. Ces hypogées sont sculptées avec le même soin que les parties exposées aux regards.

s'est imposé surtout pour loi absolue de ne jamais enrichir son musée aux dépens des monumens. Tandis que la collection égyptienne de Berlin par exemple a été formée en portant la scie et la hache dans de précieux monumens qui n'offrent plus, depuis le passage de M. Lepsius, que l'aspect de la destruction, l'inappréciable musée du Caire n'a pas amené la démolition d'un seul édicule. On s'est borné à prendre les objets détachés, et qu'on ne pouvait songer à laisser sur place. Il faut louer hautement le gouvernement égyptien de la droiture d'esprit dont il a fait preuve en tout cela. Non-seulement Saïd-Pacha et son successeur Ismaïl-Pacha ont compris qu'en un pays comme l'Égypte le service des antiquités doit compter au nombre des premiers services publics, mais, avec une intelligence dont peu de gouvernemens européens se seraient montrés capables, ils n'ont pas cherché une seule fois à faire dévier M. Mariette de sa grande ligne sérieuse pour lui demander de ces choses voyantes ou puériles qui captivent l'admiration des gens peu éclairés. Les gouvernemens qui veulent bien patroner la science ne font rien, si en même temps ils ne la laissent libre de suivre ses directions, ne lui demandant autre chose que la grande et solide gloire qu'elle sait conférer.

Les difficultés contre lesquelles M. Mariette a dû lutter pour arriver à ces résultats sont inouies. Depuis plus d'un demi-siècle, les antiquités égyptiennes étaient au pillage. Ce qui a été détruit en ce laps de temps est incalculable. Les pourvoyeurs de musées ont couru le pays en vrais vandales; pour obtenir un lambeau de tête, un fragment d'inscription, on a réduit en morceaux de précieux monumens. Presque tous revêtus d'un titre consulaire, ces avides destructeurs ont traité l'Égypte comme leur propriété. Plus d'une fois M. Mariette s'est vu arrêté dans ses fouilles par des gens qui sont venus alléguer des priviléges ou des droits prétendus sur les objets à découvrir en tel ou tel endroit. Cependant le pire ennemi des antiquités égyptiennes, ç'a encore été le voyageur anglais ou américain, systématiquement protégé dans tous ses méfaits par son consul. Les noms de ces idiots iront à la postérité, car ils ont pris soin de les écrire eux-mêmes, sur les monumens célèbres, en travers des dessins les plus délicats. C'est ainsi que les peintures inappréciables des grottes de Beni-Hassan ont presque disparu. Les plus beaux tombeaux de Biban-el-Molouk sont odieusement lacérés. Un endroit inappréciable des sculptures de Deir-el-Bahari (à Thèbes) fut volé quelques jours après que M. Mariette venait de le rendre au jour. On a proclamé le sage principe que les antiquités sont la propriété du gouvernement, des surveillances consciencieuses sont établies; mais que faire contre un brutal étranger qui arrive se

moquant de toute loi, ne tient aucun compte du gardien, brûle la porte du monument, s'il y en a une, casse tout à son aise, et, si le gardien ose le toucher, se plaint à son consul, qui fait bâtonner le pauvre homme? Les capitulations sont ainsi faites que de tels abus ne peuvent guère être réprimés.

Les destructions cependant se sont bien ralenties depuis quelques années. Ce qui le prouve, c'est que les gens du pays qui vivaient en servant la sotte curiosité des voyageurs se sont rabattus sur la fabrication des fausses antiquités. Nous avons vu un de ces établissemens, et nous étions tentés de l'encourager. Ces objets apocryphes en effet, suffisans pour satisfaire le touriste, ne sont pas de nature à induire en erreur la science sérieuse. La vente des morceaux authentiques s'est presque arrêtée; mais, hélas! je vois poindre pour cette antiquité, venue jusqu'à nous par miracle, des dangers mille fois plus terribles. Les prodigieux monumens de la Haute-Égypte disparaîtront à leur tour, et peut-être le jour de leur destruction n'est pas bien éloigné.

Ce qui en effet a valu à la Haute-Égypte une situation privilégiée pour la conservation des monumens de l'antiquité, c'est l'état de mort et d'isolement où elle fut placée depuis son adjonction aux grands empires romain, byzantin, musulman, turc. Cette longue bande verte, parfois de quelques mètres de largeur, s'étendant au bord du Nil, jouit, grâce à la protection des grands empires, d'une paix absolue. Toute la vie se concentra dans la Basse-Égypte. Alexandrie dévora Saïs, les immenses constructions du Caire furent fatales à Memphis, à Héliopolis; au-delà, tout mouvement disparut. Les croisades, qui firent en Syrie une si grande destruction des monumens anciens, ne pénétrèrent pas en Égypte; on n'y bâtit pas de ces forteresses colossales qui ont été le tombeau de l'antiquité, il ne s'y éleva pas de grandes villes. Or on ne déplace et on ne débite de grands matériaux antiques que pour s'en servir. Les révolutions, les guerres, les siéges, l'action du climat, auxquels on a coutume d'attribuer la démolition des monumens, y contribuent assez peu. Le climat compte à peine. Combiné avec la mauvaise qualité de la pierre, il peut bien émousser les inscriptions, détruire la délicatesse des ornemens; mais il faut des circonstances bien particulières pour qu'il mine une grande construction. La guerre n'atteint non plus que la surface. Désunir les blocs d'un édifice, jeter à bas les pierres du sommet, n'est pas le détruire au point de vue de l'antiquaire. Un architecte, par une étude de quelques heures, a bientôt réparé le tort causé par le plus farouche conquérant. Détruire un édifice pour l'archéologie, c'est en faire disparaître les matériaux. Or des pierres de plusieurs mè-

tres de long se font respecter. Jamais il ne s'est trouvé d'armée conquérante qui, au lendemain de la victoire, se soit donné de gaîté de cœur le plaisir de charrier ou de dépecer de tels blocs. Il en faut dire autant des révolutions. Les révolutions ont rarement le temps de détruire les édifices; on a durant ces mois de fièvre bien autre chose à faire. Les destructions qu'on met sur le compte de la révolution française en particulier ont eu lieu sous l'empire, ou même sous la restauration, quand l'industrie et la prospérité publique commencèrent à renaître.

Une seule cause, à vrai dire, détruit les monumens anciens : c'est le mouvement qui, après la ruine d'une civilisation, développe sur le même sol une autre civilisation exigeant de nouvelles constructions. Les pays où l'antiquité s'est le mieux conservée, par exemple le Hauran, la Pérée, Palmyre, la région de Lambèse en Algérie, sont les pays occupés par des tribus qui vivent sous la tente, en d'autres termes ceux où, depuis la ruine de la civilisation antique, on n'a point bâti. Ce qui a fait disparaître tant de belles églises romanes ou gothiques, c'est l'usine qui, dans les premières années de ce siècle, s'est établie dans le voisinage. Ce qui, à l'heure présente, fait abattre dans les villes de province tant de beaux remparts antiques, c'est le conseil municipal, qui veut ce qu'on appelle dans le jargon moderne « un boulevard. » En ce qui concerne l'Égypte, l'activité extraordinaire qui s'y est développée depuis Méhémet-Ali a plus détruit de monumens en un quart de siècle que les Perses, les Grecs, les Romains, les chrétiens, les musulmans réunis. Les sucreries, les usines à vapeur, les palais ont dévoré plus de dix temples. Un ingénieur conseilla la destruction de la grande pyramide à Méhémet-Ali! Cela est triste à dire; mais cette gigantesque construction, le miracle de la force humaine en ce monde, est plus sérieusement menacée qu'elle ne l'a jamais été. Qu'un moment l'Europe savante cesse de peser de son autorité morale pour la garde de tels trésors, et cette masse de belles pierres taillées sera exploitée comme une carrière pour la construction de digues, de ponts, de barrages! L'œuvre de Chéops court aujourd'hui les plus grands dangers qu'elle ait traversés depuis six mille ans.

Pour moi, j'estime au nombre de mes grandes jouissances d'avoir contemplé ce monde étrange, peu attrayant, si l'on veut, mais saisissant au plus haut degré, et d'avoir eu pour guide, en ce voyage chez les plus vieux d'entre les morts, celui qui a ouvert l'accès de leurs tombeaux.

ERNEST RENAN.

LA

VILLE DE TRÈVES

SON HISTOIRE ET SES MONUMENS

A quelques lieues de notre frontière du nord-ouest, à trois heures à peine de Metz, se trouve une antique cité qui a gardé un nom longtemps célèbre dans l'histoire, celui de *Treviris*, aujourd'hui Trèves. Elle est en dehors de ces routes que les touristes aiment à suivre avec la machinale docilité de l'étincelle qui court le long du fil électrique. Pour gagner Trèves par le chemin de fer, quand on remonte le Rhin ou qu'on le descend, il faut faire un long détour par Aix-la-Chapelle, Liége et Luxembourg, ou par Neun-Kirchen et Sarrebruck, et on sait ce que c'est qu'un détour multiplié par la lenteur allemande. Sur dix personnes qui visitent la vallée du Rhin, il n'y en a souvent pas une qui se détourne pour voir Trèves; parmi les rares voyageurs qui, pour se souvenir du vieux renom de Trèves et pour avoir vaguement entendu parler de ses ruines romaines et des beautés pittoresques de la Moselle, se décident à quitter les routes tracées, plus d'un peut-être revient désappointé. C'est que Trèves n'est plus aujourd'hui que le chef-lieu d'un département prussien et de la seizième division militaire, une petite ville de province où trois régimens tiennent garnison. On ne trouve pas ici le mouvement et le bruit de Cologne, de Coblentz ou même de Bonn; pas d'industrie, pas même d'université; des rues mornes comme celles de l'une de ces villes qui n'ont plus de raison d'être et qui ne durent que par la force de l'habitude. Pas de théâtre qui mérite ce nom; il n'y aurait, pour entretenir une troupe, ni un petit souverain mélomane comme à Carlsruhe, ni une nombreuse et riche

société bourgeoise comme à Cologne. Les officiers, qui tiennent ici le haut du pavé, passent leur temps à dresser des conscrits sur les places et les promenades désertes et à étudier, à comparer l'un à l'autre les divers crus de la Moselle, en rêvant de Cologne ou de Berlin.

Il y a pourtant mieux à faire à Trèves. Pour peu d'abord que l'on sache goûter les paysages aimables et tempérés, on trouvera les environs de Trèves disposés à souhait pour le plaisir des yeux, soit que l'on rentre en France par le bassin de la Sarre, soit que l'on descende vers Coblentz en s'abandonnant au cours de la Moselle. La vallée de la Moselle est toujours aussi fraîche, aussi verte, aussi variée d'aspect que du temps où ses beautés naturelles avaient le pouvoir d'inspirer au froid versificateur Ausone quelques vers vraiment poétiques et charmans; mais ce qui intéressera surtout quiconque ne voyage pas uniquement pour s'étourdir de mouvement et de bruit, ce sont les imposans édifices qu'a conservés jusqu'à nos jours cette ancienne capitale de la Gaule belgique, cette cité qui fut de fait, pendant un siècle environ, la capitale de l'empire d'Occident. Dans ces grandes ruines du passé qui se dressent au-dessus des maisons de la ville moderne, dans ces débris de toute espèce que chaque année un hasard heureux ou des fouilles intelligentes font sortir du sol, il y a de quoi intéresser, de quoi retenir pendant plusieurs jours l'historien qui sait que toute l'histoire n'est pas dans les livres. Ici comme à Athènes, comme à Rome, on ressent quelque chose qu'il est plus facile d'éprouver que de décrire. Quand nous nous trouvons en présence de ces lieux historiques auxquels tant de siècles n'ont point réussi à enlever leur physionomie, et que nous contemplons ces images, ces symboles, ces édifices qui sont autant de pensées humaines réalisées, il nous semble qu'un charme magique opère en nous; notre intelligence se replace d'elle-même dans la disposition où étaient habituellement les hommes dont l'effort a imprimé ces formes durables à la matière; des milliers d'années ne nous séparent plus d'eux; au lieu de nous borner à comprendre par le raisonnement quel était leur mode d'existence et l'attitude naturelle de leur génie, nous le devinons par une sorte d'intuition et comme par une pénétrante sympathie. Il y a un singulier plaisir à s'échapper ainsi à soi-même, à franchir ainsi les limites de sa courte vie et de son être borné. C'est un rêve que le réveil suit trop vite, mais dont il n'efface pas la vive impression; on a cru un instant sentir passer en soi l'âme des races ensevelies et des peuples qui ont vécu.

I.

Ante Romam Treviris stetit annis mille trecentis.
Perstet, et æterna pace fruatur! Amen!

Ce distique barbare, dont l'auteur inconnu traite avec tant de sans-façon les règles de la quantité latine, se lit, inscrit en grandes lettres noires, sur la façade de *la Maison-Rouge*, élégant, irrégulier et bizarre édifice, construit au xve siècle, qui passe pour avoir été autrefois l'hôtel de ville; c'est là que se trouve installée aujourd'hui la meilleure auberge de Trèves. Ainsi la première chose qui frappe ici les yeux de l'étranger, c'est cette naïve forfanterie du patriotisme local. A en croire l'interprète anonyme de la croyance populaire, Trèves serait plus vieille que Rome de treize siècles! On ajoute même que la fondation de Trèves serait due à un certain Trebeta, fils de Ninus et de Sémiramis. Metz, sa voisine sur la Moselle, est plus modeste : elle se contente de remonter à la guerre de Troie et de se donner pour premier auteur un compagnon d'Énée; il lui suffit de se dire contemporaine de Rome. Quelque fantastique que puisse paraître toute cette chronologie, les traditions relatives à l'ancienneté de Trèves jouissaient au moyen âge d'un grand crédit dans toute la vallée du Rhin; ce qui le prouve, c'est que nous les voyons acceptées par ceux-là mêmes dont la vanité aurait eu intérêt à les contester. On lit sur la tour de la grosse horloge de Soleure, en Suisse, ces deux vers qui ne valent guère mieux que ceux de Trèves :

In Celtis nihil est Soloduro antiquius, unis
Exceptis Treviris, quorum ego dicta soror.

Ce qui est certain, c'est que les Trévires appartenaient à la branche kymrique de la race gauloise; sous un nom qui s'est conservé, avec une légère altération, jusqu'à nos jours (Trèves en français, Trier en allemand), la tribu kymrique qui s'était établie sur la Basse-Moselle jouissait déjà d'une grande réputation de richesse et de puissance au moment où Jules César attaqua la Gaule chevelue. « Ce peuple, dit Jules César en parlant des Trévires, est de beaucoup le plus fort en cavalerie de toute la Gaule; il met aussi sous les armes une nombreuse infanterie, et son territoire va jusqu'au Rhin. » Les Trévires formaient comme l'avant-garde de la famille celtique, au nord-est de la Gaule belgique, sur la rive gauche de ce grand fleuve souverain que la nature semble avoir destiné à servir de frontière entre les empires; leurs habitudes militaires et leur ardeur belliqueuse s'entretenaient dans une lutte incessante contre les Ger-

mains, qui commençaient dès lors à peser sur la Gaule et à lancer leurs chevaux dans les flots du Rhin. La nécessité de repousser ces perpétuelles attaques occupait toute l'attention des Trévires; le vainqueur des Helvètes et des bandes suèves d'Arioviste leur apparut d'abord comme un allié, comme un libérateur; en 57 avant notre ère, ils laissèrent écraser par les légions, sans intervenir dans la lutte, les autres Belges leurs frères, Bellovaques, Suessons, Nerviens, Ambiens, Atrébates, Ménapiens, Éburons. Au bout de quelque temps, ils s'aperçurent que le protecteur devenait un maître, et, malgré toutes les précautions prises par César, ils s'associèrent au soulèvement qui éclata pendant l'hiver de l'an 54. Un de leurs chefs, Indutiomar, qui avait des premiers signalé le danger et conseillé la résistance, tomba glorieusement, les armes à la main, après avoir manqué détruire le corps d'armée de Labiénus. Son nom mérite d'être inscrit sur la liste des martyrs de l'indépendance gauloise, à côté de ceux d'Ambiorix, de Camulogène, de Corrée, de Lucter et de Vercingétorix.

Distraits par de nouvelles attaques des Germains, les Trévires ne s'étaient que faiblement associés à l'héroïque et suprême effort que fit échouer la chute d'Alise. Labiénus n'eut pas de peine, pendant la dernière année de la guerre, à obtenir leur soumission définitive. Quand Auguste s'occupa d'organiser la Gaule transalpine, que César avait quittée aussitôt après l'avoir conquise, et de régler l'état des différens peuples qui l'habitaient, les Trévires furent rangés parmi les peuples libres (*civitates liberæ*), c'est-à-dire qu'ils obtinrent de garder leurs usages et leurs lois et de se gouverner eux-mêmes, sous la condition de payer un tribut et de fournir un corps d'auxiliaires. Leur capitale, dont il est fait alors mention pour la première fois dans l'histoire, prit le nom d'*Augusta Trevirorum*.

Les Trévires avaient heureusement choisi l'emplacement de leur cité principale, de leur *ville du milieu*, comme on disait chez les Gaulois. Elle s'était élevée à peu près au centre de leur territoire, à égale distance environ du Rhin, frontière de la Germanie, et de *Divodurum*, aujourd'hui Metz, capitale des Médiomatrikes. Elle était assise sur la rive droite de la Moselle, un peu au-dessous de l'endroit où la Sarre, en y versant ses eaux, la rend plus aisément navigable en toute saison. Autour du point où durent se grouper les premières habitations, tandis que les collines de la rive gauche serrent de près le cours du fleuve, celles de la rive droite s'écartent de la berge et décrivent un vaste cercle; la ville naissante devait donc être libre de se répandre dans la plaine aussi loin qu'elle le voudrait et de s'entourer de spacieux faubourgs. De fertiles terres d'alluvion, propres à la culture de toutes les céréales, forment

le fond de la vallée de la Moselle et de celles de ses affluens, partout où elles présentent quelque largeur; les pentes des coteaux sont merveilleusement propres à la culture de la vigne, qui commençait à s'introduire dans la Gaule belgique vers le temps de la conquête. La forêt, qui s'étendait d'un côté jusqu'au Rhin, de l'autre jusqu'à la Meuse, était pleine de gibier de toute sorte, et on y chassait sans doute encore l'élan et l'aurochs, ces géans de notre faune, que le défrichement et l'adoucissement du climat ont repoussés depuis vers les extrémités septentrionales de l'Europe. Sous les chênaies de l'Ardenne erraient des porcs sans nombre, croisés avec les sangliers et presque aussi sauvages qu'eux; la chair du porc occupait une place importante dans l'alimentation des peuples gaulois. Sur le lit de gravier où court la claire et rapide Moselle, le poisson abondait, et on peut lire dans Ausone le nom des espèces variées que nourrissait autrefois la féconde rivière. Le saumon ne se rencontre que par accident aujourd'hui dans les eaux de Trèves et de Metz : les barrages et les roues des usines l'ont effrayé, les bateaux à vapeur l'ont mis en fuite; mais alors il remontait la rivière jusqu'au pied des Vosges. La Sarre et la Moselle avaient de vastes et fraîches prairies où tout gros bétail pouvait prospérer; c'était là aussi que grandissaient et que venaient se refaire, entre deux campagnes, parmi les hautes herbes du printemps et les plantureux regains de l'automne, les chevaux des Trévires, de ces hardis cavaliers, heureux rivaux des cavaliers suèves. Enfin ce qui permettait de jouir avec plus de sécurité de tous ces avantages, c'est que vingt ou vingt-cinq heures de marche à travers un pays montagneux et boisé séparaient, en ligne directe, la capitale des Trévires du Rhin, limite de la Germanie. Si l'ennemi prétendait remonter la vallée de la Moselle et en suivre les longs détours, la distance était encore bien plus grande. Trèves n'était donc pas exposée à être enlevée ou tout au moins inquiétée par un coup de main, à voir un jour, en se réveillant, les pillards suèves dans la plaine et l'incendie dans ses faubourgs.

Trèves s'agrandit et se développa rapidement sous la domination romaine. Capitale de la Gaule belgique, une des trois nouvelles provinces établies par Auguste, elle servait de résidence au gouverneur (*legatus Augusti pro prætore*) que nommait l'empereur. Les Trévires fournissaient aux armées qui gardaient la frontière du Rhin des corps de cavalerie (*alæ*), que l'on trouve mentionnés sur les inscriptions comme dans les récits des historiens, et qui se distinguèrent souvent dans la guerre de Germanie. Avant le règne même de Claude, des nobles trévires, s'étant signalés par le concours qu'ils prêtaient à l'administration romaine ou par de bril-

lans exploits à la tête de leur contingent, obtinrent une faveur qui n'était que fort rarement accordée aux habitans de la Gaule chevelue : ils reçurent le titre de citoyens romains.

Au moment où Jules César attaqua l'indépendance celtique, une partie de l'aristocratie gauloise avait déjà commencé à se laisser gagner par le goût du bien-être et l'amour du luxe. On voit par les *Commentaires* que, dans beaucoup de cités, tandis que le peuple voulait résister à outrance et se déclarait prêt à tous les sacrifices, la haute classe, après les premiers échecs, apportait des entraves à la défense, recherchait la faveur du proconsul, et se résignait sans trop d'effort à l'assujettissement, déguisé sous le nom d'alliance et d'amitié. Après la conquête, comme on pouvait s'y attendre, cette disposition devint plus marquée, et ce changement plus sensible. Les officiers civils et militaires envoyés par l'empereur, les négocians italiens qui marchaient toujours sur les traces des armées romaines, donnaient aux riches gaulois l'idée et l'exemple d'un nouveau genre de vie et de jouissances qui leur avaient été inconnues jusqu'alors. La politique, les affaires, la curiosité, avaient poussé beaucoup des principaux personnages de la Gaule transalpine à faire le voyage de la *Province*, comme on appelait d'un seul mot la Narbonnaise, déjà toute latinisée; d'autres avaient été jusqu'à Rome et avaient contemplé de près, non sans admiration, les splendeurs de cette cité superbe, où s'élevaient alors, par l'ordre d'Auguste et sous sa direction, tant de somptueux édifices. Les Gaulois, partout où ils s'étaient trouvés en présence d'une civilisation supérieure, ou du moins d'une société plus riche et plus raffinée, mieux pourvue d'arts variés et plus savante en plaisirs, s'étaient toujours laissé facilement séduire par ce spectacle, et s'étaient montrés imitateurs empressés et habiles des talens et des vices de leurs voisins; tout ce qui charmait les sens, tout ce qui flattait les yeux, tout ce qui divertissait l'esprit, les avait bien vite tentés et conquis. Il en fut ici comme dans la Gaule méridionale et comme dans la Gaule asiatique: la fusion se fit avec une singulière rapidité. Tous ceux qui avaient quelque fortune voulurent, pour l'augmenter, entrer en relation avec les nouveau-venus, et, pour en mieux jouir, se mettre à leur école et s'initier à leurs arts. Il y eut donc redoublement d'activité et surexcitation de toutes les forces. La hache fit de grandes trouées dans les bois, la culture s'étendit et se perfectionna. Les chaussées que les ingénieurs romains conduisaient à travers marécages et forêts, les ponts qu'ils jetaient sur les rivières, permirent d'amener plus facilement à la ville les produits des vergers et des champs Sollicitée par le commerce, l'industrie prit naissance. Les débouchés ne manquaient pas aux producteurs. Sous Auguste et Tibère,

Rome travaillait à s'emparer de la rive droite du Rhin pour que ses sujets et ses colons pussent habiter en sûreté la rive gauche. Sur cette étroite et longue bande de terrain dont on fit la double province de Germanie se trouvaient groupés, en moyenne, près de cinquante mille légionnaires et à peu près autant de soldats auxiliaires. Ajoutez que partout se construisaient alors des châteaux forts sur les bords du Rhin et dans les vallées qui viennent y aboutir; des villes se bâtissaient, où affluait une population mêlée des élémens les plus divers. C'étaient, comme nous dirions aujourd'hui, des *fonctionnaires* romains, avec leur suite souvent nombreuse; c'étaient des vétérans, fils de l'Italie ou soldats des cohortes auxiliaires recrutées sur tous les points de l'empire, qui avaient épousé des femmes gauloises ou germaines, et qui, leur congé obtenu, restaient dans la contrée où étaient nés leurs enfans; c'étaient de petits marchands, accoutumés à suivre les armées et à spéculer sur les besoins, les goûts et les vices du légionnaire; c'étaient enfin des hommes du pays, gens de métier, sûrs de trouver du travail là où tout était à créer, propriétaires et chefs indigènes séduits par les douceurs de la vie citadine. Il y avait donc là tout un peuple, toute une société nouvelle à pourvoir et à nourrir. Bientôt reliée au centre de la Gaule par une grande voie dont on retrouve encore maintenant les traces en plusieurs endroits, et qui allait aboutir à la riche capitale des Rêmes, *Durocortorum*, aujourd'hui Reims, Trèves était admirablement placée pour servir d'entrepôt. On ne peut donc douter, quoique les détails nous manquent, que l'*oppidum* celtique des Trévires n'ait bientôt vu s'élever, au milieu de ses anciennes maisons aux parois faites de claies revêtues de terre battue, aux toits couverts de chaume ou de paille hachée et pétrie avec de l'argile, des demeures plus vastes et plus commodes, ornées de ces peintures murales, de ces stucs, de ces meubles d'une sévère élégance, que l'on admire à Pompéi. La génération des compagnons d'armes de Vercingétorix n'avait pas encore disparu que déjà la plupart des nobles gaulois se piquaient de parler la langue et de copier les manières de leurs vainqueurs. C'était en partie désir inné d'apprendre, de briller et de jouir, goût instinctif du luxe et de l'éclat, en partie calcul d'ambition et envie d'attirer sur soi les yeux et la faveur de l'empereur et de ses délégués. On sait la politique qu'Auguste avait inaugurée en Gaule, et que suivirent ses successeurs immédiats : ce qu'ils tentèrent, ce qu'ils voulurent avec persévérance et succès, c'était détruire les anciennes associations, effacer les vieux noms et les vieux souvenirs, dépayser les Gaulois, si l'on peut ainsi parler, ôter à la Gaule la conscience et la mémoire. On comprend que le gouvernement romain ne dut pas être avare de ses encouragemens

et de ses récompenses pour ceux des Gaulois qui l'aidaient dans son entreprise, qui se faisaient ses instrumens et ses complices.

Il y avait pourtant quelques âmes plus fières qui résistaient encore à la tentation, et qui se raidissaient contre l'exemple; tout en ne laissant rien paraître de leurs sentimens, elles conservaient en secret le culte et le regret de l'ancienne liberté, et n'avaient point perdu toute espérance de la voir renaître un jour dans la Gaule affranchie par leur courage. Nulle part ces pensées et ces dispositions n'étaient mieux justifiées que chez les Trévires : ils avaient assez peu souffert dans la grande lutte dont le principal effort avait porté sur les peuples de la Gaule centrale; depuis l'établissement de la domination romaine, pendant que la paix dont jouissait la Gaule les aidait à fermer leurs blessures et à réparer leurs forces, les Trévires avaient envoyé l'élite de leur jeunesse s'exercer à l'école des légions, dans les rudes campagnes de Germanie, et leurs chefs se former au commandement sous des capitaines comme Drusus, Tibère et Germanicus. Les Trévires étaient alors, Tacite le dit expressément, la population la plus belliqueuse de la Gaule; ils ne se faisaient pas faute de mépriser la mollesse des autres Gaulois, qui avaient bien vite perdu l'habitude et le goût des armes; ils allaient même, pour mieux faire sentir la différence, jusqu'à vouloir se donner pour les frères de ces Germains qu'ils étaient accoutumés à combattre. Nerviens et Trévires se vantaient d'avoir dans les veines plus de sang teutonique que de sang celtique. Quoi qu'il en soit de cette prétention, qui ne paraît point justifiée, c'est du pays des Trévires que partirent les dernières protestations armées contre la domination romaine. En l'an 21 de notre ère, un noble Trévire, Julius Florus, l'un des personnages principaux de sa cité, conspira avec l'Éduen Julius Sacrovir, lui aussi un des chefs de sa nation, pour délivrer la Gaule des Romains. Il était déjà trop tard; trop de liens d'habitude et d'intérêt rattachaient la Gaule à l'Italie; l'influence romaine avait déjà trop profondément pénétré. Un fait curieux, qui prouve avec quelle promptitude s'était opérée cette transformation, c'est que, dès l'époque de Tibère, en Gaule aussi bien qu'en Galatie, tous les noms gaulois ont disparu, au moins dans la haute classe. Ces chefs mêmes, qui s'apprêtent à braver la puissance romaine au nom de la vieille patrie celtique, n'ont plus que des noms latins, Julius Florus, Julius Sacrovir, noms qui rappellent l'un et l'autre le conquérant dont la main puissante avait terrassé, une fois pour toutes, l'héroïque nation. C'était là comme un signe de vasselage, comme un secret aveu de sujétion sans espoir et de subordination enfin acceptée. Florus et Sacrovir eurent beau choisir avec assez d'à-propos, pour donner le signal de la ré-

volte, le moment où la mort de Germanicus semblait avoir affaibli et désarmé l'empire; ils eurent beau nouer des intelligences jusque dans les cités de l'Aquitaine et les soulever un instant, envoyer partout des agens dévoués qui rappelaient aux Gaulois la gloire de leurs pères et leur représentaient la lourdeur des impôts et les durs caprices des gouverneurs : dès qu'elle osa montrer la tête, la rébellion fut écrasée chez les Trévires comme chez les Éduens. C'était dans les clairières de la vaste et sombre forêt d'Ardenne (*ar-duinn*, la profonde) que Florus avait commencé à réunir ses partisans; mais il n'avait réussi à séduire qu'un bien petit nombre de ces cavaliers trévires, accoutumés à servir auprès des légions, qui auraient pu rendre peut-être la lutte un instant sérieuse. Les troupes ou plutôt les bandes qu'il mit sur pied n'étaient composées que d'un ramassis de gens sans aveu et de quelques cliens dévoués, suivant l'ancienne coutume gauloise, à la fortune de leur patron; aussi ne tinrent-elles pas un instant devant des détachemens de l'armée de Germanie, envoyés en toute hâte sur les lieux par les commandans romains. Florus se cacha pendant quelques semaines au plus épais des bois. Il y a encore au nord du département de la Moselle et dans le Luxembourg d'obscures forêts dans lesquelles le proscrit ou la bête fauve peut dérober longtemps sa trace au soldat ou au chasseur; il y a d'impénétrables fourrés d'épine noire où hésitent à s'engager, pour atteindre le sanglier, les chiens les plus ardens, les veneurs les plus passionnés. C'était bien pis alors, quand il n'y avait guère à travers ces broussailles d'autres passages que les étroits sentiers frayés et foulés par le gibier. La haine sut pourtant découvrir la retraite du fugitif; un autre chef trévire, ennemi personnel de Julius Florus, se mit à la tête des cavaliers envoyés à sa poursuite, et guida leurs pas à travers les halliers et les clairières. Se sentant serré de près, le malheureux Florus se donna la mort de ses propres mains. Presque au même moment, Sacrovir finissait de même à Autun; il n'avait pas opposé plus de résistance aux légions, et son entreprise aventureuse n'avait pas un instant paru offrir plus de chances de succès.

Malgré ce triste dénoûment, les projets de Julius Florus et de son associé ne périrent point avec eux; ils furent repris, cinquante ans plus tard, par d'autres Trévires, Classicus et Julius Tutor. C'était pendant que durait l'ébranlement profond causé dans tout l'empire par la chute de Néron. Tandis que d'éphémères césars se disputaient le monde et s'arrachaient l'Italie, tandis que les armées romaines, jalouses et ennemies l'une de l'autre, ne songeaient qu'à faire chacune son empereur qui lui donnât part aux fruits de la victoire, ceux des peuples sujets qui avaient conservé quelque énergie et

quelque fierté, durent naturellement songer à mettre à profit ces temps d'anarchie. L'énorme édifice de la domination romaine ne craquait-il point de toutes parts? ne semblait-il pas à la veille de se disjoindre et de s'écrouler tout entier? Ce Capitole, vers lequel étaient tournés les yeux de toutes les nations et auquel la cité reine aimait elle-même à rattacher ses destinées, ne venait-il pas de s'abîmer dans les flammes? Les druides surtout faisaient valoir ces présages et échauffaient les imaginations. Quoique leur nombre fût déjà très diminué et leur autorité très affaiblie, ils avaient survécu aux édits et à la persécution de Claude; au milieu de l'agitation et du trouble qui se répandaient alors dans la Gaule, à peu près abandonnée à elle-même, on les voyait reparaître, ranimant des souvenirs mal éteints, annonçant dans un langage mystique et coloré que les temps étaient accomplis, qu'une nouvelle période allait s'ouvrir pour le genre humain, que le ciel s'apprêtait à transférer la suprématie aux peuples transalpins et à leur donner le sceptre du monde.

Les Trévires étaient restés fidèles à l'empire sous Caligula, sous Claude, sous Néron même. Caligula était né et avait grandi au milieu d'eux, auprès de sa mère Agrippine, qui passait l'hiver à Trèves quand son glorieux époux ne lui permettait pas de partager ses fatigues et ses dangers. Claude était le frère de ce Germanicus dont la mémoire était restée chère à toute la Gaule et aux Germains même qu'il avait domptés; quelque chose du même prestige couvrait encore, malgré tous ses crimes, Néron, le petit-fils du héros. Lorsque C. Julius Vindex avait soulevé contre Néron la Narbonnaise, la Lyonnaise et l'Aquitaine, les Belges s'étaient joints aux légions du Rhin pour marcher contre lui et l'écraser. Galba, quoique bientôt reconnu par toute la Gaule, avait sévi contre tous ceux qui avaient combattu Vindex. Ainsi, pendant qu'il dépouillait les Lingons d'une partie de leur territoire, il ôtait aux Trévires leur liberté pour les réduire au rang de sujets provinciaux; de là dans toute la Belgique un profond mécontentement. Vitellius, proclamé par l'armée de Germanie, avait été aussitôt accueilli et soutenu par toute la Gaule septentrionale; mais Vitellius emmena en Italie l'élite des troupes qui défendaient les abords du Rhin. Il avait à peine franchi les Alpes que, sur la frontière de la Belgique et des deux Germanies, l'une et l'autre dégarnies et presque abandonnées, éclatait l'insurrection des Bataves. Elle était provoquée et dirigée par Civilis, barbare d'un hardi génie, qui savait assez l'histoire de cette Rome qu'il haïssait pour s'annoncer comme l'émule des Annibal et des Sertorius. Les Trévires commencèrent par essayer de couvrir l'empire : ils construisirent à travers leur territoire un vaste retranchement destiné à protéger leur capitale et à arrêter la mar-

che des Germains, ils parurent disposés à combattre à côté de ce qui restait de ces vaillantes armées du Rhin, leurs vieilles compagnes de fatigue et de gloire; mais les troupes romaines, mal commandées, trahies ou se croyant trahies par leurs chefs, se firent vaincre et reculèrent, tandis que Civilis, par les égards qu'il témoignait, par les promesses qu'il faisait aux soldats et aux officiers gaulois tombés entre ses mains, ébranlait les esprits des Belges et les poussait à la révolte. Cependant Vitellius avait succombé devant les généraux de Vespasien, que les légions, malgré leurs commandans, secrètement gagnés, s'obstinaient à ne point vouloir reconnaître. L'incertitude et le trouble étaient partout, aussi bien chez les défenseurs officiels de l'empire que chez ces sujets à qui Rome ne semblait plus capable d'accorder une protection efficace contre les barbares du nord, contre un Arioviste, contre un Arminius nouveaux.

C'est alors qu'un chef trévire prit une audacieuse initiative, qui pouvait changer tout le cours des événemens. Classicus, c'est le seul nom que lui donnent les historiens latins, était à la tête de la cavalerie trévire. « C'était, dit Tacite, par sa naissance et sa richesse, le premier personnage de sa nation; il descendait des anciens rois du pays, et sa maison avait fait grande figure dans la paix et dans la guerre; il aimait à se vanter que, dans sa famille, on avait toujours été plutôt ennemi qu'ami des Romains. » Était-il issu de cet Indutiomar qui avait lutté contre le conquérant des Gaules? Comptait-il aussi Julius Florus parmi ses ancêtres? C'est ce que nous ignorons. Toujours est-il qu'aidé par un autre officier trévire, Julius Tutor, à qui Vitellius avait récemment confié la garde du Rhin, il décida les Trévires à la révolte; Julius Sabinus entraînait en même temps les Lingons. La Gaule belgique, déjà remuée par les prédications et les prophéties des druides, fut bientôt tout entière en armes. Depuis Claude, les habitans de la Gaule chevelue pouvaient recevoir le titre de citoyens romains; Vitellius, emmenant pour conquérir l'Italie l'élite de ses troupes, avait comblé les vides que son départ laissait dans les légions de Germanie en y versant beaucoup de ces nouveaux citoyens. Un grand nombre de ces recrues étaient peu disposées à tourner leurs armes contre leurs frères et à mourir pour l'honneur militaire de Rome. La désertion se mit dans leurs rangs; les légions laissèrent des émissaires de Classicus donner la mort au chef qui essayait de les retenir dans le devoir, et, se sentant serrées entre les Germains et les Belges, entre Civilis et Classicus, elles perdirent la tête, elles se rendirent sans condition, et prêtèrent serment à l'*empire des Gaules*, devant Classicus, assis sur son tribunal au milieu du camp, en costume de général romain. L'armée de la Germanie supérieure, cernée aussi-

tôt après par Tutor, auprès de Mayence, prit, malgré ses officiers, qui furent mis à mort, les mêmes engagemens. Un autre corps, qui se défendait depuis longtemps contre Civilis, dans le Vieux-Camp (Santen, dans le pays de Clèves), eut beau accepter les mêmes conditions; il fut, au mépris de la capitulation, massacré tout entier par les Bataves et les Germains.

Le serment imposé aux troupes romaines indique jusqu'où allaient en ce moment les espérances des chefs insurgés. Maîtres, par l'alliance de Civilis, de tout le cours du Rhin et de la Gaule septentrionale, Classicus, Sabinus et Tutor ne se contentaient plus de penser à s'affranchir; ils voulaient substituer l'empire gaulois à l'empire romain, ils songeaient à franchir les Alpes et parlaient de recommencer l'expédition des Senons leurs aïeux, d'aller brûler une seconde fois cette Rome que ne sauverait plus son Capitole, aujourd'hui réduit en cendres par le bras des Romains eux-mêmes, acharnés à leur propre perte. Les Gaulois, comme après eux les Français, se sont toujours montrés aisément enivrés d'un premier succès et prompts à croire fait ce qu'ils désirent. C'était aussi un événement inoui jusqu'alors que cette défection de deux armées romaines, consentant, presque sans combat, à incliner leurs aigles devant un Trévire, et engageant leur foi à cette Gaule qui avait coutume de trembler au bruit de leurs pas. On sent encore, à l'indignation contenue avec laquelle Tacite raconte toutes ces péripéties, à celle qu'il laisse éclater dans les paroles qu'il prête à Vocula, combien l'orgueil romain dut souffrir d'un pareil affront. Rome, dès que l'ordre se rétablirait sous l'habile et ferme Vespasien, chercherait sans doute à venger cette injure; mais ce prince n'était pas encore arrivé en Italie, et la Gaule avait tout le temps nécessaire pour se concerter et organiser la résistance, au besoin même pour prendre l'offensive. Ce qui la perdit, ce furent, sous Vespasien comme sous Jules César, ses divisions intestines. L'empire des Gaules aurait été plus grand que ne l'est aujourd'hui l'empire français, il aurait eu cette rive gauche du Rhin que nous avons su conquérir et que nous n'avons pas su garder; mais beaucoup de siècles devaient encore s'écouler, plus d'une invasion passer sur notre sol et bien du sang l'abreuver, de nombreuses générations et beaucoup de grands hommes s'user à la tâche, avant que se fondât l'unité française, avant que fussent réunies dans un seul et même effort toutes les populations qui habitent le pays compris entre les Alpes et les Pyrénées, la Méditerranée et la Manche, l'Océan et le Rhin.

Les armées romaines n'avaient pas franchi les Alpes, que déjà la guerre civile avait éclaté en Gaule. Julius Sabinus, avec ses

Lingons, avait attaqué les Séquanes, restés fidèles à l'alliance romaine, et s'était fait battre. Pour mettre fin à ces luttes fratricides, les Rêmes convoquèrent dans leur capitale, Durocortorum, une assemblée de tous les délégués de la Gaule. L'heure était solennelle. La Gaule paraissait livrée à elle-même et maîtresse de son propre sort. Les Gaulois avaient été jusqu'à la conquête romaine les enfans terribles de l'ancien monde; ils s'étaient joués en toute sorte de hardis caprices et d'aventureuses expéditions; ils avaient touché à tout et brisé tout ce qu'ils touchaient; ils avaient eu, en toute entreprise, et que n'avaient-ils pas tenté? des débuts brillans, foudroyans, pour arriver bientôt à de subits échecs, à des chutes rapides et profondes. Il s'agissait de savoir si, après avoir détruit, ils sauraient fonder, après avoir conquis, administrer, après avoir secoué le joug romain, dérober à Rome cet art de commander qui lui avait donné l'empire du monde.

Dans ce grave débat, les Rêmes, ces cliens obstinés de Rome, qui avaient commencé à douter et à désespérer de la liberté celtique avant même qu'elle fût sérieusement menacée, se firent les défenseurs de l'ordre établi, les avocats du repentir et de la fidélité soumise; ils traitèrent l'empire gaulois de vain fantôme : c'était, dirent-ils, entre la tutelle bienfaisante de Rome et la domination tyrannique des avides et cruels Germains que la Gaule avait à choisir. Les Trévires, qui s'étaient mis, dès le premier jour, à la tête du mouvement, firent au contraire appel aux vieux souvenirs d'indépendance, au patriotisme, à l'ambition nationale. L'assemblée parut un moment se laisser entraîner par ces exhortations et séduire par ces brillantes perspectives; mais lorsqu'il fut question de poser les bases de l'*empire gaulois*, toutes les anciennes rivalités éclatèrent. Avant même d'avoir commencé d'être, le nouveau royaume était déjà scindé en provinces rivales, voué à une profonde et lamentable anarchie. Avec leur ordinaire mobilité, ces vifs esprits aperçurent toutes les difficultés, tous les dangers auxquels on les poussait : « le dégoût de l'avenir, dit Tacite, fit aimer le présent. » Il serait trop long de raconter en détail la débâcle qui suivit, comment, à l'approche des troupes de Vespasien, les légions qui avaient trahi Rome retournèrent à leurs anciens drapeaux, comment les Trévires, les Lingons et les Nerviens, qui avaient seuls persisté dans la révolte, se firent battre les uns après les autres, sans avoir su concerter leurs efforts, ni donner à Civilis le temps d'arriver à leur aide. Classicus et Tutor, ces derniers et malheureux champions de l'indépendance gauloise, allèrent, avec cent treize sénateurs trévirois compromis dans la révolte, vieillir et mourir loin de leur patrie, parmi les Germains d'outre-Rhin.

L'issue de la révolte et de la guerre faillit être fatale à cette orgueilleuse Trèves qui se croyait déjà devenue la capitale d'un grand royaume. Trèves se réveilla de ce beau songe aux furieuses clameurs des légions de Céréalis, qui demandaient à grands cris l'ordre de piller et d'incendier la cité rebelle, la patrie de Classicus et de Tutor, la prétendue Rome gauloise. Il fallut, pour contenir les soldats, toute la prudence et la vigueur de Céréalis; ce digne lieutenant de l'habile et sage Vespasien se refusa énergiquement à marquer en Gaule, par de sanglantes vengeances, les débuts du nouveau règne. Les événemens de la dernière guerre n'avaient-ils pas montré combien la Gaule était déjà plus profondément romaine qu'elle ne le savait elle-même, par quels forts et secrets liens d'habitudes et d'intérêts elle était déjà rattachée à l'Italie, tandis qu'elle sentait dans les Germains, ces alliés d'un moment qu'elle n'avait point acceptés sans hésitation et sans effroi, d'héréditaires et impatiens ennemis, de farouches conquérans que Rome seule était capable d'arrêter sur la rive du fleuve et de rejeter dans leurs marécages et leurs forêts?

A partir de ce moment, pendant près de deux siècles, l'histoire ne nous apprend plus rien de la Gaule, surtout de la Gaule belgique. L'effort de la pression barbare, sous les Antonins, se porta plutôt sur la frontière du Danube et des Alpes que sur celle du Rhin. Gardées par des tribus germaines établies dans les limites de l'empire, les deux Germanies couvraient, comme d'une forte barrière, la Lyonnaise et la Belgique, qui, pendant toute cette période, n'eurent même pas à craindre une fois pour leur sécurité. Aucune province de l'empire, pas même l'Italie, n'était alors plus riche et plus prospère que la Gaule; nulle ne profita mieux du gouvernement de ces bons et grands princes dont, maintenant même, après tant de siècles écoulés, on ne peut prononcer le nom sans quelque respect. Nous ne voyons pas qu'Hadrien, qui décora de tant de beaux édifices les villes de la Gaule narbonnaise, ait rien fait pour Trèves et pour les autres cités de la Gaule belgique; mais un fait attesté par un écrivain du IVe siècle montre quelle situation Trèves occupait dans l'empire vers la fin du IIIe. En 275, quand le sénat romain, sur l'invitation des soldats, fatigués de faire et de défaire les empereurs, eut désigné pour ce haut rang le sénateur Tacite, cet illustre corps fut saisi d'un accès de joie et de vanité un peu puérile; semblant craindre de ne pas conserver longtemps un privilége qu'il était tout étonné d'avoir recouvré comme par enchantement, il se hâta d'annoncer aux principales villes de l'empire la marque de déférence que venaient de lui donner les légions et de leur notifier l'élection de Tacite. Ces lettres furent adressées aux sénats de Car-

thage, d'Antioche, d'Aquilée, de Milan, d'Alexandrie, de Thessalonique et d'Athènes, ainsi qu'à celui de Trèves. Voici la lettre envoyée à Trèves : « L'auguste sénat de Rome à la curie de Trèves. — Comme vous êtes libres et que vous l'avez toujours été, vous vous réjouirez, croyons-nous, de ce qui vient de se passer. Le droit de choisir le prince a été rendu au sénat, et tous les appels ressortiront désormais du préfet de la ville. »

On le voit, Trèves est la seule ville de la Celtique à qui le sénat de Rome fasse le même honneur qu'aux plus célèbres cités de l'ancien monde, Athènes, Corinthe, Alexandrie, Carthage. C'est que, pendant le cours du IIIe siècle, Trèves s'était trouvée, à plusieurs reprises, la résidence des empereurs, et de fait, sinon par une officielle proclamation, la capitale de l'empire. La confédération des Francs apparaît dans l'histoire vers 250; elle réunit, sous une fière et menaçante dénomination (les hardis, les indomptables), ces *Istewungs*, ces Germains occidentaux avec lesquels l'empire était en contact depuis trois siècles. A la formation de cette ligue correspond une recrudescence d'attaques sur la frontière rhénane. Les empereurs sont obligés d'accourir et de séjourner tout près de ces marches orientales sans cesse envahies et ravagées. Gallien réside à Trèves et y déploie un faste oriental, en même temps que son lieutenant Posthumus, grand capitaine à qui les légions gauloises déférèrent bientôt après l'empire, combat sur le Rhin. Posthumus, pendant ce règne ou plutôt pendant cette bataille de neuf ans qui lui valut le titre de restaurateur de la Gaule, *restitutor Galliæ*, dut prendre parfois ses quartiers d'hiver à Trèves; une voie militaire reliait Trèves à Cologne (*Colonia Agrippina*) par Coblentz (*Confluentes*), tandis que deux autres la mettaient en communication avec Mayence (*Moguntiacum*). C'est à Trèves, bientôt après, que l'on battait monnaie à l'effigie de Victoria, « la mère des camps, » cette femme d'une haute intelligence et d'un génie héroïque qui fit successivement quatre empereurs, son fils, son petit-fils, Marius, l'ouvrier armurier, et Tetricus, gouverneur d'Aquitaine. On comprend pourquoi, après la mort d'Aurélien et l'élection de Tacite, le sénat de Rome témoigna tant d'égards au sénat de Trèves. Cette cité apparaissait déjà comme une de ces capitales secondaires qui, dans les deux derniers siècles de l'empire, se partageraient les empereurs et remplaceraient Rome, trop entêtée de son passé, trop éloignée aussi des frontières menacées.

La lettre du sénat romain n'arriva d'ailleurs probablement pas à son adresse : au moment où partait le message, la curie de Trèves était dispersée, égorgée ou captive; un déluge de barbares, Germains et Slaves, inondait la Gaule, où soixante cités tombaient au

pouvoir de l'ennemi. On manque de détails sur cette invasion, comme sur les opérations de l'empereur Probus. On sait seulement que, partout vainqueur, ce nouveau Trajan balaya devant lui tous les envahisseurs, détruisit, disait un des bulletins qu'il envoya au sénat, quatre cent mille ennemis, et repeupla aux dépens des vaincus les provinces qu'ils avaient ravagées. Les deux Germanies, la Toxandrie (Zélande), même le pays des Nerviens et des Trévires, reçurent, comme colons ou *lètes*, un très grand nombre de captifs germains.

Les grands propriétaires gaulois employèrent sans doute beaucoup de ces colons à revêtir de vignes ces coteaux de la Moselle qui rappelaient à Ausone, un siècle plus tard, les coteaux de la Garonne. Domitien, craignant que le raisin ne fît tort au blé, avait défendu de planter, en Italie et dans la Narbonnaise, de nouvelles vignes, et ordonné d'arracher celles que l'on avait commencé à cultiver dans la Gaule chevelue. Les guerres civiles, qui séparèrent plusieurs fois la Gaule de l'Italie pendant un temps plus ou moins long, avaient déjà dû suspendre momentanément l'effet de ces restrictions et peut-être les faire tomber en désuétude; ce n'est pourtant qu'au IIIe siècle, avec Probus, qui faisait planter des vignes par ses légions, que cette culture paraît avoir gagné du terrain. Des Vosges au Rhin, les collines qui bordent la Moselle se couvrirent de vignes qui gardent encore aujourd'hui une réputation qu'elles eurent bientôt conquise dans la Gaule septentrionale (1).

La nouvelle division de l'empire, établie par Dioclétien, fut favorable à la grandeur et aux intérêts de Trèves. La Belgique était, il est vrai, partagée en deux; mais Trèves, chef-lieu de la *première Belgique*, était en même temps la résidence du vicaire pré-

(1) Est-ce à cette époque que remonte le dicton qu'aiment à citer les anciens chroniqueurs trévirois : *vinum mosellanum est omni tempore sanum?* Un des historiens les plus anciens de Trèves, le docte et excellent évêque Hontheim, développe cet éloge en des termes qui font plus d'honneur à son patriotisme qu'à son austérité. « Personne n'ignore, dit-il, l'abondance, la bonté, la salubrité, la force du vin de Moselle; il y a plaisir à s'en griser, sans que ni le cœur ni la tête en souffrent, sans que l'on ait à craindre de fatigue pour le lendemain. » Ce qui prouve quelle quantité de vin produisit bientôt la vallée de la Moselle, et quel commerce en fit Trèves, c'est l'explication que donne une vieille tradition populaire de l'existence d'un aqueduc ruiné qui semble avoir suivi, à quelques écarts près, la grande voie de Trèves à Cologne. Les savans qui en ont étudié les débris croient qu'il y avait là deux aqueducs, partant d'un réservoir commun placé quelque part sur la ligne de faîte, réservoir où se seraient réunies les eaux du massif de l'Eifel, et qui les aurait versées en partie vers Cologne, en partie vers Trèves; mais, dans les villages que traversent les restes de ces conduits, on attribue à cet ouvrage une autre destination : les gens de Trèves, raconte-t-on, avaient construit ce canal pour faire passer plus facilement et plus abondamment du vin à leurs amis de Cologne.

fectoral chargé d'administrer le *diocèse des Gaules*. Il y eut mieux : un des césars, Constance Chlore, y établit sa cour, et il fut imité plus tard par son fils Constantin, tant que celui-ci resta en Occident; Maximien y avait déjà séjourné avant Constance Chlore. Trèves était devenue alors la cité la plus populeuse de la Gaule, sa vraie capitale. Constantin y éleva de somptueux édifices, que le rhéteur Eumène a célébrés en termes magnifiques et dont il subsiste des restes importans, un cirque, une basilique, un forum, un prétoire. A peine les arènes de Trèves étaient-elles construites, que le sang y coulait à flots; soixante mille prisonniers francs, disent les historiens, y furent exposés par Constantin à la dent des bêtes ou forcés de s'égorger les uns les autres. A l'une des extrémités de l'amphithéâtre, on distingue parfaitement encore aujourd'hui le haut et spacieux canal voûté, bâti en gros blocs soigneusement appareillés, qui déversait dans un petit ruisseau, affluent de la Moselle, les eaux troubles et rougies qui sortaient de cet abattoir, alors qu'au lendemain de pareilles boucheries on lavait les dalles sanglantes, et que l'on préparait l'arène pour des fêtes nouvelles, pour de nouveaux massacres.

Cette ville qui se passionnait si fort, comme nous l'apprend Salvien, pour les cruels spectacles de l'amphithéâtre, était pourtant déjà pleine de chrétiens. C'est à la légende qu'appartient la prédication de saint Euchaire, qui aurait été envoyé chez les Trévires par saint Pierre lui-même pour leur prêcher l'Évangile; mais ce qui est certain, c'est qu'Agritius, évêque de Trèves, qui assista, en cette qualité, au concile d'Arles (314), avait déjà eu trois prédécesseurs. En 353, au moment où Constance convoque à Arles cet autre concile où il cherche à faire consacrer par le clergé occidental la doctrine d'Arius, le siége de Trèves est occupé par saint Paulin, que sa courageuse résistance aux caprices théologiques de l'empereur fait exiler en Orient, en même temps que saint Hilaire de Poitiers. Vers le même moment, et par suite des mêmes discussions et de la même tyrannie, le célèbre patriarche d'Alexandrie, Athanase, venait, pendant quelques années, habiter Trèves, où l'avait relégué un ordre impérial. Un peu plus tard, c'est saint Jérôme, que son père envoie à Trèves pour l'arracher aux séductions de Rome et pour le faire entrer dans la vie active en l'attachant au préfet du prétoire. Le jeune homme, emporté dès lors par une vocation impérieuse, employa tout le temps qu'il séjourna en Gaule à rechercher, pour les lire et les copier, de vieux livres de théologie (1).

(1) Voyez sur la jeunesse de saint Jérôme l'étude de M. Amédée Thierry, *Revue* du 15 novembre 1864.

Trèves est mentionnée parmi les villes qui, dans l'hiver de 355, auraient été forcées par les Francs et les Alamans. Il est difficile de préciser quelle fut l'étendue de ce désastre, bientôt réparé d'ailleurs par le courage et le génie de l'héroïque Julien. Le jeune césar s'arrêta quelque temps à Trèves, mais il préféra passer les hivers dans « sa chère Lutèce, » sur la rive gauche de la Seine, où il trouvait un climat plus doux. Après lui, Valentinien, quand il eut balayé les hordes qui avaient de nouveau envahi la Gaule après la mort de Julien, revint s'établir à Trèves, où résida aussi son fils et successeur Gratien, l'élève d'Ausone. Celui-ci, rhéteur et poète renommé, appelé de Bordeaux à Trèves par l'empereur, a chanté, dans un poème qui est une de ses moins mauvaises productions, les rives enchanteresses de la Moselle. On connaît son apostrophe à la Moselle : « Salut, fleuve qui arroses des campagnes dont on vante la fertilité et la belle culture, fleuve dont les bords sont ou plantés de vignes aux grappes parfumées, ou parés de fraîches et vertes prairies (1). » Plus loin, il célèbre la limpidité des eaux de cette Moselle « qui n'a pas de secrets, *secreti nihil amnis habens*, » les images du ciel et de la terre qu'elle réfléchit dans son clair et mobile miroir, le gravier où les remous creusent de légers sillons, les grandes herbes qui se tendent sous l'effort du courant et qui livrent au flot leur longue et frémissante chevelure. Il peint ailleurs « les faîtes des villas qui s'élèvent sur les collines suspendues au-dessus de la rivière. » Comme je relisais ces vers en me promenant sur la grève, j'avais en face de moi la Maison-Blanche, charmante résidence d'été qui appartient au prince héréditaire de Hollande, gouverneur du Luxembourg. La gracieuse demeure couronne la falaise qui, de la rive gauche, regarde Trèves, ses clochers et ses ruines; elle brille parmi les arbres, au sommet d'une côte où de place en place le grès affleure et fait saillie; ces sombres rocs, ces larges taches d'un rouge foncé font ressortir la joyeuse verdure des gazons, des taillis et des vignobles qui tapissent les pentes. En bas coule paisiblement l'aimable rivière, qui laisse monter vers les habitans de la colline son vague et doux murmure. C'est ce qu'Ausone appelle si bien :

. . . . . Amœna fluenta
Subterlabentis tacito rumore Mosellæ.

On trouve encore dans le poème d'Ausone deux longues descriptions, l'une consacrée aux différentes espèces de poissons que ren-

(1) Salve, amnis laudate agris, laudate colonis,
Amnis odorifero juga vitea consite Baccho,
Consite gramineas amnis viridissime ripas.

ferme la Moselle et aux plaisirs de la pêche, l'autre qui a pour objet les vendanges et la gaîté bruyante qui les suit. On rencontre partout quelques traits heureux qu'affaiblissent presque aussitôt la prolixité et la recherche; c'est toujours le même effort pour tout peindre par le menu, pour n'omettre aucun détail, pour tout dire et tout rendre, effort qui trahit la décadence et qu'on retrouve dans toutes les littératures vieillies et fatiguées. Ausone termine en comparant la Moselle à sa Garonne natale, « semblable à une mer, » et il finit, comme il avait commencé, par une nouvelle et plus enthousiaste apostrophe à ce fleuve, sur les bords duquel il avait retrouvé une autre patrie : « Salut, mère féconde des fruits de la terre et des vaillans hommes, Moselle! Tu as, pour parer et illustrer tes rives, une noblesse renommée, une jeunesse exercée à la guerre, une éloquence qui rivalise avec celle que l'on entend aux bords du Latium. » Laissons de côté pourtant le mérite littéraire du poème et le plaisir que le voyageur peut trouver à le parcourir, tout entaché qu'il soit d'affectation et de faux goût, aux lieux mêmes où il fut écrit. Ce qui fait, en tout cas, l'intérêt historique de cette composition, c'est qu'elle nous montre combien cette société, à la veille de la ruine et du suprême naufrage, avait encore une apparence de richesse et de force, quels coups répétés furent nécessaires pour détruire et dissiper tout le capital amassé, — pour anéantir l'agriculture et l'industrie, pour tuer les arts, — pour dégoûter l'homme de la vie. Le territoire de Trèves avait déjà été deux fois ravagé, la ville même avait été, à ce qu'il semble, deux fois prise et pillée; les indomptables Francs, ennemis farouches qui venaient battre sans cesse la frontière, ou alliés douteux cantonnés dans les limites de l'empire, étaient là tout près de Trèves, mal contenus par les forteresses du Rhin ou campés dans le territoire trévirois, et le tableau que nous trace Ausone n'offre que de riantes et douces images! Il semble que toutes les traces des maux passés aient déjà disparu, et que partout règnent la sécurité et la confiance en l'avenir. Ausone lui-même, tout léger qu'il soit, paraît avoir été surpris de trouver un calme si profond dans le menaçant voisinage du fleuve déjà tant de fois franchi. « Trèves, dit-il, toute proche qu'elle soit du Rhin, se repose tranquille comme en pleine paix. »

Ce qui contribuait encore à animer la ville et ses environs, c'étaient les grands établissemens publics qu'y entretenait le gouvernement romain. Comme le rappelle Ausone dans les espèces de quatrains qu'il a consacrés aux *villes illustres* de l'empire, et comme nous l'apprend la *Notitia dignitatum*, sorte d'almanach impérial ou d'annuaire qui nous a été conservé, Trèves possédait un hôtel des monnaies, un *gynecium*, fabrique où des femmes étaient em-

ployées à filer de la laine et à faire du drap pour l'armée, — deux fabriques d'armes, — une direction générale de l'orfévrerie et des mines. Les écoles de Trèves étaient célèbres. De tous les professeurs de rhétorique des Gaules, le mieux payé d'après une constitution de Gratien, c'était celui de Trèves. C'est que de toutes les villes où résidèrent les empereurs du IVe siècle, pendant le cours de leurs règnes laborieux et troublés, ce fut encore Trèves qui les vit séjourner le plus souvent dans ses murs avec leur cortége d'officiers généraux et de hauts fonctionnaires. On trouve dans le code théodosien, entre 314 et 390, cent quarante-huit lois et rescrits datés de Trèves, tandis que le même recueil n'en contient guère qu'une trentaine qui aient été, pendant cette même période, donnés et signés à Rome.

Cependant le moment était venu où la force de l'attaque allait dépasser celle de la résistance. Gratien s'était déconsidéré, auprès des légions et des auxiliaires germains, en passant sa vie à tuer des bêtes fauves dans les amphithéâtres de Trèves et de Paris. Son meurtrier et successeur Maxime, qui résida aussi à Trèves, y donne le premier, malgré saint Martin de Tours, l'exemple d'une condamnation à mort prononcée pour crime d'hérésie. C'est à Trèves que fut scellée dans le sang du malheureux Priscillianus cette funeste alliance entre l'église et l'état qu'avaient ébauchée Constantin et ses fils. Que de victimes fera, pendant le long et triste moyen âge, ce pacte odieux, ce pacte sacrilége que l'on ose parfois, aujourd'hui même, célébrer et admirer à grand bruit!

C'est là le dernier souvenir de quelque importance qui se rattache à la Trèves romaine et à son rôle de capitale. Bientôt après à Maxime succédèrent Valentinien III, puis le rhéteur Eugène, créature du Franc Arbogaste. Théodose, dont le nom redouté suffisait pour contenir les barbares, réunit un instant pour la dernière fois les deux empires, puis mourut, laissant l'Occident à un incapable et lâche enfant, Honorius. La nouvelle de sa mort s'était à peine répandue au-delà du Danube et du Rhin, qu'Alamans et Francs forçaient la frontière. En 399, Trèves fut surprise et pillée par les Germains. L'apparition de Stilicon, ce barbare qui mérita d'être appelé le dernier des Romains, fit reculer les envahisseurs; pourtant, dès 402, on trouve la résidence du préfet du prétoire des Gaules transférée à Arles, changement qui devint officiel et définitif en 418. Stilicon était mort, assassiné par Honorius. Ni le patrice Constance ni Aëtius ne songèrent à recouvrer la frontière du Rhin, contens de conserver à l'empire le pays compris entre la Somme, la Saône et la Loire. Trèves fut saccagée de nouveau en 411, en 420 et en 440. Après une cinquième destruction dont la date ne nous est pas connue, elle ne trouva un peu de repos que sous la do-

mination des Francs-Ripuaires, qui s'y établirent en 464; mais Trèves, sous ses nouveaux maîtres, ne reconquit pas sa situation de métropole. Toujours rattachée, lors des divers partages qui eurent lieu sous les Mérovingiens, au royaume d'Austrasie, elle se vit préférer comme capitale l'ancien chef-lieu des Médiomatrikes, *Divodurum*, qui prit alors ce nom de Metz qu'elle a toujours gardé depuis lors.

Il serait trop long de suivre la ville de Trèves dans ses diverses fortunes et sous les régimes différens qu'elle a subis depuis la chute de la puissance romaine. Ce qu'il importe de remarquer, c'est que lors du démembrement de l'empire carolingien, Trèves, qui avait été d'abord une des principales cités de la Gaule, puis sa capitale, se trouva détachée du royaume de France et réunie à l'empire germanique; son archevêque était prince temporel et souverain indépendant, un des sept électeurs reconnus par la bulle d'or. C'est une monotone histoire que celle de la lutte que soutinrent les bourgeois contre leurs archevêques pour conquérir et défendre leurs franchises municipales; là comme partout ailleurs sur le continent, vers la fin du XVIe siècle, malgré tout le sang versé et toute l'énergie déployée dans ces longs et obscurs combats, la liberté municipale finit par succomber devant le pouvoir absolu.

Un des souvenirs les plus intéressans qui se rattachent à l'histoire des archevêques de Trèves est celui de la lutte que l'un d'entre eux, Richard de Greifenklau, soutint contre Franz de Sickingen, l'ami de Luther et d'Ulrich de Hutten et le dernier chevalier de l'Allemagne. C'est contre les murs de Trèves que vint échouer la fortune de ce brillant aventurier, en qui l'histoire a signalé de si étranges contrastes. Cet intrépide champion des droits surannés de la noblesse immédiate, cet infatigable batailleur qui ne voulait point renoncer au droit de guerre privée et qui se rattachait ainsi aux traditions du moyen âge, s'était fait en même temps le plus hardi champion des idées nouvelles en matière de religion (1). Son rôle était trop complexe et trop contradictoire pour que ses entreprises fussent couronnées de succès; il avait compté sur l'alliance des campagnes et des villes libres : bourgeois et paysans restèrent sourds à son appel. Après l'avoir forcé à lever le siége de Trèves, l'archevêque, aidé du comte palatin et de l'électeur de Hesse, le poursuivit jusque dans le château de Landstuhl. Franz ne se rendit qu'une fois blessé à mort, et sa fin héroïque attendrit ses ennemis agenouillés autour de sa couche funèbre.

Pendant les guerres du XVIIe siècle, Trèves, sans cesse prise,

(1) Sur ce noble et singulier personnage, on trouvera d'intéressans détails dans les *Études sur les réformateurs du seizième siècle*, de M. Chauffour-Kestner, t. Ier. Voyez l'étude consacrée à Ulrich de Hutten.

évacuée, reprise par les Français, souffrit beaucoup de ces occupations répétées, suivies ou précédées de bombardemens et d'incendies. Le XVIIIe siècle fut pour elle une ère de tranquillité relative, bien qu'elle ait été occupée par nos troupes en 1734 et 1735. Pourtant l'université que la ville avait ouverte en 1474, et qui se maintint jusqu'à la révolution française, ne fut jamais très florissante : on ne compte parmi ses professeurs aucun de ces grands savans qui, dans le courant du siècle dernier, ont commencé en Allemagne à renouveler toutes les méthodes de l'archéologie et de la philologie classique.

La prescription des droits historiques de la France sur Trèves fut interrompue, à la fin du siècle dernier, par la conquête républicaine. De 1794 à 1814, Trèves fut le chef-lieu du département de la Sarre et d'une division militaire. La domination française fit beaucoup pour la viabilité de l'ancien électorat et pour la conservation des monumens; c'est à l'empereur Napoléon que l'on doit et la première restauration du Dôme et l'ouverture des routes de Trèves à Metz, à Strasbourg et à Liége. Le congrès de Vienne reprit Trèves à la France, supprima l'électorat, et en donna à la Prusse la capitale et le territoire.

Trèves, nous l'avons déjà indiqué, ne compte guère aujourd'hui une population plus nombreuse, n'a guère plus de vie que beaucoup de nos sous-préfectures; on n'y rencontre même pas ces groupes d'étudians qui, pendant l'hiver et le printemps, répandent une si joyeuse animation dans les rues et les promenades de Bonn et d'Heidelberg. Il fait bon pourtant s'arrêter quelques jours à Trèves et errer parmi ses ruines, sous les belles allées de noyers qui l'entourent d'une ceinture d'ombre et de fraîcheur. Je ne connais guère de vieilles villes qui aient fait moins d'efforts que Trèves pour se transformer et se dénaturer, pour devenir des villes neuves et insignifiantes. Les saints n'ont pas été renversés au portail de ses vieilles églises, les fresques n'ont pas été effacées aux piliers de ses nefs. Là où l'on exécutait quelques travaux, comme à la *Porta-Nigra*, à la basilique, c'était pour réparer les ravages du temps, pour rendre aux monumens leur ancienne forme, leur physionomie primitive. Il nous reste à étudier ces monumens en eux-mêmes, à décrire ce qui subsiste encore de ce passé dont nous avons essayé d'esquisser rapidement l'histoire.

II.

Le plus ancien des édifices d'Augusta Trevirorum, c'est le pont de la Moselle, le seul que possède encore aujourd'hui la ville de Trèves. Jusqu'à la fin du XVIIe siècle, il était resté intact, construit

tout entier, piles et arches, en gros blocs de basalte appareillés sans ciment. Un mot de Tacite nous montre que ce pont existait déjà en l'an 70 de notre ère, et qu'il reliait alors la ville à de grands faubourgs situés sur la rive gauche. Il avait duré pendant plus de seize siècles; il a fallu pour le ruiner employer ces puissans moyens de destruction dont disposent les ingénieurs modernes. Les Français l'ont fait sauter en 1689; il n'en resta que les piles, encore deux de ces piles furent-elles entièrement détruites. Celles-ci furent refaites, ainsi que toutes les arches, par l'électeur Charles-Louis, vers 1720; mais on n'a pas pris de basalte, « pour éviter, dit un historien de Trèves, la forte dépense de la taille, qui revient à cinq ou six louis par pièce, et du transport, les carrières étant à une distance de vingt lieues à peu près. » Les Romains, on le voit, regardaient moins à la dépense; il semble qu'ils aient toujours voulu construire pour l'éternité. Les deux piles modernes sont faites de pierre calcaire bleue, beaucoup moins dure que le basalte, et taillée en plus petits moellons. Peut-être même ces vieilles assises romaines verront-elles encore s'écrouler, sous l'effort d'une crue de printemps, toute cette maçonnerie d'hier; peut-être, appuyées sur leurs profonds et indestructibles fondemens, se défendant par leur poids, survivront-elles à plus d'une réparation moderne.

Un autre monument, qui paraît, d'après de récentes recherches, appartenir aussi à cette même époque, au premier siècle de l'occupation romaine, c'est la plus célèbre et la plus imposante de toutes les ruines de Trèves, l'édifice que l'on trouve désigné dans les documens du moyen âge sous les noms de Porte de Siméon, Porte de Mars, et surtout Porte-Noire (*Porta-Nigra*). On a beaucoup discuté, on discute encore sur l'âge et la destination de cet édifice. La vanité des archéologues trévirois avait commencé par y chercher un ouvrage celtique ou étrusque, rêveries qui ne méritent pas l'honneur d'une réfutation. Dans des travaux postérieurs et qui méritent plus d'attention, on a attribué cette construction tantôt à Constantin, tantôt à Gratien; d'autres même sont descendus jusqu'à la domination franque. Quelques archéologues ont voulu voir un palais ou une basilique là où la tradition populaire reconnaissait une des portes principales de la cité antique. Une curieuse et savante étude, présentée dernièrement à l'Académie de Berlin par un des premiers épigraphistes de l'Allemagne, M. Hübner, vient, sinon de lever toutes les difficultés, au moins de trancher, pour beaucoup d'esprits non prévenus, la question principale.

Il est difficile, sans le secours de la gravure, de faire comprendre, à qui ne l'a point vu, la disposition et le plan d'un édifice quelconque. Disons pourtant que la Porte-Noire (c'est là le nom le plus généralement employé) est une construction rectangulaire, dont

une sorte de cour occupe le centre. Il y a donc deux façades, l'une tournée vers l'ouest ou l'intérieur de la ville, l'autre qui regarde l'est, c'est-à-dire le Rhin et l'Allemagne. Ces deux façades sont percées chacune de deux larges passages voûtés qui se correspondent de l'une à l'autre. Au-dessus de ces deux spacieuses arches court de part et d'autre un double étage de galeries; des colonnes doriques adossées séparent des fenêtres en plein-cintre. Ce corps central est flanqué de deux tours saillantes, carrées du côté de la ville, semi-circulaires à l'extérieur. Les tours ont ou plutôt elles avaient trois étages. C'est que cet édifice, comme tant d'autres nobles débris de l'antiquité, a été mutilé et transformé au moyen âge. L'évêque Poppo ayant entrepris, en 1028, le pèlerinage de la Terre-Sainte, en ramena un anachorète, nommé Siméon, qui, à son arrivée à Trèves, s'établit au sommet de la Porte-Noire et y passa tout le reste de sa vie. Cet émule de saint Siméon Stylite, ce rival des santons de la Turquie et des fakirs de l'Inde, se fit ainsi une telle réputation de sainteté, qu'après sa mort on le canonisa. De plus Poppo convertit en une église le bâtiment où son ami avait mené une vie si méritoire, et qui désormais lui fut consacré. En conséquence, une abside semi-circulaire dut être ajoutée à l'une des extrémités. Cette église, qui en formait trois l'une au-dessus de l'autre, servit au culte jusqu'à la fin du siècle dernier. Transformée en arsenal et en magasin pendant la domination française, elle est aujourd'hui un musée; on y a réuni des antiquités romaines et du moyen âge trouvées sur divers points de la ville et de son territoire. C'est le gouvernement prussien qui, reprenant une pensée de l'empereur Napoléon, l'a rétablie autant que possible telle qu'elle était avant que la destination n'en fût changée; seulement il a laissé subsister l'abside romane, et il n'a pas restauré celle des tours dont l'étage supérieur avait été abattu pour donner à l'ensemble l'apparence d'une église. C'est en 1825 que la double porte a été rouverte au public; c'est là qu'aboutit la *Simeon-strasse*, une des principales rues de Trèves.

Personne ne doute plus guère maintenant que la Porte-Noire ne soit bien une porte de ville. Une première présomption dont il faut tenir grand compte, c'est d'abord cette persistance d'une tradition qui, nous le voyons dans des documens écrits remontant au XIe siècle, n'a jamais varié, ne s'est jamais interrompue. Se met-on à étudier de plus près l'édifice, toute l'ordonnance confirme cette impression première. Ce sont ces deux passages voûtés qui se répètent sur les deux façades; ce sont, du côté de la campagne, ces deux tours saillantes et semi-circulaires, ces deux *propugnacula*, appendice presque nécessaire de toute porte romaine, disposition que l'on retrouve, dans des constructions analogues, à Pérouse, à Vé-

rone, à Barcelone et dans plusieurs autres villes. C'est la cour qui sépare les deux faces du bâtiment, avec les fenêtres qui s'ouvrent dans chacune d'elles; du poste élevé qu'ils occupaient, les défenseurs de la place accablaient de leurs traits l'ennemi qui s'approchait des murs. Celui-ci avait-il forcé la première porte, on pouvait encore l'écraser sous une grêle de projectiles dans cet espace étroit où il était forcé de s'engager; quelques-uns des assaillans avaient-ils réussi à franchir la porte intérieure, et commençaient-ils à pénétrer dans la rue, ils risquaient encore d'être pris à dos, de se trouver serrés entre les défenseurs des premières maisons et les combattans restés maîtres des galeries supérieures de la porte. On a signalé la même combinaison et un semblable arrangement dans deux édifices dont la destination ne fait pas l'objet d'un doute, les portes romaines d'Autun et d'Aoste. Le plan est sensiblement le même; la différence est surtout dans les détails de l'architecture et dans les proportions. Ici, comme à Aoste, on reconnaît la place de la herse mobile, dont l'emploi fut adopté par notre architecture du moyen âge. Ajoutons un dernier trait : les recherches faites sur la direction de l'ancien mur de Trèves ont prouvé qu'il venait se rattacher des deux côtés à la Porte-Noire, que des passages faciles à barricader reliaient à la courtine. Tout concourt donc à démontrer que c'était bien là une porte fortifiée qui couvrait le côté le plus exposé de l'enceinte, l'endroit où venaient aboutir les voies militaires qui se dirigeaient vers la Germanie et qui en ramèneraient les invasions barbares. De petites poternes s'ouvraient probablement en différens points des murailles; mais on avait voulu faire de l'entrée principale une sorte de fort détaché capable de contenir une garnison nombreuse et d'opposer une longue et vigoureuse résistance. Des planchers de bois, aujourd'hui détruits, séparaient les différens étages, et formaient ainsi, au-dessus de la double voie comme dans les tours latérales, de vastes salles qui pouvaient renfermer, outre les défenseurs de la forteresse, de grands dépôts de provisions et d'armes de toute espèce.

Il reste à déterminer l'époque où fut construit l'édifice. Les matériaux employés fournissent une première indication. L'édifice est tout entier bâti en gros blocs de grès, dont la couleur sombre a valu à ce monument son surnom populaire. Beaucoup de ces blocs ont de 2 à 3 mètres de long. Tous sont assemblés sans ciment, au moyen de crampons de fer, dont la plupart ont disparu; on en montre pourtant encore quelques-uns dans l'intérieur de la Porte-Noire. C'est là un appareil qui ressemble fort à celui du pont de la Moselle, et que l'on rencontre souvent dans les constructions romaines de la république et des deux premiers siècles de l'empire; mais est-ce celui qu'aimaient à employer les architectes des IVe et Ve siècles de

notre ère? est-ce celui que l'on trouve dans les autres monumens de Trèves,— dans l'amphithéâtre, les thermes et la basilique,— à Constantinople, dans le palais de Constantin ou dans les parties même les plus anciennes de l'enceinte,—à Rome, dans les murs d'Aurélien ou dans la grande basilique du Forum, — à Paris, dans les thermes de Julien? Ne préférait-on pas alors le petit appareil, des moellons noyés dans un bain épais de mortier, et reliés de place en place par des cordons de briques? Au contraire, c'est ce grand appareil sans ciment que l'on rencontre à Aoste, dans cette porte qui date certainement de la fondation même de la colonie, et qui appartient ainsi au règne d'Auguste.

M. Hübner a signalé le premier un autre ordre d'indices qui conduisent aussi à reporter au Ier siècle de notre ère la construction de la Porte-Noire : je veux parler des caractères qui se lisent encore très distinctement gravés sur une des faces d'un très grand nombre des blocs de grès. Ces caractères forment des groupes de deux, trois ou même quatre lettres qui ne sont que des abréviations de noms propres. Je citerai AGE, MAR, MAG, AIVL, SEC, COM, CROBI, CAM, etc. D'autres exemples analogues, les inscriptions que portent les briques, les tuiles, les tuyaux d'argile, les noms écrits en entier ou en abrégé, que M. Hübner a lus sur les blocs de travertin du Colisée, conduisent à penser que l'on a là des espèces de marques de fabrique. Les lettres se trouvant souvent ici renversées la tête en bas, par suite de la position qui a été donnée dans la construction au bloc qui les porte, on peut conclure de ce fait que c'est sur les chantiers que les pierres ont reçu ces empreintes. J'inclinerais donc à croire que nous devons chercher dans ces groupes les noms, les marques des différens entrepreneurs appelés à concourir aux travaux. Quoi qu'il en soit de cette explication, ce qui est certain, c'est que la forme de ces lettres, contemporaines de l'érection de l'édifice, nous fait songer aussitôt à une époque très voisine de la fin de la république. Sans suivre ici M. Hübner dans la discussion paléographique où il s'est engagé au sujet de ces inscriptions, il nous suffira de dire que nous en avons, l'automne dernier, recopié plusieurs nous-même, et que nous avons pu ainsi reconnaître la parfaite exactitude du tableau qu'il en a dressé. A quelques lettres près, qui ne se sont encore trouvées jusqu'ici dans aucun des groupes, vous pourrez tirer de ces listes l'alphabet dont se servaient les tailleurs de pierre trévirois au moment où fut construite la Porte-Noire. Or comparez cet alphabet à ceux que nous fournit, pour le dernier siècle de la république, le célèbre paléographe de Bonn, Frédéric Ritschl, et aux *graffiti* de Pompéi; vous serez frappé de la ressemblance. Comme vous le reconnaîtrez tout d'abord, plusieurs de nos lettres de Trèves ont encore une physionomie archaï-

que, et toutes se rapprochent plutôt de ces formes rondes et carrées qui dominent jusque vers la fin du Ier siècle que de ces formes allongées et grêles qui commencent à se rencontrer vers l'époque de Trajan. Quant à croire ces caractères contemporains de Constantin ou de Gallien, on ne peut y penser un instant. Pour faire descendre jusqu'au IVe siècle la construction de la Porte-Noire, il faudrait admettre une hypothèse qui ne présente guère de vraisemblance : il faudrait prétendre que l'architecte de ce monument aurait employé des matériaux préparés deux siècles plus tôt pour quelque autre édifice de la Trèves primitive.

L'esthétique s'accorde ici avec l'archéologie et la paléographie pour nous conduire à reporter bien plus loin qu'on ne le fait ordinairement la construction de la Porte-Noire. Dans l'ordonnance de l'ensemble, dans la sévérité des lignes et la fermeté des profils, dans ces fenêtres cintrées que séparent des colonnes adossées, on retrouve quelque chose du théâtre de Marcellus et de plusieurs autres monumens de cette grande époque. C'est le même esprit, le même principe, comme on dit en termes d'atelier, mais avec une exécution moins fine et moins soignée. C'était ici, qu'on ne l'oublie pas, une forteresse, non un ouvrage de luxe, comme un théâtre; enfin Trèves n'était pas Rome, c'était une colonie militaire fondée sur une terre barbare. Aussi bases et chapiteaux, architrave, frise et corniche, tout a été aussi simplifié que possible; tout ce qui était de pure ornementation a été supprimé ou seulement indiqué. Je ne sais pourquoi M. Hübner a négligé cette comparaison, qui vient si à propos confirmer l'opinion qu'il a eu le mérite d'émettre le premier. Il me semble y avoir là un nouvel et très fort argument à l'appui de la thèse qu'il soutient.

Nous venons de donner un curieux exemple des services que peuvent rendre à l'histoire des études que volontiers, en France, nous traitons encore avec dédain; c'est, à tout prendre, la paléographie qui nous a fourni ici le plus sûr criterium. On peut faire un pas de plus à l'aide d'un mot de Tacite. « Les légions, nous dit-il en racontant la guerre de l'an 70, viennent camper, sans changer de route, sous les murs de Trèves. » Trèves était donc entourée dès ce moment d'une enceinte fortifiée, et il est probable que la Porte-Noire faisait déjà partie de cette enceinte. En effet, cet édifice ne paraît pas avoir jamais porté d'inscription; si à une époque postérieure il avait été ajouté à l'enceinte primitive, une inscription, tout le fait présumer, aurait rappelé le nom du prince sous lequel aurait été exécuté un si grand ouvrage. Si au contraire ce monument appartient à un travail d'ensemble, exécuté en une seule fois lors de l'établissement de la colonie, on comprend qu'aucune inscription spéciale n'ait été jugée nécessaire pour indiquer l'époque de la

construction. On a fait la même remarque pour la porte d'Aoste, qui, elle aussi, ne porte pas d'inscription. M. Hübner croit, à divers indices, que la colonie aurait été fondée, comme la *Colonia Aggrippina* (Cologne), sous Claude, c'est-à-dire vers 40 après Jésus-Christ. Dans cette hypothèse, on s'expliquerait aisément une particularité qu'il importe de remarquer. A la Porte-Noire, sur bien des points, le ravalement n'a pas été terminé; beaucoup de chapiteaux n'ont été que dégrossis. C'est que les désordres qui suivirent la mort de Néron auraient fait suspendre les travaux avant que les ouvriers eussent entièrement fini leur tâche; interrompus par la révolte des Trévirois, ils n'auraient jamais été repris depuis lors. On pourrait citer, dans l'antiquité et dans les temps modernes, plusieurs exemples d'édifices qui sont restés ainsi inachevés. Nous aurions donc aujourd'hui la Porte-Noire dans l'état même où l'ont laissée la rébellion de Classicus et de Tutor, la guerre de Civilis et des Bataves.

La Porte-Noire est le plus imposant des monumens antiques de Trèves, celui qui, par sa masse, par la noblesse de son style, par sa surprenante conservation, produit le plus grand effet sur le voyageur et témoigne le mieux, pour qui n'aurait point vu l'Italie, de la puissance et de la grandeur romaines. Les autres ruines de Trèves nous font descendre au IIIe siècle; elles datent du temps où Trèves était la première ville des Gaules et la résidence des empereurs, et pourtant qu'elles sont moins belles et moins intéressantes que la Porte-Noire! C'est que les temps sont bien changés : on cherche surtout l'apparence, l'ostentation de la richesse; l'architecte, comme s'il sentait que le temps lui manque et qu'il n'est point sûr du lendemain, aime les matières qui sont d'une mise en œuvre facile et rapide, telles que la brique. Il la cache, il est vrai, sous des peintures à fresque, sous des revêtemens de stuc et de marbre; mais, une fois ces revêtemens abattus par le temps, que reste-t-il d'une construction en briques, sinon des masses énormes et confuses, sans contours arrêtés, sans cette nette et vive silhouette que conserve, même aux trois quarts détruit, un monument de pierre ou de marbre? La brique d'ailleurs, par sa nature même, se prête difficilement à recevoir des moulures en saillie; partout où elle est seule employée, l'œil est exposé à rencontrer souvent de grandes surfaces verticales, plates et froides, où manquent ces passages d'un plan à un autre et ce jeu des ombres qui font la beauté d'une façade, ou même d'une muraille en pierre, dès qu'elle a son soubassement et son entablement.

Tel a toujours dû être le défaut de la *basilique*, grand édifice rectangulaire terminé par une abside, construit tout entier en briques. Ce monument, où l'on a voulu chercher aussi un palais, un

bain, un théâtre, un hippodrome, paraît bien mériter le nom sous lequel il est généralement connu à Trèves, celui de basilique de Constantin. Ce serait, selon toute apparence, cette demeure de la justice, *sedes justitiæ*, dont parle avec admiration le rhéteur Eumène, et que Constantin, selon lui, aurait élevée « jusqu'au ciel et jusqu'aux astres qu'elle était digne d'atteindre (1). » La basilique était extérieurement revêtue d'un enduit qui portait des peintures; sur un fragment de fresque retrouvé il y a quelques années, on voit des enfans parmi des arabesques, motif bien agencé et d'un mouvement agréable. Malgré cette décoration, ils ne durent jamais flatter beaucoup le regard ces grands murs unis percés de deux rangs de fenêtres encadrées entre d'assez lourds contre-forts.

Intérieurement, l'effet devait être plus heureux, autant que l'on peut en juger par les admirables basiliques de Rome et par la restauration qu'a fait entreprendre ici le gouvernement prussien, et qui est maintenant achevée. L'ancien tribunal sert aujourd'hui d'église luthérienne. La muraille occidentale existait presque dans toute sa hauteur; la muraille orientale n'a été détruite qu'au siècle dernier par les archevêques de Trèves, qui avaient compris cette ruine dans leur palais; enfin quelques restes de soubassemens ont fait retrouver les dimensions de l'abside. Ce qui a manqué pour que l'édifice retrouvât sa première splendeur, ce sont les matériaux précieux, dont l'emploi aurait été trop dispendieux; ainsi on n'a pas rétabli le beau pavé de marbre noir, blanc et rouge, mêlé à du porphyre vert, dont on a ramassé les débris et relevé le dessin dans le vestibule. Sur les parois internes, des peintures ont aussi remplacé les revêtemens de marbre. A cela près, la restauration paraît avoir été bien entendue, et semble reproduire assez fidèlement l'aspect primitif du monument. Une charpente apparente, peinte d'un ton de chêne, supporte la toiture. L'œil, que rien n'arrête dans cette vaste salle, atteint tout d'abord la spacieuse abside, au-dessus de laquelle s'arrondit une demi-coupole. Cette abside est élevée sur plusieurs degrés; l'autel marque le milieu. Derrière la place qu'il occupe se dressait, adossé au fond de la basilique, ce siége du magistrat où l'évêque s'est assis quand le christianisme s'est emparé des basiliques, moins souillées à ses yeux que les temples, et les a consacrées au Dieu unique, au juge miséricordieux et redoutable, au rémunérateur suprême. Par un singulier hasard, la basilique de Trèves devait attendre quinze siècles avant d'être convertie en église; nous ne voyons pas qu'au moyen âge elle ait jamais reçu cette destination. Sous le nom de *Palatium*

(1) La muraille occidentale, tout entière antique, a 75 mètres de longueur et 32 de hauteur.

Trevirense, cet édifice est sous les Francs la résidence du gouverneur de la ville ou du roi. Plus tard, ce sont les archevêques qui s'y établissent et s'y fortifient, à l'abri de ces épaisses murailles romaines. Quand les temps furent plus tranquilles, ils en abattent une partie pour se mettre plus à l'aise et pour élargir leurs appartemens. Pendant l'occupation française, ce fut une caserne. Malgré les grands travaux exécutés par la Prusse, la basilique n'est pas encore détachée complétement des lourdes constructions où l'avaient englobée les électeurs de Trèves. L'administration qui a commencé cette œuvre de réparation devrait tenir à honneur de l'achever, fût-ce même aux dépens de la caserne qui occupe encore le palais des électeurs; mais le gouvernement prussien d'aujourd'hui poussera-t-il l'amour de l'archéologie jusqu'à risquer de démolir une caserne pour restaurer une basilique?

On a pris, disions-nous plus haut, la basilique pour un bain; c'est évidemment là une erreur qui ne soutient pas l'examen. Ce qui a causé cette méprise, c'est un fait réel, mais d'abord mal expliqué. Au pied et en dehors du mur occidental, on a trouvé un grand fourneau d'où partaient des conduits se dirigeant vers l'intérieur de l'édifice. Après réflexion, on a reconnu qu'à ce détail près l'édifice ne présentait aucune des dispositions qui conviennent à des thermes. On a donc vu là un simple calorifère destiné à chauffer, l'hiver, la haute et large salle où juges, plaideurs et curieux avaient souvent à rester immobiles pendant de longues heures. Pénétrant dans l'épaisseur des murs, courant sous le dallage, des tuyaux d'argile versaient, par de nombreuses bouches, l'air chaud dans la vaste nef. C'est d'hier seulement que nous avons commencé à chauffer nos églises, nos tribunaux, tous nos grands édifices publics : à vrai dire, nous avons bien moins inventé que nous n'aimons à nous le figurer et à le dire. Cet art, ce procédé, vous croyez l'avoir découvert le premier; prenez la peine de chercher dans cette riche succession que l'antiquité a léguée au moyen âge, succession que cet insouciant et incapable héritier n'a pas su gérer et exploiter, qu'il n'a même pas eu soin d'inventorier au moment où il la recevait : souvent, parmi tant d'objets précieux qu'a laissé s'accumuler en désordre et se détériorer lentement une triste incurie, parmi tant de trésors qui sont devenus des débris et des rebuts, vous rencontrerez tout d'un coup ce que vous croyiez le plus moderne, le plus nouveau, le plus complétement inédit.

Un de ces secrets d'autrefois que nous venons de retrouver, c'est l'usage ordinaire et fréquent des bains chauds. Sans l'ordre exprès du médecin, dans nos campagnes, un paysan ne songerait jamais à prendre un bain; dans nos villes, c'est à peine si, grâce aux efforts de l'assistance publique et de la charité privée, l'habitude de ces

soins hygiéniques commence enfin à pénétrer dans les classes inférieures de la population. C'est là un legs du moyen âge, un fruit de son ignorance et de son ascétisme, une suite naturelle du mépris qu'il professait pour le corps. Chez les anciens au contraire, à l'époque romaine surtout, grands et petits, riches et pauvres, ont également l'usage et le goût de ces continuelles ablutions; il en est encore ainsi en Orient, où le portefaix ne saurait pas plus que le pacha se priver d'aller au bain une fois au moins par semaine. La Trèves romaine, capitale des Gaules et même, pendant un siècle, capitale de l'empire d'Occident, devait avoir ses thermes, imités de ces thermes de Titus, de Caracalla et de Dioclétien qui comptaient parmi les plus somptueux et les plus gigantesques monumens de l'art romain et de la magnificence impériale.

On a généralement cru reconnaître les bains publics de Trèves dans un édifice, tout entier construit en briques, auquel s'appuyait l'angle sud-est des fortifications. Il y a peu d'années, ces ruines étaient tellement enfouies, que les fenêtres du premier étage formaient l'une des entrées de la ville; c'était ce que l'on appelait la Porte-Blanche (*Porta-Alba*), la couleur des briques étant plus chaude et plus gaie que celle du sombre grès de la Porte-Noire. Le gouvernement prussien a fait déblayer ces ruines, et les fouilles se prolongent encore sur un terrain voisin qu'il a récemment acquis et où se continuent les constructions. Jusqu'à ce que l'on ait dégagé tout le périmètre de ce monument, que l'on en ait étudié toutes les dispositions, et qu'on en ait dressé un plan exact, il sera difficile d'en déterminer avec quelque certitude le véritable caractère; on pourra y voir, tantôt un théâtre de pantomimes, tantôt une basilique plus tard transformée en église chrétienne, tantôt une partie du Capitole de l'ancienne Trèves. L'opinion de Wyttenbach, qui a le premier parlé de thermes, me paraît pourtant la plus vraisemblable. L'étendue considérable que paraît avoir occupée cet édifice est déjà une première présomption; on sait quel espace couvraient à Rome les thermes de Caracalla ou ceux de Dioclétien. L'aspect général rappelle aussi celui de ces ruines célèbres; ce sont de grandes salles avec des absides semi-circulaires, ce sont des souterrains soigneusement voûtés où conduisent de nombreux escaliers. Il semble que l'on distingue aussi l'emplacement de larges bassins, de piscines placées au centre des plus vastes pièces. Il y a certainement, près de l'entrée actuelle et de la maison du gardien, les restes d'un énorme fourneau. Quoi qu'il faille en penser, ces ruines sont, après celles de la Porte-Noire, les plus pittoresques de Trèves et celles qui rappellent le mieux l'Italie. A travers les hautes arches béantes, on aperçoit ou les clochers de la ville ou les riantes campagnes qui l'entourent; les rougeurs de la brique se marient heu-

reusement à la fraîche verdure des gazons et des broussailles qui poussent parmi les décombres, des grands noyers dont la tête ne parvient pas à atteindre le faîte de ces murs croulans.

Un édifice qui ne prête point aux mêmes incertitudes, c'est l'ancien amphithéâtre, situé à cinq cents pas des thermes, à l'entrée de l'*Olewigthal*. Comme celui de Cyzique, en Asie-Mineure, cet édifice a été en grande partie taillé dans le tuf d'une colline, et les architectes ont ainsi abrégé singulièrement la durée du travail et probablement diminué les frais. Les gradins ont complétement disparu; pendant le moyen âge, l'amphithéâtre servait de carrière. Un diplôme d'un archevêque de Trèves fait don de ces ruines, en 1211, à l'abbaye de Himmerode, qui avait des bâtimens à élever, « attendu, dit cette charte, qu'il ne peut résulter aucun avantage public de ces vieilles masures, restées inutiles depuis tant de siècles. » Il ne subsiste aujourd'hui que l'arène avec son dallage et la rigole qui règne tout à l'entour, le *podium*, fait de pierre de taille de petite dimension, soigneusement appareillée avec du ciment, l'entrée de quelques caveaux s'ouvrant dans le mur du podium, enfin les deux grandes allées qui avaient été creusées dans la colline pour que, du nord et du sud, chars, chevaux, bêtes féroces et gens pussent entrer de plain-pied dans l'arène. Comme le Colisée, l'amphithéâtre de Trèves a servi de forteresse; ainsi l'on sait que lors de l'invasion des Vandales, en 407, la plus grande partie de la population de Trèves se réfugia dans l'amphithéâtre et s'y retrancha. En 1764, il servit au contraire à l'ennemi qui attaquait la ville. Les Français s'y établirent et s'y fortifièrent, pour de là bombarder Trèves.

C'est à cet amphithéâtre que se rattachent les derniers souvenirs de la Trèves romaine; dans le cours du ve siècle, c'est sur ces gradins, qui pouvaient contenir environ soixante mille personnes, que les habitans de la malheureuse Trèves venaient se presser entre deux catastrophes, pour chercher dans les fiévreuses émotions de ces cruels spectacles quelques heures d'insouciance et d'oubli. Quand les barbares s'étaient retirés, rassasiés de pillage et de meurtres, emportant leur butin, emmenant leurs prisonniers, quand fumaient encore les décombres des édifices livrés aux flammes et que dans chaque famille il y avait quelque place vide, ce qu'imploraient à grands cris les survivans, ce n'était point qu'on arrachât aux barbares leurs victimes, ni que l'on mît les murs de la cité en état de résister à une nouvelle attaque, c'était que l'on se hâtât de réparer le cirque et d'y mêler le sang des hommes à celui des ours et des panthères. C'est cette passion, c'est ce délire qui inspire à Salvien, un prêtre de Cologne qui a étudié et vécu à

Trèves, cette éloquente et pathétique apostrophe : « Vous désirez des jeux publics, habitans de Trèves; après le sang, après les supplices, vous demandez des théâtres, vous réclamez du prince un cirque; mais pour qui? pour une ville épuisée et perdue, pour un peuple captif et ravagé, qui a péri ou qui pleure! »

C'est encore un édifice romain, le palais, dit-on, de l'impératrice Hélène, mère de Constantin, qui forme la partie centrale, le noyau du *Dom* de Trèves, la plus ancienne cathédrale de l'Allemagne. Il est difficile à première vue de reconnaître la construction primitive sous toutes les additions, sous tous les changemens postérieurs. Consacrée à saint Pierre, par l'évêque Agritius, vers le commencement du IVe siècle, elle subit déjà une première restauration au VIe siècle, par les soins d'un archevêque correspondant de Justinien, Nicetius, qui demande des ouvriers à l'empereur et les obtient. L'église est brûlée, après Charlemagne, par les Normands, et reste quelque temps abandonnée; puis elle est rétablie et agrandie en 1019, et encore remaniée au XIIIe siècle. Les réparations exécutées en 1717 et 1810, à la suite d'incendies, n'ont pas pu ne point faire chacune disparaître quelques parties de l'ancienne construction. Aussi éprouve-t-on quelque perplexité quand on se trouve au milieu de l'édifice actuel, au centre de cette croix qui se compose d'une triple nef et d'un double chœur. Si l'on veut sortir d'embarras et apprendre par quelle série d'altérations l'église est devenue le monument complexe et bizarre que l'on vient de visiter, il faut tâcher de se faire présenter au chanoine Wilmosky, et d'avoir le plaisir de parcourir avec lui la cathédrale.

Je ne sais ce qui a conduit M. le chanoine Wilmosky à commencer ses études sur l'ancienne Trèves; mais personne ne connaît comme lui ce que cache ce terrain tout formé de la poussière du passé, et où le sol romain se trouve, dans certains quartiers de la ville, à quinze pieds au-dessous du sol actuel. Il ne s'est pas, depuis une vingtaine d'années, trouvé à Trèves un fragment antique, découvert les soubassemens d'un édifice, les restes d'une maison, que M. Wilmosky n'ait aussitôt examiné, décrit, dessiné d'un habile et fidèle crayon ce débris de la cité romaine; il vous fera, par l'archéologie, l'histoire de la civilisation qui a laissé ici tant de monumens, il vous expliquera comment, sous les premiers Flaviens, après la défaite de Classicus et de Tutor et l'apaisement de la révolte, Trèves commence à devenir tout à fait une ville latine, qui appelle à son aide, pour s'orner et s'embellir, tous les arts de l'Italie; c'est à cette époque qu'il attribue des fragmens de fresques exécutées dans un style élégant et sobre, tout à fait digne des peintures de Pompéi, fragmens qu'il a retrouvés dans les couches les plus pro-

fondes du sol. C'est aussi du IIe siècle que daterait l'admirable mosaïque découverte à Nennig, dans les ruines d'une villa romaine, magnifique demeure de quelque sénateur trévirois. Cette mosaïque est l'une des plus remarquables qui existent, la plus belle certainement qui ait été trouvée de ce côté-ci des Alpes. La composition en est heureuse et d'un grand effet décoratif, la couleur a une franchise et une hardiesse rares. Au IVe siècle, l'élégance est remplacée par la richesse. Sous Valentinien et Gratien, aux fresques succède partout un étalage de matériaux précieux; les murs des maisons et des édifices publics se recouvrent de marbre et de porphyre. Par-dessus tous ces débris s'étendent aujourd'hui d'épaisses couches de cendres, monument du passage des Francs et de tant de cruelles et successives dévastations. Enfin çà et là se découvrent les traces des restaurations franques, des maladroits efforts tentés par quelques grands personnages du VIe et du VIIe siècle pour copier le luxe de la civilisation romaine; des peintures à la détrempe essaient d'imiter sur les murailles les veines du cipollino ou les capricieux dessins de la brèche africaine.

Mais ce que possède surtout M. Wilmosky, c'est l'histoire architecturale du *Dom*. Il a dirigé, comme architecte, la dernière restauration, qui a duré, si je ne me trompe, dix ans, et qui a été terminée en 1844. Pendant tout ce temps, il a fouillé le sol de la cathédrale, il en a interrogé les murs et sondé les énormes piliers; il a pu, grâce à sa situation exceptionnelle et à cette étude incessante et passionnée, déterminer à quel siècle appartenait chaque partie de l'édifice et distinguer, dans ces massifs épais, les contours et l'étendue de la basilique primitive. Dans son ardeur de recherches, il a dégagé peu à peu la vieille basilique de tout ce qui la cachait aux regards. Seul M. Wilmosky sait où commence et où finit l'antique construction, et il lui déplaît de découvrir aux profanes ce qu'il a eu tant de peine à trouver; mais qu'il reconnaisse en vous un frère en archéologie, quelqu'un d'initié à ces études et qui admirera, au lieu d'en sourire, une si sincère passion, il vous fera les honneurs de sa cathédrale et de ses beaux et fidèles dessins; vous y trouverez toutes ces parties de l'église d'Agritius que la marche des travaux a mises à jour pour un temps, et que les exigences de la restauration ont conduit ensuite à recouvrir et à cacher de nouveau.

Le bâtiment converti en église sous Constantin paraît à M. Wilmosky avoir été une basilique; il a retrouvé des restes du tribunal qui en occupait une des extrémités. Cette nef aurait été agrandie quand la destination de l'édifice fut changée. Les travaux terminés, la première cathédrale de Trèves aurait formé une vaste salle car-

rée où trois grandes portes donnaient accès; intérieurement, les murs étaient revêtus de marbre jusqu'à hauteur d'appui; au-dessus brillaient des mosaïques; quelques fragmens retrouvés sont d'un goût fort élégant. Le plafond, sans doute peint et doré, était supporté par quatre hautes colonnes de granit surmontées de chapiteaux en marbre de Paros. On a, dans le cloître et devant la porte de la cathédrale, des débris de ces énormes colonnes, qui furent renversées dans la première destruction de l'édifice; ce qui peut donner quelque idée de l'effet que produisait cette ordonnance, c'est cette grande pièce des thermes de Dioclétien dont Buonarotti a fait à Rome l'église de Sainte-Marie-des-Anges (1).

Il resterait encore beaucoup à dire des monumens de la Trèves romaine; nous n'avons parlé ni de ceux qui ont disparu depuis un siècle ou deux, comme l'arc de triomphe de Gratien, ni des tours ou *propugnacula* qui se voient encore, très bien conservées, dans deux rues de la ville, ni de débris d'aqueducs et de réservoirs que l'on a signalés aux abords mêmes de Trèves et dans les environs. Le monument d'*Igel*, obélisque à quatre pans, haut de 26 mètres et tout couvert d'inscriptions et de sculptures assez mal expliquées jusqu'ici, mériterait aussi d'attirer l'attention : cette singulière construction, qui était, il y a soixante-dix ans, mieux conservée qu'aujourd'hui, a vivement frappé Goethe, comme on peut le voir dans son récit de *la campagne de France*. Dans les pensées que lui suggèrent, dès 1792, les bas-reliefs de ce monument, on peut trouver le germe et comme l'ébauche de conceptions et de préférences qui, surtout après le voyage en Italie, exerceront une influence si marquée sur les œuvres de toute la seconde moitié de sa carrière. Cette impression qu'éprouva Goethe devant l'obélisque d'Igel, nous avons essayé de la demander aux ruines imposantes de Trèves. Puisse cette tentative être bien accueillie de tous ceux qui aiment l'antiquité, qui comprennent que les livres ne suffisent pas à nous la révéler, que son âme nous parle aussi dans les moindres débris de ses arts, dans tous les monumens de sa vie publique et privée!

GEORGE PERROT.

(1) Le seul travail imprimé de M. Wilmosky est, à ma connaissance, une intéressante étude sur une maison antique découverte à Trèves; elle est intitulée *Das Haus des Tribunen M. Pilonius Victorinus in Trier*, Trèves 1863. On ferait un magnifique ouvrage des dessins qu'il a entre les mains, et qui se divisent en deux séries, ceux qui représentent la cathédrale telle qu'elle était aux différens momens de sa vie, et ceux qui comprennent toutes les peintures et mosaïques de Trèves et des environs; mais ce serait là un ouvrage très coûteux, dont un gouvernement seul pourrait faire les frais.

DEUX NÉGOCIATIONS

DE

LA DIPLOMATIE EUROPÉENNE

POLOGNE ET DANEMARK. — 1863-64.

Denmark and Germany: correspondence respecting the affairs of the duchies Holstein, Lauenburg and Schleswig, presented to both Houses of Parliament (mars-juin 1864). — *Protocols of conferences held in London relative to the affairs of Denmark, presented to both Houses of Parliament* (juillet 1864). — *Exposé de la situation de l'empire* et *Documens diplomatiques*, etc. (novembre 1863, mars 1864 et février 1865). — Papiers d'état communiqués au *rigsraad* de Copenhague (1864). — Pièces inédites, etc.

IV.

LES DUCHÉS DE L'ELBE ET LES INTERVENTIONS ANGLAISES (1).

I.

Le 21 avril 1849 fut, dans les annales parlementaires de la Prusse, une de ces dates que l'histoire est appelée à recueillir à plus d'un titre. Ce jour-là, le roi Frédéric-Guillaume IV fit connaître son refus d'accepter la couronne impériale que lui avait décernée le parlement de Francfort, et le président du conseil vint lire à la tribune de la chambre de Berlin un manifeste écrit dans un style poétique bien connu du peuple, et qui contenait à la fin cette phrase demeurée célèbre : « Je reconnais la force de l'opinion publique, mais ce n'est pas une raison pour s'abandonner en aveugle aux courans et aux tempêtes; jamais ainsi le vaisseau n'atteindrait

(1) Voyez la *Revue* des 15 septembre et 1er octobre 1864, et du 1er janvier 1865.

le port, jamais, jamais!.... » Au milieu du silence consterné qui accueillit ce triple *jamais*, un seul député se leva pour féliciter le gouvernement de sa résolution. « Je suis de la Marche de Brandebourg, dit-il, je suis du sol même où la monarchie prussienne a été bâtie, cimentée avec le sang de nos pères, » et cette considération lui suffisait pour ne pas vouloir troquer la couronne auguste de ses rois contre un jouet forgé par des professeurs de Francfort. Non content de blesser à ce point les sentimens de la majorité, l'orateur osait condamner sévèrement une autre convoitise de ses compatriotes encore plus chère à leurs cœurs, et il s'élevait avec force contre leurs prétentions sur les pays de l'Eider, alors que ces prétentions étaient soutenues par les armes et les vœux de l'Allemagne tout entière. Le député de la Marche de Brandebourg eut le courage méritoire de déplorer que « les troupes royales prussiennes fussent allées défendre la révolution dans le Slesvig contre le souverain légitime de ce pays, le roi de Danemark. » Il affirma qu'on faisait à ce roi « une véritable *querelle d'Allemand*, » qu'on lui cherchait noise « à propos de bottes » (*um des Kaisers Bart*), et l'orateur n'hésita pas à déclarer, au milieu d'une chambre frémissante, que la guerre provoquée dans les duchés de l'Elbe était « une entreprise éminemment inique, frivole, désastreuse et révolutionnaire (1)... »

L'homme qui prononçait en 1849 ces paroles remarquables n'était autre que M. de Bismark-Schœnhausen; mais, pour rendre son jugement complet, l'honorable député de la Marche de Brandebourg aurait dû ajouter que cette entreprise constituait de plus un monument insigne de l'ingratitude du génie allemand envers une monarchie qui de tout temps l'avait comblé de ses bienfaits. On ne saurait l'oublier, l'agitation des duchés de l'Elbe a été surtout l'œuvre des savans et des écrivains de la Germanie; l'idée même de *Slesvig-Holstein* n'est due qu'à leur esprit inventif. Les généraux de Wrangel, de Gablentz, et jusqu'au prince royal, le héros de Misunde, n'ont donné, à vrai dire, que le dernier assaut à une place qu'assiégeaient déjà depuis plus d'un quart de siècle les Dahlmann, les Arndt, les Falk, les Droysen, les Waitz, et les autres grands capitaines de la république des lettres. Historiens, publicistes, poètes et romanciers de l'Allemagne ont fait pendant plus de trente ans au Danemark une guerre sans relâche, une guerre de pamphlets et de livres, de chansons et de romans, d'ar-

(1) « Ein höchst ungerechtes, frivoles und verderbliches Unternehmen zur Unterstützung einer ganz unmotivirten Revolution. » — Voyez à ce sujet l'interpellation de M. Temme sur les affaires de Slesvig-Holstein dans les débats de la seconde chambre prussienne du 17 avril 1863; voyez aussi les débats de la même chambre du 7 avril 1849.

chéologie passionnée et de statistique haineuse; pendant trente ans, ils ne se lassèrent pas de prêcher une doctrine qui finit par embraser les esprits teutons, par triompher même des scrupules de M. de Bismark, et la remarque a déjà été souvent produite, que le récent démembrement de la monarchie de Christian IX présentait, entre tant d'autres singularités, l'étrange spectacle d'une propagande littéraire aboutissant à une invasion armée. Ce qui a été moins remarqué à notre sentiment, c'est l'étrange manière dont le génie allemand s'est acquitté, dans tout ce différend, de sa dette de reconnaissance envers une dynastie étrangère jadis si tutélaire, si généreuse pour lui, et dont il avait si souvent célébré les bontés magnanimes.

Il y eut un temps où les docteurs et littérateurs de la Germanie furent loin d'avoir dans leur pays la considération et l'influence dont ils jouissent de nos jours; ils étaient bien humbles au dix-huitième siècle, négligés et oubliés, et ils attendaient en vain un regard d'encouragement ou d'estime de leurs nombreux princes et souverains. Frédéric le Grand écrivait en 1780 son fameux libelle plein de mépris et de dédain pour sa langue nationale; il demandait malicieusement à Mirabeau si le meilleur service à rendre aux lettres allemandes n'était pas de les ignorer; il ne voulait reconnaître à ses compatriotes d'autres qualités que celles de savoir « manger, boire et batailler, » — et ni Marie-Thérèse, ni Joseph II, ni aucun des grands ou petits potentats du saint-empire d'alors ne songèrent à donner sur ce point de démenti au royal disciple de Voltaire. « Longtemps, lui disait le chantre de *la Messiade* dans des strophes demeurées célèbres, longtemps nous avons espéré que tu protégerais la muse allemande : les Gleim et les Ramler t'avaient imploré en sa faveur; mais tu as répondu de manière à la faire rougir de honte! Il est vrai que tu t'es chargé toi-même de nous venger de tes outrages; tu as essayé de balbutier des sons dans une langue étrangère, et pour récompense on t'a répondu en ricanant que, malgré tout le lavage de tes Arouet, ton vers ne laissait pas de rester tudesque... » Combien différens par contre sont les accens du même Klopstock lorsqu'il parle des souverains du Danemark, de ce Frédéric V notamment qu'il aimait à placer en regard de son homonyme de Berlin! Il opposait au *conquérant* ce prince « bien plus noble (*der Edlere*) qui, dans un temps de paganisme renouvelé, avait su demeurer chrétien, » et il lui faisait hommage de son poème du *Messie*. « C'est Frédéric le Danois, — lit-on dans la dédicace bien connue, — qui, devant tes pas, sème de fleurs les cimes où tu dois t'élever, ô ma muse! » Il appelait ce prince *l'honneur de l'humanité;* il célébrait la nation scandinave à l'égal

de sa propre patrie, et, vieux encore, il décernait au peuple danois « la plus belle des palmes qu'ait jamais portées dans ses mains l'Immortalité! »

C'est qu'à une époque où le goût français dominait tyranniquement et exclusivement dans les châteaux et les résidences des pays d'outre-Rhin, la cour de Copenhague, cette cour des Christian et des Frédéric, était la seule à cultiver les lettres allemandes, à honorer les talens de la Germanie, et, pour rappeler une autre expression encore du barde de Quedlinburg, « à faire signe au mérite silencieux et lointain. » Elle recueillait Klopstock errant et lui assurait une existence exempte de soucis; elle attirait les Cramer, les Schlegel, les Sturz, les OEder, les Kratzenstein, tant d'autres écrivains et artistes d'au-delà de l'Eider, et les retenait par ses munificences. Les graves professeurs de Gœttingue portaient alors aux nues les *Danos dona ferentes;* le grand Michaëlis prodiguait les éloges aux Mécènes scandinaves, et c'est aussi le chargé d'affaires du Danemark près l'empereur d'Allemagne, Niessen, qui protégea la veuve et adopta les enfans du sublime compositeur de *Don Juan*, mort dans la misère, et à qui la ville impériale de Vienne n'avait su accorder d'autre tombe que la fosse commune de ses pauvres! La tradition de ces libéralités s'est maintenue en partie jusque dans notre siècle : le poète dramatique le plus renommé de l'Allemagne contemporaine, Hebbel (le même qui plus tard, au fameux couronnement de Kœnigsberg, devait saluer Guillaume Ier de Prusse comme un « libérateur »), avait longtemps joui d'une pension que lui faisait le roi Christian VIII, et il n'est pas jusqu'au hargneux professeur Dahlmann qui n'ait rempli à son heure quelque fonction lucrative à Copenhague; ce père terrible du *slesvig-holsteinisme* avait même commencé par écrire dans cette langue danoise vouée depuis à tant de malédictions. Du reste, le gouvernement danois a bien autrement encore mérité, dans ce XIXe siècle, du monde savant de la Germanie au moment des plus douloureuses épreuves, alors que le célèbre mémoire du conseiller russe Stourdza dénonçait, devant les souverains réunis au congrès d'Aix-la-Chapelle, les hautes écoles d'outre-Rhin comme les antres redoutables de l'esprit révolutionnaire, alors que le *Bund* instituait des commissions inquisitoriales contre les « menées démagogiques » de la jeunesse universitaire, et que la persécution était à l'ordre du jour contre les professeurs patriotes et les candides affiliés de la *Burschenschaft*. A cette époque si pleine de calamités pour les *docentes* et *studiosi* de la docte et studieuse Allemagne, seule l'*alma mater* de Kiel offrait asile et sécurité à la pensée fière et généreuse. Là, maîtres et élèves avaient libre carrière, là seulement ils étaient à l'abri des décrets de Carls-

bad et des réquisitoires de Mayence. C'est que Frédéric VI de Danemark tenait à honneur de préserver son duché de Holstein de l'odieuse police fédérale, et de laisser à la science allemande toute indépendance et toute dignité au sein d'une grande école que lui et ses devanciers n'avaient cessé de protéger et de chérir.

C'est pourtant cette même université de Kiel qui, dès les premiers temps de la restauration, devint le berceau du *slesvig-holsteinisme*, l'officine où l'érudition germanique se mit à forger contre la monarchie danoise l'arme meurtrière qui passa ensuite aux mains des Wrangel et des Bismark, et jamais science cordialement accueillie n'a mieux justifié qu'à cette occasion et dans le sens de la fable son antique emblème du serpent. Dès 1815 s'établissait à l'université de Kiel et y préludait à son action fatale le futur O'Connell des duchés de l'Elbe, — un O'Connell tout d'étude et de plume, un Warwick *faiseur de rois* au moyen d'interminables dissertations sur la *lex regia* et la *constitutio Valdemari*, — ce même et célèbre Dahlmann qui, après avoir jeté les assises d'une nouvelle dynastie sur les bords de l'Eider, devait encore un jour, en 1849, relever le saint-empire romain à Francfort et venir à Berlin présenter la couronne de Charlemagne au romantique descendant des Hohenzollern. Frédéric-Christophe Dahlmann est un type remarquable de cette génération toute moderne de professeurs allemands dont les origines remontent aux guerres du premier empire, mais dont l'importance s'est surtout accrue depuis 1840, et qui, à l'heure qu'il est, domine souverainement dans les écoles, les chambres et les assemblées populaires de l'autre côté du Rhin, — génération d'esprits violens et acerbes, poussant parfois au délire, toujours à l'injustice, un patriotisme haineux et farouche, mettant une érudition infatigable, spécieuse, fallacieuse même, au service de toutes les passions et de toutes les convoitises du génie national, ne rêvant et ne prêchant qu'annexions, revendications et conquêtes, et assujettissant en imagination l'univers entier « à la majesté de l'idée germanique, » *professoria lingua regimen mundi expostulans*... Du reste, l'élu du Seigneur dans la Bible allait seulement à la poursuite des ânes de son père, et trouva une royauté sur sa route; de même le jeune professeur de Kiel fit la découverte d'une Atlantide, de tout un pays à revendiquer pour la *grande patrie*, là où il n'avait d'abord cherché que des argumens pour les immunités et priviléges de l'ordre équestre du Holstein, dont il était le mandataire judiciaire (1), car ce n'est pas une des moindres bizarreries de ce dé-

(1) Il était secrétaire payé de la *députation permanente de l'ordre équestre à Kiel*, et c'est en cette qualité qu'il élabora dès 1816 (8 octobre) son premier mémoire pour la noblesse de ce pays, où se trouvait déjà en germe toute la théorie du *slesvig-holstei-*

bat lamentable que la cause qui devait passionner plus tard en Allemagne la démocratie et y enrôler sous sa bannière les partis les plus avancés ait eu son point de départ dans les prétentions obsolètes d'une caste féodale. Pour défendre ces prétentions, pour justifier certaines prérogatives réclamées par ses cliens « les prélats et chevaliers du duché de Holstein, » Dahlmann avait commencé par établir qu'il existait une communauté d'intérêts et de droits, — un *nexus socialis*, — entre la noblesse du Holstein et celle du Slesvig. Il creusa plus profondément le sillon, et finit par découvrir que le *nexus* s'étendait à l'ensemble des institutions, à « l'organisme même » des deux pays, et que « les duchés » étaient indissolublement « unis » l'un à l'autre, bien que l'un fût une terre fédérale et que l'autre n'eût jamais fait partie de l'empire. Le savant historien concluait de là que le Slesvig devait « partager » les institutions, la langue et « les destinées futures » du Holstein..... Ainsi se trouva formulé le *credo* du *slesvig-holsteinisme*, que l'ardent professeur ne se lassa pas de propager depuis et « d'élucider » dans maint mémoire, cours, livre, pamphlet et journal. Il invoquait les textes les plus obscurs, les chartes les plus poudreuses, des diplômes de 1326, de 1448 et de 1460; mais, si confuse et peu attrayante que fût la démonstration, les honnêtes patriotes de la Germanie saisirent parfaitement « le très bref sens du très long discours, » pour parler le langage de leur Schiller. Il y avait là évidemment une province à réoccuper, un magnifique port à acquérir, une mer à dominer; plus tard, ils devaient même s'apercevoir qu'il y avait là aussi des *frères* à délivrer!

La belle découverte de Dahlmann ne put donc pas manquer d'être chaleureusement acclamée par toutes les universités de la grande patrie allemande. Dans le Holstein même, les idées de l'*union* descendaient peu à peu des « prélats et chevaliers » aux couches populaires et y prenaient racine ; elles commençaient aussi à gagner une partie de la noblesse du Slesvig que nourrissait de son lait fortifiant l'*alma mater* de Kiel; enfin tout bas on se disait encore que la nouvelle foi avait des confesseurs discrets, mais très zélés et très intéressés, jusque sur les marches du trône du bon Frédéric VI. Un des principaux points de la discussion soulevée par Dahlmann avait porté sur la *lex regia*, la loi salique du Danemark : le savant historien contestait la validité de cette loi pour

nisme. D'ailleurs Dahlmann, remarquons-le en passant, n'était nullement originaire des duchés : il était né à Wismar, dans le Mecklembourg, et avant de s'établir à Kiel il avait occupé une chaire d'histoire à l'université de Copenhague. Ce fut pendant ce séjour à Copenhague qu'il publia sur Oehlenschlaeger un travail très sympathique, et en langue danoise.

plusieurs états du royaume; il affirmait que, si l'ordre de succession était *cognato-agnatique* dans les îles et le Jutland septentrional, il n'était par contre que purement *agnatique* dans le duché du Slesvig, qui, sous ce rapport aussi, devait partager « les destinées futures » du Holstein. Les simples et les candides parmi les Danois ne comprirent d'abord rien au but de toute cette discussion, et ils crurent devoir charitablement prévenir les Allemands que leur ingénieux *distinguo* pourrait bien ne tourner qu'au profit de l'empereur Nicolas, qui n'avait déjà que trop de titres à faire valoir éventuellement comme descendant des Gottorp; mais l'énigme s'éclaircit pour tout le monde alors qu'en 1837 parut à Halle une brochure anonyme *sur la succession dans le Slesvig-Holstein.* Cette succession dans les « duchés unis, » la brochure la revendiquait (dans l'éventualité, alors déjà très probable, de l'extinction de la ligne directe de la maison royale du Danemark) pour le duc Christian-Auguste d'Augustenbourg, beau-frère du roi régnant Frédéric VI. On ne tarda pas non plus à savoir que l'auteur du pamphlet ou plutôt du manifeste anonyme n'était autre que le duc d'Augustenbourg lui-même... Tous les voiles sont loin encore d'être levés sur la ténébreuse conduite tenue par le duc Christian et son frère, le prince Frédéric de Noer, pendant l'époque qui précéda la révolte de 1848; mais ce qu'on en sait déjà maintenant suffit, et au-delà, pour constater la félonie la plus patente qu'ait jamais eu à enregistrer l'histoire. Les papiers d'état publiés depuis par le gouvernement danois (1) prouvent, jusqu'à la dernière évidence, que les deux princes n'avaient cessé, dès l'origine, d'entretenir avec les meneurs du *slesvig-holsteinisme* les relations les plus intimes, d'alimenter l'agitation et de lui inspirer les plus décisives démarches. En même temps ils profitaient de la haute position qu'ils occupaient auprès du trône, de la faiblesse du roi envers des parens si proches, des assurances toujours renouvelées de loyauté et de dévouement, pour détourner le gouvernement de toute mesure prévoyante et préventive, pour recommander et obtenir la tolérance la plus excessive, la plus injustifiable, envers un mouvement dont ils se présentaient comme les habiles modérateurs. « Je reconnais pleinement, écrivait encore en date du 14 juillet 1845 le prince Frédéric de Noer au roi Christian VIII, je reconnais pleinement qu'il n'y a point d'état nommé Slesvig-Holstein; mais il me semble indifférent que tel journal l'affirme... »

(1) Surtout une collection de lettres saisies en 1848 dans le château des Augustenbourg, et dont de curieux extraits ont été publiés par M. C.-F. Wegener, directeur des archives, dans l'important ouvrage : *Ueber das Verhältniss der Herzoge von Augustenburg zum holsteinischen Aufruhre;* Copenhague 1849.

Et le prince de Noer continuait d'être investi de la dignité de commandant en chef de l'armée et de gouverneur dans les duchés ! Le double jeu fut ainsi joué jusqu'au bout, jusqu'au moment où l'un des frères s'emparait de la forteresse de Rendsbourg, et l'autre adressait au « peuple de Slesvig-Holstein » un appel aux armes. Encore le langage hypocrite n'était-il pas complétement dépouillé à ce moment même, et dans cet appel aux armes le duc Christian expliquait son acte de rébellion ouverte par le fait que le roi « était entouré de Danois violemment excités et n'avait pas la liberté de ses résolutions !... »

C'est de cette connivence (de ce *connubio*, diraient les Italiens) entre la science germanique avide d'annexions et une famille princière ambitieuse, — toutes les deux également comblées de faveurs par une dynastie généreuse et débonnaire, — que date la période active et vraiment politique d'une propagande dont les phases antérieures intéressent surtout l'archéologie et l'histoire littéraire. Le *slesvig-holsteinisme* eut, à partir de 1838, ses chefs influens, ses visées précises, son prétendant même plus ou moins avoué, et la longanimité du gouvernement danois pendant toute cette période envers une agitation d'un caractère si dangereux et d'une portée si évidente est un phénomène assurément fait pour surprendre, — qu'il devient presque impossible d'expliquer par le seul désir d'éviter les embarras et de conjurer une catastrophe. Il faut bien le dire, les vicissitudes contemporaines (les plus récentes même) du Danemark présentent ainsi plus d'un point encore demeuré obscur, et qui sait si, pour les éclairer tous, le futur historien ne devra pas faire le dénombrement de la classe gouvernante de la monarchie scandinave, étudier en détail les familles traditionnellement investies dans ce royaume des hautes charges de la cour et de la diplomatie, et dont une grande partie n'a peut-être pas complétement dépouillé une origine holsteinoise et des attaches allemandes? Toujours est-il que le roi Christian VIII notamment (1) crut longtemps à l'efficacité d'un système d'indulgence et de tempéramens dont les princes d'Augustenbourg se faisaient auprès de lui les interprètes insinuans et perfides. Le prince de Noer assurait son auguste maître « que les fonctionnaires et habitans des duchés étaient animés envers sa majesté de sentimens beaucoup plus loyaux que ses propres sujets du Danemark, » et le souverain se plaisait à confier, sur la présentation de son cousin, les postes les plus importans du pays à des personnes enrôlées de longue date sous la bannière de l'*union;*

(1) On sait qu'il succéda en 1839 au roi Frédéric VI, qui avait régné depuis 1808. Le successeur de Christian VIII en 1848 fut Frédéric VII, mort en 1863.

il accepta même un jour (1842), et en toute intimité, les excuses du duc Christian alors que celui-ci avait pris sur lui de faire supprimer une phrase significative dans le message royal à la diète de Slesvig, la phrase qui rappelait simplement que le duché de Slesvig était placé *sous la couronne de Danemark!* On se doute bien que, sous un pareil régime, l'éclat et la protection ne manquèrent pas non plus à la grande école de Kiel, veuve depuis longtemps de son Dahlmann, mais demeurée toujours le foyer principal de la propagande germanique sur l'Eider. Le gouvernement tint à honneur d'y réunir les maîtres les plus renommés de l'Allemagne pour leur science et leur *patriotisme;* les Droysen, les Waitz, se rendirent à l'appel, et ils ne furent pas plus tôt installés qu'ils se mirent à démontrer les droits sacrés de la *grande patrie* sur le Slesvig. Plus tard ils devaient siéger tous dans le *gouvernement provisoire des duchés.* Le croirait-on? jusqu'en 1850, le Danemark maintint la bizarre loi nommée *biennium universitatis,* loi qui interdisait tout emploi, *même dans le Slesvig,* aux personnes qui n'auraient pas justifié d'un séjour de deux ans à l'université de Kiel!...

Grâce ainsi à la simplicité de Christian VIII et à la duplicité de ses « cousins, » le mouvement séparatiste se fortifiait de plus en plus dans les duchés, et ce qui ajoutait à la gravité de la situation, c'est que cette recrudescence coïncidait précisément avec une période où l'Allemagne, de son côté, avait pris un essor tout nouveau après de longues années d'engourdissement et d'apathie. Depuis l'alerte causée en 1840 au sujet du « Rhin allemand » et l'avénement de Frédéric-Guillaume IV en Prusse, les peuples de la Germanie, on s'en souvient, sont entrés dans une époque critique, dans cette époque d'agitation unitaire et réformiste dont rien encore n'annonce la fin. Or il arriva qu'alors, comme maintes fois plus tard, les aspirations de nos voisins vers l'unité et la liberté furent bien vite traversées, primées même, par ces vues d'agrandissement et de conquête qui semblent être l'épanouissement naturel du génie tudesque à son état d'exaltation. Les esprits en Allemagne commencèrent donc à être puissamment attirés vers l'Eider; des publicistes ingénieux se demandèrent même si le Danemark n'était pas au fond appelé par la « politique *rationnelle* » à devenir « l'état-amiral » (*Admiralsstaat*) de la Germanie future, d'une Germanie libre, unie et régénérée; l'hymne *national* du « Slesvig-Holstein enlacé par la mer (*meer-umschlungen*) » remplaça peu à peu dans toute réunion populaire la fameuse chanson de Becker sur « le Rhin allemand, » et quand le roi Christian VIII, averti enfin sur le danger, publia la célèbre lettre-patente du 8 juillet 1846, qui maintenait simplement les droits incontestables de la couronne de Danemark sur

le Slesvig, la *grande patrie* poussa déjà un long cri d'indignation et d'horreur. Les professeurs de Heidelberg élevèrent les premiers la voix contre « l'injure » faite à l'honneur et au droit de leur nation; les universités de Bonn, de Leipzig, de Goettingue, suivirent cet exemple; les chambres de Bade, de Wurtemberg, de Bavière, retentirent d'imprécations violentes; le duc d'Augustenbourg, le duc de Glücksbourg, le grand-duc d'Oldenbourg, protestèrent devant la diète de Francfort, et il n'est pas jusqu'à cette diète fédérale elle-même, — jadis si sourde à tous les mémoires de Dahlmann (1), — qui ne crût devoir maintenant, dans sa *résolution* du 17 septembre 1846, réserver « les droits de tous et de chacun, spécialement de la confédération germanique et des *agnats*, » et « reconnaître le sentiment patriotique qui s'est manifesté à cette occasion dans plusieurs états allemands. » Les événemens marchèrent vite dans ces mois fiévreux qui précédèrent la catastrophe de février. Alors du reste comme de nos jours la crise fut précipitée par un changement de règne à Copenhague, — la mort de Christian VIII et l'avénement de Frédéric VII, — et bientôt il y eut une émeute de plus dans cette année 1848, année de grâce et de révolutions. Le Holstein s'insurgea contre le souverain légitime, *que les Danois tenaient prisonnier*; un gouvernement provisoire fut installé à Rendsbourg sous la direction des princes d'Augustenbourg, et les *volontaires de l'Allemagne* pénétrèrent dans le duché de Slesvig pour y délivrer « des frères opprimés. » L'armée danoise eut promptement raison de ces bandes indisciplinées des « corps francs; » mais à leur suite vinrent les soldats de la Prusse et de la confédération, le général Wrangel s'avança jusque dans le Jutland, et il ne fallut rien moins que l'intervention de l'Europe pour faire cesser un pareil scandale, pour mettre fin à une entreprise que la conscience indignée de M. de Bismark a si bien qualifiée alors de *frivole*, d'*inique* et de *révolutionnaire*...

Il faut rendre cette justice à la diplomatie européenne dans ces années agitées de 1848-49, qu'elle n'eut pas les moindres doutes

(1) Par sa décision, entre autres, du 17 novembre 1823, la diète fédérale avait « rejeté comme non fondée » la plainte portée par *les prélats et chevaliers de Holstein* dans une pétition datée du 5 décembre de l'année précédente, et il est curieux de consigner (d'après les protocoles de la diète) l'opinion émise alors par le gouvernement prussien au sujet de ce différend. « Les auteurs de la pétition (déclarait le plénipotentaire prussien dans la séance du 10 juillet 1823) demandent que l'union soit maintenue entre les duchés de Holstein et de Slesvig; mais, à part toutes les autres objections que ce maintien de l'union pourrait soulever par lui-même, il est évident que la diète fédérale ne saurait exercer une influence quelconque sur ce sujet, et cela par la raison que le duché de Slesvig n'appartient pas au territoire fédéral allemand, et reste par conséquent en dehors de l'autorité de la confédération germanique. »

touchant le caractère et la moralité de la « guerre de délivrance » sur l'Eider, et qu'elle agit dans ces occurrences avec une louable fermeté. L'Angleterre s'entendit alors avec la Russie et la France pour préserver le Danemark de l'agression germanique et maintenir dans son intégrité une ancienne et glorieuse monarchie. Peu porté déjà par ses principes et ses intérêts à favoriser cette Allemagne unitaire « dont la première pensée a été une pensée d'extension injuste, le premier cri un cri de guerre (1), » le tsar Nicolas sut également mettre de côté toute sensibilité intempestive pour son bien-aimé beau-frère le roi Frédéric-Guillaume IV, et il fut le plus ardent à provoquer le concert européen qui finit par arracher aux Prussiens la proie tant convoitée. Disons-le toutefois, la diplomatie se montra beaucoup moins résolue et surtout beaucoup moins prévoyante alors qu'après avoir fait cesser la guerre elle se mit à jeter les fondemens de la paix future : dans ce moment décisif, elle ne sut point remédier à des inconvéniens pourtant bien sensibles, ni même porter la main sur le siége véritable du mal. Le mal, il était évidemment dans la position des rois de Danemark vis-à-vis du *Bund* comme suzerains du Holstein, et surtout dans l'équivoque qu'on avait laissé s'établir au sujet du Slesvig, formant d'un côté « partie intégrante de la monarchie danoise » et gardant de l'autre une « autonomie » qui le rapprochait du Holstein. A cette confusion déjà si nuisible en elle-même, l'Allemagne ajoutait encore la confusion qui lui était propre, — l'embarras de sa constitution fédérale, la multiplicité de ses arrangemens territoriaux, le mécanisme compliqué de ses souverainetés particulières et de sa diète unitaire, — et parvenait ainsi à envelopper le litige dans un réseau vraiment inextricable. Ce vice de son organisme qu'elle ne cessait de déplorer, cet état mal défini de ses relations extérieures qui faisait l'éternel sujet de ses plaintes, la Germanie le mettait précisément à profit dans ses démêlés avec le Danemark pour échapper à toute obligation ; elle semblait vouloir prouver à cette occasion la fameuse *identité de l'être et du non-être* que lui avaient enseignée ses grands philosophes, et, sommée de s'expliquer ou de répondre, elle posait toujours la question préalable de maître Jacques. Était-ce au cocher qu'on voulait parler ? Elle prenait alors la casquette du roi de Prusse. Était-ce au cuisinier ? Dans ce cas, elle mettait le bonnet de son *Bundestag*, et cocher et cuisinier ne se trouvaient jamais d'accord, ni présens sur les mêmes lieux pour les mêmes stipulations... C'est ainsi qu'un jour (1er juillet 1848) une suspension

(1) Expressions de la célèbre circulaire russe du 6 juillet 1846, adressée par le comte Nesselrode à ses agens en Allemagne.

d'armes fut signée entre la Prusse et le Danemark sur la médiation de l'Angleterre; mais le général Wrangel refusa péremptoirement d'exécuter l'armistice. Ce serviteur éprouvé de Frédéric-Guillaume IV, et qui devait bientôt diriger le coup d'état à Berlin, déclara en ce moment désobéir à son roi : il était soldat de la confédération, et n'avait d'ordre à recevoir que de l'archiduc Jean, le nouveau vicaire de l'empire (1). De même plus tard la confédération germanique prétendait ne pas reconnaître le traité de Londres, vu que la Prusse et l'Autriche seules l'avaient signé, et qu'il n'avait pas été soumis à l'approbation de la diète de Francfort. Les « progressistes décidés, » les Brutus et *honourable men* de la grande association patriotique du *National Verein* devaient même bientôt affirmer (2) qu'il n'est pas jusqu'à l'Autriche et la Prusse qui ne pussent au besoin, et *comme membres de la confédération germanique*, « s'affranchir des obligations d'un traité qu'elles avaient signé uniquement en leur qualité de puissances européennes!... »

En face d'un problème à ce point confus et de la convoitise allemande si habile dans l'art de créer les ténèbres et de « fendre les mots (3), » les puissances appelées, en 1850 et 1852, à établir un arrangement définitif auraient donc dû rechercher surtout une combinaison nette et précise qui ne laissât aucune place à l'équivoque et mît hors d'emploi la chicane. Le plus simple à coup sûr, le plus sensé aussi, eût été de débarrasser complétement le Danemark de son fardeau du Holstein, de mettre ce duché à la disposition d'un de ces nombreux princes que la féconde Allemagne tient toujours prêts pour tout autel nuptial de haut lignage ou pour tout trône fraîchement décoré. On aurait ainsi rendu la monarchie scandinave à elle-même, brisé la chaîne qui la rongeait en la rivant au corps germanique. Un programme si rationnel concordait toutefois bien peu alors avec les vues routinières et intéressées d'une partie de la classe gouvernante à Copenhague; il aurait paru excessif même à ce *parti de l'Eider*, qui ne voulait « qu'isoler » le plus possible le duché de Holstein des autres provinces de la monarchie; il aurait enfin trouvé un obstacle invincible dans la mesquine obstination du tsar

(1) Lord Palmerston ne cacha pas alors le sentiment que lui inspirait cette politique cauteleuse de l'Allemagne, et, dans une dépêche à lord Westmoreland du 25 juillet 1848, il menaça d'abandonner tout essai de médiation, si la Prusse ne faisait pas respecter l'armistice : « *The office of mediation would otherwise be of such a description that it would not be consistent with the dignity of England to undertake it.* »

(2) Voyez la curieuse dépêche de sir A. Malet à lord John Russell (Francfort, 30 mai 1863). Du reste, M. de Bismark tint un langage presque identique à lord Wodehouse; voyez aussi la dépêche de ce dernier à lord Russell du 12 décembre 1863.

(3) *Splitting of words*, expression de lord Palmerston à l'adresse de M. Gagern dans sa dépêche à lord Cowley du 13 mars 1849.

Nicolas et du prince Schwarzenberg à rétablir partout et en tout le *statu quo* absolu d'avant le bouleversement de février. Cependant, à défaut d'une solution vraie et radicale, tout devait au moins engager à ne laisser subsister aucun doute sur la nature du *statu quo* qu'on entendait maintenir. Le roi de Danemark pouvait continuer à être le suzerain du duché allemand de Holstein comme le roi de Hollande était le suzerain du duché allemand du Luxembourg; mais il devait être bien établi que les provinces extra-fédérales de la monarchie danoise demeuraient aussi complétement étrangères au *Bund* que l'étaient les provinces néerlandaises du royaume des Pays-Bas. C'était du reste dans ces termes que le problème fut nettement et honnêtement posé dès l'origine par le roi Frédéric VII. Dès le 4 avril 1848, le monarque danois répondit à la députation que lui avaient envoyée les insurgés de Rendsbourg qu'il accorderait au Holstein tout ce qu'on pourrait désirer, et s'associerait, pour ce qui regardait ce duché, très franchement à l'œuvre de l'unité allemande qu'on allait tenter à Francfort, mais que le Slesvig était un patrimoine de la nation danoise qu'il n'avait « ni la volonté, ni le pouvoir, ni le droit » d'aliéner, — et rien assurément de plus légitime, de plus loyal que cette déclaration. Il importe bien de le rappeler : ni alors, ni depuis, ni à une époque quelconque de l'histoire, la couronne de Danemark n'a prétendu enchaîner le Holstein, peser de manière ou d'autre sur les destinées de ce pays fédéral, y « daniser » la moindre parcelle de terre. Ce qu'elle demandait, c'était de préserver ses provinces propres de l'envahissement toujours croissant du germanisme, de mettre à l'abri des empiètemens du *Bund* ce duché de Slesvig qui n'a jamais fait partie de la confédération allemande, de demeurer indépendante au-delà de ce fleuve qui, depuis les temps les plus reculés, depuis Charlemagne, a toujours constitué la frontière de la monarchie scandinave : *Eidora romani terminus imperii!* C'était donc là le *statu quo* que les puissances de l'Europe auraient dû établir en 1850 et 1852 dans les termes les plus précis et les plus clairs; elles auraient dû hautement proclamer le droit de Frédéric VII d'être maître indépendant dans ses possessions au-delà de l'Eider, maître d'y introduire les changemens qu'il jugerait nécessaires au salut et à l'unité de ses états, maître en un mot d'incorporer pleinement et complétement dans la monarchie danoise ce duché de Slesvig qui, de l'aveu de tous, en était une « partie intégrante. »

Mais il y avait des Allemands de l'autre côté de l'Eider! s'écrieront ici les défenseurs farouches du « droit nouveau, » les fanatiques de ce *principe de nationalité* devenu, à ce qu'on assure, le

dogme souverain de « la politique de l'avenir, » l'arche sainte, la loi et les prophètes, l'*ultima ratio* des peuples... Sans doute il y avait et il y a en effet des Allemands de l'autre côté de l'Eider : grâce à la tolérance, à la sociabilité, à la sympathie traditionnelle des Danois pour cette race germanique dont ils avaient même maintes fois défendu les intérêts les armes à la main depuis l'époque de Witikind, des colons, des émigrans teutons ont pu de tout temps s'établir dans le *Jutland méridional*, appelé plus tard le *Slesvig*; ils s'y sont établis et multipliés, ils y ont prospéré, comme ils ont également prospéré dans plusieurs provinces de la Pologne (dans celle de Posen notamment), où ils avaient jadis cherché refuge contre les persécutions politiques ou religieuses de leur saint-empire; mais depuis quand le bienfait de l'asile accordé a-t-il pour conséquence légale ou morale la spoliation du bienfaiteur? Depuis quand Tartufe, hospitalièrement reçu, est-il sérieusement admis à dire que la maison est à lui, et que c'est à l'honnête Orgon d'en sortir? Le premier, le plus simple devoir de tout colon et émigré n'est-il pas de respecter les lois du pays qui l'accueille, de suivre les destinées de la patrie de son choix? Et que dirait la France, si les nombreux Allemands domiciliés à Paris engageaient le *Bund* à procéder à une petite exécution fédérale dans le quartier de la Villette? La population tudesque de Paris est pourtant assez près déjà d'atteindre ce chiffre des *frères* que le général Wrangel est allé « délivrer » dans le Slesvig, et il est vraiment heureux que les grands patriotes du *National Verein* se bornent pour le moment à gémir sur le sort de leurs « *frères* opprimés » dans l'Alsace et la Lorraine!... Hélas! et pour parler plus sérieusement, l'histoire ne cite que trop de peuples broyés, anéantis et expropriés par ces Germains dont le bon Froissart disait déjà au XIVe siècle : « Allemans de nature sont rudes et de gros engin, si ce n'est à prendre leur proffit, mais à ce sont-ils assez experts et habiles; item moult couuoiteux et plus que nulles autres gens, jà ne tiendroyent rien de choses qu'ils eussent promis; telles gens valent pis que Sarrazins ne payens... » Humbles à la fois et présomptueux, sobres et prolifiques, expansifs et tenaces, pratiquant avec persistance leur ancien proverbe *ubi bene, ibi patria*, et gardant néanmoins toujours un âpre attachement à la *mère-patrie*, les Allemands s'infiltrent en tout pays, pénètrent dans toutes les régions, ne dédaignent aucun coin de la terre habitable. Ils ont leurs familiers et consanguins sur tous les trônes et dans tous les comptoirs du monde; ils peuplent les centres industriels de l'Europe et les nouveaux territoires des États-Unis; ils exproprient la Pologne et la Hongrie et administrent la Grèce; ils décident la nomination du président Lin-

coln, ils fournissent le contingent le plus fort à la classe gouvernante dans le vaste empire des tsars, et l'esprit reste confondu devant les perspectives qu'ouvre sur l'avenir cette ubiquité du génie et de l'influence de la Germanie. A ne tenir compte que du présent, la langue tudesque « résonne (1) » déjà dans assez de pays demeurés jusqu'à ce jour en dehors du *Bund* pour que la doctrine qui vient de triompher sur l'Eider devienne l'objet de sérieuses réflexions. Cette langue domine dans la moitié des cantons suisses, persiste dans l'Alsace et fait journellement des conquêtes dans les districts flamands de la Belgique. Les provinces russes de la Baltique sont sans contredit bien plus *germanisées* que l'ancien Jutland méridional; les habitans de Mittau et de Riga s'enorgueillissent même du plus pur accent allemand, et sans parler du Luxembourg, au sujet duquel le parlement de Francfort avait déjà en 1848 élevé les mêmes plaintes et prétentions qu'à l'égard des duchés de l'Elbe, nous ne voyons pas en conscience les raisons *philologiques* que pourraient faire valoir les Néerlandais pour ne pas subir le sort des Frisons du Slesvig, pour échapper un jour à l'honneur de former, eux aussi, un *état-amiral* de la grande confédération. « Au bas-allemand appartiennent les dialectes frisons, ainsi que le hollandais et le flamand; » tel est l'arrêt de la plus irrécusable des autorités, de cet illustre Max Müller que l'université d'Oxford a su enlever à l'Allemagne, et qui n'a pas du reste négligé de faire, lui aussi, et devant les Anglais, son *plaidoyer pour la Germanie* (2) dans la question du Slesvig-Holstein. « Les nations et les langues contre les dynasties et les traités, voilà ce qui a refait et ce qui refera encore la carte de l'Europe, » a dit aussi le même savant dans son cours classique sur *la science du langage*, aux applaudissemens de l'auditoire exquis du *Royal Institute*, et il est à parier que ce mot fera encore fortune dans tel organe voué à la *politique de l'avenir!...* Pourvu, — ajouterions-nous humblement, — que ces langues, idiomes et patois ne soient pas tournés contre les *organismes vivaces*, historiques et traditionnels des *nations*, pourvu que le despotisme ne soit pas seul à trouver son compte au déchirement de ces traités, qui contenaient peut-être plus d'une stipulation favorable pour les pays opprimés, les dernières garanties des peuples malheureux, subjugués, et qui ne garderaient plus alors aucun lambeau de droit pour

(1) « La patrie allemande doit s'étendre partout où *résonne* (*klingt*) la langue allemande, » dit le célèbre chant *national* d'au-delà du Rhin, le chant d'Arndt.

(2) Voyez les articles intitulés *A German plea for Germany*, by professor Müller, dans le *Times* de 1864. Voyez aussi *la Science du Langage* de Max Müller dans l'élégante traduction de MM. Harris et Perrot; les paroles que nous rapportons dans le texte se trouvent aux pages 185 et 13 de cette traduction.

couvrir leur corps meurtri : *nudi in nuda!...* Il est triste de penser que le principe tant prôné des *nationalités* n'a jusqu'ici rapporté de profits clairs qu'à l'absolutisme. L'Autriche s'est armée en 1848 de ce principe de la nationalité des Croates, des Slovaques, des Serbes, des Ragusiens, etc., pour en accabler la Hongrie défendant ses libertés antiques et sa constitution. A l'heure qu'il est, la Russie « protége et développe » dans le royaume de Pologne les nationalités « ruthène, allemande, israélite, lithuanienne, samogitienne et lette, » pour dissoudre la vie organique de la nation, écrasée jusque dans son dernier réduit. Enfin c'est M. de Bismark qui est le champion du *droit nouveau* sur l'Eider, ce même M. de Bismark qui n'en est pas à donner ses gages au libéralisme, et qui au début de sa campagne dans les duchés déclarait à lord Wodehouse qu'il n'y avait pas d'entente possible aussi longtemps que les institutions démocratiques seraient maintenues dans le Danemark (1)!... Qu'on y prenne garde, la politique a, tout aussi bien que la littérature, son *history of fiction*, et plût à Dieu que le futur Dunlop qui se chargerait d'écrire une telle histoire n'eût pas à consacrer tout un chapitre au principe sacré des nationalités comme à la plus désolante duperie du XIXe siècle!...

La grave diplomatie se montre d'ailleurs, elle aussi, bien souvent encline à d'étranges illusions. Elle avait cru par exemple mettre un terme au différend dano-allemand par les arrangemens qu'elle prit dans les années 1850-52. A première vue, il est vrai, tout dans ces arrangemens semblait dicté par une politique saine, désintéressée même, et on pouvait se flatter d'avoir procédé dans les formes voulues, selon les préceptes éprouvés de l'art. Un protocole signé à Londres, le 4 juillet 1850, par les représentans de l'Angleterre, de la France, de la Russie, de l'*Autriche*, de la Suède et du Danemark, établissait en principe le maintien, pour l'avenir, de « l'intégrité de la monarchie danoise » par le *règlement de l'ordre éventuel de la succession*, et il importe de constater que *la Prusse elle-même* avait donné *dès lors* (dans une convention secrète) son assentiment plein et entier, sans nulle restriction ni réserve, à ce principe capital (2). Les puissances pensèrent ensuite à régler cet

(1) Dépêche de lord Wodehouse du 12 décembre 1863. « His excellency said... Germany would never be on good terms with Denmark *as long as the present democratic institutions of Denmark were maintained.* »

(2) Ce n'est pas là un des moins étranges incidens des affaires du Slesvig-Holstein, et c'est M. Layard, le sous-secrétaire d'état au *foreign-office*, qui est venu récemment (dans la séance de la chambre des communes du 7 juillet 1864) nous révéler cette « secrète et curieuse histoire, » ainsi qu'il l'a lui-même appelée. En effet, la Prusse avait *ostensiblement* refusé de signer le protocole de Londres du 4 juillet 1850 concernant la succession danoise, et son plénipotentiaire, M. de Bunsen, crut même de bonne

ordre éventuel de succession : elles reconnurent le prince Christian de Glücksbourg comme l'héritier futur, unique et légitime de tous les états de Danemark, et s'appliquèrent à mettre ses droits à l'abri de toute contestation ultérieure. A cet effet, l'empereur Nicolas déclarait, dans un protocole daté de Varsovie, 5 juin 1851, céder au prince de Glücksbourg et à ses descendans les titres que la branche aînée des Holstein-Gottorp pourrait faire valoir sur une partie quelconque des états de Frédéric VII. Une cession analogue fut également obtenue des autres branches agnatiques ou cognatiques (la vieille landgrave de Hesse, le prince Frédéric de Hesse, la princesse Marie d'Anhalt, etc.), et il n'est pas jusqu'au sujet félon, le duc d'Augustenbourg, dont la diplomatie n'ait alors songé à s'assurer le concours pour l'œuvre durable qu'elle croyait ainsi fonder. Prétendant désabusé et seigneur besoigneux, le duc Christian-Auguste, qui vivait alors dans l'exil à Francfort, voulut bien signer en 1852, et contre une forte somme que lui paya la cour de Copenhague, un acte solennel de renonciation : il s'engageait « *pour lui et sa famille*, sur l'honneur et la foi de prince, à respecter toutes les mesures prises ou encore à prendre par sa majesté le roi de Danemark concernant la succession. » Et par cette ironie du sort qui semble décidément devoir marquer la question du Slesvig-Holstein jusque dans les moindres détails, c'est M. de Bismark-Schoenhausen, alors plénipotentiaire de la Prusse près la diète fédérale, qui ménagea toute cette délicate transaction avec le chef des Augustenbourg et y attacha son nom! Enfin, et pour donner à ces divers arrangemens « un gage additionnel de stabilité par un acte européen, » les puissances signataires du protocole du 4 juillet 1850,

foi devoir motiver ce refus dans un long mémoire et faire pressentir une protestation formelle de la part de son gouvernement. Or ce gouvernement avait déjà *deux jours auparavant*, à l'insu de son plénipotentiaire, reconnu cette succession dans un *article secret* rédigé à Berlin, et qui fut ajouté au protocole de Londres! « C'est que le baron de Bunsen, disait M. Layard, était un Slesvig-Holsteinois violent (*a violent Slesvig-Holsteiner*), et que le gouvernement prussien craignait qu'il ne se refusât à exécuter ses instructions en cette matière; on préféra donc signer à Berlin cet article secret, qui donnait suite (*carrying out*) au protocole de Londres... » Cette « curieuse et secrète histoire, » bien digne de la politique de M. de Manteuffel, a du reste son importance au point de vue légal. Elle détruit, comme l'a dit M. Layard, le raisonnement des Allemands, qui prétendaient que la Prusse n'a reconnu la succession danoise que depuis le traité de Londres, en 1852, et à la suite des fameux « éclaircissemens « donnés par le cabinet de Copenhague dans le courant de 1851 : la Prusse avait, tout aussi bien que l'Autriche, reconnu cette succession *dès 1850* et avant tout « éclaircissement » de la part du Danemark. Ce fait, il est vrai, fut longtemps ignoré, et M. Gosh lui-même (dans son ouvrage souvent consulté, *Denmark and Germany*, London 1862, voyez surtout page 182, en note) n'en a pas eu connaissance. Seul l'*Annuaire des Deux Mondes* entrevit la vérité dès 1850. — Voyez l'*Annuaire* de cette année à la page 93.

auxquelles vint s'adjoindre la Prusse, — cette fois ouvertement et publiquement, — proclamaient, dans le traité de Londres du 8 mai 1852 et d'une manière irrévocable, les droits du prince de Glücksbourg à « succéder à la totalité des états actuellement réunis sous le sceptre de sa majesté le roi Frédéric VII, » et reconnaissaient en outre « comme *permanent* le principe de l'intégrité de la monarchie danoise (1). »

Par malheur, bien plus *permanent* se montrait dès lors un autre « principe » qui devait tôt ou tard détruire l'œuvre de Londres. Les Allemands n'avaient cessé de camper sur le territoire danois pendant que la diplomatie européenne était occupée de ces laborieuses négociations. Ils étaient entrés en 1848 dans les duchés pour les ravir au roi Frédéric VII : ils y restaient pendant les années 1850 et 1851 afin de *rétablir* dans le Holstein « l'autorité légitime » du même roi *au nom de la confédération!* et ils ne se retirèrent définitivement au commencement de 1852 qu'après avoir obtenu de la cour de Copenhague certains « éclaircissemens » dont il était aisé de prévoir les conséquences fatales et désastreuses. Ce n'étaient, à vrai dire, que de simples explications (2), ou, si l'on veut, un échange « amical » d'idées, et le traité définitif de Londres n'en faisait aucune mention. Le tout s'était borné à quelques phrases insérées dans une correspondance du ministre danois avec les cours allemandes; mais c'était assez pour fournir à l'adversaire une arme redoutable dont il se promit bien de faire usage au moment opportun. Dans cette correspondance malheureuse, il était parlé en

(1) Ont déclaré adhérer au traité de Londres (outre la Hollande, la Belgique, l'Espagne, le Portugal, la Grèce et les souverains de l'Italie) parmi les états de la confédération germanique : le Hanovre, la Saxe, le Wurtemberg, la Hesse électorale et l'Oldenbourg; seuls la Bavière, Bade, la Hesse-Darmstadt, le Mecklembourg et la Saxe-Weimar n'avaient pas accédé. Or les états allemands qui avaient donné leur sanction au traité formaient, avec l'Autriche et la Prusse, plus de la moitié, plus des deux tiers même de la confédération, et cependant la confédération devait plus tard déclarer ne pas être liée par un traité auquel manquait l'assentiment de la diète fédérale!... Il est utile aussi de rappeler les termes dont s'est servi M. de Beust dans sa *note* du 2 décembre 1852 à l'égard de ces stipulations de Londres qu'il devait si complétement répudier en 1864. Dans cette note, M. de Beust « se plaisait à reconnaître *la sagesse des vues* et *la sollicitude pour les grands intérêts politiques de l'Europe* dont les hautes parties contractantes ont donné dans cette circonstance un nouvel et éclatant témoignage. » Le ministre de Saxe n'hésitait pas à déclarer son assentiment au traité signé à Londres le 8 mai passé, « *s'associant ainsi à une combinaison qui servait à maintenir l'intégrité de la monarchie danoise* et à assurer en même temps la conservation de la paix générale. »

(2) « Les droits souverains du roi de Danemark nous sont sacrés; mais, selon notre conviction la plus profonde, il ne leur serait porté aucune atteinte, si la position de sa majesté l'amenait à donner des éclaircissemens (*Erläuterungen*) à ses confédérés. » (Dépêche du prince Schwarzenberg du 26 décembre 1851.)

effet des « intentions » de la cour de laisser au Slesvig son « autonomie, » d'y placer les deux nationalités (allemande et scandinave) « sur le pied d'une égalité parfaite, » et d'élaborer pour l'ensemble des états une *constitution commune*. Or la non-incorporation du Slesvig dans le royaume était déjà une calamité immense, « l'égalité des deux nationalités » ouvrait les portes à toutes les interprétations et réclamations imaginables; mais que dire d'une « constitution commune » pour l'ensemble des états du Danemark? C'était à la fois une monstruosité et une impossibilité qui ne pouvaient avoir pour effet qu'un déchirement intérieur permanent et un assujettissement final à l'omnipotence du *Bund* étranger. Et ce sont là les conditions que dut subir le Danemark en 1852 malgré tant et de si puissans protecteurs, hélas! et en partie sur l'insistance même de ces protecteurs! Alors, comme plus tard en 1863, lord Palmerston (il faut bien avoir cette vérité toujours présente à la mémoire) était fermement résolu à ne risquer aucun conflit sérieux avec les Allemands malgré leurs violences, leurs audaces même, et il amenait le Danemark récalcitrant à des concessions déplorables (1). De son côté, l'empereur Nicolas tenait avec une étrange persistance au *statu quo*, et par conséquent à « l'autonomie » du Slesvig. En outre la charte très libérale accordée par le roi Frédéric à ses provinces danoises en 1849 portait ombrage au tsar : une nouvelle constitution « commune » qui passerait au creuset de M. de Manteuffel et du prince Schwarzenberg souriait bien plus à son esprit, — et c'est ainsi qu'on se garda bien de retirer du corps meurtri de la nation les traits empoisonnés qu'y avaient laissés les Allemands au moment de partir.

Quelques mots suffiront à résumer toute cette situation. Après une guerre désastreuse interrompue par deux armistices et terminée par une paix entre les belligérans et un traité européen, « gage additionnel de stabilité, » après tant de conférences et de protocoles, l'intégrité de la monarchie danoise se trouvait, en 1852, plus menacée que jamais : l'épée avait été tirée deux fois, et le nœud gordien n'était en fin de compte que bien plus compliqué, plus resserré encore. En vérité, à la vue de son impuissance si

(1) En 1848, lord Palmerston était allé jusqu'à proposer de céder la moitié du Slesvig à la confédération germanique, — proposition que les deux parties furent unanimes à rejeter. Rien de plus curieux, pour le dire en général, que l'indulgence inépuisable dont le superbe ministre fit preuve envers l'Allemagne pendant toutes ces négociations de 1848-52; on ferait bien de relire les dépêches du *foreign-office* de cette époque : on y trouve l'explication de la conduite de l'Angleterre en 1863 et 1864 au sujet du même différend.

manifeste à résoudre ne fût-ce que cette « petite affaire » des duchés, quoi d'étonnant que la diplomatie européenne ait eu une juste méfiance d'elle-même, ait fini par se récuser complétement, alors qu'au mois de novembre 1863 une parole auguste la sommait soudain de régler hardiment et d'un coup les plus grosses affaires du monde, et de « reconstruire sur de nouvelles bases » tout l'édifice de l'humanité?

« La paix que nous fit avoir l'Europe en 1852 *n'a été en réalité qu'un armistice*, » disait, dans la séance du *rigsraad* du 11 mai 1863, l'homme considérable qui avait lui-même, comme ministre danois, pris une part active dans les négociations d'alors. Cette parole de M. Bluhme est à la fois la définition la plus exacte et la critique la plus méritée des arrangemens que couronna le traité de Londres. La guerre était au fond même des stipulations de la paix, dans la fatalité de la situation qu'on venait de créer. Après une expérience si chèrement acquise, le Danemark devait bien naturellement, dans l'intérêt de son salut et de son indépendance, n'épargner désormais aucun effort pour « isoler » le Holstein autant que possible et pour resserrer en même temps les liens entre ses possessions extra-fédérales. Et il était non moins naturel que l'Allemagne se prévalût, elle, du *statu quo* malencontreusement restauré sur l'Eider, des « éclaircissemens » surtout de 1851, pour empêcher à la fois cet isolement d'une part et cette unification de l'autre, pour se plaindre tantôt de « l'atteinte portée à l'autonomie du Slesvig, » et tantôt pour exiger cette « constitution commune à tous les états du Danemark, » qui devait définitivement asservir « l'état-amiral » à la *grande patrie*. Ceci bien établi, nous nous dispenserons volontiers d'entrer dans les détails des interminables récriminations de l'Allemagne contre « la perfidie scandinave, » de ses plaintes au sujet des « violences » exercées dans le Slesvig par les *false Danish dogs*, ainsi qu'on s'exprimait alors de l'autre côté du Rhin, en empruntant une citation à Shakspeare, apparemment pour mieux toucher le cœur de lord Palmerston. Les mêmes hommes qui, en violation audacieuse des traités, extirpaient l'élément national du grand-duché de Posen et proclamaient le Mincio « une frontière allemande » poussaient des cris de rage à la moindre apparition d'un nouveau pasteur ou maître d'école danois aux environs de Töndern ou de Flensborg. Il importe même de remarquer que le bataillon sacré des défenseurs de la « sainte cause » s'était notablement accru en Allemagne, depuis le rétablissement de la paix, de toute une classe de Holsteinois compromis dans l'insurrection, et qui trouvèrent ensuite dans les divers états germaniques un accueil enthousiaste et même les positions les plus

hautes (1). Disons-le toutefois : depuis 1852 jusqu'en 1858, le Danemark jouissait d'une paix relative du côté de ses redoutables voisins. La guerre des pamphlets et des journaux continuait, il est vrai; mais les cabinets évitaient volontiers de reprendre le débat, et, si le *Bund* intervenait de temps à autre avec ses remontrances à Copenhague, c'était plutôt pour empêcher les libertés constitutionnelles de se développer à l'aise dans la monarchie de Frédéric VII que pour entamer « la grande œuvre. » Le vent soufflait alors à la réaction : M. de Manteuffel et M. de Buol avaient garde de se créer des embarras au dehors et d'exciter les passions à l'intérieur. Rien ne peint mieux les dispositions résignées des hommes d'état germaniques à cette époque que la réponse faite par M. de Pfordten le 23 mai 1853 à une députation des Holsteinois qui vinrent porter devant lui les doléances de leurs *frères* opprimés dans le Slesvig. « Les gouvernemens allemands, dit alors le premier ministre de Bavière, ont bien mal apprécié la cause des duchés, et par leur assistance n'ont fait qu'empirer la situation de ces provinces, *que des avocats et des professeurs avaient agitées et entraînées.* Les duchés sont la propriété du Danemark, et *si j'étais ministre holsteinois, je daniserais le pays, dût une migration des peuples s'ensuivre...* (2). »

Peu d'années s'écoulèrent, et M. de Pfordten vint tenir un tout autre langage; il devait même se signaler parmi les *avocats* (3) les plus ardens, les plus intraitables de la sainte cause des duchés! C'est que depuis 1859 les esprits de l'autre côté du Rhin avaient reçu une forte impulsion, et que, selon une expression officielle, une « ère nouvelle » (*Neue Aera*) venait de commencer. Grâce aux événemens du dehors et de l'intérieur, à la guerre d'Italie et à la régence du prince Guillaume de Prusse, la Germanie reprenait son essor vers la vie politique, sa course éperdue à l'unité et à la liberté à travers les trente-huit barrières de ses trente-huit souverainetés, et, comme toujours, la pensée du Slesvig-Holstein finit par l'emporter bien vite sur toutes les autres idées de progrès et de ré-

(1) M. Reventlow-Preetz fut promu en Prusse à la pairie à vie, M. Beseler à la dignité de chancelier de l'université de Bonn, M. Droysen devint professeur à la même université, M. Esmarch fut nommé conseiller de la cour d'appel suprême en Poméranie, M. Geertz capitaine de l'état-major-général de la Prusse, le docteur Lorentzen rédacteur du journal officiel de Berlin; MM. Francke et Harbou ne tardèrent pas à être premiers ministres à Gotha et à Saxe-Meiningen, etc. Ils avaient tous figuré dans le gouvernement provisoire ou dans l'insurrection des duchés. Ajoutons que Dahlmann vivait encore : il était professeur à Bonn et exerçait une influence considérable sur toute l'Allemagne.

(2) Voyez la *Gazette de Cologne* du 11 mars 1865.

(3) Voyez le *Rapport du baron de Pfordten, ministre de Bavière près la diète germanique, sur la succession dans le Schleswig-Holstein.* Francfort 1864.

forme. Déjà, dans son discours d'ouverture devant les chambres de Berlin (12 janvier 1859), le prince-régent ne put se dispenser de toucher à la question des duchés; son ministre le baron de Schleinitz ne tarda point à entamer avec M. Hall, le chef du cabinet à Copenhague, une correspondance de plus en plus aigre, et bientôt un haut fonctionnaire dans le Holstein portait dans un banquet public un toast chaleureux « à Guillaume le *conquérant!...* » L'Allemagne tressaillit d'aise et d'allégresse; les chambres de Bade, de Bavière, de Wurtemberg, etc., retentirent d'accens belliqueux; le *Bund* de Francfort redoubla de vigueur : il accabla le gouvernement de Copenhague de ses *monitoria*, *excitatoria* et *inhibitoria*. Au commencement de 1861, il prononçait déjà contre le Danemark une « exécution fédérale » que personne, il est vrai, ne se pressa d'*exécuter...* Ce qui ajoutait aux espérances et rehaussait le cœur de tous les bons citoyens, c'était de voir le cabinet de Vienne lui-même venir rejoindre la croisade diplomatique, ce cabinet si lent d'ordinaire dans ses mouvemens, et qui avait jusque-là donné si peu de gages à la cause du Slesvig-Holstein! L'Autriche, en effet, n'avait pris aucune part à la première « guerre de délivrance » sur l'Eider; elle s'était même alors unie aux autres grandes puissances pour s'opposer à la convoitise prussienne, et son ambassadeur n'avait pas quitté Copenhague dans le courant de 1848. Dès cette époque toutefois, et pendant les négociations de 1851, le prince Schwarzenberg avait subitement « changé d'attitude; » la prépondérance de la Prusse une fois écartée, la cour de Vienne voulut montrer qu'elle était aussi bonne gardienne du patriotisme germanique que sa rivale, et c'est surtout à la pression de la diplomatie aulique que Frédéric VII avait dû accorder des « explications » si grosses d'avenir. Ainsi avait agi déjà l'Autriche absolutiste de Schwarzenberg. De combien plus de zèle n'était donc pas tenue de faire preuve l'Autriche libérale de M. de Schmerling, l'empire des Habsbourg régénéré par le progrès, s'essayant dans la vie parlementaire et aspirant à l'hégémonie parmi les peuples de la confédération! L'empereur François-Joseph, devenu souverain constitutionnel, ne put vraiment pas se dispenser d'entendre à son tour un *grido di dolore*; il crut l'entendre très distinctement même du côté de la Baltique, et M. de Rechberg tint à honneur de ne pas se laisser dépasser par M. de Schleinitz dans l'amertume de son langage à l'égard de M. Hall. M. de Rechberg fut d'autant plus énergique dans ses paroles qu'il crut ne devoir jamais leur donner suite par les actes, — car il faut bien ne pas l'oublier : par toutes ces violentes démonstrations contre le Danemark, c'était plutôt et même exclusivement une *expédition à l'intérieur* qu'entendaient faire les

différens gouvernemens de l'Allemagne. Les gouvernemens des petits états voyaient dans la question du Slesvig-Holstein un utile dérivatif à l'agitation unitaire si menaçante pour les souverainetés particulières des princes; l'Autriche et la Prusse n'y cherchaient que le moyen de faire « des conquêtes morales en Allemagne, » selon le mot célèbre du prince-régent : de toutes parts on faisait les enchères du patriotisme avec des billets tirés sur le Danemark, et qu'on savait devoir être protestés. Quant à passer l'Eider et à renouveler l'expérience de 1848, certes MM. de Rechberg et de Schleinitz y songeaient aussi peu que MM. de Beust et de Pfordten. L'entreprise avait échoué à une époque bien autrement favorable, au moment d'une crise révolutionnaire universelle, alors que le monde était livré à toutes les angoisses d'une commotion politique et sociale : comment réussirait-elle en 1862, au milieu d'une paix générale et en face des puissances jouissant de la plénitude de leur liberté et de leur force?

Ainsi pensaient tous les hommes sérieux, même en Allemagne; ainsi pensait surtout le Danemark, et il ne s'effrayait pas outre mesure des démonstrations germaniques. Il avait confiance dans son droit, dans l'opinion et l'appui de l'Europe. La rivalité manifeste et toujours croissante entre l'Autriche et la Prusse devenait d'ailleurs pour lui un motif de sécurité de plus. Du reste, depuis la fin de 1861, le grand flux libéral qui avait jusque-là porté les esprits en Allemagne perdait visiblement de son niveau, et avec lui devait inévitablement s'apaiser aussi l'agitation pour les duchés. L'*ère nouvelle* s'était déjà éclipsée; le régent de Prusse, devenu le roi Guillaume Ier, était entré en lutte avec les « hommes du progrès » (*Fortschrittsmänner*), un conflit constitutionnel des plus graves avait éclaté, et le 24 septembre 1862 M. de Bismark venait d'être placé à la tête du cabinet de Berlin. Or on connaissait de longue date l'opinion de M. de Bismark sur la « querelle d'*Allemand* » faite au roi de Danemark, « souverain légitime dans les duchés; » on savait de plus que le parti auquel appartenait le nouveau ministre, et qui lui prêtait son appui indispensable, que le *parti de la Croix* avait toujours répudié le *slesvig-holsteinisme* comme une invention de la démagogie : on avait donc toute raison de croire à l'assoupissement prochain de ce que les diplomates de la Grande-Bretagne n'avaient cessé d'appeler *a tedious and a vexed question.* Telle était la situation dans l'automne de 1862, quand soudain, le jour même de l'arrivée au pouvoir de M. de Bismark, au moment le moins opportun et du quartier le plus inattendu, partit une dépêche incroyable qui fut accueillie en Allemagne avec les transports d'une joie frénétique, et remplit par contre Copen-

hague d'une stupeur et d'une consternation faciles à comprendre. La missive sonnait en effet le glas funèbre de l'intégrité du Danemark : elle déchaîna en Allemagne la tempête qui au bout d'un an devait engloutir la moitié des états de la monarchie scandinave. La dépêche était datée : *Gotha*, 24 *septembre* 1862, et portait la signature de lord John Russell.

II.

« La question des duchés, disait ingénument un mémorandum germanique du commencement de 1863 (1), a donné matière à un entassement de pièces d'une abondance qui n'a été égalée par aucun procès politique ou civil des temps modernes, » et il est juste d'ajouter que la Grande-Bretagne n'a pas fourni le contingent le plus mince de cette formidable collection de papiers. Le cabinet de Saint-James n'a cessé de suivre attentivement, scrupuleusement le démêlé dano-allemand dans ses oscillations les plus fugitives, et d'intervenir à tout moment par des conseils, des remontrances et des notes. Lord Malmesbury n'a fait qu'un court passage au pouvoir dans l'année 1858, à l'époque relativement la plus calme du long différend : il a pourtant trouvé le moyen (ainsi que le racontait plus tard M. Layard, à la grande hilarité de la chambre des communes) pendant les quinze mois de son ministère d'enrichir le *foreign-office* de « sept nouveaux et gros volumes *in-folio* » de correspondance relative aux duchés. On se doute combien plus fertile a dû être dans les temps qui suivirent la plume remuante, diserte et volontiers *dissertante* de lord John : sa correspondance fut infatigable, intarissable, *pragmatique*, comme devait l'appeler plus tard « et sans malice » le très honorable M. Disraeli (2). Toutefois, pour être plus agité et agitant, le comte Russell n'en gardait pas moins, jusqu'en l'automne 1862, l'attitude traditionnelle des ministres britanniques dans ce litige; il suivait la ligne de conduite

(1) Voyez le mémorandum du baron Plessen au comte Platen, ministre de Hanovre (dépêche de M. Howard au comte Russell, 26 février 1863).

(2) Le nombre des pièces présentées au parlement anglais pendant la première session législative de 1864, et relatives aux affaires du Danemark dans la seule année 1863, montait à huit cent quarante-cinq numéros, sans compter le volume des protocoles de la conférence de Londres. Ces pièces, distribuées par intervalles, au fur et à mesure de l'impression, portaient le titre général de *Denmark and Germany*, qui n'a pas varié; mais le sous-titre subit une altération caractéristique dans le cours de l'impression... et des événemens. Le sous-titre de la première livraison disait encore : « Correspondence respecting *the maintenance of the integrity of the Danish monarchy;* » dans les livraisons suivantes, il fut modestement changé en « Correspondence respecting *the affairs of the duchies* Holstein, Schleswig and Lauenbourg. »

qu'avaient tenue avant lui lord Malmesbury et lord Palmerston. Il recommandait au Danemark la patience, la circonspection, et à l'occasion les sacrifices les plus pénibles; mais en même temps il ne se lassait pas de faire aux cours allemandes de très vertes semonces sur leurs prétentions et empiétemens injustifiables. — Résumons pour la dernière fois ces prétentions germaniques et établissons-en la valeur. Au point de vue du droit international et des traités, elles n'en avaient aucune. La fameuse théorie de «l'union des deux duchés, » la théorie du *slesvig-holsteinisme*, n'ayant pas triomphé en 1852, ayant même été expressément abandonnée alors (1), la confédération n'avait pas l'ombre d'un droit écrit à invoquer pour une ingérence dans le Slesvig, et quant au Holstein, le gouvernement de Copenhague se gardait bien d'y donner sujet à une plainte sérieuse quelconque. A défaut de tout traité, l'Allemagne se prévalait donc des « éclaircissemens » fournis en 1851 par le ministère danois sur le régime futur dans les duchés, sur « l'intention » du roi de ne pas incorporer le Slesvig et de proclamer une constitution *commune* à tous les états de la monarchie. Ce terme *Erläuterungen* (« éclaircissemens »), les diplomates germaniques s'ingéniaient à le supplanter dans leurs factums par celui de *Erklärungen*, qui signifiait à la fois « explications » et « *déclarations;* » à la suite et sous leur plume toujours glissante, les « déclarations » devenaient des « engagemens » (*Verpflichtungen*), des engagemens formels, solennels, sacrés, — des *stipulations!* Mais outre que ces « explications » n'en demeuraient pas moins de simples pourparlers ministériels dépourvus de tout caractère juridique et obligatoire, le roi Frédéric VII s'y était conformé dans la mesure du possible et selon toute la rigueur de la lettre, sinon de l'esprit. Il n'avait pas incorporé administrativement le Slesvig, et quant à la constitution *commune*, il l'avait promulguée dès le 2 octobre 1855; mais l'essai avait été démontré si impraticable au bout de deux ans que la diète fédérale elle-même en avait demandé (2 novembre 1858) et obtenu la suspension pour le Holstein et le Lauenbourg. Il est vrai qu'après avoir exigé eux-mêmes la séparation qui venait de s'accomplir, les Allemands sommaient derechef le gouvernement de Copenhague de présenter une nouvelle constitution commune, capable de les satisfaire : c'était là procéder sans ambage à l'assujettissement définitif de la monarchie scandinave aux volontés du *Bund* étran-

(1) « Le gouvernement impérial reconnaît absolument au roi de Danemark le droit d'*annuler l'ancienne union* entre le Slesvig et le Holstein en ce qui regarde l'administration et la justice; il reconnaît également le principe que l'autorité de la diète fédérale et la compétence de la diète *ne peuvent avoir aucune force* sur un pays n'appartenant pas à la confédération... » (Dépêche du prince Schwarzenberg du 26 décembre 1851.)

ger, c'était prétendre tenir par le Holstein, non-seulement le Slesvig, mais le Jutland même et les îles! Bien plus, avant d'absorber « l'état-amiral, » les Allemands voulaient encore le dissoudre. En attendant l'élaboration de la nouvelle constitution commune, ils demandaient que la charte du 2 octobre 1855 fût abrogée *pour toutes les parties du royaume indistinctement*, et remplacée par *quatre assemblées législatives indépendantes* (dans le Holstein, dans le Lauenbourg, dans le Slesvig, dans le Jutland et les îles), quatre assemblées qui discuteraient, chacune séparément, la future loi commune, et auraient, *dans le provisoire*, « une influence égale sur les intérêts généraux. » Or, pour faire voir la portée de pareilles exigences, il suffira de rappeler simplement les observations qu'elles suggérèrent, dans les premiers jours de 1862, au comte Russell lui-même. « L'Autriche, demandait excellemment le ministre britannique dans sa missive à lord Loftus du 6 janvier 1862, l'Autriche souffrirait-elle que la diète hongroise votât sa quote-part du budget de l'armée et de la marine, et la Prussse consentirait-elle à ce que son budget militaire fût soumis à une assemblée composée exclusivement de représentans de Posen? Supposons que le Danemark fût sous le coup de quelque danger extérieur, serait-il conforme à l'intérêt de la nation de convoquer quatre assemblées diverses afin d'obtenir les subsides pour l'armée et la marine? L'Autriche consentirait-elle à voir son armée et sa flotte dépendantes des votes séparés des diètes de Hongrie, de Bohême, de Galicie et de Vénétie?... »

Ainsi parlait en janvier 1862 lord John Russell. Dès l'automne de cette année, le même homme d'état devait tenir un tout autre langage, un langage assurément bien étrange, en contradiction complète avec tout ce que le cabinet de Saint-James avait jusque-là soutenu et défendu! Dans sa fameuse dépêche du 24 septembre 1862, le chef du *foreign-office* commençait d'abord par transcrire une récente note prussienne (du 22 août) pleine de récriminations contre le Danemark : il adoptait comme authentiques les faits allégués dans un document émanant du cabinet de Berlin! Par un procédé encore plus inusité dans les traditions de chancellerie, et comme si sa majesté la reine Victoria n'avait pas eu d'ambassadeur officiel à Copenhague, lord Russell en appelait aux rapports de ses *agens secrets* sur l'Eider, rapports « dignes d'une parfaite confiance, » et qui attestaient la violente oppression que le gouvernement de Frédéric VII n'aurait cessé d'exercer sur la population allemande dans le Slesvig. On avait rempli cette province de fonctionnaires danois dans l'administration, de prêtres danois dans les églises et dans les écoles; on avait laissé exprès en oubli la dispo-

sition du *biennium universitatis*, c'est-à-dire qu'on avait confié des emplois dans le Slesvig à des personnes que n'avait pas préalablement endoctrinées la grande et *patriotique* école de Kiel; enfin on avait tyrannisé les particuliers et les familles par des ordonnances vexatoires. Après avoir dressé cet acte d'accusation étrange contre une puissance « amie, » le noble lord rappelait avec force les « explications » données autrefois en 1851 par le cabinet de Copenhague aux cours allemandes sur le régime futur des duchés. On a vu plus haut les périphrases diverses, toujours ascendantes et *climatériques*, que les diplomates de la Germanie avaient su employer pour le mot fameux de *Erläuterungen*; le comte Russell inventa pour son usage une périphrase tout à fait nouvelle, celle de *bounds of honour*. Des « liens d'honneur, » affirmait-il, avaient été formés par le gouvernement danois en 1851, et, pour sauver cet « honneur, » le principal secrétaire d'état ne trouvait rien de mieux à proposer au monarque que de souscrire à la perte de la monarchie. En effet, pour réparer le mal, lord John conseillait de détacher tout à fait le Slesvig du *Denmark proper*, et de reconnaître à chacune des quatre provinces dont se composerait le royaume (le Holstein, le Lauenbourg, le Slesvig et le *Denmark proper*) une autonomie complète et une assemblée législative indépendante! « En général, devait bientôt dire au sujet de cette conception ingénieuse, mais peu originale et visiblement traduite de l'allemand, un homme d'état scandinave, — en général les souverains de l'Europe trouvent déjà de la difficulté à manier un seul parlement; le principal secrétaire d'état fait au roi de Danemark assurément un grand honneur en le croyant capable d'en manier jusqu'à quatre... » Il est vrai que, pour pallier les inconvéniens possibles d'une pareille « constitution, » l'imperturbable réformateur proposait d'établir, en dehors des représentations provinciales, un budget annuel fixé pour dix ans (1); seuls, les crédits supplémentaires « inévitables » seraient votés « librement » par les quatre assemblées législatives!...

Telle fut la panacée merveilleuse découverte pour les maux de la situation et formulée « en quatre points » par le grand auteur du *reform-bill*, que M. Disraeli devait plus tard saluer en plein

(1) *Pour dix ans!...* Toujours la préoccupation constante, la pensée fixe du juste Ézéchias : *sit pax in diebus meis!* C'est ainsi que, l'année suivante, le comte Russell ne répugnait pas à voir les aspirations de la Pologne se réaliser *dans quinze ou vingt ans*, pourvu qu'on eût *une paix immédiate* (dépêche à lord Blomfield du 17 mars 1863), — et il était tout prêt alors à suggérer même un projet de constitution pour la Russie, comme il l'avait fait en 1862 pour le Danemark. « Pourquoi en effet, demandait-il au baron Brunnow, pourquoi des institutions représentatives ne seraient-elles pas accordées en même temps au royaume de Pologne et à l'empire de Russie? » (Dépêche à lord Napier du 10 avril 1863.)

parlement comme le Sieyès contemporain de l'Europe. Ainsi, par sa missive célèbre du 22 septembre 1862, le comte Russell ne faisait pas seulement un acte manifeste d'intervention dans les affaires intérieures d'un état indépendant, mais il prenait en main la cause de l'Allemagne contre le Danemark, et se prononçait hautement pour les prétentions les plus excessives et les plus injustifiables de MM. de Beust et de Pfordten! Le noble lord était subitement touché de la grâce du *National Verein*, et c'est une des belles allées du charmant parc de Gotha qui devint la route de Damas pour cette conversion foudroyante! Certes il y a quelque chose de piquant, ou plutôt, comme on dirait de l'autre côté du Rhin, quelque chose de « symbolique » dans le fait qu'une note si *mortelle pour le Danemark* (1) ait été écrite le jour même de l'avénement de M. de Bismark et dans la ville qui a donné son nom au parti unitaire de la Germanie, sous les ombrages hospitaliers d'un patriote aussi ardent que le duc de Cobourg. Faut-il pourtant tout attribuer aux seules séductions du lieu et de l'entourage? Ne doit-on pas accorder au noble lord les bénéfices d'une pensée un peu plus sérieuse et politique? Rappelons-nous que depuis l'annexion de la Savoie l'Angleterre avait commencé à tourner ses regards vers l'Allemagne, à cultiver avec une certaine tendresse un grand peuple si rapproché par ses origines et sa foi, placé si providentiellement entre la France et la Russie. Les hommes d'état britanniques avaient pris l'habitude régulière de faire une tournée de vacance sur les bords du Rhin et d'y resserrer les liens d'amitié avec les princes et les ministres de la Germanie. Ainsi faisait chaque été lord Clarendon; ainsi, en septembre 1862, fit lord John Russell, qui accompagna sa gracieuse majesté la reine Victoria dans son voyage à Cobourg. Or cette année 1862 était singulièrement tourmentée et ténébreuse; l'explosion de la Pologne n'avait pas encore eu lieu, l'intimité entre les deux cabinets des Tuileries et de Saint-Pétersbourg devenait de jour en jour plus grande, et plus grande aussi l'inquiétude des autres puissances; on parlait de vastes pro-

(1) C'est l'expression même de la *Revue*, qui, dès le n° du 1er janvier 1863, signalait, avec un douloureux pressentiment, les graves conséquences de « l'étourderie » de lord Russell. Le ministre anglais s'est plus tard défendu d'avoir subi l'influence de l'entourage de Gotha lorsqu'il écrivait sa note : il affirmait en avoir déjà porté le germe avant de toucher aux frontières de l'Allemagne, et il citait en témoignage le bizarre passage suivant de la dépêche de son agent à Copenhague : « *Je me rappelle parfaitement*, — lui écrivait M. Paget le 28 janvier 1863, — que votre seigneurie m'a parlé, pendant notre rencontre à Bruxelles au commencement de septembre dernier, des affaires dano-allemandes. Votre seigneurie m'a donné alors les contours (*outlines*) de l'arrangement qui s'était présenté à son esprit (*occurred*), et qu'elle a *ensuite* développé dans sa dépêche du 24 septembre. »

jets en l'air pour le remaniement de la carte de l'Europe, tant à l'occident qu'à l'orient, et lord Palmerston déclarait en plein parlement que la situation lui semblait « grosse au moins d'une demi-douzaine de guerres respectables (1). » Serait-ce donc l'appréhension de pareilles éventualités qui aurait converti de la sorte le ministre britannique à la foi du *National Verein*, et aurait-il voulu s'assurer le concours futur de l'Allemagne dans des occurrences redoutables par cette concession faite à sa passion la plus chère? Dans une telle hypothèse, lord John pourrait du moins plaider les circonstances atténuantes de sa démarche incroyable, et prétendre avec le bon Polonius que la folie n'avait point manqué de méthode (2). Il aurait ainsi, en septembre 1862, abandonné le roi Frédéric VII pour s'attacher la Germanie en face de l'alliance franco-russe, comme il devait l'année suivante sacrifier la Pologne pour sauver le traité de Londres et lâcher de nouveau le traité de Londres devant l'épouvantail d'un congrès européen à Paris. Singulier pilote dans tous les cas, dont tout l'art de navigation consisterait à jeter invariablement par-dessus le bord une partie de sa cargaison à la moindre annonce d'une tempête!

Quoi qu'il en soit, la dépêche de Gotha devint le signal d'une recrudescence violente du *slesvig-holsteinisme* de l'autre côté du Rhin, et c'est d'elle, à dire vrai, que date diplomatiquement le démembrement de la monarchie danoise. Le chef du *foreign-office* fut si glorieux de son œuvre qu'il s'empressa de la communiquer à tous les cabinets intéressés;... il n'y eut d'exception que pour les deux puissances scandinaves. Le gouvernement de Copenhague n'eut connaissance officielle de la note que le 14 octobre; quant à la Suède, bien que signataire du traité de Londres, elle fut dédaigneusement laissée à l'écart, ce qui donna au comte Manderstroem l'occasion d'écrire « qu'il était tenté de féliciter le ministre anglais d'un silence si opportun, ses dépêches paraissant écrites à l'adresse des cours ennemies du Danemark ou fort ignorantes de ses affaires, et la cour de Stockholm n'étant dans l'un ni dans l'autre cas. » Par contre, les cours allemandes, celles de Vienne et de Berlin notamment, ne manquèrent pas d'adresser au cabinet de Saint-James leurs complimens sincères : le débat « ramené à ces termes, » elles l'acceptaient de grand cœur! Il faut bien noter ceci : les « quatre points » et les quatre parlemens de la note anglaise du 24 septembre devaient être, pendant toute l'année 1863, le mot d'ordre de la

(1) Voyez la première partie de ce travail dans la *Revue* du 15 septembre 1864 : *les Alliances depuis le congrès de Paris.*

(2) « Is it madness, has it method. »

diplomatie germanique dans la question des duchés. Le ministre du Hanovre, comte Platen, ne tarissait pas, aux mois de mars et d'avril de cette année, en éloges sur les ingénieuses propositions de lord Russell; il tenait absolument à les introduire « de manière ou d'autre » dans la motion qu'il préparait pour la diète fédérale; il les mit enfin en préambule (1)! Le comte Rechberg avait au mois de janvier 1863 une grande confiance dans les « puissans argumens employés par le principal secrétaire d'état; » en avril et encore en juin, il regardait la dépêche de Gotha « comme la meilleure base pour une entente véritable (2). » M. de Bismark ne manqua point non plus (dans sa dépêche à M. de Balan du 15 avril) de s'emparer de l'expression anglaise de *bounds of honour* et de reprocher au Danemark d'avoir résisté dans l'automne passé « à la médiation d'une puissance amie et impartiale. » Dans le rapport présenté à la diète fédérale au nom de sa commission exécutive, M. de Pfordten insérait tout au long les passages principaux du document britannique, et dans les *résolutions* du 9 juillet le *Bund* lui-même faisait au comte Russell l'honneur de proclamer sa proposition de septembre 1862 « une base acceptable pour un arrangement. » La diplomatie germanique se maintint jusqu'au bout dans la position que lui avait livrée si inconsidérément lord John Russell; encore à la veille de l'invasion, le président de la diète fédérale se déclarait prêt à traiter sur le terrain de la note du 24 septembre (3), et c'est la dépêche de Gotha en mains que l'Allemagne devait s'avancer jusqu'à la ligne du Danevirke.

En Angleterre, l'œuvre du principal secrétaire d'état eut un succès bien moins durable. Dans une nouvelle dépêche du 20 novembre 1862, lord Russell avait, il est vrai, maintenu encore et même développé son projet de Gotha. « Nul argument *ab inconveniente*, y disait-il, ne peut être admis à prévaloir contre des stipulations positives et des engagemens d'honneur. » Il insistait déjà plus faiblement dans une missive du 21 janvier 1863; mais depuis il se tut, et lord Palmerston devait bientôt venir déclarer à la chambre des communes que le projet de son noble ami était aussi excellent qu'impraticable. D'ailleurs les complications de Pologne commençaient dès lors d'absorber toute l'attention du cabinet de Saint-James; peut-être aussi le résultat immédiat de ces complications, le refroidissement de l'entente franco-russe, rendait-il les hommes d'état britanniques moins soucieux maintenant des bonnes grâces

(1) Voyez les dépêches de sir H. Howard au comte Russell des 20 mars, 17 avril, 20 avril 1863, etc.

(2) Dépêches de lord Blomfield des 23 avril et 2 juin 1863.

(3) Dépêche de sir A. Malet du 24 septembre 1863.

de la Germanie et plus favorables au Danemark. Le gouvernement de Copenhague, de son côté, voulut évidemment profiter de la nouvelle tournure des affaires, du *tolle* diplomatique surtout que venait de soulever contre M. de Bismark sa fameuse convention militaire avec la Russie (février 1863), afin de tenter un coup décisif « pour sortir d'une position intolérable, et qu'il ne pouvait prolonger à moins de courir le risque d'une dissolution complète de la monarchie (1). » Déjà, par un décret du 12 novembre 1862, le roi Frédéric VII avait essayé de rendre l'autonomie du Holstein bien plus complète en établissant un gouvernement local au sein même du duché : il convoqua l'assemblée législative de ce pays fédéral, afin d'arriver à un arrangement amiable ; mais, selon l'expression même de l'ambassadeur anglais, M. Paget (dépêche du 18 février 1863), les prétentions des états du Holstein n'allèrent à rien moins « qu'à faire passer dans leurs mains l'administration de toute la monarchie. » Enfin le 30 mars le gouvernement danois publia la célèbre *patente* à laquelle l'Allemagne devait répondre bientôt par un long cri de guerre. La patente n'était cependant qu'à l'adresse du Holstein et lui faisait les concessions les plus larges : une indépendance législative absolue, un ministère des finances particulier, une armée séparée et formant à elle seule le contingent pour la confédération germanique.

Examinant la proclamation du 30 mars à tous les points de vue, l'ambassadeur anglais, M. Paget (dépêche du 29 avril), arrive à la conclusion « qu'elle n'est ni blessante pour les intérêts du Holstein, ni calculée de manière à placer ce duché dans une position inférieure à l'égard des autres parties de la monarchie danoise. Je crois au contraire que c'est là la création d'un état de choses dont peu de contrées en Europe seraient disposées à se plaindre, et dont le Holstein lui-même devrait être satisfait, si ses pensées se bornaient à ses intérêts légitimes et à son bien-être national. » Et l'ambassadeur ajoutait que, « si la Germanie voulait désormais moins tenir à la lettre des *engagemens*, elle pourrait faciliter l'amélioration pratique d'un état de choses dont elle s'est si souvent plainte avec tant de véhémence. » La véhémence de la Germanie redoubla précisément à cause de ces concessions mêmes. Ce n'est pas l'autonomie du Holstein que demandaient les Allemands, mais le maintien d'une situation qui leur permît toujours d'intervenir à propos de ce duché dans les affaires de *l'état-amiral*. Les cabinets de Vienne et de Berlin adressèrent aussitôt à Copenhague (13 et 15 avril) des protestations énergiques contre la patente du 30 mars, et ils en réfé-

(1) Dépêche de M. Manderstroem à M. Wachtmeister du 22 février 1863.

rèrent à la diète de Francfort, qui remit immédiatement l'examen de la cause à ses « comités réunis. » Déjà le 9 mai sir A. Malet appelait de Francfort l'attention du gouvernement britannique sur la gravité de ces événemens, tout en indiquant avec une rare sagacité l'automne de 1863 comme l'époque décisive de la crise. La diète, pensait-il, traînerait avec intention les affaires en longueur jusqu'au moment où la saison rigoureuse ne permettrait plus aux Danois de faire usage de leur marine, qui seule pourrait devenir dangereuse aux Allemands, et c'est dans le même sens que s'exprimait quelques jours plus tard lord Loftus dans une dépêche du 26 mai datée de Munich.

En face de pareilles éventualités, lord Russell se décida enfin à sortir de la réserve qu'il avait gardée dans le différend dano-allemand depuis le commencement de l'année (1), et il écrivit, sous la date du 27 mai, une missive identique à l'adresse des cours de Vienne et de Berlin, dont il fit remettre aussi une copie au président de la diète fédérale, le baron Kübeck. Le ministre britannique voulait sans doute, par ce premier acte d'intervention, réparer le grand mal qu'il avait fait au Danemark; mais ce qui le préoccupait surtout, c'est que ce nouvel incident ne compliquât la situation générale, assez aggravée déjà par les affaires de Pologne. « Sans discuter la déclaration du roi de Danemark du 30 mars, » il se bornait donc à exprimer « combien il serait désirable que rien ne vînt augmenter les dangers déjà existans et les complications de l'Europe. » En même temps il faisait observer que les affaires du Slesvig regardaient la politique internationale, « et ne pouvaient être décidées par la diète de Francfort. » Quelques jours plus tard (9 juin), il demandait au baron Kübeck si la diète entendait ne discuter que les affaires du Holstein, en ajoutant que « d'autres puissances, non germaniques, faisaient une grande distinction entre le Holstein et le Slesvig. » La diète répondit en insérant dans le rapport de son comité (18 juin), avec force éloges, les principaux passages de la dépêche de Gotha, et en la proclamant même dans ses *résolutions* une « base acceptable d'arrangemens » (9 juillet); mais le principal secrétaire d'état avait garde maintenant de passer par cet arc de triomphe qui ressemblait trop bien à des fourches caudines, et il maintenait son importante distinction avec d'autant plus de force

(1) Le 11 mars, il avait répondu sèchement au comte Manderstroem, qui lui demandait de prêter un appui moral au Danemark dans son essai d'arrangement avec les états du Holstein : *Her majesty's government will not interfere* (dépêche à M. Jerningham). — Après la publication de la patente du 3 mars, il se borna à recommander au Danemark, selon l'habitude, « de procéder avec la plus grande prudence et circonspection, eu égard surtout au moment présent. » (Dépêche à M. Paget du 22 avril.)

que la diète de Francfort, par ses dernières résolutions, avait sommé le gouvernement de Copenhague de retirer la patente du 30 mars, et d'informer le *Bundestag*, dans un délai de six semaines, des préparatifs qu'il aurait faits pour l'établissement d'une constitution *commune*, — faute de quoi il serait procédé à une *exécution fédérale*.

La cause en réalité n'était ni des plus claires, ni traitée avec toute bonne foi et décence. La majorité des états composant la confédération germanique avait accepté le traité de Londres, mais la confédération elle-même déclarait ne pas reconnaître ce traité! Tout en ne reconnaissant pas « ce gage européen de stabilité, » elle en appelait cependant « aux éclaircissemens » auxquels avait donné lieu la négociation du traité, et ces éclaircissemens, elle entendait les expliquer suivant ses convenances! Elle voulait l'autonomie du Slesvig, et pour y arriver plus sûrement, elle prétendait imposer aux états du Danemark une constitution plus unitaire! Enfin elle voulait procéder à une exécution fédérale au sujet d'un pays qui n'était pas un pays fédéral! Les ténèbres cimmériennes qui enveloppaient « le droit » s'étendaient aussi jusqu'à la mesure par laquelle on voulait « le rétablir. » Qu'était-ce par exemple que la mesure dont le Danemark était menacé? « Une exécution fédérale ne signifie pas la guerre, » disait le comte Rechberg à lord Blomfield, l'ambassadeur anglais à Vienne. Le sous-secrétaire d'état à Berlin, M. Philipsborn, « niait pertinemment (*denied*) qu'une exécution fédérale dans le Holstein pût signifier une invasion dans le Slesvig. » Le plus rassurant fut sans contredit le comte Platen, ministre du Hanovre. Selon cet homme d'état, « la mesure serait exécutée de manière à empêcher un conflit, et le tout se bornerait à l'envoi d'un commissaire assisté seulement d'une escorte ou d'une brigade. » C'était, comme on le voit, la question banale de quatre hommes et un caporal. Le prix toutefois de la lucidité dans le langage, c'est, comme de juste, M. de Bismark qui l'emporta; le ministre prussien déclarait dans sa note à M. de Katte, chargé d'affaires à Londres, « qu'il ne voyait pas les complications ultérieures qui pourraient résulter de la mesure fédérale; mais si la guerre en résultait néanmoins, ce serait alors une *guerre offensive de la part du Danemark* contre la confédération germanique (1)! »

Pour introduire un peu de clarté dans le débat, le chef du *foreign-office* fit le 31 juillet une seconde démarche officielle au-

(1) Voyez les dépêches de lord Blomfield du 9 juin, de M. Lowther du 4 septembre, de M. Howard des 4 et 25 juillet, et enfin la dépêche de M. de Bismark à M. de Katte du 11 septembre.

près des deux grandes puissances allemandes. Dans une dépêche à l'adresse du comte Rechberg et dont copie fut ensuite donnée à M. de Bismark, lord Russell demandait d'abord qu'on voulût bien indiquer les défauts (*defects*) trouvés à la patente du 30 mars, et il insista surtout pour qu'on séparât la question holsteinoise de celle du Slesvig, qui ne pouvait dépendre que d'une négociation européenne. « Si l'Allemagne, poursuivait le ministre britannique, persiste à confondre le Slesvig avec le Holstein, d'autres puissances de l'Europe pourraient bien confondre le Holstein avec le Slesvig et lui contester le droit de se mêler des affaires de l'un comme de l'autre. Une telle prétention pourrait devenir aussi dangereuse à l'indépendance et à l'intégrité de l'Allemagne que le serait une invasion du Slesvig à l'indépendance et à l'intégrité du Danemark. » Ce langage était significatif et cachait presque une menace. C'est que l'opinion en Angleterre commençait à s'émouvoir des procédés de la Germanie et que des interpellations pressantes se produisaient au sein du parlement. Lord Derby, qui blâmait sévèrement le cabinet pour son intervention diplomatique en Pologne, s'exprimait d'une manière toute différente au sujet de ses efforts pour la monarchie scandinave. « L'intégrité de la monarchie danoise, disait le chef du parti tory, est d'une importance vitale pour notre pays; il est de notre intérêt de soutenir (*support*) le Danemark contre toute prétention mise en avant par des nations ambitieuses : je répugne à la guerre, mais si la question était posée, si le Danemark devait être détruit ou lésé dans son intégrité, il ne pourrait exister alors aucun doute sur le devoir de l'Angleterre. » Aussi lord Palmerston faisait-il, le 23 juillet, dans la chambre des communes, la déclaration hautaine et depuis si souvent rappelée « que ceux qui voudraient s'attaquer à la monarchie de Frédéric VII pourraient bien ne pas avoir en définitive le Danemark seul à combattre! »

Plus tard, quand l'opposition reprochait au gouvernement anglais avec tant d'amertume la dépêche du 31 juillet et les fières paroles qui l'avaient précédée de quelques jours au parlement, les ministres britanniques devaient expliquer qu'en affirmant que le Danemark ne serait pas seul à lutter pour son intégrité, ils avaient cru qu'il serait secouru par... la Suède (1)! Sans doute le comte Manderstroem intervenait alors activement en faveur du gouvernement de Copenhague. « Nos intérêts les plus chers, disait une note du cabinet de Stockholm, ne pourraient guère nous permettre de

(1) Voyez les débats du parlement des 8 et 9 juillet 1864, surtout les discours de M. Layard, sous-secrétaire d'état, et du duc d'Argyll, membre du gouvernement.

voir d'un œil tranquille écraser nos voisins sous des prétextes qui plus tard pourraient mettre en danger notre propre indépendance (1). » Sans doute aussi la Suède aurait dû se trouver à côté du Danemark au moment du danger, elle aurait dû affronter une défaite même certaine (peu périlleuse cependant), ne fût-ce que dans un intérêt purement égoïste, en vue de l'avenir et de « l'union scandinave, » qui tente, à ce qu'on affirme, plus d'un esprit élevé sur le bord du Mælar, car il est bon, dans l'occasion, de combattre non-seulement, mais d'essuyer même un revers « pour une idée, » et le Piémont en est un exemple éclatant. Toutefois il sera bien permis de chercher ailleurs que dans ce secours espéré des Suédois les raisons qui faisaient tenir aux ministres britanniques un langage si affirmatif quant à la sécurité du Danemark. Ces raisons, elles étaient évidemment dans la bonne entente avec la France et le malaise de l'Allemagne elle-même à l'approche de la crise.

Depuis l'insurrection de Varsovie, on pouvait remarquer un peu plus de cordialité dans les rapports entre les deux cabinets de Saint-James et des Tuileries; le spectre de l'alliance franco-russe s'était évanoui, les deux gouvernemens faisaient des efforts communs pour la Pologne, et de même la France appuyait les démarches de l'Angleterre dans le différend dano-allemand. Sans prendre en effet dans ce dernier débat le rôle actif et principal, M. Drouyn de Lhuys ne cessait pourtant, jusqu'au mois de septembre, de seconder lord Russell dans sa sollicitude pour la monarchie de Frédéric VII. Dès le mois d'avril, il avait recommandé la modération aussi bien à Vienne qu'à Copenhague (2). Deux mois plus tard, il déclarait vouloir *agir de concert avec le gouvernement de sa majesté britannique dans cette affaire;* il donnait son approbation à la dépêche significative de lord Russell du 31 juillet, et déclarait vouloir écrire en ce même sens à ses agens (3). Enfin, dans les commencemens de septembre encore, le ministre français adhérait pleinement à une nouvelle missive du principal secrétaire d'état dont lord Cowley lui donnait lecture, et où le comte Russell établissait devant M. de Bismark des distinctions toujours plus précises : il y maintenait non-seulement le caractère non germanique du Slesvig, mais rappelait de plus que le Holstein lui-même, bien que pays fédéral, « n'en faisait pas moins partie du territoire d'un souverain indépendant dont les possessions sont comptées pour un élément nécessaire à l'équilibre de l'Europe (4). » Or, si cet accord entre la France et

(1) Dépêche de M. Manderstroem au comte Wachtmeister du 26 juillet.

(2) Voyez les dépêches de lord Blomfield du 23 et de M. Paget du 28 août.

(3) Dépêches de lord Cowley du 31 juillet et du 1er août.

(4) Dépêche du comte Russell à M. Lowther à Berlin du 31 août. — Dépêche de lord

l'Angleterre était déjà de nature à faire sérieusement réfléchir l'Allemagne même *progressiste*, il y avait plus d'un indice qui montrait les gouvernemens de l'autre côté du Rhin beaucoup moins décidés que ne l'auraient fait croire les « résolutions » du *Bund*. M. de Bismark se tenait sur le pied d'une neutralité armée, et parlait avec une absence de préjugés tudesques qui semblait rendre un accommodement pour le moins possible; quant à l'Autriche, il n'était que trop évident que dans toutes ses démonstrations elle cédait seulement au désir de s'assurer les bonnes grâces des petits états. Le moyen imaginé par la diplomatie germanique d'aller chercher dans le Holstein un *gage matériel* pour l'exécution des « promesses » danoises rappelait trop le procédé analogue de l'empereur Nicolas lorsqu'il passait le Pruth pour ne pas faire penser aussi aux conséquences qu'avait eues pour le tsar cette manœuvre spécieuse, et lord Loftus ne manqua pas d'insister sur ce rapprochement historique devant le ministre de Bavière, le baron de Schrenk (dépêche du 26 mai). « D'après tout ce que j'ai pu apprendre, — mandait de Francfort en date du 10 juillet M. Corbett au comte Russell, — il paraîtrait que le gouvernement de Prusse et surtout celui d'Autriche croient s'être déjà trop avancés pour abandonner le terrain sans se rendre ridicules aux yeux de l'Europe, bien qu'ils ne fussent pas fâchés de le faire, s'ils en trouvaient le prétexte dans l'intervention d'une puissance quelconque qui apporterait une solution pacifique (1). » Enfin, dans le mois suivant (août), se passa un événement qui mit à nu toutes les divisions intestines de la Germanie, et semblait presque le prélude d'une guerre civile... L'empereur François-Joseph, on s'en souvient (2), fit à cette époque une tentative plus hardie que réfléchie pour réformer le *Bund*, et donna le signal d'une vaste agitation que lord Clarendon vint étudier sur place. La *journée des princes* à Francfort échoua piteusement, mais elle entraîna à sa suite, entre l'Autriche et la Prusse, un antagonisme violent, une hostilité qui allait en s'envenimant. Un déchirement intérieur de la *grande patrie* et une rivalité si manifeste de l'Autriche et de

Cowley du 7 septembre. — « Le chargé d'affaires de France s'en est rapporté à la dernière déclaration de lord Russell, qui a été communiquée à Paris. On partage à Paris les vues du ministre britannique,... » écrit également M. de Bismark à M. de Katte à Londres dans sa dépêche du 11 septembre.

(1) De même le ministre danois, M. Hall, écrivait à M. de Bille à Londres le 3 septembre : « On a si souvent répété que la diète ne désirait rien plus vivement que de pouvoir se retirer de la position trop avancée où elle s'était engagée un peu malgré elle... »

(2) Voyez la troisième partie de ce travail, *M. de Bismark et l'alliance du nord*, — *Revue* du 1er janvier 1865.

la Prusse ne permettaient guère de croire que les Allemands s'entendissent pour une action commune dans une entreprise qui n'était pas certes dépourvue de dangers, et le cabinet de Saint-James eut d'autant plus lieu d'espérer en une solution pacifique que la réponse danoise à la sommation fédérale venait d'arriver, et était rédigée dans le ton le plus conciliant. En effet, tout en se déclarant « hors d'état de révoquer l'ordonnance du 30 mars, » le cabinet de Copenhague, dans sa note du 27 août, laissait la porte ouverte aux négociations; il était prêt à donner à la diète fédérale « toutes les explications qu'elle pourrait désirer » sur les différentes dispositions de l'ordonnance tant incriminée.

Le comte Russell se trompait néanmoins. Cet antagonisme même de la Prusse et de l'Autriche, pendant et après la *journée des princes* à Francfort, devait avoir précisément pour effet de stimuler leur action dans l'affaire des duchés. C'était une lutte d'influence et d'hégémonie en Allemagne entre la cour de Vienne et celle de Berlin, et il était évident que dans cette lutte le prix ne serait accordé qu'à celui qui aurait montré le plus « d'énergie » dans la question du Slesvig-Holstein. A son retour de Francfort, le comte Rechberg s'exprimait devant lord Blomfield (dépêche du 10 septembre) avec une ardeur inaccoutumée (*with much fervency*) au sujet des duchés; il déclarait qu'il lui était impossible d'intervenir dans les résolutions de la diète fédérale, à quoi l'ambassadeur anglais répondit que la question devenait décidément *sérieuse*. De son côté, M. de Bismark, dans sa note du 11 septembre, en réponse à la dernière communication du cabinet britannique, prenait tout à coup un ton tranchant dont il s'était jusque-là toujours gardé. Il ne se refusa pas le plaisir de rappeler la dépêche de Gotha; il établit la thèse étonnante, que si par impossible une guerre résultait de l'exécution fédérale, ce serait une guerre *offensive* que le Danemark ferait alors au *Bund*, et il finit par déclarer qu'il ne pouvait que « donner libre carrière aux procédés fédéraux. » La situation s'aggravait, le terme qu'avait fixé dès le printemps sir A. Malet approchait; le *Bund* allait voter l'exécution, et il sembla tout naturel à lord Russell de s'adresser de nouveau à la puissance qui avait approuvé jusque-là toutes ses démarches. Il demanda donc au gouvernement français (16 septembre) si le moment n'était pas venu d'offrir en commun leurs « bons offices, » ou même de rappeler l'Autriche, la Prusse et la confédération aux obligations du traité de Londres; mais là une déception nouvelle attendait le principal secrétaire d'état. Cette fois la France se refusait d'une manière assez catégorique... C'est que le cabinet des Tuileries avait déjà éprouvé la bonne volonté de l'Angleterre dans cette négociation polonaise à laquelle le prince

Gortchakov venait précisément de mettre une brusque fin par sa réponse du 7 septembre; c'est qu'on était parfaitement instruit à Paris des obstacles que n'avait cessé d'opposer la politique anglaise à une entente sérieuse entre l'Autriche et la France; on y savait aussi le langage tenu tout récemment par lord Clarendon à Francfort. L'homme d'état britannique y avait plaidé devant l'empereur François-Joseph la cause de la paix sur l'Eider; mais il avait également dissuadé le Habsbourg de rien entreprendre sur la Vistule et mis l'Allemagne en garde contre les desseins ténébreux de l'empereur Napoléon. M. Drouyn de Lhuys était d'autant moins disposé à suivre lord Russell dans une passe d'armes contre l'Allemagne qu'il ne désespérait pas encore à ce moment de pouvoir gagner l'Autriche à une action sérieuse en faveur de la Pologne. Aussi répondit-il à M. Grey que le mode de procéder suggéré par sa seigneurie serait analogue à la marche qu'on avait suivie dans la question polonaise, et dont on n'avait pourtant guère lieu d'être fier. « Je n'ai aucune inclination, dit le ministre français, à placer la France vis-à-vis de l'Allemagne dans la position où elle avait été placée vis-à-vis de la Russie, et j'avoue franchement que je parlerai dans ce sens à l'empereur. A moins que le gouvernement britannique ne fût décidé à faire quelque chose de plus, si c'était nécessaire, que de présenter une simple note et de se contenter d'une réponse évasive, je suis sûr que l'empereur ne consentira point à accepter la suggestion de sa seigneurie... (1). »

L'avertissement était formel, et il eut son contre-coup curieux dans les négociations au sujet de la Pologne. Désireux de maintenir l'accord avec la France dans la question des duchés, irrité aussi de la réponse hautaine du prince Gortchakov, lord Russell imagina alors, dans les derniers jours de septembre, de déclarer l'empereur de Russie déchu de ses droits sur la Pologne, et il en fit la proposition formelle aux cabinets des Tuileries et de Vienne. On a raconté ici déjà les incidens dramatiques de cette transaction si piteusement avortée (2), et on se bornera maintenant à n'indiquer que le côté par lequel elle touchait aux affaires du Danemark. Le moment était des plus graves. La France adhérait pleinement au projet du ministre britannique, et l'Autriche consentait à y souscrire sous la condition d'une assurance en cas d'attaque de la part de la Russie. Si l'Angleterre eût alors accordé les garanties demandées par la cour de Vienne, la situation aurait peut-être radicalement changée, le salut du Danemark devenait dans tous les cas certain; mais lord Russell se

(1) Dépêche de M. Grey au comte Russell du 18 septembre.
(2) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1865.

refusait à donner la moindre des garanties, et il rejeta ainsi l'Autriche irrévocablement dans l'agitation allemande. Restait encore une politique beaucoup plus modeste, mais toujours sensée et saine : c'était de donner, au moins pour sa part, suite au projet de déchéance, d'accorder à la France cette satisfaction et ce gage de fermeté, et de tenir l'Allemagne en respect par la manifestation éclatante de l'accord toujours conservé entre les deux grandes puissances de l'Occident. Lord Russell y pensa un instant : il formula sa déclaration de *forfeiture*, il l'expédia même pour Saint-Pétersbourg; puis soudain il la révoqua, et donna tête baissée dans le piége que lui tendait depuis longtemps M. de Bismark.

Rien de plus curieux que de suivre, dans les rapports multipliés de sir Andrew Buchanan, le langage ondoyant et fuyant de M. de Bismark, au sujet de la controverse dano-allemande, jusqu'à la fin du mois d'octobre. Au moment où la question venait de se poser dans sa forme nouvelle et inquiétante, à la suite de l'ordonnance du roi Frédéric VII du 30 mars, le ministre prussien en était encore à se débattre contre la tempête qu'avait soulevée en Europe sa convention militaire avec la Russie. Le comte Russell fit alors tout ce qui était en son pouvoir pour détourner l'orage, et les hommes politiques d'au-delà du Rhin se demandaient si déjà ces obligations envers lord John ne paralyseraient pas toute action « énergique et patriotique » de la Prusse dans la question des duchés. Les *progressistes* de la chambre de Berlin ne faisaient pas même à M. de Bismark l'honneur de lui supposer « une pensée allemande, » et M. Temme lui rappelait les termes « sacriléges » dans lesquels l'ancien député de la Marche de Brandebourg avait parlé en 1849 de la sainte cause du Slesvig-Holstein. « Ce n'est pas le moyen de me faciliter l'action tant réclamée que de me citer des lambeaux des discours d'autrefois, » répondit ironiquement le chef des *hobereaux* devenu président du conseil, et il ajouta avec hauteur : « Quand je croirai nécessaire de risquer une guerre, je la risquerai avec ou sans votre approbation, messieurs les députés! » Toutefois il s'empressa de rassurer l'ambassadeur anglais sur ses intentions toutes pacifiques; il n'admettait pas (18 avril) que la guerre pût être la conséquence du conflit, mais en même temps il exprimait dès lors, et lui le premier, l'appréhension que les droits du prince Christian de Glücksbourg à la succession ne fussent sérieusement ébranlés par ce nouvel incident... Le mois suivant (23 mai) et à plusieurs reprises, il affirmait à M. Buchanan que la Prusse n'avait pas d'*intérêt spécial* dans cette question, qu'elle ne prendrait pas l'initiative, et M. de Quaade lui-même, l'ambassadeur danois à la cour de Berlin, crut un moment que la Prusse exercerait son influence dans

le sens de la modération! Le plus plaisant, c'est que, dans le cas d'une occupation militaire du Holstein, M. de Bismark se promettait de bien veiller à ce que la diète n'y employât les troupes prussiennes : il avait dès lors probablement jeté les yeux sur le général de Haak! Un autre jour (juillet), il étonna le diplomate anglais par la brusque mention d'un *congrès européen* possible : il lança le premier alors ce mot fatidique qui, quatre mois plus tard, devait retentir d'une autre place et avec un tout autre éclat. Du reste, il affirmait confidentiellement (30 mai) *ne pas partager du tout l'effervescence allemande dans cette affaire du Slesvig-Holstein*, et encore au mois de septembre (19) il déclarait avoir fait tout son possible pour recommander la modération à Vienne et à Francfort...

Pendant tout l'été de 1863 en effet, M. de Bismark ne se servait auprès du cabinet de Saint-James du différend dano-allemand que pour assister le prince Gortchakov dans la controverse relative à la Pologne (1). Ferme et inébranlable dans la question polonaise, et affirmant toujours sa solidarité complète sur ce point avec la Russie, le ministre prussien se montrait par contre beaucoup plus facile et traitable en ce qui regardait les duchés, et l'agitation du Slesvig-Holstein semblait le contrarier plutôt que l'exciter. Ce n'est que vers le milieu de septembre qu'il commença d'accentuer avec suite et avec force sa politique contre le Danemark : c'était après la *journée des princes* à Francfort, alors qu'approchait le terme fixé pour le vote de l'exécution fédérale, alors aussi que la dernière réponse du prince Gortchakov allait décider de l'abandon définitif de la question polonaise. A la nouvelle de la « déclaration de déchéance » que lord Russell projetait de lancer contre l'empereur de Russie, M. de Bismark fit jouer tous ses ressorts (fin septembre et commencement d'octobre). Il parla d'un *casus belli*, insinua que le roi de Danemark pourrait bien, lui aussi, être déclaré déchu de ses droits sur les duchés pour ne pas avoir rempli les « conditions » qui avaient accompagné le traité de Londres, et parvint ainsi à ébranler le principal secrétaire d'état dans la résolution qu'il avait annoncée à toute l'Europe par son célèbre discours de Blairgowrie. Ajoutons qu'au même moment l'horizon semblait tout à coup s'éclaircir du côté de la Baltique. La diète, il est vrai, avait décidément voté le 1er octobre l'exécution fédérale; mais à l'exaspération de l'Allemagne il y eut un temps d'arrêt inexplicable. C'est que M. de Bismark venait de faire entrevoir à lord Russell la possibilité d'un arrangement, et que la *minute* suivante était convenue le

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1865.

14 octobre entre le ministre prussien et l'ambassadeur anglais, sir A. Buchanan : « Si le Danemark déclare à la diète qu'il est prêt à lui donner satisfaction quant aux demandes du Holstein et du Lauenbourg de contrôler la législation et toutes les dépenses des duchés, prêt à accepter la *médiation de la Grande-Bretagne* pour l'arrangement de la question internationale, *la Prusse s'efforcera de prévenir l'exécution* (1). » Lord Russell s'était mis courageusement à l'œuvre, et le télégraphe joua continuellement entre Londres, Copenhague et Berlin. Le Danemark céda aussi sur ce point : il consentait même à déclarer provisoire la patente du 30 mars. « Rien de plus courtois et de plus conciliant que le langage de ce document, écrit sir A. Paget le 26 octobre au sujet de la nouvelle déclaration que le Danemark venait de faire à la diète. Si la confédération veut négocier au lieu d'*exécuter*, elle en a maintenant tous les moyens. » On suit avec anxiété dans les *state-papers* le cours de cette dernière transaction; on respire, avec lord John Russell, en lisant des dépêches qui, tantôt de Vienne, tantôt de Francfort et même de Stockholm, annoncent une évolution « favorable; » puis on est brusquement réveillé par la missive du *foreign-office* à sir Andrew Buchanan, du 9 novembre, conçue en ces termes : « Si les informations parvenues de Vienne au gouvernement de sa majesté sont exactes, M. de Bismark n'oppose plus aucune objection (*no longer offers any objection*) à l'exécution fédérale dans le Holstein. D'un autre côté, le gouvernement de sa majesté est informé que le ministre d'Autriche à Francfort a reçu pour instructions de conformer sa conduite à celle de son collègue de Prusse. » Et lord Russell ajoute à la fin : « Le gouvernement de sa majesté ne peut que laisser à l'Allemagne la responsabilité d'exposer l'Europe à une guerre générale... »

Ainsi, après avoir leurré pendant un mois le cabinet de Saint-James en lui faisant entrevoir la possibilité d'un arrangement, après l'avoir amené à obtenir du Danemark les concessions les plus extrêmes, M. de Bismark changeait subitement d'attitude et pressait l'exécution fédérale! C'est que, pendant ce temps, lord Russell avait déjà rappelé de l'Allemagne certain courrier envoyé avec une « communication importante » pour Saint-Pétersbourg, et qu'il avait même écrit (le 20 octobre) sa célèbre dépêche à lord

(1) Voyez la dépêche de M. Buchanan du 17 octobre. *Inclosure. — Minute of conversation between M. de Bismark and sir A. Buchanan.* « If Denmark would declare to the Diet that she is ready to give them satisfaction as to the claim of Holstein and Lauenburg to control their own legislation and the expediture of all moneys raised in the duchies, to accept the mediation of Great-Britain for the arrangment of the international question, Prussia endeavour to prevent execution. »

Napier, où il déclarait que « le gouvernement de sa majesté avait reçu avec *satisfaction* l'assurance que l'empereur de Russie *continuait* à être animé d'intentions bienveillantes vis-à-vis de la Pologne et *conciliatrices* vis-à-vis des puissances étrangères... » La situation désormais était aplanie de toutes parts. Il était à présumer que la France, après cette dernière épreuve, ne s'empresserait guère de suivre le descendant des anciens whigs dans une nouvelle *grand-remonstrance;* le comte Rechberg avait dès les premiers jours d'octobre fait amende honorable à la Russie, et quant au prince Gortchakov, on pouvait bien espérer qu'il saurait récompenser tant et de si éminens services par une abstention bienveillante. Restait seulement l'homme éconduit avec tant d'audace, le ministre d'une fière puissance qui avait déclaré qu'au moment du danger le Danemark ne combattrait pas seul; mais le président du conseil à Berlin avait eu l'occasion de reconnaître l'humeur singulièrement endurante des hommes d'état britanniques de notre temps. D'ailleurs le discours impérial du 5 novembre venait de retentir dans le monde : le comte Russell avait déjà une tout autre préoccupation, et quelques jours plus tard, oubliant la *minute* de sir A. Buchanan, il devait insister d'une manière très pressante et *très amicale* auprès de M. de Bismark pour qu'il voulût bien décliner l'appel fait à un congrès européen à Paris !

JULIAN KLACZKO.

REVUE SCIENTIFIQUE

LES VULGARISATEURS DE LA SCIENCE.

I. *L'Année scientifique et industrielle*, par M. Louis Figuier. — II. *Causeries scientifiques*, par M. Henri de Parville. — III. *La Science et les Savans en 1864*, par M. Victor Meunier. — IV. *Annuaire scientifique* publié par M. P. Dehérain.

Il y a de jour en jour un plus grand nombre de personnes qui désirent être initiées aux progrès des sciences. Les travaux des savans ne restent plus confinés dans un milieu restreint; l'écho en parvient jusqu'à la foule. Nous voyons par exemple l'exposé des théories et des applications scientifiques jouer un rôle important dans les nombreuses conférences qui se fondent autour de nous; mais l'institution de ces conférences est encore trop récente pour que nous puissions apprécier dans quelle mesure elles contribuent à instruire la masse du public. Pendant ces dernières années, c'est par un groupe assez considérable d'écrivains vulgarisateurs que les connaissances scientifiques ont surtout été propagées. Enregistrer périodiquement les faits, les travaux, les découvertes qui peuvent intéresser le monde scientifique, c'est une œuvre utile, mais c'est un labeur difficile. Les vulgarisateurs actuels remplissent-ils d'une façon satisfaisante la fonction qu'ils se sont donnée? N'y mettent-ils pas trop de hâte et de légèreté? Ne jettent-ils pas dans le public, avec quelques idées vraies, beaucoup de notions fausses? Telles sont les questions que nous nous sommes posées en lisant quelques-uns des annuaires scientifiques qui ont récemment paru. On en publie tous les ans une assez grande quantité. Il serait préférable sans contredit qu'ils fussent moins nombreux et meilleurs. Nous parlerons de plusieurs de ces livres dont les auteurs se sont proposé de retracer le mouvement des sciences pendant l'année 1864. Cet examen nous permettra de signaler, chemin faisant, quelques-uns des défauts que de pareils livres

ont à éviter et peut-être de marquer quelques-unes des qualités qu'ils doivent offrir.

M. Figuier s'est acquis une certaine notoriété dans la presse scientifique. Quand il traite un sujet de quelque importance, il sait l'exposer avec clarté, dans une langue facile et suffisamment précise. C'est du moins une qualité que présentent quelques-uns des feuilletons qu'il publie dans les journaux quotidiens. Elle est moins sensible dans son annuaire, beaucoup trop vite composé, et qui est un amas de petits faits présentés sans méthode et sans soin. M. Figuier d'ailleurs, et il a cela de commun avec beaucoup de ses concurrens, ne s'est pas mis en frais pour faire son livre; ce sont ses feuilletons mêmes, gâtés plutôt qu'améliorés, qu'il a découpés en en classant les lambeaux sous des rubriques diverses, astronomie, météorologie, physique, mécanique, chimie, histoire naturelle, hygiène publique, médecine, agriculture, statistique, arts industriels, etc. Il y a joint un grand nombre d'emprunts faits très crûment aux comptes-rendus de l'Académie des sciences. Aucune liaison entre ces matériaux confus.

Si du moins les faits entassés dans les pages de l'*Année scientifique et industrielle* étaient tous exacts et présentés dans leur vrai jour, on aurait une sorte de *compendium* utile à consulter, mais cet annuaire n'est point un guide sûr. Hâtons-nous d'ajouter qu'un pareil guide n'est pas facile à trouver. Les théories scientifiques sont encore bien incohérentes, et au milieu du désarroi général il n'est pas aisé de discerner ce qui est vrai et ce qui est véritablement important. Les comptes-rendus de l'Académie, qui sont comme le *Moniteur* de la science, présentent à ce sujet un spectacle singulier que reflètent le livre de M. Figuier et les livres analogues. Une grande quantité de mémoires et de communications de toute sorte sont adressés à l'Académie des sciences et viennent s'entasser sur le bureau des secrétaires perpétuels. Ceux-ci en font ou sont censés en faire un dépouillement tout à fait sommaire en vue d'éliminer ce qui serait grossièrement erroné; le reste est livré pêle-mêle à la publicité. Travaux sérieux ou futiles, mémoires inutiles ou importans vont se confondre dans les comptes-rendus. Par ce temps de production hâtive, il y a des gens qui accablent l'Académie de communications puériles et qui arrivent à se faire connaître du public à force de faire citer leur nom. Les assertions les plus légères, les plus hasardées se produisent effrontément et prennent place à côté de l'exposé des recherches les plus consciencieuses. En présence de ce mélange bizarre, que fait le publiciste, le rédacteur d'un annuaire? Il recherche les faits les plus piquans ou les plus nets, ceux qui se prêtent le mieux à une exposition lucide et agréable, les théories les plus propres à éveiller l'attention du lecteur. Tout paradoxe est sûr d'être recueilli et colporté. Les annuaires fourmillent donc d'indications fausses. Il y a plus : tel fait qui est vrai par lui-même, qui a été contrôlé par des savans dignes de foi, qui présente toutes garanties d'authenticité, devient faux parce qu'on lui donne une importance exagérée; c'était un incident, une exception, on

l'érige en principe. Ainsi naissent tant de théories trompeuses dont la presse scientifique leurre le public.

On ne saurait trop le répéter aux vulgarisateurs, l'essentiel n'est pas de raconter des faits, même jolis et intéressans, mais d'apprécier et de choisir les matériaux qu'ils offrent au public. Qu'ils soient sobres d'hypothèses. Il semble que depuis quelque temps il y ait réaction contre cette sage méthode qu'on nous a prêchée depuis cinquante ans, et qui consiste à accumuler des observations soigneusement vérifiées, sans essayer des synthèses prématurées. L'impatience gagne beaucoup de gens. Sur un détail minime, ils veulent construire de vastes ensembles. Tel, avec une expérience de spectroscopie, fait la théorie complète du soleil. Tel autre, en comparant les cheveux de quelques Arabes et de quelques nègres, refait la géologie. Des vérités intéressantes deviennent presque des erreurs, parce qu'on en tire des conséquences forcées. Le vulgarisateur doit se défendre contre cette tendance et faire œuvre de saine critique.

Le livre de M. Figuier peut nous donner un autre enseignement. A quelle classe de lecteurs s'adresse cet *annuaire?* Est-ce à ceux qui, à peu près étrangers aux sciences, veulent acquérir sur quelques points principaux quelques idées sommaires? Est-ce au contraire aux gens spéciaux qui connaissent assez exactement une ou plusieurs parties de la science? M. Figuier prétend sans doute écrire pour les uns et pour les autres. C'est pour les premiers qu'il essaie de prendre de temps en temps un ton enjoué; mais ses grâces paraissent un peu lourdes, ses plaisanteries, qui ne sont que dans les mots et qui jurent avec le fond des choses, manquent ordinairement leur effet. C'est aux autres que s'adresse cette quantité de faits, réunis de toutes mains et confusément juxtaposés dans des pages compactes; mais, nous l'avons dit, tous ces renseignemens n'offrent point assez de garanties d'exactitude. Ainsi l'auteur ne réussit pas à être assez agréable pour le gros public, ni assez vrai pour les gens instruits. Aussi bien n'est-ce pas chose aisée que de faire un recueil qui satisfasse à ces deux conditions. Sans doute nous connaissons des livres qui peuvent à la fois ravir les simples et instruire les savans; mais ils sont rares. Les rédacteurs d'annuaires feraient peut-être sagement de ne se proposer que l'une de ces deux fins, ou du moins d'incliner résolûment de l'un ou de l'autre côté. Ceux qui désirent cependant que leur livre puisse intéresser tous les lecteurs arriveraient peut-être à ce résultat, s'ils divisaient le volume en deux parties. La première contiendrait les généralités, les vues d'ensemble, les idées, les faits principaux sans détails arides; nous ne tiendrions pas d'ailleurs à y rencontrer ce ton badin que prennent beaucoup de vulgarisateurs sous prétexte d'enduire de miel, pour les lèvres de la foule, les bords du calice amer; un ton ferme, une exposition lucide nous suffiraient. La seconde partie contiendrait sous forme de tableaux, de notes, de mémoires spéciaux, de pièces justificatives, le détail soigneusement contrôlé

des travaux de l'année qui paraissent pouvoir être portés à l'actif des connaissances humaines. Chacun trouverait ainsi dans l'une ou l'autre partie du livre ce qu'il désire plus particulièrement rencontrer.

C'est aux personnes qui veulent avoir des progrès de la science une notion tout à fait superficielle que s'adresse le livre de M. de Parville. Ses *Causeries scientifiques* sont légères, bien légères, assez vives d'ailleurs et d'une lecture facile. M. de Parville ne se donne pas des airs de savant. Il cherche à tous les points de l'horizon ce qui paraît de nature à provoquer l'attention du lecteur blasé, il se contente d'annoncer les faits principaux ou de recueillir les détails piquans. Ce modeste rôle lui suffit. Il reste en quelque sorte en dehors des questions et les envisage par leurs côtés extérieurs. Il décrira l'empressement du public à l'ouverture des conférences de la Sorbonne et le succès éclatant de M. Jamin dans cette première leçon où il traita des trois états de la matière, comment, au milieu de cette salle immense, la table du professeur est chargée ou entourée d'instrumens de physique d'un aspect imposant, bobines énormes d'induction, grosses machines pneumatiques, marmite de Papin, appareil Carré pour faire le froid, appareil de Thilorier monté sur des roues et semblable à une pièce d'artillerie, appareil de Bianchi pour la liquéfaction du protoxyde d'azote; comment le professeur, debout au milieu d'un grand nombre d'aides et de préparateurs, dont plusieurs ont un nom dans la science, commande à cette légion d'opérateurs et à cet attirail d'instrumens, faisant surgir un soleil électrique, éteignant ou rallumant d'un geste tous les becs de gaz de la salle, métamorphosant d'un mot la matière, produisant les froids les plus intenses et les plus hautes températures, congelant du mercure au fond d'un creuset de platine chauffé à blanc, volatilisant les métaux par le courant électrique. L'aspect de la salle, la physionomie même de la leçon sont vivement esquissés par M. de Parville. Ailleurs il décrira le mascaret dans les eaux de la Seine, Caudebec envahi par une armée de touristes, toutes les lorgnettes braquées sur Villequier, comment le flot, après avoir franchi le coude du fleuve, s'avance majestueusement sur une seule ligne, se gonflant jusqu'à Caudebec, puis tout à coup secoue la Seine, jusque-là tranquille, et la soulève furieusement hors de son lit au milieu de torrens d'écume. M. de Parville ne manque pas d'enregistrer l'arrivée de deux *cucujos* par un des paquebots du Mexique : ce sont de petits coléoptères qui répandent une lumière très vive et dont les dames mexicaines, dit-on, font des objets de toilette en les attachant vivans sur leurs jupes ou dans leurs cheveux; on pense si elles prennent soin de ces bijoux animés, qu'il faut baigner deux fois par jour et nourrir de fragmens de canne à sucre.

Toute cette petite chronique est faite agréablement par M. de Parville. On pourrait dire, sans lui en faire ni un blâme ni un éloge, que son livre paraît surtout écrit pour les dames. Il répond à ce mouvement de plus en plus marqué qui porte le monde parisien à s'occuper de physique amu-

sante et d'expériences de salon. M. de Parville a d'ailleurs, plus peut-être que ses concurrens, ce défaut commun aux vulgarisateurs, et qui consiste à accueillir comme vraie toute hypothèse qu'on peut facilement exprimer en langage ordinaire. Son livre est plein d'assertions tranchantes sur les questions les plus controversées. Il ne connaît pas le doute, et les difficultés disparaissent sous sa plume comme par enchantement. Qui ne croirait, par exemple, en lisant ce qu'il dit de la goutte, que cette maladie ne soit près d'être complétement vaincue? Rien de plus simple en effet que de la combattre. La cause de la goutte est une accumulation d'acide urique dans les articulations. Chassons l'acide urique. Or tous les sels formés par l'acide benzoïque ont la vertu de dissoudre l'acide urique, qu'ils transforment en acide hippurique. Le goutteux n'a donc qu'à choisir parmi les benzoates de soude, de chaux, de magnésie, de potasse, de fer, d'ammoniaque, celui qui convient le mieux à sa constitution. Voilà l'acide urique dissous et éliminé. Il n'y a plus pour compléter la guérison qu'à fortifier l'organisme par une infusion de quinquina, de chamadrys ou de toute autre plante amère. C'est donc une affaire entendue, il ne restera plus de goutteux sur la terre que ceux qui voudront bien l'être. Dans un autre ordre d'idées, M. de Parville vient, après beaucoup d'autres il est vrai, et en s'appuyant de l'autorité d'un ingénieur distingué, apporter son projet pour la fertilisation des landes de Gascogne. Il s'agit de désagréger les collines secondaires des Pyrénées par une chute d'eau empruntée aux sources élevées de la Nesle. La roche diluvienne, broyée par un torrent artificiel, donnera un limon que des canaux pourront répartir sur 1,200,000 hectares de landes; ces plages stériles formeront en moins de soixante ans la plus riche province de France. Ce n'est pas que les théories que M. de Parville, comme les autres vulgarisateurs, aime ainsi à présenter n'aient souvent pour origine un fait vrai; mais ce fait originel, simplifié outre mesure, dépouillé de toutes les circonstances qui l'accompagnent dans la réalité, donne des conséquences ou radicalement fausses ou manifestement exagérées.

M. Victor Meunier, au début de son livre *la Science et les Savans en 1864*, se rend à lui-même le témoignage que cet ouvrage ne fait double emploi avec aucun de ceux que ses confrères du feuilleton scientifique ont pris l'habitude de publier à la fin de chaque année. C'est qu'en effet M. Meunier se distingue par des qualités et par des défauts qu'on chercherait en vain chez ses concurrens. Et d'abord c'est un écrivain. Que ses idées nous choquent ou nous charment, nous sommes séduits par son style chaud, coloré. Nous nous trouvons en face d'un homme passionné, dont l'enthousiasme, dont la colère s'expriment dans une langue nerveuse. M. Meunier est tour à tour, et souvent même à la fois, un apôtre et un polémiste.

Commençons par l'apôtre. M. Meunier a une foi ardente dans les progrès de la science et dans son action sur l'avenir du monde. Cette foi est d'ailleurs inséparable de ses convictions politiques. On retrouve tout entier dans le vulgarisateur scientifique d'aujourd'hui l'ancien rédacteur de *la*

Démocratie pacifique. On ne peut se défendre d'un certain étonnement quand on relit, dans leur forme ancienne, ces dithyrambes sur l'avénement du peuple par la science, sur la constitution d'un nouvel ordre social, et il semble que ce que M. Meunier vient d'écrire soit écrit depuis trente ans. Ce n'est pas que ses conceptions ne soient vraies dans une certaine mesure, ce n'est pas que ses tendances ne soient celles où nous marchons tous résolûment, savans et ignorans, gouvernans et gouvernés; mais ce qui caractérise la foi de M. Meunier, ce qui caractérisait celle des écoles socialistes il y a trente ans, c'est une préoccupation exclusive de rapprocher les fins lointaines, c'est un désir excessif de formuler ce qui peut être à peine entrevu. Telle conséquence que l'homme le plus froid admettra volontiers, si elle se présente sans forme trop précise et si elle se rapporte à une époque indéterminée, choquera son bon sens, si on essaie de la dessiner nettement pour un avenir prochain. C'est ce que nous pourrons constater à chaque pas, si nous suivons un instant M. Meunier dans le développement de son utopie (1).

La science doit transformer le monde matériel. Ce siècle, qui n'a que soixante ans, a créé vingt sciences nouvelles, la géologie, la paléontologie, l'embryogénie, l'anatomie comparée, la chimie organique, la météorologie, la physique du globe, etc.; il a fait les chemins de fer, les bateaux à vapeur, le télégraphe électrique, la galvanoplastie, le daguerréotype, cent autres découvertes auxquelles le passé n'a rien de comparable. Où donc tout cela doit-il aboutir, sinon à l'âge d'or, qu'une aveugle tradition a mis dans le passé et qui est devant nous? «Les temps sont proches où il y aura d'autres cieux et une terre nouvelle.» C'est dans un véritable Éden que va entrer le prolétaire, le patricien de l'avenir. Là toutes les puissances de la nature le serviront docilement, la nourriture y sera facile et abondante. «Une pièce de terre qui rapportait 17 hectolitres d'orge, ayant été soumise à l'action de l'électricité atmosphérique, a produit 37 hectolitres, plus du double!» Inquiétez-vous après cela des moyens de nourrir la population! A l'aide des réactifs de la chimie, on convertit les bois les plus vulgaires en bois de luxe. En Éden, « l'acajou, le palissandre, le citronnier, le sandal, le bois de rose, sont les moins précieuses des essences employées à la confection des meubles et des boiseries.» Ebelmen a fabriqué des pierres précieuses dans son laboratoire, Despretz a fait du diamant, d'ailleurs l'essence de térébenthine est composée de diamans infiniment petits; donc en Éden les diamans, les pierres flamboyantes abonderont, et ces objets « ne tireront plus leur valeur de leur rareté, mais simplement de leur magnificence.» Devenu véritablement roi de la création, l'homme modifie le sol, corrige les climats, crée des animaux pour son usage. « On a vu que chaque être reproduit transitoirement dans le cours de son développement fœtal les ca-

(1) Les principaux traits de cette utopie se retrouvent dans *la Science et les Savans en 1864;* mais, pour en connaître les détails, on peut voir un livre de M. Victor Meunier, publié en 1857, *l'Apostolat scientifique.*

ractères d'êtres qui lui sont inférieurs. Ainsi il y a un moment où le cerveau du mammifère ressemble à celui du poisson, comme si le poisson s'était arrêté sur le chemin qui mène au mammifère... Chez certains êtres, une reproduction en sens inverse s'opère. Ainsi tel genre placé au plus bas degré d'une famille, avant de revêtir ses caractères propres, présente successivement ceux de tous les genres de la même famille qui lui sont supérieurs. » Rien de plus facile, à l'aide de ces observations, que de créer des races d'animaux, des *castes zoologiques* propres à accomplir les différens travaux qu'on voudra leur assigner. « C'est ainsi que la science s'en va multipliant et améliorant de telle sorte les produits du sol et ceux de l'industrie, qu'il devient clair comme le jour que les besoins naturels et artificiels de tous les hommes peuvent recevoir leur pleine et légitime satisfaction. » Les hommes ne sont pauvres que parce qu'ils sont ignorans.

Mais ce rôle matériel n'est qu'une des fonctions secondaires de la science. En créant la doctrine universelle de ce qui est, elle est en train d'instituer une religion, une religion dont l'homme aura été le révélateur, elle est en train surtout de faire une société conforme à la nature de l'homme, « qui sera pour lui non un tombeau ou un bagne, mais un milieu bienfaisant, sain à la fois pour le corps, pour l'âme et pour l'esprit, où tous les devoirs et tous les droits, ceux de l'individu et ceux de la collectivité, seront remplis et garantis. » La science règle la morale et la politique comme la religion. « Elle est l'église et l'état. » Toutes les actions des individus et des nations se réduisent à des opérations scientifiques. « La science gouvernera la société, mais à sa manière : en se bornant à faire éclater le vrai. Ses arrêts ne sont pas ceux du nombre et de la force, ce sont des preuves. » La science prend donc possession du gouvernement, elle organise les rapports des hommes, elle règle la production, elle dirige l'instruction. « Il faut se représenter ainsi le gouvernement de l'avenir : flambeau des esprits, directrice des bras, la science tient à la fois la place de l'église et de l'état. Non pas qu'elle forme une caste ou une classe, un corps extérieur et supérieur à la nation. Non. Où réside-t-elle donc, cette double souveraine? Qu'on nous montre son palais et ses gardes! Elle réside dans les esprits; sa force est dans les habitudes qu'elle leur a inculquées. » Maîtresse de l'enseignement, elle a formé une génération qui sait apprécier la force des preuves, des hommes chez qui l'accord sur le vrai est toujours unanime. On ne vote plus, car l'habitude de voter ne témoigne que de l'incertitude où nous sommes à l'égard du vrai et du faible empire que la vérité exerce sur nous. La nouvelle société constituée par la science apparaît comme une agglomération d'innombrables sociétés particulières correspondant à toutes les divisions du travail. A sa tête est un conseil, « assemblée politique et concile, » qui enregistre les lois théoriques et pratiques, à la découverte desquelles tout le monde a concouru, et qui érige en préceptes, en maximes, les conséquences logiques de ces lois. A des époques déterminées, une assemblée se réunit pour donner aux pro-

positions du corps scientifique la confirmation du consentement populaire; cette assemblée se retire ensuite, « laissant au conseil exécutif le soin de conduire à bonne fin les entreprises logiquement déduites des lois faites par Dieu, découvertes par l'esprit humain, reconnues par tous. »

En voyant ce que la science doit faire pour l'homme, M. Meunier se préoccupe de ce que l'homme doit faire pour la science. Le vulgarisateur, tel qu'il le comprend, doit être un apôtre, un tribun. Autrefois on s'attachait à exposer en langue commune ce qui pouvait être mis à la portée de tous; mais aujourd'hui il s'agit de « raconter dans la langue de tout le monde les efforts de la science pour arriver à la constitution d'un ordre social nouveau, c'est-à-dire d'un nouvel organisme matériel et d'une doctrine nouvelle. » Il faut montrer les choses scientifiques « par leur résultat dernier, » de chaque objet dire en quoi il concourt au but, de combien il nous en rapproche. Ce n'est pas tout : il faut organiser ce mouvement scientifique. Sans doute, livré à lui-même, ce mouvement se continue sans relâche. Tout travail trouve son ouvrier, « et quand sur une moitié du globe les chercheurs se livrent au repos, les chercheurs sur l'autre moitié se mettent à la besogne; les deux hémisphères se relèvent tour à tour comme des sentinelles. Le mouvement de la science, insensible comme celui de la planète, est ininterrompu comme le sien. » Ainsi, sans se ralentir, les savans accumulent les matériaux de la régénération sociale, pendant qu'à côté d'eux les hommes d'état s'agitent sur des questions vides et « tournent une meule sous laquelle il n'y a pas de grain ; » mais ce travail est bien lent. Pour réunir les efforts des travailleurs isolés et les multiplier l'un par l'autre, il faut quelque association puissante, quelque corps déjà organisé qui puisse mettre son autorité au service de la grande œuvre. M. Meunier cherche autour de lui et jette les yeux sur l'Académie des sciences. Quel beau rôle elle pourrait prendre! « Ce siècle se donnerait à elle; tous les regards, toutes les espérances se tourneraient de son côté; le retentissement de sa parole serait tel qu'on n'entendrait pas d'autre bruit... La société lui devrait de se connaître et d'avoir conscience de son propre travail. » Ici l'on ne sait si l'on doit sourire ou frémir en songeant à l'utopie sociale dont M. Meunier veut confier l'exécution à une classe de l'Institut. Bientôt d'ailleurs il se détourne avec colère du palais Mazarin : il a vu des académiciens endormis, dénués de toute initiative et de toute vocation sociale; il a vu les séances incolores de cette assemblée officielle, dont tout le travail se réduit à celui des secrétaires perpétuels lisant au milieu de l'inattention générale une correspondance dépourvue de tout intérêt. C'est donc à une réunion privée qu'il remettra le soin de diriger le mouvement rénovateur, et il formera l'*association pour la constitution des sciences*. Cette association se recrutera largement parmi tous ceux qui travaillent, soit de la pensée, soit des bras. Ses cadres ne seront remplis que lorsqu'elle aura réuni tous ceux qui vivent dans les laboratoires et dans les ateliers. M. Meunier en trace le plan : sociétés spéciales réparties sur

tout le territoire, sociétés générales ou académies dans les principaux centres de population, congrès électif se réunissant annuellement à Paris, administration centrale ou *ministère des sciences,* ayant son siége dans la capitale et dirigée par un chef que nomme le congrès. L'*association* publie un *Moniteur universel quotidien;* elle a en outre un recueil mensuel pour chaque espèce de travaux, et par conséquent autant de recueils différens qu'elle établit de spécialités.

Tels sont, dans leurs lignes principales, les projets et les vues qui font l'objet de l'apostolat de M. Meunier. Nous ne pouvons d'ailleurs donner aucune idée de l'accent de conviction qui anime l'auteur, ni de la vigueur qu'atteint parfois son langage. Si nous avons exposé avec quelques développemens ces rêveries scientifiques, c'est qu'on y saisit à chaque instant sur le vif ce procédé qui consiste à grossir démesurément un détail pour en tirer des conséquences fantastiques. Les thèses que M. Meunier soutient commencent souvent par être vraies, puis il les pousse violemment hors de la vérité. Veut-on voir, par exemple, comment une idée pratique diffère d'une conception utopique, on comparera le projet d'association dont nous venons de parler avec celui que M. Le Verrier a réalisé dans le courant de l'année dernière en fondant l'association pour l'avancement de l'astronomie et de la physique du globe. Cette société recrute ses adhérens de toutes parts; chaque membre, en y entrant, s'engage à amener un nouvel associé; en vertu de cette clause d'apparence modeste, la France entière, que disons-nous? le monde entier, doit entrer dans l'association de M. Le Verrier, comme il devait le faire dans celle de M. Meunier. Il n'est pas jusqu'au bulletin international de l'Observatoire qui n'ait un faux air du moniteur social des sciences. Cependant l'association pour l'avancement de l'astronomie et de la physique du globe n'aspire point à fonder un nouvel ordre social; elle prétend, tout au plus, à constituer une science nouvelle, la météorologie.

Nous en avons fini avec l'utopie de M. Meunier. Aussi bien, dans le domaine des choses réelles, remplit-il une fonction qui ne manque pas d'intérêt. Il s'y charge de redresser les torts. Dans les régions de la science comme dans les autres, il y a des hommes qui souffrent et des hommes qui oppriment; M. Meunier le dit, et nous le croyons sans peine. Soutenir les uns, attaquer les autres, voilà ce qu'il se propose. C'est là un rôle trop négligé de ses confrères pour qu'il ne soit pas certain de s'y rendre utile, alors même qu'il y mettrait quelque exagération. Il y déploie beaucoup d'entrain; ses traits dépassent quelquefois le but, mais ils portent souvent. Sa verve gagne le lecteur, et on se sent porté à lui abandonner les gens à qui il distribue des volées de bois vert.

Protéger les inventeurs méconnus est naturellement un de ses premiers soins. On trouve par exemple dans son livre l'histoire d'une machine agricole, d'une piocheuse à vapeur, dont l'auteur est pendant dix ans renvoyé de l'Académie au Conservatoire des Arts et Métiers, du Conservatoire à la

maison de l'empereur, et ainsi de suite; le récit des tribulations de cet inventeur est tout à fait vivant. « J'ai vu une machine. C'était une machine glorieuse entre toutes. Elle devait libérer des millions d'hommes de la partie la plus rude de leur tâche et accroître dans d'énormes proportions la masse des subsistances... Qui chargea-t-on, croyez-vous, d'examiner l'invention? Un paysan? Non. Un général d'artillerie... Cependant l'empereur avait approuvé l'idée de la machine. Il ordonna qu'on la construisît à ses frais... Or voici : on mit à la construire autant d'années qu'il eût été raisonnable d'y mettre de mois, après quoi on la jeta dans un champ où elle resta deux ans exposée à l'injure du temps. Quand elle fut bien rouillée, on se décida à l'essayer; on reconnut alors qu'elle n'était pas construite de manière à fonctionner sérieusement. Elle avait dévoré une somme énorme, absurde. La chose en resta là. Le souverain perdit son argent, l'inventeur son temps, le peuple l'espérance d'un grand bien. »

L'Académie des sciences tient, comme on le pense bien, une place importante dans la polémique de M. Meunier. Il la relève du péché de paresse. Si elle possède dans son sein un grand nombre de savans éminens, elle n'exerce, comme corps, aucune influence sur le travail scientifique de la nation. Aussi les chercheurs, les inventeurs, désapprennent la route du palais Mazarin. « Avez-vous vu qu'on ait informé l'Académie de la création des moteurs à gaz par exemple, ou d'aucun des perfectionnemens apportés aux anciens moteurs, qu'on l'ait entretenue de ces admirables machines-outils qui ont porté si haut la puissance de l'atelier industriel, qu'on lui ait parlé de tant d'innovations réalisées dans nos moyens de transport, dans l'architecture navale, dans la télégraphie? Lui a-t-on demandé son avis sur l'application de l'air comprimé au percement des tunnels et sur l'emploi de la vapeur en agriculture? L'a-t-on avertie de l'invention des moissonneuses? Sait-elle que la machine à coudre existe? » Ici, comme d'ordinaire, il y a du vrai et du faux dans les reproches que M. Meunier fait à l'Académie. Qu'un grand mouvement se produise sans elle, que l'industrie des chemins de fer par exemple, remuant d'énormes capitaux, suscite des découvertes qui ne vont pas se faire consacrer au palais Mazarin, que des inventions naissent et grandissent toutes seules, sans appui officiel, il n'y a qu'à s'en louer, et il n'est point d'ailleurs exact de dire que l'Académie reste complétement étrangère à ce mouvement; mais quand M. Meunier aiguillonne les secrétaires perpétuels qui devraient donner de l'intérêt aux séances de l'Académie, quand il évoque l'ombre d'Arago pour les rappeler à leurs devoirs, sa critique porte juste et sa voix prend une véritable autorité. Arago était le modèle du secrétaire perpétuel. « Arrivé longtemps avant la séance publique, il lisait attentivement, il annotait toutes les pièces de la correspondance. Quand, à trois heures, il prenait place au bureau, son thème était fait, sa leçon était apprise, car c'était un enseignement véritable, et souvent de l'ordre le plus élevé. Méthodiquement classées et groupées de manière à former une suite, un ensemble, soit qu'elles se complétassent

réciproquement, soit qu'elles se fissent opposition l'une à l'autre, les pièces de la correspondance devenaient tour à tour l'objet d'explications plus ou moins étendues, toujours lumineuses. »

Les morts servent ainsi souvent à M. Meunier pour flageller les vivans. Il fait revivre la figure de Biot, qui refusa toute sa vie d'occuper des fonctions publiques, et il le cite en exemple aux savans qui couronnent leur carrière en acceptant des dignités administratives ou politiques. — Est-ce que Biot, dit M. Meunier, n'aurait pas perdu, pour sa gloire et pour la science, tout le temps qu'il eût donné à des fonctions publiques? Tel grand chimiste joue un rôle administratif, qui gaspille ainsi son talent loin des travaux de sa profession : on se souviendra du chimiste; qui se rappellera l'homme politique? — Ici, comme on le voit, nous ne sommes plus sur les terres de l'utopie, où la chimie et la politique ne font qu'un, où la science gouverne et administre. Dans le monde pratique que M. Meunier considère, la science et le gouvernement diffèrent du tout au tout. Ce que M. Meunier veut défendre avant toute chose, c'est l'indépendance de la théorie scientifique, c'est l'esprit de libre recherche. Dès que les savans prennent place dans la hiérarchie politique, l'auteur les voit préoccupés exclusivement d'étouffer les témérités de la libre investigation; ils ne regardent plus les problèmes sous leur vrai jour, ils ne songent plus qu'à sauvegarder l'ordre établi. Leurs doctrines deviennent des moyens d'autorité. Ils se font les « doctrinaires de la science. » C'est sur Cuvier que M. Meunier venge la libre recherche, sans se priver d'ailleurs d'interpeller directement ceux qui suivent l'exemple de Cuvier. Cuvier a excellé dans l'art de parvenir et dans la science de conduire habilement sa vie. Devenu maître du domaine scientifique, où il ne tolère aucune indépendance, il fait de son autorité un instrument de l'omnipotence impériale. Cuvier ne croit pas à la génération spontanée et ne permet pas qu'on y croie, « parce que l'empereur ne le veut pas. »

Ce qui indigne surtout M. Meunier, c'est l'espèce de féodalité qu'il découvre dans le monde de la science. A son avis, chaque savant officiel tient en fief une spécialité des connaissances humaines, y dispose de tous les instrumens de travail et y exploite à son profit ou au profit des siens tous les moyens de progrès. Ce tableau est manifestement noirci, et personne n'admettra qu'il corresponde exactement à l'état de choses actuel. Il faudrait sans doute remonter d'un demi-siècle dans l'histoire des sciences pour trouver une époque à laquelle il s'applique dans toute sa rigueur. C'est du moins à des années déjà lointaines que se rapporte une anecdote que M. Meunier a recueillie dans l'éloge de Duméril prononcé à la fin de 1863 par M. Flourens. M. de Candolle avait besoin du titre de docteur pour être nommé professeur de botanique dans une faculté. Grâce à l'amitié de Duméril, il fut admis sans trop de rigueur à l'examen. Plein de reconnaissance, il court chez son protecteur; mais il trouve celui-ci grave et compassé, qui lui déclare que tout n'est pas fini, et qu'il faut maintenant passer

devant un nouveau jury. Les portes s'ouvrent alors; le nouveau docteur voit avec étonnement Cuvier et d'autres graves académiciens, revêtus des insignes réglementaires, s'approcher de lui, l'affubler d'un grand chapeau garni de lampions et lui faire subir la cérémonie du *Malade imaginaire,* sans épargner ni les *bene,* ni les *juro,* ni les *dignus est intrare.* M. Meunier, que ne séduisent pas les gaîtés académiques, prend cette mascarade par le côté moral. Il s'étonne, et il n'a sans doute pas tort, que ni Duméril, qui a imaginé cette plaisanterie, ni Cuvier, qui l'a exécutée, ni le secrétaire perpétuel, qui la raconte comme un trait de bon goût, n'aient remarqué qu'elle couvrait un acte de favoritisme.

Si M. Meunier est ardent dans ses attaques contre les savans officiels, il ne montre pas moins de passion dans le choix de ses doctrines. Il est le champion-né de toutes les théories qui déplaisent aux grands feudataires de la science. Il défend la cause des générations spontanées avec une énergie qui se traduit par de regrettables violences de langage contre M. Pasteur. Nous avons à peine besoin de dire qu'une pente naturelle le porte à tirer du livre de M. Darwin les conséquences les plus désagréables pour les partisans de la fixité des espèces. Les différentes découvertes qui tendent à prouver l'existence antédiluvienne de l'homme n'ont pas de défenseur plus convaincu que lui. Il venge M. Boucher de Perthes de la longue indifférence du monde savant. On s'est tu pendant vingt ans sur les découvertes de M. Boucher de Perthes, et on ne se hasarde maintenant à en admettre la réalité que par suite d'une manœuvre qui assure les derrières des « doctrinaires de la science. » Obligés de reconnaître que l'homme a été contemporain des grands quadrupèdes éteints, de l'éléphant primitif, de l'ours et du lion des cavernes, ils prétendent aujourd'hui que ces animaux ne sont pas fossiles et qu'ils ont perdu la vie dans le déluge de la Genèse.

Quand M. Meunier a devant lui des adversaires dont le caractère lui est antipathique, il prend un ton acerbe qui non-seulement gâte son style, mais qui ôte même à sa polémique toute justesse. Il faut, pour le goûter, suivre les discussions qu'il soutient sans animosité; il est très suffisamment vif quand il est de sang-froid. Nous pouvons citer en ce genre sa querelle avec M. Hœfer au sujet des habitations lacustres. On sait que, depuis une dizaine d'années, des habitations bâties sur pilotis ont été retrouvées au fond de plusieurs lacs de la Suisse, et que la plupart des savans qui les ont examinées se sont accordés à y reconnaître la trace de races humaines disparues avant les temps historiques. M. Hœfer eut l'idée d'attribuer ces demeures à des castors qui auraient été, à une époque reculée, les possesseurs de la contrée. M. Meunier lui montre que jamais castors n'ont pu fendre des troncs de chêne, de hêtre, de bouleau et de sapin, ni employer le feu et la hache pour façonner en pointe des extrémités de pieux. On trouve, il est vrai, dans les habitations lacustres, des os de castors; mais on y trouve aussi des os de gros mammifères. Les castors auraient donc mangé des bœufs et des chevaux? Mais mille objets trahissent la présence de

l'homme dans ces restes anté-historiques, des couteaux, des scies, des poinçons, des bracelets, des amulettes, des poteries travaillées à la main, des cordes fabriquées avec l'écorce des arbres. M. Meunier presse vivement son adversaire et ne le quitte enfin que quand il espère lui avoir fait regretter de s'être trop légèrement *encastoriné*.

De tout ce qui précède, on pourra conclure que M. Meunier occupe dans la critique scientifique une place utile, et que, s'il s'attaque souvent à des torts imaginaires, il lui arrive parfois de signaler des abus réels. Son exaltation mystique et son tempérament batailleur l'entraînent malheureusement à des excès d'imagination ou de polémique que son talent ne suffit pas à excuser. On aurait une étrange idée du mouvement des sciences et du monde des savans, si on ne s'en rapportait sur ce sujet qu'à M. Meunier.

Avec l'*Annuaire* de M. Dehérain, nous revenons sur un terrain plus ferme. Nous avons gardé ce livre pour le dernier, parce que c'est celui qui nous paraît le mieux combiné et dont le plan nous semble conçu dans les meilleures conditions. Et d'abord M. Dehérain ne fait pas tout seul son annuaire; il a raison. La collaboration de plusieurs personnes nous paraît indispensable pour un ouvrage de cette nature. Qui peut se vanter d'être assez encyclopédique pour parler pertinemment de choses tout à fait diverses, pour avoir à la fois une opinion raisonnée sur tous les problèmes de la physique, de la chimie, de la physiologie, de la mécanique appliquée, de l'agriculture? Nous nous défions de ce savoir d'occasion que les vulgarisateurs déploient sur des questions qui ne leur sont point familières. Ils ont lu avec soin, nous le voulons bien, les derniers mémoires qui ont paru sur la matière qui les occupe; mais ils n'ont pas tout compris, ils n'ont fait qu'entrevoir quelques côtés du sujet. Comment en donneraient-ils une idée exacte au public? Les plus étourdis, ceux qui ne doutent de rien, tranchent les questions et commettent de lourdes bévues. Les plus consciencieux, sentant bien qu'ils n'ont qu'une notion imparfaite des travaux originaux dont ils veulent rendre compte, s'avancent prudemment, évitent avec soin les explications trop nettes, se réfèrent dans des termes vagues à des précédens que leurs lecteurs ignorent comme eux-mêmes, et s'esquivent dans un épais brouillard. La première condition pour parler des sciences au public est d'en savoir beaucoup plus long qu'on ne veut en dire. Sans vouloir parquer chacun dans une spécialité trop restreinte, nous aimerions que chacun ne traitât que de cette partie de la science à laquelle sa vie est plus particulièrement consacrée. Il faudrait donc, pour faire l'annuaire que nous désirerions voir paraître, réunir par exemple un physicien connaissant les mathématiques et la chimie, un physiologiste instruit dans toutes les sciences naturelles, un ingénieur qui se tiendrait au courant des grands travaux; ce serait le moins qu'on dût faire. Nous ne mentionnons pas les autres auxiliaires auxquels on pourrait recourir, un astronome, un médecin, un géologue, un agriculteur, etc. Les rédacteurs se concerteraient entre eux pour coordonner leur œuvre, en fixer l'esprit et

les lignes principales, éviter les doubles emplois et établir les points de jonction. Rien ne les empêcherait de faire sortir des idées générales de l'ensemble de leurs travaux; leurs généralisations inspireraient d'autant plus de confiance et présenteraient d'autant plus d'intérêt qu'elles émaneraient d'hommes dont les vues sur chaque question particulière seraient plus sûres. Il serait naturel d'ailleurs qu'un de ces collaborateurs fût chargé de la direction de l'œuvre commune et remplît les fonctions de rédacteur en chef. Voilà un plan qui paraîtra sans doute bien solennel. Il est en tout cas fort éloigné de la pratique actuelle. L'*Annuaire* de M. Dehérain semble au premier abord répondre à notre désir, mais il n'y satisfait que fort incomplétement. M. Dehérain n'est pas seulement le rédacteur en chef de son *Annuaire*, il en est presque le rédacteur unique; la collaboration de ses auxiliaires est plutôt apparente que réelle. Il emprunte à ses amis quelques pages, publiées déjà pour la plupart dans d'autres recueils, quelques-unes intéressantes, la plupart vides ou confuses. Ces travaux juxtaposés précipitamment forment un volume, mais non point un livre. Nous n'y trouvons pas les véritables avantages de la collaboration, quoique nous y rencontrions avec plaisir quelques sujets traités sérieusement par des hommes compétens.

M. Dehérain ne se préoccupe pas d'enregistrer dans son *Annuaire* tous les faits, grands et petits, qui peuvent former le bagage scientifique de l'année 1864. Il ne prend qu'un nombre restreint de questions et il les traite avec développement. C'est évidemment, en principe, la meilleure méthode à suivre que de présenter les sujets dans leur ensemble au lieu de les hacher en menus morceaux. Nul doute qu'il ne faille choisir ce procédé dans la rédaction d'un annuaire; mais il offre dans l'exécution un genre particulier de difficultés. Chaque année agite plus ou moins tous les sujets; il faut que le rédacteur n'en prenne que quelques-uns. Il faut donc qu'il néglige beaucoup de faits, même importans, des travaux, des controverses qui ont éveillé l'attention publique. Il faut du moins qu'il répartisse cette provision entre plusieurs années, car, à moins de se répéter sans cesse, ce n'est qu'au bout de trois ou quatre ans qu'il peut s'occuper de nouveau d'un sujet qu'il a déjà touché. Chaque annuaire particulier présente ainsi des lacunes; il ne peut en être autrement. Le lecteur le sait, et pourtant il se résigne avec peine à ne pas être renseigné sur tel travail, telle théorie dont il a récemment entendu parler. Nous signalons là une difficulté qui est dans la nature des choses, et nous serions vraiment bien embarrassé s'il nous fallait donner quelques indications générales sur la meilleure manière de la résoudre. C'est au rédacteur de l'annuaire à faire un choix judicieux entre les matériaux dont il peut disposer, tout en conservant autant que possible les bénéfices de l'*actualité*.

Pour juger en toute connaissance de cause de la manière dont M. Dehérain a résolu ce problème, il faudrait rapprocher son livre de ceux qu'il a publiés les années précédentes; mais il nous suffit d'avoir indiqué que son

procédé général nous paraît bon. L'astronomie n'est représentée dans le volume de cette année que par un article de M. Guillemin sur l'histoire des nébuleuses. Bien que l'astronomie soit une science qui ne chôme jamais et qu'elle ait dans les deux hémisphères des lunettes incessamment braquées vers le ciel, nous nous résignons facilement à attendre un nouvel annuaire pour être renseigné sur les trois comètes et les trois planètes nouvelles qu'a vues l'année 1864. Les planètes qu'on découvre maintenant n'offrent plus qu'un médiocre intérêt. « Les planètes! il en pleut depuis qu'on les paie! » disait Auguste Comte, faisant ainsi allusion à la découverte d'un astre de gros calibre qui, trouvé à propos, avait fait rapidement la fortune scientifique d'un savant. — M. Dehérain consacre à la querelle des générations spontanées un article sage, éclectique, dont les conclusions sont incontestables : la question n'est pas près d'être résolue, si, comme le veulent de part et d'autre quelques esprits passionnés, le problème à trancher est celui de l'origine de la vie sur la terre; mais cette discussion nous a déjà donné et nous donnera encore une foule de connaissances nouvelles sur la vie des êtres inférieurs, ce sera le résultat le plus certain. — Les leçons de M. Claude Bernard sur les poisons végétaux sont analysées dans leur ensemble. — L'histoire des voyages entrepris pour la découverte des sources du Nil est résumée dans un article intéressant. — Nous nous arrêterons de préférence à un travail de M. Dehérain sur la chaleur solaire et à un article de M. Reitop sur les systèmes de montagnes. Les cadres en sont heureusement tracés, et les auteurs y font entrer sans confusion un grand nombre de notions utiles et de faits nouveaux.

Tous les phénomènes de mouvement et de vie qui se produisent à la surface de notre planète peuvent être rapportés à la chaleur solaire : elle est l'origine des vents, des grands courans réguliers qui s'établissent dans notre atmosphère, comme des courans accidentels qui viennent la troubler. C'est la chaleur solaire qui pompe l'eau des mers, la charrie à l'état de vapeur dans les régions atmosphériques, la distribue en pluies, la condense sur les montagnes en neiges ou en glaciers, puis la résout en rivières et en fleuves. C'est aux dépens de la chaleur solaire que se produit toute la vie végétale, s'il est vrai que les végétaux vivent en décomposant l'acide carbonique, car cette décomposition demande de la chaleur que le soleil seul peut fournir. Cette action du soleil se trouve dès lors comme emmagasinée dans le végétal. Nous la retrouvons quand nous employons celui-ci soit comme combustible, soit comme aliment. Toute nutrition provient d'ailleurs, en fin de compte, d'élémens végétaux; c'est donc à la chaleur solaire que se rapporte ainsi l'entretien de la vie animale. C'est elle qui, par l'alimentation et la respiration, fournit à nos muscles la chaleur qu'ils transforment en mouvement et en travail. Cette esquisse générale se prête aux développemens les plus variés. M. Dehérain y introduit facilement la théorie des vents alizés, celle des grands courans d'ouest qui nous viennent de l'Atlantique, les récens travaux de M. Tyndall sur le pouvoir ab-

sorbant et émissif de la vapeur d'eau, les explications nouvellement données sur le rôle des montagnes et des glaciers, toute la théorie de l'équivalence de la chaleur et du travail mécanique. M. Dehérain termine son travail par l'exposé des idées de Mayer sur l'origine même de la chaleur solaire. Comment se conserve ou se renouvelle cette chaleur dont l'influence entretient la vie sur la terre? Le soleil ne se refroidira-t-il pas? Il se refroidirait vite, en quatre ou cinq mille ans tout au plus, si la chaleur n'était sans cesse régénérée. Dans les idées de Mayer, les pertes que le soleil subit sans cesse par rayonnement sont compensées par la chute des corps célestes qui viennent se précipiter sur la surface de l'astre. Les aérolithes communiquent au soleil, sous forme de chaleur, l'énorme quantité de mouvement qu'ils possédaient dans leur gravitation à travers l'espace. Nous l'avons dit, toute cette masse de faits est bien groupée et nettement présentée par M. Dehérain. D'ordinaire son ton est sérieux, son langage précis; mais pourquoi de temps en temps, au moment où l'on s'y attend le moins, se jette-t-il dans le dithyrambe? Pourquoi ce lyrisme intermittent? Pourquoi par exemple, quand il nous a rassurés sur la question du refroidissement solaire, s'écrie-t-il que « le carquois d'Apollon est inépuisable? »

M. Reitop retrace en quelques pages très substantielles la théorie de la déformation de l'écorce terrestre et des soulèvemens des montagnes. Il résume les grands travaux que M. Élie de Beaumont poursuit à ce sujet depuis longues années. Il explique comment les couches géologiques, dont l'ancienneté relative est connue, donnent des indications sur l'âge des montagnes. Une montagne a-t-elle soulevé un terrain, c'est qu'elle est plus jeune que lui. Si une couche vient s'étendre horizontalement à ses pieds, la montagne est plus vieille que la couche. On sait ainsi, par exemple, que les Pyrénées sont plus anciennes que les Alpes, car les mêmes couches tertiaires qu'on trouve soulevées au sommet des Alpes viennent s'étendre horizontalement au pied des Pyrénées. Les chaînes de montagnes se sont d'ailleurs soulevées suivant des directions rectilignes, ainsi que le montrent les Pyrénées, le Caucase, les Andes, l'axe volcanique de la Méditerranée, et alors même qu'elles présentent, comme les Alpes, plusieurs soulèvemens successifs, leurs lignes enchevêtrées peuvent toujours être ramenées à quelques directions principales. Ces directions se coupent sous des angles liés entre eux par des rapports simples (1), et cette loi, facile à contrôler dans l'étendue d'une même région, se vérifie sur toute la surface du globe, si on compare entre eux les arcs de grand cercle qui correspondent sur la sphère à la direction des chaînes de montagnes. L'ensemble de ces arcs, patiemment étudié par M. Élie de Beaumont et ramené

(1) Cela est vrai non-seulement des montagnes, mais aussi des fentes souterraines qui ont produit les filons. A la surface même de la terre, les cours des rivières, les contours des rivages, se prêtent à cette décomposition en lignes droites. Les cartes exactes que l'on dresse maintenant présentent des arêtes anguleuses au lieu de ces formes arrondies qu'aimaient les anciens géographes.

à ses élémens essentiels, forme sur la sphère un réseau pentagonal dont les mailles régulières représentent les principaux accidens qui ont successivement déformé l'écorce terrestre. On peut jusqu'à un certain point se figurer cette écorce comme une coquille d'œuf légèrement concassée sur toute sa surface. Le long des lignes de fracture, les montagnes se sont soulevées. Ces lignes, alors même qu'on n'y trouve pas de montagnes, jalonnent quelquefois des accidens entre lesquels on n'avait jusqu'ici soupçonné aucune relation. Le parallélisme des chaînes de montagnes et des autres accidens remarquables, la situation relative qu'ils occupent sur le réseau pentagonal, donnent, pour en fixer la chronologie, des indications qui se combinent avec celles qu'on sait tirer de l'étude des terrains géologiques. M. Reitop, tout en présentant avec beaucoup de netteté ces faits intéressans et en développant l'hypothèse qui sert à les expliquer, les accompagne des réserves qu'il y a lieu de faire au sujet de travaux encore controversés; tout ce morceau peut être cité comme un modèle d'exposition élémentaire.

Nous en resterons sur cet éloge; aussi bien n'avons-nous pas ménagé les critiques dans l'examen des récentes tentatives de vulgarisation de la science. Ces critiques d'ailleurs, nous n'hésitons guère à le dire, ne sont point spécialement applicables aux annuaires que nous avons pris pour exemples; il serait facile de les étendre à la plupart des livres analogues. Ainsi généralisées, elles embrassent de droit presque toute cette partie de la presse quotidienne qui se rapporte aux sciences, puisque, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, les annuaires ne sont guère composés que de feuilletons que les auteurs n'ont pas toujours pris la peine de revoir. Si nous nous sommes montré sévère envers ces vulgarisateurs superficiels de la pensée scientifique, c'est qu'il nous a paru vraiment opportun de leur dire que le public attend d'eux autre chose que ce qu'ils font. Que les articles qu'ils écrivent au jour le jour soient plus sérieux et mieux étudiés, on peut déjà le leur demander sans montrer trop d'exigence; mais quand ils prétendent résumer dans un livre les progrès, les conquêtes scientifiques d'une année, il faut qu'ils y apportent plus de soin et plus de méthode, qu'ils ne parlent que de ce qu'ils savent complétement, qu'ils se réunissent au besoin en nombre suffisant pour traiter pertinemment toutes les questions, qu'ils choisissent et contrôlent les faits à placer dans leur annuaire, qu'ils en composent un tableau où les lois de la perspective soient respectées, où l'attention soit naturellement appelée sur les choses principales. Voilà quelques-unes des conditions qu'ils ont à remplir pour être d'utiles intermédiaires entre les savans et le public. Un proverbe accusateur a longtemps pesé sur les faiseurs de traductions; ils avaient mérité qu'on dît : traduire c'est trahir. Nos vulgarisateurs ont à prendre garde qu'on ne leur applique un jour le célèbre proverbe : il suffirait d'y changer un mot.

EDGAR SAVENEY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mars 1865.

Avec la place exceptionnelle qu'occupe dans notre vie politique la discussion de l'adresse au sein du corps législatif, peut-être pour bien juger de l'importance du débat de cette année, pour en mesurer exactement les tendances logiques et les suites nécessaires, faudrait-il laisser s'écouler quelque temps et choisir son point de vue à distance. Dans le moment de la vie politique de la France où nous nous trouvons, on ne doit pas se le dissimuler, les controverses engagées au Palais-Bourbon ne sont point un exercice oratoire, elles sont des actes et des événemens. Elles font marcher les questions intérieures; elles hâtent le développement de notre vie constitutionnelle; elles prennent par conséquent un grand intérêt historique. C'est pour cela qu'il nous semble qu'on les apprécierait avec plus de justesse, si l'on en était moins rapproché que nous ne le sommes aujourd'hui.

Nous n'avons assisté encore qu'au prologue de la discussion de l'adresse, à la discussion générale. La question du progrès constitutionnel y a été posée avec plus de netteté, abordée avec plus de décision, serrée de plus près qu'on ne l'avait fait jusqu'à présent. M. Ollivier, M. Thiers, M. Thuillier, placés dans des situations bien diverses et à des hauteurs de talent bien différentes, se sont partagé ce débat. Le libéralisme qui ne voudrait pas être une opposition, le libéralisme qui ne craint point d'être une opposition, et le gouvernement se sont prononcés et expliqués sur le progrès constitutionnel. De cet échange d'idées accompli devant le pays attentif, il sortira nécessairement quelque chose, et les positions prises par les orateurs en qui les opinions se sont personnifiées influeront sans doute sur le mouvement des esprits. Ce sont ces résultats de la discussion que nous ne voudrions point nous hâter de prévoir et de prédire, et que pourtant nous sommes forcés d'avoir en vue en réfléchissant à la discussion générale qui vient de finir.

L'objet véritable de cette discussion générale peut fort aisément et fort simplement se définir. Lorsqu'on demande au gouvernement le progrès constitutionnel et le rétablissement ou l'accroissement de la liberté politique, ce qu'on lui demande, c'est la participation des citoyens individuellement et collectivement au gouvernement, c'est ce que l'on appelle en Angleterre et en Amérique le *self-government*, c'est ce que nous-mêmes depuis 1789 nous appelons en termes très expressifs et en excellent français le gouvernement du pays par le pays. La participation au gouvernement ouverte à tous, voilà ce que la révolution française a voulu, voilà la formule politique des sociétés modernes, voilà l'œuvre que tous les peuples civilisés de notre époque pratiquent ou sont en train de réaliser. Ce que nous nommons libertés, ce sont les moyens naturels et indispensables par lesquels peut et doit s'accomplir la participation de tous au gouvernement; liberté d'initiative individuelle, liberté de la presse, liberté de réunion, liberté d'association, liberté électorale, liberté parlementaire, ne sont pas autre chose. Il n'y a point à faire de finesse, il n'y a point à s'embarrasser dans les subtilités : les moyens pratiques par lesquels une nation exerce son droit de participation au gouvernement nous seront-ils donnés ou refusés? nos droits seront-ils reconnus ou niés? En supposant que l'application de ces libertés, que l'exercice de ces droits soient encore incomplets, sera-t-il permis ou interdit d'espérer, de solliciter, de poursuivre l'institution progressive des moyens par lesquels les peuples participent au gouvernement d'eux-mêmes? Voilà la question qui domine toute la politique intérieure de la France. C'est celle qui a été traitée à trois points de vue dans la discussion générale de l'adresse.

A notre avis, la discussion d'un intérêt de cet ordre, au lieu de diviser et d'irriter les esprits, devrait avoir par excellence la vertu de les disposer à se comprendre et de les concilier. Cette discussion, bien loin en effet d'ébranler les principes de la constitution qui nous régit, est entièrement conforme à ces principes. Cette constitution a son principe dans la souveraineté nationale apparaissant sous sa forme la plus complète, qui est le suffrage universel. Elle a été l'œuvre d'une délégation solennelle de la souveraineté nationale. Le prince qui a été revêtu de cette délégation en a parfaitement compris la portée. D'une part, il a placé la constitution sous l'autorité des principes de 1789, qui ont précisément signalé sinon organisé les libertés politiques par lesquelles vit et s'exerce la souveraineté nationale; d'une autre part, sachant bien que cette souveraineté ne peut se lier absolument et pour toujours à une forme constitutionnelle irrévocablement déterminée, que cette souveraineté ne peut se proclamer en abdiquant, ne peut se manifester en se détruisant, — il a déclaré la constitution perfectible et a reconnu qu'elle attendait son couronnement. La constitution peut donc se développer, et ses développemens doivent s'accomplir dans la direction indiquée avec éclat par les principes de 1789. En un tel

état de choses, il semble que se préoccuper seulement des développemens à donner à la constitution, c'est déjà travailler à augmenter le nombre et la force des adhésions sur lesquelles cette constitution est destinée à s'appuyer. De notre temps, sous le présent régime, étudier, élaborer dans un débat contradictoire les libertés complémentaires par lesquelles peut se continuer et s'achever l'organisme constitutionnel, ce n'est pas seulement, ce nous semble, obéir à une généreuse inspiration libérale, c'est montrer encore et surtout un véritable esprit de conservation prévoyante. Tel est pour notre compte l'effet que nous eussions attendu de la discussion générale de l'adresse.

Cette discussion a été ouverte par un discours de M. Émile Ollivier, discours très médité et fort digne d'attention à plus d'un titre. Indépendamment de sa valeur doctrinale, ce discours a ce caractère de manifester une curieuse évolution exécutée par l'homme politique qui l'a prononcé. Nous parlerons peu de cette évolution; nous croyons que la France présente a un trop grand besoin de voir pratiquer dans son sein la tolérance politique pour avoir la volonté, quand même nous en aurions la tentation, de juger avec intolérance la conduite politique de M. Émile Ollivier. Les antécédens de cet orateur sont connus, il y a fait allusion lui-même l'autre jour : ses premières opinions le ralliaient à une forme politique différente de celle qui prévaut aujourd'hui; il avait été envoyé au corps législatif avec un baptême d'origine qu'il invoqua hardiment une fois par ces propres paroles : « moi qui suis républicain ! » M. Ollivier a cessé de croire à l'excellence absolue d'une forme particulière de gouvernement; il offre son concours à un empire libéral. Nous n'essaierons point de porter un jugement sur cette conversion. Peut-être M. Ollivier eût-il agi plus sagement, s'il en eût évité l'éclat inutile; peut-être eût-il pu s'épargner un empressement surabondant, peu opportun et assez mal motivé sur un échange de procédés personnels entre la majorité et lui, et ne pas tant se hâter d'annoncer qu'il voterait l'adresse. M. Émile Ollivier a été un peu jeune en cela, et qui sait si tel incident imprévu de la discussion de l'adresse ne rendra point pénible à son cœur l'exécution d'une telle promesse? Mais nous ne recherchons point contre M. Ollivier des sujets de blâme; nous nous attachons plutôt à comprendre ses intentions. Avec le talent et l'amour ardent et raisonné que nous lui connaissons pour la liberté, nous ne pouvons attribuer à M. Ollivier que des intentions généreuses. Ce sont les intérêts de la liberté qui ont inspiré sa conduite. Il aura cru que, pour seconder la cause de la liberté, il ne lui suffisait point de demeurer avec une loyauté stoïque dans la limite légale de son serment de député; il aura pensé que, pour amener le gouvernement à la liberté, il fallait faire au gouvernement, au nom de cette cause aimée, des avances extraordinaires et signalées. Une démarche qui pouvait attrister ses anciens amis aura pris alors à ses yeux les proportions d'un devoir supérieur qu'il fallait remplir au prix des sacri-

fices personnels les plus douloureux. Qui sait? le pouvoir, la majorité, seraient peut-être touchés de ces sacrifices courageusement consentis. Le jeune et éloquent libéral ferait tomber ainsi le prétexte de la défiance qu'avaient pu rencontrer du côté du gouvernement ses premières revendications. On ne pourrait plus l'accuser d'arrière-pensée, le soupçonner d'hostilité, dénoncer dans ses protestations libérales le calcul et les manœuvres d'un ennemi. Il aura espéré que la liberté ne serait plus suspecte quand son défenseur aurait cessé lui-même d'être suspect. Il n'y avait plus à hésiter : pour rendre le gouvernement libéral, il fallait faire la moitié du chemin et inaugurer le libéralisme gouvernemental. M. Émile Ollivier aura vu là sans doute un rôle qui n'était point rempli, un rôle qui peut être utile à la liberté et au pays. Ce rôle hardi et difficile l'aura tenté : il s'en est emparé avec décision. La tâche que M. Émile Ollivier s'est assignée lui eût été assurément plus aisée, si M. de Morny eût vécu. Le président du corps législatif lui eût continué les encouragemens qu'il lui avait déjà donnés depuis quelque temps d'une façon très ouverte et fort engageante. En montrant qu'il ne se laissait point détourner de son but par une perte telle que celle de M. de Morny, M. Émile Ollivier a fait preuve d'une grande résolution et d'une grande confiance en lui-même. Nous le répétons, nous ne jugeons point M. Ollivier; nous nous efforçons de le comprendre. Aussi bien des évolutions de ce genre ne sont point sans précédens dans notre histoire. Qui ne se souvient du concours donné à Napoléon pendant les cent jours par d'éminens libéraux et de sincères patriotes? Qui ne se rappelle la conversion de Benjamin Constant après le 20 mars? Seulement Benjamin Constant, en se rendant au grand homme qui venait tenter encore une fois la fortune, obtenait en échange l'acte additionnel. M. Ollivier est un Benjamin Constant qui n'a pas encore l'acte additionnel dans sa poche.

Quoi qu'il en soit, si on lit le discours de M. Ollivier à tête reposée, on est bientôt frappé du service que peut rendre à la cause libérale une situation semblable à celle que le jeune député s'est créée. Toute la partie de son discours où il montre que l'intérêt du gouvernement, d'accord avec son devoir envers le pays, lui conseille de compléter la constitution par l'organisation des libertés publiques nous paraît irréfutable. M. Ollivier a le juste sentiment, le sentiment moderne de ce que les institutions doivent aux générations contemporaines et de ce que la participation libre des citoyens aux affaires apporte de séve et de force à un pouvoir populaire. Les peuples modernes, la France surtout, rajeunie et sans cesse inspirée par le grand effort de 1789, ne peuvent plus se gouverner de haut en bas. Le génie politique, la connaissance des intérêts, les capacités dirigeantes ne peuvent plus résider exclusivement dans une sphère élevée et isolée; les gouvernans ne sauraient plus trouver leur force dans une orgueilleuse et inaccessible solitude. Il faut que la vie monte sans cesse et redescende par tous les canaux du corps social et politique. C'est cette saine et magnifique

circulation de la vie que veulent assurer ceux qui demandent la liberté. Sans doute la liberté est belle à invoquer au nom des dogmes de la foi religieuse et des principes de la philosophie; mais elle est bonne aussi à défendre avec les maximes du sens commun et au nom de l'utilité pratique la plus sensible. Les peuples modernes ne peuvent être gouvernés sagement, utilement, avec sécurité, avec une force et une prospérité durables, qu'en puisant sans cesse en eux-mêmes par les voies naturelles et libres les élémens de leur gouvernement. Il n'y a pas de mécanisme administratif agissant de haut en bas, ayant la prétention de choisir ses instrumens et de les diriger discrétionnairement, qui puisse égaler l'équilibre naturel qui naît du jeu des libres concurrences. Il n'est ni juste, ni humain, ni sage par conséquent de se mettre en travers et de retarder l'expansion des libertés politiques, car en agissant ainsi on frappe de paralysie, d'étiolement, d'impuissance des intelligences et des caractères que Dieu, la nature et l'histoire avaient faits et préparés pour donner tous les fruits de la vie, car en agissant ainsi on n'anéantit pas seulement des individus, on affaiblit la société tout entière et on débilite en peu de temps le pouvoir lui-même. M. Émile Ollivier a exprimé de bien justes sentimens lorsque dans la cause de la liberté il a plaidé la cause des générations jeunes à qui nous sommes tenus de transmettre la vertu virile d'une éducation civique, et lorsqu'il a signalé ce besoin vital du pouvoir qui, à mesure que la mort éclaircit les rangs des hommes qui avaient acquis l'expérience du gouvernement dans les agitations de la liberté, exige que cette forte école où se forment les esprits politiques ne demeure point plus longtemps fermée. En passant par la bouche d'un libéral qui est devenu l'ami du gouvernement au prix de sacrifices personnels qui ne sont compensés par aucune satisfaction ambitieuse, de tels conseils acquièrent une autorité nouvelle et particulière. Celui qui les donne n'est soutenu que par l'espérance de les voir suivis. Soit, cette espérance ne sera point une épreuve seulement pour M. Ollivier; le sort qu'elle aura est attendu par le parti libéral tout entier comme une expérience décisive.

La situation de M. Thiers est à coup sûr bien différente de celle de M. Ollivier : elle prête une autorité plus imposante à la simple et belle harangue de l'inimitable orateur. M. Thiers a pris une trop grande et trop longue part aux affaires de la France, il a trop vécu, pour s'abandonner aux regrets amers ou aux espérances hâtives. Il n'a point voulu cependant se séparer des destinées de son pays, et il a accepté avec dignité les conditions auxquelles il lui était permis de prendre part encore aux affaires publiques. C'est au nom d'une expérience dont la gloire rejaillit sur notre patrie et sur notre temps, au nom d'un complet désintéressement, au nom de la constance et de la modération d'une vie entière, que ses conseils se recommandent, et il les a donnés sous cette forme qui est à lui, et qu'on ne se lasse pas d'admirer. Quelle simplicité, quelle limpidité, quel bon

sens, quelle grâce! Nulle récrimination, nulle aigreur, nulle rudesse, une modération exquise; par momens, une étincelle de cette fierté qui sied si bien à un grand esprit qui a le sentiment de soi-même et qui sent aussi la grandeur de la patrie pour l'honneur de laquelle il parle; de l'esprit toujours. Comme M. Thiers a fait comprendre que c'est la liberté qui est naturelle, et que c'est le contraire de la liberté qui est *ingénieux!* Que répondre à l'énumération des libertés nécessaires qu'il a expliquées avec la logique du bon sens? Comment ne pas être ému de cette comparaison qui nous afflige tant lorsque nous sortons de France, et qui nous montre les pays voisins jouissant de libertés qu'ils ont apprises à notre école et à notre exemple, et dont nous sommes cependant privés? Quelle parole élevée et sage que celle qui rappelle que c'est le devoir des peuples de ne point perdre l'espérance, et que c'est le devoir des gouvernemens de ne point la leur retirer!

Nous ne comprenons point qu'à un discours à la fois aussi élevé et aussi calme il ait été opposé par M. Thuillier une réplique aussi véhémente. Il nous semble qu'un orateur officiel n'eût point dû laisser s'échapper l'occasion de s'établir dans la région élevée et sereine où M. Ollivier d'abord et M. Thiers ensuite appelaient le gouvernement. Cette occasion n'aurait-elle pas dû attirer surtout le premier orateur du gouvernement, M. Rouher, qui s'est montré plus d'une fois capable de parler dignement des questions qui intéressent la liberté et le progrès? M. Rouher, en homme qui doit songer à l'avenir, a-t-il répugné à se compromettre dans un débat où, pour le moment, il aurait été obligé d'opposer à la pétition des libertés nécessaires des ajournemens qu'on aurait pu travestir en fins de non-recevoir? En ce cas, il faudrait donner une interprétation favorable à l'abstention de M. le ministre d'état. Nous n'en regrettons pas moins le ton et l'argumentation du discours de M. Thuillier. Cet orateur a du feu et de l'énergie; mais les circonstances ne demandaient point qu'il mît en jeu ces côtés de son talent, au contraire. M. Thuillier, nous le reconnaissons d'ailleurs, a été peut-être entraîné par le système de son argumentation plutôt que par sa volonté. M. Thuillier a fait de la politique rétrospective; il a cherché ses argumens dans le passé; aux libertés régulières et modérées réclamées aujourd'hui, il a opposé le souvenir des excès qui ont pu être commis autrefois au nom de ces libertés dans des momens de fièvre révolutionnaire. Cette méthode de récriminations ne nous paraît point conforme à la véritable éloquence gouvernementale, à qui il sied moins qu'à toute autre de passionner les discussions. L'inconvénient de ces retours sur le passé, c'est d'amener un déluge de citations; ces citations nécessairement tronquées paraissent injustes; les comparaisons arbitraires que l'on établit ainsi entre le passé et le présent, sans tenir compte de la différence des circonstances, blessent les esprits impartiaux et irritent en sens contraire les esprits violens. C'est surtout la presse qui a supporté le poids des

récriminations de M. Thuillier; nous croyons que la cause de la presse n'aura point à souffrir beaucoup de cet ardent réquisitoire. Qu'a prouvé M. Thuillier par ses citations relatives aux journaux? Que la presse, dans les temps de révolutions, a pu être un instrument de désordre? Croit-il qu'on l'ignorât, et qu'y a-t-il à cela de surprenant? Les époques révolutionnaires sont des époques de désordre, et tout y devient aux mains des factions qui s'entre-choquent instrument de perturbation. Est-il philosophique et politique de chercher dans ces terribles exceptions des motifs plus particuliers de condamnation contre la presse que contre les autres manifestations de la vie publique? Est-il équitable de toujours parler à propos de la presse des excès commis par les hommes qui en ont été la honte et le rebut, et de se taire systématiquement sur les services rendus par les hommes qui en ont été la force et l'honneur? Qui pourra calculer ce que la presse a fait, même en France, dans les temps réguliers pour l'instruction et l'éducation politique du public? Qui pourra dire les exemples de fermeté et les leçons de courage qu'elle a donnés dans les troubles révolutionnaires, non-seulement à la foule des citoyens, mais aux hommes d'état? Si l'on avait à porter un jugement impartial, équitable sur la presse française, on prouverait facilement que ce n'est point elle qui est responsable des violences qu'on lui impute. On a commis chez nous la première faute de donner une importance politique excessive à la presse en la soumettant à un régime légal exceptionnel, en la faisant sortir du droit commun pour soumettre les délits ou les crimes commis par la voie des publications à des mesures répressives ou préventives spéciales. Presque toujours comprimée, ne se manifestant que par intermittences, il est naturel que la liberté de la presse chez nous se soit laissé emporter dans ses réveils à des réactions violentes, et n'ait jamais eu le temps de prendre son aplomb régulier. On ne réfléchit pas assez en outre que la presse n'a jamais été équilibrée en France par le contre-poids des autres libertés, et que ses écarts sont surtout provenus de ce défaut d'équilibre : l'influence des journaux n'a point été tempérée par la pratique des droits de réunion et d'association; l'initiative individuelle ou collective dans la vie publique n'a guère trouvé d'issue que dans le journal. De là un surcroît d'importance pour la presse française dans ses momens de liberté et pour elle aussi un accroissement de péril. En Belgique, en Italie, en Angleterre, aux États-Unis, la presse ne traverse point les éclipses qu'elle a subies en France parce qu'elle y est contre-balancée par l'ensemble des autres libertés politiques. Dans un pays où la liberté de la presse a été affermie par le temps et par l'exercice simultané des autres libertés, nous venons de voir un gouvernement populaire subir l'épreuve de la plus formidable guerre civile qui ait jamais déchiré un état au milieu de journaux complétement libres, plusieurs des plus influens parmi ces journaux soumettant la politique du président et la conduite des généraux aux critiques quotidiennes les plus sévères et

quelquefois les plus injustes. La liberté de la presse, soumise au droit commun, n'empêche point aujourd'hui les États-Unis de mener à fin une guerre civile gigantesque. Il est absurde et peu fier de s'imaginer et de prétendre que nous ne savons quelle infirmité originelle et constitutionnelle empêche les Français de supporter une liberté que d'autres peuvent exercer avec un tel succès. Nous le répétons, les accidens antérieurs de la liberté de la presse en France ne prouvent rien. L'impuissance des gouvernemens antérieurs ne saurait nous être opposée comme une fin de non-recevoir. D'ailleurs la liberté de la presse est un problème que les principes de 1789 nous ont imposé. Les échecs des régimes précédens ne nous affranchissent point de la nécessité d'en poursuivre la solution, et tant que nous ne l'aurons point résolu, les principes de 1789 demeureront en souffrance.

Les deux séances du corps législatif qui ont suivi celle où M. Thiers a parlé nous ont montré dans la majorité des dispositions tout autres que celles sur lesquelles nous comptions après les avances si conciliantes de M. Émile Ollivier et les exemples de modération donnés par M. Thiers. Dans l'avant-dernière séance, un mot sur le 2 décembre a été malencontreusement introduit dans le débat par un député de la majorité. Il paraît que dans le tumulte des interruptions un autre mot prononcé par M. Picard, mais qui n'est point arrivé à la publicité, aurait blessé les susceptibilités de la majorité de la chambre. La faute ou le contre-temps est d'avoir gratuitement parlé du 2 décembre. Cette date et l'événement qu'elle rappelle devraient être écartés avec soin des discussions régulières du corps législatif, et nous sommes heureux que ce ne soit point l'opposition qui ait manqué à cet égard à l'esprit de prudence et de convenance. Le gouvernement actuel, c'est son droit et son devoir, exige pour l'état légal et constitutionnel du pouvoir le respect des citoyens et notamment des députés de l'opposition. Cet état légal se rattache à une date postérieure à celle qui était rappelée l'autre jour dans le corps législatif. Pourquoi donc ne pas s'en tenir à la date légale du plébiscite qui a conféré à l'empereur le pouvoir constituant, et remonter à un événement que ceux pour qui il a été le succès peuvent généreusement abandonner aux appréciations de l'histoire? Ne nous replaçons pas de gaîté de cœur au lendemain du 2 décembre, puisqu'entre cette époque et le présent il y a le 20 décembre. Quand on est dans la régularité d'un régime constitutionnel, il ne faut point invoquer ces actes exceptionnels qui se sont passés au-dessus des lois. César, avant de franchir le Rubicon, avait toujours à la bouche deux vers d'Euripide qu'on peut répéter sans pédanterie dans la traduction latine de Cicéron :

> Nam si violandum est jus, regnandi gratia
> Violandum est; aliis rebus pietatem colas.

Nous en sommes maintenant aux *aliis rebus*, et nous sommes tous intéressés à répéter la devise *pietatem colas*. Ce premier incident a été suivi

le lendemain d'un incident qui ne nous paraît pas moins regrettable. M. Jules Favre développait le premier amendement de l'opposition. Il cherchait, ce nous semble, à lire dans les anciennes déclarations du prince Louis les desseins constitutionnels de l'empereur sur l'avenir. La majorité a paru voir dans cette investigation historique, entreprise pour arriver à l'intelligence des développemens futurs de la constitution, un procédé peu respectueux pour le chef de l'état, une discussion de la personne même de l'empereur. Interrompu à plusieurs reprises et avec vivacité, M. Jules Favre a cru devoir renoncer à la parole. Il nous est difficile de nous expliquer ce fait pénible. Il nous est difficile de comprendre que des membres de la majorité qui connaissent l'éloquence de M. Jules Favre aient pu appréhender que cette pensée toujours si élevée, cette parole à la fois austère et élégante, pussent manquer au respect dû par un député au chef de l'état. La sollicitude de la majorité pour l'empereur a été, nous le craignons, en cette circonstance déplacée et outrée. C'est bien ce qui s'appelle être plus royaliste que le roi. L'empereur ne nous semble jamais avoir éprouvé la crainte d'être discuté. Il a permis que ses écrits politiques fussent réunis, les soumettant apparemment à la libre appréciation de la conscience publique. Il est en train de publier un livre dont il s'attend bien à voir contredire certaines doctrines et certaines assertions par de libres dissidens. Il y a plus, ceux qui ne veulent point que la suite des idées de l'empereur soit discutée méconnaissent le principe même de la constitution impériale, ou tombent dans une étrange inconséquence. Si on leur témoigne le désir de voir rétablir la responsabilité ministérielle : « Vous violez, disent-ils, la constitution; l'empereur seul est responsable, les ministres ne le sont plus. » Et maintenant, si on se permet d'interroger en d'anciens écrits la pensée impériale : « Vous discutez la personne de l'empereur, s'écrient-ils, cela n'est pas permis. » Il faudrait pourtant se mettre d'accord avec soi-même et nous apprendre ce que devient la responsabilité, si le chef responsable n'est point discutable. Il ne faudrait pas cumuler les avantages de la constitution de 1852 avec les vieux erremens parlementaires. Sous la monarchie parlementaire, le roi, étant irresponsable, était tenu comme ne pouvant mal faire, et il n'était pas permis de le discuter; c'est ce que l'on appelait la fiction de l'irresponsabilité. Prétendre que l'on ne peut pas discuter, quand même ce serait avec dignité et convenance, les opinions ou les actes de l'empereur, le souverain ayant été déclaré responsable et les ministres ne l'étant plus, c'est vouloir introduire aussi dans la constitution de 1852 une fiction qui s'appellerait cette fois la fiction de la responsabilité. Nous sommes convaincus, pour notre part, qu'une telle prétention est contraire à la pensée de l'empereur. Ceux qui veulent mettre cette entrave à la liberté de discussion dans le corps législatif sont trahis par un zèle maladroit. Ils se méprennent sur l'esprit de nos institutions, ils essaient d'enlever à l'empereur un des grands côtés de son attitude. Sans prendre en ce moment la liberté de juger l'économie de la respon-

sabilité telle que la constitution de 1852 l'a fondée, nous n'hésitons point à dire qu'il y a quelque chose de saisissant dans la courageuse franchise avec laquelle l'empereur a lié la responsabilité à l'initiative. Voilà un souverain qui s'avance seul devant son pays et devant le monde et qui déclare avec un accent résolu : « J'exerce l'initiative suprême, mais je prends tout sur moi, je réponds seul de tout! » Ce spectacle a sa grandeur. Les interrupteurs de M. Jules Favre cherchent sans le savoir à priver de cette grandeur le souverain. Nous nous plaisons à placer d'autres sentimens dans l'âme de l'empereur et à croire qu'il préfère au zèle pusillanime des ennemis de la discussion l'expression grave et mâle de l'opinion de ceux qu'il invite à le juger.

Les scènes parlementaires ne doivent point nous faire perdre de vue le changement qui vient de s'opérer à la tête d'un de nos départemens ministériels les plus importans. M. Boudet a quitté le ministère de l'intérieur; il est remplacé par M. le marquis de Lavalette. Par une coïncidence curieuse, M. Thiers rendait à l'esprit modéré de M. Boudet un hommage mérité le jour même où M. Boudet cessait d'être ministre. Il est délicat pour un écrivain de louer un ministre de l'intérieur, qui se présente particulièrement à nous sous la forme de ministre des avertissemens. Nous croyons cependant devoir remercier M. Boudet de s'être montré moins féroce envers la presse que certains de ses prédécesseurs et d'avoir apporté à l'intérieur les bonnes traditions administratives. Les antécédens de M. de Lavalette, la présence d'esprit et l'habileté avec laquelle il conduisit autrefois à Constantinople la grande négociation des lieux saints, la franchise et la fermeté courtoise qu'il a montrées plus récemment à Rome, donnent à présumer que l'ancien diplomate ne sera point un ministre de l'intérieur ordinaire. Son entrée au ministère, à ce qu'on suppose, augmentera l'homogénéité du cabinet. M. de Lavalette est un moins nouveau venu au ministère de l'intérieur que beaucoup de gens ne s'en doutent. Si notre mémoire ne nous trompe, il fut attaché au cabinet du ministre sous M. de Martignac. Ce nom de Martignac est à la fois un aimable souvenir et un bon augure. Espérons que celui qui fut l'un des jeunes aides de camp du ministre libéral de Charles X ramènera un éclair de cette élégante gaîté, de cette humeur facile de 1828, si regrettées par nos pères ou par nos aînés, dans ce ministère, depuis si longtemps rébarbatif, qui nomme les préfets, écoute la police, avertit et supprime les journaux.

La politique étrangère, quoiqu'elle ait été effleurée dans quelques discours lus pendant la discussion générale de l'adresse au corps législatif, n'a point été sérieusement abordée encore. L'affaire sera chaude, nous nous y attendons, surtout à propos de l'Italie et de la convention du 15 septembre. Nous aimons mieux attendre ces débats frais que de revenir vers ceux qui se sont engagés au sénat sur le même sujet, et qui seraient oubliés, s'ils n'avaient été terminés par une allocution très logique, très condensée et très chaleureuse de M. Rouher. Après les discours alternés

de nos cardinaux et de nos légistes, le discours sensé et net de M. Rouher nous semble avoir ramené le débat au vrai. Au lieu d'entasser mille imaginations sur ce que feront ou ne feront pas dans deux ans le pape et l'Italie, pourquoi ne pas prendre la convention au sens littéral et ne pas attendre l'avenir avec confiance? Croyons que la convention sera exécutée. Elle le sera, nous en sommes convaincus, par l'Italie, beaucoup moins friande qu'on ne le suppose en France d'accroître ses difficultés religieuses, de transporter son gouvernement à Rome, et qui ne serait pas médiocrement désappointée, si elle cessait de posséder la papauté dans son sein. Que ne laisse-t-on en présence l'un de l'autre et en tête à tête le royaume d'Italie et la cour de Rome? On est Italien des deux côtés, on se connaît à fond, on n'est point sot : ce serait bien le diable si l'on ne parvenait point à s'entendre entre soi, quand l'étranger, le barbare aura tourné les talons. Si l'on ne prend pas le parti d'accepter la convention dans sa signification littérale, on n'est en présence de tous côtés que de chimères, d'utopies, de projets irréalisables, de visions impossibles. On prétend que la convention du 15 septembre rencontrera au corps législatif un redoutable adversaire; il nous charmera par son esprit, mais nous serons bien étonnés s'il peut nous suggérer une solution de la question italienne et romaine plus modérée et plus praticable que la convention du 15 septembre. L'Italie, en attendant, achève de terminer ses préparatifs et de se mettre en règle. Les lois d'unification administrative sont votées. Ce sont surtout les mesures financières projetées par M. Sella qui méritent d'être prises en considération. Le ministre des finances s'est décidé à recourir à l'emprunt plus tôt que nous ne nous y étions attendus. M. Sella, envisageant la situation financière de l'Italie, a voulu l'embrasser dans une période qui dépasse l'exécution de la convention du 15 septembre. Il est très sage d'avoir étendu ainsi les prévisions financières au-delà de la grande échéance politique. Il a calculé que les insuffisances du trésor s'élèveraient au milieu de 1867 à 625 millions, et ces insuffisances, il a voulu les combler immédiatement par une aliénation des chemins de l'état qui doit rapporter 200 millions et par un emprunt de 425 millions. Ce parti-pris, que M. Sella complète par des mesures et des augmentations d'impôt qui doivent accroître les revenus ordinaires, créera sans doute à l'Italie une situation financière exceptionnellement favorable. L'Italie pourra voir venir, munie d'argent, les événemens que les deux prochaines années peuvent réserver à l'Europe. Il y a peu d'états sur le continent qui seront aussi bien lestés pour affronter l'inconnu. Cette sécurité financière relative ne peut manquer, une fois l'emprunt négocié, d'exercer une influence favorable au crédit du pays et à la hausse des fonds italiens. A ce point de vue, il n'est point inopportun de rendre au prédécesseur de M. Sella, à M. Minghetti, une justice qui lui est due et qui doit aussi profiter au crédit de l'Italie. Les attaques de parti dirigées contre les anciens ministres, MM. Minghetti et Peruzzi, avaient beaucoup nui depuis six mois au crédit des fonds italiens. Les ennemis de

M. Minghetti avaient prétendu que les documens présentés par ce ministre sur la situation financière étaient inexacts et ne laissaient point voir toute la gravité de cette situation; on l'accusait encore de n'avoir préparé aucune ressource pour faire face aux découverts. L'exposé financier de M. Sella, qui n'est certes point intéressé à se faire l'apologiste complaisant de son prédécesseur, a dissipé ces calomnieuses erreurs. Les chiffres du découvert donnés par M. Sella ont à très peu de chose près coïncidé avec les chiffres de M. Minghetti. Rien donc n'avait été dissimulé. En quittant le ministère à la fin de septembre, M. Minghetti laissait à son successeur un encaisse au trésor de 75 millions; la vente des chemins de l'état avait été convenue; enfin les nouveaux impôts établis par M. Minghetti ont donné des résultats si satisfaisans, que c'est dans l'augmentation de certains de ces impôts, celui de la richesse mobilière par exemple, que M. Sella cherche les nouveaux produits qu'il doit ajouter au revenu ordinaire. Ces faits sont intéressans à noter à un double point de vue : d'abord ils lavent un serviteur éminent de l'Italie et le cabinet qu'il présidait d'imputations imméritées; ensuite ils montrent au public financier de l'Europe que l'on peut avoir confiance dans la sincérité des chiffres présentés par les ministres italiens, puisque les états financiers exposés par deux ministres appartenant à des partis différens se confirment en se contrôlant l'un par l'autre, et donnent des résultats concordans. E. FORCADE.

LE CONGRÈS SUD-AMÉRICAIN ET LE PÉROU.

On connaît aujourd'hui les clauses du traité conclu entre l'Espagne et le Pérou. Le dernier mot est resté à la force. Le gouvernement péruvien a dû accepter l'ultimatum qui lui a été signifié par l'amiral Pareja. L'Espagne a désavoué ses premiers plénipotentiaires pour s'être servis du mot de « revendication » dans la déclaration qui a suivi la prise des îles Chinchas; mais en même temps le Pérou a dû reconnaître toutes les dettes réclamées par le gouvernement espagnol et payer les frais de l'expédition. L'opinion publique, dans le continent du sud tout entier, a profondément ressenti la blessure faite par ces derniers événemens à l'amour-propre, à l'orgueil de la jeune race américaine. A ce moment, chacune des petites républiques néo-latines de l'Amérique du Sud était doublement représentée au Pérou; à côté et indépendamment du corps diplomatique ordinaire, accrédité auprès du général Pezet, un congrès sud-américain siégeait à Lima.

Dans les premiers mois de 1864, une circulaire du ministre des relations extérieures du Pérou, M. Ribeyro, avait invité tous les états du continent sud-américain à former un congrès où seraient discutées les bases d'une ligue propre à « fusionner les forces matérielles et intellectuelles de la race néo-latine. » En présence d'une chambre qu'il se sentait impuissant à contenir, et où les aspirations les plus démagogiques tendaient à se faire

jour violemment, le gouvernement du général Pezet avait cru pouvoir détourner le danger qui le menaçait en prenant l'initiative d'un mouvement national vers l'unification des peuples de l'Amérique du Sud. M. Ribeyro voulait jouer avec la révolution comme M. de Cavour et pour les mêmes motifs : l'Autrichien n'était-il pas au Mexique? Du reste, l'idée d'une grande ligue néo-latine n'était pas nouvelle en Amérique, et depuis quelques années elle y préoccupait certains esprits qui cherchaient le moyen, peut-être insoluble, d'unifier la patrie hispano-américaine sans toucher à la jalouse indépendance des divers états qui la composent. Un écrivain est allé jusqu'à indiquer les bases que devrait avoir cette confédération nouvelle (1) : réunion annuelle d'une diète centrale, levée d'un contingent militaire fédéral, Zollverein sud-américain plus libéral que le Zollverein allemand, assimilation des législations diverses, uniformité des monnaies, poids et mesures. Un autre écrivain, un poète, a déjà donné un nom à la grande patrie pour laquelle il rêve des destinées éclatantes : comme réparation d'une séculaire injustice, l'Amérique du Sud, unie et pacifiée, s'appellerait la Colombie.

Le gouvernement du Pérou cherchait donc à faire passer du domaine des idées spéculatives dans celui des réalités politiques un projet que l'opinion publique était toute disposée à comprendre. De là l'enthousiasme avec lequel la presse américaine accueillit la circulaire de M. Ribeyro. La plupart des gouvernemens conviés au congrès durent répondre presque immédiatement qu'ils adhéraient à la proposition qui leur était faite. De toutes ces réponses, la plus remarquable fut celle de la plus faible et de la dernière venue des républiques néo-latines, la Bolivie. Tout en s'engageant à se faire représenter au congrès, le gouvernement du général Belzu insistait sur la nécessité de ne pas froisser les susceptibilités européennes, et aussi de restreindre les efforts de la future fédération à l'étude des améliorations qu'une entente commune pouvait seule amener; il indiquait comme exemple l'opportunité qu'il y aurait à proclamer la liberté de la navigation des fleuves et des rivières du continent sud-américain.

Malgré les sympathies qui lui étaient acquises, la proposition de M. Ribeyro serait restée sans effet probablement et n'aurait réuni que des adhésions stériles sans l'incident qui surgit tout à coup dans les eaux mêmes du Pérou, comme pour justifier les appréhensions de son gouvernement. Il serait inutile de revenir sur ce qui a été dit dans la *Revue* au sujet de la mission de M. Salazar. Ne pouvant se faire recevoir au Pérou avec son titre, qui, bien que reconnu par le droit diplomatique, avait le tort de rappeler, dans cette circonstance, la dénomination sous laquelle sa majesté très catholique envoyait autrefois les inspecteurs chargés de la surveillance de ses colonies, le commissaire espagnol était allé rejoindre l'amiral Pinzon à la hauteur des îles Chinchas, dont les forces de la reine

(1) *Correo d'Ultramar*, février 1862.

avaient immédiatement pris possession. Dès que cet événement était connu, les membres du corps diplomatique accrédité à Lima se réunissaient pour maintenir le principe de l'intégrité du territoire péruvien et pour protester contre le droit de revendication énoncé dans la déclaration que les agens de l'Espagne venaient de rendre publique. En même temps une crise politique renversait M. Ribeyro et le remplaçait, comme ministre des affaires étrangères, par un membre de l'extrême gauche, M. Pacheco.

Le nouveau ministre se rattacha aussitôt à l'idée émise par son prédécesseur; il rédigea une nouvelle circulaire pour réclamer avec instance le concours des républiques sud-américaines et pour hâter la réunion du congrès. Le gouvernement du général Pezet choisit, pour donner l'exemple, le délégué qui devait le représenter dans l'assemblée future. C'était le docteur Paz Solivan, appartenant aux opinions extrêmes du pays : ce choix indiquait l'esprit qui, dans l'intention du ministère Pacheco, devait présider aux délibérations du congrès et aux actes ultérieurs du gouvernement. Obéissant à la même tendance, la chambre nationale imposait au pouvoir exécutif, par une loi du 13 septembre 1864, l'obligation de déclarer la guerre à l'Espagne. Peu de jours après, la corvette chilienne *Esmeralda* amenait au Callao M. Montt, plénipotentiaire au congrès. L'arrivée de ce beau navire, dans lequel les Péruviens se plaisaient à voir déjà l'avant-garde des forces auxiliaires de l'Amérique latine, rendit un peu de confiance aux masses ébranlées. Des saluts sans fin furent échangés entre les forts du pays et la corvette alliée. M. Montt, ancien président du Chili, resté le chef incontesté d'un parti puissant, apportait à Lima l'autorité de son nom et les conseils de son expérience. A ce moment, le congrès n'avait pas encore commencé à se réunir officiellement; mais plusieurs des membres qui devaient le composer étaient arrivés déjà. On comptait à Lima, outre les représentans du Pérou et du Chili, les envoyés de la Nouvelle-Grenade, du Venezuela et de la Bolivie. MM. Sarmiento et Pedro Ita, plénipotentiaires de la République Argentine et de l'Équateur, étaient prochainement attendus. Le Brésil, à qui, malgré sa forme politique, une invitation avait été aussi adressée par le Pérou, n'avait pas répondu par un refus absolu, et demandait à connaître, avant de se décider, l'attitude de la future assemblée.

Pendant ce temps, les événemens marchaient, et la situation devenait plus compliquée. La chambre péruvienne, livrée aux passions qui avaient inspiré l'imprudente loi du 13 septembre, continuait à pousser des cris de guerre et à menacer par ses orateurs non-seulement l'Espagne, mais encore les états vieillis de l'Europe. La violence, dans ce qu'elle a de plus exagéré, éclatait à chaque instant dans les gestes, dans les regards des membres de l'assemblée. C'était le réveil de l'esprit indien jetant un dernier défi aux envahisseurs de quatre siècles. Un député plus modéré, ayant essayé d'émettre un doute sur l'étendue des ressources militaires du pays et sur les dangers possibles d'une lutte, était violemment expulsé de la

salle des séances. Le président Pezet, un peu moins persuadé que la chambre de l'invincibilité du Pérou, comprenait vers quel abîme ces manifestations irréfléchies l'entraînaient. Il cherchait à sortir de la voie sans issue dans laquelle il se sentait engagé. Les conseils de guerre qu'il réunissait étaient d'ailleurs d'accord pour lui démontrer l'impossibilité d'une résistance contre les forces même réduites de l'Espagne. Malgré la perte de la frégate *Triunfo,* la division navale de l'amiral Pinzon était suffisante pour anéantir toutes les défenses maritimes du Pérou. Une activité inaccoutumée régnait pourtant dans le port du Callao. On remuait la terre avec une ardeur fébrile pour élever des remparts. Un ingénieur blindait une corvette avec des rails empruntés au chemin de fer. Pour convertir un ponton en batterie flottante, on y transportait une des locomotives desservant la voie du Callao à Lima. Malheureusement ces tentatives mêmes n'aboutissaient qu'à démontrer l'impuissance du pays. Autorisé par les conseils des quelques hommes politiques que compte le Pérou, le général Pezet se décidait alors à dégager sa conduite des passions de l'assemblée et à changer son ministère. Le portefeuille des relations extérieures, abandonné par M. Pacheco, échut à M. Calderon, connu pour ses opinions modérées et pour ses tendances sympathiques vers les hommes et les idées du vieux monde. Cette espèce de coup d'état n'eut pas lieu sans provoquer des protestations. Les comités démocratiques s'agitèrent et poussèrent les hauts cris. L'association des *défenseurs de l'indépendance* demanda à la chambre de proclamer la déchéance du président. Le désordre devint tel que le vieux général Castilla lui-même conseilla une prompte répression. Les émeutiers furent chargés sur la place publique par un piquet de cavalerie, et tout finit par quelques arrestations. L'opinion s'émut peu, du reste, de ces manifestations, auxquelles le peuple de la capitale ne prit aucune part. On ne pouvait en effet contester sérieusement au président, dans les circonstances suprêmes où il était placé, le droit de changer ses ministres.

Bien qu'il ne fût pas encore officiellement installé, le congrès crut le moment venu de se mêler à la politique active et de tenter une démarche qui constatât son existence politique. Dans la nuit du 31 octobre, le vapeur *Talca,* de la compagnie anglaise du Pacifique, partait secrètement pour les îles Chinchas, ayant à son bord le secrétaire de la légation chilienne porteur d'une communication adressée par le congrès à l'amiral Pinzon. Le commandant des forces espagnoles fit à cet envoyé un accueil poli, mais réservé; il dut lui répondre que ses instructions ne l'autorisaient à traiter qu'avec le Pérou. Les membres du congrès crurent que cette réponse leur avait été faite parce qu'ils ne s'étaient pas encore officiellement constitués. Ils se trompaient : une seconde démarche qu'ils essayèrent un peu plus tard auprès de l'amiral Pareja, successeur de l'amiral Pinzon, n'eut pas plus de succès, bien que leurs séances fussent déjà ouvertes. Pouvait-il en être autrement? A quel titre le congrès sud-américain voulait-il se faire représenter auprès du commandant des forces espagnoles?

Pouvait-il avoir une existence officielle aux yeux de l'agent militaire d'une puissance européenne? Il n'était pas encore, comme le parlement de Francfort, une diète diplomatiquement accréditée, formant la tête d'une grande confédération et constituant elle-même un gouvernement. En présence du corps diplomatique ordinaire, résidant au Pérou, chacun des membres du congrès ne représentait même pas aux yeux de l'amiral espagnol le gouvernement qui l'avait envoyé à Lima. On comprend du reste que, fidèle à une pratique ordinaire de la guerre, M. Pareja, comme M. Pinzon, ait tenu à séparer les adversaires qui se présentaient à la fois, et ait insisté pour n'avoir affaire qu'à l'un d'eux, le seul qui l'intéressât réellement.

Repoussée dans ses tentatives de négociation, l'assemblée sud-américaine n'en serait pas moins intervenue d'une manière utile dans le conflit hispano-péruvien, s'il faut en croire un article inséré dans l'un des journaux les plus importans de Lima sous le titre de *Révélations*. D'après cet article, le gouvernement du général Pezet aurait invoqué l'appui du congrès pour le soutenir dans sa lutte contre les exagérations de la chambre péruvienne. Les membres de l'assemblée sud-américaine, se jugeant supérieurs, comme représentans de la patrie commune, aux députés du pays, auraient suspendu l'effet de la loi du 13 septembre, et ce serait en vertu de leur autorisation formelle que le cabinet de Lima aurait pu se dispenser de déclarer la guerre à l'Espagne. Cette version du *Comercio* n'a rien d'invraisemblable; elle a été admise sans difficulté au Pérou, et nous avons tout lieu de la croire conforme à ce qui s'est réellement passé. Bien que représentant les opinions les plus avancées, les députés du congrès ont tous pris une part plus ou moins directe à l'administration des affaires publiques dans leur pays; ils ont donc tous pu acquérir un peu de ce sens pratique, de cette mesure politique que ne manque jamais de donner l'exercice du pouvoir. Ç'aurait été là, du reste, la dernière intervention de l'assemblée sud-américaine dans les événemens du jour; elle n'aurait pris aucune part aux négociations, qui ont été conduites par l'une des individualités les plus remarquables du Pérou, le général Vivanco. De manières élégantes, d'un esprit habile et insinuant, d'une énergie sans brutalité, cet ancien président du Pérou est parvenu à calmer sur plusieurs points les susceptibilités de l'amiral espagnol, et il a fait certainement pour son pays tout ce que lui permettaient les difficiles conjonctures où il était placé.

C'est au moment où l'amiral Pareja venait embosser son escadre devant Callao, où la chambre péruvienne se déclarait en permanence, où le général Pezet, enfermé dans l'arsenal, acceptait enfin l'ultimatum qui lui était signifié, c'est alors que l'on apprenait au Pérou la chute du gouvernement bolivien, succombant sous une émeute de quelques hommes provoquée par un bas officier. Pendant cette succession d'événemens qui constataient d'une façon si triste et si vraie l'impuissance de ces états à se gouverner eux-mêmes et à se défendre au dehors, le congrès annonçait officiellement, un peu trop bruyamment peut-être, qu'il avait signé « premièrement un

traité d'union et d'alliance défensive entre les républiques représentées dans l'assemblée, en second lieu un traité destiné à assurer la conservation de la paix entre lesdits états. »

Est-ce là l'obscur commencement d'une grande œuvre? Les efforts de quelques hommes politiques parviendront-ils à établir les élémens de cette fédération qui doit communiquer à l'Amérique latine cette puissance que des institutions analogues ont déjà donnée à une autre partie du même continent? Une race nouvelle se forme dans ces jeunes états de la fusion de tous les peuples que plusieurs siècles y ont violemment réunis. Les restes des anciennes familles espagnoles disparaissent peu à peu. Le sang indien, qu'aucune défaveur de caste n'a jamais frappé sérieusement, apporte à la descendance affaiblie des conquérans la sauvage énergie de sa séve. Élégante et vigoureuse de formes, douée de passions ardentes, d'une intelligence peut-être trop rapide parce qu'elle est exposée à rester superficielle, possédant l'esprit de ruse, bien qu'elle ait des manières expansives, d'une imagination vive et poétique, — sa littérature naissante le prouve, — cette race hispano-américaine a semblé jusqu'à présent manquer d'une qualité essentielle : elle a été impuissante à constituer un gouvernement stable. Dieu lui a donné, du Mexique à l'extrémité du Chili, un splendide domaine; mais l'immensité même de cet espace ne sera-t-elle pas un premier obstacle à l'établissement de la nouvelle confédération? Les trente-deux millions d'habitans qui la peupleraient seraient répartis sur une surface de trois cent quatre-vingt-dix milles carrés, c'est-à-dire qu'une population numériquement inférieure à celle de la France devrait occuper et détenir un territoire trente-huit fois plus grand! Comprend-on quelles étendues vides, inconnues, recèleraient les profondeurs du nouvel état? Comment établir la cohésion politique nécessaire entre des pays si séparés, si lointains? Ne verrait-on pas, au sein même du congrès néo-latin, se réveiller l'antagonisme des élémens espagnol et portugais qui ensanglante encore aujourd'hui, avec une violence nouvelle, l'une des rives de la Plata? Quelle serait d'ailleurs l'impuissance du gouvernement central à faire exécuter ses volontés! Quelles difficultés ne rencontrerait-il pas pour transmettre même ses ordres à de telles distances, des bords du Pacifique à ceux de l'Océan, à travers les solitudes de l'intérieur ou les tempêtes du cap Horn! La nature, les circonstances, ne sont-elles donc pas, quant à présent, opposées à un projet dont il convenait toutefois de constater la grandeur, et dont la réalisation appartiendra peut-être à un avenir moins éloigné que nous ne le croyons aujourd'hui?

J. DE LASSEUBE.

V. DE MARS.

L'ITALIE

ET LA VIE ITALIENNE

IV.

LES ÉGLISES. — LA SOCIÉTÉ ROMAINE (1).

A M..., A PARIS.

15 mars 1864, les églises.

Il paraît que tes amis m'accusent d'irrévérence; quand on est à Rome, c'est pour admirer et non pour remarquer que les mendians sont sales, et qu'aux coins de rue il y a des tronçons de chou. Mes chers amis, comme il vous plaira; je vais vous choquer encore davantage. Dites que je viens ici dans la mauvaise saison, que je note les impressions du moment, que je parle en profane, en simple curieux, en amateur d'histoire, que je n'ai manié ni l'ébauchoir, ni le pinceau, ni le tire-ligne : tout cela est vrai; mais laissez chaque instrument rendre le son qui lui est propre, n'exigez pas un air approuvé, vérifié, transmis de serinette en serinette, pour la plus grande gloire de la tradition.

Par exemple, je ne pourrai jamais admettre que les églises de Rome soient chrétiennes, et j'en suis bien fâché, car cela me fera du tort. S'il y a un endroit au monde où il est à propos d'éprouver l'attendrissement, la componction, la vénération, le sentiment grandiose et douloureux de l'infini, de l'*au-delà*, c'est ici, et par

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1864, du 1er et du 15 janvier 1865.

malheur on y éprouve des sentimens contraires. Que de fois par contraste j'ai pensé à nos églises gothiques, — Reims, Chartres, Paris, Strasbourg surtout! J'avais revu Strasbourg trois mois auparavant, et j'avais passé une après-midi seul dans son énorme vaisseau noyé d'ombre. Un jour étrange, une sorte de pourpre ténébreuse et mouvante, mourait dans la noirceur insondable. Au fond, le chœur et l'abside avec leur cercle massif de colonnes rondes, la forte église primitive et demi-romaine, disparaissaient dans la nuit, tige antique enfoncée dans la terre, tige épaisse et indestructible autour de laquelle était venue s'épanouir et fleurir toute la végétation gothique. Point de chaises dans la grande nef, à peine cinq ou six fidèles à genoux ou errant comme des ombres. Le misérable ménage, la friperie du culte ordinaire, l'agitation des insectes humains, ne venaient point troubler la sainteté de la solitude. Le large espace entre les piliers s'étalait noir sous la voûte peuplée de clartés douteuses et de ténèbres presque palpables. Au-dessus du chœur tout noir, une seule fenêtre lumineuse se détachait, pleine de figures rayonnantes, comme une percée sur le paradis.

Le chœur était rempli de prêtres, mais de l'entrée on n'en distinguait rien, tant l'ombre était épaisse et la distance grande. Point d'ornemens visibles ni de petites idoles. Seuls dans l'obscurité, parmi les grandes formes qu'on devinait, deux chandeliers, avec leurs flambeaux allumés, luisaient aux deux coins de l'autel, pareils à des âmes tremblantes. Des chants montaient et redescendaient à intervalles égaux comme des encensoirs qui se balancent. Parfois les voix claires et lointaines des enfans de chœur faisaient penser à une mélodie de petits anges, et de temps en temps une ample modulation d'orgue couvrait tous les bruits de sa majestueuse harmonie.

On avance, et les idées chrétiennes envahissent l'esprit par un jet nouveau à mesure qu'un nouvel aspect s'ouvre. Arrivé à l'abside, lorsque dans la crypte déserte et froide on a vu le grand archevêque de pierre, un livre à la main, couché pour l'éternité, comme un pharaon, sur son sépulcre, et qu'on se retourne au sortir de la voûte mortuaire, la rosace orientale éclate au-dessus de l'énorme obscurité des premiers arceaux, dans sa bordure noire et bleue, avec ses broderies d'incarnat violacé, avec ses innombrables pétales d'améthyste et d'émeraude, avec la douloureuse et ardente splendeur de ses pierreries mystiques, avec les scintillemens entrecroisés de sa sanglante magnificence. C'est là le ciel entrevu le soir en rêve par une âme qui aime et qui souffre. Au-dessous, comme une muette forêt septentrionale, les piliers allongent leurs files colossales. La profondeur des ombres et la violente opposition des

jours rayonnans sont une image de la vie chrétienne plongée dans ce triste monde avec des échappées sur l'autre. Cependant des deux côtés, à perte de vue, sur les vitraux, les processions violettes et rougeâtres, toute l'histoire sacrée scintille en révélations appropriées à la pauvre nature humaine.

Comme ces barbares du moyen âge ont senti le contraste des jours et des ombres! que de Rembrandts il y a eu parmi les maçons qui ont préparé ces ondoiemens mystérieux des ténèbres et des lueurs! Comme il est vrai de dire que l'art n'est qu'expression, qu'il s'agit avant tout d'avoir une âme, qu'un temple n'est pas un amas de pierres ou une combinaison de formes, mais d'abord et uniquement une religion qui parle! Cette cathédrale parlait tout entière aux yeux, dès le premier regard, au premier venu, à un pauvre bûcheron des Vosges ou de la Forêt-Noire, demi-brute engourdie et machinale, dont nul raisonnement n'eût pu percer la lourde enveloppe, mais que sa misérable vie au milieu des neiges, sa solitude dans sa chaumine, ses rêves sous les sapins battus par la bise, avaient rempli de sensations et d'instincts que chaque forme et chaque couleur réveillaient ici. Le symbole donne tout du premier coup et fait tout sentir; il va droit au cœur par les yeux sans avoir besoin de traverser la raison raisonnante. Un homme n'a pas besoin de culture pour être touché de cette énorme allée, avec ses piliers graves régulièrement rangés, qui ne se lassent pas de porter cette sublime voûte; il lui suffit d'avoir erré dans les mois d'hiver sous les futaies mornes des montagnes. Il y a un monde ici, un abrégé du grand monde tel que le christianisme le conçoit : ramper, tâtonner des deux mains contre des parois humides dans cette vie ténébreuse, parmi les vacillemens de clartés incertaines, parmi les bourdonnemens et les chuchotemens aigres de la fourmilière humaine, et, pour consolation, apercevoir çà et là dans les sommets des figures rayonnantes, le manteau d'azur, les yeux divins d'une Vierge et d'un petit enfant, le bon Christ tendant ses mains bienfaisantes, pendant qu'un concert de hautes notes argentines et d'acclamations triomphantes emporte l'âme dans ses enroulemens et dans ses accords.

15 mars, le Gesu.

Ce sont ces souvenirs et d'autres pareils qui me gâtent ou plutôt qui m'expliquent les églises de Rome. Elles sont presque toutes du XVIIe siècle ou de la fin du XVIe, en tout cas modernisées, et portent la marque de la restauration catholique qui suivit le concile de Trente. A partir de cette époque, le sentiment religieux se transforme; l'ascendant est aux jésuites. Ils ont un goût, comme ils ont

une théologie et une politique; toujours une conception nouvelle des choses divines et humaines produit une façon nouvelle d'entendre la beauté : l'homme parle dans ses décorations, dans ses chapiteaux, dans ses coupoles, parfois plus clairement et toujours plus sincèrement que dans ses actions et ses écrits.

Pour voir ce goût dans tout son éclat, il faut aller près de la place de Venise, au *Gesu*, monument central de la société, bâti par Vignoles et Jacques de La Porte dans le dernier quart du XVIe siècle. La grande renaissance païenne s'y continue, mais s'y altère. Les voûtes à plein-cintre, la coupole, les pilastres, les frontons, toutes les grandes parties de l'architecture sont, comme la renaissance elle-même, renouvelées de l'antique; mais le reste est une décoration, et tourne au luxe et au colifichet. Avec la solidité de son assiette et les rondeurs de ses formes, avec la pompeuse majesté de ses pilastres chargés de chapiteaux d'or, avec ses dômes peints où tournoient de grandes figures drapées et demi-nues, avec ses peintures encadrées dans des bordures d'or ouvragé, avec ses anges en relief qui s'élancent du rebord des consoles, cette église ressemble à une magnifique salle de banquet, à quelque hôtel de ville royal qui se pare de toute son argenterie, de tous ses cristaux, de son linge damassé, de ses rideaux garnis de dentelle, pour recevoir un monarque et faire honneur à la cité. La cathédrale du moyen âge suggérait des rêveries grandioses et tristes, le sentiment de la misère humaine, la divination vague d'un royaume idéal où le cœur passionné trouvera la consolation et le ravissement. Le temple de la restauration catholique inspire des sentimens de soumission, d'admiration, ou du moins de déférence, pour cette personne si puissante, si anciennement établie, surtout si accréditée et si bien meublée, qu'on appelle l'église.

De toute cette décoration imposante et éblouissante, une idée jaillit pareille à une proclamation : « L'ancienne Rome avait réuni l'univers dans un empire unique; je la renouvelle et je lui succède. Ce qu'elle avait fait pour les corps, je le ferai pour les esprits. Par mes missions, mes séminaires, ma hiérarchie, j'établirai universellement, éternellement et magnifiquement l'église. Cette église n'est pas, comme le veulent vos protestans, l'assemblée des âmes alarmées et indépendantes, chacune active et raisonneuse devant sa Bible et sa conscience, ni, comme le voulaient les premiers chrétiens, l'assemblée des âmes tendres et tristes mystiquement unies par la communauté de l'extase et l'attente du royaume de Dieu : elle est un corps de puissances ordonnées, une institution sainte, subsistante par elle-même et souveraine des esprits. Elle ne réside pas en eux, elle ne dépend pas d'eux, elle a sa source en soi. Elle

est une sorte de Dieu intermédiaire substitué à l'autre et muni de tous ses droits. »

Une pareille ambition a sa grandeur et provoque des sentimens puissans. Sans doute elle n'a rien de commun avec la vie spirituelle intérieure, avec le dialogue continu de la conscience chrétienne occupée à s'examiner devant le Dieu juste : elle est tout humaine, et ressemble au zèle qu'un moine avait pour son ordre, un sujet français du XVIIe siècle pour la monarchie; mais par elle l'homme se sent compris dans un grand établissement durable qu'il préfère à lui-même, dans lequel il s'oublie, pour lequel il travaille et se dévoue. C'était la passion d'un Romain pour sa Rome; en effet, la Rome nouvelle est à la Rome antique ce qu'une de ces églises à coupole est au Panthéon d'Agrippa, je veux dire une copie altérée, surchargée, la même au fond pourtant, sauf cette différence, que le gouvernement de la seconde Rome, étant spirituel, non temporel, va de l'âme au corps, non du corps à l'âme. Dans l'une comme dans l'autre, il s'agit de régler la vie humaine tout entière d'après un plan préconçu, au-dessous d'une autorité absolue, hors de laquelle tout semble désordre et barbarie. Là où l'un employait la force, l'autre emploie l'habileté, les ménagemens, la patience, les calculs de la diplomatie et de la politique; mais le fond du cœur n'a pas changé, et, pour les habitudes de l'âme, rien n'est plus semblable à un sénateur romain qu'un prélat catholique.

C'est à ce point de vue qu'il faut se mettre pour comprendre les édifices ecclésiastiques de ce pays. Ils glorifient non le christianisme, mais l'église. Ce nouveau catholicisme s'appuie sur des supports nombreux et tous solides :

Sur l'habitude. — L'homme a l'intelligence moutonnière; sur cent, il n'y en a pas trois qui aient le loisir ou l'esprit de se faire par eux-mêmes une opinion en matière religieuse. La voie est toute faite : quatre-vingt-dix-sept la suivent; des trois qui restent, il y en a deux et demi qui, ayant tâtonné infructueusement, rentrent fatigués dans le sentier frayé.

Sur le bel ordre régulier et l'extérieur imposant de l'institution. — Depuis le concile de Trente, la discipline ecclésiastique s'est resserrée; sous le contre-coup de la réforme, on a pourvu à l'instruction et à la décence du clergé.

Sur la pompe et le prestige du culte et des édifices, sur les grandes œuvres opérées, missions, conversions, sur l'antiquité de l'institution, et tout ce que M. de Chateaubriand a développé dans son beau style.

Sur l'imagination superstitieuse, plus ou moins grande selon les climats, très forte dans les pays du midi, terrible au moment de la

mort. — Un homme à sang chaud, à conceptions colorées et passionnées, est pris par les yeux. J'en ai vu qui se croyaient raisonneurs et voltairiens : un enterrement, la vue d'une madone dans sa châsse étincelante, parmi les flamboiemens des cierges et les nuages de parfums, les met hors d'eux, les jette par terre à genoux. Dans ces sortes de têtes, l'idée ne peut pas résister à l'image.

Sur l'utilité répressive. — Les gouvernemens, les gens établis, propriétaires et conservateurs, y trouvent une police de surcroît, celle des choses morales.

Sur la portion de vertu qui s'y développe. — Certaines âmes y naissent nobles, ou, par délicatesse naturelle, retrouvent la poésie de la tradition mystique; telle Eugénie de Guérin.

Ce ne sont là que les lignes générales; il y a d'autres traits plus particuliers ajoutés par les jésuites, et qui sont le propre de l'ordre : on fait vingt pas dans cette église, et tout de suite on les aperçoit. Entre ces mains ingénieuses et délicates, la religion s'est faite mondaine; elle veut plaire, elle pare son temple comme un salon, même elle le pare trop; on dirait qu'elle fait montre de sa richesse : elle tâche d'amuser les yeux, de les éblouir, de piquer l'attention blasée, de paraître galante et pimpante. Les petites rotondes sur les deux côtés de la grande nef sont de charmans cabinets de marbre, frais et demi-obscurs comme des boudoirs ou des bains de belles dames. Les colonnes de marbre précieux dressent de toutes parts leurs fûts polis, où serpentent des teintes orangées, roses et verdâtres. Une tapisserie de marbres revêt les murs de ses bigarrures luisantes; aux corniches, de jolis anges de marbre blanc s'élancent, déployant leurs jambes élégantes. Les dorures multipliées courent parmi les chapiteaux, scintillent autour des peintures, s'épanouissent en gloires au-dessus des autels, rampent le long des balustrades en filets lumineux, s'entassent dans les sanctuaires en bouquets ouvragés, en prodigues efflorescences, avec un air de fête qui fait penser à une galerie princière prête pour un bal. Dans ces fauves reflets de l'or, parmi ces incrustations de marbres colorés, à travers l'air encore chargé de vagues parfums d'encens, on voit se remuer de grands groupes de marbre blanc qui proclament le nouvel esprit, celui d'orthodoxie et d'obéissance : *la Religion qui terrasse l'Hérésie, l'Église qui accable les faux Docteurs.* Sur la gauche s'élève le trône du patron du lieu, le grand autel de saint Ignace, derrière une balustrade de bronze toute peuplée d'aimables petits anges dorés qui jouent, tout encadrée de boules d'agate, tellement ornée et enjolivée que rien ne l'égale, sauf l'échafaudage de figures, de flambeaux, de feuillages, de dorures qui montent au-dessus, entassés et emmêlés comme une garniture de cheminée

royale ou comme un reposoir. Là, dans la main du Père éternel, est le célèbre globe, le plus grand morceau de lapis-lazuli que l'on connaisse; là est la statue d'argent de saint Ignace, haute de neuf pieds. Un prêtre qui balaie le pourtour soulève les tapis pour me montrer les incrustations de marbre; il passe sa main avec complaisance sur le luisant des agates; il me parle avec regret des flambeaux d'or qui ont été enlevés pendant les guerres de la révolution; il est heureux de servir un si bel autel, et le préfère à celui du chœur, qu'il juge trop simple. Il m'engage à revenir demain, pour voir de mes yeux la statue d'argent, haute de neuf pieds; aujourd'hui elle est dans ses enveloppes : « Toute d'argent, monsieur, et haute de neuf pieds; il n'y a rien de pareil au monde! » Le paysan, l'ouvrier du XVIIe siècle, se découvraient avec crainte dans la maison d'un personnage si riche. Le gentilhomme, l'élégant s'y trouvait dans son monde, parmi des meubles aussi pomponnés et aussi fastueux que les siens. En outre il y rencontrait des femmes parées et écoutait de la bonne musique.

Tout cela fait partie d'un système. Dès qu'on parcourt les pays du midi, on s'en trouve pénétré. Je l'ai déjà vu en Belgique, dans le bon pays tranquille et docile regagné par le duc de Parme, dans l'église des jésuites d'Anvers, dans la décoration intérieure de presque toutes les vieilles cathédrales, dans cette célèbre chaire de Sainte-Gudule, véritable jardin, où l'on a mis des treillages, des feuillages, un paon, un aigle, toute sorte de bêtes, toute la ménagerie du paradis, Adam et Ève vêtus décemment, l'ange, qui veut être en colère, et qui a l'air riant. Toute chose jésuitique porte ainsi un air riant et de commande, réveille des idées de commodité et d'agrément : par exemple, au-dessus de la tête du prédicateur, un ciel de lit en nuages pareil à une alcôve; plus haut encore, la Madone, une jeune demoiselle svelte et gracieuse, prête pour le bal, aux jolis bras minces. Le commentaire de ces décorations est l'*Imago primi sæculi*, superbe livre illustré qui est comme le manifeste du goût jésuitique. On y voit le jésuite en nourrice berçant le divin poupon, ou bien encore le jésuite pêcheur prenant les âmes au filet; plus bas, des vers latins et des vers français en style de collége. Ce ne sont que gentillesses mignardes, jeux de mots précieux, agrémens de bel esprit, doucereuses fadeurs, bref tous les bonbons de la confiserie dévote.

S'ils ont fabriqué des bonbons, c'est avec génie; la preuve est qu'ils ont reconquis de cette façon la moitié de l'Europe, et s'ils y sont parvenus, c'est qu'ils ont trouvé une des idées capitales de leur temps. A ce moment, le catholicisme devait pour subsister faire une volte-face; c'est par eux qu'il l'a faite. Après la glorieuse

et universelle renaissance, au milieu de ces industries, de ces arts, de ces sciences nouvelles qui abritaient, embellissaient, élargissaient la vie humaine, la religion ascétique du moyen âge ne pouvait plus durer. On ne pouvait plus regarder le monde comme un cachot, ni l'homme comme un ver de terre, ni la nature comme un voile fragile et temporaire, misérablement interposé entre Dieu et l'âme, pour laisser entrevoir çà et là par ses déchirures le monde surnaturel, seul solide et subsistant. On avait pris confiance en la force et en la raison humaine; on commençait à sentir la stabilité des lois naturelles; on jouissait de la demi-protection établie par les monarchies régulières; on goûtait avidement le bien-être que toutes les sources versaient à flots. La santé et la vigueur étaient revenues, et les muscles bien nourris, le cerveau équilibré, la chaude et rouge ondée de la vie abondamment épandue dans les veines, répugnaient à la fièvre mystique, aux douloureuses visions, aux angoisses et aux élancemens extatiques que la maigreur du jeûne et le trouble des nerfs surexcités avaient produits. Il fallait que la religion s'accommodât à la nouvelle condition des hommes; elle était forcée de se tempérer, de retirer ou d'alléger la malédiction qu'elle avait jetée sur la terre, d'autoriser ou de tolérer les instincts naturels, d'accepter ouvertement ou par un détour l'épanouissement de la vie temporelle, de ne plus condamner la recherche et le goût du bien-être. Elle se conforma au temps, et au nord comme au midi, chez les peuples germaniques comme chez les peuples latins, on vit insensiblement le christianisme se rapprocher du monde. Le protestant honora l'examen libre, le travail utile, le mariage grave, la vie de famille, l'acquisition honnête de la richesse, la jouissance modérée des contentemens domestiques et des aisances corporelles. « Notre affaire, disait Addison, est d'arriver ici-bas à la vie commode, et là-haut à la vie heureuse. » Le jésuite atténua la redoutable doctrine de la grâce, tourna les prescriptions rigides des conciles et des pères, inventa la direction indulgente, la morale relâchée, la casuistique accommodante, la dévotion facile, et par le plus adroit maniement des distinctions, des restrictions, des interprétations, des probabilités et de toutes les broussailles théologiques, parvint, de ses mains souples, à rendre à l'homme la liberté du plaisir. « Amusez-vous, soyez jeunes; seulement venez de temps en temps me conter vos affaires. Croyez en outre que je vous rendrai bien des petits services. »

Mais pour relâcher un frein il fallait en resserrer un autre. Contre les déréglemens des instincts à demi déchaînés, le protestant avait trouvé une digue dans l'éveil de la conscience, dans l'appel à la raison, dans le développement de l'action ordonnée et laborieuse. Le

jésuite en chercha une dans la direction méthodique et mécanique de l'imagination. C'est là son coup de génie: il a découvert dans la nature humaine une couche inconnue et profonde qui sert de support à toutes les autres, et qui, une fois inclinée, communique son inclinaison au reste, en sorte que dorénavant tout roule sur la pente ainsi pratiquée. Notre fond intime n'est pas la raison ni le raisonnement, mais les images. Les figures simples des choses, une fois transportées dans notre cerveau, s'y ordonnent, s'y répètent, s'y enfoncent avec des affinités et des adhérences involontaires; quand ensuite nous agissons, c'est dans le sens et par l'impulsion des forces ainsi produites, et notre volonté sort tout entière, comme une végétation visible, des semences invisibles que la fermentation intérieure a fait germer sans notre concours. Quiconque est maître de la cave obscure où l'opération s'accomplit est maître de l'homme; il n'a qu'à semer les graines, à gouverner la pousse souterraine: la plante adulte sera ce qu'il lui plaira. Il faut lire leurs *Exercitia spiritualia* pour savoir comment, sans poésie, sans philosophie, sans aucun emploi des forces nobles de la religion, on peut s'emparer de l'homme. Ils ont une recette pour rendre les gens dévots et l'appliquent dans leurs retraites; l'effet est certain.

« Le premier point, disent ces savans psychologues (1), est de construire le lieu en imagination, c'est-à-dire de se figurer qu'on voit les synagogues, les fermes, les villes que le Christ parcourait dans ses prédications... Il faut se représenter, par une sorte de vision de l'imagination, un endroit corporel, par exemple un temple ou une montagne sur laquelle nous trouvons Jésus-Christ ou la vierge Marie et les autres choses qui ont rapport à la méditation... Le second point est d'entendre par l'ouïe intérieure ce que disent tous les personnages, par exemple les personnes divines conversant ensemble dans le ciel sur le rachat du genre humain, ou bien la Vierge et l'ange dans une petite chambre traitant ensemble du mystère de l'incarnation... Si notre méditation a pour fond une chose incorporelle, comme par exemple la considération des péchés, on pourra construire le lieu en telle sorte que par l'imagination nous voyions notre âme enchaînée comme dans une prison dans ce corps corruptible, et l'homme lui-même exilé dans cette vallée de larmes parmi les bêtes brutes. » De même, pour bien sentir la condition du chrétien, il est à propos de se figurer deux armées, le Christ avec les saints et les anges dans un vaste champ près de Jérusalem, et Lucifer, « chef des impies, dans un autre champ près de Babylone, assis sur un siége plein de feu et de fumée, horrible d'aspect

(1) Édition 1644, p. 62, 96, 120, 106, 80, 104.

et le visage terrible. Ensuite il faudra se mettre devant les yeux ce même Lucifer convoquant les démons innombrables et les envoyant pour nuire dans tout l'univers, sans qu'aucune cité, aucun lieu, aucune classe de personnes soit exempte de leurs attaques. » Tous les tours de la roue sont comptés. S'il s'agit de l'enfer, « le premier point est de contempler par l'imagination les vastes incendies des enfers et les âmes enfermées dans certains feux corporels, comme en des cachots. Le second est d'entendre par l'imagination les plaintes, les sanglots, les hurlemens et les blasphèmes qui éclatent là contre le Christ et ses saints. Le troisième est de respirer par l'imagination la fumée, le soufre et la puanteur d'une sorte de sentine ou de boue et de pourriture. Le quatrième est de goûter aussi en imagination les choses les plus amères, comme les larmes, l'aigreur, le ver de la conscience. Le cinquième est de toucher en quelque sorte ces feux dont le contact consume les âmes. » Chaque dent de l'engrenage mord à son tour : d'abord les images de la vue, puis celles de l'ouïe, puis celles de l'odorat, du goût, du toucher; la répétition et la persistance du choc approfondissent l'empreinte. On travaillera ainsi cinq heures par jour. Dans les intervalles de repos, on ne se laissera pas distraire. On ne verra personne du dehors. On évitera de parler aux religieux de la maison. On se gardera de lire ou d'écrire quelque chose qui n'ait pas rapport à la méditation du jour. On y reviendra la nuit. Expérience faite, le traitement produit son effet en quatre semaines. A mon sens, c'est beaucoup; je connais bon nombre de gens qui, à ce régime, au bout de quinze jours, auraient des hallucinations; il n'en faudrait pas dix à une tête chaude, à une femme, à un enfant, à une cervelle ébranlée et triste. Ainsi martelée et enfoncée, l'empreinte est indestructible. Vous pouvez laisser passer le torrent des passions et de la vie mondaine; dans vingt ans, trente ans, aux approches de la mort, au temps des grandes angoisses, on verra reparaître la marque profonde sur laquelle il aura vainement coulé.

18 mars. Santa-Maria del Popolo, les couvens, le Quirinal.

Nous sommes allés aujourd'hui à cinq ou six églises; l'architecture est souvent emphatique, affectée, même extravagante, mais jamais plate.

D'abord à Santa-Maria del Popolo, qui est du xve siècle, modernisée par le Bernin, mais encore sérieuse. — De larges arcades se déploient en files, séparant la grande nef des petites, et l'effet de toutes ces fortes courbes est grave et grand. Quantité de tombeaux portent l'impression jusqu'à l'émotion tragique; l'église en est

peuplée, vingt cardinaux y ont leur monument. Leurs statues dorment sur la pierre; d'autres effigies rêvent à demi couchées, ou prient; souvent il n'y a qu'un buste, parfois une seule tête de mort au-dessus d'une inscription et d'un mémorial; plusieurs sépulcres sont dans le pavé, et les pieds des fidèles ont usé le relief des figures. Partout la mort présente et palpable; sous la dalle funéraire, on sent qu'il y a des ossemens, les misérables débris d'un homme, et ces froides formes de marbre immobile qui reposent éternellement dans le coin d'une chapelle, levant leur doigt maigre, sont tout ce qui subsiste d'une chaude vie frémissante, qui s'est brûlée avec des flamboiemens et des éclairs aux yeux du monde, pour ne laisser d'elle-même qu'un petit tas de cendre. Nos églises de France n'ont pas cette pompe mortuaire. Dans ce cimetière de marbre, parmi ces magnificences et ces menaces, devant ces chapelles aussi brillantes que l'agate et parées d'os en sautoir, devant ces statues de saints imposans et ces crânes de cuivre qui luisent incrustés dans la pierre, on est ébloui et on a peur. C'est avec des décorations riches et des dénoûmens meurtriers que nos théâtres populaires prennent le peuple.

Le procédé est bien plus visible encore chez les capucins de la place Barberini. Nous avons rencontré en arrivant un enterrement qui passait; par derrière marchait une procession de moines blancs, des cierges à la main, et leurs yeux noirs luisaient, seuls vivans, à travers leurs cagoules. Une seconde file suivait, celle des capucins, quelques-uns à barbe grise, la tête toute blanche, roulant dans leurs mains les grains de leur chapelet et chantant je ne sais quelle psalmodie lugubre. Nous en voyons de pareils à l'Opéra, où ils font rire. Ici le sérieux de la mort vous prend à la gorge.

Nous sommes entrés dans leur couvent, qui est médiocre. La longue arcade intérieure est tapissée de mauvais portraits de moines avec des inscriptions en vers sur la mort, toutes édifiantes, c'est-à-dire terrifiantes. Ces pauvres gens, presque tous d'âge mûr, inutiles, sans parens, sans amis, ayant employé leur vie à s'éteindre, font peine à voir. Sur les murs sont des imprimés indiquant les prières et stations de la semaine sainte qui procurent l'indulgence plénière, puis les pratiques d'efficacité moindre par lesquelles on gagne dix années d'indulgences applicables à autrui et partant transmissibles. A quoi un moine ordinaire peut-il songer ici, sinon à s'approvisionner de pardons? C'est un gros capital à gagner; s'il a des amis, un neveu, un filleul, un vieux père mort, il leur fera cadeau de son surplus. Tout son souci doit être de bien employer son temps, de choisir les chapelles les plus fructueuses, de faire le plus de génuflexions et de récitations qu'il pourra. S'il est bon

ménager et assidu, il rachètera cinq ou six âmes outre la sienne. Le grand saint Liguori, le théologien le plus accrédité du dernier siècle, avait ce principe : un chrétien zélé est à peu près certain d'éviter l'enfer; mais comme nul n'est exempt de péché, il est à peu près certain de ne pas éviter le purgatoire : donc, s'il est sensé, il ajoutera tous les jours à son capital d'indulgences. Mettons qu'il gagne cent jours seulement aujourd'hui, — et il le peut par une seule prière, — il sortira du purgatoire trois mois et dix jours plus tôt.

Faute de débouchés et par pauvreté, les paysans doivent fournir des recrues, et, une fois moines, thésauriser en matière d'indulgences comme un campagnard en matière d'écus; l'occupation est appropriée à leur condition, à leur éducation et à leur intelligence. En outre ils sortent, et pour cinq sous accompagnent les enterremens. Comme l'ordre a gardé quelque chose de son ancien esprit populaire, ils vont visiter les bonnes femmes, indiquent des remèdes, enseignent des oraisons, vendent des amulettes. — Environ quatre mille moines à Rome (1) !

Nous avons parcouru l'église, et nous avons vu plusieurs tableaux du Guide, un charmant *Saint Michel*, les jambes nues, chaussé de bottines, aimable et brillant page militaire, avec une tête d'*amoroso;* tout à côté, et pour contraste, un *Saint François* du Dominiquin, hâve et consumé. Dans un autre bâtiment est la cellule d'un moine célèbre; on y a mis un autel, et le pape y vient dire la messe. Toutes ces traces du moyen âge ascétique, cette dévotion d'enfant ou de barbare, cette façon d'exalter et de rabougrir l'homme, me désolent. Le frère qui nous conduit est à peu près fou, c'est un idiot triste; il pousse de grands soupirs, et répète toujours les mêmes mots, d'une voix détraquée, avec des yeux hagards. *Intende poco,* dit le frère qui le remplace.

Celui-ci nous mène dans la chapelle souterraine, horrible et étonnant amas de momies. Cinq ans suffisent à la terre du cimetière pour dessécher un corps; au bout de ce temps, il est tout préparé, et on l'étale. Quatre chambres sont remplies de ces squelettes, et on les y a groupés en manière de décoration. Les fémurs, les omoplates, les humérus, les bassins font des bouquets, des guirlandes, une élégante tapisserie. Un goût curieux et raffiné a disposé tout cet ameublement; parfois un crâne au bout d'une chaîne de vertèbres descend du plafond, formant une lampe suspendue; deux bras, avec leurs articulations et leurs mains noueuses étendues, se correspondent en guise de pendans de cheminée. Les os creux de

(1) *Stato Delle Anime dell' alma città di Roma,* 1863; — en tout 6,494 ecclésiastiques.

la hanche s'entassent les uns au-dessus des autres comme des files d'aiguières sur un buffet de parade. Sur tout le mur et toute la voûte, on voit courir les fémurs et les radius en dessins contournés, en jolies et capricieuses arabesques; çà et là, dans un coin, un buisson de cages thoraciques hérisse ses étages blanchâtres de clavicules et de côtes. Le sol est une rangée de fosses, les unes pleines, les autres qui attendent. Les morts récens sont dans leur froc; le moine nous en montre un, son ami, mort en 1858 : il était fort grand, mais le cimetière l'a atténué, réduit à l'extrême, et sa peau jaune colle sur ses bras raidis, sur son visage, dont la chair semble avoir fondu. Le moine ajoute que deux frères sont fort malades, que l'un d'eux probablement mourra cette nuit, et nous montre la fosse déjà faite. Ce pauvre homme, avec sa barbe grise et ses vieux yeux noyés, a l'air tout guilleret en donnant cette explication, il rit; impossible de rendre l'effet de cette gaîté en pareil lieu et en pareil sujet. Songez que chaque moine vient prier tous les jours dans cette chapelle, et sentez par quelles prises corporelles la machine ainsi maniée doit enserrer et ployer l'homme!

Nous avions besoin de changer d'air, et nous sommes allés tout près de là, à Santa-Maria degli Angeli. C'était la bibliothèque des Thermes de Dioclétien; les Romains y venaient, après le bain, causer, passer les heures chaudes de la journée. Michel-Ange en a fait une église, et sous Benoît XIV Vanvitelli a remanié tout l'édifice. Pour une salle de lecture ou de promenade, on ne peut imaginer rien de mieux entendu, de mieux aéré et de plus grave; on était bien là pour penser, et les magnifiques et gigantesques colonnes qui subsistent encore sont dignes de porter la noble courbe, l'ample rondeur de l'énorme voûte. Toujours la même impression revient à Rome, celle d'un christianisme mal plaqué sur le vieux paganisme.

Un honnête chartreux tout gris, Alsacien et bonhomme, nous a conduits jusqu'à la fresque du Dominiquin qui est dans le chœur. Cette vaste fresque, qui représente le martyre de saint Sébastien, est d'une extrême beauté, mais vise à l'effet. L'intention visible est de rassembler une quantité d'attitudes; on y voit un homme à cheval, plusieurs bourreaux penchés en arrière ou en avant, un autre à genoux qui choisit des flèches, une femme toute portée sur une jambe, comme si elle allait courir, une autre à genoux presque sous les pieds du cheval; tous ces personnages vont se heurter. Au-dessus, les anges, qui apportent une couronne, planent et semblent nager, comme s'ils avaient plaisir à déployer leurs membres. Les chairs sont vivantes, il y a des portions de corps qui rappellent la manière des Vénitiens, en outre plusieurs femmes de la physio-

nomie la plus expressive, partout une sorte d'éclat et de joie répandue dans l'agitation, l'entassement des corps renversés, des draperies qui ondoient, des belles chairs lumineuses. L'effet total est celui d'un grand et riche air de bravoure soigné et réussi. Cette peinture si mondaine est l'accompagnement de la restauration jésuitique.

Le cloître des Chartreux, qui est derrière, a été dessiné par Michel-Ange. Je crois qu'il y a peu de choses au monde aussi grandes et aussi simples; la simplicité surtout, si rare dans les édifices de Rome, produit une impression unique et qu'on n'oublie pas. Une cour énorme, carrée, solitaire, se découvre tout d'un coup, encadrée de colonnes blanches qui portent de petites arcades. Au-dessus luit gaîment le rouge pâle des tuiles. Rien de plus; de chaque côté, pendant cent trente pas, on voit s'arrondir et s'abaisser la courbe élégante des arcs au-dessus des fûts légers, qui ne se lassent pas de répéter leur svelte colonnade. Au centre jaillit et ondoie une fontaine entre quatre cyprès de douze pieds de tour; ils bruissent éternellement d'un murmure sonore et charmant, qui fait venir aux lèvres le vers de Théocrite : « les cyprès qui babillent se content ton hyménée. » Leur bruissement est un vrai chant, et au-dessus d'eux, aussi doucement qu'eux, l'eau chante dans sa vasque de pierre. On ne se lasse pas de regarder ces énormes troncs grisâtres, dont la séve surabondante a de siècle en siècle crevassé l'écorce, qui tout de suite montent en un faisceau de branches, mais qui, redressant et serrant leurs rameaux, les gardent tous collés contre leur corps. La pyramide noirâtre, d'une forte et saine couleur, remue incessamment et monte haut dans la lumière, en découpant le clair azur du ciel. La cour, plantée de laitues, d'artichauts, de fraisiers, rit dans ses verdures nouvelles, et de loin en loin, sous les arcades, on voit passer des chartreux silencieusement dans leurs robes blanches.

Notre brave moine, pour compléter notre plaisir, a voulu absolument nous montrer le trésor du couvent, j'entends la chapelle aux reliques. C'est une sorte de crypte où l'on allume de petites torches de cire, dont on porte le bout enflammé jusque sur les vitrines. Au premier coup d'œil, on se croit dans un muséum : toutes les pièces sont étiquetées, et il y en a de toutes les parties du corps. Quelques squelettes sont complets, et l'on voit des cartilages, des portions de peau sous les bandelettes. Dans une vitrine, au-dessous de l'autel, est une momie, saint Liber; en face est un enfant trouvé avec son père et sa mère dans les catacombes. Rien ne se perd à Rome; voilà, toute vivante encore, la dévotion du plus noir moyen âge, celle qui régnait au XIe siècle, lorsque le roi Kanut, venant en Italie, achetait pour 100 talens d'or un bras de saint

Augustin. Elle avait commencé avec l'invasion des barbares, elle a duré jusqu'à Luther. A partir de ce moment, avec Pie V, Paul IV, Sixte-Quint, une autre religion épurée et savante s'est établie, celle qui, par les séminaires, la discipline, la restauration des canons, a formé le prêtre tel que nous le connaissons, tel que le catholicisme noble et lettré de la France au XVIIe siècle nous l'a montré, c'est-à-dire régulier dans sa conduite, d'extérieur correct et décent, surveillé, se surveillant lui-même, sorte de préfet ou de sous-préfet moral, fonctionnaire d'une grande administration intellectuelle, qui aide les gouvernemens laïques et maintient l'ordre dans les esprits. La différence est énorme entre les papes guerriers, épicuriens, païens du commencement du XVIe siècle, et les papes dévots, pieux, ecclésiastiques de la fin du même siècle, entre Léon X, bon vivant, grand chasseur, amateur de farces crues, entouré de bouffons, passionné pour les fables antiques, et Sixte-Quint, ancien moine franciscain, qui démolit le Septizonium de Septime-Sévère, qui transporte l'obélisque devant Saint-Pierre pour le faire chrétien (1) et veut purger Rome de toutes les traces de l'ancien paganisme.

Nous sommes revenus par Santa-Maria della Vittoria pour voir la sainte Thérèse du Bernin. Elle est adorable : couchée, évanouie d'amour, les mains, les pieds nus pendans, les yeux demi-clos, elle s'est laissée tomber de bonheur et d'extase. Son visage est maigri, mais combien noble! C'est la vraie grande dame qui a séché « dans les feux, dans les larmes, » en attendant celui qu'elle aime. Jusqu'aux draperies tortillées, jusqu'à l'allanguissement des mains défaillantes, jusqu'au soupir qui meurt sur ses lèvres entr'ouvertes, il n'y a rien en elle ni autour d'elle qui n'exprime l'angoisse voluptueuse et le divin élancement de son transport. On ne peut pas rendre avec des mots une attitude si enivrée et si touchante. Renversée sur le dos, elle pâme, tout son être se dissout; le moment poignant arrive, elle gémit; c'est son dernier gémissement, la sensation est trop forte. L'ange cependant, un jeune page de quatorze ans, en légère tunique, la poitrine découverte jusqu'au-dessous du sein, arrive gracieux, aimable; c'est le plus joli page de grand seigneur qui vient faire le bonheur d'une vassale trop tendre. Un sourire demi-complaisant, demi-malin, creuse des fossettes dans ses fraîches joues luisantes; sa flèche d'or à la main indique le tressaillement délicieux et terrible dont il va secouer tous les nerfs de ce corps charmant, ardent, qui s'étale devant sa main. On n'a jamais fait de roman si séduisant et si tendre. Ce Bernin, qui me sem-

(1) Voyez l'inscription dans laquelle il se glorifie de cette victoire sur les faux dieux.

blait si ridicule à Saint-Pierre, a trouvé ici la sculpture moderne toute fondée sur l'expression, et pour achever il a disposé le jour de manière à verser sur ce délicat visage pâle une illumination qui semble celle de la flamme intérieure, en sorte qu'à travers le marbre transfiguré qui palpite on voit luire comme une lampe l'âme inondée de félicité et de ravissement.

Le commentaire d'un pareil groupe est dans les traités mystiques contemporains, dans ce célèbre *Guide* de Molinos, réimprimé vingt fois en douze ans, et qui de palais en palais, dans cette Rome inoccupée, conduisait les âmes par les sentiers embrouillés d'une spiritualité nouvelle jusqu'à l'amour sans amant, et de là plus loin (1). Tandis que l'Espagne exaltée se consumait dans son catholicisme comme un cierge dans sa flamme, et par ses peintres, par ses poètes, prolongeait l'enthousiasme fiévreux dont saint Ignace et sainte Thérèse avaient brûlé, la sensuelle Italie, ôtant les épines de la dévotion, la respirait comme une rose épanouie, et dans les belles saintes de son Guide, dans les séduisantes Madeleines de son Guerchin, dans les gracieuses rondeurs et les chairs riantes de ses derniers maîtres, accommodait la religion aux douceurs voluptueuses de ses mœurs et de ses sonnets. « Il y a six degrés dans la contemplation, disait Molinos : ce sont le feu, l'onction, l'élévation, l'illumination, le goût et le repos... L'onction est une liqueur suave et spirituelle, qui, se répandant dans toute l'âme, l'instruit et la fortifie... Le goût est un goût savoureux de la divine présence... Le repos est une suave et merveilleuse tranquillité, où l'abondance de la félicité et de la paix est si grande qu'il semble à l'âme qu'elle est dans un sommeil suave, comme si elle s'abandonnait et se reposait sur la divine poitrine amoureuse... Il y a beaucoup d'autres degrés de la contemplation, comme l'extase, les transports, la liquéfaction, la pamoison, le triomphe, le baiser, les embrassemens, l'exultation, l'union, la transformation, les fiançailles, le mariage (2). » Il professait tout cela et arrivait à la pratique. Dans ce monde affaissé et gâté, où l'esprit, vide de grands intérêts, n'était rempli que d'intrigues et de parades, la partie passionnée et imaginative de l'âme ne trouvait d'autre débouché que la conversation sentimentale et galante. De l'amour terrestre, quand venait le remords, on passait à l'amour céleste, et au bout d'un temps, sous une pareille doctrine, on éprouvait que de l'amant au directeur rien n'était changé.

J'ai lu dernièrement l'*Adone* de Marini, et c'est dans ce poème,

(1) Voyez les articles 41 et 42 de son interrogatoire. « En ces cas et autres, qui sans cela seraient coupables, il n'y a pas péché, parce qu'il n'y a pas consentement. »

(2) *Guida Spirituale*, 1675, liv. II, p. 183.

le plus populaire du siècle, qu'on peut voir plus clairement qu'ailleurs la grande transformation des sentimens, des mœurs et des arts. Elle apparaît déjà dans l'Armide et dans la pastorale du Tasse. Quel contraste, si l'on regarde la tragique Léda de Michel-Ange! Comme tout s'est tourné vers la grâce et vers la mollesse! comme on est descendu vite jusqu'à la fadeur et à la mignardise! comme on voit arriver les mœurs des sigisbés! Ce poème de vingt chants semble fait pour être soupiré par un bel adolescent aux pieds d'une dame oisive, sous les colonnades d'une villa de marbre, aux tièdes soirées d'été, parmi les bruissemens des jets d'eau qui murmurent, sous les parfums des fleurs allanguies par la chaleur du jour. Ils parlent d'amour, et pendant dix mille vers ils ne parlent pas d'autre chose. Le magnifique étalage des fêtes galantes et des jardins allégoriques, l'engageant et inépuisable roman des aventures amoureuses s'emmêle dans leur esprit comme les senteurs trop fortes des roses innombrables amoncelées autour d'eux en bouquets et en buissons. Dans cette volupté universelle, leur cœur se noie. Que peut-il faire de mieux, et que leur reste-t-il encore à faire? L'énergie virile s'est dissoute; sous la minutieuse tyrannie qui interdit tout essor à la pensée et à l'action, l'homme s'est efféminé; il ne sait plus vouloir, et ne songe plus qu'à jouir. Aux genoux d'une femme, il oublie le reste; une robe ondoyante qui traîne suffit à ses rêves. En revanche, son âme affaissée a perdu tout accent noble et mâle; parce qu'il ne veut plus qu'aimer, il ne sait plus aimer : il est à la fois doucereux et grossier, il n'est plus capable que de descriptions licencieuses ou d'adorations fades; il n'est plus qu'un galant de cabinet et un domestique de boudoir. Avec son sentiment, sa parole s'est gâtée. Il délaie son idée et la charge d'affectations, il abonde en exagérations et en *concetti*, il s'est fait un jargon avec lequel il bavarde. Pour comble, il est hypocrite; il met en tête de ses chants les plus risqués une explication savante, afin de prouver que ses indécences sont morales et pour désarmer la censure ecclésiastique, dont il a peur. Amour profane, amour sacré, tout tombe au même niveau avec le XVIIe siècle, et, dans le Bernin comme dans Marini, la grâce maniérée et abandonnée laisse apercevoir l'abaissement de l'homme exclu de la vie virile et réduit au culte des sens.

Nous avons achevé la journée aux jardins du Quirinal, qui ont été bâtis par un pape du temps, Urbain VIII. Ils sont sur une colline, et s'étagent depuis le sommet jusqu'au bas de la pente; il nous semblait nous promener dans un paysage de Pérelle : hautes charmilles, cyprès taillés en forme de vases, plates-bandes bordées de buis qui font des dessins, colonnades et statues. Le jardin a la

régularité froide et la correction grave du siècle, celle qui avec l'établissement des monarchies bien assises et de l'administration décente se répandit sur tous les arts de l'Europe. L'église à cette époque est, comme la royauté, un pouvoir incontesté, qui représente aux yeux de ses sujets avec dignité, sérieux et convenance.

Mais ces jardins ainsi entendus conviennent mieux en Italie que chez nous. Les charmilles sont en lauriers et en buis, qui durent l'hiver, et qui l'été préservent du soleil; les chênes-liéges, qui ne perdent jamais leur verdure, font en tout temps un ombrage épais; les murailles d'arbustes vivaces arrêtent le vent. Les eaux qui jaillissent de tous côtés occupent les yeux par leur mouvement et conservent la fraîcheur des allées. Des balustrades, on aperçoit toute la ville, Saint-Pierre et le Janicule, dont la ligne sinueuse ondule dans la pourpre du soir. Pour un pape et des dignitaires ecclésiastiques qui sont âgés, graves, et se promènent en robe, ces allées régulières, cette décoration monumentale, c'est justement ce qui convient. Au printemps, il est doux de passer ici une heure, sous les rayons tièdes du soleil, devant la grande arcade de cristal que le ciel clair étend au-dessus des allées. On descend ensuite par de grands escaliers, ou sur des pentes adoucies, jusqu'au bassin central où cinquante jets d'eau partis des bords viennent rassembler leurs eaux bleuâtres. Tout à côté une rotonde pleine de mosaïques offre sous sa voûte l'ombre et la fraîcheur. Ces bruits, cette agitation de l'eau, ces statuettes, ce grand horizon en face de cette salle d'été, servent de distractions et reposent l'esprit fatigué par les affaires. Un jour on y ajoute un groupe, un autre jour on abat ou on plante un massif; le plaisir de bâtir est le seul qui reste à un prince, surtout à un prince âgé, ennuyé par les cérémonies.

20 mars, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Jean de Latran.

Mes amis me disent qu'il faut s'abandonner davantage, goûter les choses en elles-mêmes, ne plus songer à leur origine, laisser là l'histoire. Fort bien aujourd'hui, ils ont raison, mais c'est qu'il fait beau.

Ces jours-là, on va au hasard devant soi dans les rues, et on regarde là-haut l'admirable azur. Pas un nuage au ciel. Le magnifique soleil y luit en triomphe, et le dôme bleu de velours immaculé, tout rayonnant d'illuminations matinales, semble rendre à la vieille ville ses journées de fête et de faste. Les murs et les toits tranchent avec une force extraordinaire dans l'air limpide. A perte de vue, on suit l'arcade du ciel serrée entre les deux files de maisons. On avance sans y penser, et on trouve à chaque tournant des décora-

tions d'opéra toutes fraîches : — un énorme palais massif étayé sur ses bossages, — une rue en pente qui s'abaisse et se redresse jusqu'à un obélisque lointain, et qui, frappée en travers par le soleil, enveloppe ses personnages, comme ferait un tableau, dans une alternative d'ombre et de lumière; — un ancien palais démantelé, dont on a fait un magasin, où des dragons rouges dorment contre un mur grisâtre, où fleurissent des amandiers blancs à côté d'un pin-parasol debout sur un tertre vert; — une place où ruisselle une large fontaine, des églises à gauche pompeuses et parées comme d'opulentes mariées, souriantes dans la splendeur de l'azur, en face une promenade jetée en travers, et dont les arbres commencent à verdir; — à la fin une interminable rue solitaire, entre les hauts murs de quelque couvent, de quelque villa invisible; sur les crêtes, des fleurs pendantes, çà et là des armoiries lézardées par l'invasion des giroflées et des mousses, toute la rue tranchée en deux par l'ombre noire et la lumière éblouissante; — au loin dans l'air transparent une porte monumentale : c'est Porta-Pia; de là on voit la campagne grise, et à l'horizon la neige sur les arêtes des montagnes.

En revenant, nous avons suivi cette rue, qui monte et descend, bordée de palais et de vieilles haies d'épines, jusqu'à Sainte-Marie-Majeure. Sur une large éminence, la basilique, surmontée de ses deux dômes, s'élève noblement, à la fois simple et complète, et lorsqu'on est entré, le plaisir devient plus vif encore. Elle est du ve siècle, et lorsqu'on l'a refaite plus tard, on a gardé le plan général, toute l'idée antique. Une ample nef à voûte horizontale s'ouvre soutenue par deux rangées de blanches colonnes ioniennes. On est tout réjoui de ce grand effet obtenu par des moyens si simples; on se croirait presque dans un temple grec : ces colonnes ont été dérobées, dit-on, à un temple de Junon. Chacune d'elles, nue et polie, sans autre ornement que les délicates courbures de son petit chapiteau, est d'une beauté saine et charmante. On sent là tout le bon sens et tout l'agrément de la vraie construction naturelle, la file de troncs d'arbres qui portent des poutres posées à plat et qui font promenoir. Tout ce qu'on a bâti depuis est barbare, et d'abord les deux chapelles de Sixte-Quint et de Paul V, avec leurs peintures du Guide, du Joseppin, de Cigoli, avec leurs sculptures du Bernin et leur architecture de Fontana et de Flaminio. Voilà des noms célèbres, et l'on a prodigué l'argent; mais tandis qu'avec de petits moyens l'antique fait un grand effet, le moderne fait un petit effet avec de grands moyens. Quand on s'est rempli et ébloui les yeux par les pompeuses rondeurs de ces voûtes et de ces dômes, par les splendeurs de ces marbres multicolores, de ces frises et de ces piédestaux d'agate, de ces colonnes

en jaspe oriental, de ces anges pendus par le pied, de ces reliefs de bronze et d'or, on se dépêche de sortir comme d'une boutique et d'une bonbonnière. Il semble que cette grande boîte resplendissante, dorée, ouvragée du parvis à la lanterne, ait accroché et déchiré par toutes les pointes de ses colifichets la toile délicate de l'imagination songeuse, et le svelte profil de la moindre colonne vous remue plus que cet étalage de tapissiers et d'enrichis. — Pareillement la façade, chargée de balustres, de frontons courbes et aigus, de statues juchées sur les pierres, est une devanture d'hôtel de ville. Seul, le campanile du XIVe siècle est agréable à voir; en ce temps-là, c'était une des tours de la ville, le signe distinctif qui la marquait dans les vieux plans si noirs et si âpres, et la gravait à jamais dans la pensée toute corporelle encore du compagnon voyageur et du moine. — Il y a des traces de tous les âges dans les vieilles basiliques; on y voit les divers états du christianisme, d'abord engagé dans les formes païennes, puis traversant le moyen âge et la renaissance, pour s'affubler enfin et s'attifer des parades modernes. L'âge byzantin lui-même y a laissé sa marque dans ces mosaïques de la grande nef et de l'abside, dans ces christs et dans ces vierges vides de sang et de vie, spectres aux grands yeux fixes, immobiles sur les fonds d'or et les parois rouges, fantômes d'un art épuisé et d'un monde évanoui.

Voici tout près de là Saint-Jean de Latran, encore plus gâté; le plafond est demeuré horizontal, mais les colonnes antiques ont disparu pour faire place à des pilastres plaqués et à des arcades. Le Bernin y a mis douze statues colossales des apôtres, et ces grands gaillards de marbre blanc, chacun dans sa niche de marbre vert, se démènent avec des poses de matamores et de modèles. L'agitation de leurs draperies, leur geste voulu, semblent dire au public : « Regardez comme nous sommes remarquables! » C'est ici le malheureux goût du XVIIe siècle, ni païen, ni chrétien, ou plutôt l'un et l'autre, et chacun des deux gâtant l'autre. Joignez-y les dorures du plafond, les festons et les rosaces du parvis, les agréables chapelles; l'une, celle des Torlonia, toute neuve, est un charmant boudoir de marbre pour prendre le frais; elle est blanche, brodée d'or sous une jolie coupole bosselée de caissons, parée d'élégantes statues bien propres, bien sentimentales, bien fades, bien semblables à des poupées de mode. Tout à côté s'ouvre la chapelle de Clément XII, plus ample et plus somptueuse; là du moins les figures de femme ont de l'esprit, de la réflexion, de la finesse; ce sont des dames du XVIIIe siècle sachant leur monde, capables de garder leur rang, et non des bourgeoises de *keepsake*, qui veulent avoir de l'âme. Mais les deux chapelles sont des salons, l'une pour les falbalas,

l'autre pour les crinolines. En manière de contraste et de complément, on nous montre le grand autel, où sont les têtes de saint Pierre et de saint Paul. « Sur cet autel même, nous dit un jeune prêtre, saint Pierre disait la messe. » Tout à l'heure, en passant, je suis entré à Santa-Pudentiana, et j'ai vu la margelle d'un puits où la sainte recueillit le sang de plus de trois mille martyrs. A côté de Saint-Jean de Latran est une chapelle avec trois escaliers. L'un d'eux vient du palais de Pilate; on l'a recouvert de bois, et les dévots le montent sur leurs genoux : je viens de les voir, trébuchant, cahotés et grimpant; ils mettent une demi-heure à se hisser ainsi jusqu'au haut, s'accrochant des mains aux marches et aux murailles pour mieux s'imprégner de la sainteté du lieu. Il faut voir leur sérieux, leurs grands yeux fixes. Un paysan surtout, en veste et pantalon bleus déchirés, avec de gros souliers à clous, aussi inculte et lourd que ses bestiaux, cognait de ses genoux le bois retentissant, et, quand le marbre devenait visible, baisait et rebaisait la place. Au sommet est une image sur une grille entre des cierges, et l'on baise incessamment la grille. Une pancarte affichée porte une prière de vingt mots à peu près : quiconque récitera la prière gagnera une indulgence de cent jours. La pancarte invite les fidèles à apprendre la prière par cœur, afin de la réciter le plus souvent possible et d'augmenter ainsi leur provision d'indulgences. On se croirait en pays bouddhique : des dorures pour les gens du monde, des reliques pour les gens du peuple; c'est bien ainsi que depuis deux cents ans on entend le culte en Italie.

Toutes ces idées s'effacent lorsque de l'entrée on contemple la majestueuse ampleur de la grande nef, toute blanche sous l'or de sa voûte. Le soleil, qui baisse, traverse les fenêtres et s'abat sur le parvis en grandes chutes de lumière. L'abside, sillonnée de vieilles mosaïques, courbe ses rondeurs d'or et de pourpre sombre entre les blancheurs éblouissantes des rayons lancés comme des poignées de dards. On avance, et tout à coup, du péristyle, l'on voit se déployer l'admirable place. Il n'y a rien d'égal à Rome, et l'on ne peut imaginer un spectacle plus simple, plus grave et plus beau : d'abord la place en pente, énorme, déserte; au-delà, une esplanade où l'herbe pousse, puis une longue allée verte où s'allongent des files d'arbres sans feuilles; tout à l'extrémité, sur le ciel, une grande basilique, Santa-Croce, avec son campanile brun et ses toits de tuile. On n'a pas l'idée d'un tel déploiement d'espace si bien peuplé, d'une solitude si calme et si noble. Les paysages qui l'encadrent sur les deux flancs l'ennoblissent encore. Sur la gauche se hérisse un entassement rougeâtre d'arcades ruinées, de massifs démantelés, la vieille ceinture disloquée de la muraille de Bélisaire.

Sur la droite se développe la large campagne, au milieu un aqueduc éclairé, dans le lointain des montagnes rayées et bleuâtres, marbrées de grandes ombres, et çà et là tachetées de villages blancs. L'air lumineux enveloppe toutes ces grandes formes; le bleu du ciel est d'une douceur et d'un éclat divins, les nuages y nagent pacifiquement comme des cygnes, et de toutes parts, entre les briques roussies, sous les créneaux disjoints, au milieu du réseau des cultures, on voit se lever en bouquets des chênes-liéges, des cyprès, des pins, illuminés par le soleil qui penche.

Je suis resté une heure sur l'escalier du *triclinium*, sorte d'abside isolée qui borde la place. L'herbe y pousse et descelle les marches; les lézards sortent des trous et viennent se chauffer au soleil sur le marbre. Nul bruit; de temps en temps, une charrette, quelques ânes, traversent le pavé abandonné. S'il y a au monde un endroit propre à reposer les âmes fatiguées, à les assoupir insensiblement, à les caresser par l'attouchement de rêves mélancoliques et nobles, c'est celui-ci. Le printemps est venu : des lumières jeunes se posent avec un ton doux sur les assises de pierre; le soleil nouveau luit avec une grâce inexprimable, et sa bonté se répand dans l'air attiédi. Les bourgeons sortent de leur enveloppe, et ces grands édifices de pierre, relégués dans un coin oublié de Rome, semblent, comme des exilés, avoir acquis dans leur solitude une sérénité harmonieuse qui atténue leurs défauts et augmente leur dignité. Au premier coup d'œil, la façade est choquante; ses arcades coupées au milieu comme les appartemens trop hauts dont on fait deux étages, ses colonnes empilées, son balustre chargé de saints qui se remuent et s'étalent comme des acteurs pendant un *finale*, toute la décoration semble emphatique. Au bout d'une heure, les yeux sont habitués, on se laisse gagner aux impressions de bien-être et de beauté qui sortent de toutes choses; on trouve l'église riche et solide, on pense aux processions pontificales qui à des jours réglés se déploient sous ses voûtes, et on les compare à quelque arc de triomphe érigé pour recevoir dignement le césar spirituel, successeur des césars romains.

Les rues, San-Andrea della Valla, Santa-Maria del Transtevere.

Il y a trois cent quarante églises à Rome; tu n'exiges pas que je les visite toutes.

Ce qu'il y a de mieux, je crois, c'est d'entrer à l'église qu'on rencontre quand l'envie vous en prend, à Santa-Maria-sopra-Minerva, pour entendre un chant qui roule dans la solitude des nefs et voir une large ondée de lumière qui tombe des vitraux violets;

à Santa-Trinita del Monte, pour regarder la *Descente de Croix* si délabrée de Daniel de Volterre, surtout pour jeter un coup d'œil au passage sur les cours de ce couvent de nonnes, pareil à une forteresse fermée, murée, muette, au-dessus du tumulte de la place d'Espagne. On sort avec une quantité de demi-idées ou de commencemens d'idées qui s'enchevêtrent, se développent sourdement d'elles-mêmes; tout ce petit peuple intérieur travaille comme une couvée de vers à soie qui filent : la toile, incessamment agrandie, finit par se compléter sans qu'on le veuille et recevoir dans ses mailles les événemens courans, les rencontres vulgaires, un détail qui d'abord passait inaperçu, et qui maintenant prend de l'intérêt. Dès lors tous ces objets s'accordent, s'attachent et font un ensemble; il n'est rien qui ne trouve sa place, par exemple aujourd'hui, sous cette bande d'azur et de riche lumière soyeuse tendue comme un dais au-dessus des rues, cette vieille boue grise qui, de ses vénérables mouchetures, encrasse les devantures des maisons, — ces bornes écornées, ces barreaux rouillés où des générations d'araignées héritent des toiles paternelles, — ces corridors noirs dont le vent a seul agité la poussière, ces marteaux de porte dépeints qui ont fini par user le boulon de fer sur lequel ils retombent, — ces fritures qui bouillottent dans une graisse noire au pied d'une colonne lépreuse, ces âniers qui arrivent sur la place Barberini avec leurs bêtes chargées de bois, surtout ces campagnards vêtus de laine bleue et chaussés de grosses jambières de cuir, qui devant le Panthéon s'entassent silencieusement, pareils à des animaux sauvages vaguement effarouchés par la nouveauté de la ville. Ils n'ont pas l'air niais, comme nos paysans; ils ressemblent plutôt à des loups et à des blaireaux pris au piége. Beaucoup de têtes parmi eux sont régulières et fortes; elles tranchent tout de suite parmi celles des soldats français, plus mignonnes et plus gentilles. Un de ces paysans, avec ses longs cheveux noirs et son visage noble et pâle, a l'air du *Suonatore* de Raphaël; ses sandales, attachées à ses pieds par des lanières de cuir, sont les mêmes que celles des statues antiques. Il a orné d'une plume de paon son mauvais chapeau gris bossué, et se campe avec un air d'empereur contre une borne qui est un dépôt d'ordures. Dans les femmes qui lorgnent et se montrent aux fenêtres, on démêle d'abord deux types. L'un est la tête énergique au menton carré, au visage fortement appuyé sur sa base, aux yeux noirs flamboyans, au regard fixe; le nez est saillant, le front busqué, le col court et les épaules larges. L'autre est la tête de camée, mignarde, amoureuse; le contour des yeux finement dessiné, les traits spirituels, nettement marqués, tournent à l'expression affectée et doucereuse.

Les bureaux de loterie sont pleins et les numéros affichés aux vitres. Voilà la grande préoccupation de ces gens-là : ils calculent des ambes et des ternes, ils rêvent des numéros, ils tirent des indices de leur âge, du quantième du mois, ils raisonnent sur la forme des chiffres, ils ont des pressentimens, ils font des neuvaines aux saints et à la madone; la cervelle imaginative travaille, s'encombre de rêves, déborde tout d'un coup du côté de la peur et de l'espérance; les voilà à genoux, et cet accès de désir ou de crainte est leur religion.

Cette façon de sentir est ancienne. Nous venons d'entrer à San-Andrea della Valle pour voir les peintures de Lanfranc et surtout les quatre évangélistes du Dominiquin. Ils sont très beaux, mais tous païens, et ne parlent qu'à l'imagination pittoresque; saint André est un Hercule vieux. Autour des évangélistes s'étalent de superbes femmes allégoriques, l'une, poitrine et jambes nues, levant ses bras nus vers le ciel, l'autre, coiffée d'un casque, se penchant avec la plus hautaine arrogance. A côté de saint Marc, des enfans folâtres jouent sur l'énorme lion, et d'en bas, parmi les grandes draperies soulevées, on voit dans les raccourcis les cuisses nues des anges. Certainement le spectateur ne venait chercher ici que des gestes hardis, des corps puissans, capables de remuer les sympathies d'un athlète gesticulateur. Il n'était pas choqué, bien au contraire; son saint lui était représenté aussi fort et aussi fier que possible : il se le figurait ainsi. Si vous aviez pour prince un personnage d'outre-mer que vous n'eussiez jamais vu, mais qui, par quelque moyen merveilleux, pût à volonté vous tuer ou vous faire riche, c'est avec de pareils traits que vous l'imagineriez.

Je n'ai pas grand'chose à te dire de Santa-Maria del Transtevere ni des autres églises; les impressions déjà reçues s'y répètent. Une double rangée de colonnes empruntées à un temple antique, un plafond plat surchargé de bossages et de moulures d'or, une *Assomption* du Guide trop haut placée, effacée par cet entassement de dorures, une abside ronde où de vieilles figures raides se détachent sur un fond d'or, des statues de morts couchées gravement et dormant pour toujours sur leur tombe, voilà Sainte-Marie du Transtevere. Chaque église pourtant a son caractère propre ou quelque pièce frappante. — A San-Pietro-in-Montorio, c'est une *Flagellation* de Sébastien del Piombo; les attitudes sculpturales, le vigoureux corps, les muscles tendus et tordus du patient et des bourreaux rappellent que Michel-Ange fut le conseiller du peintre et souvent son maître. — A San-Clemente, c'est une église enfouie, nouvellement déterrée, où parmi des colonnes de vert antique, sous la clarté d'une torche, on voit des peintures qui passent pour les plus vieilles

de Rome, raides et piteuses figures byzantines : une vierge dont la poitrine tombe comme celle d'une bête à lait. — A San-Francesco à Ripa, c'est une décoration intérieure de dorures et de marbres la plus fastueuse et la plus exagérée qu'on puisse voir, construite au siècle dernier par les corporations de métier, savetiers, fruitiers, meuniers, chaque morceau portant le nom de la corporation qui l'a fourni. Il y a ainsi, presque dans chaque rue, un curieux fragment d'histoire. Ce qui n'est pas moins frappant, c'est le contraste de l'église et de ses alentours. Au sortir de San-Francesco à Ripa, on se bouche le nez, tant l'odeur de la morue est forte; le Tibre jaune roule entre des restes de piles, près de grands bâtimens blafards, devant des rues mornes et mortes. — En revenant de San-Pietro-in-Montorio, j'ai trouvé un quartier indescriptible, horribles rues et ruelles infectes, pentes raides bordées de bouges, corridors graisseux peuplés de cloportes humains, vieilles femmes jaunes ou plombées qui fixent sur le passant leurs yeux de sorcières, enfans en pleine sécurité qui s'accroupissent à la façon des chiens et les imitent sur ce pavé sans vergogne, chenapans drapés dans leur guenille rousse, qui fument inclinés contre le mur, cohue sale et fourmillante qui se presse aux boutiques de friture. Du haut en bas de la rue, les ruisseaux dégringolent dans les débris de cuisine, rayant de leur fange noirâtre les pavés pointus. Au bas est le pont San-Sisto; le Tibre n'a point de quais, et les taudis suintans y trempent leurs escaliers effondrés, comme autant de torchons terreux lavés dans la bourbe. Dorures et taudis, mœurs et physionomies, gouvernement et croyances, présent et passé, tout cela se tient, et au bout d'un instant on sent toutes ces dépendances.

22 mars, la société, la bourgeoisie.

Je t'ai décrit à peu près tout ce que je puis observer par moi-même, le dehors : quant au dedans, je veux dire les mœurs et les caractères, tu comprends bien qu'au bout d'un mois je ne puis dire grand'chose de mon crû; mais j'ai des amis de diverses classes et d'opinions diverses, tous très complaisans, plusieurs très judicieux. Voici le résumé de cinquante ou soixante conversations et discussions menées à fond et sans réticences.

Très peu d'artistes dans cette ville peuplée d'œuvres d'art. Il y a trente ans, on avait M. Camuccini et des imitateurs froids de David; aujourd'hui on tourne à la fadeur gracieuse; les sculpteurs donnent au marbre un poli parfait pour plaire aux enrichis d'outre-monts : c'est là leur fort, et ils ne vont guère au-delà. La plupart sont des ouvriers qui confectionnent des copies. Le gros public est

tombé aussi bas; les Romains ne sentent leurs chefs-d'œuvre que par l'admiration des étrangers. C'est que la vraie culture leur est interdite. Impossible de voyager sans un passeport du pape, et ce passeport est souvent refusé. Un artiste italien qu'on me nomme n'a pu obtenir d'aller à Paris. — Allez-y, si vous voulez, mais vous ne rentrerez pas. On craint qu'ils n'en rapportent des maximes libérales.

Les médecins sont des donneurs de lavemens, les avocats des praticiens de chicane. Tous sont confinés dans leur spécialité. La police, qui laisse faire ce que l'on veut, ne souffre pas qu'on s'occupe d'aucune des sciences qui avoisinent la religion ou la politique. Un homme qui étudie et lit beaucoup, même chez lui et portes closes, tombe sous sa surveillance. On le tracasse, on l'assiége de visites domiciliaires pour saisir des livres défendus; on l'accuse d'avoir des gravures obscènes. Il est soumis au *precetto*, c'est-à-dire à l'obligation de rentrer chez lui à l'*Ave Maria* et de n'en pas sortir le soleil couché; s'il y manque une fois, on l'enferme; un diplomate étranger me nomme un de ses amis à qui la chose est arrivée. — On cite à Rome un mathématicien et un ou deux antiquaires; mais en somme les savans y sont méprisés ou inquiétés. Si quelqu'un est érudit, il le cache ou demande excuse pour sa science, la représente comme une manie. L'ignorance est bien venue, elle rend docile.

Quant aux professeurs, les premiers, ceux de l'université, ont trois cents ou quatre cents écus par an et font cinq leçons par semaine; ceci montre la haute estime qu'on fait de la science. Pour vivre, les uns se font médecins, architectes, les autres employés, bibliothécaires; plusieurs, qui sont prêtres, ont l'argent de leurs messes, et tous vivent plus que sobrement. J'ai compté dans l'almanach quarante-sept chaires, il y a cinq cents élèves à l'université, environ dix élèves par chaire. Le pape vient d'autoriser un cours de géologie qui a quatre auditeurs; il n'y a pas de cours d'histoire profane. En revanche, les cours de théologie sont fort nombreux. Ceci montre l'esprit de l'institution; les sciences du moyen âge y fleurissent, les sciences modernes restent à la porte. Dans la faculté de médecine, point de clinique d'accouchement : pour tout enseignement, on y trouve des tableaux représentant les organes, et ces tableaux sont couverts d'un rideau; un sot célèbre par son ignorance vient d'y être appelé par une intrigue de femmes. Le reste est à l'avenant. Les professeurs sont des barbiers de village, quelques-uns seulement ont passé une ou deux semaines à Paris, et pratiquent dans les hôpitaux des traitemens qui sont arriérés d'un siècle. Dans l'hospice des maladies de peau, on fait aux teigneux des

incisions à la tête; la plaie cicatrisée, on les range en file, et on leur passe sur la tête un pinceau enduit d'une certaine mixture; le même pinceau sert à tous, et il y a peut-être des années qu'il sert. On peut juger sur tout cela de la dignité et de l'importance des professions libérales.

Y a-t-il ici quelque ressort moral? La plupart de mes amis répondent que non; le gouvernement a gâté l'homme. Les gens sont extraordinairement intelligens, calculateurs, rusés, mais non moins égoïstes; personne ou presque personne ne risquera pour l'Italie sa vie ou son argent. Ils crieront fort, laisseront les autres se mettre en avant, mais ne feront pas le plus petit sacrifice. Ils trouvent que se dévouer c'est être dupe; ils sourient finement en voyant le Français qui s'enflamme, qui, au mot de patrie et de gloire, va se faire casser les os.

Ils ne se livrent pas, ils s'accommodent à vous, ils sont infiniment polis et patiens, ils ne laissent pas échapper le plus léger sourire au milieu des barbarismes et des fautes de prononciation grotesques que commet toujours un étranger. Ils restent maîtres d'eux-mêmes, ne veulent point se compromettre, ne songent qu'à tirer leur épingle du jeu, à profiter, à duper autrui, à se duper les uns les autres. Ce que nous appelons délicatesse leur est inconnu; tel antiquaire illustre reçoit fort bien des marchands une remise sur tous les objets qu'il leur fait vendre, et il y a nombre d'usuriers parmi les personnages les plus riches et les plus nobles.

Chacun ici a son protecteur; impossible de subsister autrement: il en faut un pour obtenir la moindre chose, pour se faire rendre justice, pour toucher son revenu, pour garder son bien. La faveur règne. Ayez à votre service ou dans votre famille une jolie femme complaisante, vous sortirez du plus mauvais pas blanc comme neige. Un de mes amis compare ce pays à l'Orient, où il a voyagé, avec cette différence que ce n'est pas la force ici, mais l'adresse qui mène les choses; l'homme habile et bien appuyé peut tout obtenir. La vie est une ligue et un combat, mais sous terre. Sous un gouvernement de prêtres, on a horreur de l'éclat; point d'énergie brutale : on se mine et on se contremine avec des manœuvres savantes et des chausse-trapes creusées dix ans d'avance.

Comme l'initiative et l'action sont nuisibles et mal vues, la paresse est en honneur. Quantité de gens vivent à Rome on ne sait comment, sans revenu ni métier. D'autres gagnent dix écus par mois et en dépensent trente; outre leur place visible, ils ont toute sorte de ressources et d'expédiens. D'abord le gouvernement fait pour deux ou trois cent mille écus d'aumônes, et chaque prince ou noble se croit obligé à la charité par rang et tradition : tel donne

six mille écus par an. Comptez encore qu'il y a des *buona mancia* partout; certaines gens portent quinze placets par jour, et sur quinze un ou deux réussissent; le pétitionnaire peut dîner le soir, et voilà un métier tout trouvé. Ce métier a ses suppôts; à cet effet, on voit des écrivains publics en plein vent, le chapeau sur la tête, un parapluie à côté d'eux, leurs papiers maintenus par de petits pavés, écrivant des suppliques. Enfin, dans cette misère universelle, tout le monde s'assiste; un mendiant n'est pas un homme déclassé, un galérien non plus; ce sont d'honnêtes gens, aussi honnêtes que les autres, seulement il leur est arrivé malheur : sur cette réflexion, les plus pauvres donnent quelques baïoques. Ainsi s'entretient la fainéantise; dans la montagne, du côté de Frascati, je trouvais à chaque pâturage un homme ou un enfant pour ouvrir la barrière; aux portes des églises, un pauvre diable s'empresse de vous lever la portière de cuir. Ils attrapent ainsi cinq sous, six sous par jour, dont ils vivent.

Je connais un custode qui a six écus par mois; outre cela, de loin en loin, il raccommode un vieil habit moyennant trois ou quatre baïoques; la famille meurt de faim, et parfois emprunte deux pauls (vingt sous) à un voisin pour achever la semaine. Néanmoins le fils et la fille vont à la promenade le dimanche très bien vêtus. Cette fille est sage parce qu'elle n'est pas encore mariée; une fois le mari accroché, ce sera autre chose : on trouvera tout naturel qu'elle pourvoie à sa toilette et aide son mari. Quantité de ménages vivent ainsi de la beauté de la femme : le mari ferme les yeux et parfois les ouvre; dans ce cas, c'est pour mieux remplir ses poches. La honte ne le gêne pas; il y a tant de pauvreté dans le *mezzo ceto*, et quand les enfans viennent, l'homme est si à plaindre, qu'il souffre sans se gendarmer un protecteur riche. « Ma femme veut des robes, qu'elle se gagne des robes! » D'ailleurs l'effet général du gouvernement est déprimant; l'homme est plié aux bassesses, il est habitué à trembler, à baiser la main de l'ecclésiastique, à s'humilier; de génération en génération, la fierté, la force et la résistance virile ont été extirpées comme de mauvaises herbes; celui qui les porte en soi est foulé, il a fini par en perdre la semence. Un type de cet état d'esprit est le *calendrino* des anciennes marionnettes, c'est le laïque accablé, affaissé, en qui le ressort intérieur est cassé, qui a pris parti de rire de tout, même de lui, qui, arrêté par des brigands, se laisse dépouiller en plaisantant et en leur disant : « Vous êtes des chasseurs! » amère bouffonnerie, arlequinade volontaire qui aide à oublier les maux de la vie! Ce caractère est fréquent; le mari, résigné, avili, subit le bonheur de sa femme. Sa part faite, il se promène, va prendre au café sa tasse de trois

sous, regarde le temps qu'il fait et se donne le plaisir d'étaler dans les rues le drap neuf de sa redingote. Un Romain, une Romaine mettent sur eux tout l'argent qu'ils gagnent ou qu'on leur donne. Ils se nourrissent peu et mal, mangent des pâtes, du fromage, des choux, du fenouil; point de feu l'hiver; leurs meubles sont misérables, tout est pour l'apparence. On voit dans les rues, au Pincio, quantité de femmes en superbes manteaux de velours, une foule de jolis jeunes gens frisés, en gants neufs : le dessus est pimpant, reluisant, frais; mais n'allez pas jusqu'au linge.

A côté de la paresse fleurit l'ignorance, comme un chardon à côté d'une ortie. Un de nos amis a vécu quelque temps aux environs du lac Némi; impossible l'après-midi d'avoir une lettre; le médecin, le curé et l'apothicaire choisissaient cette heure-là pour leur promenade, et il n'y avait qu'eux dans le village qui sussent lire. Il en est à peu près de même à Rome. On me cite une famille de nobles qui vivent dans deux chambres et en louent cinq autres; c'est là tout leur revenu. Des quatre filles, une seule est capable d'écrire une note; on l'appelle la savante (*la dotta*). Le père et les fils vont au café, boivent un verre d'eau bien claire, lisent le journal; voilà leur existence. Nul avenir pour un jeune homme; il est tout heureux d'obtenir dans la daterie ou ailleurs une place de six écus par mois; ni commerce, ni industrie, ni armée; beaucoup se font moines, prêtres, vivent de leurs messes; il n'osent pas chercher fortune hors du pays; la police ferme la porte au verrou sur ceux qui sortent.

Partant les intérieurs sont des taudis. Les demoiselles en question restent en robes de chambre fripées, fagotées comme des souillons, jusqu'à quatre heures du soir. Je connais un intérieur où longtemps j'ai pris les femmes pour des ravaudeuses; je les trouvais nettoyant des bottes : ce n'était que désordre, linge sale, écuelles cassées sur la table et sur le pavé; toute la marmaille mangeait dans la cuisine. Un dimanche, je les vois en chapeau, ayant l'air de dames, et j'apprends que le frère est avocat; ce frère paraît, il a la tenue d'un *gentleman*.

Je demande à quoi tous ces jeunes gens passent leur temps. — A rien; la grande affaire en ce pays est d'agir le moins possible. On peut comparer un jeune Romain à un homme qui fait la sieste; il est inerte, il hait l'effort, et serait très fâché d'être dérangé, d'être forcé d'entreprendre quoi que ce soit. Quand il est sorti de son bureau, il s'habille du mieux qu'il peut, et va passer sous une certaine fenêtre; cela dure des après-midi. De temps en temps, la femme ou la jeune fille lève un coin du rideau pour lui montrer qu'elle le sait là. Ils ne pensent pas à autre chose; cela n'a rien

d'étonnant, la sieste prédispose à l'amour. Ils se promènent incessamment sur le Corso, suivent les femmes, savent leur nom, leur petit nom, leur amant, tout le passé et tout le présent de leur intrigue; ils vivent ainsi la tête remplie de commérages; du reste, à ce métier, l'esprit s'aiguise et devient perspicace. Entre eux, ils sont polis, sourians, complimenteurs, mais dissimulés, toujours en garde, occupés à se supplanter et à se jouer de mauvais tours.

Dans la classe moyenne, il y a des soirées, mais singulières. Les amans s'observent d'un bout du salon à l'autre; impossible de causer avec une jeune fille, son amant le lui a défendu. On prend des verres d'eau sans sucre; chacun s'occupe à suivre sa pensée ou à observer autrui. On sort par momens de cette réflexion silencieuse pour écouter un morceau de musique. Dans la très petite bourgeoisie, on ne sert rien du tout, pas même un verre d'eau. Il y a un piano, le plus souvent quelqu'un chante. Point de feu l'hiver, les dames font cercle gardant leurs manchons. Les plus favorisées reçoivent une chaufferette pour les mains. Cela paraît suffisant; ici on n'est pas difficile.

On tient les jeunes filles enfermées; par conséquent elles tâchent de sortir. Dernièrement une d'elles, qui s'échappait le soir pour aller à un rendez-vous, a pris froid, est morte; ses amies ont fait une sorte de démonstration, et sont venues en troupes baiser le corps; à leurs yeux, c'était une martyre, morte pour la cause de l'idéal. Leur vie consiste à se dire tout bas qu'elles ont un amant, entendez un jeune homme qui pense à elles, leur fait la cour, passe devant leur fenêtre, etc. Cela occupe leur imagination et leur tient lieu d'un roman écrit; elles en font au lieu d'en lire. De cette façon elles ont eu souvent cinq ou six passions avant leur mariage. Pour ce qui est de la vertu, elles ont une tactique particulière : livrer les approches, garder la forteresse, et chasser habilement, continûment et résolûment au mari.

Notez que cette galanterie n'est pas fort décente; au contraire, elle est singulièrement naïve ou singulièrement crue. Ces mêmes jeunes gens qui tournent dix-huit mois autour d'une fenêtre et se nourrissent de rêveries abordent avec des mots de Rabelais une femme qui marche seule dans la rue. Même avec la femme qu'ils aiment, ils ont des paroles à double entente, des gentillesses indécentes. Un de mes amis se trouve un jour dans une partie de campagne avec un jeune homme et une jeune femme qui paraissaient fort épris; à chaque instant, ils oubliaient qu'ils étaient en public. Il dit à son voisin : « Voilà sans doute de nouveaux mariés, mais ils se croient dans leur chambre. » Le voisin ne répond pas, semble embarrassé, c'est lui qui était le mari. — Notre ami prétend

que la grande passion italienne tant vantée par Stendhal, l'adoration persévérante, le culte absolu, l'amour capable de se suffire et de durer toute la vie, devient aussi rare ici qu'en France. A tout le moins la délicatesse y manque; quelques femmes s'éprennent, mais du dehors; ce qu'elles admirent, c'est un beau garçon, bien portant et bien habillé, qui a du linge blanc et des chaînes d'or. Rien de doux ni de féminin dans leur caractère; elles seraient de bonnes compagnes en des occasions dangereuses où il faudrait déployer de l'énergie, mais dans les circonstances ordinaires elles sont tyranniques et en fait de bonheur toutes positives. Les experts en pareille matière déclarent qu'on entre en servitude dès qu'on devient l'amant d'une Romaine; elle exige de vous des soins infinis, accapare tout votre temps; vous devez être toujours à votre poste, offrir le bras, apporter des bouquets, donner des colifichets, être attentif ou en extase, faute de quoi elle conclut que vous avez une autre maîtresse, vous ramène à l'instant à votre devoir, demande sur place des preuves parlantes. Dans ce pays, le temps d'un homme, n'étant réclamé ni par la politique, ni par l'industrie, ni par la littérature, ni par la science, est une marchandise sans acheteurs; selon la règle économique de l'offre et de la demande, la valeur est diminuée d'autant, et même devient nulle; à ce taux-là, une femme peut l'employer en génuflexions et en phrases.

Ils se sont accommodés à cette vie, qui nous semble si réduite et presque morte. Faute de lectures et de voyages, ils ne font pas de comparaison ni de retour sur eux-mêmes; les choses ont toujours été ainsi, elles seront toujours ainsi : une fois acceptée, cette nécessité ne paraît pas plus étrange que la *malaria*. D'ailleurs beaucoup de choses contribuent à la rendre supportable. On vit ici à très bon marché : un ménage qui a deux enfans et une servante dépense 2,500 francs; 3,000 francs sont autant que 6,000 à Paris. On peut sortir en casquette, en habit râpé; personne ne contrôle autrui, chacun songe à prendre du plaisir; les fredaines sont tolérées; ayez votre billet de confession, fuyez les libéraux, faites preuve de docilité et d'insouciance, vous trouverez le gouvernement patient, accommodant, d'une indulgence paternelle. Enfin les gens d'ici ne sont pas exigeans en fait de bonheur; une promenade le dimanche en bel habit à la villa Borghèse, un dîner dans une *trattoria* à la campagne, voilà une perspective qui défraie leurs rêves pour une semaine. Ils savent flâner, bavarder, se contenter du peu qu'ils ont, savourer une bonne salade fraîche, jouir d'un verre d'eau bien pure dégusté en face d'un bel effet de lumière. De plus il y a chez eux un fonds de bonne humeur; ils croient qu'il faut passer son temps agréablement, que l'indignation inutile est une sottise, que la tristesse est une maladie; leur tempérament va vers la joie, comme une

plante vers le soleil. A la bonne humeur joignez la bonhomie. Un prince parle familièrement à ses domestiques, rit avec eux; un paysan des environs, pour qui vous êtes une sorte de seigneur, vous tutoie sans difficulté; un jeune homme du monde décrit et détaille une jeune fille du monde comme si elle était sa maîtresse. Le sans-gêne est complet; ils ne connaissent pas les petites contraintes de notre société, la réserve et la politesse.

Souhaitent-ils vivement devenir Italiens? Oui et non. Mes amis prétendent qu'ils détesteraient les Piémontais au bout d'un mois. Ils sont habitués à la licence, à l'impunité, à la paresse, au régime de la faveur, et se sentiraient mal à l'aise, s'ils en étaient privés. En somme, ici quiconque est bien appuyé, bien apparenté, peut faire ce qu'il veut, pourvu qu'il ne s'occupe pas de politique. Les nouveaux tribunaux établis dans les Romagnes, à Bologne par exemple, ont dissous et puni des sociétés de voleurs qui trouvaient des recéleurs dans la meilleure compagnie. Un paysan qui a tué son ennemi, mais dont le cousin est domestique d'un cardinal, en est quitte pour deux ans de galères; il est condamné pour vingt ans, mais on le gracie par degrés, et il revient dans son village, où il n'est pas moins considéré qu'auparavant. Ce sont des sauvages, ils ne se soumettraient pas aisément à la contrainte de la loi. — D'ailleurs le sentiment moral leur manque, et s'ils ne l'ont pas, la faute n'en est pas toute à leurs chefs. Considérez les mauvais gouvernemens allemands du siècle dernier, tout aussi absolus et arbitraires que celui-ci : les mœurs y étaient honnêtes et les principes sévères, le tempérament des sujets atténuait les vices de la constitution; à Rome, il les aggrave. L'homme ici n'a pas naturellement l'idée de la justice; il est trop fort, trop violent, trop imaginatif, pour accepter ou s'imposer un frein; quand il se croit en guerre, il ne limite pas son droit de guerre. Il y a six jours, une bombe fit explosion chez le principal libraire papal; le parti avancé veut ainsi faire preuve d'énergie en Europe, et croit effrayer ses ennemis; ils admettent, comme Orsini, la souveraineté du but; on sait comment ils ont assassiné Rossi. Les peuples d'au-delà des monts ont là-dessus des sentimens qui manquent aux Romains.

23 mars, la noblesse.

Quant à l'aristocratie, on la dit bête. On passe en revue devant moi les principales familles : plusieurs ont voyagé, sont passablement instruits, ne sont pas méchans; mais, par une particularité singulière qui tient sans doute au nombre trop petit des croisemens, à la stagnation du sang, toujours enfermé dans les mêmes veines, presque tous ont l'esprit foncièrement obtus et borné; on peut regarder leurs portraits dans la jolie comédie du comte Giraud,

l'Ajo nel imbarrazzo. Pareillement le prince Lello, dans la *Tolla* de M. Edmond About, est pris sur le vif, et ses lettres ridicules sont authentiques. — Je réponds que je connais quatre ou cinq nobles ou grands seigneurs romains, tous parfaitement bien élevés et aimables, quelques-uns érudits ou cultivés, l'un entre autres prévenant comme un prince, spirituel comme un journaliste, savant comme un académicien, outre cela artiste et philosophe, si fin, si fécond en mots piquans et en idées de toute sorte qu'il défraierait à lui seul la conversation du plus brillant et du plus libre salon parisien. — On me réplique qu'il ne faut pas juger sur des exceptions, et que dans une compagnie de sots, si sots qu'ils soient, il y a toujours des gens d'esprit. Trois ou quatre (sans plus), ouverts, actifs, tranchent sur la foule moutonnière. Ceux-ci sont libéraux, les autres papalins, enfermés dans leur éducation, dans leurs préjugés, dans leur inertie, comme une momie dans ses bandelettes. On trouve sur leur table de petits livres dévots ou des chansons grivoises; à cela se réduisent leurs importations françaises. Leurs fils servent dans la garde noble, se font une raie au milieu de la tête, et poursuivent les femmes de leur sourire de coiffeur.

Très peu de salons; l'esprit de société manque, et on ne s'amuse guère. Chaque grand seigneur reste au logis, et le soir reçoit ses familiers, gens qui appartiennent à la maison comme les tentures et les meubles. On ne va pas dans le monde, comme à Paris, par ambition, pour se ménager des relations, pour acquérir des appuis; de pareilles démarches seraient inutiles. C'est dans d'autres eaux, dans les eaux ecclésiastiques, qu'il faut pêcher. Les cardinaux sont le plus souvent fils de paysans ou de petits bourgeois, et chacun d'eux a son entourage intime qui le suit depuis vingt ans; son médecin, son confesseur, son valet de chambre arrivent par lui et dispensent ses grâces. Un jeune homme ne parvient qu'en s'attachant ainsi à la fortune d'un prélat ou à celle de ses gens; cette fortune est un gros vaisseau que le vent pousse et qui traîne après lui les petites barques. Notez que ce grand crédit des prélats ne leur donne pas de salons. Pour obtenir une faveur ou une place, il ne faut pas s'adresser à un cardinal, à un chef de service; il répond très obligeamment et s'en tient là. Poussez des ressorts plus secrets, adressez-vous au barbier, au premier domestique, à l'homme qui passe la chemise. Un matin, il parlera de vous et dira avec insistance : « Ah! éminence, un tel pense si bien, il parle de vous si respectueusement! »

Une autre circonstance mortelle à l'esprit de société, c'est le manque de laisser-aller. Les gens se défient les uns des autres, veillent sur leurs paroles, ne s'épanchent pas. Un étranger qui pen-

dant vingt ans a tenu ici un salon important nous disait que, s'il quittait Rome, il n'aurait pas dans six mois deux lettres à y écrire; en ce pays-ci, on n'a point d'amis. Partant la seule occupation est l'amour; les femmes passent la journée à leur balcon, ou, si elles sont riches, vont à la messe, de là au Corso, puis encore au Corso. La sensibilité, n'ayant pas comme ailleurs son débouché journalier, produit, quand elle trouve son emploi, des passions violentes, et parfois des explosions terribles.

Le grand malheur pour les hommes, c'est de n'avoir rien à faire; ils se rongent ou s'endorment sur place. Faute d'occupation, ils rusent l'un contre l'autre, ils s'épient et se tracassent comme des moines oisifs et clos dans leur couvent. C'est surtout vers le soir que le poids du désœuvrement devient accablant; on les voit dans leurs immenses salons, devant leurs files de tableaux, bâiller, tourner, attendre. Viennent deux ou trois habitués, toujours les mêmes, apportant des commérages; Rome à cet égard est tout à fait une ville de province. On s'enquiert d'un domestique renvoyé, d'un meuble acheté, d'une visite trop tard ou trop tôt rendue; incessamment le ménage et la vie intime sont percés à jour; nul ne jouit du grand incognito de Londres ou de Paris. Quelques-uns s'intéressent à la musique ou à l'archéologie; on parle des fouilles récentes, et l'imagination, les affirmations, se donnent carrière : c'est la seule étude demi-vivante; le reste est languissant ou mort; les journaux et les *revues* étrangères n'arrivent pas ou sont arrêtés une fois sur deux, et les livres modernes manquent. Ils ne peuvent pas causer de leur carrière, ils n'en ont pas; la diplomatie et les hauts emplois sont aux prêtres, et l'armée est étrangère. Reste l'agriculture : plusieurs s'y adonnent, mais indirectement; ils louent aux paysans par l'intermédiaire des *mercanti di campagna*, ceux-ci ordinairement sous-louent aux possesseurs de troupeaux napolitains qui viennent ici passer l'hiver et le printemps. La terre est fort bonne, l'herbe très abondante. Tel *mercante* sous-loue 25 écus pour six mois ce qu'il a loué 11 écus pour l'année; il recueille encore à peu près 5 écus sur les foins, et gagne ainsi 3 pour 1; on peut compter qu'en moyenne il gagne 2 pour 1; aussi font-ils de grandes fortunes. Quelques-uns se ruinent pour trop entreprendre : ils achètent et engraissent des bestiaux, et l'épidémie se jette en travers; mais les autres, enrichis, sont les chefs de la bourgeoisie, s'habillent bien, commencent à raisonner, sont libéraux, souhaitent une révolution qui les mette à la tête des affaires, surtout des affaires municipales. Quelques-uns, ayant atteint une opulence énorme, achètent une terre, puis un titre; l'un d'eux est duc. — Un noble de Rome ne peut pas se passer d'eux; il ne connaît pas les paysans, il ne vit pas parmi eux; s'il voulait leur louer directement, il rencontrerait une ligue. Il n'a

rien de commun avec eux, il n'est point aimé d'eux; il joue à leurs yeux le rôle de parasite. D'autre part, il est mal avec le *mercante*, par lequel il se sent exploité. A son tour, le *mercante* passe aux yeux des paysans pour une sorte d'usurier nécessaire. Les trois classes sont séparées, il n'y a pas de gouvernement naturel.

Il n'en est pas de même dans la Romagne devenue italienne, où les nobles sont campagnards, dans un ou deux cantons de l'état papal; mais les nobles de Rome qui voudraient vivre sur leur terre, l'exploiter eux-mêmes, prendre le gouvernement économique et moral du pays, trouvent aujourd'hui plus de difficultés que jamais. D'abord les bras manquent : les conscriptions de Victor-Emmanuel ont pris beaucoup d'Abruzzais qui venaient faire les gros travaux; les chemins de fer romains occupent un assez grand nombre de Romains, et la campagne romaine est presque vide d'habitans. En outre les affaires sont soumises au régime du bon plaisir : la sortie des grains n'est pas libre; il faut une permission spéciale pour toute opération ou entreprise, et vous n'obtenez de permissions que selon votre degré de faveur. Le gouvernement intervient jusque dans vos affaires privées. Par exemple, un locataire ou fermier ne vous paie pas; vous lui accordez trois mois, au bout des trois mois trois autres, et ainsi de suite. A la fin, excédé, vous vous décidez à le mettre à la porte; mais son neveu est chanoine, et le gouverneur du district vous fait demander un nouveau répit pour le pauvre homme. Un an se passe, vous envoyez l'huissier; l'huissier s'arrête, apprenant à la porte qu'un cardinal s'intéresse à l'affaire. Vous rencontrez le cardinal dans le monde; il vous prie de la part du pape d'user de miséricorde envers un honnête homme qui n'a jamais manqué au devoir pascal, et dont le neveu marque par ses vertus dans la daterie.

L'homme a besoin d'une occupation forte qui l'emploie et d'une justice exacte qui le contienne : il est comme l'eau, il lui faut une pente et une digue; sinon, le fleuve limpide, utile, agissant, devient un marécage stagnant et fétide. Ici la répression ecclésiastique barre la voie au fleuve, et le régime du bon plaisir perce incessamment la digue; le marécage s'est fait, et on vient d'en voir le détail. Si l'on trouve tant de vilenies et de misères, c'est que l'action libre manque, et aussi la justice exacte. Mes amis m'avertissent de ne point juger cette nation sur son état présent : le fond vaut mieux que l'apparence; il faut distinguer ce qu'elle est de ce qu'elle peut être. Selon eux, la force et l'esprit y abondent, et pour m'en convaincre ils vont demain me conduire dans les faubourgs et la campagne pour me montrer les hommes du peuple, surtout les paysans.

H. Taine.

UNE PAGE

DE

LA VIE DE VOLTAIRE

L'AVENTURE DE FRANCFORT D'APRÈS LES RÉCITS ALLEMANDS.

On s'est fort occupé de Voltaire depuis quelques années en Angleterre et en Allemagne. L'humoriste puritain Thomas Carlyle, dans la longue étude qu'il consacre à Frédéric le Grand, ayant rencontré sur sa route le convive de Potsdam, avait beau jeu pour donner carrière à sa verve fantasque, aiguillonnée par les incartades du poète, et on peut croire qu'il n'a point manqué l'occasion (1). Qu'on se figure l'imagination la plus vive et le rigorisme le plus acéré, qu'on se représente un Michelet et un Joseph de Maistre réunis dans le même écrivain : ce sera Carlyle jugeant Voltaire. Avant lui, l'énergique Macaulay, à propos du livre de M. Thomas Campbell sur Frédéric et son temps, avait buriné le portrait de l'auteur du *Mondain* avec une netteté magistrale. Au-delà du Rhin, un critique libéral, disciple de Goethe et non pas de Schlegel, M. Hermann Hettner, dans un large tableau de la culture intellectuelle au XVIIIe siècle, a consacré à la France tout un volume où Voltaire est l'objet d'une étude impartiale et précise (2). M. Preuss,

(1) *History of Friedrich II of Prussia, called Frederick the Great,* by Thomas Carlyle. L'ouvrage, dont neuf volumes ont paru (1858-1864), n'est pas encore terminé.

(2) *Literaturgeschichte des achtzehnten Jahrhunderts,* von Hermann Hettner. Quatre volumes ont paru; Brunswick 1856-1864.

le savant éditeur des œuvres complètes de Frédéric le Grand, avait déjà publié une biographie considérée comme classique chez nos voisins, et qui l'avait désigné d'avance pour la tâche laborieuse qu'il vient d'accomplir. A cette vie de Frédéric, l'auteur avait ajouté des monographies sur divers épisodes du même sujet : ici un livre sur la jeunesse du prince et son avénement au trône, là une série d'études sur les amis, les parens, les compagnons du héros. Enfin n'oublions pas un ouvrage spécialement consacré aux rapports du poète et du roi : *Frédéric le Grand et Voltaire*, tel est le titre de ce livre, ou plutôt de ce manifeste, où un démocrate allemand, élève de Louis Boerne, M. Jacob Venedey, se porte le défenseur du roi de Prusse avec une incroyable violence de parti-pris, et, n'admettant pas même de circonstances atténuantes pour le poète outragé, le condamne à un pilori éternel (1).

Parmi tant d'écrivains qui ont surtout considéré Voltaire dans ses relations avec l'Allemagne, comment se fait-il que pas un seul n'ait cherché à compléter nos renseignemens sur ses trois années de séjour à Berlin? N'y a-t-il donc à ce sujet aucune trouvaille à faire? Les archives de l'état, les papiers de Frédéric, les mémoires des contemporains, sont-ils donc obstinément muets sur un des plus étranges épisodes du siècle passé? On a rassemblé, il y a une soixantaine d'années, les documens du procès intenté à Voltaire par le Juif Hirschel, triste aventure qui dès le début souleva l'opinion du pays contre l'hôte de Frédéric, et qui n'est pas plus claire aujourd'hui qu'il y a cent ans, malgré la publication de toutes les pièces. Ce qui serait plus clair et surtout plus digne de l'histoire, ce seraient des renseignemens familiers sur la vie de Voltaire à Berlin, sur l'emploi de ses loisirs à Potsdam, des renseignemens directs, sincères, comme les confidences que Mme de Graffigny écrivait du château de Cirey à son ami *Panpan*, comme les témoignages du secrétaire Collini sur les voyages du poète et sa manière de travailler en voiture. Nous n'avons que les actes publics de tel ou tel épisode, les lettres de Voltaire et de Maupertuis, du roi de Prusse et de la margrave de Bayreuth; les actes privés seraient ici le complément indispensable des documens officiels, et tant que la grande *décacheteuse de lettres*, comme on l'a spirituellement nommée, tant que la critique de nos jours n'aura pas retrouvé la vie de Voltaire à Berlin comme on a retrouvé la vie de Voltaire à Cirey, il y aura une lacune considérable dans le tableau de la société européenne au XVIIIe siècle. Une tradition conservée chez les Berlinois affirme que Voltaire était avare et rapace; Macaulay, d'après cette tradi-

(1) *Friedrich der Grosse und Voltaire*, von J. Venedey, 1 vol, in-8°; Leipzig 1859.

tion sans doute, raconte que le roi, dans ses heures de colère contre le poète, lui retranchait sa ration de sucre et de chocolat, si bien que le poète, pour se venger, faisait main basse sur les bougies des antichambres et les enfermait dans ses malles. Quelle est la valeur de ces traditions populaires? Macaulay a-t-il eu raison de les répéter? Voilà bien des questions sans réponse. Ne dites pas que ce sont là des choses indignes de l'histoire littéraire; à ces détails misérables, si on en retrouvait l'origine, viendraient se joindre infailliblement des révélations plus importantes.

En attendant que la critique allemande pousse de ce côté ses découvertes, nous avons jugé utile de recueillir et d'examiner de près certaines pièces publiées assez récemment sur l'arrestation de Voltaire à Francfort. Si le séjour de l'auteur du *Mondain* auprès de Frédéric II est un épisode décisif en cette turbulente carrière, l'aventure de Francfort a droit à une enquête spéciale, car elle est le dernier mot de cet épisode et le point de départ de toutes les fureurs du poète contre le roi. En vain leur vieille amitié parut-elle se renouer quelques années plus tard, en vain la réconciliation fut-elle scellée par une nouvelle correspondance où s'entre-croisent les paroles flatteuses : il n'est pas besoin d'y regarder bien avant pour voir que l'affection si sincère et si vive des premiers jours a disparu à jamais. Et que vais-je parler d'affection? Leurs esprits seuls s'unissent encore; il y a désormais entre ces deux cœurs un abîme de sentimens amers, haine d'un côté, défiance de l'autre. Lorsque Voltaire, dans la dernière période de sa vie, prodigue à Frédéric tant d'éblouissans hommages, c'est précisément l'époque où il trace de son *ami* un portrait tout différent, peinture intime, secrète, comme le Justinien de Procope, et destinée à déshonorer devant l'avenir celui qu'il a glorifié devant ses contemporains. D'autre part, lorsque Frédéric, après la mort de Voltaire, prononce son éloge funèbre à l'académie de Berlin, personne n'a besoin de lui apprendre que Voltaire était son ennemi implacable, que Voltaire l'avait poursuivi de ses ressentimens à l'heure du plus grand péril, que la haine de la tsarine Élisabeth, cette haine qui avait failli lui être si funeste pendant la guerre de sept ans, avait été entretenue par Voltaire. D'où venait donc cette ardeur obstinée de vengeance chez un esprit si mobile et au fond si humain? Du scandale de Francfort.

Ce scandale, on ne le connaissait jusqu'ici que par les clameurs du poète et la relation de son secrétaire, le Florentin Collini. Je dis les clameurs du poète, vrai charivari en effet, cris de colère, cris de honte, dissimulés et rassemblés sous ce titre : *Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire, écrits par lui-même.* Ces pages étaient-

elles destinées à voir le jour? On l'a nié, nous le savons; il faudrait cependant aujourd'hui une certaine candeur pour se payer de telles excuses. L'auteur, dit-on, voulait brûler son manuscrit; que ne l'a-t-il jeté au feu? L'auteur, après l'affront subi à Francfort, l'âme aigrie, le cœur gros, avait épanché sa rancune dans ces pages sarcastiques, simple résumé de ses conversations, simple écho d'un ressentiment qu'il devait bien vite oublier. Pourquoi donc ce récit composé avec tant d'art? pourquoi ce mélange d'éloges et d'outrages entrelacés avec une si perfide industrie? pourquoi ces deux copies gardées si soigneusement ou si complaisamment divulguées? En 1781, presque au lendemain de la mort de Voltaire, le marquis de Luchet, son ami, expose l'aventure de Francfort à peu près comme la raconteront les *Mémoires*. Les *Mémoires* eux-mêmes ne tardent pas à paraître dans l'édition de Kehl (1785-1789), et les éditeurs ont beau affirmer que cet écrit n'était pas destiné au public, ils ne regrettent pas de l'avoir produit au grand jour. Laissons là toutes ces comédies. Voltaire, en rédigeant les mémoires qui ont si fort irrité les défenseurs de Frédéric II, savait très bien ce qu'il faisait. Les accusations de l'auteur s'adressaient à la postérité, c'est à la postérité de les juger. Le texte est là, comique et cynique; c'est à nous de voir ce que le besoin de vengeance a mêlé de calomnies odieuses aux bouffonneries rabelaisiennes. Pour accomplir cette tâche et débrouiller ce chaos, de nouveaux témoins sont nécessaires; *testis unus, testis nullus*. Ici se place le second document de notre enquête, l'ouvrage posthume de Collini publié en 1807 (1). Collini, secrétaire de Voltaire à Berlin et son compagnon d'infortune à Francfort, avait raconté aussi ses souvenirs, et bien qu'il soutienne la même cause que son patron, c'est déjà un témoignage de plus qui modifie un peu l'aspect des choses. Voilà les mémoires secrets de l'irascible poète exposés à une sorte de contrôle. Or, sans parler des imputations flétrissantes lancées par le poète à l'adresse du roi et contre lesquelles proteste la vie entière de Frédéric le Grand, il était difficile de ne pas tenir pour suspectes certaines parties de l'aventure de Francfort, quand on voyait le récit de Collini s'écarter sensiblement de la narration du maître. A supposer même que Voltaire n'ait pas eu intérêt à déguiser la vérité, la colère, une juste colère, ne devait-elle pas troubler sa vue?

L'affaire en était là depuis bien des années, les doutes se prolongeaient et se prolongeraient encore sans l'incident inattendu que nous voulons faire connaître à nos lecteurs. Un troisième témoin

(1) *Mon séjour auprès de Voltaire et lettres inédites que m'écrivit cet homme célèbre jusqu'à la dernière année de sa vie*, par Côme-Alexandre Collini, 1 vol. in-8°; Paris 1807.

vient d'apparaître après un siècle de silence, et ce témoin n'est autre que l'agent même de Frédéric II, ce trop célèbre Freytag immortalisé par les sarcasmes de Voltaire. Un des derniers représentans de la tradition du XVIIIe siècle en Allemagne et l'un des hommes qui ont inauguré l'âge nouveau, un ami de Goethe et d'Henri Heine, M. Varnhagen d'Ense, a eu l'heureuse chance de retrouver à Berlin presque toutes les pièces de ce singulier procès, les ordres de Frédéric, les rapports de M. le baron de Freytag, son *résident* à Francfort, les lettres de ce même baron aux ministres du roi, ses communications avec ses employés, ses requêtes, ses plaintes, ses cris, bref tout le dossier de l'aventure, un dossier sur Voltaire rédigé par une chancellerie tudesque (1) ! Ce dossier, M. Varnhagen d'Ense l'a étudié avec une partialité tout allemande; je voudrais le débrouiller sans parti-pris. Il s'agit de détails qui ont leur importance, puisqu'ils éclairent d'un jour nouveau un épisode intéressant à plus d'un titre de l'histoire du XVIIIe siècle; mais ni l'Allemagne ni la France, il faut le dire tout de suite, ne sont engagées dans ce débat.

I.

Nous n'avons pas à raconter en détail les querelles d'académie et d'antichambre à la suite desquelles l'auteur du *Mondain* fut obligé de quitter la cour de Prusse; qu'il nous soit permis seulement de les rappeler en peu de mots pour la commodité de notre récit. C'est tant pis pour Voltaire, si, au moment d'apprécier sa parole dans l'aventure de Francfort, nous le trouvons à Berlin en flagrant délit d'injustice et de cruauté envers un écrivain français des plus respectables et qu'il avait précédemment glorifié lui-même en termes magnifiques. La raillerie de Voltaire, à quelque objet qu'elle s'attaque, est tellement incisive, que tous ses adversaires, sérieux ou frivoles, innocens ou coupables, une fois atteints et mordus, en ont gardé la trace. Qu'est-ce que Maupertuis aujourd'hui pour quiconque admet la tradition sans y regarder de près? Un personnage ridicule et burlesque. Qu'était ce même homme il y a cent ans? On peut le comparer à ce qu'a été de nos jours M. Alexandre de Humboldt. La république des sciences n'avait guère de citoyen plus considérable. Disciple de Newton, il avait été le premier interprète, le premier défenseur des découvertes du savant anglais contre les partisans de la physique cartésienne. En 1736, âgé de trente-huit ans

(1) *Denkwürdigkeiten und vermischte Schriften*, von K. A. Varnhagen von Ense, achter Band; Leipzig 1859. — C'est un recueil des œuvres posthumes de Varnhagen publiées par sa nièce, Mlle Ludmila Assing.

à peine, il est envoyé en Laponie à la tête d'une grande expédition scientifique pour vérifier une des conjectures les plus hardies de Newton, la théorie de l'aplatissement de la terre aux deux pôles. La commission chargée du même travail dans l'Amérique du Sud est présidée par M. de La Condamine; Maupertuis préside la commission du nord. Il part au printemps de 1736, et Voltaire le salue de ses vers spirituellement et joyeusement enthousiastes. Le poète anime les constellations polaires qui s'écrient, frappées d'admiration à la vue des intrépides voyageurs : « Ces gens sont fous ou ces gens sont des dieux! » Il prédit que Newton va être justifié, que les calculs du génie vont être consacrés par des observations solennelles, que le globe sera bien et dûment convaincu d'être plat aux deux extrémités de son axe, et mêlant sa gaîté intarissable à ses chants inspirés, il plaisante en passant le pauvre *peuple rimeur* privé désormais de cette métaphore classique, de ce beau nom de *machine ronde*

> Que nos flasques auteurs, en chevillant leurs vers,
> Donnaient à l'aventure à ce plat univers.

Partez donc, Maupertuis, Clairault, Lemonnier, Outhier, vous aussi leur digne auxiliaire, vous le poète virgilien et le vulgarisateur de la science, brillant comte Algarotti, allez,

> Sous le ciel des frimas,
> Porter en grelottant la lyre et le compas,
> Et sur des monts glacés traçant des parallèles,
> Faire entendre aux Lapons vos chansons immortelles!

Ils partent, et, deux ans après, lisant le rapport de Maupertuis, Voltaire éclate en transports de joie. Il admire le voyageur et le savant, il le glorifie en prose et en vers, il écrit une page où il y a plus de souffle épique assurément que dans toute *la Henriade*, il montre les dieux étonnés de l'audace de l'homme, les cieux émus, l'empyrée qui s'agite, et parmi les mondes que mesure le génie les grands maîtres apparaissant soudain, Newton et Descartes venant féliciter le Leibnitz de la France. Ces magnifiques éloges popularisent le nom du hardi voyageur, et, je le répète, celui qu'on appelait le nouveau Leibnitz ne paraissait pas tout à fait indigne alors de ce prodigieux triomphe.

Quelques années plus tard, Maupertuis est à Berlin; le roi l'a marié, l'a doté, l'a comblé d'honneurs, l'a nommé enfin président perpétuel de son académie. Voltaire va l'y rejoindre, et bientôt ce Maupertuis, si poétiquement célébré en des épîtres enthousiastes, est l'objet des plus violentes satires, tracées par la même plume et signées du même nom. Il n'y a pas pour Voltaire de bouffonnerie

assez aristophanesque dès qu'il s'agit de ridiculiser Maupertuis. On connaît cette histoire; on sait les occasions ou du moins les prétextes, la querelle de Maupertuis et du mathématicien Koenig, les torts évidens de Maupertuis, enfin l'intervention soudaine de Voltaire, qui n'a que faire dans ce débat, mais qui va le détourner à son profit pour assassiner moralement l'ami du roi, le protégé du roi, le président de l'académie du roi. Telle est au fond la véritable explication de ce duel : c'est le duel de deux favoris, l'un qui tient le sceptre de la science avec des prétentions un peu lourdes, l'autre qui d'une main légère fait étinceler à tous les yeux le sceptre de l'esprit moqueur. Frédéric osera-t-il encore donner la préférence à l'homme qui sera devenu la risée de l'Europe? Ainsi pense Voltaire, et au moment où la querelle des deux savans agite la ville, au moment où Maupertuis, malgré l'appui d'Euler, semble condamné par l'opinion, il écrit la *Diatribe du docteur Akakia*. Impossible d'être plus alerte et de mieux saisir l'occasion au vol.

Ce n'est pas assez pourtant d'avoir l'esprit alerte, il faut mesurer ses coups. Voltaire avait trop chargé la mine, et, tout en blessant l'ennemi avec sa mitraille, il sera forcé de battre en retraite. Frédéric défend le président de son académie; il n'a pu s'empêcher de sourire en lisant les railleries du *docteur*, mais il jette le manuscrit au feu, ordonnant que toutes ces querelles finissent. Le poète ne se rend pas; une autre copie de son œuvre est imprimée en Hollande, et voilà bientôt le pamphlet qui court la ville. A la nouvelle de cette rébellion, le roi se sent blessé; le pamphlet sera brûlé une seconde fois, non plus par Frédéric souriant et sous le manteau de la cheminée, mais publiquement, sur la *place des Gendarmes*, de la main du bourreau. Voltaire indigné renvoie à Frédéric les joujoux dont il se moque, la clé d'or et la croix bleue; il veut quitter la Prusse, qui n'est plus à ses yeux qu'*un grossier corps de garde*. Frédéric refuse de le laisser partir avant d'avoir calmé sa colère, il le mande presque militairement de Berlin à Potsdam (1), et on sait quels cris cette violence arrache au prisonnier. Ses lettres à Mme Denis, au comte d'Argental, sont pleines de lamentations tragiques. Que faire? que devenir? comment échapper à un homme qui dispose de cent mille baïonnettes? Ce Salomon du Nord n'est désormais qu'un tyran de la plus vile espèce, un Denys de Syracuse, un maître

(1) Une des feuilles publiques de Berlin, le *Journal de Spener*, annonce officiellement, dans un numéro de février 1753, que le roi a ordonné à M. de Voltaire de se rendre à Potsdam avec sa suite le 30 janvier, afin de s'installer de nouveau dans son appartement, et que M. de Voltaire est en effet installé à Sans-Souci. — Ce détail est donné par M. Jacob Venedey, si empressé pourtant à défendre tous les actes de Frédéric II. — Voyez *Friedrich der Grosse und Voltaire*, pages 132-133.

plus absolu que le Grand-Turc. Qui délivrera Voltaire de ses griffes? Enfin, à force de se plaindre, il obtient la permission de partir, sous condition toutefois : il reviendra, il reprendra sa place à la cour, tous les griefs seront oubliés, et les beaux jours de Sans-Souci recommenceront. Le roi ne veut pas que cette rupture soit un scandale public et devienne l'amusement de l'Europe. *Point de bruit si je ne le fais*, c'était là sa devise. Voltaire promet tout, sauf à ne rien tenir, et la comédie est jouée de part et d'autre jusqu'à la dernière heure. C'est le 20 mars 1753 que Voltaire reçoit la permission de quitter la Prusse; il n'en profite que six jours plus tard, et pendant ces six jours il soupe chaque soir chez le roi. Quels soupers, quel entrain, quel retour d'enthousiasme chez Voltaire, si vous en croyez sa lettre au duc de Richelieu! Quelle tendresse aussi dans l'âme de Frédéric, à ne juger que ses actes apparens! Frédéric s'éloigne de Potsdam le jour même où son ami malade se met en route pour les eaux de Plombières; une fois Voltaire parti, quel serait l'ennui du roi dans son palais abandonné! Pour un tel chagrin, il n'y a que la distraction des affaires; il s'en va donc en Silésie faire l'inspection des troupes. C'est ainsi que les deux amis se quittèrent le 26 mars 1753 pour ne plus se revoir, ni à Berlin ni ailleurs. « Qu'il ne revienne jamais! disait Frédéric; c'est un homme bon à lire, mais dangereux à connaître. » Voltaire écrivait de son côté : « Il voulut que je soupasse avec lui; je fis donc encore un souper de Damoclès, après quoi je partis avec promesse de revenir et avec le ferme dessein de ne le revoir de ma vie (1). »

Voilà donc Voltaire en route pour Plombières avec son secrétaire Collini. De Berlin, il se rend directement à Leipzig, où il séjourne une vingtaine de jours, mettant ordre à ses affaires, rangeant ses livres et ses papiers dans ses malles, écrivant force lettres à ses amis de Paris, rendant visite à l'illustre Gottsched, conférant avec l'imprimeur Breitkopf qui a sous presse plusieurs de ses ouvrages, respirant les premières émanations du printemps sous les ombrages délicieux de la Rosenthal, en un mot occupé des choses les plus inoffensives du monde. Il part ensuite pour Gotha, où le grand-duc et la grande-duchesse, apprenant qu'il vient de descendre à l'hôtel des *Hallebardes*, l'obligent à loger au château et l'y gardent trois semaines. De là il va rendre visite au landgrave de Hesse; puis, se dirigeant vers la France, il arrive à Francfort. C'est là que l'attendait cette aventure de Vandales au souvenir de laquelle il poussera des cris de rage jusqu'à la fin de sa vie. Écoutons le récit qu'il en fait. L'Allemagne nous envoie aujourd'hui la justification des Van-

(1) *Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire, écrits par lui-même.*

dales accusés par Voltaire et Collini; avant d'entendre la défense, il faut lire l'acte d'accusation :

« Il y avait à Francfort un nommé Freytag, banni de Dresde après y avoir été mis au carcan et condamné à la brouette, devenu depuis dans Francfort agent du roi de Prusse, qui se servait volontiers de tels ministres, parce qu'ils n'avaient de gages que ce qu'ils pouvaient attraper aux passans. Cet ambassadeur et un marchand nommé Schmid, condamné ci-devant à l'amende pour fausse monnaie, me signifièrent, de la part de sa majesté le roi de Prusse, que j'eusse à ne point sortir de Francfort jusqu'à ce que j'eusse rendu les effets précieux que j'emportais à sa majesté. « Hélas! messieurs, je n'emporte rien de ce pays-là, je vous jure, pas même les moindres regrets. Quels sont donc les joyaux de la couronne brandebourgeoise que vous redemandez? — *C'être, monsir,* répondit Freytag, *l'œuvre de poëshie du roi mon gracieux maître.* — Oh! je lui rendrai sa prose et ses vers de tout mon cœur, lui répliquai-je, quoique après tout j'aie plus d'un droit à cet ouvrage. Il m'a fait présent d'un bel exemplaire imprimé à ses dépens. Malheureusement cet exemplaire est à Leipzig avec mes autres effets. » Alors Freytag me proposa de rester à Francfort jusqu'à ce que le trésor qui était à Leipzig fût arrivé, et il me signa ce beau billet : « Monsir, sitôt le gros ballot de Leipzig sera ici, où est l'œuvre de poëshie du roi mon maître, que sa majesté demande, et l'œuvre de poëshie rendu à moi, vous pourrez partir où vous paraîtra bon. A Francfort, 1 de juin 1753. Freytag, résident du roi mon maître. » J'écrivis au bas du billet : *Bon pour l'œuvre de poëshie du roi votre maître;* de quoi le résident fut très satisfait.

« Le 17 de juin arriva le grand ballot de *poëshie.* Je remis fidèlement ce sacré dépôt, et je crus pouvoir m'en aller sans manquer à aucune tête couronnée; mais dans l'instant que je partais on m'arrête, moi, mon secrétaire et mes gens; on arrête ma nièce : quatre soldats la traînent au milieu des boues chez le marchand Schmid, qui avait je ne sais quel titre de conseiller privé du roi de Prusse. Ce marchand de Francfort se croyait alors un général prussien : il commandait douze soldats de la ville dans cette grande affaire avec toute l'importance et la grandeur convenables. Ma nièce avait un passeport du roi de France, et de plus elle n'avait jamais corrigé les vers du roi de Prusse. On respecte d'ordinaire les dames dans les horreurs de la guerre; mais le conseiller Schmid et le résident Freytag, en agissant pour Frédéric, croyaient lui faire leur cour en traînant le pauvre sexe dans les boues. On nous fourra tous dans une espèce d'hôtellerie à la porte de laquelle furent postés douze soldats : on en mit quatre autres dans ma chambre, quatre dans un grenier où l'on avait conduit ma nièce, quatre dans un galetas ouvert à tous les vents, où l'on fit coucher mon secrétaire sur de la paille. Ma nièce avait, à la vérité, un petit lit; mais ses quatre soldats, avec la baïonnette au bout du fusil, lui tenaient lieu de rideaux et de femmes de chambre.

« Nous avions beau dire que nous en appelions à César, que l'empereur avait été élu à Francfort, que mon secrétaire était Florentin et sujet de

sa majesté impériale, que ma nièce et moi nous étions sujets du roi très chrétien, et que nous n'avions rien à démêler avec le margrave de Brandebourg; on nous répondit que le margrave avait plus de crédit dans Francfort que l'empereur. Nous fûmes douze jours prisonniers de guerre, et il nous fallut payer cent quarante écus par jour. Le marchand Schmid s'était emparé de tous mes effets, qui me furent rendus plus légers de moitié. On ne pouvait payer plus chèrement l'*œuvre de poëshie du roi de Prusse*. Je perdis environ la somme qu'il avait dépensée pour me faire venir chez lui et pour prendre de mes leçons. Partant, nous fûmes quittes.

« Pour rendre l'aventure plus complète, un certain Van Duren, libraire à La Haye, fripon de profession et banqueroutier par habitude, était alors retiré à Francfort. C'était le même homme à qui j'avais fait présent, treize ans auparavant, du manuscrit de *l'Anti-Machiavel* de Frédéric. On retrouve ses amis dans l'occasion. Il prétendit que sa majesté lui redevait une vingtaine de ducats et que j'en étais responsable. Il compta l'intérêt et l'intérêt de l'intérêt. Le sieur Fichard, bourgmestre de Francfort, qui était même le bourgmestre régnant, comme cela se dit, trouva, en qualité de bourgmestre, le compte très juste, et en qualité de régnant il me fit débourser trente ducats, en prit vingt-six pour lui, et en donna quatre au fripon de libraire.

« Toute cette affaire d'Ostrogoths et de Vandales étant finie, j'embrassai mes hôtes et je les remerciai de leur douce réception. »

La narration est charmante, très vive, très fine, très française par la netteté du langage; est-elle française aussi par la droiture et la sincérité? n'y manque-t-il pas des choses essentielles? C'est ce qu'il s'agit d'examiner à la lumière des documens nouveaux. Nos voisins les Allemands, libéraux ou démocrates, sont impitoyables aujourd'hui contre Voltaire; ils veulent absolument en faire un fourbe, un *élève des jésuites*, un esprit égoïste et sans flamme, tandis que Frédéric en face de lui exprimerait l'idéal de son temps. Singulier entêtement du patriotisme! En répondant à Varnhagen d'Ense comme à M. Venedey, donnons-nous le mâle plaisir de l'impartialité, élevons-nous par la justice au-dessus des passions d'un autre âge.

Je ne veux pas faire le philosophe de Sans-Souci meilleur qu'il n'était; il faut reconnaître pourtant qu'à travers toutes les comédies de sa rupture avec Voltaire, il se conduisit royalement envers lui, puisqu'il eut confiance dans sa loyauté. Parmi les bagages du fugitif se trouvait un recueil de poésies de Frédéric, recueil secret, confidentiel, imprimé seulement pour quelques amis, car les principaux cabinets de l'Europe, surtout le gouvernement de Louis XV et de Mme de Pompadour, y étaient l'objet des plus injurieux sarcasmes. Frédéric, en se séparant de Voltaire, et bien qu'il ne comptât point sur son retour, ne lui avait pas redemandé ces dan-

gereuses confidences. Or, à peine sorti de Berlin, le prisonnier s'en donne à cœur joie. Quel bonheur de respirer librement! Quelles délices de préparer sa vengeance! A Leipzig, à Gotha, il commence le feu, tantôt harcelant Maupertuis de nouvelles attaques au point de s'attirer une provocation au pistolet à laquelle il répond publiquement par une véritable mitraille de bouffonneries et d'insultes, tantôt criblant le roi de Prusse de traits empoisonnés et lui suscitant partout des ennemis. Il avait pour cela des armes terribles dans les poésies du roi. Le recueil en question renfermait les vers que Voltaire lui-même, au temps de sa plus grande faveur à Berlin, signalait en ces termes dans une lettre à Mme Denis : « Savez-vous bien qu'il a fait un poème dans le goût de ma *Pucelle*, intitulé *le Palladium?* Il s'y moque de plus d'une sorte de gens... » Parmi ces gens de plus d'une sorte bafoués par Frédéric se trouvaient au premier rang les chefs de la politique européenne, souverains et ministres; les personnages officiels des cours allemandes n'y étaient pas épargnés, et l'on comprend que Voltaire eût beau jeu pour soulever contre son ami de la veille des ressentimens implacables. S'il commence à Gotha, que sera-ce donc à Versailles? Potsdam s'émeut des premières indiscrétions du poète émancipé; Frédéric, prévenu par ses amis, n'hésite pas à y couper court, et, à peine revenu de Silésie, il se décide à faire saisir entre les mains de Voltaire le livre accusateur.

Comment s'y prendre pour exécuter ce coup de main? On reconnaît ici le stratégiste impétueux, le maître accoutumé à être obéi sur un signe, et non le diplomate consommé. M. Varnhagen d'Ense, ancien membre des légations prussiennes, et, bien que devenu démocrate vers la fin de sa vie, fort attaché aux formes de l'étiquette, estime que tous les scandales de l'aventure de Francfort ont eu pour principe un ordre mal conçu. Au lieu de confier l'affaire à son ministre des relations extérieures, c'est-à-dire à un homme qui devait connaître l'importance des termes clairs et précis, Frédéric en chargea un personnage à tout faire, le maître Jacques du palais, M. de Fredersdorff. Le 11 avril 1753, M. de Fredersdorff adresse à M. le baron de Freytag, *résident* prussien à Francfort, une instruction dont voici le résumé : — Par ordre de sa majesté le roi, lorsque Voltaire passera par Francfort, ce qui ne saurait tarder, M. le résident et conseiller de guerre baron de Freytag, accompagné de M. le conseiller aulique Schmid, ira lui redemander sa clé de chambellan ainsi que la croix et le ruban de l'ordre *pour le mérite*. En outre, comme les bagages de Voltaire sont adressés de Berlin à Francfort, et qu'il s'y trouve beaucoup de lettres et d'écritures de l'auguste main de sa majesté, M. de

Freytag fera ouvrir en sa présence toutes ces malles, toutes ces caisses, sans oublier les coffres particuliers du voyageur, et saisira tous les papiers susdits, ainsi qu'un livre pareillement contenu dans les bagages. — Le chambellan ajoute : « Comme ce Voltaire est fort intrigant, vous aurez soin l'un et l'autre de prendre toutes les précautions pour qu'il ne puisse rien soustraire à vos recherches. Quand vous aurez tout fouillé, les objets saisis devront être empaquetés avec soin et envoyés à Potsdam à mon adresse. Dans le cas où Voltaire ne consentirait pas de bonne grâce à la saisie, on le menacera de l'arrêter; si cela ne suffit point, on l'arrêtera en effet, puis, l'opération terminée sans complimens, on le laissera poursuivre son voyage. » Est-ce donc là un ordre mal rédigé? M. Varnhagen a-t-il raison de vouloir absolument que Frédéric soit irréprochable en cette affaire, et que ses agens seuls, par leurs maladresses, endossent la responsabilité du scandale? Mais qui ne voit la main du roi de Prusse dans cet ordre impatient, impérieux, formulé avec injure? Il fallait, dit le méthodique Varnhagen, indiquer nettement le livre réclamé par le roi, au lieu de signaler en termes vagues de « nombreuses lettres et écritures (1), » dont la recherche allait prolonger une situation scabreuse, embrouiller les agens prussiens, exaspérer Voltaire et transformer une affaire secrète en un scandale européen. Eh! mon Dieu, ce n'est pas la désignation plus ou moins précise du livre qui a troublé la cervelle de ce baron, c'est l'ordre même, l'ordre où se révèle si visiblement une personne despotique, l'ordre de fouiller et d'arrêter Voltaire au nom du roi de Prusse dans une ville libre, dans une ville où se faisait le couronnement des empereurs. Le résident devait penser que l'affaire était bien grave pour qu'on violât tant de convenances à la fois. Après cela, qu'un homme d'esprit s'en fût tiré plus habilement, que M. de Freytag ait été, non pas un scélérat, comme l'affirme Voltaire, mais un triple sot, comme M. Varnhagen l'a prouvé sans le vouloir, ce n'est pas nous qui soutiendrons le contraire.

Voyez-le à l'œuvre dès le premier jour. L'instruction du factotum de Frédéric était arrivée à Francfort le 19 avril; sans perdre une minute, le baron propose un plan de campagne à son collaborateur, j'allais dire à son complice M. Schmid. « 1° Les gardiens de la porte de Tous-les-Saints et de la porte de Friedberg (2) seront chargés de surveiller avec la plus grande attention l'arrivée de M. de Voltaire; non-seulement on lui demandera dans quel logis il se propose de descendre, mais on fera suivre immédiatement la

(1) *Viele Briefe und Scripturen.*

(2) Littéralement *les écrivains de la porte, Thorschreiber,* espèce de surveillans, employés d'octroi ou de police.

voiture afin de s'assurer si elle se rend en effet à l'hôtellerie indiquée. En même temps, un exprès sera envoyé à M. Schmid pour le prévenir. Il sera expressément défendu aux gardiens des portes de laisser soupçonner à M. de Voltaire les mesures prises à son égard; mais comme il faut prévoir les indiscrétions ou les trahisons de ces agens, on trouvera un prétexte qui expliquera ces mesures à leurs yeux; on leur dira, par exemple, qu'il s'agit de remettre à M. de Voltaire un paquet à lui destiné. Il faut prévoir aussi le cas où M. de Voltaire prendrait un autre nom que le sien; on aurait donc soin de signaler à M. Schmid tous les Français qui arriveraient à Francfort avec un certain équipage (1). On n'oubliera pas d'ailleurs de donner aux gardiens de ville le signalement exact de sa personne. 2° S'entendre avec le maître de poste M. Klees, dont le premier postillon espionnera M. de Voltaire dès son arrivée sous prétexte de lui offrir ses services pour la continuation de son voyage. 3° Envoyer à Friedberg un homme de confiance qui s'installera chez le maître de poste jusqu'à l'arrivée de Voltaire. 4° Même tactique au relai de poste de Hanau. 5° S'informer, chacun de son côté, des hôtels où Voltaire est descendu pendant la route. 6° Se préoccuper du cas où Voltaire serait déjà installé à Francfort, envoyer dans les principaux hôtels de la ville des espions qui demanderaient : *N'est-ce pas ici qu'est descendu un gentilhomme français nommé Maynvillar?* — On répondra nécessairement *non*. Et si c'est là qu'est notre homme, on ajoutera sans doute : *Il y a bien ici un Français, mais il s'appelle Voltaire*. De cette manière, nous aurons le renseignement que nous cherchons, sans l'avoir demandé. 7° Le facteur qui me porte mes lettres est à ma dévotion; je saurai par lui s'il est arrivé déjà des missives au nom de Voltaire et en quel lieu on les lui adresse. » Le baron de Freytag priait le conseiller Schmid de méditer ce plan, d'y joindre ses observations écrites et de le lui renvoyer au plus tôt, à quoi le conseiller Schmid ne répondit que par un cri d'admiration.

O finesse allemande! ô machiavélisme de cette police tudesque! la grande conspiration est à l'œuvre; gardiens de ville, postillons, facteurs de la poste aux lettres, toute une escouade de limiers a commencé la besogne. Au milieu de ces roueries naïves et consciencieuses, une chose embarrasse les deux chefs; quel est ce livre mentionné à la fin des instructions de M. de Fredersdorff? Le chambellan du roi de Prusse a fait comme les personnes qui réservent le *post-scriptum* pour le point essentiel de leurs missives; il a parlé de lettres du roi, d'écritures du roi, par conséquent de manuscrits,

(1) *Alle Franzosen die mit einer reputierlichen Equipage einkommen.*

et soudain, récapitulant ses ordres, il recommande de ne pas oublier le livre qui doit se trouver dans les caisses du voyageur. Quel livre? Voltaire aura sans doute plus d'un livre parmi ses bagages. Freytag et Schmid, relisant vingt fois la dépêche, pèsent chaque mot dans la balance, interprètent le fond, interprètent la forme, et bientôt, de commentaire en commentaire, n'y voient plus que du feu. Le plus sûr est de s'adresser à Berlin. D'ailleurs ils ont besoin d'un supplément d'instructions pour un cas non prévu. Si les caisses du voyageur avaient déjà passé par Francfort, si on les avait expédiées directement à la frontière de France, que faire? C'est le 21 avril que Freytag adresse ces questions au chambellan. « Dans le cas où les caisses auraient déjà traversé Francfort, répond M. de Fredersdorff en date du 29, Voltaire devra être retenu dans la ville jusqu'à ce qu'il les ait fait revenir et que vous ayez pu les fouiller tous les deux, vous et M. Schmid. Il faut que tous les manuscrits du roi soient rendus. Quant au livre dont la restitution est la chose principale, il porte ce titre : *Œuvres de poésie.* » Nouvel embarras des scrupuleux commissaires : est-ce un livre imprimé ou un livre manuscrit? « Évidemment, se disent-ils, ce ne peut-être qu'un ouvrage manuscrit, le roi ne mettrait pas tant d'ardeur à réclamer un exemplaire d'un ouvrage déjà livré au public. » Et cette interprétation inexacte allait amener tout un imbroglio d'indignités et de sottises. En attendant, les commissaires triomphent. Un journal vient de leur apprendre que M. de Voltaire, retenu encore à Gotha, ne tardera pas à rentrer en France par Francfort et Strasbourg. Décidément les voilà maîtres du terrain, chacun est à son poste : que Voltaire change de nom tant qu'il voudra, on a l'œil sur lui; qu'il vienne par Friedberg ou par Hanau, sa voiture sera signalée au relais de poste, comme le corsaire par la vigie attentive. Victoire! Voltaire est pris.

Cette conspiration, ce plan d'attaque, ces machines de guerre, cette niaiserie consciencieuse et tumultueuse, ce fracas à propos d'une affaire qui voulait de la discrétion et de la mesure, en un mot ce dossier bizarre, publié le plus sérieusement du monde par M. Varnhagen, ne semble-t-il pas le comble du burlesque? Eh bien! les confidences de Collini, le secrétaire de Voltaire, ajoutent encore à la bouffonnerie du spectacle. Ces souvenirs de Collini, publiés en 1807 et fort oubliés aujourd'hui, acquièrent un intérêt nouveau depuis que M. Varnhagen nous a livré les pièces de l'aventure de Francfort. Grâce à Collini et au critique allemand, on peut comparer deux tableaux qui se font valoir l'un l'autre : ici le trouble, les craintes, les machinations des conspirateurs, là l'insouciance et la sécurité de l'homme qui pourra bientôt dire comme le Persan Rica :

J'ai troublé le repos d'une grande ville. Un des plus anciens biographes et apologistes de Voltaire, l'abbé Duvernet, raconte que le roi de Prusse, à son retour de Silésie, aurait dit un jour en causant avec l'abbé de Prades et le baron de Pœllnitz : « Voltaire va passer sa vie désormais à me déshonorer! » si bien que le baron, prenant l'exclamation au tragique et voulant prouver son dévouement, se serait écrié : « Dites un mot, sire, et je vais le poignarder! » Le baron de Pœllnitz, espèce de fou de cour, connaissait trop bien Frédéric pour lui proposer un assassinat, et si l'abbé de Prades l'a entendu tenir ce propos, l'abbé de Prades s'est trompé sur l'intention, pure bouffonnerie chez l'aventurier. Il est certain du moins que le métier d'espion convenait mieux à Pœllnitz que le métier de sicaire, et Voltaire en effet le rencontra dans la ville de Cassel, c'est-à-dire à sa dernière grande étape avant Francfort. La rencontre était de nature à lui causer quelque surprise, peut-être même une certaine inquiétude; il avait laissé Pœllnitz à Potsdam, et il le retrouvait tout à coup sur son chemin! Il se contenta pourtant de dire à Collini : « Que fait donc Pœllnitz à Cassel? » Puisque cet incident ne le troublait pas davantage, on peut se représenter son insouciance lorsqu'il approche de Francfort, et que, touchant au terme du voyage, il se voit déjà installé à Plombières.

Collini nous a fait connaître sa manière de voyager; il a décrit sa comfortable berline, véritable ambulance, non pas d'un malade opulent, mais plutôt d'un esprit toujours en éveil, et que son activité dévore. « C'était un carrosse coupé, large, commode, bien suspendu, garni partout de poches et de magasins. Le derrière était chargé de deux malles, et le devant de quelques valises. Sur le banc étaient placés deux domestiques, dont l'un était de Potsdam et servait de copiste. Quatre chevaux de poste et quelquefois six, selon la nature des chemins, étaient attelés à sa voiture... Voltaire et moi occupions l'intérieur avec deux ou trois portefeuilles qui renfermaient les manuscrits dont il faisait le plus de cas, et une cassette où étaient son or, ses lettres de change et ses effets les plus précieux. C'est avec ce train qu'il parcourait alors l'Allemagne. Aussi à chaque poste et dans chaque auberge étions-nous abordés et reçus à la portière avec tout le respect que l'on porte à l'opulence. Ici c'était *M. le baron de Voltaire*, là *M. le comte* ou *M. le chambellan*, et presque partout c'était *son excellence* qui arrivait. J'ai encore des mémoires d'aubergistes qui portent : *pour son excellence M. le comte de Voltaire avec secrétaire et suite.* Toutes ces scènes divertissaient le philosophe, qui méprisait ces titres dont la vanité se repaît avec complaisance, et nous en riions ensemble de bon cœur. Ce n'était point non plus par vanité qu'il voyageait de la sorte. Déjà vieux et maladif, il aimait et aima toujours les commo-

dités de la vie, il était fort riche et faisait un noble usage de sa fortune... » Vanité ou non, il est manifeste du moins qu'il ne se cachait pas : ce ne sont pas les procédés d'un homme qui veut échapper à la police prussienne. Il allait donc ainsi à petites journées, commodément, prenant toutes ses aises, en grand seigneur et surtout en poète, en écrivain amoureux de son art. Il travaillait toujours; il rimait des épîtres, il combinait des stances, il dictait des lettres; Collini était plutôt las d'écrire que Voltaire de dicter. C'était une improvisation perpétuelle, une fête, un enchantement, et des gaîtés d'enfant mêlées à des malices de singe! Il riait, de quel rire, on le sait, tour à tour joyeux ou cruel, innocent ou perfide! il riait pour s'amuser lui-même, pour se tenir en joie, pour se donner la comédie. C'est ainsi qu'il avait voyagé de Berlin à Leipzig, de Leipzig à Gotha, de Gotha à Cassel; c'est ainsi que de Cassel il se dirigeait vers Francfort, s'arrêtant quelques heures à Friedberg pour visiter les mines, sans se douter que précisément là, dans cette ville de Friedberg, un espion payé à un thaler par jour le guettait depuis six semaines, et venait de prendre sa course, impatient de signaler enfin son arrivée à M. le baron de Freytag. Le contraste est-il assez plaisant? Ici une société secrète organisée pour déjouer les ruses de Voltaire et mettre la main sur lui malgré ses déguisemens, là Voltaire qui arrive en grand équipage, le front haut, reconnu et salué par tous de ville en ville; ici un conciliabule de lourdauds, là un esprit de feu pétillant d'étincelles.

Voltaire est donc arrivé à Francfort-sur-le-Mein par la porte de Friedberg, dans la soirée du 31 mai 1753; il est descendu à l'hôtel du *Lion-d'Or*, il y a passé la nuit, et le lendemain matin il se dispose à repartir, quand apparaît solennellement M. le baron de Freytag, résident de sa majesté le roi de Prusse, « escorté, dit Collini, d'un officier recruteur et d'un bourgeois de mauvaise mine. » Ce bourgeois de mauvaise mine était un sénateur de Francfort, nommé Rücker, que M. Schmid avait désigné pour tenir sa place en cas d'absence. Une grande société de commerce, établie en vue des rapports de la Prusse avec l'Orient, avait tenu son assemblée générale à Emden le 28 mai, et M. Schmid n'avait pu se dispenser de s'y rendre. Cet incident même était devenu pour Freytag une nouvelle cause de perplexités bouffonnes. Il avait écrit au chambellan du roi pour lui exposer l'embarras où le plongeait le départ de M. Schmid et lui soumettre le choix du suppléant. « Non, non, point de suppléant! avait répondu Fredersdorff. Pas de nouveau témoin! M. Schmid, je l'espère, sera de retour avant l'arrivée de Voltaire; sinon, vous procéderez seul. » Seul! dans une affaire si grave! quand il s'agissait sans doute de secrets d'état! Heureusement pour le baron, cette réponse du chambellan, écrite le 29 mai,

ne parvint à Francfort que dans les premiers jours de juin, les perquisitions étaient finies, et M. le sénateur Rücker avait pu donner au diplomate le précieux secours de son assistance. Il faut maintenant laisser la parole à Freytag, qui va raconter lui-même dans son rapport officiel la séance du 1er juin. La scène se passe à l'hôtel du *Lion-d'Or*.

« ... Voltaire étant arrivé hier ici, je me suis présenté chez lui avec le sénateur Rücker et le lieutenant de Brettwitz, officier de recrutement. Après les politesses d'usage, je lui exposai les très gracieuses intentions de votre majesté. Il fut consterné, ferma les yeux et se renversa sur son fauteuil. Je ne lui avais encore parlé que des papiers. Après s'être recueilli un instant, il appela son ami Collini, que j'avais prié de se retirer, le fit venir dans sa chambre et m'ouvrit deux caisses, une grande valise, ainsi que deux portefeuilles. Il fit encore mille *contestations* de sa fidélité à votre majesté, puis se trouva mal de nouveau, et le fait est qu'il a l'air d'un squelette. Dans la première caisse, je trouvai le paquet ci-joint, enveloppé sous la marque A, que je donnai en dépôt à l'officier sans l'ouvrir. Le reste de la visite a duré de neuf heures du matin à cinq heures de l'après-midi. Je n'ai trouvé qu'un *poème*, dont il a eu beaucoup de peine à se séparer, et que j'ai placé dans le paquet A. J'ai fait sceller ce paquet par le sénateur, et j'y ai apposé aussi mon cachet. Je lui demandai sur l'honneur s'il n'avait pas autre chose; il affirma par serment *quod non*. Nous en vînmes alors au livre des *œuvres de poésie;* il me dit que ce livre se trouvait dans une grande caisse de voyage, mais qu'il ignorait si cette caisse était à Leipzig ou à Hambourg. Là-dessus je lui déclarai que je ne pouvais le laisser partir de Francfort avant d'avoir examiné cette caisse. Aussitôt il me fit mille instances pour obtenir de continuer sa route : il avait besoin de prendre les bains, sans quoi sa mort était certaine. Voyant de graves inconvéniens à ce que l'affaire fût portée devant le conseil de la ville, surtout parce qu'il se donne le titre de *gentilhomme de la chambre* à la cour de France, et que dans cette circonstance les magistrats feraient beaucoup de difficultés pour autoriser l'arrestation, j'ai fini par convenir avec lui qu'il resterait prisonnier sur parole dans la maison qu'il habite en ce moment jusqu'à l'arrivée du ballot de Leipzig ou de Hambourg, et qu'il me donnerait pour ma garantie deux paquets de ses papiers, tels qu'ils se trouvaient alors sur sa table, enveloppés et scellés de sa main. Le maître de l'hôtel est un certain M. Hoppe qui a un frère au service de votre majesté en qualité de lieutenant; j'ai pris avec lui toutes les mesures nécessaires pour que le prisonnier ne puisse ni s'évader ni expédier ses bagages. L'idée m'était venue de le faire garder de près par quelques grenadiers; mais le service militaire est organisé de telle sorte en cette ville que je compte plus sur la parole de Voltaire, confirmée par serment, que sur la surveillance des gardes. Comme il est réellement faible et dans un misérable état de santé, je lui ai donné le meilleur médecin de la ville; j'ai mis aussi à sa disposition ma cave et ma maison tout entière. Là-dessus, je l'ai laissé passablement calme et consolé, après qu'il m'eut livré sa clé de chambellan avec la croix et le ruban de son ordre.

« Le soir du même jour, vers sept heures, il m'envoya le décret de sa nomination de chambellan (voir le paquet sous la lettre C), et ce matin un manuscrit de la main du roi (paquet D), qui était tombé, dit-il, sous la table pendant nos recherches. Je ne sais pas combien il attend encore de caisses, et comme j'ignore absolument si les papiers que je dois saisir sont nombreux ou non, le mieux serait d'envoyer ici un secrétaire du roi qui procéderait à une perquisition plus exacte, d'autant que je ne connais pas l'écriture de votre majesté.

« J'oubliais de dire qu'il a écrit en ma présence à son commissionnaire de Leipzig pour lui donner l'ordre d'expédier à mon adresse le ballot mentionné ci-dessus. Il m'a prié en même temps d'écrire au chambellan intime de votre majesté, M. de Fredersdorff, afin d'obtenir qu'on ne le retînt pas ici plus longtemps. Il voulait même que cette lettre fût envoyée par un estafette; mais comme les frais de la journée s'élèvent déjà à trois louis d'or, je me suis servi de la poste ordinaire. »

Jusqu'ici tout va bien. Ce n'est vraiment pas un mauvais homme que ce diplomate prussien transformé en commissaire de police. Il est poli, compatissant, hospitalier, économe, un peu trop économe quand il s'agit d'une lettre urgente, d'une lettre qui intéresse le plus précieux de tous les biens, la liberté individuelle, si étrangement confisquée, mais enfin il n'est pas indifférent à la santé de son *hôte;* il lui procure un bon médecin, il veut bien ne pas installer un corps de garde à sa porte, ayant, il est vrai, une médiocre confiance dans les grenadiers de Francfort, et finalement, lorsqu'il a mis sa cave au service de l'illustre victime, il est heureux de l'avoir consolée. Dieu veuille que cette courtoisie ne subisse de part et d'autre aucune atteinte!

Il est impossible pourtant de ne pas noter ici certaines choses qui ne présagent pas une issue favorable à un conflit engagé de la sorte : d'un côté la consciencieuse pesanteur de l'agent de Frédéric, de l'autre l'irritation bien naturelle de Voltaire, jointe malheureusement à un peu de mauvaise foi. La première visite s'est prolongée de neuf heures du matin à cinq heures du soir, huit grandes heures pour entrer en matière! Comment ne pas prendre en haine un négociateur si impitoyablement scrupuleux? Mais aussi comment ce négociateur ne serait-il point en garde contre les malices de Voltaire, quand il le voit se donner si vite un démenti? Voltaire feint d'ignorer d'abord si le fameux ballot est à Hambourg ou à Leipzig, parce qu'il espère dépister ainsi les recherches et rester maître des poésies secrètes du roi; dès qu'il apprend que l'arrivée de ce ballot est la condition de sa délivrance, il sait très bien que le ballot est à Leipzig, c'est à Leipzig qu'il s'adresse pour qu'on le lui expédie au plus tôt, et c'est de Leipzig en effet qu'il ne tardera pas à le recevoir. Ces contradictions n'avaient pas dû échapper à Freytag, car si le pauvre

homme demandait à Berlin un auxiliaire, ce n'est point seulement qu'il se défiât de son ignorance, c'était surtout que les ruses de Voltaire, combinées avec les ordres pressans de Fredersdorff, lui donnaient je ne sais quelle haute idée de la mystérieuse affaire confiée à ses soins. Il faut ajouter, pour compléter la scène du 1er juin, que le billet de Freytag inséré dans les mémoires de Voltaire est évidemment l'œuvre du narrateur. Le billet authentique, conservé aux archives de Berlin, est rédigé en termes plus simples. L'honnête résident est bien assez comique avec son importance et ses tribulations sans qu'il soit besoin d'en faire une caricature. Voici le reçu du bonhomme d'après la transcription littérale qu'en a donnée M. Varnhagen :

« J'ai reçu de M. de Voltaire deux paquets d'écritures cachetés de ses armes, et que je lui rendrai après avoir reçu la grande malle de Leipzig ou de Hambourg où se trouve l'œuvre des poésies que le roi demande.

« FREYTAG, résident. »

« Francfort, le 1er juin 1753. »

Au verso de la page, Voltaire lui-même a tracé ces mots en grosses lettres soigneusement formées, qui contrastent avec l'écriture hâtive du résident : *Promesses de M. de Freytag*. Il était donc relativement assez calme, si on compare son attitude de ce premier jour avec l'exaspération que vont lui causer bientôt les maladresses et les brutalités de ses gardiens. C'est à peine s'il se souvient qu'il est prisonnier sur parole. Sa merveilleuse activité d'esprit lui fournit des distractions toujours prêtes. Le soir même du jour où il est resté neuf heures en tête à tête avec le consciencieux Freytag, il a déjà repris la plume. Sa nièce, qui l'attend à Strasbourg, recevra demain le récit de son aventure, et s'empressera de le rejoindre à Francfort. Il a sur le métier un ouvrage commencé à la prière de la duchesse de Gotha, les *Annales de l'Empire;* quelle occasion de revoir et de rédiger ses notes! Plusieurs jours s'écoulent ainsi sans que le prisonnier songe à se plaindre : l'arrivée de Mme Denis, les soins d'une correspondance immense, la rédaction de ses *Annales*, les visites à recevoir, en voilà plus qu'il n'en faut pour le distraire. N'est-ce pas avant tout un esprit? Penser, causer, écrire, n'est-ce pas sa vie? Peu à peu cependant les visites mêmes qu'il reçoit lui font sentir ce qu'a de révoltant le procédé de la police prussienne. Soit que des personnes éminentes de la cité lui promettent leur appui auprès des magistrats, soit qu'il s'irrite de ne pouvoir répondre à l'empressement dont il est l'objet, un désir de résistance vient de s'éveiller en lui. Un rayon, une étincelle, c'est assez pour embraser une telle âme; l'explosion est imminente. Un prince allemand que Vol-

taire avait rencontré dans ses voyages, le duc de Meiningen, vient d'arriver à Francfort, et Voltaire veut lui présenter ses hommages. — Impossible! répond Freytag. Le refus du geôlier a beau être formulé avec toute politesse; comment Voltaire se résignerait-il plus longtemps à de pareilles violences? C'est dans le récit même de Freytag qu'il faut noter l'attitude nouvelle du poète, l'irritation de cette fine et nerveuse nature, irritation que la maladie accroît encore, et qui va devenir pour lui un supplice de toutes les heures. Voici le rapport daté du 5 juin :

« Le rapport très humble envoyé par la dernière poste à sa majesté royale sous le couvert de votre excellence est déjà sans doute entre vos mains. A l'arrivée de ce Voltaire, je n'eus pas d'autre moyen que de prendre l'assistant proposé par M. Schmid; quant à l'officier, qui ne sait pas un mot de français, je l'ai amené pour ma sûreté personnelle autant que pour imposer respect au Voltaire (1). Je m'épargnais ainsi la nécessité de recourir à une arrestation publique; mais, comme je suis persuadé maintenant qu'il a encore bien des manuscrits par-devers lui, je ne vois aucun moyen de s'en emparer, sinon de le reconduire bon gré mal gré dans les états du roi, chose qui ne pourrait s'exécuter qu'en vertu d'une réquisition spéciale. Il commence à se faire ici de bons amis qui lui font peut-être espérer la protection des magistrats. Quand je suis retourné chez lui, il s'est montré assez insolent. Il demandait à changer d'hôtel, il voulait aller faire sa cour au duc de Meiningen. J'ai dû lui refuser avec toute la politesse possible. Alors il s'est écrié : *Comment! votre roi me veut arrêter ici, dans une ville impériale! Pourquoi ne l'a-t-il pas fait dans ses états? Vous êtes un homme sans miséricorde, vous me donnez la mort, et vous serez tous sûrement dans la disgrâce du roi* (2). Après lui avoir répondu assez sèchement, je me retirai. Il paraît souffreteux et affaissé; est-ce une comédie qu'il joue? ou bien a-t-il en effet toujours l'air d'un squelette? Je n'en sais rien. Lorsque ses ballots, qui courent le monde, seront arrivés ici, j'aurai besoin d'un ordre ostensible ou d'une réquisition pour le faire arrêter dans toutes les formes. »

On voit par ces derniers mots que Freytag était décidé à violer ses promesses, et que l'arrivée du fameux ballot, bien loin de mettre fin à la captivité du poète, devait être le signal de son arrestation, d'une arrestation non plus timide et clandestine, mais publique. Freytag, dans l'ardeur de son zèle, comme aussi dans l'ignorance absolue des choses qui causaient l'inquiétude du roi son maître, était persuadé que Voltaire emportait des manuscrits de la plus haute importance, qu'il y avait bien autre chose que le ballot de Leipzig, bien autre chose que le recueil des *œuvres de poésie*, et, prévoyant que le captif, ces *œuvres de poésie* une fois remises aux

(1) *Mir bei dem Voltaire Respect zu machen.*

(2) Ces paroles sont en français dans le texte du rapport; on a ici le cri même de Voltaire fidèlement répété.

mains du geôlier, réclamerait la liberté promise, il ne pouvait se tirer d'embarras que par une impudente violation de ses engagemens. L'intérêt du roi rassurait sa conscience. Il invoquait d'ailleurs ses restrictions mentales et tâchait de se persuader que la promesse en question était seulement *pro formâ*, ruse de guerre destinée à rassurer l'ennemi, stratégie permise où l'honneur n'a rien à voir. Il faut même que le tacticien ait laissé entrevoir quelque chose de cela, car on ne comprendrait pas que Voltaire, espérant d'un jour à l'autre l'arrivée du ballot et pouvant compter sur sa délivrance à heure fixe, ait commencé dès le 5 juin une guerre si vive contre le roi et son geôlier. C'est pourtant ce qui arrive. Dans cette prison, fort odieuse il est vrai, mais qui peut s'ouvrir demain, le voilà qui se démène comme un condamné sans espoir. Il écrit de tous côtés, à Paris, à Mayence, à Vienne. Il se cherche des protecteurs et il cherche à Frédéric des ennemis. L'ennemi naturel du roi de Prusse, c'est l'empereur d'Allemagne, l'époux de Marie-Thérèse; quel coup de maître s'il pouvait intéresser l'empereur à sa cause! Il écrit donc à l'empereur d'Allemagne cette curieuse lettre publiée par M. Beuchot, qui s'éclaire aujourd'hui d'une lumière nouvelle, puisqu'elle porte la date du 5 juin et qu'elle correspond si exactement à la visite ainsi qu'au rapport de Freytag. « Sire, c'est moins à l'empereur qu'au plus honnête homme de l'Europe que j'ose recourir dans une circonstance qui l'étonnera peut-être et qui me fait espérer en secret sa protection; » puis, après avoir dit quelle espèce de réclamation lui adresse le roi de Prusse, il ajoute : « Je n'importunerais pas sa sacrée majesté, s'il ne s'agissait que de rester prisonnier jusqu'à ce que l'*œuvre de poéshie* que M. Freytag redemande fût arrivée à Francfort; mais on me fait craindre que M. Freytag n'ait des desseins plus violens en croyant faire sa cour à son maître, d'autant plus que toute cette aventure reste encore dans le plus profond secret. » Il ne soupçonne pas le roi de se porter à de telles extrémités « contre un vieillard moribond qui lui avait tout sacrifié, qui ne lui a jamais manqué, qui n'est point son sujet, qui n'est plus son chambellan et qui est libre; » mais ce sont les violences du résident prussien qu'il faut craindre, à moins qu'on ne puisse invoquer une protection supérieure. Voltaire est sauvé, si l'empereur d'Allemagne veut bien le recommander à Francfort. « Sa sacrée majesté a mille moyens de protéger les lois de l'empire et de Francfort, et je ne pense pas que nous vivions dans un temps si malheureux que M. Freytag puisse impunément se rendre maître de la personne et de la vie d'un étranger dans la ville où sa sacrée majesté a été couronnée. »

Voltaire a-t-il donc espéré que cette lettre produirait bientôt son effet? Ignorait-il la lenteur des chancelleries allemandes, surtout de

la chancellerie impériale? Pas le moins du monde; il lui suffisait que de façon ou d'autre le résident prussien fût tenu en échec par les sympathies autrichiennes. C'est pourquoi il confie sa lettre au comte de Stadion, conseiller intime de l'empereur, et pour le moment ministre d'état de l'électeur de Mayence (1). De Mayence à Francfort, la route n'est pas longue, et en supposant même que la réponse de Vienne se fasse un peu attendre, c'est déjà fort bien fait que d'opposer l'influence d'un comte de Stadion aux prétentions d'un baron de Freytag. Il est fâcheux seulement que Voltaire, en échange du service qu'il demande, propose de gagner incognito la capitale de l'empire et de révéler à l'empereur les secrets du roi de Prusse : « Votre excellence peut assurer l'empereur ou sa sacrée majesté l'impératrice que, si je pouvais avoir l'honneur de leur parler, je leur dirais des choses qui les concernent. Peut-être mon voyage ne serait pas absolument inutile. » Une fois engagés en de pareilles luttes, les plus forts souvent perdent la tête; comment s'étonner que Voltaire, exaspéré par l'affront et mal défendu par sa conscience, ait voulu employer des armes qu'une main loyale doit toujours repousser? Comment ne pas s'en affliger aussi? Quoi! Voltaire est innocent, Voltaire s'est soumis de bonne foi aux réclamations qu'on lui adresse; dans un petit nombre de jours, il aura échappé à la police de Frédéric, et au moment où il croit sa liberté menacée par le plus odieux des parjures, il ne pousse pas des cris à en remplir l'Europe entière! C'est tout bas qu'il se plaint, c'est en secret qu'il s'agite; on ne reconnaît pas ici l'homme qui a la conscience nette et le droit de parler franc. Il est bien évident que s'il avait porté l'affaire par ses clameurs devant le tribunal de l'Europe, devant l'Europe aussi Frédéric aurait pu lui répondre. Les deux *amis* se valaient. Une lettre publiée par M. Varnhagen prouve de la façon la plus claire que plusieurs semaines avant l'arrivée de Voltaire à Francfort on connaissait à Berlin ses indélicatesses, disons le mot quoi qu'il en coûte, ses trahisons. Cette lettre est une réponse de lord Maréchal à Mme Denis. Lord Maréchal, ministre du roi de Prusse à Paris (2), avait reçu de la nièce de Voltaire une lettre fort pressante où celle-ci, avant de se rendre auprès du prisonnier de M. de Freytag, suppliait le ministre de s'entremettre en cette déplorable affaire. Lord Maréchal lui répond en ces termes :

(1) La lettre dont il s'agit ne porte pas d'adresse dans le *Voltaire* de Beuchot; c'est M. Varnhagen d'Ense qui croit avoir trouvé le destinataire, et ses raisons nous paraissent fort plausibles.

(2) George Keith, connu sous le nom de *lord Maréchal*, appartenait à une ancienne famille écossaise, et avait servi dès sa jeunesse la cause des Stuarts avec une intrépide ardeur. Son frère, le maréchal Keith, au service de la Prusse, réussit à l'attirer à Berlin. Lord Maréchal fut successivement ambassadeur en France, en Espagne, et gouverneur

« J'espère, madame, que vous aurez vu votre oncle pour votre satisfaction et son profit. Votre bon sens et douceur le calmeront et le remettront, je me flatte, à la raison. N'oubliez pas surtout le contrat. J'ai répondu au roi mon maître de votre honnêteté, je ne m'en repens pas; mais je suis embarrassé du retardement, et si je ne l'ai pas bientôt, je ne saurai que dire. Il y a aussi certains écrits ou poésies qu'il me faut; je compte sur votre bon esprit, et permettez-moi de vous représenter encore que votre oncle, s'il se conduit sagement, non-seulement évitera le blâme de tout le monde, mais qu'en homme sensé il le doit par intérêt. Les rois ont les bras longs.

« Voyons les pays (et ceci sans vous offenser) où M. de Voltaire ne s'est pas fait quelque affaire ou beaucoup d'ennemis. Tout pays d'inquisition lui doit être suspect; il y entrerait tôt ou tard. Les musulmans doivent être aussi peu contens de son *Mahomet* que l'ont été les bons chrétiens. Il est trop vieux pour aller à la Chine et devenir mandarin. En un mot, s'il est sage, il n'y a que la France qui lui convienne. Il y a des amis; vous l'aurez avec vous pour le reste de ses jours : ne permettez pas qu'il s'exclue de la douceur d'y revenir. Et, vous sentez bien, s'il lâchait des discours ou des épigrammes offensantes envers le roi mon maître, un mot qu'il m'ordonnerait de dire à la cour de France suffirait pour empêcher M. de Voltaire de revenir, et il s'en repentirait quand il serait trop tard. *Genus irritabile vatum;* votre oncle ne dément pas le proverbe. Modérez-le; ce n'est pas assez de lui faire entendre raison, forcez-le de la suivre. Horace, me semble, dit quelque part que les vieillards sont babillards; sur son autorité, je vais vous faire un conte. Quand la discorde se mit parmi les Espagnols conquérans du Pérou, il y avait à Cusco une dame (je voudrais que ce fût plutôt un poète pour mon histoire) qui se déchaînait contre Pizarro. Un certain Caravajal, partisan de Pizarro et ami de la dame, vint lui conseiller de se modérer dans ses discours; elle se déchaîna encore plus. Caravajal, après avoir tâché inutilement de l'apaiser, lui dit : « *Comadre, vio que para hacer callar una muger et menester apretar la garganta* (ma commère, je vois que pour faire taire une femme il faut lui serrer le gosier), » et il la fit dans le même moment pendre au balcon. Le roi mon maître n'a jamais fait de méchancetés, je défie ses ennemis d'en dire une seule; mais si quelque grand et fort *Preusser,* offensé des discours de votre oncle, lui donnait un coup de poing sur la tête, il l'écraserait. Je me flatte que, quand vous aurez pensé à ce que je vous écris, vous serez convaincue que le meilleur ami de votre oncle *lui* conseillerait comme je fais, et que c'est par vraie amitié et sincère attachement pour vous que je vous parle si franchement. Je voudrais vous servir, je voudrais adoucir le roi. Empêchez votre oncle de faire des folies, il les fait aussi bien que des vers, et qu'il ne détruise pas ce que je pourrais faire pour vous, à qui je suis fidèlement dévoué. Bonsoir. Ne montrez pas ma lettre à votre oncle, brûlez-la, mais dites-lui-en bien la substance comme de vous-même. »

de Neuchatel, où il eut occasion de protéger Jean-Jacques Rousseau. On connaît les tendres paroles que lui adresse Jean-Jacques à la fin des *Confessions :* « O bon milord! ô mon père! » D'Alembert a écrit son éloge. Lord Maréchal, né en 1685, mourut à Potsdam en 1778. Il avait soixante-huit ans au moment de l'aventure de Francfort.

On connaît les adversaires publics de Voltaire, et ils inspirent en général si peu de sympathie que leurs attaques, bien loin de le décréditer auprès de la foule, ont plutôt faussé le jugement public en sens contraire. N'est-il pas curieux d'entendre ici l'opinion d'un sage, d'un noble vieillard accoutumé à peser ses paroles? La lettre est vive, ce sont des conseils à la prussienne; mais sous la rudesse de la forme il y a des vérités bonnes à recueillir. « Empêchez votre oncle de faire des folies, il les fait aussi bien que des vers! » Voilà donc ce qu'on pouvait dire sans passion, hélas! de l'homme qui avait constitué à lui seul pendant trente ans le parti de l'humanité, et qui allait protester encore jusqu'à son dernier souffle contre les iniquités du vieux monde! Au reste, s'il va se laisser entraîner à plus d'une *folie* dans cette misérable aventure, les agens du roi de Prusse à Francfort seront les premiers coupables.

II.

Voltaire était allé au-devant des conseils de milord Maréchal; il s'était soumis déjà malgré les excitations de ses amis, et il attendait patiemment l'arrivée du ballot de Leipzig, quand le langage de Freytag lui fit soupçonner que l'arrivée même de ce ballot ne serait pas le terme de son emprisonnement. Le roi ne peut pas cependant lui faire un procès de tendance, le roi ne peut le séquestrer ainsi pour les propos qu'il a tenus et ceux qu'il peut tenir encore. Que lui veut-on enfin? La lettre de milord Maréchal lui rappelle un certain contrat passé entre le souverain et le poète au sujet de l'installation de Voltaire à Berlin. Le roi paraît tenir absolument à ce contrat; Voltaire affirme qu'il l'a perdu. Si c'est là ce qui motive les nouvelles rigueurs dont on le menace, il fera écrire par Mme Denis deux lettres qui donnent toute satisfaction à cet égard. Nous les avons, ces lettres; M. Varnhagen en a retrouvé les brouillons corrigés de la main de Voltaire. La première, adressée au ministre prussien à Paris, est conçue en ces termes (c'est une réponse à la réclamation du roi) :

« J'ai à peine la force de vous écrire, mylord. J'arrive ici très malade, et j'y trouve mon oncle mourant et en prison dans une auberge abominable. Il est affligé de la colère d'un prince qu'il a adoré et qu'il voudrait aimer encore; mais son innocence lui donne un courage dont je suis étonnée moi-même au milieu de tous les maux qui l'environnent. Il est très vrai qu'il n'a point le contrat dont il est question, il est très vrai qu'il a cru me l'avoir envoyé et que peut-être il me l'a envoyé en effet; il se peut faire qu'il se soit perdu dans une lettre qui ne me sera point parvenue comme bien d'autres, peut-être aussi sera-t-il dans cette caisse qui est en chemin pour revenir ou dans ses papiers à Paris. Pour obvier à tous ces

inconvéniens, n'ayant pas la force d'écrire, il vient de dicter à un homme sûr un écrit qui non-seulement le justifie, mais annule à jamais ce contrat, et qui doit assurément désarmer sa majesté. Je crois, mylord, que vous serez content, d'autant que si jamais ce contrat se retrouve, notre premier soin sera de le rendre, malgré l'écrit que nous vous envoyons.

« Je suis si malade et mon oncle me donne pour sa vie des inquiétudes si réelles qu'il ne me reste que la force de vous demander pour lui et pour moi votre amitié.

« MIGNOT DENIS. »

« A Francfort, ce 11 juin. »

La seconde lettre, également corrigée par Voltaire, peut-être même écrite sous sa dictée, est adressée au roi de Prusse :

« Sire,

« Je n'aurais jamais osé prendre la liberté d'écrire à votre majesté sans la situation cruelle où je suis; mais à qui puis-je avoir recours, sinon à un monarque qui met sa gloire à être juste et à ne point faire de malheureux?

« J'arrive ici pour conduire mon oncle aux eaux de Plombières; je le trouve mourant, et pour comble de maux il est arrêté par les ordres de votre majesté dans une auberge sans pouvoir respirer l'air. Daignez avoir compassion, sire, de son âge, de son danger, de mes larmes, de celles de sa famille et de ses amis. Nous nous jetons tous à vos pieds pour vous en supplier.

« Mon oncle a sans doute eu des torts bien grands, puisque votre majesté, à laquelle il a toujours été attaché avec tant d'enthousiasme, le traite avec tant de dureté; mais, sire, daignez vous souvenir de quinze ans de bontés dont vous l'avez honoré, et qui l'ont enfin arraché des bras de sa famille à qui il a toujours servi de père.

« Votre majesté lui redemande votre livre imprimé de poésies dont elle l'avait gratifié. Sire, il est assurément prêt à le rendre, il me l'a juré. Il ne l'emportait qu'avec votre permission, il le fait revenir avec ses papiers dans une caisse à l'adresse de votre ministre. Il a demandé lui-même qu'on visite tout, qu'on prenne tout ce qui peut concerner votre majesté. Tant de bonne foi la désarmera sans doute. Vos lettres sont des bienfaits; notre famille rendra tout ce que nous trouverons à Paris.

« Votre majesté m'a fait redemander par son ministre le contrat d'engagement. Je lui jure que nous le rendrons dès qu'il sera retrouvé. Mon oncle croit qu'il est à Paris, peut-être est-il dans la caisse de Hambourg; mais, pour satisfaire votre majesté plus promptement, mon oncle vient de dicter un écrit (car il n'est pas en état d'écrire) que nous avons signé tous deux; il vient d'être envoyé à mylord Maréchal, qui doit en rendre compte à votre majesté. Sire, ayez pitié de mon état et de ma douleur. Je n'ai de consolation que dans vos promesses sacrées et dans ces paroles si dignes de vous : *Je serais au désespoir d'être cause du malheur de mon ennemi; comment pourrais-je l'être du malheur de mon ami?* Ces mots, sire, tracés de votre main qui a écrit tant de belles choses, font ma plus chère espé-

rance. Rendez à mon oncle une vie qu'il vous avait dévouée et dont vous rendez la fin si infortunée, — et soutenez la mienne; je la passerai comme lui à vous bénir... »

« DENIS. »

« De Francfort-sur-le-Mein, ce 11 juin. »

Il est impossible que le roi ne se rende pas à ces raisons ou ne soit pas touché par ces prières. Huit jours après, le 17 juin, arrive enfin le ballot impatiemment attendu; le livre des poésies secrètes de Frédéric va être remis entre les mains de Freytag : Voltaire sera-t-il libre? Pas encore, voici de nouveaux obstacles. Freytag, toujours effarouché, voyant partout des conspirations et des piéges, a écrit de nouveau à Berlin pour avoir des ordres plus précis, surtout des ordres plus sévères. Or le roi est absent, et Fredersdorff, à qui le résident de Francfort a fini par communiquer son tremblement perpétuel, n'ose prendre sur lui d'éclaircir l'affaire embrouillée par le pauvre homme. Il lui ordonne simplement de surseoir jusqu'à l'arrivée du prochain courrier. Rappelez-vous que les postes ne marchaient pas comme aujourd'hui, que les courriers prussiens ne partaient que deux fois la semaine, et qu'un message de Berlin mettait six ou sept jours avant de parvenir à Francfort. Surseoir après un délai si prolongé! retenir encore l'illustre captif après qu'il a rempli ses engagemens! Le conseiller Schmid, arrivé depuis peu, trouve la chose si exorbitante qu'il propose de passer outre, de s'en tenir aux premiers ordres, ou plutôt aux seuls ordres reçus de Berlin, c'est-à-dire de visiter le ballot, de saisir le livre de poésies, et de laisser Voltaire continuer son voyage. Freytag avait peur, il est vrai, de provoquer chez son prisonnier une explosion de colère bien légitime, mais il avait plus peur encore de ne pas avoir deviné les mystérieuses intentions du monarque. Le jour donc où Voltaire lui annonce l'arrivée du ballot et se déclare prêt à satisfaire aux conditions posées de part et d'autre, Freytag lui adresse l'agréable morceau que voici :

« Monsieur,

« Par un ordre précis que je viens de recevoir à ce moment, j'ai l'honneur de vous dire que l'intention du roi est que tout reste dans l'état où est l'affaire à présent, sans fouiller et sans dépaqueter le ballot en question, sans renvoyer la croix et la clé, et sans innover la moindre chose, jusqu'à la première poste qui arrivera jeudi qui vient. J'espère que les ordres de cette nature sont les suites de mon rapport du 5 de ce mois dans lequel je ne pouvais pas assez louer et admirer votre résignation à la volonté du roi, votre obéissance de rester dans la maison où vous êtes malgré votre infirmité, et vos *contestations* sincères de votre fidélité envers sa majesté.

Si je mérite avec tout cela, monsieur, votre amitié et votre bienveillance, je serai charmé de pouvoir me nommer votre très humble, etc... »

On devine la fureur de Voltaire et de sa nièce. Ce jour-là même, Mme Denis adresse à l'abbé de Prades, un des hôtes de Sans-Souci, une lettre destinée manifestement à être mise sous les yeux du roi. L'indignation y éclate. Ce sont des cris plutôt que des plaintes. « Le livre est arrivé, monsieur, il est dans la caisse que M. Freytag a entre les mains; on ne veut pas l'ouvrir! on nous empêche de partir! Mon oncle est prisonnier dans sa chambre, avec les jambes et les mains enflées! et pour sûreté du livre, de ce livre qui est arrivé, il a encore donné deux liasses de ses propres papiers reçus en dépôt par M. Freytag! » Elle transcrit alors les deux billets par lesquels Freytag s'engage à laisser partir Voltaire aussitôt après la restitution du livre, elle les agite pour ainsi dire entre ses mains crispées, elle les met sous les yeux de Frédéric, elle étale enfin toutes ces indignités commises au nom du roi et qui rejailliront sur le trône : « M. de Voltaire a satisfait à tous ses engagemens, et cependant on le retient encore prisonnier! on ne lui rend ni sa caisse, ni ses deux paquets, ni sa liberté, que M. de Freytag lui avait promise au nom du roi en présence de M. Rücker, avocat. » Elle ose demander alors si le roi a changé d'avis, si M. Freytag se conforme à ses ordres, s'il ne s'agit plus seulement du livre de poésies, mais du contrat désormais annulé qui liait le poète au monarque. « Mon oncle et moi, s'écrie-t-elle, nous le cherchons sans cesse depuis deux mois. Je donnerais quatre pintes de mon sang pour qu'il fût retrouvé; mais que le roi daigne se ressouvenir que ce contrat était sur un petit chiffon de papier fort facile à perdre, que mon oncle a beaucoup de papiers, qu'il brûle souvent des brouillons. » Et d'ailleurs que contenait-il, ce titre égaré? Des remercîmens de Voltaire à Frédéric pour la pension que le roi lui promettait pendant la durée de son séjour à Berlin. Or Voltaire a envoyé au roi un acte de renonciation expresse; que veut-on de plus?

Une chose curieuse, c'est qu'au moment où Mme Denis s'évertuait de la sorte pour obtenir du roi l'élargissement de Voltaire, Frédéric faisait ordonner à Freytag de laisser Voltaire poursuivre son voyage, sous la seule condition de s'engager par écrit à lui renvoyer son livre de poésies *fidèlement, in originali,* sans en prendre ou laisser prendre copie. Frédéric demandait donc beaucoup moins que Voltaire n'avait déjà donné; ce livre, on l'avait sous la main, et on craignait de s'en emparer trop tôt; on voulait le garder dans le ballot suspect, afin d'avoir un motif de garder Voltaire en même temps. D'où venait donc la difficulté? De la lenteur des courriers et

du retard des nouvelles. On ne peut s'empêcher de sourire en pensant combien les progrès de nos jours eussent épargné de sottises à Frédéric et à ses gens. L'ordre d'élargir Voltaire sous condition, sous une condition déjà remplie surabondamment, est daté du 16 juin, et ne parviendra dans Francfort que le 23. Cependant Voltaire, retenu à Francfort dès le 18, Voltaire, qui, faute de connaître les dispositions meilleures de Frédéric, ne voit pas d'issue à cette situation intolérable, prend la résolution de s'évader.

Il faut écouter ici un des acteurs de la scène, le secrétaire du poète, devenu son aide-de-camp. Ce dernier mot ne dit rien de trop : c'était bien un acte de guerre, et l'on verra tout à l'heure qu'il pouvait y avoir danger de mort pour les fugitifs. Voici donc, d'après Collini, et le plan de campagne imaginé par Voltaire et les incidens qui en arrêtèrent l'exécution. « Il devait laisser la caisse entre les mains de Freytag. Mme Denis serait restée avec nos malles pour attendre l'issue de cette odieuse et singulière aventure; Voltaire et moi devions partir, emportant seulement quelques valises, les manuscrits et l'argent renfermé dans la cassette. J'arrêtai en conséquence une voiture de louage et préparai tout pour notre départ, qui ressemblait assez à la fuite de deux coupables. A l'heure convenue, nous trouvâmes le moyen de sortir de l'auberge sans être remarqués. Nous arrivâmes heureusement jusqu'au carrosse de louage; un domestique nous suivait, chargé de deux portefeuilles et de la cassette. Nous partîmes avec l'espoir d'être enfin délivrés de Freytag et de ses agens. Arrivés à la porte de la ville qui conduit au chemin de Mayence, on arrête le carrosse et on court instruire le résident de notre tentative d'évasion. En attendant qu'il arrive, Voltaire expédie son domestique à Mme Denis. Freytag paraît bientôt dans une voiture escortée par des soldats, et nous y fait monter en accompagnant cet ordre d'imprécations et d'injures. Oubliant qu'il représente le roi son maître, il monte avec nous, et, comme un exempt de police, nous conduit ainsi à travers la ville et au milieu de la populace attroupée. On nous conduisit de la sorte chez un marchand nommé Schmid, qui avait le titre de conseiller du roi de Prusse et était le suppléant de Freytag. La porte est barricadée et des factionnaires apostés pour contenir le peuple assemblé. Nous sommes conduits dans un comptoir. Des commis, des valets et des servantes nous entourent. Mme Schmid passe devant Voltaire d'un air dédaigneux et vient écouter le récit de Freytag, qui raconte de l'air d'un matamore comment il est parvenu à faire cette importante capture et vante avec emphase son adresse et son courage... Qu'on se représente l'auteur de *la Henriade* et de *Mérope*, celui que Frédéric avait nommé son ami, ce grand homme

qui de son vivant reçut à Paris, au milieu du public enivré, les honneurs de l'apothéose, entouré de cette valetaille, accablé d'injures, traité comme un vil scélérat, abandonné aux insultes des plus grossiers et des plus méchans des hommes, et n'ayant d'autres armes que sa rage et son indignation! On s'empare de nos effets et de la cassette, on nous fait remettre tout l'argent que nous avions dans nos poches; on enlève à Voltaire sa montre, sa tabatière et quelques bijoux qu'il portait sur lui. Il demande une reconnaissance, on la refuse. « Comptez cet argent, dit Schmid à ses commis, ce sont des drôles capables de soutenir qu'il y en avait une fois autant. » Je demande de quel droit on m'arrête, et j'insiste fortement pour qu'il soit dressé un procès-verbal. Je suis menacé d'être jeté dans un corps-de-garde. Voltaire réclame sa tabatière, parce qu'il ne peut se passer de tabac; on lui répond que l'usage est de *s'emparer de tout*. Ses yeux étincelaient de fureur et se levaient de temps en temps vers les miens, comme pour les interroger... »

Viennent ensuite des scènes de cabaret, où le grotesque le dispute à l'odieux. Cette expédition « ayant altéré le résident et toute sa sequelle, » Schmid fait apporter du vin pour abreuver les vainqueurs. On boit, on trinque, en présence de Voltaire et de Collini, « à la santé de son excellence monseigneur Freytag! » Un certain Dorn, espèce de fanfaron qu'on avait envoyé sur une charrette à la poursuite des fugitifs, apprenant que Voltaire est arrêté, revient en toute hâte réclamer sa part du triomphe. « Si je l'avais attrapé en route, s'écrie-t-il, je lui aurais brûlé la cervelle! » Ainsi croît de minute en minute une véritable émulation d'héroïsme. Après deux heures passées de la sorte, on conduit les prisonniers « dans une mauvaise gargote à l'enseigne du *Bouc*, » où les attendaient douze soldats commandés par un sous-officier. Voltaire et Collini sont enfermés séparément, et chacun d'eux est gardé à vue par trois soldats portant la baïonnette au bout du fusil. C'est le *redoutable Dorn*, comme l'appelle Voltaire, qui a installé ses hôtes à l'auberge du *Bouc*, après quoi il se rend au *Lion-d'Or*, où Mme Denis gardait les arrêts par ordre du bourgmestre. Une escouade de soldats l'accompagne, car le redoutable Dorn ne marche jamais sans ses troupes; mais ce héros est aussi un homme à stratagèmes, et, laissant ses grenadiers sur le seuil, il se présente à Mme Denis comme un envoyé de son oncle qui demande à la voir. Elle sort, les soldats l'entourent, et la voilà conduite, non pas auprès de son oncle, mais dans un galetas de l'auberge du *Bouc*, n'ayant, Voltaire l'a dit, « que des soldats pour femmes de chambre et leurs baïonnettes pour rideaux. » Collini ajoute ce détail, qui complète la peinture : « Dorn eut l'insolence de se faire apporter à souper, et, sans s'in-

quiéter des convulsions horribles dans lesquelles une pareille aventure avait jeté Mme Denis, il se mit à manger et à vider bouteille sur bouteille. » Et tout cela se passe à Francfort, dans une ville libre, au nom de celui que Voltaire avait appelé Marc-Aurèle, au nom du chef couronné de la philosophie du XVIIIe siècle! « Dussé-je vivre dix siècles, s'écrie l'honnête Collini, je n'oublierai jamais ces atrocités! »

Mais le récit de Collini n'est-il pas suspect? Il est bien permis de crier quand on a subi de pareilles avanies; je ne serais pas étonné que l'auteur de ce tableau eût un peu forcé le ton et charbonné sa peinture. Collini et Voltaire ont parlé; à Freytag de se défendre. Rappelons-nous toutefois que, si les captifs sont un peu suspects dans leurs accusations, le geôlier ne l'est pas moins dans son apologie. Que dit-il? Sur les premières circonstances de l'arrestation, le rapport publié par M. Varnhagen d'Ense est parfaitement conforme au récit qu'on vient de lire. En détaillant avec une complaisance comique ses émotions, ses embarras, ses mesures d'urgence au moment où ses espions viennent lui annoncer l'évasion de Voltaire, il confirme ingénument les appréciations de Collini. Je le vois d'ici triomphant et je devine ses airs de matamore. Quant aux scènes scabreuses, elles ont à peu près disparu. Pas un mot de l'intermède bachique dans le comptoir de M. Schmid; en revanche, voici un tableau assez vif des menées, des mouvemens, des grimaces, des contorsions de Voltaire et du jeune Italien. « Ah! s'écrie le pauvre geôlier, j'ai vu enfin à quelles gens nous avions affaire! les plus terribles bandits n'eussent pas fait de tels mouvemens pour échapper à nos mains. » Comme ce style de police fait honneur au roi de Prusse! Outrager la victime parce qu'elle a essayé de fuir, et s'indigner de ce qu'elle résiste! Mais le sentiment du droit ne saurait entrer dans cette pauvre cervelle; il y a toute une page du rapport où le résident prussien s'évertue à prouver que la promesse faite par lui à Voltaire n'est point de celles qui engagent. Après cela, est-il bien nécessaire de discuter tous les détails de son récit? Il affirme que l'hôtelier du *Lion d'Or*, trouvant Voltaire trop ladre, a refusé absolument de le recevoir; il affirme que Voltaire, dans le comptoir de M. Schmid, a encore essayé de s'évader, et qu'on s'est décidé alors à le conduire sous bonne garde à l'auberge du *Bouc*; il affirme que le sergent Dorn ne s'est pas installé de son autorité privée dans la chambre de Mme Denis, mais que Mme Denis a voulu être rassurée par sa présence et lui a même offert un louis d'or pour sa peine. Sans mettre à nu toutes les invraisemblances d'un récit où éclate à chaque ligne la maladresse du geôlier, il suffit de constater qu'il avoue les faits les plus graves, les indignités les plus

scandaleuses de cette aventure, je veux dire l'emprisonnement de Voltaire, de son secrétaire et de sa nièce, gardés tous trois à vue par des soldats armés de pied en cap comme les derniers des malfaiteurs. Voltaire dit qu'il y en avait trois dans chacun des galetas; il n'y en avait que deux d'après le rapport officiel. « Voyez l'exagération du poète! » s'écrie très sérieusement le scrupuleux Varnhagen.

Ces violences avaient eu lieu le 20 juin; le 21, Freytag reçoit de Berlin les instructions en date du 16 qui ordonnent la mise en liberté de Voltaire. Le scandale va donc finir? Pas encore. Freytag, qui se pique d'être fin, décide que la tentative d'évasion du 20 juin a créé une situation toute nouvelle, et que les ordres rédigés le 16 à Berlin n'ont plus de valeur à moins d'être expressément confirmés. Voilà donc Voltaire enfermé à l'auberge du *Bouc*, déshonoré devant toute une ville et obligé de s'humilier aux pieds de ce résident imbécile, pour obtenir au moins un adoucissement à ses maux. C'est du 21 juin qu'est datée cette supplique à Freytag :

« Je vous conjure, monsieur, d'avoir pitié d'une femme qui a fait deux cents lieues pour essuyer de si horribles malheurs. Nous sommes ici très mal à notre aise, sans domestiques, sans secours, entourés de soldats. Nous vous conjurons de vouloir bien adoucir notre sort. Vous avez eu la bonté de nous promettre de nous ôter cette nombreuse garde. Souffrez que nous retournions au *Lion d'Or*, sous notre serment de n'en partir que quand sa majesté le roi de Prusse le permettra. Il y a là un petit jardin nécessaire pour ma santé, où je prenais des eaux de Schwalbach. Tous nos meubles y sont encore, nous payons à la fois deux hôtelleries, nous espérons que vous daignerez entrer dans ces considérations. Au reste, monsieur, j'avais toujours cru que tout serait fini quand le volume de sa majesté serait revenu, et je le croyais avec d'autant plus de raison que M. Rücker avait proposé de me faire laisser caution pour sûreté du retour de la caisse. Voilà ce que j'avais eu l'honneur de vous dire hier. Enfin, monsieur, je vous prie d'excuser les fausses terreurs qu'on m'avait données. Soyez très persuadé que ni ma nièce, ni M. Collini, ni moi, nous ne sortirons que quand il plaira à sa majesté. Nous n'avons ici aucun secours, même pour écrire une lettre. Pardonnez, je vous prie, et ne nous accablez pas. Mme Denis a vomi toute la nuit, elle se meurt. Nous vous demandons la vie. »

Ni ces plaintes, ni ce serment, ni cette humilité de la victime s'abaissant jusqu'à demander pardon au lieu d'invoquer son droit, ne désarment la défiance obstinée du résident. Comment céderait-il quand les ordres mêmes de Frédéric ont tant de peine à lui faire lâcher sa proie? Vainement Voltaire a-t-il écrit à la margrave de Bayreuth, sœur du roi de Prusse, le jour de l'arrestation : « J'ai

voulu partir aujourd'hui 20, ayant satisfait à tous mes engagemens. On a arrêté mon secrétaire, ma nièce et moi. Nous avons douze soldats aux portes de nos chambres. Ma nièce, à l'heure que j'écris, est dans les convulsions. Nous sommes persuadés que le roi n'approuvera pas cette horrible violence. » Vainement Mme Denis a-t-elle écrit le lendemain au roi lui-même : « Mon oncle a cru avec raison être en droit de partir le 20, laissant à votre ministre la caisse et d'autres effets que je comptais reprendre le 21, et c'est le 20 que nous sommes arrêtés de la manière la plus violente. On me traite, moi qui ne suis ici que pour soulager mon oncle mourant, comme une femme coupable des plus grands crimes : on met douze soldats à nos portes. Aujourd'hui 21, le sieur Freytag vient nous signifier que notre emprisonnement doit nous coûter cent vingt-deux écus et quarante kreutzers par jour, et il apporte à mon oncle un écrit à signer, par lequel mon oncle doit *se taire sur tout ce qui est arrivé,* ce sont ses propres mots, et avouer que les billets du sieur Freytag *n'étaient que des billets de consolation et d'amitié qui ne tiraient point à conséquence.* Il nous fait espérer qu'il nous ôtera notre garde. Voilà l'état où nous sommes le 21 juin, à deux heures après midi. » Vainement enfin le roi, étonné de ces clameurs et commençant à craindre le scandale, ordonne-t-il à Freytag de mettre immédiatement Voltaire en liberté. — « Impossible! répond le geôlier, la situation a changé depuis la date de cet ordre. Voltaire est entouré de visiteurs qui sans doute viennent comploter avec lui. Ce sont des libraires, des journalistes, c'est le duc de Meiningen et ses *cavaliers*. Tout cela est louche. » C'est le 25 juin que Freytag a reçu l'ordre du roi; pendant une douzaine de jours encore, ce serviteur enragé va protester contre l'imprudence de son maître. Nouvelles plaintes de Voltaire et de Mme Denis adressées soit à Frédéric, soit à l'abbé de Prades; nouveaux ordres du roi enjoignant à Freytag de terminer au plus tôt cette affaire si mal conduite et de laisser partir les prisonniers.

« J'ai reçu une lettre de la nièce de Voltaire que je n'ai pas trop comprise; elle se plaint que vous l'avez fait enlever à son auberge et conduire à pied avec des soldats qui l'escortaient. Je ne vous avais rien ordonné de tout cela. Il ne faut jamais faire plus de bruit qu'une (chose?) ne le mérite. Je voulais que Voltaire vous remît la clef, la croix et le volume de poésies que je lui avais confiés. Dès que tout cela vous a été remis, je ne vois pas de raison qui ait pu vous engager à faire ce coup d'éclat. Rendez-leur donc la liberté dès ma lettre reçue. Je veux que cette affaire en reste là, qu'ils puissent aller où ils voudront, et que je n'en entende plus parler. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

« FRÉDÉRIC. »

« A ma maison de Sans-Souci, le 26 juin 1753. »

« J'ai reçu une lettre de Voltaire qui me parle encore de sa liberté. Vous devez avoir reçu les ordres que je vous ai donnés de le laisser aller où bon lui semblera, ainsi que sa nièce. Je n'avais d'autres prétentions sur lui que de le dépouiller de la croix, de la clé de chambellan, et de retirer le livre que je lui avais confié. Vous m'avez écrit qu'il avait satisfait à tout ce que je demandais de lui. Ne différez donc point de mettre fin à tout cela, parce que sans doute, s'il était survenu quelque incident nouveau, vous m'en auriez averti. Sur ce, je prie Dieu, etc...

« FRÉDÉRIC. »

« A Potsdam, ce 9 juillet 1753. »

Tel était le zèle acharné de Freytag que ce second billet n'aurait peut-être pas été plus efficace que le premier, si Voltaire n'avait réussi à faire intervenir le bourgmestre de Francfort; c'est à lui, non au résident prussien, que Voltaire dut enfin sa liberté le 6 juillet 1753, après trente-six jours d'un emprisonnement clandestin d'abord et presque consenti, mais bientôt accompli publiquement, avec scandale et violence, au mépris de la parole jurée.

Certes il y avait là de quoi faire perdre patience à un esprit moins vif et moins irritable que Voltaire; mais il y a des situations qui obligent, et, pour la dignité du rôle que Voltaire remplissait devant l'Europe du XVIIIe siècle, nous regrettons qu'il n'ait pas eu toujours une attitude plus noble en face de son imbécile geôlier. Ce ne sont pas seulement les rapports de Freytag qui nous le montrent en flagrant délit de pasquinades, il suffit d'interroger Collini pour s'édifier sur ce point. Qu'est-ce par exemple que cette scène dans la cour de M. Schmid? « Tandis qu'il était dans la cour, raconte Collini, on vint m'appeler et me dire d'aller le secourir. Je sors, je le trouve dans un coin, entouré de personnes qui l'observaient de crainte qu'il ne prît la fuite, et je le vois courbé, se mettant les doigts dans la bouche et faisant des efforts pour vomir. Je m'écrie, effrayé : « Vous trouvez-vous donc mal? » Il me regarde, des larmes sortaient de ses yeux, il me dit à voix basse : *Fingo, fingo*... Ces mots me rassurèrent. » Prétendait-il s'enfuir, comme l'ont cru ses gardiens? ne songeait-il qu'à se moquer d'eux et à bafouer la pudeur de Mme Schmid, comme M. Schmid se l'est imaginé? ou bien faut-il admettre l'explication de Collini et dire qu'il croyait par ce stratagème apaiser la fureur de cette canaille? En tout cas, ce n'est pas ainsi qu'un Voltaire devait se défendre. Qu'est-ce encore que la scène du pistolet le matin même du jour où Voltaire est rendu enfin à la liberté? Cette scène, plus puérile que sérieuse assurément, Voltaire l'avait niée dans ses mémoires; mais Collini l'a racontée en détail, et le rapport de Freytag la confirme aujourd'hui. En s'oubliant de la sorte, Voltaire nous découvre

lui-même les torts secrets qui le réduisaient à l'impuissance. Quels cris aurait jetés le futur avocat de Calas, de Sirven, de Labarre, s'il avait osé porter cette cause devant l'opinion européenne? Son grand tort en cette affaire est de n'avoir pu traduire le roi de Prusse à la barre du droit commun sans s'attirer des répliques écrasantes. On les soupçonnait déjà, ces répliques, par la lettre de lord Maréchal à Mme Denis; on les devine tout à fait dans la lettre de la margrave de Bayreuth au roi de Prusse son frère. En demandant grâce pour le prisonnier, la spirituelle margrave le flétrit dans les termes les plus durs, et c'est seulement après s'être radoucie qu'elle le traite de fou. Il est vrai qu'elle le place en fort bonne compagnie. « Son sort, dit-elle, est pareil à celui du Tasse et de Milton. Ils finirent leurs jours dans l'obscurité; il pourrait bien finir de même... »

Est-ce à dire que Frédéric n'ait aucun reproche à se faire? Non certes. Ma conclusion est tout autre. Quelque témoignage qu'on invoque, Voltaire, Collini ou Freytag, il est impossible de ne pas condamner Frédéric. La moindre de ses fautes en cette triste aventure, c'est son indifférence. Une affaire qui demandait les mains les plus délicates est confiée à des lourdauds, et il les laisse agir à tort et à travers sans plus s'inquiéter de ce qui se passe; quel mépris du droit! quelle insolence de despote! Au moment où Freytag croit avoir déplu au roi par l'excès de son zèle, il lui donne naïvement cette excuse : « Je croyais l'affaire si grave, j'étais si résolu à me faire restituer tous les manuscrits de votre majesté, que, si Voltaire m'eût échappé, si je l'avais atteint, non à la barrière, mais en pleine campagne, et qu'il eût refusé de retourner à Francfort, je n'aurais pas hésité à lui casser la tête d'un coup de pistolet. » Voilà le danger que courait Frédéric avec de tels agens; et il les laisse procéder à leur guise! et il ne se réveille qu'à la dernière extrémité! Une des choses les plus graves à mon avis dans les pièces que publie M. Varnhagen, ce sont les complimens que le grand factotum Fredersdorff adresse à Freytag au nom même du roi. Voici, par exemple, ce qu'il lui écrit le 14 juillet 1753 : « Vous avez agi en fidèle serviteur du roi, conformément à ses augustes ordres; personne ici, personne dans le monde entier ne sera dupe des mensonges et des calomnies de Voltaire. » Accorder un certificat de probité à Freytag quand Voltaire exaspéré l'accuse de n'avoir prolongé sa détention que pour le voler à loisir, je comprends cela; mais signaler en lui un fidèle serviteur, un homme qui a bien compris et bien exécuté les ordres de son maître, en vérité c'est trop fort.

Le ressentiment de Voltaire fut implacable. Le pauvre Freytag a payé cher ses balourdises; malgré les assurances de Freders-

dorff, le monde entier a cru longtemps sur la foi de Voltaire que le résident de Francfort n'était pas seulement un sot, mais un fripon. Six ans après l'aventure, au milieu de la guerre de sept ans, au moment où le prince de Soubise, commandant l'armée française en Allemagne, se dirigeait sur Francfort, Voltaire écrivait de Ferney à Collini, qui se trouvait alors à Strasbourg et le pressait de saisir l'occasion pour se venger; il fallait, disait-il, voir le prince de Soubise dès son entrée à Francfort, lui présenter un mémoire, demander son appui auprès du magistrat, obtenir enfin sous la protection de nos armes la punition des coupables et la restitution de l'argent volé. Collini rédigea le mémoire et le soumit à Voltaire, qui le renvoya courrier par courrier entièrement refait de sa main, avec une lettre en minute pour le prince de Soubise. Si Collini abandonna ces poursuites, Voltaire ne renonça point à sa vengeance. Collini ne craint pas d'affirmer « qu'il y songea toute sa vie. » Quand les historiens de l'Allemagne, M. Preuss, M. Venedey, nous disent que le philosophe de Ferney fut un des plus terribles ennemis du philosophe de Sans-Souci, qu'il contribua plus que personne à soulever l'Europe pour l'écraser, qu'il déchaîna les Russes contre lui au moment le plus critique de la guerre de sept ans, on est tenté de voir d'abord dans ces paroles une exagération révoltante. Aujourd'hui, après les révélations de l'affaire de Francfort, on ne doit plus être aussi prompt à repousser un pareil témoignage.

Qu'on relise à cette lumière la correspondance du poète pendant les péripéties de la lutte. Avec quelle joie il parle des succès « obtenus du Dieu des armées contre son ancien et étrange Salomon du Nord! » Frédéric tombera, glorieusement sans doute, mais il tombera, aux applaudissemens du monde. « C'est une nouveauté dans l'histoire que les plus grandes puissances de l'Europe aient été obligées de se liguer contre un marquis de Brandebourg; mais avec cette gloire il aura un malheur : c'est qu'il ne sera plaint de personne. Il ne savait pas, lorsque je le quittai, que mon sort serait préférable au sien. Je lui pardonne tout, hors la barbarie vandale dont on usa avec Mme Denis. » Toujours le souvenir des outrages de Francfort! il y revient sans cesse. « Voici bientôt le temps où Mme Denis pourrait demander les oreilles de ce coquin de Francfort qui eut l'insolence de faire arrêter dans la rue, la baïonnette dans le ventre, la femme d'un officier du roi de France, voyageant avec le passeport du roi son maître (1). » Comme il presse, comme il encourage le maréchal de Richelieu! Comme il l'excite à vaincre! Ce n'est plus le patriotisme des jours de Fontenoy, c'est l'ardeur de la

(1) Juillet-août 1757.

haine. « J'ai confié ma vengeance à trois ou quatre cent mille hommes! » Il n'a plus de goût pour la poésie, il écrit l'histoire de Russie pour l'impératrice Élisabeth. « Comment voulez-vous que je résiste à la fille de Pierre le Grand?... Il importe de connaître un pays qui venge la maison d'Autriche. » Si Frédéric lui écrit encore, il se moque de ses lettres; il les communique au duc de Richelieu, au comte de Choiseul; il s'en sert pour le perdre. La détresse du héros ne l'émeut pas. « Le roi de Prusse vient de m'écrire une lettre très touchante; mais j'ai toujours l'aventure de Mme Denis sur le cœur. Si je me portais bien, j'irais faire un tour à Francfort dans l'occasion (1). » Ainsi, à travers les émotions de la guerre qui tient le monde en suspens, ce souvenir ne le quitte pas! Comment s'étonner que, mêlant ses griefs aux griefs de l'Europe, il finisse par résumer toutes ses colères dans un mot plein de menaces, et que le chef couronné de l'esprit nouveau s'appelle désormais pour lui « l'ennemi public? »

Mais, dira-t-on, malgré tant de paroles amères, le roi et le poète se sont réconciliés. La correspondance interrompue a repris son cours. Brisé en 1753, le fil se renoue en 1757 et va se dérouler pendant plus de vingt ans encore. Voltaire a beau rire d'abord des confidences du roi et des bons tours qu'il lui joue, peu à peu cette duplicité lui répugne, les griefs s'effacent, le ton s'apaise, l'amitié semble renaître... Oui, l'amitié de Frédéric et de Voltaire, pure affaire de théâtre! Il ne suffit pas de dire, à la vue de ces orages, que l'amitié n'est possible qu'entre égaux et que les familiarités de Voltaire, malgré tous les prestiges de son esprit, l'exposaient à d'insolentes représailles; il ne suffit pas de rappeler le précepte de Montaigne qu'*il faut marcher en telles amitiés la bride à la main, avec prudence et précaution*, ni le mot si net, si digne, si français de Rivarol, à propos de ses rapports avec les puissans du monde : « je les tiens à distance par le respect. » Non, la question est plus sérieuse; il y a autre chose ici que les imprudences d'un bel esprit devenu le camarade d'un roi, il y a une profanation de l'amitié. L'amitié veut des âmes saines, car si l'amitié est une victoire perpétuelle sur l'égoïsme, l'amitié est une vertu, la fleur des vertus de l'homme, a dit un poète de nos jours. Frédéric et Voltaire sont de rares esprits, ce ne sont pas les âmes où puisse s'épanouir cette fleur d'or. Quel spectacle que celui de ces deux hommes unissant leurs passions, les plus généreuses comme les plus funestes, et au fond se méprisant l'un l'autre! Les écrivains allemands, aujourd'hui si durs pour Voltaire et qui font de Fré-

(1) 12 septembre 1757.

déric une sorte de victime royale outragée par le Pétrone de la France, devraient bien y regarder d'un peu plus près. Dans la grande comédie de cette amitié qui unissait les esprits, mais non les cœurs, Voltaire s'est peut-être montré le moins coupable; l'excuse de ses courtisaneries, c'est qu'il recherchait dans le roi de Prusse le protecteur de l'esprit nouveau. Frédéric cherche des éloges, et en même temps il est heureux d'humilier le flatteur. Il provoque la louange et il la rejette. Il ne peut se passer des lettres de Voltaire, et il affecte pour ses outrages comme pour ses caresses une souveraine indifférence. Il y a plus de cynisme, mais en revanche plus de cœur chez Voltaire; il y a plus de dignité, mais plus d'insolence et d'insensibilité chez Frédéric. Si Frédéric a pu dire à Voltaire : « Vous souillez votre plume, » Voltaire a pu lui répondre : « Vous prenez toujours un plaisir méchant à humilier les autres hommes. » Plus on étudie leur longue correspondance, coupée en deux par le scandale de Francfort, cette correspondance où tous les tons se heurtent, où toutes les passions s'entremêlent, plus on aperçoit entre eux une sorte de charme irritant qui les fait s'attirer sans cesse et invinciblement se repousser. Admiration, éblouissement, intérêt, vanité, on peut y voir tour à tour les choses les plus diverses, on n'y trouvera jamais l'amitié.

Ici s'offre à nous un rapprochement fait à souhait, comme dit Fénelon, pour le plaisir de la pensée. Au moment et dans la ville même où se passaient les scènes que nous venons de décrire, grandissait un enfant merveilleusement doué qui devait en effacer un jour les traces les plus fâcheuses. Le petit Wolfgang, celui qui inscrira le nom de Goethe parmi les grands noms du monde nouveau, avait quatre ans à peine en 1753. Quelques années après, quand il parcourait sa ville natale avec ses compagnons d'études, quand il en prenait possession, comme il l'a si bien dit, est-il possible que le souvenir de l'arrestation de Voltaire n'ait pas été une des premières impressions de sa curiosité si précoce et si vive? Il disait, soixante-dix ans plus tard, à Eckermann : « Vous n'avez aucune idée du rôle que jouaient dans ma jeunesse Voltaire et ses grands contemporains, et de la domination morale qu'ils exerçaient. » Voltaire et Goethe, quelle distance de l'un à l'autre! Et du monde où domine le premier au monde où le second a établi son pacifique empire, quel progrès du niveau général! Au lieu de sacrifier Voltaire à Frédéric, les critiques allemands dont nous venons de parler auraient mieux fait d'opposer la figure sereine du chantre d'*Hermann et Dorothée* à la figure sarcastique de l'auteur du *Mondain*. Voltaire, par ses railleries implacables, a élevé de nouvelles barrières entre l'esprit français et l'esprit germanique; Goethe, par

l'impartialité de son génie, a rapproché les deux peuples. Et si l'on voulait poursuivre ce parallèle, comme la fausse amitié de Frédéric et de Voltaire fait mieux apprécier l'amitié si virile et si pure de Schiller et de Goethe ! Le XVIIIe siècle s'épure avec de tels hommes, l'humanité s'élève, et l'on sent qu'un âge meilleur se prépare.

Ce progrès, si manifeste de Voltaire à Goethe, n'est pas moins grand peut-être de Goethe jusqu'à nos jours. Si nous faisons un retour sur nous-mêmes après avoir étudié, pièces en main, cette aventure de Francfort, il est difficile de ne pas remarquer avec orgueil certains contrastes entre notre société et celle du dernier siècle. Se figure-t-on aujourd'hui un Freytag violant toutes les lois, tous les engagemens, toutes les formes protectrices du droit commun, je ne dis pas à l'égard d'un Voltaire, mais simplement du premier venu, sans que l'Europe entière s'en émeuve? Il est vrai que ces avantages de la société nouvelle sont dus à Voltaire lui-même et à ses compagnons d'armes; c'est là même ce que le récit de l'aventure de Francfort ne permet pas d'oublier. Si de tels scandales ne sont plus possibles au XIXe siècle, ce n'est pas seulement parce que l'opinion et les lois protégent mieux qu'autrefois la liberté individuelle, c'est aussi parce que l'écrivain se protége lui-même par le sentiment de sa dignité. Dans ce monde immense des lettres où sont disséminés tant de talens et d'où les royautés ont disparu, supposez un homme investi de l'autorité que Voltaire avait conquise : le verrait-on courtiser un Frédéric, une Élisabeth, une Catherine II, pour assurer le triomphe de ses principes? Non, certes; il s'adresserait à l'opinion elle-même, il voudrait être le *leader* du parlement universel. Du plus grand au plus humble, spontanément ou de parti-pris, tel est le but que se propose tout écrivain digne de ce nom. C'est là un signe des jours nouveaux et un éclatant symptôme de progrès... Défions-nous toutefois de cet orgueil; le mal est prompt à se transformer, et chaque situation a ses embûches. La démocratie qui nous emporte peut avoir également ses flatteurs. Voltaire, en ses meilleurs jours, reprochait à Frédéric de prendre plaisir à humilier ses semblables; que ce soit là aussi notre sollicitude vis-à-vis de la démocratie triomphante. Travaillons à la rendre libérale, à lui inspirer le sentiment de tous les droits, à la préserver de cette jalousie farouche, ennemie de tout ce qui s'élève. Faisons en sorte que les sociétés issues de 89 n'oublient jamais ces grandes paroles prononcées à la tribune de l'assemblée constituante : « Il faut rendre l'homme respectable à l'homme. »

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LES ÉTATS-UNIS

PENDANT LA GUERRE.

II.

DE L'ATLANTIQUE AU MISSISSIPI. — L'AMÉRICAIN DE L'OUEST.

Pendant l'automne de 1864, on commençait aux États-Unis une campagne électorale dont quelques incidens ont été racontés dans la *Revue* (1). Un voyage fait à la même époque environ, pendant les mois d'octobre et de novembre, me permettait d'observer, de l'Atlantique au Mississipi, une des régions les plus intéressantes du territoire américain. Dans les souvenirs de ce voyage que je recueille ici, il sera peu question de la guerre, et pourtant on verra sans peine quel lien les rattache à la situation présente. L'une des choses en effet qui frappent le plus dans les États-Unis du nord, c'est que presque rien n'y rappelle les terribles luttes qui, depuis quatre années, ont un si grand retentissement dans le monde. La physionomie, si l'on me permet le mot, de New-York, de Philadelphie, de Boston, de toutes les villes du nord, est aujourd'hui ce qu'elle était avant que l'Union fût déchirée. Rien n'interrompt, rien ne gêne les relations habituelles de la vie, l'activité commerciale et industrielle, les hardiesses de l'esprit d'entreprise; les armées sont loin, les recrues restent dans les camps, hors des villes; on continue de bâtir des églises, des monumens, des maisons, on ne bâtit point jusqu'ici de casernes. Il faut aller jusqu'à Washington à l'est, jusqu'à Saint-Louis dans la vallée du Mississipi, pour se sen-

(1) Voyez la livraison du 15 décembre 1864.

tir sur le théâtre de la guerre. Dans les grands états qui s'étendent à des latitudes plus élevées, on ne voit qu'une démocratie paisible et livrée à tous les travaux de la paix. Son étonnante prospérité, sa résolution, sa confiance, son entrain presque joyeux, étonnent l'observateur. Pour apercevoir les blessures causées par la guerre civile, il faut sortir du bruyant théâtre de la vie publique, s'asseoir à ces foyers où gémissent les femmes, les sœurs, les filles, et là même la douleur ne connaît point le découragement. Plus grands ont été les sacrifices, plus fière elle demeure : elle se nourrit de larmes silencieuses et de glorieux souvenirs. Les confidences que j'en ai reçues sont de celles que l'on doit garder pour soi, comme une marque d'amitié en même temps que comme un enseignement; ma tâche n'est que celle d'un narrateur occupé à étudier la vie générale d'un peuple au milieu d'une grande crise sociale et politique.

I.

Boston a été appelée quelquefois la « ville aux trois collines. » Comme elle, une grande partie de la Nouvelle-Angleterre est formée de mamelons doucement arrondis. Quand cette terre n'avait pas de nom, un rabot puissant y a enlevé toutes les aspérités; des stylets irrésistibles, passant sur les dures syénites, sur les granites cristallins, sur les vertes diorites, sur les poudingues remplis de noyaux arrondis, y ont dessiné un réseau de sillons droits et de stries. Est-ce, comme le croit Agassiz, un puissant glacier couvrant toute l'Amérique du Nord qui a laissé ces traces, qui a broyé les roches et modelé le terrain actuel? Un violent déluge a-t-il roulé pêle-mêle tous les débris qui couvrent de leur rude manteau les couches siluriennes de la Nouvelle-Angleterre? Sont-ce seulement des montagnes de glace venues du pôle qui ont déposé ici leur cargaison de blocs erratiques, comme elles la laissent tomber aujourd'hui sur les bancs de Terre-Neuve? Voilà les questions que je m'adressais en traversant, à la fin du mois de septembre dernier, les tranchées du chemin de fer qui conduit de Boston à Portland dans le Maine, et qui au-delà se dirige vers le Canada, en passant au pied des Montagnes-Blanches, que j'allais visiter. Peu de personnes autour de moi s'occupaient du paysage : hommes et femmes lisaient les journaux du matin; des soldats convalescens ou en congé, enveloppés de leurs manteaux bleus, continuaient à demi-voix les conversations des camps. Quelques Anglais seulement, en route pour le Canada, regardaient passer, avec un air de curiosité lassée, les collines arrondies couronnées de petits cèdres, les bouquets d'ormes, d'érables et de chênes, les petites maisons de bois propres et coquettes, entourées d'arbres et de vergers, les

fleurs jaunes des verges d'or et les grappes brunes des soumacs, qui partout bordaient la voie. Ils cherchaient peut-être, sans pouvoir la trouver, quelque cabane, quelque masure, quelque trace de misère; mais si la nature américaine conserve encore çà et là la grâce du désordre, si parfois un arbre mort se mêle aux arbres vivans, si des fleurs sauvages bordent les champs cultivés, toutes les demeures de l'homme, construites avec soin, ont je ne sais quel air décent et achevé qui étonne toujours le voyageur européen.

Jusqu'à Portland, le chemin de fer s'éloigne peu de la mer, qui étincelle et frissonne sous le soleil radieux. Sa frange d'écume vient battre capricieusement les rochers sauvages de Nahant, baiser les grèves de Marblehead et mourir au pied des belles forêts de pins de Beverley. A Newbury-Port, on traverse l'embouchure de la rivière Merrimac, à Portsmouth celle du Piscatagua; les cours d'eau ont conservé les beaux noms indiens, les villes n'ont pour la plupart que des noms de hasard et étrangers. Dans les vallées s'étendent des prés marécageux où la haute marée pénètre et laisse sur les herbes une poussière saline; on y garde en tas le foin, qu'on dispose sur de petits pilotis pour le mettre à l'abri des hautes eaux. Des sables et des graviers qui couvrent les rivages du Nouveau-Hampshire et du Maine sortent çà et là, comme des murailles, des collines rocheuses, arrondies et usées. Les pâturages succèdent aux bois, les bois aux pâturages : les feuilles dentelées des érables, rouges, jaunes, violettes, purpurines, se découpent sur le sombre fond des sapins ou sur la verdure bleuâtre des grands pins. On ne se lasse point d'admirer cette riche végétation, dont le déclin est plus splendide que la maturité; les coteaux boisés ressemblent de loin à la palette d'un peintre. Les chênes, à la fin de septembre, gardent encore leur couleur ordinaire, mais tous les autres arbres non résineux sont déjà touchés par la main de l'automne.

Portland a une rade magnifique; les schistes presque verticaux de la côte s'y enfoncent sous la mer et forment une enceinte où peuvent entrer sans difficulté les plus grands vaisseaux du monde. Le *Great-Eastern*, auquel tant de ports sont fermés, y peut pénétrer. On compte à Portland vingt-cinq églises pour une population de 25,000 habitans. L'esprit puritain a poussé de profondes racines chez tous ces pêcheurs et ces bûcherons du Maine. Un soldat qui retournait à Bangor me racontait les pénibles marches qu'il avait faites dans la dernière campagne d'été en Virginie. « Il fallait tout jeter, monsieur, havre-sacs, couvertures, habits de rechange. Le jour vint où je jetai ma bible de poche qui ne m'avait pas quitté depuis deux ans. » A l'armée, il était resté fidèle au *Maine liquor law* et n'avait jamais trempé ses lèvres que dans de l'eau. Le nord n'a peut-être pas de meilleurs régimens que ceux de cette pro-

vince, composés d'hommes grands, robustes, sobres, patiens chasseurs, bûcherons hardis; le *log-house* de leurs forêts, construit avec des troncs non équarris, a servi de modèle aux abris que les fédéraux construisent dans leurs quartiers d'hiver. Depuis le commencement de la guerre, le Maine a fourni en tout 61,000 hommes à l'armée et à la marine des États-Unis, c'est-à-dire près d'un dixième de sa population entière. Dans la seule année 1864, cet état a donné 1,846 matelots et 17,148 soldats, sur lesquels 3,525 étaient des vétérans réengagés.

Les quais de Portland et toutes les gares de chemins de fer du Maine sont encombrés de troncs de pins et de planches. Le centre principal du commerce du bois est pourtant Bangor, sur la rivière Penobscot. Le pin blanc (*pinus strobus*) est l'essence la plus recherchée de la grande forêt qui couvre sans interruption la moitié septentrionale du Maine, la plus grande partie du Nouveau-Brunswick, le nord-est de l'état de New-York et les parties adjacentes du Canada. Cet arbre, au feuillage clair et aux longues pointes, peut atteindre jusqu'à soixante mètres de hauteur. On s'en sert exclusivement pour la construction des mâts, et le bois, découpé en planches, en lattes, en tuiles, en pièces de toute forme et de toute grandeur, est expédié dans tous les États-Unis. Les arbres résineux couvrent tout le plateau situé entre l'Atlantique et le Saint-Laurent. Les eaux du Maine se versent au nord dans le Saint-Jean et dans la rivière Chaudière, au sud dans le Penobscot et le Kennebec, qui descendent vers les *fiords* de la côte. Un archipel de lacs, s'il est permis d'employer cette expression, interrompt seul la monotonie du désert de verdure. Les niveaux ne sont que peu différens, et les bateliers passent de l'un à l'autre par de courts *portages* (c'est l'expression adoptée depuis longtemps par les Canadiens). Suivant une vieille tradition indienne, le Penobscot pourrait couler à son gré, soit au nord, soit au sud.

A partir de Portland, le chemin de fer qui va de Boston au Canada traverse des régions boisées et solitaires; le manteau des sables et des graviers couvre de ses ondulations la charpente rocheuse qui surgit par intervalles en murs de plus en plus élevés. Le long de la voie, il ne reste souvent dans la forêt que des souches noircies : on les a même parfois arrachées, et les racines hérissées forment les premières clôtures des champs. Le vocabulaire de la géographie américaine est fécond en surprises : nous voici tout d'un coup à Oxford, puis un peu plus loin à Paris; ce Paris inconnu se compose de quelques maisons perdues dans les érables et les chênes de la vallée du Petit-Androscoggin. Le soleil couchant jette ses dernières flammes sur l'or et sur la pourpre des bois, il jaunit les lacs endormis où la rivière a ses sources. Un peu au-delà, on des-

cend dans la vallée du Grand-Androscoggin, qui arrive avec un bruit joyeux des collines où le Connecticut prend aussi naissance. On suit cette vallée jusqu'à Gorham, dans le Nouveau-Hampshire, et des deux côtés s'allongent dans l'ombre les lignes déjà solennelles et grandioses des chaînes qui servent d'enceinte au massif des Montagnes-Blanches. La nuit est venue quand le train nous dépose à la porte de l'*Alpine-House*; du vestibule en bois, je vois s'éloigner le panache étincelant de la locomotive; en face, le croissant de la lune brille doucement au-dessus des montagnes qui remplissent tout un côté du ciel.

Je partis le lendemain de bonne heure pour faire l'ascension du Mont-Washington, le dôme le plus élevé des Montagnes-Blanches (l'altitude de cette montagne est égale à six mille deux cent quatre-vingt-cinq pieds); une route carrossable a été pratiquée dans ces dernières années jusqu'au sommet. Elle conduit d'abord, en remontant une vallée sauvage, jusqu'au pied même de la montagne, arrondie comme un bouclier. La route, coupée de fondrières, traverse une forêt où les bouleaux sont encore plus nombreux que les arbres résineux. On apprend bien vite à distinguer parmi ces derniers le pérusse (*abies Canadensis*), au feuillage fin, transparent et léger, formant une dentelle un peu plus claire sur le vert noirâtre des autres sapins. Au sortir de cette forêt, on entre dans un vaste amphithéâtre de toutes parts encaissé par des montagnes. On y a bâti un grand hôtel en bois, nommé le *Glen-House;* en face du Mont-Washington et de ses pentes énormes, l'immense hôtel a l'air d'une hutte. Un ours brun, attaché à une chaîne, se promène mélancoliquement autour du pieu qui le tient prisonnier. On lui a laissé du moins la vue libre des bois où il est né.

C'est au Glen-House que commence la véritable ascension. La lourde voiture, attelée de six chevaux vigoureux, s'élève lentement le long des rampes pratiquées sur le flanc de la montagne, parmi les rochers, les fleurs sauvages, les érables, les bouleaux, les sapins. Çà et là on voit les traces d'un incendie; la roche grise et nue ne porte plus que des troncs blanchis, pareils de loin à des fantômes. Les érables disparaissent les premiers, les bouleaux ensuite; mais cette dernière essence a une rusticité et une force de résistance remarquables, car on en retrouve des représentans jusqu'à une très grande hauteur. La zone des sapins a je ne sais quoi de triste, de désolé; partout l'on voit des troncs morts penchés sur les arbres vivans, des branches déchirées, des mousses pendantes. Bientôt les sapins, battus par les vents, s'accrochent par des racines plus tortueuses aux rochers; mais la bise et le froid finissent par triompher de cette force secrète qui circule avec la séve et qui la porte vers le ciel. Vaincus, écrasés, courbés, les derniers sapins de-

viennent des nains difformes; ils se traînent comme des mousses monstrueuses à la surface du sol et dans les interstices béans du gneiss. Plus haut même, dans la région où les lichens rampent comme des moisissures tenaces sur les cimes éternellement battues par les vents, la nature, comme pour témoigner de sa fécondité, sème encore çà et là des fleurs d'une exquise beauté. Ce jardin suspendu dans les airs voit éclore les plantes exotiques du Labrador et de la Laponie; mais ces délicates merveilles échappent aux regards superficiels, et la montagne, au-delà de la zone des conifères, n'est plus qu'un vaste désert de pierre. Le gneiss qui forme la cime, brisé en gigantesques morceaux, montre ses veines onduleuses et irrégulières de quartz, de feldspath et de mica miroitant. Du vaste amoncellement des pierres, l'œil descend avec plaisir sur les pentes sombres hérissées de sapins et dans les profondeurs des vallées, où la rouille, l'orange et l'écarlate des bouleaux et des érables tachent le fond velouté des conifères.

Chemin faisant, j'engage la conversation avec le cocher par des éloges sur son habileté à tenir en main ses six chevaux. Le cocher devient communicatif, me raconte qu'il est né dans l'état de New-York, qu'il est démocrate et votera pour Mac-Clellan. Il se plaint de la guerre, du prix élevé de toutes choses, mais surtout de la conscription. Il a été lui-même la veille à Portland s'acheter un remplaçant chez un de ses amis, ancien cocher comme lui, devenu recruteur (*substitute-brocker*) et agent de remplacement. « Ces marchands d'hommes, me dit-il, valent-ils mieux que les marchands de noirs? » En l'interrogeant, je découvre néanmoins que son remplaçant ne lui coûtera que 500 dollars, somme qu'il faut encore réduire à peu près de moitié, si on veut l'évaluer en or, et qui assurément semblera peu élevée après quatre ans de guerre.

Une mince couche de nuages qui depuis le matin s'attachait opiniâtrément au sommet du Mont-Washington m'empêcha de jouir complétement de la vue qui s'y déploie, et dont le propre est que rien n'y rappelle l'homme : on n'aperçoit que la forêt sans limites; quelques lacs y sont jetés çà et là, comme les fragmens d'un miroir brisé sur un tapis. Ni vallées cultivées, ni villes, ni villages; les ondulations des montagnes cachent les lieux où l'homme s'est fait une petite place. Dans l'immense solitude où ils vivaient, est-il étonnant que les Indiens aient personnifié les montagnes? La race anglo-saxonne n'a pas assez respecté les noms qu'ils leur ont donnés. Le Mont-Agiochook est devenu le Mont-Washington. Voici pourtant encore, dans le lointain, Monadnoc et le cône du Kearsage (1), qui ont gardé leurs noms bizarres, et dans l'interminable

(1) Presque tous les *monitors* de la flotte américaine ont emprunté leurs noms aux montagnes de la Nouvelle-Angleterre.

forêt qui s'étend vers le nord-est, la masse du Ktaadn reste comme une tache bleuâtre visible sur l'horizon. De ce côté, la civilisation n'a encore imprimé que peu de traces. Il n'est pas besoin d'aller au-delà du Mississipi pour voir la forêt vierge et l'Indien : à quelques lieues seulement de Gorham ou de Bangor, vous les retrouverez. Sous ce sombre manteau de forêts qui s'étend en plis majestueux, sur ce sol humide et spongieux où des générations végétales sans nombre ont laissé leurs dépouilles, vivent encore, comme il y a plusieurs siècles, l'ours, le loup, le lynx, le caribou, le gauche et gigantesque *mouse*, qui, tenant sa vaste ramure abaissée en arrière, se fraie avec la poitrine un chemin à travers les branches. Avec eux vit aussi l'homme primitif qu'ont connu les premiers émigrans.

Au-delà des derniers villages, on trouve encore un asile et un lit grossier chez les bûcherons en quête des plus beaux pins; plus loin, on ne s'aventure qu'avec un guide indien, on n'a plus d'autre lit que les branches de l'*arbor vitæ* étendues sur la mousse, on n'entend d'autres bruits dans l'effrayante solitude que les cris inconnus des animaux qui s'appellent ou le retentissement soudain causé par la chute d'un arbre séculaire, note solennelle qui seule marque la fuite du temps. Voilà bien l'Amérique telle que la virent les premiers voyageurs. La civilisation n'a occupé à ces latitudes que des côtes, des vallées; elle a glissé autour d'immenses provinces montagneuses, comme l'eau tourne autour des rochers. Les mâts des vaisseaux américains, qui traversent toutes les mers, les planches des maisons de la Nouvelle-Angleterre, entre lesquelles s'abritent tant d'ambitions, de calculs, de passions, viennent de régions où l'Indien chasse en paix comme ses aïeux. La géographie d'une partie du Maine est encore presque aussi incertaine que celle des Montagnes-Rocheuses. Les géologues de l'état de New-York prennent des guides indiens pour explorer les Monts-Akirondak.

Sur le sommet du Mont-Washington, formé d'une petite plaine rocheuse, on a bâti une maison à un étage qui porte le nom de *Tip-Top house;* elle est entourée de blocs de gneiss et protégée ainsi contre le vent furieux qui souffle presque sans relâche à cette hauteur. Les rafales sont si violentes au haut de la montagne, que, pour leur donner moins de prise, notre cocher crut prudent d'enlever les toiles qui recouvraient le char-à-banc, car il est arrivé que des voitures ont été enlevées et jetées par dessus les murs de pierres amoncelées qui bordent la route. L'ascension avait duré cinq heures, la descente ne fut pas beaucoup plus rapide; la voiture redescendit avec des cahots affreux les rudes pentes où elle s'était traînée le matin. De temps à autre, les masses rampantes du brouillard étaient chassées plus haut et laissaient les regards plonger dans

les profondeurs verdâtres ou azurées des montagnes; puis le vent rejetait le brouillard dans la vallée, et le sommet du Mont-Jefferson, qui fait face au Mont-Washington, apparaissait au-dessus d'une brume légère comme une île placée à une hauteur inaccessible.

De Gorham, on peut se rendre, en traversant les Montagnes-Blanches, à Littleton dans la vallée du Connecticut : le trajet est long et fatigant à cause du mauvais état de la route, qui en beaucoup d'endroits n'est formée que de troncs demi-pourris posés les uns contre les autres. Le paysage en revanche est admirable, car on côtoie du côté nord tout le massif des Montagnes-Blanches et des montagnes plus basses dites « de Franconie, » qui se rattachent au flanc occidental de la chaîne. On aperçoit dans toute leur majesté les monts Madison, Adams, Jefferson et Washington, dont les dômes presque égaux s'appuient sur une base commune; les versans, plus inclinés du côté septentrional, y montrent fort nettement les larges bandes des zones végétales qui s'y superposent. Au-dessus de la zone bigarrée des contreforts inférieurs court la ligne épaisse et noire des sapins, que dominent les sommets gris et violacés, sans arbres.

On arrive à travers bois à un petit village nommé Jefferson: d'un côté se dressent les massives Montagnes-Présidentielles; de l'autre, fuient les ondulations sans fin des montagnes de Franconie et de celles qui enserrent la vallée du Connecticut. Le Mont-Lafayette (l'altitude est de 3,200) et le Mont-Pemigewasset (altitude de 4,100 pieds) élèvent leur tête au-dessus de ces flots montagneux de toute nuance, de toute couleur, de toute forme, qui reculent dans un désordre plein de grâce. On peut étudier à Jefferson ce que j'appellerais volontiers l'embryogénie d'un village américain. Le fermier qui vient s'établir dans une région aussi déserte commence par brûler la forêt : le feu consume le taillis et ne laisse debout que les souches et les troncs charbonnés des plus gros arbres; ces troncs sont coupés et forment, couchés bout à bout, les premières clôtures. On y enferme quelques bœufs; on voit ces animaux, au poil long et roux, errer dans ces étranges pâturages remplis de rochers; ailleurs, liés au joug, ils arrachent les souches, ils défoncent et creusent le terrain où l'on établit les fondations de la maison d'habitation, de la grange, de l'écurie, des hangars, détachés les uns des autres à cause de la fréquence des incendies; les souches retirées du sol sont disposées les racines en l'air, en longues clôtures qui de loin ressemblent à des rangées de cactus monstrueux et difformes. Les blocs de pierre sont enlevés un à un et servent à faire des murs. Les bâtimens de ferme sont de légères constructions en bois; la maison d'habitation est ordinairement bâtie

avec soin, elle est spacieuse, propre, et aux fenêtres bien fermées sourient les visages roses et frais de robustes enfans. Parmi les maisons qui bordent la route à d'assez longs intervalles, j'en distingue une où, dans une grande salle, on n'aperçoit que des bancs de bois; c'est l'école, qui n'est jamais oubliée.

Après le village de Jefferson, on rentre dans la solitude des bois jusqu'à Littleton. Ce petit bourg est placé sur un affluent du Connecticut, l'Ammonoosuc, dont les eaux, qui roulent entre des rochers, font mouvoir un grand nombre de scieries. Dans ce recoin du Nouveau-Hampshire, quelque chose vint encore me rappeler la guerre et la politique. A la porte de l'auberge était une grande affiche indiquant l'itinéraire du collecteur des nouveaux impôts de guerre dans le troisième district électoral de l'état. Les contribuables étaient invités à venir payer la taxe dite du *revenu intérieur* à des jours spécifiés dans les diverses villes où le collecteur devait s'arrêter, s'ils ne voulaient aller s'acquitter à ses bureaux d'Orford. Dans les districts ruraux, souvent très étendus, les collecteurs sont obligés, on le voit, de faire des tournées de village en village pour percevoir les impôts : les contribuables reçoivent d'avance par la poste les lettres d'avis où le chiffre de leur quote-part est fixé. Les retardataires sont punis d'une amende qui s'élève à 10 pour 100 du chiffre de leur taxe.

De Littleton part un petit embranchement de chemin de fer qui serpente jusqu'à la grande et belle vallée du Connecticut. La ligne suit toutes les sinuosités de ce fleuve, et le traverse plusieurs fois sur des ponts de bois treillissés, recouverts d'un toit. Tantôt le train reste à l'intérieur de ces galeries, tantôt il roule sur le sommet; les rails, dans ce dernier cas, sont placés au haut du toit aplati, et l'on aperçoit des deux côtés les eaux transparentes qui descendent sur les rochers. La vallée traverse de riantes montagnes, entre lesquelles le fleuve circule au fond d'une plaine fertile, formée de dépôts alluvionnaires. Les terrains sont disposés en terrasses naturelles qui se succèdent comme les marches d'un gigantesque escalier. La ligne ferrée suit ces grands plans nivelés d'avance; sur les larges terrasses se succèdent les beaux champs, les pâturages, les villes florissantes, les villages prospères. Le fleuve s'élargit de plus en plus; à Holyoke, les eaux sont retenues par un magnifique barrage qui a 330 mètres de long et 10 mètres de haut. Cette force hydraulique donne le mouvement à d'importantes filatures de coton, à des scieries, à des ateliers divers. Un peu après Holyoke, on aperçoit les usines de Springfield. Cette ville est une des plus florissantes du Massachusetts : la population, qui en 1850 était de 11,766 habitans, s'élève aujourd'hui à 20,000. L'arsenal,

qui est le plus important des États-Unis, occupe un très grand nombre d'ouvriers : on y garde toujours 200,000 fusils. Il n'est certainement pas de ville d'industrie moins noire et moins triste : les ateliers ressemblent de loin à des palais; la force hydraulique étant presque la seule employée, le ciel n'est point assombri par les fumées du charbon; les coquettes villas sont comme ensevelies derrière le feuillage des ormes et des érables; rien ne vient ternir les contre-vents verts, les colonnettes blanches des vérandahs, les bois peints de toute couleur, les angles et les moulures du grès rouge. L'industrie ne traîne pas encore à sa suite, dans la Nouvelle-Angleterre, les haillons de la misère, la dégradation des mœurs, l'abrutissement, l'ignorance; l'homme est regardé comme un produit aussi important que ceux que le commerce échange : l'ouvrier reste supérieur à l'œuvre.

Springfield n'est pas très éloigné d'Albany, la capitale politique de l'état de New-York. On traverse d'abord la partie occidentale du Massachusetts, la plus montueuse, la plus pittoresque de cet état. On suit quelque temps un des affluens du Connecticut, puis on entre dans le grand bassin de l'Hudson. Aux approches d'Albany se voient les monts Catskill, dont les crêtes ont ces formes quadrangulaires, simulant des tours crénelées, des ruines, des marches d'escalier, qui presque toujours caractérisent les montagnes de grès. La vallée de l'Hudson se déroule à perte de vue avec ses bois, ses prés, ses nombreux villages. La transition entre le Massachusetts et le New-York se marque assez nettement : dans ce dernier état, les champs, les enclos sont plus vastes, les bâtimens de ferme plus spacieux, les maisons d'habitation en revanche plus petites et moins propres. A Albany, les voyageurs descendent des wagons et montent sur un bateau à vapeur qui va sans cesse d'une rive à l'autre de l'Hudson. Ces bateaux-bacs, sans poupe ni proue, sont de véritables rues mouvantes : au milieu du pont se tiennent les voitures, les omnibus, les chevaux, les camions; des deux côtés sont de longues salles d'attente pour les piétons. Quand le bateau arrive au quai de débarquement, l'extrémité du large pont se place au niveau d'un plancher mobile; voitures et piétons, sans perdre un moment, se ruent dans toutes les directions, et le bateau, sans se retourner, repart bientôt pour l'autre rive.

La rivière Hudson est une des principales artères du commerce des États-Unis. C'est sur ses eaux que Robert Fulton fit en 1808 le premier essai de la navigation à vapeur. Quelle serait sa surprise, s'il pouvait voir aujourd'hui les gigantesques *steamers* étagés qui vont sans cesse de New-York à Albany, emportant des centaines de voyageurs! Les derniers construits sont assurément les plus beaux spécimens de bateaux de rivière qui existent dans le monde entier.

Outre ces grandes maisons mouvantes, le fleuve porte sans cesse plus d'un millier de bateaux à voiles. Les plus gros vaisseaux peuvent remonter le fleuve jusqu'à Hudson, et les schooners vont jusqu'à Albany et Troy (à une distance de 166 milles de l'embouchure), où la marée se fait encore sentir. Outre son fleuve et ses chemins de fer, Albany possède encore des canaux qui établissent une communication avec le lac Érié, le lac Ontario, le lac Champlain. Cette ville est un des plus grands marchés de bois du monde entier. Elle reçoit les pins blancs du Michigan et du Canada, les chênes, les cerisiers sauvages, les peupliers de l'Ohio, les pins communs de Pensylvanie et de New-York. Il y passe en outre une immense quantité de céréales, de laine et de tabac. Le petit établissement fondé en 1614 par les Hollandais est devenu une cité considérable, qui a quarante églises, onze écoles publiques, dix banques, un capitole, un hôtel de ville en marbre, un observatoire, une université, une école de médecine, une école normale pour les instituteurs et les institutrices de l'état, et de nombreux établissemens charitables. A Albany, on entre dans le grand courant qui conduit les émigrans dans les états du nord-ouest. Les familles allemandes qui vont s'établir dans le Michigan, l'Illinois et le Wisconsin prennent à New-York des billets avec lesquels elles peuvent se rendre sans s'arrêter à Détroit et à Chicago. Le train du chemin de fer dit *New-York Central* était si rempli de femmes et d'enfans que j'eus quelque peine à y trouver de la place. En traversant les faubourgs d'Albany, on aperçoit beaucoup d'enseignes et de noms germaniques. Ici l'on vend du *lager beer*, là du vin du Rhin! Bien que New-York ait une population allemande plus nombreuse qu'aucune autre ville du monde, sauf Vienne et Berlin, on peut affirmer que le vrai Germain ne s'arrête pas volontiers sur les côtes de l'Atlantique. Il aime trop la solitude et l'indépendance. Il est encore aujourd'hui ce qu'il était quand Tacite dépeignait si fidèlement ses mœurs. Dans la colonisation de l'ouest, il a pris le rôle du pionnier : il aime l'isolement, il défriche la forêt, et fait sortir les premières moissons de la terre. Sa robuste compagne le suit volontiers dans les champs, et ne s'enferme point, comme l'Américaine, dans la maison. Leurs blonds enfans grandissent au désert, dans les sillons, dans les bois, et de bonne heure travaillent. Quand le laboureur a terminé sa tâche, celle du *Yankee* commence : le producteur est suivi du spéculateur. L'Américain apporte parmi ces familles fixées au sol, isolées, défiantes, sobres, économes, demi-sauvages encore, l'esprit d'entreprise, les institutions communales et civiles, les solidarités de la vie publique, l'éducation, les tentations, les goûts, les habitudes d'une civilisation avancée. Tout est muscle chez le paisible, lent, laborieux Allemand; tout est nerf chez le maigre Yankee, aux yeux bril-

lant d'un feu sombre, au front soucieux, au cou mobile et allongé. L'esprit chez l'un, le corps chez l'autre, ne connaissent ni trêve ni repos : l'un crée la richesse, l'autre la fait circuler; l'un travaille, l'autre s'ingénie à inventer sans cesse des instrumens de travail plus parfaits. Ils ne s'aiment guère, mais ils sont nécessaires l'un à l'autre. Le Yankee, à l'esprit délié, aventureux, toujours prêt à saisir l'occasion, aussi généreux qu'avide, amoureux d'idées générales, rhéteur politique et religieux, sociable et ambitieux, a trop de mépris pour la lenteur patiente et la taciturnité de l'Allemand. Il ne comprend pas ce rêveur qui préfère à tout les grands horizons des plaines solitaires, cette âme qui vit d'une vie tout intérieure, et pour qui l'indépendance est le plus beau prix du travail; mais ces deux fortes races se complètent naturellement : l'une achève ce que l'autre commence, et de leur mariage sortira quelque jour, au moins dans l'ouest, une race nouvelle où les belles facultés mentales et physiques trouveront un meilleur équilibre.

En quittant Albany, on monte par une pente rapide le versant de la vallée de l'Hudson. Sur le grand et riche plateau qui le domine se succèdent les fermes et les taillis. Sur les champs qui se déroulent à perte de vue, les tiges jaunies du maïs sont liées en cônes alignés; des vaches rousses errent dans les pâturages. Çà et là, le limon du plateau s'appauvrit, et, devenant trop sableux, ne porte plus que de petits pins blancs. On aperçoit de temps à autre les bateaux qui remontent lentement le canal Érié, longtemps parallèle au chemin de fer. Schenectady, situé sur ce canal, est un des plus anciens établissemens des Hollandais. En 1690, cette ville n'avait qu'une église et une soixantaine de maisons, et fut brûlée par un parti de Français et d'Indiens. Jusqu'en 1825, elle est restée l'entrepôt principal du commerce entre la vallée de l'Hudson et l'ouest. Le Mohawk, tributaire de l'Hudson, a des rapides au-dessous de ce point, et toutes les marchandises étaient autrefois transportées à Albany par une route ordinaire : aujourd'hui le canal qui unit le Mohawk au lac Érié et les chemins de fer ont réduit des neuf dixièmes les frais de transport. Les locomotives passent au-dessus du canal et de la rivière sur un pont qui a 330 mètres de longueur. A partir de Schenectady, on remonte la vallée du Mohawk. A Little-Fall, les eaux se précipitent entre des montagnes escarpées dont les roches ont les formes les plus hardies et semblent des forteresses démantelées. Le canal longe le chemin de fer au fond de la vallée étroite, et on le voit s'engouffrer dans une coupure de la montagne. De distance en distance, des barrages arrêtent l'eau et fournissent la force hydraulique à des établissemens industriels. Plus loin, la vallée s'évase, se couvre de gras pâturages où errent des troupeaux. A Franc-

fort (encore un souvenir de l'Allemagne!), une immense cheminée, entourée d'usines en brique, sert de centre à une agglomération de jolies petites maisons de bois blanc où demeurent des ouvriers. La locomotive essoufflée vient enfin s'arrêter au milieu d'Utica. Cette ville, fondée par on ne sait quel Caton obscur vers 1793, a aujourd'hui six grands hôtels, vingt églises, publie plusieurs journaux quotidiens et cinq journaux hebdomadaires; elle a cinq banques, s'éclaire au gaz, possède des filatures de coton, de laine, des fonderies, des tanneries, des ateliers de construction pour le chemin de fer. En 1830, c'était encore un village, et sa charte municipale ne date que de cette époque. L'établissement le plus intéressant est la maison de fous, qui appartient à l'état de New-York. Le docteur Bringham, qui en était autrefois directeur, a fondé en 1844 un journal aliéniste intitulé *American Journal of Insanity*, et destiné à répandre des idées plus humaines en ce qui concerne le traitement de la folie. Le docteur John Gray, directeur actuel de l'asile et éditeur de ce journal, fidèle aux mêmes idées, oblige les fous à se guérir eux-mêmes et leur laisse presque pleine liberté. Son système consiste à faire appel à ce qui leur reste de raison pour les amener à surveiller et à vaincre leur déraison : la folie n'est jamais, suivant lui, complète au début; elle n'envahit d'abord qu'un coin de l'esprit. Il explique au malade sa maladie, lui fait peur de la folie complète, incurable, et lui apprend à user de sa volonté contre le fantôme qui vient le hanter. Cette méthode produit, m'a-t-on assuré, dans un très grand nombre de cas de merveilleux résultats; mais le succès dépend sans doute en grande mesure du tact, de la fermeté, des qualités morales de ceux qui l'appliquent.

Les chutes de Trenton sont à quelque distance d'Utica. Un embranchement de chemin de fer y conduit par une contrée sauvage et pastorale que traverse le Canada-Creek, un petit affluent du Mohawk. En arrivant près de Trenton, la locomotive, attelée à quelques vieilles voitures usées, passe timidement sur un frêle pont de bois jeté à une très grande hauteur au-dessus d'un torrent. On s'occupe de vider des tombereaux de ballast à travers les poutrelles pour noyer peu à peu les appuis dans un remblai; mais le passage est encore dangereux, et le voyageur ne se rassure guère avant que la locomotive ait cessé de rouler sur la maigre charpente. Après une nuit passée dans une méchante auberge, je me rendis de bon matin aux chutes. Je traversai un petit bois, et, descendant un escalier rustique, me trouvai au fond d'une gorge en face de la cascade inférieure. On ne saurait imaginer paysage plus imprévu : rien ne l'annonce, rien ne le fait deviner. Le Canada-Creek coule au fond d'une vallée étroite qui forme comme une coupure dans la plaine :

le lit de cette rivière est creusé dans des couches calcaires superposées comme les feuillets d'un livre; minces et d'épaisseur égale, elles dessinent une série de traits parallèles et horizontaux sur les murs de la vallée. Des deux côtés et au niveau de l'eau, ces couches forment comme de petits trottoirs, tantôt plus larges, tantôt plus étroits. On avance lentement sur ces dalles naturelles, en foulant aux pieds d'innombrables fossiles de l'époque silurienne. Les eaux descendent, sombres et écumantes, sur les marches de cet escalier naturel. En se tenant aux chaînes de fer scellées dans la pierre, on longe les portions les plus étroites qui demeurent libres entre le torrent et le rocher. Quand on arrive à une cascade, le trottoir devient escalier; on monte rapidement les degrés glissans au milieu d'une poussière liquide et transparente où le soleil dessine d'admirables arcs-en-ciel circulaires. Parvenu au niveau du déversoir, on peut regarder à loisir les eaux qui, en franchissant le seuil, se colorent d'une belle teinte jaune, due à la nature chimique des calcaires noirâtres qu'elles ont lavés : on les dirait mêlées de poix ou de bitume, ou l'on croirait voir couler des masses de verre fondu, pareil à celui dont on fait les bouteilles communes. Cette teinte disparaît dans les flocons frissonnans qui montent et descendent sans cesse au bas de la cascade en remous dont la blancheur fatigue le regard. La deuxième chute est la plus élevée et la plus pittoresque. La nappe moirée qui bondit et ruisselle sur les noirs rochers est encadrée par les flancs boisés de la vallée; les branches traînantes et tristes de l'*arbor vitæ* se penchent sur les eaux bouillonnantes; les bouleaux au tronc argenté, les érables s'attachent en désordre aux parois du rocher, et couronnent les sommets en mêlant leur feuillage coloré des riches teintes de l'automne aux sombres pointes des sapins. Çà et là, une liane rougie trace comme une ligne de sang. Rien dans mes souvenirs ne dépasse cette cascade de Trenton pour l'harmonie, la beauté des lignes, la richesse et le contraste des couleurs. C'est un paysage de dimensions restreintes, mais achevé; rien n'y rappelle l'homme : pas une maison, pas une route, pas même un sentier visible, pas une hutte rustique ou un siége de bois; la solitude profonde, la tristesse de cette vallée oubliée, le murmure doux et monotone des eaux, tout invite au repos et à la rêverie.

De retour à Utica, je traversai jusqu'aux chutes du Niagara les plaines riches et monotones de l'état de New-York. Sur tout ce trajet, le pays conserve le même caractère : de vastes prés naturels entourés de frêles clôtures de bois, çà et là quelque village formé de maisons alignées le long de larges avenues d'arbres et entourées de jardins et de vergers, des taillis, des futaies où les pins blancs se mêlent aux érables, aux bouleaux, aux chênes, aux ormes, dont

les branches retombent en courbes régulières comme les longues plumes d'un panache. On ne se lasse point d'admirer les tons éclatans du feuillage; chaque essence a sa livrée d'automne : l'érable, rouge écarlate, couleur de groseille ou de rubis, se reconnaît de très loin; l'orme donne des massifs jaunâtres, le vert lutte encore contre le jaune et le rouge dans l'érable sucré. Le soleil couchant vient dorer la vaste plaine et resplendit à travers les bouquets de bois; nulle description ne peut donner l'idée des splendeurs de ce spectacle. Les nuages légers, franges immobiles suspendues aux bords de l'horizon, semblent flotter dans la pourpre, dans le feu, dans le sang; on ne distingue plus les sillons, la rude glèbe, les friches de la plaine, convertie en un lac rose ou violet. Les ormes lointains reluisent comme de frêles bouquets d'améthyste ou de grenat; mais ces crépuscules féeriques ne durent pas assez longtemps : le soleil s'arrête à peine sur l'horizon, les irisations s'évanouissent par degrés dans une ombre d'abord légère, et bientôt de plus en plus opaque.

Entre Utica et le Niagara, on rencontre deux villes importantes, Syracuse et Rochester. En 1820, Syracuse était un village de trois cents habitans; aujourd'hui la population dépasse trente mille âmes, elle a 25 églises (dont quatre catholiques) et 8 écoles publiques. Elle doit sa prospérité à ses mines de sel, les plus importantes des États-Unis. A une profondeur de 100 mètres environ, on puise une eau qui renferme dix fois plus de sel que l'eau de mer. Les puits sont creusés et l'eau pompée aux frais de l'état de New-York, propriétaire des terrains salifères. L'eau est fournie à des industriels qui la concentrent pour fabriquer le sel et qui paient un droit minime par mètre cube. Il y a en outre à Syracuse beaucoup de manufactures, des fabriques d'instrumens aratoires, de machines à vapeur, de poêles en fer, des papeteries, des tanneries, des moulins. Le canal Érié traverse la ville de l'est à l'ouest, il est lui-même traversé à angle droit par le canal Oswego, qui se dirige au nord vers le lac Ontario. La ville est coupée de larges rues quadrangulaires; le chemin de fer suit l'une d'elles et traverse à niveau les quartiers les plus animés; pendant que les trains ralentis passent devant les grands hôtels, les boutiques, les hautes maisons de brique et de pierre, des enfans s'amusent, au risque de se faire écraser, à sauter sur les petites plates-formes qui terminent à l'avant et à l'arrière toutes les voitures de chemins de fer en Amérique.

Rochester n'a commencé à être une ville qu'en 1834 : en 1855, sa population était de 44,000 habitans. La rivière Genesee lui fournit une force hydraulique presque illimitée; aussi ses moulins sont-ils peut-être les plus actifs qu'il y ait aux États-Unis. Sur une longueur de 4 kilomètres, la rivière descend de 75 mètres; trois barrages

successifs ont 31, 7 et 25 mètres de haut. On moud annuellement à Rochester plus de 600,000 barils de farine. Les eaux du canal Érié, qui passe au milieu de la cité, traversent la rivière sur un bel aqueduc de pierre qui a 280 mètres de long. Un second canal remonte la vallée du Genesee et va rejoindre la vallée de la rivière Alleghany, qui à Pittsburg, en Pensylvanie, devient l'Hudson en s'unissant au Mohongahela.

J'arrivai dans la nuit au village du Niagara, et m'y rendis à l'un des immenses hôtels qu'on a construits pour les milliers de voyageurs qui chaque année visitent les cataractes. Je distinguais déjà de loin deux notes profondes, — l'une qui venait des rapides, l'autre des chutes, la première plus élevée, la seconde plus grave et plus solennelle. Dès le matin, je courus au Niagara : les eaux des grands lacs du nord de l'Amérique n'arrivent au lac Ontario, la dernière et la plus basse de ces mers intérieures, que par une large et profonde fracture creusée dans la langue de terrain silurien qui unit le Canada occidental à l'état de New-York. Ce passage naturel est comme une gigantesque écluse placée par la nature entre les deux lacs Érié et Ontario, dont le premier a un niveau plus élevé de 100 mètres que le second. Les eaux y coulent du sud au nord : avant d'arriver au Niagara, elles descendent un long plan légèrement incliné dont le lit inégal et rocheux forme les rapides. Au bout de ce plan, elles se divisent en deux branches, et, passant à gauche et à droite de l'île dite de la Chèvre, arrivent à l'extrémité de cette île, au précipice où elles s'engouffrent. Entre la petite île qui semble se pencher sur l'abîme et la rive américaine est la plus petite cataracte, dont le déversoir est droit comme celui d'un immense barrage d'usine. Les eaux y courent de l'ouest à l'est, perpendiculairement à la direction générale de la vallée; du côté canadien, la crête de la grande cataracte a la forme d'un fer à cheval. Les eaux roulent sur ce demi-cercle en masses si épaisses que le nuage de fumée soulevé au bas de la chute monte en tourbillonnant jusqu'à plus de 300 mètres de haut. Une petite tour en pierre a été bâtie sur l'extrême pointe de l'île de la Chèvre : l'observateur placé au sommet voit arriver de loin les eaux qui se précipitent en écumant sur les rapides; chaque marche du rocher est marquée par une frange blanche et agitée; çà et là, un rocher détaché du lit ou quelque tronc de sapin échoué s'entoure d'une crête de flots plus élevés et plus furieux. La masse liquide, emportée par son irrésistible poids, vient enfin tomber dans l'enceinte en fer à cheval. La nappe circulaire, verte au sommet, se moire au-dessous de stries argentées qui ondulent et frémissent comme des panaches fouettés par le vent. La belle ligne céruléenne du sommet reste seule immobile, et les eaux viennent passer sous son inflexible

niveau. La vitesse en est telle que la hardie parabole qu'elles décrivent reste encore sensiblement éloignée de la verticale au moment où elles se brisent au pied de la cataracte, à une profondeur de 50 mètres. Je descendis dans une mince tour de bois qui enveloppe un escalier en hélice jusqu'au fond de la vallée du côté de la chute canadienne, et suivis un petit sentier qui serpente sur les calcaires schisteux, noirs et fétides, qui forment la partie inférieure du grand mur le long duquel le fleuve se déverse. Au sommet de ce mur, des couches épaisses de calcaire dur et compacte surplombent les minces schistes, qui se délitent et que les eaux usent sans relâche. Il arrive quelquefois que des rochers se détachent de cette épaisse table calcaire et tombent au pied de la cataracte. L'écharpe courbée des eaux forme comme une voûte sous laquelle, en se couvrant de toile imperméable, on peut s'avancer très loin. Je remarquai deux femmes, descendues dans un affreux accoutrement, qui n'eurent point le courage de pénétrer dans la pluie et le tonnerre de la cascade; un enfant d'une quinzaine d'années qui les accompagnait suivit seul le guide, un noir robuste, qui l'entraîna plutôt qu'il ne le conduisit aussi loin qu'on peut aller. Je les vois encore se traîner le long du rocher, le noir soutenant l'enfant d'une main contre la muraille de pierre, et de l'autre lui montrant avec de grands gestes la muraille des eaux. Ces deux figures confuses, l'une craintive, l'autre énergique et comme menaçante, se sont, je ne sais pourquoi, gravées dans ma mémoire. Du côté américain, on peut aussi descendre par une tourelle au pied de la cataracte et se mouiller en quelques instans des pieds à la tête dans un enfoncement qu'on nomme la « caverne des vents. » Pour aller d'une rive à l'autre, on traverse le fleuve dans un petit bateau à vapeur à une petite distance de la cataracte, car les eaux n'ont qu'un très faible courant après leur chute. Un peu plus loin, on rencontre aussi le magnifique pont suspendu en treillis de fer qui est jeté à une hauteur de 83 mètres à travers la vallée, et qui joint le chemin de fer du Centre de New-York au *Great-Western* du Canada. Les locomotives roulent au sommet de la poutre en treillis, qui a 266 mètres de longueur; les voitures et les piétons passent sur le tablier inférieur. C'est de la rive canadienne qu'on aperçoit le mieux l'ensemble des chutes. La sombre masse de l'île de la Chèvre se penche entre les deux nappes éblouissantes; le nuage qui s'élève en tournoyant du fer à cheval semble sortir d'une chaudière souterraine. Au-dessus du seuil verdâtre du long déversoir se dessinent en lignes parallèles les franges écumeuses des rapides jusqu'à la sévère muraille des sapins dont s'entoure le triste horizon.

Je n'ai jamais vu un bon tableau du Niagara; un seul peintre

eût peut-être été capable de rendre la terrible majesté de ce spectacle : c'est Ruysdaël. Il eût choisi sans doute quelque jour où les eaux sont plus sombres, où les grands nuages traînans promènent des ombres plus lourdes et plus menaçantes, où les rapides semblent irrités, où les sapins se penchent sous un vent froid et furieux. La chute canadienne m'a fait penser tout de suite au grand paysagiste de l'école flamande. De ce côté, rien ne dépare la sévérité du tableau. Du côté américain, les rapides sont gâtés par des usines et des maisons. On voudrait faire la solitude autour de ce lieu ; il n'y faudrait qu'eaux, bois et rochers. On voudrait abattre ces hôtels qui ressemblent à des casernes, ces boutiques où l'on vend au naïf voyageur des contrefaçons de l'industrie primitive des Indiens, arcs, mocassins, écrans de plumes ornés d'oiseaux aux couleurs éclatantes, boîtes en écorce de bouleau, brodées avec les poils colorés du *mouse* et des grains de verre, raquettes pointues qui servent à marcher sur la neige. Il reste encore une petite tribu indienne aux environs du village de Niagara; mais ce n'est pas ici qu'il faut venir chercher l'homme rouge avec sa coiffure en plumes d'aigle, ses colliers, ses ceintures bariolées, ses jambières frangées : j'aperçus seulement deux Indiennes assises sur un tronc d'arbre, la tête enveloppée de sombres capuches. Dans les antichambres de l'Hôtel de la Cataracte, je fis aussi rencontre d'un homme au teint cuivré, vêtu avec une fausse élégance; ses cheveux noirs et luisans étaient soigneusement séparés en boucles; une grosse épingle en faux diamans brillait sur sa chemise, d'une blancheur douteuse. Son sourire obséquieux laissait voir des dents brillantes et bien rangées. Je me détournai avec pitié de ce représentant dégénéré d'une noble race que la civilisation dégrade avant de l'anéantir.

II.

Le Canada occidental, que le voyageur traverse en allant du Niagara à Détroit, dans le Michigan, n'offre d'intérêt qu'à l'agriculteur. La forêt y occupe encore de très grandes surfaces; mais partout où elle a été coupée s'étendent de beaux champs où les boules d'or des potirons brillent à travers les tiges du maïs. Autour des maisons, des pommiers déjà vieux se penchent sous leurs fruits. Que dire de Sainte-Catherine, de Hamilton, de London, de toutes ces villes qui se ressemblent, et où la locomotive ne s'arrête qu'un instant? La géographie connaît à peine ces lieux, à demi villes, à demi villages, où vit une population obscure, sans nationalité bien définie, sans passé comme sans avenir, servante dédaignée d'une métropole lointaine et de plus en plus indifférente. Hamilton, ville grande et prospère, bâtie en pierre, domine le lac Ontario, qui

étincelle sous le soleil comme un bouclier d'acier. On suit d'abord le lac, puis on s'élève par des pentes boisées sur le plateau de la péninsule canadienne. L'extrémité occidentale de cette péninsule est baignée d'un côté par le lac Saint-Clair, de l'autre par le lac Érié. J'arrivai à dix heures du soir à Windsor, situé sur le détroit qui unit ces deux lacs. Sur la rive opposée, Détroit, éclairé par la lune en son plein, semblait sortir de l'eau. Les lumières du port brillaient au loin, et les fanaux colorés des bateaux à vapeur glissaient en tous sens; un bateau-bac traversait rapidement le canal, où ses feux rouges se réverbéraient sur les rides de l'eau. Le gémissement étrange du sifflet des chaudières troublait seul le silence de la nuit. La grande ourse, pâlie par la lumière de la lune, semblait descendre sur la ville endormie. Ce tableau avait quelque chose de féerique, et malgré le froid piquant de la nuit je demeurai sur le pont du vapeur qui m'emportait vers Détroit, pendant que les nombreux émigrans avec qui j'avais voyagé toute la journée dévoraient le souper qu'on leur avait préparé dans la salle à manger. En admirant ce vaste canal, qui a presque un kilomètre de large, je me rappelai, avec une fierté mêlée de regrets, que des Français avaient les premiers apporté la civilisation dans ce lieu, qui n'a plus de français que le nom. Quand un gouvernement insouciant livra le Canada à l'Angleterre, n'est-ce pas ici qu'un héros, Pontiac, recommença seul la lutte, et combattit héroïquement pour la France en même temps que pour l'indépendance de sa race? Hélas! la France ne connaît plus ce noble martyr, et son nom ne se retrouve aujourd'hui que dans un comté inconnu de l'Illinois (1).

Le lendemain matin, le charme était rompu. Détroit, qui le soir m'était apparue comme transfigurée dans la vapeur lumineuse de la lune, se montra ce qu'elle est réellement, une ville à demi achevée, où les masures de bois avoisinent de gigantesques constructions en pierre ou en brique, où d'immenses avenues, tracées pour une capitale, longent presque partout des terrains vagues et encore inoccupés. C'est bien là la cité de l'ouest, où les extrêmes se touchent; ici on construit, à côté l'on démolit pour reconstruire : tous les styles se heurtent, tout se mêle, hangars, maisons de bois, villas ornées de vérandahs blanches, grands massifs de pierre et de brique, où s'étagent les magasins et reluisent les criardes enseignes, temples grecs aux colonnes de bois peint et aux frontons nus, églises gothiques dont le temps n'a pu encore user les angles et auxquelles des lierres plantés hier essaient en vain de donner un air de vétusté. Aux trottoirs de pierre larges comme des rues succèdent des trottoirs en planches ou des fondrières; des voitures de cam-

(1) Voyez l'*History of the Conspiracy of Pontiac*, par F. Parkman; Boston 1851.

pagne allemandes, faites de deux longues planches soutenues contre quatre piquets et traînées par des chevaux rustiques, passent à côté des beaux camions peints en rouge et des longs omnibus qui roulent sur des rails. Il y a quelque part des monumens, un hôtel de ville, un palais de justice, une douane, une banque bâtie dans le style grec, un théâtre, un muséum; mais le vrai monument de l'ouest est toujours l'hôtel : dans les vastes antichambres pavées en marbre se presse incessamment un peuple de voyageurs, de curieux, de spéculateurs occupés à lire les journaux, les monstrueuses affiches, les nouvelles télégraphiques, la cote de l'or et le registre où s'inscrivent les nouveaux arrivans. Les domestiques noirs courent en tous sens; de la buvette (*bar-room*), remplie de groupes bruyans, sort une odeur de tabac et d'eau-de-vie. Dans les salons couverts de riches tapis aux éclatantes couleurs, les dames reçoivent leurs visites; parfois une jeune fille essaie la dernière valse de Paris sur un piano dont les touches lassées ne rendent plus qu'un son faux et éteint. Dans l'énorme salle à manger s'allongent les tables autour desquelles on s'assoit à toute heure et où, sous des noms différens, on fait trois ou quatre fois par jour le même repas. A côté d'une femme habillée avec la dernière élégance, dont les fines mains couvertes de bagues ne touchent aux mets qu'avec une savante lenteur, s'assoit un robuste fermier qui en quelques instans a dévoré tout ce qu'on lui apporte. Un enfant boit du lait à la glace dans un verre pendant qu'un officier en congé vide une bouteille de *catawba*. Les nègres agiles et sourians se tiennent derrière les taciturnes mangeurs, surveillant leurs moindres désirs et toujours prêts à les satisfaire. L'hôtel est dans l'ouest, avec le *meeting* politique, un organe et un instrument de sociabilité; la vie est trop affairée pour les rapports sociaux qui demandent des loisirs, qui exigent le goût désintéressé des choses de l'esprit, l'application demi-sérieuse, demi-frivole, à la poursuite d'un idéal de convention. La rudesse démocratique ignore ou dédaigne les nuances, les degrés, les classifications; au milieu de tant d'égaux, l'homme se sent en réalité seul. Chacun a sa maison où, avec sa femme et ses enfans, il s'enferme; mais à l'hôtel l'Américain voit de nouveaux visages, il entend parler d'autre chose que de ses propres affaires, il apprend à aimer l'ordre, la propreté, le luxe, les chambres spacieuses et élevées; il forme ses manières sur celles des étrangers auxquels il se trouve mêlé. Il épie les mouvemens, écoute les moindres paroles des personnages célèbres, généraux, hommes d'état, orateurs ou écrivains, que le hasard a pour un jour amenés à ses côtés. Parmi ce flot continuel de nouveaux arrivans, au milieu de tant de figures diverses, il en vient à connaître mieux que sur les cartes la grandeur de son pays : s'il ne peut en visiter

tous les états, tous les états viennent le visiter. Son horizon s'élargit, et du centre de ce vaste continent ses regards plongent jusque sur les bords de l'Atlantique, jusqu'au golfe du Mexique, jusqu'aux vallées de la Californie. L'hôtel est comme l'abrégé de la confédération.

De Détroit à Chicago, on traverse en ligne droite l'état agricole du Michigan. Rien ne distrait le regard sur cette fertile plaine : on ne voyage pas dans l'ouest, on est transporté d'un lieu à un autre. Parmi les champs et les bois, on traverse comme d'un bond toutes les phases de la civilisation. Ici des feux consument lentement les derniers troncs d'arbres dans une partie de la forêt qu'on veut donner à la culture; dans les pâturages encore remplis de fleurs sauvages, d'astères violettes, de verges d'or, de molènes (*verbascum*), errent des vaches entre les souches noircies et les blocs erratiques; dans les premiers enclos, la charrue passe lentement en contournant les dernières souches; sur les champs déjà bien nettoyés, le soc trace sans difficulté ses sillons parallèles. Les premiers abris sont des huttes élevées à la hâte; plus tard, l'émigrant enrichi bâtit une maison plus grande; les planches sont peintes en jaune ou en blanc, et des contre-vents verts encadrent les fenêtres. Enfin dans les centres les plus importans s'élèvent des constructions en pierre ou en brique. Les stations ne diffèrent que par le nom. Qui a songé à donner à l'une d'elles celui du héros hellène Ypsilanti? Chelsea, Albion, viennent après : on s'arrête un moment dans un endroit marqué Paw-Paw sur les cartes les plus récentes, mais qui aujourd'hui a reçu déjà un nom anglais et banal. Le chemin de fer suit longtemps les eaux dormantes du Kalamazou, qui se traîne entre des bois d'érables jaunis. La nuit arrive, et la prairie nue prend l'aspect d'un lac noir, immobile et sans reflets. Sur les rives méridionales du lac Michigan, la steppe n'est traversée d'aucune ondulation; sa surface unie reproduit exactement cette forme idéale que l'astronomie dans ses calculs suppose à la terre; la circonférence de l'horizon est aussi parfaite que celle dont le marin sur son vaisseau reste le centre mobile. Cette fuite rapide à travers le désert morne, silencieux et sans limites semble un rêve. Quelques lumières se montrent enfin sur le fond obscur de l'horizon comme des étoiles au moment de leur lever. On arrive à Chicago.

Chicago est la reine de l'ouest; c'est la capitale des grands états producteurs de céréales. Il y a trente-trois ans, les Indiens erraient encore librement sur les rives du lac Michigan, où s'élèvent maintenant des églises, des hôtels, des monumens, des maisons pour une population de 180,000 habitans. L'immense damier, découpé de larges rues, s'étend à perte de vue au nord, au sud, à l'ouest. A l'est est le port, où se pressent les mâts d'une multitude de ba-

teaux. Ils entrent dans la petite rivière qui a donné son nom à la ville, et qui, dans son milieu, se divise en deux branches; douze ponts tournans les traversent, et font communiquer les diverses parties de la cité. De petits remorqueurs, pareils à de gros insectes flottant sur l'eau, traînent sans cesse les bateaux chargés de blé. Chicago est un entrepôt colossal; il reçoit d'une part les céréales de l'ouest, de l'autre tous les produits manufacturés que les états de l'est lui envoient en échange. Aussi quelques rues ont-elles autant d'animation que la Cité de Londres. Partout on bâtit: les anciennes maisons de bois sont jetées bas pour faire place à des maisons hautes et vastes; on construit déjà pour l'avenir, on taille le beau marbre d'Athènes (l'Athènes de l'Illinois), on sculpte le bois, on mêle à la pierre les belles briques de Milwaukee, d'une couleur claire et dorée. Il n'y a pas une ville de l'Union qui ait une rue comparable à l'Avenue-Michigan, bordée sur une immense longueur de charmantes maisons, qui ont toutes vue sur le lac. Elles ne sont point une copie servile les unes des autres, comme les maisons des quartiers élégans de New-York. Beaucoup d'entre elles ont des toits à la Mansard, et en général il m'a semblé y reconnaître une tendance à l'imitation des formes françaises, qui se trahit aussi à l'intérieur dans les ameublemens. On goûte mieux nos usages, nos modes, sur les rives du lac Michigan qu'aux bords de la Tamise. Les églises, presque toutes asservies au style gothique, sont en revanche d'un goût détestable. Il est une rue, dont j'oublie le nom, où il y en a presque autant que de maisons. Toutes les sectes se coudoient, et les congrégations, n'étant pas très nombreuses, ne bâtissent point de monumens assez spacieux pour avoir un grand air architectural. Les églises gothiques en particulier, qui sont comme des réductions, ont quelque chose de pauvre, de mesquin et souvent de grotesque. L'architecture religieuse est au reste, dans tous les États-Unis, soumise à des conditions particulièrement défavorables. J'ai fait le calcul qu'il y a en moyenne une église pour mille habitans sur l'étendue entière du pays. Il n'est pas besoin de vastes nefs, d'ailes spacieuses, de voûtes inaccessibles dans les temples où se réunissent ces petites congrégations, et qu'elles sont obligées d'élever de leurs propres deniers. Dans les communautés protestantes, l'église perd tout ce que gagne le sentiment religieux.

Si Chicago est en quelque sorte la ville représentative de l'ouest, son rôle peut être figuré par deux sortes d'établissemens, les *élévateurs* et les abattoirs dits *packing-houses*. Ce sont les deux mamelles de l'ouest d'où sortent sans cesse le pain et la viande. J'allai d'abord voir un élévateur. Qu'on se figure un vaste édifice sans fenêtres, très élevé, subdivisé à l'intérieur en plusieurs étages. L'é-

tage inférieur est traversé par une longue galerie où peuvent entrer deux trains conduits par des locomotives. Les voitures arrivent des dépôts voisins, où la compagnie de l'élévateur reçoit les blés des diverses lignes de chemin de fer avec lesquelles sa gare est en communication. D'un côté de l'élévateur coule la rivière Chicago, de l'autre un canal qui communique avec la rivière. Les bateaux peuvent ainsi venir se ranger le long de l'édifice aussi facilement que les trains pénètrent à l'intérieur. Quand des voitures chargées de blé y sont entrées, on abaisse la porte latérale des trucs, et le blé roule dans une large rigole qui court tout le long de la voie. Suivons-le dans sa marche. Au haut du vaste bâtiment tourne un axe de fer mis en mouvement par une machine à vapeur de 130 chevaux. Cet arbre de couche porte de distance en distance des tambours où s'applique une large courroie sur laquelle s'attachent des auges. Celles-ci viennent puiser le blé dans la rigole inférieure dont j'ai parlé et l'élèvent à l'étage supérieur. Après quelques tours de roue, le blé est parvenu sous le toit et va se déverser dans une caisse de bois cubique de très grande capacité. Une fois emmagasiné dans cette boîte, il est pesé à la façon des voitures qui passent sur une balance; puis on l'envoie dans un des réservoirs définitifs où se classent déjà des céréales de toute nature et de toute qualité. Dans cette vue, on a mis au-dessous de l'orifice inférieur du réservoir où se fait le pesage un ajutage en bois : cet ajutage mobile peut être à volonté dirigé vers l'un ou l'autre des vingt canaux en bois qui vont se dégorger dans de grandes tours qui remplissent presque tout le corps de l'édifice. Quand on veut faire sortir le blé de l'élévateur, on n'a qu'à l'abandonner à son propre poids; il vient remplir des sacs à l'étage inférieur ou descend dans les bateaux par des canaux quadrangulaires en bois pareils à ceux que tout le monde a vus dans les moulins. Le fleuve des graines nourricières coule, coule sans cesse, et va se répandre en tous sens dans les états de l'est et vers les ports de l'Atlantique.

L'élévateur que je visitai en détail peut recevoir jusqu'à trois cent mille boisseaux (*bushels*) de céréales : on pourrait craindre qu'ainsi chargé, le réservoir n'éclatât; mais les tours de bois sont très solidement construites, et l'édifice entier est entouré d'épaisses murailles de brique. Treize roues élévatrices font monter chacune 4,000 boisseaux dans une heure; on peut donc emmagasiner pendant ce temps 52,000 boisseaux. L'édifice entier peut se remplir en une demi-journée. On comprend facilement l'utilité de ces gigantesques réservoirs : le producteur y peut apporter à sa convenance une quantité quelconque de céréales; on la pèse, on la numérote, et il reçoit immédiatement un certificat de dépôt négociable sur le marché de Chicago. La compagnie prélève un droit de 2 cents

(le cent est la centième partie du dollar) par boisseau emmagasiné et s'engage à garder le blé pour un laps de temps qui ne peut dépasser vingt jours; au-delà de ce terme, le déposant est tenu de payer un demi-cent par jour et par boisseau. Les frais de la compagnie s'élèvent par jour à 175 dollars : ce chiffre permet d'évaluer facilement l'étendue des bénéfices qu'elle réalise.

Les élévateurs, on le voit, ne sont autre chose que des docks à blé : on les trouve partout où le commerce des céréales a pris une grande extension, à Chicago, à Milwaukee, à Buffalo. Chicago en possède 18 qui peuvent recevoir en tout 10 millions de boisseaux. La capacité des plus considérables est de 1,250,000 boisseaux. En 1845, la quantité de céréales embarquée à Chicago sur le lac était de 1 million seulement de boisseaux; en 1854, ce chiffre s'élevait à 12 millions; du 1er avril 1863 au 1er avril 1864, il a atteint 54,741,839 boisseaux (comprenant 18,298,532 de froment, 24,906,934 de maïs, 9,909,175 d'avoine, 683,946 de seigle, et 943,252 d'orge). Le tonnage total des navires qui pendant l'année 1864 sont entrés dans le port de Chicago, steamers, remorqueurs, bricks et schooners, s'élève à 223,970 tonneaux (1).

Ces chiffres démontrent que la guerre n'a point interrompu jusqu'ici le développement de l'agriculture dans l'ouest. Financièrement, tout le poids de la lutte gigantesque où l'Union est engagée a pesé sur les états de l'Atlantique. L'ouest, loin de s'appauvrir, s'est enrichi. Avant la crise actuelle, la dette hypothécaire y avait pris des proportions inquiétantes. L'année 1848 avait été marquée par une prospérité extraordinaire, et à cette époque les fermiers, enivrés par le succès, avaient tous fait de larges emprunts pour acheter de la terre et pour faire des améliorations de toute espèce. Malheureusement pour eux, le blé atteignit de

(1) J'emprunte encore quelques chiffres sur l'importance de ce commerce des céréales aux documens du *Board of Trade* de Chicago.

CÉRÉALES SORTIES DE CHICAGO DE 1859 A 1864.

Années.	Froment.	Maïs.	Avoine.	Seigle.	Orge.	Total.
1859.....	10,759,359	4,217,654	1,174,177	478,162	131,449	16,753,795 boisseaux.
1860.....	15,892,857	13,700,113	1,091,698	156,642	267,449	31,108,759 —
1861.....	23,855,143	24,372,725	1,633,237	393,813	226,534	50,481,862 —
1862	22,508,143	29,452,610	3,112,366	871,796	539,195	56,484,110 —
1863-64..	18,298,532	24,906,934	9,909,175	683,946	943,252	54,741,839 —

Une partie du froment sort à l'état de farine : il y a neuf grands moulins à Chicago. En 1863-64, 1,507,816 barils de farine ont été expédiés de cette ville. La guerre a donné une grande activité à la production des avoines, comme on peut le vérifier sur notre tableau. Les chemins de fer qui rayonnent vers le sud sont encombrés sans cesse de trains qui transportent l'avoine aux différentes armées.

1850 à 1857 des prix de moins en moins rémunérateurs : pendant la crise de 1857, il tomba à 20, à 15, même à 10 cents le boisseau. L'ouest se crut ruiné et perdit presque l'espoir de payer sa dette. Avant la guerre, le maïs valait 30 cents, le froment 75 cents environ. Depuis l'introduction du papier-monnaie, les prix se sont naturellement beaucoup élevés : au mois d'octobre 1864, le maïs se cotait 1 dollar, et le froment 1 dollar 30 cents. Le fermier s'est trouvé ainsi en mesure de rembourser avec du papier ce qu'il avait reçu en espèces. L'accroissement des prix ne lui a pas permis seulement de se libérer très rapidement, il a pu encore faire des économies et des placemens, soit en terres, soit dans les emprunts fédéraux. La guerre a balayé dans tous les états de l'ouest cette multitude de billets de banque qui jadis les inondaient; ils ont été renvoyés dans l'est, et l'on n'y reçoit plus que les *greenbacks*, les billets verts de la dette nationale. Il est vrai de dire que les salaires ont notablement augmenté : les ouvriers de campagne, qui jadis recevaient de 12 à 15 dollars par mois, exigent aujourd'hui 25 dollars; mais l'emploi de nombreuses machines agricoles a beaucoup amoindri la main-d'œuvre, et un grand nombre d'agriculteurs sur leurs petites fermes n'ont point besoin d'avoir recours à des bras étrangers. A mesure que le recrutement faisait des vides dans la population de l'ouest, l'émigration venait les remplir, car elle se dirige toujours de préférence vers les états les plus éloignés de l'Atlantique. A la faveur de toutes ces circonstances, l'ouest a pu s'enrichir par la guerre, et la prospérité dont il jouit a singulièrement exalté le sentiment de fidélité à l'Union. Ceux qui songent à détacher les états du nord-ouest de ceux du centre et de l'Atlantique connaissent bien peu les sentimens de la population qui a rempli les vastes provinces devenues les greniers de l'Union. La doctrine de la sécession n'y a encore converti personne, et ceux qui se plaisent à tracer en imagination les limites d'une confédération occidentale doivent être cherchés ailleurs que dans l'ouest.

Après le pain, la viande. Après ma visite à l'élévateur, je me rendis dans un des abattoirs de Chicago. Les *packing-houses* sont placés loin du centre de la ville, sur la prairie, qui de toutes parts l'entoure. A quelque distance des quartiers populeux, on arrive dans des faubourgs où des masures de bois s'élèvent çà et là, orientées au hasard. Les rues sont pourtant déjà tracées, et les larges avenues s'étendent à perte de vue. La route n'est point pavée; les voitures enfoncent dans le sable ou roulent en cahotant sur un chemin fait de planches juxtaposées. Le long des maisons, des trottoirs de bois sont supportés sur des pieux. Suivons dans la plaine un de ces grands troupeaux que des guides à cheval conduisent lentement

vers les parcs voisins des abattoirs. Pendant quelques jours, enfermés entre des planches, les bœufs paissent l'herbe sèche et rare de la prairie, presque dépouillée aux abords de la grande cité. Quand le moment est venu, on les amène à l'abattoir. Des brins de foin qu'on leur présente les attirent jusqu'à la porte où ils sont attendus. Au moment où un bœuf dépasse le seuil, il est saisi par les cornes et entraîné par une corde qui s'enroule sur un treuil. Un coup de massue achève en un instant le malheureux animal. A ses jambes de derrière s'accrochent des harpons de fer; il est enlevé, dépouillé de sa peau, vidé, fendu en deux. Les deux moitiés préparées sont portées sur une immense enclume de bois; tout autour, les bouchers vigoureux font sans cesse retomber leur hache. A peine détachés, les morceaux sont saisis avec des crocs, salés et empaquetés dans des barils. Dans ces proportions, la boucherie prend quelque chose de grandiose. On voit les grands corps saignans avancer le long des poutres auxquelles ils sont suspendus; les crocs où ils s'attachent glissent sur de petits rails en fer. L'un après l'autre, les immenses quartiers arrivent devant l'enclume où résonnent sans relâche les couperets affilés. Dans les journées les plus actives, en octobre et en novembre, on tue dans l'abattoir que je visitai jusqu'à 340 bœufs. Il y a place dans la vaste usine à viande pour 700 bœufs coupés en deux. Qu'on se figure les 1,400 moitiés pendues à de longues poutres parallèles! 350 ouvriers sont sans cesse à l'ouvrage. Outre 340 bœufs, ils tuent encore et préparent chaque jour 1,800 cochons. Une longue cuve quadrangulaire remplie d'eau chaude reçoit les cadavres de ces animaux. Ils tombent un à un, après avoir reçu le coup de mort, dans le compartiment extrême où l'eau est presque bouillante; ils y flottent quelque temps, puis les bouchers les saisissent, les nettoient, les raclent avec de petits chandeliers de fer. On n'a pu trouver d'instrument plus commode ni plus expéditif pour enlever les soies dures de ces bêtes. Le boucher, tenant le chandelier par sa partie allongée, frotte sans relâche avec le bord recourbé du support, et enlève les soies comme par longs copeaux. Pendant ce temps, les cadavres flottent encore sur l'eau, traversée par un incessant jet de vapeur; le porc, dépouillé, se trouve bientôt pris dans une sorte de berceau de fer qui le retourne et le jette sur une table. Là on le nettoie de nouveau; il prend la couleur rose et délicate des jeunes cochons de lait : des crocs entrent alors entre les tendons de ses membres postérieurs. L'animal est enlevé et pendu par les pieds. D'un seul coup de couteau, le ventre est fendu; les mains plongent entre ses flancs et rejettent les intestins bouffis, la bile verdâtre, les rubans dentelés et graisseux des tripes. Le sang descend dans une rigole : rien n'est perdu, tout est

recueilli et mis à part; le porc dépouillé et fendu vient prendre sa place dans un magasin où il se dessèche avant d'être découpé. Il y a quelque chose d'homérique dans ce perpétuel massacre, et l'on finit par trouver une poésie sauvage dans ces scènes sanglantes; on oublie ce qu'il y a de révoltant et d'odieux, pour ne penser qu'à l'ordre, à l'activité, à la grandeur des résultats obtenus. Le malheureux ouvrier qui achète la viande à bon marché dans les faubourgs de Liverpool ou de Londres sait-il qu'il la doit à ces rudes bouchers de Chicago, dont les bras trempent toute la journée dans le sang? Les abattoirs sont de vastes laboratoires où s'amassent les matériaux nécessaires à la vie humaine : la fleur sauvage de la prairie, la gentiane azurée, les graminées avec lesquelles a joué le vent descendu des Montagnes-Rocheuses, ont passé dans ces chairs où jouent aujourd'hui la hache et le couteau; et qui deviendront bientôt la chair d'un peuple.

Le commerce de la viande s'est développé à Chicago avec autant de rapidité que celui du blé. Cincinnati était, il y a encore quelques années, le marché principal des porcs, ce qui lui avait valu le surnom de Porcopolis; mais aujourd'hui Chicago a pris les devans: par les lacs, les canaux et les chemins de fer qui de toutes parts y rayonnent, cette ville peut distribuer la viande plus rapidement et plus économiquement que nulle autre. En 1863-64, on a mis en barils dans les 58 abattoirs de Chicago 904,659 porcs; pendant l'année 1862-63, le chiffre était presque d'un million; en 1857-58, il n'était que de 99,262 : il a donc décuplé en six années. Pendant l'année qui finissait au 31 mars 1864, on avait reçu en outre à Chicago 300,622 têtes de bestiaux contre 209,655 reçus pendant l'année qui avait précédé. Un grand nombre de bœufs ne font que traverser la ville et sont dirigés par le lac vers les états de l'ouest. La ville de New-York par exemple, qui en 1863 a consommé 264,091 têtes de bestiaux, en a reçu 118,692 de l'Illinois. Veut-on savoir ce que cette ville de meuniers, de bouchers et de marchands fait pour l'éducation primaire : elle a fondé 17 écoles de district et une école supérieure. Pendant l'année 1863, ces écoles ont été fréquentées chaque jour en moyenne par 10,000 élèves. Le fonds des écoles (*school fund*), qui consiste en terres concédées par la municipalité, est estimé à 900,000 dollars. Aux revenus qui en dérivent s'ajoute la taxe des écoles, votée et perçue chaque année. Pendant l'année 1863, le budget de l'instruction primaire a été de 146,655 dollars, ce qui permet de porter la dépense par élève en moyenne à 12,67 dollars (il ne faut pas oublier que ces sommes sont évaluées en papier-monnaie : en or, au cours de 200, le budget des écoles s'élèverait encore à 366,635 francs).

Les grands travaux d'utilité publique qui s'exécutent à Chicago peuvent rivaliser avec ceux des plus grandes capitales. Un réseau de magnifiques égouts s'étend sous la ville entière; les maisons reçoivent l'eau à tous les étages. Cette eau est prise sur les bords du lac et élevée par de puissantes machines à vapeur dans un vaste réservoir; mais les nombreux abattoirs, les tanneries et les divers établissemens situés le long de la rivière envoient beaucoup d'impuretés sur les bords du lac, et pour avoir une eau plus saine, l'ingénieur de la ville, M. Chesbrough, a conçu le projet hardi d'aller chercher l'eau du lac à 3 kilomètres du bord à l'aide d'un tunnel creusé sous le lit et communiquant avec une tour creuse, percée d'ouvertures à des hauteurs diverses. Ces portes peuvent s'ouvrir ou se fermer à volonté, de telle façon que pendant l'été, par exemple, on ne laissera entrer dans le tunnel que les eaux du fond du lac, non échauffées par le soleil. Ce beau travail est en voie d'exécution, et la tour en bois qui doit servir de prise d'eau était déjà terminée quand je quittai Chicago.

Après ma visite aux abattoirs de Chicago, je fus conduit à un camp nommé le Camp-Douglas (partout ce nom se retrouve dans l'Illinois), où l'on gardait environ dix mille prisonniers confédérés. Douze longues rangées de maisons de bois parallèles avaient été élevées pour recevoir les confédérés; le vaste camp était entouré d'une palissade, au haut de laquelle courait un balcon de bois où se promenaient les sentinelles fédérales. Je ne fus point admis à l'intérieur de la vaste enceinte, et j'aperçus seulement quelques prisonniers, revenant d'une corvée, qui traversaient avec leurs gardiens les grandes places d'armes, autour desquelles s'allongent les casernes des soldats fédéraux, maisons basses, élevées à la hâte, et qui n'ont qu'un rez-de-chaussée. La plupart portaient encore leur uniforme gris et ces chapeaux de feutre mou qui semblent être la coiffure favorite des deux armées. Les prisonniers du sud ont toujours été traités dans les camps du nord avec la plus grande humanité; leur nourriture est la même que celle de leurs gardiens, et leur sort n'est en réalité pas beaucoup plus malheureux. Dans le sud au contraire, il est avéré que les prisonniers du nord ont été souvent l'objet des traitemens les plus barbares; le récit de leurs souffrances est peut-être la page la plus lamentable de la guerre, il montre jusqu'à quel degré l'institution de l'esclavage endurcit les âmes. C'est le 17 octobre que je vis le Camp-Douglas : peu de temps après, à la veille de l'élection présidentielle, la police de Chicago mit la main sur des malfaiteurs qui, venus du Canada et des provinces du sud, avaient projeté de mettre le feu à la ville sur plusieurs points, et de délivrer, à la faveur de l'incendie, les dix mille prisonniers gardés dans le camp. Sans doute on était déjà sur

les traces de cette conspiration au moment de mon passage, car depuis quelques jours personne n'avait été admis à entrer dans l'enceinte palissadée.

III.

Si vive et si intelligente que soit dans les cités de l'ouest l'impulsion donnée aux travaux d'art, à l'industrie, au commerce, à l'éducation publique, ce qu'on y trouve encore de plus intéressant, c'est le peuple. On se fatigue de voir des écoles, des églises, des monumens, des usines, des banques, on ne se lasse point d'étudier les hommes. Dans notre vieille Europe, l'histoire, les institutions politiques, les traditions, ont créé une sorte de hiérarchie sociale qui asservit l'individu autant qu'elle le protége : ce qui est un appui est en même temps une barrière. Toutes les tâches sont divisées, toutes les places prises. La force individuelle multiplie son action en se concentrant sur des objets constans et définis : l'artiste, le savant, le musicien, l'industriel, doivent viser à la perfection. La haute culture enveloppe les intelligences d'élite comme d'une toile subtile, composée de doutes, de réserves, de dédains, à travers laquelle l'enthousiasme et la joie ont peine à passer : on est plus tenté de rester témoin que de devenir acteur. Dans quelques villes même des états de l'Atlantique dont l'histoire est déjà ancienne, l'esprit de famille, l'esprit de coterie, l'esprit provincial, sont déjà aussi intolérans que dans les pays européens, et la chaîne des traditions, si elle n'est aussi longue, y est aussi tenace. Dans l'ouest vit un peuple sans traditions, un peuple nouveau, naïf, créateur, encore enfant, bien que la civilisation ait mis entre ses mains toutes les armes de la maturité. Tout lui semble facile, tout lui paraît beau. Il est joyeux et impatient; un enthousiasme chronique l'enivre. Aussi son langage est-il empreint d'une perpétuelle exagération. Quel nom l'Illinois a-t-il donné à son homme d'état favori, Douglas? Il l'a appelé le petit géant de l'ouest. Je ne pouvais m'empêcher de sourire quand j'entendais dire à tout instant d'un personnage médiocre et inconnu hors de sa ville ou de son comté : *He is a splendid man* (c'est un homme splendide). C'est la formule de l'ouest; le talent y prend trop vite les proportions du génie, la médiocrité celles du talent. L'éloquence politique dédaigne les artifices, l'ironie froide, les déductions sévères de la logique, et se contente trop souvent de l'invective, des bruyantes déclamations, des plaisanteries grossières; les journaux ont le ton violent du pamphlet. Les seules doctrines religieuses qui réussissent à remuer profondément les consciences sont les doctrines calvinistes. Par leur effrayante logique, leur brutale simplicité, elles ébranlent des âmes qui reste-

raient insensibles à un enseignement philosophique ou enveloppé de mysticisme : il leur faut la vue nette d'un enfer, la croyance à la prédestination les met à l'aise, elles ne peuvent se reposer que dans une sorte de fanatisme tranquille qui ignore toute finesse et toute critique. L'esprit d'analyse n'a encore rien défloré : on ne connaît ni règle ni mesure. Non-seulement l'habitant de l'ouest admire tout, mais il veut que vous admiriez tout avec lui. S'il s'extasie devant une église, un tableau, un monument, il ne soupçonne point qu'ils puissent vous paraître affreux et jouit naïvement du plaisir que vous n'éprouvez pas. Ouvert et généreux, il montre, il donne tout ce qu'il a, et son hospitalité a quelque chose de vraiment royal, car tout ce qu'il a touché se transforme, vu à travers son imagination. A Chicago, je fus conduit dans une chambre où l'on gardait quelques paquets poudreux de cartes, de journaux, de livres modernes : c'était la bibliothèque de la « Société historique de Chicago, » et je fus informé que le prince de Galles y avait été solennellement conduit pendant sa visite dans cette ville. Partout où j'ai visité des bibliothèques publiques, on a cru nécessaire de me dire : « Ceci n'est pas encore la bibliothèque d'Astor (la plus belle de New-York et des États-Unis), ni le British Museum ; mais nous ne faisons que commencer. » La générosité, comme l'enthousiasme, ne connaît point de limites. Un jeune homme qui en quelques années a fait une grande fortune en distillant des eaux-de-vie vient de donner d'un seul coup un million de dollars à la ville de Chicago pour bâtir un nouveau théâtre. Depuis plusieurs années, l'observatoire de Harvard-College, près de Boston, possède un magnifique télescope, qui entre les mains de MM. Bond a rendu de très grands services à la science astronomique. Chicago a voulu dépasser Boston et vient de faire l'acquisition d'un objectif qui est d'un tiers plus large que celui de l'université du Massachusetts. Il s'est trouvé un riche marchand pour l'acheter, un autre pour en payer la monture, un troisième pour donner les autres instrumens, de sorte que rien ne manque plus à l'observatoire de Chicago qu'un astronome.

La confiance est, après l'enthousiasme, le trait le plus caractéristique des populations de l'ouest. Elles ne connaissent ni ces inquiétudes ni ces timidités qui ailleurs débilitent les hommes. Dans des pays où tout est encore à créer, où il reste tant à faire, tout homme est le bienvenu : il sent qu'on a besoin de lui, il peut débattre ses services et faire ses conditions. On dirait que chaque citoyen, en se levant, relit les statistiques officielles publiées chaque année par le gouvernement; à tout moment il les récite : « nos ressources, nos exportations, notre territoire, notre blé, nos mines, » ces mots reviennent sans cesse dans sa conversation. Tout cela,

semble-t-il, appartient à chaque individu : aussi chacun sera-t-il volontiers et tour à tour marchand, fermier, mineur; chacun guette la fortune et la suit n'importe où elle va le conduire. Tout le monde connaît aujourd'hui l'histoire de M. Lincoln, un vrai représentant de l'ouest, successivement batelier, bûcheron, fermier, avocat, député, président de la république. Grant, Sherman, les meilleurs généraux de l'Union, sont des hommes de l'ouest.

En politique, les états de l'ouest sont plus profondément qu'aucune autre partie de l'Union imbus des principes démocratiques; la souveraineté populaire y est devenue un dogme, une religion. Elle ne connaît aucune règle, elle repousse tous les freins. Les mandats politiques sont toujours impératifs et de plus courte durée que partout ailleurs. Le suffrage universel désigne les représentans du pouvoir judiciaire comme ceux du pouvoir exécutif. La société est trop mobile, trop fluide, pour s'emprisonner volontiers dans des formes. Sans cesse on modifie les lois, et les états amendent leurs constitutions sitôt qu'ils croient y apercevoir une gêne ou un défaut. La souveraineté populaire ne s'incline pas volontiers devant les engagemens pris par les générations passées; le citoyen de l'ouest dirait volontiers comme le pionnier de Lowell :

The serf of his own past is not a man (1).

Est-ce la tyrannie de l'opinion publique qui rend les individus plus versatiles, ou la versatilité des individus qui rend l'opinion plus tyrannique? Dans une société laborieuse, pressée, ardente, qui ne regarde jamais du côté du passé et pour qui il semble que l'avenir ne vienne jamais assez vite, chacun veut se sentir entraîné dans le courant le plus rapide; il n'y a ni asiles, ni cloîtres, ni châteaux forts, ni retraites paisibles pour les mécontens. Ailleurs la dévotion d'une secte, les caresses des classes patriciennes, les plaisirs solitaires de l'étude, les jouissances que procurent les arts, peuvent adoucir les regrets et affermir la fidélité de ceux qui sont vaincus; mais il faudrait à l'homme un cœur d'acier pour résister aux entraînemens de l'opinion là où il n'y a point d'autre autorité reconnue, où elle asservit la loi civile et interprète jusqu'à la loi divine. Quand la mer abandonne une portion de son lit qu'elle a couverte de sables, on remarque des couches qui avec le temps se convertissent en grès d'une certaine dureté : ainsi, dans les provinces les plus anciennes de l'Union, la démocratie n'est plus un sable toujours fluide et agité; les intérêts déjà séculaires, les traditions enracinées,

(1) « Le serf de son propre passé n'est pas un homme. » — Lowell, professeur à l'université de Cambridge, est un des poètes les plus estimés et les plus originaux des États-Unis.

les longs antagonismes, les institutions locales, introduisent des forces conservatrices dans l'état. L'individu peut bien plus facilement jouer avec ces forces divergentes et souvent contraires qu'il ne peut échapper à cette force souveraine, unique, écrasante, qui entraîne tout devant elle dans une jeune démocratie. C'est dans les anciens états seulement que surgissent les idées nouvelles et que survivent les idées surannées. Le Massachusetts seul a pu servir pendant de longues années de forteresse aux abolitionistes. C'est là aussi que les doctrines du vieux parti fédéraliste ont résisté le plus fortement à l'école démocratique triomphante. Cet état restera longtemps encore le guide et comme le protecteur intellectuel du pays, car c'est là que les droits de l'intelligence individuelle sont le plus hautement reconnus et le mieux sauvegardés.

Tant que durera l'influence morale des états de l'Atlantique sur ceux de l'ouest, il n'y a point lieu de trop redouter ce qu'on pourrait nommer l'ivresse démocratique de ces derniers états. Il faut réfléchir aussi que l'esprit d'anarchie ne peut faire de grands progrès dans une communauté liée au sol et vouée principalement à l'agriculture. Dans chaque nouveau sillon creusé par la charrue germent avec les premiers blés l'instinct conservateur et l'amour de la patrie. Le pied posé au centre du continent, le robuste fermier de l'ouest s'en considère comme le maître et le roi : l'Amérique véritable ne commence pour lui que sur les versans occidentaux de la chaîne alléghanienne; la fierté nationale qui s'allume dans son cœur n'est pas seulement nourrie par la passion démocratique, elle s'inspire encore du spectacle de ces plaines sans limites ouvertes à son ambition, de ces fleuves géans dont les uns courent vers les régions polaires, les autres vers les mers tropicales. Les vieux états sont restés, à beaucoup d'égards, des dépendances de l'Europe, ils lui empruntent non-seulement des étoffes et des machines, mais encore des idées; l'ouest échappe entièrement à cette action de l'Europe. Par je ne sais quel charme étrange, quelle puissante fascination, ceux qui marchent vers les Montagnes-Rocheuses ne regardent plus vers l'Atlantique; l'émigrant de la Nouvelle-Angleterre ne regrette point dans la prairie les collines où il est né, l'Irlandais ne songe pas à retourner dans son île humide, l'Allemand lui-même, fidèle encore à sa langue natale, devient infidèle à son pays. De ces races diverses sort une race nouvelle, forte comme le sol généreux qui la nourrit, indépendante et fière. L'amour de la liberté, le sentiment de l'égalité, deviennent pour elles comme des passions congénitales; ses croyances politiques ne sont pas, comme chez l'Européen, des armes contre une tyrannie; elles n'ont pas besoin de s'envelopper de formules; sa foi est une foi

vivante. C'est surtout de l'Américain de l'ouest qu'on peut dire qu'il ne se croit pas seulement, mais qu'il est l'égal de tous ceux qui l'entourent. Un peu d'alcali efface la tache faite par l'acide sur un morceau de soie; mais toute femme sait que l'acide laisse toujours une trace légère. L'esprit démocratique de l'ouest est l'étoffe vierge que rien n'a encore ternie.

On ne connaîtrait point une des causes les plus actives de la prospérité de l'ouest, si l'on n'étudiait ses lois territoriales. Ailleurs le cadastre a suivi des siècles de possession : ici le cadastre précède la colonisation. Le fermier n'est pas le seul pionnier du désert; il est accompagné, souvent précédé du géomètre. Qui n'a été frappé, en regardant la carte des États-Unis, de voir tant de limites rectangulaires, simplement formées de méridiens et de parallèles terrestres? Ailleurs les fleuves, les montagnes, la constitution géologique, séparent les provinces; sur le territoire de l'Union américaine, la géodésie a tracé des frontières tout idéales. Elle a déterminé, avec la rigueur qui caractérise toutes les opérations de la science, non-seulement les limites des états, mais celles des circonscriptions municipales, et à l'intérieur de ces dernières les bornes de la propriété individuelle. Les cartes de l'Illinois, du Wisconsin, du Minnesota, semblent de grands damiers; on y voit les terres divisées en carrés qui ont six milles de long et six milles de large. Ces groupes municipaux (*townships*) suivent le méridien, et la série qu'ils forment dans la direction du sud au nord se nomme *range* ou rangée. Chaque future commune ou *township* est subdivisée en trente-six *sections*, renfermant un mille carré ou 640 acres. La section est découpée en quatre parties (*quarter-sections*) de 160 acres, qui peuvent enfin elles-mêmes se subdiviser en quatre : le carré de 40 acres demeure la plus petite fraction territoriale. Comme les méridiens terrestres vont sans cesse en se rapprochant vers le pôle, les *townships* ne pourraient conserver la même superficie, si les rangées n'étaient de temps en temps interrompues. De distance en distance, une nouvelle parallèle terrestre est prise pour base. Les angles de chaque commune sont marqués par des bornes fixes, et on conserve sur les plans de l'agence territoriale la trace de toutes les déterminations géodésiques.

Ces grandes opérations cadastrales commencèrent jadis sur la rivière Ohio; le vaste réseau des lignes qui forment les frontières immuables des subdivisions territoriales s'est depuis étendu en tous sens jusqu'au Mississipi, et au-delà de ce fleuve jusqu'aux sources du Missouri. Des opérations pareilles ont été exécutées dans la Californie, l'Orégon, sur le territoire de Washington, et quelque jour les deux réseaux se rejoindront aux Montagnes-Rocheuses. Le

voyageur qui des états de l'Atlantique arrive dans les plaines de l'ouest ne peut manquer d'être frappé du contraste entre les formes irrégulières des propriétés dans les vieux états et les figures rectangulaires des terres dans les états nouveaux. Grâce au système de numérotage qui a été adopté pour les *townships* et les sections, un lot dans la prairie peut se trouver aussi facilement qu'une maison dans les rues d'une grande ville.

Ce n'était pas assez de mettre la propriété à l'abri de toutes les usurpations dans des pays sans police, ouverts à tous les aventuriers, où la nature n'a tracé elle-même presque aucune limite et ne fournit aucune défense; il fallait rendre l'acquisition de la terre aussi facile que les titres sont assurés. L'état n'a jamais concédé les terres, mais il les cède aux conditions les plus libérales. Chacun peut acheter un lot de 40, 80, 160, 320 ou 640 acres ou une réunion de semblables lots au prix de 1,25 dollar par acre. La loi exige le paiement immédiat; mais en 1841 une loi dite de *préemption* fit une exception en faveur des pionniers établis déjà sur des terres invendues. A la condition qu'ils n'achètent pas moins de 160 acres, il leur est accordé un délai de douze mois, et dans certains cas un délai plus long, pour se libérer envers le trésor. Un émigrant aventureux qui veut user des bénéfices de la loi de préemption choisit un lot; il s'y établit avec sa famille, bâtit une maison, défriche, ensemence. Il envoie aux officiers territoriaux du district une déclaration écrite où il fait connaître qu'il est citoyen américain, ou, s'il est étranger, qu'il a l'intention d'obtenir la naturalisation. Si le lot qu'il occupe a déjà été offert en vente publique, mais sans trouver d'acheteur, il est obligé de se libérer envers le trésor public après douze mois de possession, et reçoit avec sa quittance un titre de propriété définitif; si la terre entre dans le réseau géodésique déjà tracé sans pourtant qu'elle ait encore été mise en vente, il n'est tenu de payer la somme de 1,25 dollar par acre que le jour où le lot est offert en vente publique par les agens territoriaux, ce qui peut n'arriver qu'après quelques années de possession.

Pendant mon séjour à Chicago, je visitai les bureaux du chemin de fer de l'Illinois-Central. La compagnie qui a construit les lignes de Chicago et de Dubuque à Cairo est en même temps une grande compagnie foncière, car elle a reçu à l'origine la concession d'une large bande de terrain avoisinant la ligne. Un fermier en quête d'un lot trouve non-seulement dans les bureaux de la compagnie une carte détaillée de toutes les sections qui restent inoccupées, mais il peut y examiner des échantillons des terrains arables pris dans toutes les subdivisions territoriales, une collection de tous les produits agricoles obtenus dans les parties déjà cultivées, blés de

toutes les variétés, tiges de maïs aussi hautes que de jeunes bambous, épis gigantesques de sorghum, feuilles de tabac, fleurs du cotonnier. Un agriculteur intelligent peut d'un coup d'œil se rendre compte des ressources de l'état et de la nature de ses terrains.

La compagnie fait bâtir à l'avance, dans les communes où elle veut appeler l'émigration, des églises et des maisons d'école. Les conditions qu'elle fait aux fermiers sont les suivantes : elle leur cède 80 acres à 10 dollars l'acre, si le paiement est fait immédiatement, ou bien ils ont la faculté de s'acquitter en donnant, au moment de la vente, 48 dollars, et en payant la même somme au bout de la première, de la seconde et de la troisième année de possession. L'annuité au bout de la quatrième année devient 236 dollars; au bout de la cinquième et de la sixième année, 224 dollars. La septième et la huitième, qui sont les dernières, sont de 212 et de 200 dollars. Depuis la guerre, les fermiers ont fait des bénéfices qui ont permis à beaucoup de se libérer en un ou deux ans envers la compagnie. Il n'y a que peu d'états dont le sol puisse le disputer en fertilité aux terres noirâtres de l'Illinois; le gras limon qui recouvre cette région, aussi vaste que l'Angleterre, a porté en 1861 une récolte de 35 millions de boisseaux de froment et de 140 millions de boisseaux de maïs, sans compter les avoines, le seigle, l'orge, les pommes de terre, les patates, le chanvre, le lin, les betteraves, le tabac, le sorghum. Pendant l'année 1863, l'Illinois a exporté 4 millions de tonnes de céréales. Ces immenses plaines, qui n'ont encore qu'une population de 1,700,000 âmes, nourriront un jour sans peine de 15 à 20 millions d'habitans.

Les chiffres de la statistique sont trop froids, trop vides, pour laisser à l'esprit une impression durable : on ne saurait bien comprendre la grandeur de l'ouest, ni deviner ses destinées, si l'on n'a parcouru ses plaines sans fin. Que de fois, debout sur la plate-forme à l'arrière d'un train, ai-je regardé fuir le ruban de fer qui courait en ligne droite jusqu'à l'horizon! Au-delà des champs cultivés qui çà et là bordaient la voie, s'étendait au loin la prairie solitaire, tantôt unie comme un lac, tantôt soulevée par de molles ondulations. Par instans l'ombre d'un nuage courait sur les hautes herbes qui, tour à tour assombries et éclairées, semblaient en mouvement comme des flots paresseux. Pendant combien de temps ces grands jardins du désert sont-ils restés inutiles à l'homme? L'Indien n'y a pas laissé plus de traces que le buffle, l'élan, le castor ou le loup qui hurle encore la nuit dans la plaine. Les feux des tribus sauvages n'ont point détruit les germes des fleurs de la solitude. Combien de fois la plaine ne s'est-elle point parée de leur riche moisson, et combien de fois l'été ne les a-t-il pas flétries!

Mais la civilisation peut arracher au désert sa vaine parure; elle ne rend jamais ce qu'elle a pris, et quelques années lui suffisent pour jeter les fondemens d'un empire.

Ces pensées me revinrent souvent à l'esprit pendant le voyage que je fis de Chicago au Haut-Mississipi. Parmi les lignes ferrées qui rayonnent du lac Michigan vers le grand fleuve, je choisis celle qui va le plus au nord et qui traverse l'Illinois septentrional et l'état entier du Wisconsin. Dans cette dernière province, on traverse encore presque partout la solitude, rarement on aperçoit des maisons; beaucoup de champs n'ont pas encore de clôtures, et les tiges jaunies du maïs se mêlent à leurs confins aux tiges pressées des verges d'or ou aux herbes dures des marécages. Au milieu du désert se montrent à de longs intervalles le clocher et les toits de quelque village naissant, entouré de ses vergers. A Portage-City, on entre dans une région très boisée, où le sol devient sableux; dans les vallées, les sables, durcis comme du grès, forment des murailles semblables à celles de tours ou de forteresses en ruine. Cette contrée stérile est couverte de bois de chênes et d'érables, auxquels çà et là se mêlent quelques pins. Le train s'arrête un instant à une station nommée Kilbourn-City : je regarde de tous côtés pour voir la ville, mais je n'aperçois qu'une masure en bois, devant laquelle erre un cochon solitaire. A Sparte, un enfant à cheval vient prendre le paquet de journaux que lui jette le conducteur du train, et se sauve au grand galop vers le petit village qui, au milieu de ces bois sauvages, a reçu le nom de la fière cité du Péloponèse. Quelques lignes bleuâtres indiquent bientôt les falaises qui bordent le Mississipi; le chemin de fer quitte les plateaux boisés du Wisconsin et descend graduellement à travers les jaunes coupures du sable, bordées de taillis épais, de lianes éparses, de fleurs sauvages, jusqu'à la large plaine d'alluvion où le fleuve suit ses paresseux méandres. Les saules et les joncs marquent les lignes des petits canaux qui circulent en tous sens. Des troupeaux de bœufs se tiennent immobiles et comme ensevelis au milieu des hautes herbes. Des champs de fleurs sauvages se balancent sous le vent léger. Voici enfin le fleuve avec ses bancs de sable, ses îles sans nombre aux rives rongées, couvertes d'ormes et d'érables. On aperçoit des deux côtés de la vallée comme de hautes falaises dont les promontoires fuient en retraite les uns derrière les autres et vont se perdre dans la brume de l'horizon.

La Crosse, tel est le nom de la station où s'arrête le chemin de fer. Sur tout le Haut-Mississipi, on pourrait se croire, si l'on ne regardait qu'aux noms, dans une province française. Au-dessous de La Crosse, on trouve, sur le Mississipi, Prairie-du-Chien, — que les

Américains prononcent Prairie-du-Chêne, — et Dubuque; au nord, dans le fertile Minnesota, on arrive à Saint-Paul, la capitale de l'état, et aux chutes de Saint-Antoine, qui reçurent en 1680 leur nom du père Hennepin. L'extrémité du Lac-Supérieur qui se rapproche des sources du Mississipi s'appelle encore Fond-du-Lac; mais ce nom menace déjà de dégénérer en Fondulac. Bien que La Crosse soit depuis longtemps marquée sur les cartes, elle n'a, comme ville, que dix ans environ d'existence, et compte pourtant 10,000 habitans. Le flot de l'émigration se répand depuis plusieurs années avec une grande rapidité vers les terres fertiles du Haut-Mississipi. Saint-Paul a déjà 9,000 habitans, huit églises, plusieurs hôtels, trois imprimeries, des écoles et un capitole. La Crosse, malgré ses boutiques neuves alignées sur la berge du fleuve, ses magasins, son élévateur, dont la masse domine la gare du chemin de fer, a encore un aspect de misère et d'abandon. Les vaches errent en liberté sur les sables, où on commence à tracer des rues quadrangulaires. On se sent bien loin de la civilisation. Dans la salle basse de l'auberge, autour du poêle de fer rougi, se tiennent des groupes taciturnes et presque farouches. On peut observer ces figures d'aventuriers si communes dans toute la vallée du Mississipi; les barbes sont rudes et incultes, les vêtemens grossiers, les chapeaux mous s'enfoncent sur des yeux sombres, qui semblent suivre dans le vide quelque image sinistre. C'est à La Crosse que j'aperçus pour la première fois de véritables Indiens : quatre hommes drapés dans de longues couvertures de laine rouge, une femme enveloppée d'un manteau gris et un enfant demi-nu se tenaient au bord du fleuve autour d'un grand feu de bois. Les hommes étaient tête nue; leur chevelure noire, épaisse, pareille à des paquets de crin en désordre, flottait librement au vent et couvrait presque leurs sombres visages. A côté d'eux, des avirons et des rames gisaient à terre; de temps en temps, ils jetaient dans le feu quelques morceaux de bois, et le groupe frileux s'enveloppait d'un nuage plus noir et plus agité. A quelque distance, des bateaux à vapeur élevaient leurs blancs étages superposés au-dessus du miroir du fleuve. J'avais tout ensemble devant moi les anciens maîtres du Mississipi et ses maîtres actuels. La fumée du feu allumé par les Indiens montait dans le ciel à côté des fumées vomies par ces machines puissantes qui conduisent aujourd'hui le voyageur depuis l'embouchure du Mississipi jusqu'aux abords du Lac-Supérieur. Toute l'histoire de l'Amérique n'était-elle pas écrite dans ce tableau?

AUGUSTE LAUGEL.

L'ÉPREUVE

DE

RICHARD FEVEREL

PREMIÈRE PARTIE (1).

I.

Il y a quelque vingt-cinq ans parut en Angleterre sous le voile de l'anonyme un petit volume fort mince intitulé : *Paperasses d'un Pèlerin.* C'était un recueil de maximes, d'aphorismes, de sentences, qui trahissaient un lecteur assidu de La Rochefoucauld. L'auteur n'avait pas l'air cependant de courir après la renommée des satiriques; il ne cherchait pas l'épigramme brillante, le tour de phrase à surprises, l'étincelle qui jaillit du choc des antithèses. On devinait en lui un homme revenu de bien des illusions, mais non pas de toutes, profondément blessé, mais non pas à mort, un de ces mutilés qui, la main sur une poitrine palpitante, regardent tristement tomber goutte à goutte leur sang qui coule encore. Sa pensée avait deux faces, l'une ironique, l'autre bienveillante : elle mordait, elle caressait tour à tour; elle était parfois d'une âpreté cynique, parfois d'une tolérance toute chrétienne. « Je suis heureux, disait-il par exemple, quand le vice de mon voisin m'est révélé... »

(1) Le roman que nous essayons de faire connaître ici est l'œuvre d'un écrivain dont nos lecteurs ont déjà pu apprécier le talent original, l'auteur de *Sandra Belloni*, M. George Meredith. Dans ce nouveau récit, *the Ordeal of Richard Feverel*, on retrouve les qualités qui ont valu à M. George Meredith tant de légitimes succès en Angleterre. Chez lui, le romancier est aussi un observateur pénétrant, un critique impitoyable des faiblesses humaines, et c'est à ce titre qu'il mérite de nous intéresser.

A première vue, cette exaltation sauvage semblait celle d'un misanthrope; en y regardant de plus près, on y discernait une arrière-pensée de tolérance. Il disait aussi : « La vie est un ennuyeux moyen d'apprendre que nous sommes des imbéciles... » Laissant de côté cette épithète désobligeante, on pouvait enlever à la pensée quelque chose de son amertume, car l'auteur ajoutait immédiatement : « Lorsque nous arrivons à nous reconnaître pour tels, nous sommes déjà quelque chose de mieux. »

Sur un seul chapitre, le faiseur d'aphorismes, — *l'aphoriste*, comme il s'appelait lui-même, — se montrait impitoyable. On ne comprenait pas qu'un homme né d'une femme traitât les femmes avec tant de sévérité, on le comprenait d'autant moins que dans tout le reste du livre se révélait une âme courtoise et chevaleresque; mais ici l'équilibre était rompu, la vue du philosophe se troublait, le *spleen* ruisselait sous sa plume. « Il faut bien espérer, disait-il avec une gravité singulière, qu'une fois le reste de l'univers soumis à sa domination, l'homme finira par civiliser la femme... » Et après cette effrayante impertinence il passait immédiatement à d'autres sujets sans le moindre trouble apparent, avec le sang-froid de la conviction la mieux arrêtée. On voyait, clair comme le jour, que la femme était à ses yeux une espèce de chat sauvage dont la domestication lui semblait un problème à peu près insoluble. Cependant, et grâce aux progrès incessans de l'humanité, on pouvait à la rigueur espérer que l'indomptable animal, apprivoisé par degrés, trouverait sa place dans les rouages compliqués de l'harmonie universelle.

Cette monstrueuse hérésie, — elle aurait dû perdre le livre, — fut précisément ce qui le sauva de l'oubli. Les femmes particulièrement l'accueillirent avec une faveur marquée et tout à fait imprévue. Ces bizarres créatures préfèrent ou semblent préférer celui qui les hait à celui qui les aime : elles s'enquirent de l'auteur anonyme. En guise de signature, au-dessous du titre, était un griffon entre deux gerbes de blé. Fallait-il voir là un symbole ou des armoiries? La question fut sérieusement débattue entre *ladies* dans plus d'un boudoir élégant, les plus poétiques optant pour le symbole, les plus vaniteuses pour l'écusson héraldique. «Tu crois qu'une femme t'adore, disaient *les Paperasses d'un Pèlerin;* mais ce n'est pas de toi, mon ami, c'est de la difficulté qu'elle est éprise! » Une de ces dames prouva la vérité de l'axiome en se donnant pour mission de passer en revue sur les registres du *Herald-college* toute la série des blasons britanniques; elle constata ainsi, au prix d'un immense travail, que le « griffon entre deux gerbes » figurant sur le timbre des armoiries appartenait à sir Austin Absworthy Bearne Feverel, *baronet*, de Raynham-Abbey, dans l'un des comtés de

l'ouest, — un homme opulent, un galant homme dont l'histoire était assez triste.

Avant de la raconter, achevons celle des *Paperasses d'un Pèlerin.* A peine le voile de l'anonyme fut-il percé, l'auteur vit pleuvoir chez lui toute sorte de billets parfumés qui l'étonnèrent au dernier point, et, après l'avoir ennuyé quelque peu, finirent par le flatter considérablement. Parmi ses « belles » correspondantes, quelques-unes le réprimandaient du ton le plus doux, certaines autres acceptaient ses anathèmes avec une humilité touchante, ou, cuirassées d'orgueil, le raillaient impitoyablement. Les curieuses hasardaient mille conjectures sur les motifs probables d'une antipathie qu'elles déclaraient ne pas comprendre; les mélancoliques se plaignaient en longues phrases, avec force mots soulignés, d'être méconnues et sacrifiées à l'orgueil viril; les moins timides réclamaient sans façon l'hospitalité de *l'aphoriste* pour venir débattre avec lui, bien à loisir, les points délicats de sa doctrine. Ce qu'elles faisaient là, toutes y avaient songé plus ou moins; toutes auraient voulu s'asseoir aux pieds de Gamaliel et s'abreuver de sagesse à la source même.

Sir Austin aurait cru manquer à ses devoirs, s'il n'avait relevé tous les gants qu'on jetait ainsi à son hospitalité. Les portes de Raynham-Abbey s'ouvrirent à l'essaim des réclamantes, et le propriétaire se trouva promu pour quelques semaines à la dignité du professeur qui expose et défend un système attaqué de toutes parts. Soutenu par de fortes convictions, il joua ce rôle avec une majesté sereine, et dans le choc des débats eut parfois d'heureuses inspirations, ce jour-là principalement où il soumit à son auditoire de l'autre sexe la double hypothèse d'une femme que le hasard appellerait à vivre dans une île exclusivement peuplée d'êtres barbus, et d'un homme échouant après un naufrage sur une autre île habitée seulement par des filles d'Ève. « Qu'arriverait-il dans les deux cas? » se demandait *l'aphoriste,* ou plutôt il posait la question à l'espèce de tribunal constitué sous ses auspices. Il fut unanimement convenu, et sans trop de peine, que, vînt-elle à tomber parmi les sauvages les plus abrutis, la femme unique, transformée en divinité, deviendrait aussitôt l'objet de tous les respects, de tous les hommages, de toutes les adorations; mais l'homme! quel serait le sort de l'homme unique? En ferait-on un grand-prêtre? Métamorphose difficile pour un matelot naufragé. Lui décernerait-on la couronne? Un roi peut se marier, et dès lors se posait de nouveau la question : à qui appartiendra cette épave? Ici la cour se divisa. Quelques dames insinuèrent assez vaguement qu'il serait à propos de « parquer » cet échantillon de l'espèce masculine jusqu'à ce qu'on trouvât l'occasion de le réexpédier en lieu sûr, sans aucun dommage

corporel. « Ce parti-pris n'en serait que plus louable, ajouta l'une d'elles, s'il s'agissait d'un pamphlétaire satirique, d'un *aphoriste* aux railleries acérées... » Mais la majorité des juges, obéissant à la voix de la conscience, avoua que l'infortuné dont il était question passerait dans leur île un assez mauvais quart d'heure, si même il n'était exposé à subir le sort infligé par les femmes de Thrace au doyen des poètes mythologiques. « Mis en pièces, » tel fut le verdict de ces dames, bien convaincues, paraît-il, que le sentiment de l'appropriation l'emporte chez la femme sur des instincts plus chevaleresques. Sir Austin triomphait, comme on dit, sur toute la ligne.

Dans le fond, il n'en aurait pas moins rendu les armes à quelqu'une de ses gracieuses ennemies, qui avaient fort bien deviné sous sa dureté apparente une faiblesse réelle, et sous le masque de Diogène, sous l'amertume d'un cœur froissé, un de ces vaincus prédestinés qu'elles attèlent infailliblement tôt ou tard à leur quadrige triomphal. Par bonheur pour lui, par malheur pour celles qui s'étaient promis de le soumettre, il avait contre elles une double défense. Les approches de son cœur, — à cela près fort accessible, — étaient gardées d'abord par un fils, puis par un système.

L'un et l'autre furent officiellement présentés aux dames qui siégeaient, nous l'avons dit, en cour de justice. Elles trouvèrent chez l'enfant une beauté, une vivacité rares; quant au système, il leur parut tout à fait énigmatique. « Le péché, disait sir Austin avec son aplomb magistral, est un élément étranger à notre sang. Il faut y voir une maladie qu'on pourrait appeler la maladie de la pomme, et contre laquelle nous luttons depuis Adam. C'est donc une erreur, c'est une faute de regarder la jeunesse comme naturellement encline au péché. C'est également une faute et une erreur de la croire essentiellement et radicalement pure. Nous avons, j'en conviens, perdu le paradis; mais encore faut-il se rappeler que nous y sommes nés, qu'il devait nous appartenir, que nous pouvons y rentrer. Le serpent existe chez chacun de nous; mais le triomphe de l'intelligence humaine, le témoignage le plus irréfragable de sa puissance, c'est de forcer le monstre à combattre contre lui-même jusqu'à ce qu'il soit complétement anéanti. Supposons que mon fils ait de l'orgueil. L'orgueil humain est un amalgame où le bien et le mal sont équilibrés dans de justes proportions. Il pousse mon fils à se croire plus que ses semblables : faisons en sorte qu'il l'incite à les dépasser effectivement. Dès qu'il en sera là, l'erreur dont il était dupe s'évanouissant d'elle-même, l'effet aura triomphé de la cause, l'ennemi lui-même aura servi à remporter la victoire; le diable sera mort sous ses propres coups... Ne le pensez-vous pas? » continua sir Austin, très satisfait de lui-même et jetant un sourire à son audi-

toire ébahi, qui commençait à le trouver insupportable. Personne ne répondit à cette question, et l'exposé du système s'acheva sans encombre. Nous en résumerons seulement les données essentielles. L'âge d'or renaîtrait sur la terre, suivant sir Austin, le jour où chaque père, prenant au sérieux sa responsabilité, porterait sur la vie un regard scientifique. A partir de ce moment, on élèverait entre la corruption et la jeunesse des barrières infranchissables; on laisserait en revanche se développer librement l'être physique, appelé à une croissance spontanée, comme celle des arbres de l'Éden. Un certain degré d'énergie morale serait ainsi acquis au moment fatal où viendrait à se déclarer d'elle-même la maladie de la pomme, combattue dès lors avec succès, et laissant l'homme dans un état de quasi-perfection où le baronnet, muni de recettes à lui spéciales, comptait bien placer son fils unique.

Peut-être eût-il été à propos de mieux expliquer ce que l'orateur entendait par « maladie de la pomme; » mais il dut croire qu'il était compris, car aucune de ces dames ne lui demanda là-dessus le moindre renseignement : une intuition cachée qui les faisait rougir en dedans, si on peut s'exprimer ainsi, réfrénait à cet égard leur curiosité non satisfaite. Au surplus, la théorie savante du baronnet eut pour excellent résultat l'évacuation graduelle de son domicile envahi. Ses belles visiteuses, que sa sœur, mistress Doria Forey, surveillait de près, tout en leur faisant les honneurs du château avec la grâce la plus exquise, s'éclipsèrent l'une après l'autre à mesure qu'elles se décourageaient. Il ne resta sur la brèche que lady Emmeline Blandish, jeune veuve du voisinage, qui se moquait doucement de son hôte, appréciait fort haut ses qualités réelles, et ne désespérait pas de le ramener un jour, par une influence graduellement acquise, à des idées plus saines et plus pratiques. En attendant, elle étudiait à fond le *système*, elle s'en pénétrait avec une déférence légèrement ironique, pour mieux le combattre et l'annihiler quand le moment serait venu.

Il est temps et plus que temps de jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire de sir Austin. Les Feverel dataient de loin. Le premier baronnet de leur race, bien évidemment normande, signait son nom « Fiervarelle, » et ce nom ainsi orthographié réveillait l'idée d'une fanfare lointaine ralliant les troupes du *conqueror*, perdues à Pevensey dans les brouillards du champ de bataille. Cet illustre personnage, guerroyant sur les frontières du pays de Galles, mêla son sang à celui d'une princesse Ap-Gruffudh qui lui fut donnée en mariage avec d'immenses domaines. De là cette teinte cymri, — autant vaut dire galloise, — signalée dans la tournure d'esprit et les tendances aventureuses que manifestaient les annales de leur

race. Soit « maladie de la pomme, » soit toute autre cause, les Feverel semblaient se transmettre, avec de magnifiques constitutions, le germe de quelque pestilence héréditaire. Leur titre de baronnet, — dont ils étaient si fiers, répétant à tout propos cet adage aristocratique : *mieux vaut baronnie vieille que duché neuf*, — ce titre, sans cesse périclitant et souvent dévolu à un fils unique, avait failli s'éteindre plusieurs fois déjà. Sir Caradoc Feverel, le prédécesseur de sir Austin, était encore un de ces rejetons précieux qu'on avait vus sur le point de périr avant de porter fruit. Maintenant même le chef de la famille n'avait qu'un fils, et ne semblait pouvoir en espérer d'autres, séparé qu'il était de sa femme encore vivante.

Il faut toucher ici à un sujet délicat, sur lequel nous glisserons de notre mieux, d'autant que l'histoire en elle-même n'a rien de très neuf. Le baronnet, marié par inclination, avait un ami. Cet ami était un poète, son camarade de collége, qu'il avait pu croire appelé au plus brillant avenir et dont il oublia trop, fasciné par ces promesses de génie, l'égoïsme insouciant, l'insuffisance morale. Avant même d'avoir quitté le collége, Denzil Somers, dissipateur précoce, avait dévoré un modeste patrimoine. Sir Austin lui conféra sur ses domaines quelques attributions de surveillance purement nominales, et, se l'associant ainsi définitivement, l'admit à partager le luxe et les plaisirs de sa magnifique existence. Ne contrariant jamais par de froids calculs les généreuses impulsions de sa belle âme, il n'imagina point que son mariage dût rien changer à cette intimité, déjà cimentée par le temps. « Voici votre frère, dit-il à sa femme en lui présentant le poète... Voici votre sœur, » ajouta-t-il en présentant le poète à lady Feverel. Comment aurait-il pu s'imaginer que ce versificateur sentimental et satirique à la fois, — dont les compositions devaient leur vogue à je ne sais quel fonds d'austérité immaculée, de raideur conservatrice qui plaît par-dessus tout à l'élite du public lisant (et payant), — était simplement un adepte des voluptés secrètes et des vices décens? Comment se serait-il douté en revanche que cette frêle créature, insignifiante, inexpérimentée, dont l'admiration romanesque l'avait séduit, dont la sentimentalité raffinée, les délicatesses excessives, semblaient autant de garanties contre des entraînemens coupables, en viendrait à s'éprendre d'une espèce de parasite oisif contre lequel tout d'abord elle avait manifesté les plus vives répugnances? C'est pourtant à la longue ce qui arriva, sans qu'on puisse trop savoir de quel côté vint la tentation, car les deux complices avaient pour la repousser des motifs identiques, puisés dans les plus simples calculs d'intérêt personnel. Mais n'importe : après cinq ans de mariage et douze ans d'amitié, sir Austin se trouva un jour

aussi complétement abandonné que possible, n'ayant plus à aimer ici-bas qu'un beau petit garçon, sa vivante image, dont le berceau pouvait sembler un étroit logis pour les affections de cette grande âme. Il pardonna sans peine à l'ami déloyal, le jugeant au-dessous de sa colère. Quant à la femme coupable, il ne put jamais lui trouver une excuse. Simplement ingrate envers son bienfaiteur, — car elle ne lui avait apporté ni fortune ni alliances, — peut-être lui aurait-il fait remise de sa faute, n'étant pas homme à se prévaloir de ses générosités et à écraser sous l'accumulation de ses mérites celle qui les avait méconnus. Malheureusement il l'avait élevée à son niveau, il l'y maintenait même après le crime, et, la traitant comme son égale, il la déclarait indigne de toute clémence.

Devant ce monde dont elle avait désenchanté à ses yeux les plus brillans aspects, il garda une attitude impassible et sereine, ses intimes eux-mêmes y furent trompés. Mistress Doria Forey, la sœur de sir Austin, prédisait hautement le prompt oubli de cette mésaventure conjugale, « qui ne pouvait laisser une empreinte ineffaçable sur le cœur d'un Feverel. » A certains égards, elle se trompait; l'énergie de son frère fut purement passive. Il ne put prendre sur lui de tenir comme jadis table ouverte dans cette vaste salle à manger où une torque d'or, encadrée sur un fond de velours et qu'avait jadis portée un Ap-Gruffudh, figurait entre deux étendards poudreux, élimés, qu'un Feverel avait enlevés à la pointe de l'épée sur quelque champ de bataille. Sir Austin lui devait, à cette salle à manger, d'avoir été renvoyé trois fois de suite à la chambre des communes par les électeurs reconnaissans de son hospitalité princière. Il la ferma cependant, et, si ce rapprochement est permis, se ferma comme elle, renonçant à son mandat parlementaire et congédiant en silence tous ses rêves d'ambition. On s'étonna généralement d'une métamorphose si complète survenue chez un homme si fier et si confiant en lui-même; mais les gens âgés qui de longue date connaissaient les Feverel ne se montrèrent pas autrement surpris. « C'est dans le sang, disaient-ils; le père, sir Caradoc, le grand-père, sir Algernon, étaient de singuliers personnages. Dans l'existence de ces gens-là vient toujours un moment où ils se jettent tant soit peu sur la gauche. C'est l'*épreuve des Feverel*, » ajoutaient-ils l'index posé sur le front, par un geste éminemment significatif. Du reste, à ce moment-là sir Austin pensait comme eux, et son orgueil humilié se consolait par cette singulière croyance qu'une malédiction spéciale pesait sur toute sa race.

En attendant, et alors qu'on admirait son attitude stoïque et résignée sous les coups du sort, la caméristé spécialement chargée de passer la nuit auprès du petit Richard voyait fréquemment une

grande forme noire lui cacher la lampe suspendue au-dessus du berceau. Cette apparition quasi-fantastique avait fini par ne plus l'effrayer. Un soir cependant elle se réveilla, étrangement émue, au bruit d'un sanglot profond. Le baronnet, debout à côté du petit lit et la tête cachée dans ses mains, pleurait silencieusement à chaudes larmes. De temps à autre, sous les plis du manteau noir qui l'enveloppait jusqu'aux pieds, on voyait tout son corps, ébranlé par un sursaut douloureux, rappeler avec effort le souffle qui lui manquait. La pauvre fille, d'abord stupéfaite, ne pouvait en croire ses yeux, et demeura quelques instans immobile comme la pierre; puis, devant un spectacle si extraordinaire, son cœur se mit à palpiter en dépit d'elle-même. — Oh! monsieur! — s'écria-t-elle, pleurant aussi sans pouvoir s'en empêcher; mais sir Austin, avec un geste indigné, la somma de se rendormir et quitta immédiatement la chambre.

Toute marque de sympathie donnée à un Feverel pendant son « épreuve » constituait un grave délit : surprendre un moment de faiblesse chez le principal membre de l'altière famille était une offense impardonnable. Diane au bain ne gardait pas sa beauté avec des soins plus jaloux que sir Austin, déposant sa cuirasse pour quelques minutes, la nudité de son cœur saignant. L'infortunée qui dans cette circonstance avait joué le rôle d'Actéon fut mandée le lendemain matin dans le cabinet de son maître, et n'en sortit, — largement rémunérée d'ailleurs par une petite pension viagère, — que pour quitter à l'instant même Raynham-Abbey.

II.

Point d'école publique, aussi peu de camarades que possible, un ecclésiastique pour professeur, à intervalles réglés une visite médicale, d'ailleurs une surveillance étroite, un contrôle de tous les instans sous les yeux d'un père qui était à la fois un précepteur, un confesseur, un compagnon de jeux, et qui gardait l'innocence de cet enfant comme le dragon mythologique les pommes du jardin des Hespérides, telle fut en somme l'éducation de Richard Feverel. On lisait dans les *Paperasses d'un Pèlerin :* « La santé est la vertu du corps, la vérité celle de l'âme; la vaillance est l'unisson de ces deux santés. » Le *système* tout entier reposait sur cette base, et pendant plusieurs années de suite reçut une application triomphale sous les yeux des personnes admises à l'intimité de sir Austin. Parmi elles figurait en premier lieu sa sœur, mistress Doria Forey, mariée jeune à un cadet de grande famille que certains héritages prévus devaient rendre fort riche, mais qui par malheur était mort

avant d'hériter, lui laissant une fille unique, à l'avenir de laquelle l'aimable veuve sacrifiait, non sans mérite, l'espérance très légitime d'un nouvel hymen. Goûtant encore le monde et pouvant y vivre d'une manière agréable, sinon brillante, elle était venue s'enterrer à la campagne pour y prendre chez son frère le sceptre du ménage abandonné par une épouse infidèle. Dans cette détermination de mistress Doria, la tendresse prévoyante d'une mère jouait pour le moins un aussi grand rôle que l'affection d'une sœur. Son imagination, anticipant sur le cours des années, avait pressenti comme une chance éminemment probable l'union future de Richard et de Clare, du cousin et de la cousine, appelés à grandir l'un près de l'autre et par conséquent à s'aimer. Sur ce dernier point, — qui contrariait quelque peu le système, — elle gardait un religieux silence, approuvant de la façon la plus explicite les idées et les projets de son frère, mais se réservant de saper par la base, avec le concours de miss Clare et de ses yeux de gazelle, l'édifice laborieux qu'il élevait à grand'peine.

Lady Emmeline Blandish, dont mistress Doria Forey ne voyait pas les assiduités sans quelque jalousie secrète, envisageait les théories de sir Austin avec une faveur marquée, non que son esprit alerte et vif ne lui suggérât quelquefois des doutes sérieux et des objections railleuses, mais elle était dominée par la tendre admiration, l'espèce de culte que lui inspiraient la hauteur d'âme, la délicatesse de sentiment, la générosité dévouée, la courtoisie chevaleresque de ce prétendu misanthrope qu'elle savait au fond le meilleur des hommes. Le système comptait encore un adhérent, et les *Paperasses d'un Pèlerin* un citateur perpétuel dans la personne d'un neveu de sir Austin, Adrian Harley, que le père de Richard avait choisi entre tous pour l'aider à réaliser son difficile programme. Adrian était un philosophe précoce. On l'avait surnommé le « jeune homme sage. » En effet, toujours acquis à l'idée reçue, partisan décidé de la majorité, il s'était posé le problème de satisfaire tous ses instincts, voire tous ses appétits, sans rien perdre de la considération qui est ici-bas pour l'homme bien avisé une des nécessités de l'existence. D'amis, il n'en avait guère, à moins de compter pour tels Horace et Gibbon, deux aristocrates littéraires dont la fréquentation l'aidait à prendre l'humanité pour ce qu'elle a toujours été, pour ce qu'elle sera peut-être toujours : un cortége éminemment grotesque, avec le rire des dieux comme fond de tableau. Et si les dieux rient, pourquoi les mortels ne riraient-ils pas? C'est ce que se demandait Adrian, comfortablement installé dans cette espèce d'olympe où l'avait irrévocablement appelé la bienveillance de sir Austin, à qui le recommandaient une instruction solide, une rare

vivacité d'intelligence et dans toutes les circonstances de la vie un aplomb, une maturité, un sens pratique dont l'influence, discrètement et savamment ménagée, se faisait sentir sans se laisser apercevoir. Dans le fond, Adrian ressemblait à ces dieux païens qu'il aimait tant. Comme eux, il vivait fort satisfait de lui-même, sur un édredon de nuages baigné d'une tiède lumière, aux dépens de l'humanité asservie. Ni Jupiter, ni Apollon, ne guettaient d'un regard plus calme et plus ardent à la fois les terrestres beautés parmi lesquelles il s'agissait de choisir l'objet de leur caprice divin. Ni l'un ni l'autre ne le poursuivaient dans l'épaisseur des bois avec une impunité plus heureuse. Et, pour le « jeune homme sage, » le bon renom qu'il usurpait ainsi n'en était que plus savoureux. On dit que les fruits volés ont une saveur particulière; peut-être en est-il ainsi des récompenses qu'on ne mérite pas.

A tout prendre, on n'aurait pu l'accuser d'hypocrisie. Il ne sollicitait par aucune manœuvre la bonne opinion du monde; il n'affichait expressément aucun dehors de vertu. Son langage même, empreint d'un léger cynisme, écartait toute idée de duplicité savante. Il portait un masque à la vérité, mais c'était celui de tout le monde, et tout le monde le lui pardonnait instinctivement en faveur de sa parfaite sérénité, de son embonpoint fleuri, de son humeur toujours égale, de son amabilité toujours prête, mais plus particulièrement remarquable après un bon dîner. Mistress Doria Forey, tout en le ménageant beaucoup, lui reprochait, il est vrai, son « manque de cœur; » mais ceci pouvait tenir à une circonstance particulière. Tory passionnée, la sœur de sir Austin jugeait volontiers les gens d'après leur opinion sur la condamnation et la mort de Charles Ier. Pour être bien venu d'elle, il fallait s'apitoyer sur le roi-martyr. Adrian au contraire tenait pour Cromwell. De là ce reproche d'insensibilité.

Sir Austin avait un autre neveu, tout différent du premier et bien plus digne de son affection. C'était son jeune filleul Austin Wentworth, que Richard avait pris en grande amitié. Le baronnet au contraire lui témoignait une froideur étrange, bien que sous beaucoup de rapports leurs tendances fussent les mêmes. Sincèrement républicain, chrétien tout aussi sincère, ce jeune homme poursuivait ici-bas un glorieux idéal de perfectibilité philanthropique, et semblait entrer ainsi dans les vues tant soit peu *utopiques* de son romanesque parrain; mais il y avait dans sa vie un souvenir fâcheux, une tache irrémissible qui l'avait mis au ban de l'opinion, en somme une folie de jeunesse, — à propos de laquelle personne ne lui aurait cherché chicane, s'il ne l'avait noblement réparée (du moins selon les lumières de sa conscience)! « Il a épousé la femme

de chambre de sa mère, disait en confidence mistress Doria Forey aux personnes qu'elle voyait sur le point de s'intéresser à lui; voilà où mènent les principes républicains... » Et neuf fois sur dix cette révélation tuait dans son germe la sympathie prête à naître. Lady Blandish était à peu près seule à excuser le malheureux et sa mésalliance; mais vainement argumentait-elle là-dessus avec le baronnet, d'ailleurs toujours disposé à lui complaire, car il se sentait doublement chatouillé dans son amour-propre d'homme et d'auteur par le goût qu'elle manifestait pour sa personne et ses écrits. Embrassant la vie d'un coup d'œil scientifique, il accordait moins d'importance aux motifs qu'aux résultats probables des actions humaines. Se mal marier était à ses yeux un crime bien autrement irrémissible que celui dont on se rend coupable en manquant à un engagement pris. Le bruit courait d'ailleurs que son neveu avait été la victime et non l'auteur de la séduction. « Double folie, disait-il, presque égale à une dépravation! Et puis, madame, continuait-il, les enfans... Pensez donc aux enfans... — Peut-être n'en auront-ils point, insinuait la bonne Emmeline. — Soit, répliquait le baronnet, j'admets qu'il vive séparé d'une femme vicieuse; mais voyez le résultat : un si excellent jeune homme frappé à jamais de stérilité lorsque tant de coquins pullulent de toutes parts! Décidément non, je ne saurais lui pardonner... »

Indiquons seulement, pour achever cette galerie de portraits, le profil de la bonne tante Grantley, tante à succession qui adorait son petit-neveu, et qu'Adrian avait baptisée « le dix-huitième siècle; » puis celui d'Hippias Feverel, propre frère du baronnet, qu'on avait cru appelé à illustrer le nom de la famille, mais dont le robuste appétit et l'estomac débile, sans cesse aux prises l'un avec l'autre, avaient fait une misérable victime de la dyspepsie, une indigestion vivante pour ainsi dire, insupportable à lui-même et parfois gênant pour les autres. Il habitait avec la tante Grantley un pavillon séparé où elle le médicamentait à loisir.

On connaît à présent le milieu dans lequel se développait au gré des vœux paternels le jeune héritier de Raynham-Abbey. Les soins excessifs qu'on prenait de lui, et plus particulièrement de sa nature physique, n'avaient pas rendu son éducation moins virile et moins forte. Il chassait, montait à cheval, nageait, boxait, ramait comme pas un jeune *squire* des environs; avec cela une timidité de petite fille, une gaucherie de bon augure, et envers ce sexe auquel il devait sa mère, — sa mère, il est vrai, toujours absente, — je ne sais quel dédain farouche et craintif qui ravissait en extase le cœur de l'heureux baronnet. Il y voyait la garantie d'une parfaite innocence, d'une pureté immaculée, et dans ce beau garçon chez qui débor-

daient la vie et la santé la personnification triomphante de son fameux système. « Ses étapes sont marquées, disait-il avec orgueil, de la simplicité enfantine à la saison où les fleurs se montrent; l'âge magnétique viendra plus tard, et ensuite la période d'épreuves d'où il sortira vainqueur pour revêtir une robe virile aussi blanche que celle des anges. » C'était au docteur Clifford, le médecin de la famille, que sir Austin tenait ce superbe langage, et, voyant que l'honnête médecin secouait la tête d'un air de doute : « Je m'aperçois, ajouta-t-il, que vous ne croyez pas au *système*. »

— Le *système* peut avoir du bon, répondit l'autre, mais il n'est pas sans inconvéniens. On peut dire ceci en faveur de l'éducation publique : les enfans, mêlés comme ils le sont dans les écoles, apprennent à discerner le bien du mal. Le vôtre ne voit ici que du bien, et c'est fâcheux; il est isolé de toutes tentations, et dès lors n'apprend pas à lutter contre elles. Or cette lutte...

— Permettez, docteur, permettez, interrompit le baronnet, qui se démenait dans son fauteuil avec un certain malaise. Vous ne comprenez pas mes idées... Je ne refuse pas la lutte, je l'ajourne... J'y prépare cet enfant, que je soustrais en attendant aux influences corruptrices des écoles dont vous parlez..... Dans le fond, nous sommes peut-être du même avis; nous ne différons que sur le mode d'exécution. J'accepte votre diagnostic, mais j'atténue vos prescriptions. Vous ordonnez le poison à haute dose, je ne veux l'administrer que goutte à goutte... Vous m'avez conseillé d'éloigner mon fils pour le jeter au milieu d'une jeunesse effrénée, et c'est ainsi que vous voulez user la surabondance de vitalité qui commence à se manifester en lui. Je repousse cette dangereuse expérience; mais, acceptant vos avis dans ce qu'ils ont de pratique, j'ai prié un de mes amis, l'avocat Thompson, que vous connaissez, de m'expédier ici pour deux ou trois mois son fils Ripton, du même âge que le mien. Ce garçon, élevé à Londres, — dans ces écoles que vous me vantez et que je déteste, — n'est sans doute pas un modèle que je doive proposer à Richard. Ce n'est point à ce titre que je les mets en rapport, mais uniquement pour faire arriver dans la pure atmosphère de la famille une bouffée de cet air malsain que mon fils tôt ou tard devra respirer à pleine poitrine... Voilà, je l'espère, une concession à vos principes. »

Ainsi dit, ainsi fait. Ripton Thompson arriva peu de jours après cette mémorable conversation. C'était un garçon vulgaire dans toute la force du mot, timide, emprunté, maladroit, et tout disposé à se conformer aux instructions paternelles par une soumission presque aveugle aux caprices du jeune prince dont il allait en quelque sorte devenir le « menin. » Celui-ci touchait alors à sa

quinzième année. On se préparait à célébrer son *birth-day* avec toutes les solennités d'usage, grands dîners de famille, joûtes dans le parc, bal champêtre, etc. Cette joyeuse perspective, qui souriait au nouveau-venu, en lui faisant entrevoir, comme dans un décor d'opéra, une double rangée de flacons coiffés d'argent et de jeunes villageoises dans leurs plus frais atours, attristait au contraire Richard Feverel, dont la mélancolie, gagnant chaque jour du terrain, finit par inquiéter son jeune compagnon. Elle lui fut expliquée dans un entretien tout à fait confidentiel, et voici quelle en était la cause : une réglementation du fameux *système*, basée sur je ne sais quelle théorie physiologique, prescrivait à époques fixes, c'est-à-dire tous les sept ans, un examen complet de l'individu auquel était appliquée cette savante méthode d'éducation, cette culture particulière de l'être humain. Richard se souvenait encore des révoltes de sa pudeur enfantine quand il avait dû comparaître, *in puris naturalibus*, par-devant son père et le docteur Clifford, appelés à constater ensemble les progrès de son organisation physique pendant les sept premières années de son existence. Il s'était bien promis de ne pas s'exposer une seconde fois à pareille honte, et ne savait, d'autre part, comment il pourrait s'y soustraire. Ripton ne comprenait pas grand'chose à de tels scrupules; mais son plan de conduite, dressé d'avance, et les habitudes soumises qu'il avait déjà contractées vis-à-vis de Richard ne lui permirent pas la moindre objection. Aussi ce dernier, encouragé par là dans sa velléité de résistance, avait-il décidé *in petto* que de manière ou d'autre il sauverait sa dignité compromise.

Effectivement, le grand jour venu, — le jour où la parenté, la domesticité du château, la plèbe des fermiers et des trois ou quatre villages environnans accouraient à la fête qui devait signaler l'inauguration de son troisième lustre, — Richard Feverel, suivi bien à regret de son écuyer Ripton, se dérobait à l'insu de son père, et, le fusil sous le bras, s'allait perdre dans la profondeur des bois qui environnent Raynham-Abbey. Vainement on chercha le héros de la fête; la fête dut se passer de héros. Sir Austin, devinant à peu près le motif de cette évasion sournoise, fit pendant tout le jour la meilleure contenance possible et déploya les trésors de son affabilité hospitalière. A l'heure du dîner, devenu moins philosophe, il entrevit chez son fils absent un parti-pris de rébellion qui l'affligeait profondément. Il n'en porta pas moins la santé de l'héritier, suivie de toasts silencieux, Richard n'étant pas là pour y répondre selon la coutume. Oncle, tantes, cousins et cousines se dispersèrent ensuite sur les pelouses, tout heureux d'échapper à une situation embarrassante. Mistress Doria Forey était

simplement hors d'elle-même. — Voyez un peu cet étourneau, disait-elle au curé de Lobourne, celui-là même qui donnait des leçons à Richard; voyez s'il viendra danser avec Clare! Et la petite n'acceptera pas d'autre cavalier... Un jour anniversaire, ne pas danser avec son cousin!... Mais que faire? qu'inventer pour ranimer un peu cette soirée lugubre?

— Hélas! madame, soupira le curé, qui de temps à autre laissait percer, comme malgré lui, l'espèce d'adoration silencieuse que lui inspirait l'aimable veuve, cela vous serait bien facile, si vous aviez sur toutes les personnes ici présentes le pouvoir que vous exercez sur une d'entre elles.

Lady Blandish de son côté, un peu attristée des efforts que sir Austin faisait pour paraître gai, se laissait difficilement distraire par les sarcasmes dont Adrian mitraillait charitablement l'assistance. La soirée se traîna tant bien que mal jusqu'à dix heures. A ce moment-là, chacun sentit qu'il était de trop, et la dispersion rapide des convives rendit les vastes salons à leur solitude, à leurs ténèbres habituelles. Miss Clare, en jeune personne bien apprise, vint demander à sa mère la permission de se mettre au lit. Disons-le tout de suite, elle était piquée au vif. Richard l'avait oubliée, l'avait dédaignée. Elle n'avait pas eu de lui ce baiser d'anniversaire qui lui était dû en qualité de cousine. Restait à savoir comment il expliquerait une pareille conduite et s'il en demanderait pardon bien humblement, avec tout le repentir voulu. La curiosité qu'elle éprouvait à cet égard la tenant éveillée, après le départ de sa femme de chambre elle se releva sans bruit, passa la robe qu'elle venait d'ôter, et sa bougie à la main, sur la pointe du pied, voulut s'assurer par elle-même si Richard n'était pas rentré. Arrivée au seuil de la chambrette qu'il occupait, elle n'y vit personne, absolument personne; mais un imperceptible mouvement des rideaux, un léger souffle qu'elle crut entendre, la firent aussitôt se sauver. Quand on se sent en faute, on a peur de tout, et même de rien. Dans le long corridor qu'elle suivait pour retourner chez elle, un bruit de voix l'arrêta, venant à elle par la porte entre-bâillée du cabinet de sir Austin. — *Master* Richard est de retour, disait à son maître le vieux valet de chambre Benson.

— C'est bien, répondit simplement le baronnet.

— Il se plaint d'être affamé, reprit le valet avec une voix grondeuse.

— Donnez-lui de quoi souper, repartit son maître.

La petite Clare alors rentra chez elle, mais bien décidée malgré tout à réclamer sans retard l'explication des étranges procédés qui lui pesaient sur le cœur.

Dans la salle à manger cependant, le jeune rebelle et son complice, en présence d'Adrian et du curé de Lobourne, saccageaient littéralement un pâté de perdrix. Épuisés de fatigue et de faim, vidant à pleines rasades les bouteilles que leur refusait Benson, et que le cousin de Richard leur prodiguait au contraire dès que le rigide valet de chambre avait tourné le dos, ils étaient évidemment tous les deux dans une situation d'esprit anormale, que le sentiment de leur escapade ne motivait pas d'une manière suffisante. Richard surtout tenait les propos les plus décousus. — J'ai vu le monde cette fois, s'écria-t-il après son quatrième verre de *claret*. Une belle journée sur ma parole ! Que diriez-vous d'un chasseur comme celui-ci? ajouta-t-il en montrant Ripton. Il emporte un fusil, mais il oublie de le charger... Se sont-ils moqués de lui, ces beaux faisans!... On voit d'étranges choses dans ce pays-ci... Les fermiers y chassent les propriétaires à coups de fouet... Nous avons aussi un laboureur, un chaudronnier, qu'il faut compter parmi les sectateurs de Zoroastre, parmi les adorateurs du feu...

Ici un regard d'intelligence parti des yeux de Ripton, et qu'Adrian surprit au passage, invita Richard à plus de discrétion. Il baissa la tête et se mit à manger avec une sorte de fureur; ce que voyant, et sans doute pour le distraire, Adrian lui versa un demi-verre de porto. Entraîné par la reconnaissance : — Que feriez-vous, beau cousin, recommença Richard, si quelqu'une de ces brutes appelées fermiers se permettait de porter la main sur vous?

— Je ne sais pas au juste, répliqua froidement Adrian, mais il me semble que je prendrais ma revanche... Vous serait-il arrivé quelque mésaventure?

— Pas le moins du monde... Seulement on est bien aise de savoir.

Peu à peu, en dépit de ses allures émancipées, l'effervescence et l'assurance du jeune Richard paraissaient décroître. La marée baissait à vue d'œil. Trop fier pour demander comment son père avait pris une désobéissance si formelle, il aurait bien voulu savoir s'il était en disgrâce. Vers la fin du repas, il manifesta, non sans quelque hésitation, le désir d'aller souhaiter le bonsoir à sir Austin, et quand il lui fut notifié, de la part de ce dernier, qu'il fallait en sortant de table s'aller mettre au lit directement, sa fausse gaîté tomba tout à coup pour faire place à un silence triste et contraint.

Adrian arrangea immédiatement son rapport de manière à calmer les inquiétudes du baronnet. Celui-ci l'écoutait en silence, et le jeu de sa physionomie témoigna seul la satisfaction que lui faisait éprouver ce remords naissant qu'on avait vu poindre dans le cœur de son fils. Le « jeune homme sage » laissa son patron sur cette impression favorable, croyant bien avoir calmé ses anxiétés paternelles;

mais vers minuit sir Austin, en manteau noir et sa lampe à la main, s'acheminait à petit bruit vers une aile du château sur le compte de laquelle circulaient dans les rangs de la domesticité des rumeurs passablement bizarres. C'était celle qu'habitait l'héritier de Raynham, et on prétendait avoir vu s'y glisser furtivement une femme étrangère, — soigneusement voilée, — qui passait naturellement pour un fantôme. Sir Austin méprisait ces vains bruits sans pouvoir toutefois chasser de sa mémoire le souvenir de certaines traditions de famille se rattachant à l'une de ses aïeules, dont la malédiction pesait, selon les chroniques, sur toute la race des Feverel. Ce souvenir avait été ravivé sept ans auparavant à pareille époque, — c'est-à-dire le jour anniversaire de la naissance de son fils, — par un incident presque inexplicable. L'enfant prétendait avoir été réveillé au milieu de la nuit par le baiser qu'une femme inconnue, — et très belle, disait-il, — avait déposé sur son front. Elle lui avait adressé quelques tendres paroles en le pressant à plusieurs reprises sur son cœur et en le berçant des promesses qui devaient le mieux flatter son imagination. Il se pouvait à la vérité que ce fût là un simple rêve, résultat naturel des excitations du jour précédent; mais Richard était entré dans des détails si précis, il répétait si nettement les propos de la dame inconnue, que l'imagination un peu romanesque de son père avait gardé de ce mystérieux incident une impression de terreur et de doute involontaires. On comprendra donc qu'il fût légèrement ému en arrivant à l'entrée du corridor sur lequel ouvrait le logement de Richard, lorsqu'il crut entendre se fermer vivement une porte et voir disparaître une lumière dont il ne s'expliquait pas la présence à pareille heure dans cette partie de la maison. Le baronnet s'avança, non sans un léger battement de cœur. La chambre était vide, le lit n'avait pas été foulé; nul désordre, nuls vêtemens sur les meubles. — Serait-il monté chez moi? se demanda l'excellent père, déjà prêt à s'attendrir; mais, revenu dans son appartement, il n'y trouva personne, et une véritable alarme fit place à l'espoir dont il s'était bercé. D'un pas toujours discret, et faisant le moins de bruit possible, il se dirigea aussitôt vers la chambre assignée à *master* Ripton; située à l'extrémité septentrionale du long corridor qu'il avait déjà parcouru, elle donnait sur une vaste plaine où étaient dispersées les principales fermes du voisinage. Le lit était entre la fenêtre et la porte, celle-ci entre-bâillée et l'intérieur de la chambre parfaitement obscur. Un rayon de la lampe qu'il tenait à la main, arrivant jusqu'au lit, permit à sir Austin de constater que là non plus personne n'était couché. Aussi allait-il retourner sur ses pas lorsque le murmure d'un dialogue à voix basse attira ses

regards du côté de la fenêtre ouverte. Les deux jeunes gens, les deux enfans, disons mieux, y étaient penchés côte à côte, échangeant des paroles pressées et absorbés par la contemplation du ténébreux paysage qu'ils avaient sous les yeux. Le baronnet écouta comme malgré lui, et les premiers mots qui vinrent à son oreille, stimulant tout à coup sa curiosité, lui firent oublier ce que le rôle d'espion pouvait avoir d'incompatible avec sa dignité paternelle. Il était question d'incendie et de vengeance, d'un fermier puni pour avoir insulté des *gentlemen*, d'un retard qu'on ne s'expliquait pas, de l'étonnement général et des conjectures qu'on allait former, le tout assez peu intelligible et n'offrant à l'attention éveillée du baronnet qu'une énigme irritante, des indices obscurs sous lesquels il devinait quelque chose de grave.

— Je ne vois rien, disait Ripton. Une fois nanti de la guinée, notre drôle aura levé le pied.

Sur ce, pause d'un instant après laquelle, d'une voix que son père reconnut à peine, Richard répondit catégoriquement : — En ce cas, je me chargerai moi-même de la besogne.

— Allons donc! c'est pour le coup que cela passerait la plaisanterie... Mais vous y réfléchirez à deux fois... Tenez, je suis sûr qu'il cherche la boîte, j'aimerais autant qu'il ne la trouvât pas... Hein! qu'est cela? regardez!... Pensez-vous que nous soyons découverts?

— A cet égard-là, je ne pense rien, dit Richard, tout entier à sa contemplation.

— Mais si nous l'étions?

— Si nous l'étions, je paierais pour tout le monde.

Cette réponse plut à sir Austin, qui commençait à comprendre vaguement le sens général du dialogue. Un complot existait, son fils en avait pris la direction, mais il en assumait aussi toute la responsabilité.

— Écoutez, reprit Ripton, ce n'est pas ainsi que je l'entends... La boîte n'est pas de mon fait, cela est certain ; mais en somme je suis complice, là-dessus pas le moindre doute, et si vous croyez que je laisserais le fardeau peser uniquement sur vos épaules, vous me prenez pour un autre, je vous en préviens.

Cette déclaration valut à Ripton l'estime du baronnet, qui ne l'avait pas autrement goûté jusqu'alors; mais elle ne diminua pas l'anxiété mélancolique à laquelle il était en proie depuis quelques instans en songeant que son fils, cet enfant adoré, objet de tant de soucis et de tant de prières ferventes, venait, si jeune encore, de faire un pas décisif dans la mauvaise voie. Une seule journée avait suffi pour le métamorphoser, pour lui faire perdre en quelque sorte sa première fleur d'innocence. Où le conduiraient donc les années

qui allaient suivre? Mais il n'eut pas le temps de prolonger ses tristes réflexions. — Voilà qui est fait! s'écria Richard avec un accent de triomphe... Pourvu qu'il soit endormi!

— N'en doutez pas!... Il ronfle comme un orgue, s'écria Ripton, emporté par l'enthousiasme; puis, se ravisant aussitôt : — Si pourtant on allait nous soupçonner?...

— Eh bien! dans ce cas, nous ferons tête à l'orage.

— Sans doute, sans doute; mais vous en avez trop dit pendant le souper... Merci de moi! regardez donc!... La flamme s'élève, la meule a pris!

Effectivement une des fermes voisines, appartenant à sir Miles Papworth, l'antagoniste politique de sir Austin, se dessinait en noire silhouette sur une espèce de rideau de flammes qui semblait grandir de seconde en seconde. — Je vais chercher mon télescope, dit Richard; mais Ripton, vigoureusement cramponné à son camarade, ne voulut jamais le laisser partir. Penchés à mi-corps sur l'appui de la croisée, le premier, de sa bouche ouverte, aspirait les flammes, le second les dévorait des yeux. Derrière eux, à quelques pas, le baronnet immobile et silencieux se demandait s'il fallait surprendre en flagrant délit les deux conspirateurs imberbes, leur arracher sur place quelques aveux et les innocenter ainsi en dépit d'eux-mêmes. Retenu toutefois par le désir de garder vis-à-vis de son fils le rôle d'une providence invisible, il délibérait encore au moment où Richard, essayant de se dégager, manifesta de nouveau le désir d'aller chercher sa lunette d'approche. Sir Austin alors recula vivement, et comme il mettait le pied dans le corridor, un cri perçant frappa son oreille. Fermant la porte et courant au bruit, il trouva, étendue par terre à l'autre extrémité du long couloir, sa petite nièce Clare Forey, à peu près évanouie. Venue elle aussi pour donner une semonce à son léger cousin, elle avait, paraît-il, rencontré le fantôme dont les domestiques parlaient tout bas malgré la défense expresse de leur maître.

III.

Un incendie, un fantôme! — Double sujet de commérages qui le lendemain mit en l'air toutes les langues du château. Miss Clare était encore malade, preuve péremptoire qu'elle avait « vu l'esprit. » Quant au fermier Blaize, de Belthorpe, la paille de sa meule fumait encore, sans parler des murs noircis et de quelques autres dégâts élevant assez haut le chiffre des dommages-intérêts. Cependant, si le coupable était réellement celui que désignait la rumeur publique,

— un pauvre laboureur chassé la saison dernière, avant la fin de la moisson, pour un larcin de peu d'importance et dont la preuve n'était pas acquise contre lui, — comment ces dommages-intérêts seraient-ils récupérés? Sir Austin, bien que ce désastre ne parût le regarder en aucune façon, y prenait un intérêt tout particulier. Son valet de chambre Benson, l'agent officiel de ses charités innombrables, était allé dresser un état des pertes subies par le vieux Blaize, mais ceci à l'insu du principal coupable, qui, ne voyant aucun changement se produire dans l'attitude ou la physionomie de son père, gardait, ainsi que son complice, une merveilleuse assurance. Adrian seul inquiétait Richard. Ce terrible cousin, toujours oisif et toujours narquois, avait une manière à lui de ramener sans cesse la conversation sur un sujet que nos deux jeunes gens eussent voulu voir banni de leurs souvenirs. C'étaient des allusions adroitement enveloppées, des interpellations à double sens, qui, tout à coup jetées avec un parfait sang-froid au courant de l'entretien, faisaient tressaillir et frissonner ces criminels encore novices : jeu cruel dont s'amusait à loisir l'ingénieux sceptique, thème excellent sur lequel il brodait à l'infini, pour son propre plaisir, des variations innombrables. — Le coupable, disait-il par exemple, s'est promené tout le jour aux environs de la maison qu'il voulait incendier... Vous avez dû le rencontrer, jeunes gens?... C'est un de ces « adorateurs du feu » dont vous me parliez le soir même... Plaignons cet infortuné, car son compte sera bon... Après cela, voyager sur mer aux frais de l'état...

— Eh quoi! s'écriait Ripton, tout à fait hors de garde, la transportation pour une meule brûlée?

— Vous l'avez dit, savant oracle, reprenait Adrian, plus solennel que jamais. On vous rase la tête, on vous passe les menottes, on vous nourrit de pain rassis et de croûtes de fromage. La première lettre du mot *arson* (1) est à jamais imprimée sur votre dos avec un fer rouge, et si vous vous conduisez bien, si vous méritez récompense, on vous donne à lire des ouvrages théologiques. C'est là votre unique récréation littéraire... Voyez à quel sort ce malheureux est promis, et jusqu'où la vengeance peut mener un homme!.. Sauriez-vous par hasard comment il s'appelle?...

Ils ne le savaient que trop bien, les infortunés, mais ils se gardaient de le laisser soupçonner. Voici du reste en peu de mots par quel enchaînement de circonstances fatales ils s'étaient trouvés engagés dans une série de manœuvres éminemment condamnables. Emporté par l'ardeur de la chasse et ne regardant pas où elle l'en-

(1) *Arson*, terme légal pour qualifier l'incendie avec préméditation criminelle.

traînait, Richard avait franchi presque à son insu les limites du domaine paternel. Au moment où, fier de son adresse, il ramassait un faisan qu'il venait d'abattre sous le nez de Ripton ébahi, le fermier Blaize, impatienté d'entendre dans ses champs une fusillade prohibée, était venu revendiquer ses droits aussi bien sur l'oiseau mis à mort que sur l'inviolabilité de son territoire, où il n'entendait pas, disait-il, que de pareils cadets, chasseurs encore au maillot, vinssent ainsi prendre leurs ébats. L'héritier de Raynham, peu fait à ces brutalités de langage et tenant d'ailleurs à son faisan, avait cru pouvoir engager une querelle que, même avec le secours de Ripton, il était hors d'état de soutenir. Le vieux fermier, robuste malgré son âge, et dans les mains duquel un grand fouet de charretier constituait une arme des plus redoutables, avait eu raison de ses deux adversaires, — dont les fusils, par bonheur, n'étaient pas chargés, — et les avait reconduits, sanglés de bonne sorte, jusqu'aux frontières de ses états. Une fois là, Ripton voulait recommencer le combat à coups de pierre; mais Richard, nonobstant l'exaspération du moment, s'était énergiquement opposé à l'emploi de ces armes « indignes d'un *gentleman.* » Malgré tout, un âpre désir de vengeance bouillonnait en lui, et par une coïncidence malheureuse l'occasion de satisfaire ce désir lui fut offerte en ce moment-là même. Derrière une haie qui les abritait, Ripton et lui, contre une pluie d'orage, un chaudronnier ambulant, un laboureur du pays avaient aussi trouvé refuge. Se croyant seuls, ils parlaient à cœur ouvert de leurs petites affaires, et l'un d'eux notamment de la rancune qu'il gardait au fermier Blaize pour l'avoir, sur de simples soupçons dépourvus de tout fondement, signalé par une expulsion dégradante au mépris de la contrée. En s'exprimant de la sorte et en faisant allusion aux procédés sommaires par lesquels les pauvres gens ainsi lésés peuvent châtier un abus d'autorité, il avait donné une forme précise, un but défini, aux ressentimens qui fermentaient dans le cœur de Richard. Sous l'impulsion de ces ressentimens indomptables, le jeune homme avait cherché, trouvé les moyens d'entrer en conférence secrète avec le docile agent que la Providence semblait avoir amené tout exprès sur sa route. Une guinée offerte de grand cœur et reçue de même, il n'en fallait pas davantage pour sceller ce traité fatal dont on connaît déjà les résultats désastreux... Voilà pourquoi M. Thomas Bakewell, *yeoman*, accusé d'incendie, habitait maintenant la geôle du comté. Voilà pourquoi Richard Feverel et son camarade Ripton, dévorés d'angoisses, mais faisant bonne mine à mauvais jeu, tremblaient maintenant pour leur complice et pour eux-mêmes.

Austin Wentworth, le filleul du baronnet, était, en sa qualité de

démocrate chrétien, l'ami, le soutien, le confident de bien des misères. La mère de Tom Bakewell, voyant son fils arrêté, n'imagina pas de demander à un autre que Wentworth d'aller visiter, consoler ce malheureux, et le bon jeune homme accepta charitablement cette mission. Au sortir de la prison, il se mit immédiatement en quête de son cousin, qu'il trouva dans une espèce de petit temple de marbre blanc entouré de liéges et de lauriers, au bord de la rivière qui traversait les bosquets de Raynham. Richard était là, tenant à deux mains sa tête fiévreuse, véritable image du désespoir. Wentworth s'assit auprès de lui sans le faire changer d'attitude, peut-être bien l'enfant n'osait-il montrer ses yeux rougis par les larmes; puis la gravité de Wentworth l'intimidait bien autrement que les sarcasmes d'Adrian. — Où est votre ami Ripton? lui demanda son cousin pour entrer en matière.

— Parti, répondit Richard... Parti bien malgré lui, sur une lettre de son père qui ne lui laissait pas d'autre alternative...

Le fait est que Ripton, très sincère dans ses protestations de bonne camaraderie et bien résolu, comme il le disait, « à ne pas reculer d'une semelle, » n'en avait pas moins cédé avec un certain plaisir à la sommation paternelle, sanctionnée d'ailleurs par l'autorité du baronnet, décisive en pareille matière.

— Vous voilà donc seul, reprit Wentworth, et complétement laissé à vous-même. Je vous dirai que j'en suis charmé... Je vous dirai aussi que ce matin j'ai vu Tom Bakewell...

Ici un léger frisson, mais Richard ne changea pas d'attitude.

— Il se refuse à toute révélation, et vous n'avez rien à craindre de lui.

— Tom Bakewell est un lâche! dit Richard en relevant la tête pour la première fois. Nous avions, Ripton et moi, préparé sa fuite; je lui ai fait tenir par sa mère une lime excellente et des cordes solides; il ne tenait qu'à lui de s'évader. A sa place, je serais déjà dehors... C'est un lâche, vous dis-je, et un lâche ne m'a jamais fait pitié!

— A moi non plus, reprit gravement Wentworth. Il est vrai que je n'en ai jamais rencontré, mais j'ai ouï parler de quelques-uns. Parmi eux était un homme qui a laissé mourir un innocent à sa place.

— Quelle ignominie! interrompit Richard étonné.

— Il alléguait pour excuse, continua son interlocuteur, des sentimens de famille à coup sûr très respectables. Il avait aussi fait tout son possible pour favoriser l'évasion du malheureux condamné... Quant à ce pauvre Tom, je ne vois pas qu'il ait encouru le repro-

che de lâcheté en refusant votre lime et votre corde... Je trouve au contraire une certaine noblesse, un certain courage dans la ferme volonté qu'il manifeste de ne pas vous compromettre avec lui. Pensez-vous que je me trompe?

Richard ne répondit rien. Il lui en coûtait singulièrement de renoncer à son naïf mélodrame, construit d'après les mémoires de Latude et ceux de Jonathan Wild; puis, en acceptant les choses sous ce nouveau point de vue, il se voyait dans une position tout à fait différente, qui avait le double inconvénient de l'humilier un peu et de l'embarrasser beaucoup. Il était si commode de tenir Tom pour un lâche, de se poser en victime de sa couardise et de l'abandonner à son malheureux sort! Heureusement pour Richard Feverel, Austin Wentworth n'était pas né prédicateur. Le moindre semblant d'homélie, la moindre phrase paternelle et protectrice, auraient fait irrémissiblement avorter sa pieuse mission. Quiconque nous prêche devient par là même notre antagoniste. Laissé à lui-même, Richard contemplait l'horizon, et de temps en temps, à la dérobée, jetait un coup d'œil inquisitorial sur la physionomie impassible et sereine de son cousin, lequel, par parenthèse, n'avait qu'une vague conscience de l'orage déchaîné dans ce jeune cœur. Enfin, la bataille à moitié gagnée : — Dites-moi donc ce que je puis faire, demanda l'enfant d'une voix altérée.

Austin lui posa la main sur l'épaule. — Il faut aller trouver le fermier Blaize.

— Et puis? dit Richard, bien qu'il devinât les conséquences inévitables d'une pareille démarche.

— Une fois là, les paroles vous viendront toutes seules, répondit Austin.

— Dois-je donc, reprit Richard fronçant le sourcil, dois-je, après m'être dénoncé moi-même, solliciter en faveur de Tom Bakewell ce misérable manant? Faudra-t-il demander un service à l'homme qui m'a frappé?... Vous semblez, Austin, ne pas savoir ce que c'est que l'orgueil. Songez à ce qu'il pourra dire quand il verra un Feverel, lâchement outragé par lui, venir ainsi l'implorer!... Un Feverel demander pardon!...

— Pourquoi pas, quand un Feverel a des torts? Cet homme gagne sa vie par le travail; vous êtes allé braconner chez lui, vous avez ensuite mis le feu à ses moissons...

— Aussi je me regarde comme tenu de tout payer, de tout compenser; mais ne me demandez pas autre chose.

— Et cela parce que vous ne voulez rien lui devoir?

— Vous l'avez dit, je ne veux rien devoir à cet homme.

Austin regarda très sérieusement son cousin. — A ce compte,

dit-il ensuite, vous préférez être l'obligé de Tom Bakewell. Si c'est là votre orgueil, ce n'est pas le mien.

Richard, quelque peu étonné, porta de nouveau ses regards vers l'horizon. Livré aux impressions les plus contradictoires, sa pensée lui représentait alternativement Tom Bakewell sous les traits d'un pauvre diable et sous ceux d'un héros. Il le voyait tantôt avec son sourire niais, ses gauches allures, sa tête mal peignée, ses haillons grotesques, et tantôt, dépourvu de ces attributs vulgaires, avec la beauté morale du dévouement, l'énergique fidélité au pacte conclu, le ferme propos de dérober au châtiment l'instigateur du crime pour lequel il allait être puni. Tour à tour ému en sens contraire, il était tenté de rire ou tenté de pleurer; mais dans ce conflit intérieur les bonnes inspirations prenaient le dessus. L'orgueil s'humanisait, le rire se faisait bienveillant, la reconnaissance atténuait le mépris. De tout cela, rien n'était perceptible sur la physionomie de Richard, et Wentworth, assis près de lui, ne se doutait nullement des phases diverses par lesquelles passaient le cœur agité, l'esprit vif et mobile de son jeune cousin. Soudain Richard se leva. — Je m'en vais, dit-il, chez le vieux Blaize.

Pour toute réponse, Austin lui serra la main...

Depuis plusieurs jours déjà, sans que Richard pût s'en douter, le fermier Blaize attendait sa venue. Entre Raynham-Abbey et Belthorpe-Farm s'étaient engagées en secret des négociations suivies. Adrian d'abord, puis Austin Wentworth, puis le baronnet lui-même s'étaient succédé chez le vieux fermier, qui, sans tenir assez compte de ces démarches loyales, se préparait à tirer le meilleur parti possible de l'incident qui lui donnait prise sur une famille opulente et fière. Le chiffre de l'indemnité, déjà réglé par lui, n'allait pas à moins de trois cents livres; mais encore, pour qu'il daignât accepter cet argent, lui fallait-il les excuses préalables du jeune incendiaire et l'assurance formelle qu'on ne pratiquerait envers l'unique témoin du crime aucune tentative de séduction. Or c'est ce qu'Adrian n'avait pas manqué de faire dès le premier jour, sans en donner connaissance au baronnet ni à personne autrement que par une obscure allusion classique aux « éléphans d'Annibal » se retournant à l'improviste contre l'armée dont ils formaient l'avant-garde et lui faisant subir une déroute complète. Il ignorait d'ailleurs la hasardeuse visite du baronnet et celle du cousin Wentworth. C'était un trait de famille que cette dissimulation caractéristique en vertu de laquelle les Feverel manœuvraient ainsi à l'insu l'un de l'autre.

Paisiblement assis dans la salle basse de sa ferme, la pipe aux lèvres, un chien à ses pieds, Blaize ruminait son aventure et cherchait à pénétrer le sens mystérieux des trois visites qu'il avait re-

çues coup sur coup, lorsqu'on lui annonça, — et sans le surprendre aucunement, — l'arrivée de Richard Feverel. Celui-ci entra, précédé d'une charmante petite fille portant aux joues les roses de treize printemps, et dont l'abondante chevelure ruisselait à flots brillans sur ses épaules nues lorsque, timidement accotée au fauteuil du vieux fermier, elle se mit à considérer avec un ravissement naïf les traits élégans, la physionomie animée, la gracieuse tournure du jeune homme qu'elle venait d'introduire. Elle lui fut régulièrement présentée comme la nièce du fermier, miss Lucy Desborough, fille d'un lieutenant de la marine royale, et ce qui valait mieux, — bien que le vieux Blaize ne parût pas y attacher la même importance, — comme une excellente fille acquise à tous ses devoirs. Ni son rang social ni ses mérites particuliers ne parurent toutefois déterminer Richard à jeter les yeux sur elle. Après une révérence passablement gauche, il s'assit les yeux baissés et demeura coi; ce que voyant, le *farmer*, piqué au jeu, crut devoir insister. — Le père de miss Lucy, disait-il, a péri sur un champ de bataille, et la postérité de ceux qui meurent ainsi pour leur pays peut toujours porter la tête haute, n'est-il pas vrai, monsieur Feverel?

Richard acquiesça, par un signe de tête, à cette vérité d'ordre public; il écouta de même, avec une patience résignée, l'éloge des pâtisseries que savait faire la belle enfant et des chansons françaises avec lesquelles elle amusait son oncle pendant les soirées d'hiver, — car il faut vous dire, ajouta ce dernier, que les Desborough sont catholiques... La petite a passé deux années en France; elle en a rapporté des refrains auxquels je ne comprends rien, mais qui m'égaient sans que je sache pourquoi... Voyons, Lucette, chantenous *la Vivandière.*

Comme il prononçait ce mot à l'anglaise (*viffendir*), Mlle Lucy rectifia doucement le français de son oncle; mais ce fut là tout ce qu'on put obtenir de la jeune fille. Elle n'eût pas pour un empire hasardé la moindre note devant ce bel adolescent boudeur, dont ses yeux ne pouvaient se détacher. Le fermier, s'égayant de cette timidité inopportune, finit par la renvoyer à ses leçons avec une tendresse grondeuse; peut-être ne l'avait-il interpellée que pour donner à Richard le temps de reprendre quelque aplomb et ôter à leur conférence un caractère trop solennel. Cette aisance parfaite, cette cordialité charitable mettaient le jeune homme au supplice. A travers les sujets variés que Blaize abordait tour à tour, il cherchait sans la trouver une transition indispensable. A la fin, profitant d'un moment de silence : — Monsieur Blaize, dit-il, je suis venu me dénoncer à vous, comme ayant mis le feu à votre meule.

Une contraction bizarre vint plisser à ces mots les lèvres du fer-

mier. — C'est là ce que vous aviez à me dire? demanda-t-il avec un léger haut-le-corps.

— Oui, répliqua Richard du ton le plus assuré.

— J'en suis fâché, mon garçon, car c'est là un gros mensonge.

— Vous me donnez un démenti, vous? s'écria Richard, déjà debout, les poings serrés, portant au front tout l'orgueil de sa race... A une première insulte vous en ajoutez une seconde... Et vous choisissez le moment où, pour ne pas laisser le fardeau de ma faute sur les épaules d'un autre, je viens m'humilier devant vous!... Savez-vous, monsieur, que vous commettez là une lâcheté?... Un lâche seul pouvait m'insulter ainsi sous son propre toit.

— Remettez-vous, remettez-vous, mon jeune maître, interrompit le fermier, calmant du geste cette ébullition juvénile; je constate un fait, je ne vous blâme pas... Vous dites une chose qui matériellement n'est pas vraie, mais je suis loin de vous en vouloir et de vous respecter moins pour cela... Dieu me garde de mal penser des Feverel!

Ce froid bon sens ramena Richard au juste sentiment de la situation. D'ailleurs sa conversation avec Austin Wentworth lui avait fait entrevoir vaguement que toutes les colères du monde ne donnent pas raison à celui qui a tort.

— Voyons, reprit le fermier, vous aviez certainement autre chose à me dire. — Le moment était venu pour notre impétueux jeune homme de vider, bon gré, mal gré, la coupe amère. Il dompta comme il put les révoltes de son amour-propre et sollicita longuement, péniblement, la grâce du prisonnier. — S'il est innocent, dit à la fin le fermier, qui s'était bien gardé de l'interrompre, il ne dépend pas de moi d'en faire un coupable. — Plus rouge, plus décontenancé que jamais, Richard balbutia quelques mots touchant le chiffre de l'indemnité, qu'on laisserait, disait-il, à la discrétion de maître Blaize. — Je ne pense pas, répliqua celui-ci, que vous songiez à me corrompre... Et d'ailleurs, ajouta-t-il, de qui dois-je attendre cet argent? Sir Austin est-il au courant de tout ceci?

— Mon père n'en sait pas le premier mot, répondit Richard en toute bonne foi.

— Et de deux! pensa le fermier en se rejetant au fond de son grand fauteuil avec l'indignation qu'éprouve un bon Anglais quand il suppose qu'on veut se jouer de sa crédulité. Cette duplicité, dont la visite de sir Austin était à ses yeux une preuve manifeste, éteignait en lui toute espèce de bon vouloir. — Comme ils mentent, ces aristocrates! s'écriait-il intérieurement, bien décidé à punir une déloyauté si flagrante. — Voyons, reprit-il tout haut, il faut tirer l'affaire au clair. C'est vous qui avez mis le feu?

— Tout le blâme doit porter sur moi, répondit Richard, un peu gêné par cette question.

— Un instant, reprit maître Blaize; je vous demande si vous avez mis le feu, oui ou non?

— Je l'ai mis, répliqua Richard, acculé dans ses derniers retranchemens.

— A la bonne heure, voilà qui est parler... Bantam, cria le fermier, tournant la tête du côté de la cour.

Giles Jinkson, surnommé *Bantam*, un des domestiques de Belthorpe-Farm, — bien digne, par sa corpulence massive, de cette comparaison d'Adrian, qui l'assimilait aux éléphans d'Annibal, — était l'unique témoin qui affirmât positivement avoir vu Tom Bakewell s'échapper après avoir mis le feu. Blaize comptait donc sur lui pour réduire à néant les fausses assertions de son jeune antagoniste. Quant à Richard, le cœur lui manquait déjà, lorsque certaines grimaces d'intelligence auxquelles d'abord il ne comprit rien lui redonnèrent fort à propos quelque aplomb. Sommé de répéter mot pour mot ce qu'il avait vu, Bantam raconta l'affaire dans son patois à peine intelligible; mais, au moment où il prononçait le nom de Tom Bakewell, Richard l'arrêta court en affirmant de la manière la plus positive que lui seul, et nul autre, avait mis le feu à la meule. Troublé par cette déclaration inattendue, — car elle n'entrait en rien dans les plans combinés avec Adrian, qui s'était à beaux deniers comptans assuré la connivence du témoin, — l'éléphant perdit la tête. Son intelligence obtuse ne lui fournissait aucune explication pour la conduite de ce jeune *gentleman* appelant ainsi sur lui la vindicte des lois, et ce jeune *gentleman* étant le cousin de celui auquel Bantam croyait s'être vendu corps et âme, il y avait là véritablement de quoi confondre toutes ses idées. Elles furent bientôt dans un désordre tel, et ses assertions prirent un caractère si vague, que Blaize, complétement déçu dans ses espérances et honteux du rôle que lui faisait jouer la défection de son principal témoin, faillit s'abandonner à tous les excès de la colère. — Je vois fort bien, disait-il, je vois ce qui en est; mais on se trompe si l'on croit avec de l'argent venir à bout de moi... Je le regrette, monsieur Feverel, car j'étais tout disposé à pallier votre conduite; des excuses et une équitable indemnité m'auraient suffi. Maintenant je ferai condamner Tom Bakewell, et tant pis pour vous s'il vous entraîne dans son désastre!

— Ce n'est pas pour moi que je suis venu, interrompit Richard, se redressant tout à coup.

— Peut-être bien, reprit le fermier, et je suis disposé à le croire... Vous avez du cœur, mon jeune *gentleman*. Pourquoi vous

êtes-vous laissé entraîner à manquer de franchise? Votre père et vous ne dites pas la même chose... Sauf respect, c'est à votre père que je m'en rapporte.

— Eh quoi! s'écria Richard avec une stupéfaction profonde, vous avez vu mon père?

— Vous le savez aussi bien que moi, marmotta le fermier, dont la méfiance, une fois éveillée, ne voyait plus que mensonges; mais cette dernière insulte trouva Richard tellement perplexe qu'elle ne provoqua de sa part aucune réponse irritée. Son père savait tout! Qui pouvait l'avoir dénoncé? Austin Wentworth sans doute, son unique confident. Fallait-il donc se méfier d'Austin? Et que dire de ce silence gardé par chacun vis-à-vis de lui, de ces menées à l'aide desquelles on agissait sur sa volonté, de ces piéges tendus à sa jeunesse crédule? Il y avait dans toutes ces questions comme un retour de ses craintes d'enfant et de ses anciennes dispositions à la révolte.

En attendant, et après un salut formaliste, il se préparait à sortir. Le fermier rappela sa nièce : — Lucy, lui dit-il, accompagnez monsieur... Faites les honneurs, ma petite. Quant à vous, jeune *gentleman*, retenez bien ceci : le mensonge m'est odieux, mais je ne suis pas cruel. Pas plus tard qu'hier, mon fils William, attaché à cette chaise où vous étiez assis tout à l'heure, a reçu les étrivières pour avoir manqué de respect à la vérité. C'est demain le jugement, comme vous savez. D'ici là, faites vos réflexions. Je suis homme à revenir sur ce que j'ai dit si vous vous rétractez de bonne grâce, et si monsieur votre père m'affirme sur sa parole que mon principal témoin n'a été l'objet d'aucune tentative de corruption.

Richard sortit sans répondre, et, tout en traversant le jardin, ne songea pas même à regarder la gentille enfant qui le guidait; mais elle le regardait, elle, avec une curiosité attentive, et comme perdue en mille rêves; elle songeait sans doute au monde inconnu d'où venait ce bel adolescent si gracieux et si fier.

Sur sa table de toilette, en s'habillant à la hâte pour le repas du soir qu'on venait de sonner, Richard aperçut ouvert le volume des *aphorismes* paternels. Ses yeux, attirés par une marque au crayon, tombèrent droit sur la maxime suivante : « De même que, selon l'expression biblique, le chien retourne à son vomissement, de même le menteur revient fatalement à son mensonge. » Une interjection crayonnée en marge portait ceci, en guise de commentaire : « une pâtée diabolique! » Le sang monta aux joues de Richard, comme si son père l'avait frappé au visage.

Au dîner de famille, il ne fut question de rien : chacun était muet, et l'oncle Hippias eut beau jeu pour ennuyer les convives avec le

récit de ses nocturnes cauchemars; mais, le repas fini, comme la petite Clare, encore malade, ne réclamait pas les attentions de son jeune cousin, le baronnet et Richard se trouvèrent bientôt tête à tête. Il semblait qu'ils se revissent après une longue séparation. Le père prit la main de son fils et l'emmena dans son cabinet. Là, ils s'assirent sans échanger un seul mot; seulement leurs mains ne s'étaient pas désunies, et dans cette silencieuse étreinte que d'éloquence! L'orgueil, la révolte, parlaient encore tout bas à l'oreille de Richard; il s'était promis d'être homme, c'est-à-dire inflexible et résolu : deux ou trois fois il essaya de retirer sa main pour la soustraire à cette pression caressante sous laquelle semblait se fondre son énergie. L'enfant ne comprenait guère les fantaisies paternelles, et parfois, quand elles contrariaient ses désirs, il les trouvait insensées; mais cette main qui tenait la sienne, cette main chaude et frémissante, lui disait à quel point il était chéri; de plus il devinait une fervente prière dans l'imperceptible mouvement des lèvres paternelles. Sir Austin effectivement demandait à Dieu de lui rendre le cœur de son fils. Peu à peu l'émotion gagna celui-ci : décomposé, amolli, dompté malgré les derniers efforts de la résistance intérieure, il laissa tomber de ses yeux les grosses larmes qui s'y accumulaient depuis un instant, les sanglots vinrent ensuite, et sir Austin n'eut qu'un léger effort à faire pour attirer sur sa poitrine la tête du jeune rebelle.

La suite de ce remarquable incident et le dénoûment de ce qu'on pourrait appeler la « comédie de Bakewell » sont consignés dans un document que nous donnerons par extraits, savoir une lettre de Richard Feverel à son ami Ripton Thompson, lequel, jusqu'à la réception de cette épître, vivait constamment sous le coup des transes continuelles où l'avaient plongé les sinistres et ironiques prédictions d'Adrian. — « ... Après notre réconciliation, les membres présens de la famille furent convoqués. Mon père, à qui j'avais fait connaître les conditions posées par le fermier, voulut lui donner sa parole qu'aucune tentative de corruption n'avait été faite à l'égard de ses témoins. Il était même déjà parti, quand Adrian, sans s'expliquer autrement, me déclara qu'il fallait à tout prix empêcher cette démarche. Je le soupçonne fort, à vous dire vrai, d'avoir secrètement pratiqué des intelligences avec Bantam. Pour arrêter mon père et l'empêcher de souiller à son insu l'écusson des Feverel, je n'avais qu'une ressource, et je l'employai. Ne me demandez jamais ce qui s'est passé entre Blaize et moi pendant que mon père attendait sur la bruyère voisine; sachez seulement que le vieux drôle, malgré ma rétractation, aussi complète que possible, m'aurait peut-être refusé la grâce de Tom Bakewell sans l'intervention

d'une petite fille qui se mêlait de nos affaires, je ne sais pas trop pourquoi. Croiriez-vous que l'impertinente a bien osé scruter mon visage et me supplier ensuite de « n'être pas trop malheureux? » Je lui ai répondu naturellement avec toute la politesse requise, mais sans même jeter les yeux sur elle.

« Je n'aurais pas voulu vous voir le lendemain à l'audience de sir Miles Papworth. On a beau prendre sur soi, on est tout confus de se trouver en face de magistrats et parmi des gens de police. Sir Miles cependant s'est montré fort poli pour mon père et moi, mais bien sévère pour Tom. Adrian mêlait à la conversation ces ricanemens que je déteste, ricanemens intérieurs dont rien ne paraît sur son visage. Je voudrais pouvoir vous rendre textuellement la déposition de Bantam. Jamais tohu-bohu pareil n'a passé par les étamines de la justice. En somme, il maintenait bien son accusation contre Tom Bakewell, mais en avouant qu'il faisait nuit noire au moment où il avait cru le voir. Questionné sur l'heure qu'il pouvait être, il a commencé par battre la campagne et parler de l'après-souper; puis, serré de plus près, il a prétendu qu'il était neuf heures, et notre avocat, — celui de Tom, veux-je dire, — a pu établir victorieusement que ce dernier, à l'heure indiquée, était attablé dans un cabaret de Burslèy, à deux ou trois milles de la ferme incendiée. Là-dessus, tout en jurant, et de fort mauvaise humeur, sir Miles a déclaré que les preuves étaient insuffisantes, et que le renvoi de Tom devant les assises ne pouvait être prononcé. Le pauvre diable en ce moment a levé sur moi des yeux que je n'oublierai jamais. C'est un brave cœur, je le maintiens, et il ne se repentira pas d'avoir été généreux. Après l'audience, sir Miles nous a tous engagés à dîner chez lui. Le soir, on a dansé, pas moi cependant : vous savez que j'ai peu de goût pour cet exercice, et d'ailleurs j'étais trop heureux, trop exalté, pour cacher ma joie.

« Au retour, certaines paroles légèrement acerbes dans les réponses de mon père aux mauvaises plaisanteries d'Adrian m'ont donné à penser qu'il se doutait des pratiques souterraines auxquelles s'est livré le cher cousin. Évidemment il ne les approuve pas. Mon père est donc le meilleur homme du monde et le plus spirituel que je connaisse. Clare va un peu mieux. Notre Austin est sur le point de partir pour l'Amérique du Sud, où l'appellent des travaux de colonisation. Mon *poney* se porte à merveille, et on m'a promis un yacht pour naviguer sur la rivière. Il n'y a pas sur la terre un bonheur plus complet que le mien. Apprenez à boxer, mon cher Ripton, et ne montrez ma lettre à personne. »

Une autre épître, d'un caractère bien différent, fut placée quelques jours après par sir Austin sous les yeux de mistress Doria

Forey, qui s'obstinait, voyant sa fille toujours souffrante, à se demander si quelque fantôme ne lui était pas réellement apparu. Cette lettre, écrite par l'infortunée à qui Richard devait le jour, donnait l'explication la plus simple d'un phénomène qui semblait se rattacher aux superstitions de la famille. Par deux fois, séparée de son fils, elle avait cherché les moyens de pénétrer secrètement jusqu'à lui, et promettait de ne plus renouveler de pareilles tentatives. Un froid désespoir, d'amers regrets étaient au fond de ses phrases régulières et compassées. Méconnaissant le caractère de sir Austin et prenant la rigueur systématique de son esprit pour un indice de dureté inexorable, elle lui parlait comme à un juge prévenu dont le cœur n'offre pas d'accès à la pitié. Pauvre femme! elle était bien déchue de ses rêves poétiques! Le poète Denzil Somers, — l'appellerons-nous son séducteur quand il prétendait avoir été séduit par elle? — donnant à ses brillans débuts le plus misérable démenti, n'avait plus ni vogue ni renommée. On sait qu'il était dépourvu de toute fortune; la dot insignifiante de lady Feverel, qui lui avait été scrupuleusement restituée après sa fuite, soutenait mal ce ménage interlope. Les menues besognes littéraires que rencontrait çà et là le poète avorté nuisaient à sa réputation sans beaucoup ajouter à ses ressources. Sa lutte avec la misère le dégradait peu à peu, et pour résoudre les problèmes toujours plus difficiles qu'elle lui posait, il en était venu d'abord à compter secrètement sur la générosité de sir Austin, puis à solliciter indirectement sa triste compagne de faire quelques démarches pour obtenir une pension de cet honnête homme qu'ils avaient trompé tous deux... Arrêtons ici ces détails pénibles, et après avoir expliqué le prétendu prodige de Raynham-Abbey, quittons ces bas-fonds étouffans pour respirer un air plus pur.

IV.

« Au seuil de la puberté, disaient les *aphorismes* du baronnet, il est une saison où l'égoïsme est nul, où l'arbre humain ne porte que des fleurs : c'est le moment des semailles spirituelles. » Aussi se livrait-il à la culture la plus assidue de ce beau naturel qu'il voulait amener à la dernière perfection du chrétien, du *gentleman* et de l'homme d'état. Richard, saturé de bonnes lectures et de bons conseils, appelé chaque soir pendant une heure à s'examiner sur l'emploi de la journée, reconnaissant d'ailleurs envers ce père excellent qui s'ingéniait à lui procurer tous les plaisirs de son âge, marchait avec ardeur dans les voies ouvertes à sa jeune ambition. On aurait pu quelquefois le surprendre abîmé en extase devant le buste de

Chatham, et il voulait enseigner la prière à Tom Bakewell, dont il avait fait son *groom*. Le regardant comme doué d'instincts héroïques, il se fatiguait à lui apprendre l'alphabet et à lui faire faire l'exercice sous les yeux d'un sergent recruteur, mandé tout exprès de la petite ville voisine. N'alla-t-il pas, dans sa rage de prosélytisme, jusqu'à vouloir convertir Adrian? Mais le « jeune homme sage, » à qui toute raillerie cynique était expressément interdite par son patron, se bornait à compter sur ses doigts la durée de chaque enthousiasme successif. Pendant une quinzaine, Richard s'était mis au pain et à l'eau pour faire honte à l'oncle Hippias de sa gourmandise immodérée. Pendant un mois entier, imitant le démocrate Austin Wentworth, il avait exclusivement vécu de légumes. Tout en visant ainsi à la perfection, il voulait être humble et croyait naïvement à sa propre humilité; mais, Adrian lui ayant un jour rappelé fortuitement que l'homme est classé parmi les animaux, ce lieu commun d'histoire naturelle mit notre adolescent hors de lui. — Un animal, moi! — s'écria-t-il indigné. Il fallut toute une dissertation anatomique pour le calmer.

Le temps des « semailles » se passa de la sorte, Clare grandissant à côté de Richard sans que personne, sa mère exceptée, songeât à s'occuper d'elle, tant on était absorbé par l'éducation du jeune héritier de Raynham. Elle apprit ainsi à reconnaître en lui un être infiniment supérieur et à l'adorer secrètement comme tel; mais son idole ne s'en doutait même pas. Clare était toujours pour Richard la petite amie d'autrefois, tranquillement associée à ses jeux bruyans.

Lady Blandish s'était prise aussi pour lui d'une véritable et pure affection qu'elle lui exprimait sans la moindre gêne. — Savez-vous bien, lui disait-elle par exemple, que si j'étais encore jeune fille, c'est vous que je choisirais pour mari? — Et qui vous a dit que je voudrais vous épouser? lui répondait-il avec la franchise étourdie de son âge. Cependant le cœur lui battait quelquefois auprès d'elle, surtout lorsqu'ils parlaient ensemble de sir Austin. Ce sujet particulier les attirait et les troublait tous deux; ils l'effleuraient sans cesse, et jamais ne se permirent de l'approfondir.

Le *système* paternel semblait justifié. On ne pouvait reprocher à l'élève de sir Austin qu'un désir immodéré de primer en toute occasion les jeunes gens avec lesquels il se rencontrait par hasard, — par hasard, disons-nous, car depuis l'expérience faite avec Ripton, le baronnet écartait toute occasion d'intimité prolongée. Parmi ces connaissances passagères se rencontra un étudiant d'Eton qui ne voulut pas comme les autres accepter la suprématie du riche héritier. Agile et robuste, nageur et *cricketer* exercé, Ralph Morton n'était pas un rival méprisable. Il rapportait six œufs du fond de

l'eau, et Richard n'en pouvait ramener que trois; il sautait, il courait avec une supériorité marquée. Richard, qui ne connaissait pas de milieu entre une amitié complète ou une domination absolue, ne trouvant ici ni l'une ni l'autre, avait pris en grippe son jeune émule, — dont la causerie facile trahissait, disait-il, une intelligence vulgaire, — et ses agrémens de salon, qu'il traitait de pure frivolité. D'ailleurs Ralph plaisait aux femmes, et par conséquent ne devait rien avoir de sérieux. Ainsi raisonnait notre jeune patricien, qui, ne pouvant mépriser son rival, se mit à le détester cordialement.

Ce fut l'occasion d'une nouvelle métamorphose. Abandonnant le monde matériel à Ralph Morton, Richard se retira sur des hauteurs où il était sûr que ce « papillon » ne viendrait pas lui disputer la victoire, dans cette région éthérée ouverte aux ambitions les plus vastes et où chacune règne en paix, maîtresse d'un magnifique royaume dont les enchantemens et les splendeurs laissent dans l'ombre tout ce qu'on disait autrefois de l'Orient et de ses richesses fabuleuses. Sir Austin le vit sans trop d'inquiétude, et même avec une certaine joie, subir cette métamorphose prévue. Le *système* triomphait encore selon lui, et ce fils chéri, qu'il avait soigneusement éloigné de toute influence perverse, montrait assez par ses préoccupations nouvelles, ses timidités, ses veilles studieuses, ses goûts solitaires, que jusque-là aucune souillure ne l'avait atteint. « Le corps est sain, vous le dites, et je vous réponds, moi, que l'âme est saine, affirmait-il au docteur Clifford, appelé pour examiner le jeune homme... S'il tombe plus tard, ce sera de bien haut et avec le souvenir d'une pureté passée qui le guidera comme une lumière lointaine; le scepticisme du bien n'est plus permis à ceux qu'elle éclaire. — Nous verrons, nous verrons, » répondait le bon docteur, qui, sans être tout à fait convaincu, ne savait plus à quels argumens se vouer.

Sir Austin fut pourtant un peu décontenancé lorsqu'il apprit que son fils faisait des vers. Outre que ceci réveillait en lui le souvenir fâcheux de Denzil Somers, jamais un Feverel ne s'était adonné à pareil métier. Aussi, malgré les remontrances de l'indulgente lady Blandish, à qui Richard avait adressé déjà un certain nombre de stances « agréablement tournées, » disait-elle, le baronnet fit venir de Londres un phrénologue éminent et d'Oxford un savant professeur de poésie, chargés tous deux de vérifier ces dispositions si extraordinaires chez un enfant de haute race. Le phrénologue constata que le « sujet » n'avait à aucun degré la faculté imitative; l'homme d'Oxford assura de son côté que les vers à lui soumis péchaient sous le rapport de la prosodie. Encouragé par cette double autorité,

le baronnet, de sa voix la plus caressante, vint notifier à Richard qu'il lui serait agréable en livrant aux flammes un grimoire absolument sans valeur. Le jeune homme, sous le coup d'une humiliation inexprimable et pareil à l'arbuste dont une gelée matinale dessèche et brûle les bourgeons naissans, ne fit pas entendre la plus légère protestation. C'était assez qu'un pareil sacrifice semblât nécessaire. Il conduisit lui-même sir Austin vers le réduit mystérieux où son trésor poétique, peu à peu grossi, se dissimulait à tous les regards; puis, prenant un à un ces petits dossiers si bien étiquetés, numérotés, enrubannés, où tant de travail et d'espérances étaient enfouis, il les sacrifia héroïquement sur l'autel de l'obéissance filiale, tant bien que mal représenté par une vaste grille amplement fournie de houille ardente. — Pauvre garçon! s'écria lady Blandish quand le baronnet lui rendit compte de ce tragique épisode. Quant à sir Austin, jamais il n'avait été si radieux et si triomphant. Il ne se doutait guère que désormais entre lui et son fils toute véritable confiance était détruite.

Après l'époque de floraison arriva pourtant l'*âge magnétique*, signalé par le *système* comme le plus dangereux de tous. Il fallait redoubler de précautions. Une consigne sévère donnée aux domestiques du château prohiba de la manière la plus absolue ce qui pouvait inquiéter l'innocence de Richard ou stimuler chez lui certaines curiosités périlleuses. Adrian, chargé de la faire exécuter, fut contraint de remontrer à son patron que si on poussait les choses à l'extrême, de nombreuses démissions s'ensuivraient inévitablement. — Je ne leur demande pourtant qu'un peu de discrétion, disait sir Austin. Ne peuvent-ils donc renoncer à des familiarités inconvenantes, lorsque d'ailleurs, s'ils s'abstiennent de manquer à la décence, je fais la part de l'infirmité humaine, encore accrue chez les gens de cette espèce par beaucoup de loisirs et une nourriture abondante? — Adrian, chargé de prêcher la discrétion, l'enseignait de préférence aux soubrettes les plus jolies, et la chronique prétend qu'elles profitèrent de ses leçons. Mistress Doria elle-même, appelée par son frère en conférence secrète, fut avertie que les assiduités du curé de Lobourne, son admiration naïve pour la belle veuve, ses galanteries cléricales, devaient être supprimées sans retard, malgré leur caractère inoffensif. Bien qu'il lui parût blessant d'être ainsi comprise dans les mesures préventives de son frère et qu'elle regrettât, sans y attacher beaucoup de prix, ces adorations qui amusaient son ennui, elle se soumit après un semblant de résistance. Au fond, le sacrifice lui coûtait peu : elle en aurait fait de bien plus considérables à l'avenir de sa fille, qu'elle s'obstinait à marier *in petto* avec ce jeune cousin-germain si bien doué par la nature et

par la fortune; mais une nouvelle déception l'attendait. Profitant des libertés de leur entretien fraternel, le baronnet lui demanda sans trop de façons si elle ne songeait pas à établir Clare.

— Une enfant de dix-sept ans! Y pensez-vous? dit-elle, se récriant.

— Si vous y voyez des inconvéniens, reprit froidement sir Austin, ne croyez-vous pas que quelques mois de séjour dans un établissement bien ordonné?...

— Ma fille ne se séparera pas de sa mère, reprit mistress Doria toute tremblante. Au surplus sa santé réclame justement des bains de mer, et plusieurs de nos amies attendent depuis fort longtemps notre visite... Je m'arrangerai, soyez-en sûr, pour ne pas être un obstacle à vos projets.

Ainsi parla-t-elle, commençant à se repentir de n'avoir pas protesté plus tôt contre l'idolâtrie dont Richard était l'objet. Cette idolâtrie contagieuse, dont elle s'était bien gardée de préserver sa fille, était acceptée comme un tribut sans valeur par l'héritier de Raynham. Il ne manifesta aucune émotion quand l'heure des adieux fut venue et ne prit pas garde au trouble dont la pauvre Clare semblait agitée. Ce calme austère, cette sainte froideur électrisèrent sir Austin, dont la reconnaissance inexpliquée se traduisit par des caresses encore plus tendres que d'habitude; mais qu'importaient à Richard les caresses et les prévenances paternelles? Depuis le sacrifice de ses essais poétiques, l'existence n'avait plus d'intérêt à ses yeux. Son seul passe-temps était de longues promenades à cheval qu'il faisait en compagnie de Tom Bakewell, et qui le ramenaient presque toujours au même endroit, le sommet d'une colline escarpée d'où son œil planait vaguement sur un immense horizon. — Monsieur a l'air fou, disait Tom Bakewell en réponse aux questions curieuses de sir Austin. En allant, nous sommes toujours lancés au galop, mais nous revenons au tout petit pas et la tête basse, comme des jockeys distancés sur le *turf*.

— Je ne vois pas de femme là-dessous, se disait avec une satisfaction recueillie le systématique baronnet. Il chercherait sans cela non les espaces libres et la plaine ouverte, mais les bois solitaires et cachés; c'est là que les cœurs blessés se réfugient comme des coupables, emportant avec eux une image chérie.

Les rapports d'Adrian constataient chez son jeune cousin une certaine amertume, une certaine disposition cynique dont le baronnet se félicitait encore. — C'est que, disait-il, Richard ne trouve pas ici-bas de quoi satisfaire sa soif d'idéal. A force de s'élever, il s'est perdu dans le vide; il serait plus doux et plus sociable

si, ce qu'à Dieu ne plaise, il demandait à l'empirisme sensuel la guérison de ses tristesses sublimes.

C'est sur ces données que sir Austin poursuivait son travail de titan. Somme toute, le *système* n'avait pas failli. Pour résultat, il donnait un jeune homme fort beau, fort intelligent, fort bien élevé, puis, — ajoutaient les dames avec une emphase toute spéciale, — un jeune homme irréprochable. Il s'agissait maintenant d'appareiller ce phénix. Ce n'était point si facile après tout, et sir Austin avait compris la nécessité d'y songer longtemps à l'avance. — Heureuse celle qui épousera Richard! lui disait lady Blandish un jour qu'ils se promenaient ensemble autour de ce petit temple grec relégué dans les profondeurs du parc, et que nous avons eu occasion de décrire. Ils y entrèrent pour goûter la fraîcheur d'une belle après-midi d'été. Le baronnet semblait disposé à plaisanter agréablement, mais sans rien perdre de sa dignité habituelle; la dame au contraire était fort sérieuse. — Elle sera heureuse, répondit sir Austin, pourvu qu'elle soit digne de son bonheur.

— On dirait que vous doutez volontiers de l'innocence des jeunes filles?

— Dieu m'en garde! s'écria sir Austin, sans s'expliquer autrement.

— Allons, convenez-en, vous n'y croyez pas, reprit-elle en frappant du pied... Cependant elles valent mieux que les garçons.

— Affaire d'éducation, répliqua le baronnet, et quand mes idées auront prévalu...

— Hélas! interrompit lady Blandish, j'avais toujours rêvé un chevalier de la Table-Ronde... Je le rêve encore quelquefois, savez-vous?

— Vous le rêvez jeune, cela va sans le dire?

— Pas le moins du monde... L'âge m'est indifférent... C'est la vertu, la sincérité, la hauteur d'âme, que nous cherchons avant tout, n'en déplaise à vos idées saugrenues.

— Mais s'il est vieux, quelle *emprise* attendre de votre paladin?

— On l'aime alors pour lui-même et non pour ses hauts faits.

— Vraiment! dit sir Austin, arrêtant sur la belle dame un regard sérieux... Et vous n'avez jamais rencontré le chevalier de vos rêves?

— Je ne l'ai pas rencontré à temps, dit-elle en baissant les yeux avec un petit embarras fort bien joué.

A partir de ce moment, nos deux causeurs changèrent de rôle. A mesure que le baronnet devenait plus sérieux, lady Blandish s'égayait. Elle parla de son veuvage comme d'un privilége dont elle était jalouse et des enfans qu'elle n'avait pas eus avec un regret sincère.

— Ah! oui! s'écria sir Austin, que n'avez-vous une fille!

— L'auriez-vous jugée digne de Richard?

— Tout ce qui pouvait nous unir m'eût paru doux.

Rougissant quelque peu, et de la pointe de son ombrelle agaçant la pointe de sa bottine : — Au reste, dit-elle, vous saurez que je suis mère.

— Comment cela? s'écria sir Austin au comble de l'étonnement.

— Richard est mon fils, répondit-elle avec un sourire.

— Pourquoi n'avoir pas dit le *nôtre?* ajouta gracieusement sir Austin, épiant avec ardeur sur les lèvres de la belle dame une parole décisive qui pouvait en sortir. Refusée ou simplement ajournée, cette parole ne vint pas, et nos deux causeurs, s'interrompant tout à coup, contemplèrent d'un commun accord les splendeurs du soleil couchant.

— Je veux répondre à l'intérêt tout maternel que mon fils vous inspire en vous faisant part des projets que j'ai formés pour lui, reprit le baronnet avec beaucoup plus de calme.

Peut-être lady Blandish eût-elle préféré qu'il donnât suite aux idées qui semblaient le préoccuper un instant auparavant; mais, après tout, une pareille marque de confiance équivalait chez sir Austin aux déclarations les plus formelles. Donc elle écouta patiemment. Le baronnet songeait à chercher d'ores et déjà pour son fils un hymen sortable, à découvrir d'avance la jeune personne peut-être unique à laquelle on pourrait un jour confier le soin de perpétuer la race des Feverel. Il comptait se mettre en campagne dès le lendemain et consacrer une excursion de deux mois à cette battue préliminaire.

Lady Blandish s'était mordu les lèvres pour arrêter un sourire.

— Et Richard? lui dit-elle. Que ferez-vous de lui pendant cette longue absence?

— Je l'emmène avec moi, répliqua le baronnet fort surpris.

— Vos peines alors seront tout à fait perdues... Vous voulez, dites-vous, le marier dès vingt-cinq ans! La future lady Feverel, selon toutes probabilités, n'a donc pas dit adieu à la *nursery;* pensez-vous qu'il puisse s'éprendre d'une petite fille qui porte encore le tablier blanc et qu'on met en pénitence? A l'âge qu'il a, de vieilles femmes comme moi lui plairaient mieux... Votre combinaison, sir Austin, pèche évidemment par la base.

Le baronnet, dans sa haute prudence, n'avait pas examiné la question sous ce point de vue, qui, développé par une femme intelligente, devait nécessairement le frapper.

— Vous avez raison, toujours raison, s'écria-t-il enfin. Je vais

donc être réduit, pour la première fois de ma vie, à me séparer de ce cher enfant.

— Et à qui remettrez-vous un dépôt si précieux?

Avant de répondre à cette question que lady Blandish lui adressait déjà debout sur le perron extérieur du temple, le baronnet s'empara galamment d'une de ses mains, et en tout respect, s'inclinant presque jusqu'à terre, il y déposa un fervent baiser.

— A vous, madame, à nulle autre que vous! dit-il ensuite avec un accent de tendresse auquel on ne pouvait se méprendre.

L'aimable veuve était en droit de regarder ceci comme une sollicitation directe, une demande en bonne forme, très légitimée à ses yeux par le divorce qui rendait sa liberté à sir Austin et par les circonstances mêmes de ce divorce. Elle ne retira pas sa main, flattée qu'elle était de se voir préférée par le contempteur juré de son sexe, et oubliant de se demander si elle ne s'était pas donné beaucoup de mal pour en arriver là.

Les lèvres toujours posées sur cette main qu'on lui livrait à discrétion, le baronnet ne s'était pas encore redressé, quand un bruit inattendu et parti de fort près vint troubler les deux acteurs de cette pantomime solennelle. Ils tournèrent en même temps la tête du côté du bosquet de liéges, et virent l'héritier de Raynham qui, du haut de son cheval, les yeux hagards et comme éblouis, contemplait le groupe amoureux... Une seconde après, il s'éclipsait à fond de train.

V.

Essaierons-nous de peindre la nuit agitée que passèrent, chacun de son côté, le père et le fils, ce dernier plus particulièrement, dont toutes les notions étaient ainsi bouleversées et chez qui débordaient à la fois mille étonnemens, mille sensations inconnues? Cette main blanche et parfumée, cette exquise galanterie mêlée de respect et de tendre abandon, ces yeux rayonnant de bonheur, en fallait-il davantage pour éperonner son imagination fougueuse et lui faire entrevoir, ainsi que dans un rêve, les longues allées d'un parc enchanté, peuplées de beaux cavaliers et de nobles dames échangeant à voix basse les plus doux sermens? Ces amoureux errant par couples, inclinés l'un vers l'autre, unis, enlacés dans une étreinte passionnée, lui semblaient au comble de la félicité humaine. Et pour baiser une main comme celle de lady Blandish, que n'eût-il pas donné durant ces heures d'insomnie!

Un moment il crut pouvoir lutter contre l'obsession dont il était victime en essayant de donner une forme poétique aux idées qui

l'assiégeaient; mais elles s'offraient dans un tel désordre, elles étaient à la fois si confuses et si vives, qu'il ne trouvait pas de mots pour les rendre. Il écrivit, ratura, déchira pendant une bonne partie de la nuit, et, complétement harassé de ses vains efforts, quitta sa chambre dès le point du jour avant que personne fût éveillé dans le château; personne serait trop dire, car derrière les vitres de l'appartement habité par sir Austin, une lampe brûlait encore et mêlait ses jaunes clartés aux froids reflets de l'aube. Il crut la voir s'éteindre au moment où il mettait le pied hors de la cour. Un instant de plus, et, s'il eût regardé du côté de sa propre chambre, il eût vu se dessiner derrière les carreaux la figure inquiète de son père : tourmenté, dévoré de remords, celui-ci venait constater les traces du désordre qu'il avait lui-même porté, par le fait d'un hasard malheureux, dans cette jeune âme, jusque-là si bien gardée. Les fauteuils sens dessus dessous, les tiroirs restés ouverts, les pantoufles aux deux bouts de la pièce, des fragmens de papier épars de tous côtés attestaient éloquemment le tumulte de cette nuit fiévreuse. Maintenant fallait-il donner suite à son projet de départ, ou fallait-il rester pour combattre l'incendie au début? Ce dernier parti pouvait sembler le plus sage, mais il était secrètement combattu chez sir Austin, sans qu'il osât trop se l'avouer, par une certaine confusion, disons mieux, par une véritable honte. Il lui eût été pénible en ce moment d'avoir à s'expliquer avec son fils; toutefois c'était là un sentiment qu'il tâchait de se dissimuler. Pour justifier son départ immédiat, il invoquait la nécessité de ne rien changer à des plans mûris de sang-froid, nécessité devenue plus pressante encore après ce qui venait de se passer. Il lui en coûterait sans doute de quitter Richard sans lui avoir adressé quelques derniers conseils, surtout sans l'avoir serré dans ses bras; mais c'était là un sacrifice à lui faire. Bref, sir Austin déserta lâchement son poste en se posant avec une sorte de sincérité vis-à-vis de lui-même comme le martyr d'un impérieux devoir.

Tandis que sa calèche l'emportait vers la station du chemin de fer, un instinctif besoin de mouvement et de fraîcheur avait poussé Richard du côté de la rivière où son bateau était amarré. Il ramait avec une vigueur surprenante, et l'écume jaillissait en épais flocons de l'onde fendue par la proue agile. Vers quelle plage inconnue se hâtait ainsi le jeune et beau nautonier? Il l'ignorait lui-même, et semblait poursuivre au hasard un secret vaguement répandu autour de lui dans le souffle de la brise matinale, derrière les saules humides, au fond des eaux où se mirait un ciel lumineux dont le pâle azur se teignait de reflets roses.

Tout à coup il s'entendit héler par son nom.

C'était Ralph Morton qui l'appelait ainsi et qui, bon gré, mal gré, l'arrachant à ses flottantes rêveries, le ramena au sein des réalités terrestres; mais une sorte de fatalité semblait planer sur cette matinée charmante, car l'ancien rival de Richard, ce causeur insouciant et léger, ce papillon brillant et futile, métamorphosé, lui aussi, intimidé, rougissant, implorait une oreille amie qui voulût bien recevoir le secret de ses peines. Le départ de mistress Doria Forey semblait l'avoir profondément affligé; il s'informait avec une sollicitude touchante de la santé de « ces dames. » Où résidaient-elles maintenant? Richard voudrait-il se charger de leur faire passer une lettre? La requête en elle-même était des plus simples; mais lorsque cette missive, préparée d'avance, eut passé des mains de Ralph dans celles de son nouveau confident, celui-ci s'aperçut que la suscription portait le nom de sa cousine. — Ne vous seriez-vous pas trompé? demanda-t-il naïvement... Ce nom de Clare n'est pas celui de ma tante. — Vraiment, dit Ralph. En tout cas, l'erreur n'a rien de fort grave... Clare, oui, vous avez raison,... c'est bien Clare. — Et il répétait comme à plaisir le nom de la personne aimée.

Lorsque le départ de Ralph l'eut laissé à ses réflexions, et tandis qu'il ramait de plus belle, Richard s'avisa, pour la première fois de sa vie, que miss Clare Doria Forey, sa cousine-germaine, était une aimable et belle enfant. — Clare... Doria... Forey!... C'est pourtant vrai, remarquait-il, laissant un intervalle entre chaque nom, de ces syllabes ainsi groupées se dégage une véritable harmonie. Puis on aurait pu l'entendre se murmurer à lui-même un autre nom de femme : Caroline-Mathilde-Emmeline, comtesse Blandish. *L'âge magnétique* est sujet à ces préoccupations étranges et singulièrement variables. Ce sont les symptômes précurseurs d'une crise imminente.

Au pied d'une chute d'eau produite par un canal qui se déversait à grand bruit dans la rivière, au-dessus d'une forêt de roseaux parmi lesquels flottaient, comme des navires à l'ancre, des lis jaunes et des lis blancs, la berge aux pentes rapides et tapissées de reines-des-prés se chargeait de longues végétations traînantes et de ronces confusément éparses; sur ce fond de feuillages variés se détachait le profil gracieux d'une fille de la terre. Un chapeau de paille aux larges bords ombrageait sa tête, et ces bords flexibles, ondulant à chaque mouvement, tantôt dérobaient au soleil toute la partie supérieure du visage, tantôt, et par brefs intervalles, laissaient entrevoir le double éclair d'un brillant regard. De grosses boucles de cheveux, brunes à l'ombre et presque dorées dès qu'un rayon s'y posait, ruisselaient librement sur des épaules d'un galbe exquis. Le costume était simple, strictement convenable, adapté aux exi-

gences de la saison. En y regardant de fort près, on aurait pu remarquer sur les lèvres vermeilles de la jeune promeneuse quelques traces de son repas matinal, et cela se conçoit, car elle se régalait de mûres, de mûres suspendues entre la berge et l'eau. Ces fruits abondaient sans doute, car les petites mains de la jeune fille allaient et venaient sans cesse des branches armées d'épines aux lèvres couleur de rose. Elle était penchée en avant, presque agenouillée, et retenue par quelque invisible appui au-dessus du gouffre écumant. Une alouette, chanson ailée, prenait son essor vers un nuage léger que la brise poussait au midi; le martin-pêcheur, tout à coup sorti des vertes oseraies, passait comme un éclair d'émeraude; un héron aux ailes arquées planait dans l'espace à la recherche des solitudes; les bourdonnemens de l'été, le tonnerre de la chute d'eau, le parfum des fleurs sauvages, enchâssaient pour ainsi dire ce joyau rustique et le faisaient resplendir de tous ses feux. Terrible attraction, n'est-il pas vrai? pour un jeune homme en plein *âge magnétique*, transporté de la veille dans la région des rêves, et qui s'en venait, comme un prince des contes de fées, conduit par les flots et les destins vers la bergère appelée à faire battre son cœur!

La bergère était si bien posée, elle continuait avec tant d'abandon sa cueillette épineuse, sans rien entendre ni rien voir, que, pour ne pas la déranger, et quoique l'esquif portât directement du côté de la chute, le « prince » n'osa pas laisser retomber ses rames un moment soulevées. Ce fut ainsi qu'il arriva auprès d'elle, sans que rien eût trahi son approche, tout juste au moment où elle essayait en vain d'atteindre, à l'extrémité d'une branche un peu trop écartée, quelque mûre particulièrement appétissante. Un coup de rame le mit aussitôt à côté de la belle effarouchée, que cette brusque apparition jeta dans un trouble extrême. Elle voulut précipitamment remonter la berge; mais ses pieds glissaient sur l'argile humide, et quelque catastrophe serait inévitablement arrivée, si notre altesse, étendant la main, n'en eût fait une espèce de marche, un point d'appui solide qui permit à la jeune fille de maintenir son équilibre. Enhardi par le service qu'il venait de lui rendre et quand il la vit saine et sauve sur le rivage, il prit sans plus de façon la liberté d'y sauter après elle.

Ferdinand, — le Ferdinand de Shakspeare, — débarquant sur la côte embaumée des Bermudes auprès de la belle Miranda, n'était ni plus ému ni plus ravi que *master* Richard en ce moment.

E.-D. Forgues.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

LES

KABYLES DU DJURDJURA

II.

LA SOCIÉTÉ KABYLE DEPUIS LA CONQUÊTE. — LA PACIFICATION (1).

I.

« Les Français sont un grand peuple; ils sont montés là-haut! » C'est le mot que répétaient pendant la campagne de 1857 les Kabyles de la vallée en regardant nos tentes sur les cimes du Djurdjura; mais il ne suffisait pas que le drapeau y fût monté : il fallait, pour fonder une conquête sérieuse et durable, qu'il n'en descendît plus. L'inviolabilité du Djurdjura détruite, la montagne parcourue en tous sens par nos colonnes, ce n'était pas assez. Si les Kabyles nous avaient vus évacuer leurs crêtes, ils se fussent imaginé que nous n'osions pas nous fixer au cœur de leurs positions; les promesses de fidélité s'oubliaient bientôt sous les velléités renaissantes de liberté et de vengeance, le sillon tracé par notre marche se refermait, l'œuvre restait à refaire. C'est une vraie gloire pour l'expédition de 1857 d'avoir posé, dès le principe, les bases fermes d'une occupation permanente, d'avoir employé trente mille soldats non pas seulement comme des instrumens de victoire, mais comme des pionniers ouvrant le chemin de la paix, d'avoir en un mot mené de front la force qui conquiert et les moyens qui conservent. Il n'entre pas dans notre plan de suivre les phases militaires de

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

cette campagne, qui a pu conduire nos armes au sein des défenses ennemies les plus inaccessibles sans être prodigue du sang français; nous ne la voulons juger aujourd'hui que par le côté pacificateur. Domination et conciliation, tel fut le but. Ouverture d'une route et construction d'un fort dans la montagne, respect pour les immunités nationales des vaincus, voilà les moyens.

On ne saurait certes plus clairement prouver qu'on prétend dominer un pays que lorsqu'on le pénètre par des voies de communication appuyées sur des établissemens permanens; tôt ou tard l'ennemi se courbe devant des argumens de cette sorte. Si des expéditions nouvelles deviennent nécessaires, la route leur est ouverte; mais elle est ouverte aussi au commerce, à l'industrie, au mouvement des intérêts et des idées, à tout ce qui contribue le mieux enfin à rendre les expéditions inutiles. Déjà, pendant l'année 1856, la route allant d'Alger vers le Djurdjura avait été poussée d'une part jusqu'à Tizi-Ouzou, à trois lieues des premières pentes des Aït-Iraten, de l'autre jusqu'à Dra-el-Mizan (1), au débouché de la vallée qui descend du massif des Zouaouas; les forts de Tizi-Ouzou et de Dra-el-Mizan, développés, transformés en de vraies places de guerre et de dépôt, étaient devenus de solides assises de l'occupation définitive (2); le prolongement de la route jusque sur les crêtes et la construction en pleine montagne d'un fort visible de tout le Djurdjura devaient en être le couronnement.

A la guerre, où les événemens se pressent, dès qu'une chose est utile, elle est urgente. Au lendemain même de leur première victoire et de la soumission des Aït-Iraten, les troupes s'arrêtaient dans leur marche offensive; le fusil faisait place à la pioche. En moins de trois semaines, à travers des obstacles inouis, l'armée perçait, entre Tizi-Ouzou et l'emplacement choisi pour Fort-Napoléon, une voie carrossable large de 6 mètres, longue de près de sept lieues, et la vue d'un aussi merveilleux travail arrachait ce cri à un marabout kabyle : « La religion de ces hommes serait-elle plus grande que celle de Mahomet? » Le fort lui-même, il le fallait commencer sans retard, afin de l'avoir terminé et ravitaillé avant l'hiver (3), il le fallait pour bien convaincre les tribus restées

(1) Tizi-Ouzou est à vingt-cinq lieues est d'Alger, Dra-el-Mizan à vingt-trois lieues est-sud-est d'Alger et à douze lieues sud-ouest de Tizi-Ouzou.

(2) Par le côté de l'Oued-Sahel, entre Aumale et Bougie, les forts échelonnés de Bordj-Bouïra, Bordj-des-Beni-Mansour et Akbou complétaient l'investissement de la montagne.

(3) On était alors en juin 1857. Fort-Napoléon fut construit de manière à servir non-seulement comme point d'occupation, mais au besoin comme base d'opérations. Le contour est de 2,400 mètres, l'enceinte de 5 mètres de hauteur sur une épaisseur de 50 centimètres, épaisseur très suffisante contre un ennemi sans artillerie. Quatre bataillons

insoumises que l'heure suprême était arrivée. Nous savions qu'elles avaient toutes juré de se défendre, que chacune eût cru manquer à l'honneur, si elle n'avait pas eu sa *journée de poudre*. Eh bien! qu'elles eussent donc leur journée! Nous étions prêts; jamais l'armée d'Afrique n'avait réuni une force aussi imposante, plus aguerrie, surtout plus jalouse de combattre, car les fatigues glorieuses des jours de bataille ne comptent pas comme fatigues pour le soldat; les privations et les souffrances qui les précédent ou qui les suivent, voilà les tristesses de la guerre, et celles-là, l'armée de Kabylie ne les a pas connues (1).

Tant que nos soldats ne travaillèrent qu'à la route, les Kabyles crurent que nous préparions le chemin de notre retraite; mais lorsqu'ils virent sortir de terre les murs de Fort-Napoléon, grandir et s'achever en quatre mois le relief du *fantôme blanc* qui, suivant leur expression naïve, répète chaque jour à la montagne : *Souviens-toi!* ils comprirent la situation, — témoin ce vieillard des Aït-Iraten qui, regardant les murailles naissantes et fermant les yeux, se prit à dire : « Quand on meurt, les yeux se ferment; moi, je ferme les miens, parce que nous sommes morts pour toujours. » — C'est bien aussi le sentiment qui respire dans leurs chansons d'alors, leurs chansons, seuls monumens, on le sait, qui gardent quelque trace de leurs impressions, de leurs pensées et même de leur histoire :

« O mes yeux, pleurez, pleurez des larmes de sang! s'écrie un poète des Aït-Douela (2). Les Français, en s'abattant sur les Aït-Iraten, étaient plus nombreux que les étourneaux. Ils s'avancent, le canon mugit; les saints ont disparu d'au milieu de nous... Que de richesses perdues! L'huile coule comme des rivières... Voilà le chrétien arrivé à l'Arba (3); il commence à y bâtir; les pleurs conviennent à tous les yeux!... Les Aït-Menguellet sont des hommes vaillans; ils sont connus depuis longtemps pour les maîtres de la guerre... Ils se précipitent à Icheriden; ce jour-là, l'ennemi tombe comme des branches d'arbres que l'on coupe... Gloire à ces enfans des braves! Mais, hélas! le chrétien nous a pilés comme des glands... Si l'islam refuse de faire la guerre sainte, autant vaut nous associer à la religion des chrétiens!... Malheureux Aït-Ienni, gens à la poudre meurtrière! les Français sont entrés chez vous comme dans un troupeau de

sont à l'aise dans la place, organisée pour se suffire à elle-même lorsqu'elle a ses communications coupées par les neiges.

(1) Pendant toute la campagne, le soldat eut ses vivres assurés comme en garnison. Les blessés et les malades, transportés sur des litières dans la vallée du Sebaou, y trouvaient pour les recevoir des voitures qui, en quelques heures, les portaient à l'hôpital de Tizi-Ouzou.

(2) Tribu voisine et à l'ouest des Aït-Iraten.

(3) Arba ou Souk-el-Arba est le nom de l'emplacement où s'élève Fort-Napoléon.

brebis. Vos édifices, vos belles boutiques, semblables à celles des Algériens, ne sont plus que poussière!... Prends le deuil, ô ma tête! tout est fini; la poudre ne parle plus. Infortunés Zouaouas, l'honneur kabyle est mort! Vous avez laissé le fer s'échapper de vos mains... O mes yeux, c'est du sang qu'il faut à vos larmes. Les hommes de cœur se trouvent anéantis! »

« — C'était le jour de la fête (1), le matin avant l'aurore (ainsi chante un autre poète du village d'Adni, chez les Aït-Iraten); les troupes françaises se divisent en colonnes pour gravir la montagne glorieuse; le canon commence à parler... Nos nobles guerriers font face à l'ennemi, appuyés sur la cuisse, la batterie du fusil à hauteur du sourcil, munis de ceintures et de cartouchières, armés de longs yatagans. Ceux qui meurent iront parmi les élus habiter les hauteurs du paradis!... Malheureux Cheik-el-Arab (2), tu nous disais : « L'ennemi ne gravira pas la montagne, » et au dernier jour il a vaincu jusqu'aux Aït-Ienni... Pauvre cher Adni, village de l'orgueil! tes enfans étaient habitués à faire face aux cavaliers; ils prendront maintenant le chemin de la corvée... Infortunée Fathma de Soummeur (3), la dame aux bandeaux et au henné! son nom était connu de toutes les tribus, et la voilà captive!... Hélas! que de veilles, que de nuits sans abri! Nous n'avions que des figues sèches et des glands pour nourriture... O mes larmes, coulez comme les pluies du printemps ou comme les pluies d'orage!... Tu es vaincue, montagne de la victoire, dont les Aït-Iraten étaient les plus valeureux guerriers. La fierté s'est éteinte dans les cœurs; le soleil est tombé sur les hommes! »

Faut-il voir là une explosion de haine contre nous? Non, c'est avant tout un aveu complet de leur anéantissement, et l'ennemi qui, après s'être battu en brave, pleure franchement sa défaite peut bien promettre un allié sûr pour l'avenir. Au reste, pendant l'expédition même, le rapprochement a commencé; notre présence prolongée chez les Aït-Iraten ne fut pas stérile : nous les avions sous la main, ils nous avaient sous les yeux. C'est à peine s'ils se montraient aux premiers jours qui suivirent la soumission; encouragés bientôt par la discipline et la bonhomie du soldat, ils vinrent peu à peu fréquenter nos camps, se mêler avec femmes et enfans à nos troupes, nous approvisionner eux-mêmes de viandes et de fruits, nous vendre armes et bijoux, et notre contact incessant réussissait sans effort à calmer leur vieux levain d'hostilité. Si l'Arabe croit faire bonne œuvre en trompant le chrétien, le Kabyle du Djurdjura eût trouvé honteux de nous laisser de lui opinion pareille. Nous lui

(1) L'attaque dirigée contre les Aït-Iraten a eu lieu le jour où les Kabyles célébraient la fête de la rupture du jeûne, à la fin du rhamadan.

(2) C'était le grand instigateur des passions hostiles contre nous.

(3) Lella Fathma, la prophétesse kabyle, habitait le village de Soummeur, dans la tribu des Illilten.

payions parfois ses fournitures d'avance, jamais il n'a manqué de s'acquitter. Un enfant de dix ans, entre autres, reçut un jour une pièce de monnaie représentant deux fois la valeur de l'orge qu'il nous avait vendue : on le prévint qu'il restait débiteur d'une quantité d'orge équivalente; le lendemain de bonne heure il était au camp, et jetant son orge devant nous avec une amusante dignité : « Voilà ce que je dois, dit-il; chez nous, il n'y a pas de trahison! »

En effet, le Kabyle n'a pas été traître envers nous. Cependant il ne fut pas traître non plus à son honneur national, et chacune de ses tribus envoya son contingent au moins une fois dans la lutte de 1857; mais, fidèles toujours à leurs anciens instincts de rivalité jalouse, celles qui étaient vaincues souhaitaient que les autres souffrissent aussi de la guerre et subissent le même sort, afin que personne ne conservât le droit de porter haut la tête quand les autres l'avaient courbée. La soumission générale établit donc comme une égalité nouvelle dans le Djurdjura, et alors la voix des plus sages put s'élever, insinuant à tous que « s'ils avaient succombé, c'est que Dieu l'avait voulu; mais ils avaient fait parler la poudre, arrosé de leur sang et du sang français le sol de la patrie, et l'honneur était sauf. Au moins l'ère des révolutions et des luttes allait se clore; le terrible blocus était levé; ils pourraient à l'avenir circuler librement, donner l'essor à leur exportation, cultiver leurs terres sans craindre de semer pour que l'ennemi moissonne... » Ce langage pénétra de plus en plus dans les esprits, et devint avec le temps l'expression même de l'opinion générale; chaque tribu d'ailleurs se rappelait que dès sa soumission on avait laissé debout ses villages et ses arbres, qu'on ne lui avait imposé ni l'autorité de grands chefs qui eussent répugné à ses traditions égalitaires, ni un désarmement qui eût poussé sa fierté au désespoir, — qu'on lui avait conservé surtout les lois et l'organisation nationales qui lui étaient chères. Plus précieuse qu'aucune autre aux yeux des Kabyles, cette concession décida de leur fidélité; le jour où elle fut garantie solennellement aux parlementaires de la première confédération vaincue, ce jour-là furent assurés et le succès rapide de la campagne et la durée des résultats acquis. Il nous semble les voir encore, ces soixante parlementaires des Aït-Iraten : pas un n'avait manqué à la lutte de la veille, ils s'étaient battus, ils avaient souffert, plus d'un burnous portait des taches de sang; mais sur les figures ni humiliation ni repentir. Amenés auprès du général en chef, ils viennent, sans lui baiser la main, s'asseoir en cercle devant lui; l'orateur qu'ils se sont choisi se place au centre, ils se taisent et attendent.

— Kabyles ici présens, leur dit le maréchal, qui êtes-vous?

— Nous sommes les *amines* des Aït-Iraten.

— Venez-vous au nom de la confédération entière, et les promesses que vous aurez faites seront-elles tenues par tous?

— Oui, nous représentons tous les Aït-Iraten; la parole que nous aurons donnée, tous y demeureront fidèles.

— Écoutez alors mes conditions. Si vous les acceptez, vous me laisserez des otages en garantie; si elles ne vous conviennent pas, retournez à vos fusils, nous retournerons aux nôtres, et la guerre décidera.

— Tu es le vainqueur, parle, nous nous soumettrons.

— Vous reconnaîtrez l'autorité de la France et paierez une contribution de guerre de cent cinquante francs par fusil.

— Beaucoup d'entre les Aït-Iraten sont pauvres et incapables de fournir une somme aussi forte.

— Vous ne manquiez pas d'argent quand il s'agissait de fomenter la révolte dans les tribus qui nous étaient soumises : les riches payaient alors pour les pauvres. Vous ferez de même aujourd'hui, il le faut.

— Soit; nous paierons.

— L'autorité française aura le droit d'ouvrir des routes, de construire des forts dans vos montagnes.

— Oui.

— En revanche vous serez admis sur nos marchés, vous circulerez à votre gré dans toute l'Algérie, et avec les produits de votre travail vous pourrez gagner cette année même de quoi acquitter votre contribution de guerre.

L'orateur kabyle ne répond pas.

— Dès que vous aurez livré vos otages, vous serez libres. On respectera vos personnes et celles de vos femmes et enfans; on respectera vos biens; on ne touchera ni à vos maisons, ni à vos arbres, ni à vos champs sans vous indemniser.

Même silence.

— Enfin je ne vous imposerai ni caïds ni cheiks arabes. Vous garderez, sous la surveillance de l'autorité française, vos lois et vos institutions; vous conserverez vos *djemâs* dans chaque village; vous élirez comme par le passé vos *amines*...

A ces mots, les Kabyles de se lever bruyamment; ce ne sont que gestes, cris de joie, véritables éclats d'enthousiasme. Entrés dans notre camp comme des vaincus, ils allaient rentrer dans leurs villages comme des citoyens. Le premier sceau venait d'être mis à la pacification du Djurdjura.

On se tromperait toutefois, si, dans la libre jouissance laissée aux Kabyles de leur constitution nationale, on ne voulait voir qu'un sacrifice fait par le vainqueur aux idées de conciliation. Le béné-

fice qu'en pouvait retirer la domination française était pesé d'avance : n'était-ce donc pas tout avantage pour elle que le morcellement du Djurdjura en unités gouvernementales faibles et réduites comme le village, et l'antipathie naturelle des Kabyles contre l'autorité des grands chefs indigènes, et l'organisation intérieure de chaque village presque sur le pied de notre organisation communale? Les analogies de leurs institutions et de leur caractère avec les nôtres apparaissaient comme autant de prémisses d'une assimilation possible. En respectant ces prémisses, nous inaugurions une politique généreuse et utile à la fois, puisque par un concours heureux l'intérêt kabyle et le nôtre y trouvaient ensemble leur satisfaction. Voilà vraiment pourquoi la conquête a conservé en principe à la société du Djurdjura sa *coutume*, ses libertés politiques, judiciaires et administratives; mais l'exercice même du contrôle supérieur par l'autorité française devait rendre certaines modifications nécessaires. Essayons de les résumer.

Le Djurdjura, depuis la conquête, se divise, ainsi que le reste de l'Algérie, en circonscriptions territoriales appelées *cercles*, dont les chefs-lieux sont à Tizi-Ouzou, Dra-el-Mizan et Fort-Napoléon. Chaque cercle comprend un certain nombre de tribus, il a pour chef un officier français qui surveille la marche des affaires kabyles et y fait intervenir son autorité alors seulement que l'ordre public semble menacé. L'unité d'action pour les trois chefs de cercle émane du général commandant la subdivision de Dellys.

La durée du pouvoir des *amines*, qui n'était pas la même dans toute la montagne, se trouve maintenant dans chaque village limitée à un an, sauf réélection. Les fonctions, jadis extraordinaires, de l'*amine-el-ouména* ou *amine des amines* sont devenues régulières. Chaque année, les *amines* nouvellement nommés d'une tribu se réunissent pour nommer un *amine-el-ouména*, qui sert de représentant à sa tribu dans ses relations avec le commandant du cercle, mais dont la voix au sein de sa *djemâ* ne prévaut point pour cela sur celle du plus humble.

La justice correctionnelle et criminelle est assumée par l'autorité française, régie par le code pénal et exercée par des commissions disciplinaires militaires. Il ne pouvait certes convenir à la mission moralisatrice de la France de consacrer, avec la coutume kabyle, la peine du talion et la vengeance individuelle. La *djemâ* garde les affaires de simple police et la justice civile; elle garde également le droit d'imposer les amendes établies par les *kanouns* à tous les coupables de crimes ou délits justiciables de la juridiction française, et même, par un respect particulier pour la sévérité de la loi kabyle en matière d'attentats aux mœurs, l'autorité française aban-

donne spécialement à la *djemâ* le jugement de ces questions. Jadis, on l'a vu, sur la simple dénonciation de la femme, le mari prenait son fusil et tâchait de tuer celui qui l'avait outragée. Aujourd'hui la vengeance personnelle est proscrite; mais la dénonciation de la femme fait toujours foi, et suffit pour que la *djemâ* condamne l'accusé à une forte amende, et, dans les cas graves, au bannissement.

Un impôt de capitation, dit *lezma*, est payé à la France. La population de chaque village se partage, au point de vue de l'impôt, en quatre catégories. La première, composée des citoyens les plus riches, est imposée à 15 francs par tête, la seconde à 10 francs, la troisième à 5 francs; la dernière n'a que des indigens et point de contribuables. C'est la *djemâ* qui règle la division en catégories; le *tamen* recueille les impôts de sa *kharouba*; l'*amine* centralise ceux du village; l'*amine-el-ouména* remet au chef-lieu du cercle ceux de la tribu : 18 pour 100 sont immédiatement prélevés pour constituer le budget particulier de la subdivision de Dellys et subvenir aux dépenses qui ont le caractère d'utilité communale (1); le reste de la *lezma* entre dans le budget général des recettes de l'Algérie.

Telles sont les seules modifications apportées au régime des populations kabyles par l'autorité française, qui ne trouble en rien d'ailleurs les tribus du Djurdjura dans le jeu libre de leur administration nationale. Qu'a-t-elle voulu avant tout? Donner à la paix les plus solides garanties, respecter les droits publics et individuels des Kabyles pour exiger d'eux en retour qu'ils apprissent à respecter l'ordre et ne demandassent plus sans cesse à leurs armes de trancher leurs différends. Supprimer les *soffs*, c'est chose impossible; il entre, on le sait, dans l'essence du caractère kabyle que, sur toute question litigieuse, le pour et le contre fassent naître deux partis. Ces deux partis ou *soffs*, on les voit se dessiner aujourd'hui encore non-seulement lors des élections d'*amines*, mais dans tout procès ou toute affaire qui se discute au sein de la *djemâ*. L'autorité française n'a en rien d'ailleurs à souffrir de ces divisions; son rôle se borne à les empêcher de finir par des luttes, ou à sévir quand l'ordre est troublé. Par extraordinaire, au mois de novembre dernier, le *soff* le plus faible d'une *djemâ* des Aït-Boudrar (2), froissé à pro-

(1) Ces 18 pour 100 sont appelés *centimes additionnels*, parce que dans le reste de l'Algérie ils se perçoivent en outre de l'impôt; par un privilége spécial, en Kabylie, ils y sont compris. On entend par dépenses d'utilité communale celles qu'exigent les voies de communication assimilées aux chemins vicinaux, la construction des caravansérails, des mosquées, écoles, puits, fontaines et abreuvoirs, la solde du personnel inférieur de l'instruction primaire, les frais d'assistance publique et de médicamens pour les indigens.

(2) La *djemâ* du village de Tala-Ntezert.

pos d'une simple question d'intérêt communal, court aux armes; ou se bat dans les rues, on monte sur le toit des maisons pour se jeter des tuiles à la tête, il y a des morts et des blessés, — tout cela en moins de temps qu'il n'en fallut au commandant de Fort-Napoléon pour être averti et intervenir. Quand l'autorité française s'empara d'une douzaine de meneurs qui durent passer devant une commission disciplinaire, elle n'éprouva pas l'ombre d'une résistance. Le tiers des maisons n'avait plus de toits; une partie des habitans fut forcée d'aller demander asile à des villages voisins : cela leur importait peu, ils étaient contens, ils venaient de se témoigner à eux-mêmes qu'ils étaient encore des citoyens libres et armés. Or le Kabyle se montre fier d'avoir gardé son fusil, et il sait gré aux conquérans de le lui avoir laissé. On a bien fait : l'essentiel, c'était de lui ôter non pas le fusil, mais le plus possible les occasions de s'en servir, et ces occasions disparurent en partie avec la soumission générale; les anciennes rivalités de *kebilas* et de tribus ont perdu depuis leur raison d'être. Cependant un trait particulier du caractère kabyle promettait surtout une aide précieuse aux moyens de pacification; le Kabyle est marchand non moins que guerrier : pousser son activité sur la pente de l'industrie et du commerce, développer et satisfaire ce penchant spécial de sa nature, c'était peut-être offrir à son humeur belliqueuse la plus sûre diversion; on a essayé, l'événement prouve que l'on a réussi.

Voilà bientôt huit ans que les Kabyles du Djurdjura tiennent envers nous leurs promesses; c'est qu'aussi la France a tenu les siennes. Malgré les changemens dont le gouvernement de l'Algérie a été l'objet, aucune main heureusement n'est venue toucher à l'œuvre fondée dans le Djurdjura en 1857; qu'on juge alors de ce que peut sur un pays conquis un système juste suivi durant des années invariablement! Seule, la confiance que le vainqueur met dans son œuvre commande la confiance du vaincu, et celui-ci se laisse volontiers conduire quand il sait où il va, et plus encore quand il voit que le conquérant sait où il le mène. Par cela même que l'organisation donnée au Djurdjura a persisté depuis la conquête, elle s'est éprouvée et affermie, et a déjà porté ses fruits pour les vainqueurs comme pour les vaincus.

Nous demandera-t-on quels bénéfices la France a retirés de cette organisation? Mais ne serait-ce pas assez que la fidélité de la Grande-Kabylie tout entière ainsi maintenue au sein de la contagion insurrectionnelle qui l'enveloppait? Ne serait-ce pas assez que, pour occuper la Grande-Kabylie pendant l'année 1864, la France ait eu besoin de beaucoup moins de soldats que jadis pour bloquer seulement le Djurdjura insoumis? Avant la campagne de 1857,

quelque part qu'on eût à opérer en Algérie, on était sans cesse tenu en éveil du côté de ces montagnes, si voisines d'Alger et toujours menaçantes; il fallait un cordon de troupes constant et sur le Sebaou et sur l'Oued-Sahel pour maintenir la partie de la Kabylie réputée conquise et surveiller les tribus restées indépendantes. Durant l'insurrection de 1864, la Grande-Kabylie n'a gardé que deux mille hommes, et la tranquillité de ce territoire a rendu à la colonie un service signalé en laissant disponibles des troupes qui purent se porter sans retard vers les foyers sérieux de la révolte. Veut-on d'autres résultats? Le Djurdjura insoumis ne nous payait pas d'impôts et nous forçait à entretenir des bataillons sur ses frontières. Les contributions de guerre perçues en 1857 ont d'abord couvert tous les frais nécessités par la construction de Fort-Napoléon et le percement de la route, ces grands travaux qui ont assis notre domination matérielle; depuis, le Djurdjura paie un impôt qui se solde avec une régularité parfaite, et s'est élevé l'an dernier, sans charger aucunement les populations, à près de 450,000 francs pour les trois cercles de Tizi-Ouzou, Fort-Napoléon et Dra-el-Mizan. Notre commerce avec les Kabyles croît en raison directe du leur avec nous; plus ils nous apportent leurs produits, plus ils nous prennent les nôtres : au lieu de se renfermer avec méfiance dans sa montagne pendant la récente insurrection arabe et de s'y recueillir comme à l'approche des grands événemens, jamais le Kabyle du Djurdjura n'a voyagé davantage; il semblait jaloux d'accaparer tout le commerce que les Arabes ne faisaient plus, et le cercle de Fort-Napoléon, à lui seul, a compté sur 77,000 âmes 10,000 émigrans qui ont paru sur nos marchés.

Un avantage inappréciable enfin qu'offre l'organisation des Kabyles du Djurdjura, c'est l'irresponsabilité de l'autorité française. Sont-ils mécontens d'un *amine*, nous leur disons : « C'est vous qui l'avez nommé; ne le renommez pas aux élections prochaines. » Se plaignent-ils de la décision d'une *djemâ*, nous leur disons : « Vos *djemâs* sont les assemblées du peuple, une décision d'elles est donc comme votre décision à tous. » On ne saurait se figurer quelle garantie et quelle force morales la domination française puise dans cette irresponsabilité. Et qu'il nous soit permis d'émettre un sentiment qui trouve ici sa place : les mouvemens qui agitent aujourd'hui les Babors et les divers points de la Kabylie orientale semblent avoir surtout pour cause le mécontentement des populations contre les caïds et les cheiks que l'autorité française leur a donnés. Que ce mécontentement soit fondé ou non, la question n'est pas là; tout au moins la responsabilité du commandement français cesserait-elle d'être engagée d'avance à défendre des chefs indigènes alors que,

ne les nommant plus, il ne serait plus censé les regarder comme ses représentans.

Et les Kabyles à leur tour, qu'ont-ils gagné à la conquête après y avoir perdu cette indépendance qui certes leur était chère? Qu'on les visite dans leur montagne, et on les trouvera heureux : s'ils ne sont plus indépendans, ils se sentent encore libres; les droits électoraux, les droits de réunion et de discussion dans la *djemâ*, ils les conservent aussi étendus que possible; quand ils craignent, en appelant souvent les mêmes hommes au pouvoir, que ces hommes ne se fassent trop les instrumens de l'autorité française, ils se complaisent, tout comme jadis, à les changer, et aux élections qui ont eu lieu en décembre dernier dans le Djurdjura, la moitié presque des anciens *amines* n'a pas été réélue. On les trouvera heureux, disons-nous : il n'y a qu'à voir comment leur bien-être s'est accru; assurés du lendemain, n'étant plus constamment sur le qui-vive ou entre eux ou avec nous, ils sont bien plus libres de travailler, d'aller et de venir qu'aux rudes époques de leur indépendance. Les routes par nous percées, les ponts par nous construits sur la plupart des rivières qui séparent d'Alger la Kabylie, le montagnard s'en réjouit et en profite, et il se souvient qu'autrefois les rivières grossies arrêtaient pendant de longs jours ses communications. Ses villages s'étendent; des maisons plus comfortables s'y élèvent; une *dechra* kabyle née en 1858, aux portes mêmes de Tizi-Ouzou, prospère et s'est déjà peuplée de seize cents âmes. Et que dire de la santé publique, de ce bienfait immense qu'apporta la conquête en donnant au Djurdjura nos médecins? La médecine et la chirurgie sont dans l'enfance chez les Kabyles; malgré l'énergie native de cette race et la vigueur qu'elle doit à une vie laborieuse, quand les maladies viennent, l'incurie et la saleté leur prêtent un développement redoutable. Avec quelques infusions d'aromates, quelques frictions d'huile sur les plaies, les malades et les blessés guérissent généralement comme ils peuvent. Traiter les fièvres intermittentes, soigner les coups de feu, réduire des fractures, pratiquer des amputations ou la vaccine, c'était avant la conquête chose inconnue en Kabylie. Dès sa première victoire remportée en 1857 chez les Aït-Iraten, l'armée française fit annoncer dans la montagne qu'à tout Kabyle blessé ou malade, insoumis ou soumis, les soins des médecins français étaient assurés : durant l'expédition même, il en vint jusqu'à cinquante par jour à nos ambulances, montrant des plaies affreuses et des maux invétérés. Dans la seule année 1858, on compta 5,400 Kabyles du Djurdjura présens aux visites des médecins de Fort-Napoléon; l'accès des hôpitaux de nos chefs-lieux de cercle reste ouvert aujourd'hui à tout Kabyle malade aussi bien qu'aux Européens;

ceux qui en ont les moyens paient leur séjour à l'hôpital, les indigens y reçoivent des soins gratuits.

Les Kabyles se savent moins imposés que l'Arabe, et ils ne paient à l'état ni l'*hokor*, loyer de la terre, ni l'*achour*, dîme sur la récolte, ni le *zekkat*, droit sur les troupeaux. Leur *lezma* ou impôt de capitation n'atteint pas en moyenne 8 francs par tête de contribuable; qu'est-ce que cela en retour de l'accroissement de richesse que la conquête leur a valu? Cette richesse s'est décuplée certainement depuis leur soumission, et nous avons, — chose inouie, — entendu citer tel *crésus* des Aït-Boudrar qui, avec ses produits agricoles et commerciaux, se crée une fortune d'environ 250 francs par jour. Ne voient-ils pas en effet leurs arbres à fruits en plein rapport sans qu'aucune main ennemie les vienne désormais abattre? N'exportent-ils pas, comme jamais, les ouvrages de leur industrie, et le bijoutier des Aït-Ienni ne se permet-il point d'avoir déjà un petit dépôt de bijouterie à Alger et de faire des boutons de manchette en argent sur les modèles de France? Une industrie nouvelle est même née dans le Djurdjura; elle consiste à vendre aux Européens qui habitent les chefs-lieux de cercle le beau raisin qui croît en abondance sur les pentes de la montagne. Dans le cercle de Fort-Napoléon, les Kabyles ont vendu l'an dernier aux colons de quoi faire cinq cents barriques de vin de 210 litres chacune. Or il faut compter 50 francs de raisin par barrique; voilà donc 25,000 francs d'entrés dans la circulation kabyle avec une denrée dont ils ne tiraient jadis aucun profit.

Mais, pour toucher du doigt leur véritable progrès industriel, considérons l'industrie qui déjà tenait chez eux le premier rang avant la conquête; nous voulons parler de la fabrication des huiles. On se rappelle que le Kabyle négligeait de soumettre à la presse le noyau de l'olive, ce qui cause une perte évidente sur le rendement; de plus, conserver les olives dans des cloisons à l'air depuis la fin de l'automne jusqu'au printemps, les faire saisir alors par la chaleur du soleil et traiter par l'eau bouillante le résidu d'une première trituration, c'étaient autant de conditions nuisibles à la qualité des huiles, qui fermentaient et devenaient très fortes en odeur. Il est reconnu que, pour obtenir de l'huile propre à l'usage de la table, il importe d'employer l'olive immédiatement après la cueillette; toute la fabrication doit donc avoir lieu pendant la saison d'hiver, depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mars, et l'on opère dans une maison fermée, afin d'y abriter d'abord le matériel, puis d'y produire à volonté une température qui enlève à l'olive son humidité sans l'exposer à la fermentation. Pour leur usage, les Kabyles préfèrent leur huile indigène; « au moins, disent-ils, elle ent quelque chose. » En vrais spéculateurs cependant, dès qu'ils

se sont aperçus que l'exportation pourrait leur devenir plus profitable, s'ils faisaient des huiles sans odeur semblables aux huiles européennes, ils songèrent promptement à perfectionner leur fabrication, et ils sollicitèrent à cet effet l'aide de l'autorité française. Cette aide leur était tout acquise, et voici ce que nous avons pu constater nous-même durant l'automne dernier dans le cercle de Dra-el-Mizan, où l'intelligente initiative du commandant supérieur est couronnée aujourd'hui d'un plein succès. Ce cercle de cinquante-quatre mille âmes a vu s'élever, depuis la fin de 1863, huit usines à huile appartenant à des propriétaires kabyles, et dont les bâtimens et les appareils, tels que triturateurs, chaudières, etc., ont été complétement, sauf les presses, construits par des mains kabyles. Les presses, du dernier modèle, fabriquées à Marseille, reviennent à 1,000 francs chacune aux propriétaires d'usine; toutes les pièces en sont faciles à démonter et à remonter; le poids total est de onze quintaux. Il fallait dix mulets pour le transport d'une presse : les villages auxquels appartenaient les usines et qui les premiers en devaient profiter organisèrent spontanément une *touïza* ou corvée générale de dix mulets par presse pour transporter ces utiles appareils d'Alger dans la montagne. Construction d'usine et achat de la presse, le tout n'a pas dépassé 2,000 fr. par moulin. Or les propriétaires de ces moulins nouveaux ont gagné en 1864, sur le rendement, un tiers, et sur le prix de vente un cinquième de plus qu'autrefois. Les huit moulins ont fait dans l'année 200,000 litres d'huile; des échantillons de cette huile envoyés à l'exposition de Bayonne y ont été primés; goûtés et analysés à Paris, ils ont paru pouvoir lutter avec nos meilleures huiles de Provence. Avec la fabrication ancienne, le maximum du prix était de 90 centimes par litre; avec la nouvelle, il est de 1 franc 20 centimes sur le marché d'Alger. Ainsi voilà plus de 200,000 fr. de rendus rien que par les huiles dans un cercle qui ne nous paie que 95,000 francs d'impôts! Si le nombre des moulins se multiplie et si le débit croît dans la même proportion, certes avant dix ans la production des huiles atteindra un million dans le seul cercle de Dra-el-Mizan, dont la population ne forme que le septième de celle de la Grande-Kabylie. Est-il besoin d'insister sur le bénéfice que cela promet à la France même? S'il a été de bonne tactique d'imposer faiblement d'abord les populations du Djurdjura, il ne peut que sembler naturel d'augmenter proportionnellement leurs impôts avec l'augmentation de leur richesse publique, surtout quand cette richesse, c'est à nous qu'ils la devront.

En résumé donc, la France, pour avoir rencontré juste le système d'organisation qui convient le mieux aux Kabyles et y avoir persévéré, pour avoir compris leurs tendances et les avoir encou-

ragées, a jusqu'à présent obtenu dans le Djurdjura des résultats qui dépassent les espérances, et déjà se réalise cette prophétie du maréchal Bugeaud : « La Grande-Kabylie vaudra assurément les frais de la conquête. La population y est plus serrée que partout ailleurs. Nous aurons là de nombreux consommateurs de nos produits; ils pourront les consommer, car ils ont à nous donner en échange une grande quantité d'huile et de fruits secs, et ces consommateurs, personne ne viendra nous les disputer contre notre volonté. Nous cherchons partout des débouchés pour notre commerce, et partout nous trouvons les autres peuples en concurrence. Ici nous aurons à satisfaire seuls les besoins d'un peuple neuf à qui notre contact donnera des goûts nouveaux... (1). »

II.

Demeurés fidèles pendant l'insurrection algérienne de 1864, les Kabyles du Djurdjura, malgré les bruits qui leur arrivent des troubles de la Kabylie orientale (2), n'ont pas changé d'attitude. Il n'en serait pas moins téméraire de s'endormir dans une quiétude aveugle; cette tranquillité ne doit pas être une raison de se contenter du *statu quo*, c'est bien plutôt un motif de ne pas s'arrêter dans la voie de progrès où nous avons conduit ces populations et de resserrer les liens qui nous les attachent.

Développer et multiplier nos routes, ce sera satisfaire à la fois les intérêts de notre domination et ceux du commerce kabyle. On sait combien le montagnard profite de nos voies de communication; il imite déjà lui-même nos travaux, et les Zouaouas ont jeté à leurs frais, sur un de leurs grands torrens, un pont dans le genre des nôtres. Le temps paraît venu maintenant de compléter la route d'Alger à Fort-Napoléon par un pont sur l'Oued-Aïssi, la plus dangereuse des rivières de la montagne, qui coule au pied des Aït-Iraten, et grossit en quelques minutes de façon à rendre presque tout passage impraticable. Les Kabyles ne demandent pas mieux que de travailler à nos routes, puisqu'ils en jouissent. La prestation en nature, comme disent nos lois, la *corvée*, comme l'appellent les Kabyles sans que leurs goûts de liberté s'offusquent du mot, entre complétement dans leurs mœurs, car d'après l'ancienne coutume tout citoyen est corvéable en matière de travaux publics. Or que l'on calcule bien, et dans le plus petit des cercles du Djurdjura,

(1) Extrait du rapport sur le combat du 17 mai 1844 contre les Flissas.

(2) Voici ce que nous lisons dans une lettre datée de Dra-el-Mizan, le 5 avril 1865, et qui émane de bonne source : « Tout le Djurdjura est dans le calme le plus complet et dans une situation politique aussi satisfaisante qu'en automne dernier; on s'y occupe peu des événemens qui ont lieu dans les Babors. »

celui de Dra-el-Mizan, on compterait aujourd'hui cinquante mille journées de travailleurs valides et ayant deux mille bêtes de somme à leur disposition, si l'on imposait à chaque contribuable une prestation en nature de trois journées de travail, à l'instar de la loi française sur les chemins vicinaux. Il y a donc là une force de production qui, bien employée et dirigée, peut amener des résultats énormes. De quelle aide puissante ne sera-t-elle pas pour ouvrir une voie de communication utile et définitive entre Alger et Bougie par Tizi-Ouzou, voie qui devra suivre les crêtes, si elle veut être stratégique et imposer vraiment aux populations! « Quand nous vîmes l'armée française déboucher menaçante sur les crêtes, nous disaient les habitans d'un village sis à mi-côte du Djurdjura, nous ne savions plus que faire; nous étions comme une femme que son mari tient à terre par les cheveux et sur laquelle il lève le bâton; elle sent le bâton levé, et ignore où il va frapper. »

La végétation ligneuse a beau être féconde dans la montagne, c'est un devoir d'y faire planter encore et d'empêcher à tout prix le défrichement, afin de retenir l'humus qui glisse et d'obvier quelque peu aux crues d'eau si rapides de tous les torrens de la vallée. Il est un arbre principalement, arbre nouveau pour les Kabyles, dont nous avons à encourager la propagation comme un bienfait : c'est le châtaignier. Le maréchal Bugeaud avait emporté avec lui, dans son expédition de 1847, quelques sacs de châtaignes qu'il distribua aux Kabyles de la rive droite de l'Oued-Sahel; les premières qu'ils goûtèrent leur parurent si bonnes qu'ils les firent griller et les mangèrent toutes, sans en garder pour mettre en terre. Après la conquête du Djurdjura, le maréchal Randon essaya d'y acclimater le châtaignier par pieds et par semailles. A Fort-Napoléon, la plupart des semis ont réussi, et nous y avons récemment vu quelques centaines de jeunes arbres en plein développement. Le châtaignier est long à croître, mais on peut espérer que le *gland français* (comme l'appellent les Kabyles) remplacera heureusement quelque jour le gland doux, qui, dans le Djurdjura, fait le triste fond de la nourriture du pauvre.

Dans la voie de l'industrie, les Kabyles se trouvent tout lancés; déjà ils copient nos usines, ils empruntent nos appareils. L'année 1864 fut mauvaise pour l'olive, qui ne vient abondante qu'un an sur deux. L'année 1865 sera la bonne; qu'on en profite pour pousser les Kabyles des cercles de Tizi-Ouzou et de Fort-Napoléon à modifier la préparation de leurs huiles en suivant l'exemple donné par le cercle de Dra-el-Mizan. Chaque usine d'huile qui s'élèvera dans un village sera une cause certaine d'accroissement dans le bien-être général. Toutefois le développement de cette industrie et l'installation des usines réclameront de plus en plus des ouvriers habiles

à construire des fourneaux, à réparer les pièces des appareils, à fabriquer même des presses entières, toutes choses que le Kabyle, adroit de sa nature, sera très apte à pratiquer quand il aura reçu les leçons de bons maîtres. L'autorité française, qui crée des écoles dans le Djurdjura, ne saurait méconnaître qu'il n'est pas d'enseignement plus propre à flatter les aptitudes kabyles qu'une école des arts et métiers. Un projet qui propose d'établir une première école de ce genre à Fort-Napoléon a été accepté en principe; on en doit souhaiter la prochaine application. Parmi les ouvriers qui en sortiront, les uns serviront, dans leur montagne, non-seulement à fournir des appareils aux usines, mais à transformer et à perfectionner toutes les constructions indigènes; les autres iront porter en Algérie l'exemple du travail avec la main-d'œuvre qui manque, et leur métier pourra devenir pour eux-mêmes une nouvelle source de satisfaction et de richesse.

Cependant, si les Kabyles s'enrichissent sous notre domination, s'ils nous restent fidèles et paient régulièrement l'impôt, est-ce assez? Non; à l'égard d'une population assimilable et digne d'intérêt, la France a encore une autre tâche à remplir : elle doit s'occuper de réformer les lois kabyles en ce qu'elles ont de trop contraire à nos lois morales. Que d'un accord commun tout village du Djurdjura ait conservé sa coutume intacte à travers les siècles, cela s'expliquait à l'époque de l'indépendance, quand les luttes intérieures si fréquentes faisaient craindre que la coutume ne changeât sans cesse au gré de chaque vainqueur; depuis la conquête, cette raison n'existe plus. Que d'un autre côté l'autorité française ait reculé devant des réformes fondamentales tant que l'insurrection de 1864 pouvait tout menacer de sa contagion, soit; mais l'épreuve du Djurdjura est faite : bientôt sans doute on se trouvera libre d'aviser aux innovations désirables, et c'est à relever la condition de la femme qu'il faut s'appliquer d'abord. Une telle réforme nous vaudra d'ailleurs la gratitude de cette moitié de la population dont en Kabylie pas plus qu'ailleurs il n'est permis de dédaigner l'influence. Ainsi que la femme cesse d'être un objet de vente dans le mariage, qu'elle cesse d'être déshéritée dans les successions, voilà deux actes justes que nous devons et pouvons accomplir. Déjà les notables du cercle de Dra-el-Mizan consultés semblent prêts à approuver le premier; quant au second, la question est délicate. Il s'agit de toucher à la base sociale d'un peuple qui ne comprenait pas jusqu'à ce jour que la terre pût appartenir à d'autres que les mâles. Toutefois des démarches ont été sagement tentées par le commandement français, des *djemâs* ont été interrogées, et un résultat vraiment sérieux paraît actuellement acquis dans le cercle de Fort-Napoléon : sur les 160 *djemâs* du cercle,

145 ont répondu qu'elles consentaient à accorder aux filles, dans la succession de leurs parens, le quart des droits qui appartiennent aux fils. La voie est ouverte, et le succès promis à la partie de l'œuvre qui semblait la plus difficile : le principe jadis inattaquable de la propriété exclusivement dévolue aux mâles succombe, et ce sont les *djemâs* qui elles-mêmes y auront porté atteinte.

Dans ce rôle habilement ménagé aux *djemâs* se trouve le secret de toutes les réformes à venir que la France jugera bonnes, et dont elle laissera au peuple kabyle lui-même la responsabilité. Ainsi devra se modifier bientôt le droit excessif de *chefâ* (1), nuisible aux translations de propriété, et se combler telle lacune sérieuse, comme le défaut des actes de l'état civil (2); ainsi se complétera en un mot par nos lois françaises la coutume kabyle. Ce n'est pas que nous souhaitions de voir le code civil se substituer en son entier à la coutume; on n'abuse que trop, à notre gré, de cette prétention d'appliquer le code civil à tout peuple, sans se demander si ce peuple est mûr pour le recevoir. La coutume kabyle a pour elle l'antiquité de son origine, elle offre un ensemble de lois respectable, et s'il nous paraît urgent de la compléter par nos propres lois, c'est afin d'empêcher surtout le droit musulman de s'y introduire, comme il le fait déjà chez certaines tribus de l'Oued-Sahel.

L'autorité judiciaire de la *djemâ* nous paraît à son tour destinée à subir un remaniement dans l'intérêt de la justice aussi bien que pour dégager l'autorité militaire de toute responsabilité étrangère à son commandement. Jadis, on s'en souvient, la *djemâ* ne jugeait pas les procès civils, et ne faisait que consacrer les jugemens des *ulémas* ou arbitres choisis par les parties. Depuis la conquête, la *djemâ* se réunit au complet pour entendre les causes et en décider. Lorsque, dans un procès entre citoyens de villages différens, le demandeur récuse la *djemâ* du défendeur pour des motifs de haine avérés entre sa propre *djemâ* et celle de la partie contraire, ou si, dans un jugement, il y a soit partage des voix de la *djemâ*, soit violation de la coutume, il faut bien que les parties intéressées exercent leur recours devant un tribunal autre que la *djemâ* qui est en cause. C'est devant le commandant supérieur du cercle qu'aujourd'hui ce recours a lieu. L'autorité militaire ne juge pas elle-même, mais prononce le renvoi de l'affaire soit devant une *djemâ* tierce, soit devant un *medjelès* d'arbitres choisis parmi les

(1) On se souvient que le droit de *chefâ* est le droit de rachat sur un immeubl vendu, droit donné par la coutume kabyle à tous les membres de la famille, de la *kharouba* et même de la *dechra* à laquelle appartient le vendeur.

(2) L'établissement des actes de l'état civil sera facilité par la constatation qui se fait déjà des mariages, décès et naissances d'enfans mâles, à propos des droits que perçoit la *djemâ*.

amines et les marabouts. Il n'en est pas moins vrai qu'en acceptant ou rejetant le recours, elle se trouve impliquée dans des questions de justice qu'elle préférerait sans doute avoir à éviter. Quant aux *djemâs*, sauf les cas rares où l'application de la coutume est évidente, le moindre procès peut y amener des excitations, des animosités entre *soffs*, des injustices dans les jugemens. L'introduction des tribunaux français en Kabylie sera donc quelque jour un bienfait; peut-être déjà le Kabyle ne répugnerait-il pas à les accepter, car il sait le respect qu'ils méritent. Cependant, pour l'y habituer sans secousse, on lui donnera d'abord utilement le premier degré de la juridiction française, c'est-à-dire les juges de paix, vrais représentans d'une mission conciliatrice. D'après quelle loi les juges de paix jugeront-ils? D'après la coutume; mais elle n'est ni écrite ni uniforme dans tout le Djurdjura. Qu'on se hâte donc de la rendre uniforme et de la codifier. Diverses tribus déjà consultées adhèrent à l'uniformité, car les différences existantes ne portent pas sur l'esprit fondamental des lois; une commission composée de notables des différentes confédérations pourrait discuter et adopter un projet de code commun sur des bases élaborées par l'autorité française, et ce projet, les *djemâs* seraient ensuite appelées à le voter. Aux Arabes, nous avons accordé le droit de recours auprès de nos tribunaux contre le jugement de leurs cadis. Le même recours serait-il possible contre le jugement des *djemâs?* Difficilement : les actes rendus par le cadi sont écrits et signés par lui et ses assesseurs; les actes rendus par la *djemâ* ne le sont que par le *khodja* ou greffier. Souvent ni les *tamens* ni les *amines* ne savent lire, écrire ou signer; certains villages manquent même de *khodja*, sa signature en tout cas ne peut suffire pour conférer le caractère d'authenticité nécessaire à un acte écrit que l'on porterait devant les tribunaux français comme preuve valable du jugement de la *djemâ*. Donc point de moyens termes : la vraie solution de l'avenir est la codification de la coutume et la création des justices de paix pour préparer le chemin aux tribunaux français. Le choix seul des personnes qui devront inaugurer en pays kabyle cette création nouvelle influera singulièrement sur la manière dont elle y sera reçue.

A la *djemâ* néanmoins il faudra une compensation en retour de l'autorité judiciaire qu'on lui retirera : cette compensation est indiquée d'avance; la *djemâ* recevra le développement complet des droits municipaux, et la *dechra* kabyle deviendra une vraie commune libre, identique à la nôtre. Déjà tous les germes de la commune s'y trouvent : l'*amine* rappelle le maire, les *tamens* les adjoints; le *khodja* pourrait au besoin, sauf rétribution, tenir les écritures dans plusieurs villages à la fois, et mettre au courant les actes de l'état civil et les registres de dépenses des *djemâs;* déjà aussi la *dechra*

kabyle a une sorte de budget communal formé par le produit des amendes et par les cotisations volontaires que de tout temps les *djemâs* se sont imposées pour faire face aux dépenses extraordinaires. Ces résultats paraissent donc d'une réalisation assez simple. Toutefois l'érection définitive de la *dechra* en commune conduira sans doute à la suppression d'un rouage administratif quelque peu superflu, et qui jurerait avec le régime municipal : nous voulons parler des *amines-el-ouménas*. Ces *amines des amines* ressemblent trop à de grands chefs, et à ce titre ne sauraient plaire aux Kabyles; l'autorité française, qui peut voir en eux des agens utiles de transmission, doit se dire cependant que, s'ils la servent bien, ils sont sûrs de n'être pas réélus, et que, s'ils la servent mal, mieux vaudrait ne les pas avoir. Leur mauvais côté, du reste, est la pression qu'ils exercent sur les élections; comme leur position est la plus enviée, toutes les élections d'*amines* s'opèrent en vue de l'élection de l'*amine-el-ouména* qui en doit résulter, et lorsque celui qui brigue cette haute situation est puissant, il fait élire les *amines* qu'il veut afin de se préparer ses propres électeurs. La suppression de l'*amine-el-ouména* enlèvera certainement un excitant sérieux aux élections, qui ne sont déjà que trop animées; tout en laissant aux Kabyles leurs libertés, il faut ne pas leur donner l'occasion fréquente d'en abuser. Aussi la durée d'un an pour le pouvoir des *amines* nous semble-t-elle un délai court, fait pour ramener trop souvent le renouvellement des élections; l'intérêt de la tranquillité publique demande que cette durée s'étende jusqu'à deux ou même trois ans; notre autorité n'aura qu'à gagner à cette réforme, qui n'offrira rien non plus de contraire à la tradition nationale, car dans beaucoup de villages la durée du pouvoir de l'*amine* était jadis sans limite, et cessait alors seulement que la *djemâ* retirait sa confiance à son élu.

Nous avons insisté déjà (1) sur les différences profondes de caractère qui séparent le Kabyle de l'Arabe. De ces différences résulte une hostilité qui s'accuse par de curieux exemples : à l'école de Tizi-Ouzou, qui compte des fils de cavaliers arabes mêlés à des enfans kabyles, les deux camps sont très distincts, et volontiers se battent au sortir de l'école. En novembre dernier, nous avons vu nous-même, dans la vallée de l'Oued-Sahel, cinq cents Kabyles de Bougie et cinq cents Arabes de Sétif conduire ensemble un convoi de mille mulets chargés de vivres à destination de Bou-Saâda; les Kabyles ne consentaient pas à marcher mêlés aux Arabes, ils voulaient aller en tête ou en queue du convoi, n'importe, pourvu qu'ils

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

restassent seulement entre Kabyles. Sur quelques reproches que leur firent des spahis arabes de Sétif, les muletiers de Bougie vinrent se plaindre à l'officier français chef de la colonne. « Nous avons promis de porter des vivres jusqu'à Bou-Sâada, lui dirent-ils; nous sommes gens de parole. Si tu n'es pas content de nous, punis-nous ou fais-nous punir par nos spahis de Bougie; mais nous n'en reconnaissons pas le droit aux spahis arabes : ce n'est pas notre race, et nous n'avons rien de commun avec eux. » L'hostilité a dû s'accroître, on le sent, depuis que les Kabyles djurdjuriens ont refusé de prendre part à l'insurrection : pour l'Arabe rebelle, le Kabyle est devenu « un Juif qui oublie sa religion et n'ose plus faire la guerre sainte; » pour le montagnard, « l'Arabe n'est qu'un sot qui oublie son intérêt et ne songe pas que la France a la main longue. » Une pareille division ne peut que profiter à la politique de la France; il lui convient d'encourager ceux qui la servent, et quand on a généreusement dédommagé certains colporteurs du Djurdjura que les Harrars révoltés avaient surpris et dépouillés dans la province d'Oran, l'effet produit en Kabylie par cette restitution a été excellent. Il est malheureusement un terrain sur lequel Arabes et Kabyles se rencontrent et s'entendent, c'est celui des sociétés religieuses, et de là peut naître un danger réel pour notre domination.

Les Kabyles n'ont certes pas le fanatisme naturel de l'Arabe, et c'est moins la religion que l'esprit d'indépendance qui les a jusqu'à la conquête armés contre nous. Cependant un des ordres religieux les plus célèbres de l'Algérie, l'ordre de Sid-Abderraman, a pris naissance dans le Djurdjura même. Les expéditions de 1856 et 1857 ont eu beau détruire l'école religieuse ou *zaouïa* de Sid-Abderraman et chasser le *khalifa* ou grand-maître El-Hadj-Hamar; il ne faut pas se dissimuler que l'ordre subsiste et se développe en secret et qu'il fait encore plus d'adeptes qu'avant la conquête. Un nouveau foyer se forme actuellement autour du Kabyle Cheik-Haddad, qui habite la tribu des Imsissen, sur la rive droite de l'Oued-Sahel. En l'absence d'un *khalifa*, Cheik-Haddad est le *mekaddem* ou chef reconnu de tous les affiliés de l'ordre; l'autorité de son nom et le prestige de ses vertus inspirent au loin le respect dans la montagne. Depuis la soumission du Djurdjura, l'ordre de Sid-Abderraman représente seul le parti de l'opposition; les idées religieuses et les aspirations d'indépendance s'y confondent; il cherche des prosélytes dans nos spahis mêmes pour avoir des espions autour de nous; beaucoup de femmes kabyles déjà s'y font admettre et s'appellent *sœurs* entre elles, comme les hommes s'appellent *khouans*, c'est-à-dire frères.

Toute association est une force, surtout quand elle obéit à l'unité

de direction; or un simple extrait de la *règle* des *khouans* de Sid-Abderraman peut suffire à montrer que la base essentielle de l'ordre est l'obéissance aux ordres du *mekaddem*.

« Le jour où un novice se présente pour être agréé parmi les *frères* (ainsi s'exprime le texte de la *règle*), il faut lui adresser les recommandations suivantes, qu'il jurera de tenir secrètes, et auxquelles il promettra par serment de se conformer avec la plus scrupuleuse fidélité :

« Mon enfant, lui dira-t-on, que ton attitude en présence du mekaddem soit celle de l'esclave devant son roi!

« Le mekaddem est l'homme chéri de Dieu. Il est supérieur à toutes les autres créatures, et prend rang après les prophètes. Ne vois donc que lui et lui partout. Bannis de ton cœur toute autre pensée que celle qui aurait Dieu ou le mekaddem pour objet... De même qu'un malade ne doit avoir rien de caché pour le médecin de son corps, de même tu es tenu de ne dérober au mekaddem aucune de tes pensées, ni de tes paroles, ni de tes actions. Songe que le mekaddem est le médecin de ton âme.

« Garde bien les secrets qu'il te confiera. Que ton cœur soit à cet égard muet comme un tombeau! Tu te tiendras sous son regard, la tête baissée et dans le plus profond silence, toujours prêt à obéir à un signe de sa main, à une parole de sa bouche. N'oublie pas que tu es son serviteur et que tu ne dois rien faire sans son ordre. Il t'est défendu de t'avancer ou de te retirer, à moins qu'il ne le prescrive. Obéis-lui en tout ce qu'il ordonne, car c'est Dieu même qui commande par sa voix. Lui désobéir, c'est encourir la colère de Dieu.

« *Voue-lui une obéissance aveugle. Exécute sa volonté, quand même les ordres qu'il te donne te paraîtraient injustes.* Sois entre ses mains comme est un cadavre entre les mains du laveur des morts, qui le tourne et le retourne à son gré. »

Notre domination dans le Djurdjura repose tranquille sur l'extrême morcellement des unités politiques indigènes; que n'aurait-elle pas à perdre à ce despotisme d'un seul, qui ferait mystérieusement mouvoir de tels élémens réunis en faisceau! Les ordres religieux demeurent, on le sait, nos plus ardens ennemis en pays arabe. Ce sont eux qui soufflent, sans se lasser, l'esprit de révolte et qui ont certainement excité l'insurrection dernière; ce sont eux qui en 1850 envoyèrent dans la Grande-Kabylie l'agitateur Bou-Barla, pour s'opposer pendant quatre ans aux progrès de notre influence. Pourvu qu'ils ne viennent pas apporter encore un obstacle funeste à l'œuvre d'assimilation commencée en Kabylie! Cheik-Haddad, il faut le dire, ne se montre pas hostile à la domination française: son fils était récemment à Alger, demandant à servir la France. On n'en a pas moins de ce côté à se garder contre un péril; surveiller sévèrement l'instruction que donnent les *zaouïas* nous paraît un premier remède au mal. Lorsqu'avant la conquête du Djurdjura des soulèvemens ont troublé la Grande-Kabylie au nom de la guerre

sainte, ce ne sont jamais des Kabyles purs, ne parlant que le kabyle, qui les ont produits : ce sont des Arabes venus de l'ouest, comme Bou-Barla, ou des Kabyles qui avaient étudié l'arabe dans les *zaouïas*, car la guerre sainte se prêche toujours en arabe avec des versets du Koran, la langue kabyle n'a pas même d'expression qui réponde au mot significatif de *guerre sainte*. Puisque le Kabyle pratique la religion musulmane, libre à lui de réciter des versets du Koran, mais il les récite aussi bien sans les comprendre, et pour nous c'est au moins tout avantage. Tant que le jeune Kabyle reste sociable envers le chrétien, c'est qu'il n'a pas fréquenté la *zaouïa;* dès qu'il nous fuit et s'écarte avec méfiance, à coup sûr il a commencé à comprendre le Koran, et nous regarde déjà comme des infidèles que sa foi lui ordonne de haïr et de combattre. L'enseignement offert par les *zaouïas* ne saurait donc qu'être dangereux à notre cause; il n'est que juste que nous l'entravions, et les écoles que nous élevons aujourd'hui dans le Djurdjura doivent nous y aider puissamment.

Certes l'instruction compte comme un moyen précieux d'assimilation, et il est à souhaiter qu'en Kabylie elle puisse se répandre un jour assez loin pour que les leçons de nos médecins y forment des médecins kabyles qui aillent témoigner dans leurs tribus de ce nouveau bienfait de la France; mais une chose aussi importe, c'est que de toute école française établie au sein du Djurdjura la langue arabe soit proscrite le plus possible. Que la langue française remplace l'arabe dans l'instruction kabyle, que les écoles françaises tuent les *zaouïas*, voilà notre souhait. Les Kabyles qui auront besoin de quelques mots arabes pour leurs relations commerciales sauront bien les apprendre; mais qu'au moins avec nous la génération qui grandit sache bientôt parler notre langue. Pourquoi même, afin d'exclure plus sûrement du Djurdjura l'usage de l'arabe, ne pas rompre un certain nombre d'officiers à l'étude de la langue et des affaires kabyles (1), comme on forme des officiers pour les affaires arabes? On aura ainsi travaillé pour l'avenir, car l'organisation laissée aux tribus djurdjuriennes nous semble sérieusement destinée, dans l'intérêt de la France, à s'étendre avec le temps sur d'autres points de l'Algérie.

Oui, le succès de l'organisation du Djurdjura doit, croyons-nous, servir d'exemple et porter ses fruits. Cette organisation, toutes les tribus de la Grande-Kabylie ne l'ont pas encore reçue; pourquoi maintenant ne pas la leur donner, afin de former là une unité kabyle vraiment complète? On est déjà sur la voie; les Beni-Khalfoun

(1) Plusieurs officiers s'adonnent déjà spontanément à l'étude de la langue kabyle, et la grammaire du lieutenant-colonel Hanoteau rend un vrai service à ceux qui s'y veulent préparer.

furent, il y a trois ans, constitués en *djemâs;* jamais ils ne s'étaient montrés aussi tranquilles qu'on les a vus depuis. Dira-t-on que certaines tribus de la Grande-Kabylie se sont maintenues également fidèles avec le mode arabe de gouvernement? Ce n'est pas une raison pour ne point généraliser par prévoyance une mesure utile. Fera-t-on des réserves à propos d'une tribu arabe, celle des Issers, comprise dans la Grande-Kabylie? Mais elle est seule de son espèce et s'absorbera facilement dans l'ensemble; les tribus de marabouts arabes qui résident dans le Djurdjura se sont bien d'elles-mêmes *kabylisées*, et les Nezliouas, tribu moitié arabe, moitié kabyle, du cercle de Dra-el-Mizan, écrivaient, l'an dernier, au commandant supérieur ces paroles très sensées : « Beaucoup des tribus qui nous entourent sont soumises au régime des *djemâs;* nous demandons la même constitution. Puisqu'elle a été trouvée bonne pour ces tribus, elle doit l'être pour nous; pourquoi serions-nous plus incapables qu'elles de l'appliquer? »

Mais regardons plus loin. Les troubles des Babors et de la Kabylie orientale nécessiteront sans doute une campagne; cette campagne, après le châtiment infligé aux rebelles, pourra bien être suivie d'une œuvre d'organisation. Tous les jours on apprend : lorsque la Kabylie orientale et les Babors furent soumis, le Djurdjura ne l'était point, et dans le Djurdjura seul nous devions trouver le système politique qui convient le mieux à l'esprit kabyle; pourquoi le même système ne réussirait-il pas avec les populations de la Kabylie orientale? Que ces tribus aient leur sang mêlé de sang arabe et ne se trouvent pas préparées par leurs erremens derniers à cette organisation nouvelle, peu importe. Les Nezliouas, qui la réclament, ont aussi du sang mêlé, et les Beni-Khalfoun, qui l'ont reçue sans y être préparés davantage, n'en ont pas été moins prompts à la comprendre et à la pratiquer. Au reste, des essais de *djemâs* faits dans le cercle de Djidjelli et le suffrage appliqué l'an dernier même à des élections de cheiks en quelques points de la Kabylie orientale ont produit déjà de satisfaisans résultats. Trop souvent certes les chefs indigènes que nous avons nommés deviennent une entrave pour notre autorité : puissans, ils nous portent ombrage; faibles, ils sont un embarras, car il les faut défendre. Le régime des *djemâs* au contraire n'affaiblit en rien notre commandement, qui y gagne en influence ce qu'il perd en responsabilité. Et quant au mouvement et au progrès des idées qui doivent rapprocher de nous les vaincus, ce régime n'en est-il pas encore la meilleure garantie? Il fait appel à l'initiative de chacun et lui offre un stimulant dans les discussions publiques, il affranchit l'individu en le laissant compter pour quelque chose dans le gouvernement, il nous permettra de transformer la société kabyle par la transformation intime de tous les ci-

toyens qui la composent. Qui sait alors si, dans l'avenir, après de nouveaux et heureux essais de cette organisation, les diverses populations d'origine kabyle semées çà et là en pays arabe ne pourront pas utilement la recevoir à leur tour, s'assimiler à nous par le même système, et devenir ainsi pour notre domination comme autant de sentinelles dévouées, autant d'instrumens de civilisation?

Est-ce à dire que la France doive hardiment emprunter au Djurdjura des détachemens kabyles que nous installerions à titre de colons au sein du pays arabe? Mais, pour former une colonie prospère, il faut des ressources et une expérience qu'on ne trouve que chez les cultivateurs aisés de la Kabylie, et ceux-là ne diraient pas adieu à leur montagne sous prétexte de courir après une terre promise incertaine; nous n'aurions donc à choisir que parmi les plus misérables, dont bientôt il adviendrait sans doute ce qui est advenu de nos colons de 1848, que l'administration a été forcée de nourrir. Tenté du reste en 1854, un essai de ce genre est déjà demeuré infructueux : 1,500 hectares des environs de Bordj-Bouïra furent offerts aux montagnards; jamais ils n'ont consenti à y venir labourer. C'est qu'aucune population n'aime davantage son territoire; elle en aime le climat tempéré, elle en aime les fontaines, qui ne tarissent pas : qu'on veuille brusquement la conduire ailleurs, et elle croira qu'on veut l'expatrier. Laissons de côté ce rêve impossible, et considérons un rôle plus simple que les Kabyles du Djurdjura peuvent jouer dans la colonisation. De magnifiques vallées, sur les bords de l'Isser, du Sebaou, de l'Oued-Boghni, de l'Oued-Sahel, sillonnent la Grande-Kabylie et offrent un champ fécond où l'agriculture n'a qu'à se développer librement; jadis les Turcs en occupèrent les points les plus accessibles, et leur occupation militaire donna dès lors à diverses parties de ces vallées un caractère domanial que notre conquête a conservé. Le sénatus-consulte du 22 avril 1863, qui sur tout le territoire algérien se propose de confirmer justement la propriété à ceux qui présenteront des titres valables, pourra bien rencontrer des difficultés d'application et amener de sérieuses contestations en pays arabe; il n'en soulèvera aucune en pays kabyle : là tous les propriétaires ont des titres, sinon écrits, au moins de notoriété publique, situation vraiment heureuse qui dans une question ailleurs délicate et obscure ne laisse planer aucun nuage sur l'avenir du Djurdjura! Eh bien! après le règlement définitif ordonné par le sénatus-consulte, toute terre disponible, toute vallée domaniale deviendra-t-elle le lot naturel de la colonisation européenne? A notre gré, ce serait une faute. Qu'on y songe, nous avons sous la main une population kabyle trop serrée, qui possède tous les moyens de travail qu'exige la culture, et à qui la propriété de ces terres qu'elle a cultivées de tout temps revient de droit parce qu'elle

en a besoin; ce besoin, l'autorité française ne peut qu'avoir intérêt à le satisfaire. La colonisation européenne, pour n'être pas agricole, trouvera encore un champ assez large dans l'exploitation des forêts du Djurdjura, dans la fabrication du vin avec le raisin de la montagne, l'exportation en Europe des figues et des huiles kabyles; mais que la terre disponible reste aux indigènes. Il ne s'agit pas de la leur donner; non, vendons-la aux plus offrans; nous trouverons des enchérisseurs : agriculteurs et jardiniers de nature, actifs, aptes à comprendre tous les progrès, les Kabyles sauront bientôt nous emprunter nos perfectionnemens. Attirés peu à peu vers les vallées fertiles que nous leur aurons livrées, ils sauront bien y bâtir des abris, des maisons, puis des villages, et s'y créeront des intérêts réels qui, plus faciles pour nous à atteindre, feront d'eux des sujets plus faciles encore à maintenir. Les années et la confiance viendront favoriser de plus en plus leur expansion : par la force des choses, ils s'étendront de proche en proche, et ils s'étendront d'autant mieux que nous aurons moins l'air de les y contraindre. Avec le temps aussi, d'autres Kabyles, dressés par nous aux arts et métiers, se détacheront également de leur montagne pour louer leurs services spéciaux dans les villes ou les campagnes arabes; retenus là par une profession lucrative, ils pourront, en s'enrichissant, s'acheter eux-mêmes des terrains dans les plaines, s'y marier et y faire souche de Kabyles travailleurs et industrieux.

Veut-on enfin dès aujourd'hui fournir un débouché facile au trop plein des populations djurdjuriennes, prenons-y des soldats. Gens de guerre et d'aventures, ces montagnards répugneraient, par esprit de liberté, au recrutement obligatoire, mais ils courront au-devant des engagemens volontaires. L'an dernier, une compagnie de tirailleurs casernée à Fort-Napoléon avait en quelques mois doublé sur place son effectif, et les volontaires s'offraient si nombreux qu'il a fallu suspendre les engagemens. Avec plaisir ils iraient tenir garnison en pays arabe et y combattre pour nous, — et même au sein d'une lutte européenne, grâce à ces deux puissans mobiles, le courage et l'honneur, qui les guident, on ferait d'eux des troupes dignes de lutter contre les plus braves. Lorsque, dans les rues de Paris, nous rencontrons parfois des *turcos* se promenant, vite nous distinguons l'Arabe, qui ne s'étonne jamais, du Kabyle à la figure expressive et curieuse. Amener en France ces hommes de temps à autre, c'est faire chose excellente : leurs idées se transforment, ils se rendent mieux compte de notre grandeur et de notre puissance; la vue de toutes les merveilles de la civilisation les excite davantage à en désirer chez eux les bienfaits, et la comparaison abat surtout leur orgueil, qui a quelque peu besoin de s'humilier. Notre ancien bach-agha du Sebaou, Moham-

med-ou-Kaci, vint à Paris assister, en 1852, à une grande revue de 50,000 hommes. De retour dans sa vallée, au pied du Djurdjura, il exaltait avec conviction et le nombre et la force des soldats de la France. « Oui, lui répondait-on, mais la force des Zouaouas est encore plus grande. » Les Zouaouas! ce sont eux pourtant qui ont donné leur nom à nos zouaves (1), et certes, sur un champ de bataille, ils ne démériteront pas de leurs homonymes.

Dans le cours de cette étude, nous n'avons pas dissimulé la sérieuse préférence que nous donnons à l'élément kabyle sur l'élément arabe; c'est qu'en vérité le Kabyle nous apparaît comme essentiellement assimilable, tandis qu'à l'assimilation de l'Arabe nous ne pouvons nous empêcher de voir deux obstacles puissans : son fanatisme religieux qui ne transige pas, sa facilité à plier sa tente pour fuir au loin l'influence et l'autorité du chrétien. La fixité des demeures du Kabyle fait au moins que le conquérant sait toujours où le saisir, où lui porter le progrès et la civilisation. Aussi conclurons-nous par ce vœu sincère : que le pur élément kabyle aille grandissant, et s'étende de plus en plus à travers le Tell, et relègue peu à peu l'Arabe vers les hauts plateaux! Tous les progrès de l'élément kabyle nous sembleront d'heureux présages pour notre œuvre pacificatrice, et il entre, suivant nous, dans la vraie politique de la France de les encourager. Du reste, nous ne prétendons pas, on le pense, rien conseiller ni rien apprendre à ceux qui ont vieilli dans la science des affaires algériennes, aujourd'hui dirigées par d'illustres mains. Nous avons voulu écrire pour le public, qui ne connaît pas la question kabyle ou qui la connaît mal, lui dire des faits qui parlent d'eux-mêmes, lui prouver que la France domine sans effort et se concilie déjà la population la plus belliqueuse et la plus intelligente de l'Algérie, lui montrer enfin que c'est l'armée, cette armée à qui l'on reproche le régime du sabre, qui a laissé aux Kabyles du Djurdjura le droit de se gouverner librement. Si, par ces simples vérités, nous réussissons à ramener quelques esprits prévenus vers un peu d'espérance dans l'avenir de la colonie, notre tâche n'aura pas été ingrate, et nous aurons payé un tribut, trop faible, hélas! au bon pays d'Afrique que nous aimons, au cher drapeau sous lequel nous sommes glorieux d'avoir servi.

N. Bibesco.

(1) Les Zouaouas, qui forment la plus grande confédération du Djurdjura, louaient jadis leurs services militaires aux princes barbaresques et avaient la réputation d'être les meilleurs fantassins de la régence; de là leur nom donné aux deux bataillons de zouaves qui furent créés par un arrêté du 1er octobre 1830 et composés d'abord de soldats indigènes avec cadres français. Plus tard les indigènes disparurent d'entre les zouaves; mais le nom de zouaves resta, et l'on sait qu'il a déjà fait le tour du monde. Voyez sur *les Zouaves* la *Revue* du 15 mars 1855.

LES

CORRESPONDANCES INTIMES

CICÉRON ET MADAME DE SÉVIGNÉ.

Les Grands Écrivains de la France. — Lettres de Mme de Sévigné, recueillies et annotées par M. Monmerqué, nouvelle édition; Paris, Hachette.

Je comptais en avoir fini avec Cicéron, mais quand on a si longtemps vécu dans la familiarité d'un grand écrivain, il n'est pas aussi facile qu'on le pense de se séparer de lui (1). Quelque nouveau travail qu'on entreprenne, son souvenir vous y accompagne. Les ouvrages qu'on lit rappellent involontairement ceux qu'on vient de quitter. On leur trouve des rapports ou des différences dont on ne se serait pas avisé dans un autre temps, et, pour peu que le caractère des deux auteurs et la nature de leurs livres le permettent, on se laisse aller à les comparer. C'est ce qui m'est arrivé lorsqu'après avoir si longtemps étudié les lettres de Cicéron j'ai voulu relire celles de Mme de Sévigné.

Mme de Sévigné a occupé bien des gens dans ces dernières années. On a écrit sa vie avec un soin minutieux, on a étudié les personnes qu'elle aimait et qui vivaient dans son intimité, on a fait des recherches infinies pour trouver quelques lettres inédites d'elle, on a publié plusieurs fois sa correspondance. Quelque estime que méritent ces divers travaux, je ne parlerai ici que de l'édition que MM. Monmerqué et Regnier viennent de nous donner, parce qu'elle ne me semble pas être seulement une édition nouvelle, mais une

(1) Voyez sur Cicéron la *Revue* du 1er octobre et du 1er novembre 1864, du 15 janvier et du 1er mars 1865.

nouvelle façon d'éditer les auteurs français. Nous ne sommes plus au temps où Voltaire écrivait : « Quel service l'Académie française ne rendrait-elle pas aux lettres, à la langue et à la nation, si, au lieu de faire imprimer tous les ans un volume de complimens, elle faisait imprimer les bons ouvrages du siècle de Louis XIV, épurés de toutes les fautes qui s'y sont glissées ! » Notre goût est bien différent aujourd'hui. Nous ne souffririons pas que, sous prétexte d'épurer un ouvrage, on se permît de le refaire, et qu'on le mît à la mode du jour toutes les fois qu'on trouve qu'il a vieilli. On comprendrait à la rigueur, si les lettres n'étaient qu'une sorte de régal pour les délicats, qu'on voulût rendre leur plaisir complet en supprimant dans les anciens auteurs tout ce qui s'éloigne de notre manière de voir ou de notre façon de parler; mais depuis que le goût de l'histoire a pénétré dans l'étude de la littérature, et que nous cherchons dans nos chefs-d'œuvre l'image du passé autant qu'un plaisir pour le présent, nous ne demandons plus à nous retrouver tout à fait dans les écrivains d'autrefois. Nous comprenons qu'ils pensent et qu'ils parlent à leur manière. Au lieu de vouloir à toute force les rapprocher de nous, nous trouvons plus simple d'aller vers eux. Nous leur permettons d'être de leur temps, et nous leur savons gré de nous le faire connaître. Bien loin d'effacer de leurs ouvrages les façons de parler qui leur sont propres, nous les notons avec soin parce qu'elles nous font mieux comprendre les différences qui séparent leur époque de la nôtre. Même ces locutions qui seraient vicieuses aujourd'hui et qui scandalisaient Voltaire, nous nous gardons bien de les corriger; elles nous permettent de suivre les vicissitudes de notre langue et attestent ses progrès. On peut donc affirmer que nous ne pourrons avoir une histoire complète et sûre de la société et de la langue françaises que lorsqu'on nous aura donné des éditions parfaitement exactes de nos grands écrivains, et que nous serons certains de posséder leurs ouvrages tels qu'ils sont sortis de leurs plumes.

C'est ce qu'a compris un éditeur habitué par trente ans de succès à deviner et à satisfaire les goûts du public. M. Hachette avait vu l'importance qu'ont prise, en ces dernières années, dans l'Europe entière, les sciences philologiques et le besoin qu'elles ont fait naître chez tout le monde de la vérité et de l'exactitude rigoureuse en toute chose. Il s'était demandé pourquoi l'on ne traiterait pas nos écrivains comme ceux de l'antiquité, et si la publication des œuvres de Bossuet et de Corneille ne méritait pas la peine qu'on se donne depuis cinq siècles pour les poèmes de Virgile et les dialogues de Platon. Il résolut donc d'appliquer aux chefs-d'œuvre de notre littérature la méthode qu'on emploie tous les jours pour réviser, pour établir le texte des auteurs anciens, et forma le plan de

la vaste collection qu'il appela *les Grands Écrivains de la France.* Il choisit, pour la diriger, un des membres les plus savans de notre Académie des Inscriptions, M. Adolphe Regnier, l'élève et l'ami d'Eugène Burnouf, et lui demanda d'apporter dans la publication des auteurs français les habitudes de précision et d'exactitude qu'il avait prises dans la critique des textes antiques. Sous cette habile direction, l'entreprise a marché; elle n'a pas même été interrompue par la mort si regrettable de celui qui en avait eu la première idée. Ses successeurs ont regardé comme un devoir pieux et comme un honneur de la poursuivre. Aujourd'hui, grâce aux collaborateurs dévoués que M. Regnier s'est donnés, le *Malherbe* est achevé, le *Corneille* et le *Sévigné* sont tout près de l'être, le *Racine*, le *Molière* et le *La Fontaine* se préparent.

De tous ces écrivains, aucun n'avait plus besoin d'une révision sévère que Mme de Sévigné. La pauvre marquise avait été traitée par ses premiers éditeurs à peu près de la même façon que Pascal. Avant de la livrer au public, on l'avait mise à la discrétion d'un homme terrible, le chevalier de Perrin, qui, à la prière de la famille, s'était chargé de supprimer ses révélations indiscrètes, d'adoucir ou d'effacer ses propos trop libres, et même (Dieu le lui pardonne!) de lui apprendre le bon goût et le beau français. C'était un homme de parole, et il accomplit sa tâche en conscience. Pour réparer, autant que possible, le mal qu'il avait fait, il a fallu consulter les autographes qui restent de Mme de Sévigné, étudier les copies manuscrites qu'on avait prises de sa correspondance avant qu'elle ne fût publiée et les éditions partielles qui avaient précédé celle de Perrin. Le bon M. Monmerqué, auquel Mme de Sévigné devait tant, avait commencé ce travail; il a été achevé par M. Regnier avec autant de zèle et plus de critique. Grâce à lui, nous possédons enfin de cette correspondance un texte aussi exact qu'on peut l'avoir aujourd'hui. Est-ce à dire qu'il nous ait révélé une Sévigné nouvelle? Ce n'est pas sa prétention. L'originalité de ce charmant esprit est si grande, que Perrin lui-même, malgré la peine qu'il avait prise, n'avait pas réussi à l'effacer, et qu'elle avait survécu à ses corrections maladroites; mais cette originalité semble bien plus à l'aise et se montre avec plus d'éclat dans la nouvelle édition. Si Mme de Sévigné n'y paraît pas changée au fond, on peut dire que les traits principaux de son caractère y ressortent davantage. Ce n'était pas, comme on sait, une de ces figures gracieuses, mais un peu vagues, qu'on rencontre si souvent dans le monde, et qui tirent une sorte d'agrément de leur indécision même : tout en elle est précis et saillant; elle a des contours nets et accusés, et je crois que les passages supprimés de sa correspondance sont précisément ceux qui les dessinent le mieux. Qu'on lise par exemple les conseils qu'elle

donne à son gendre et à sa fille pour mieux gouverner leur fortune délabrée. Perrin les avait exclus de son édition. N'est-ce pas cependant ce qui nous fait le mieux connaître sa ferme raison, son esprit pratique et sensé, cette profonde connaissance qu'elle avait du réel de la vie? De même tous ces malins récits, ces propos légers qu'on avait prudemment atténués ou omis n'achèvent-ils pas de dessiner pour nous cette nature franche et emportée? Quand on l'entend parler si librement, y a-t-il quelque moyen de la confondre, comme on l'a fait, avec ces Arthénice ou ces Philaminte qui voulaient retrancher des mots les syllabes déshonnêtes? Les nouveaux éditeurs ont eu grand soin de nous donner tous les passages supprimés par Perrin, quand ils ont pu les retrouver. Pour le reste, ils ont effacé les innombrables retouches qu'on avait faites à cette langue qu'on trouvait vieillie; ils ont rétabli ces négligences et ces hasards d'expression qui sont la marque d'un commerce familier, et qu'on avait remplacés par une fade élégance; ils nous ont enfin rendu dans toute sa pureté, avec les locutions de son temps et les témérités heureuses de son génie, le *style naturel et dérangé* de cette femme du monde qui, comme elle disait, laissait librement courir sa plume et lui mettait la bride sur le cou.

C'est cette Sévigné, plus vraie et plus vivante, dont je veux rapprocher les lettres de celles de Cicéron. Nous ne sommes pas les premiers qui songeons à faire cette comparaison. On la faisait déjà de son temps et autour d'elle. Le savant Corbinelli écrivait à un de ses amis « que l'orateur romain serait jaloux de la conformité qu'elle avait avec lui pour le genre épistolaire. » Je suppose que cette opinion de Corbinelli aurait rendu Mme de Sévigné très confuse, si elle l'avait connue. Elle savait sans doute qu'elle avait bien de l'esprit. C'est une chose que d'ordinaire on n'ignore pas, et d'ailleurs ses meilleurs amis prenaient soin de le lui dire. « Vos lettres sont charmantes, lui écrivait-on, et vous êtes comme vos lettres. » On la mettait même quelquefois sans façon à côté de Balzac et de Voiture, ce qui la faisait beaucoup rougir; mais certainement elle n'aurait jamais pensé qu'à propos de ces billets qu'elle écrivait si facilement, et sans se donner la peine de prendre un style, « ce qui est un cothurne pour elle, » on irait jusqu'à prononcer le grand nom de Cicéron. Cependant il est certain que Corbinelli n'avait pas tort; ces deux correspondances ont bien des rapports entre elles : elles se ressemblent d'abord par leur mérite littéraire et le genre d'esprit qu'elles supposent, ensuite parce qu'elles nous font connaître à fond la société dans laquelle les deux auteurs ont vécu. A ce double point de vue, je crois qu'il est utile et curieux de les comparer. Seulement ce n'est pas une comparaison méthodique et régulière que je prétends faire. Outre qu'elle pourrait nous conduire trop loin, il me

répugne, je l'avoue, d'appliquer des procédés trop didactiques à ces œuvres qui nous charment précisément parce que l'art et la méthode n'y apparaissent pas. Je demande la permission de suivre, dans cette étude, une marche plus libre. Je suppose que je viens de lire ces deux correspondances, et que, les livres fermés, j'exprime un peu au hasard les idées et les souvenirs qui me sont restés de cette lecture.

I.

Je ne sais si ce charmant talent d'écrire des lettres, que nos pères estimaient tant, existe encore chez nous, mais il est certain que nous avons moins qu'eux l'occasion de l'exercer. Ces commerces agréables et assidus, qui tenaient tant de place dans la vie d'autrefois, ont presque disparu de la nôtre. Il ne manque pas de raisons pour l'expliquer. La première, la plus importante, c'est que l'échange des sentimens et des pensées ne se fait plus autant qu'alors au moyen des correspondances. Nous avons inventé des procédés nouveaux. L'immense publicité de la presse a remplacé avec avantage ces communications discrètes qui ne pouvaient pas s'étendre au-delà de quelques personnes. Aujourd'hui, en quelque lieu désert qu'un homme soit retiré, les journaux viennent le tenir au courant de tout ce qui se fait dans le monde. Comme il apprend les événemens presque en même temps qu'ils se passent, il en reçoit non-seulement la nouvelle, mais aussi l'émotion, il croit les voir et y assister malgré la distance qui l'en sépare. Il n'a donc aucun besoin qu'un ami bien informé se donne la peine de l'instruire. Du temps de Cicéron, les lettres rendaient souvent les services que les journaux rendent aujourd'hui. On se les passait de main en main quand elles contenaient quelques nouvelles qu'on avait intérêt à savoir. On lisait, on commentait, on copiait celles des grands personnages qui faisaient connaître leurs sentimens sur les faits et sur les hommes. C'est par elles qu'un homme politique qu'on attaquait se défendait auprès des gens dont il tenait à conserver l'estime; c'est par elles, quand le Forum était muet, comme au temps de César, qu'on essayait de former une sorte d'opinion commune dans un public restreint. Aujourd'hui les journaux se sont emparés de ce rôle; la vie politique leur appartient, et comme ils sont incomparablement plus commodes, plus rapides, plus répandus, ils ont fait perdre aux correspondances un de leurs principaux alimens.

Il est vrai qu'elles peuvent s'occuper des affaires privées. On est tenté de croire d'abord que cette matière est inépuisable, et qu'avec les affections et les sentimens de mille natures qui remplissent notre

vie intérieure elles seront toujours assez riches. Je crois cependant que même ces correspondances intimes sont devenues de nos jours plus courtes et moins intéressantes. Il semble que, par un hasard étrange, la facilité même et la rapidité des relations, qui auraient dû leur donner plus d'animation, leur aient nui. Autrefois, quand la poste n'existait pas, ou qu'elle était réservée, comme chez les Romains, à porter les ordres de l'empereur, on était forcé de profiter des occasions ou d'envoyer les lettres par un esclave. Écrire, c'était alors une affaire. On ne voulait pas que le messager fît un voyage inutile, on faisait les lettres plus longues, plus complètes, pour n'être pas forcé de les recommencer trop souvent; sans y songer, on les soignait davantage, par cette importance naturelle qu'on met aux choses qui coûtent plus et qui sont moins faciles. Même au temps de Mme de Sévigné, quand les ordinaires ne partaient qu'une ou deux fois par semaine, écrire était encore une chose grave, à laquelle on donnait tous ses soins. La mère, éloignée de sa fille, n'avait pas plutôt fait partir sa lettre qu'elle songeait à celle qu'elle enverrait quelques jours plus tard. Les pensées, les souvenirs, les regrets, s'amassaient dans son esprit pendant cet intervalle, et quand elle prenait la plume, « elle ne pouvait plus gouverner ce torrent. » Aujourd'hui qu'on sait qu'on peut écrire quand on veut, on n'assemble plus des matériaux comme faisait Mme de Sévigné, on n'écrit plus par provision, « on ne cherche plus à vider son sac, » on ne se travaille plus à ne rien oublier, de peur qu'un oubli ne rejette trop loin le récit d'une nouvelle qui perdra sa fraîcheur pour venir trop tard. Tandis que le retour périodique de l'ordinaire amenait autrefois plus de suite et de régularité dans les relations, la facilité qu'on a maintenant de s'écrire quand on veut fait qu'on s'écrit moins souvent. On attend d'avoir quelque chose à se dire, ce qui est moins fréquent qu'on ne le pense. On ne s'écrit plus que le nécessaire; c'est peu de chose pour un commerce dont le principal agrément consiste dans le superflu, et ce peu de chose, on nous menace encore de le réduire. Bientôt sans doute le télégraphe aura remplacé la poste, nous ne communiquerons plus que par cet instrument haletant, image d'une société positive et pressée, et qui, dans le style qu'il emploie, cherche à mettre un peu moins que le nécessaire. Avec ce nouveau progrès, l'agrément des correspondances intimes, déjà très compromis, aura pour jamais disparu.

Mais, dans le temps même où l'on avait plus d'occasions d'écrire des lettres et où on les écrivait mieux, tout le monde n'y réussissait pas également. Il y a des tempéramens qui sont plus propres à ce travail que les autres. Les gens qui saisissent lentement, et qui ont besoin de beaucoup réfléchir avant d'écrire, font des mémoires et non des lettres. Les esprits sages écrivent d'une manière régu-

lière et méthodique, mais ils manquent d'agrément et de feu. Les logiciens et les raisonneurs ont l'habitude de suivre trop leurs pensées; or on doit savoir passer légèrement d'un sujet à l'autre, afin que l'intérêt se soutienne, et les quitter tous avant qu'ils ne soient épuisés. Ceux qui sont uniquement possédés d'une idée, qui se concentrent en elle et n'en veulent pas sortir, ne sont éloquens que toutes les fois qu'ils en parlent, ce qui n'est pas assez. Pour être agréable à toute heure et sur tous les sujets, ainsi que le demande une correspondance suivie, il faut avoir surtout une imagination vive et mobile, qui se laisse saisir par les impressions du moment et change brusquement avec elles. C'est la première qualité de ceux qui écrivent bien les lettres; j'y joindrai, si l'on veut, un peu de coquetterie. Écrire demande toujours un certain effort. Il faut le vouloir pour y réussir; il faut aimer à plaire pour le vouloir. Il est assez naturel qu'on tienne à plaire à ce grand public auquel s'adressent les livres; mais c'est la marque d'une vanité plus délicate et plus exigeante que de se mettre en dépense d'esprit pour une seule personne. On s'est demandé souvent, depuis La Bruyère, pourquoi les femmes vont plus loin que nous dans ce genre d'écrire. N'est-ce pas parce qu'elles ont plus que nous le goût de plaire et une vanité naturelle qui, pour ainsi dire, est toujours sous les armes, qui ne néglige aucune conquête et sent le besoin de faire des frais pour tout le monde?

Je ne crois pas que personne ait jamais possédé ces qualités au même degré que Cicéron. Cette insatiable vanité, cette mobilité d'impressions, cette facilité à se laisser saisir et dominer par les événemens, on les retrouve dans toute sa vie et dans tous ses ouvrages. Au premier abord, il semble qu'il y ait une grande différence entre ses lettres et ses discours, et l'on est tenté de se demander comment le même homme a pu réussir dans des genres si opposés; mais l'étonnement cesse dès qu'on regarde de plus près. Quand on cherche quelles sont les qualités vraiment originales de ses discours, il se trouve que ce sont tout à fait les mêmes qui nous charment dans ses lettres. Ses lieux-communs ont quelquefois vieilli, il arrive que son pathétique nous laisse froids, et nous trouvons souvent qu'il y a trop d'artifice dans sa rhétorique; mais ce qui dans ses plaidoyers est resté vivant, ce sont ses récits et ses portraits. Il est difficile d'avoir plus de talent que lui pour raconter ou pour dépeindre, et de représenter plus au vif qu'il ne le fait les événemens et les hommes. S'il nous les fait si bien voir, c'est qu'il les a lui-même devant les yeux. Lorsqu'il nous montre le marchand Chéréas « avec ses sourcils rasés et cette tête qui sent la ruse et où respire la malice, » ou le préteur Verrès se promenant dans une litière à huit porteurs comme un roi de Bithynie, mollement cou-

ché sur des coussins d'étoffe transparente et remplis de roses de Malte, ou Vatinius s'élançant pour parler, « les yeux saillans, le cou enflé, les muscles tendus, » ou les témoins gaulois qui parcourent le Forum avec un air de triomphe et la tête haute, ou les témoins grecs qui bavardent sans fin et « gesticulent des épaules, » tous ces personnages enfin, qu'on n'oublie plus quand on les a une fois rencontrés chez lui, sa puissante et mobile imagination se les figure avant de les peindre. Il possède merveilleusement la faculté de se faire le spectateur de ce qu'il raconte. Les choses le frappent, les personnes l'attirent ou le repoussent avec une incroyable vivacité, et il se met tout entier dans les peintures qu'il en fait. Aussi quelle passion dans ses récits! quels emportemens furieux dans ses attaques! quelle ivresse de joie quand il décrit quelque mauvais succès de ses ennemis! Comme on sent qu'il en est pénétré et inondé, qu'il en jouit, qu'il s'en délecte et s'en repaît selon ses énergiques expressions : *his ego rebus pascor, his delector, his perfruor!* C'est à peu près dans les mêmes termes que s'exprime Saint-Simon, ivre de haine et de bonheur, dans la fameuse scène du lit de justice, quand il voit le duc du Maine abattu et les bâtards découronnés. « Moi cependant, dit-il, je me mourais de joie; j'en étais à craindre la défaillance. Mon cœur, dilaté à l'excès, ne trouvait plus d'espace à s'étendre... Je triomphais, je me vengeais, je nageais dans ma vengeance. » Saint-Simon a souhaité ardemment le pouvoir, et deux fois il a cru le tenir; « mais les eaux, ainsi qu'à Tantale, se sont retirées du bord de ses lèvres toutes les fois qu'il croyait y toucher. » Je ne pense pas cependant qu'on doive le plaindre. Il aurait mal rempli la place de Colbert et de Louvois, et ses qualités mêmes lui auraient peut-être été nuisibles. Passionné, irritable, il ressent vivement les plus légères atteintes et s'emporte à tout propos. Les moindres événemens l'animent, et l'on sent, quand il les raconte, qu'il y met toute son âme. Cette vivacité d'impression, échauffant tous ses récits, a fait de lui un peintre incomparable; mais comme elle aurait sans cesse troublé son jugement, elle en eût fait un médiocre politique. L'exemple de Cicéron le montre bien.

Il est donc vrai de dire qu'on trouve les mêmes qualités dans les discours de Cicéron que dans ses lettres; seulement dans ses lettres elles se montrent mieux, parce qu'il y est plus libre et s'abandonne plus franchement à sa nature. Quand il écrit à quelqu'un de ses amis, il ne réfléchit pas aussi longtemps que lorsqu'il doit parler au peuple; c'est sa première impression qu'il lui donne, et il la donne vive et passionnée, comme elle naît chez lui. Il ne prend pas le temps de se déguiser, et se montre tel qu'il est. Aussi son frère lui disait-il un jour : « Je vous ai vu tout entier dans votre lettre. »

C'est ce que nous sommes tentés de lui dire nous-mêmes toutes les fois que nous le lisons. S'il est si vif, si pressant, si animé, lorsqu'il cause avec ses amis, c'est que son imagination se transporte sans peine aux lieux où ils sont. « Il me semble que je vous parle, » écrit-il à l'un. « Je ne sais comment il se fait, dit-il à l'autre, que je crois être près de vous en vous écrivant. » Bien plus encore que dans ses discours, il est dans ses lettres tout entier aux émotions du moment. Vient-il d'arriver dans quelqu'une de ses belles maisons de campagne qu'il aime tant, il se livre à la joie de la revoir; elle ne lui a jamais semblé si belle. Il visite ses portiques, ses gymnases, ses exhèdres; il court à ses livres, honteux de les avoir quittés. L'amour de la solitude s'empare de lui au point qu'il ne se trouve jamais assez seul. Sa maison de Formies elle-même finit par lui déplaire, parce qu'il y vient trop d'importuns. « C'est une promenade publique, dit-il, ce n'est pas une villa. » Il y retrouve les gens les plus ennuyeux du monde, son ami Sebosus et son ami Arrius, qui s'obstine à ne pas retourner à Rome, quelque prière qu'il lui en fasse, pour lui tenir compagnie et philosopher tout le jour avec lui. « Au moment où je vous écris, dit-il à Atticus, on m'annonce Sebosus. Je n'ai pas achevé d'en gémir que j'entends Arrius qui me salue. Est-ce là quitter Rome? A quoi me sert de fuir les autres, si c'est pour tomber entre les mains de ceux-ci? Je veux, ajoute-t-il en citant un beau vers emprunté peut-être à ses propres ouvrages, je veux m'enfuir vers les montagnes de ma patrie, au berceau de mon enfance, *in montes patrios et ad incunabula nostra.* » Il va en effet à Arpinum; il pousse même jusqu'à Antium, la sauvage Antium, où il passe son temps à compter les vagues. Cette obscure tranquillité lui plaît tant qu'il regrette de n'avoir pas été duumvir dans cette petite ville plutôt que consul à Rome. Il n'a plus d'autre ambition que d'être rejoint par son ami Atticus, de faire avec lui quelques promenades au soleil, ou de causer philosophie, « assis sur ce petit siége qui est au-dessous de la statue d'Aristote. » En ce moment, il paraît plein de dégoût pour la vie publique; il n'en veut pas entendre parler. « Je suis résolu, dit-il, à n'y plus songer; » mais on sait comme il tient ces sortes de promesses. Aussitôt qu'il est de retour à Rome, il se plonge de plus fort dans la politique; les champs et leurs plaisirs sont oubliés. A peine surprend-on par momens quelques regrets passagers d'une vie plus calme. « Quand donc vivrons-nous? *quando vivemus?* » dit-il tristement au milieu de ce tourbillon d'affaires qui l'entraîne, et même ces réclamations timides sont bientôt étouffées par le bruit et le mouvement du combat. Il s'y engage et il y prend part avec plus d'ardeur que personne. Il en est encore tout animé lorsqu'il écrit à Atticus. Ses lettres en contiennent toutes les émotions et nous les communiquent. On croit

assister à ces scènes incroyables qui se passent au sénat, lorsqu'il attaque Clodius, tantôt par des discours suivis, tantôt dans des interpellations fougueuses, employant tour à tour contre lui les plus grosses armes de la rhétorique et les traits les plus légers de la raillerie. Il est plus vif encore quand il décrit les assemblées populaires et raconte les scandales des élections. « Suivez-moi au Champ-de-Mars, dit-il, la brigue est en feu; *sequere me in Campum, ardet ambitus.* » Et il nous montre les candidats aux prises, la bourse à la main, ou les juges qui sur le Forum se vendent honteusement à qui les paie, *judices quos fames magis quam fama commovit.* Comme il a l'habitude de céder à ses impressions et de changer avec elles, le ton n'est plus le même d'une lettre à l'autre. Il n'y a rien de plus abattu que celles qu'il écrit de l'exil. Le lendemain de son retour, sa phrase devient, sans transition, majestueuse et triomphante. Au milieu des situations les plus graves, il sourit et plaisante avec un ami qui l'égaie, il ne brave pas les dangers, il les oublie; mais qu'il rencontre alors quelque personnage effrayé, il a bientôt gagné son épouvante : aussitôt son style change, il s'anime, il s'échauffe; la tristesse, l'effroi, l'émotion, l'élèvent sans effort à la plus haute éloquence. Quand César menace Rome et qu'il pose insolemment ses dernières conditions au sénat, le cœur de Cicéron se soulève, et il trouve, en écrivant à une seule personne, de ces figures véhémentes qui ne seraient pas déplacées dans un discours adressé au peuple. « Quel destin est le nôtre? Il faudra donc céder à ses demandes impudentes! C'est ainsi que Pompée les appelle. Et en effet a-t-on jamais vu une plus impudente audace? — Vous occupez depuis dix ans une province que le sénat ne vous a pas donnée, mais que vous avez prise vous-même par la brigue et la violence. Le terme est venu que votre caprice seul, et non pas la loi, avait fixé à votre pouvoir. — Supposons que ce soit la loi. — Le temps arrivé, nous vous nommons un successeur; mais vous vous y opposez et nous dites : « Respectez mes droits! » Et vous, que faites-vous des nôtres? Quel prétexte avez-vous à garder plus longtemps votre armée malgré le sénat, malgré le peuple? — Il faut me céder ou vous battre. — Eh bien! battons-nous, répond Pompée; nous avons au moins l'espérance de vaincre ou de mourir libres. »

Cette agréable variété, ces brusques changemens de ton, se retrouvent dans les lettres de Mme de Sévigné. Comme Cicéron, Mme de Sévigné a l'imagination très vive et très mobile. Elle se livre sans réfléchir à ses premières émotions; elle se laisse prendre aux choses, et le plaisir qu'elle goûte lui semble toujours le plus grand de tous. On a remarqué qu'elle se plaisait partout, non par cette indolence d'esprit qui fait qu'on s'attache aux lieux où l'on se trouve pour

n'avoir pas la peine d'en changer, mais par la vivacité de son caractère, qui la livrait tout entière aux impressions du moment. Paris ne la captive pas tellement qu'elle n'aime aussi la campagne, et personne en ce siècle n'a mieux parlé de la nature que cette femme du monde qui se trouvait si à l'aise dans les salons et semblait uniquement faite pour s'y plaire. Elle court à Livry aux premiers beaux jours pour y jouir « du triomphe du mois de mai, » pour y entendre « le rossignol, le coucou et la fauvette qui ouvrent le printemps dans les forêts; » mais Livry est trop mondain encore : il lui faut une solitude plus complète, et elle va gaîment s'enfermer sous ses grands arbres de Bretagne. Pour le coup, ses amis de Paris croient qu'elle va mourir d'ennui, n'ayant plus de nouvelles à répéter, plus de beaux esprits à entretenir; mais elle a emporté avec elle quelque sérieuse morale de Nicole, elle a retrouvé parmi les livres délaissés, dont on sait que la campagne est le dernier asile ainsi que des vieux meubles, quelque roman de sa jeunesse qu'elle relit en se cachant et où elle est étonnée de se plaire encore. Elle cause avec ses gens, et, de même que Cicéron préférait la société des paysans à celle des élégans de province, elle aime mieux entretenir Pilois, son jardinier, que les conseillers du parlement de Bretagne. Elle se promène dans son mail, sous ces allées solitaires où les arbres couverts de belles devises semblent se parler l'un à l'autre; elle trouve enfin tant d'agrément dans son désert qu'elle ne peut pas se décider à le quitter, et cependant il n'y a pas de femme qui aime plus Paris. Une fois qu'elle y est revenue, elle est tout entière aux charmes de la vie mondaine. Ses lettres en sont pleines; elle se livre si facilement aux impressions qu'elle reçoit qu'on peut presque dire, en les lisant, quelles lectures elle vient de faire, à quels entretiens elle vient d'assister, de quels salons elle sort. On voit bien, lorsqu'elle répète si agréablement à sa fille les commérages de la cour, qu'elle vient d'entretenir la gracieuse, la spirituelle Mme de Coulanges, qui les lui a racontés. Lorsqu'elle parle d'une façon si attendrissante de Turenne, c'est qu'elle quitte l'hôtel de Bouillon, où la famille du prince pleure avec sa mort sa fortune ébranlée. Elle se prêche, elle se sermonne elle-même avec Nicole, mais ce n'est pas pour longtemps. Que son fils survienne et lui raconte quelqu'une de ces aventures galantes dont il a été le héros ou la victime, la voilà qui se jette hardiment dans les récits les plus scabreux, sauf à dire un peu plus loin : « Monsieur Nicole, ayez pitié de nous ! » Tout se tourne en morale, quand elle vient de visiter La Rochefoucauld; elle fait des leçons à propos de tout, elle voit partout quelque image de la vie et du cœur humain, jusque dans ce bouillon de vipère qu'on va servir à Mme de La Fayette souffrante! Cette vipère qu'on ouvre, qu'on écorche, et qui remue toujours, ne

ressemble-t-elle pas aux vieilles passions? « Que ne leur fait-on pas? On leur dit des injures, des rudesses, des cruautés, des mépris, des querelles, des plaintes, des rages, et toujours elles remuent. On ne saurait en voir la fin. On croit que quand on leur arrache le cœur, c'en est fait, et qu'on n'en entendra plus parler. Pas du tout; elles sont toujours en vie, elles remuent toujours. » Cette facilité qu'elle a d'être émue, qui lui fait adopter si vite les sentimens des gens qu'elle fréquente, lui fait sentir aussi le contre-coup des grands événemens auxquels elle assiste; le style de ses lettres s'élève quand elle les raconte, et, comme Cicéron, elle devient éloquente, sans y songer. Quelque admiration que me causent la grandeur des pensées et la vivacité des tours dans ce beau morceau de Cicéron sur César que je citais tout à l'heure, je suis encore plus touché, je l'avoue, de la lettre de Mme de Sévigné sur la mort de Louvois, et je trouve plus de hardiesse et d'éclat dans ce dialogue terrible qu'elle établit entre le ministre qui demande grâce et Dieu qui refuse.

Ce sont là d'admirables qualités, mais elles amènent aussi quelques inconvéniens avec elles. Les impressions si rapides sont quelquefois un peu légères. Quand on se laisse emporter par une imagination trop vive, on ne se donne pas le temps de réfléchir avant de parler, et l'on s'expose à changer souvent d'opinion. C'est ainsi que Mme de Sévigné s'est plus d'une fois contredite. Seulement, comme elle n'est qu'une femme du monde, ses contradictions ont peu de gravité, et nous ne songeons pas à lui en faire un crime. Que nous importe en effet qu'elle ait varié dans ses jugemens sur Fléchier et sur Mascaron, qu'après avoir admiré sans réserve *la Princesse de Clèves*, quand elle la lit toute seule, elle s'empresse d'y trouver mille défauts dès que son cousin Bussy la condamne? Mais Cicéron est un homme politique, et il est tenu d'être plus grave. On exige surtout de lui qu'il ait de la suite dans ses opinions; or c'est précisément ce que la vivacité de son imagination lui permet le moins. Il ne s'est jamais piqué d'être fidèle à lui-même. Quand il apprécie les événemens ou les hommes, il lui arrive de passer sans scrupule en quelques jours d'un extrême à l'autre. Dans une lettre de la fin d'octobre, Caton est traité d'excellent ami (*amicissimus*), et on se déclare très satisfait de la façon dont il s'est conduit. Au commencement de novembre, on l'accuse d'avoir été *honteusement malveillant* dans la même affaire. C'est que Cicéron ne juge guère que par ses impressions, et dans une âme mobile comme la sienne les impressions se succèdent rapidement, aussi vives, mais très différentes.

Un autre danger, plus grand encore, de cette intempérance d'imagination qui ne sait pas se gouverner, c'est qu'elle peut donner de

nous l'opinion la plus mauvaise et la plus fausse. Il n'y a de gens parfaits que dans les romans. Le bien et le mal sont tellement mêlés ensemble dans notre nature qu'on les rencontre rarement l'un sans l'autre. Les caractères les plus fermes ont leurs défaillances; il entre dans les plus belles actions des motifs qui ne sont pas toujours très honorables; nos meilleures affections ne sont point entièrement exemptes d'égoïsme; des doutes, des soupçons injurieux troublent parfois les amitiés les plus solides; il peut se faire qu'à certains momens des convoitises, des jalousies, dont on rougit le lendemain, traversent rapidement l'âme des plus honnêtes gens. Les prudens et les habiles renferment soigneusement en eux tous ces sentimens qui ne méritent pas de voir le jour; ceux comme Cicéron qu'emporte la vivacité de leurs impressions parlent, et ils ont grand tort. La parole ou la plume donne plus de force et de consistance à ces pensées fugitives. Ce n'étaient que des éclairs; on les précise, on les accuse en les écrivant; elles prennent une netteté, un relief, une importance qu'elles n'avaient pas dans la réalité. Ces faiblesses d'un instant, ces soupçons ridicules qui naissent d'une blessure d'amour-propre, ces courtes violences qui se calment dès qu'on réfléchit, ces injustices qu'arrache le dépit, ces bouffées d'ambition que la raison s'empresse de désavouer, une fois qu'on les a confiées à un ami, ne périssent plus. Un jour, un commentateur curieux étudiera ces confidences trop sincères, et il s'en servira pour tracer de l'imprudent qui les a faites un portrait à effrayer la postérité. Il prouvera, par des citations exactes et irréfutables, qu'il était mauvais citoyen et méchant ami, qu'il n'aimait ni son pays, ni sa famille, qu'il était jaloux des honnêtes gens, et qu'il a trahi tous les partis. Il n'en est rien cependant, et un esprit sage ne se laisse pas abuser par l'artifice de ces citations perfides. Il sait bien qu'on ne doit pas prendre à la lettre ces gens emportés ni croire trop à ce qu'ils disent. Il faut les défendre contre eux-mêmes, refuser de les écouter quand la passion les égare, et distinguer surtout leurs sentimens véritables et persistans de toutes ces exagérations qui ne durent pas. Voilà pourquoi tout le monde n'est pas propre à bien comprendre les lettres; tout le monde ne sait pas les lire comme il faut. Je me défie de ces savans qui, sans aucune habitude des hommes, sans aucune expérience de la vie, prétendent juger Cicéron d'après sa correspondance. Le plus souvent ils le jugent mal. Ils cherchent l'expression de sa pensée dans ces politesses banales que la société exige, et qui n'engagent pas plus ceux qui les font qu'elles ne trompent ceux qui les reçoivent. Ils traitent de lâches compromis ces concessions qu'il faut bien se faire, si on veut vivre ensemble. Ils voient des contradictions manifestes dans ces couleurs différentes qu'on donne à son opinion suivant les personnes aux-

quelles on parle. Ils triomphent de l'imprudence de certains aveux ou de la fatuité de certains éloges, parce qu'ils ne saisissent pas la fine ironie qui les tempère. Pour bien apprécier toutes ces nuances, pour rendre aux choses leur importance véritable, pour être bon juge de la portée de ces phrases qui se disent avec un demi-sourire et ne signifient pas toujours tout ce qu'elles semblent dire, il faut avoir plus d'habitude de la vie qu'on n'en prend d'ordinaire dans une université d'Allemagne. Pour dire ce que je pense, dans cette appréciation délicate, je me fierais peut-être plus encore à un homme du monde qu'à un savant.

II.

Après avoir satisfait notre esprit à lire et à admirer ces deux correspondances, il convient d'y chercher un plaisir plus grave. Quels que soient ici les agrémens littéraires, l'intérêt historique est plus grand encore. Je ne veux pas dire seulement qu'elles nous racontent d'une façon plus exacte les événemens politiques; le service qu'elles nous rendent est bien plus important : elles nous font voir le passé par ces côtés intimes et familiers dont l'histoire ne s'occupe pas, et qui sans leurs indiscrétions seraient perdus pour nous. Essayons donc de profiter des renseignemens secrets qu'elles nous donnent, et pénétrons avec elles jusqu'au cœur des sociétés dont elles nous entretiennent.

Entre la vie publique et la vie de famille, il y en a d'ordinaire une autre qui tient le milieu et qu'on appelle la vie du monde. Elle existe à peu près partout de quelque manière. Pour peu que la société qu'on étudie soit lettrée et polie, il est impossible qu'on n'y rencontre pas quelques-unes de ces réunions où le besoin d'échanger leurs idées rassemble des gens qui se conviennent par leurs opinions et leurs habitudes; mais l'importance de ces réunions varie suivant les époques. A Rome, sous le gouvernement républicain, la politique occupait trop les esprits pour laisser au reste beaucoup de place. Les grandes choses qui se passaient tous les jours sur le Forum et le Champ-de-Mars y attiraient la foule, et quand les affaires sérieuses étaient finies, ces mêmes lieux devenaient le théâtre des divertissemens et des plaisirs. Tandis que les curieux écoutaient les charlatans et regardaient les joueurs de paume, la belle compagnie se promenait sous les portiques qui entouraient le Champ-de-Mars, et près de cet endroit du Forum où l'on avait placé le premier cadran solaire (1). C'était le rendez-vous ordinaire des élégans

(1) Cicéron, voulant faire entendre qu'un de ses cliens n'est pas un homme du monde, dit : « On ne le voit pas près du cadran solaire ni au Champ-de-Mars; — *non ad solarium, non in Campo versatus est.* »

de Rome, c'est là qu'ils venaient tous les jours chercher le plaisir de voir et d'être vus; mais quand ils voulaient s'entretenir d'une façon plus intime, il leur fallait bien former des réunions plus discrètes. Ils se rassemblaient alors dans des cercles ou des festins, *in conviviis et in circulis*. Ces deux mots se retrouvent presque toujours joints ensemble dans les écrivains de cette époque, et ils désignent pour eux ce que nous appelons aujourd'hui le monde. Nous pouvons prendre quelque idée de ces repas où l'on venait causer librement des affaires politiques et rire des scandales privés par ce qu'en dit Cicéron dans sa correspondance. Il s'y plaisait beaucoup et il devait beaucoup y plaire. C'était un grand bonheur pour lui de n'être pas obligé de se contraindre, et il n'avait jamais plus d'esprit que lorsqu'il pouvait dire sans se gêner tout ce qui lui traversait la tête. Aussi, quand son ami, le riche Papirius Pœtus, qui, à ce qu'il semble, traitait les gens du monde, attristé par les malheurs de la république, ne reçut plus personne à dîner chez lui et refusa d'aller dîner chez les autres, Cicéron lui écrivait en riant que sa retraite était une calamité publique, et le sommait de reprendre ses anciennes habitudes au premier souffle du printemps. « Sérieusement, mon cher Pœtus, ajoutait-il, il vous faut vivre avec d'honnêtes gens, d'un commerce agréable, et qui vous aiment. Soyez sûr qu'il n'y a rien de plus propre à rendre la vie douce et heureuse. Et ce n'est pas la volupté que j'envisage ici, mais l'agrément de la société et le délassement de l'esprit, qui n'est jamais plus à l'aise que dans les conversations familières telles que la table les fait naître. Aussi le mot de *convivia*, dont nous nous servons, me semble-t-il bien plus heureusement trouvé que les mots grecs qui désignent la même chose, car c'est là proprement qu'on vit ensemble. » Ce qui manquait à ces repas de gens d'esprit pour qu'on pût les comparer tout à fait à nos réunions du monde, c'était la présence des femmes. Elles n'y étaient guère admises, j'entends les femmes honnêtes; les autres seules se permettaient d'y assister, au grand scandale des Romains sévères. Cicéron raille beaucoup Clodia de ces festins qu'elle donnait à la jeunesse de Rome dans ses jardins des bords du Tibre, et ce n'est pas sans quelque honte qu'il nous raconte qu'il a dîné lui-même chez Volumnius à côté de la comédienne Cythéris. Or il est bon que les femmes honnêtes assistent à ces sortes de réunions, non-seulement parce qu'elles y apportent beaucoup d'esprit, mais aussi parce qu'elles empêchent beaucoup d'excès. La gaîté bruyante des convives, quand elle n'est pas tempérée par leur présence, court le risque d'aller trop loin, et les exemples ne nous manqueraient pas pour montrer que chez les Romains elle dégénérait trop souvent en honteuse débauche.

Aussi ai-je plus de goût pour leurs cercles que pour leurs festins.

L'absence des femmes avait là beaucoup moins d'inconvéniens, quoiqu'elle y fût encore très regrettable, et il me semble que l'on peut voir à la rigueur quelque image de ce que nous appelons aujourd'hui le monde dans ces assemblées de personnages importans qui venaient causer ensemble à leurs heures de loisir et pour se délasser des affaires. Les beaux dialogues de Cicéron nous donnent quelque idée de leurs entretiens. Il aime à réunir non pas des savans de profession, qui ne savent que disserter, mais des hommes d'état, qui joignent la pratique de la vie à la connaissance des lettres, d'honnêtes gens, comme on disait au XVIIe siècle. Le lieu de leurs réunions est tantôt une riche bibliothèque, tantôt quelqu'une de ces belles villas qu'ils possédaient à Cumes, à Baules ou à Pompéi. On y parle de philosophie ou d'éloquence en face de Pouzzoles et du Vésuve; on a les yeux fixés sur l'admirable spectacle du golfe de Naples; on tire des argumens et des images de ces flots tranquilles ou agités, des vaisseaux qui passent, et de la lumière « tour à tour jaune, rouge ou pâle qui colore la mer aux différentes heures du jour. » Les beaux paysages de Platon sont imités avec un art merveilleux, mais en même temps appropriés aux personnages qui vont s'y réunir, ce qui fait naître quelquefois entre le modèle et la copie des différences curieuses. Ainsi le début de *l'Orateur* rappelle tout à fait celui du *Phèdre;* on y trouve aussi un platane au pied duquel on s'assoit pour discuter. Seulement, au lieu de se coucher sans façon sur l'herbe, ainsi que font Socrate et ses amis, Crassus fait apporter des coussins. Ces coussins nous jettent tout de suite dans un monde différent. Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble qu'on en retrouve l'influence dans tout le reste du dialogue. L'entretien n'a plus ce charmant naturel, ces brusques vivacités, cette démarche aisée qu'on admire dans Platon. Il s'avance d'un pas plus régulier et plus didactique. On voit bien que nous ne sommes plus aux portes de la démocratique Athènes, et que ce ne sont plus seulement des Grecs et des gens d'esprit de toute classe, mais des grands seigneurs romains graves et cérémonieux qui parlent. Après tout, ils parlent fort bien, quoiqu'avec un peu moins de grâce et de simplicité, et ils nous donnent l'idée d'un monde très distingué et qui avait fort grand air. Cicéron, dans son traité des *Devoirs,* a tracé les règles de ces sortes d'entretiens, et il le fait en homme qui devait y exceller. « Il faut y mettre de l'agrément, dit-il, et fuir l'obstination. Surtout que personne ne s'empare de la parole comme d'un terrain qui lui appartient, et n'essaie d'en exclure les autres. Il est bon qu'en cela, comme dans tout le reste, chacun ait son tour... Ces conversations roulent d'ordinaire sur les affaires privées, sur la république, ou sur les sciences et les arts. Si elles s'en détournent, on doit les y ramener, mais avec discernement,

car tout le monde ne se plaît pas toujours aux mêmes sujets. Il faut aussi remarquer le moment où la conversation cesse d'intéresser, et, de même qu'on a pris son temps pour la commencer, on doit savoir la finir à propos. »

Ces réunions de grands personnages, distingués par leur naissance et leurs manières, et qui, malgré les fonctions dont ils étaient revêtus, trouvaient le temps d'aimer la philosophie et les lettres, devaient avoir, à ce que je crois, plus d'un rapport avec ce monde du XVIIe siècle que la correspondance de Mme de Sévigné nous fait entrevoir. Il y avait cependant de grandes différences. D'abord les sujets d'entretien n'étaient pas tout à fait les mêmes. En France, on ne s'occupe pas des affaires publiques, ou l'on en parle le plus bas qu'on peut. Le pouvoir absolu ne permet pas qu'on les discute, et il lui déplaît qu'on s'en entretienne. Nous voyons dans Saint-Simon que Louis XIV n'aimait pas plus les *discoureurs* que Napoléon ne souffrait les *idéologues*. Aussi les personnes sages, comme Mme de Rambouillet, avaient-elles prudemment banni la politique de leurs salons. En revanche, si l'on ne s'occupait pas des affaires publiques, on y causait beaucoup des choses privées. A la place des secrets d'état, qu'il n'était pas sûr de vouloir percer, on cherchait à découvrir les mystères du cœur : c'était une curiosité que l'autorité la plus soupçonneuse ne pouvait pas trouver coupable. On y faisait, en se jouant, des études, ou, comme on disait, des anatomies de sentimens et de passions qui laissaient bien loin d'elles Théophraste et ses savans traités. C'était le résultat naturel de l'admission des femmes dans ces sociétés polies. Crassus et Antoine, Lælius et Scipion, Cicéron et Atticus devaient naturellement converser entre eux des choses qui les occupaient sans cesse, la politique, la philosophie, l'art oratoire; mais les femmes imposent d'autres sujets. Comme les passions sont le grand intérêt de leur vie, elles ont amené la mode de s'en entretenir, et c'est ainsi que ces fines analyses sont devenues l'occupation et le charme des salons où elles dominent.

Une autre différence entre la société polie du XVIIe siècle et celle du temps de Cicéron, c'est que ces sortes de réunions qui constituent la vie du monde étaient beaucoup moins fréquentes chez les Romains. Elles n'avaient rien de régulier ni de suivi, et le plus souvent le hasard seul, en réunissant dans un même lieu des gens d'esprit qui se connaissaient, leur donnait naissance. Il y a loin de là à ces salons ouverts tous les soirs comme l'hôtel Rambouillet, ou à ces réceptions à jour fixe comme les samedis de Mlle de Scudéry; mais à Rome les loisirs étaient rares. Les hommes politiques, occupés des intérêts de leurs candidatures, des affaires

de leurs cliens ou des soins que réclamaient leurs fortunes immenses et embarrassées, n'avaient pas un moment à perdre. Chez nous, au contraire, un grand seigneur avait toujours du temps de reste. Et comment pouvait-il trouver le moyen de l'employer agréablement, quand il était interdit de s'occuper des affaires de l'état et ennuyeux de songer aux siennes? L'inaction chassait les gens de chez eux; elle les réunissait dans des lieux où ils étaient sûrs de trouver un monde choisi. Là, en l'absence d'événemens plus graves, on pouvait toujours causer des pièces nouvelles représentées chez les grands comédiens ou au théâtre de Monsieur, et donner son opinion sur le livre qui venait de paraître chez Barbin ou chez Cramoisy, ou même, si ce divertissement venait à manquer, il restait au moins la ressource de *filer le tendre et le passionné* à l'hôtel de Rambouillet ou à celui de Richelieu, quand on était d'illustre maison, ou dans quelque salon du Marais, si l'on ne s'élevait pas au-dessus de la bourgeoisie. Ces réunions polies étaient la grande distraction ou plutôt la grande occupation de ce siècle. Leur influence ne se fait pas seulement sentir alors dans la littérature, elle donne un tour particulier aux caractères, aux idées, aux sentimens, et pour ainsi dire à la vie de tout le monde.

Quand elles prennent une telle importance, elles peuvent aussi présenter quelques dangers. Il est à craindre que les caractères ne s'affadissent dans ce commerce de tous les jours. Ils se polissent, mais ils s'usent par ce frottement continuel. En même temps que leurs aspérités disparaissent, leur originalité s'efface. La langue s'énerve en se raffinant; le convenu remplace le naturel; on pense et on parle comme on marche et comme on salue, c'est-à-dire que les passions et les idées finissent par prendre cette uniformité décente et froide qu'on remarque dans l'attitude et la mise des gens qui fréquentent les salons. On ne peut pas nier qu'au XVIIe siècle beaucoup de personnes n'aient été gâtées par ces défauts. Heureusement Mme de Sévigné sut s'en préserver. Rien ne put altérer cette excellente nature que la vivacité de ses impressions ramenait toujours dans la vérité. Tout en vivant au milieu des autres et en s'y plaisant, elle demeura elle-même. Dans sa jeunesse, elle avait traversé l'hôtel Rambouillet. C'était un séjour dangereux : elle n'en garda que ce qu'il avait de bon, la délicatesse des pensées et la finesse du style. Peut-être aussi est-ce là qu'elle a pris cette science profonde et sûre des choses de la vie qui ne la quitta plus. Comme on vivait alors dans le monde dès ses premières années, on y prenait vite une certaine expérience des passions, et l'on devenait familier avec elles avant même que le cœur eût assez vieilli pour les ressentir. A force de les côtoyer et de vivre dans leur voisinage, on s'habituait à les voir sans étonnement et à en parler sans em-

barras. C'est ainsi, je le suppose, qu'a dû être élevée cette charmante Henriette des *Femmes savantes*, une des plus heureuses créations de Molière. On reconnaît qu'elle a vu le monde de bonne heure au ton net et décidé dont elle parle des choses, à l'assurance de ses propos avec Clitandre, à ses spirituelles plaisanteries sur le mariage et ses suites, et surtout à cette façon de prédire à Trissotin, quand il veut l'épouser de force, le sort qui le menace et auquel il est du reste si philosophiquement préparé. Peut-être, en l'entendant parler ainsi, quelques personnes regretteront-elles qu'il lui manque cette fleur de pudeur délicate et d'aimable ignorance qui est un grand charme à une jeune fille; mais, il faut s'y résigner, elle n'est pas rêveuse ni romanesque (1). La connaissance qu'elle a du monde l'arme contre les chimères et les illusions. Elle y a pris le sentiment de la réalité. Elle raisonne, elle calcule, elle connaît mieux que Clitandre *les fâcheux besoins des choses de la vie*, et ne veut pas l'y exposer. Je me figure que Mlle de Chantal, lorsque, « avec une beauté à attirer tous les cœurs, » elle parut pour la première fois dans ces salons joyeux de la régence, avait autant de liberté dans ses propos, autant de pétulance dans ses manières, et au fond autant de sens dans sa conduite que l'Henriette de Molière. Dès ses premières lettres, nous trouvons la trace de cette expérience qu'elle tenait de l'usage du monde. Sa situation en ce moment est aussi délicate que celle d'Henriette. Elle est aux prises non plus avec Trissotin, mais avec Vadius, c'est-à-dire avec ce pauvre Ménage, son précepteur, qui était devenu amoureux d'elle. Ménage, comme tous ceux qui sentent qu'ils ont tort d'aimer et qui ne peuvent s'en défendre, était brusque, jaloux, mécontent. Il trouvait partout matière à se plaindre, et il fallait sans cesse l'apaiser. Mlle de Chantal y mettait une grâce charmante, ne voulant ni perdre la société d'un si savant homme, ni encourager sa folie, et le maintenant avec une habileté au-dessus de son âge entre l'espérance et le découragement. Cette tactique, délicate pour une jeune fille, nous prouve qu'elle se sentait sûre d'elle-même et ne s'effarouchait pas facilement.

La suite de sa vie répond à ce début. Elle ne connut jamais la pruderie. Elle conserva toujours la haine des fausses hontes et des délicatesses affectées. Si dans sa jeunesse elle ressemblait assez à l'Henriette des *Femmes savantes*, on peut dire qu'elle prit plus tard quelques traits de l'Elmire du *Tartufe*. Elle avait le goût des

(1) Rien n'est romanesque en elle, pas même son amour pour Clitandre. Ce n'est pas du premier coup, comme il arrive dans les romans, et par une sorte de sympathie subite et invincible qu'elle l'a aimé. Molière a supposé que Clitandre avait été d'abord amoureux d'Armande; rebuté par elle, il s'est tourné vers sa sœur Henriette. C'est donc un amour de raison et pour ainsi dire de second mouvement.

histoires légères et l'habitude de les raconter sans embarras. Les choses ne l'effrayaient pas, les mots encore moins. Elle nomme tout par son nom. Elle parle la langue même de Molière dans ce qu'elle a de plus vif et de plus hardi. La liberté de ces propos, que le chevalier de Perrin avait soigneusement affaiblie, et que les nouveaux éditeurs ont bien fait de rétablir, est aussi éloignée que possible du langage artificiel et convenu des précieuses. Quelques personnes même trouveront peut-être que le naturel et la vérité s'y laissent trop surprendre. En tout cas, il n'y a rien là qui ressemble à cette fadeur dont ne peuvent pas toujours se défendre les gens qui fréquentent trop les salons. Mme de Sévigné, qui y passait sa vie, a eu la bonne fortune d'en prendre les qualités sans en avoir les défauts. Aussi, quand je veux imaginer une sorte d'idéal de la vie du monde où la politesse ne dégénère pas en banalité, où l'originalité des caractères se conserve sous l'élégance uniforme des manières, où l'habitude de vivre avec les autres ne détruit pas celle de penser pour soi, je ne vais pas exhumer, comme l'a fait un grand écrivain, la société du grand Cyrus; je songe à Mme de Sévigné et aux amis qui l'entouraient. Je les réunis dans quelqu'un des lieux où ils se voyaient d'ordinaire, par exemple dans ce jardin « si riant et si parfumé » de Mme de La Fayette, et je les laisse causer ensemble. Les entretiens de ces personnes d'esprit, parmi lesquelles se trouvaient bien des gens sérieux, comme Corbinelli et La Rochefoucauld, sont quelquefois aussi graves que ceux que Cicéron imagine dans ses dialogues. On y touche aux questions les plus délicates de la vie comme dans le traité des *Devoirs*, on y parle de la mort comme dans les *Tusculanes*. On va même plus loin que la mort, et l'on pénètre résolûment jusqu'à ces *terres inconnues* où Cicéron ose à peine s'aventurer, et qu'il ne fait guère qu'entrevoir dans le *Songe de Scipion*. De quelque sujet qu'on parle cependant, la présence des femmes introduit quelque chose de plus libre, de plus vif, de plus piquant que lorsque les hommes seuls ont la parole, et j'avoue que ces conversations, à la fois si sérieuses et si agréables, dont les lettres de Mme de Sévigné me donnent l'idée, ne me laissent regretter ni celles de Crassus avec Antoine à Tusculum, ni celles de Cicéron avec Atticus dans la petite île du Fibrène et sous le chêne de Marius.

Après avoir vu ce qu'était la vie du monde au temps de Cicéron et de Mme de Sévigné, on voudrait pénétrer plus avant et chercher, à l'aide de ces deux correspondances, ce qu'était alors la vie de famille; mais il faut se tenir ici aux grandes lignes. Une comparaison complète serait infinie et mènerait trop loin. Ce qui frappe le plus au premier abord, ce sont les différences. Certes ces deux sociétés ne comprenaient pas la vie de famille de la même façon, et

il y a bien loin de ces unions, si facilement rompues par le divorce qu'on les a appelées un adultère légal, à la gravité du mariage chrétien. Il faut cependant remarquer qu'à l'époque de Cicéron, malgré tous ces désordres et tous ces abus, le mariage était en somme plus près de ressembler à ce qu'il est chez nous qu'au temps où la famille était plus pure et le divorce inconnu. L'importance des femmes s'était fort accrue dans la maison. Par l'usage, sinon par la loi, elles étaient devenues les égales des hommes, et ce progrès dont on fait honneur au christianisme, parce qu'il en a proclamé la légitimité, était en fait presque accompli avant lui. Les malins récits de Cicéron nous montrent que dans beaucoup de ménages c'est la femme qui commande. Le bon Sulpitius se laisse tout à fait mener par la sienne; Brutus confie à Porcia ses desseins les plus secrets, et il l'admet, avec sa mère et sa sœur, dans ces délibérations où le sort de son pays et le sien se discutent. Dès ce moment, les femmes sont mêlées à presque toutes les intrigues qui troublent la république, et nous approchons du temps où Livie partagera presque avec Auguste le pouvoir souverain.

Il ne faut rien exagérer cependant, et les lettres mêmes de Cicéron nous réfuteraient, si nous prétendions que la famille avait alors l'importance qu'elle a prise plus tard. On est généralement fort scandalisé de la façon dont il apprend à son meilleur ami, Atticus, les événemens les plus graves de sa vie intérieure. Dans une lettre où il lui demande de lui acheter des statues pour ses maisons de campagne, il ajoute incidemment : « Mon père est mort le 24 novembre. » Il ne met pas plus de cérémonie à lui annoncer la naissance de son fils. « Sachez, lui dit-il, que ma famille s'est augmentée d'un garçon et que Terentia se porte bien. » C'est à peu près la formule par laquelle nous communiquons aux indifférens les événemens de cette nature. Tullia, qu'il aimait tant, n'est pas plus favorisée quand elle se marie. Il se contente d'écrire à Atticus : « J'ai fiancé ma petite Tullia à C. Pison, fils de Lucius. » Comment expliquer la sécheresse de ces formules? Doit-on en accuser, comme on l'a fait, l'insensibilité de son cœur? Toute sa vie proteste contre ce reproche. Nous savons qu'il aimait beaucoup son fils et qu'il adorait sa fille; mais il faut reconnaître que la famille tenait moins de place dans la vie d'un Romain que dans la nôtre. D'ordinaire on ne songeait pas à ennuyer le public des détails de son ménage, et c'est à peine si l'on en causait avec quelques amis. L'affection pouvait et devait être aussi grande entre les pères et les enfans; mais ces sentimens, si vifs, si sincères qu'on les suppose, étaient au second rang dans l'âme. Les affaires politiques passaient avant tout le reste, et la vie intérieure disparaissait dans le bruit que faisait la vie publique. Tout est bien changé depuis ce mo-

ment. On peut dire qu'à chaque évolution de l'humanité l'importance de la famille s'est accrue; mais jamais elle n'avait été si grande qu'aujourd'hui. Les sociétés anciennes vivaient sur la place publique. La société du XVIIe siècle avait placé son centre dans les salons. La nôtre a mis le sien dans la famille. Si l'on veut suivre d'une façon rapide et abrégée les progrès qu'elle a faits, on n'a qu'à voir l'importance que prend suivant les époques celui qui en est l'âme et le lien, l'enfant. Cicéron parle dans une de ses lettres d'un pauvre petit enfant de sa fille qui ne vécut pas. Ses expressions sont d'une froideur et d'une sécheresse étranges; il l'appelle à peu près un avorton, *quod natum est perimbecillimum est*. L'explication de cette froideur se trouve dans la phrase suivante des *Tusculanes :* « quand un enfant meurt jeune, on s'en console facilement; s'il meurt au berceau, on ne s'en occupe seulement pas. » Il n'en est plus ainsi au XVIIe siècle, et l'enfant est alors devenu un personnage dans la famille. Cependant il reste encore dans la façon dont on le traite bien des choses qui nous choquent. Ai-je besoin de rappeler ce monstrueux abus, déploré par Bossuet, de sacrifier sans pitié tous les autres enfans à la fortune du fils aîné, c'est-à-dire d'immoler l'affection à la vanité? Nous en avons un bien triste exemple dans les lettres de Mme de Sévigné. La fille aînée de Mme de Grignan, la douce et bonne Marie-Blanche, fut de bonne heure éloignée de la maison paternelle. On ne voulait pas qu'elle prît le goût d'y vivre; il était décidé qu'elle ne devait pas y rester. A cinq ans, on la mit au couvent, et elle n'en sortit plus; à quinze ans, elle prit le voile sans que personne se fût demandé si cette vie austère lui convenait. Seule, la grand'mère fit entendre de loin une plainte douce et comme un soupir étouffé. « La pauvre enfant! qu'elle est heureuse, si elle est contente! Cela est sans doute, mais vous m'entendez bien. » Au moins parvint-elle à sauver la seconde, Pauline, qui devait être enfermée comme l'autre. Il y a quelque chose de bien triste et de bien touchant dans cet appel répété qu'elle fait au cœur de sa fille. « Aimez, aimez Pauline, lui dit-elle, ne vous refusez pas ce plaisir. » Elle eut grand'peine à se faire écouter. Il fallait bien accroître la fortune du fils et lui laisser les moyens de faire une grande figure dans le monde; mais ce fils lui-même, qu'on voulait ainsi enrichir aux dépens de ses sœurs, ce fils si souhaité, si admiré, auquel on achetait sans compter, malgré la détresse de la famille, des compagnies et des régimens, ce fils ne fut pas dans son enfance beaucoup plus soigné que les autres. L'altière comtesse le livrait à ses domestiques. Elle le laissait à Grignan pendant ses voyages à Paris et passait des années sans le voir; même quand il devint plus grand, il tenait encore si peu de place dans la vie de sa mère, que Mme de Sévigné

se plaignait qu'il se gâtait fort avec les valets. Ai-je besoin de dire combien cette négligence est loin de nos habitudes? Aujourd'hui on ne sacrifie plus ses enfans les uns aux autres, on se sacrifie à eux. On ne les laisse plus parmi les valets, dans les antichambres; ils s'installent, ils règnent au salon; ils sont devenus les maîtres et quelquefois les tyrans de la famille.

Je me suis trouvé insensiblement amené, à propos des autres, à parler de nous. Quand on compare entre elles les deux époques dont les lettres de Cicéron et celles de Mme de Sévigné nous entretiennent, il est bien difficile de ne pas faire un retour sur soi, et de ne pas songer aussi un peu à notre temps. Je ne veux pourtant pas céder au plaisir de faire un parallèle qui m'éloignerait trop du sujet que je traite. Je dirai seulement qu'il me semble que cette comparaison ne serait pas toujours à notre désavantage, et qu'après tout les tableaux du passé que nous avons sous les yeux ne sont pas faits pour nous dégoûter du présent. Je suis surtout frappé de voir que nos devanciers se plaignaient déjà des maux dont nous souffrons nous-mêmes, et que les fautes dont ils s'accusaient sont précisément celles que nous nous reprochons avec le plus d'amertume. Par exemple, on nous répète à satiété que nous n'avons plus souci que de l'argent, que nous ne savons que compter, et que cette passion a remplacé pour nous toutes les autres. Assurément je ne voudrais pas prétendre que ce reproche n'est pas fondé, mais je suis un peu surpris de voir qu'Horace l'adresse déjà aux gens de son époque, et presque dans les mêmes termes. De même je remarque à tout moment dans les lettres de Cicéron que les questions d'argent dominent toutes les autres, que les convenances faisaient souvent les convictions, et qu'il arrivait aux hommes d'état les plus illustres de sacrifier sans scrupule leurs principes à leurs intérêts. Si de la république romaine je passe au XVIIe siècle, je lis dans Balzac ces paroles qu'on croirait écrites par un moraliste contemporain à l'usage de la jeunesse d'aujourd'hui : « De l'âme des fermiers et des receveurs, il a passé, ce misérable intérêt, en celle des gentilshommes et des princes; il entre dans les professions qui en sont apparemment les plus éloignées. On ne se laisse plus prendre à la gloire; les belles opinions ne font plus de secte; elles ne gagnent rien sur des esprits qui veulent toucher et compter leur félicité, qui n'estiment que ce qui tombe sous les sens et qui est de mise dans le commerce. » Balzac n'a rien exagéré. La correspondance de Mme de Sévigné nous le fait bien voir en nous montrant combien les gens étaient occupés alors de faire leur fortune et tout ce qu'ils osaient pour l'accroître. Cette époque, qui nous paraît si noble dans ses affections, si désintéressée dans ses goûts, si curieuse du beau, si éprise du grand, que nous ornons à profusion de toutes les qualités

qui nous manquent, et où notre imagination se réfugie si volontiers pour se sauver des misères du présent, la plupart des contemporains n'en parlent que comme du règne des traitans et des maltôtiers.

On nous dit encore que de nos jours les caractères se sont abaissés, on nous fait honte des petitesses et des défaillances dont notre histoire politique est pleine, et je confesse qu'il est bien difficile de n'en pas être confus; mais les caractères étaient-ils beaucoup plus fermes dans ces temps que nous retracent les lettres de Cicéron? Y avait-il autour de lui, dans le parti le plus honnête, bien des gens qui n'eussent pas quelque faiblesse à se reprocher? Et Brutus ou Caton n'avaient-ils pas raison de mépriser la plupart de ceux à côté desquels ils étaient forcés de combattre? L'époque de Louis XIV a été moins soumise à ces révolutions politiques où se perdent tant de caractères qui étaient faits pour le repos, et cependant que d'intrigues honteuses et de coupables compromis ne cache pas cette décence extérieure dont tout est couvert! Cette aristocratie qui nous semble de loin si distinguée et si séduisante, il ne faut pas la regarder de trop près pour l'estimer encore. Elle perd beaucoup à être vue dans les antichambres de Louis XIV. Comme celle de Rome au temps de Cicéron, elle était complétement ruinée. Le luxe, la vanité, les plaisirs coûteux avaient mis le désordre dans les plus grandes maisons. On n'en voit presque pas une, de celles qui paraissent dans les lettres de Mme de Sévigné, qui ne soit réduite aux expédiens pour vivre. Or l'expédient le plus facile et le plus sûr était de tendre la main au roi, et on le faisait sans honte. Versailles était peuplé d'une foule de gentilshommes sans ressources, de *pauvres diables de qualité*, comme les appelait Bussy, prêts à toutes les bassesses pour obtenir quelques écus, empressés à offrir au roi leur sœur comme Rohan, leur nièce comme Villarceau, ou leur femme comme Soubise, assidus à lui faire leur cour « pour se trouver sous ce qu'il jette » quand il distribue ses libéralités ou plutôt ses aumônes, et osant écrire sans rougir : « Je lui embrasserai si souvent les genoux, que j'irai peut-être jusqu'à sa bourse (1). » Quand on voit de près leurs manœuvres et leurs cabales, cette lâche servilité pour les ministres tout-puissans, cette arrogance pour les ministres disgraciés, ce siége en règle qu'ils font tous les jours de la générosité de leur maître, on comprend ce mot amer qu'écrivait l'honnête Mme de La Troche à son amie Mme de Coulanges : « J'arrive de Versailles, où j'ai été huit jours. Je voudrais vous pouvoir bien représenter tout ce que j'y ai vu de bassesses, d'empressemens et de jalousies. J'en méprise le genre humain. »

(1) Cette phrase est de Bussy; elle parut si basse aux premiers éditeurs de ses lettres qu'ils en rougirent pour lui et qu'ils la remplacèrent par celle-ci : « J'irai peut-être jusqu'à son cœur. »

Les révélations de ce genre qu'on rencontre à chaque pas dans les lettres de Mme de Sévigné dérangeront peut-être beaucoup d'opinions toutes faites et d'admirations volontairement exagérées; mais je ne crois pas que ces admirations méritent qu'on les respecte. Sans doute il ne faut pas se plaire à abaisser le passé; c'est un mauvais sentiment, et qui n'a jamais profité à personne, mais il ne faut pas souffrir non plus qu'on l'exalte outre mesure, pour humilier le présent. Il n'est pas salutaire de dégoûter les gens de l'époque dans laquelle ils vivent. Quand on les a découragés d'avance, quand on leur a ôté tout ressort pour faire le bien en leur enlevant l'espérance d'y réussir, ils s'abandonnent eux-mêmes et finissent par mériter l'opinion qu'on avait d'eux. Le grand service que nous rendent ces correspondances, où la vérité n'est pas déguisée, c'est de nous donner plus d'estime pour nous-mêmes. Nous en avons grand besoin. Quoique les moralistes nous accusent d'être trop complaisans pour nos mérites, je trouve que nous sommes au contraire trop portés à nous maltraiter. Le siècle où nous vivons est toujours pour nous le siècle de fer. Quant à l'âge d'or, aux différentes époques de notre vie, nous le plaçons à des endroits différens, mais nous avons soin de ne jamais le mettre de notre temps. Quand nous sommes jeunes et pleins d'espérance, nous regardons devant nous; l'âge d'or nous semble alors dans l'avenir. Après que nous avons vieilli, et que, suivant la belle expression d'Aristote, la vie nous a humiliés, nous nous retournons brusquement en arrière, et nous le mettons dans le passé. Pour moi, je ne sais s'il faut espérer qu'on le verra un jour; mais, après avoir lu les lettres de Mme de Sévigné et celles de Cicéron, je suis bien sûr qu'on ne l'a pas encore vu.

III.

Je n'ai pas encore parlé de ce qui frappe peut-être plus que tout le reste, quand on compare les deux correspondances que j'étudie. On est très surpris de voir, même en les lisant rapidement, que les préoccupations religieuses tiennent tant de place dans les lettres de Mme de Sévigné, et qu'on ne les retrouve nulle part dans celles de Cicéron. Cette différence mérite de nous arrêter un moment.

Elle est trop radicale pour tenir uniquement au caractère des deux écrivains, et je crois qu'on peut d'abord en conclure que, des deux sociétés parmi lesquelles ils ont vécu, l'une avait le sentiment religieux et l'autre ne l'avait pas. Il est bien entendu que par ce mot je ne veux pas seulement parler de l'adhésion à un culte établi. On ne peut pas raisonnablement attendre de Cicéron, tout augure qu'il était, beaucoup de respect pour les fables ridicules sur lesquelles était fondée la religion de son pays. Je veux parler de ce

besoin que nous éprouvons de sortir de nous et de chercher ailleurs la raison de notre existence et la loi de notre destinée. Ainsi compris, le sentiment religieux donne une élévation singulière à la vie, et l'on peut dire qu'il manque un élément de grandeur à la société qui ne l'a pas connu. Une des formes les plus générales, les plus populaires par lesquelles il se révèle, c'est ce désir que nous avons de savoir ce qui arrive de nous après la mort. Le problème de l'avenir n'est pas seulement un problème philosophique, c'est-à-dire un de ceux que se pose une curiosité savante et qu'elle étudie froidement avec les procédés ordinaires de l'esprit. Il trouble l'âme autant qu'il occupe la raison. Ce qui le prouve, c'est l'inquiétude où nous sommes tant qu'il n'est pas résolu, l'émotion et la plénitude de joie qu'on éprouve quand on croit en tenir la solution, enfin ce puissant attrait, cet élan passionné qui nous entraîne vers cet infini, de quelque nature qu'il soit, de quelque nom qu'on l'appelle, dans lequel nous pensons trouver le complément ou le terme de notre existence. Ces sentimens n'ont point été étrangers à Cicéron, et on les retrouve dans ses œuvres philosophiques. La grande doctrine du *Phédon* l'a séduit. Il s'est mis hautement du côté de ceux qui espèrent que l'âme ne périra pas, et il a essayé de donner des raisons plausibles de cette espérance. Les traités de *la Vieillesse* et de *la République* contiennent les pages les plus émues et les plus brillantes qu'on ait écrites sur l'immortalité depuis Platon; mais en dehors de ses ouvrages de philosophie il ne semble plus aussi fermement convaincu de cette vérité. Nous sommes très surpris de voir qu'il l'abandonne plus d'une fois dans ses discours. Il y affirme résolûment que l'âme ne survit pas au corps, et que la vie future n'est qu'une invention des sages politiques pour faire peur aux méchans des supplices éternels. Il est vrai qu'il ne faut peut-être voir dans ces affirmations que des artifices d'avocat. Il nous a dit lui-même, nous nous en souvenons, que ses plaidoyers ne contiennent pas l'expression de ses opinions personnelles, qu'il y parle le langage des circonstances et non celui de ses convictions; mais dans ses lettres intimes rien ne le force à mentir. Là, il peut être impunément sincère. Il ne s'adresse qu'à un ami; il ne parle plus pour les besoins d'une cause, il dit ce qui est au fond de son cœur. Comment se fait-il donc que ces espérances d'immortalité, si éloquemment exprimées dans le *Songe de Scipion*, ne se retrouvent nulle part dans sa correspondance? Quand il parle en philosophe, nous l'entendons dire que la vie ne doit être que la méditation de la mort, *vita mortis commentatio est*, et quand nous descendons dans sa vie par sa correspondance intime, nous voyons qu'infidèle à ses préceptes il pense rarement à la mort et jamais à ce qui doit la suivre. Ce ne sont pas cependant les circonstances qui ont manqué

pour faire naître en lui ces pensées. On prétend que, s'il est ordinaire de les oublier dans la prospérité, le malheur inévitablement les réveille. Or peu de personnes ont été plus malheureuses que Cicéron. Il a vu périr la république, il a perdu sa fille qu'il adorait, et dans ces momens d'amère tristesse où l'on se sent découragé de vivre, où le dégoût des choses présentes nous précipite vers les espérances de l'avenir, on ne voit pas que ces espérances aient jamais ému son cœur. Au contraire, il nous déclare froidement à deux reprises qu'il ne faut pas compter que la vie ait un lendemain. « Heureux, dit-il, nous devons mépriser la mort; malheureux, il nous faut la souhaiter, car il ne reste plus aucun sentiment après elle. »

Une contradiction si éclatante nous trouble. Elle nous met en doute sur la sincérité de Cicéron dans ses œuvres philosophiques, et nous nous demandons ce qu'il faut penser de ces nobles doctrines qu'il expose avec tant d'éloquence et un air de conviction parfaite, quand nous voyons qu'il en fait pour lui si peu d'usage et qu'il les contredit si vite. Cette question, à mesure que nous y réfléchissons, s'agrandit encore. De lui, notre doute s'étend aux autres. Nous souhaiterions savoir jusqu'à quel point ces grands principes de la philosophie antique, qui nous ravissent lorsque nous les voyons si admirablement exprimés, entraient alors dans la vie commune. Étaient-ils seulement un thème brillant pour exercer l'intelligence d'un grand écrivain et lui permettre de la montrer, ou une croyance positive qu'on s'appliquait à soi-même, et sur laquelle on réglait sa conduite? Sont-ils jamais descendus dans la pratique? Et, s'ils sont sortis des écoles, jusqu'à quel rang de la société ont-ils pénétré? C'est ce qu'il n'est pas aisé de savoir. Les moyens nous manquent souvent d'interroger ces sociétés éteintes et de leur demander ce qu'elles pensaient de ces problèmes délicats. On connaît l'opinion de quelques écrivains, dont les ouvrages ont survécu; mais celle de la foule est souvent un secret qu'elle a emporté avec elle.

Ici au moins, et pour la question particulière qui nous occupe, notre curiosité peut se satisfaire. Il nous est facile de connaître quelle était à Rome l'opinion de tout le monde sur le problème de l'avenir. Pour la savoir, nous n'avons qu'à parcourir, dans un recueil d'inscriptions latines, la série des épitaphes. C'est comme une promenade que nous faisons dans un cimetière antique. Dès les premiers pas, nous y saisissons la pensée populaire de toute l'antiquité sur la mort. Nous sommes dans l'asile du sommeil éternel, *somno æterno sacrum* (1). Tous ces gens-là nous disent que le tombeau est pour eux une maison, *hæc est domus mea*, et une maison qu'ils

(1) La formule *Dis Manibus* est bien évidemment le reste d'une ancienne croyance qui admettait la persistance d'une sorte de vie dans le tombeau; mais elle n'est là que pour mémoire, comme une tradition dont les mots sont restés et dont le sens est perdu.

ne pensent pas quitter. C'est ce qui explique le soin minutieux qu'ils prennent pour s'en assurer la possession exclusive. On commence par se la préparer d'avance et de son vivant, les héritiers sont si négligens! Pour être plus sûrs de la conserver, les riches construisent de petites habitations autour d'elle et y logent des gardiens. Ceux qui ne peuvent pas se permettre ce luxe posthume ont recours à des menaces terribles pour effrayer les spoliateurs. « Que celui qui aura violé cette sépulture, disent-ils, périsse le dernier des siens! » Les pauvres gens sont plus humbles et se contentent de supplier. « Laboureur, dit un affranchi qui s'est fait enterrer au bord d'un champ, prends bien garde, c'est ici que je repose. » Toutes ces précautions prouvent bien qu'on regardait cette demeure comme un séjour définitif; on n'aurait pas pris tant de peine, si on avait cru qu'on en sortirait. Ce qui le montre encore mieux, c'est le peu de gravité de la plupart de ces inscriptions. Quand on se sent en présence d'une éternité qui commence, il est naturel que les plus futiles se recueillent; or il n'y a presque jamais de trace de ce recueillement dans les épitaphes antiques. Plusieurs même ne contiennent qu'un appel au plaisir. La seule morale qu'elles tirent de la fragilité de la vie, c'est qu'il faut s'amuser vite, puisqu'on ne peut pas s'amuser longtemps. « Amis, disent-elles, tandis que nous vivons, vivons; *amici, dum vivimus, vivamus.* » Mais on a beau faire. La mort fait peur aux plus fanfarons. On ne se résigne pas sans un frisson à ce silence et à cet isolement éternels. Aussi trouve-t-on sur quelques tombes la trace des efforts qu'on faisait presque malgré soi pour se rattacher de quelque manière à la vie. On lit sur celle d'un certain Lollius « qu'il l'avait fait mettre au bord d'une route pour qu'on pût lui dire en passant : adieu, Lollius! » c'est-à-dire pour que quelque bruit de la vie arrivât encore jusqu'à lui. Voilà pourquoi les sépultures antiques étaient placées le plus souvent sur les grands chemins. La voie Latine et la voie Appienne en sont bordées à Rome, et c'est entre deux rangées de tombeaux que le voyageur entre encore aujourd'hui dans Pompéi. Sur ces tombeaux, tantôt c'est le mort qui parle et qui salue le passant en se recommandant à son souvenir, tantôt au contraire c'est le passant qui est censé saluer le mort de cette formule si connue : « que la terre te soit légère! » Mais dans ce dialogue funèbre nulle part on ne voit poindre l'idée d'une autre vie. Elle n'est ni dans les plaintes du mort, ni dans les consolations du vivant, et pourtant il semble que dans les deux cas l'occasion se présentait naturellement de l'exprimer. Elle se retrouverait de quelque façon sur ces tombeaux, si elle avait jamais été dans le cœur ou dans l'esprit de ceux qui les élevèrent. Or il est très rare qu'on rencontre dans ces inscriptions la plus vague, la plus incertaine allusion à la persistance de la vie. Beaucoup, au

contraire, contiennent la certitude d'un entier anéantissement; elles regardent le temps où nous avons vécu comme un éclair d'existence entre deux infinis de néant. « Je n'étais pas, je ne suis plus, disent-elles sans tristesse, *non fueram, non sum.* » Et les plus résignés ou les plus malheureux ajoutent : « Et je ne souffre plus, *non doleo.* »

Nous saisissons là sur le vif l'opinion de l'antiquité à propos de la vie future. Il me semble que lorsqu'on la connaît, il devient plus facile de comprendre les contradictions de Cicéron. Je ne crois pas qu'il ait voulu abuser personne, ou qu'il se soit tout à fait abusé lui-même. Comme il avait l'imagination naturellement portée vers les grandes choses, cette noble doctrine de Platon lui convenait. Son esprit l'avait adoptée, mais elle n'était pas allée plus loin que son esprit. Ce n'est pas la même chose d'être convaincu par la raison de la vérité d'un principe, ou de s'en pénétrer profondément et de le faire entrer dans sa vie. Que de gens se disent convertis à une croyance et la défendent sincèrement, qui, en attendant qu'elle ait pu jeter en eux ses racines, pensent et vivent comme s'ils en suivaient une autre! C'est ce qui arrive à Cicéron. La doctrine de Platon et le sentiment religieux qui en est la suite sont restés chez lui à la surface. En réalité, il n'a pas su se débarrasser de cette tyrannie de l'opinion commune qui règne encore sur nos habitudes après que nous l'avons chassée de notre esprit, et à laquelle notre vie continue d'être soumise, même quand nous en avons délivré notre raison. Je me figure donc, en lisant ses lettres, qu'il y avait dans la société romaine de ce temps un fonds d'indifférence pour tout ce qui touchait aux questions religieuses, peu d'empressement à s'occuper de l'existence ou de la nature de Dieu et une grande incrédulité à l'endroit de l'autre vie. Quelques personnages d'élite avaient bien essayé d'établir d'autres doctrines, mais ce n'était guère que dans leurs écrits qu'ils affectaient de ne pas penser comme le vulgaire. Ils reprenaient les opinions de tout le monde quand ils étaient rentrés dans la vie commune.

C'est précisément le contraire qui arrive au XVIIe siècle. Il y avait alors un grand courant religieux, et les esprits isolés qui essayaient d'y résister par libertinage de conduite ou indépendance d'opinion finissaient presque toujours par se laisser vaincre. Nous avons vu que dans l'antiquité les plus croyans n'étaient point toujours d'accord avec eux-mêmes parce qu'ils subissaient à certains momens l'incrédulité générale; ici ce sont les incrédules qui se contredisent, parce qu'ils cèdent, sans le vouloir, à la foi commune. Cette société, en apparence si riante et si futile, était tourmentée au fond par les inquiétudes de l'avenir. Ce problème redoutable, si facilement éludé par les Romains, se pose presque à chaque instant chez elle. Quoique la vie présente l'attire et la retienne par ses agré-

mens, elle est bien souvent, par ses craintes, en présence de l'autre vie. De là que de sentimens nouveaux, que d'émotions, que de terreurs et d'espérances, qui n'ont jamais été connus de l'antiquité! Nous voyons bien, en comparant les lettres de Mme de Sévigné à celles de Cicéron, que la vie intérieure, celle dont l'âme est le théâtre, a tout à fait changé d'une époque à l'autre. Dans les dissipations du monde, au plus fort des fêtes et des plaisirs, il arrivait à Mme de Sévigné d'avoir de ces pensées qui *égratignent la tête*; mais c'est surtout quand elle vit seule, à Livry ou aux Rochers, qu'elle a comme des retours réglés de dévotion. Là, « dans ce triste et tranquille repos, rêver à Dieu, à sa providence, posséder son âme, songer à l'avenir, » c'était sa vie entière. Elle pensait alors à sa fille absente, aux amis qu'elle avait perdus, à la mort surtout qu'elle craignait tant à cause de ce qui doit la suivre. « Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse. Je suis embarquée dans la vie sans mon consentement. Il faut que j'en sorte; cela m'assomme. Et comment en sortirai-je? Par où? par quelle porte? Quand sera-ce? En quelle disposition? comment serai-je avec Dieu? qu'aurai-je à lui présenter? Quelle alternative! quel embarras! J'aurais bien mieux aimé mourir entre les bras de ma nourrice! » Et elle se promettait de mieux vivre désormais et de songer davantage à ce terrible moment; mais bientôt « un souffle, un rayon de soleil emportaient toutes ces réflexions du soir. » Elle retournait dans les salons, au milieu de ses amis, reprenait plaisir aux conversations médisantes, riait comme les autres, et plus que les autres, de tous les malins récits, et ne résistait pas au plaisir de les redire avec une verve qu'on admirait. Elle s'en voulait, se grondait et ne se corrigeait pas. « Je ne suis ni à Dieu ni au diable, disait-elle. Cet état m'ennuie, quoique, entre nous, je le trouve le plus naturel du monde. » C'est dans ces alternatives que se passait sa vie et celle de la plupart de ses contemporains. Ils hésitaient, ils flottaient, comme elle, entre le diable et Dieu, jusqu'au jour, qui ne manquait pas d'arriver, où Dieu l'emportait. Tantôt c'était une grande émotion, par exemple la mort d'une personne aimée, comme il arriva à Rancé et à Tréville, qui les arrachait au monde. Le plus souvent c'était l'âge qui les ramenait aux pensées sérieuses. Pendant qu'ils gravissaient tristement « le chemin laborieux de la vieillesse, » les souvenirs d'une éducation chrétienne se réveillaient naturellement en eux et les rejetaient vers la dévotion. Les lettres de Mme de Sévigné sont pleines de ces fins pieuses. On n'échappait pas à ces sentimens. Les personnes même en apparence les plus rebelles par leur conduite ou leurs opinions, les hommes les plus occupés de leurs affaires, les plus sensibles à leurs intérêts, les femmes les plus dissipées et les plus mondaines finissaient par céder

comme les autres. Est-ce bien cette Mme de Coulanges, si rieuse, si légère, si enivrée des plaisirs du monde, si remplie de ses futilités, et sur laquelle il semble que la morale chrétienne devait glisser, qui écrit à son mari ces sérieuses paroles : « Je ne me soucie plus du monde; j'ai vu tout ce qu'il y a à voir; je n'ai plus qu'une vieille figure à lui présenter, plus rien de nouveau à lui montrer ni à découvrir? Et que veut-on faire de recommencer toujours des visites, de se troubler des événemens qui ne nous regardent point? Mon cher monsieur, il faudrait songer à quelque chose de plus solide. » Il faut avouer que ces sentimens nous transportent dans un monde dont les lettres de Cicéron ne nous donnaient pas l'idée.

Je n'achèverai pas ces réflexions sans faire remarquer combien la dévotion de Mme de Sévigné, assez tiède en pratique, avait, dans la théorie, des excès et des témérités qui surprennent. On sait avec quelle chaleur elle défendait les opinions de Port-Royal et la doctrine de la grâce. Tout ce qui était grand et même exagéré la séduisait. Le magnifique exemple des *mères de l'église*, Mmes de Conti et de Longueville, ces anciennes héroïnes de la fronde, qui s'étaient jetées dans les austérités de la pénitence avec un entraînement romanesque, la frappait d'une admiration aussi vive que « les divines saillies de Corneille qui font frissonner; » mais ce qui l'entraînait encore plus que tout le reste dans le parti des jansénistes, c'est qu'ils étaient poursuivis et persécutés, et que la doctrine de Port-Royal était une doctrine d'opposition. Ceci mérite d'être remarqué. Cette femme si douce, si conciliante dans ses relations, qui s'accommodait si facilement au caractère et à la façon de penser des autres, avait pourtant son franc parler. Malgré sa dévotion sincère, elle disait son sentiment sur les choses religieuses, et ce sentiment ne laissait pas que d'être quelquefois très hardi. Elle n'était pas de ces chrétiens soumis qui regardent l'ignorance comme la sauvegarde la plus sûre de leur foi, qui s'imaginent que la meilleure manière de résoudre les objections, c'est de n'y penser jamais, et qui croient devoir tenir leur esprit à jeun, pour le mortifier comme le corps. Elle se permettait de réfléchir sur ses croyances; elle lisait beaucoup, et comme elle souhaitait sincèrement s'éclairer, elle se gardait bien de ne lire que les gens qui étaient de son avis. « Nous battons tous les chemins, » disait-elle, et en effet on la voit mêler à Pascal et à Nicole les ouvrages de Claude, de Burnet, et même un peu d'Alcoran. De toutes ces lectures il était résulté une croyance fermement assise, mais précisément parce qu'elle était sûre d'elle-même, une croyance libre et hardie. Elle ne se cache pas pour sourire de la châsse de sainte Geneviève et de saint Marcel; elle parle légèrement de Rome et des conclaves, et ce n'est pas sans ironie qu'elle nous raconte « qu'on a chargé le cardinal de Retz

d'y ramener le Saint-Esprit. » Elle a des doutes qu'elle exprime avec franchise. « Vous aurez peine, dit-elle, à nous faire entrer une éternité de supplices dans la tête, à moins que d'un ordre du roi et de la sainte Écriture. » Quand elle discute avec une huguenote, elle l'étonne par les concessions qu'elle lui fait. « Je lui abandonnai les abus et les superstitions. Je ne la poussai point sur le saint-sacrement. » Je crains bien qu'un dévot difficile ne lui trouvât pas assez de soumission et d'humilité.

De même, en politique, elle admire sincèrement le roi, — elle a vu les plus belles années de son règne, — mais son admiration n'a jamais un air de servilité. Quelque absolu que soit ce régime, on voit bien que nous ne sommes pas dans une de ces royautés de l'Orient qui imposent une obéissance aveugle et muette. Ce despotisme, après tout, laisse sourire et causer, et il règne autour de lui une liberté d'esprit qui le tempère. Mme de Sévigné a bien des mots piquans et amers sur la cour; elle n'approuve pas toutes les mesures qui s'y prennent. Elle ose rester l'amie de cœur de ceux que le maître a disgraciés; elle continue à regarder comme innocens ceux qu'il condamne. Rien ne lui déplaît comme la flatterie, et elle blâme sans se gêner les excès du zèle monarchique. Par exemple, elle ne pardonne pas aux minimes de Provence d'avoir comparé le roi à Dieu, « mais d'une manière où l'on voit clairement que Dieu n'est que la copie. » — « Trop est trop, ajoute-t-elle; je n'eusse jamais soupçonné des minimes d'en venir à cette extrémité. » Et il faut bien remarquer que ce ton de fine ironie et ce franc parler qui étonnent ne devaient pas être particuliers à Mme de Sévigné. Elle est femme, et, dans les choses politiques surtout, elle n'a pas d'initiative. Elle pense et elle parle par réverbération, comme elle dit. Les sentimens qu'elle exprime sont donc ceux des personnes auprès desquelles elle vivait, c'est-à-dire des gens les plus importans du royaume par la naissance et par l'esprit, de ceux qui devaient avoir le plus d'influence sur l'opinion publique. Que faut-il en conclure? C'est que sous cet air d'obéissance et de soumission il y avait alors, plus qu'on ne croit, de petites résistances, une opposition timide de railleries et de bons mots, et dans les matières religieuses comme dans les questions politiques une certaine liberté de jugement. C'est ce qu'on n'aperçoit guère quand on se contente d'étudier cette époque par ses dehors. Il semble alors qu'il y ait un abîme entre elle et le siècle qui la suit; mais cet abîme se comble lorsqu'on regarde de plus près, par exemple lorsqu'on lit une correspondance intime, comme celle de Mme de Sévigné. On voit bien en la lisant que, malgré les différences qui les séparent, un de ces siècles conduit à l'autre sans secousse. On n'a pas besoin d'aller chercher pour les rapprocher quelques sceptiques isolés, comme Bayle ou Saint-Évre-

mond, qui n'eurent pas beaucoup de prise sur leur temps. Voltaire a plus d'aïeux qu'on ne lui en donne d'ordinaire, et il convient de faire entrer dans sa généalogie des gens qui ne se doutaient pas du petit-fils que la Providence leur préparait. C'est peut-être l'intérêt le plus piquant de la correspondance de Mme de Sévigné qu'elle montre comment le siècle le plus croyant et le plus monarchique s'acheminait, sans le savoir, vers le siècle le plus révolutionnaire et le plus incrédule. L'histoire de France est la plus logique de toutes. Rien n'y arrive au hasard, et tous les effets y ont des causes longuement préparées pour qui sait les voir. Je ne sais pas, en vérité, pourquoi l'on nous accuse d'être inconséquens et mobiles. Il n'y a pas de peuple qui ait été aussi opiniâtrément fidèle à son caractère, et chez qui les événemens se développent avec tant de suite et de régularité.

Après avoir reconnu que ces deux époques sortent l'une de l'autre, il faut pourtant s'empresser d'ajouter qu'elles ne se ressemblaient guère. A le prendre dans son ensemble, le XVIIe siècle est assurément un siècle de foi. Ce travail intérieur qui devait finir par ébranler les croyances n'était alors visible pour personne. Les vérités religieuses n'avaient pas reçu d'atteinte sérieuse, et l'on ne ne doutait pas de la solidité de l'établissement monarchique. On ne se divisait que sur des points de détail, et il y avait une sorte de communauté d'opinion au sujet des questions les plus graves. Ce sont là de grands avantages, et nous les apprécions d'autant plus que nous sommes plus loin de les posséder. Des deux époques que nous dépeignent les lettres de Cicéron et celles de Mme de Sévigné, c'est à la première surtout que nous ressemblons. Elle n'avait pas plus que nous de croyance solide, et la triste expérience qu'elle avait faite des révolutions l'avait dégoûtée de tout en l'habituant à tout. Elle connaissait, comme nous, ces mécontentemens du présent et ces incertitudes du lendemain qui ne permettent pas de goûter un repos tranquille. Nous nous retrouvons en elle; les tristesses des hommes de ce temps sont en partie les nôtres, et nous avons souffert des maux qu'ils enduraient. Nous sommes placés comme eux dans une de ces époques intermédiaires, les plus douloureuses de l'histoire, où, les traditions du passé ayant disparu et l'avenir ne se dessinant pas encore, on ne sait plus à quoi s'attacher, et nous comprenons bien qu'il leur soit arrivé souvent de dire avec le vieil Hésiode : « Que je voudrais être mort plus tôt, ou être né plus tard! » C'est ce qui nous fait prendre un intérêt si triste et si vif à la lecture des lettres de Cicéron.

GASTON BOISSIER.

LE MOUVEMENT ITALIEN

A

NAPLES DE 1830 A 1865

DANS LA LITTÉRATURE ET DANS L'ENSEIGNEMENT

Dans un pays divisé, le lendemain d'une révolution, voulez-vous savoir à quel parti est l'avenir, demandez de quel côté est l'intelligence, car c'est elle après tout qui cède le moins à l'éblouissement des grandes fortunes ou à l'abattement des grands désastres. Dans les jours de calme, elle prépare et conduit les événemens; dans les jours d'orage, elle les combat, les repousse ou les ramène : tôt ou tard elle les fait rentrer dans son chemin. Or l'intelligence à Naples est pour l'unité italienne. Elle ne l'est pas d'hier, et ce n'est point l'aventure miraculeuse de Garibaldi qui l'a subitement convertie; ces hardis coups de main peuvent réussir, mais le succès ne dure qu'une heure quand un sérieux mouvement d'opinion ne les a pas précédés et commandés. Lorsque le héros populaire entra dans Naples avec « ses jeunes vétérans, » il n'y trouva pas seulement une foule aveugle, enthousiaste, tourbillonnant autour de lui comme la poussière soulevée par les chars de triomphe; il y était attendu, appelé même par une patiente évolution d'esprits éclairés et convaincus, qui voulaient une patrie forte et un roi national.

Cette sorte d'avant-garde militante avait préparé depuis longtemps l'œuvre décisive que venait d'accomplir une vaillante épée; elle l'avait préparée par un puissant épanouissement de toutes les forces intellectuelles qui conquièrent et gouvernent un pays, car les aptitudes et les facultés les plus contraires se développent d'ordinaire ensemble dans l'esprit des Napolitains. Cette population est

loin de s'abandonner aux poétiques langueurs du *far niente;* elle a un génie pratique et vivace. La métaphysique et la géométrie n'ont jamais cessé de prospérer sur la terre féconde qui a produit Giordano Bruno, Campanella, Telesio, Vico, Galluppi, Padula. Cette expansion naturelle du peuple napolitain vers les études sévères et positives, on voudrait essayer ici de la mettre en relief, on voudrait exposer les origines des idées maintenant établies et triomphantes dans le midi de la péninsule. On suivra jusqu'à nos jours ce mouvement à la fois politique et littéraire, en indiquant d'où il est sorti, dans quel sens il a marché, comment il a produit deux révolutions, pourquoi enfin la première, celle de 1848, fut une défaite, et la seconde, celle de 1860, une victoire.

I.

Sous l'ancien régime, malgré l'indifférence ou l'hostilité du pouvoir, les Napolitains n'eurent besoin, pour maintenir leur ardeur intellectuelle, que d'avoir un centre de réunion. Ce centre de réunion, ils le trouvèrent, aux approches de 1830, dans la maison du marquis Basilio Puoti. Homme de savoir et de bien, Puoti avait d'abord occupé une place dans l'administration du royaume; il la perdit et consacra sa vie à l'étude. En publiant les ouvrages des autres, il devint un linguiste excellent, et ouvrit alors ce qu'on appelle à Naples une *école*. Cinq jeunes gens de bonne volonté se réunirent chez lui, non pas seulement pour assister à des leçons, mais pour travailler en commun. Loin de payer le maître, les écoliers étaient soutenus par lui. On lisait un chant de *la Divine Comédie*, un chapitre de Passavanti (1), ou l'on traduisait quelque lettre de Cicéron; chaque élève apportait sa version, et toutes ces versions, comparées d'abord entre elles, étaient ensuite mises en regard de celles des anciens traducteurs : curieuse et instructive confrontation qui montrait toutes les diversités d'esprit et de goût qui distinguent les intelligences et les siècles littéraires. Bientôt l'école fit des recrues et admit même un assez grand nombre de jeunes gens. La politique ne jouait aucun rôle dans ces réunions, qui eussent été bientôt prohibées, si l'on y avait enseigné le droit constitutionnel; mais, comme on l'a dit, une nation, c'est une langue : le mot est vrai en Italie plus que partout ailleurs. Or, après la restauration bourbonnienne, Naples se trouvait, par la langue, presque détachée de l'Italie. Le pays tout entier avait été en quelque sorte mis en tutelle par l'occupation française. La langue écrite n'était autre chose que du français scandé à l'italienne. La langue

(1) Écrivain du XIVe siècle, dont un ouvrage, le *Specchio della Penitenza,* passe pour un *testo di lingua,* c'est-à-dire un modèle de langue et de style.

vulgaire était le patois napolitain, qu'on ne parlait pas seulement dans la rue, mais dans le monde et même à la cour. L'école de Puoti tenta de rattacher Naples à l'Italie. Une poignée de jeunes gens qu'une passion purement littéraire entraînait vers Dante, Boccace, Pétrarque, l'Arioste, le Tasse, Machiavel, Guichardin, devaient tôt ou tard arriver à cette conclusion, qu'un pareil ensemble de grands esprits n'appartenait pas à telle province et à tel clocher, mais à la patrie tout entière, et que cette patrie, existant déjà depuis tant de siècles dans leur pensée et dans leur œuvre, devait vivre un jour d'une vie réelle et prendre sa place au milieu des nations. C'est ainsi qu'une classe de grammaire commença moralement la révolution italienne.

Puoti n'était pas le seul à rompre des lances en faveur de la *buona lingua* contre les gallicismes et le jargon napolitain, il n'était même pas le premier : déjà le marquis de Montrone, qui avait parcouru l'Italie et séjourné à Bologne, s'était entouré de jeunes gens, entre autres de Baldacchini et Ranieri, qui étudiaient sérieusement avec lui le toscan des meilleurs siècles. Par malheur, les affaires de 1820 avaient arrêté ce premier effort. Baldacchini et Ranieri durent voyager et rejoindre dans l'exil d'ardens amis de la cause vaincue, Gabriele Pepe, connu par son duel avec M. de Lamartine, l'historien Pietro Colletta, les Poerio, etc. La plupart de ces émigrés se rencontrèrent à Florence, excellente école de langue et de pensée nationale. Tous y prirent une façon de parler et de sentir qui n'était pas celle de leur province. D'autres Italiens proscrits se trouvaient alors en Toscane; Tommaseo y faisait ses premières armes, Leopardi, le grand et malheureux poète, y chantait la patrie morte et Nérine, « son éternel soupir. » L'un des premiers, sinon le premier prosateur du temps, Pietro Giordani, y régnait sur la langue et sur le style. Enfin les Florentins eux-mêmes, Gian-Battista Niccolini, Gino Capponi, Cosimo Ridolfi, Lambruschini, se réunissaient avec les émigrés dans un cercle littéraire devenu bientôt une véritable académie, celui de Jean-Pierre Vieusseux. Toute l'Italie future était là.

Quand après 1830 les Napolitains proscrits revinrent à Naples, ils y trouvèrent l'école de Puoti toute fondée, c'est-à-dire leur propre ouvrage déjà entrepris, un noyau de jeunes gens déjà préparés à recevoir l'idée italienne. Cette école transformée se fractionna bientôt pour étendre son champ d'action : les principaux élèves, professeurs à leur tour, développèrent, en le modifiant et en le corrigeant, l'enseignement grammatical de leur maître : ce fut l'œuvre de MM. Leopoldo Rodinò, Bruto Fabbricatore, Emmanuele Rocco. Quelques autres, disciples ou amis de Puoti, tâchèrent de traiter en bon style des sujets de critique, d'histoire, d'archéologie et de morale. On doit citer parmi ceux-ci les deux frères Dalbono et les trois

Volpicella (1). Enfin en dehors de cette école plusieurs groupes s'étaient formés; les travaux archéologiques, les études économiques rapprochaient quelques hommes, parmi lesquels apparaissaient avec un certain éclat Giovanni Manna et Antonio Scialoia. Il y eut dès lors un véritable mouvement littéraire, et par conséquent une lutte incessante entre la pensée et le pouvoir.

Le pouvoir avait pris ses mesures et tenait sous sa main toute la presse. Aucun livre ne pouvait paraître sans avoir passé deux fois sous l'inspection des censeurs, qui devaient lire d'abord les manuscrits avant d'en autoriser l'impression, puis les feuilles imprimées avant d'en autoriser la publication. Plus tard, ces précautions parurent insuffisantes; outre la police, le pouvoir fit intervenir le clergé dans l'examen des productions de l'esprit. Les rigueurs redoublaient : défense aux journaux de traiter les questions sérieuses, défense de nommer, fût-ce pour les flétrir, Calvin, Voltaire, Masaniello, la réforme ou la révolution. Quant à la politique, une seule feuille avait le droit de s'en occuper, la gazette officielle, et elle n'en abusait point. Rédigée sous la direction de la police, elle donnait assez régulièrement les nouvelles de l'Australie et de la Chine; mais l'Europe l'intéressait médiocrement. Le péril eût pu venir des publications étrangères, si le roi François Ier n'avait eu l'heureuse idée de les frapper de droits exorbitans pour les retenir aux frontières. De plus une douane littéraire installée à l'entrée de la ville, du côté de la mer, était chargée d'examiner les caisses de librairie. Quand un voyageur débarquait sur le Môle, on prenait ses livres et on les portait dans le cabinet du réviseur, qui retenait ce qu'il voulait. Ces précautions prises, le pouvoir n'eut plus qu'à se prémunir contre l'université. Il la regardait comme inutile et dangereuse; il craignait surtout l'agglomération des étudians sur un même point : aussi chercha-t-il à les disperser le plus possible, et à cet effet, chose étrange, il favorisa la liberté de l'enseignement. Pas de brevets ni de concours; le premier venu, pourvu qu'il n'attaquât ni le catholi-

(1) Tous les hommes qu'on vient de nommer, et qui surent dignement continuer l'œuvre de Puoti, méritent qu'on donne ici quelques indications sur leurs travaux. M. Fabbricatore a dirigé des publications estimables, notamment un recueil périodique, la *Rivista Sebezia*.— M. Robinò est l'auteur d'une grammaire italienne souvent rééditée, la meilleure qui existe, au dire des Napolitains. — Dans de nombreux écrits et surtout dans un curieux vocabulaire complétant et corrigeant le dictionnaire officiel de la Crusca, M. Emmanuele Rocco a fait preuve d'un esprit très cultivé. — Des deux frères Dalbono, le premier, Cesare, est un critique attentif, dont les études (une entre autres sur Basilio Puoti) ont été justement remarquées; l'autre, Carlo Tito, a donné nombre de nouvelles et de romans : c'est une plume alerte et féconde, c'est aussi un catholique très ardent. — Les trois Volpicella sont tous connus par des travaux intéressans, Scipione par une collection de monumens rares ou inédits sur l'histoire de Naples, — Luigi par d'utiles monographies sur plusieurs villes de l'ancien royaume (Amalfi, Trani, Bari) et des ouvrages de droit, — Filippo par un curieux roman archéologique, *Ceccarella*.

cisme ni la monarchie absolue, et qu'il sût par cœur son catéchisme, était autorisé à créer des médecins ou des avocats. Il en résulta que ces petites universités partielles, ces écoles privées, comme on les appelait, se multipliant à l'infini, parvinrent à disséminer les étudians et à rendre l'université déserte. C'est ce que voulait le gouvernement. Peut-être espérait-il ruiner l'instruction par la concurrence. Ces milliers de maîtres, ignorans pour la plupart, ne pouvaient former des élèves bien dangereux; le moins cher d'entre eux, fût-il le plus mauvais, devait être le plus couru. Le pouvoir se trompait en cela, comme dans tout le reste. La liberté de l'enseignement ne fit que du bien aux études : les ignorans prêchèrent dans le désert, la foule se porta chez les hommes de science et d'esprit. La concurrence, en stimulant l'émulation, défricha en tous sens un terrain bientôt fécondé, et certains professeurs réunirent autour de leur chaire jusqu'à trois ou quatre cents élèves. « Lorenzo Fazzini, dit l'auteur d'un intéressant écrit sur l'instruction publique à Naples, M. Settembrini, enseignait alors les sciences naturelles et mathématiques à plus de trois cents jeunes gens, et fit à ses frais un cabinet de physique qui est maintenant à l'université. Antonio Nanula réunissait plus de deux cents auditeurs, et forma un cabinet très rare d'anatomie pathologique, qui est également à l'université. Domenico Furiate, Domenico Capitelli, Roberto Savarese gardèrent plusieurs années jusqu'à quatre cents élèves qui écoutaient leurs leçons de droit. Deux cents suivaient les cours de Costantino Dimidri et de Pietro Ramaglia, professeurs de médecine. Plusieurs centaines apprenaient les mathématiques aux cours privés des professeurs De Angelis et Tucci... J'en passe beaucoup d'autres moins renommés, mais non moins vaillans et utiles. »

On ne réussit pas mieux à empêcher l'entrée des livres étrangers. Le fruit défendu fut bientôt recherché; la douane engendre la contrebande. Les libraires de Naples recevaient frauduleusement des ouvrages prohibés qui se répandaient ainsi, par centaines d'exemplaires, non-seulement dans la ville, mais dans les provinces, car le dénûment des bibliothèques publiques, où nul livre moderne ne pouvait entrer, forçait le plus pauvre savant de posséder une bibliothèque privée à l'abri des visites domiciliaires, c'est-à-dire en grande partie cachée dans les cloisons et sous le plancher de son cabinet. Et ces ouvrages si difficiles à obtenir, si dangereux à garder, payés si cher, étaient lus, relus et retournés en tous sens : chaque volume avait cent lecteurs, chaque lecteur s'en repaissait des mois entiers, jour et nuit. Une forte génération de solitaires enfouis dans les villages les plus inconnus se forma ainsi toute seule, et sortit plus tard de terre, tout armée, au premier cri de la révolution.

Le pouvoir fut-il plus heureux contre la presse? Sans doute la presse souffrit des prohibitions dont elle fut frappée. Là où les questions sérieuses sont interdites, il ne manque jamais d'auteurs légers, toujours prêts, spirituellement inutiles, contant fleurettes d'un air gaillard et cavalier qui amuse les oisifs. Ces bagatelles ont leur importance, elles détournent nombre d'esprits des sujets sévères et dangereux pour le pouvoir, et tout pays où elles attirent l'attention du public n'est assurément pas un pays libre. La petite presse eut une grande vogue à Naples de 1830 à 1848 : elle agitait toutes les questions permises, notamment celle du romantisme, où gaspilla sa verve lyrique un *échevelé* nécessiteux qui aurait pu avoir du talent, Cesare Malpica. Cette agitation à fleur d'eau n'empêcha point cependant les écrivains dignes de ce nom de continuer leur œuvre. Ils avaient un recueil, le *Progresso*, fondé par M. Giuseppe Ricciardi, poète et surtout conspirateur, dont la moitié de la vie s'écoula en prison ou dans l'exil. Dans ce recueil, qui passa plus tard sous la direction de M. Bianchini, l'économiste officiel, il était permis de beaucoup sous-entendre et de laisser entrevoir ce qu'on ne disait pas. Enfin quelques livres importans parurent en secret, car la censure n'en eût jamais autorisé la publication. Antonio Ranieri fut le premier qui osa se servir à Naples de la presse clandestine. Son exemple fut bientôt suivi par un certain nombre d'audacieux, parmi lesquels il faut distinguer M. Michele Baldacchini, historien élégant, prudent philosophe, qui publia sur Masaniello et sur Campanella des livres justement estimés. M. Baldacchini est le premier, à ma connaissance, qui ait introduit les sciences naturelles dans la critique littéraire en essayant de marquer l'influence du sol sur la pensée de l'homme. Ainsi furent déjouées à Naples toutes les mesures du pouvoir. Les études marchaient malgré le néant de l'université officielle, les ouvrages étrangers entraient malgré les douanes littéraires, les livres napolitains paraissaient malgré la police et le clergé. Nombre de lettrés et de savans se formèrent tout seuls en ce pays de fécondité naturelle, où même les pierres des murs abandonnés produisent des touffes de fleurs, où des figuiers tordus et chargés de fruits sortent des crevasses et des lézardes.

Les poètes principalement surgirent en foule, et l'on ne saurait sans injustice passer devant les meilleurs sans indiquer au moins leurs noms. La muse lyrique inspira de nobles vers aux deux frères Arabia, à Campagna, à Bolognese, à Niccola Sole, mort trop jeune, à quelques femmes, Laura Mancini, Maria-Giuseppe Guacci, Giannina Milli. La muse populaire fit bon visage à bien des poètes élégans, parmi lesquels on a distingué Achille de Lauzières, Giulio Genuino, Parzanese. Enfin la grande muse nationale commençait à gronder sourdement : Paolo-Emilio Imbriani, dans ses vers em-

preints d'une mâle tristesse, menait le deuil de la patrie; Alessandro Poerio, qui devait mourir glorieusement en Vénétie, frappé d'une balle autrichienne, poussait avant l'heure le cri de guerre des Italiens. Saverio Baldacchini portait toujours avec lui, dans sa pensée et dans ses chants, l'image de la terre natale. Il s'écriait dans son beau poème de *Claudio Vannini :*

« Et je gravis les Alpes helvétiques. Ils me paraissaient beaux, les rochers incrustés de glace, et le profond abîme qui se creusait sous mes pieds, et les tonnerres souterrains des avalanches, et la pesante ténacité des neiges, et l'air piquant et brumeux que je respirais! — O Méditerranée! — rives si calmes et chères au soleil! ô lagunes de Venise parcourues à toute heure par les gondoles légères et par le chant des poètes! ô collines boisées de Sorrente et d'Amalfi, sur lesquelles couraient de fraîches brises qui aimaient le parfum des citronniers et des orangers! ô silence des nuits! quand se pose sur les tombeaux des martyrs et sur tes ruines antiques, ô Rome, le rayon mystérieux des étoiles, il semble, en cette heure solennelle, que, soulagé par une immense espérance, le soupir des siècles, plus pur que l'encens, monte au ciel! — O souvenirs sacrés de la patrie!... »

Et ce n'était pas le sentiment national seulement, c'étaient les idées les plus larges qui se faisaient jour dans la poésie napolitaine. Un patricien abruzzais, Pasquale de' Virgilii, poète et voyageur, écrivait à son retour de l'Orient sur Masaniello et les vêpres siciliennes des drames shakspeariens, où quelques exagérations romantiques laissaient voir une imagination puissante (1), et que suivait en 1843 une étrange trilogie, *il Secolo Decimonono,* dont le héros était un fils de Manfred et un petit-fils de Faust. Il avait composé aussi des poèmes fort admirés même dans l'Italie du nord, un entre autres, *il Condannato a morte,* qui précéda *le Dernier Jour d'un Condamné* de Victor Hugo. Si l'on aime les comparaisons, voici un morceau de l'œuvre italienne :

« Cependant l'horloge sonna onze heures. Je compris alors que je venais de faire un songe,... et je tâchai de me rappeler ce que j'avais entendu dire sur le gibet et sur la mort. Je portai mes mains à mon cou, et je le serrai fortement plusieurs fois, comme pour éprouver l'horrible sensation du lacet infâme; puis je palpai mes deux bras là où la corde devait les lier, et je la sentais passer et repasser jusqu'à ce qu'elle fût serrée et nouée fortement. Et je sentais scier mes deux mains, et la coiffe blanche descendre sur mon visage. Horrible chose, sans laquelle la mort n'eût rien été!...

« Je m'entendis appeler à voix basse. C'était le geôlier. « Il est temps, me dit-il; prends courage, voici le prêtre. » — Et le prêtre m'exhorta à

(1) Bien plus tard, en 1860, après avoir subi, comme tant d'autres, dix années de persécution, Pasquale de' Virgilii retournait, comme préfet de Teramo, dans les Abruzzes, et recevait officiellement sur les bords du Tronto le roi Victor-Emmanuel entrant pour la première fois dans ses provinces du midi.

prier. Je restai un instant absorbé en moi-même, et je m'assis sur le bord de mon lit. Mes dents claquaient, tout mon corps s'agitait convulsivement. Je regardai vers la porte; l'aube n'apparaissait pas encore, mais l'air était épais et sombre, une pluie lente et continue tombait. — « Il est déjà sept heures, me dit le prêtre; n'as-tu rien, mon fils, qui te pèse sur la conscience? » — Alors je rassemblai mes forces et je tâchai de parler, mais en vain. Mes lèvres étaient pétrifiées. O Dieu! je n'avais plus qu'une heure à vivre...

« L'horloge sonna. Je levai les yeux et je dis : Seigneur, aie pitié de moi! — Trois quarts d'heure étaient passés; l'horloge battit trois coups, puis le dernier quart, enfin huit heures! — Jusque-là, mon âme m'avait paru vivante; mais je ne saurais dire tout ce qui m'arriva depuis... Je me souviens pourtant que je fus conduit dans une grande salle, et qu'en voyant près de moi des hommes noirs qui soutenaient mon corps, je tâchai de me tenir debout, et que je n'en eus pas la force; je vis les visages des malheureux qui devaient mourir avec moi, et je ne tremblai pas. Tous les deux, les bras liés derrière le dos, étaient étendus sur la terre nue. Un vieillard maigre, à cheveux blancs, lisait à l'un d'eux quelque chose. Dès qu'il m'aperçut, je ne sais ce qu'il me dit, mais je compris qu'il fallait s'embrasser. En cet instant, j'ignore qui me soutint. J'aurais cru que la rage nous prenait l'âme en ces momens-là; ce n'est pas vrai, c'était autre chose, comme si mon cœur s'en allait et que sous mes pieds s'effondrât la terre. Ils me lièrent les bras; quelqu'un dit au prêtre : Tout est prêt. Je sentis encore une fois, je vis,... et ce fut la sensation dernière. Tout ce que je me rappelle à présent me paraît un songe : des lumières éclairant les chaudes ténèbres des souterrains de la prison, l'immense foule qui couvrait la rue, les fenêtres et les clochers peuplés d'une multitude étrange. Je vis de loin l'église, j'entendis le glas de la cloche funèbre. Je me rappelle aussi la couleur du ciel et plus vivement la croix noire, les roulemens interrompus du tambour, et encore le gibet, la pluie, et cette foule accrochée aux toits, figures singulières et curieuses. Un murmure confus se répandit dès que j'apparus. Jamais, jamais je n'avais vu les objets si éclatans, jamais mon regard n'avait en un éclair embrassé tant de choses; mais ce ne fut qu'un éclair. Le prêtre, les moines blancs, la coiffe blanche, l'échafaud, la corde, ne furent rien pour moi. Des ténèbres de mort m'enveloppèrent, et je ne vis plus. »

Dans ce vif mouvement lyrique et parmi ces chanteurs si divers passa indifférent, isolé, presque inaperçu, Giacomo Leopardi de Recanati. « Philologue à seize ans, philosophe à vingt, poète à vingt-cinq, vieillard à trente et mort illustre à l'âge où l'on commence à vivre, Leopardi a laissé le plus magnifique monument de beau langage et de poésie qui, depuis trois siècles, eût illustré la *terre des morts* (1). » C'est à Naples qu'il écrivit ses derniers chants. Condamné par une de ses maladies (il en avait deux mortelles) à passer l'été sur « la croupe désolée du Vésuve, » il y voyait fleurir

(1) Voyez l'étude sur Leopardi dans la *Revue* du 15 septembre 1844.

un jour un de ces genêts qu'il avait rencontrés autrefois dans les ruines de Rome, et, saluant cette plante « amie des tristes solitudes et compagne des fortunes affligées, » il s'écriait :

« Ces champs poudrés de cendres et recouverts d'une lave pétrifiée qui résonne sous le pied du passant, ils furent autrefois des campagnes joyeuses, dorées d'épis, retentissant du mugissement des troupeaux; ils furent des jardins et des palais, des cités fameuses... Maintenant tout est ruine et deuil autour de la fleur solitaire, et, comme si elle prenait pitié du malheur des autres, elle exhale au ciel un parfum qui console le désert... Ah! qu'il vienne donc ici, celui qui exalte le sort de l'homme, et qu'il voie combien nous sommes chers à la nature aimante!...

« Mais il est un noble cœur, celui-là qui ose soulever les yeux mortels contre la destinée commune, et dont le franc parler, sans rien cacher du vrai, confesse le mal qui nous fut donné en partage, et la bassesse, la fragilité de notre condition; — celui-là qui se montre grand et fort dans la souffrance, et qui n'ajoute pas à ses propres misères les haines et les colères fraternelles, pires que toutes les autres disgrâces, en accusant l'homme de son mal, mais qui en rejette la faute sur la vraie criminelle (la nature), mère des hommes par l'enfantement, marâtre par la volonté...

« C'est elle qu'il appelle ennemie, c'est contre elle qu'à ses yeux la famille humaine est assemblée, organisée, et que sont confédérés tous les hommes, — et tous il les embrasse avec un véritable amour; il leur prête et il attend d'eux un ferme et prompt secours dans les périls partagés et dans les angoisses de la guerre commune. »

Leopardi prêchait donc une association de la race humaine contre la nature, « la nature impie, » comme il l'appelait. Il avait le droit de s'en plaindre. La phthisie et l'hydropisie le torturaient à la fois, ses yeux étaient malades, son dos voûté; son corps malingre et disgracié présentait la difformité de Triboulet : il fut l'Ésope de la poésie. Aussi ne voulait-il pas se laisser voir; il dormait le jour et ne sortait, ne vivait que la nuit; il s'asseyait alors sur les pentes du volcan et prenait en pitié ou en dérision l'orgueil des hommes. C'est là que le poète « élégamment désespéré, » comme l'appelait Tommaseo, décrivit les éruptions du Vésuve dans une période magnifique et célèbre que nous essayons de traduire littéralement.

« Comme, en tombant de l'arbre, un petit fruit que, dans l'automne avancé, abat la maturité sans autre effort écrase, dévaste et couvre en un moment les demeures d'un peuple de fourmis creusées dans la terre molle avec un grand travail, et les œuvres et les richesses que la famille laborieuse avait prudemment amassées pendant l'été, — ainsi, tombant tout à coup du ciel, où il avait été lancé des entrailles tonnantes, un amas de cendres, de scories et de pierres, — écroulement ténébreux — traversé de ruisseaux bouillans, — ou, sur les flancs de la montagne, descendant furieux dans les herbes, un immense torrent de masses liquéfiées, de métaux et de sables enflammés, — atteignit les cités que la mer baignait là-bas,

sur l'extrême rivage, — et il ne lui fallut qu'un instant pour les confondre et les démanteler et les recouvrir, — si bien que sur elles broute maintenant la chèvre et que des cités neuves surgissent d'autre part, prenant pour assises les cités ensevelies dont l'âpre montagne foule à ses pieds les murs abattus. »

Le poète nous montre ensuite Pompéi en cendres et les ruines où le volcan jette encore de loin des lueurs menaçantes, rôdant comme un flambeau dans un palais désert... Et cependant, ajoute-t-il, « la nature, ne s'inquiétant ni de l'homme, ni des temps qu'il appelle antiques, ni des générations qui se succèdent, la nature est toujours verte et suit son chemin, un chemin si lent qu'elle paraît immobile. Et les royaumes tombent, et les langues, les nations changent, et l'homme se vante d'être éternel!... »

Leopardi mourut à Naples le 14 juin 1837, dans la maison d'un ami qui, depuis sept années, l'ayant accueilli infirme et pauvre, l'avait gardé constamment auprès de lui, l'avait soutenu, consolé, amené à Naples, promené continuellement de Capodimonte au Vésuve, selon les exigences ou les caprices de son mal, qui l'avait soigné malade, qui le veilla mourant, le sauva mort des jésuites et de la fosse commune, qui enfin lui bâtit une tombe, et lui assura l'immortalité en publiant ses œuvres. Cet ami, dont on n'a pas encore assez vanté le dévouement, s'appelait Antonio Ranieri.

Ranieri ne fut pas seulement l'ami de Leopardi, il fut lui-même. Il se distingua comme écrivain en apportant un élément nouveau, l'élément populaire, dans ce qui peut s'appeler la *révolution grammaticale*. Pendant son exil à Florence, il avait étudié le toscan, non-seulement chez les maîtres du XIVe siècle, mais chez les plébéiens des faubourgs, qui depuis cinq cents ans, malgré les invasions étrangères, les variations de la mode, les innovations, les altérations de toute sorte apportées par le va-et-vient des choses et des hommes, avaient merveilleusement gardé la vieille langue dans toute sa richesse et dans toute sa pureté. Tout près de Florence, hors de la porte *alla Croce*, on rencontre des contadines qui ont sur les lèvres tout le vocabulaire des vieux auteurs, leurs façons de parler, certains mots expressifs et pittoresques, ou certains dictons du meilleur temps. Elles ont même dans leur langage une élégance de forme et une correction que depuis longtemps les lettrés et les savans ne connaissaient plus (1). C'est là que Ranieri, pendant son exil, avait étudié l'italien. Pour le puiser à la source, il allait passer plusieurs heures tous les jours à l'école de ces puristes suburbains qui ne savaient pas lire. A force de les entendre, il avait

(1) Un jour un étranger demandait son chemin à l'une de ces paysannes en lui disant qu'il s'était perdu. *Perduto no, smarrito si* (non pas perdu, mais égaré), lui répondit-elle.

fini par s'exprimer comme eux, et ce fut ainsi que le toscan de Boccace ne resta pas pour lui, comme pour les autres, une langue morte retrouvée par l'étude et le travail, mais devint une langue maternelle, apprise naturellement, comme celle que l'enfant tient de sa nourrice.

L'occasion d'employer l'italien simple et franc des faubourgs de Florence s'offrit bientôt à Ranieri. Il lui vint la courageuse idée de flétrir l'*Annunziata* (hospice des enfans trouvés de Naples), ignoble taudis où chaque année des milliers d'infanticides étaient commis, sous le manteau de la charité, par l'avarice et la vénalité des administrateurs, et il écrivit sa *Ginevra*, le premier roman à tendances sociales (je ne dis pas socialistes) qui ait paru en Italie. Ginevra, c'est une sœur aînée de Cosette et même de Fleur-de-Marie. Les partisans de l'art pour l'art n'aiment pas ce genre de récits gouvernés par une idée impérieuse, souvent arbitraire, qui les mène où elle veut. Peut-être, en suivant les malheurs de cette pauvre fille, les brutalités qu'elle subit à l'hospice et hors de l'hospice, trouvera-t-on dans son histoire un excès de violence et d'horreur; mais l'auteur, malgré son talent d'écrivain, ne songeait guère à faire une œuvre d'art : il disait la vérité, la réalité poignante, sans atténuation, sans tempéramens. Son livre, imprimé clandestinement à Naples, en 1839, avec la fausse date de Lugano, fit scandale. On mit Ranieri en prison; il y resta plus d'un mois. On voulait l'exiler ou le confiner quelque part; on parlait de l'envoyer aux îles. L'administrateur de l'Annunziata, dont les concussions avaient été dénoncées par ce terrible livre, demanda au roi la permission d'enfermer l'audacieux romancier à l'hospice des aliénés, placé sous sa direction. — Je ne te le conseille pas, répondit Ferdinand : il y trouverait le sujet d'un second roman. — A peine libre, Ranieri attaqua résolûment la question capitale de notre temps, celle de l'unité italienne et du pouvoir temporel. Il osa la poser sous Ferdinand II, dans un livre signé de son nom. Grâce à lui, le mouvement grammatical et littéraire devint politique et religieux. Il faut ici reprendre les choses d'un peu plus haut.

Un historien florentin, Varchi, avait écrit dès le XVIe siècle cette phrase nette et franche que Dante aurait signée dès le XIIIe : « Et, pour dire le vrai, jamais les fatigues et les infortunes de l'Italie ne cesseront tant qu'un prince prudent et heureux n'en aura pas pris le gouvernement, *car il ne faut point espérer un pareil bienfait des papes.* » Tel a été de tout temps le point de vue italien. Florence a constamment proclamé cette vérité par la bouche de ses grands hommes. Cependant l'opinion florentine n'a pas toujours prévalu. Il arriva souvent que, ballottée entre ses deux éternels ennemis, l'église et l'empire, qui se la disputaient dès le moyen âge, se l'arra-

chaient l'un à l'autre et se la partageaient en la déchirant, l'Italie éperdue se jeta, pour échapper au césar, dans les bras du pontife. Malgré d'anciens et cruels mécomptes, cet accès de folie ou cet acte de désespoir s'est répété de notre temps en haine des Autrichiens. Les premières cloches furent sonnées en Lombardie par un poète encore vivant qui porte modestement un demi-siècle de gloire, Alessandro Manzoni. Il voulut réveiller par le sentiment religieux le sentiment national et soulever le catholicisme italien contre l'oppression étrangère. Ses disciples et ses émules, Silvio Pellico, Grossi, Rosmini, vingt autres, se lancèrent dans le mouvement, qui entraîna bientôt la Lombardie et le Piémont jusqu'au jour où Cesare Balbo, Massimo d'Azeglio et Gioberti s'en emparèrent.

Ces idées se répandirent à Naples après 1840; quelques écrivains les accueillirent volontiers. Le papisme était la forme la plus accommodante et la moins dangereuse du libéralisme; on ne pouvait raisonnablement mettre en prison les poètes qui chantaient la gloire de Rome et l'empire universel du Vatican. Il y eut donc à Naples un certain mouvement catholique; bien plus, ce mouvement y produisit des travaux assez considérables. Un homme de l'autre siècle, Carlo Troya, né en 1784, filleul de la reine Caroline, élevé au palais royal, instruit au collége des pères chinois, puis protégé par Murat, ménagé par la restauration, mais compromis dans les troubles de 1820 et doucement renvoyé de Naples, avait, pendant cet exil, étudié *la Divine Comédie*, puis l'histoire, et s'était fait guelfe en vivant à Rome entre les patriciennes et les cardinaux. Il entreprit alors d'écrire les annales de l'Italie depuis Charlemagne jusqu'à Dante, et, s'étant mis à l'œuvre avec un prodigieux acharnement, accumula d'abord treize cent trente-deux pages in-quarto sur l'histoire des barbares avant leurs invasions, suivies d'une table chronologique, amas énorme de textes, de documens cités de mémoire. Carlo Troya savait tout cela par cœur. Cet avant-propos publié, il se mit à écrire son livre, dont deux mille pages et plus parurent avant sa mort. Je passe ses autres travaux (dissertations sur *la Divine Comédie*, sur *les Florentines contemporaines de Dante*, etc.) et son *Code diplomatique lombard*. L'ensemble de ces recherches servit à prouver que le pape, « gardien des lois romaines, de la langue latine et de l'antique civilisation, avait représenté l'Italie contre les barbares, » et conséquemment devait la représenter encore et l'arracher de leurs mains. Une pareille conclusion n'était pas exprimée dans les volumineuses compilations de M. Carlo Troya, mais elle en sortait toute poudreuse et pesamment armée. Balbo, d'Azeglio, Gioberti, en furent ravis; la science venait à leur secours avec des catapultes.

Cette idée, qui avait envahi l'Italie presque tout entière, ne fut

combattue que par un très petit nombre d'hommes qui connaissaient le mot de Varchi, c'est-à-dire la pensée de Dante et de Machiavel, et parmi ces hommes deux surtout ont marqué dans le mouvement littéraire contemporain, Gian-Battista Niccolini à Florence, Antonio Ranieri à Naples. Le premier devint fou de colère et de douleur quand il vit ses amis (des Toscans!) se tourner vers l'église. Le second osa soutenir publiquement contre les papes les droits des Lombards, qui étaient à ses yeux les Italiens. Il voulut (je cite à peu près ses paroles) éclairer les voies sombres par lesquelles l'évêque de Rome en était devenu le souverain temporel; il voulut diminuer, sinon dissiper, les ténèbres où l'ignorance des premiers temps du moyen âge et les rares documens qui nous en sont parvenus avaient laissé les manœuvres du sacerdoce; il voulut montrer que de ces manœuvres et de ces usurpations étaient dérivés les malheurs de la religion même, les divisions des Italiens, les invasions des étrangers pendant les onze siècles qui suivirent, — et il écrivit à Naples, sous Ferdinand II, avant Carlo Troya, comme pour prévenir la thèse de cet annaliste et la réfuter d'avance, *la Storia d'Italia del quinto al nono secolo*, c'est-à-dire de Théodose à Charlemagne, ouvrage précis, serré, rapide, où l'historien parcourt, d'un pas si prompt qu'on a peine à le suivre, la période la plus obscure et la plus importante des temps passés, les migrations des peuples, la résurrection de la théocratie, l'enfantement des temps modernes. C'est ainsi que la question italienne, telle qu'elle se débat aujourd'hui (non celle de 1848, mais celle de 1860), fut nettement posée à Naples dès 1841 par Antonio Ranieri.

Ce ne furent point là les seules témérités napolitaines. Les compatriotes de Giordano Bruno, de Telesio, de Campanella, de Vico, se sont lancés de tout temps dans les aventures de la pensée. Naples eut ainsi, dans notre siècle comme dans les autres, non-seulement des poètes et des historiens, mais des philosophes, et, chose étrange, dès 1815, ces philosophes suivirent de loin, mais avec un intérêt passionné, les derniers maîtres de l'Allemagne. Le dominicain Colecchia, moine défroqué qui sous Murat cultivait la philosophie et enseignait les mathématiques sans voir plus loin que Condillac, fut forcé plus tard d'entrer comme instituteur dans une famille qu'il suivit en Russie; il en revint disciple de Kant. Persécuté par les prêtres, il donna des leçons chez lui, et il écrivit dans le *Progresso;* c'était un esprit exact et rigoureux, mathématicien même en philosophie. Après lui vint Galluppi, penseur digne de sa réputation, quoique difficile à lire. Son œuvre, qui fut une continuelle réfutation de Kant, atteste par conséquent une continuelle préoccupation du criticisme germanique. Vers la même époque, Pasquale Borrelli publiait sa *Généalogie de la Pensée* où, quoique

disciple de Tracy et de Cabanis, il donnait une assez bonne exposition de la *Critique de la Raison pure*. Après 1830, malgré ses antécédens libéraux de 1820, Galluppi obtint à Naples la chaire officielle de philosophie. Il fit connaître à ses élèves les premiers *Fragmens* de M. Cousin; il les publia même en italien, non sans les réfuter un peu, dans une introduction contre le spinozisme. Il rendit par là au philosophe français le même service qu'il avait rendu autrefois au philosophe de Kœnigsberg : M. Cousin fut un moment l'écrivain le plus populaire de Naples. La jeunesse se jeta avec avidité sur les *Fragmens*, qui lui révélaient pour la première fois les lointaines évolutions de la pensée allemande. Aussi demandait-elle à cor et à cris les nouveaux ouvrages du révélateur; mais l'administration faisait bonne garde, et grâce à ses précautions le cours d'*Histoire de la philosophie* de 1827 ne parvint qu'en 1838 à Naples, où l'on étudiait l'Allemagne à travers la France. Quand parurent les premières traductions françaises de Fichte et de Schelling, elles furent dévorées; bientôt pourtant ces versions ne suffirent pas à la curiosité des jeunes Napolitains, ils apprirent l'allemand, ils lurent Hegel dans le texte original. Ainsi, avant 1848, Ferdinand II régnant, il y eut dans son royaume une école hégélienne (1), et ces études n'étaient pas seulement le souci de quelques heures par semaine, c'était la vie de chaque jour. Après la séance levée, la leçon se continuait dans des promenades et des causeries familières entre le maître et l'écolier, prolongées quelquefois bien bien avant dans la nuit. L'ancien *Caffè d'Italia*, qui perdit plus tard ce nom dangereux et devint le *Caffè delle Belle Arti*, formait une succursale de l'université, presque une académie. Les philosophes s'y entretenaient avec une assiduité qui inquiéta le gouvernement. Le ministre de la police, M. del Carretto, envoya pour surveiller ces réunions un de ses agens les plus habiles. Aussitôt reconnu, l'agent fut surveillé lui-même et dérouté de mille façons : on ne parla devant lui que l'hégélien, langue encore plus difficile que le basque. L'auditeur était tout oreilles, il suait à grosses gouttes et ne comprenait pas. Il finit par quitter la place, et peu de temps après les philosophes à leur

(1) C'est dans ce camp hégélien que parurent d'abord quelques hommes qui devaient combattre plus tard sur un autre terrain, M. Silvio Spaventa par exemple. M. Bertrando Spaventa, son frère, arrivant des Abruzzes avec la passion réfléchie qui distingue les habitans de ces provinces, donna ses premières leçons vers 1845. M. Tari entra des premiers par ses travaux d'esthétique dans les idées nouvelles; M. Stefano Cusani, enlevé en 1846 par une mort prématurée, les répandit dans ses leçons avec une singulière originalité de vues; M. de Meis (aujourd'hui professeur à Bologne) les proclama hardiment dans ses leçons de médecine, et M. Stanislao Gatti dans ses *Pensées sur les arts*. Enfin l'un des plus regrettables représentans de cette jeunesse napolitaine, M. Gianbattista Ajello, hégélien déclaré, eut le temps, dans sa courte vie, de dérouler publiquement toute l'encyclopédie de son maître.

tour durent abandonner le café. Ils allèrent alors s'asseoir, pour discuter, en face du palais du roi, sur le perron de Saint-François de Paule. « Qui peut redire la joie, les espérances, l'enthousiasme de ce temps-là? écrit M. Bertrando Spaventa. Qui peut redire l'affection dont s'aimaient les jeunes maîtres et les élèves, marchant ensemble à la recherche de la vérité? C'était un besoin irrésistible, universel, qui les poussait vers la splendeur et l'inconnu de l'avenir, vers l'unité organique de toutes les connaissances humaines. Les étudians en droit, en médecine, en littérature, en sciences naturelles, en mathématiques, étaient entraînés dans le mouvement général, et brûlaient avant tout, comme les anciens Italiens, d'être philosophes. C'était un culte, une religion idéale où ils se montraient les dignes descendans de Giordano Bruno. »

L'agitation de ces esprits si fortement remués s'accrut encore après le septième congrès des savans, qui, en 1845, se réunit à Naples. On sait quel était l'objet de ces congrès, dont le premier s'était assemblé à Pise en 1839. Fêtes inoffensives en apparence, où accouraient les hommes cultivés de toutes les parties de l'Italie, convoqués tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, par des princes bénévoles qui les traitaient magnifiquement, c'étaient en réalité d'importans conciliabules où les Italiens révoltés venaient organiser une fusion morale, une conspiration de l'intelligence contre le morcellement de l'Italie et le despotisme des souverains. Dans les séances publiques (à Lucques par exemple en 1843), les membres du congrès dissertaient sur la fabrication du vin, la maladie de l'olivier et les rizières. La séance levée, ils se retrouvaient dans des réunions particulières où ils complotaient l'indépendance et la liberté de leur pays. Comment se fit-il donc que Ferdinand II, homme d'esprit et de précaution, toléra chez lui de pareilles assemblées révolutionnaires? C'est l'audace heureuse du prince de Canino qui enleva d'assaut le consentement royal. On trouvait ce naturaliste révolutionnaire et conspirateur toujours sur pied, toujours en marche, errant d'un bout de l'Italie à l'autre. Il voyait les plus petits et les plus grands, déjeunait chez les rois, soupait chez les patriotes, entrait à la cour et dans les sociétés secrètes; il avait la foi, l'insouciance, la passion des aventures; il était prince, il osait tout. En 1843, dans un moment où la police redoublait de rigueur, il débarqua un jour à Naples sans passeport, endossa son uniforme de général de la république de Saint-Marin (uniforme garni d'énormes boutons sur lesquels était inscrit le mot de *libertas*), et dans ce costume alla se présenter devant Ferdinand pour lui demander la permission de convoquer à Naples le prochain congrès scientifique. Le roi n'eut pas le temps de se fâcher ni de réfléchir, il ne fit aucune objection, et le congrès décidé séance tenante se réunit deux

ans après, en 1845. Nombre d'hommes éminens, de libres penseurs, accoururent à Naples; ce qu'ils y firent, on peut le deviner. Ostensiblement on s'occupait d'archéologie ou d'histoire naturelle sous la présidence du ministre Santangelo; mais le véritable congrès s'assemblait le soir chez l'un ou chez l'autre, et on conspirait. Rien de politique dans les réunions officielles; on y débattait des questions de science pure avec un sérieux qu'il n'est donné qu'aux Italiens de savoir garder. Une seule fois l'un des membres du congrès, M. Orioli, osa dire dans une séance publique : « Espérons que Jupiter retiendra ses foudres et les réservera pour le salut de l'Italie! » Ce mot fut une double maladresse : il effraya le pouvoir, qui se repentit de sa tolérance, et il indisposa les patriotes, qui ne voulaient rien attendre de Jupiter.

Le premier résultat du congrès de 1845 fut de jeter tous les hommes éclairés dans la politique d'action. Aux conspirateurs ordinaires, déjà commandés par le baron Carlo Poerio, se joignirent bientôt les esprits les plus cultivés et les plus distingués de Naples. La presse clandestine redoubla d'activité; des feuilles volantes, sortant l'on ne sait d'où, bourdonnaient chaque jour dans la ville entière. C'est alors que Luigi Settembrini, esprit très fin, caractère antique, osa publier sa fameuse « protestation du peuple des Deux-Siciles,» écrit mordant qui flétrissait toutes les iniquités du pouvoir. Cependant les Napolitains, malgré le travail des grammairiens, des poètes, des historiens, des philosophes, malgré le congrès italien, qui était venu donner une direction commune à leurs aspirations confuses, n'étaient pas mûrs encore pour la grande idée de 1860, pour la liberté dans l'unité. Ils devaient passer d'abord par les fautes de 1848, si cruellement expiées. En 1846, les conspirateurs de Naples erraient au hasard, sans boussole et se fiant aux étoiles. Ils savaient ce qu'ils ne voulaient pas, ils ne savaient pas ce qu'ils voulaient. Ils espéraient une Italie forte et libre, mais ne s'entendaient ni sur les moyens de la conquérir, ni sur les moyens de la constituer. Monarchistes, républicains, constitutionnels ou révolutionnaires, ils discutaient le style de l'édifice avant d'avoir un terrain où l'élever et des matériaux pour le bâtir; ils faisaient enfin de la question italienne une question politique au lieu d'en faire une question nationale, et loin de réunir toutes leurs forces pour affranchir la patrie, ils les épuisaient en querelles inutiles sur la meilleure forme de gouvernement. L'avénement de Pie IX vint mettre un terme à ces incertitudes. Dès qu'on vit un pape débuter par une amnistie, on crut que le Vatican allait se changer en Capitole. L'idée néo-guelfe triompha même à Naples; on se mit à rêver pour l'Italie une confédération de trônes constitutionnels sous la prési-

dence du saint-siége; on poussa Ferdinand II vers cet idéal, on le rendit malgré lui roi-patriote et prince italien. La catastrophe de 1848 fut le résultat de cette aberration fatale. Naples donna le court spectacle d'une monarchie constitutionnelle tempérée par les illusions de quelques hommes de bien. Carlo Troya, Imbriani, Scialoia, Poerio, devinrent ministres. Presque tous les autres, — excepté Antonio Ranieri, qui ne voulut rien être, ne croyant pas à une révolution qui avait éclaté sous la pression de l'idée guelfe et au cri de *vive Pie IX!* — presque tous les autres, arrachés violemment de leurs cabinets, durent se jeter dans la vie politique. Des lettrés et des savans, on fit des députés et des sénateurs. Ceux qui chantaient la liberté furent chargés de la proclamer; ceux qui écrivaient l'histoire furent chargés de la faire. On mit en un mot la littérature au pouvoir; elle se crut un instant sur le trône : on sait que l'illusion dura peu. Le 15 mai ramena la réaction triomphante. On vit le parlement méprisé, bientôt fermé, le bon plaisir rétabli, les trois couleurs effacées; puis vinrent les arrestations, les jugemens, les condamnations à mort et les peines capitales, commuées enfin en galères perpétuelles : Poerio, Settembrini, furent envoyés au bagne, Spaventa à l'*ergastolo*, pire que le bagne, les autres chassés pêle-mêle; l'idée italienne était en pleine déroute.

Ainsi fut brusquement arrêté à Naples en 1848 ce mouvement intellectuel, ce mouvement italien dont nous avons tâché d'indiquer les premières et principales manifestations. On a vu comment dès 1830 la grande langue unitaire s'était fait jour entre le français des salons et le patois de la rue, comment les idées nationales, importées par les proscrits de 1820 revenant de l'exil, s'étaient répandues dans la jeunesse, comment le néant de l'enseignement officiel avait rendu possibles et même florissans les cours privés, écoles de patriotisme et de libre savoir. On sait aussi comment l'histoire même osa se déclarer à Naples, dès 1841, avant le *Primato* de Gioberti, contre l'utopie de l'église révolutionnaire, comment la philosophie, éternelle passion des Napolitains, vint hâter l'affranchissement de leurs consciences, comment le congrès de 1845, en surexcitant les esprits, les jeta peut-être hâtivement dans la politique active, comment enfin d'un coup de vent ils furent soulevés en foule et presque aussitôt balayés par la tempête de 1848. Cette dernière épreuve eut du moins cela de bon, qu'elle ouvrit les yeux aux patriotes : ils ne songèrent plus à confier les destinées de la patrie au libéralisme du saint-siége ni à la loyauté du roi Ferdinand, et ils se tournèrent vers le seul prince italien qui se fût battu pour l'Italie, qui eût tenu sa parole. A dater de 1848, tous les esprits, dispersés d'abord, vont se rallier autour de la croix de Savoie et marcher vers la grande cam-

pagne de 1860. C'est sur l'histoire et les conséquences de ce ralliement que notre attention doit maintenant se porter.

II.

Après 1848, la lutte entre la nation lettrée et le pouvoir ne fut plus ce qu'elle avait été après 1830. Elle devint implacable. Les hommes qui restèrent en petit nombre à Naples pour y défendre la cause de la pensée ne furent pas les moins malheureux. Le gouvernement supprima les chaires, brûla les livres, exigea des étudians des certificats de confession et de communion, puis finit par les renvoyer dans leurs provinces. Tout ce qui avait du savoir ou du talent fut entouré, surveillé, isolé, parqué çà et là : Tari sur une montagne de la Terre de Labour, De' Virgilii dans un trou des Abruzzes, Niccola Sole dans un coin de la Basilicate, entre un ruisseau et des peupliers. L'astronome Ernesto Capocci, directeur de l'observatoire, perdit sa place et se réfugia dans un village éloigné; le physicien Melloni, pour échapper à une surveillance vexatoire, dut également se réfugier à la campagne : il se cloîtra dans une solitude où ne pénétrait aucun bruit du dehors, et y mourut de tristesse. Antonio Ranieri, enfermé dans son cabinet d'avocat, passa dix années de sa vie à se faire oublier. Chacun suivait son chemin à l'écart, dans l'ombre, cachant ses opinions et ses livres, affectant l'insouciance du lazzarone ou l'imbécillité de Brutus, et cela dura jusqu'en 1860, et l'esprit n'est pas mort à Naples! Voilà pourquoi ceux qui connaissent les Napolitains les aiment. Il faut avoir vécu longtemps parmi eux, avant leur délivrance, dans l'intimité des hommes qui portaient le deuil de leur pays, il faut avoir souffert soi-même, isolé dans ce désert, où les livres, les idées, la vie moderne en un mot, n'entraient pas, il faut avoir subi l'influence de ce sirocco moral, qui vous enveloppait tout entier et vous plongeait dans je ne sais quelle allanguissante inertie, pour rendre justice aux hommes intelligens de Naples, si injustement calomniés en France et méconnus partout. Ils se tinrent debout jusqu'au dernier moment dans leur résistance courageuse, fidèles à la cause de l'Italie et de la liberté; il y eut de très rares défaillances. Bien plus, dans cet isolement forcé, les études continuèrent. Si l'on resta longtemps sans écrire, c'est qu'il n'y avait plus de journaux sérieux; si l'on resta longtemps sans enseigner, c'est que toute science était interdite (1); heureusement chacun dans son cabinet

(1) A la fin du règne de Ferdinand, l'économiste Bianchini étant ministre, il y eut pourtant un retour de tolérance, et les études de droit particulièrement purent reprendre avec une certaine activité. Quelques cours privés furent permis; ceux de M. de Blasio, de M. Pepere, de M. Pessina, jeune professeur plein de savoir et de talent, au-

avait une cachette pour les livres préférés, et le soir, quand toutes les portes étaient fermées et qu'il n'y avait plus de visites à craindre, l'homme studieux courait comme l'avare à son trésor. On apprenait tel volume par cœur, afin de lui ménager un abri plus sûr. C'est ainsi que les études continuèrent en dépit de toutes les oppressions et préparèrent des hommes pour l'Italie future.

Quant à l'Italie d'alors, au pape, à Ferdinand II, on n'en attendait plus rien. Le roi boudait dans ses forteresses éloignées, l'élite du pays ne le connaissait plus et ne lui demandait ni réformes ni progrès, pas même des grâces. C'est des bagnes que venait l'exemple de ce découragement volontaire, de cette implacable défiance. C'était un prisonnier, le baron Carlo Poerio, qui gouvernait moralement les patriotes napolitains. Chef d'une famille continuellement opprimée, fils d'un orateur illustre qui avait connu l'exil et le cachot, frère d'un poète véhément qui venait de se faire tuer devant Venise, Carlo Poerio avait été lui-même arrêté, détenu trois fois avant ce soulèvement de 1848, qui vint le chercher dans une prison pour le porter au pouvoir et le jeter ensuite aux galères. On lui mit les fers aux pieds et la veste des forçats, puis on lui offrit plusieurs fois la liberté, s'il demandait grâce. Il refusa toujours, simplement, gravement. En 1852, sa mère était malade, une mère qu'il adorait, une Romaine; elle avait autrefois suivi son mari dans l'exil; elle lui avait survécu pour souffrir encore; elle venait de perdre coup sur coup ses deux fils, l'un tué par les Autrichiens, l'autre enfermé vivant dans une tombe; il ne lui restait plus rien à sacrifier à l'Italie, elle allait mourir. On promit à Poerio que, s'il

teur d'études importantes sur la morale des anciens, ranimèrent un instant la vieille école de Naples. M. Capuano put diriger un journal de droit (*Annali di Diritto*); M. Manna publia des articles remarquables sur le crédit foncier et le crédit mobilier; M. Torchiarulo, qui avait déjà traduit la *Philosophie du droit* de Hegel, publia en italien les livres de Gans; MM. de Cesare et Raccioppi se firent une place distinguée parmi les économistes. Quelques journaux parurent, notamment la *Musica*, feuille hégélienne, tolérée à cause de son titre inoffensif. Quelques recueils, le *Museo di Scienza e letteratura* de M. Stanislas Gatti, la *Rivista Sebezia* de M. Fabbricatore, laquelle devint, après quelques numéros, l'*Antologia contemporanea*, le *Gianbattista Vico*, rédigé en grande partie, sous le patronage du prince de Syracuse, par les moines du Mont-Cassin, inséraient des travaux sérieux d'une véritable valeur. Ce n'était là qu'un moment de répit. La répression recommença bientôt, plus acharnée que jamais, exaspérée par la guerre de Lombardie. La police devint si cauteleuse qu'elle ne permit plus même aux écrivains de louer le pouvoir : l'éloge aurait pu passer pour une ironie ou pour un jugement. M. Pierre Ulloa, maintenant à Rome avec François II, qui a fait de lui son ministre d'état, publiait en 1859 deux gros volumes que nous avons nous-même eu à consulter pour cette étude : *Pensées et souvenirs sur la littérature contemporaine du royaume de Naples*. Eh bien! ce livre instructif et ingénieux, bien qu'écrit à la gloire des Bourbons, dut se soustraire, comme les écrits les plus séditieux, à l'inspection de la censure et fut imprimé clandestinement avec cette fausse indication : *Genève, Joël Cherbuliez*.

implorait la faveur de Ferdinand, il pourrait voir sa mère mourante. Il demeura inflexible, Dieu sait au prix de quelles tortures. Du fond du bagne, il dirigeait l'opinion, contenait les impatiens, soutenait les faibles; il ordonnait d'espérer et d'attendre, — et l'on attendait, on espérait.

C'étaient donc les prisonniers qui gouvernaient Naples, mais c'étaient aussi les exilés. Après 1848, les Napolitains militans furent dispersés un peu partout : Aurelio Saliceti s'enfuit à Paris, Ricciardi à Genève, Roberto Savarese à Pise, Gasparrini à Pavie, les mazziniens à Gênes. Cependant la plupart des émigrés purent se réunir à Turin. Ce petit Piémont, qui paraissait avoir si peu de ressources, se trouva pourtant assez riche et assez grand pour offrir une hospitalité généreuse à tous les proscrits qui venaient lui demander accueil. Nombre de Napolitains s'y étaient réfugiés et acclimatés depuis leur déroute. M. Mancini, l'avocat brillant qui avait rédigé, le 15 mai 1848, la protestation des députés de Naples, était devenu professeur de droit à l'université de Turin. A cette même université, avant 1848, M. Antonio Scialoia avait enseigné l'économie politique; il était retourné depuis lors à Naples, où il avait été ministre dès sa trentième année; puis, arrêté, jugé, condamné, proscrit comme tant d'autres, il était revenu à Turin, son pays d'adoption, qu'il ne devait plus quitter. Là s'étaient réfugiés également le poète Imbriani, le philosophe Bertrando Spaventa, le colonel Mariano d'Ayala, écrivain militaire qui venait d'être ministre en Toscane, les avocats Conforti et Pisanelli, qui devaient être plus tard ministres du royaume d'Italie, les médecins Tommasi et de Meis, dont la science et le caractère honoraient doublement l'émigration napolitaine, l'historien Piersilvestro Leopardi, autrefois proscrit à Paris, puis rappelé à Naples et renvoyé deux fois à Turin, la première fois en ambassade, la seconde en exil. Ses *Narrazioni storiche*, simple récit solidement appuyé sur de nombreux documens, seront toujours consultées par ceux qui écriront l'histoire des dernières révolutions de Naples. Ces émigrés et beaucoup d'autres s'attachèrent au Piémont par un sentiment de reconnaissance que l'habitude et la réflexion changèrent plus tard en un dévouement raisonné. Quand on voyait ce petit pays si pauvre, affaibli par de récens désastres, marcher dans la liberté, dans le progrès d'un pas si ferme et si prompt, se couvrir de chemins de fer et d'écoles, envoyer des soldats en Crimée, entrer dans les congrès des puissances, entreprendre un des travaux les plus étonnans du siècle, la percée des Alpes, contenir enfin la révolution en se jetant devant elle, et arriver à ces résultats par une harmonie admirable entre la fidélité du peuple et la loyauté de son roi, n'était-il pas tout naturel de confier à ce peuple et à ce roi la délivrance de l'Ita-

lie? L'idée de la monarchie unitaire naquit ainsi d'elle-même; elle sortit des faits, non du cerveau d'un utopiste; elle devint la seule solution possible, non le rêve confus de ceux qui cherchaient l'idéal. Une association d'hommes modérés se forma pour répandre cette idée par des brochures et surtout par des feuilles volantes qui, trompant toutes les surveillances, allèrent surprendre chez eux, à Milan, à Florence, jusqu'à Naples, les patriotes italiens. Naples cependant hésita longtemps à se rendre; tiraillée en tous sens par la propagande muratiste et par la propagande mazzinienne, elle attendait le mot d'ordre des prisonniers, et Poerio ne s'était pas encore prononcé. Ce fut alors que Ferdinand II commit une suprême imprudence. Aux derniers jours de sa vie, dans un moment de faiblesse, de remords peut-être, ou sous la pression de la diplomatie, il entr'ouvrit la porte des bagnes et en laissa sortir les hommes les plus influens. On sait l'histoire de leur délivrance : embarqués sur un vapeur napolitain, ils devaient être transbordés à Gibraltar sur un brigantin étranger qui les aurait conduits en Amérique. Malheureusement pour la dynastie de Ferdinand le brigantin fit fausse route et débarqua en Irlande sa cargaison de déportés. Carlo Poerio, Silvio Spaventa, Luigi Settembrini et beaucoup d'autres se rendirent à Londres, où ils furent reçus avec des ovations, puis de Londres à Turin, où ils devinrent les plus acharnés défenseurs de l'unité italienne. Ferdinand mourut, François II monta sur le trône, et, désespérant, comme il le dit alors, « d'atteindre aux sublimes vertus de son auguste père, » il tâcha du moins de les imiter. Il envoya à Turin un nouveau convoi de proscrits, quelques gentilshommes, le magistrat Vacca (aujourd'hui garde des sceaux du royaume d'Italie), et un jeune homme qui comptait déjà parmi les meilleures têtes de Naples, M. Enrico Pessina : c'étaient autant de renforts que le jeune prince offrait généreusement à l'armée italienne. Il les rappela au dernier moment, quand il octroya sa constitution tardive : c'était ouvrir la porte à ses plus mortels ennemis. La révolution était déjà faite. L'Italie unitaire, préparée de longue main dans les consciences, n'eut qu'à se présenter en tunique rouge aux portes de Naples pour être acclamée d'un seul cri, non-seulement par les enthousiastes de la rue, mais par tous ceux qui avaient lu Dante et Machiavel.

Après le plébiscite et la réunion des Deux-Siciles au royaume italien, la politique appela tous les esprits à concourir à l'œuvre nationale. Les esprits répondirent sans hésitation à cet appel; depuis longtemps déjà ils consacraient toutes leurs facultés au service de cette grande cause. A Naples comme dans l'Italie entière, avant comme après 1848, toute la littérature avait été militante. On connaît le mot de Guerrazzi : « J'ai écrit ce roman, parce que je ne pou-

vais livrer une bataille. » Ce mot pourrait servir d'épigraphe à l'histoire de la pensée italienne depuis 1815 jusqu'à nos jours. Au fond des idées et des œuvres se cachait toujours la préoccupation nationale; les philosophes, les poètes, les historiens, n'étaient que des patriotes déguisés. Tel penseur s'était montré tour à tour, avec une égale passion et une égale sincérité, papiste et anti-papiste, par l'unique raison que la papauté lui avait paru d'abord le salut, puis la ruine de l'Italie. Il ne fallut donc point user de violence pour changer les hommes de lettres en hommes politiques. Ils sentaient en outre qu'en de certains momens la science pour la science, comme l'art pour l'art, est impossible et serait condamnable, que l'Italie, pour accomplir son unité, convoquait toutes ses intelligences, parce qu'elle avait besoin de toutes ses forces, qu'il existe une conscription civile, volontaire il est vrai, mais d'autant plus impérieuse, à laquelle tout citoyen doit se présenter, qu'en face du devoir et du danger communs, on ne peut sans lâcheté refuser le service, qu'enfin le premier des Italiens, fût-il Goethe, serait regardé comme le dernier des hommes, si ses plaisirs, ses intérêts, ses études, le souci de son repos ou de sa gloire l'empêchaient d'être à son poste autour du drapeau national.

C'est ainsi que la politique absorba presque toute l'activité napolitaine. Les économistes qui avaient le plus doctement formulé leurs théories furent appelés à les mettre en pratique. On vit M. Scialoia réformer à Naples les tarifs de la douane et négocier à Paris avec M. Nigra le traité de commerce avec la France; MM. de Sanctis, Mancini, Conforti, Manna, Pisanelli, Vacca, furent ministres : l'un d'eux, M. Pisanelli, vient d'attacher son nom à une grande œuvre encore inédite, le code civil italien. Le sénat accueillit plusieurs Napolitains appartenant à de grandes familles, ou représentant l'aristocratie de l'intelligence et du travail; je citerai parmi ces derniers le botaniste Tenore, mort récemment, le cristallographe Arcangelo Scacchi, etc. La chambre des députés reçut dans son sein presque tous les méridionaux qui avaient un nom, Carlo Poerio en tête, et le nomma son vice-président. Silvio Spaventa fut appelé d'abord à Naples, puis à Turin, à des fonctions élevées du ministère de l'intérieur : cet esprit pensif et indécis, qui avait commencé par flotter confusément dans le mysticisme mazzinien et dans la spéculation germanique, descendit tout à coup dans les détails minutieux et compliqués de l'administration avec une capacité pratique et une infatigable activité. Antonio Ranieri l'ardent écrivain, Saverio Baldacchini le poète patriote, sont au parlement. Michele Baldacchini, laissant ses manuscrits dans son portefeuille, a consacré sa vie à la fondation des asiles, à la première éducation des enfans du pauvre, dont le nouveau régime, en les arrachant au vagabondage,

veut faire des ouvriers et des citoyens. Le continuateur de Puoti, le grammairien Leopoldo Rodinò, s'est dévoué tout entier à l'extinction du paupérisme. En même temps quelques hommes supérieurs se sont jetés par devoir dans les luttes quotidiennes de la presse périodique. Un jeune Napolitain, M. Ruggiero Bonghi, helléniste et philosophe, qui, dès sa vingtième année, avait traduit les dialogues de Platon, est devenu, dans le *Nazionale* de Naples, puis dans la *Stampa* de Turin, le polémiste le plus vif et le plus mordant de la presse conservatrice. L'économiste Antonio Torchiarulo, traducteur de Hegel et de Gans, dirige *l'Avvenire*. C'est sur un autre journal napolitain, *l'Italia*, que se concentre l'activité de l'ancien ministre de Sanctis et du patriote Settembrini. Arabia, l'auteur des tragédies de *Riccarda* et d'*Anna Bolena*, dirige une division au ministère de l'intérieur, et Pasquale de' Virgilii, que l'on comparait à Byron, est conseiller à la cour des comptes.

C'est ainsi que les écrivains de Naples sont en grande partie employés aux affaires de l'état. On attribue volontiers à ces races méridionales une incorrigible versatilité d'humeur : la conduite des Napolitains pendant ces dernières années a donné à cette opinion un démenti fort inattendu. En 1860, quand l'expédition de Garibaldi passait partout pour une héroïque folie, ils ont pressenti qu'elle réussirait, et se sont donné le mot pour repousser par une défiance unanime les tardives concessions de François II, déjà moralement détrôné; ils ont accueilli le dictateur avec un enthousiasme qui n'excluait nullement la réflexion, et après l'avoir secondé de tout leur pouvoir, ils l'ont combattu plus tard avec la même énergie, dès qu'ils se sont aperçus que son entourage risquait de compromettre le succès du mouvement national. Le gouvernement régulier, dès son établissement, a trouvé en eux un appui solide. Le plus grand nombre des Napolitains intelligens appartient au parti conservateur; toutes les feuilles napolitaines (celles du moins qui ont quelque vitalité, le *Pungolo*, *Roma*, *l'Italia*, *l'Avvenire*, etc.,) sont pour l'Italie de Victor-Emmanuel. Bien plus, cette camaraderie d'hommes fermes et dévoués qui se sont depuis quatre années tenus constamment serrés autour du pouvoir, cette *consorteria* du parlement de Turin, qui a fait son temps après avoir été si calomniée, et qui va être dissoute ou renouvelée par les prochaines élections générales, se composait en majeure partie de députés napolitains.

Cependant, malgré tant de forces absorbées par l'administration, le parlement et la presse militante, les livres importans se multiplient à Naples et font leur chemin, car la révolution a pour le moins triplé le public des livres. Tel volume qui autrefois ne passait pas même le Liris trouve aujourd'hui des lecteurs jusqu'au-delà du Pô, de l'Adige peut-être. Avant 1860, l'Italie du nord, ignorant l'Italie

du midi, ne se doutait pas que celle-ci produisît des penseurs et des poètes. Nous avons pu constater plus d'une fois chez des Piémontais, des Lombards, même des Toscans, cette absence de notions exactes sur les littérateurs napolitains. Les renseignemens que nous leur donnions en réponse à leurs questions étaient reçus avec une extrême surprise et quelque défiance, car ils venaient d'un étranger, et on croyait les provinces méridionales frappées de la stérilité du désert. Aujourd'hui que les barrières sont tombées, les œuvres des Napolitains se répandent, se publient même dans les villes du centre et du nord (1). Dès la révolution, nombre de volumes improvisés ou de manuscrits jusque-là prudemment cachés virent le jour. Un moine du Mont-Cassin, qui s'était précédemment distingué par d'intéressans travaux historiques, le père Tosti, a profité l'un des premiers des franchises nouvelles. Il a publié en 1861 son livre capital, les *Prolégomènes de l'histoire de l'Église*, œuvre d'un patriote et d'un croyant, qui regrette le temps où Rome marchait, et qui voudrait bien qu'elle marchât toujours. C'est aussi depuis la révolution que le professeur de Blasiis a écrit son intéressant ouvrage sur Pietro della Vigna, où est exactement résumé le mouvement politique et littéraire du XIIIe siècle. M. Salvatore de Renzi, déjà connu par son histoire de la médecine en Italie, donnait également une étude importante sur Jean de Procida, *il Secolo XIII e Giovanni da Procida*, glorification du terrible conspirateur des vêpres siciliennes, un peu effacé dans le livre célèbre de M. Michele Amari. Les poètes, comme les historiens, ont pris part au mouvement nouveau, qui, en favorisant l'étude des littératures étrangères, est venu élargir leur horizon. La liberté de la scène n'a pas encore produit de Shakspeare, mais elle a permis aux Napolitains d'admirer les drames du tragique anglais : on joue maintenant *Hamlet*, *Othello*, *Macbeth*, même le *Faust* de Goethe, dans les théâtres où la censure ne laissait représenter autrefois que des imitations expurgées des vaudevilles de M. Scribe; on y joue même des pièces grecques et les ingénieuses restaurations de Ménandre (*Fasma*, *il Tesoro*, etc.) si heureusement opérées par M. Dall' Ongaro (2). On sait qu'en 1855 Ferdinand II avait interdit aux artistes napoli-

(1) C'est ainsi qu'un livre très récent, qui a fait quelque bruit même en France, les mémoires d'Enrichetta Caracciolo, religieuse bénédictine, tristes révélations sur les mystères des couvens, a paru chez l'éditeur Barbera de Florence. Un imprimeur de la même ville, M. Lemonnier, a donné les touchantes poésies d'une pauvre et noble fille, Giannina Milli, l'improvisatrice abruzzaise. Les trois volumes de Ranieri (son roman de *Ginevra*, son *Histoire d'Italie* et son *Frate Rocco*, remarquable étude morale) viennent d'être imprimés à Milan.

(2) Les deux meilleures troupes de comédiens qui existent en Italie, celle de Salvini et celle de Majeroni, se sont fixées à Naples.

tains d'envoyer leurs ouvrages à l'exposition universelle de Paris, si bien qu'en ce temps-là les peintres de talent (M. Palizzi par exemple) étaient forcés de s'exiler pour se faire connaître. Maintenant toutes les prohibitions sont levées, et une association sérieuse (*la Promotrice*) s'est organisée pour offrir aux artistes un peu de gloire ou tout au moins du travail. La sculpture est remise en honneur après avoir été molestée par la pruderie des anciens maîtres. Le nouveau pouvoir commande aux sculpteurs les statues d'illustres Italiens dont les figures aussi bien que les œuvres étaient autrefois à l'index. Le *Gianbattista Vico* qu'avait taillé en marbre un prince de la maison de Bourbon, le comte de Syracuse, n'a pu décorer la Villa-Reale, les Tuileries napolitaines, que depuis la dernière révolution. La statue du premier des Italiens, le vieux Dante, ouvrage de M. Tito Angelini, ne tardera pas à être inaugurée sur une place publique de Naples. C'est ainsi que l'ancien royaume des Deux-Siciles voit aujourd'hui se développer librement dans tous les sens l'activité intellectuelle de ses habitans. Toutefois, il faut le confesser, l'archéologie se plaint amèrement du nouveau régime. « Avant la révolution, disent les antiquaires, la plupart des sciences étaient prohibées, mais la nôtre du moins trouvait grâce auprès du gouvernement. Quand l'archéologie ne paraissait pas trop raisonneuse ni trop libre, on la tolérait, elle prenait ses coudées franches; nous pouvions écrire impunément plusieurs volumes in-quarto sur les vingt-quatre premières années d'Hercule et passer des années entières sur une peinture effacée pour savoir si les jambes qu'on y apercevait encore étaient celles d'un Apollon ou d'un Adonis. Maintenant les esprits sont ailleurs, la question de Rome et de Venise passe avant les jambes d'Apollon et d'Adonis. Il nous restait un dernier refuge, l'académie d'Herculanum; on l'a supprimée. » Ceci n'est point tout à fait une plaisanterie, ces plaintes ont été sérieusement formulées, portées même en très haut lieu. On peut répondre néanmoins aux antiquaires que le nouveau régime ne les a pas laissés sans travail, que les fouilles de Pompéi, la réorganisation du musée, sont des travaux considérables, vivement poussés par l'intelligente activité de M. Fiorelli, que si l'archéologie n'est plus l'unique science officiellement cultivée, elle ne peut que gagner à l'intervention de la philosophie et de l'histoire, qui lui rendent, contre ses précieux documens, la pensée et la vie. Enfin l'académie d'Herculanum a été déjà remplacée par l'académie de Naples, institut complet où sont représentées avec éclat les sciences naturelles, les sciences morales et politiques, et où les archéologues siégent encore, mais ne règnent plus seuls. Cette académie publie dans ses bulletins des travaux fort estimés; il en est d'autres, — l'*Academia Pontaniana* par exemple,

— qui sont pleines de vie; il en est même d'improvisées et tout à fait libres (1), et qui naissent de cette ardente passion pour l'étude, pour la discussion, devenue un des traits caractéristiques de la société napolitaine. Aussi est-ce surtout par la science, par l'échange des idées, que l'Italie agit sur Naples, et que Naples de son côté réagit sur l'Italie. Ce qui montre le mieux la fécondité de cette union intellectuelle, c'est le développement donné à l'instruction publique, qui avait si longtemps sommeillé à Naples. L'université déchue s'est relevée comme par enchantement; c'est elle qui remue le plus d'idées, comme il arrive dans tous les pays où la pensée est libre et où l'intelligence est au pouvoir. En Italie comme en Suisse et en Allemagne, les savans, les lettrés, les poètes même sont avant tout des professeurs. Le livre n'est pour eux que le superflu, la récréation des soirées et la fête des dimanches; ils regardent comme leur œuvre essentielle et capitale les simples leçons qu'ils donnent aux *jeunes* (*i giovani*), c'est le mot consacré. Ils sont orateurs, ils sont prêtres, pères spirituels d'une famille incessamment renouvelée qui perpétuera leur pensée et leur science, d'une postérité qui aura grandi de leur vivant.

C'est donc à l'université qu'il faut entrer, si l'on veut étudier le mouvement des idées à Naples. Le dictateur Garibaldi, par deux décrets signés à vingt-quatre heures de distance, avait dépeuplé toutes les chaires et les avait repeuplées le lendemain. « Ceux-là furent chassés de leurs postes (dit un rapport officiel) que la faveur plus que la science avait placés en ce lieu et qui avaient profané le lieu et la science, et l'on mit à leur place une phalange de nobles esprits qui jusqu'alors étaient restés solitaires et qui, dans le silence du foyer, dans les chaînes des prisons, ou dans les tristesses de l'exil, avaient préparé ou attendu le jour de la délivrance. » Cependant les deux signatures de Garibaldi n'avaient pu suffire pour improviser en deux jours toute une université. Les nouveaux maîtres étaient encore absens, les écoliers dispersés, quelques-uns se battaient devant Capoue; il fallut laisser passer l'orage. Le calme rétabli, tout le monde se mit à la besogne. L'état donna l'exemple en quadruplant l'allocation destinée à l'in-

(1) De ce nombre est celle qui se réunit tous les soirs à la librairie Decken, sur la place du Plébiscite, et ce n'est guère qu'à Naples qu'on peut avoir de pareils spectacles. Savans et lettrés, écoliers et maîtres viennent là en foule et prolongent d'instructives conversations sur les sujets les plus divers. Le philologue Lignana, si versé dans les langues de l'Orient, raconte ses voyages en Perse; l'astronome del Grosso récite ses poèmes lyriques sur les nébuleuses; le père Tosti, qui descend quelquefois du Mont-Cassin, rappelle les gloires de son couvent. Quelquefois une conversation générale s'engage, et ce qui la provoque d'ordinaire, ce sont les volumes nouveaux arrivés de Paris ou de Berlin, qui autrefois pénétraient si difficilement à Naples, et qui maintenant, peu de jours après la publication, sont dans toutes les mains.

struction supérieure. L'ancien régime n'accordait que 25,887 fr. à l'université de Naples; l'Italie, du premier jour, lui fit une rente de 93,600 fr. Aussitôt furent commencées les réparations urgentes. L'herbe poussait dans les salles fétides, on leur donna de l'air et du jour, on y plaça des tables et des chaises; on agrandit le palais des études (l'ancien cloître du Gesù-Vecchio), qui envahit les édifices voisins, et malgré cet envahissement se trouva trop étroit encore. Les anciennes collections, les cliniques, les cabinets, furent enrichis, agrandis, multipliés; un magnifique amphithéâtre de chimie sortit de terre. Le professeur Sebastiano de Luca, bien connu en France, trouva enfin une salle et des laboratoires dignes d'un grand pays. Le jardin botanique a cessé d'être un désert, et la bibliothèque de la ville, qui n'avait autrefois ni lecteurs ni livres, s'est tellement développée qu'elle menace d'envahir toute l'université. Six cents étudians, population flottante qui se renouvelle d'heure en heure, y sont constamment réunis. Parmi ces améliorations, la plus importante fut le renouvellement des professeurs. Malgré l'isolement où l'on vivait sous l'ancien régime, il s'était formé dans toutes les branches assez de savans pour que l'université pût en fort peu de temps être repeuplée presque exclusivement avec des Napolitains. L'un arrivait du haut d'une montagne, l'autre du fond d'un cachot, quelques-uns avaient disparu depuis dix ans; on les croyait morts. Ils vivaient pourtant, et ils vivent (1).

Ce n'est pas tout : l'enseignement supérieur a été discipliné, soumis à un contrôle sévère. On se souvient qu'avant 1848 le roi Ferdinand II, pour empêcher l'agglomération des étudians à l'université, leur avait permis de se disperser dans les écoles privées. On a vu que ce système avait fait alors moins de tort aux lettres que ne l'espéraient peut-être les conseillers du souverain, et l'on n'a pas oublié les noms des hommes éminens qui réunirent en ce temps-là

(1) Dans la faculté des lettres (comprenant la philosophie) furent aussitôt installés le compagnon de Poerio, M. Luigi Settembrini, la plume la plus alerte et la plus vive du pays, M. Bertrando Spaventa, M. Tari, M. de Blasiis, M. Calvello, M. Abbignente, tous Napolitains sortant du bagne, ou de l'exil, ou du désert. La faculté de droit compte parmi ses professeurs des hommes tels que Enrico Pessina, Luigi Capuano, Francesco Pepere, et deux ministres récens du royaume d'Italie, MM. Manna et Pisanelli. La faculté de médecine est plus riche encore, et tous ceux qui étudient cette science connaissent les noms de Francesco Prudente, Giuseppe Capuano, de Renzi, Castorano, Palasciano, de Martini, de Sanctis. Les deux autres facultés, celle des mathématiques et celle des sciences naturelles, sont les plus remarquables de toutes. Les mathématiciens de Naples sont justement célèbres en Allemagne : ils se nomment Fortunato Padula, Giuseppe Battaglini, Raffaele Rubini, Remigio del Grosso, de Gasparis (l'astronome qui a découvert tant de planètes). Quant aux naturalistes, malgré la mort de Melloni et de Tenore, ils sont encore nombreux et connus partout. Arcangelo Scacchi le cristallographe, Sebastiano de Luca le chimiste, Gasparrini le botaniste, Costa l'entomologue, Luigi Palmieri le savant du Vésuve, sont de Naples et professent à Naples.

autour d'eux, dans leurs maisons, des centaines d'auditeurs; mais après 1848, ces maîtres étant proscrits, les hommes obscurs et illettrés pour la plupart qui restèrent chargés de l'enseignement privé s'adonnèrent au métier le plus facile. N'étant soumis à aucune épreuve (sauf à un examen sur le catéchisme), il leur était permis d'ignorer ce qu'ils enseignaient et de maintenir leurs auditeurs dans cette ignorance. De là cette foule de médecins sans diplômes, moins nombreux à Naples cependant que les avocats subalternes (les *paglietti*, comme on les a longtemps appelés), pauvres hères affamés, brouillons, bavards, universellement moqués et méprisés. Tel était le résultat de ce qui s'appelait la liberté de l'enseignement, et qui n'était que la liberté de l'ignorance. Le nouveau régime est venu mettre ordre à ces abus. Aujourd'hui l'instruction est obligatoire, et depuis l'instituteur primaire jusqu'au professeur d'université, nul n'enseigne, s'il n'a subi ses examens. Les corporations religieuses elles-mêmes n'échappent pas à une inspection sévère; les barnabites sont tenus de prouver qu'ils entendent le latin. Voilà pour les maîtres; quant aux étudians, la durée de leurs études est fixée, et d'une année à l'autre ils ont des interrogatoires à subir : il faut qu'ils sachent le droit, s'ils veulent être avocats, — la médecine, s'ils veulent être médecins. On a trouvé ces lois draconiennes, elles le sont peut-être, mais elles n'ont fait de tort qu'à l'enseignement privé. En revanche, l'université s'est repeuplée en un moment; les maîtres savent, et les étudians apprennent.

Qu'apprennent-ils? Quel est l'esprit qui règne à l'université de Naples? C'est en général l'esprit allemand. On ne s'en étonnera pas après ce qu'on sait du mouvement philosophique provoqué par les livres de M. Cousin. Une circonstance contribua beaucoup à cette « invasion de barbares, » comme disent les philosophes de clocher : ce fut le ministère de M. de Sanctis, l'un des hommes les mieux doués des provinces méridionales. Il était arrivé de son village à Naples entre 1830 et 1840, et il avait suivi les leçons du marquis Basilio Puoti. Ses parens le rappelèrent à grands cris, voulant le mettre à la charrue; mais Puoti, pressentant l'avenir du jeune homme, lui fournit les moyens de désobéir. M. de Sanctis ouvrit une école, bientôt très peuplée et très prospère. Il fut libéral en 1848 et par conséquent emprisonné. On le mit au fort de l'OEuf, où il fit amitié avec des officiers suisses qui lui apprirent l'allemand. Il lut Hegel et devint hégélien dans cette captivité studieuse. Un jour on vint lui dire qu'il était libre et qu'il pouvait aller à Malte. Il s'en affligea d'abord, regrettant le cachot où l'on pouvait penser si librement. Enfin il partit et gagna Turin, où il donna des leçons sur Dante. Il devint ensuite professeur de littérature italienne à l'école polytechnique de Zurich. Rappelé par la révolution, il ar-

riva très vite au pouvoir : il fut en 1861 ministre de l'instruction publique. Il voulut alors que la science allemande régnât dans l'université de son pays. Elle y règne en effet, même dans l'école de médecine et dans l'école de droit, mais surtout dans l'école de philosophie, et, comme on l'a déjà remarqué, c'est un spectacle singulier que cette revanche de l'Allemagne rentrant par la science dans le pays d'où elle venait d'être chassée par les armes.

Hegel, un peu maltraité depuis sa mort, même dans son pays, méconnu, tiraillé en tous sens, débordé ou diminué par ses disciples, qui lui tournaient le dos ou le perdaient de vue en suivant l'un ou l'autre des grands chemins qu'il avait ouverts, trouva donc un refuge à l'université de Naples. Le dernier des hégéliens purs, M. Vera, plus Français qu'Italien, traducteur obstiné de son maître, et poursuivant sa tâche ardue avec une persistance de courage et de volonté qui lui fait honneur, fut appelé à Naples, où il monta dans une chaire privilégiée : il devint en quelque sorte le philosophe officiel; mais il eut peu de succès. L'histoire de la philosophie, comprise et traitée d'une façon un peu leste et hautaine, dissertation plutôt qu'enseignement, élaguant tout ce qui n'entrait pas dans le courant de ses idées, déconcerta les étudians, qui n'attendaient rien de pareil. D'ailleurs l'audace philosophique eut moins d'attrait dès qu'elle fut sans danger. Hegel, n'étant plus le fruit défendu, sembla quelque peu lourd et indigeste. De plus c'était une importation étrangère qui choquait l'*italianisme* de quelques jeunes patriotes. Enfin les maîtres enseignans privés, qui, n'ayant pu fournir leurs titres, avaient perdu leur gagne-pain, provoquèrent des tumultes au nom de Gioberti destitué. Deux petites émeutes éclatèrent en 1861; la première fut un soulèvement d'étudians qui sifflèrent leurs maîtres en criant à la fois : *A bas de Sanctis! à bas Hegel! à bas le pape-roi!* Le ministre et le philosophe étaient injuriés, comme on voit, en pieuse compagnie. La seconde émeute fut plus grave, elle vint du dehors. Excitée par un prêtre, la populace, armée de pierres et de couteaux, même de pistolets, se rua sur l'université, dont elle envahit les salles. Il y eut des vitres cassées, du sang versé. La garde nationale dut intervenir. On était encore en révolution, et l'on se permettait quelques vivacités de polémique. Le prêtre fut mis en prison; on lui conseilla de ne plus faire de philosophie en chaire, et on l'acquitta. Depuis lors, l'université est tranquille.

Au reste, les hégéliens de l'ancien régime étaient revenus eux-mêmes de leur aveugle adoration. Ceux qui ont passé par ces idées savent fort bien qu'elles ne restent pas toutes dans l'esprit enchaînées indissolublement l'une à l'autre. On en garde la force, la souplesse que donne une gymnastique laborieuse, l'admiration que laisse

toujours un édifice immense construit d'une main savante et hardie : on en garde aussi une indépendance et une largeur de jugement que ne révoltent plus les témérités de l'intelligence; mais l'enthousiasme tombe et s'éteint. Pendant les loisirs que leur fit leur souverain après 1848, les Napolitains eurent le temps d'étudier les successeurs et les adversaires du maître. M. Tari par exemple, se frayant un chemin entre Hegel et Herbart, acceptant du premier la méthode dialectique sans le suivre dans la déification de la raison, acceptant de l'autre l'originalité de la nature, mais en la subordonnant à la prédominance de l'esprit, se fit une esthétique mitoyenne, à la fois hardie et prudente, qui, tout en affrontant les plus hauts sommets, reconnaissait pourtant quelque chose de supérieur et d'inabordable. Quant à M. Bertrando Spaventa, ce qui fait l'originalité de son enseignement, c'est sa préoccupation de la philosophie italienne. Il n'impose point à ses lecteurs le système de Hegel, il tâche de les y amener patriotiquement, en leur prouvant que l'Italie y marchait d'elle-même dès la renaissance, guidée par les penseurs éminens qu'elle a produits. Il établit sans peine que la philosophie italienne fut tout d'abord, et longtemps avant Campanella, la critique et la négation de la scolastique. Il constate que Campanella, Giordano Bruno, Gianbattista Vico se frayaient à l'écart et dans l'ombre un sentier parallèle à la grande route qu'ouvrait ailleurs avec tant d'éclat le génie de Descartes, de Spinoza, de Kant; puis il montre Galluppi, Rosmini, Gioberti, suivant de loin, à contre-cœur, peut-être à leur insu, le mouvement contemporain de la pensée germanique. « La science est la plénitude de l'acte créateur, la réalité absolue de la pensée, » — voilà le dernier mot de Gioberti et de la philosophie italienne : c'est à peu près aussi le dernier mot de la philosophie allemande avec Hegel; mais entre l'une et l'autre, M. Spaventa le reconnaît, la différence est grande, car en Italie les philosophes ne se succèdent pas sans interruption, sans interrègnes; l'un ne continue pas l'autre, il y a des écarts, des bonds irréguliers de Campanella à Vico, de Vico à Gioberti. Aujourd'hui le grand mouvement se fait hors d'Italie. Les philosophes contemporains, les Napolitains comme les Piémontais, ne font guère pour le moment que le suivre : M. Spaventa l'a courageusement reconnu dans ses leçons (1); mais il a concilié cet aveu avec une vive démonstration de ce qui fait la valeur du génie italien.

« Galluppi (a-t-il dit), Rosmini, Gioberti, suivent un chemin déjà parcouru, sinon aplani, par d'autres, et sont contraints, par la force même des choses, à être des imitateurs et des répétiteurs, même quand ils disent

(1) Voir sa *Filosofia di Gioberti*, volume primo; Napoli 1863. — *Prolusione e introduzione alle Lezioni di Filosofia nella Università di Napoli;* Napoli 1862, etc.

qu'ils font tout le contraire. Je sais bien que ce discours ne plaît pas et qu'il est considéré comme une offense au génie italien. Messieurs, le génie italien, si adulé, si mal servi le plus souvent par ses adulateurs, n'a point affaire en ce débat, et l'on peut, sans discréditer l'originalité de personne, affirmer que qui vient après est précédé par qui est venu avant. Nous sommes arrivés tard après avoir été les premiers, voilà tout; mais à qui la faute? A ceux-là d'abord qui nous ont lié pieds et poings et ne nous ont pas laissé faire, puis en partie à ceux-là mêmes qui nous encensent. Rien de pire que la fausse idée de l'originalité. On croit qu'être original signifie rompre avec la réalité, avec l'histoire, et agir tout seul (*far da se solo*), sans temps ni espace, et créer un nouveau monde tout à son aise et à tout moment. Je connais beaucoup de ces originaux-là... Messieurs, la marche de la pensée allemande est naturelle, libre, *sui-consciente,* en un mot *critique*. La marche de la pensée italienne est saccadée, embarrassée, *dogmatique*. La grande différence est là. Maintenant l'Allemagne est entrée dans une nouvelle période critique, plus vaste et plus féconde que la précédente, et à laquelle succédera une nouvelle construction du réel. Nous autres Italiens, avant de nous remettre en chemin et de donner cours à toute l'originalité précoce que nos seins ne peuvent contenir, nous avons l'obligation de rentrer encore en nous-mêmes, de nous orienter, de regarder encore autour de nous, de voir et de savoir ce que les autres ont fait depuis soixante années et surtout ce qu'ils font en ce moment. C'est seulement par là que nous ferons dans le monde de la pensée, comme nous l'avons presque fait dans le monde politique, une Italie qui dure, non une Italie imaginaire, pélasgique, pythagoricienne, scolastique, que sais-je encore? mais une Italie historique, une Italie qui ait une place digne d'elle dans la vie commune des nations modernes. »

Ce passage mérite doublement d'être cité, d'abord parce qu'il donne d'excellens conseils aux Italiens, puis parce qu'il montre nettement la hardiesse philosophique et la sagesse pratique du maître. Ainsi présentée, la pensée allemande a obtenu ses droits de cité chez les plus récalcitrans des jeunes patriotes. J'ai assisté à quelques-unes des leçons où l'habile professeur poussait devant lui des couples abstraits d'affirmations et de négations courant les uns sur les autres comme les vagues de la mer, et je voyais devant moi plusieurs centaines de jeunes gens, les yeux ouverts, l'oreille tendue, suspendus à cette parole forcément compliquée et difficile, et l'écoutant comme les écoliers du Môle écoutaient autrefois les aventures de Renaud.

Un grand nombre d'esprits libéraux, parmi lesquels il faut distinguer l'abbé Vito Fornari, se sont toutefois alarmés de cet enseignement, et s'efforcent de le combattre, mais sans se séparer du mouvement italien. A l'école hégélienne, on oppose dans l'université même, et surtout hors de l'université, les idées de Gioberti, idées qui se sont propagées à Naples un peu tardivement, par esprit de contradiction, dans les dernières années de l'ancien ré-

gime. Les catholiques ont profité de cette faveur après la révolution pour se cramponner aux dernières planches de cette philosophie naufragée et se rattacher à un giobertisme de seconde main, accommodé aux idées courantes, et offrant à certains esprits à la fois tolérans et timorés une sorte de radeau qu'on peut au besoin pavoiser à l'italienne. A côté de ce groupe de philosophes, qu'on pourrait nommer l'école de la transaction, il y a l'école de la réaction, la philosophie bourbonnienne. Les penseurs de ce parti sont thomistes; ils ne connaissent que saint Thomas d'Aquin. Tout sort de lui, tout y mène; pas un mot dans Spinoza, ni dans Kant, ni dans Hegel, qui n'ait été dit depuis six cents ans par l'ange de l'école. Polémistes violens, les thomistes ont un journal, *la Civiltà cattolica*, qui s'imprime à Rome, où il est défendu de leur répliquer; ils y sont invincibles. On distingue pourtant parmi eux un homme de talent, M. Sanseverino, qui a publié à Naples en 1862 une *Philosophia christiana cum antiquâ et novâ comparata.* Citons encore un esprit accommodant, le père Liberatore, à qui il faut savoir gré d'avoir reconnu quelque mérite à Bacon, et de s'être montré poli envers Descartes.

Ces essais de transaction ou de réaction philosophique ont-ils de l'avenir? On peut en douter, surtout depuis la convention du 15 septembre. C'est l'université qui est le centre du mouvement sérieux, et il est permis d'espérer qu'il en sortira quelque chose. Les esprits chagrins déplorent l'invasion de certaines sciences d'origine nouvelle, — la philosophie du droit, de l'histoire, de la religion, de la nature, la philologie comparée surtout, sans laquelle le monde tournait si tranquillement sur lui-même depuis six mille ans. Ils craignent que cette influence germanique ne produise, comme eût dit Rabelais, que des « abstracteurs de quintessence. » Cette crainte est chimérique, il n'y a pas de connaissance inutile, ni d'idée qu'on ne doive mettre au jour, ne fût-ce que pour l'éprouver, car en plein soleil toute fausseté pâlit, toute vérité rayonne. Cette activité d'esprit est un exercice nécessaire qui peut fatiguer les faibles, mais qui retrempe les forts. D'ailleurs les maîtres napolitains ne s'érigent point en arbitres des consciences. En exposant telle doctrine avancée, ils ne disent pas : Voici la vérité éternelle, immuable. Ils disent seulement : La pensée humaine est allée jusque-là. Il faut voir de bonne heure ces limites de la pensée, comme on voit les limites de la science, non pour s'y arrêter, mais pour les franchir, pour les reculer au besoin, et en tout cas pour les connaître. Enseigner, éclairer, voilà le but de toute université, même officielle. Celle de Naples est maintenant une des premières d'Italie, peut-être la plus complète et la plus peuplée; les étudians s'y pressent en foule, sur-

tout ceux des provinces : l'ancienne capitale n'en fournit qu'un sur cent (1); mais des Pouilles, des Calabres, surtout des Abruzzes, accourent par milliers chaque automne, à l'université de Naples, des populations studieuses, qui, une fois de retour dans leur pays presque barbare, y rapporteront la civilisation. Dispersés naguère dans les écoles privées, les écoliers s'enfermaient dans une étude spéciale; les sages règlemens du ministre Matteucci les obligent maintenant à suivre les cours, à passer un examen chaque année, et à le passer, non plus, comme autrefois, sur la confession et la communion, mais sur la science qu'ils apprennent, et qu'ils sont désormais forcés de connaître. Outre cette science, toutes les autres leur sont offertes, et ils se gardent bien de les refuser. M. Taine citait dans la *Revue* un jeune Abruzzais, un étudiant en droit, qui parle dix langues et n'a que vingt et un ans. Il n'est pas le seul de sa trempe à l'université de Naples. Que de promesses pour l'Italie et quelle sécurité pour son avenir! Toute cette ardente jeunesse ignore l'ancien régime; elle n'y a pas vécu, n'en a point souffert, ne saurait désormais le subir. Elle a pris dans l'air libre qu'elle respire des désirs et des besoins que le retour au passé ne saurait satisfaire, et elle s'insurge déjà contre les résistances qui voudraient arrêter le mouvement italien. Ce sont donc des intelligences nourries d'idées modernes qui vont former l'aristocratie provinciale de l'ancien royaume sicilien. Ces étudians, continuellement relevés par d'autres, seront les magistrats, les notables des préfectures, les autorités des communes, les conseillers, les défenseurs, les instituteurs des villageois et des paysans. Quelle révolution morale ils vont provoquer dans des pays où le clergé seul, il y a quatre ans, gouvernait les esprits et les consciences! Certes, nous l'avons vu, les hommes d'érudition et de talent ne manquaient pas sous l'ancien régime, mais ils vivaient disséminés, se formaient seuls, se condamnaient volontiers au silence et à l'isolement. Le premier souci de la révolution a été de répandre ce savoir, autrefois accumulé chez quelques hommes, et de commencer par l'enseignement son grand travail de rajeunissement et de réparation. Et à ceux qui demanderont si l'unité italienne a produit quelque chose de vivant sur le terrain de l'intelligence après quatre années d'épreuves et d'efforts, on peut répondre hardiment qu'elle a produit l'université de Naples, immense laboratoire de pensée et de science, où, autour de plus de soixante chaires, se pressent plus de dix mille étudians.

MARC-MONNIER.

(1) A cause des traditions de l'ancien régime. Les citadins destinaient leurs fils aux innombrables places de l'administration, qui nourrissaient par milliers les ignorans et les oisifs.

REVUE MUSICALE

LE THÉATRE-ITALIEN. — LES CONCERTS.

Faut-il parler de *la Duchessa di San-Giuliano?* Je le veux bien; mais qu'en dire? Il y a de ces œuvres avec lesquelles la discussion ne sait où se prendre. Volontiers on applaudirait, quoique d'une main banale, car après tout la conviction vous manque. D'autre part, trop blâmer, trop critiquer, serait injuste. Pourquoi en vouloir à cette musique? Elle n'est point méchante, c'est au contraire une honnête et sage personne élevée dans les meilleurs principes. Donizetti et Verdi lui servirent de parrains, et si à ce baptême les fées ont négligé d'accourir, ce n'est point là une raison pour l'empêcher de faire son chemin. La carrière sera courte peut-être, mais non sans agrément. Elle aura vécu, grandi dans l'estime d'un petit nombre, fait quelque bruit avant de disparaître. Les Allemands ont un nom pour ces sortes d'ouvrages; ils appellent cela de la musique de maître de chapelle. C'est honnête, rempli de bonnes intentions, de mérite et de courtoisie. L'auteur, en homme bien appris, y salue à tour de rôle toutes les formes et formules plus ou moins en honneur dans le répertoire. Révérence par ci, révérence par là, chaque morceau est un coup de chapeau tiré à quelqu'un; puis, comme si le manége ne suffisait point, voilà que le *maestro* vient encore saluer le public, qui s'étonne à la fin de tant de politesses : Bravo, Verdi! bravo, Donizetti! bravi, Graffigna, Agnesi, Fraschini, *tutti quanti!* Je ne sais rien pour ma part de plus ridicule que ce style poussé au noir de parti-pris. Quand le tragique ne vient pas de l'âme, ne ressort pas des entrailles mêmes de la situation, bien loin d'émouvoir la pitié, il produit l'effet d'une parodie. Jamais on n'entendit fureurs semblables. Que de bruit, que de travaux d'Hercule sans résultats! car à ce mélodrame grotesque le public naturellement reste froid; seul, le compositeur a l'air de croire que *c'est arrivé*, et

quand sur le dernier accord le rideau tombe, vous seriez presque tenté de lui dire comme cette maîtresse de maison à un poète qui venait de lire une tragédie en cinq actes, quelque *Veronica Cibò* peut-être : « Vertuchoux! monsieur, que vous devez être fatigué! » L'auteur de *la Duchessa di San-Giuliano,* s'il n'est maître de chapelle, occupe au Théâtre-Italien l'emploi de second chef d'orchestre. Il n'est point à supposer qu'aucun paragraphe de son engagement porte qu'il aura du génie et composera des partitions. Croyons plutôt que c'est l'occasion qui l'aura tenté. Étant de la maison, il a profité du moment pour lâcher le rossignol qu'il tenait en poche. Qui voudrait l'en blâmer? D'ailleurs, prise au particulier, cette musique n'est point absolument sans mérite. Elle n'a ni l'originalité, ni la couleur, ni le trait, mais la période italienne s'y développe avec une certaine aisance. Pour les chanteurs comme pour l'orchestre, elle est *avantageuse.* J'entendais naguère un honnête homme fort imbu des idées de M. Michelet louer très sincèrement un ecclésiastique de ce qu'il n'apportait pas le trouble dans les familles; il faut reconnaître à cette musique la même vertu négative : elle ne gêne point le virtuose, n'apporte pas le moindre trouble dans ses habitudes. La superbe voix de Fraschini, son grand style s'y meuvent très librement; Delle Sedie, dès son entrée, y rencontre une phrase du pathétique le plus onctueux; Mme Charton-Demeur, costumée comme un portrait du temps, y trouve des accens de tragédie, et la touchante romance du troisième acte fournit à Mme Méric-Lablache un motif tout disposé d'avance à se prêter à l'expression d'une belle voix. Si Donizetti et Verdi n'existaient pas, M. Graffigna les aurait inventés; mais comme le malheur pour lui veut qu'ils existent, il s'est tout simplement proposé de tirer de leurs ouvrages le meilleur parti possible et d'utiliser en compositeur, en *maestro,* tout ce que le chef d'orchestre en avait appris et retenu.

Quel charmant spectacle de marionnettes, dans le meilleur sens du mot, que ce *Crispino e la Comare* des deux Ricci! La Patti seule y manque, la jolie poupée! Si vous aimez l'ancien opéra bouffe italien, cette musique abondante, joyeuse, triviale, mais dont la trivialité même a le tempérament d'un peuple artiste, allez entendre Zucchini dans ce rôle de savetier-médecin, et vous rirez, vous vous délecterez comme à Molière. Le trio des médecins qui se chante au deuxième acte dans la boutique du pharmacien Mirobolino vaut tous les chefs-d'œuvre du genre. C'est plus gai, plus franc du collier que Rossini, il faut pour trouver le vrai modèle, l'ancêtre, remonter à Cimarosa. Et la cavatine de la *fritola,* quelle verve, quel entrain de bon aloi! Une cavatine pour chanter la *friture,* et dans la bouche d'une jolie femme encore! il n'y a qu'un opéra écrit pour Venise où de tels amalgames se rencontrent; mais là cette galimafrée en plein air va si bien à la musique bouffe, la *Frezzaria* est si près de San-Benedetto! Il semble parfois qu'on ait mis le feu aux quatre coins de la ville, vous vous demandez : qu'y a-t-il? C'est tout simplement des oranges, des figues, des

crabes, des boudins et des allumettes chimiques qu'un vendeur ambulant débite avec des cris et des gestes comme s'il s'agissait de déraciner les portes de l'enfer. Et n'allez pas croire qu'il s'en tienne au simple énoncé de sa marchandise; pas le moins du monde, il prodigue à cette marchandise les épithètes les plus flamboyantes; les épithètes, le génie de l'improvisation aidant, forment bientôt des périodes, lesquelles périodes finissent par se changer en véritables monologues. Je me souviens d'un virtuose de cette espèce qui vendait des saucisses et professait pour les merveilles de son industrie une admiration si bien sentie que les larmes lui en venaient aux yeux : *Ma che salgigie!* s'écriait-il en joignant les mains avec extase et dans le sublime transport d'un enthousiasme fait pour attendrir. *Quanto son belle, buone, delicate!* A Venise, tout se crie, depuis le poisson encore dans l'eau jusqu'à l'orange encore sur l'arbre, depuis *pulcinella* dans la boutique jusqu'au saint fraîchement sorti de l'atelier d'enluminures. Tout se crie, tout se *braille,* et il semble que ce naturel dans l'emphase, ce lyrisme grotesque aient trouvé leur forme esthétique dans le vieil opéra bouffe italien.

Ce succès de *Crispino* sera venu fort à propos pour égayer un peu la fin d'une saison qui furieusement tournait au sombre. La campagne, disons-le sans vouloir blesser personne, n'a pas été heureuse cette année. En dehors de quelques soirées brillantes, rien à citer. Plus de public spécial, de connaisseurs empressés. Le monde qui figure là désormais vient pour la Patti, et de la musique qu'on lui chante se soucie à peu près autant que les gens qui vont voir une féerie se préoccupent de la pièce. L'administration s'évertue de son mieux, donne tout ce qu'elle trouve, sème l'or sans y regarder; mais, hélas! contre la désuétude, nul effort ne peut. Je crains que le dilettantisme n'ait fait son temps. Le Théâtre-Italien est une institution du passé qui, comme beaucoup d'autres, va s'écroulant. Les raisons par lesquelles nous cherchons généralement à nous expliquer cet état de choses ne sont point les vraies, il y a ici plus qu'une question de chanteurs et d'ouvrages. Le Théâtre-Italien se meurt parce qu'il ne représente plus parmi nous un genre qui lui soit particulier, parce que l'Italie *musicalement* a cessé de produire, et qu'elle a, comme on dit au jeu, passé la main à la France et à l'Allemagne.

Un jour Morlacchi, écrivant pour Milan un opéra sur un sujet français, imagina de donner à sa musique une légère teinte de couleur française. Quelqu'un lui en fit un reproche, à quoi le compositeur répliqua pour s'excuser que l'action se passait en France. « C'est possible, dit alors un Italien; *mais nous sommes à Milan!* » Ce mot exprime à merveille l'idée que l'Italie avait à cette époque de sa suprématie musicale, prétention d'ailleurs non moins légitime qu'imperturbable, et en faveur de laquelle les faits parlaient assez haut. Les Italiens étaient en musique la première nation du monde, avaient toutes les scènes pour tributaires. C'est dire l'immense intérêt qui devait chez nous s'attacher à un théâtre spéciale-

ment destiné à nous tenir au courant des productions d'un pays possédant en propre et par excellence le don de mélodie, qui, avec ses ouvrages imprégnés des chaudes saveurs du terroir, nous envoyait d'admirables virtuoses dont la voix, l'art, le magnétisme, en doublant l'attrait de la bonne musique, réussissaient à prêter du charme même à la mauvaise. Cela se prolongea de la sorte un quart de siècle, et quand on cherche à se rendre compte de ce mouvement, on croirait avoir affaire moins à une histoire de l'art musical qu'à l'histoire de la mode en musique. Un maître chasse l'autre; de saison à saison, comme pour les vêtemens, l'étoffe varie, la coupe change. La première importation du rossinisme, par exemple, fait événement; en vue de tant d'éclat, de fraîcheur, tout l'ancien fonds de magasin n'est que friperie. Cimarosa, Paisiello, Zingarelli, Paër, marchandises au rabais dont on ne veut plus! Ici l'œuvre n'a d'intérêt qu'autant qu'elle est nouvelle. L'article *nouveautés* passe avant tout. Laissez faire : Rossini, lui aussi, n'aura qu'un temps; je parle du Rossini de la première heure, de l'Italien italianisant. Comme il a chassé les vieux maîtres, d'autres plus jeunes à son tour le chasseront. En attendant que ceux-là surgissent, ses propres ouvrages se succèdent avec une rapidité telle que littéralement l'un pousse l'autre. Qui connaît seulement aujourd'hui les titres de ses trente opéras? Où sont-ils ces brillans péchés de jeunesse, *Aurélien à Palmyre, Corradin, Élisabeth, Zelmire, Armide, Zoraïde?* Et si de *Moïse,* du *Comte Ory* et de *Guillaume Tell* on parle encore, on parlera toujours, comment ne pas reconnaître que c'est à un déplacement d'influence que la chose est due? De cette évolution radicale, Rossini lui-même fut l'auteur en modifiant sa manière lors de sa venue à Paris, en rattachant la tradition italienne au système français. Un Italien qui, arrivant chez nous, consentît à apprendre notre langue musicale, à la parler, cela ne s'était guère vu; il fallait donc que la France possédât quelque nationalité musicale pour soumettre ainsi du premier coup à son esprit, à ses mœurs dramatiques, le représentant illustre d'une école jusque-là intraitable sur les transactions, et qui, non contente d'avoir débauché Mozart, osait en 1807 commander à Beethoven un opéra pour Milan. Quoi qu'il en soit, Auber et Meyerbeer aidant, la nationalité française prit le dessus; le nord triompha cette fois du midi, et si jadis il fut de mode que les Haendel, les Mozart allassent à l'école chez les Italiens, si parmi nous des musiciens français, Halévy, par exemple, écrivant *Clary,* s'étaient pris à sacrifier aux grâces ausoniennes, les temps étaient venus où les Italiens devaient commencer à regarder du côté du nord. Rome décidément n'était plus dans Rome, mais à Paris. La base d'opération s'était déplacée.

Rossini, Bellini, Donizetti, Verdi, il semble qu'à chacun de ces noms l'échelle descende d'un degré. Rossini crée et fait époque; avec moins de circonférence et plus de maniérisme, Bellini crée encore, reste Italien; mais à Donizetti s'ouvre l'ère de la décadence éclectique. On sent ici qu'il

ne s'agit plus ni d'un dieu ni d'un demi-dieu. L'habileté remplace le génie, le savoir-faire tient lieu des dons naturels. De création proprement dite, il n'en est plus question. Donizetti n'apporte rien de neuf, il vient simplement continuer ce que d'autres ont commencé, amalgamer, combiner, fusionner les diverses nationalités de style, avec du français et de l'allemand faire du neuf italien : en un mot expérimenter. « Les Allemands prétendraient me voir écrire comme Haydn et Mozart, s'écriait en 1822 Rossini, fêtant ses premiers triomphes sur le sol germanique; mais quand je m'y évertuerais de toutes mes forces, je ne serais jamais qu'un pauvre Haydn et qu'un piètre Mozart. Mieux vaut donc que je reste Rossini. Si petit que je sois, je suis encore quelqu'un, et du moins ne peut-on dire que je sois un mauvais Rossini! » C'était se bien connaître et en même temps comprendre son époque. Se faire Allemand, pourquoi, lorsque le vent soufflait de toutes parts à l'italianisme, et que l'opéra italien était le vrai journal des modes patronné de la haute aristocratie musicale? « Quel temps, remarque à ce propos en se voilant la face d'épouvante et d'horreur un moraliste et théoricien du pays de Beethoven, l'ingénieux et savant M. Riehl, quel temps que celui où une partition de *Tancredi,* écrite par un imberbe adolescent, avait pour interprète un contralto à moustaches postiches! Décidément Boerne a raison, le type d'un héros d'opéra, c'est un papillon voletant sur un champ de bataille! » Si ridicule que cela fût, c'était le temps, et devant cette ivresse universelle produite par le rossinisme triomphant, l'esthétique perdit ses droits. Elle eut beau protester en Allemagne par la bouche irritée de Weber, mettre au nombre des désastres légués à l'Europe par le premier empire ce besoin de distractions frivoles, d'énervantes sensations. « Le monde appartenait aux extrêmes, à la mort et au plaisir; les circonstances le voulaient ainsi. Accablées, abruties par les horreurs de la guerre, familiarisées avec tous les désespoirs, les générations se précipitèrent à corps perdu dans la jouissance. Le théâtre devint une sorte de lanterne magique où le spectateur à bout d'émotions ne chercha plus que des fantasmagories musicales ou littéraires! » Weber en fut pour sa colère et ses satires. L'heure de l'Allemagne et de ses maîtres n'avait pas sonné. L'Italie, musicalement, asservissait le monde. En dépit des blasphémateurs, des mécontens, Rossini menait son char à grandes guides, semant partout sur le chemin des bulletins de victoire qui, pour les populations du moment, remplaçaient, non sans avantage, ceux du *Moniteur*. On avait tant lutté, tant souffert; pourquoi se serait-on refusé pareille aubaine? « Musique de bastringue! » s'écrie Weber. C'est un peu dur; mettons de contredanse : eh bien! après? L'épreuve à laquelle on venait d'échapper n'avait-elle pas été assez terrible? On se retrouvait, on fêtait la vie; jusque dans la tragédie, on voulait des airs de danse. Aux maréchaux et feld-maréchaux avaient succédé les diplomates. Le musicien diplomate par excellence fut Rossini. Il comprit son époque, très habilement s'en

rendit maître, et dans ces temps où l'Italie politique n'existait pas promena par toutes les capitales de l'Europe la domination italienne. Les grandes villes se l'arrachaient; bientôt un seul Rossini ne suffit plus. On vit se grouper autour de lui une légion d'imitateurs : Mercadante, Generali, Caraffa, tous gens adroits à s'approprier son style en ce qu'il pouvait avoir de banal, de courant, tous également habiles à manœuvrer le *crescendo*, la *stretta*, la *cadence*, à traiter ce fameux chœur dont la mélodie sautille dans l'orchestre et ce récitatif avec trombonnes obligés. A force de se copier lui-même, le maître avait rendu d'ailleurs la besogne facile et presque sans reproche aux autres, et la plupart de ces imitations furent si bien réussies qu'on les prendrait, à la simple audition, pour du mauvais Rossini, tout comme on prend pour des Rubens une foule de portraits et de tableaux exécutés par les élèves du grand Flamand. Toutefois ces noms-là, quoiqu'il s'en rencontre un parmi eux, Mercadante, qui dans sa seconde période ait brillé d'un éclat particulier, ces divers noms disparaissent entièrement dans le rayonnement de l'astre dont l'attraction les absorbe. Jusqu'à Bellini, Rossini n'a que des imitateurs plus ou moins intelligens, des satellites. A Bellini commence une période nouvelle, période de décroissance qui par Donizetti se précipite jusqu'à Verdi, sous le règne duquel l'opéra italien n'a décidément plus de raison d'être.

Un blond et charmant jeune homme, musicien de génie, à l'âme tendre, émue, un lyrique dont la plume incessamment distille quelque larme, et qui, après avoir avec une fabuleuse rapidité conquis toutes les scènes, s'évanouit subitement au plus beau de son triomphe, un tel jeune homme sera toujours, quoi qu'on dise, une très intéressante apparition, pour les femmes surtout, et l'on sait si, en fait de modes musicales, les femmes ont du crédit. Parmi les physionomies se détachant de la foule des compositeurs italiens, il en est deux qui se ressemblent : Pergolèse et Bellini. Vous croiriez voir deux frères, deux jumeaux : même nature indolente et douce, même attrait romanesque. Les deux figures ne diffèrent que par des conditions d'époque : Pergolèse est un Bellini du rude temps jadis, Bellini un Pergolèse de la libre ère moderne. Chose fort caractéristique, Bellini n'a jamais écrit d'opéra bouffe. Chez un Italien, le cas était sans exemple; mais à cette âme sentimentale, la gaîté franche, la verve humoristique répugnaient. Guère mieux ne lui convenaient la tragédie, l'élan sublime; ce qu'il lui fallait, c'était le drame lyrique, ni plus ni moins. Émouvoir, amollir, sa voix douce et languissante n'a d'autre objet. Verdi empruntera plus tard à l'étranger, au Français, au Tudesque abominé, l'art puissant d'un nouveau langage; mais lui, le dernier des Italiens, il module sa plainte en enfant du pays, jette aux échos le chant du cygne de la patrie musicale qui va mourir et faire place à la patrie politique. Si abondant, si riche, si fécond, s'était épandu d'abord dans *le Pirate* ce grand flot mélodieux, qu'on s'attendait toujours à des surprises. Les surprises ne vinrent pas. Le mal-

heur des génies purement lyriques est de n'avoir qu'une corde. Quand ils en ont bien joué, ils recommencent et forcément se répètent. Bellini subit la loi commune. *Norma, la Sonnambula, les Puritains,* c'était toujours un peu la même note; mais cette note allait merveilleusement aux chanteurs, ce qui fit que cette musique, longtemps après que sa période fut passée, resta au répertoire, s'y maintient encore aujourd'hui, et partage avec les chefs-d'œuvre classiques et le bon vin le rare avantage de gagner en vieillissant. Ici c'est la cantatrice qui fait la pièce. Lorsque la Patti chante *la Sonnambula,* son interprétation crée des sens nouveaux dans ce texte démodé, des sens qui au piano ne sont pas dans la partition, et qu'au théâtre vous ne retrouverez plus demain, quand la Frezzolini prendra le rôle. La Frezzolini jouant Amina, une villanelle de seize ans, et après la Patti, quel spectacle! On n'imagine pas d'antithèse plus triste, plus navrante. Cette voix qui tombe pour relever cette œuvre caduque, cette ardeur qui s'éteint pour raviver cette passion refroidie : ruine sur ruine! Plus une seule de ces fleurs dont la petite fée a dans son tablier tout un printemps! Il y a au théâtre des ouvrages qui portent, d'autres qui au contraire veulent être soutenus. Quand la Frezzolini, obéissant à cette inéluctable force d'attraction qui ramène éternellement toute cantatrice émérite sur la scène de ses anciens succès, reparaissait dans *Don Juan* les années précédentes, son grand style et cette grande musique se venant en aide, on ne demandait en quelque sorte qu'à s'abandonner à l'illusion. Et puis cette figure tragique de donna Anna, avec ses longs vêtemens noirs, son voile et son masque, pouvait jusqu'à un certain point être abordée en dehors des conditions d'âge ordinaires; mais Amina, une bergerette, un type de jeunesse à peine échappé des mains d'Adelina Patti! en vérité, on a beau être aux Italiens, de tels anachronismes ne se comprennent pas. Et d'honnêtes gens vous annoncent que c'est la première fois que Mme Frezzolini joue ce rôle en France! Il était en effet temps de s'y prendre. Hélas! à ce reste de flamme convaincue, à ces généreux mouvemens de grande artiste que tout trahit, hormis l'inspiration, un double regret vous saisit, et vous déplorez que la Frezzolini n'ait point tenté de faire, il y a vingt ans, ce qu'elle eût si bien dû s'abstenir de faire aujourd'hui.

Chez le féminin Bellini, le centre de gravité de l'opéra se trouve presque toujours placé dans le rôle de la cantatrice, et ce rôle, vaguement dessiné, d'un contour indécis, flottant, laisse d'ordinaire à la virtuose toutes ses aises. Rossini, tout en donnant beaucoup à ses chanteurs, les force néanmoins à chanter ce qu'il veut. Avec Bellini, les cantatrices chantent ce qu'elles veulent, et cette variété d'inspirations, de *performance,* comme on dit en Angleterre, après avoir fait au début la fortune de ses ouvrages, en fait maintenant la durée. Il semble qu'à mesure que des talens nouveaux s'y exercent, ces rôles gagnent en originalité, en contexture. Jamais musicien ne s'entendit mieux que Bellini à élever à la hauteur d'une faculté créatrice

la virtuosité de l'interprète. Prenez la plus grande cantatrice du monde, et donnez-lui à chanter Gluck ou Mozart, je défie bien qu'avec toute son âme et toute sa voix elle parvienne à faire d'Iphigénie ou de donna Anna autre chose que ce que Gluck et Mozart en ont fait. Essayez en revanche de repasser vos souvenirs de *Norma*, et voyez comment, entre les mains des diverses tragédiennes, s'est transformé ce type élastique, commode, auquel la Pasta et la Grisi, Jenny Lind et Mme Viardot, ont pu à tour de rôle, et sans lui rien ôter de son intérêt, attribuer le caractère de la plasticité grecque, de l'exaltation romantique et de la sauvagerie cimmérienne. On remarquera que je ne parle ici que des cantatrices éminentes qui ont étudié, *creusé* le personnage, car pour le menu peuple, — pour celles qui se complaisent à n'envisager une partition qu'au point de vue purement concertant, qui chantent *Casta diva* en italien tandis que le chœur répond en allemand : *Keusche Göttin*, ou, comme faisait à Lille l'autre jour la Patti, gazouillent au bon public le *si Lindor mio sara* du *Barbier* de Rossini tandis que Figaro, en prose française de Beaumarchais, lui donne la réplique, — pour tout ce joli monde, uniquement préoccupé de trilles, d'arpéges, de *staccati*, il va sans dire qu'en dehors de la partie dramatique, la *Norma* et *la Sonnambula* restent d'admirables répertoires d'airs de bravoure et de cavatines qui sont de vraies sonates pour la voix.

Le règne de Bellini fut le déclin de l'influence musicale italienne au théâtre. Pareil enthousiasme ne devait pas se revoir. Donizetti, qui lui succède, en travaillant davantage, perd en conséquence : plus d'étude et moins de génie! Il va d'un style à l'autre, se fait la main à tous les genres, revient au bouffe rossinien avec *l'Elisire d'amore*, passe à l'opéra-comique français avec *la Fille du régiment*, fusionne Bellini et Meyerbeer dans la *Lucia* et *la Favorite*, et par *Lucrèce Borgia* prépare Verdi. Ne demandant rien à son art en dehors de certains effets et des effets certains, ne cherchant, ne voulant que ce qui peut être obtenu sans aucun risque, ce qui le distingue, c'est une singulière intelligence de l'économie dramatique. Il compose des opéras de répertoire, des opéras qu'on peut donner partout, à Paris et à Carpentras, à Vienne et à Bückebourg, bien montés, mal montés, complets ou mutilés, soigneusement distribués, étudiés, comme pièces à recettes ou livrés aux doublures en manière de bouche-trous; de grands opéras à quatre personnages, à mise en scène modérée, ni trop longs ni trop courts, ni trop aisés ni trop difficiles, que tout le monde comprend et par lesquels beaucoup se laissent charmer. Bellini écrivait pour ses chanteurs, Donizetti pour les directeurs de théâtre. Déjà ses ouvrages ne font plus époque; ils ont beau se fourrer, se nicher partout, ils ne sont pas des dates comme *Tancrède* ou *Norma*. Leur influence, leur action est en surface, en étendue bien plus qu'en profondeur. Quand il vint à Paris, il trouva Rossini installé à l'Opéra, où s'accomplissait par lui ce croisement des deux styles italien et français qui devait finir, à un jour donné, par

ôter chez nous toute espèce de signification à l'existence d'un théâtre italien. A ce système, Bellini dans sa seconde période, le Bellini des *Puritains*, commençait à se rattacher lorsqu'il mourut. Donizetti, en praticien habile, vit la situation, l'exploita, et de l'ancien rossinisme, dont en Italie même on ne voulait plus, passa au nouveau plein d'avenir; plein d'avenir, entendons-nous, pour la fortune du compositeur et de son continuateur Verdi, car il est certain qu'un pareil renouvellement ne pouvait avoir lieu qu'aux dépens du genre. L'opéra italien, du jour où il se ferait à Paris avec de l'Auber, du Meyerbeer, du Rossini et du Bellini, cesserait forcément d'être pour l'Italie un article d'exportation. Chose très digne de remarque, en même temps que l'Italie nous empruntait le secours de nos armes, elle abdiquait musicalement devant notre système dramatique, perdant ainsi par un côté cette existence nationale que de l'autre nous lui apportions. Donizetti fut un éclectique; Verdi, comme Halévy, commente Meyerbeer. Après *Robert le Diable la Juive*, après *la Juive il Trovatore*, et ainsi de suite. Que nous sommes loin désormais de cette Italie des Italiens qui régna sur l'Europe, l'Italie des Cimarosa, des Paisiello, des Rossini, des Bellini! Un pas de plus, vous touchez à Richard Wagner. On n'imagine point combien, sur ce terrain, les idées ont voyagé. En 1817, lorsque le *Titus* de Mozart fut représenté à Milan, dès le finale du premier acte, plusieurs s'écrièrent : « Ce n'est pas de la musique cela, c'est de la philosophie! » Allez à Milan aujourd'hui, vous y trouverez tout un parti pour la *musica filosofica*. C'est ce parti qui fait le succès de nos ouvrages, proclame un chef-d'œuvre le *Faust* de M. Gounod, et prend plaisir à discuter Richard Wagner. En présence d'un semblable état de choses, il est donc permis de se demander quelles ressources un théâtre italien à Paris doit attendre désormais de la mère-patrie. Et, d'autre part, si ce théâtre ne tient en réserve que des articles de confection française et allemande, quelle raison a-t-il de subsister? Ce prétexte d'être une école de gai savoir, une sorte de conservatoire où se perpétue la grande tradition de l'art vocal, ne saurait même plus être invoqué en sa faveur. Il n'y a plus là ni tradition ni troupe, c'est un va-et-vient continuel de personnalités plus ou moins fameuses qui se rencontrent en un caravansérail, et, toujours prêtes à lever le pied, traitent la plupart du temps leur voix, leur style et leur inspiration comme des objets d'un inutile déballage. Qu'on ne me parle pas de l'exécution des chefs-d'œuvre classiques, car c'est à Ventadour qu'il faut aller maintenant pour les voir travestis. Je consens à me taire sur *Don Juan*, mais prenez *les Noces de Figaro*, que le public a pu entendre à tour de rôle aux Italiens et au Théâtre-Lyrique, on s'était mis en frais cette fois, on avait soigné son attitude, et cependant qui fut battu? de l'interprétation italienne ou française, laquelle l'emporta?

On dit : Il ne se fait plus de chanteurs. On se trompe : les chanteurs existent, mais dispersés. Jadis ils n'étaient que là, ils sont aujourd'hui un peu partout. Voyez M. Faure, Mme Carvalho, voyez surtout combien de talens, de

voix rares pendant cette foire musicale qui de mai en août se tient à Londres! La vie se prouve par la vie. Tant que l'opéra italien, qui n'est plus désormais qu'un mort qu'on galvanise, répondit à une idée, à un besoin, les ressources ne lui manquèrent pas. Ses chanteurs remplissaient l'Europe du bruit de leurs exploits. Nous nous occupons de la Patti; mais qu'est-ce que ce feu d'artifice isolé quand on le compare aux enthousiasmes de Milan, de Venise et de toutes les capitales de l'Italie à cette bienheureuse époque des *Capuletti e Montecchi,* alors qu'il pleuvait des bouquets, neigeait des colombes sur la scène, et qu'au milieu des trépignemens et des hourras, mille bras agitaient dans l'air des mouchoirs estampillés du portrait des deux Grisi? Et dès le lendemain c'étaient d'autres étoiles. Où nous en citons une à cette heure, il y en avait des voies lactées. Ces bulletins du théâtre italien passionnaient le monde, arrivaient à Paris, où les journaux politiques les enregistraient avec une importance dont l'idée seule, à distance, fait sourire. Que s'était-il passé à Sinigaglia à propos de *l'Esule di Roma* de Donizetti? Quel accueil les *Normani* de Mercadante avaient-ils reçu à Jesi? Que pensait-on à Cagliari d'*Anna Bolena,* à Sassari de la *Chiara* de Ricci? Voilà ce qu'avant toute chose un honnête homme devait apprendre, et les mêmes feuilles que remplissent à présent les discours du baron Ricasoli ou du général La Marmora vous racontaient gravement les succès mirifiques, *portentosi*, de la signora Adélaïde Fantuzzi à Mirandole, ou le *fiasco stupendo* de la Corri Paltoni à Bergame. Quant au bon public, en attendant de passer à la question romaine et de se ménager plus tard une opinion sur le pouvoir temporel des papes, il suivait avec un intérêt plein d'émotion la lutte acharnée, implacable, que dans un coin encore plus ignoré les guelfes de la *signora* Clorinde Corradi Pantanelli livraient aux gibelins de la *signora* Galzerani Battagia, tandis que la *signora* Gilda Minguzzi profitait de l'occasion pour grouper tout doucement un petit tiers-parti qui n'était pas à dédaigner. L'homme s'agite et Dieu le mène. Ces détails grotesques, bien que n'ayant rien qui doive jeter du discrédit sur une époque, témoignent du moins de l'influence exercée au dehors par l'Italie musicale en 1830. L'opéra italien régnait en maître : désormais ce règne a vécu.

C'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

Le vol est à la musique allemande. L'œuvre d'enseignement fondée il y a trente ans au Conservatoire sous la direction d'Habeneck, poursuivie à travers mille vicissitudes par les associations orphéoniques, les traductions, les concerts populaires, cette œuvre a produit ses résultats; la propagande fait son chemin, le goût se forme. Nous sommes loin de l'époque où M. Baillot, voulant donner à Paris des séances de quatuors, s'apercevait avec douleur qu'il avait affaire à un public tellement exceptionnel, tellement restreint, qu'il fallait renoncer à l'entreprise, à moins d'en vouloir à soi tout seul supporter les frais. L'artiste, indigné, gémissait, lorsqu'un aimable galant homme, que possédait l'esprit des Haydn, des Mozart, des Beethoven,

le comte Pillet-Will, vint offrir son hôtel pour asile à ces dieux errans devant lesquels refusaient de s'ouvrir les salles de concert. Grâce à cet empressement d'un amateur riche et bénévole, quarante personnes environ purent se réunir deux fois par mois pour entendre en leur particulier des chefs-d'œuvre de musique classique qu'il eût été impossible de produire en d'autres conditions. Qui se serait alors imaginé qu'un temps viendrait où ces quatuors, ces sonates, à peine appréciés de quelques connaisseurs, trouveraient dans ce même Paris un public assez nombreux pour défrayer plusieurs entreprises du genre de celle de M. Baillot? Et pourtant ce que nous voyons aujourd'hui dépasse les rêves les plus dorés que jamais aient pu faire autour de leur pupitre les adeptes de l'hôtel Pillet-Will. Partout prospèrent et grandissent ces institutions privées qui, sous les diverses directions de MM. Armingaud, Jacquard, Lamoureux, Lebouc, viennent appuyer le mouvement progressif qui s'accomplit au théâtre et ailleurs. Naguère encore c'était un public qui fréquentait ces succursales du Conservatoire; maintenant c'est le public. Lessing a dit : « L'arbre de nos plaisirs a-t-il donc tant de branches pour que de gaîté de cœur on en supprime? » Notre époque ne supprime rien, conserve les genres, tient compte de chacun, pourvu qu'il soit bon. En même temps que la ritournelle italienne devait donc disparaître tout ce fatras de variations, de pots-pourris, polonaises, fantaisies et transcriptions dont l'unique but était de mettre en évidence la virtuosité de l'exécutant. Au théâtre comme au concert, comme dans un salon, nous prétendons que la musique soit de la musique. Notre siècle, en vieillissant, s'il a perdu beaucoup d'illusions, a trop pris d'expérience et de sens critique pour continuer à se laisser berner par des grimaces.

Le style est aujourd'hui ce qui le charme. Si vous voulez qu'il s'amuse à la bagatelle, faites que la bagatelle soit de Beethoven. Donnez-lui *l'Invitation à la valse* de Weber, la *Marche à quatre mains* de Schubert, les *Lieder sans paroles* de Mendelssohn, les *Scènes enfantines* de Schumann. Quels noms figurent sur tous les programmes? Où va le courant qui nous entraîne? Interrogez les plus brillans élèves du Conservatoire : Planté, Diémer, Duvernoy, Mlle Marie Mongin : qui étudient-ils, recherchent-ils? Les maîtres, toujours les maîtres. Et pendant ce temps que se passait-il au théâtre? *Oberon, les Noces de Figaro, la Flûte enchantée.* De toutes parts le mouvement s'affirme, c'est complet, Leibnitz dirait sphérique! Tout se tient dans l'œuvre des maîtres, et ce n'est pas en vain qu'on dira d'un Shakspeare, d'un Beethoven qu'ils ont *créé*. Vous avez vu ces puissantes images où le grand Albert Dürer, multipliant partout l'abondance, la vie, amoncelle autour de la Vierge céleste des trésors de végétation et de fécondité. Tandis que paisiblement elle sourit à son enfant, la Vierge *naturante,* les soleils la contemplent, les fleurs par milliers éclosent sous ses pieds, les oiseaux vont à leurs nids, les abeilles à leurs ruches, les écureuils dans les branches d'arbre se lutinent, les lapins gambadent dans le pré, dans le

clair ruisseau les truites se croisent. Lumière, épanouissement, promiscuité! Dans ce coin étroit, cette page, le génie d'un homme fait tenir l'univers. Ainsi procède l'œuvre des maîtres : création véritable où tout a sa loi d'être, son système. Ces immenses, ces incalculables symphonies de Beethoven n'entraînent-elles pas dans leur orbite planétaire des mondes de sonates, de cantates, d'ouvertures? Autour des soleils qui s'appellent *Don Juan, les Noces de Figaro, la Flûte enchantée,* ne voyons-nous pas graviter toute sorte de constellations mélodiques? Cette loi de variété dans l'unité, posée d'avance au créateur, quel qu'il soit, n'a pas manqué d'accomplir chez nous son effet. Les maîtres, à l'heure qu'il est, sont partout. « Il n'y en a que pour eux! » s'écrie haineusement l'impuissance ajournée aux calendes grecques. Tandis qu'au firmament leurs soleils brillent, leurs inspirations moindres, comme de précieuses découvertes, nous attirent, nous émerveillent. J'ai dit où tendait la réaction, quelle grande place le goût du public faisait au style. C'est qu'en effet tout ce qui vient du procédé passe avec la mode, tandis que le style au contraire, avec l'âge, gagne en puissance. Dernièrement, j'entendais au Conservatoire l'ouverture de *Guillaume Tell;* me croira-t-on? Entre Mozart et Beethoven, cette page, au théâtre admirable, ne tient pas. Le même désappointement m'était arrivé du reste à propos de l'ouverture de *Zampa,* qui, bien que d'une valeur moindre, exécutée à sa vraie place, est un beau morceau. Il y a trop d'éclat, de couleurs *voyantes;* cette instrumentation, encore que magistrale, produit l'effet d'un décor d'opéra à côté d'une toile du Vinci. Ce qui manque, c'est la dignité. L'art suprême n'a pas de ces accens tranchés, de ces velléités tapageuses. Gluck et Mozart s'étaient contentés d'introduire les trompettes dans l'orchestre, Rossini sans scrupule y appela toute la bande militaire, ophicléide, grosse caisse, petite flûte; comme César ouvrant le sénat aux mille nationalités barbares, ce dictateur d'un jour ouvre l'orchestre aux janissaires. Et les violons, les instrumens à cordes, ces traditionnels interprètes de la beauté, de la noblesse du sentiment, frémissent d'être obligés de céder le pas désormais aux parvenus de la musique turque. Sérieusement, sans rien vouloir ôter de son mérite à la méthode rossinienne et tout en reconnaissant le profond intérêt qu'offre à quiconque s'entend à séparer ce qui est bon de ce qui ne l'est pas l'étude de cette instrumentation, toujours en progrès jusqu'à *Guillaume Tell,* il est permis de constater combien ce gouvernement de l'orchestre au seul point de vue de l'effet théâtral nuit à la distinction, à la noblesse de son élocution. Ceux qui se défieraient de nos impressions n'ont qu'à aller entendre au Conservatoire les deux meilleures symphonies qu'ait produites ce système, l'ouverture de *Guillaume Tell* et l'ouverture de *Zampa :* là seulement on jugera, par une comparaison immédiate avec les grands maîtres, ce que cette pompe a de banal, ce sublime de conventionnel, et quels services peuvent rendre parfois des hommes comme Mendelssohn en venant rétablir l'ordre en toute chose, restituer aux violons et aux instrumens à vent

ce qui leur appartient, et renouer discrètement le fil des âges à la tradition des Haydn, des Mozart et des Beethoven.

Le fils de l'auteur du *Freyschütz* et d'*Euryanthe,* M. le baron de Weber, ingénieur au service du roi de Saxe, était, à ce qu'on raconte, dernièrement à Paris. A propos de ce voyage, qui se rattachait, paraît-il, à des intérêts purement administratifs, divers journaux à l'étranger ont mis de nouveau en avant la question d'un opéra inédit de Weber, et prétendu que le fils, ayant apporté dans sa malle la partition du père, ne nous quitterait qu'après en avoir assuré la prochaine représentation. Plusieurs se sont demandé ce qu'il fallait penser de cette annonce. Nous ignorons le voyage de M. de Weber, et quelles négociations il a pu entamer soit avec les directeurs de lignes télégraphiques, soit avec les directeurs de théâtre; mais ce que nous sommes en droit d'affirmer pertinemment, c'est que ce *Peter Schlemihl* existe, bien qu'à l'état le plus embryonnaire, comme l'*homunculus* de Faust dans sa bouteille. Longtemps Meyerbeer eut entre ses mains cet ouvrage, qu'il avait pris à tâche de terminer. Parmi les papiers laissés par Weber se trouvait un manuscrit que sa veuve confia à Meyerbeer, le priant d'aviser à ce qu'on en pourrait faire. C'était de la musique bouffe un peu à la manière d'*Abou-Hassan.* Meyerbeer conçut à la lecture la meilleure idée de ces fragmens et forma tout aussitôt le projet d'achever la partition. Cela devait, dans sa pensée, avoir deux actes, le premier de Weber, le second de Meyerbeer. Restait à fabriquer un poème; ce fut toute une histoire :

> Trois mois entiers ensemble nous passâmes,
> Lûmes beaucoup et rien n'imaginâmes.

On ne se figure pas telle besogne : inventer une pièce originale ayant son intérêt, sa couleur propre, et dans laquelle l'ordre même des morceaux de Weber fût maintenu, à plus forte raison le sentiment et le caractère; — de la pièce allemande, impossible d'en utiliser quoi que ce soit : ni ébauche, ni *scenario,* rien de tracé que les vers sur lesquels le musicien avait écrit ses fragmens! J'avoue que jamais je n'admirai tant l'art d'un Cuvier reconstruisant un animal sur la simple découverte d'un os maxillaire. J'y perdis mon latin et mon allemand, mais j'y gagnai bien des conversations charmantes, de longues heures de tête-à-tête où nous causions de tout, excepté de la pièce. Les journaux, en attendant, l'annonçaient. « L'acte de Weber existe, un acte d'opéra bouffe plein d'entrain, de verve, de génie! » Oui certes l'acte existait; mais celui de Meyerbeer, quand viendrait-il? C'est ce qu'à l'Opéra-Comique on ne cessait de se demander, et Meyerbeer de promettre, de promettre toujours. Vous connaissez l'histoire de cet amateur, le comte de V..., venant un jour demander à un célèbre professeur du Conservatoire combien de temps à peu près il lui faudrait pour savoir jouer de la flûte. — Mais, répondit le virtuose, c'est selon, un an, dix-huit mois, plus ou moins. On s'entendit. Les études commencèrent. D'abord

tout alla bien, puis le zèle de l'élève se ralentit, et bientôt, éludant toute leçon de la meilleure grâce du monde, il se contenta, chaque fois que le professeur venait, de lui remettre son cachet après un moment d'aimable et spirituelle conversation. On finit même par ne plus se voir, et ce fut le domestique qui respectueusement présenta le cachet. Au bout de dix-huit mois de ce manége, l'élève, avisant son maître au foyer de l'Opéra, l'aborde, et lui serrant gaîment la main : « Vous savez que c'est ce soir que je dois savoir jouer de la flûte! » C'est ce que Meyerbeer ne manquait jamais de me dire chaque fois que nous nous rencontrions : « Vous savez que c'est demain que nous devons avoir trouvé la pièce. » Nous ne trouvâmes rien et ne cherchions même plus que nos séances avaient toujours lieu, tantôt chez lui, tantôt chez moi. Nous parlions de Hoffmann et de Novalis; des romantiques allemands nous passions à Victor Hugo, dont le théâtre musicalement l'intéressait beaucoup. Il savait à fond les divers répertoires, aimait à vous citer telle situation dans laquelle il croyait entrevoir de grands effets pour son art, et quand vous lui répondiez « je la connais, » presque toujours il ajoutait : « Eh bien! n'en parlez pas, » tant il se plaisait à entasser les provisions dans le grenier d'abondance de son cerveau.

Je me souviens d'une série de troubles et d'angoisses que, sans le vouloir, je lui causai aux premiers temps où il commençait à s'occuper de *l'Africaine*. Ces rapports d'idées dans lesquels nous vivions m'avaient amené à prendre note en mes lectures de tout ce que je pensais pouvoir l'intéresser. Alors déjà, comme aujourd'hui, j'aimais fort les écoles buissonnières à travers les champs de l'intelligence, et chaque fois qu'il m'arrivait de trouver sur mon chemin une plante plus ou moins rare capable de fixer son attention, je la lui apportais pour son herbier en m'écriant : « Tenez, et celle-ci, la connaissiez-vous? » Mettre Meyerbeer au défi, le prendre sans vert, c'était mon triomphe. Il est vrai qu'il fallait pour cela se lever matin, car le cher maître en savait long en fait de calendriers dramatiques et autres. Un jour on m'apporta de Londres un drame très singulier. La scène s'y passait à Java, et le fameux arbre dont le poison tue à distance y figurait au dénoûment.

— Lisez cela, dis-je à Meyerbeer, j'ai idée que musicalement on en pourrait tirer parti. — Et, sans plus de façon, je me mis à lui raconter l'aventure.

— Bah! s'écria-t-il après m'avoir écouté attentivement, mais ce n'est pas possible! Comment, la situation existe?

— Oui, maître, et vous n'en saviez rien; pends-toi, Crillon.

— Je n'en savais rien, qui vous l'a dit? Peut-être est-ce au contraire que j'en savais trop. — Puis, se ravisant : — N'allez pas croire au moins que ce soit là le sujet de *l'Africaine*.

— Je n'ai point à faire de suppositions, mais si j'en voulais risquer une, les quatre mots qui viennent de vous échapper me prouveraient que j'avais deviné juste.

— Et vous prétendez que la pièce s'appelle...

— *La loi de Java,* lisez vous-même : *The law of Java!*

— En avez-vous déjà parlé à quelqu'un?

— Non certes.

— Eh bien! n'en soufflez mot, et laissez-la-moi. Cette situation en effet me paraît dramatique, et il faudra voir plus tard s'il n'y aurait point à la mettre à profit.

— Oui, répondis-je en souriant, plus tard! quand vous aurez eu le temps d'achever votre partition d'*Héro et Léandre,* de composer *l'Apprenti sorcier,* et d'écrire ce fameux second acte de l'opéra de Weber, sans compter *la Vie et la mort de Charles-Quint* dont je ne parle plus.

— Un magnifique cinquième acte à faire! reprit-il, tout heureux de saisir au vol un moyen de détourner la conversation. Cet empereur dont on célèbre les funérailles, qui se dresse comme un spectre au milieu de l'épouvante générale et dont la mort vient enfin clore le drame tenu en suspens un moment par sa résurrection : il y a là en effet le programme d'un finale admirable.

— Et vous comptez bien utiliser ce programme, continuai-je en l'interrompant, un jour ou l'autre, après *l'Africaine* et *la Loi de Java?*

— Pourquoi plaisantez-vous? On croirait que vous vous imaginez que la situation est la même?

— Pas le moins du monde, puisque dans la pièce anglaise il s'agit d'un upas, tandis que dans *l'Africaine* il s'agit...

— Eh bien! de quoi s'agit-il, s'il vous plaît?

— D'un mancenillier, ce qui certes est fort différent, en matière de silviculture surtout, car pour l'effet dramatique vous conviendrez entre nous que...

— Mais comment l'avez-vous su? Excepté Scribe, Duponchel et moi, nul ne se doute de la pièce.

— Aussi est-ce vous qui venez de me l'apprendre, car je vous affirme qu'en entrant j'ignorais tout et que sans votre émotion et vos réticences...

— Je vous répète que vous vous trompez, ajouta-t-il avec un sourire d'intelligence. Quoi qu'il en soit, ne parlez à personne de ces suppositions, et tâchez de garder pour vous votre pièce anglaise.

— La garder pour moi, cela vous plaît à dire. Vous oubliez que vous venez de l'enfermer dans votre tiroir.

— L'ai-je enfermée?

— Oui, par distraction, tout en causant.

— Eh bien alors! qu'elle y reste, dans mon tiroir! Au fait, qu'en avez-vous besoin maintenant? qu'en feriez-vous?

J'arrivais à cette époque des universités d'Iéna et de Gœttingue et ne me lassais pas de provoquer la discussion. Vous eussiez dit la scène de l'étudiant dans *Faust.* Goethe, qu'il admirait par ses grands côtés et aussi pour

la forme si merveilleusement musicale de ses poésies lyriques, Goethe revenait à chaque instant dans l'entretien. Meyerbeer évoquait dès ce moment certains types de l'œuvre du poète, Mignon par exemple, dont la physionomie jusqu'à son dernier jour le devait préoccuper. A qui n'a-t-il pas demandé un poème sur ce sujet? Il l'aimait trop pour jamais prendre une résolution. « Je suis l'ami de vos succès et l'amant des miens, » écrivait Beaumarchais à un confrère. Meyerbeer eut ainsi dans sa vie deux ou trois sujets dont il resta l'amant très passionné, très fidèle, mais très platonique. Il les adorait comme Pygmalion sa statue. Sans aucun doute, ce platonisme n'eût pas demandé mieux que de devenir un tout autre sentiment; mais où trouver quelqu'un pour donner la vie dramatique à cette idée qui le charmait? Un jour nous étions allés voir ensemble Ary Scheffer qui travaillait à une copie de son *Mignon rêvant à sa patrie*. — Quel dommage, s'écria Meyerbeer admirant, qu'on ne puisse pas mettre en musique de semblable peinture!

— Bah! répondit Scheffer, ayez-en seulement la volonté, et vous réussirez, car m'est avis que rien de pareil ne vous serait impossible.

— Vous croyez? Eh bien! je tâcherai.

Et en effet Meyerbeer a tâché. Lorsqu'il rendait en dernier lieu ce poème de *Mignon*, resté quelque temps entre ses mains, ce n'est point qu'il eût renoncé le moins du monde au sujet de ses rêves, mais au contraire qu'il avait tout simplement résolu de mettre en musique la peinture d'Ary Scheffer d'après Goethe. On verra plus tard comment il y a réussi. En attendant, le vaisseau de *l'Africaine* s'apprête à prendre la mer. Encore quelques jours, et le lancement aura lieu. Que de travaux, d'efforts, de difficultés au dernier moment surmontées! On avait beau redoubler d'activité, prolonger les répétitions jusqu'au milieu de la nuit : arriver à temps devenait impossible. Pour ne pas se voir entravé dès le début, il a fallu racheter les congés des chanteurs, s'entendre avec le directeur de Covent-Garden, M. Gye, lequel n'était pas homme à se laisser émouvoir par des chansons. M. Faure, M. Naudin, Mlle Battu, sont à coup sûr des virtuoses d'un très haut prix; mais des chanteurs qu'on se dispute valent double, et de cette plus-value c'est à qui bénéficiera. Chacun s'étant donc maintenu imperturbable dans les avantages de sa position, c'est, on le devine aisément, un surcroît de quelques centaines de doublons qu'il en a coûté à la cassette de l'administration impériale. Quand on pense que cet incident de la dernière heure a failli faire renvoyer l'ouvrage aux calendes d'octobre! Après tant de vicissitudes, de délais, un tel atermoiement eût tout compromis. *Nihil est his qui placere volunt tam adversorium quam expectatio;* cette vérité, qui déjà du temps de Cicéron n'était pas neuve, a été noblement comprise de l'administration supérieure, assez riche, nous ne dirons pas pour payer sa gloire, mais pour faire au génie une avance que le succès va se charger d'acquitter.

F. DE LAGENEVAIS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 avril 1865.

La discussion de l'adresse finira au corps législatif avec la présente semaine. Ainsi que nous le faisions remarquer il y a quinze jours, il est difficile, sinon impossible, de mesurer au moment même le progrès qu'une discussion aussi importante, aussi diverse et aussi prolongée peut faire accomplir à l'éducation politique du pays. Le droit d'initiative et d'interpellation manquant au corps législatif, nous devons tenir grand compte assurément du champ que le vote de l'adresse, dans sa forme actuelle, ouvre aux débats parlementaires. La manifestation et la contradiction des opinions n'ont point chez nous d'autre occasion de se produire. A un certain point de vue, cette vaste délibération sur l'ensemble des affaires générales du pays n'est point sans avoir un certain caractère de grandeur et d'éclat. Cependant nous sommes de ceux qui souhaiteraient que le corps législatif fût investi du droit d'initiative, et pût, grâce à cette attribution, restreindre considérablement, sans dommage pour le public, le débat de l'adresse. On aura beau dire, une discussion de l'adresse qui dure trois semaines, et qui embrasse toutes les questions à la fois, sans avoir égard aux degrés divers d'intérêt qu'elles présentent, ni à l'opportunité, n'est point une forme pratique du gouvernement parlementaire. Cet entassement et cette promiscuité des questions politiques nuisent à la bonne délibération et à la bonne solution des affaires. La discussion a le double défaut d'être trop prolongée dans l'ensemble et trop écourtée dans le détail. Les sujets que parcourt le débat se nuisent réciproquement par le voisinage. En l'absence du droit d'initiative, qui mettrait les choses à leur rang, les prendrait au bon moment et permettrait de les traiter à fond, le débat de l'adresse, dans sa forme actuelle, fait ressembler les corps politiques à ces *debating societies,* à ces congrès scientifiques, qui font du dilettantisme et non de la politique véritable et positive. Il y a là un contre-sens qu'il faut bien signaler, si l'on veut expliquer comment il arrive que la discussion

de l'adresse, ordinairement attendue avec une vive impatience et une ardente curiosité, finit presque toujours par laisser le public dans un visible état de lassitude. La discussion de l'adresse est comme une session théorique qui n'est point proportionnée à la session pratique.

Le débat de l'adresse a naturellement compris les questions intérieures et les questions extérieures. Il suffit d'énumérer les sujets les plus graves parcourus par le débat pour motiver le reproche de trop embrasser et de mal étreindre qui est naturellement dirigé contre l'adresse. A propos de l'intérieur, on a parlé (nous ne mentionnons que les graves sujets) de la liberté de la presse, de la liberté électorale, de l'instruction primaire, des rapports de l'église et de l'état; au dehors, on s'est surtout arrêté à l'affaire du Mexique et à la convention du 15 septembre, c'est-à-dire à la double question que posent les situations respectives du pouvoir temporel et de l'Italie unifiée.

Nous croyons que la discussion des questions intérieures a été conduite cette année de manière à porter plus de fruits que les années précédentes. Les orateurs de l'opposition, depuis M. Pelletan jusqu'à M. Guéroult, en passant surtout par M. Jules Favre, ont plus touché, ce nous semble, au vif des choses qu'on ne l'avait fait précédemment. Tandis que M. Thiers avait si bien établi le terrain de l'opposition réclamant les libertés nécessaires, ces libertés sans lesquelles, suivant le mot très juste de M. Ollivier, au XIXe siècle en Europe, aucun gouvernement civilisé ne peut exister avec dignité, les autres orateurs libéraux ont mis en évidence, avec plus de netteté qu'on ne l'avait tenté encore, la prétention du gouvernement à conserver sur les manifestations les plus directes de la vie politique les attributions du pouvoir discrétionnaire. La différence entre le gouvernement et l'opposition libérale est par là clairement et profondément marquée. C'est un grand résultat que d'être arrivé ainsi à des positions nettement définies. On est facilement convaincu de l'importance de ce résultat pour peu que l'on ait médité sur l'histoire de la révolution française depuis son origine. Le premier élan de la France de 1789, cette première unanimité impétueuse qui a été la gloire honnête et pure de la révolution commençante, ont été dirigés contre le pouvoir arbitraire : avant même de songer à l'égalité, la première aspiration de la France révolutionnaire fut de substituer au régime arbitraire le règne de la liberté définie et réglée par la loi. Un grand témoin de cette vérité qu'il faut restituer à l'histoire de la révolution française nous arrive à propos. On vient de publier des fragmens de M. de Tocqueville, des notes, des ébauches qui devaient servir à l'achèvement de l'œuvre qu'il avait entreprise sur l'ancien régime et la révolution. Dans ces tâtonnemens de son travail intime qui nous sont révélés, ce profond, ce sagace, ce loyal esprit se démontre à lui-même avec une autorité victorieuse que le premier et unanime effort de la révolution, celui qui réunit toutes les classes, noblesse, clergé et tiers-état, l'effort national par excel-

lence, fut de remplacer le pouvoir arbitraire par l'autorité de la loi, que la première inspiration en un mot de la révolution fut essentiellement libérale. Quand donc nous demandons aujourd'hui au gouvernement de renoncer, à l'égard de la presse et dans l'application des droits de réunion et d'association à la liberté électorale, à des prérogatives arbitraires qui sont incompatibles avec la liberté régulière et permanente, nous ne faisons que céder aux premières et plus pures impulsions de la révolution française; nous avons avec nous la force quelquefois latente, mais à la fin toujours irrésistible de cette révolution. Cette position est très forte, et le langage des orateurs du gouvernement n'est point de nature à l'affaiblir. Ce langage est parfois rude et impérieux dans la forme; mais au fond il manque de fierté. Ramené aux conclusions pratiques, il semble dire que la liberté de la presse et la liberté électorale menaceraient le gouvernement dans la sécurité de son existence. Une telle argumentation n'est point l'expression de la véritable force, et le gouvernement doit avoir assez bonne opinion de lui-même pour qu'il ne lui répugne point de l'employer trop souvent et trop longtemps. La question entre la liberté et le pouvoir a donc été bien posée cette année; notre devoir est de la maintenir avec fermeté dans les mêmes termes et d'attendre avec confiance que les progrès de la raison publique et le reflux des événemens en décident la solution définitive en notre faveur.

Il y a peu de chose à dire des débats sur l'instruction primaire et sur les rapports de l'église et de l'état. La question de l'instruction obligatoire a pénétré depuis bien peu de temps dans l'enceinte législative, l'opinion publique ne s'en est elle-même préoccupée que très récemment. Ce vaste projet de l'instruction obligatoire n'est donc point mûri encore, ou du moins les esprits n'y ont point été suffisamment préparés. Les questions d'instruction, on le sait d'ailleurs, sont liées étroitement aux questions religieuses. L'incertitude qui règne parmi nous depuis la convention du 15 septembre et l'encyclique sur les questions religieuses nuit pour le moment à l'examen calme et impartial d'un système qui assurerait impérieusement à tous les citoyens le bienfait de l'instruction primaire. Avant d'en venir au surplus au régime de la coercition en matière d'instruction, ne serait-il pas nécessaire d'avoir épuisé tous les efforts de la liberté, et ne serait-ce point une marche naturelle que d'offrir l'instruction gratuite avant de chercher à la rendre obligatoire? Quant à nous, qui n'avons point de parti-pris contre un système qui nous arrive avec la sanction d'une expérience heureusement accomplie en d'autres pays, nous souhaitons cependant que ce système soit accepté avec conviction par l'opinion publique, au lieu de lui être imposé comme une brusque surprise. Dans tous les cas, nous applaudissons aux efforts généreux des partisans de l'instruction obligatoire, à ceux surtout de M. Jules Simon, qui est plus capable que personne de gagner l'opinion publique à cette cause.

C'est une calme controverse que celle de l'instruction primaire, si on la compare aux luttes qu'excitent parmi nous depuis quelque temps les rapports de l'église et de l'état. Il semblait, à la fin du discours de M. Guéroult, que cette lutte dût vivement passionner le corps législatif; M. Guéroult avait de propos délibéré touché aux points les plus irritables de la question, aux points où se présentent les contradictions les plus choquantes du système qui préside actuellement aux rapports de l'église et de l'état. Ce système, il faut bien l'avouer, place un certain nombre d'intérêts catholiques sous le régime du bon plaisir, régime qui peut prendre vis-à-vis de ces intérêts ou l'attitude de la faveur, ou l'attitude de la persécution. C'est ce qui arrive notamment pour la masse des congrégations non autorisées, qui ne sont point constituées sur un état légal, qui n'existent que par la tolérance du gouvernement. En envisageant la question des congrégations au point de vue catholique, il est incontestable que les associations religieuses sont une des formes naturelles et légitimes du catholicisme, et que l'état ne peut s'arroger le droit d'interdire le développement de ces associations sans porter atteinte à la liberté de l'église; mais, d'un autre côté, les associations en France ne sont point placées sous le régime du droit commun, leur existence dépend du pouvoir discrétionnaire du gouvernement. Les congrégations catholiques ne jouissent donc en France que d'une liberté de tolérance qui leur est accordée par le pouvoir, liberté qui prend le caractère d'une faveur et d'un privilége, si l'on considère combien l'état se montre chez nous ombrageux, restrictif et prohibitif envers l'esprit d'association.

C'est cette contradiction qui émeut et révolte les politiques de l'école de M. Guéroult : la liberté d'association n'est pas de droit commun en France; ils ne veulent point qu'elle soit accordée par tolérance, par faveur, par privilége, aux congrégations catholiques. Ce qui donne une apparence logique à cette protestation, c'est que les congrégations religieuses sont directement reliées par leur hiérarchie à la cour de Rome, et que cette cour, par sa dernière encyclique, ayant condamné plusieurs des principes essentiels de notre constitution politique, l'état en France gratifie d'une faveur exceptionnelle des congrégations dirigées par un esprit hostile à nos institutions. Se fondant sur ces contradictions choquantes, M. Guéroult et ses amis somment le gouvernement de retirer aux congrégations illégales une faveur dangereuse, ou bien d'exercer sur elles une surveillance sévère. Il est évident que l'état commet une inconséquence, s'il refuse d'écouter M. Guéroult, et que, s'il se rendait à ses conseils, il fournirait aux catholiques de violens sujets de plainte. Dans les termes où M. Guéroult prend la question, il n'y a pas de solution équitable et sûre, car les choses demeurent soumises aux caprices et aux chances de l'arbitraire gouvernemental. La portion, suivant nous, la plus avancée de l'opinion libérale, celle que M. Jules Favre aurait sans doute représentée, si ce débat n'eût été clos

d'une façon brusque et inattendue, place la solution ailleurs, — dans la liberté et le droit commun. Que la liberté d'association soit fixée et déterminée par une loi générale, et alors l'église n'aura aucune faveur ou aucune restriction arbitraire à craindre du gouvernement; alors elle n'irritera point ses adversaires par le spectacle d'une liberté d'exception qui peut à tout moment se changer contre elle en une compression capricieuse; alors, en matière d'association, elle sera libre dans l'état libre. Mais M. Guéroult, pas plus que l'orateur du gouvernement, M. Vuitry, qui lui a répondu, ne regarde comme praticable la séparation de l'église et de l'état dans la région supérieure de la liberté pour tous. La parole conciliante de M. Vuitry a répandu le baume sur les cuisantes blessures que M. Guéroult avait irritées. Il est clair que le pouvoir discrétionnaire que l'état de choses actuel laisse au gouvernement dans les affaires religieuses comme en tant d'autres n'effraie personne, lorsqu'il a pour organe un esprit aussi sensé et aussi modéré que celui de M. Vuitry; ce serait pourtant le cas de répéter ici le mot heureux de M. Thiers : « le caractère d'un homme n'est pas une institution. » Chose curieuse au surplus, les esprits qui se croient pratiques écartent en ce moment avec une sorte de dédain l'idée de la séparation de l'église et de l'état et la formule de l'église libre dans l'état libre; ils renvoient cette idée et cette formule aux spéculatifs et aux théoriciens. On dirait, à les entendre, que c'est sans motif, gratuitement, par amusement d'esprit, que l'on a introduit dans la polémique contemporaine la pensée de la séparation de l'église et de l'état. Cependant ce qui donne le caractère pratique à une idée, c'est qu'elle naisse du choc des faits, qu'elle soit indiquée comme la résultante des événemens qui sont en train de s'accomplir, qu'elle apparaisse avec le signe non-seulement de la possibilité, mais d'une nécessité prochaine. Or n'est-ce point ce qui arrive aujourd'hui pour l'idée de la séparation de l'église et de l'état? N'a-t-elle pas jailli du cœur des événemens? Quoi! vous assistez à un profond changement dans les conditions du suprême pontificat catholique, le spirituel et le temporel, l'église et l'état se détachent en Italie et menacent de se séparer à Rome, et vous pouvez croire qu'une telle révolution s'accomplira sans que les rapports de l'église et de l'état soient modifiés partout où le catholicisme est lié aux gouvernemens par des arrangemens particuliers et exceptionnels? Si la vitalité du sentiment religieux ne s'est point éteinte au sein des nations catholiques et si la révolution française n'a pas dit son dernier mot, nos hommes pratiques, ils peuvent y compter, entendront parler plus d'une fois encore de l'église libre dans l'état libre.

Parmi les questions étrangères, la première qui ait été sérieusement abordée au corps législatif est celle du Mexique. Ce débat a offert un vif intérêt. M. Ernest Picard a développé d'abord les objections et les avertissemens de l'opposition dans un des meilleurs discours qu'il ait prononcés. Un membre de la chambre, M. Corta, qui a rempli au Mexique une

mission économique et financière, a présenté à l'opinion publique un exposé très complet et très instructif de ses impressions personnelles. Enfin M. Rouher a fait connaître les intentions du gouvernement à l'endroit de cette entreprise mexicaine et sa confiance dans le succès final. Notre opinion sur l'affaire du Mexique est connue, et nous n'avons pas besoin de la reproduire encore une fois à propos de la dernière discussion. Ce qui est certain, c'est d'abord que l'expédition du Mexique n'a point été pour nous, comme d'autres guerres et d'autres entreprises, une conséquence nécessaire, inévitable d'engagemens créés par nos intérêts ou par notre honneur; c'est qu'en outre elle n'a point été le produit d'une inspiration et d'une volonté de l'opinion publique. A propos des affaires de cette nature, excentriques au mouvement naturel de la nation, il convient de prendre garde à deux choses : à la façon dont on y entre et à la façon dont on en pourra sortir. Nous n'avons point approuvé la façon dont nous sommes entrés au Mexique; mais nous faisons les vœux les plus sincères, les plus ardens pour que nous en puissions sortir pacifiquement et honorablement. Nous allons plus loin, nous tournons nos espérances du côté de nos vœux, persuadés que le moyen le plus sûr de conduire une affaire à bonne fin est d'avoir confiance dans le succès. Nous écartons en conséquence les mauvais présages; nous avons le ferme espoir que nous ne serons point dérangés dans l'œuvre du Mexique par des diversions des États-Unis. Nous ne prenons point au sérieux les tentations offertes du côté du Mexique à M. Lincoln par les commissaires des états du sud; nous ne redoutons point les rodomontades auxquelles se livre une partie de la presse de New-York; nous croyons au bon sens, à la modération, à la fermeté des hommes qui sont placés à la tête du gouvernement des États-Unis. Nous ne doutons point que ces hommes, après la fin de la guerre civile, avec les ruines qu'ils auront à réparer, les transformations qu'ils devront accomplir, ne se consacrent à ce grand travail de réédification intérieure, et ne repoussent la périlleuse perspective d'une guerre étrangère. Nous regrettons assurément que, tandis que nous contractions la tâche de régénérer le Mexique, nous n'ayons point mis plus de soin à ménager l'amour-propre et la cause morale du gouvernement des États-Unis. Il a été commis à cet égard des indiscrétions et des maladresses dont nous voudrions pouvoir effacer le souvenir. Il faut l'espérer, les dernières paroles que M. Rouher a prononcées à l'adresse des États-Unis auront la vertu de faire oublier d'anciennes fautes. Nous savons que les sympathies de M. Rouher dans le grand conflit américain ont été pour le nord, et nous n'avons jamais confondu cet esprit sagace et robuste avec les politiques superficiels et frivoles qui ont cru à la rupture de l'Union américaine, qui se sont figuré que la catastrophe de la grande république pourrait être un événement favorable à la France. Si le Mexique pouvait devenir entre les États-Unis et nous un motif de guerre, nous saurions assurément repousser une agression injuste; mais

un tel événement serait une des calamités les plus lamentables de notre histoire, et nous ne voulons pas croire qu'il soit possible. Nous chassons donc de notre esprit ces préoccupations fâcheuses; le dernier discours de M. Rouher nous y aide. Ce discours est empreint d'une grande confiance dans le succès de l'entreprise mexicaine. « La France, a dit le ministre, continuera de protéger le Mexique jusqu'à l'entière consolidation de son œuvre. » Quelques personnes ont trouvé cette déclaration trop énergique; elles y ont vu un engagement dangereux. Nous ne partageons point cet avis : l'engagement réside dans les antécédens de la question et dans toute la politique du gouvernement; le gouvernement fait bien de mettre dans son langage ce qui est dans ses actes : c'est la meilleure façon d'inspirer au nouvel établissement mexicain la confiance qu'il a besoin, pour réussir, d'avoir en lui-même, et d'abréger pour nous la période des difficultés et des sacrifices. M. Rouher a aussi annoncé la conclusion d'un nouvel emprunt mexicain. On dit que cet emprunt, souscrit par les premiers établissemens ou maisons de banque de France, se présente aux souscripteurs avec un grand luxe de conditions séduisantes. Il doit rapporter un gros intérêt; il est accompagné de loteries énormes offrant deux fois par an des lots d'un demi-million; il jouira d'un double amortissement, le premier en espèces, le second en rentes françaises. Nous savons que le public est de nos jours très sensible à ces amorces, et que ce système des loteries et des amortissemens est un trait traditionnel de la politique financière de la maison de Habsbourg. Nous eussions mieux aimé pour notre part une combinaison financière plus sobre. Quand M. Rouher a dit que la France protégerait l'empire mexicain jusqu'à l'entière consolidation de son œuvre, il a donné au gouvernement de l'empereur Maximilien une garantie morale dont devraient profiter les finances mexicaines. Étant dans une telle disposition, le gouvernement eût donc pu garantir l'emprunt mexicain et fournir par là au Mexique le moyen de réaliser une sérieuse économie.

L'Italie et la question romaine, abordées par M. Thiers dans un de ses discours les plus amples et les plus élevés, auront fourni à la discussion de l'adresse le plus large thème de politique étrangère qui ait été traité cette année devant le corps législatif. Il serait bien téméraire à nous, qui avons à peine eu le temps de lire le discours de M. Thiers, de juger dès aujourd'hui ce grand essai d'histoire contemporaine et de politique. Nous avons le malheur de ne point partager l'opinion de M. Thiers sur les questions de Rome et d'Italie. M. Thiers, comme tout artiste éminent, est créateur; réunis et disposés par lui, les faits qui remplissent ses compositions s'imprègnent de la lumière dont son imagination les colore, se teignent pour ainsi dire des qualités de son esprit et de son âme, et présentent un ensemble de vie même aux yeux de ceux qui n'y reconnaissent plus la réalité exacte qu'ils ont pu étudier de près. Ce discours de M. Thiers est un miracle de son art. Des événemens qui ont rempli plusieurs années à distribuer, des

intérêts qui touchent la France et le monde à classer suivant leur gradation imposante, le passé interrogé sans cesse comme pour répandre une lumière poétique sur le présent, l'esprit semé partout, l'émotion éclatant avec d'autant plus de force qu'elle est moins prévue, tout cela fondu avec ce naturel parfait où, comme dans le modelé des grands maîtres, on savoure l'art le plus caché et le plus exquis, voilà ce discours. L'orateur y a pu exercer d'autant plus librement ses facultés merveilleuses qu'il embrassait un sujet arrivé déjà à une certaine perspective, où il n'était plus obligé de suivre les faits au jour le jour dans l'enchaînement qui les produit, où il pouvait trier en quelque sorte les événemens, mettre les uns en relief et laisser les autres dans l'obscurité. Aussi ce discours ressemble-t-il plus à une grande théorie politique qu'à une discussion pratique commandée par l'action pour aboutir à l'action. Chose curieuse, M. Thiers, comme historien, montre une application scrupuleuse à suivre la liaison des faits, à la comprendre et à en expliquer la nécessité. Cette attention donnée à l'enchaînement nécessaire des faits a servi de prétexte au reproche de fatalisme qui lui était adressé autrefois par M. de Chateaubriand. Dans son discours d'hier, la préoccupation du théoricien l'a emporté sur l'habitude de l'historien. Au lieu de se placer devant les faits, il s'est adossé à sa théorie et ne s'est inquiété que des résultats des événemens qu'il y pouvait raccorder. De là de piquantes contradictions que nous n'avons pas le temps de relever, celle-ci par exemple : M. Thiers combat l'unification de l'Italie et loue la paix de Villafranca. Or l'une a été l'effet immédiat et nécessaire de l'autre. On ne songeait guère en Italie à l'unité avant la paix de Villafranca; mais cette paix, qui affichait la prétention de rétablir les princes autrichiens renvoyés des duchés et de composer de princes autrichiens la majorité de la confédération projetée, tua toute idée de fédération, et ne laissa aux premiers citoyens de l'Italie compromis dans les révolutions locales d'autre refuge que l'unité. Il faut avoir vu le désespoir des Piémontais, des Toscans, des Romagnols, à la nouvelle du traité de Villafranca, pour comprendre comment l'idée de l'unité jaillit de la nécessité même. Ah! si la promesse que l'Italie serait affranchie jusqu'à l'Adriatique avait été remplie, si l'on n'avait point fait cette paix de Villafranca que M. Thiers vante, l'unité de l'Italie, que M. Thiers déplore, n'eût point été tentée, et la fédération, que M. Thiers préfère, eût été établie dans la péninsule. Il n'y a point eu dans l'histoire de la révolution française ou dans l'histoire de Napoléon d'événement empreint d'un caractère de nécessité soudaine aussi manifeste que celui de l'unification italienne déterminé par la paix de Villafranca. La grande difficulté de la question romaine est née sans doute de l'unification italienne : c'est l'entraînement de l'unité qui a produit le choc dont le pouvoir temporel est ébranlé; mais ici, lorsqu'il réclame le maintien du pouvoir temporel comme un droit de la conscience des catholiques, lorsqu'il fait une espèce de dogme «du principe de l'unité

de la foi sous l'autorité d'un chef complétement souverain dans la résidence qu'il occupe, » M. Thiers ne s'aperçoit-il pas qu'il dépasse de beaucoup le dogme religieux, que jamais la foi des catholiques n'a été liée à la souveraineté du pape sur sa résidence, — que penser autrement, ce serait exclure du catholicisme les premiers et les plus beaux siècles de son histoire, que par conséquent les catholiques ne puisent dans cette foi prétendue aucun droit de conscience contre l'indépendance des Romains? Si l'on y regardait de près, il est d'autres appréciations de M. Thiers qui ne sont point faites pour paraître orthodoxes aux catholiques. La crainte qu'éprouve l'illustre orateur de voir les papes, s'ils perdaient la souveraineté de Rome, tomber au rang des patriarches de Constantinople ne sera point et ne saurait être partagée par les catholiques. A leurs yeux, l'évêque de Rome a reçu d'autres promesses que l'évêque de Constantinople; puis, chez les patriarches byzantins, le schisme, la séparation, avaient été précédés et motivés par l'hérésie. Nous croirions manquer au respect que nous devons à M. Thiers, si nous tentions de marauder autour d'un discours auquel on ne peut répondre que par une contradiction attentive et méditée. Cependant, en quittant ce merveilleux morceau d'éloquence, nous ne pouvons nous empêcher de faire deux observations pour nous rassurantes : la première, c'est que M. Thiers parle des Italiens en termes sympathiques; il est pour eux bienveillant et juste, il reconnaît la sagesse et l'esprit politique qu'ils ont montrés depuis leur émancipation; la seconde, c'est qu'il n'indique aucun plan de conduite par lequel il soit possible de mettre fin à la difficulté romaine. La convention du 15 septembre est au moins un moyen pour nous de sortir de la question italienne, et peut-être aussi le meilleur moyen de préparer une réconciliation entre le pape et l'Italie. M. Thiers blâme les faits accomplis, mais ne suggère aucune combinaison qui les puisse détruire ou corriger; il ne nous apprend point comment on peut sortir des difficultés qu'il signale. « La seule façon d'en sortir était de n'y point entrer, » semble dire son discours d'un air narquois. Ce silence de M. Thiers sur les solutions nous console; s'il en connaissait de plus efficaces que la convention du 15 septembre, il n'eût point manqué de nous en faire part, et s'il en existait de semblables, il est certain qu'il les connaîtrait. Attendons alors l'événement sans trop de trouble, en faisant des vœux pour que l'Italie et la cour de Rome donnent au monde une meilleure idée de leur sagesse que celle qu'en ont en France leurs trop chaleureux amis.

Tandis que nous achevons le débat de l'adresse, le parlement anglais a terminé la première partie de sa session et a pris depuis huit jours ses vacances de Pâques. La session anglaise a été jusqu'à présent assez terne et fort peu accidentée. C'est à peine si on a pu relever depuis deux mois une séance intéressante de la chambre des communes; il n'y a point eu de lutte de parti; la seule discussion de quelque importance a été motivée par une demande de crédit pour construire des fortifications au Canada. De

très bons esprits, M. Lowe entre autres, qui a pris dans la chambre des communes une position considérable depuis qu'il a quitté un poste secondaire qu'il occupait dans le cabinet, se sont élevés contre cette dépense. Suivant eux, c'est perdre de l'argent que de l'employer à créer au Canada un système de fortifications : leur opinion est que, si le Canada était jamais attaqué par les États-Unis, il serait impossible à l'Angleterre de le défendre. Avec les masses d'hommes dont les États-Unis pourraient disposer, l'Angleterre serait impuissante à repousser une invasion; elle perdrait dans ce conflit ses possessions continentales, et ne trouverait qu'une stérile revanche dans le bombardement et l'incendie des ports américains par ses vaisseaux cuirassés. Cette délibération sur les fortifications canadiennes a fourni aux hommes d'état anglais l'occasion de revenir à des sentimens plus équitables et plus politiques envers les États-Unis. Les derniers succès des fédéraux semblent avoir averti les Anglais de la faute qu'ils ont commise depuis l'explosion de la guerre civile en montrant une partialité si injuste pour la cause du sud. Quelques-uns des principaux ministres, M. Gladstone, lord Russell, ont commis de véritables étourderies au commencement de la guerre civile. « Le nord, déclara un jour lord Russell, combat pour l'empire, et le sud pour l'indépendance. » M. Gladstone, avec sa vive imagination, s'était mis à professer pour les chefs du sud une admiration enthousiaste, et saluait bruyamment dans M. Jefferson Davis le fondateur d'une nouvelle nation. Deux hommes d'état s'étaient abstenus de ce décevant enthousiasme : c'étaient sir George Cornewall Lewis de regrettable mémoire, celui dans lequel on se plaisait à voir le futur chef du parti libéral, le successeur désigné de lord Palmerston, et M. Disraeli. Sir George Lewis, esprit impartial et sensé par excellence, contint tant qu'il vécut ses impétueux collègues, et passe pour avoir empêché le cabinet anglais de prendre à l'égard des États-Unis des mesures inconsidérées. Quant à M. Disraeli, son mérite a été de résister aux entraînemens de son propre parti et de comprendre que la robuste démocratie américaine n'était point aussi près d'une dissolution que le supposaient les absolutistes et les vaniteux aristocrates d'Europe. Cette séance de la chambre des communes où fut présenté le projet des fortifications canadiennes fournit à MM. Forster et Bright l'occasion de prononcer de mâles discours qui iront effacer certainement en Amérique le fâcheux effet des manifestations hostiles à la cause du nord qui ont été prodiguées en Angleterre depuis quatre ans. M. Forster, esprit ouvert, orateur vigoureux, est l'un des chefs les plus autorisés du parti radical; M. Bright, depuis que la guerre civile a éclaté aux États-Unis, a consacré les plus beaux efforts de son éloquence à redresser les erreurs et les préjugés de ses compatriotes contre la cause fédérale. Le soir où l'on discuta les fortifications canadiennes, les nouvelles qui annonçaient les succès décisifs de Sherman étaient arrivées, et M. Bright put parler des affaires américaines avec un accent de triomphe. Sa ha-

rangue fut magnifique. L'orateur fut touchant, surtout lorsqu'il parla de la fermeté stoïque montrée par les ouvriers anglais pendant la crise cotonnière et de la constante énergie avec laquelle ces ouvriers, ruinés par la guerre civile américaine, ont résisté aux excitations des partisans du sud, qui les poussaient à faire contre le nord des manifestations populaires. Les classes ouvrières anglaises comprirent que c'était avec le nord qu'était la véritable cause de la liberté démocratique, et ne se laissèrent point entraîner par le désespoir de la misère contre le peuple qui représente le plus glorieusement et le plus énergiquement dans le monde la démocratie organisée. Au reste, M. Bright, qui connaît bien l'esprit américain, a rassuré ses compatriotes contre les craintes que leur inspirait la perspective de la cessation prochaine des hostilités en Amérique. M. Bright ne croit point que les États-Unis, une fois pacifiés, cherchent à se venger des injures qu'ils ont eu à subir de la part de quelques gouvernemens européens. Lord Russell a cru devoir répondre à la chambre des lords au véhément discours de M. Bright. Le secrétaire d'état a démontré que le gouvernement anglais n'avait point fait acte d'hostilité envers les États-Unis en reconnaissant aux confédérés les droits de belligérans, puisque ces droits leur avaient été reconnus dès le début de la guerre par le gouvernement de Washington lui-même. Il résulte cependant du discours de lord Russell que le gouvernement américain se propose de demander à l'Angleterre des réparations pour les dommages causés au gouvernement des États-Unis par les corsaires confédérés construits, équipés, armés dans les ports anglais. Ces réclamations sont ajournées jusqu'à la fin de la guerre; jusque-là, l'Amérique et l'Angleterre tiennent note de leurs réclamations respectives. Il y aura là ample matière à contestations et un compte difficile à régler lorsque la paix intérieure sera rétablie aux États-Unis.

Un homme qui n'avait pas déserté, lui non plus, la démocratie américaine dans sa détresse, M. Richard Cobden, est mort bien prématurément, à la veille d'un triomphe dont il n'avait jamais douté. La mort a placé dans tout son lustre, devant son pays et devant le monde, la grande et honnête figure de Richard Cobden. On ne pouvait pas s'attendre à voir disparaître de la scène politique un homme qui y avait rempli un si grand rôle, et qui semblait y devoir tenir longtemps encore une si grande place. Parmi les hommes illustres de notre époque, il n'en est point qui aient eu une carrière aussi digne d'envie que celle de M. Cobden, car sa gloire a été exclusivement celle d'un bienfaiteur désintéressé de l'humanité. M. Cobden a eu le bonheur de conquérir pour les classes pauvres de son pays le pain à bon marché, la subsistance à son prix naturel, tel qu'il résulte des conditions commerciales. Le mérite de M. Cobden a été grand sans doute, mais il faut convenir que la situation particulière de l'Angleterre rendit sa tâche d'émancipateur commercial plus facile qu'elle n'eût pu l'être dans aucun autre pays. En effet, en Angleterre, la classe protectioniste par excellence, celle des propriétaires fonciers, qui profitaient du renchérisse-

ment artificiel des céréales obtenu par le mécanisme de l'échelle mobile, était une classe peu nombreuse, riche, séparée du reste de la nation. M. Cobden, ce fut son grand avantage, eut à lutter contre une aristocratie territoriale : il eut donc pour lui toutes les classes moyennes et populaires, c'est-à-dire la masse de la nation et l'ensemble des intérêts politiques, naturellement tournés contre une aristocratie qui exploitait sa prépondérance dans l'intérêt clairement visible de sa richesse particulière. En France ou en Amérique, où il n'eût pas rencontré l'isolement et par conséquent la faiblesse d'un intérêt aristocratique, où il eût trouvé liées à l'intérêt apparent de la protection les classes moyennes et les existences les plus modestes, il eût sans doute moins heureusement mené la campagne de la liberté du commerce. Après les services qu'il a rendus, ce qu'il faut louer dans M. Cobden, c'est son caractère et son talent. Cet honnête homme avait été admirablement doué. L'instruction littéraire, la culture des universités lui avaient manqué; ses compatriotes proclament cependant qu'il parlait et écrivait naturellement le plus correct et le plus savoureux anglais. Son éloquence était naturelle et directe, ne courant point après les ornemens, tendant au vrai par le bon sens. Elle était spirituelle, elle était animée; mais, chose curieuse, cet homme qui conduisit l'agitation la plus ardente qu'on ait vue au sein d'un peuple libre ne s'est jamais laissé aller à la violence contre les personnes, et n'a laissé dans l'âme de ses adversaires aucun haineux ressentiment. M. Cobden a montré pendant sa carrière le désintéressement le plus complet. Son succès a été en grande partie celui des institutions de sa patrie. A quelle impuissance n'eût pas été condamné le génie de cet apôtre de l'économie politique! que fût devenue sa splendide et bienfaisante vocation, s'il eût vécu dans un pays privé des libertés nécessaires, où il faut une autorisation du ministre pour créer une association ou fonder un journal, et où l'on n'a guère l'espoir de devenir député qu'à la condition d'être candidat du gouvernement? Lord Palmerston a donc eu raison de reporter en grande partie aux institutions anglaises le succès d'un parvenu de la démocratie tel qu'était Cobden. Peut-être cet homme regrettable n'appréciait-il point assez cette féconde vertu des institutions libres, lorsqu'il considérait l'état politique des pays qui lui étaient étrangers; mais il a donné, à un autre point de vue, un exemple dont on peut faire partout son profit. Auteur d'une révolution économique, membre populaire de la chambre des communes, M. Cobden, toutes les traditions anglaises l'y portaient, pouvait aspirer au pouvoir; le ministère lui fut proposé, il le refusa. A l'autorité qui est attachée à une place, le génie libre et naturel de M. Cobden eut toujours la fierté de préférer l'autorité qui émane de l'homme et qui est spontanément acceptée par le public, l'autorité que n'entravent ni les affectations ni les servitudes officielles, et qui s'exerce par les libres manifestations de la vie. E. FORCADE.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CINQUANTE-SIXIÈME VOLUME

SECONDE PÉRIODE. — XXXVe ANNÉE.

MARS — AVRIL 1865.

Livraison du 1er Mars.

LE MAGNE ET LES MAÏNOTES, RÉCITS ET SCÈNES DE MŒURS DE LA MORÉE, par M. E. YÉMENIZ, consul de Grèce..... 5

CICÉRON DANS LA VIE PUBLIQUE ET DANS LA VIE PRIVÉE A PROPOS DES DERNIERS TRAVAUX PUBLIÉS EN ALLEMAGNE ET EN ANGLETERRE. — II. — LA VIE PRIVÉE DE CICÉRON, par M. GASTON BOISSIER..... 45

UNE MISSION BRITANNIQUE AUPRÈS D'UN ROI NÈGRE, par M. E.-D. FORGUES..... 74

UNE STATION NAVALE AU JAPON EN 1863-64. — LA DIPLOMATIE JAPONAISE ET L'EXPÉDITION CONTRE LES PRINCES DE NAGATO ET DE SATZOUMA, par M. ALFRED ROUSSIN..... 106

LE PRIEURÉ, dernière partie, par M. PAUL PERRET..... 157

LA GUERRE D'AMÉRIQUE ET LE MARCHÉ DU COTON, par M. LOUIS REYBAUD, de l'Institut..... 189

UN SCEPTIQUE SOUS LOUIS XIV. — SAINT-ÉVREMOND ET SA VIE D'EXIL, par M. VICTOR DE LANGSDORFF..... 209

ÉTUDE SUR LA PHYSIOLOGIE DU CŒUR, par M. CLAUDE BERNARD, de l'Académie des Sciences..... 236

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE..... 253

LE THÉATRE. — *La Belle au Bois dormant*, de M. OCTAVE FEUILLET, par M. ÉMILE MONTÉGUT..... 265

ESSAIS ET NOTICES..... 271

Livraison du 15 Mars.

FLAMEN, première partie, par M. P. ALBANE..... 273

UN PRÉJUGÉ SUR L'ART ROMAIN, par M. BEULÉ, de l'Académie des Beaux-Arts. 312

PHILOSOPHES CONTEMPORAINS. — THÉODORE JOUFFROY ET SES ŒUVRES, par M. E. CARO..... 333

Deux Ascensions au Mont-Blanc, études de météorologie et d'histoire naturelle, par M. Charles MARTINS 377
Mozart et la Flute enchantée, souvenirs d'Allemagne, par M. Henri BLAZE de BURY 412
La Papauté moderne d'après les cardinaux Chiaramonti, Pacca et Consalvi, par M. L. BINAUT 446
Le Scepticisme moderne. — Pascal et Kant, par M. P. JANET, de l'Institut.. 469
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire 498
Les Romans nouveaux, par M. F. de LAGENEVAIS 511
Essais et Notices. — Marie Leczinska, etc 518

Livraison du 1er Avril.

Flamen, dernière partie, par M. P. ALBANE 529
Les Kabyles du Djurdjura. — I. — La Société kabyle avant la conquête, par M. le prince Nicolas BIBESCO 562
L'Église romaine et les Négociations du Concordat (1800-1814) d'après de nouveaux documens. — I. — Le Conclave de Venise, par M. le comte O. d'HAUSSONVILLE 602
La Peinture contemporaine en Allemagne. — Kaulbach et l'École réaliste, par M. Léon DUMONT 628
Les Antiquités égyptiennes et les Fouilles de M. Mariette, souvenirs de mon voyage en Égypte, par M. Ernest RENAN, de l'Institut 660
La Ville de Trèves, étude d'histoire et d'archéologie, par M. George PERROT 690
Deux Négociations de la diplomatie européenne. — Pologne et Danemark, 1863-1864. — IV. — Les Duchés de l'Elbe et les Interventions anglaises, par M. Julian KLACZKO 725
Revue scientifique. — Les Vulgarisateurs de la science, par M. Edgar SAVENEY 767
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire 784
Le Congrès sud-américain et le Pérou 795

Livraison du 15 Avril.

L'Italie et la Vie italienne, souvenirs de voyage. — VI. — Les Églises et la Société romaine, par M. H. TAINE 801
Une Page de la Vie de Voltaire. — L'Aventure de Francfort d'après les récits allemands, par M. Saint-René TAILLANDIER 836
Les États-Unis pendant la guerre. — II. — De l'Atlantique au Mississipi. — L'américain de l'ouest, par M. Auguste LAUGEL 874
L'Épreuve de Richard Feverel, roman de la vie anglaise de M. George Meredith, première partie, par M. E.-D. FORGUES 911
Les Kabyles du Djurdjura. — II. — La Société kabyle depuis la conquête et la pacification de la Kabylie, par M. le prince Nicolas BIBESCO.... 951
Les Correspondances intimes. — Cicéron et madame de Sévigné, par M. Gaston BOISSIER 977
La Littérature et la Politique a Naples de 1830 a 1865, par M. MARC-MONNIER 1010
Revue musicale. — Le Théatre-Italien et la Saison, par M. F. de LAGENEVAIS 1043
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire 1059

Paris. — J. CLAYE, Imprimeur, 7 rue Saint-Benoît.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00674 9150